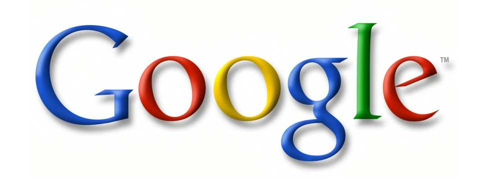




132

132



George Bancroft

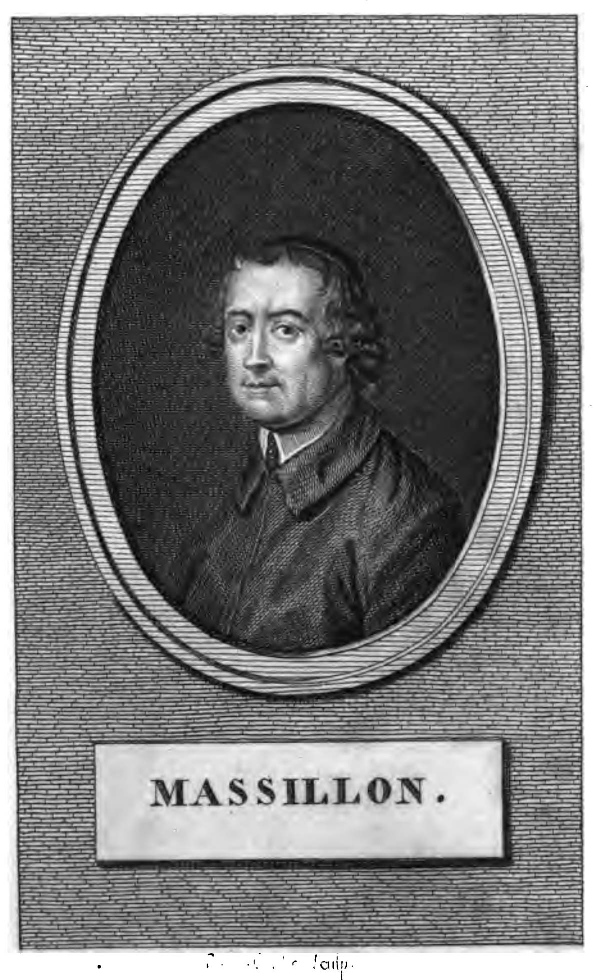


ŒUVRES

DE

MASSILLON.

DE L'IMPRIMERIE DE DEMONVILLE.


MASSILLON.

OEUVRES

DE

MASSILLON,

CI-DEVANT PRÊTRE DE L'ORATOIRE,
ÉVÊQUE DE CLERMONT,
L'UN DES QUARANTE DE L'ACADÉMIE FRANÇOISE.

NOUVELLE ÉDITION.

TOME PREMIER.



PARIS,
BEAUCÉ, Libraire de S. A. R. Mgr Duc d'Angoulême, rue Guénégaud, n° 18;
AUDIN, Libraire, quai des Augustins, n° 25.

1817.

AVERTISSEMENT

DE

L'ÉDITEUR.

IL existe un grand nombre d'Editions de Massillon; la plus estimée est sans contredit celle que la veuve Etienne publia en 1745, sous les yeux mêmes du neveu de cet illustre Orateur: c'est celle que nous avons prise pour modèle. Nous nous sommes aperçu néanmoins que cette Edition étoit loin d'être sans reproche, sous le rapport de l'exactitude des citations latines. Souvent il arrive à l'Editeur de tronquer, de transporter, de détourner les passages des livres saints rapportés par Massillon : nos lecteurs pourront s'en convaincre en comparant les textes sacrés de l'une et de l'autre Editions; et en recourant ensuite aux écrivains originaux, ils s'apercevront qu'il n'est presque pas un discours de Massillon où l'ordre des versets de l'Ecriture sainte ne soit interverti, dans l'Edition de la veuve Etienne.

Nous avons fait précéder celle-ci d'une notice sur la Vie et les Ecrits de Massillon. Les détails donnés par nos Biographies et nos Dictionnaires sur les premières années de cet Orateur, sont pleins d'erreurs et de fautes graves; ceux que nous présentons ici nous ont

été fournis par un des neveux de l'Evêque de Clermo
Mr J. B. Massillon, Notaire à Hières, lequel a mis
zèle le plus obligeant à nous procurer tous les re
seignemens que nous lui avons demandés à ce suj
Nous devons aussi quelques notes intéressantes
M. Béranger, auteur des *Soirées Provençales* et de
Morale en Action. Des Hommes de lettres, des Ecc
siastiques distingués ont bien voulu nous aider de leu
lumières et de leurs soins : nous regrettons de ne po
voir les nommer ici.

NOTICE

SUR LA VIE ET LES ÉCRITS

DE MASSILLON.

JEAN-BAPTISTE MASSILLON, naquit à Hières en Provence, l'an 1663; il entra fort jeune au collége de l'Oratoire de cette ville. Ses manières douces et polies, les graces naturelles de son esprit, son ardent amour pour le travail, et plus encore peut-être le penchant qu'il montra d'abord pour l'art de la Chaire, lui concilièrent bientôt l'estime et l'amitié de ses maîtres. Un de ses amusemens favoris étoit d'aller, avec quelques-uns de ses condisciples, entendre la parole sainte: le sermon fini, il les faisoit former en cercle, se plaçoit au milieu d'eux, et leur répétoit ce que sa mémoire lui rappeloit du discours de l'Orateur, ayant soin d'animer son récit de l'éloquence des gestes et de la voix. Il avoit à peine achevé sa troisième, que son père le retira du collége, jaloux de transmettre l'état de notaire, qu'il exerçoit à Hières, à un fils dont il connoissoit les heureuses dispositions. Ce ne fut pas sans peine que le Supérieur de l'Oratoire consentit à perdre un jeune homme destiné à devenir l'ornement de la Congrégation. Avant de le quitter, Massillon lui promit de venir, dans ses momens de loisirs, continuer à l'Oratoire des études qu'il avoit si heureusement commencées; il tint parole, et grace au zèle et aux leçons de maîtres habiles, il connut en peu de temps les Poètes et les Orateurs de l'ancienne Rome. Le Supérieur eut bientôt occasion de le présenter au Visiteur de la Congrégation, qui, ayant remarqué dans Massillon des talens extraordinaires, résolut de l'attacher à la Société; il en parla au père du jeune homme, lequel vaincu par les sollicitations pressantes de l'Oratoire, finit par céder son fils. Massillon partit peu de jours après pour Montmorenci, où il fit sa théologie.

Ses Supérieurs le placèrent ensuite Préfet de pension à la

maison de Sainte-Julie. La vivacité de l'âge entraîna Massillon dans quelques fautes qui le brouillèrent avec ses Supérieurs; il fut éloigné de l'Oratoire. Il s'en retournoit tristement chez son père, lorsque passant par Vienne, l'idée lui vint de se présenter au Supérieur du collége de cette ville, son ancien directeur d'institution; il lui fit un aveu sincère de ses fautes, et le conjura, les larmes aux yeux, de le faire rentrer dans la Congrégation. L'occasion le servit ici beaucoup plus que ses pleurs et ses prières. Le Supérieur de la maison de Vienne avoit besoin d'un professeur de rhétorique : il promit à Massillon de lui obtenir son pardon, s'il vouloit se charger de professer cette classe. Massillon n'eut garde de refuser; et au bout de quelques mois, ses torts étoient si bien oubliés, que sur le rapport qu'on rendit de sa conduite, la Congrégation le mit à la tête d'un des principaux colléges de l'Artois. Là, de nouvelles fautes appelèrent de nouveau sur lui la sévérité de l'Oratoire; et c'est à Vienne qu'il vint encore acheter son pardon. L'Archevêque de cette ville venoit de mourir; personne ne s'étoit présenté pour prononcer son éloge. Le Supérieur, dont Massillon avoit été réduit à implorer encore une fois la protection, la lui promit s'il se chargeoit de composer et de prononcer l'oraison funèbre du Prélat : animé par l'espérance d'obtenir sa grace, Massillon accepta ce dernier moyen de réconciliation que lui fournissoit la bienveillance de son ancien maître; il se mit à l'ouvrage, et trois jours après il vint réciter son discours au Supérieur de l'Oratoire.

Ce fut à Vienne, que Massillon débuta par l'oraison funèbre de Henri de Villars, Archevêque de cette ville, prélat dont le nom seul est un éloge. Sans doute parmi les auditeurs du jeune Oratorien, il s'en trouva qui avoient eu le bonheur d'entendre Bossuet; ceux-là restèrent convaincus que Bossuet n'avoit point encore trouvé de rival dans l'oraison funèbre. Ce n'est pas que le discours de Massillon ne méritât de plaire aux connoisseurs, aussi eût-il beaucoup de succès : on y admiroit une noble simplicité, une pureté de style extraordinaire, toutes les bienséances oratoires observées, et sur-tout l'art si difficile de louer avec décence; mais nulle part ces mouvemens rapides, ces grandes images, ressorts accoutumés de l'oraison funèbre, cette pompe de style, cet éclat de figure, ces traits sublimes, dont le génie de Bossuet est si prodigue. Peut-être accusa-t-on d'abord le sujet qu'avoit choisi l'Orateur, plutôt que l'Orateur lui-même : Massillon louant les vertus simples et modestes de Henri de Villars, devoit-il s'élever à la hauteur

de Bossuet célébrant la reine de la Grande-Bretagne? Plus tard, on fut forcé d'avouer que Massillon n'avoit jamais connu toutes les ressources de ce genre d'écrit. Son oraison funèbre du héros de Steinkerque et de Nerwinde, si susceptible d'intérêt et de mouvement, est froide et sans couleur; et à peine mérite-t-elle d'être placée à côté de ce que Fléchier a de plus foible.

Le coup d'essai de Massillon fut cependant regardé comme un coup de maître. Effrayé de ce premier triomphe, le jeune Orateur, aussi jaloux de fuir la gloire que d'autres le sont de la chercher, se dérobe aux applaudissemens, et va s'ensevelir dans l'abbaye de Sept-Fonds; là, tandis qu'il goûte en paix le plaisir d'être oublié, qu'il expie par le jeûne et la mortification les torts de son génie, son génie le trahit (1), et le force de reparoître sur un théâtre où sa modestie va courir de nouveaux dangers.

Appelé à Paris par ordre du Cardinal de Noailles, Massillon s'y rendit, et s'appliqua à suivre les prédicateurs du jour les plus distingués. Il ne paroît pas que son opinion leur ait été favorable: « Je leur trouve, dit-il un jour au Père de la Tour, beau- » coup d'esprit et de talent; mais je ne prêcherai pas comme » eux ». Réflexion profonde, que nous tâcherons de développer.

Avant Bourdaloue, « la chaire, pour emprunter les expres- » sions mêmes de Massillon, sembloit disputer ou de bouf- » fonnerie avec le théâtre, ou de sécheresse avec l'école; et » le prédicateur croyoit avoir rempli le ministère le plus sé- » rieux de la religion quand il avoit déshonoré la majesté » de la parole sainte, en y mêlant, ou des termes barbares

---

(1) Le cardinal de Noailles adressa à l'Abbé de Sept-Fonds, dont il respectoit la vertu, un mandement qu'il venoit de publier. L'Abbé, plus religieux qu'éloquent, mais conservant encore au moins pour sa Communauté quelque reste d'amour-propre, vouloit faire au Prélat une réponse digne du mandement qu'il avoit reçu; il en chargea le novice ex-Oratorien, et Massillon le servit avec autant de succès que de promptitude. Le Cardinal étonné de recevoir de cette Thébaïde un ouvrage si bien écrit, ne craignit pas de blesser la vanité du pieux Abbé, en lui demandant qui en étoit l'auteur. L'Abbé nomma Massillon; et le Prélat lui répondit qu'il ne falloit pas qu'un si grand talent, suivant l'expression de l'Ecriture, demeurât caché *sous le boisseau*. Il exigea qu'on fît quitter l'habit au jeune novice; il lui fit reprendre celui de l'Oratoire, et le plaça dans le Séminaire de Saint-Magloire, en l'exhortant à cultiver l'éloquence de la chaire. (*Eloge de Massillon, par d'Alembert*).

» qu'on n'entendoit pas, ou des plaisanteries qu'on n'auroit pas » dû entendre. (1) » Bourdaloue parut, et le premier, il parla le langage de la raison. Pour convaincre l'homme, il n'eut pas recours à ces jeux de mots puérils, à ces froides antithèses, à ce mélange ridicule de sacré et de profane, dont ses prédécesseurs offroient par-tout le modèle : ils avoient obéi au siècle; Bourdaloue força son siècle à le suivre, et son triomphe avoué par la vérité, le fut aussi par le goût. Dans les sciences, comme dans les arts d'imagination, la foule s'attache aux pas de l'homme qui a tracé une route nouvelle; mais faute de pouvoir l'atteindre, elle le suit de loin. Ainsi, vit-on les contemporains de Bourdaloue, glorieux et comme enivrés de ses succès, s'efforcer de lutter avec lui en copiant son genre et sa manière : ils croyoient imiter, ils ne faisoient que traduire.

Le génie n'imite pas, il crée; au lieu de se traîner servilement sur des voies déjà tracées, il en essaie de nouvelles : c'est ce qu'osa Massillon. Tandis que le reste des prédicateurs *travaillent à être pires qu'ils ne peuvent*, comme s'exprime Montaigne, il a la noble ambition de servir de modèle; il descend dans son cœur, l'étudie; et, quand il en a approfondi tous les mystères, il parle..... et l'on s'écrie qu'il a deviné l'homme.

Si la gloire d'avoir trouvé son art est toute entière à Bourdaloue, qui refusera à Massillon l'honneur d'avoir agrandi le domaine de l'éloquence chrétienne? On a lieu de s'étonner que Bourdaloue se soit privé d'un des plus puissans moyens de la parole, en s'interdisant les ressources si riches, si variées de l'imagination; soit qu'il craignit, en les employant, de réveiller les passions, soit que son génie austère lui en défendit naturellement l'usage. Cet art heureux d'émouvoir par le pathétique; de toucher, de remuer le cœur, par des peintures vives et animées; de corriger les passions en employant leur langage; cet art qui a manqué à Bourdaloue, Massillon l'a possédé au plus haut degré. Voilà ce qui explique l'enthousiasme que cet Orateur ne cessa d'exciter pendant vingt ans; enthousiasme il est vrai auquel contribuoit puissamment le caractère de son siècle : siècle immortel, où le Prince et le sujet, le guerrier et l'homme d'Etat, le savant et l'ignorant entouroient d'hommages la religion; où Louis XIV venoit humilier devant les autels un front chargé de lauriers; où

(1) Discours de réception à l'Académie.

Turenne à genoux, après avoir dompté l'orgueil de nos ennemis, confessoit ses fautes à un ministre du Seigneur; où Luxembourg, étendu sur le lit de mort, demandoit à échanger ses victoires pour un verre d'eau donné aux pauvres; où Corneille traduisoit l'Imitation; où Racine expliquoit l'Evangile à ses enfans!

Une autre cause qui, indépendamment de l'éloquence toute-puissante de Massillon, du génie même de son siècle, dut concourir au triomphe de la parole divine, ce fut cette sainte liberté, ce zèle sévère que Massillon porta dans la chaire chrétienne, et dont il s'arma contre les vices des Grands et des riches. En général, le peuple n'aime pas qu'on flatte ses maîtres : le spectacle de leurs défauts semble le consoler des torts vrais ou faux qu'il reproche à la nature, et il s'imagine compenser par les qualités du cœur ce qui lui manque du côté de la naissance ou de la fortune : aussi, sut-il gré à l'Orateur de cette franchise évangélique avec laquelle il parla des Grands et des Princes; et non moins par admiration que par reconnoissance, il vint en foule entendre Massillon.

C'est sans doute par suite de l'idée que ce Prédicateur s'étoit faite de son art, que bien différent de ceux qui l'avoient précédé, il ne s'attacha presque jamais à prouver les vérités sur lesquelles repose la croyance des Chrétiens : il pensa sagement, que l'homme croyoit sans peine ce qu'on lui faisoit aimer; il s'étudia donc à lui rendre léger le joug du Seigneur, et la pratique des vertus, douce et attrayante; et pour arriver plus facilement à ce but, c'est au cœur qu'il s'adressa.

On a souvent comparé Massillon à Racine : il est certain que l'Orateur chrétien, ne le cède en rien au poète profane dans l'art d'exprimer le sentiment. Qui mieux que lui, a connu le secret de toucher et d'attendrir? Voyez-vous cette mère qui essaie de ramener dans le sentier de la vertu, un fils objet de ses amours, que l'orage des passions en a écarté : avec quelle adresse elle tache d'arracher un secret qu'elle lit déjà sur le front du coupable! comme elle craint de le chagriner! comme elle a soin de tempérer par la douceur de ses regards, le charme de sa voix, ce que ses reproches ont de trop sévère! vous diriez qu'elle demande grace. Son fils écoute en silence, il rougit, baisse la vue; bientôt ses yeux se mouillent de pleurs, il tombe dans les bras de sa mère, et sa faute est oubliée. Voilà Massillon : ces ménagemens ingénieux, cette tendresse, ces heureux artifices; il les connoît, il les emploie pour convertir le pécheur; il ne cherche pas à l'épouvanter, il ne s'occupe

que de lui rendre facile les voies de Dieu. Cédant à l'ascendan de ses paroles, le pécheur qui l'écoutoit s'est surpris plu d'une fois versant des pleurs.

Mais si ce pécheur refuse d'écouter la voix de l'Orateur s'il s'obstine à marcher dans les ténèbres; si son oreille superbe se ferme aux conseils de la sagesse; oh ! alors, Massillo s'enflamme, il s'indigne, il tonne, il menace, il appelle l mort; et la mort vient saisir sa proie. « Vous voyez le pécheu qui se *tourmente, s'agite;... il sort de ses yeux mourans, j ne sais quoi de sombre et de farouche;... il pousse des gémissemens entrecoupés de sanglots;... il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux;... il entre dans des saisissemens o l'on ignore si c'est le corps qui se dissout, ou l'ame qui sen l'approche de son juge.... Enfin... ses yeux se fixent; ses trai changent; son visage se défigure; sa bouche livide s'entr'ouvre; tout son esprit frémit;... son ame infortunée s'arrach comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les main de Dieu, et se trouve au pied du tribunal redoutable.* »

A cette description si effrayante du pécheur mourant, opposez la peinture du Juste s'endormant dans le Seigneur, qui tant sans efforts cette vallée de larmes pour aller se mêler parn les anges, et vous verrez à quel point Massillon a connu cett gradation, ce contraste de lumières, le plus beau charme d'u tableau comme d'un livre. Ah ! qu'il étoit difficile de résiste à un homme qui appeloit au secours de la vérité tous les enchantemens de la parole, et les saints artifices de son augus ministère!

On a loué si souvent le style de Massillon; on a vanté tar de fois sa pureté exquise, sa mélodie, son élégance, s graces, que je viens bien tard pour en faire l'éloge. Tour-à tour noble et simple, touchant et énergique, persuasif imposant, sublime même, le style de Massillon change ave une facilité et une mobilité extrêmes. On trouve dans les ouvrages de cet Orateur, la douceur d'Isocrate, l'abondance d Cicéron et souvent la véhémence de Démosthène. Ce qu'o n'y rencontre jamais, c'est le travail; jamais la gêne ni la contrainte. *C'est un métier que de faire un livre,* a dit Labruyèr On ne le croiroit pas en lisant Massillon : il ressemble à vieillard qu'Homère a peint, laissant couler les paroles de bouche. C'est l'idée qu'on se formera de l'éloquence de c Ecrivain, quand on saura que ses plus beaux discours, mêm les chefs-d'œuvre oratoires prononcés devant Louis XIV, l ont à peine coûté quelques semaines de méditation !

Le bruit des triomphes de Massillon fit souhaiter à ce Monarque de l'entendre : il voulut juger lui-même si l'Orateur n'étoit pas au-dessous de sa renommée. Massillon parut donc à la Cour. Ce que la Capitale renfermoit de guerriers, de magistrats, d'hommes et de femmes célèbres, s'étoit réuni en ce jour dans la chapelle de Versailles, moins pour entendre que pour juger Massillon. A peine est-il monté en chaire que tous les regards se fixent sur lui : son air grave et religieux, sa figure noble et austère, ses yeux baissés, tout imprime le respect : on l'admire avant même qu'il ait parlé. Le plus profond silence règne dans l'assemblée ; ce silence fait place à l'étonnement quand on entend ces mots, que l'Orateur prononce d'un ton de voix comme altéré par la douleur : *Beati qui lugent*, heureux ceux qui pleurent : mais l'étonnement cesse quand on le voit tirer de ce passage de l'Evangile, une leçon aussi ingénieuse que délicate pour le Prince qui l'avoit inspirée..... L'assemblée toute entière fut alors sur le point de témoigner son admiration par des applaudissemens. Louis XIV seul se retira mécontent, *mais mécontent de lui-même.*

Il l'eût été bien autrement quelques années plus tard, si, sortant du tombeau, il eût pu se mêler parmi les flots de peuple rassemblés dans le Temple saint pour entendre l'oraison funèbre de leur Roi ! quand il eût vu ses trophées d'un demi-siècle de gloire, remplacés par un cercueil ; un linceul, seul reste de ses conquêtes ; et les images de la mort substituées aux magnifiques décorations que l'admiration ou la flatterie lui avoient érigées : il se fut écrié sans doute avec l'Orateur, *Dieu seul est grand.*

On ne conçoit pas qu'un Souverain, aux yeux de qui la gloire des lettres égaloit presque la gloire des armes, ait pu laisser cet Orateur sans récompense. Le Régent s'acquitta dans la suite de la dette de Louis XIV, en nommant Massillon à l'évêché de Clermont : le nouvel Evêque n'eut pas de quoi payer ses bulles, le Prince s'en chargea ; et l'année suivante, il l'appela pour prêcher le Carême devant Louis XV, alors âgé de neuf ans.

C'est à cette époque que Massillon composa ces discours, si connus depuis sous le nom de Petit Carême, et que le dix-huitième siècle oppose avec orgueil aux plus parfaites productions de l'âge précédent : chœf-d'œuvre de génie et de goût, qui vivra aussi long-temps que la mémoire du royal Enfant à l'instruction de qui Massillon le consacra, aussi long-temps

On aura sans doute remarqué cette expression de génie : l
louanges *descendent* avec eux dans le tombeau : Massillon e
plein de ces sortes de beautés ; il a connu, ainsi que les gran
écrivains du siècle de Louis XIV, l'art d'étonner, de fix
l'attention par d'heureuses alliances de mots. Veut-il peind
ces hommes qui s'occupent d'eux-mêmes, en s'occupant d
autres ? Il nous les représente s'abaissant jusqu'aux ministèr
les plus vils de la charité, mais *s'abaissant avec faste*, n'aya
des yeux que pour les *misères d'éclat*, et mettant *pieuseme*
le public dans la confidence de leurs largesses : souvent ainsi
relève par une image, par une expression figurée, des r
flexions qui n'ont de mérite que la vérité.

Quelquefois il a l'énergique précision de Salluste ou d
Tacite. « Quiconque flatte ses maîtres les trahit.... La pe
» fidie qui les trompe est aussi criminelle que celle qui les d
» trône.... Il n'y a pas loin de la mauvaise foi du flatteur à cel
» du rebelle. » De pareilles vérités n'étoient pas faites po
plaire aux courtisans, et souvent elles reviennent dans les di
cours de l'Orateur.

Les Rois mêmes quelque élevés qu'ils soient au-dessus d
autres hommes, ne le sont point assez pour imposer à l'Or
teur : il ose tracer aux Potentats leurs droits et leurs devoir
et alors il justifie la religion du reproche qu'on lui a fait d'av
lir l'homme et de le rendre esclave ; comme si une religio
qui a établi en dogme l'égalité morale, pouvoit favoriser l
despotisme ou le pouvoir arbitraire! Écoutons Massillon.

« Ce sont les peuples qui, par l'ordre de Dieu, les ont fa
» tout ce qu'ils sont (les Rois) ; c'est à eux à n'être ce qu'i
» sont que pour les peuples.... Comme la première source d
» leur autorité vient de nous, les Rois n'en doivent faire usag
» que pour nous.... Ce sont les lois qui doivent régner su
» les peuples. »

Toute la science des Gouvernemens est dans ce peu de mots
ailleurs, Massillon a renfermé dans quelques lignes, toute l
science des peuples.

« Il n'y a de bonheur pour les peuples que dans l'ordre e
» dans la soumission. Pour peu qu'ils s'écartent du point fix
» de l'obéissance, le Gouvernement n'a plus de règle ; chacu
» veut être à lui-même sa loi : la confusion, les troubles, le
» dissentions, les attentats, l'impunité, naissent de l'indé
» pendance ! »

L'année même où Massillon instruisoit si éloquemment le
Princes et les peuples, l'Académie l'appela à venir prendr
place parmi le petit nombre d'hommes célèbres qui seuls ra

peloient alors la gloire du siècle de Louis-le-Grand. Son discours de réception, ainsi que l'a judicieusement remarqué un critique distingué, fit époque; l'Orateur traita spécialement des progrès de la langue française, peignit à grands traits, et avec autant de justesse que d'éloquence, le faux goût des prédicateurs qui avoient précédé Bourdaloue.

Massillon étoit trop convaincu des devoirs de l'Episcopat, pour ne pas leur sacrifier les devoirs de l'Académicien : aussi, se hâta-t-il de quitter la Capitale pour aller veiller au soin du troupeau que la Providence lui avoit confié. Mais cette voix éloquente qui avoit tonné si souvent contre les vices et les scandales des Grands, consolé le pauvre et l'affligé, réveillé le pécheur de son sommeil de mort, ne fut pas perdue pour l'Evangile. Bossuet, après avoir égalé par les merveilles de son génie les merveilles du règne de Louis XIV, sur ses vieux jours faisoit le catéchisme aux enfans de son église : ainsi Massillon consacra les restes d'une vie pleine de gloire à prêcher à ses curés la pratique des vertus évangéliques, que ses exemples prouvoient encore mieux que ses discours. Les conférences qu'il composa à ce sujet sont mises au nombre des chefs-d'œuvre oratoires : « Ce que le Petit Carême est pour les Rois, dit Laharpe, les conférences le sont pour les ministres de l'Eglise. Massillon n'a déployé nulle part davantage ce sévère amour de la vérité et du devoir qui a tant honoré en lui son ministère. Il paroît sentir que l'honneur du clergé intéresse le sien : il n'en est que zélateur plus ardent des maximes qu'il est chargé de lui prêcher, et censeur plus inflexible des abus, des désordres, des vices qui le contredisent. »

Les paraphrases sur les psaumes que Massillon composa pendant les intervalles de repos que lui laissoit l'administration de son diocèse, ne font pas moins d'honneur à sa piété qu'à son éloquence. On y trouve à chaque page le génie de l'Ecrivain sacré. Massillon sentoit vivement les beautés du psalmiste, et il a su les faire passer dans notre langue avec beaucoup de bonheur. Souvent même il s'élève à toute la hauteur de son modèle, et lutte avec lui de grandeur et de sublimité; ainsi qu'on peut le voir dans le passage qui suit :

« Les hommes sont si corrompus, que le désir d'amasser peu» pleroit la terre de tyrans, si une chute soudaine, si l'écrou» lement fatal et imprévu de toute leur fortune, si un coup » frappé par une main invisible, ne jetoit l'épouvante et la » consternation parmi leurs imitateurs, et n'apprenoit aux

» hommes qu'il y a au-dessus de nous, un Etre Suprême q
» préside aux choses de la terre. Le monde ne seroit bient
» plus qu'un chaos informe par le bouleversement géné
» qu'ils y causeroient : ils en banniroient toute bonne fo
» toute sûreté, toute pudeur; et les seuls crimes qu'ils
» commettroient point, ce seroient ceux qu'ils se trouveroie
» dans l'impuissance de commettre. Mais lorsque sorta
» de temps en temps de son secret, le Seigneur frappe c
» grands coups qui étonnent l'univers; et qu'abattant ces têt
» altières qui s'élevoient dans les nues, comme pour l'all
» outrager dans sa demeure sainte, il agit en maître et
» souverain; alors le méchant effrayé, s'il ne dépouille la v
» lonté de mal faire, en suspend du moins les effets : il crai
» que la foudre qui gronde encore ne vienne le frapper à sc
» tour. »

S'il est vrai qu'un écrivain se peigne dans ses ouvrages,
nous sera facile de nous faire une idée des vertus de Massillo
Cette douceur, cette indulgence, cette bonté qui respire
dans ses écrits, formoient le fond de son caractère. Il aimo
la paix avec délices, aussi ne se mêla-t-il sérieusement qu'u
fois de ces querelles théologiques qui de son temps divisère
l'Église : ce fut pour rapprocher le cardinal de Noailles
ceux qui attaquoient la doctrine de cet Evêque. Un de s
plaisirs ordinaires étoit de rassembler dans sa maison de can
pagne des Jésuites et des Oratoriens, et de les faire jouer e
semble aux échecs; il dut plus d'une réconciliation à ce strat
gême ingénieux.

On a voulu jeter quelques doutes sur l'orthodoxie de Ma
sillon. Quand ses discours, immortels monumens de la foi
plus pure, ne répondroient pas victorieusement à cette accus
tion que la haine ou l'envie ont pu seules dicter; cet écrit
connu qu'il rédigea en 1720 avec quelques-uns des principa
Prélats de France, où les propositions du livre de Quesn
sont condamnées dans les termes mêmes de la bulle de Cl
ment XI; la lettre suivante, qu'il adressoit à un des plus ferve
disciples de l'évêque d'Ypres, suffiroit pour détruire cet
chimérique inculpation.

Soanen, exilé à la Chaise-Dieu, se glorifioit sans cesse
souffrir pour la cause du Seigneur.

« Que je vous plains, Monseigneur, lui écrivoit Massillo
» examinez bien devant Dieu, si c'est pour sa cause que vo
» souffrez; l'amour-propre, l'esprit de parti, la honte

» convenir de ses erreurs, n'y entrent-ils pour rien? Et de » bonne foi, pouvez-vous penser que vous êtes dans la véri» table Eglise? (1) »

Jamais Evêque ne porta plus loin le désintéressement et la bienfaisance; ses revenus appartenoient aux pauvres: seul à pied, il parcouroit souvent ces campagnes qu'arrose l'Allier; il aimoit à pénétrer sous le chaume, dans les cabanes des paysans; il s'asséyoit à côté d'eux, les interrogeoit avec douceur, mêloit ses larmes aux leurs; et ne les quittoit jamais, sans leur laisser des marques de sa tendre sollicitude: sa présence seule étoit pour eux un bienfait: ils ne pouvoient l'apercevoir sans le saluer du doux nom de père; et ce titre donné par la reconnoissance, flattoit bien plus agréablement le cœur de Massillon, que les applaudissemens que l'admiration lui avoit prodigués.

On cite mille traits qui, mieux que nos éloges, peignent l'ame de cet homme auquel Fénélon sembloit avoir légué ses vertus. Nous en choisirons deux.

Une Communauté de religieuses étoit sans pain depuis plusieurs jours; la faim alloit les conduire au tombeau, car elles étoient résolues de mourir, plutôt que d'avouer leur état affreux, tant elles avoient peur qu'on ne supprimât leur maison. Massillon qui connut en même temps leur indigence extrême et le motif de leur silence, se hâta de leur envoyer une somme considérable: et de crainte d'alarmer les scrupules de ces saintes filles, il eut soin de se cacher. En apprenant la mort de leur Evêque, ces religieuses apprirent le nom de leur bienfaiteur.

Un marchand de Clermont, père de deux enfans en bas âge, alloit être traîné en prison par des créanciers inhumains auxquels il ne pouvoit payer deux mille francs. En vain, il s'étoit adressé à ses amis; ses prières, ses larmes avoient été inutiles. Massillon instruit de la détresse de cet honnête négociant, lui fait porter à l'instant une bourse de vingt-cinq louis par son jardinier, auquel il recommande de taire le nom de la personne qui envoie le secours. Le marchand, ivre de joie, se jette aux genoux du jardinier, et le conjure de lui nommer son

(1) Voyez *Mémoires pour servir à l'Histoire de la Persécution française, recueillis par les ordres de Pie VI, et dédiés à S. S.*, par M. l'Abbé d'Hesmivy d'Auribeau, archidiacre, official et vicaire-général de Digne. *Rome*, ~~1795, gr. in-8°~~; tom. 2, pag. 687. -- Voyez aussi *Extrait de quelques Ecrits du même Auteur, Pise*, 1814, in-8°, tom. 2, pag. 353.

bienfaiteur : peut-être que celui-ci alloit céder aux instances de ce malheureux, s'il n'eût pris le parti de se retirer. Il arrive bientôt chez son maître et trouve le marchand aux pieds de Massillon.... « Je vous dois la vie, lui disoit-il, je » vous dois plus encore, je vous dois l'honneur; et il prenoit » la main de l'Evêque et la mouilloit de ses larmes... » Il voulut parler de reconnoissance : « Je suis assez payé, lui dit Massillon, » donnez cette somme à vos créanciers, et dites-leur que je » suis caution pour le reste. »

Faut-il s'étonner maintenant si le nom de Massillon, aujourd'hui même, n'est prononcé qu'avec attendrissement par les habitans de Clermont : tout ce qui leur rappelle cet Evêque est cher à leur mémoire; ils montrent avec un respect religieux l'allée de marronniers où il aimoit à se promener, le jardin où il se délassoit à cultiver des fleurs.

La mort de cet Evêque, arrivée le 28 septembre 1742, fut une perte irréparable pour l'éloquence, la religion et l'humanité. Les pauvres le pleurèrent, et ses ennemis mêmes firent son éloge.

Quelque temps après ce fatal événement, un voyageur qui passoit à Clermont, désira voir la maison de campagne où ce Prélat passoit une partie de l'année. Il s'adressa à un ancien Grand-Vicaire, qui depuis la mort de l'Evêque n'avoit pas eu la force de retourner à cette maison de campagne, où il ne devoit plus retrouver celui qui l'habitoit. Le Grand-Vicaire consentit néanmoins à satisfaire le désir du voyageur, malgré la douleur profonde qu'il se préparoit, en allant revoir des lieux si tristement chers à son souvenir. Ils partirent ensemble, et le Grand-Vicaire montra tout à l'étranger. Voilà, lui disoit-il, les larmes aux yeux, l'allée où ce digne Prélat se promenoit avec nous; voilà le berceau où il se reposoit en faisant quelques lectures..... Voilà le jardin qu'il cultivoit de de ses propres mains..... Ils entrèrent ensuite dans la maison et quand ils furent arrivés à la chambre où Massillon avoit rendu les derniers soupirs..... Voilà dit le Grand-Vicaire l'endroit où nous l'avons perdu....et il s'évanouit en prononçant ces mots. » L'Ecrivain à qui nous empruntons cette anecdote intéressante a raison de s'écrier ici : la cendre de Titus et de Marc-Aurèle eût envié un pareil hommage.

ŒUVRES COMPLÈTES

DE

MASSILLON.

Avent.

SERMON

POUR LA FÊTE DE TOUS LES SAINTS.

SUR LE BONHEUR DES JUSTES.

Beati qui lugent, quoniam ipsi consolabuntur.

Bienheureux ceux qui pleurent, parce qu'ils seront consolés. Matth. 5; 5.

Sire,

Si le monde parloit ici à la place de Jésus-Christ, sans doute il ne tiendroit pas à Votre Majesté le même langage.

Heureux le Prince, vous diroit-il, qui n'a jamais combattu que pour vaincre; qui n'a vu tant de Puissances armées contre lui, que pour leur donner une paix plus glorieuse; et qui a toujours été plus grand ou que le péril ou que la victoire!

Heureux le Prince, qui durant le cours d'un règne long et florissant jouit à loisir des fruits de sa gloire, de l'amour de ses peuples, de l'estime de ses ennemis, de l'admiration de l'Univers, de l'avan-

tage de ses conquêtes, de la magnificence de ses ouvrages, de la sagesse de ses lois, de l'espérance auguste d'une nombreuse postérité et qui n'a plus rien à désirer que de conserver long-temps ce qu possède!

Ainsi parleroit le monde; mais, SIRE, J. C. ne parle pas comm le monde.

Heureux, vous dit-il, non celui qui fait l'admiration de son siècl mais celui qui fait sa principale occupation du siècle à venir, et q vit dans le mépris de soi-même, et de tout ce qui passe; parce que royaume du ciel est à lui: *Beati pauperes spiritu, quoniam ipsoru est regnum cœlorum* (*Matth.* 5; 3)!

Heureux, non celui dont l'histoire va immortaliser le règne et l actions dans le souvenir des hommes, mais celui dont les larm auront effacé l'histoire de ses péchés, du souvenir de Dieu mêm parce qu'il sera éternellement consolé: *Beati qui lugent, quonia ipsi consolabuntur* (*Matth.* 5; 5)!

Heureux, non celui qui aura étendu par de nouvelles conquêt les bornes de son empire, mais celui qui aura su renfermer ses dési et ses passions dans les bornes de la loi de Dieu; parce qu'il po sédera une terre plus durable que l'empire de l'Univers: *Beati mitc quoniam ipsi possidebunt terram* (*Matth.* 5; 4)!

Heureux, non celui qui, élevé par la voix des peuples au-dessı de tous les Princes qui l'ont précédé, jouit à loisir de sa grandeur de sa gloire, mais celui qui, ne trouvant rien, sur le trône mêm digne de son cœur, ne cherche de parfait bonheur ici-bas que dai la vertu et dans la justice; parce qu'il sera rassasié: *Beati qui es riunt et sitiunt justitiam, quoniam ipsi saturabuntur* (*Matth.* 5; 6

Heureux, non celui à qui les hommes ont donné les titres glorieı de grand et d'invincible, mais celui à qui les malheureux donnero devant J. C. le titre de père et de miséricordieux; parce qu'il se traité avec miséricorde: *Beati misericordes, quoniam ipsi misei cordiam consequentur* (*Matth.* 5; 7).

Heureux enfin, non celui qui, toujours arbitre de la destinée ses ennemis, a donné plus d'une fois la paix à la terre, mais celui a pu se la donner à soi-même, et bannir de son cœur les vices et affections déréglées qui en troublent la tranquillité; parce qu'il se appelé enfant de Dieu: *Beati pacifici, quoniam filii Dei vocabun* (*Matth.* 5; 9)!

Voilà, SIRE, ceux que J. C. appelle heureux: et l'Evangile connoît point d'autre bonheur sur la terre que la vertu et l'in cence.

Grand Dieu! ce n'est donc pas cette longue suite de prospéri inouies dont vous avez favorisé la gloire de son règne, qui peut rendre le plus heureux des Rois; c'est par là qu'il est grand, m ce n'est pas par là qu'il est heureux. Sa piété a commencé sa f cité. Tout ce qui ne sanctifie pas l'homme ne sauroit faire le bonh

de l'homme. Tout ce qui ne vous met pas dans un cœur, ô mon Dieu, n'y met ou que de faux biens qui le laissent vide, ou que des maux réels qui le remplissent d'inquiétude; et une conscience pure est la source unique des vrais plaisirs.

C'est à cette vérité, M. F., que l'Eglise borne aujourd'hui tout le fruit de la solennité qu'elle nous propose. Comme l'erreur où l'on est dans le monde, que la vie des Saints a été triste et désagréable, est un des principaux artifices dont le monde se sert pour nous empêcher de les imiter, l'Eglise, en renouvelant aujourd'hui leur mémoire, nous fait souvenir en même temps : que non-seulement ils jouissent d'une félicité immortelle dans le ciel, mais encore qu'ils ont été les seuls heureux de la terre, *Beati, etc.*; et que celui qui porte l'iniquité dans son sein, y porte toujours le trouble et la frayeur; et que la destinée des gens de bien est mille fois plus douce et plus tranquille, en ce monde même, que celle des pécheurs.

Mais en quoi consiste le bonheur des Justes en cette vie? Il consiste premièrement dans la manifestation de la vérité cachée aux sages du monde, secondement dans le goût de la charité refusé aux amateurs du monde : dans les lumières de la foi qui adoucissent toutes les peines de l'ame fidèle, et qui rendent celles du pécheur plus amères, c'est mon premier point; dans les douceurs de la grace, qui calment toutes les passions, et qui, refusées à un cœur corrompu, le laissent en proie à lui-même, c'est le dernier. Développons ces deux vérités si propres à rendre la vertu aimable, et les exemples des Saints utiles. Mais, avant de commencer, implorons le secours de l'Esprit-Saint par l'intercession de Marie. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

La source de nos chagrins est d'ordinaire dans nos erreurs; et nous ne sommes malheureux, dit un Père, que parce que nous jugeons mal des biens et des maux véritables : *Causa laboris ignorantia est* (*S. Amb.*). Les Justes, qui sont des enfans de lumière, sont donc bien plus heureux que les pécheurs, parce qu'ils sont plus éclairés. Les mêmes lumières, qui corrigent leurs jugemens, adoucissent leurs peines; et la foi, qui leur montre le monde tel qu'il est, change en des sources de consolation pour eux les mêmes événemens, où les ames livrées aux passions trouvent le principe de toutes leurs inquiétudes.

Et pour vous faire entrer, M. F., dans une vérité si honorable à la vertu, remarquez, je vous prie, que, soit qu'une ame touchée de Dieu rappelle le passé, et ces temps d'égarement qui précédèrent sa pénitence; soit qu'elle soit attentive à ce qui se passe sous ses yeux dans le monde; soit enfin qu'elle jette sa vue dans l'avenir, tout la console, tout l'affermit dans le parti de la vertu qu'elle a pris, tout rend sa condition infiniment plus douce que celle d'une ame qui vit dans le désordre, et qui ne trouve dans ces trois situa-

tions que des amertumes et des terreurs secrètes. Car, en premi lieu, quelque livré que soit un pécheur à tout l'emportement de s cœur, les plaisirs présens ne l'entraînent pas avec tant de fureu qu'il ne tourne quelquefois les yeux vers ces années d'iniquité qu amasse derrière lui. Ces jours de ténèbres qu'il a consacrés à la di solution, n'ont pas tellement péri, qu'ils ne reparoissent en certai momens à son souvenir : images importunes, qui le troublent, q le fatiguent, qui le réveillent de temps en temps de son assoupiss ment, en lui montrant, comme réunis en un point de vue, cet am monstrueux de crimes qui frappent moins lorsqu'il se les perme parce qu'il ne les voit alors que successivement. D'un coup d'o s'offrent à lui des graces toujours méprisées, des inspirations to jours rejetées, un usage indigne d'un naturel heureux, et formé, semble, pour la vertu ; des foiblesses dont il rougit ; des monstres des horreurs sur lesquels il n'ose presque ouvrir les yeux.

Voilà ce que le pécheur laisse derrière lui. Il est malheureux, s' tourne les yeux vers le passé. Toute sa félicité est comme renferm dans le moment présent, et pour être heureux, il faut : qu'il n pense point ; qu'il se laisse mener comme les animaux muets, p l'attrait des objets présens ; et qu'il éteigne et abrutisse sa raison, s veut conserver sa tranquillité. Et de là, ces maximes si indignes d l'humanité et si répandues dans le monde : que trop de raison est u triste avantage ; que les réflexions gâtent tous les plaisirs de la vie et que, pour être heureux, il faut peu penser. O homme ! étoit-c donc pour ton malheur, que le Ciel t'avoit donné la raison q t'éclaire, ou pour t'aider à chercher la vérité, qui seule peut te rend heureux ? Cette lumière divine qui embellit ton être, seroit-elle don une punition plutôt qu'un don du Créateur ? et ne te distingueroi elle si glorieusement de la bête, que pour te rendre de pire conditio qu'elle ?

Oui, M. F., telle est la destinée d'une ame infidèle. Ce n'est q l'ivresse, l'emportement, l'extinction de toute raison, qui la ren heureuse ; et comme cette situation n'est que d'un instant, dès q l'esprit se calme et revient à lui, le charme cesse, le bonheur s'enfui et l'homme se trouve seul avec sa conscience et ses crimes.

Mais, que le sort d'une ame qui marche dans vos voies est diffé rent, ô mon Dieu ! et que le monde qui ne vous connoît pas est plaindre ! En effet, M. F., les plus douces pensées d'une ame jus sont celles qui lui rappellent le passé. Elle y trouve, à la vérit cette partie de sa vie que le monde et les passions ont toute occupé ce souvenir, je l'avoue, la couvre de honte devant la sainteté de so Dieu, et lui arrache des larmes de componction et de tristesse ; mai qu'elle trouve de consolation dans ses larmes et dans sa douleur !

Car, M. F., une ame revenue à Dieu ne sauroit rappeler toute suite de ses égaremens passés, sans y découvrir toutes les démarch de la miséricorde de Dieu sur elle ; les voies singulières par où sa s gesse l'a conduite, comme par degrés, au moment heureux de

conversion ; tant de circonstances inespérées de faveur, de disgrace, de pertes, de mort, de perfidie, de préférence, d'affliction, toutes ménagées par une Providence attentive, pour lui faciliter les moyens de rompre ses chaînes ; ces attentions particulières que Dieu avoit sur elle, lors même qu'elle suivoit encore des routes injustes ; ces dégoûts que sa bonté lui ménageoit au milieu même des plaisirs ; ces invitations secrètes qui la rappeloient sans cesse au devoir et à la vertu ; cette voix intérieure qui la suivoit par-tout, et qui ne cessoit de lui dire, comme autrefois à Augustin : Insensé, jusqu'à quand chercheras-tu des plaisirs qui ne peuvent te rendre heureux ? Quand finiras-tu tes inquiétudes avec tes crimes ? Que faudroit-il encore pour te détromper du monde, que l'expérience même que tu fais de tes ennuis et de ton propre malheur en le servant ? Essaye s'il n'est pas plus doux d'être à moi, et si je ne suffis pas à l'ame qui me possède.

Voilà ce qu'offre le passé à une ame touchée : elle y voit les complices de ses anciens plaisirs, encore livrés par la justice de Dieu aux égaremens du monde et des passions ; et elle seule, choisie, séparée, appelée à la connoissance de la vérité.

Que ce souvenir, M. F., remplit une ame fidèle de paix et de consolation ! Que vos miséricordes sont infinies, ô mon Dieu, s'écrie-t-elle avec le Prophète ! vous m'avez mise sous votre protection dès le sein de ma mère ; vous avez suivi de près toutes mes voies : que vous ai-je fait plus que tant de pécheurs à qui vous ne daignez pas ouvrir les yeux, et manifester la sévérité de vos jugemens et de votre justice ? O Dieu ! que vos œuvres sont admirables ! et que mon ame connoît bien ce qu'elle vous doit, et ce que vous avez fait pour elle ! *Mirabilia opera tua, et anima mea cognoscit nimis* (*Ps.* 138 ; 14). Premier avantage des ames justes : le souvenir même de leurs infidélités passées les console.

Mais, en second lieu, si le passé est pour elles une source de consolations solides, ce qui se passe à leurs yeux dans le monde, ne console pas moins leur piété. Et ici, M. F., vous allez voir jusqu'où la vertu est utile au bonheur de la vie ; et comment le même monde qui forme toutes les passions, et par conséquent toutes les inquiétudes des pécheurs, devient le plus doux et le plus consolant exercice de la foi des Justes.

En effet, M. F., qu'est-ce que le monde, pour les mondains eux-mêmes qui l'aiment, qui paroissent enivrés de ses plaisirs, et qui ne peuvent se passer de lui ? Le monde ! c'est une servitude éternelle, où nul ne vit pour soi, et où, pour être heureux, il faut pouvoir baiser ses fers et aimer son esclavage. Le monde ! c'est une révolution journalière d'événemens qui réveillent tour-à-tour dans le cœur de ses partisans, les passions les plus violentes et les plus tristes, des haines cruelles, des perplexités odieuses, des craintes amères, des jalousies dévorantes, des chagrins accablans. Le monde ! c'est une terre de malédiction, où les plaisirs mêmes portent avec

eux leurs épines et leur amertume : le jeu lassé par ses fureurs et par ses caprices; les conversations ennuyent par les oppositions d'humeur et la contrariété des sentimens; les passions et les attachemens criminels ont leurs dégoûts, leurs contre-temps, leurs bruits désagréables; les spectacles ne trouvant presque plus dans les spectateurs que des ames grossiérement dissolues, et incapables d'être réveillées que par les excès les plus monstrueux de la débauche, deviennent fades, en ne remuant que ces passions délicates, qui ne font que montrer le crime de loin, et dresser des piéges à l'innocence. Le monde enfin est un lieu où l'espérance même, qu'on regarde comme une passion si douce, rend tous les hommes malheureux; où ceux qui n'espèrent rien, se croient encore plus misérables; où tout ce qui plaît, ne plaît jamais long-temps; et où l'ennui est presque la destinée la plus douce et la plus supportable qu'on puisse y attendre. Voilà le monde, M. F.; et ce n'est pas ce monde obscur qui ne connoît ni les grands plaisirs, ni les charmes de la prospérité, de la faveur et de l'opulence; c'est le monde dans son beau, c'est le monde de la Cour, c'est vous-mêmes qui m'écoutez, M. F. Voilà le monde; et ce n'est pas ici une de ces peintures imaginées, et dont on ne trouve nulle part la ressemblance. Je ne peins le monde que d'après votre cœur; c'est-à-dire, tel que vous le connoissez et le sentez tous les jours vous-mêmes.

Voilà cependant le lieu où tous les pécheurs cherchent leur félicité. C'est là leur patrie. C'est là qu'ils voudroient pouvoir s'éterniser. Voilà ce monde qu'ils préfèrent aux biens éternels, et à toutes les promesses de la foi. Grand Dieu! que vous êtes juste de punir l'homme par ses passions mêmes, et de permettre que, ne voulant pas chercher son bonheur en vous, qui seul êtes la paix véritable de son cœur, il se fasse une félicité bizarre de ses craintes, de ses dégoûts, de ses ennuis et de ses cruelles inquiétudes!

Mais ce qu'il y a ici d'heureux pour la vertu, M. F., c'est que le même monde si ennuyeux, si insupportable aux pécheurs qui y cherchent leur félicité, devient une source de réflexions consolantes pour les Justes, qui le regardent comme un exil et une terre étrangère.

Car premièrement, l'inconstance du monde, si terrible pour ceux qui se sont livrés à lui, fournit mille motifs de consolation à l'ame fidèle. Rien ne lui paroît constant ni durable sur la terre; ni les fortunes les plus florissantes, ni les amitiés les plus vives, ni les réputations les plus brillantes, ni les faveurs les plus enviées. Elle y voit une sagesse souveraine qui se plaît, ce semble, à se jouer des hommes, en les élevant les uns sur les ruines des autres; en dégradant ceux qui étoient au haut de la roue, pour y faire monter ceux qui rampoient, il n'y a qu'un moment, devant eux; en produisant tous les jours de nouveaux héros sur le théâtre, et faisant éclipser ceux qui auparavant y jouoient un rôle si brillant; en donnant sans cesse de nouvelles scènes à l'Univers. Elle voit les hommes passer toute leur vie dans des agitations, des projets et des

mesures; toujours attentifs ou à se surprendre, ou à éviter d'être surpris; toujours empressés et habiles à profiter de la retraite, de la disgrace, ou de la mort de leurs concurrens; et à se faire de ces grandes leçons de mépris du monde, de nouveaux motifs d'ambition et de cupidité; toujours occupés, ou de leurs craintes, ou de leurs espérances; toujours inquiets, ou sur le présent, ou sur l'avenir; jamais tranquilles, travaillant tous pour le repos, et s'en éloignant toujours plus.

O homme! pourquoi êtes-vous si ingénieux à vous rendre malheureux? c'est ce que pense alors une ame fidèle. La félicité que vous cherchez coûte moins. Il ne faut ni traverser les mers, ni conquérir des Royaumes. Ne sortez pas de vous-même, et vous serez heureux.

Que les amertumes de la vertu, M. F., paroissent douces alors à un homme de bien, lorsqu'il les compare aux cruels chagrins, et aux agitations éternelles des pécheurs! Qu'il se sait bon gré d'avoir trouvé un lieu de repos et de sûreté, tandis qu'il voit les amateurs du monde encore tristement agités au gré des passions et des espérances humaines! Ainsi les Israélites, autrefois échappés de la mer Rouge, voyant de loin Pharaon et tous les Grands de l'Egypte encore à la merci des flots, goûtoient le plaisir de leur sûreté, trouvoient les voies arides du désert douces et agréables, ne sentoient plus les incommodités du chemin; et comparant leur destinée à celle des Egyptiens, loin de se plaindre et de murmurer, chantoient avec Moyse ce cantique divin de louanges et d'actions de graces, où sont célébrées, avec tant de magnificence, les merveilles et les miséricordes du Seigneur.

En second lieu, l'injustice du monde si désolante pour ceux qui l'aiment, lorsqu'ils se voient oubliés, négligés, éloignés des graces, sacrifiés à des concurrens indignes, est encore un fonds de réflexions consolantes pour une ame qui le méprise et qui ne craint que le Seigneur. Car, quelle ressource pour un pécheur, lequel, après avoir sacrifié au monde et à ses maîtres, son repos, sa conscience, ses biens, sa jeunesse, sa santé, après avoir tout dévoré, des rebuts, des fatigues, des assujettissemens pour des espérances frivoles, se voit tout d'un coup fermer les portes de l'élévation et de la fortune; arracher, d'entre les mains, des places qu'il avoit méritées, et qu'il croyoit déjà tenir; menacé, s'il se plaint, de perdre celles qu'il possède; obligé de plier devant des rivaux plus heureux, et de dépendre de ceux qu'il n'avoit pas même cru dignes autrefois de recevoir ses ordres? Ira-t-il loin du monde se venger par des murmures éternels de l'injustice des hommes? Mais que fera-t-il dans sa retraite, que laisser plus de loisir, et trouver moins de diversions à ses chagrins? Se consolera-t-il dans l'exemple de ses semblables? mais nos malheurs à nos yeux ne ressemblent jamais aux malheurs d'autrui; et d'ailleurs, quelle consolation de sentir renouveler ses peines, à mesure qu'on en retrouve l'image et le

souvenir dans les autres ! Se retranchera-t-il dans une vaine philosophie, et dans la force de son esprit ? mais la raison toute seule se lasse bientôt de sa fierté : on peut être philosophe pour le public, on est toujours homme pour soi-même. Se fera-t-il une ressource en se livrant au plaisir et aux infames voluptés ? mais le cœur, en changeant de passion, ne fait que changer de supplice. Cherchera-t-il dans l'indolence et dans la paresse, un bonheur qu'il n'a pu trouver dans la vivacité des espérances et des prétentions ? une conscience criminelle peut devenir indifférente, mais elle n'en est pas plus tranquille ; on peut ne plus sentir ses disgraces et ses malheurs, on sent toujours ses infidélités et ses crimes. Non, M. F., le pécheur malheureux, l'est sans ressource. Tout manque à l'ame mondaine, dès que le monde vient à lui manquer.

Mais le Juste apprend à mépriser le monde, dans le mépris même que le monde a pour lui. L'injustice des hommes à son égard le fait seulement souvenir qu'il sert un maître plus équitable, qui ne peut être ni surpris, ni prévenu ; qui ne voit en nous que ce qui y est en effet ; qui ne décide de nos destinées que sur nos cœurs, et avec lequel nous ne devons craindre que notre propre conscience : qu'ainsi on est heureux de le servir ; qu'il ne faut pas appréhender son ingratitude ; que tout ce qu'on fait pour lui est compté ; que loin de dissimuler ou d'oublier nos peines et nos services, il nous tient même compte de nos désirs ; et que rien n'est perdu avec lui, que ce qu'on ne fait pas uniquement pour lui. Or, dans ces lumières de la foi, quelle nouvelle source de consolation pour une ame fidèle ! Que le monde dans ce point de vue avec tous ses rebuts et tous ses mauvais traitemens pour elle, est peu capable de la toucher ! C'est alors que se jetant dans le sein de Dieu, et regardant avec des yeux chrétiens le néant et la vanité de toutes les choses humaines, elle sent tout d'un coup ses inquiétudes inséparables de la nature, se changer en une douce paix, un rayon de lumière luire dans son ame, et y rétablir la sérénité, un trait de consolation pénétrer son cœur, et en adoucir toute l'amertume. Ah ! M. F., qu'il est doux de servir celui seul qui peut rendre heureux ceux qui le servent ! Que n'êtes-vous plus connue des hommes, heureuse condition de la vertu ! et pourquoi vous fait-on comme une destinée triste et désagréable, vous qui seule pouvez consoler les malheurs de cet exil, et en adoucir toutes les peines ?

Enfin les jugemens du monde, source de tant de chagrins pour les mondains, achèvent encore de consoler une ame fidèle. Car le supplice des amateurs du monde, c'est d'être sans cesse exposés aux jugemens, c'est-à-dire, à la censure, à la dérision, à la malignité les uns des autres. On a beau mépriser les hommes ; on veut être estimé de ceux mêmes qu'on méprise. On a beau être élevé au-dessus des autres, l'élévation nous expose encore plus aux regards et aux discours de la multitude ; et l'on sent encore plus vivement les censures, de ceux dont on ne devoit attendre que des hommages. On a

beau jouir des suffrages publics, les mépris sont d'autant plus piquans, qu'ils sont moins communs et plus rares. On a beau se venger de ces censures par des censures plus vives et plus mordantes, la vengeance suppose toujours le ressentiment et la douleur; et d'ailleurs on est bien moins sensible au plaisir de rendre des mépris, qu'au chagrin de les avoir reçus. Enfin, dès que vous ne vivez que pour le monde, et que vos plaisirs ou vos chagrins ne dépendent que du monde, les jugemens du monde ne sauroient vous être indifférens.

Cependant c'est au milieu de ces contradictions qu'il faut se plaire. On vous dispute tout ce que la vérité ou la vanité vous attribue: votre naissance, vos talens, votre réputation, vos services, vos succès, votre prudence, votre honneur. Si vous portez un grand nom, on le dispute à vos ancêtres; si vous échouez, on s'en prend à votre peu d'habileté; si vous réussissez, on en fait honneur au hasard ou au mérite de vos subalternes; si vous jouissez d'une réputation publique, on en appelle de l'erreur populaire au jugement des plus sensés; si vous avez tous les talens pour plaire, on dit bientôt que vous avez su en faire usage, et que vous avez trop plu; si la conduite est hors d'atteinte, on jette un ridicule piquant sur votre humeur. Enfin, qui que vous soyez, Grand, Peuple, Prince, Sujet, la situation la plus à souhaiter pour votre vanité, c'est d'ignorer ce que le monde pense. Voilà la vie du monde. Les mêmes passions qui nous lient, nous désunissent; l'envie noircit nos qualités les plus louables; et nos plaisirs trouvent des censeurs dans ceux mêmes qui les imitent.

Mais une ame fidèle est à couvert de ces inquiétudes. Comme elle ne souhaite pas l'estime des hommes, elle ne craint pas aussi leur mépris; comme elle ne se propose pas de leur plaire, elle n'est pas surprise de ne leur avoir pas plu. Dieu qui la voit, est le seul juge qu'elle craint, et qui la console en même temps des jugemens des hommes. Sa gloire, c'est le témoignage de sa conscience. Sa réputation, elle la cherche dans son devoir. Les suffrages du monde, elle les regarde comme l'écueil de la vertu, ou comme la récompense du vice; et, sans faire même attention à ses jugemens, elle se contente de lui donner de bons exemples. Mais que dis-je, M. F.? le monde lui-même, tout monde qu'il est, si plein de mépris, de censures, de malignité pour ses adorateurs, est forcé de respecter la vertu de ceux qui le méprisent et le haïssent. Il semble qu'elle imprime sur la personne d'un véritable Juste, je ne sais quelle dignité, je ne sais quoi de divin qui lui attire la vénération, et presque le culte des ames mondaines: il semble que son union intime avec J. C. fait rejaillir sur lui, comme autrefois sur les trois Disciples dans la montagne sainte, une partie de cet éclat céleste que le Père répandit sur son Fils bien-aimé, et qui ne laisse pas la liberté de lui refuser des hommages. C'est un droit inaliénable que la vertu a sur le cœur des hommes; et par une bizarrerie déplorable, le monde méprise les passions qu'il inspire, et il respecte la vertu qu'il combat.

Ce n'est pas que l'estime d'un monde, si digne lui-même d'être méprisé, soit une grande consolation pour l'ame fidèle. Mais ce qui la console, c'est de voir le monde condamné par le monde même, les plaisirs décriés par ceux qui les poursuivent, les pécheurs devenus les apologistes de la vertu, et la vie du monde se passer tristement à faire ce que l'on condamne, et à fuir ce que l'on approuve.

Voilà comme le siècle présent devient une source de réflexions consolantes pour une ame chrétienne; mais elle trouve encore, dans la pensée de l'avenir, des consolations qui se changent en des terreurs secrètes et continuelles pour le pécheur : dernier avantage que les Justes retirent des lumières de la foi. La magnificence de ses promesses les soutient et les console. Ils attendent la bienheureuse espérance, et ce moment heureux où ils seront associés à l'Eglise du Ciel, réunis à leurs frères qu'ils avoient perdus sur la terre, reçus citoyens éternels de la céleste Jérusalem, incorporés dans cette assemblée immortelle des Elus de Dieu, où la charité sera la loi qui les unira; la vérité, la lumière qui les éclairera; l'éternité, la mesure qui bornera leur félicité.

Ces pensées sont d'autant plus consolantes pour les gens de bien, qu'elles sont fondées sur la vérité de Dieu même. Ils savent qu'en sacrifiant le présent, ils ne sacrifient rien; que dans un clin d'œil tout sera passé; que tout ce qui doit finir ne sauroit être long; que ce moment de tribulation ne doit être compté pour rien, rapproché de ce poids éternel de gloire qu'il nous prépare; et que la rapidité des choses présentes ne mérite pas même que l'on compte les années et les siècles.

Je sais que la foi peut subsister avec des mœurs criminelles, et qu'on perd tous les jours la grace sanctifiante, sans perdre la soumission sincère aux vérités que l'esprit de Dieu nous a révélées. Mais la certitude de la foi, si consolante pour l'ame juste, n'est plus, pour le pécheur qui croit encore, qu'un fonds inépuisable de troubles secrets et de terreurs cruelles. Car, plus les vérités de la foi vous paroissent certaines, à vous qui portez sur la conscience les abimes d'une vie entière de désordres : plus les supplices dont elle menace les pécheurs tels que vous, doivent vous paroître inévitables; plus votre malheur vous paroît certain. Toutes les vérités que la doctrine sainte offre à votre foi, réveillent en vous de nouvelles alarmes. Ces lumières, divines source de toute consolation pour les ames fidèles, sont au dedans de vous des lumières vengeresses, qui vous troublent, qui vous déchirent, qui vous jugent, qui vous découvrent sans cesse ce que vous ne voudriez jamais voir; qui vous apprennent malgré vous ce que vous voudriez toujours ignorer; qui vous mettent comme sous l'œil ce que vous souhaiteriez du moins pouvoir perdre de vue pendant quelque temps. Votre foi elle-même fait par avance votre supplice. Votre religion est ici-bas, si j'ose le dire, votre enfer; et plus vous êtes soumis à la vérité, plus vous vivez malheureux. O Dieu! quelle est votre bonté pour l'homme, d'avoir

rendu la vertu nécessaire même à son repos, et de l'attirer à vous, en ne permettant pas qu'il puisse être heureux sans vous !

Et ici, mon cher Auditeur, souffrez que je vous rappelle à vous-même. Quand la destinée d'une ame criminelle ne devroit pas être si affreuse pour le siècle à venir, voyez si dès ce monde même, elle vous paroît fort digne d'envie : ses afflictions sont sans ressource, ses malheurs sans consolation, ses plaisirs mêmes sans tranquillité, ses inquiétudes sur le présent infinies, ses pensées sur le passé et sur l'avenir sombres et funestes ; sa foi fait toute sa peine ; ses lumières, son désespoir. Quelle situation ! quelle triste destinée ! que de changemens affreux un seul péché fait au dedans et au dehors de l'homme ! qu'il en coûte pour se préparer des malheurs éternels ! Et n'est-il pas vrai que la voie du monde et des passions est encore plus pénible que celle de l'Évangile ; et que le royaume de l'enfer, si l'on peut parler ainsi, souffre encore plus de violence que celui du ciel ? O innocence du cœur, que de biens n'apportez-vous pas avec vous à l'homme ! O homme, que vous perdez, quand vous perdez l'innocence de votre cœur ! Vous perdez toutes les consolations de la foi, qui font la plus douce occupation de la piété des Justes ; mais vous vous privez encore de toutes les douceurs de la grace, qui achèvent de rendre ici-bas la destinée des gens de bien si digne d'envie.

SECONDE PARTIE.

Quand on promet aux ames mondaines, dit S. Augustin, des consolations et des douceurs dans l'observance de la loi de Dieu, elles regardent nos promesses comme un langage pieux dont on se sert pour faire honneur à la vertu ; et comme un cœur qui n'a jamais goûté ces chastes plaisirs ne peut aussi les comprendre, nous sommes obligés de leur répondre, continue ce Père : Comment voulez-vous que nous vous persuadions ? nous ne pouvons pas vous dire : *Goûtez, et voyez combien le Seigneur est doux* (*Ps.* 33 ; 9) ; puisqu'un cœur malade et déréglé ne sauroit goûter les choses du ciel. Donnez-nous un cœur qui aime, et il sentira tout ce que nous disons.

Mon dessein donc ici n'est pas tant d'exposer toutes les opérations secrètes de la grace dans le cœur des Justes, que d'opposer la situation heureuse, où elle les établit ici-bas, à la triste destinée des pécheurs ; et par ce parallèle achever de confondre le vice, et d'encourager la vertu. Or, je dis que la grace ménage ici-bas aux gens de bien deux sortes de consolations : les unes intérieures et secrètes, les autres extérieures et sensibles ; toutes deux si essentielles au bonheur de cette vie, que nul plaisir sur la terre ne sauroit jamais les remplacer.

Le premier avantage intérieur que la grace ménage à une ame fidèle, c'est d'établir une paix solide dans son cœur, et de la réconcilier avec elle-même. Car, M. F., nous portons tous au dedans de nous des principes naturels d'équité, de pudeur, de droiture. Nous

naissons, comme dit l'Apôtre, avec les règles de la loi écrites dans le cœur. Si la vertu n'est pas notre premier penchant, nous sentons du moins qu'elle est notre premier devoir. En vain la passion entreprend quelquefois de nous persuader en secret que nous sommes nés pour le plaisir; et qu'au fond, des penchans que la nature a mis en nous, et que chacun trouve en soi, ne sauroient être des crimes: cette persuasion étrangère ne sauroit jamais rassurer l'ame criminelle. C'est un désir, car on voudroit bien que tout ce qui plaît fût légitime; mais ce n'est pas une conviction réelle. C'est un discours, car on se fait honneur de paroître au-dessus des maximes vulgaires; mais ce n'est pas un sentiment. Ainsi nous portons toujours au dedans de nous un juge incorruptible, qui prend sans cesse le parti de la vertu contre nos plus chers penchans; qui mêle à nos passions les plus emportées, les idées importunes du devoir; et qui nous rend malheureux au milieu même de nos plaisirs et de nôtre abondance.

Tel est l'état d'une conscience impure et souillée. Le pécheur est l'accusateur secret et continuel de lui-même: il traîne par-tout un fonds d'inquiétude, que rien ne peut calmer. Malheureux, de ne pouvoir vaincre ses penchans déréglés: plus malheureux encore, de ne pouvoir étouffer ses remords importuns. Emporté par sa foiblesse, rappelé par ses lumières, il se dispute le crime même qu'il se permet: il se reproche le plaisir injuste, dans le temps même qu'il le goûte. Que fera-t-il? Combattra-t-il ses lumières pour apaiser sa conscience? doutera-t-il de sa foi pour jouir plus tranquillement de ses crimes? mais l'incrédulité est un état encore plus affreux que le crime même. Vivre sans Dieu, sans culte, sans principe, sans espérance! croire que les forfaits les plus abominables, et les vertus les plus pures, ne sont que des noms! regarder tous les hommes comme des figures viles et bizarres qu'on fait mouvoir et parler sur un théâtre comique, et qui ne sont destinées qu'à servir de jouet aux spectateurs! se regarder soi-même comme l'ouvrage du hasard, et la possession éternelle du néant! ces pensées ont je ne sais quoi de sombre et de funeste, que l'ame ne peut envisager sans horreur; et il est vrai que l'incrédulité est plutôt le désespoir du pécheur que la ressource du péché. Que fera-t-il donc? Obligé de se fuir sans cesse, de peur de se retrouver avec sa propre conscience, il erre d'objet en objet, de passion en passion, de précipice en précipice. Il croit pouvoir remplacer du moins par la variété des plaisirs, leur vide et leur insuffisance: il n'en est aucun dont il n'essaye. Mais en vain il offre son cœur tour-à-tour à toutes les créatures; tous les objets de ses passions lui répondent, dit S. Augustin: Ne t'abuse point en nous aimant; nous ne sommes pas la félicité que tu cherches; nous ne saurions te rendre heureux: élève-toi au-dessus des créatures, et va chercher dans le ciel, si celui qui nous a formés n'est pas plus grand et plus aimable que nous. Telle est la destinée du pécheur.

Ce n'est pas que le cœur des Justes jouisse d'une tranquillité si inaltérable, qu'ils n'éprouvent à leur tour ici-bas des troubles, des

dégoûts et des inquiétudes. Mais ce sont des nuages passagers, qui n'occupent, pour ainsi dire, que la surface de leur ame. Au dedans règne toujours un calme profond, cette sérénité de conscience, cette simplicité de cœur, cette égalité d'esprit, cette confiance vive, cette résignation paisible, ce calme des passions, cette paix universelle, qui commence dès cette vie même la félicité des ames innocentes. Vaines créatures, que pouvez-vous sur un cœur que vous n'avez pas fait, et qui n'est pas fait pour vous ? Première consolation de la grace: la paix du cœur.

La seconde, c'est l'amour, qui adoucit aux Justes les rigueurs de la loi, et change, selon la promesse de J. C., son joug, qui paroît insupportable aux pécheurs, en un joug doux et consolant pour eux. Car, une ame fidèle aime son Dieu encore plus vivement, plus tendrement, plus solidement, qu'elle n'avoit aimé le monde et les créatures. Tout ce qu'elle entreprend donc pour lui de plus rigoureux, ou ne coûte plus rien à son cœur, ou en fait même le plus doux soin. Car tel est le caractère du saint amour, lorsqu'il est maître d'un cœur, ou d'adoucir les peines qu'il cause, ou de les changer même en de saints plaisirs. Ainsi, une ame éprise de son Dieu, si j'ose parler ainsi, pardonne avec joie, souffre avec confiance, se mortifie avec plaisir, fuit le monde avec goût, prie avec consolation, remplit ses devoirs avec une sainte complaisance. Plus son amour augmente, plus le joug s'adoucit. Plus elle aime, plus elle est heureuse: car rien n'est plus heureux que d'aimer ce qui nous est devenu nécessaire.

Mais le pécheur, plus il aime le monde, plus il est malheureux. car plus il aime le monde, plus ses passions se multiplient; plus ses désirs s'allument, plus ses projets s'embarrassent, plus ses inquiétudes s'aigrissent. Son amour fait tous ses malheurs : sa vivacité est la source de toutes ses peines, parce que le monde, qui en fait le sujet, ne peut jamais lui en offrir le remède. Plus il aime le monde, plus son orgueil est blessé d'une préférence, plus sa fierté sent une injure, plus un projet déconcerté le confond, plus un désir contredit l'afflige, plus une perte inopinée l'accable. Plus il aime le monde, plus les plaisirs lui deviennent nécessaires; et comme aucun ne peut remplir l'immensité de son cœur, plus son ennui devient insoutenable : car l'ennui est le retour de tous les plaisirs; et avec tous ses amusemens, le monde, depuis qu'il est monde, se plaint qu'il s'ennuie.

Et ne croyez pas que, pour faire honneur à la vertu, j'affecte d'exagérer ici le malheur des ames mondaines. Je sais que le monde paroît avoir sa félicité; et qu'au milieu de ce tourbillon de soins, de mouvemens, de craintes, d'inquiétudes, on y voit toujours un petit nombre d'heureux dont on envie le bonheur, et qui semblent jouir d'une destinée douce et tranquille. Mais approfondissez ces vains dehors de bonheur et de réjouissance; et vous y trouverez des chagrins réels, des cœurs déchirés, des consciences agitées. Approchez de ces hommes qui vous paroissent les heureux de la terre; et vous serez surpris

de les trouver sombres, inquiets, traînant avec peine le poids d'une conscience criminelle. Ecoutez-les dans ces momens sérieux et tranquilles où les passions plus refroidies laissent faire quelque usage de la raison : ils conviennent tous qu'ils ne sont point heureux; que l'éclat de leur fortune ne brille que de loin, et ne paroît digne d'envie qu'à ceux qui ne la connoissent pas. Ils avouent qu'au milieu de leurs plaisirs et de leur prospérité, ils n'ont jamais goûté de joie pure et véritable; que le monde un peu approfondi n'est plus rien; qu'ils sont surpris eux-mêmes qu'on puisse l'aimer et le connoître; et qu'il n'y a d'heureux ici-bas, que ceux qui savent s'en passer et servir Dieu. Les uns soupirent après les occasions d'une retraite honorable : les autres se proposent tous les jours des mœurs plus régulières et plus chrétiennes. Tous conviennent du bonheur des gens de bien; tous souhaitent de le devenir; tous rendent témoignage contre eux-mêmes. Ils sont entraînés par les plaisirs, plutôt qu'ils ne courent après eux. Ce n'est plus le goût, c'est la coutume, c'est la foiblesse, qui les retient dans les liens du monde et du péché. Ils le sentent, ils s'en plaignent, ils en conviennent, et ils se livrent au cours d'une si triste destinée. Monde trompeur! rends heureux, si tu le peux, ceux qui te servent, et alors j'abandonnerai la loi du Seigneur, pour m'attacher à la vanité de tes promesses. . . . . .

Vous-même qui m'écoutez, mon cher Auditeur, depuis tant d'années que vous servez le monde, avez-vous beaucoup avancé votre félicité? Mettez dans une balance, d'un côté tous les jours et tous les momens agréables que vous y avez passés, et de l'autre toutes les amertumes que vous y avez dévorées; et voyez lequel des deux l'emportera. Vous y avez peut-être dit en certains momens de plaisir, d'excès, de fureur : Il fait bon ici, *Bonum est nos hic esse* (*Matth.* 17; 4); mais ce n'a été qu'une ivresse qui n'a pas duré, et dont l'instant qui a suivi, vous a découvert l'illusion et replongé dans vos premières inquiétudes. A l'heure même que je vous parle, interrogez votre cœur : êtes-vous tranquille? ne manque-t-il rien à votre bonheur? ne craignez-vous rien? ne souhaitez-vous rien? ne sentez-vous jamais que Dieu n'est point avec vous? voudriez-vous vivre et mourir tel que vous êtes? êtes-vous content du monde? êtes-vous infidèle à l'Auteur de votre être sans remords? il y a douze heures dans le jour; vous sont-elles toutes également agréables? et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous faire une conscience tranquille dans le crime? . . . . . .

Lors même que vous vous êtes plongé jusqu'au fond de l'abîme pour y éteindre vos remords, et que vous avez cru étouffer par l'excès de l'iniquité ce reste de foi qui plaide encore dans votre cœur pour la vertu, le Seigneur n'a-t-il pas commandé au serpent, comme il dit dans son Prophète, de vous aller piquer jusqu'au fond de ce gouffre, où vous vous étiez jeté pour l'éviter; et n'y avez-vous pas senti la morsure secrète du ver dévorant? *Et si celaverint se ab oculis meis in profundo maris, ibi mandabo serpenti, et mordebit eos.* (*Amos* 9; 3).

N'est-il pas vrai que les jours que vous avez consacrés à Dieu par quelque devoir de religion, par le renouvellement de votre conscience au Tribunal, ont été les plus heureux de votre vie; et que vous n'avez vécu, pour ainsi dire, que lorsque votre conscience a été pure, et que vous avez vécu avec Dieu? Non, dit le Prophète avec une sainte fierté, le Dieu que nous adorons n'est pas un Dieu trompeur, ou incapable de consoler ceux qui le servent, comme les dieux que le monde adore; et nous n'en voulons point d'autres juges que les mondains eux-mêmes : *Non enim est Deus noster ut dii eorum, et inimici nostri sunt judices* (*Deut.* 32; 31).

Grand Dieu! qu'est-ce donc que l'homme, de lutter ainsi toute sa vie contre lui-même, de vouloir être heureux sans vous, malgré vous, en se déclarant contre vous; de sentir son infortune, et de l'aimer; de connoître son véritable bonheur, et de le fuir? Qu'est-ce que l'homme, ô mon Dieu! et qui comprendra la profondeur de ses voies, et l'éternelle contradiction de ses égaremens?

Mais, que ne puis-je, M. F., achever ce que je m'étois proposé, et vous montrer que ce qui rend la destinée des gens de bien encore plus digne de tous nos souhaits, c'est que lorsque les consolations intérieures viennent à leur manquer, ils ont les secours extérieurs de la piété : le soutien des Sacremens, qui ne sont plus, pour le pécheur obligé d'en approcher, qu'une triste bienséance qui le gêne et qui l'embarrasse; les exemples des Saints, et l'histoire de leurs merveilles que l'Eglise nous met sans cesse devant les yeux, et dont le pécheur détourne la vue de peur d'y voir sa condamnation; les Mystères adorables, offerts tous les jours sur nos autels, et qui ne laissent souvent au pécheur que le regret de les avoir profanés par sa présence; les Cantiques saints et les prières de l'Eglise, qui se changent pour le pécheur en un triste ennui; et enfin, la consolation des divines Ecritures, où il ne trouve plus que des menaces et des anathèmes.

Quel délassement en effet, M. F., pour une ame fidèle, lorsqu'au sortir des vains entretiens du monde, où l'on n'a parlé que de l'élévation d'une famille, de la magnificence d'un édifice, de ceux qui jouent un rôle brillant dans l'univers, des calamités publiques, des défauts de ceux qui sont à la tête des affaires, des événemens de la guerre, des fautes dont on accuse tous les jours le Gouvernement; enfin, où terrestre, on n'a parlé que de la terre: quel délassement au sortir de là, lorsque pour respirer un peu de la fatigue de ces vains entretiens, une ame fidèle prend le livre de la loi entre les mains, et qu'elle y trouve par-tout : Qu'il ne sert de rien à l'homme de gagner le monde entier, s'il vient à perdre son ame; que les conquêtes les plus vantées tomberont dans l'oubli avec la vanité des conquérans; que le ciel et la terre passeront; que les royaumes du monde et toute leur gloire s'useront comme un vêtement, mais que Dieu seul demeurera toujours, et qu'ainsi c'est à lui seul qu'il faut s'attacher! Les insensés m'ont raconté des fables, ô mon Dieu, dit alors cette

ame avec le Prophète! mais qu'elles sont différentes de votre lo (*Ps.* 118; 85) !

Et certes, M. F., que de promesses consolantes se présentent dans ces Livres saints! que de motifs puissans de vertu! que d'heureuses précautions contre le vice! que d'événemens instructifs! que de traits heureux qui blessent l'ame! quelles idées de la grandeur de Dieu et de la misère de l'homme! quelles peintures de la laideur du péché, et de la fausse félicité des pécheurs! Nous n'avons pas besoin de votre alliance, écrivoit autrefois Jonathas et tout le peuple Juif à ceux de Sparte, parce qu'ayant entre nos mains les Livres saints qui nous tiennent lieu de consolation, nous pouvons nous passer du secours des hommes : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos Libros qui sunt in manibus nostris* (*I. Mach.* 12; 9). Et savez-vous, M. F., qui sont ces hommes qui parlent de la sorte? ce sont les restes infortunés de la cruauté d'Antiochus : errans dans les montagnes de la Judée, dépouillés de leurs biens et de leurs fortunes, chassés de Jérusalem et du Temple, où l'abomination des idoles avoit succédé au sacrifice du Dieu saint, et à peine sortis d'un état si affligeant, ils n'ont besoin de rien, parce qu'ils ont entre les mains les Livres saints : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos Libros qui sunt in manibus nostris*. Et dans une extrémité si nouvelle, environnés de toutes parts de nations ennemies, n'ayant plus au milieu de leur armée ni l'Arche d'Israël, ni le Tabernacle saint; répandant encore des larmes sur la mort récente de l'invincible Judas, qui étoit le salut du peuple et la terreur des incirconcis; ayant vu égorger à leurs yeux leurs femmes et leurs enfans; eux-mêmes tous les jours sur le point de succomber ou à la perfidie de leurs faux frères, ou aux embûches de leurs ennemis, le Livre de la Loi tout seul suffit pour les consoler et pour les défendre; et ils croient pouvoir se passer d'un secours qu'une ancienne alliance leur donnoit droit d'implorer : *Nos, cùm nullo horum indigeremus, habentes solatio sanctos Libros qui sunt in manibus nostris.*

Je ne suis plus surpris après cela, M. F. si les premiers Disciples de l'Evangile oublioient dans la consolation des Ecritures, toute la fureur des persécutions; et si, n'ayant pu se résoudre à perdre de vue durant leur vie ce Livre divin, ils vouloient encore qu'après leur mort le même tombeau qui les enfermoit, l'enfermât aussi : comme pour y servir de garant à leurs cendres, de l'immortalité qu'il leur avoit promise, et pour le présenter, ce semble, à J. C. au jour de la révélation, comme le titre sacré qui leur donnoit droit aux biens célestes, et aux promesses faites aux Justes.

Telles sont les consolations des ames fidèles sur la terre. Qu'il est donc terrible, M. F., de vivre loin de Dieu sous la tyrannie du péché; toujours aux prises avec soi-même; sans aucune joie véritable dans le cœur; sans goût souvent pour les plaisirs comme pour la vertu; odieux aux hommes par la bassesse de nos passions; insupportables à nous-mêmes par la bizarrerie de nos désirs; détestés de Dieu par

les horreurs de notre conscience : sans la douceur des Sacremens, puisque nos crimes nous en éloignent; sans la consolation des Livres saints, puisque nous n'y trouvons que des anathèmes et des menaces; sans la ressource de la prière, puisqu'une vie toute dissolue ou nous en interdit la liberté, ou nous en a fait perdre l'usage! Qu'est-ce donc que le pécheur, que le rebut du ciel et de la terre?

Aussi, M. F., savez-vous quels seront les regrets des réprouvés au grand jour où il sera rendu à chacun selon ses œuvres? Vous croyez peut-être qu'ils regretteront leur félicité passée, et qu'ils diront : Nos beaux jours se sont écoulés; et le monde, où nous avions passé de si doux momens, n'est plus; la durée de nos plaisirs a imité celle des songes; notre bonheur a fini, et nos supplices vont commencer. Vous vous trompez; ce ne sera point là leur langage. Ecoutez comme ils parlent dans la Sagesse, et comme l'Esprit de Dieu nous assure qu'ils parleront un jour : Nous n'avions jamais goûté de joie véritable dans le crime, diront-ils; nous y avions toujours marché par des voies tristes et difficiles; hélas! et ce n'est là cependant que le commencement de nos malheurs et de nos peines : *Ambulavimus vias difficiles* (*Sap.* 5; 7); nous nous sommes lassés dans les voies de l'iniquité; nos passions ont toujours été mille fois plus pénibles pour nous que n'eussent pu être les vertus les plus austères; et il nous en a plus coûté pour nous perdre, qu'il ne nous en eût coûté pour nous sauver, et mériter de monter aujourd'hui avec les Elus dans le séjour de l'immortalité : *Lassati sumus in viâ iniquitatis et perditionis* (*Sap.* 5; 7); insensés, d'avoir acheté par une vie triste et malheureuse, des malheurs qui ne doivent plus finir : *Nos insensati* (*Sap.* 5; 4)!

Voulez-vous donc vivre heureux sur la terre, mon cher Auditeur; vivez chrétiennement. La piété est utile à tout. L'innocence du cœur est la source des vrais plaisirs. Tournez-vous de tous les côtés; il n'est point de paix pour l'impie, dit l'Esprit de Dieu. Essayez de tous les plaisirs, ils ne guériront pas ce fonds d'ennui et de tristesse que vous traînez par-tout avec vous. Ne regardez donc plus la destinée des gens de bien, comme une destinée triste et désagréable : ne jugez pas de leur bonheur par des apparences qui vous trompent. Vous voyez couler leurs larmes; mais vous ne voyez pas la main invisible qui les essuie : vous voyez gémir leur chair sous le joug de la pénitence; mais vous ne voyez pas l'onction de la grace qui l'adoucit : vous voyez des mœurs tristes et austères; mais vous ne voyez pas une conscience toujours joyeuse et tranquille. Ils sont semblables à l'Arche d'Israël dans le désert; elle ne paroissoit revêtue que de peaux d'animaux; les apparences en sont viles ou rebutantes : c'est la condition de ce triste désert. Mais si vous pouviez entrer dans leur cœur, dans ce sanctuaire divin; que de nouvelles merveilles s'y offriroient à vos yeux! Vous le trouveriez revêtu d'or pur : vous y verriez la gloire du Dieu qui le remplit : vous y admireriez la douceur des parfums et la ferveur des prières qui montent sans cesse vers le Seigneur; le feu sacré qui ne s'éteint jamais sur cet autel; ce silence, cette paix,

cette majesté qui y règnent; et le Seigneur lui-même qui l'a chois
pour son séjour et qui en fait ses plus chères délices.

Que leur destinée vous touche d'une sainte émulation! Il ne tien
qu'à vous de leur ressembler. Ils ont été peut-être autrefois les com
plices de vos plaisirs; pourquoi ne pourriez-vous pas devenir l'imi
tateur de leur pénitence? Etablissez enfin une paix solide dans votr
cœur; commencez à vous lasser de vous-même. Jusqu'ici vous n'ave
vécu qu'à demi; car, ce n'est pas vivre que de ne pouvoir vivre e
paix avec soi. Revenez à votre Dieu qui vous rappelle, et qui vou
attend, bannissez l'iniquité de votre ame : vous en bannirez la sourc
de vos peines; vous jouirez de la paix de l'innocence, vous vivre
heureux sur la terre; et ce bonheur temporel ne sera que le commen
cement d'un bonheur qui ne finira plus. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DES MORTS.

LA MORT DU PÉCHEUR, ET LA MORT DU JUSTE.

Beati mortui qui in Domino moriuntur.

Heureux sont les morts qui meurent dans le Seigneur. Apoc. 14; 13.

Les passions humaines ont toujours quelque chose d'étonnant e
d'incompréhensible. Tous les hommes veulent vivre; ils regarder
la mort comme le dernier des malheurs; toutes leurs passions les at
tachent à la vie : et cependant ce sont leurs passions elles-mêmes qu
les poussent sans cesse vers cette mort, pour laquelle ils ont ta
d'horreur; et il semble qu'ils ne vivent que pour se hâter de mouri
Ils se promettent tous qu'ils mourront de la mort des Justes; ils l'es
pèrent, ils le désirent. Ne pouvant se flatter d'être immortels sur l
terre, ils comptent du moins, qu'avant ce dernier moment, les pas
sions, qui actuellement les souillent et les captivent, seront éteinte
Ils se représentent la destinée d'un pécheur qui meurt dans son pe
ché, et dans la haine de Dieu, comme une destinée affreuse;
cependant ils se la préparent à eux-mêmes tranquillement et sa
inquiétude. Ce terme horrible de la vie humaine, qui est la mo
dans le péché, les saisit et les épouvante; et cependant ils marche
en dansant comme des insensés par la voie qui y conduit. No
avons beau leur annoncer qu'on meurt comme on a vécu : ils veule
vivre en pécheurs, et mourir pourtant de la mort des Justes.

Je veux donc aujourd'hui, M. F., non pas vous détromper d'une illusion si commune et si grossière (réservons ce sujet pour une autre occasion); mais, puisque la mort du Juste vous paroît si désirable, et celle du pécheur si affreuse, je veux vous exposer ici l'une et l'autre, et réveiller sur l'une et sur l'autre vos désirs et votre terreur. Comme vous mourrez dans l'une de ces deux situations, il importe de vous en rapprocher le spectacle; afin que, vous mettant sous les yeux le portrait affreux de l'une et l'image consolante de l'autre, vous puissiez décider par avance laquelle des deux destinées vous attend, et prendre des mesures afin que la décision vous soit favorable.

Dans le portrait du pécheur mourant, vous verrez où aboutit enfin le monde avec tous ses plaisirs et toute sa gloire : dans le récit de la mort du Juste, vous apprendrez où conduit la vertu avec toutes ses peines. Dans l'une, vous verrez le monde, des yeux d'un pécheur qui va mourir : et qu'il vous paroîtra vain et frivole, et différent de ce qu'il vous paroît aujourd'hui! Dans l'autre, vous verrez la vertu, des yeux du Juste qui expire : et qu'elle vous paroîtra grande et estimable! Dans l'une, vous comprendrez tout le malheur d'une ame qui a vécu dans l'oubli de Dieu : dans l'autre, le bonheur de celle qui n'a vécu que pour le servir et pour lui plaire. En un mot, le spectacle de la mort du pécheur, vous fera souhaiter de vivre de la vie du Juste; et l'image de la mort du Juste, vous inspirera une sainte horreur de la vie du pécheur. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Nous avons beau éloigner de nous l'image de la mort, chaque jour nous la rapproche. La jeunesse s'éteint, les années se précipitent; et semblables, dit l'Ecriture, aux eaux qui coulent dans la mer, et qui ne remontent plus vers leur source, nous nous rendons rapidement dans l'abîme de l'éternité, où, engloutis pour toujours, nous ne revenons plus sur nos pas reparoître encore sur la terre : *Et quasi aquæ dilabimur in terram, quæ non revertuntur* (*II. Reg.* 14; 14).

Je sais que nous parlons tous les jours de la briéveté et de l'incertitude de la vie. La mort de nos proches, de nos sujets, de nos amis, de nos maîtres, souvent soudaine, toujours inopinée, nous fournit mille réflexions sur la fragilité de tout ce qui passe. Nous redisons sans cesse que le monde n'est rien; que la vie est un songe; et qu'il est bien insensé de tant s'agiter pour ce qui doit durer si peu. Mais ce n'est là qu'un langage, ce n'est pas un sentiment : ce sont des discours qu'on donne à l'usage, et c'est l'usage qui fait qu'en même temps on les oublie.

Or, M. F., faites-vous ici-bas une destinée à votre gré, prolongez-y vos jours dans votre esprit au-delà même de vos espérances; je veux vous laisser jouir de cette douce illusion. Mais enfin, il faudra tenir la voie qu'ont tenue tous vos pères; vous verrez enfin arriver ce jour auquel nul autre jour ne succèdera plus; et ce jour sera pour

vous le jour de votre éternité : heureuse, si vous mourez dans le Seigneur; malheureuse, si vous mourez dans votre péché. C'est l'une de ces deux destinées qui vous attend : il n'y aura que la droite ou la gauche, les boucs ou les brebis, dans la décision finale du sort de tous les hommes. Souffrez donc que je vous rappelle au lit de votre mort, et que je vous y expose le double spectacle de cette dernière heure, si terrible pour le pécheur, et si consolante pour le Juste.

Je dis terrible pour le pécheur, lequel endormi par de vaines espérances de conversion, arrive enfin à ce dernier moment, plein de désirs, vide de bonnes œuvres; ayant à peine connu Dieu, et ne pouvant lui offrir que ses crimes, et le chagrin de voir finir des jours qu'il avoit cru éternels. Or, M. F., je dis que rien n'est plus affreux que la situation de cet infortuné dans les derniers momens de sa vie; et que, de quelque côté qu'il tourne son esprit, soit qu'il rappelle le passé, soit qu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, soit enfin qu'il perce jusques dans cet avenir formidable auquel il touche; tous ces objets, les seuls alors qui puissent l'occuper et se présenter à lui, ne lui offrent plus rien que d'accablant, de désespérant, et de capable de réveiller en lui les images les plus sombres et les plus funestes.

Car, M. F., que peut offrir le passé à un pécheur qui, étendu dans le lit de la mort, commence à ne plus compter sur la vie, et lit sur le visage de tous ceux qui l'environnent, la terrible nouvelle que tout est fini pour lui? Que voit-il dans cette longue suite de jours qu'il a passés sur la terre? Hélas! il voit des peines inutiles; des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant; des crimes qui vont durer éternellement.

Des peines inutiles : toute sa vie passée en un clin d'œil s'offre à lui, et il n'y voit qu'une contrainte et une agitation éternelle et inutile. Il rappelle tout ce qu'il a souffert pour un monde qui lui échappe; pour une fortune qui s'évanouit; pour une vaine réputation qui ne l'accompagne pas devant Dieu; pour des amis qu'il perd; pour des maîtres qui vont l'oublier; pour un nom qui ne sera écrit que sur les cendres de son tombeau. Quel regret alors pour cet infortuné, de voir qu'il a travaillé toute sa vie, et qu'il n'a rien fait pour lui! Quel regret de s'être fait tant de violences, et de n'en être pas plus avancé pour le ciel; de s'être toujours cru trop foible pour le service de Dieu, et d'avoir eu la force et la constance d'être le martyr de la vanité, et d'un monde qui va périr. Ah! c'est alors que le pécheur accablé, effrayé de son aveuglement et de sa méprise; ne trouvant plus qu'un grand vide dans une vie que le monde seul a toute occupée; voyant qu'il n'a pas encore commencé à vivre après une longue suite d'années qu'il a vécu; laissant peut-être les histoires remplies de ses actions, les monumens publics chargés des événemens de sa vie, le monde plein du bruit de son nom, et ne laissant rien qui mérite d'être écrit dans le livre de l'éternité, et qui puisse le suivre devant Dieu; c'est alors qu'il commence, mais trop tard, à se tenir à lui-même un langage que nous

avons souvent entendu : Je n'ai donc vécu que pour la vanité ! que n'ai-je fait pour Dieu tout ce que j'ai fait pour mes maîtres ? Hélas ! falloit-il tant d'agitations et de peines pour se perdre ? Que ne recevois-je du moins ma consolation en ce monde ! j'aurois du moins joui du présent, de cet instant qui m'échappe, et je n'aurois pas tout perdu. Mais ma vie a toujours été pleine d'agitations, d'assujettissemens, de fatigues, de contraintes; et tout cela pour me préparer un malheur éternel. Quelle folie d'avoir plus souffert pour me perdre, qu'il n'en eût fallu souffrir pour me sauver ; et d'avoir regardé la vie des gens de bien, comme une vie triste et insoutenable ; puisqu'ils n'ont rien fait de si difficile pour Dieu, que je ne l'aie fait au centuple pour le monde qui n'est rien, et de qui par conséquent je n'ai rien à espérer ! *Ambulavimus vias difficiles :... erravimus à viâ veritatis* (*Sap.* 5; 6, 7).

Oui, M. F., c'est dans ce dernier moment, que toute votre vie s'offrira à vous, sous des idées bien différentes de celles que vous en avez aujourd'hui. Vous comptez maintenant les services rendus à l'Etat; les places que vous avez occupées; les actions où vous vous êtes distingués; les plaies qui rendent encore témoignage à votre valeur; le nombre de vos campagnes; la distinction de vos commandemens : tout cela vous paroît réel. Les applaudissemens publics qui l'accompagnent ; les récompenses qui le suivent ; la renommée qui le publie; les distinctions qui y sont attachées : tout cela ne vous rappelle vos jours passés que comme des jours pleins, occupés, marqués chacun par des actions mémorables, et par des événemens dignes d'être conservés à la postérité. Vous vous distinguez même dans votre esprit de ces hommes oiseux de votre rang, qui ont toujours mené une vie obscure, lâche, inutile, et déshonoré leur nom par l'oisiveté et par les mœurs efféminées, qui les ont laissés dans la poussière. Mais au lit de la mort, mais dans ce dernier moment, où le monde s'enfuit et l'éternité approche, vos yeux s'ouvriront ; la scène changera ; l'illusion qui vous grossit ces objets, se dissipera ; vous verrez tout au naturel; et ce qui vous paroissoit si grand, comme vous ne l'aviez fait que pour le monde, pour la gloire, pour la fortune, ne vous paroîtra plus rien : *Aperiet oculos suos*, dit Job, *et nihil inveniet* (*Job.* 27; 19). Vous ne trouverez plus rien de réel dans votre vie que ce que vous aurez fait pour Dieu; rien de louable que les œuvres de la foi et de la piété; rien de grand que ce qui sera digne de l'éternité : et un verre d'eau froide donné au nom de J. C., et une seule larme répandue en sa présence, et la plus légère violence soufferte pour lui; tout cela vous paroîtra plus précieux, plus estimable, que toutes ces merveilles que le monde admire, et qui périront avec le monde.

Ce n'est pas que le pécheur mourant ne trouve dans sa vie passée que des peines perdues, il y trouve encore le souvenir de ses plaisirs; mais c'est ce souvenir même qui le consterne et qui l'accable. Des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant! il voit qu'il a sacrifié son

ame et son éternité à un moment fugitif de volupté et d'ivresse. Hélas! la vie lui avoit paru trop longue pour être tout entière consacrée à Dieu; il n'osoit prendre de trop bonne heure le parti de la vertu, de peur de n'en pouvoir soutenir l'ennui, les longueurs et les suites; il regardoit les années qui étoient encore devant lui, comme un espace immense qu'il eût fallu traverser en portant la croix, en vivant séparé du monde, dans la pratique des œuvres chrétiennes : cette seule pensée avoit toujours suspendu tous ses bons désirs, et il attendoit, pour revenir à Dieu, le dernier âge, comme celui où la persévérance est plus sûre. Quelle surprise dans cette dernière heure, de trouver, que ce qui lui avoit paru si long n'a duré qu'un moment; que son enfance et sa vieillesse se touchent de si près, qu'elles ne forment presque qu'un seul jour; et que du sein de sa mère il n'a fait, pour ainsi dire, qu'un pas vers le tombeau! Ce n'est pas encore ce qu'il trouve de plus amer dans le souvenir de ses plaisirs. Ils ont disparu comme un songe; mais lui, qui s'en étoit fait autrefois honneur, en est maintenant couvert de honte et de confusion : tant d'emportemens honteux, tant de foiblesse et d'abandonnement! Lui qui s'étoit piqué de raison, d'élévation, de fierté devant les hommes, ô mon Dieu! il se trouve alors le plus foible, le plus méprisable de tous les pécheurs! Une vie sage peut-être en apparence, et cependant toute dans l'infamie des sens et la puérilité des passions! une vie glorieuse peut-être devant les hommes, et cependant aux yeux de Dieu la plus honteuse, la plus digne de mépris et d'opprobre! une vie que le succès avoit peut-être toujours accompagnée, et cependant en secret la plus insensée, la plus frivole, la plus vide de réflexions et de sagesse! Enfin, des plaisirs qui ont été même la source de tous ses chagrins; qui ont empoisonné toute la douceur de sa vie; qui ont changé ses plus beaux jours en des jours de fureur et de tristesse; des plaisirs qu'il a toujours fallu acheter bien cher, et dont il n'a presque jamais senti que le désagrément et l'amertume : voilà à quoi se réduit cette vaine félicité. Ce sont ses passions qui l'ont fait vivre malheureux; et il n'y a eu de tranquille dans toute sa vie, que les momens où son cœur en a été libre. Les jours de mes plaisirs se sont enfuis, se dit alors à lui-même le pécheur, mais dans des dispositions bien différentes de celles de Job; ces jours, qui ont fait tous les malheurs de ma vie, qui ont troublé mon repos, et changé même pour moi le calme de la nuit en des pensées noires et inquiètes : *Dies mei transierunt, cogitationes meæ dissipatæ sunt, torquentes cor meum* (*Job.* 17; 11); et cependant, grand Dieu, vous punirez encore les chagrins et les inquiétudes de ma vie infortunée! vous écrivez contre moi dans le livre de votre colère toutes les amertumes de mes passions; et vous préparez à des plaisirs qui ont toujours fait tous mes malheurs, un malheur sans fin et sans mesure! *Scribis contra me amaritudines, et consumere me vis peccatis adolescentiæ meæ* (*Job.* 13; 26)!

Et voilà ce que le pécheur mourant trouve encore dans le sou-

venir du passé : des crimes qui dureront éternellement; les foiblesses de l'enfance, les dissolutions de la jeunesse, les passions et les scandales d'un âge plus avancé; que sais-je? peut-être encore les déréglemens honteux d'une vieillesse licencieuse. Ah! M. F., durant la santé nous ne voyons de notre conscience que la surface : nous ne rappelons de notre vie qu'un souvenir vague et confus : nous ne voyons de nos passions que celle qui actuellement nous captive : une habitude d'une vie entière ne nous paroît qu'un crime seul. Mais au lit de la mort, les ténèbres répandues sur la conscience du pécheur se dissipent. Plus il approfondit son cœur, plus de nouvelles souillures se manifestent : plus il creuse dans cet abîme, plus s'offrent à lui de nouveaux monstres. Il se perd dans ce chaos : il ne sait par où s'y prendre, pour commencer à l'éclaircir; il lui faudroit une vie entière, hélas! et le temps passe; et à peine reste-t-il quelques momens; et il faut précipiter une confession à laquelle le plus grand loisir pourroit à peine suffire, et qui ne doit précéder que d'un moment le jugement redoutable de la justice de Dieu. Hélas! on se plaint souvent durant la vie qu'on a la mémoire infidèle, qu'on oublie tout; il faut qu'un Confesseur supplée à notre inattention, et nous aide à nous juger et à nous connoître nous-mêmes. Mais, dans ce dernier moment, le pécheur mourant n'aura pas besoin de ce secours; la justice de Dieu, qui l'avoit livré durant la santé à toute la profondeur de ses ténèbres, l'éclairera alors dans sa colère. Tout ce qui environne le lit de sa mort fait revivre dans son souvenir quelque nouveau crime : des domestiques qu'il a scandalisés; des enfans qu'il a négligés; une épouse qu'il a contristée par des passions étrangères; des ministres de l'Eglise qu'il a méprisés; les images criminelles de ses passions encore peintes sur ses murs, les biens dont il a abusé; le luxe qui l'entoure, dont les pauvres et ses créanciers ont souffert; l'orgueil de ses édifices, que le bien de la veuve et de l'orphelin, que la misère publique a peut-être élevés; tout enfin, le ciel et la terre, dit Job, s'élèvent contre lui, et lui rappellent l'histoire affreuse de ses passions et de ses crimes : *Revelabunt cœli iniquitatem ejus, et terra consurget adversùs eum* (*Job*, 20; 27).

Voilà comme le souvenir du passé forme une des plus terribles situations du pécheur mourant, parce qu'il n'y trouve que des peines perdues, des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant, et des crimes qui vont durer éternellement.

Mais tout ce qui se passe à ses yeux n'est pas moins triste pour cet infortuné : ses surprises, ses séparations, ses changemens.

Ses surprises! Il s'étoit toujours flatté que le jour du Seigneur ne le surprendroit point. Tout ce qu'on disoit là-dessus dans la chaire chrétienne, ne l'avoit pas empêché de se promettre qu'il mettroit ordre à sa conscience avant ce dernier moment : et cependant l'y voilà arrivé, encore chargé de tous ses crimes, sans préparation,

mens et tant de talens pour lui plaire! Son corps en va sortir, mais son cœur, mais toutes ses affections y demeurent encore ; le monde meurt pour lui, mais lui-même en mourant, ne meurt pas encore au monde.

Enfin, séparation de toutes les créatures! Tout est anéanti autour de lui : il tend les mains à tous les objets qui l'environnent, comme pour s'y prendre encore; et il ne saisit que des fantômes, qu'une fumée qui se dissipe, et qui ne laisse rien de réel dans ses mains : *Et nihil invenerunt omnes viri divitiarum in manibus suis* (*Ps*. 75; 6).

C'est alors que Dieu est grand aux yeux du pécheur mourant. C'est dans ce moment terrible, que le monde entier fondant, disparoissant à ses yeux, il ne voit plus que Dieu seul qui demeure, qui remplit tout, qui seul ne passe et ne change point. Il se plaignoit autrefois d'un ton d'ironie et d'impiété, qu'il étoit bien difficile de sentir quelque chose de vif pour un Dieu qu'on ne voyoit point; et de ne pas aimer des créatures qu'on voyoit, et qui occupoient tous nos sens. Ah! dans ce dernier moment, il ne verra plus que Dieu seul; l'invisible sera visible pour lui; ses sens déjà éteints se refuseront à toutes les choses sensibles; tout s'évanouira autour de lui; et Dieu prendra la place de tous ces prestiges qui l'avoient abusé pendant sa vie.

Ainsi tout change pour cet infortuné; et ces changemens font avec ses surprises et ses séparations, la dernière amertume du spectacle de sa mort.

Changement dans son crédit et dans son autorité! Dès qu'on n'espère plus rien de sa vie, le monde commence à ne plus compter sur lui : ses amis prétendus se retirent; ses créatures se cherchent déjà ailleurs d'autres protecteurs et d'autres maîtres; ses esclaves mêmes sont occupés à s'assurer après sa mort une fortune qui leur convienne : à peine en reste-t-il auprès de lui pour recueillir ses derniers soupirs. Tout l'abandonne, tout se retire; il ne voit plus autour de lui ce nombre empressé d'adulateurs : c'est peut-être un successeur qu'on lui désigne déjà, chez qui tout se rend en foule, tandis que lui, dit Job, seul dans le lit de sa douleur, n'est plus environné que des horreurs de la mort, entre déjà dans cette solitude affreuse que le tombeau lui prépare, et fait des réflexions amères sur l'inconstance du monde, et sur le peu de fonds qu'il y a à faire sur les hommes : *Affligetur relictus in tabernaculo suo* (*Job*, 20; 26).

Changement dans l'estime publique dont il avoit été si flatté, si enivré! Hélas! le monde qui l'avoit tant loué, l'a déjà oublié. Le changement que sa mort va faire sur la scène, réveillera encore durant quelques jours les discours publics; mais, ce court intervalle passé, il va retomber dans le néant et dans l'oubli; à peine se souviendra-t-on qu'il a vécu; on ne sera peut-être occupé que des merveilles d'un successeur, qu'à l'élever sur les débris de sa réputation et de sa mémoire. Il voit déjà cet oubli : qu'il n'a qu'à mourir; que le vide sera bientôt rempli; qu'il ne restera pas même de vestiges de

lui dans le monde; et que les gens de bien tout seuls, qui l'avoient vu environné de tant de gloire, se diront à eux-mêmes : où est-il maintenant? que sont devenus ces applaudissemens que lui attiroit sa puissance? voilà à quoi conduit le monde, et ce qu'on gagne en le servant : *Et qui eum viderant, dicent : Ubi est* (*Job*, 20; 7)?

Changement dans son corps! Cette chair qu'il avoit tant flattée, idolâtrée; cette vaine beauté qui lui avoit attiré tant de regards, et corrompu tant de cœurs, n'est déjà plus qu'un spectacle d'horreur, dont on peut à peine soutenir la vue : ce n'est plus qu'un cadavre dont on craint déjà l'approche. Cette infortunée créature qui avoit allumé tant de passions injustes, hélas! ses amis, ses proches, ses esclaves mêmes la fuient, s'écartent, se retirent, n'osent approcher qu'avec précaution, ne lui rendent plus que des offices de bienséance et de contrainte; elle-même ne se souffre plus qu'avec peine, et ne se regarde qu'avec horreur. Moi qui attirois autrefois tous les regards, se dit-elle avec Job! mes esclaves que j'appelle refusent maintenant de m'approcher; et mon souffle même est devenu une infection, et un souffle de mort pour mes enfans et pour mes proches : *Servum meum vocavi, et non respondit.... Halitum meum exhorruit uxor mea, et orabam filios uteri mei* (*Job*. 19; 16, 17).

Enfin, changement dans tout ce qui l'environne! Ses yeux cherchent à se reposer quelque part, et ils ne retrouvent par-tout que les images lugubres de la mort. Mais ce n'est rien encore pour ce pécheur mourant, que le souvenir du passé et le spectacle du présent; il ne seroit pas si malheureux, s'il pouvoit borner là toutes ses peines; c'est la pensée de l'avenir, qui le jette dans un saisissement d'horreur et de désespoir: cet avenir, cette région de ténèbres où il va entrer seul, accompagné de sa seule conscience! cet avenir, cette terre inconnue d'où nul mortel n'est revenu, où il ne sait ni ce qu'il trouvera, ni ce qu'on lui prépare! cet avenir, cet abîme immense, où son esprit se perd et se confond, et où il va s'ensevelir incertain de sa destinée! cet avenir, ce tombeau, ce séjour d'horreur, où il va prendre sa place avec les cendres et les cadavres de ses ancêtres! cet avenir, cette éternité étonnante, dont il ne peut soutenir le premier coup d'œil! cet avenir enfin, ce jugement redoutable où il va paroître devant la colère de Dieu, et rendre compte d'une vie, dont tous les momens presque ont été des crimes! Ah! tandis qu'il ne voyoit cet avenir terrible que de loin, il se faisoit une gloire affreuse de ne pas le craindre; il demandoit sans cesse d'un ton de blasphème et de dérision : Qui en est revenu? Il se moquoit des frayeurs vulgaires, et se piquoit là-dessus de fermeté et de bravoure. Mais dès qu'il est frappé de la main de Dieu; dès que la mort se fait voir de près, que les portes de l'éternité s'ouvrent à lui, et qu'il touche enfin à cet avenir terrible contre lequel il avoit paru si rassuré : ah! il devient alors, ou foible, tremblant, éploré, levant au ciel des mains suppliantes; ou, sombre, taciturne, agité, roulant au dedans de lui des pensées affreuses, et n'attendant pas plus de res-

source du côté de Dieu de la foiblesse de ses lamentations et de ses larmes, que de ses fureurs et de son désespoir.

Oui, M. F., cet infortuné qui s'étoit toujours endormi dans ses désordres; toujours flatté qu'il ne falloit qu'un bon moment, qu'un sentiment de componction à la mort pour apaiser la colère de Dieu, désespère alors de sa clémence. En vain on lui parle de ses miséricordes éternelles : il comprend à quel point il en est indigne; en vain le ministre de l'Eglise tâche de rassurer ses frayeurs, en lui ouvrant le sein de la clémence divine : ces promesses le touchent peu, parce qu'il sent bien que la charité de l'Eglise, qui ne désespère jamais du salut de ses enfans, ne change pourtant rien aux arrêts formidables de la justice de Dieu; en vain on lui promet le pardon de ses crimes : une voix secrète et terrible lui dit au fond du cœur, qu'il n'y a point de salut pour l'impie, et qu'il ne faut pas compter sur des espérances qu'on donne à ses malheurs plutôt qu'à la vérité; en vain on l'exhorte à recourir aux derniers remèdes que la Religion offre aux mourans : il les regarde comme ces remèdes désespérés, qu'on hasarde lorsqu'il n'y a plus d'espérance, et qu'on donne plus pour la consolation des vivans, que pour l'utilité de celui qui meurt. On appelle des serviteurs de J. C. pour le soutenir dans cette dernière heure; et tout ce qu'il peut faire, c'est d'envier en secret leur destinée, et détester le malheur de la sienne. On lui met dans la bouche les paroles des Livres saints, et les sentimens d'un Roi pénitent ; et il sent bien que son cœur désavoue ces expressions divines, et que des paroles, qu'une charité ardente et une componction parfaite a formées, ne conviennent pas à un pécheur surpris comme lui dans ses désordres. On assemble autour de son lit ses amis et ses proches pour recueillir ses derniers soupirs : et il en détourne les yeux, parce qu'il retrouve encore au milieu d'eux le souvenir de ses crimes. Le ministre de l'Eglise lui présente un Dieu mourant : et cet objet si consolant et si capable d'exciter sa confiance, lui reproche tout bas ses ingratitudes et l'abus perpétuel de ses graces. Cependant la mort approche; le Prêtre tâche de soutenir par les prières des mourans, ce reste de vie qui l'anime encore; *Partez, ame chrétienne*, lui dit-il : *Proficiscere, anima christiana.* Il ne lui dit pas : Prince, Grand du monde, partez. Durant sa vie les monumens publics pouvoient à peine suffire au nombre et à l'orgueil de ses titres : dans ce dernier moment on ne lui donne que le titre tout seul qu'il avoit reçu dans le baptême, le seul dont il ne faisoit aucun cas, et le seul qui lui doit demeurer éternellement. *Proficiscere, anima christiana : Partez, ame chrétienne.* Hélas! elle avoit vécu, comme si le corps eût été tout son être; elle avoit même tâché de se persuader que son ame n'étoit rien; que l'homme n'étoit qu'un ouvrage de chair et de sang, et que tout mouroit avec nous; et on vient lui déclarer, que c'est son corps qui n'étoit rien qu'un peu de boue, qui va se dissoudre; et que tout son être immortel, c'est cette ame, cette image de la divinité, cette intelligence seule capable de l'aimer et de le connoître, qui va se détacher de sa maison terrestre, et pa-

roître devant le tribunal redoutable. *Partez, ame chrétienne :* vous aviez regardé la terre comme votre patrie, et ce n'étoit qu'un lieu de pélerinage dont il faut partir ; l'Eglise croyoit vous annoncer une nouvelle de joie, la fin de votre exil, le terme de vos misères, en vous annonçant la dissolution du corps terrestre : hélas ! et elle ne vous annonce qu'une nouvelle lugubre et effroyable, et le commencement de vos malheurs et de vos peines. *Partez donc, ame chrétienne : Proficiscere, anima christiana,* ame marquée du sceau du salut, que vous avez effacé ; rachetée du sang de J. C., que vous avez foulé aux pieds ; lavée par la grace de la régénération, que vous avez mille fois souillée ; éclairée des lumières de la foi, que vous avez toujours rejetées ; comblée de toutes les miséricordes du ciel, que vous avez toujours indignement profanées : *Partez, ame chrétienne ;* allez porter devant J. C. ce titre auguste, qui devoit être le signe magnifique de votre salut, et qui va devenir le plus grand de vos crimes : *Proficiscere, anima christiana.*

Alors le pécheur mourant, ne trouvant plus dans le souvenir du passé que des regrets qui l'accablent ; dans tout ce qui se passe à ses yeux, que des images qui l'affligent ; dans la pensée de l'avenir, que des horreurs qui l'épouvantent ; ne sachant plus à qui avoir recours, ni aux créatures qui lui échappent, ni au monde qui s'évanouit, ni aux hommes qui ne sauroient le délivrer de la mort, ni au Dieu juste qu'il regarde comme un ennemi déclaré, dont il ne doit plus attendre d'indulgence : il se roule dans ses propres horreurs, il se tourmente, il s'agite pour fuir la mort qui le saisit, ou du moins pour se fuir lui-même ; il sort de ses yeux mourans, je ne sais quoi de sombre et de farouche, qui exprime les fureurs de son ame ; il pousse du fond de sa tristesse des paroles entrecoupées de sanglots qu'on n'entend qu'à demi, et qu'on ne sait si c'est le désespoir ou le repentir qui les a formées ; il jette sur un Dieu crucifié des regards affreux, et qui laissent douter si c'est la crainte ou l'espérance, la haine ou l'amour qu'ils expriment ; il entre dans des saisissemens, où l'on ignore si c'est le corps qui se dissout ou l'ame qui sent l'approche de son Juge ; il soupire profondément, et l'on ne sait si c'est le souvenir de ses crimes, qui lui arrache ses soupirs, ou le désespoir de quitter la vie. Enfin, au milieu de ces tristes efforts, ses yeux se fixent, ses traits changent, son visage se défigure, sa bouche livide s'entr'ouvre d'elle-même, tout son corps frémit ; et par ce dernier effort, son ame infortunée s'arrache comme à regret de ce corps de boue, tombe entre les mains de Dieu, et se trouve seule aux pieds du tribunal redoutable.

M. F., ainsi meurent ceux qui ont oublié Dieu pendant leur vie ; ainsi mourrez-vous vous-mêmes, si vos crimes vous accompagnent jusqu'à ce dernier moment. Tout changera à vos yeux, et vous ne changerez pas vous-mêmes. Vous mourrez, et vous mourrez pécheurs, comme vous avez vécu, et votre mort sera semblable à votre vie. Prévenez ce malheur : vivez de la vie des Justes, et votre mort sem-

blable à la leur ne sera accompagnée que de joie, de douceur et de consolation : c'est ce que nous allons voir dans la suite de ce Discours.

SECONDE PARTIE.

Je sais que la mort a toujours quelque chose de terrible pour les ames même les plus justes. Les jugemens de Dieu, dont elles craignent toujours les secrets impénétrables; les ténèbres de leur propre conscience, où elles se figurent toujours des souillures cachées et connues de Dieu seul; la vivacité de leur foi et de leur amour, qui grossit toujours à leurs yeux leurs fautes les plus légères; enfin, la dissolution toute seule du corps terrestre, et l'horreur naturelle du tombeau; tout cela laisse toujours à la mort, je ne sais quoi d'affreux pour la nature, qui fait que les plus justes mêmes, comme dit saint Paul, voudroient, à la vérité, être revêtus de l'immortalité qui leur est promise, mais sans être dépouillés de la mortalité qui les environne.

Il n'en est pas moins vrai cependant, que la grace surmonte en eux cette horreur de la mort qui leur vient de la nature; et que dans ce moment, soit qu'ils rappellent le passé, dit saint Bernard, soit qu'ils considèrent ce qui se passe à leurs yeux, soit qu'ils se tournent du côté de l'avenir, ils trouvent dans le souvenir du passé la fin de leurs peines, *Requies de labore;* dans tout ce qui se passe à leurs yeux, une nouveauté qui les remplit d'une joie sainte, *Gaudium de novitate;* dans la pensée de l'avenir, l'assurance de l'éternité qui les transporte, *Securitas de æternitate :* de sorte que les mêmes situations qui forment le désespoir du pécheur mourant, deviennent alors une source abondante de consolations pour l'ame fidèle.

Je dis, soit qu'ils rappellent le passé. Et ici, M. F., représentez-vous au lit de la mort une ame fidèle, qui depuis long-temps se préparoit à ce dernier moment, amassoit par la pratique des œuvres chrétiennes un trésor de justice pour ne pas aller paroître vide devant son Juge, et vivoit de la foi, pour mourir dans la paix et dans la consolation de l'espérance : représentez-vous cette ame arrivée enfin à cette dernière heure, qu'elle n'avoit jamais perdue de vue, et à laquelle elle avoit toujours rapporté toutes les peines, toutes les privations, toutes les violences, tous les événemens de sa vie mortelle. Je dis que rien n'est plus consolant pour elle que le souvenir du passé, de ses souffrances, de ses macérations, de ses renoncemens, de toutes les situations qu'elle a éprouvées : *Requies de labore.*

Oui, M. F., il vous paroît affreux maintenant de souffrir pour Dieu. Les plus légères violences que la religion exige, vous paroissent accablantes : un jeûne seul vous abat et vous rebute; la seule approche des jours de pénitence vous jette dans l'ennui et dans la tristesse; vous regardez comme malheureux, ceux qui portent le joug de J. C., et qui renoncent au monde et à tous ses plaisirs pour lui plaire. Mais au lit de la mort, la pensée la plus consolante pour une ame fidèle, c'est le souvenir des violences qu'elle s'est faites pour

son Dieu. Elle comprend alors tout le mérite de la pénitence, et combien les hommes sont insensés de disputer à Dieu un instant de contrainte, qui doit être payé d'une félicité sans fin et sans mesure. Car ce qui la console, c'est qu'elle n'a sacrifié que des plaisirs d'un instant, et dont il ne lui resteroit alors que la confusion et la honte; c'est que tout ce qu'elle auroit souffert pour le monde, seroit perdu pour elle dans ce dernier moment : au lieu que tout ce qu'elle a souffert pour Dieu, une larme, une violence, un goût mortifié, une vivacité réprimée, une vaine satisfaction sacrifiée, tout cela ne sera jamais oublié, et durera autant que Dieu même. Ce qui la console, c'est que de toutes les joies et les voluptés humaines, hélas! il n'en reste pas plus au lit de la mort, au pécheur qui les a toujours goûtées, qu'au Juste qui s'en est toujours abstenu; que les plaisirs sont également passés pour tous les deux : mais que l'un portera éternellement le crime de s'y être livré; et l'autre, la gloire d'avoir su les vaincre.

Voilà ce qu'offre le passé à l'ame fidèle au lit de la mort : des violences, des afflictions qui ont peu duré, et qui vont être éternellement consolées; le temps des dangers et des tentations passé; les attaques que le monde livroit à sa foi, enfin terminées; les périls, où son innocence avoit couru tant de risques, enfin disparus; les occasions, où sa vertu avoit été si près du naufrage, enfin pour toujours éloignées; les combats éternels, qu'elle avoit eus à soutenir du côté de ses passions, finis enfin; les obstacles que la chair et le sang avoient toujours mis à sa piété, enfin anéantis : *Requies de labore.* Quand on est arrivé au port, qu'il est doux de rappeler le souvenir des orages et de la tempête! Quand on est sorti vainqueur de la course, qu'on aime à retourner en esprit sur ses pas, et à revoir les endroits de la carrière les plus marqués par les travaux, les obstacles, les difficultés, qui les ont rendus célèbres! *Requies de labore.* Il me semble que le Juste est alors comme un autre Moyse mourant sur la montagne sainte, où le Seigneur lui avoit marqué son tombeau : *Ascende in montem et morere* (*Deut.* 32; 49); lequel avant d'expirer, tournant la tête du haut de ce lieu sacré, et jetant les yeux sur cette étendue de terres, de peuples, de royaumes, qu'il vient de parcourir et qu'il laisse derrière lui, y retrouve les périls innombrables auxquels il est échappé : les combats de tant de nations vaincues; les fatigues du désert; les embûches de Madian; les murmures et les calomnies de ses frères; les rochers brisés; les difficultés des chemins surmontées; les dangers de l'Egypte évités; les eaux de la mer Rouge franchies; la faim, la soif, la lassitude combattues; et touchant enfin au terme heureux de tant de travaux, et saluant enfin de loin cette patrie promise à ses pères, il chante un cantique d'action de graces, meurt transporté, et par le souvenir de tant de dangers évités, et par la vue du lieu du repos que le Seigneur lui montre de loin; et regarde la montagne sainte où il va expirer, comme la récompense de ses travaux, et le terme heureux de sa course : *Requies de labore.*

Ce n'est pas que le souvenir du passé, en rappelant au Juste mou-

rant les combats et les périls de sa vie passée, ne lui rappelle aussi ses infidélités et ses chutes : mais ce sont des chutes expiées par les gémissemens de la pénitence; des chutes heureuses par le renouvellement de ferveur et de fidélité dont elles ont été toujours suivies; des chutes qui lui rappellent les miséricordes de Dieu sur son ame, lequel a fait servir ses crimes à sa pénitence, ses passions à sa conversion, et ses chutes à son salut. Ah! la douleur de ses fautes dans ce dernier moment, n'est plus pour elle qu'une douleur de consolation et de tendresse : les larmes que ce souvenir lui arrache encore, ne sont plus que des larmes de joie et de reconnoissance. Les anciennes miséricordes de Dieu sur elle la remplissent de confiance, et lui en font espérer de nouvelles; toute la conduite passée de Dieu à son égard la rassure, et semble lui répondre de l'avenir. Elle ne se le représente plus alors, comme dans les jours de son deuil et de sa pénitence, sous l'idée d'un Juge terrible, qu'elle avoit outragé, et qu'il falloit apaiser; mais comme un père de miséricordes, et un Dieu de toute consolation, qui va la recevoir dans son sein, et l'y délasser de toutes ses peines.

Levez-vous, ame fidèle, lui dit alors en secret son Seigneur et son Dieu : *Elevare, consurge, Jerusalem* (*Is.* 51; 17). Vous qui avez bu toute l'amertume de mon calice, oubliez enfin vos larmes et vos peines passées : *Quæ bibisti calicem usque ad fundum* (*Is.* 51; 17). Le temps des pleurs et des souffrances est enfin passé pour vous : *Non adjicies ut bibas illum ultrà* (*Is.* 51; 22). Dépouillez-vous donc, fille de Jérusalem, de ce vêtement de deuil et de tristesse, dont vous avez été jusqu'ici environnée; laissez là les tristes dépouilles de votre mortalité; revêtez-vous de vos habits de gloire et de magnificence; entrez dans la joie de votre Seigneur, cité sainte, dans laquelle j'ai pour toujours choisi ma demeure : *Induere vestimentis gloriæ tuæ, Jerusalem, civitas sancti* (*Is.* 52; 1). Brisez enfin les liens de votre captivité; sortez du milieu de Babylone, où vous gémissez depuis si long-temps des rigueurs et de la durée de votre exil : *Solve vincula colli tui captiva filia Sion* (*Is.* 52; 2). Les incirconcis n'habiteront plus au milieu de vous; les scandales des pécheurs n'affligeront plus votre foi : il est temps enfin que je reprenne ce qui m'appartient; que je rentre dans mon héritage; que je vous retire du milieu d'un monde auquel vous n'apparteniez pas, et qui n'étoit pas digne de vous; et que je vous réunisse à l'Eglise du ciel, dont vous étiez une portion pure et immortelle : *Non adjiciet ultrà ut pertranseat per te incircumcisus et immundus* (*Is.* 52; 1).

Première consolation de l'ame juste au lit de la mort, le souvenir du passé : *Requies de labore.* Mais tout ce qui se passe à ses yeux : le monde, qui s'enfuit; toutes les créatures, qui disparoissent; tout ce fantôme de vanité, qui s'évanouit; ce changement, cette nouveauté, est encore pour elle une source de mille nouvelles consolations : *Gaudium de novitate.*

En effet, nous venons de voir que ce qui fait le désespoir du pé-

cheur mourant, lorsqu'il considère tout ce qui se passe à ses yeux, sont ses surprises, ses séparations, ses changemens; et voilà précisément toute la consolation de l'ame fidèle dans ce dernier moment. Rien ne la surprend; elle ne se sépare de rien; rien ne change à ses yeux.

Rien ne la surprend! Ah! le jour du Seigneur ne la surprend point: elle l'attendoit; elle le désiroit. La pensée de cette dernière heure entroit dans toutes ses actions, étoit de tous ses projets, régloit tous ses désirs, animoit toute la conduite de sa vie. Chaque heure, chaque moment lui avoit paru celui où le juste Juge alloit lui demander ce compte terrible où les justices elles-mêmes seront jugées. C'est ainsi qu'elle avoit vécu, préparant sans cesse son ame à cette dernière heure : c'est ainsi qu'elle meurt tranquille, consolée, sans surprise, sans frayeur, dans la paix de son Seigneur; ne voyant pas alors la mort de plus près qu'elle l'avoit toujours vue; ne mourant pas plus alors à elle-même qu'elle y mouroit chaque jour; et ne trouvant rien de différent entre le jour de sa mort, et les jours ordinaires de sa vie mortelle.

D'ailleurs, ce qui fait la surprise et le désespoir du pécheur au lit de la mort, c'est de voir que le monde, en qui il avoit mis toute sa confiance, n'est rien, n'est qu'un songe qui s'évanouit et qui lui échappe. Mais l'ame fidèle en ce dernier moment, ah! elle voit le monde des mêmes yeux qu'elle l'avoit toujours vu; comme une figure qui passe, comme une fumée qui ne trompe que de loin, et qui de près n'a rien de réel et de solide. Elle sent alors une joie sainte, d'avoir toujours jugé du monde, comme il en falloit juger; de n'avoir pas pris le change; de ne s'être pas attachée à ce qui devoit lui échapper en un instant; et de n'avoir mis sa confiance qu'en Dieu seul, qui demeure toujours pour récompenser éternellement ceux qui espèrent en lui. Qu'il est doux alors pour une ame fidèle, de pouvoir se dire à elle-même : J'ai choisi le meilleur parti; j'avois bien raison de ne m'attacher qu'à Dieu seul, puisqu'il ne devoit me rester que lui seul. On regardoit mon choix comme une folie, le monde s'en moquoit, et on trouvoit bizarre et singulier de ne pas se conformer à lui; mais enfin ce dernier moment répond à tout. C'est la mort qui décide de quel côté sont les sages ou les insensés, et lequel des deux avoit raison, ou le Mondain, ou le Fidèle.

Ainsi voit le monde et toute sa gloire, une ame juste au lit de la mort. Aussi, lorsque les ministres de l'Eglise viennent l'entretenir de discours de Dieu, et du néant de toutes les choses humaines, ces vérités saintes, si nouvelles pour le pécheur en ce dernier moment, sont pour elle des objets familiers, des lumières accoutumées qu'elle n'avoit jamais perdues de vue. Ces vérités consolantes font alors sa plus douce occupation : elle les médite; elle les goûte; elle les tire du fond de son cœur où elles avoient toujours été, pour se les remettre devant les yeux. Ce n'est pas un langage nouveau et étranger que le ministre de J. C. lui parle : c'est le langage de son cœur; ce sont les senti-

mens de toute sa vie. Rien ne la console alors comme d'entendre parler du Dieu qu'elle a toujours aimé; des biens éternels qu'elle a toujours désirés; du bonheur d'une autre vie après laquelle elle a toujours soupiré; du néant du monde qu'elle a toujours méprisé. Tout autre langage lui devient insupportable. Elle ne peut plus entendre raconter que les miséricordes du Dieu de ses pères; et regrette les momens qu'il faut alors donner à régler une maison terrestre, et à disposer de la succession de ses ancêtres. Grand Dieu! que de lumière! que de paix! que de transports heureux! que de saints mouvemens d'amour, de joie, de confiance, d'actions de graces se passent alors dans cette ame fidèle! sa foi se renouvelle; son amour s'enflamme; sa ferveur s'excite; sa componction se réveille. Plus la dissolution de l'homme terrestre approche, plus l'homme nouveau s'achève et s'accomplit. Plus sa maison de boue s'écroule, plus son ame s'élève et se purifie. Plus le corps se détruit, plus l'esprit se dégage et se renouvelle. Semblable à une flamme pure qui s'élève et paroît plus éclatante, à mesure qu'elle se dégage d'un reste de matière qui la retenoit, et que le corps où elle étoit attachée se consume et se dissipe.

Ah! les discours de Dieu fatiguent alors le pécheur au lit de la mort: ils aigrissent ses maux; sa tête en souffre; son repos en est altéré. Il faut ménager sa foiblesse en ne coulant que quelques mots à propos; prendre des précautions, de peur que la longueur n'importune; choisir ses momens pour lui parler du Dieu qui va le juger, et qu'il n'a jamais connu. Il faut de saints artifices de charité, et le tromper presque, pour le faire souvenir de son salut. Les ministres mêmes de l'Eglise n'approchent que rarement, parce qu'on sent bien qu'ils sont à charge: on les écarte comme des Prophètes tristes et désagréables; on détourne les discours de salut, comme des nouvelles de mort et des discours lugubres qui fatiguent; on ne cherche qu'à égayer ses maux par le récit des affaires et des vanités du siècle, qui l'avoient occupé durant sa vie. Grand Dieu! et vous permettez que cet infortuné porte jusqu'à la mort le dégoût de la vérité; que les images du monde l'occupent encore en ce dernier moment; et qu'on craigne de lui parler du Dieu qu'il a toujours craint de servir et de connoître.

Mais ne perdons pas de vue l'ame fidèle: non-seulement elle ne voit rien au lit de la mort qui la surprenne, mais elle ne se sépare de rien qui lui coûte et qu'elle regrette. Car, M. F., de quoi la mort pourroit-elle la séparer, qui lui coûtât encore des regrets et des larmes? Du monde? Hélas! d'un monde où elle avoit toujours vécu comme étrangère; où elle n'avoit jamais trouvé que des scandales qui affligeoient sa foi, des écueils qui faisoient trembler son innocence, des bienséances qui la gênoient, des assujettissemens qui la partageoient encore malgré elle-même entre le ciel et la terre: on ne regrette guères ce qu'on n'a jamais aimé. De ses biens et de ses richesses? Hélas! son trésor étoit dans le ciel; ses biens avoient été

les biens des pauvres : elle ne les perd pas; elle va seulement les retrouver immortels dans le sein de Dieu même. De ses titres et de ses dignités? Hélas! c'est un joug qu'elle secoue; le seul titre qui lui fut cher, étoit celui qu'elle avoit reçu sur les fonts sacrés, qu'elle doit porter devant Dieu, et qui lui donne droit aux promesses éternelles. De ses proches et de ses amis? Hélas! elle sait qu'elle ne les devance que d'un moment; que la mort ne sépare pas ceux que la charité avoit unis sur la terre; et que, réunis bientôt dans le sein de Dieu, ils formeront avec elle la même Eglise et le même peuple, et jouiront des douceurs d'une société immortelle. De ses enfans? Elle leur laisse le Seigneur pour père, ses exemples et ses instructions pour héritage, ses vœux et ses bénédictions pour dernière consolation; et comme David, elle meurt en demandant pour son fils Salomon, non pas des prospérités temporelles, mais un cœur parfait, l'amour de la loi, et la crainte du Dieu de ses pères : *Salomoni quoque filio meo da cor perfectum* (*I. Paral.* 29; 19). De son corps? Hélas! de son corps qu'elle avoit toujours châtié, crucifié; qu'elle regardoit comme son ennemi; qui la faisoit encore dépendre des sens et de la chair; qui l'accabloit sous le poids de tant de nécessités humiliantes : de cette maison de boue qui la retenoit captive; qui prolongeoit les jours de son exil et de sa servitude, et l'empêchoit de s'aller réunir à J. C.: ah! elle souhaite, comme Paul, sa dissolution. C'est un vêtement étranger dont on la débarrasse; c'est un mur de séparation d'avec son Dieu, qu'on détruit, qui la laisse libre, et en état de prendre son essor, et de voler vers les montagnes éternelles. Ainsi, la mort ne la sépare de rien, parce que la foi l'avoit déjà séparée de tout.

Je n'ajoute pas que les changemens qui se font au lit de la mort, si désespérans pour le pécheur, ne changent rien dans l'ame fidèle. Sa raison s'éteint, il est vrai; mais depuis long-temps elle l'avoit captivée sous le joug de la foi, et éteint ses vaines lumières devant la lumière de Dieu et la profondeur de ses mystères. Ses yeux mourans s'obscurcissent, et se ferment à toutes les choses visibles; mais depuis long-temps elle ne voyoit plus que les invisibles. Sa langue immobile se lie et s'épaissit; mais depuis long-temps elle y avoit mis une garde de circonspection, et méditoit dans le silence les misérisordes du Dieu de ses pères. Tous ses sens s'émoussent, et perdent leur usage naturel; mais depuis long-temps elle se l'étoit interdite à elle-même; et dans un sens bien différent des vaines idoles, elle avoit des yeux, et ne voyoit pas; des oreilles, et n'entendoit pas, un odorat, et ne s'en servoit pas; un goût, et ne goûtoit plus que les choses du ciel. Enfin, les traits d'une vaine beauté s'effacent; mais depuis long-temps toute sa beauté étoit au dedans, et elle n'étoit occupée qu'à embellir son ame des dons de la grace et de la justice.

Rien ne change donc pour cette ame au lit de la mort. Son corps se détruit; toutes les créatures s'évanouissent; la lumière se retire, toute la nature retombe dans le néant; et au milieu de tous ces chan-

gemens elle seule ne change pas; elle seule est toujours la même. Que la foi, M. F., rend le fidèle grand au lit de la mort! Que le spectacle de l'ame juste en ce dernier moment est digne de Dieu, des Anges et des hommes! C'est alors que le fidèle paroît maître du monde et de toutes les créatures: c'est alors que cette ame, participant déjà à la grandeur et à l'immutabilité du Dieu auquel elle va se réunir, est élevée au-dessus de tout: dans le monde, sans y prendre part; dans un corps mortel, sans y être attachée; au milieu de ses proches et de ses amis, sans les voir et sans les connoître; parmi les larmes et les gémissemens des siens, sans les entendre; au milieu des embarras et des mouvemens que sa mort fait naître à ses yeux, sans rien perdre de sa tranquillité: *Elle est libre parmi les morts* (*Ps.* 87; 6)! elle est déjà immobile dans le sein de Dieu, au milieu de la destruction de toutes choses. Qu'il est grand, encore une fois, d'avoir vécu dans l'observance de la loi du Seigneur, et de mourir dans sa crainte! Que l'élévation de la foi se fait bien sentir en ce dernier moment dans l'ame fidèle! C'est le moment de sa gloire et de ses triomphes; c'est le point auquel se réunit tout l'éclat de sa vie et de ses vertus. Qu'il est beau de voir alors le Juste marcher d'un pas tranquille et majestueux vers l'éternité! et que ce Prophète infidèle avoit bien raison autrefois, en voyant Israël entrer dans la terre de promesse, le triomphe de sa marche, et la confiance de ses cantiques, de s'écrier: *Que mon ame meure de la mort des Justes, et que ma fin leur soit semblable* (*Nomb.* 23; 10)!

Et voilà, M. F., ce qui achève en dernier lieu, de remplir l'ame fidèle au lit de la mort, de joie et de consolation: la pensée de l'avenir, *Securitas de æternitate.* Le pécheur durant la santé voit l'avenir d'un œil tranquille; mais, dans ce dernier moment, le voyant de plus près, sa tranquillité se change en saisissement et en terreur. L'ame juste, au contraire, durant les jours de sa vie mortelle, n'osoit regarder d'un œil fixe la profondeur des jugemens de Dieu; elle opéroit son salut avec crainte et tremblement; elle frémissoit à la seule pensée de cet avenir terrible, où les Justes mêmes seront à peine sauvés, s'ils sont jugés sans miséricorde: mais au lit de la mort, ah! le Dieu de paix qui se montre à elle, calme ses agitations: ses frayeurs cessent tout d'un coup, et se changent en une douce espérance. Elle perce déjà, avec des yeux mourans, le nuage de la mortalité qui l'environne encore; et voit, comme Etienne, le sein de la gloire, et le Fils de l'Homme à la droite de son Père tout prêt à la recevoir; cette patrie immortelle, après laquelle elle avoit tant soupiré, et où elle avoit toujours habité en esprit; cette sainte Sion, que le Dieu de ses pères remplit de sa gloire et de sa présence, où il enivre ses Elus d'un torrent de délices, et leur fait goûter tous les jours les biens incompréhensibles qu'il a préparés à ceux qui l'aiment; cette cité du peuple de Dieu, le séjour des Saints, la demeure des Justes et des Prophètes, où elle retrouvera ses frères que la charité lui avoit unis sur la terre, et avec

lesquels elle bénira éternellement les miséricordes du Seigneur, et chantera avec eux les louanges de sa grace.

Ah ! aussi, quand les ministres de l'Eglise viennent enfin annoncer à cette ame que son heure est venue, et que l'éternité approche ; quand ils viennent lui dire, au nom de l'Eglise qui les envoie : *Partez, ame chrétienne; Proficiscere, anima christiana :* sortez enfin, de cette terre où vous avez été si long-temps étrangère et captive ; le temps des épreuves et des tribulations est fini ; voici enfin le juste Juge qui vient briser les liens de votre mortalité : retournez dans le sein de Dieu d'où vous étiez sortie ; quittez enfin un monde qui n'étoit pas digne de vous : *Proficiscere, anima christiana.* Le Seigneur s'est enfin laissé toucher à vos larmes ; il vient enfin vous ouvrir la voie des Saints et les portes éternelles : Partez, ame fidèle, allez vous réunir à l'Eglise du ciel qui vous attend ; souvenez-vous seulement de vos frères que vous laissez sur la terre, encore exposés aux tentations et aux orages ; laissez-vous toucher au triste état de l'Eglise d'ici-bas, qui vous a engendrée en J. C., et qui vous voit partir avec envie ; sollicitez la fin de sa captivité, et sa réunion entière avec son Epoux, dont elle est encore séparée : *Proficiscere, anima christiana.* Ceux qui dorment dans le Seigneur ne périssent pas sans ressource ; nous ne vous perdrons sur la terre que pour vous retrouver dans peu avec J. C. dans le royaume de ses Saints ; le corps que vous allez laisser en proie aux vers et à la pourriture, vous suivra bientôt immortel et glorieux ; pas un cheveu de votre tête ne périra ; il restera dans vos cendres une semence d'immortalité jusqu'au jour de la révélation, où vos os arides se ranimeront, et paroîtront plus brillans que la lumière. Quel bonheur pour vous, d'être enfin quitte de toutes les misères qui nous affligent encore ; de n'être plus exposée, comme vos frères, à perdre le Dieu que vous allez posséder ; de fermer enfin les yeux à tous les scandales qui nous contristent, à la vanité qui nous séduit, aux exemples qui nous entraînent, aux attachemens qui nous partagent, aux agitations qui nous dissipent ! Quel bonheur de sortir enfin d'un lieu où tout nous lasse et tout nous souille, où nous nous sommes à charge à nous-mêmes, où nous ne vivons que pour nous rendre malheureux ; et d'aller dans un séjour de paix, de joie, de sérénité, où l'on n'a plus d'autre occupation que de jouir du Dieu que l'on aime ! *Proficiscere, anima christiana.*

Quelle nouvelle de joie et d'immortalité alors pour cette ame juste ! Quel ordre heureux ! Avec quelle paix, quelle confiance, quelle action de grace l'accepte-t-elle ? Elle lève au ciel, comme le vieillard Siméon, ses yeux mourans ; et regardant son Seigneur qui vient à elle : Brisez, ô mon Dieu, quand il vous plaira, lui dit-elle en secret, ces restes de mortalité, ces foibles liens qui me retiennent encore ; j'attends dans la paix et dans l'espérance l'effet de vos promesses éternelles. Ainsi, purifiée par les expiations d'une vie sainte et chrétienne, fortifiée par les derniers remèdes de l'Eglise, lavée

dans le sang de l'Agneau, soutenue de l'espérance des promesses, consolée par l'onction secrète de l'esprit qui habite en elle, mûre pour l'éternité, elle ferme les yeux avec une sainte joie à toutes les créatures, elle s'endort tranquillement dans le Seigneur, et s'en retourne dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie.

M. F., les réflexions sont ici inutiles. Telle est la fin de ceux qui ont vécu dans la crainte du Seigneur : leur mort est précieuse devant Dieu comme leur vie. Telle est la fin déplorable de ceux qui l'ont oublié jusqu'à cette dernière heure : la mort des pécheurs est abominable aux yeux de Dieu comme leur vie. Si vous vivez dans le péché, vous mourrez dans les horreurs et dans les regrets inutiles du pécheur, et votre mort sera une mort éternelle. Si vous vivez dans la justice, vous mourrez dans la paix et dans la confiance du Juste, et votre mort ne sera qu'un passage à la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE JUGEMENT UNIVERSEL.

Tunc videbunt Filium Hominis venientem in nube cum potestate magnâ, et majestate.

Alors ils verront le Fils de l'Homme qui viendra sur une nuée avec une grande puissance et une grande majesté. Luc, 21; 27.

SIRE,

Tel doit être le dernier spectacle qui finira les révolutions continuelles, que la figure de ce monde offre tous les jours à nos yeux, et qui, ou nous amusent par leur nouveauté, ou nous séduisent par leurs charmes. Tel sera l'avènement du Fils de l'Homme, le jour de sa révélation, l'accomplissement de son règne, l'entière rédemption de son corps mystique. Tel le jour de la manifestation des consciences, ce jour de calamité et de désespoir pour les uns; pour les autres, de paix, de consolation et d'allégresse : l'attente des Justes,

la terreur des méchans; le jour décisif de la destinée de tous les hommes.

C'est l'image toujours présente, que les prédictions du Sauveur sur ce jour terrible en avoit laissée aux premiers fidèles, qui les rendoit patiens dans les persécutions, joyeux dans les souffrances, glorieux dans les opprobres. C'est elle qui depuis soutint la foi des Martyrs, anima la constance des Vierges, adoucit aux Anachorètes les horreurs des déserts; c'est elle qui encore aujourd'hui peuple ces solitudes religieuses, que la piété de nos pères éleva contre la contagion du siècle.

Vous-mêmes, M. F., rappelant quelquefois l'appareil formidable de ce grand événement, n'avez pu refuser à ce souvenir des sentimens de componction et de crainte. Mais, ce n'ont été là que des frayeurs passagères; des idées plus douces et plus riantes les ont à l'instant effacées, et ont ramené votre premier calme. Hélas! dans les temps heureux de l'Eglise, c'eût été renoncer à la foi, de ne pas désirer le jour du Seigneur. Toute la consolation de ces premiers Disciples de la foi étoit de l'attendre; et il falloit même que les Apôtres modérassent là-dessus le saint empressement des Fidèles; et aujourd'hui il faut que l'Eglise emploie toute la terreur de notre ministère pour en rappeler le souvenir aux Chrétiens; et tout le fruit de nos discours se borne à le faire craindre.

Je ne me propose pas cependant de vous étaler ici toute l'histoire de ce terrible avènement. Je veux me renfermer dans une de ces circonstances qui m'a toujours paru la plus propre à faire impression sur les cœurs : c'est la manifestation des consciences.

Or, voici tout mon dessein. Ici-bas le pécheur ne se connoît jamais tel qu'il est, et n'est connu des hommes qu'à-demi : il vit d'ordinaire inconnu à lui-même par son aveuglement; aux autres, par ses dissimulations et par ses artifices. Dans ce grand jour il se connoîtra, et il sera connu. Le pécheur montré à lui-même; le pécheur montré à toutes les créatures : voilà sur quoi j'ai résolu de faire quelques réflexions simples et édifiantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Tout se réserve pour l'avenir, dit le Sage, *et demeure ici-bas incertain, parce que tout arrive également au juste et à l'injuste, au bon et au méchant, au pur et à l'impur; à celui qui immole des victimes, et à celui qui méprise les sacrifices* (*Eccl.* 9; 2). Quelle idée, en effet, M. F., aurions-nous de la Providence dans le gouvernement de l'Univers, si nous ne jugions de sa sagesse et de sa justice, que par les diverses destinées qu'elle ménage ici-bas aux hommes? Quoi! les biens et les maux seroient dispensés sur la terre, sans choix, sans égard, sans distinction? Le Juste gémiroit presque toujours dans l'affliction et dans la misère, tandis que l'impie vivroit environné de gloire, de plaisir et d'abondance; et après des fortunes si dif-

férentes, et des mœurs si dissemblables, tous deux tomberoient également dans un oubli éternel; et le Dieu juste et vengeur qu'ils trouveroient au-delà, ne daigneroit pas peser leurs œuvres, et discerner leurs mérites? Vous êtes juste, Seigneur, et vous rendrez à chacun selon ses œuvres.

Ce grand point de la foi chrétienne, si conforme même à l'équité naturelle, ici supposé : je dis que dans ce jour terrible, où, à la face de l'Univers, le pécheur paroîtra devant le tribunal redoutable, accompagné de ses œuvres, la manifestation des consciences sera le supplice le plus affreux de l'ame infidèle. Un examen rigoureux la montrera d'abord à elle-même ; et voici toutes les circonstances de cette formidable discussion.

Je ne m'arrête pas à vous faire observer tous les titres dont sera revêtu celui qui vous examinera, et qui annoncent toute la rigueur dont il doit user, en pesant dans sa balance vos œuvres et vos pensées. Ce sera un Législateur sévère, jaloux de la sainteté de sa loi, et qui ne vous jugera que par elle : tous les adoucissemens, toutes les vaines interprétations que l'usage ou une fausse science avoit inventées, s'évanouiront. L'éclat de la loi les dissipera ; les ressources dont elles avoient flatté le pécheur tomberont ; et le Législateur irrité examinera presque plus rigoureusement les fausses interprétations qui en avoient altéré la pureté, que les transgressions manifestes qui l'avoient violée. Ce sera un Juge, chargé des intérêts de la gloire de son Père contre le pécheur ! établi pour juger entre Dieu et l'homme ! et ce jour sera le jour de son zèle pour l'honneur de la Divinité, contre ceux qui ne lui auront pas rendu la gloire qui lui est due ! Un Sauveur qui vous montrera ses plaies pour vous reprocher votre ingratitude ! tout ce qu'il a fait pour vous se tournera contre vous ; son sang, le prix de votre salut élèvera sa voix et demandera votre perte, et ses bienfaits méprisés seront comptés parmi vos plus grands crimes. Le scrutateur des cœurs ! aux yeux duquel les conseils les plus cachés, et les plus secrètes pensées seront découvertes. Enfin, un Dieu d'une majesté terrible ! devant lequel les cieux se dissoudront, les élémens se confondront, toute la nature se bouleversera, et dont le pécheur tout seul sera obligé de soutenir l'examen, et la terreur de sa présence.

Or, voici les circonstances de cet examen redoutable. Premièrement, il sera le même à l'égard de tous les hommes : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes*, dit un autre Evangéliste (*Matth.* 25 ; 32). La différence des siècles, des âges, des pays, des conditions, de la naissance, du tempérament, n'y sera plus comptée pour rien ; et comme l'Evangile sur lequel vous serez jugés, est la loi de tous les temps et de tous les états, et n'a que les mêmes règles à proposer au noble et au roturier ; au Prince et au Sujet ; aux Grands et au Peuple ; au Solitaire et à l'homme engagé dans le tumulte du monde ; au Fidèle qui vivoit dans la ferveur des premiers temps, et à celui qui a eu le malheur de vivre dans le relâchement

des siècles : on n'usera d'aucune distinction dans la manière de procéder à l'examen des coupables. Vaines excuses sur le rang, sur la naissance, sur les périls de son état, sur les mœurs de son siècle, sur la foiblesse du tempérament, vous ne serez plus alors écoutées ! et sur la chasteté, sur la modestie, sur l'ambition, sur le pardon des offenses, sur le renoncement à soi-même, sur la mortification des sens, le juste Juge demandera un compte aussi exact au Grec, qu'au Barbare; au pauvre, qu'au puissant; à l'homme du monde, qu'à celui qui vit dans la retraite; au Prince, qu'au simple citoyen; enfin, aux Chrétiens de ces derniers temps, qu'aux premiers Disciples de l'Evangile : *Et congregabuntur ante eum omnes gentes.*

Vains jugemens de la terre, que vous serez alors étrangement confondus ! Et que nous ferons peu de cas de la noblesse du sang, de la gloire des ancêtres, de l'éclat de la réputation, de la distinction des talens, et de tous ces titres pompeux, dont les hommes tâchent ici-bas d'exhausser leur bassesse, et sur lesquels ils fondent tant de distinctions et de priviléges, lorsque nous verrons dans cette foule de coupables, le Souverain confondu avec l'esclave; les Grands avec le Peuple; les Savans placés au hasard parmi les ignorans et les simples; les Dieux de la guerre, ces hommes invincibles et glorieux qui avoient rempli l'Univers du bruit de leur nom, à côté du vigneron et du laboureur; que vous avez seul, ô mon Dieu, la gloire, la puissance, l'immortalité; et que tous les titres de la vanité étant détruits et anéantis avec le monde qui les avoit inventés, chacun ne paroîtra environné que de ses œuvres !

En second lieu, cet examen sera universel; c'est-à-dire, qu'il rappellera les divers âges et toutes les circonstances de votre vie : les foiblesses de l'enfance, qui ont échappé à votre souvenir; les emportemens de la jeunesse, dont tous les momens ont presque été des crimes; l'ambition et les soucis d'un âge plus mûr; l'endurcissement et les chagrins d'une vieillesse peut-être encore voluptueuse. Quelle surprise, lorsqu'en repassant sur les divers rôles que vous avez remplis sur la terre, vous vous retrouverez par-tout profane, dissolu, voluptueux, sans vertu, sans pénitence, sans bonnes œuvres; n'ayant passé par différentes situations, que pour amasser un trésor plus abondant de colère, et ayant vécu dans ces divers états, comme si tout avoit dû mourir avec vous !

La variété des événemens qui se succèdent ici-bas les uns aux autres, et qui partagent notre vie, ne fixent notre attention qu'au présent, et ne nous permettent pas de la rappeler tout entière, et de voir tout ce que nous sommes. Nous ne nous envisageons jamais que dans le point de vue que notre état présent nous offre; la dernière situation est toujours celle qui nous fait juger de nous-mêmes : un sentiment de salut dont Dieu nous favorise quelquefois, nous calme sur une insensibilité de plusieurs années; un jour passé dans les exercices de la piété, nous fait oublier une vie de crimes; la déclaration de nos fautes au tribunal de la Pénitence les efface de notre souve-

nir, et elles sont pour nous comme si elles n'avoient jamais été; en un mot, nous ne voyons jamais de l'état de notre conscience que le présent. Mais devant le Juge terrible tout se présentera à la fois : l'histoire se dépliera tout entière. Depuis le premier sentiment que forma votre cœur jusqu'à son dernier soupir, tout se rassemblera sous vos yeux; toutes les iniquités dispersées dans les différens âges de votre vie seront ici réunies : pas une action, pas un désir, pas une pensée, pas une parole n'y sera omise; car si nos cheveux sont comptés, jugez de nos œuvres. Nous verrons revivre tout le cours de nos années, qui étoit comme anéanti pour nous, et qui vivoit pourtant aux yeux de Dieu : et nous retrouverons là, non pas ces histoires périssables, où nos vaines actions devoient être transmises à la postérité; non pas ces récits flatteurs de nos exploits militaires, de ces événemens brillans qui avoient rempli tant de volumes, et épuisé tant de louanges; non pas ces mémoires publics où étoient marqués l'élévation de notre naissance, l'antiquité de notre origine, la gloire de nos ancêtres, les dignités qui les ont illustrés, l'éclat que nous avons ajouté à leur nom, et toute l'histoire, pour ainsi dire, des illusions et des erreurs humaines : cette immortalité tant vantée, qu'elle nous promettoit, sera ensevelie dans les ruines et les débris de l'Univers! mais nous y verrons l'histoire la plus affreuse et la plus exacte de notre cœur, de notre esprit, de notre imagination, c'est-à-dire, cette partie intérieure et invisible de notre vie, aussi inconnue à nous-mêmes qu'au reste des hommes. . . . .

Oui, M. F., outre l'histoire extérieure de nos mœurs qui sera toute rappelée, ce qui nous surprendra le plus, ce sera l'histoire secrète de notre cœur, qui se dépliera alors tout entière à nos yeux : de ce cœur que nous n'avions jamais sondé, jamais connu; de ce cœur qui se déroboit sans cesse à nous-mêmes, et qui nous déguisoit la honte de ses passions sous des noms spécieux; de ce cœur dont nous avons tant vanté l'élévation, la droiture, la magnanimité, le désintéressement, la bonté; que l'erreur publique et l'adulation avoient regardé comme tel, et qui nous avoit fait placer au-dessus des autres hommes. Tant de désirs honteux et qui à peine étoient formés, que nous tâchions de nous les cacher à nous-mêmes; tant de projets ridicules de fortune et d'élévation, douces erreurs où notre cœur séduit se livroit sans cesse; tant de jalousies basses et secrètes que nous nous dissimulions par fierté, et qui cependant étoient le principe invisible de toute notre conduite; tant de dispositions criminelles, qui nous avoient porté mille fois à souhaiter que les plaisirs des sens pussent être ou éternels ou impunis; tant de haines et d'animosités, qui nous avoient corrompu le cœur à notre insçu; tant d'intentions souillées et vicieuses, sur lesquelles nous étions si habiles à nous flatter; tant de projets de crimes auxquels l'occasion seule avoit manqué, et que nous n'avions comptés pour rien, parce qu'ils n'étoient pas sortis de notre cœur; en un mot, cette vicissitude de passions qui s'étoient toujours succédées les unes aux autres

au dedans de nous : voilà ce qu'on étalera à nos yeux. Nous verrons sortir, dit saint Bernard, comme d'une embuscade, des crimes sans nombre, dont nous ne nous serions jamais crus coupables : *Prodient ex improviso, et quasi ex insidiis.* On nous montrera nous-mêmes à nous-mêmes ; on nous fera rentrer dans notre cœur, où nous n'avions jamais habité ; une lumière soudaine éclairera cet abîme : ce mystère d'iniquité sera révélé, et nous verrons que ce que nous connoissions le moins de nous, c'étoit nous-mêmes.

A l'examen des maux que nous avons faits, succédera celui des biens que nous avons manqué de faire. On nous rappellera les omissions infinies dont notre vie a été pleine, et sur lesquelles nous n'avions pas eu même de remords : tant de circonstances où notre caractère nous engageoit de rendre gloire à la vérité, et où nous l'avons trahie par de vils intérêts, ou par de basses complaisances; tant d'occasions de faire le bien, que la bonté de Dieu nous avoit ménagées, et que nous avons presque toujours négligées ; tant d'ignorances coupables et volontaires, pour avoir toujours craint la lumière, et fui ceux qui pouvoient nous instruire; tant d'événemens si capables de nous ouvrir les yeux, et qui n'ont servi qu'à augmenter notre aveuglement; tant de bien que nous aurions pu faire par nos talens, ou par nos exemples, et que nous avons empêché par nos vices ; tant d'ames dont nous aurions pu préserver l'innocence par nos largesses, et que nous avons laissé périr pour n'avoir rien voulu rabattre de nos profusions ; tant de crimes que nous aurions pu épargner à nos inférieurs ou à nos égaux, par de sages remontrances et des conseils utiles, que l'indolence, la lâcheté, et peut-être des vues plus coupables nous ont fait supprimer ; tant de jours et de momens que nous aurions pu mettre à profit pour le ciel, et que nous avons passés dans l'inutilité et dans une indigne mollesse. Et ce qu'il y a ici de plus terrible, c'est que c'étoit là la partie de notre vie la plus innocente à nos yeux, et qui n'offroit tout au plus à notre souvenir qu'un grand vide.

Quel regret alors pour l'ame infidèle, de voir une si longue suite de jours perdus, sacrifiés à l'inutilité, au monde qui n'est plus, tandis qu'un seul moment consacré à un Dieu fidèle dans ses promesses, eût pu lui mériter la félicité des Saints ! de voir tant de bassesses, tant d'assujettissement pour des biens et une fortune misérable, qui ne devoient durer qu'un instant, tandis qu'une seule violence soufferte pour J. C. eût pu lui assurer un royaume immortel ! Quel regret de voir qu'il n'eût pas fallu tant de soins et de peines pour se sauver, qu'elle en a soufferts pour se perdre ; et qu'un seul jour de cette longue vie, tout employé pour le monde, eût suffi pour l'éternité !

A cet examen succèdera, en quatrième lieu, celui des graces dont vous avez abusé : tant d'inspirations saintes, ou rejetées, ou suivies à demi ; tant de soins et de ménagemens de la Providence sur votre ame, rendus inutiles ; tant de vérités entendues par notre ministère,

qui ont opéré en plusieurs fidèles la pénitence et le salut, et qui sont toujours tombées en vain dans votre cœur; tant d'afflictions et de contre-temps, que le Seigneur vous avoit ménagés pour vous rappeler à lui, et dont vous avez toujours fait un si indigne usage; tant de dons même naturels, qui étoient en vous comme des espérances de vertu, et dont vous avez fait des ressources de vice. Ah! si le serviteur inutile est jeté dans les ténèbres extérieures, pour avoir seulement caché son talent, de quelle indulgence pourrez-vous vous flatter, vous qui en avez tant reçus, et qui les avez tous employés contre la gloire du maître qui vous les avoit confiés?

C'est ici où le compte sera terrible. J. C. vous redemandera le prix de son sang. Vous vous plaignez quelquefois que Dieu ne fait pas assez pour vous; qu'il vous a fait naître foible, et d'un tempérament dont vous n'êtes pas le maître, et qu'il ne vous donne pas les graces dont vous auriez besoin pour résister aux occasions qui vous entraînent: ah! vous verrez alors que toute votre vie a été un abus continuel de ses graces; vous verrez que, parmi tant de nations infidèles qui ne le connoissoient pas, vous avez été privilégié, éclairé, appelé à la foi, nourri de la doctrine de la vérité, et de la vertu des Sacremens; soutenu sans cesse de ses inspirations et de ses graces: vous serez effrayé de voir tout ce que Dieu a fait pour vous, et le peu que vous avez fait pour lui; et vos plaintes se changeront en une confusion profonde, qui ne trouvera plus de ressource que dans votre désespoir.

Jusques ici le juste Juge ne vous a examiné que sur les crimes qui vous sont propres; mais que sera-ce lorsqu'il entrera en compte avec vous sur les péchés étrangers, dont vous avez été ou l'occasion ou la cause dans les autres, et qui par conséquent vous seront imputés? Quel nouvel abîme! On vous présentera toutes les ames à qui vous avez été un sujet de chute et de scandale; toutes les ames que vos discours, vos conseils, vos exemples, vos sollicitations, vos immodesties, ont précipitées avec vous dans une perte éternelle; toutes les ames dont vous avez ou séduit la foiblesse, ou corrompu l'innocence, ou perverti la foi, ou ébranlé la vertu, ou autorisé le libertinage, ou affermi l'impiété par vos persuasions ou par l'exemple de votre vie. J. C., à qui elles appartenoient, et qui les avoit acquises par son sang, vous les redemandera comme un héritage chéri, comme une conquête précieuse que vous lui avez injustement ravie; et si le Seigneur marqua Caïn d'un signe de réprobation, en lui demandant compte du sang de son frère, jugez de quel signe vous serez marqué quand on vous demandera compte de son ame.

Mais ce n'est pas tout. Si vous étiez homme public, et élevé en autorité, que d'abus autorisés! que d'injustices dissimulées! que de devoirs sacrifiés ou à vos intérêts, ou aux passions et aux intérêts d'autrui! que d'acceptions de personnes contre l'équité et la conscience! que d'entreprises injustes conseillées! que de guerres peut-être, que de désordres, que de maux publics dont vous avez

été ou l'auteur, ou l'indigne ministre! Vous verrez que votre ambition ou vos conseils ont été comme la source fatale d'une infinité de malheurs, des calamités de votre siècle, de ces maux qui se perpétuent et qui passent des pères aux enfans; et vous serez surpris de voir que vos iniquités vous ont survécu, et que long-temps même après votre mort, vous étiez encore coupable devant Dieu d'une infinité de crimes et de désordres qui se passoient sur la terre! Et c'est ici, M. F., où l'on connoîtra le danger des charges publiques, les précipices qui environnent le trône même, les écueils de l'autorité; et combien l'Evangile avoit raison d'appeler heureux ceux qui vivent dans l'obscurité d'une condition privée; combien la religion étoit sage de nous inspirer tant d'horreur de l'ambition, tant d'indifférence pour les grandeurs de la terre, tant de mépris pour tout ce qui n'est élevé qu'aux yeux des hommes, et de nous recommander si souvent de n'aimer que ce qu'on doit aimer toujours.

Mais peut-être, exempt de tous ces vices que nous venons de parcourir, et attaché depuis long-temps aux devoirs de la vie chrétienne, vous présumez que cet examen terrible ne vous regardera pas, ou que du moins vous y paroîtrez avec plus de confiance que l'ame criminelle. Sans doute, mon cher Auditeur, ce sera là le jour du triomphe et de la gloire des Justes; le jour qui justifiera ces prétendus excès de retraite, de mortification, de modestie, de délicatesse de conscience, qui avoient fourni au monde tant de censures et de dérisions profanes : sans doute, le Juste paroîtra devant ce tribunal redoutable avec plus de confiance que le pécheur; mais il y paroîtra, et ses justices mêmes seront jugées : vos vertus, vos œuvres saintes seront exposées à cette discussion rigoureuse. Le monde, qui refuse souvent les éloges dûs à la vertu la plus réelle, les accorde aussi quelquefois légérement aux apparences de la seule vertu. Il est tant de Justes qui s'abusent eux-mêmes, et qui ne doivent ce nom et cette réputation qu'à l'erreur publique! Ainsi, ce n'est pas seulement Tyr et Sidon que je visiterai dans le jour de ma colère, dit le Seigneur, c'est-à-dire, ces pécheurs dont les crimes sembloient les confondre avec les infidèles et les habitans de Tyr et de Sidon; je porterai la lumière de mes jugemens jusques dans Jérusalem : c'est-à-dire, j'examinerai, je rechercherai, je sonderai les motifs de ces œuvres saintes, qui sembloient vous égaler aux ames les plus fidèles de la sainte Jérusalem : *Scrutabor Jerusalem in lucernis* (*Sophon.* 1; 12).

Je remonterai jusqu'au premier motif de cette conversion qui fit tant de bruit dans le monde; et l'on verra si je n'en trouverai pas la source dans quelque dépit secret, dans la décadence de l'âge ou de la fortune; dans des vues secrètes de faveur et d'élévation, plutôt que dans la haine du péché, et dans l'amour de la justice : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'opposerai ces libéralités répandues dans le sein des pauvres, ces visites de miséricorde, ce zèle pour les entreprises de piété, cette

protection accordée à mes serviteurs, avec les complaisances, les désirs d'estime, l'ostentation, les vues humaines qui les ont infectées : et peut-être qu'à mes yeux elles paroîtront plutôt les fruits de l'orgueil, que les suites de la grace, et l'ouvrage de mon Esprit : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je rappellerai cette suite de Sacremens, de prières, de pratiques saintes, dont vous aviez fait une sorte d'habitude qui ne réveilloit plus en vous aucun sentiment de foi et de componction; et vous saurez si la tiédeur, la négligence, le peu de fruit qui les accompagnoit, le peu de disposition qui les précédoit, n'en ont pas fait devant moi autant d'infidélités pour lesquelles vous serez jugé sans miséricorde: *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'examinerai cet éloignement du monde et des plaisirs, cette singularité de conduite, cette affectation de modestie et de régularité : et peut-être j'y trouverai plus d'humeur, de tempérament et de paresse, que de foi; et que dans une vie plus régulière et plus retirée aux yeux des hommes, vous aurez encore conservé tout l'amour de vous-même, tout l'attachement à votre corps, toutes les délicatesses de sensualité, et en un mot, tous les penchans des ames les plus mondaines : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

J'approfondirai ce zèle prétendu de ma gloire, qui vous faisoit si fort gémir sur les scandales dont vous étiez témoin; qui vous portoit à les condamner avec tant de hauteur et de confiance, et à éclater si vivement contre les dérèglemens et les foiblesses de vos frères : et peut-être ce zèle ne sera plus devant moi qu'une dureté de tempérament, une malignité de naturel, un penchant de censurer et de médire, une ardeur indiscrète, un zèle d'ostentation et de vanité; et loin de vous trouver zélé pour ma gloire et pour le salut de vos frères, vous ne serez devant moi, qu'injuste, dur, malin et téméraire : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Je vous demanderai compte de ces talens éclatans que vous n'employiez, ce semble, que pour ma gloire, et pour l'instruction des Fidèles, et qui vous avoient attiré les bénédictions des Justes, et les acclamations même des Mondains; et peut-être que la complaisance, la recherche éternelle de vous-même, le désir de l'emporter sur les autres, la sensibilité aux applaudissemens humains, ne laisseront plus voir dans vos œuvres que les œuvres de l'homme et les fruits de l'orgueil, et que je maudirai ces travaux dont la source avoit toujours été si souillée : *Scrutabor Jerusalem in lucernis.*

Grand Dieu! et alors que d'œuvres sur lesquelles j'avois compté, se trouveront mortes à vos yeux! que ce discernement sera terrible! et de tout ce que nous avons fait même pour le ciel, qu'il se trouvera peu d'actions que vous vouliez avouer pour vôtres, et qui soient jugées dignes de récompense!

Et ne concluez pas de là, M. F., qu'il est donc inutile de travailler au salut, puisque le juste Juge ne cherchera qu'à perdre les hommes :

qu'à les perdre, M. F.! il n'est venu que pour les sauver, et ses miséricordes surpasseront encore ses justices. Mais voici plutôt la conclusion que vous devez tirer. Ces ames justes que vous accusez si souvent d'excès, de scrupule, dans la pratique des devoirs de la vie chrétienne, comme si elles poussoient les choses trop loin; ces ames exposées à la lumière de Dieu, paroîtront tièdes, sensuelles, imparfaites, et peut-être criminelles: et vous qui vivez dans les périls et les plaisirs du monde; vous qui ne donnez à la religion et au salut, que les momens les plus inutiles de votre vie; vous qui à peine mêlez une œuvre de piété à une année entière de dissipation et d'inutilité, où en serez-vous alors, mon cher Auditeur? Si ceux qui n'auront que des œuvres louables à présenter, seront en danger d'être rejetés, vous qui n'aurez qu'une vie toute mondaine à offrir, quelle pourra être votre destinée? Si le bois vert est traité avec tant de rigueur, comment en usera-t-on avec le sec? et si le Juste est à peine sauvé: je ne dis pas le pécheur, car il est déjà jugé, mais l'ame mondaine qui vit sans vice ni vertu, comment osera-t-elle paroître?

Vous nous dites si souvent, mon cher Auditeur, que votre conscience ne vous reproche pas de grands crimes, que vous n'êtes ni bon ni mauvais, et que votre seul péché c'est l'indolence et la paresse. Ah! vous vous connoîtrez alors devant le tribunal de J. C. Vous verrez si le témoignage de votre conscience qui ne vous reprochoit point de crime, qui ne vous offroit presque rien à dire aux pieds d'un Confesseur, n'étoit pas un aveuglement terrible, auquel la justice de Dieu vous avoit toujours livré. Vous verrez, par la frayeur où seront les Justes, ce que vous devez craindre pour vous-même, et si la confiance où vous avez toujours vécu, étoit la paix de la bonne conscience, ou la fausse sécurité de la mondaine.

O mon Dieu! s'écrie S. Augustin, si je pouvois voir maintenant l'état de mon ame, comme vous me le découvrirez alors! *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* si je pouvois me dépouiller de ces préjugés qui m'aveuglent; me défier de ces exemples qui me rassurent, de ces usages qui me calment, de ces louanges qui me séduisent, de cette élévation et de ces titres qui m'abusent, de ces talens qui m'éblouissent, de ces complaisances d'un guide sacré, qui font toute ma sûreté; de cet amour de moi-même, qui est la source de toutes mes erreurs; et que je pusse m'envisager tout seul à vos pieds dans votre lumière: ô mon Dieu! quelle horreur n'aurois-je pas de moi-même? *O si jam nunc faciem peccatricis animæ liceret oculis corporis intueri!* et quelles mesures ne prendrois-je pas en me confondant en votre présence, pour prévenir la confusion publique de ce jour redoutable, où les conseils des cœurs et les secrets des pensées seront manifestés? Car, M. F., non-seulement le pécheur sera montré à lui-même, il sera encore montré à toutes les créatures.

SECONDE PARTIE.

Deux désordres naissent dans le monde du mélange des bons et des méchans inévitable sur la terre. Premièrement, à la faveur de ce mélange, le vice caché se dérobe à la honte publique qui lui est due; la vertu inconnue ne reçoit pas les éloges qu'elle mérite. Secondement, le pécheur est souvent élevé en honneur, et occupe les premières places, tandis que l'homme de bien vit dans l'abaissement, et rampe à ses pieds comme un esclave. Or, on va faire en ce jour terrible une double manifestation, qui réparera ce double désordre. En premier lieu, les pécheurs seront discernés des Justes, par l'exposition publique de leur conscience. En second lieu, ils seront discernés par leur séparation d'avec eux, et par la différence des rangs et des places qui leur seront assignés dans les airs : *Et separabit eos ab invicem, sicut pastor segregat oves ab hædis* (*Matth.* 25; 32). Honorez-moi, s'il vous plaît, de votre attention.

Pour bien comprendre toute la confusion dont sera couverte l'ame criminelle, lorsqu'elle sera montrée à toutes les créatures, et que tous ses vices les plus secrets seront exposés au grand jour, il n'y a qu'à faire attention, premièrement, au nombre et au caractère des spectateurs qui seront témoins de sa honte; secondement, aux soins qu'elle avoit pris de cacher ses foiblesses et ses dissolutions aux yeux des hommes, lorsqu'elle étoit sur la terre; troisièmement enfin, à ses qualités personnelles qui rendront encore sa confusion plus profonde et plus accablante.

Représentez-vous donc ici, M. F., l'ame criminelle devant le tribunal de J. C., environné des Anges et des hommes : les Justes, les pécheurs, ses proches, ses sujets, ses maîtres, ses amis, ses ennemis, tous, les yeux attachés sur elle, présens à la discussion terrible que le juste Juge fera de ses actions, de ses désirs, de ses pensées; forcés malgré eux d'assister à son jugement, et d'être témoins de la justice de la sentence que le Fils de l'Homme prononcera contre elle. Toutes les ressources qui peuvent adoucir ici-bas la plus humiliante confusion, manqueront en ce jour à l'ame infidèle.

Première ressource. Sur la terre, lorsqu'on a été capable d'une faute qui nous a fait tomber dans le mépris, tout a roulé sur un certain nombre de témoins renfermés ou dans notre nation ou dans les lieux de notre naissance; on a pu même s'éloigner d'eux dans la suite des temps, pour ne pas retrouver sans cesse dans leurs yeux, le souvenir et le reproche de notre honte passée; on a pu changer de demeure, et aller recouvrer ailleurs, avec des hommes inconnus, une réputation qu'on avoit déjà perdue. Mais dans ce grand jour tous les hommes assemblés entendront l'histoire secrète de vos mœurs et de votre conscience : vous ne pourrez plus vous aller cacher loin des regards des spectateurs, chercher de nouvelles contrées, et fuir comme Caïn dans le désert. Chacun sera fixe, immobile à la place

qu'on lui aura marquée, portant sur son front l'écrit de sa condamnation et l'histoire de toute sa vie; obligé de soutenir les yeux de l'Univers et toute la honte de ses foiblesses. Il n'y aura plus alors de lieu écarté, où l'on puisse aller se cacher aux regards publics : la lumière de Dieu, la gloire seule du Fils de l'Homme remplira le ciel et la terre; et dans ces vastes espaces qui seront autour de vous, vous ne découvrirez au loin de toutes parts, que des yeux attentifs à vous regarder.

Seconde ressource. Sur la terre, lors même que notre honte est publique, et qu'une faute d'éclat nous a dégradés dans l'esprit des hommes, il se trouve toujours du moins un petit nombre d'amis prévenus en notre faveur, dont l'estime et le commerce nous dédommagent en quelque sorte du mépris public, dont l'indulgence nous aide à soutenir le déchaînement de la censure publique. Mais aujourd'hui la présence de nos amis sera l'objet le plus insupportable à notre honte. S'ils sont pécheurs comme nous, ils nous reprocheront nos plaisirs communs, et nos exemples, où peut-être ils ont trouvé le premier écueil de leur innocence. S'ils sont justes : comme les Saints ont l'œil simple, et qu'ils nous avoient cru des enfans de lumière, ah! ils nous reprocheront leur bonne foi abusée, leur amitié séduite. Vous aimiez le Juste, nous diront-ils, et vous haïssiez la justice; vous protégiez la vertu, et dans votre cœur vous mettiez le vice sur le trône; vous cherchiez en nous la droiture, la fidélité, la sûreté, que vous ne trouviez pas dans vos amis mondains, et vous ne cherchiez pas le Seigneur qui formoit toutes ces vertus dans notre cœur: ah! l'auteur de tous nos dons ne méritoit-il pas d'être plus aimé et plus recherché que nous-mêmes!

Et voilà la troisième ressource, qui manquera à la confusion de l'ame criminelle. Car, s'il ne se trouve point ici-bas d'amis que nos malheurs intéressent, du moins il est des personnes indifférentes, que nos fautes ne blessent pas, et ne révoltent pas contre nous. Mais, dans ce jour terrible, nous n'aurons point de spectateurs indifférens. Les Justes, si sensibles ici-bas aux calamités de leurs frères, si ingénieux à excuser leurs fautes, à les couvrir du moins du voile de la charité, et à les adoucir aux yeux des hommes, lorsqu'ils ne peuvent y trouver d'excuse apparente : les Justes dépouillés alors, à l'exemple du Fils de l'Homme, de cette indulgence et de cette miséricorde, qu'ils avoient exercées envers leurs frères sur la terre, siffleront sur le pécheur, dit le Prophète, l'insulteront, demanderont au Seigneur qu'il venge sa gloire en le punissant; entreront dans le zèle et dans les intérêts de sa justice; et devenant eux-mêmes ses juges, ils diront en se moquant, dit le Prophète : Voilà donc cet homme qui n'avoit pas voulu mettre son secours et sa confiance dans le Seigneur, et qui avoit mieux aimé se confier dans la vanité et dans le mensonge : *Ecce homo, qui non posuit Deum adjutorem suum* (*Ps.* 51; 9); voilà cet insensé qui se croyoit seul sage sur la terre, qui regardoit la vie des Justes comme une folie; et qui se faisoit dans la faveur des

Grands, dans la vanité des titres et des dignités, dans l'étendue des terres et des possessions, dans l'estime et les louanges des hommes, des appuis de boue qui devoient périr avec lui; où sont maintenant ces maîtres, ces dieux de chair et de sang, auxquels il avoit sacrifié sa vie, ses soins et ses peines? qu'ils paroissent ici pour le soutenir et pour le défendre; qu'ils viennent le mettre à couvert des maux qui vont fondre sur lui, ou plutôt se garantir eux-mêmes de la condamnation qui les menace : *Ubi sunt dii eorum, in quibus habebant fiduciam?... Surgant, et opitulentur vobis, et in necessitate vos protegant* (*Deut.* 32; 37, 38). Les pécheurs ne seront pas plus indulgens à son infortune. Ils auront pour lui toute l'horreur qu'ils seront forcés d'avoir pour eux-mêmes : la société des malheurs qui devoit les unir, ne sera qu'une haine éternelle qui les divisera; qu'une dureté barbare, qui ne mettra dans leur cœur que des sentimens de cruauté et de fureur pour leurs frères; et ils haïront dans les autres les mêmes crimes qui font tous leurs malheurs. Enfin, les hommes les plus éloignés de nous, les peuples les plus sauvages auxquels le nom de J. C. n'a pas été annoncé, arrivés alors, mais trop tard, à la connoissance de la vérité, s'élèveront contre vous, et vous reprocheront, que si les prodiges que Dieu a opérés en vain au milieu de vous, il les avoit opérés à leurs yeux; que s'ils avoient été éclairés comme vous des lumières de l'Evangile, et soutenus des secours de la foi et des Sacremens, ils auroient fait pénitence dans la cendre et dans le cilice; et mis à profit pour leur salut, des graces dont vous avez abusé pour votre perte.

Telle sera la confusion de l'ame réprouvée. Maudite de Dieu, elle se verra en même temps le rebut du ciel et de la terre, l'opprobre et l'anathème de toutes les créatures : celles mêmes qui sont inanimées, qu'il avoit forcées de servir à ses passions, et qui gémissoient, dit S. Paul, dans l'attente d'être délivrées de cette honteuse servitude, s'élèveront contre elle à leur manière. Le soleil, de la lumière duquel elle avoit abusé, s'obscurcira, comme pour ne plus luire à ses crimes; les astres disparoîtront, comme pour lui dire qu'ils ont été assez long-temps témoins de ses passions injustes; la terre s'écroulera sous ses pieds, comme pour jeter hors de son sein un monstre qu'elle ne pouvoit plus porter; et l'Univers entier, dit le Sage, s'armera contre elle pour venger la gloire du Seigneur qu'elle a outragée : *Et pugnabit cum illo orbis terrarum contra insensatos* (*Sap.* 5; 21). Hélas! nous aimons tant à être plaints dans nos malheurs; la seule indifférence nous aigrit et nous blesse : ici, non-seulement tous les cœurs seront fermés à nos maux; mais tous les spectateurs insulteront à notre honte, et le pécheur n'aura plus pour lui que sa confusion, son désespoir et ses crimes. Première circonstance de la confusion de l'ame criminelle : la multitude des témoins.

Je prends la seconde, dans les soins qu'on avoit pris de se déguiser aux yeux des hommes, tandis qu'on vivoit sur la terre. Car, M. F., le monde est un grand théâtre, où chacun presque joue un

personnage emprunté : comme nous sommes pleins de passions, et que toutes les passions ont toujours quelque chose de bas et de méprisable, toute notre attention est d'en cacher la bassesse, et de nous donner pour ce que nous ne sommes pas ; l'iniquité est toujours trompeuse et dissimulée. Ainsi toute votre vie, vous sur-tout qui m'écoutez, et qui regardiez la duplicité de votre caractère, comme la science du monde et de la Cour, toute votre vie n'avoit été qu'une suite de déguisemens et d'artifices ; vos amis même les plus sincères et les plus familiers ne vous connoissoient qu'à demi ; vous échappiez à tout le monde ; vous changiez de caractère, de sentiment, d'inclination selon les conjonctures et le caractère de ceux à qui vous vouliez plaire : par là vous vous étiez fait une réputation d'habileté et de sagesse ; et on n'y verra qu'une ame vile, sans droiture, sans vérité, et dont la plus grande vertu avoit été de cacher son indignité et sa bassesse.

Vous encore, ame infidèle, qu'un sexe plus jaloux de l'honneur avoit rendu encore plus attentive à dérober vos foiblesses à la connoissance des hommes, vous étiez si habile pour vous épargner la honte d'une surprise ; vous preniez de si loin et si sûrement vos mesures pour tromper les yeux d'un époux, la vigilance d'une mère, la bonne foi peut-être d'un Confesseur : vous n'auriez pas survécu à un accident qui eût trahi là-dessus vos précautions et vos artifices. Soins inutiles ! vous ne couvriez, dit le Prophète, vos débordemens que d'une toile d'araignée, que le Fils de l'Homme dissipera en ce grand jour, du seul souffle de sa bouche. J'assemblerai, dit le Seigneur, autour de vous, devant les nations assemblées, tous vos amans profanes : *Congregabo super te omnes amatores tuos* (*Ezech.* 16 ; 37). Ils verront cette suite éternelle de feintes, d'artifices, de bassesses ; ce trafic honteux de protestations et de sermens, dont vous vous serviez pour fournir en même temps à des passions différentes, et pour endormir leur crédulité ; ils les verront, et remontant jusqu'à la source des complaisances criminelles que vous aviez pour eux, ils les trouveront, non pas dans leur prétendu mérite, comme vous aviez voulu le leur persuader, mais dans votre mauvais caractère, dans un cœur naturellement emporté, vous qui vous piquiez de l'avoir si noble, si sincere, et incapable d'être touché que du seul mérite : *Congregabo super te omnes amatores tuos... et videbunt omnem turpitudinem tuam* (*Ezech.* 16 ; 37). Et tout cela se passera aux yeux de l'Univers ; de vos amis, qu'une apparence de régularité vous avoit conservés ; de vos proches, qui ne connoissoient pas le déshonneur dont vous les couvriez ; de ce Confesseur, que vous aviez toujours trompé ; de cet époux, qui avoit si fort compté sur votre fidélité : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

O mon Dieu ! la terre aura-t-elle d'abîmes assez profonds, où ne voulût alors se cacher l'ame infidèle ? Car dans le monde, les hommes ne voient jamais de nos vices que les dehors et les scan-

dales, et cette confusion nous est commune avec ceux qui se trouvent tous les jours coupables des mêmes fautes ; mais devant le tribunal de J. C., on verra vos foiblesses dans votre cœur même, c'est-à-dire, leur naissance, leurs progrès, leurs motifs les plus secrets, et mille circonstances honteuses et personnelles dont vous rougirez plus que des crimes mêmes : ce sera là une confusion qui vous sera propre, et que vous ne partagerez avec personne : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Enfin la dernière circonstance qui rendra la honte du pécheur accablante, seront ses qualités personnelles.

Vous passiez pour ami fidèle, sincère, généreux : on verra que vous étiez lâche, perfide, intéressé, sans foi, sans honneur, sans probité, sans conscience, sans caractère. Vous vous étiez donné pour une ame forte, et au-dessus des foiblesses vulgaires ; et vous allez exposer les bassesses les plus humiliantes, et des endroits dont l'ame la plus vile mourroit de honte. On vous regardoit dans le monde comme un homme intègre, et d'une probité à l'épreuve dans l'administration de votre charge ; cette réputation vous avoit peut-être attiré de nouveaux honneurs et la confiance publique : vous abusiez cependant de la crédulité des hommes ; ces dehors pompeux d'équité cachoient une ame inique et rampante ; et des vues de fortune et d'intérêt avoient mille fois trahi en secret votre fidélité, et corrompu votre innocence. Vous paroissiez orné de sainteté et de justice ; vous étiez toujours revêtu de la ressemblance des Justes ; on vous croyoit l'ami de Dieu et l'observateur fidèle de sa loi : et cependant votre cœur n'étoit pas droit devant le Seigneur ; vous couvriez sous le voile de la religion une conscience souillée, et des mystères d'ignominie : vous marchiez sur les choses saintes pour arriver plus sûrement à vos fins. Ah ! vous allez donc en ce jour de révélation détromper tout l'Univers ; ceux qui vous avoient vu sur la terre, surpris de votre nouvelle destinée, chercheront l'homme de bien dans le réprouvé : l'espérance de l'hypocrite sera alors confondue. Vous aviez joui injustement de l'estime des hommes : vous serez connu, et Dieu sera vengé. Enfin, mais oserai-je le dire ici, et révéler la honte de mes Frères ? Vous étiez peut-être dispensateur des choses saintes, élevé en honneur dans le temple de Dieu ; le dépôt de la foi, de la doctrine, de la piété, vous étoit confié ; vous paroissiez tous les jours dans le sanctuaire, revêtu des marques redoutables de votre dignité, offrant des dons purs et des sacrifices sans tache ; on vous confioit le secret des consciences ; vous souteniez le foible dans la foi ; vous parliez de la sagesse parmi les parfaits : et sous ce que la religion a de plus auguste et de plus saint, vous cachiez peut-être ce que la terre a de plus exécrable ; vous étiez un imposteur, un homme de péché assis dans le temple de Dieu ; vous enseigniez les autres, et vous ne vous enseigniez pas vous-même ; vous inspiriez de l'horreur pour les idoles, et vous ne comptiez vos jours que par vos sacriléges. Ah ! le mystère d'iniquité sera

donc révélé, et l'on vous connoîtra enfin pour ce que vous aviez toujours été, l'anathème du ciel, et la honte de la terre : *Et videbunt omnem turpitudinem tuam.*

Voilà, M. F., toute la confusion dont sera accablée l'ame criminelle. Et ce ne sera pas ici une confusion passagère. Dans le monde, il n'y a de pénible à essuyer que la première honte d'une faute; les bruits tombent peu à peu ; de nouvelles aventures prennent enfin la place des nôtres, et le souvenir de nos chutes s'éteint et s'évanouit avec l'éclat qui les avoit publiées : mais au grand jour la honte demeurera éternellement sur l'âme criminelle; il n'y aura plus de nouveaux événemens qui fassent perdre de vue ses crimes et son opprobre; rien ne changera plus, tout sera fixe et éternel ; ce qu'elle aura paru devant le tribunal de J. C., elle le paroîtra durant l'éternité toute entière ; le caractère même de ses tourmens publiera sans cesse la nature de ses fautes, et sa honte recommencera tous les jours avec son supplice. M. F., les réflexions sont ici inutiles; et s'il vous reste encore quelque foi, c'est à vous à sonder votre conscience, et à prendre dès ce moment des mesures, pour soutenir la manifestation de ce jour terrible.

Mais après vous avoir montré la confusion publique dont sera couvert le pécheur, que ne puis-je vous exposer ici quelle sera la gloire et la consolation du véritable Juste, lorsqu'on étalera aux yeux de l'Univers, les secrets de sa conscience et tout le mystère de son cœur; de ce cœur dont toute la beauté, cachée aux yeux des hommes, n'étoit connue que de Dieu seul; de ce cœur, où il avoit toujours cru voir des taches et des souillures, et dont son humilité lui avoit dérobé toute la sainteté et l'innocence; de ce cœur où Dieu seul avoit toujours fait sa demeure, et qu'il avoit pris plaisir d'orner et d'enrichir de ses dons et de ses graces! Que de nouvelles merveilles va offrir aux yeux des spectateurs ce sanctuaire divin, jusques-là si impénétrable, lorsque le voile en sera ôté ! que de fervens désirs ! que de victoires secrètes ! que de sacrifices héroïques ! que de prières pures ! que de tendres gémissemens! que de transports amoureux ! que de foi ! que de grandeur ! que de magnanimité ! que d'élévation au-dessus de tous ces vains objets qui forment tous les désirs, et toutes les espérances des hommes ! On verra alors que rien n'étoit plus grand et plus digne d'admiration dans le monde qu'un véritable Juste, que ces ames qu'on regardoit comme inutiles ; parce qu'elles l'étoient à nos passions, et dont on méprisoit tant la vie obscure et retirée : on verra que ce qui se passoit dans le cœur d'une ame fidèle, avoit plus d'éclat et de grandeur que tous ces grands événemens qui se passent sur la terre, méritoit seul d'être écrit dans les livres éternels, et offroit aux yeux de Dieu un spectacle plus digne des Anges et des hommes, que les victoires et les conquêtes qui remplissent ici-bas la vanité des histoires, auxquelles on élève des monumens pompeux pour en éterniser le souvenir, et qui ne seront plus regardées alors que comme des agitations puériles, ou

le fruit de l'orgueil et des passions humaines. Premier désordre réparé dans ce grand jour : le vice dérobé ici-bas à la honte publique, et la vertu aux éloges qu'elle mérite.

Le second désordre qui naît dans le monde, du mélange des bons et des méchans, est l'inégalité de leurs conditions, et l'injuste échange de leurs destinées. Il en est du siècle présent comme de la statue dont Daniel expliqua le mystère : les Justes, comme une argile que l'on foule aux pieds, ou comme un fer durci par le feu des tribulations, n'y occupent d'ordinaire que les parties les plus basses et les plus méprisables, au lieu que les pécheurs et les mondains, figurés par l'or et par l'argent, vains objets de leurs passions, s'y trouvent presque toujours placés à la tête, et dans les lieux les plus éminens. Or, c'est un désordre; et quoique par là les bons soient exercés, et les pécheurs endurcis; quoique cette confusion de biens et de maux entre dans l'ordre de la Providence, et que par des routes et des ménagemens impénétrables, Dieu s'en serve pour conduire à ses fins le Juste et le pécheur, il faut cependant que le Fils de l'Homme rétablisse toute chose : *Per ipsum instaurare omnia* (*Ephes.* 1; 10); et qu'on voie enfin quelle différence on doit faire de l'impie d'avec l'homme de bien; de celui qui sert le Seigneur, d'avec celui qui le méprise : *Quid sit inter justum et impium*; *et inter servientem Deo*, *et non servientem ei* (*Malach.* 3; 18). Or voilà le spectacle de ce dernier jour : l'ordre sera rétabli; les bons séparés des méchans; les uns placés à la droite, et les autres à la gauche : *Et statuet oves quidem à dextris suis*, *hœdos autem à sinistris* (*Matth.* 25; 33).

Séparation, premièrement, toute nouvelle. On ne vous demandera pas, pour décider du rang que vous devez occuper dans cette formidable scène, votre nom, votre naissance, vos titres, vos dignités; ce n'étoit là qu'une fumée, qui n'avoit de réalité que dans l'erreur publique : on examinera seulement si vous êtes un animal immonde, ou une brebis innocente. On ne séparera pas le prince, du sujet; le noble, du roturier; le pauvre, du puissant; le conquérant, du vaincu : mais la paille, du bon grain; les vases d'honneur, des vases de honte; les boucs, des brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis*, *hœdos autem à sinistris*.

On verra le Fils de l'Homme parcourant des yeux, du haut des airs, les peuples et les nations confondues et assemblées à ses pieds, relisant dans ce spectacle l'histoire de l'Univers, c'est-à-dire, des passions ou des vertus des hommes; on le verra rassembler ses Elus des quatre vents, les choisir de toute langue, de tout état, de toute nation; réunir les enfans d'Israël dispersés dans l'Univers; exposer l'histoire secrète d'un peuple saint et nouveau; produire sur la scène des héros de la foi, jusques-là inconnus au monde; ne plus distinguer les siècles par les victoires des conquérans, par l'établissement ou la décadence des empires, par la politesse ou la barbarie des temps, par les grands hommes qui ont paru dans

chaque âge, mais par les divers triomphes de la grace, par les victoires cachées des Justes sur leurs passions, par l'établissement de son règne dans un cœur, par la fermeté héroïque d'un Fidèle persécuté. Vous le verrez changer la face des choses, créer un nouveau ciel et une nouvelle terre, et réduire cette variété infinie de peuples, de titres, de conditions, de dignités, à un peuple saint et un peuple réprouvé, aux boucs et aux brebis : *Et statuet oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.*

Séparation, secondement, cruelle. On séparera le père de l'enfant; l'ami de son ami; le frère de son frère : l'un sera pris, et l'autre laissé. La mort qui nous ravit les personnes chères, et qui nous fait pousser tant de soupirs et verser tant de larmes, nous laisse du moins une consolation dans l'espérance d'être un jour réunis avec elles. Ici la séparation sera éternelle; il n'y aura plus d'espoir de réunion; nous n'aurons plus de proches, de père, d'enfant, d'ami; plus de liens que les flammes éternelles qui nous uniront pour toujours aux réprouvés.

Séparation, troisièmement, ignominieuse. On est si vif sur une préférence, lorsque dans une occasion d'éclat on nous oublie, on nous laisse confondus dans la foule! on est si touché, lorsque dans la distribution des graces, on voit des subalternes emporter les premières places; nos services oubliés; et ceux, que nous avions toujours vus au-dessous de nous, élevés et placés sur nos têtes! mais c'est dans ce grand jour où la préférence sera accompagnée des circonstances les plus humiliantes pour l'ame criminelle. Vous verrez dans ce silence universel, dans cette attente terrible où chacun sera de la décision de sa destinée, le Fils de l'Homme s'avancer dans les airs, des couronnes dans une main, et la verge de sa fureur dans l'autre, venir enlever à vos côtés un juste dont vous aviez peut-être, ou calomnié l'innocence par des discours téméraires; ou méprisé la vertu par des plaisanteries impies; un Fidèle, qui peut-être étoit né votre sujet; un Lazare, qui vous avoit importuné inutilement du récit de ses besoins et de son indigence; un concurrent que vous aviez toujours regardé d'un œil de mépris, et sur les ruines duquel vos intrigues et vos artifices vous avoient élevé : vous verrez le Fils de l'Homme lui mettre sur la tête une couronne d'immortalité, le faire asseoir à sa droite, tandis que vous, comme le superbe Aman, rejeté, humilié, dégradé, n'aurez plus devant vos yeux que l'appareil de votre supplice.

Oui, M. F., tout ce qu'une préférence peut avoir d'accablant, se trouvera dans celle-ci. Un Sauvage, converti à la foi, trouvera sa place parmi les brebis; et le Chrétien, héritier des promesses, sera laissé parmi les boucs. Le Laïque s'élèvera comme un aigle autour du corps, et le ministre de J. C. restera couvert de honte et d'opprobre sur la terre. L'homme du monde passera à la droite, et le solitaire à la gauche. Le sage, le savant, l'investigateur du siècle sera chassé du côté des animaux immondes; et l'idiot, qui ne

savoit pas même répondre aux bénédictions communes, sera pla
sur un trône de gloire et de lumière. Rahab, une femme pécheres
montera à la céleste Sion, avec les vrais Israélites; et la sœur d
Moïse, et l'épouse de J. C., sera séparée du camp et des tent
d'Israël, et paroîtra couverte d'une lèpre honteuse : *Et statuet ov
quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.* Vous voulez,
mon Dieu, que rien ne manque au désespoir de l'ame infidèle. C
ne sera pas assez de l'accabler sous le poids de son infortune; vo
lui ferez encore un nouveau supplice de la félicité des Justes q
lui seront préférés, et qu'elle verra portés par les Anges dans l
sein de l'immortalité. . . . .

Quel changement de scène dans l'Univers, M. F.! C'est alo
que tous les scandales étant arrachés du royaume de J. C., et l
Justes entièrement séparés des pécheurs, ils formeront une natio
choisie, une race sainte, et l'Eglise des premiers-nés, dont l
noms étoient écrits dans le ciel. C'est alors que le commerce d
méchans, inévitable sur la terre, ne fera plus gémir leur foi,
trembler leur innocence; c'est alors que leur partage n'ayant pl
rien de commun avec les infidèles et les hypocrites, ils ne sero
plus contraints d'être les témoins de leurs crimes, ou quelquefo
même les ministres involontaires de leurs passions; c'est alors q
tous les liens de société, d'autorité, ou de dépendance qui les a
tachoient ici-bas aux impies et aux mondains, étant rompus, ils n
diront plus avec le Prophète : Seigneur, pourquoi prolongez-vo
ici notre exil et notre demeure? notre ame sèche de douleur à l
vue des crimes et des prévarications dont la terre est infectée; c'e
alors enfin que leurs pleurs se changeront en joie, et leurs gémis
semens en action de graces; ils passeront à la droite comme des br
bis, et la gauche sera pour les boucs et pour les impies : *Et statu
oves quidem à dextris suis, hœdos autem à sinistris.* . . . .

La disposition de l'Univers ainsi ordonnée, tous les peuples d
la terre ainsi séparés, chacun immobile à la place qui lui sera tom
bée en partage, la surprise, la terreur, le désespoir, la confusio
peinte sur le visage des uns; sur celui des autres la joie, la sér
nité, la confiance; les yeux des Justes levés en haut vers le Fils d
l'Homme, d'où ils attendent leur délivrance; ceux des impies fix
d'une manière affreuse sur la terre, et perçant presque les abîme
de leurs regards, comme pour y marquer déjà la place qui leur e
destinée; le Roi de gloire, dit l'Evangile, placé au milieu des deu
peuples, s'avancera; et se tournant du côté de ceux qui seront à
droite, avec un air plein de douceur et de majesté, et seul capable d
les consoler de toutes leurs peines passées, il leur dira : *Venez, l
bénis de mon Père, posséder le royaume qui vous a été préparé d
le commencement des siècles* (*Matth.* 25; 34). Les pécheurs vo
avoient toujours regardés comme le rebut et la portion la plus in
tile du monde : qu'ils apprennent aujourd'hui que le monde lu
même ne subsistoit que pour vous, que tout étoit fait pour vou

et que tout a fini dès que votre nombre a été rempli. Sortez enfin d'une terre où vous aviez toujours été étrangers et voyageurs; suivez-moi dans les voies immortelles de ma gloire et de ma félicité, comme vous m'aviez suivi dans celles de mes humiliations et de mes souffrances. Vos travaux n'ont duré qu'un instant; le bonheur dont vous allez jouir ne finira plus : *Venite, benedicti Patris mei, possidete paratum vobis regnum à constitutione mundi* (*Matth.* 25; 34).

Puis se tournant à la gauche, la vengeance et la fureur dans les yeux, lançant çà et là des regards terribles, comme des foudres vengeurs sur cette foule de coupables; d'une voix, dit un Prophète, qui entr'ouvrira les entrailles de l'abîme pour les y engloutir, il dira, non comme sur la croix : Mon Père, pardonnez-leur, parce qu'ils ne savent ce qu'ils font; mais : Retirez-vous, maudits, dans le feu éternel qui est préparé à Satan et à ses anges : vous étiez les élus du monde, vous êtes maudits de mon Père; vos plaisirs ont été rapides et passagers, vos peines seront éternelles : *Discedite à me, maledicti, in ignem æternum qui paratus est diabolo et angelis ejus* (*Matth.* 25; 41). Les Justes alors s'élevant dans les airs, avec le Fils de l'Homme, commenceront à chanter le cantique céleste : Vous êtes riche en miséricorde, Seigneur, et vous avez couronné vos dons, en récompensant nos mérites. Alors les impies maudiront l'auteur de leur être, et le jour fatal qui présida à leur naissance, ou plutôt, ils entreront en fureur contre eux-mêmes, comme les auteurs de leur malheur et de leur perte. Les abîmes s'ouvriront, les cieux s'abaisseront, les réprouvés, dit l'Evangile, iront dans le supplice éternel, et les Justes, dans la vie éternelle : *Ibunt hi in supplicium æternum, justi autem in vitam æternam* (*Matth.* 25; 46). Voilà un partage qui ne changera plus.

Après un récit si formidable, et si propre à faire impression sur les cœurs les plus endurcis, je ne puis finir qu'en vous adressant les mêmes paroles, que Moïse adressa autrefois aux Israélites, après leur avoir exposé les menaces terribles et les promesses consolantes renfermées dans le livre de la loi : Enfans d'Israël, leur disoit ce sage législateur, je vous propose aujourd'hui une bénédiction et une malédiction : *En propono in conspectu vestro hodie benedictionem et maledictionem* (*Deut.* 11; 26); une bénédiction, si vous obéissez aux commandemens du Seigneur votre Dieu : *Benedictionem, si obedieritis mandatis Domini* (*Deut.* 11; 27); et une malédiction, si vous sortez de la voie que je vous montre, pour suivre des dieux étrangers : *Maledictionem, si recesseritis de viâ quam ego nunc ostendo vobis, et ambulaveritis post deos alienos* (*Ibid.* 28).

Voilà, M. F., ce que je vous dis en finissant un sujet si terrible. C'est à vous maintenant à opter et à vous déclarer : voilà la gauche et la droite; les promesses, et les menaces; les bénédictions, et les malédictions. Votre destinée roule sur cette affreuse alternative; ou vous serez du côté de Satan et de ses anges, ou vous serez Elus avec J. C. et ses Saints; il n'y a point ici de milieu : je vous ai

montré la voie qui conduit à la vie, et celle qui mène à la perdition. Dans laquelle des deux marchez-vous? et de quel côté vous trouveriez-vous, si vous paroissiez dans ce moment devant le tribunal redoutable? On meurt comme on a vécu : craignez que votre destinée d'aujourd'hui ne soit votre destinée éternelle. Sortez dès à présent des voies des pécheurs ; commencez à vivre comme les Justes, si vous voulez dans ce dernier jour être placés à la droite, et monter avec eux dans le séjour de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE SECOND DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES AFFLICTIONS.

Beatus qui non fuerit scandalisatus in me.

Heureux celui qui ne prendra point de moi un sujet de chute et de scandale. Matt. 11; 6.

Sire,

C'est donc un bonheur, et un bonheur rare, de n'être point scandalisé de J. C. Mais, qu'y avoit-il, et que pouvoit-il y avoir dans celui qui est la sagesse même, la splendeur du Père, et l'image substantielle de toutes les perfections; que pouvoit-il y avoir qui pût être pour les hommes un sujet de scandale? sa croix, M. T. C. F., oui sa croix, qui fut autrefois le scandale du Juif, et qui est et sera, dans toute la suite des siècles, le scandale de la plupart des Chrétiens. Mais, quand je dis que la croix du Sauveur est le scandale de la plupart des Chrétiens, je n'entends pas seulement la croix qu'il a portée, j'entends sur-tout celle qu'il nous oblige de porter à son exemple, sans laquelle il refuse de nous reconnoître pour ses disciples, et de partager avec nous la gloire, dans laquelle il n'est entré lui-même que par la croix.

Voilà ce qui nous révolte, et ce que nous trouvons à redire dans notre divin Sauveur : nous voudrions que, puisqu'il falloit qu'il souffrît, ses souffrances eussent été pour nous comme un titre d'exemption, et nous eussent mérité le privilége de ne point souffrir avec lui. Détrompons-nous, M. T. C. F. La seule chose qui dépende de nous,

c'est de rendre nos souffrances méritoires : mais souffrir, ou ne pas souffrir, n'est point laissé à notre choix. La Providence a dispensé avec tant de sagesse les biens et les maux de cette vie, que chacun dans son état, quelque heureuse qu'en paroisse la destinée, trouve des croix et des amertumes qui en balancent toujours les plaisirs. Il n'est point de parfait bonheur sur la terre, parce que ce n'est pas ici le temps des consolations, mais le temps des peines : l'élévation a ses assujettissemens et ses inquiétudes ; l'obscurité, ses humiliations et ses mépris ; le monde, ses soucis et ses caprices ; la retraite, ses tristesses et ses ennuis ; le mariage, ses antipathies et ses fureurs ; l'amitié, ses pertes ou ses perfidies ; la piété elle-même, ses répugnances et ses dégoûts : enfin, par une destinée inévitable aux enfans d'Adam, chacun trouve ses propres voies semées de ronces et d'épines. La condition la plus heureuse en apparence a ses amertumes secrètes qui en corrompent toute la félicité : le trône est le siége des chagrins, comme la dernière place ; les palais superbes cachent des soucis cruels, comme le toit du pauvre et du laboureur ; et de peur que notre exil ne nous devienne trop aimable, nous y sentons toujours, par mille endroits, qu'il manque quelque chose à notre bonheur.

Cependant, destinés à souffrir, nous ne pouvons aimer les souffrances ; toujours frappés de quelque affliction, nous ne saurions nous faire un mérite de nos peines ; jamais heureux, nos croix devenues nécessaires ne sauroient du moins nous devenir utiles. Nous sommes ingénieux à nous priver nous-mêmes de tout le mérite de nos souffrances. Tantôt nous cherchons dans la foiblesse de notre propre cœur, l'excuse de nos sensibilités et de nos murmures ; tantôt dans l'excès ou le caractère de nos afflictions ; tantôt enfin, dans les obstacles qu'elles nous paroissent mettre à notre salut : c'est-à-dire, tantôt nous nous plaignons que nous sommes trop foibles pour soutenir tranquillement nos peines ; tantôt que nos peines elles-mêmes sont trop excessives ; tantôt qu'il n'est pas possible dans cet état de penser au salut.

Et voilà les trois prétextes qu'on oppose tous les jours dans le monde à l'usage chrétien des afflictions : le prétexte de la propre foiblesse ; le prétexte de l'excès ou de la nature de nos afflictions ; le prétexte des obstacles qu'elles semblent mettre à notre salut. Ce sont ces prétextes qu'il faut confondre, en leur opposant les règles de la foi. Appliquez-vous, qui que vous soyez, et apprenez que ce qui damne la plupart des hommes, ne sont pas les plaisirs seulement ; hélas ! ils sont si rares sur la terre, et le dégoût les suit de si près : c'est encore l'usage peu chrétien qu'ils font de leurs peines. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Le langage le plus commun des ames que le Seigneur afflige, est d'alléguer leur propre foiblesse, pour justifier l'usage peu chrétien qu'elles font de leurs afflictions. On avoue et l'on se plaint, qu'on

n'est pas né assez fort pour y conserver un cœur soumis et tranquille; que rien n'est plus heureux que de pouvoir être insensible; que ce caractère nous sauve bien des peines et des chagrins inévitables dans la vie; mais que nous ne nous faisons pas à nous-mêmes un cœur à notre gré; que la religion ne rend pas durs et philosophes, ceux qui sont nés avec des sentimens plus tendres et plus humains; et que le Seigneur est trop juste pour nous faire un crime de nos malheurs mêmes.

Mais, pour confondre ici une illusion si commune et si indigne de la piété, remarquez d'abord, M. F., que lorsque J. C. a ordonné à tous les Fidèles de porter avec soumission et avec amour les croix que sa bonté nous ménage, il n'a pas ajouté que cet ordre si juste, si consolant, si conforme à ses exemples, ne regarderoit que les ames dures et insensibles. Il n'a pas distingué entre ses Disciples, ceux que la nature, l'orgueil, ou les réflexions avoient rendus plus fermes et plus constans, de ceux que la tendresse et l'humanité avoient fait naître plus sensibles, pour faire aux premiers un devoir d'une patience et d'une insensibilité qui ne leur coûte presque rien, et en dispenser les autres à qui elle devient plus difficile.

Au contraire, ses règles divines sont des remèdes; et plus nous en paroissons éloignés par le caractère de notre cœur, plus elles sont faites pour nous, et nous deviennent nécessaires. C'est parce que vous êtes foible, et que les moindres contradictions trouvent toujours votre cœur plus vif, et plus révolté contre les souffrances, que le Seigneur doit vous faire passer par des tribulations et des amertumes; car, ce ne sont pas les forts qui ont besoin d'être éprouvés, ce sont les foibles.

En effet, qu'est-ce qu'être foible et sensible? c'est s'aimer excessivement soi-même; c'est donner presque tout à la nature, et rien à la foi; c'est se laisser conduire par la vivacité de ses penchans; et ne vivre que pour jouir de son repos et de soi-même, comme de la seule félicité de l'homme. Or, dans cet état, et avec ce fonds excessif d'amour du monde et de vous-même, si le Seigneur ne ménageoit des afflictions à votre foiblesse; s'il ne frappoit votre corps d'une langueur habituelle, qui vous rend le monde insipide, s'il ne vous préparoit des pertes et des chagrins, qui vous font une bienséance de la régularité et de la retraite, s'il ne renversoit certains projets, qui, laissant votre fortune plus obscure, vous éloignent des grands périls; s'il ne vous plaçoit en certaines situations où des devoirs tristes et inévitables occupent vos plus beaux jours; en un mot, s'il ne mettoit, entre votre foiblesse et vous, une barrière qui vous retient et qui vous arrête: hélas! votre innocence auroit bientôt fait naufrage; vous auriez bientôt abusé de la paix et de la prospérité, vous, qui ne trouvez pas même de sûreté au milieu des afflictions et des peines. Et puisque affligés et séparés du monde et des plaisirs, vous ne pouvez revenir à Dieu, que seroit-ce si une situation plus heureuse ne laissoit plus d'autre frein à vos désirs, que vous-mêmes?

La même foiblesse, et le même poids d'amour-propre, qui nous rend si sensibles à la douleur et à l'affliction, nous rendroit encore plus sensibles au danger des plaisirs et des prospérités humaines.

Ainsi, ce n'est pas excuser nos découragemens et nos murmures, d'avouer que nous sommes foibles, et peu propres à porter les coups dont Dieu nous frappe. La foiblesse de notre cœur ne vient que de la foiblesse de notre foi : une ame chrétienne doit être une ame forte; à l'épreuve, dit l'Apôtre, des persécutions, des opprobres, des infirmités, de la mort même. Elle peut être opprimée, continue l'Apôtre, mais elle ne sauroit être abattue; on peut lui ravir ses biens, sa réputation, son repos, sa fortune, sa vie même, mais on ne peut lui ravir le trésor de la foi et de la grace, qu'elle porte caché au fond de son cœur, et qui la console abondamment de toutes ces pertes frivoles et passagères; on peut lui faire répandre des larmes de sensibilité et de tristesse (car la religion n'éteint pas les sentimens de la nature); mais son cœur désavoue à l'instant sa foiblesse, et fait de ses larmes charnelles, des larmes de pénitence et de piété. Que dis-je? une ame chrétienne se réjouit même dans les tribulations: elle les regarde comme les marques de la bienveillance de Dieu sur elle, comme le gage précieux des promesses futures, comme les traits heureux de sa ressemblance avec J. C., et qui, dès cette vie, lui donnent comme un droit assuré à sa gloire immortelle. Etre foible, et révolté contre l'ordre de Dieu, dans les souffrances, c'est avoir perdu la foi et n'être plus chrétien.

J'avoue qu'il est des cœurs plus tendres et plus sensibles à la douleur, mais cette sensibilité ne leur est laissée que pour augmenter le mérite de leur souffrance, et non pour excuser leur révolte et leurs murmures. Ce n'est pas le sentiment, c'est l'usage déréglé de la douleur que l'Evangile condamne. Plus même nous naissons sensibles à nos peines, plus nous devons l'être aux consolations de la foi. La même sensibilité qui ouvre nos cœurs au chagrin qui accable, doit les ouvrir à la grace qui soutient et qui console : les afflictions trouvent bien plus de ressource dans un bon cœur, parce que la grace y trouve plus d'accès; les douleurs immodérées sont plutôt les suites de l'emportement, que de la bonté du cœur; et ne pouvoir se soumettre à Dieu, ni se consoler dans ses peines, ce n'est pas être tendre et sensible, c'est être farouche et désespéré.

De plus, tous les préceptes de l'Evangile demandent de la force; et si vous n'en avez pas assez pour soutenir avec soumission les croix dont il plaît au Seigneur de vous affliger, vous n'en avez pas assez non plus pour l'observance des autres devoirs que la doctrine de J. C. vous prescrit. Il faut de la force pour pardonner une injure; pour dire du bien de ceux qui nous calomnient; pour cacher les défauts de ceux qui veulent même flétrir nos vertus. Il faut de la force pour fuir un monde qui nous plaît; pour s'arracher à des plaisirs où tous nos penchans nous entraînent; pour résister à des exemples que la foule autorise, et dont l'usage a presque fait des lois. Il faut de la

force pour user chrétiennement de la prospérité; pour être humble dans l'élévation, mortifié dans l'abondance, pauvre de cœur au milieu des biens périssables, détaché de tout lorsqu'on possède tout, plein de désir pour le ciel au milieu de tous les plaisirs et de toutes les félicités de la terre. Il faut de la force pour se vaincre soi-même; pour réprimer un désir qui s'élève; pour étouffer un sentiment qui plaît; pour ramener sans cesse à la règle, un cœur qui s'en écarte sans cesse. Enfin, parcourez tous les préceptes de l'Evangile, il n'en est pas un seul, qui ne suppose une ame forte et généreuse : par-tout, il faut se faire violence à soi-même; par-tout, le royaume de Dieu est un champ qu'il faut défircher; une vigne où il faut porter le poids du jour et de la chaleur; une carrière où il faut vaillamment et continuellement combattre; en un mot, le Disciple de J. C. ne sauroit jamais être foible sans être vaincu; et jusqu'aux moindres obligations de la foi, tout coûte, tout porte le caractère de la croix, qui en est l'esprit dominant : si vous manquez un instant de force, vous êtes perdu. Dire donc que l'on est foible, c'est dire que l'Evangile tout entier n'est pas fait pour nous; et qu'on ne peut être non-seulement ni soumis, ni patient, mais encore ni chaste, ni humble, ni désintéressé, ni mortifié, ni doux, ni charitable.

Mais, outre cela, M. F., quelque foibles que nous puissions être, nous devons avoir cette confiance en la bonté de notre Dieu, que nous ne sommes jamais éprouvés, affligés, tentés au-delà de nos forces; que le Seigneur proportionne toujours les afflictions à notre foiblesse; qu'il répand ses châtimens, comme ses faveurs, avec poids et avec mesure; qu'en nous frappant il ne veut pas nous perdre, mais nous purifier et nous sauver; qu'il nous aide lui-même à porter les croix que lui-même nous impose; qu'il nous châtie en père, et non pas en juge; que la même main qui nous frappe, nous soutient; que la même verge qui fait la plaie, y porte l'huile et le miel qui l'adoucit. Il connoît le caractère de nos cœurs, et jusqu'où va notre foiblesse; et comme il veut nous sanctifier, en nous affligeant, et non pas nous perdre, il sait jusqu'où il doit appesantir sa main, pour ne rien diminuer d'un côté de notre mérite, si les souffrances étoient trop légères; et pour ne pas aussi, de l'autre, nous le faire perdre tout-à-fait, si elles étoient trop au-dessus de nos forces.

Eh! quel autre dessein pourroit-il avoir, en répandant des amertumes sur notre vie? Est-il un Dieu cruel, qui ne se plaise que dans l'infortune de ses créatures? Est-il un tyran barbare, qui ne trouve sa grandeur et sa sûreté que dans les larmes et le sang des sujets qui l'adorent? Est-il un maître envieux et chagrin, et qui ne puisse goûter de félicité, tandis qu'il la partage avec ses esclaves? Faut-il que nous souffrions, que nous gémissions, que nous périssions, afin qu'il soit heureux? C'est donc pour nous seuls qu'il nous punit et qu'il nous châtie : sa tendresse souffre, pour ainsi dire de nos maux; mais, comme son amour est un amour juste et éclairé, il aime encore mieux nous laisser souffrir, parce qu'il prévoit qu'en terminant

nos peines, il augmenteroit nos misères. C'est un médecin tendre, dit saint Augustin, qui a pitié, à la vérité, des cris et des souffrances de son malade; mais qui, malgré ses cris, coupe jusqu'au vif tout ce qu'il trouve de corrompu dans sa plaie : il n'est jamais plus doux et plus bienfaisant que lorsqu'il paroît plus sévère; et il faut bien que les afflictions nous soient utiles et nécessaires, puisqu'un Dieu si bon et si clément peut se résoudre à nous affliger.

Il est écrit que Joseph, élevé aux premières places de l'Egypte, ne pouvoit presque s'empêcher de répandre des larmes, et sentoit renouveler toute sa tendresse pour ses frères, dans le temps même qu'il affectoit de leur parler plus durement, et qu'il feignoit de ne pas les connoître : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur,... avertitque se parumper, et flevit.* (*Gen.* 42; 7, 24). C'est ainsi que J. C. nous châtie. Il fait semblant, si j'ose parler ainsi, de ne pas reconnoître en nous ses cohéritiers et ses frères : il nous frappe et nous traite durement, comme des étrangers, mais cette contrainte coûte à son amour; il ne peut soutenir long-temps ce caractère de sévérité, qui lui est comme étranger; ses graces viennent bientôt adoucir ses coups; il se montre bientôt tel qu'il est; et son amour ne tarde pas de trahir ces apparences de rigueur et de colère : *Quasi ad alienos duriùs loquebatur,... avertitque se parumper, et flevit.* Jugez si les coups qui partent d'une main si amie et si favorable, peuvent n'être pas proportionnés à notre foiblesse.

N'accusons donc de nos impatiences et de nos murmures, que la corruption, et non pas la foiblesse de notre cœur. Des filles foibles n'ont-elles pas autrefois défié toute la barbarie des tyrans? Des enfans, avant même que d'avoir appris à soutenir les travaux de la vie, n'ont-ils pas couru avec joie affronter les rigueurs de la plus affreuse mort? Des vieillards, succombant déjà sous le poids de leur propre corps, n'ont-ils pas senti renouveler leur jeunesse comme celle de l'aigle, au milieu des tourmens d'un long martyre? Vous êtes foible? mais c'est cette foiblesse même qui est glorieuse à la foi, et à la religion de J. C.; c'est pour cela même que le Seigneur vous a choisi, afin de faire connoître en vous combien la grace est plus forte que la nature. Si vous étiez né avec plus de force et de fermeté, vous ne feriez pas tant d'honneur à la puissance de la grace; on attribueroit à l'homme une patience, qui doit être un don de Dieu : ainsi plus vous êtes foible, plus vous devenez un instrument propre aux desseins et à la gloire du Seigneur. Il n'a jamais choisi que des personnes foibles, quand il a voulu appesantir sa main sur elles; afin que l'homme ne s'attribuât rien à lui-même, et pour confondre, par l'exemple de leur fermeté, la vaine constance des Sages et des Philosophes. Ses disciples n'étoient que de foibles agneaux, lorqu'il les envoya dans l'Univers, et qu'il les exposa au milieu des loups. Les Agnès, les Luce, les Cécile rendoient gloire à Dieu dans leur foiblesse à la force de sa grace, et à la vérité de sa doctrine. Ce sont ces vases de terre que le Seigneur prend plaisir de briser,

force pour user chrétiennement
dans l'élévation, mortifié dans l'a
lieu des biens périssables, détach
plein de désir pour le ciel au mili
les félicités de la terre. Il faut de
pour réprimer un désir qui s'él
plait; pour ramener sans cesse
sans cesse. Enfin, parcourez to
est pas un seul, qui ne supp
tout, il faut se faire violence
Dieu est un champ qu'il faut
le poids du jour et de la ch
ment et continuellement co
ne sauroit jamais être foible
obligations de la foi, tout
qui en est l'esprit domina
vous êtes perdu. Dire dou
gile tout entier n'est pas
seulement ni soumis, ni p
ni désintéressé, ni mortifi

Mais, outre cela, M. F
nous devons avoir cette
nous ne sommes jamais
forces; que le Seigneur
foiblesse; qu'il répand s
et avec mesure; qu'en n
nous purifier et nous s
croix que lui-même no
pas en juge; que la mêm
la même verge qui fait
doucit. Il connoit le c
foiblesse; et comme il
non pas nous perdre,
pour ne rien diminue
étoient trop légères;
perdre tout-à-fait,

Eh! quel autre de
turnes sur notre vie?
l'infortune de ses cré
sa grandeur et sa
qui l'adorent? Est-il
goûter de félicité,
que nous souffrions
qu'il soit heureux
qu'il nous châtie:
mais, comme so
core mieux nous

..ères et si peu battues. Cette singularité de malheurs ..eux de notre foi une distinction qui nous console : il ..duit les siens, en matière d'afflictions, comme sur .., par des voies nouvelles et extraordinaires. Quelles ..stes et surprenantes dans la vie d'un Noé, d'un Loth, .., d'un Moïse, d'un Job? Suivez de siècle en siècle l'his..stes, vous y trouverez toujours dans les contradictions ..éprouvés, je ne sais quoi d'incroyable et de singulier, ..révolté depuis la crédulité des âges suivans. Ainsi, moins ..ns ressemblent à celles des autres hommes, plus vous de..arder comme les afflictions des élus de Dieu : elles sont ..du caractère des Justes; elles entrent dans cette tradition ..tés singulières, qui forment leur histoire depuis le com..nt des siècles. Des batailles perdues, lors même que la vic..s paroissoit assurée; des villes imprenables tombées à la ..e seule de nos ennemis; des Etats, et des Provinces conquises ..s; un Royaume le plus florissant de l'Europe, frappé de tous ..ux que Dieu peut verser sur les peuples dans sa colère; la .. remplie de deuil, et toute la Race royale presque éteinte : .., SIRE, ce que le Seigneur, dans sa miséricorde, réservoit à ..re piété, et les malheurs singuliers qu'il vous préparoit, pour ..ier les prospérités d'un règne le plus glorieux dont il soit parlé ..s nos histoires. Les événemens pompeux et singuliers qui ont ..agé toute votre vie, vous ont rendu le plus grand Roi que la ..archie et les autres Nations même aient jamais vu sur le trône; ..ingularité des événemens malheureux dont Dieu vous afflige, ne .. destinés, par la soumission et la constance chrétienne avec la..lle nous vous les voyons soutenir, qu'à vous rendre un aussi ..nd Saint, que vous avez été un grand Roi. Il falloit que tout fût ..gulier dans votre règne, les prospérités et les malheurs; afin que ..n ne manquât à votre gloire devant les hommes, et à votre piété ..vant Dieu. C'est un grand exemple que sa bonté préparoit à notre ..cle.

Et voilà, mon cher Auditeur, de quoi vous instruire et vous ..nfondre en même-temps. Vous vous plaignez de l'excès de vos ..alheurs et de vos peines : mais regardez au-dessus de vous, et ..yez si le sujet est excusable de se plaindre et de murmurer, tan..s que le maître, encore moins épargné, est soumis et tranquille. ..us Dieu vous afflige : plus il vous aime, plus il est attentif sur ..us. Des malheurs plus ordinaires auroient pu vous paroître les ..ites des causes purement naturelles; et quoique tous les événemens ..ient conduits par les ressorts secrets de sa Providence, vous auriez ..ut-être eu lieu de croire que le Seigneur n'avoit pas des vues par..culières sur vous, en ne vous ménageant que certaines afflictions ..ui arrivent tous les jours au reste des hommes. Mais, dans la si..uation accablante et singulière où il vous place, vous ne pouvez plus vous dissimuler à vous-même qu'il n'ait les yeux sur vous seul, et que vous ne soyez l'objet singulier de ses desseins de miséricorde.

Or, quoi de plus consolant dans nos peines? Dieu me voit : il compte mes soupirs; il pèse mes afflictions; il regarde couler mes larmes; il les rapporte à ma sanctification éternelle. Depuis qu'il a appesanti sa main sur moi d'une manière si singulière, et qu'il semble ne me laisser plus ici-bas de ressource, je commence à devenir un spectacle plus digne de ses soins et de ses regards. Ah! si je jouissois encore d'une situation heureuse et tranquille, il n'auroit plus les yeux sur moi : il m'oublieroit; et je serois confondu devant lui avec tant d'autres qui vivent heureux sur la terre. Aimables souffrances, qui, en me privant de tous les secours humains, me rendent mon Dieu, et en font l'unique ressource de mes peines! précieuses afflictions, qui, en me faisant oublier des créatures, font que je deviens l'objet continuel du souvenir et des miséricordes de mon Seigneur!

Je pourrois vous répondre en second lieu, que des calamités communes et passagères, n'auroient réveillé notre foi que pour un instant. Nous aurions bientôt trouvé dans tout ce qui nous environne, mille ressources qui nous auroient fait oublier cette légère infortune : les plaisirs, les consolations humaines, les événemens nouveaux, que la figure du monde offre sans cesse à nos yeux, auroient bientôt charmé notre tristesse, nous auroient bientôt rendu le goût du monde et de ses vains amusemens; et notre cœur, toujours d'intelligence avec tous les objets qui le flattent, se seroit bientôt lassé de ses soupirs et de sa douleur. Mais le Seigneur, en nous ménageant des chagrins, où la Religion toute seule peut devenir notre ressource, a voulu nous interdire tout retour vers le monde; il a voulu mettre, entre notre foiblesse et nous, une barrière, que ni les temps, ni les événemens, ne pussent plus ébranler; il a prévenu notre inconstance, en nous rendant nécessaires des précautions, qui peut-être ne nous auroient pas toujours paru également utiles. Il lisoit dans le caractère de notre cœur, que notre fidélité à fuir les périls, et à nous séparer du monde, n'iroit pas plus loin que notre tristesse; que le même moment qui nous verroit consolés, nous verroit changés; qu'en oubliant nos chagrins, nous aurions bientôt oublié nos résolutions saintes; et que des afflictions passagères ne nous auroient faits que des Justes passagers. Il a donc établi la durée de notre piété sur celle de nos souffrances : il a mis des peines fixes et constantes, pour garans de la constance de notre foi; et de peur qu'en laissant notre ame entre nos mains, nous ne la rendissions encore au monde, il a voulu la mettre en sûreté, en l'attachant pour toujours au pied de la croix. Nous sentons bien nous-mêmes qu'il nous falloit un grand coup pour nous réveiller de notre léthargie; que les afflictions légères dont le Seigneur s'étoit jusques-là servi pour nous visiter, n'avoient été pour nous que des leçons foibles et impuissantes; et qu'à peine nous avoit-il frappés, que nous avions oublié la main qui nous avoit fait une plaie si salutaire. De quoi me plaindrois-je donc, ô mon Dieu! l'excès que je trouve dans mes peines est un excès de vos miséricordes. Je ne pense pas que moins

vous épargnez le malade, plus vous avancez la guérison de ses maux; et que la rigueur de vos coups fait toute l'utilité et toute la sûreté de nos peines. Ce sera donc désormais ma plus douce consolation, Seigneur, dans l'état affligeant où votre Providence m'a placé, de penser que du moins vous ne m'épargnez pas; que vous mesurez vos rigueurs et vos remèdes sur mes besoins, et non pas sur mes désirs; et que vous avez plus d'égard à la sûreté de mon salut, qu'à l'injustice de mes plaintes : *Et hæc mihi sit consolatio, ut affligens me dolore, non parcat* (*Job.* 6; 10).

Je pourrois vous répondre encore : Entrez en jugement avec le Seigneur, vous qui vous plaignez de l'excès de vos peines; mettez dans une balance, d'un côté vos crimes, de l'autre vos afflictions; mesurez la rigueur de ses châtimens sur l'énormité de vos offenses; comparez ce que vous souffrez, avec ce que vous méritez de souffrir; voyez si vos peines vont aussi loin que vos plaisirs insensés l'ont été: si la vivacité et la durée de vos douleurs, répond à celle de vos voluptés profanes; si l'état de contrainte où vous vivez, égale la licence et l'égarement de vos premières mœurs; si la privation des créatures, que vous souffrez, répare l'usage injuste que vous en avez fait autrefois. Reprochez hardiment au Seigneur son injustice, si vos peines l'emportent sur vos iniquités : vous jugez de vos souffrances par vos penchans, mais jugez-en par vos crimes. Quoi! il n'y a pas eu peut-être un seul moment dans votre vie mondaine, qui ne vous ait rendu digne d'un malheur éternel; et vous murmurez contre la bonté d'un Dieu, qui veut bien changer ces flammes éternelles, que vous avez tant de fois méritées, en quelques peines rapides et passagères, et auxquelles même les consolations de la foi vous offrent tant de ressources!

Quelle injustice! quelle ingratitude! Eh! prenez garde, âme infidèle, que le Seigneur ne vous exauce dans sa colère; prenez garde qu'il ne punisse vos passions, en vous ménageant ici-bas tout ce qui les favorise : que vous ne soyez pas trouvé digne à ses yeux de ces afflictions temporelles; qu'il ne vous réserve pour le temps de sa justice et de ses vengeances; et qu'il ne vous traite comme ces victimes infortunées, qu'on n'orne de fleurs, qu'on ne ménage et qu'on n'engraisse avec tant de soins, que parce qu'on les destine au sacrifice, et que le glaive qui va les égorger, et le bûcher qui doit les consumer, est déjà tout prêt sur l'autel. Il est terrible dans ses dons comme dans sa colère, et puisqu'il faut que le crime soit puni, ou par des supplices passagers ici bas, ou par des douleurs éternelles après cette vie, rien ne doit paroître plus effrayant aux yeux de la foi, que d'être pécheur, et de vivre heureux sur la terre.

Grand Dieu! que ce soit donc ici pour moi le temps de vos vengeances! et puisque mes crimes ne sauroient être impunis, hâtez-vous, Seigneur, de satisfaire votre justice. Plus vous m'épargnerez ici-bas, plus vous me paroîtrez un Dieu terrible, qui ne veut point me quitter pour quelques afflictions passagères, et dont la colère ne

peut être apaisée que par mon infortune éternelle. N'écoutez plus les cris de ma douleur, et les plaintes d'un cœur corrompu, qui ne connoît pas ses intérêts véritables. Je désavoue, Seigneur, ces soupirs trop humains, que la tristesse de mon état m'arrache tous les jours encore; ces larmes charnelles, que l'affliction me fait si souvent répandre en votre présence. N'exaucez pas les vœux que je vous ai jusqu'ici adressés pour obtenir la fin de mes peines ; achevez plutôt de vous venger ici-bas ; ne réservez rien pour cette éternité terrible, où vos châtimens seront sans fin et sans mesure. Soutenez seulement ma foiblesse : et en répandant des amertumes sur ma vie, répandez-y ces graces qui consolent, et qui dédommagent avec tant d'usure un cœur affligé.

A toutes ces vérités si consolantes pour une ame affligée, je pourrois encore ajouter, M. F., que nos peines ne nous paroissent excessives que par l'excès de la corruption de notre cœur; que c'est la vivacité de nos passions, qui forme celle de nos souffrances; que nos pertes ne deviennent si douloureuses, que par les attachemens outrés qui nous lioient aux objets perdus; qu'on n'est vivement affligé, que lorsqu'on étoit vivement attaché; et que l'excès de nos afflictions est toujours la peine de l'excès de nos amours injustes. Je pourrois ajouter que tout ce qui nous regarde, nous le grossissons toujours; que cette idée même de singularité dans nos malheurs, flatte notre vanité, en même temps qu'elle autorise nos murmures; que nous ne voulons jamais ressembler aux autres; que nous trouvons une manière de plaisir secret à nous persuader que nous sommes seuls de notre espèce : nous voudrions que tous les hommes ne fussent occupés que de nos malheurs, comme si nous étions les seuls malheureux de la terre. Oui, M. F., les maux d'autrui ne sont rien à nos yeux : nous ne voyons pas que tout ce qui nous environne est presque plus malheureux que nous; que nos afflictions ont mille ressources qui manquent à bien d'autres; que dans des infirmités habituelles, nous trouvons dans l'abondance des biens, et dans le nombre des personnes attentives à nos besoins, mille consolations refusées à tant d'autres malheureux; que dans la perte d'une personne chère, il nous reste dans la situation où la Providence nous a placés, mille endroits qui peuvent en adoucir l'amertume; que dans des dissentions domestiques, nous retrouvons dans la tendresse et dans la confiance de nos amis, les douceurs que nous ne saurions trouver parmi nos proches; que dans une préférence injuste, l'estime du public nous venge de l'injustice de nos maîtres; enfin, que nous trouvons mille dédommagemens humains à nos malheurs; et que si l'on mettoit dans une balance, d'un côté nos consolations, de l'autre nos peines, nous verrions qu'il reste encore dans notre état, plus de douceurs capables de nous corrompre, que de croix propres à nous sanctifier.

Aussi, M. F., il n'est presque que les Grands et les heureux du monde, qui se plaignent de l'excès de leurs malheurs et de leurs peines. Des infortunés, qui naissent et qui vivent dans la misère et

dans l'accablement, passent dans le silence et dans l'oubli presque de leurs peines, leurs jours malheureux; la plus petite lueur de soulagement et de repos, leur redonne la sérénité et l'allégresse; les plus légères douceurs dont on console leurs peines, les leur font oublier; un moment de plaisir les dédommage d'une année entière de souffrances: tandis qu'on voit ces ames heureuses et sensuelles, au milieu de leur abondance, compter pour un malheur inoui un seul désir contredit; se faire de l'ennui et de la satiété même des plaisirs, un triste martyre; trouver dans des maux imaginaires, la source de mille chagrins réels; sentir plus vivement la douleur d'un poste manqué, que le plaisir de tous ceux qu'elles occupent; enfin regarder tout ce qui trouble tant soit peu leur félicité sensuelle, comme la dernière des infortunes.

Oui, M. F., ce sont les Grands et les Puissans, qui seuls se plaignent; qui se croient toujours les seuls malheureux; qui n'ont jamais assez de consolateurs; qui au plus léger contre-temps voient rassembler autour d'eux non-seulement tous ces amis mondains que leur rang et leur fortune leur donne, mais encore tous ces ministres pieux et éclairés, que l'estime publique distingue, et dont les saintes instructions seroient bien mieux placées auprès de tant d'autres malheureux auxquels toutes les ressources du monde et de la Religion manquent, et auxquels aussi elles seroient plus utiles. Mais, M. F., devant le Tribunal de J. C., on comparera vos afflictions avec celles de tant d'infortunés qui vous environnent, et dont les malheurs sont d'autant plus affreux, qu'ils sont plus obscurs et plus oubliés: et alors on vous demandera, si c'étoit à vous à murmurer et à vous plaindre; on vous demandera, si vous deviez tant faire valoir des calamités, qui auroient été des consolations pour beaucoup d'autres; on vous demandera, s'il falloit tant murmurer contre un Dieu, qui vous traitoit avec tant d'indulgence, tandis qu'il appesantissoit sa main sur une infinité de malheureux; on vous demandera, s'ils avoient moins de droit aux biens et aux plaisirs de la terre que vous; si leur ame étoit moins noble et moins précieuse devant Dieu que la vôtre; en un mot, s'ils étoient ou plus criminels, ou d'une autre nature que vous.

Hélas! M. F., non-seulement c'est l'amour excessif de nous-mêmes, mais encore c'est notre dureté pour nos frères, qui grossit à nos yeux nos propres malheurs. Entrons quelquefois sous ces toits pauvres et dépourvus, où la honte cache des misères si affreuses et si touchantes; allons dans ces asiles de miséricorde, où toutes les calamités paroissent rassemblées: c'est là que nous apprendrons ce que nous devons penser de nos afflictions; c'est là que touchés de l'excès de tant malheurs, nous rougirons de donner encore des noms à la légéreté des nôtres; c'est là que nos murmures contre le ciel se changeront en des actions de graces, et que moins occupés des croix légères que le Seigneur nous envoie, que de tant d'autres qu'il nous épargne, nous commencerons à craindre son indulgence, loin de nous plaindre de sa sévérité. Mon Dieu! que le jugement des Grands et des Puissans sera formidable,

puisque, outre l'abus inévitable de leur prospérité, les afflictions qui auroient dû en sanctifier encore l'usage et en expier les abus, deviendront elles-mêmes leurs plus grands crimes!

Mais comment se servir des afflictions, pour sanctifier les périls de son état, et pour opérer son salut, puisqu'elles y paroissent mettre des obstacles invincibles? C'est ici le dernier prétexte, tiré de l'incompatibilité que les afflictions semblent avoir avec notre salut.

TROISIEME PARTIE.

Il est assez surprenant que la corruption du cœur humain trouve dans les souffrances mêmes des obstacles de salut, et que des Chrétiens ne justifient tous les jours leurs murmures contre la sagesse et la bonté de Dieu, qu'en l'accusant de leur envoyer des croix incompatibles avec leur salut éternel. Cependant, rien n'est plus commun dans le monde que ce langage injuste : et lorsque nous exhortons les ames que Dieu afflige, à faire de ces afflictions passagères le prix du ciel et de l'éternité, elles nous répondent que dans cet état d'accablement on n'est capable de rien; que les contradictions au milieu desquelles on vit, aigrissent l'esprit et révoltent le cœur, loin de rappeler à l'ordre et au devoir; et qu'il faut être tranquille pour penser à Dieu.

Or, je dis que de tous les prétextes dont on se sert pour justifier l'usage peu chrétien des afflictions, c'est ici le plus insensé et le plus coupable. Le plus coupable : car c'est blasphémer contre la Providence, de prétendre qu'elle vous place dans des situations incompatibles avec votre salut. Tout ce qu'elle fait ou permet ici-bas, elle ne le fait ou ne le permet, que pour faciliter aux hommes les voies de la vie éternelle; tous les événemens agréables ou fâcheux, qui doivent remplir le cours de notre destinée, elle ne nous les a préparés que comme des moyens de salut et de sanctification; tous ses desseins sur nous se rapportent à cette fin unique; tout ce que nous sommes, même dans l'ordre de la nature, notre naissance, notre fortune, nos talens, notre siècle, nos dignités, nos protecteurs, nos sujets, nos maîtres; tout cela, dans ses vues de miséricorde sur nous, est entré dans les desseins impénétrables de notre sanctification éternelle. Tout ce monde visible lui-même, n'est fait que pour le siècle à venir; tout ce qui passe a ses rapports secrets avec ce siècle éternel, où rien ne passera plus; tout ce que nous voyons n'est que la figure et l'attente des choses invisibles. Le monde n'est digne des soins d'un Dieu sage et miséricordieux, qu'autant que par des rapports secrets et adorables, ses diverses révolutions doivent former cette Eglise du Ciel, cette assemblée immortelle d'Elus, où il sera éternellement glorifié : il n'agit dans le temps que pour l'éternité; il est même en cela le modèle que nous devons suivre. Prétendre donc qu'il nous place dans des situations, non-seulement qui n'ont aucun rapport, mais même qui sont incompatibles avec nos intérêts éternels, c'est en faire un Dieu temporel, et blasphémer contre sa sagesse adorable.

Mais non-seulement rien n'est plus coupable que ce prétexte, je dis encore que rien n'est plus insensé; car une ame ne revient à Dieu, que lorsqu'elle se détache de ce monde misérable; et rien ne la détache plus efficacement de ce monde misérable, dit S. Augustin, que lorsque le Seigneur répand sur ses plaisirs dangereux des amertumes salutaires. Seigneur, disoit un saint Roi de Juda, je vous avois oublié dans la prospérité et dans l'abondance; les plaisirs de la royauté, et l'éclat d'un règne long et glorieux, avoient corrompu mon cœur; les louanges et les discours empoisonnés des méchans m'avoient jeté dans un sommeil profond et funeste: mais vous m'avez frappé, en répandant sur mon peuple tous les fléaux de votre colère, en révoltant contre moi mes propres enfans, et des sujets que j'avois comblés de bienfaits, et je me suis éveillé; vous m'avez humilié, et j'ai eu recours à vous; vous m'avez affligé, et je vous ai cherché, et j'ai compris qu'il ne falloit pas mettre sa confiance dans les hommes: que la prospérité étoit un songe, la gloire une erreur, les talens que les hommes admirent, des vices cachés sous les dehors brillans des vertus humaines, le monde tout entier, une figure qui ne nous repaît que de vains fantômes, et qui ne laisse rien de réel dans le cœur; et que vous seul méritez d'être servi, parce que vous seul ne manquez jamais à ceux qui vous servent : *In die tribulationis meæ Deum exquisivi* (*Ps.* 76; 3).

Voilà l'effet le plus naturel des afflictions; elles facilitent tous les devoirs de la Religion : la haine du monde, en nous le rendant plus désagréable; le détachement des créatures, en nous faisant éprouver, ou leur perfidie, par des infidélités, ou leur fragilité, par des pertes inattendues; la privation des plaisirs, en y mettant des obstacles, le désir des biens éternels, et les retours consolans vers Dieu, en ne nous laissant presque plus de consolation parmi les hommes : enfin, toutes les obligations de la foi deviennent plus faciles à l'ame affligée: ses bons désirs y trouvent moins d'obstacles, sa foiblesse moins d'écueils, sa foi plus de secours, sa tiédeur plus de ressources, ses passions plus de frein, sa vertu même plus d'occasions de mérite.

Aussi l'Eglise elle-même ne fut jamais plus fervente et plus pure, que lorsqu'elle fut affligée; les siècles de ses souffrances et de ses persécutions furent les siècles de son éclat et de son zèle. La tranquillité corrompit ensuite ses mœurs; ses jours devinrent moins purs et moins innocens, depuis qu'ils furent devenus plus fortunés et plus paisibles; sa gloire finit presqu'avec ses malheurs; et sa paix, comme dit le Prophète, fut plus amère par le dérèglement de ses enfans, que ses troubles ne l'avoient été par la barbarie de ses ennemis mêmes : *Ecce in pace amaritudo mea amarissima* (*Is.* 38; 17).

Vous-même, qui vous plaignez que les croix dont le Seigneur vous afflige, vous découragent et vous refroidissent sur le désir de travailler à votre salut, vous savez bien que des jours plus heureux n'ont pas été pour vous plus saints et plus fidèles; vous savez bien qu'alors enivré du monde et de ses plaisirs, vous viviez dans un oubli entier de

Dieu; et que les douceurs de votre état n'étoient que les aiguillons de votre corruption et les instrumens de vos désirs injustes.

Mais telle est, M. F., l'illusion perpétuelle de notre amour-propre. Quand nous sommes heureux, que tout répond à nos désirs, et que nous jouissons d'une fortune douce et riante, nous alléguons les dangers de notre état, pour justifier les égaremens de nos mœurs mondaines; nous disons qu'il est bien difficile en un certain âge et en une certaine situation, quand on a un rang à soutenir et des bienséances à garder dans le monde, de se condamner à la retraite, à la prière, à la fuite des plaisirs, et à tous les devoirs d'une vie triste et chrétienne. Mais de l'autre côté, quand nous sommes affligés, que le corps est frappé de langueur, que la fortune nous abandonne, que nos amis nous trompent, que nos maîtres nous négligent, que nos ennemis nous accablent, que nos proches deviennent nos persécuteurs, nous nous plaignons que tout nous éloigne de Dieu dans cet état de chagrin et d'amertume; que l'esprit n'est pas assez tranquille pour penser au salut; que le cœur est trop ulcéré pour sentir autre chose que ses propres malheurs; qu'il faut chercher à étourdir sa douleur par des diversions et des plaisirs devenus nécessaires, et ne pas achever de perdre la raison, en se livrant tout entier aux horreurs d'une profonde tristesse. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par nos contradictions éternelles, nous justifions les voies adorables de votre sagesse sur les destinées des hommes, et que nous préparons à votre justice des raisons puissantes, pour confondre un jour l'illusion et la mauvaise foi de nos prétextes.

Car d'ailleurs, M. F., de quelque nature que soient nos peines, l'histoire de la Religion nous propose des Justes, qui dans le même état que nous, ont possédé leur ame dans la patience, et ont fait de leurs afflictions une ressource de salut. Si vous pleurez la perte d'une personne chère : Judith trouva dans une semblable douleur, l'accroissement de sa foi et de sa piété, et changea les larmes de sa viduité, en des larmes de retraite et de pénitence. Si une santé languissante vous rend la vie plus triste et plus amère que la mort même : Job trouva dans les débris d'un corps ulcéré, des motifs de componction, des désirs d'éternité, et des espérances de sa résurrection immortelle. Si l'on flétrit votre réputation par des impostures : Suzanne offrit une ame constante à la plus noire calomnie; et sachant qu'elle avoit le Seigneur pour témoin de son innocence, elle lui laissa le soin de la venger de l'injustice de hommes. Si l'on renverse votre fortune par des artifices : David détrôné regarda l'humiliation de son nouvel état, comme la peine de l'abus qu'il avoit fait de sa prospérité passée. Si un lien mal assorti devient votre croix de tous les jours : Esther trouva, dans les caprices et dans les fureurs d'un époux infidèle, l'épreuve de sa vertu et le mérite de sa douceur et de sa patience. Enfin placez-vous dans les situations les plus tristes, vous y trouverez des Justes qui y ont opéré leur salut; et sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précé-

dés, regardez autour de vous (la main du Seigneur n'est pas encore raccourcie), et vous verrez des ames, qui, chargées des mêmes croix que vous, en font un usage bien différent, et trouvent des moyens de salut dans les mêmes événemens, où vous trouvez vous-même, ou l'écueil de votre innocence, ou le prétexte de vos murmures. Que dis-je? vous verrez des ames que la miséricorde de Dieu a rappelées de l'égarement, en répandant des amertumes salutaires sur leur vie; en renversant une fortune établie; en refroidissant une faveur enviée; en frappant une santé qui paroissoit inaltérable; en les éloignant des graces méritées, par des préférences inattendues; en finissant par une inconstance d'éclat, un engagement profane. Vous-même alors témoins de leur changement et de leur retour à Dieu, vous avez diminué le mérite de leur conversion, par les facilités que le chagrin et l'affliction leur avoient ménagées; vous vous êtes défié d'une vertu que les malheurs avoient rendue comme nécessaire; vous avez dit, qu'il étoit bien aisé de quitter le monde quand le monde ne vouloit plus de nous; qu'à la première lueur d'un retour de fortune, on verroit bientôt les plaisirs succéder à tout cet appareil de dévotion; et qu'on ne se donnoit à Dieu dans l'adversité, que parce qu'on n'avoit rien de mieux à faire. Injuste que vous êtes! et aujourd'hui, qu'il s'agit de revenir à lui dans votre affliction, vous dites qu'il n'est pas possible! qu'un cœur pressé, accablé d'amertume, n'est capable de rien, et ne peut sentir que sa douleur; et qu'on est plus révolté, que touché, dans cet état d'accablement et d'infortune; et après avoir censuré et rendu suspecte la piété dans les ames affligées, comme un parti trop facile et qui n'avoit plus de mérite parce qu'il ne coûtoit plus rien, vous vous défendez de le prendre dans votre affliction, et d'en faire un usage chrétien, parce que vous prétendez qu'il n'est pas possible de s'y occuper d'autre chose que de son malheur. Répondez, si vous le pouvez, ou plutôt tremblez de trouver l'écueil de votre salut dans une situation qui devoit en être la plus sûre ressource. Après avoir abusé de la prospérité, tremblez de vous faire encore de vos malheurs les instrumens funestes de votre perte, et de vous fermer à vous-même toutes les voies que la bonté de Dieu pouvoit vous ouvrir pour vous ramener à lui.

Eh! quand sera-ce donc, ô mon Dieu, que mon ame s'élevant par la foi au-dessus de toutes les créatures, n'adorera plus que vous en elles; ne leur attribuera plus des événemens dont vous êtes le seul auteur; reconnoîtra dans les diverses situations où vous la placez, les ménagemens adorables de votre Providence; et, au milieu de ces croix mêmes, goûtera cette paix inaltérable, que le monde avec tous ses plaisirs ne sauroit donner? *Quando consolaberis me* (*Ps.* 118; 82)?

Qu'il est triste en effet, M. F., quand on est affligé et frappé de Dieu, de vouloir se consoler en se révoltant contre la main qui nous frappe; en murmurant contre sa justice, en s'éloignant de lui comme par une espèce de rage, de désespoir et de vengeance, et de cher-

cher sa consolation dans ses propres fureurs! Quel état affreux que celui d'une ame insensée que Dieu afflige, et qui, pour se consoler, s'en prend à Dieu même de son affliction; cherche à soulager ses peines, en multipliant ses offenses; se livre au dérèglement pour oublier ses chagrins; et se fait de la tristesse accablante du crime, une ressource affreuse à la tristesse de ses afflictions!

Non, M. F., la Religion toute seule peut consoler solidement nos malheurs. La philosophie arrêtoit les plaintes, mais elle n'adoucissoit pas la douleur. Le monde endort les chagrins; mais il ne les guérit pas, et au milieu de ses plaisirs insensés l'aiguillon secret de la tristesse demeure toujours profondément enfoncé dans le cœur. Dieu seul peut être le consolateur de nos peines; et en faut-il d'autre à une ame fidèle? Foibles créatures! vous pouvez bien par de vains discours et par ce langage ordinaire de compassion et de tendresse, vous faire entendre aux oreilles du corps, mais il n'est que le Dieu de toute consolation, qui sache parler au cœur; en vain j'ai voulu chercher parmi vous des adoucissemens à l'excès de mes peines: j'ai aigri mes maux en voulant les soulager, et vos vaines consolations n'ont été pour moi que des amertumes nouvelles: *Et qui consolaretur, et non inveni* (*Ps.* 68; 21).

Grand Dieu! c'est à vos pieds désormais, que je veux répandre toute l'amertume de mon cœur; c'est avec vous seul que je veux oublier tous mes maux, toutes mes peines, toutes les créatures. Jusqu'ici je me suis livré à des chagrins et à des tristesses toutes humaines; mille fois j'ai souhaité que les projets insensés de mon cœur servissent de règle à votre sagesse; je me suis égaré dans mes pensées; mon esprit s'est formé mille songes flatteurs; mon cœur a couru après ces vains fantômes; j'ai désiré plus de naissance, plus de faveur, plus de fortune, plus de talens, plus de gloire, plus de santé; je me suis bercé dans ces idées d'une félicité imaginaire. Insensé! comme si j'avois pu déranger, au gré de mes souhaits, l'ordre immuable de votre Providence! comme si j'avois été, ou plus sage ou plus éclairé que vous, ô mon Dieu, sur mes intérêts véritables! Je ne suis jamais entré dans les desseins éternels que vous aviez sur moi; je n'ai jamais regardé les amertumes de mon état, comme entrant dans l'ordre de ma prédestination éternelle; et jusques aujourd'hui les créatures seules ont décidé de ma joie comme de mes chagrins: aussi, mes joies n'ont jamais été tranquilles, et mes chagrins ont toujours été sans ressource. Mais désormais, ô mon Dieu, vous allez être mon unique consolateur; et je chercherai dans la méditation de votre loi sainte, et dans ma soumission à vos ordres éternels, les consolations solides que je n'ai jamais trouvées dans les créatures, et qui, en adoucissant ici-bas nos peines, nous en assurent en même temps la récompense immortelle. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LA FÊTE DE LA CONCEPTION DE LA TRÈS-SAINTE VIERGE.

Vadam, et videbo visionem hanc magnam.

J'irai, et je verrai cette grande merveille. Exod. 3; 3.

SIRE,

Le prodige qui parut aux yeux de Moïse sur le mont Sinaï avoit de quoi le surprendre. Un buisson que les flammes enveloppent de toutes parts et qu'elles ne consument pas! qu'est-ce donc qui suspend l'activité du feu à son égard? Pourquoi cet élément qui dévore par son ardeur tout ce qu'il rencontre, semble-t-il respecter ce buisson miraculeux? Qui n'eût dit comme Moïse : J'irai, et je verrai cette grande merveille ; *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Le prodige que l'Eglise présente aujourd'hui à la piété des Fidèles est encore plus étonnant. C'est une pure créature, une fille d'Adam, une portion de la masse corrompue du genre humain, qui, malgré la source souillée de laquelle elle tire son origine, malgré la dépravation du siècle au milieu duquel elle habite, malgré l'air empesté qu'elle y respire, conserve toute la pureté de son ame sainte, et demeure incorruptible au milieu de la plus grande corruption. O Dieu, qui est semblable à vous! vous êtes le Dieu qui opérez des merveilles.

Les Justes même du premier ordre, malgré leurs craintes et leur vigilance, malgré les secours de la grace qui les soutient, font plus d'une fois chaque jour la triste épreuve de leur foiblesse. Un seul instant de la vie où ils prétendroient être sans péché, ils mentiroient au Saint-Esprit et contre eux-mêmes : et Marie, depuis le premier moment auquel Dieu a répandu dans son ame la justice et la sainteté, jusqu'au moment auquel elle est entrée dans l'éternité bienheureuse; Marie a toujours triomphé du péché, du monde, et de tout ce qu'il a de séduisant : du monde, et de ses fausses maximes, par lesquelles il fait entrer tant d'ames dans la voie de perdition; du monde, et de toutes les contradictions qu'il suscite à la vertu, et par lesquelles tant de ces Justes que l'Evangile appelle temporels, sont malheureusement renversés. Le feu du péché l'environne de

tous les côtés, mais il ne sauroit lui faire sentir son ardeur criminelle. Quel prodige inoui! quelle gloire! quel privilége singulier accordé à Marie! J'irai, et je verrai cette grande merveille : *Vadam, et videbo visionem hanc magnam.*

Cependant, née avec un privilége si sublime, et qui mettoit entre elle et le péché un intervalle presque infini, Marie ne crut pouvoir s'y soutenir que par la fidélité et par la vigilance. La même plénitude de grace, qui la mettoit si fort au dessus de tous les périls, les lui rendit, ce semble, plus formidables. Ne portant point en elle ce fonds de foiblesse et de corruption, qui nous fait un danger de tout, et qui change en piéges nos vertus mêmes, les précautions les plus rigoureuses lui parurent le seul asile et toute la sûreté de son innocence : la retraite, la prière, la fuite du monde, l'abnégation d'elle-même, furent les règles constantes de ses mœurs; et quoique tant de faveurs reçues du Ciel lui donnassent une confiance si ferme, si bien fondée, que la grace ne l'abandonneroit pas, elle vécut comme si elle avoit toujours craint de la perdre. Quelle instruction et quel exemple! Si Marie délivrée de ce fonds de corruption, qui nous rend les chutes si faciles et presque inévitables, fuit le monde, vit dans le recueillement et dans la prière, nous flattons-nous de pouvoir conserver au milieu de ses plaisirs et de ses périls, une innocence qui trouve déja au dedans de nous des ennemis si terribles à combattre? C'est la réflexion la plus naturelle où nous conduit ce mystère.

Or, je trouve dans Marie, dont je veux aujourd'hui proposer la fidélité pour modèle aux ames touchées de Dieu, et que la grace a retirées du vice, j'y trouve, dis-je, une double fidélité à la grace reçue : une fidélité de précaution, et une fidélité de correspondance; une fidélité de précaution, qui lui fait craindre toujours les moindres périls; une fidélité de correspondance, qui la rend attentive jusqu'à la fin, à faire de nouveaux progrès dans les voies de la grace. Fidèle à conserver la grace reçue, fidèle à l'augmenter, et à la suivre jusqu'où la grace elle-même vouloit la mener : adressons-nous à elle, pour obtenir par son entremise cette double fidélité. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Trois écueils sont à craindre pour les ames qui, touchées de leur salut, et vivement persuadées que tout ce qui n'est pas Dieu n'est qu'un songe, veulent commencer à lui être plus fidèles : premièrement, leur propre fragilité, qui les entraîne; secondement, le monde avec lequel elles veulent encore garder des ménagemens et des mesures; enfin, l'oubli de la grace, qui peu à peu les rend moins attentives à la grandeur et à la singularité du bienfait, lequel au milieu de leurs égaremens a changé leur cœur, et éclairé leurs ténèbres. Or, à ces trois écueils si dangereux à une piété naissante, Marie oppose trois précautions, qui vont aujourd'hui nous servir de mo-

dèle : premièrement, à la propre fragilité, une séparation entière du monde; à une vaine délicatesse sur les jugemens publics, une insensibilité héroïque aux discours et aux pensées frivoles des hommes; à l'oubli de la grace, une reconnoissance continuelle, et proportionnée à la grandeur de ce bienfait. Souffrez que je vous demande de l'attention.

Le premier écueil de notre innocence, c'est nous-mêmes. Nos plus saintes résolutions viennent presque toujours échouer contre nos propres penchans : la même vivacité de cœur, qui fait les larmes et les regrets de notre pénitence, forme, un moment après, notre inconstance et nos dégoûts; et sans que les objets extérieurs s'en mêlent et nous séduisent, la vertu toute seule s'affoiblit dans le cœur même où elle s'étoit d'abord formée.

Cependant une des illusions les plus ordinaires dont le démon se sert, pour séduire les ames qui commencent à servir Dieu, c'est de leur persuader qu'il n'est pas nécessaire de rompre ouvertement avec un certain monde, pour mener une vie chrétienne : qu'on peut se trouver au milieu de ses plaisirs, sans y prendre part; que le cœur une fois changé, les occasions auparavant funestes à l'innocence deviennent des objets indifférens, et qu'alors les dangers mêmes, vus de près, ne sont plus que des instructions et des remèdes.

C'est pour confondre une erreur si injurieuse à la piété, que l'Eglise nous propose aujourd'hui l'exemple de Marie. Prévenue de toutes les bénédictions de la grace, défendue par le privilége de sa Conception miraculeuse, ayant la promesse de Dieu pour garant de son innocence, elle ne se voit en sûreté que loin du monde et de ses périls. La fuite des occasions devance même en elle l'âge où les périls sont à craindre : la retraite de Nazareth, fut le premier asile, où de bonne heure elle mit à couvert de la contagion, le trésor de la grace. Là, séparée du monde, unie à Dieu par les plus saints mouvemens d'une charité déjà consommée, héritière des désirs de tous les Patriarches ses ancêtres, chargée des vœux de toute la Synagogue, elle soupiroit sans cesse après la venue du Libérateur; elle gémissoit sur la désolation de Jérusalem, et sur les infidélités de son peuple; elle conjuroit le Seigneur de visiter enfin Israël dans sa miséricorde; et, en s'occupant sans cesse de celui qui devoit être le salut de Juda et la lumière des nations, elle le formoit déjà dans son cœur par la foi, disent les Pères, avant que la vertu du Très-Haut l'eût formé dans son sein, par l'opération secrète de sa puissance. Ni l'autorité des exemples, ni la licence des mœurs de son temps, où le commerce des nations et la royauté d'un étranger avoient fort altéré dans la Judée la simplicité des premières mœurs et l'observance de la loi de Dieu, ne lui firent rien rabattre de l'austérité de ses précautions et de sa conduite. Fille de David, épouse de Joseph, mère du Messie, confiée ensuite au disciple bien-aimé; dans tous les différens états de sa vie, elle se cache, elle vit loin du monde sous les yeux de Dieu seul : la prière et la retraite lui pa-

roissent le seul moyen de conserver la grace reçue. Première instruction.

C'est en effet une erreur, de croire que le monde et ses périls sont bien moins à craindre, depuis qu'on leur offre un cœur changé, et une ame qui s'en défie. Premièrement, vous exposez la grace reçue ; et c'est une témérité presque toujours punie par la perte du bienfait que vous exposez. Secondement, c'est une ingratitude et une marque du peu de cas que vous faites des miséricordes du Seigneur sur vous : or, l'ingratitude est toujours suivie du refroidissement, et souvent de l'indignation du bienfaiteur. Je pourrois ajouter que plus la grace d'une conversion sincère a purifié votre cœur, plus les occasions deviennent pour vous dangereuses. Autrefois, lorsque vous suiviez des routes injustes, vivant dans le commerce des sens et des passions, votre ame en étoit moins touchée ; la familiarité des plaisirs en émoussoit, pour ainsi dire, la vivacité ; vous voyez mille fois le péril sans réflexion, et d'un œil tranquille ; le dégoût vous tenoit presque lieu de sûreté : le crime, si j'ose parler ainsi, vous servoit de rempart contre le crime. Mais aujourd'hui que connoissant le don de Dieu, vous vous abstenez de tout ce qui peut lui déplaire, les plaisirs ont pour vous un nouveau venin ; plus vous les fuyez, plus leur présence est à craindre ; plus votre cœur craint de s'y livrer, plus ils feront d'impression sur votre cœur. Un ennemi qui nous paroît redoutable, nous a déjà à demi vaincus dès que nous le défions imprudemment : les plus légères occasions, qui à peine autrefois arrêtoient vos regards, vont aujourd'hui blesser votre innocence. Tout ce qu'on s'interdit, commence à devenir plus aimable ; les plaisirs, auxquels on a renoncé, s'offrent avec de nouveaux charmes ; le crime désaccoutumé trouve toujours le cœur plus sensible : vous comptez sur votre vertu ; et la vertu elle-même, qu'on expose au milieu des périls, est souvent la plus dangereuse tentation de l'ame fidèle.

Jéhu, prince impie, regarde sans être touché, l'orgueilleuse Jésabel, environnée de faste et de volupté, et uniquement attentive à lui plaire ; et David juste et fidèle voit périr son innocence dans l'indiscrétion d'un seul regard. La vertu est quelquefois plus voisine de la chute que le vice même, et vous le permettez ainsi, ô mon Dieu ! afin que les ames qui sont à vous, opèrent leur salut dans la fuite des périls, et dans la défiance d'elles-mêmes.

D'ailleurs, si vous êtes touchés de Dieu, quel charme peut encore avoir pour vous un certain monde au milieu duquel vous vivez ? Quand même vous pourriez y répondre de la fragilité de votre cœur, et vous promettre que les occasions les plus séduisantes ne vous surprendroient jamais dans ces momens d'inattention ou de foiblesse, qui voient quelquefois périr en un clin d'œil le fruit de plusieurs années de vertu ; qu'y trouvez-vous qui puisse encore vous plaire ? A quoi vous y occupez-vous, qu'à des inutilités dont votre foi gémit en secret ? Qu'y entendez-vous, que des discours, ou qui com-

battent vos nouveaux sentimens, ou qui les affoiblissent? Que sont pour vous ses plaisirs, que des complaisances qui vous coûtent? ses liaisons les plus honorables, que des bienséances qui vous gênent? ses assemblées les plus agréables, que des scènes qui vous embarrassent? Qu'est le monde tout entier pour vous, qu'une éternelle contrainte? O ame fidèle! s'écrie S. Augustin, que faites-vous donc au milieu d'un monde, qui n'est plus fait pour vous? *Quid tibi cum pompis diaboli, amator Christi?* Que vous seriez malheureuse, si vous aimiez encore le monde! mais que vous l'êtes davantage, si ne l'aimant plus, vous vous obstinez encore de vivre au milieu de ses périls! Sortez donc de ce monde corrompu; c'est-à-dire, faites-vous-y de nouvelles liaisons, de nouveaux plaisirs, des occupations nouvelles : unissez-vous-y à ce petit nombre d'ames justes, qui vivent comme vous dans le monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. C'est dans leur société, dit S. Augustin, que vous trouverez cette fidélité, cette vérité, cette candeur, cette joie pure et paisible, cette sûreté que vous n'avez jamais pu trouver dans les sociétés mondaines. Séparez-vous donc généreusement de ce qu'il ne vous est plus permis d'aimer : ayez la force de fuir ce que la foi vous a déjà fait mépriser; et ne ménagez plus les vains jugemens d'un monde, qui ne connoît pas Dieu, et qui est déjà lui-même jugé. Seconde précaution, dont Marie va nous fournir le modèle.

Oui, mes Frères, la crainte des jugemens humains est le second obstacle que le démon oppose à toutes les saintes inspirations de la grace. On sent qu'il faudroit faire mille démarches, pour répondre aux mouvemens de salut, que la bonté de Dieu met dans notre cœur; mais le monde qui en parlera, qui les condamnera, qui s'en moquera, nous arrête : on le méprise et on le craint.

Or, Marie, persuadée qu'il est impossible d'allier ce que la grace exige de nous avec les usages et les assujettissemens que le monde nous impose; et qu'on ne tarde pas d'être infidèle à Dieu, quand on veut tempérer par des égards humains les devoirs d'une vie nouvelle, n'examine point si ses démarches vont paroître singulières aux hommes; mais si elles sont des moyens nécessaires pour conserver la grace reçue. Ainsi quoique la virginité fût un opprobre dans la Synagogue, et qu'on regardât comme des personnes dignes du dernier mépris, celles qui renonçoient à l'espérance d'être les mères du Messie, Marie connoissant que c'étoit la voie par où Dieu vouloit la conduire, embrasse cet état humiliant : et, sans avoir égard à sa naissance, à l'espoir de ses proches frustrés par cette résolution, aux discours du monde ravi de trouver quelque chose d'extraordinaire dans la conduite des gens de bien, pour avoir droit de taxer toute piété de bizarrerie et de foiblesse, elle consacre avec soin sa virginité à Dieu, qui la demande, et suit la voix du Ciel, sans se mettre en peine des vaines pensées des hommes. Oui M. F., on ne va pas loin dans les voies de Dieu, quand on veut encore ménager les préjugés injustes du monde.

Et au fond, mon cher Auditeur, vous, qui touché de la grace, mais trop attentif aux jugemens humains, gardez encore des mesures avec un monde que vous n'aimez plus, que prétendez-vous, en relâchant ainsi en faveur de ses préjugés mille choses de la fidélité que vous devez à Dieu? Si vous prétendez par là éviter ses censures, et le rendre plus favorable à votre nouvelle vertu, vous vous trompez. Plus le monde vous trouvera observateur de ses maximes, plus il deviendra censeur de votre piété; plus vous conserverez de conformité avec lui, plus vous fournirez de traits à la malignité de ses censures; les mêmes complaisances, que vous obtiendrez avec peine de votre cœur pour lui plaire, feront le sujet de ses dérisions: il ne blâme dans ceux qui se déclarent pour la piété, que ce qu'il y trouve encore du sien; il se moque de ces ames flottantes, qui sont de tout, du monde et de la vertu, et qu'on ne sauroit définir; il rit de ceux qui après l'avoir abandonné veulent encore lui plaire; et, tout ennemi qu'il est de la vertu, ses censures tombent d'ordinaire, plutôt sur les défauts de la vertu, que sur la vertu même.

Voulez-vous donc que le monde lui-même approuve votre changement? qu'il soit sincère et universel. Voulez-vous qu'il applaudisse à votre nouvelle pénitence? qu'elle soit proportionnée à vos anciens égaremens: qu'il ne vous trouve pas un pénitent sensuel, indolent, tiède, encore à demi-mondain, après vous avoir connu un pécheur vif, ardent, et déclaré sans ménagement pour le vice; qu'il ne puisse pas dire de vous, qu'une vertu commode a succédé à des passions extrêmes; que vous avez mis la paresse à la place des plaisirs violens; et qu'il n'y a de merveilleux dans votre nouvelle vie, qu'un éloignement plus marqué de tout ce qui vous gêne. Ne craignez le monde qu'autant que vous le ménagerez. Tandis que Samson vécut ennemi déclaré des Philistins, et loin de leurs villes, il passa parmi eux pour un homme suscité de Dieu, et destiné à relever la gloire d'Israël: mais à peine se rapproche-t-il de ce peuple infidèle, à peine fait-il alliance avec lui, et imite-t-il ses mœurs, qu'il devient la fable de Gaza, et sert de jouet public à leurs assemblées.

Le monde ne pardonne rien à la vertu. Non-seulement il ne fait pas un mérite aux gens de bien de s'accommoder à ses usages; mais il exige d'eux plus de modestie, plus de retenue, plus de charité, plus de désintéressement, plus d'oubli d'eux-mêmes, plus de privation, s'il est possible, que l'Evangile même. Il est sévère jusqu'à l'excès dans les règles qu'il impose aux Justes; il leur dispute les plus petits adoucissemens; il leur fait un crime des fautes les plus légères; il se scandalise de leurs libertés les plus innocentes; il voudroit les condamner à une retraite éternelle, à une tristesse sans délassement, à une insensibilité entière sur leurs propres intérêts; il voudroit, ce semble, qu'ils ne fussent plus des hommes, pour les mettre au nombre des Justes; et son injustice va plutôt à outrer leurs obligations, qu'à justifier leurs foiblesses. C'est ici que le monde est un docteur austère: les Pharisiens taxent d'intempérance les repas

innocens de J. C.; Michol regarde avec des yeux censeurs les saintes saillies de la joie de David; les grands de Jérusalem trouvent de l'ambition dans les larmes et les prédictions de Jérémie. Le monde grossit tout, envenime tout dans les actions des gens de bien : toujours indulgent pour lui-même, il conserve toute sa sévérité pour eux, comme si en poussant trop loin les devoirs de la piété, il ne cherchoit qu'à se persuader à lui-même qu'ils sont impraticables, et à se justifier les transgression qui l'en éloignent.

Enfin, la dernière précaution dont Marie se sert pour conserver la grace reçue, est une précaution de reconnoissance continuelle : et c'est ici le troisième écueil à craindre dans une vie nouvelle. On ne sent pas assez la grandeur du bienfait, qui nous a retirés du désordre : or, ce défaut de reconnoissance prend sa source; premièrement, d'un orgueil secret, qui fait qu'on attribue en partie son changement, à un naturel heureux, à un fonds de droiture et de probité, qui même au milieu de nos désordres nous faisoit rougir du vice, mettoit à nos passions certaines bornes que la plupart des autres pécheurs franchissent, et nous rendoit le devoir respectable dans le temps même que nous le faisions céder au plaisir. Or, Marie née avec tant d'avantages, et formée, ce semble, pour la vertu, ne cherche point en elle-même les raisons des bienfaits de Dieu : *Il a opéré en moi de grandes choses*, dit-elle, *parce qu'ils s'est souvenu de sa miséricorde* (*Luc*, 1; 49, 54). Tout retour sur elle-même lui paroîtroit une noire ingratitude : et ne trouvant que sa bassesse qui ait pu attirer sur elle les regards de son Dieu, plus elle s'envisage, plus elle découvre la grandeur du bienfait, et ne trouve en elle-même que de nouvelles raisons de reconnoissance.

Dieu aime qu'on sente tout le prix des graces qu'il nous fait. Il est jaloux de ses dons, comme de sa gloire; et rien ne suspend ses miséricordes, comme de vouloir chercher en nous-mêmes les raisons qui nous les ont attirées. En effet, outre qu'un naturel heureux et sensible au bien, est un don lui-même de la grace, quelle injustice de diminuer par là la grandeur du bienfait, qui a changé notre cœur, et la reconnoissance que nous en devons à notre bienfaiteur ! D'où vient que tant d'autres pécheurs, nés encore plus heureusement que nous; plus portés que nous par le caractère de leur cœur, à la pudeur et à l'innocence; plus touchés de la vertu, et des vérités saintes qui l'inspirent : d'où vient cependant qu'ils n'ont pas le courage de rompre leurs chaînes; qu'ils continuent d'offenser un Dieu qu'ils connoissent; qu'ils foulent encore aux pieds la vérité qu'ils respectent; qu'ils se prêtent encore comme malgré eux à la destinée de leurs penchans; et que malgré même la voix de la nature, qui semble les rappeler au devoir, ils se laissent encore entraîner au monde, et au charme de ses plaisirs criminels? Que dis-je? d'où vient que ces inclinations heureuses qu'ils ont apportées en naissant, deviennent elles-mêmes le prétexte de leur impénitence; que c'est là-dessus qu'ils se promettent toujours une conversion à venir; que, se trouvant

plus de sensibilité pour le bien que les autres pécheurs, ils meurent impénitens, parce qu'ils n'avoient pas vécu endurcis?

Je n'en dis pas assez, M. F.: examinez ce qui se passe dans le monde, et vous verrez que ce sont d'ordinaire les caractères les plus doux, les plus sensibles, les plus capables de vertu; les cœurs les plus tendres, les plus sincères, les plus généreux, qui se laissent corrompre par les plaisirs. Qu'avez-vous donc offert, en offrant à la grace une ame bonne et facile, que plus de dispositions aux plaisirs, plus d'obstacles à la vertu? Plus la nature sembloit vous avoir favorisé, plus vous étiez loin du royaume de Dieu; plus vous devez bénir la main miséricordieuse qui a changé pour vous en moyens de sanctification les mêmes penchans qui, dans les autres, sont le piége de leur innocence; qui a tourné votre vivacité pour le plaisir en une sainte ardeur pour la justice; votre tendresse pour les créatures, en une amoureuse componction pour lui, vos sensibilités profanes, en de saintes larmes: et s'il vous est permis de jeter quelques regards sur ce naturel heureux que vous avez reçu en naissant, c'est pour vous confondre devant Dieu, de l'avoir fait servir si long-temps à l'injustice, et de n'avoir fait d'autre usage des talens naturels qui vous distinguent des autres hommes, que d'y avoir trouvé une distinction malheureuse dans la science du crime, et dans le succès des passions. Qui suis-je donc, ô mon Dieu! pour vouloir chercher dans mon cœur les raisons de vos miséricordes? un infortuné que vos dons ont rendu plus coupable; un pécheur, qui ai trouvé dans vos bienfaits mêmes, la source de mes misères; un monstre d'ingratitude, qui ai pris plaisir d'allier tout ce qu'un naturel heureux peut donner de favorable pour la vertu, avec tout ce qu'une volonté corrompue peut inspirer de plus extrême pour le vice.

La seconde raison pourquoi ce sentiment de reconnoissance qui doit être continuel dans les ames que Dieu a touchées, se ralentit en nous, c'est que le souvenir de nos misères passées s'affoiblit et s'efface. Dans les premiers jours de notre pénitence, nous n'osions presque nous regarder nous-mêmes: les horreurs de notre ame, encore toutes vives, pour ainsi dire, faisoient frémir notre foi; nos désordres s'offroient encore à nous avec toute leur noirceur; il falloit même qu'un confesseur prudent et charitable, les déguisât presque à nos yeux pour rassurer nos frayeurs, et ménager notre foiblesse; et notre seule tentation alors étoit de trop sentir notre misère. Mais insensiblement nous nous sommes familiarisés avec nous-mêmes: nos vertus prétendues nous ont caché nos crimes passés; et quelques jours consacrés à des œuvres de pénitence, et des larmes d'un moment ont effacé de notre souvenir les horreurs d'une vie entière d'iniquité. C'est ainsi que la reconnoissance du bienfait qui nous purifia, s'est affoiblie avec le souvenir des souillures dont nous étions alors couverts.

Telle est la destinée de la plupart des conversions, et de là vient qu'il en est si peu de durables. Dieu veut qu'on sente, tous les mo-

mens de la vie, le prix inestimable de la grace qui changea notre cœur; et il cesse d'être miséricordieux, dès que vous cessez d'être sensible à ses miséricordes. David, après les rigueurs de sa pénitence, et les larmes de ses cantiques, ne voyoit encore en lui que le meurtrier d'Urie et le violateur de la sainteté du lit nuptial : son péché depuis long-temps expié, comme une ombre importune, reparoissoit sans cesse à ses yeux; et ni l'éclat du trône, ni la prospérité de son règne, ni le nombre de ses victoires, ni sa fidélité depuis constante dans la loi de Dieu, ni son zèle pour la majesté du culte, ni les louanges mêmes des Prophètes, qui sembloient avoir oublié sa faute, pour ne se souvenir que de sa piété et de tant de saintes actions qui l'avoient depuis réparé, n'en avoient pu effacer le souvenir de son esprit et de son cœur : *Et peccatum meum contra me est semper* (*Ps.* 50; 5).

O Dieu! disoit sans cesse ce roi pénitent, quand je rappelle en votre présence la multitude de mes iniquités, les graces dont vous m'avez toujours favorisé, lors même que je violois votre loi sainte avec plus d'ingratitude et de scandale, mon cœur se trouble, ma confiance m'abandonne, mes yeux ne voient plus avec plaisir tout cet éclat et toute cette grandeur qui m'environne : *cor meum conturbatum est, dereliquit me virtus mea, et lumen oculorum meorum* (*Ps.* 37; 11). Oui, Seigneur, tous les plaisirs de la royauté ne sauroient plus égayer ce fonds de tristesse, que la douleur de vous avoir offensé laisse dans mon ame : *Afflictus sum* (*Ibid.* 9). Toute la gloire de mon règne ne sauroit remplacer l'humiliation secrète, que le souvenir de mes foiblesses me fait sentir devant vous : *Humiliatus sum* (*Ibid.* 9). Que vous rendrai-je donc, ô Seigneur! pour toutes les bénédictions dont vous m'avez toujours prévenu? Vous ne m'avez jamais abandonné dans mes égaremens; vous m'avez suscité des Prophètes, qui m'ont annoncé vos volontés saintes; vous m'avez donné un cœur docile à la vérité; vous m'avez toujours favorisé contre mes ennemis; vous avez multiplié ma race, et affermi pour jamais le trône de Juda dans ma maison; vous m'avez rendu redoutable à mes voisins, et cher à mes peuples : que vous rendrai-je, Seigneur, pour tant de bienfaits? et mes larmes pourront-elles jamais suffire pour expier mes crimes, ou pour reconnoître vos graces? *Quid retribuam Domino, pro omnibus quæ retribuit mihi?* (*Ps.* 115; 12). C'est ainsi que David persévéra jusqu'à la fin, et fit du souvenir continuel de son péché, toute la sûreté de sa pénitence.

Enfin, la dernière raison pourquoi nous laissons affoiblir notre reconnoissance, après les premières démarches d'une conversion, c'est que nous ne faisons pas assez d'attention, que Dieu, en changeant notre cœur, nous a préférés à une infinité d'ames moins criminelles que nous sans doute, et qu'il laisse cependant encore dans les voies de la perdition. Or, cette préférence que Dieu fait de Marie, non en la retirant du crime, mais en la préservant, devient le motif le plus puissant de sa reconnoissance. Elle se souvient que tandis que le Seigneur néglige toutes les autres filles de Juda, il daigne jeter

les yeux sur la bassesse de sa Servante, la choisir, et la combler de dons et de graces (*Luc* I; 48, 53). C'est cette préférence de miséricorde et de dilection de Dieu envers elle, qui, faisant la plus douce occupation de ses pensées, nourrit sa foi, réveille son amour, affermit sa fidélité.

Rien en effet ne fait mieux sentir le prix de la grace à une ame, en qui Dieu a opéré un saint dégoût du monde et une horreur de ses égaremens passés, que de voir une infinité de pécheurs de tout rang, de tout âge, de tout sexe, les complices même de ses anciens plaisirs, encore livrés à l'aveuglement et à toute la corruption de leur cœur, tandis qu'elle seule est choisie, discernée par une bienveillance singulière de Dieu, retirée de ses désordres, éclairée et appelée à la connoissance de la vérité. Ah! c'est alors que cette ame touchée de la grandeur de ce bienfait : Qu'avez-vous trouvé en moi, ô mon Dieu, dit-elle, qui ait pu m'attirer une distinction si singulière de grace et de miséricorde? Qu'avois-je par-dessus tant d'ames que vous laissez périr à mes yeux dans le monde, que plus de misères à guérir, et plus d'opposition à votre grace? Que vous ai-je fait, pour être ainsi préférée? J'ai gardé moins de ménagement dans mes passions; j'ai résisté plus long-temps à vos inspirations saintes; j'étois liée par des chaînes plus pesantes et plus honteuses; voilà, ô mon Dieu, tout mon mérite : une abondance d'iniquité a attiré sur moi une surabondance de grace; vous avez choisi la plus foible et la plus criminelle de vos créatures, pour faire éclater davantage en moi la puissance de votre bras, et les merveilles de votre miséricorde. O Dieu si propice au pécheur, donnez-moi donc un cœur capable de vous aimer autant que ma reconnoissance le demande, et que l'excès de votre bonté le mérite! Voilà M. F., en quoi consiste cette fidélité de précaution, si nécessaire pour conserver la grace reçue; mais à la fidélité de précaution, Marie ajouta une fidélité de correspondance.

SECONDE PARTIE.

Ce n'est pas assez d'avoir évité, par des précautions salutaires, les écueils à craindre dans un commencement de vie chrétienne, il faut encore suivre les voies où la grace nous appelle, et avancer sans cesse dans le chemin du salut, où nous sommes entrés.

Quelles sont en effet les sources les plus ordinaires de nos rechutes? C'est premièrement, de ne pas suivre toute la force et toute l'étendue de la grace, qui nous a rappelés de l'égarement; c'est en second lieu de sortir de la voie par où elle vouloit nous conduire; c'est enfin, de se décourager en avançant, et s'affoiblir à chaque obstacle que le démon ou notre propre foiblesse nous oppose. Or, Marie offre à la grace une correspondance de perfection, une correspondance d'état, et une correspondance de persévérance, qui achèvent de nous instruire.

Je dis, premièrement, une correspondance de perfection, et c'est

ici où Marie apprend aux ames touchées de leur salut, à ne pas mettre de bornes dangereuses à la grace, qui les a retirées des égaremens du monde et des passions. Jamais aucune créature ne mena sur la terre une vie plus détachée, plus pure, plus parfaite, que cette sainte Fille de Juda. Nul reste d'attachement étranger ne partagea, ou n'affoiblit jamais dans son cœur l'amour qu'elle eut pour J. C.; elle l'aima plus que sa propre réputation, puisque les soupçons de Joseph ne purent tirer de sa bouche, un aveu dont son humilité eût été blessée; plus que sa patrie, puisque sans balancer, elle le suit en Egypte; plus qu'une gloire humaine, puisque, comme ses autres proches, elle ne le presse pas de se manifester au monde; plus que son repos, puisqu'elle ne l'abandonne jamais dans ses courses; enfin plus qu'elle-même, puisqu'elle l'immole sur le Calvaire, et que la tendresse naturelle y cède à la grandeur de sa foi. La grace l'appeloit aux séparations les plus rigoureuses, aux vertus les plus parfaites, aux démarches les plus héroïques : elle ne la borne point à un genre de vertu plus adoucie et plus commune.

Or, rien de plus rare parmi les personnes revenues de leurs égaremens, que cette sorte de correspondance à la grace. Je sais que chacun a son propre don; que la mesure de la grace n'est pas la même pour toutes les ames, et qu'on exigera moins du serviteur à qui on aura moins donné : mais je dis que vous en particulier, que Dieu a touché, vous êtes infidèle à la grace, en vous abstenant de vos anciens crimes, il est vrai, mais en vous bornant d'ailleurs à des mœurs tièdes, sensuelles et communes.

Et voici sur quoi je fonde cette vérité : sur les lumières dont Dieu vous favorise, et qui ont suivi votre pénitence. En ouvrant les yeux sur l'énormité de vos fautes passées, vous les avez ouverts en même temps sur l'étendue de vos devoirs; vous connoissez les règles de la foi, vous voyez jusqu'où l'Evangile pousse le détachement, la haine du monde, le mépris de soi-même, l'amour de la croix, la violence des sens et de l'esprit; vous voyez, sur la plupart des usages les plus établis dans le monde, mille choses que les mondains ne voient pas; à chaque action vous discernez le meilleur, selon l'expression de l'Apôtre, c'est-à-dire, ce qu'il faudroit faire pour entrer dans l'esprit de la foi. Or, je dis, que vous serez jugé sur ce que vous aurez connu, et que devant Dieu, vos lumières seront la mesure de vos devoirs.

Je fonde encore cette vérité sur les sentimens que Dieu vous donne. Car, rappelez ici ces premiers momens de pénitence, où vous commençâtes à détester les égaremens de votre vie passée : vous sentîtes un nouveau goût pour la prière, pour la retraite, pour les saintes austérités. Vous gémissiez au fond du cœur des engagemens qui vous lioient encore au monde, des plaisirs qu'il falloit encore s'y permettre, des usages qu'une certaine bienséance vous obligeoit de suivre : vous vous disiez à vous-même qu'une ame chrétienne devoit bannir ces restes de mondanité, mais qu'une ame pécheresse, condamnée comme vous aux larmes de la pénitence, devoit regarder ces mœurs

adoucies comme des crimes. N'est-il pas vrai que, malgré la foiblesse qui vous a fait persévérer jusqu'ici dans cet état, ces sentimens de foi ne se sont pas encore effacés de votre cœur; que vous vous reprochez encore tous les jours votre lâcheté, et votre infidélité aux graces reçues; que vous sentez qu'il manque encore quelque chose à ce que Dieu demande de vous; que, malgré l'erreur publique, qui loue votre piété, vous sentez encore devant Dieu que vous êtes bien loin de l'état où la grace vous appelle, et que les louanges des hommes, qui supposent en vous des vertus que vous n'avez pas, ne feront que rendre votre condamnation plus sévère? N'est-il pas vrai que toute votre vie, quoiqu'innocente aux yeux des hommes, n'est qu'une suite de remords; que vous ne goûtez pas cette paix de l'innocence qui est le plus doux fruit de la grace, et que vous abstenant du crime, vous êtes cependant privé de toutes les consolations de la vertu?

Or, la vocation du Ciel est écrite, pour ainsi dire, dans les inquiétudes de votre ame. Si cette vie toute naturelle, encore à demi-mondaine, que vous menez, étoit la situation où Dieu vous veut; si la grace ne vous appeloit pas à une séparation du monde plus entière, à une vigilance plus sévère sur vos sens : vous seriez tranquille dans votre état, vous n'y éprouveriez que ces désirs d'un état encore plus parfait, inséparable de la justice chrétienne; vous n'y sentiriez point ces efforts d'un cœur inquiet, agité, mécontent, découragé, qui sans cesse voudroit prendre son essor pour s'élever au-dessus de lui-même, et qui à l'instant est rentraîné par sa propre foiblesse; vous goûteriez combien il est doux d'être à Dieu, et de le servir. Votre vertu n'est triste et inquiète, que parce qu'elle est tiède et infidèle. Un autre, peut-être appelé à un moindre degré de grace et de justice, se préservera de toute chute grossière dans cet état d'imperfection; ses penchans moins vifs, son caractère moins extrême, son cœur moins aisé à émouvoir ne trouvera pas dans les mêmes périls, au milieu desquels vous vivez, les mêmes écueils. Mais pour vous, dont les inclinations plus fragiles, l'ame plus susceptible d'impressions, ne peut être en sûreté que loin des périls, et défendue par toutes les précautions de la foi, vous sentirez insensiblement votre vertu s'affoiblir, votre horreur pour le vice diminuer; chaque jour ajoutera un nouveau degré à votre foiblesse; chaque objet affoiblira votre cœur par de nouvelles impressions; chaque victoire même que vous remporterez, diminuera vos forces; et vous tomberez d'autant plus dangereusement, que mille chutes invisibles avoient déjà précédé dans votre cœur, avant qu'un abandon sensible de Dieu vous eût fait apercevoir à vous-même que vous étiez tombé. On n'est pas long-temps fidèle, quand on n'est pas dans l'état où Dieu nous demande.

Enfin, j'établis cette vérité sur vos mœurs passées. Voulez-vous savoir quelles doivent être les bornes de votre vertu? rappelez quelle avoit été la mesure de vos vices. La règle est sûre : faites dans la piété le même progrès que vous aviez fait dans le crime; rendez à Dieu autant que vous aviez donné au monde. Cette vivacité, cet enivrement,

cet oubli de vos intérêts et de votre gloire, ces délicatesses dans vos engagemens profanes, ce cœur toujours occupé de ses passions, et se faisant une félicité de ses peines; voilà ce que vous aviez été pour le monde : soyez tel pour J. C.; donnez à votre cœur des objets plus saints; mais laissez-lui pour un Dieu, qui seul est digne d'être aimé, la même vivacité, la même constance, la même délicatesse, que vous aviez pour les vaines créatures. Vous vous piquiez de je ne sais quoi d'héroïque dans vos passions déplorables; d'être plus sincère, plus généreux, plus fidèle, plus grand que le reste des hommes : servez J. C. avec la même noblesse, sans crainte, sans ménagement, sans partage, sans bassesse; portez la même grandeur d'ame aux pieds de ses autels; ne vous bornez pas à un genre de vertu foible et vulgaire, et ne dégradez pas votre cœur en le donnant à J. C., lui dont la grace l'élève et l'ennoblit, lorsqu'il est rampant et timide.

Oui, M. F., les passions dans les personnes d'un certain rang surtout, sont toujours vives, éclatantes, extrêmes; la pénitence, foible, languissante, timide. On revient des égaremens grossiers; on règle ses mœurs; on se réconcilie avec les choses saintes : mais on ne répare pas le passé. On protégera, si vous voulez, les gens de bien; on les honorera de sa familiarité; on secondera leur zèle; on protégera des entreprises utiles à la piété : mais on ne connoît pas les larmes, les rigueurs, les saints renoncemens et les sacrifices de la pénitence. On a les vertus publiques, dont l'amour-propre ne souffre rien; on n'a pas les personnelles, qui seules réforment l'homme intérieur, et opèrent le véritable changement du cœur. Telle est la pénitence des Grands sur-tout : ils deviennent plus favorables à la piété, mais ils ne deviennent pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils sont plus religieux, mais ils ne sont pas pénitens. Or, la première chose que Dieu demande d'un pécheur, quelque élevé qu'il soit dans le monde, ce sont ses soupirs, ses larmes, et ses souffrances. David ne se contenta pas de conduire l'Arche sainte en triomphe à Jérusalem, d'avoir amassé à grands frais les matériaux d'un Temple magnifique, d'honorer la sainteté de Nathan et du Pontife Abiathar, il pleura son péché sous la cendre et sous le cilice; il interrompit mille fois son sommeil, pour arroser son lit de ses larmes, et confesser devant le Seigneur l'énormité et l'ingratitude de sa chute; il passa le reste de ses jours dans des sentimens de componction et d'amertume, et ne crut pas que son élévation le dispensât des règles essentielles de la pénitence. Il faut souffrir pour remplacer devant Dieu des voluptés criminelles; et vos passions ne sont encore qu'à demi-éteintes, tandis qu'elles ne sont pas encore punies.

Voilà des règles de foi et d'équité; jugez-vous là-dessus. Ce n'est pas assez d'être sorti de Sodome et des voies de l'iniquité; il faut suivre la grace jusqu'où elle veut nous conduire. Loth étoit sorti de cette ville réprouvée, que Dieu venoit de livrer aux flammes de sa vengeance; mais ce n'étoit là que le commencement de son salut : l'Ange veut le mener jusqu'au haut de la montagne, il n'ose le suivre; la diffi-

culté du chemin alarme sa foiblesse ; il demande qu'il lui soit permis de s'arrêter à côté, dans une ville située sur le penchant : *Quia nec possum in monte salvari : ... est civitas juxtà* (*Gen.* 19 ; 19, 20). Il croit par ce tempérament s'être mis en sûreté, avoir évité et le péril de Sodome et la fatigue de la montagne ; mais les tempéramens en matière de devoir sont toujours dangereux : Dieu l'abandonne ; il tombe dans l'ivresse, et donne lieu au plus détestable de tous les crimes. Il n'y a pas loin entre la vertu qui se repose, et la vertu qui s'égare ; et quand on ne fuit qu'à demi le vice, on est bien près de le retrouver encore sous ses pas. Première infidélité, qui rend la grace de la conversion inutile.

La seconde, c'est de se frayer à soi-même des voies selon sa vanité ou son caprice, et de ne pas suivre celle par où la grace vouloit nous conduire. Or, Marie évite cet écueil par une correspondance d'état. Elevée au degré le plus sublime de la grace, et en droit d'aspirer aux voies les plus extraordinaires, elle ne sort pas de la voie simple et naturelle de son état : toute sa piété se borne à élever son Fils avec un soin religieux dans sa retraite de Nazareth ; à rendre à Joseph les devoirs de respect et d'obéissance, qu'un lien sacré exigeoit d'elle ; à monter tous les ans à Jérusalem, pour y célébrer la Pâque avec son peuple ; à se soumettre aux observances communes de la loi. Toujours fidèle à suivre la grace dans les divers événemens de sa vie, elle ne se dit jamais à elle-même, qu'une situation différente seroit plus favorable à la piété ; elle ne trouve jamais, dans les circonstances où Dieu la place, des raisons pour justifier ce que Dieu condamne ; et la voie, par où la grace la conduit, lui paroît toujours la plus propre au salut. Or, c'est ici où les plus saintes intentions s'abusent, et où la piété elle-même devient souvent notre plus dangereuse illusion : personne presque ne veut aller à Dieu par la voie que sa grace elle-même lui a marquée.

Il en est qui trouvent toutes les autres croix légères, excepté celles que la Providence leur ménage : Ils ne seroient pas si touchés de la perte de leurs biens et de leur fortune ; mais ils ne peuvent se taire sur la mauvaise foi d'un ennemi qui les flétrit et qui les calomnie. Ce sont là des ressentimens qui paroissent justes : on seroit fidèle par-tout ailleurs, où la main de Dieu ne nous place pas ; ici, qui étoit la seule voie par où la grace vouloit nous sanctifier, on sort des mains de la Providence, et on se soustrait à ses ordres.

Au milieu du monde et de la Cour, où notre état nous appelle, on se dit à soi-même, que dans la retraite et loin des périls on seroit plus fidèle : au fond de la retraite où le devoir quelquefois nous retient, on se persuade que la piété seule, et livrée à elle-même, languit et se relâche, et que le commerce des gens de bien, et les secours publics de la vertu l'amusent et la soutiennent. Dans les soins publics, une condition privée paroît plus propre au salut ; est-on personne privée ? l'inutilité devient un prétexte spécieux, et on croit qu'une vie désoccupée ne peut presque être innocente, Sous le joug

du mariage, on se plaint que les antipathies presque inséparables d'un assujettissement durable et mutuel, mettent un obstacle invincible au salut; dans un état de liberté, on se figure qu'un établissement fixeroit le cœur, et serviroit de frein aux passions insensées. Chacun transporte les devoirs essentiels dans l'état où il n'est pas, nul n'est fidèle à la grace de son état propre. Seigneur, disoient les Israélites dans le désert, est-ce pour nous creuser des tombeaux, que vous nous avez conduits dans ces lieux arides ? donnez-nous à combattre des ennemis, dont nous puissions nous défendre, et non pas des rochers brûlans, et la faim et la soif qui nous dévore. *Cur eduxisti nos in desertum istud, ut occideres omnem multitudinem fame* (*Exod.* 16 ; 3) ? Seigneur, disoient les mêmes Israélites sortis du désert, et arrivés dans le pays de Chanaan, pourquoi nous avez-vous tirés du désert ? nous n'y avions qu'à nous défendre des incommodités d'un long voyage : ici nous allons être la proie de ces peuples vaillans et innombrables qui nous environnent; et vous nous menez dans une terre toute couverte de géans et de monstres qui dévorent ses habitans : *Terra devorat habitatoressuos.* (*Num.* 13 ; 33). Dans le désert, où il ne falloit que de la patience, la valeur et la force dans les combats leur paroissoient aisées : dans la Palestine, où il étoit question de combattre, il leur sembloit plus doux de souffrir les incommodités du désert. C'est ainsi, ô mon Dieu, que par une illusion perpétuelle nous nous fuyons toujours nous-mêmes, et qu'infidèles à l'état où votre main nous place, nous substituons au devoir présent, qui seroit pénible à la nature, des sacrifices chimériques qui flattent l'imagination, et qui ne coûtent rien au cœur.

Enfin à cette correspondance d'état, Marie ajoute une correspondance de persévérance. Elle offrit jusqu'à la fin à toutes les rigueurs de Dieu sur elle une foi toujours plus vive et plus constante. Si J. C. encore enfant, pour éprouver, ce semble, sa tendresse, se dérobe à ses yeux et se cache dans le Temple, loin de se rebuter, elle court, comme l'épouse après son bien-aimé qu'elle a perdu ; et ses empressemens ne finissent qu'après qu'elle a retrouvé ce qu'elle aime. Aux noces de Cana, la réponse de J. C. si dure en apparence ne décourage point sa foi, et elle attend tout de lui dans le moment même où il semble qu'il ne veut avoir rien de commun avec elle; et sa fidélité fondée sur des règles solides, ne dépend pas des différentes conduites de J. C. à son égard.

D'ordinaire, on n'est soutenu dans un commencement de piété, que par un certain goût sensible, qui accompagne presque toujours les premières démarches d'un nouvelle vie; un goût qui souvent est l'ouvrage de la nature, autant que de la grace, et qui prend plutôt sa source dans la tendresse d'un cœur foible et timide, que dans une plénitude d'amour et de componction. Aussi ce goût venant bientôt après à manquer, le cœur n'ayant plus d'appui sensible, retombe sur lui-même; on s'affoiblit, on perd courage, on regarde derrière soi, on n'est pas loin d'une rechute; on retombe : telle est la destinée

de la plupart des ames. Leur piété est une piété toute de goût et de sensibilité, un je ne sais quel attrait inséparable de la nouveauté, et qui a toujours bien plus d'empire sur les ames légères et inconstantes : ce n'est pas une conviction réelle et profonde des vérités saintes, une terreur véritable des jugemens de Dieu, une sainte horreur d'elle-même, un mépris héroïque du monde et de ses plaisirs, un changement universel du cœur; et de là, ces tristes scènes qui affligent l'Eglise, qui déshonorent la vertu, et qui se passent tous les jours à nos yeux; de là, ce ridicule que le monde lui-même donne à tant d'ames, qui après l'avoir abandonné avec éclat, reviennent encore à ses plaisirs.

Or, quand on se donne à Dieu, M. F., il faut s'attendre à des dégoûts et à des amertumes, les regarder comme cette partie de notre pénitence que le Seigneur lui-même nous impose; fonder sa fidélité, non sur le goût qui passe, mais sur les règles saintes, sur les maximes de la foi, sur la vérité qui ne passe point : se convaincre dans la lumière de Dieu, que le monde est un songe; que le péché est le seul malheur de l'homme; que l'innocence est le vrai bonheur même de la terre; que les biens et les maux présens ne sont pas des biens et des maux véritables; que nos titres, nos dignités, en un mot, que tout ce que nous sommes aux yeux des hommes, périra avec les hommes, mais que nous ne serons éternellement que ce que nous sommes aux yeux de Dieu. Le goût passe, mais la vérité demeure toujours. Et au fond, le monde, auquel vous avez renoncé, n'avoit-il pas ses dégoûts et ses amertumes? ses plaisirs n'avoient-ils pas leurs momens d'ennui et de tristesse? les voies des passions, dont vous êtes sorti, étoient-elles toujours semées de fleurs? Vous avez pu aimer si long-temps le monde perfide, injuste, pénible, ennuyeux, rebutant; et au premier moment de dégoût, vous vous lasseriez de la vertu et de l'innocence? O ame fidèle! est-ce que les dégoûts de la vertu sont plus insupportables que ceux du crime? mais ceux-ci laissent au fond du cœur je ne sais quoi de sombre et de funeste, qui fait qu'on ne peut se supporter soi-même; ils répandent un torrent d'amertume sur tout l'intérieur de la conscience; ils ne laissent au pécheur aucune ressource au dedans de lui, et en le rendant à lui-même, ils lui rendent tous ses malheurs.

Au contraire, les dégoûts de la vertu ne sont que des agitations superficielles, qui laissent toujours au fond de la conscience une paix et une tranquillité secrète; ce sont des nuages passagers, qui dérobent pour un moment à une ame son Seigneur et son Dieu, mais qui n'éteignent pas en elle les lumières de la foi qui luit encore dans ce lieu obscur, et qui la console en secret de ses peines.

Voyez-en la différence dans les Livres saints. Saül lassé de lui-même et de ses crimes, est un infortuné qui ne peut plus porter le poids de sa conscience : il se tourne de tous les côtés, et rien ne peut calmer les fureurs de son ame; la harpe d'un berger amuse sa tristesse, mais ne la guérit point; les enchantemens d'une Pythonisse

fascinent ses yeux, mais ne peuvent tromper son cœur ; les spectacles de la royauté diversifient son ennui, mais n'endorment pas ses noirs chagrins ; il cherche à se séduire, et il ne le peut pas ; il se fuit, et par-tout il se retrouve, par-tout il porte avec lui ses inquiétudes et ses dégoûts ; et loin d'adoucir, dans les plaisirs qui l'environnent, l'amertume de son ame, il répand cette amertume sur tous les plaisirs qui pourroient l'adoucir. Telles sont les inquiétudes du crime.

David au contraire éprouvant ces dégoûts auxquels Dieu livre quelquefois les ames justes : Quand est-ce, ô mon Dieu, dit-il, que vous verserez dans mon ame ces consolations indicibles, qui font sentir à un cœur qui vous aime, combien vous êtes doux, et combien il est heureux d'être à vous : *Quando consolaberis me* (*Ps.* 118 ; 82)? Ah ! si votre loi sainte ne me soutenoit dans cet état d'obscurcissement et de peine, je ne pourrois me défendre contre moi-même, et ma foiblesse l'emporteroit bientôt sur la grandeur de vos bienfaits, sur la vérité de vos promesses, et sur la fidélité que je vous ai mille fois jurée : *Nisi quòd lex tua meditatio mea est, tunc fortè periissem in humilitate meâ* (*Ps.* 118 ; 92). L'un abandonné de Dieu, et lassé de lui-même, ne trouve plus de ressource que dans les horreurs de sa propre conscience ; l'autre éprouvé de Dieu, mais le portant caché au fond de son cœur, porte avec lui une consolation à toutes ses peines : en un mot, le pécheur perd tout en perdant le goût des plaisirs ; le Juste ne perd rien en ne perdant que les consolations sensibles de la vertu, parce qu'il ne perd pas la vertu même. Grand Dieu ! qu'il est aisé en effet de se consoler quand on vous possède encore ! Que les amertumes mêmes de la vertu sont bien préférables à toutes les fausses jòies du crime ! et que les rigueurs dont vous éprouvez les ames fidèles, sont bientôt compensées par des consolations que le monde ne connoît pas, et qu'il ne sauroit donner ! Telles sont les instructions que nous donne aujourd'hui Marie : heureux si, offrant comme elle une correspondance fidèle à la grace, nous en méritions la consommation dans le ciel ! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE TROISIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LE DÉLAI DE LA CONVERSION.

Ego vox clamantis in deserto : Dirigite viam Domini.

Je suis la voix de celui qui crie dans le désert : Rendez droite la voie du Seigneur. JOAN. 1; 23.

SIRE,

C'EST afin de pouvoir entrer dans nos cœurs que J. C. nous fait annoncer par Jean-Baptiste, que nous ayons à lui préparer les voies, en écartant tous les obstacles qui élèvent comme un mur de séparation entre sa miséricorde et notre misère. Or ces obstacles, ce sont les crimes dont nous nous souillons si souvent, qui subsistent toujours, parce qu'il faudroit les expier par la pénitence, et nous ne les expions pas ; ces obstacles, ce sont les passions auxquelles notre cœur insensé se laisse emporter, qui sont toujours vivantes, parce que pour les détruire il faudroit les combattre, et nous ne les combattons pas ; ces obstacles, ce sont ces occasions contre lesquelles notre innocence a échoué tant de fois, et qui sont encore chaque jour l'écueil fatal de toutes nos résolutions, parce qu'au lieu de céder au penchant secret qui nous entraîne vers elles, il faudroit les fuir, et nous ne les fuyons pas : en un mot, la vraie et l'unique manière de préparer à J. C. la voie de nos cœurs, c'est de changer de vie, et de nous convertir sincèrement.

Mais quoique l'affaire de notre conversion soit la plus importante, dont nous puissions être chargés ici-bas, puisque ce n'est que par là que nous pouvons attirer J. C. dans nos cœurs ; quoique ce soit l'unique qui nous intéresse véritablement, puisque notre bonheur éternel en dépend : cependant, ô aveuglement déplorable, ce n'est jamais une affaire pressée pour nous ; elle est toujours renvoyée à un autre temps, comme si les temps et les momens étoient en notre disposition. Qu'attendez-vous, Chrétiens mes Frères? J. C. ne cesse de vous faire prédire par ses Ministres les malheurs qui menacent

votre impénitence et le délai de votre conversion : depuis long-temps, il vous annonce par notre bouche, que si vous ne faites pénitence, vous périrez tous.

Il ne se contente pas même de vous avertir en public par la voix de ses Ministres; il vous parle au fond de vos cœurs, et vous dit sans cesse en secret : N'est-il pas temps enfin, de sortir du crime où vous êtes abîmés depuis tant d'années, et d'où il n'est presque plus qu'un miracle qui puisse vous retirer? N'est-il pas temps de rendre la paix à votre cœur; d'en bannir ce chaos de passions, qui ont fait tous les malheurs de votre vie; de vous préparer du moins quelques jours heureux et tranquilles, et après avoir tant vécu pour un monde qui vous a toujours laissé vide et inquiet, de vivre enfin pour un Dieu, qui seul peut mettre la joie et la tranquillité dans votre ame? Ne voulez-vous pas enfin penser à vos intérêts éternels, et après une vie toute frivole, revenir au vrai, et prendre, en servant Dieu, le seul parti sensé que l'homme puisse prendre sur la terre? N'êtes-vous pas lassés de vous soutenir vous-mêmes contre les remords qui vous déchirent, contre la tristesse du crime qui vous accable, contre le vide du monde qui vous poursuit par-tout? et ne voulez-vous pas enfin finir vos malheurs et vos inquiétudes avec vos crimes?

A cette voix secrète qui s'élève depuis long-temps au fond de nos cœurs, que répondons-nous? Quels prétextes opposons-nous? Premièrement, que Dieu ne nous donne pas encore les secours nécessaires pour sortir de l'état malheureux où nous vivons; secondement, que nous sommes actuellement trop engagés dans les passions pour penser à une nouvelle vie. C'est-à-dire que nous nous formons deux prétextes pour différer notre conversion : le premier tiré du côté de Dieu, le second pris dans nous-mêmes. Le premier, qui nous justifie en accusant Dieu de nous manquer; le second, qui nous rassure en nous accusant nous-mêmes de ne pouvoir encore retourner à lui. Ainsi nous différons notre conversion, parce que nous croyons que les graces nous manquent, et que Dieu ne veut pas encore de nous; nous différons notre conversion, parce que nous nous flattons que nous serons un jour un peu plus revenus du monde et des passions, et plus en état de commencer une vie plus régulière et plus chrétienne : deux prétextes qui sont tous les jours dans la bouche des pécheurs, et que je me propose de combattre, après avoir imploré, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Ce n'est pas d'aujourd'hui que les hommes s'en prennent à Dieu même de leurs déréglemens, et tâchent de rendre sa sagesse et sa bonté responsables de leurs foiblesses injustes. On peut dire que cet aveuglement entra dans le monde avec le péché. Le premier homme ne chercha point ailleurs l'excuse de son crime, et loin d'apaiser, par un humble aveu de sa misère, le Seigneur auquel il venoit de

désobéir, il l'accusa d'avoir été lui-même, en l'associant à la femme, la cause de sa désobéissance.

Et voilà, M. F., l'illusion de presque toutes les ames qui vivent dans le crime, et qui renvoient à l'avenir la conversion que Dieu demande d'elles. Elles nous redisent sans cesse que la conversion ne dépend pas de nous; que c'est au Seigneur à changer leur cœur, et à leur donner la foi et la grace qui leur manque. Ainsi elles ne se contentent pas de l'irriter en différant de se convertir, elles l'insultent même en l'accusant de leur endurcissement et du délai de leur pénitence. Confondons aujourd'hui l'égarement et l'impiété de cette disposition; et pour rendre l'ame criminelle plus inexcusable dans son impénitence, ôtons-lui-en du moins le prétexte.

Vous nous dites donc en premier lieu, que vous vous convertiriez si vous aviez la foi, si vous étiez bien persuadé de la religion; mais que la foi est un don de Dieu, que vous l'attendez de lui seul, et que dès qu'il vous l'aura donnée, il ne vous en coûtera pas beaucoup de commencer tout de bon, et de prendre votre parti. Premier prétexte, on n'a pas la foi, et c'est à Dieu seul à la donner.

Mais je ne vous demande pas d'abord, comment l'avez-vous donc perdue cette foi si précieuse? Vous l'aviez reçue dans votre baptême; une éducation chrétienne l'avoit conservée dans votre cœur; elle avoit cru avec vous; c'étoit un talent inestimable que le Seigneur vous avoit confié, en vous discernant de tant de nations infidèles, et en vous marquant du sceau du salut au sortir du sein de votre mère. Qu'avez-vous donc fait du don de Dieu, qui a effacé de dessus votre front ce signe d'élection éternelle? n'est-ce pas le déréglement des passions, et les ténèbres qui en ont été la juste peine? Doutiez-vous de la foi de vos pères avant que d'être impudique et dissolu? n'est-ce pas vous-même qui avez éteint dans la boue ce flambeau céleste que l'Eglise en vous régénérant vous a mis à la main, pour vous servir de guide à travers les ténèbres et les périls de cette vie? Pourquoi vous en prenez-vous donc à Dieu, de la dissipation que vous avez faite de ses graces? C'est à lui à vous redemander son propre don; à vous faire rendre compte du talent qu'il vous avoit confié; à vous dire: Serviteur injuste et ingrat, qu'avois-je fait pour les autres que je n'eusse fait pour vous? J'avois embelli votre ame du don de la foi, et du caractère de mes enfans: vous avez jeté cette pierre précieuse devant des animaux immondes; vous avez éteint la foi et la lumière que j'avois mise au dedans de vous; je l'ai conservée long-temps malgré vous-même dans votre cœur; je l'ai fait survivre à tous les efforts impies que vous avez faits pour l'éteindre, parce qu'elle étoit devenue incommode à vos désordres; vous savez ce qu'il vous en a coûté pour secouer le joug de la foi, et en venir au point où vous êtes; et ce terrible état qui est la plus juste peine de vos crimes, en deviendroit aujourd'hui la seule excuse? Et vous dites que ce n'est pas votre faute que de manquer de foi, puisqu'elle ne dépend pas de

l'homme, vous qui avez eu tant de peine à l'arracher du fond de votre ame? Et vous prétendez que c'est à moi à vous la donner, si je veux que vous me serviez, moi qui vous la redemande, et qui ai tant lieu de me plaindre que vous l'ayez perdue? Entrez en jugement avec votre Seigneur, et justifiez-vous, si vous avez quelque chose à lui répondre.

Et pour mieux vous faire sentir, mon cher Auditeur, toute la foiblesse de ce prétexte : vous vous plaignez que vous manquez de foi ; vous dites que vous souhaiteriez de l'avoir ; que rien n'est plus heureux que d'être vivement persuadé, et que rien ne coûte dans cet état : mais si vous souhaitez d'avoir la foi ; si vous croyez que rien n'est plus heureux que d'être véritablement convaincu des vérités du salut, et de l'illusion de tout ce qui se passe ; si vous enviez la destinée des ames qui sont parvenues à cet état souhaitable ; si cela est, voilà donc la foi que vous attendez, et que vous croyez avoir perdue. Que vous faut-il connoître encore de plus pour finir une vie criminelle, que le bonheur de ceux qui en sont sortis pour travailler à leur salut? Vous dites que vous souhaiteriez d'avoir la foi : mais vous l'avez dès que vous la croyez digne d'être souhaitée ; du moins vous en avez assez pour connoître que le plus grand bonheur de l'homme est de tout sacrifier à ses promesses. Or, les ames qui reviennent tous les jours à Dieu, n'y sont pas attirées par d'autres lumières ; les Justes qui portent son joug, ne sont pas soutenus et animés par d'autres vérités : nous-mêmes qui le servons, n'en connoissons pas davantage.

Cessez donc de vous séduire vous-même, et d'attendre ce que vous avez déjà. Ah! ce n'est pas la foi qui vous manque, c'est la volonté de remplir les devoirs qu'elle vous impose ; ce ne sont pas vos doutes qui vous arrêtent, ce sont vos passions. Vous ne vous connoissez pas vous-même ; vous êtes bien aise de vous persuader que vous manquez de foi, parce que ce prétexte que vous opposez à la grace est moins humiliant pour l'amour-propre, que celui des vices honteux qui vous retiennent. Mais remontez à la source ; vos doutes ne sont nés que de vos déréglemens : réglez donc vos mœurs, et la foi ne vous offrira plus rien que de certain et de consolant ; soyez chaste, pudique, tempérant, et je vous réponds de la foi que vous croyez avoir perdue ; vivez bien, et il ne vous en coûtera plus rien de croire.

Et une preuve que je vous dis vrai, c'est que, si pour revenir à Dieu, il ne devoit vous en coûter que de soumettre votre raison à des mystères qui nous passent ; si la vie chrétienne ne vous offroit point d'autres difficultés, que certaines contradictions apparentes qu'il faut croire sans les pouvoir comprendre ; si la foi ne proposoit point de devoirs pénibles à remplir ; si pour changer de vie, il ne falloit pas renoncer aux passions les plus vives et aux attachemens les plus chers ; si c'étoit ici une affaire purement d'esprit et de croyance, et que le cœur et les penchans n'y souffrissent rien, vous n'auriez

plus de peine à vous rendre : vous regarderiez comme des insensés ceux qui mettroient en balance des difficultés de pure spéculation qu'il n'en coûte rien de croire, avec une éternité malheureuse qui au fond peut devenir le partage des incrédules. La foi ne vous paroît donc difficile, que parce qu'elle règle les passions, et non parce qu'elle propose des mystères. C'est donc la sainteté de ses maximes qui vous révolte, plutôt que l'incompréhensibilité de ses secrets : vous êtes donc corrompu, mais vous n'êtes pas incrédule.

Et en effet, malgré vos doutes prétendus sur la foi, vous sentez que l'incrédulité déclarée est un parti affreux ; vous n'oseriez vous y fixer : c'est un sable mouvant sous lequel vous entrevoyez mille précipices qui vous font horreur, où vous ne trouvez point de consistance, et où vous n'oseriez marcher d'un pied ferme et assuré. Vous dites tous les jours vous-même, qu'on ne risque rien en se donnant à Dieu ; qu'au fond, quand il ne seroit pas si certain qu'il y auroit quelque chose après cette vie, l'alternative est trop affreuse pour ne pas prendre des mesures ; et que dans une incertitude même effective des vérités de la foi, le parti de l'homme de bien seroit toujours le plus sûr et le plus sage. Votre état est donc plutôt une irrésolution vague d'un cœur agité, et qui craint de rompre ses chaînes, qu'un doute réel et effectif sur la foi, et une crainte que vous ne perdiez vos peines en lui sacrifiant vos plaisirs injustes : vos incertitudes sont donc plutôt des efforts que vous faites pour vous défendre contre un reste de foi qui vous éclaire encore en secret, qu'une marque que vous l'ayez perdue. Ne cherchez donc plus à vous convaincre ; travaillez plutôt à ne plus combattre la conviction intérieure qui vous éclaire et qui vous condamne. Revenez à votre cœur ; réconciliez-vous avec vous-même ; laissez parler une conscience qui plaide encore sans cesse au dedans de vous pour la foi, contre vos propres dérèglemens ; en un mot, écoutez-vous vous-même, et vous serez fidèle.

Mais on convient, direz-vous, que s'il ne falloit que croire, il n'en coûteroit pas beaucoup. C'est ici un second prétexte des pécheurs qui diffèrent : C'est la grace qui manque, et on l'attend ; la conversion n'est pas l'ouvrage de l'homme, et c'est à Dieu seul à changer le cœur. Or, je dis que ce prétexte si vulgaire, si souvent répété dans le monde, est dans la bouche presque de tous ceux qui vivent dans le crime : si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste ; si nous avons égard à Dieu à qui il s'en prend, il est téméraire et ingrat ; si nous l'examinons en lui-même, il est insensé et insoutenable.

Premièrement, si nous considérons le pécheur qui l'allègue, il est injuste ; car vous vous plaignez que Dieu ne vous a pas encore touché, que vous ne sentez aucun goût pour la dévotion, et qu'il faut attendre que le goût vienne pour changer de vie. Mais plein de passions comme vous êtes, êtes-vous raisonnable d'attendre et d'exiger que Dieu vous fasse sentir un grand goût pour la piété ?

Vous voulez que votre cœur, encore plongé dans le désordre, sente les douceurs pures et les attraits chastes de la vertu? Vous ressemblez à un homme qui ne se nourriroit que de fiel et d'absinthe, et qui se plaindroit après cela qu'il trouve tout amer. Vous dites que c'est à Dieu à vous donner du goût pour son service, s'il veut que vous le serviez, vous qui abrutissez tous les jours votre cœur par des excès indignes; vous qui mettez tous les jours un nouveau chaos entre Dieu et vous, par de nouveaux dérèglemens; vous enfin, qui achevez d'éteindre tous les jours dans votre ame, par de nouvelles débauches, ces sentimens mêmes de vertu naturelle, ces impressions heureuses d'innocence et de régularité nées avec nous, qui auroient pu servir à vous rappeler à la vertu et à la justice. O homme! n'êtes-vous donc injuste, que lorsqu'il s'agit d'accuser la sagesse et la justice de votre Dieu?

Mais je dis plus: quand Dieu opéreroit dans votre cœur ce goût et ces sentimens de salut que vous attendez; dissolu et corrompu comme vous êtes, sentiriez-vous seulement l'opération de sa grace? Quand il vous appelleroit, l'entendriez-vous, dissipé comme vous êtes par les plaisirs d'une vie toute mondaine? Quand il vous toucheroit, ce sentiment de grace auroit-il quelque suite pour votre conversion, éteint qu'il seroit d'abord par la vivacité et l'emportement des passions profanes? Et en effet, il opère encore dans votre cœur ce Dieu plein de longanimité et de patience; il répand encore au dedans de vous les richesses de sa bonté et de sa miséricorde. Ah! ce n'est pas sa grace qui vous manque; mais vous la recevez dans un cœur si plein de corruption et de misère, qu'elle n'y fait rien, pour ainsi dire, qu'elle n'y excite rien; c'est une étincelle de feu, qui tombe dans un abîme de boue et de puanteur, et qui s'éteint dans le moment même qu'elle est tombée.

Rentrez donc en vous-même, mon cher Auditeur, et comprenez toute l'injustice de vos prétextes. Vous vous plaignez que Dieu vous manque, et que vous attendez sa grace pour vous convertir: mais est-il un pécheur dans la bouche de qui cette plainte soit plus injuste que dans la vôtre? Rappelez ici tout le cours de votre vie; suivez depuis le premier âge jusques aujourd'hui. Le Seigneur vous avoit prévenu dès votre enfance de ses bénédictions: il avoit mis en vous un naturel heureux, une ame bonne, et toutes les inclinations les plus favorables à la vertu; il vous avoit ménagé, dans l'enceinte même d'une famille, des secours et des exemples domestiques de foi et de piété. Les miséricordes du Seigneur ont été encore plus loin: il vous a préservé de mille périls; il vous a fait survivre à des occasions, où les malheurs de la guerre ont vu périr à vos côtés vos amis, et peut-être les complices de vos désordres; il n'a pas épargné, pour vous ramener à lui, les afflictions, les dégoûts et les disgraces; il vous a enlevé les objets criminels de vos passions dans le temps que votre cœur y tenoit plus fortement; il a conduit votre destinée avec tant de miséricorde, que vos passions ont toujours été traversées de mille

plus de peine à vous rendre : vo
ceux qui mettroient en balance
qu'il n'en coûte rien de croire,
au fond peut devenir le partage
donc difficile, que parce qu'elle
qu'elle propose des mystères.
qui vous révolte, plutôt que
vous êtes donc corrompu, ma

Et en effet, malgré vos dou
l'incrédulité déclarée est un p
c'est un sable mouvant sous
qui vous font horreur, où
où vous n'oseriez marcher
tous les jours vous-même, qu
qu'au fond, quand il ne se
chose après cette vie, l'al
prendre des mesures; et q
des vérités de la foi, le pa
plus sûr et le plus sage. V
vague d'un cœur agité, et
doute réel et effectif sur la
vos peines en lui sacrifian
sont donc plutôt des efforts
un reste de foi qui vous écl
vous l'ayez perdue. Ne ch
vaillez plutôt à ne plus co
éclaire et qui vous cond
vous avec vous-même; l
core sans cesse au dedan
dérèglemens; en un mo
fidèle.

Mais on convient,
n'en coûteroit pas be
cheurs qui diffèrent
conversion n'est pas
changer le cœur. O
répété dans le mon
vivent dans le cri
il est injuste; si
téméraire et ingr
et insoutenable
Premièrement
est injuste;
touché, que
vent attend
sions
exiger

.. passions à modérer; et vous saurez si avoir la grace,
. tir sans y mettre rien du sien. Voyez s'il n'en coûta
. à Augustin : quels efforts pour s'arracher à sa boue,
la chaîne de fer, qui lioit sa volonté rebelle! et cepen-
: cœur la grace opéra-t-elle jamais avec plus d'abon-
rce que dans le sien? La conversion est donc un sacrifice
baptême laborieux, un enfantement douloureux, une
suppose des combats et des fatigues. La grace les adou-
ie; mais elle ne fait pas qu'on n'ait plus à combattre :
hanger de vie, vous attendez une grace de cette nature,
lare qu'il n'y en eut jamais; et que c'est être résolu de
l'attendre si follement son salut et sa délivrance.

le prétexte du défaut de la grace est injuste du côté du
·i l'allègue, il n'est pas moins téméraire et ingrat par rap-
u à qui il s'en prend.

is dites que Dieu est le maître, et que, lorsqu'il voudra
il saura bien vous trouver. C'est-à-dire, que vous n'avez
sser faire tout seul, et que, sans que vous vous mettiez en
votre salut, il saura bien, quand il voudra, changer votre
st-à-dire, que vous n'avez qu'à passer agréablement la vie
plaisirs et dans le crime, et que, sans que vous vous en mê-
.. y penser seulement, sans apporter à la conversion que
ndez, d'autre disposition qu'une vie entière de désordres,
sistances éternelles à sa grace, il saura bien vous prendre
on moment sera venu; c'est-à-dire, que votre salut, cette
affaire, cette unique affaire que vous avez sur la terre, n'est
re affaire; et que le Seigneur, qui ne vous a donné à conduire
e-là, qui vous ordonne de la préférer à toutes les autres, de
ger toutes pour vaquer à celle-là toute seule, vous en a pour-
solument déchargé, pour la prendre toute entière sur lui
ontrez-nous donc cette promesse dans quelque nouvel Evan-
ır vous savez qu'on ne la trouve pas dans celui de J. C. Le pé-
dit un Prophète, n'a rien que d'insensé à répondre pour se
r, et son cœur prend de mauvaise foi le parti de ses crimes
Dieu même : *Stultus fatua loquetur, et cor ejus faciet iniqui-
, ut perficiat simulationem, et loquatur ad Dominum fraudu-
r* (*Is.* 32; 6).

fin, ce prétexte est insensé en lui-même. Car, vous dites que la
vous manque : je vous ai déjà répondu que vous vous trom-
que si vous êtes de bonne foi, vous devez reconnoître que la
e ne vous a pas manqué; que vous avez ressenti plus d'une fois
impressions salutaires : qu'elle auroit triomphé de vos passions,
otre dureté et l'impénitence de votre cœur n'y avoient toujours
posé une résistance opiniâtre; que Dieu, qui veut que tous les
mes soient sauvés, qui n'a tiré du néant des créatures raison-
bles, qu'afin qu'elles le louent, le bénissent, le glorifient; en un

mot, qui ne nous a faits que pour lui, vous a ouvert à vous, mon cher Auditeur, comme à tant d'autres pécheurs, mille voies de conversion, qui vous auroient ramené infailliblement dans le droit chemin, si vous n'aviez pas fermé l'oreille à sa voix lorsqu'il vous appeloit. La grace vous manque, dites-vous. Eh bien, que prétendez-vous par-là ? Seroit-ce de donner à entendre que Dieu, qui est notre père, et dont nous sommes les enfans; qui a pour nous une affection qui surpasse infiniment celle de la mère la plus tendre pour un fils unique; qu'un Dieu si bon nous laisse, faute de secours, dans l'impossibilité de faire le bien? Mais pensez-vous qu'un tel langage seroit un blasphême contre la sagesse de Dieu, et la justification de tous les crimes? Ignorez-vous donc, que quelque plaie qu'ait faite à notre liberté la chute d'Adam, elle nous l'a pourtant encore laissée; qu'il n'y auroit plus de loi et de devoirs imposés à l'homme, s'il n'avoit pas le pouvoir réel et véritable de les accomplir; que la religion, loin d'être un secours et une consolation, ne seroit plus qu'un désespoir et un piége; que si, malgré tous les soins que Dieu a de notre salut, nous périssons, c'est toujours la faute de notre volonté, et non pas le défaut de sa grace; que nous sommes tout seuls les auteurs de notre perte et de nos malheurs; qu'il n'a tenu qu'à nous de les éviter; et que mille pécheurs n'ayant pas plus de graces et de secours que nous, ont rompu leurs chaînes, et rendu gloire à Dieu et à ses miséricordes par une vie toute nouvelle.

Mais quand ces vérités de la foi seroient moins sûres, et qu'il seroit vrai, mon cher Auditeur, que la grace vous manque, il seroit donc vrai que Dieu vous a abandonné tout-à-fait; que vous êtes marqué d'un caractère de réprobation; et que votre état ne sauroit être pire. Car n'avoir point de grace, c'est la plus terrible de toutes les situations, et le préjugé le plus certain d'une condamnation éternelle. Et cependant c'est cette pensée affreuse elle-même qui vous rassure, qui justifie à vos yeux votre tranquillité dans le crime, qui vous fait différer votre conversion sans trouble, sans remords, qui sert même d'excuse à vos désordres; c'est-à-dire, que vous êtes ravi de ne la point avoir cette grace précieuse; que vous vous dites avec complaisance à vous-même: Dieu ne veut point encore de moi; je n'ai qu'à vivre, en attendant, tranquillement dans le crime; sa grace ne viendra pas encore sitôt; c'est-à-dire, que vous ne la souhaitez pas, et que vous seriez même fâché qu'elle vînt rompre des chaînes que vous aimez encore. N'avoir pas la grace, devroit être pour vous le motif le plus effrayant, le plus puissant pour sortir de votre état déplorable; et c'est le seul qui vous calme, et qui vous arrête.

D'ailleurs, plus vous différez, moins vous en aurez de grace: car plus vous différez, plus vos crimes se multiplient, plus Dieu s'éloigne de vous, ses miséricordes s'épuisent, ses momens d'indulgence s'écoulent, votre mesure se remplit, le terme terrible de son indignation approche; et s'il est vrai que vous n'ayez pas assez de

grace aujourd'hui pour vous convertir, vous n'en aurez pas assez dans quelque temps, pour comprendre même que vous ayez besoin de conversion et de pénitence.

Ce n'est donc pas à la grace qu'il faut vous en prendre, c'est à vous-même. Augustin, dans ses foibles désirs de conversion, s'en prenoit-il au Seigneur du délai de sa pénitence? Ah! il n'en cherchoit pas la raison ailleurs que dans la foiblesse et le dérèglement de son cœur. Je traînois, dit-il lui-même, un cœur malade et déchiré de remords, n'accusant que moi seul de mes malheurs, et des délais que j'apportois à une vie nouvelle : *Sic ægrotabam, et excruciabar, accusans memetipsum* (*Confess. l.* 8; *ch.* 11, *n.* 1). Je me roulois dans mes propres chaînes, sans faire aucun effort, comme si elles avoient dû se rompre d'elles-mêmes : *Volvens ac versans me in vinculo meo, donec abrumperetur totum* (*Ibid.*). Pour vous, Seigneur, vous ne cessiez de châtier mon cœur par des amertumes secrètes, y opérant sans cesse, par une sévérité miséricordieuse, des remords cuisans qui troubloient toute la douceur de ma vie : *Et instabas tu in occultis meis, Domine, severâ misericordiâ flagella ingeminans timoris et pudoris* (*Ibid.*). Cependant les amusemens du monde que j'avois toujours aimé, et que j'aimois encore, me retenoient : *Retinebant me nugæ nugarum antiquæ amicæ meæ* (*Confess. l.* 8; *ch.* 11, *n.* 2); et ils me disoient tout bas : Vous allez donc renoncer à tous les plaisirs? *Dimittis-ne nos* (*Ibid.*)? Dès ce moment vous allez donc dire adieu pour toujours à tout ce qui a fait jusqu'ici tout l'agrément de votre vie? *A momento isto non erimus tecum ultrà in æternum* (*Ibid.*)? Quoi! désormais il ne vous sera plus permis de voir les personnes qui vous ont été les plus chères : il faudra vous séparer de vos amis de plaisir, vous bannir de leurs assemblées, vous interdire les joies les plus innocentes et toutes les douceurs de la société? *A momento isto non tibi licebit hoc et illud ultrà in æternum* (*Ibid.*)? Mais croyez-vous pouvoir soutenir l'ennui d'une vie si triste, si vide, si unie, si différente de celle que vous avez jusques ici menée? *Putas-ne sine istis poteris* (*Ibid.*)?

Voilà où ce pécheur à demi-touché, trouvoit les raisons de ses délais et de ses résistances, dans la crainte de renoncer à ses passions, et de ne pouvoir soutenir la démarche d'une nouvelle vie, et non dans le défaut de la grace : et voilà précisément où vous en êtes, et ce que vous vous dites tous les jours en secret à vous-même.

Car après tout, supposons que la grace vous manque, qu'en concluez-vous? Que les crimes où vous vous plongez tous les jours, si la mort vous surprend dans cet état déplorable, ne vous damneront pas? Vous n'oseriez le dire. Que vous n'avez qu'à vivre tranquille dans vos désordres, en attendant que Dieu vous touche, et que la grace vous soit donnée? Mais il est extravagant d'attendre la grace en s'en rendant tous les jours indigne. Que vous n'êtes pas coupable devant Dieu du délai de votre conversion, puisqu'elle ne dépend pas de vous? Mais tous les pécheurs qui diffèrent et qui meu-

rent impénitens seroient donc justifiés, et l'enfer ne seroit plus que pour les Justes qui se convertissent. Que vous ne devez plus vous occuper de votre salut, et le laisser au hasard sans vous en mettre en peine? Mais c'est le parti du désespoir et de l'impiété. Que le moment de votre conversion est marqué, et qu'un peu plus ou un peu moins de déréglement ne l'avancera ou ne le reculera pas d'un instant? Mais vous n'avez donc qu'à vous percer le cœur d'un glaive, ou vous aller précipiter au milieu des ondes, sous prétexte que le moment de votre mort est marqué, et que cette témérité ne le hâtera et ne le retardera pas d'un seul instant. O homme! s'écrie l'Apôtre, en répondant à la folie et à l'impiété de ce prétexte; est-ce ainsi que vous méprisez les richesses de la bonté de votre Dieu? Ignorez-vous que sa patience à souffrir de vos désordres, loin de les autoriser, doit vous rappeler à la pénitence? et cependant c'est sa longanimité même qui vous rassure dans le crime; et par l'endurcissement de votre cœur, vous amassez un trésor abondant de colère pour le jour terrible qui vous surprendra, et où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

La seule conséquence sensée qu'il vous seroit donc permis de tirer, supposé que la grace vous manque, c'est que vous devez prier plus qu'un autre pour l'obtenir; ne rien oublier pour fléchir un Dieu irrité, et qui s'est retiré de votre cœur; vaincre par vos importunités sa résistance; éloigner en attendant, tout ce qui éloigne sa grace de votre cœur; lui préparer les voies; écarter tous les obstacles qui vous l'ont rendue jusqu'ici inutile; vous interdire les occasions où votre innocence trouve toujours de nouveaux écueils, et qui achèvent de fermer votre cœur aux saintes inspirations: voilà une manière chrétienne et sage de rendre gloire à Dieu, de confesser qu'il est le seul maître des cœurs, et que tout don vient de lui. Mais de dire, comme vous dites tous les jours, sans rien changer à vos mœurs désordonnées: Quand Dieu voudra de moi, il saura bien me trouver; c'est dire: je ne veux point encore de lui; je puis encore me passer de lui; je vis heureux et tranquille; quand il me forcera, et que je ne pourrai plus l'éviter, alors je me rendrai; mais en attendant je jouirai de ma bonne fortune, et du privilége qu'il m'accorde de ne pas me convertir encore. Quelle affreuse préparation à cette grace précieuse qui change le cœur! voilà pourtant tout ce qui la fait attendre avec confiance à l'ame impénitente.

Tels sont les prétextes que le pécheur qui diffère sa conversion, tire du côté de Dieu. Venons à ceux qu'il prend dans lui-même.

SECONDE PARTIE.

Il est étonnant, M. F., que la vie étant si courte, le moment de la mort si incertain, tous les instans si précieux, les conversions si rares, les exemples de ceux qui sont surpris si fréquens, l'avenir si terrible, on puisse se former à soi-même tant de prétextes frivoles

pour différer de changer de vie. Dans tous les autres dangers qui menacent ou notre vie, ou notre honneur, ou notre fortune, les précautions sont promptes et présentes; il n'est que le péril qui soit douteux et éloigné : ici le péril est certain et présent, et les précautions sont toujours incertaines et reculées. Il semble que le salut soit une chose arbitraire, ou que notre vie soit entre nos mains, ou que le temps de faire pénitence nous ait été promis, ou que mourir sans l'avoir faite ne soit pas un grand malheur; si fort tous les pécheurs s'endorment tranquillement dans cette espérance qu'ils se convertiront un jour, sans travailler jamais à changer de vie! Et ce qu'il y a de plus incompréhensible dans le délai de leur pénitence, c'est qu'ils conviennent tous du besoin qu'ils ont de se convertir, du mauvais état de leur conscience; qu'ils regardent tous comme le dernier des malheurs de mourir dans cet état funeste; et cependant qu'ils diffèrent tous d'en sortir sur des prétextes si puérils, que le sérieux même de la chaire chrétienne souffre de les réfuter et de les combattre.

L'âge, les passions, les suites d'un changement de vie, qu'on craint de ne pouvoir soutenir : voilà les vains prétextes qu'on s'oppose à soi-même, pour différer la conversion que Dieu demande de nous.

Je dis premièrement l'âge. On veut laisser passer les années de la jeunesse, à laquelle un parti aussi sérieux que celui de la piété ne paroît pas convenir : on attend une certaine saison de la vie où la première fleur de l'âge effacée, les mœurs devenues plus sérieuses, les bienséances plus exactes, le monde moins attentif sur nous, l'esprit même plus mûr et plus capable de soutenir cette grande entreprise, on se promet à soi-même qu'on y travaillera, et que rien ne sera plus capable alors de nous en détourner.

Mais il seroit naturel de vous demander d'abord, qui vous a dit que vous arriverez au terme que vous vous marquez à vous-même; que la mort ne vous surprendra pas dans le cours de ces années que vous destinez encore au monde et aux passions; et que le Seigneur que vous n'attendez que vers la fin du jour, n'arrivera pas dès le matin et lorsque vous y penserez le moins? La jeunesse est-elle un garant bien sûr contre la mort? Voyez, sans parler ici de ce qui arrive tous les jours au reste des hommes, si en vous renfermant même dans le petit nombre de vos amis et de vos proches, vous n'en trouverez point à qui la justice de Dieu ait creusé un tombeau dès les premières années de leur course; qui comme la fleur des champs aient séché du matin au soir, et ne vous aient laissé que le triste regret de voir éclore une vie qui a été aussitôt éteinte. Insensé! on va peut-être au premier jour vous redemander votre âme : et ces projets de conversion que vous renvoyez à l'avenir, de quoi vous serviront-ils? et ces grandes résolutions que vous vous promettez d'exécuter un jour, que changeront-elles à votre malheur éternel, si la mort les prévient, comme elle les prévient tous les jours, et ne vous laisse que le regret inutile de les avoir en vain formées?

Mais je veux que la mort ne vous surprenne pas, et je vous demande, sur quoi vous promettez-vous que l'âge changera votre cœur, et vous disposera plus que vous ne l'êtes aujourd'hui à une vie nouvelle? L'âge changea-t-il le cœur de Salomon? Ah! c'est alors que ses dissolutions montèrent au plus haut point, et que sa honteuse fragilité ne connut plus de bornes. L'âge prépara-t-il Saül à sa conversion? Ah! c'est alors qu'il ajouta à ses égaremens passés la superstition, l'impiété, l'endurcissement et le désespoir. L'âge apporta-t-il quelque remède aux désordres de Jésabel et de l'incestueuse Hérodias? C'est alors qu'elles parurent plus ambitieuses, plus voluptueuses, plus attentives à plaire que jamais. Peut-être en avançant en âge, sortirez-vous de certaines mœurs déréglées, parce que le dégoût tout seul qui les suit, vous en aura retiré; mais vous ne vous convertirez pas pour cela : vous ne vivrez plus dans le désordre; mais vous ne vous repentirez pas, mais vous ne ferez pas pénitence, mais votre cœur ne sera pas changé ; vous serez encore mondain, ambitieux, voluptueux, sensuel; vous vivrez tranquille dans cet état, parce que vous n'aurez plus que toutes les dispositions de ces vices, sans vous livrer à leurs excès. Les années, les exemples, le long usage du monde, n'auront servi qu'à vous endurcir la conscience; qu'à substituer une indolence et une sagesse mondaine aux passions, et à effacer cette sensibilité de religion que le premier âge laisse dans l'ame encore alors craintive et timorée; vous mourrez impénitent.

Et si vous croyez que ce soit ici un simple mouvement de zèle, et non une vérité fondée sur l'expérience, examinez ce qui se passe tous les jours à vos yeux; voyez toutes les ames qui ont vieilli dans le monde, et que l'âge tout seul a retirées des plaisirs : l'amour du monde ne meurt qu'avec elles; sous des dehors différens, et que la bienséance seule a changés, vous voyez le même goût pour le monde, les mêmes penchans, la même vivacité pour les plaisirs, un cœur jeune encore dans un corps changé et effacé. On rappelle avec complaisance les joies des premières années; on fait revivre par l'erreur de l'imagination tout ce que l'âge et les temps nous ont ôté; on regarde avec envie une jeunesse florissante et les amusemens qui la suivent; on en prend tout ce qui peut encore compatir avec le sérieux de son état; on se fait des prétextes pour être encore de certains plaisirs avec bienséance, et sans s'exposer à la risée publique. Enfin, à mesure que le monde s'enfuit et nous échappe, on court après lui avec plus de goût que jamais : le long usage qu'on en a fait, n'a servi qu'à nous le rendre plus nécessaire; et nous mettre hors d'état de nous en passer; et l'âge n'a point fait encore de conversion.

Mais quand ce malheur ne seroit point à craindre; le Seigneur n'est-il pas le Dieu de tous les temps et de tous les âges? Est-il un seul de nos jours qui ne lui appartienne, et qu'il nous ait laissé pour le monde et pour la vanité? N'est-il pas jaloux même des prémices de notre cœur et de notre vie, figurées par ces prémices des fruits de la terre que la loi ordonnoit de lui offrir? Pourquoi lui retranche-

riez-vous donc la plus belle partie de vos années pour la consacrer au démon et à ses œuvres? La vie est-elle trop longue, pour être toute entière employée à la gloire du Seigneur qui nous l'a donnée, et qui nous en promet une immortelle? le premier âge est-il trop précieux pour être consacré à mériter la possession éternelle de l'Etre souverain? Vous ne lui réservez donc que les restes et le rebut de vos passions et de votre vie? et c'est comme si vous lui disiez : Seigneur, tant que je serai propre au monde et aux plaisirs, n'attendez pas que je revienne à vous et que je vous cherche; tant que le monde voudra de moi, je ne saurois me résoudre à vouloir de vous; quand il commencera à m'oublier, à m'échapper, et que je ne pourrai plus en faire usage, alors je me tournerai vers vous, je vous dirai : Me voici; je vous prierai d'accepter un cœur que le monde rejettera, et qui sera même triste de la dure nécessité où il se trouvera de se donner à vous; mais jusques-là n'attendez de moi qu'une indifférence entière et un oubli parfait; au fond vous n'êtes bon à servir, que lorsqu'on n'est plus soi-même bon à rien; on est sûr du moins qu'on vous trouve toujours, tous les temps vous sont les mêmes : mais le monde, après une certaine saison de la vie, on n'y est plus propre, et il faut se hâter d'en jouir avant qu'il nous échappe, et tandis qu'il est encore temps. Ame indigne de confesser jamais les miséricordes d'un Dieu que vous traitez avec tant d'outrage! et croyez-vous qu'alors il acceptera des hommages si forcés et si honteux à sa gloire, lui qui ne veut que des sacrifices volontaires; lui qui n'a pas besoin de l'homme, et qui lui fait grace lors même qu'il accepte ses vœux les plus purs, et ses hommages les plus sincères?

Le prophète Isaïe insultoit autrefois en ces termes à ceux qui adoroient de vaines idoles : Vous prenez un cèdre sur le liban, leur disoit-il, vous en retranchez la plus belle et la meilleure partie pour fournir à vos besoins, à vos plaisirs, au luxe et à l'ornement de vos palais; et quand vous ne savez plus à quoi employer ce qui vous reste, vous en faites une vaine idole, et vous lui offrez des vœux et des hommages ridicules : *Et de reliquo ejus idolum faciam* (*Is.* 44; 19). Et voilà ce que je puis vous dire ici à mon tour : Vous retranchez de votre vie les plus belles et les plus florissantes années pour satisfaire vos goûts et vos passions injustes; et quand vous ne savez plus quel usage faire de ce qui vous reste, et qu'il devient inutile au monde et aux plaisirs, alors vous en faites une idole, vous le faites servir à la religion; vous vous en formez une vertu fausse, superficielle, inanimée, à laquelle vous consacrez à regret les restes de vos passions et de vos désordres. *Et de reliquo ejus idolum faciam.* O mon Dieu! est-ce donc là vous regarder comme un Dieu jaloux qu'une tache légère dans les offrandes les plus pures blesse et offense, ou comme une vaine idole qui ne sentiroit pas l'indignité et la simulation des hommages qu'on lui offre? *Et de reliquo ejus idolum faciam.*

Oui, M. F., on ne recueille dans un âge avancé, que ce qu'on a semé les premières années de la vie. Si vous semez dans la corruption,

dit l'Apôtre, vous moissonnerez dans la corruption : vous le dites tous les jours vous-mêmes, qu'on meurt toujours comme on a vécu; que les caractères ne changent point; qu'on porte dans la vieillesse tous les défauts et tous les penchans du premier âge; et que rien n'est plus heureux que de se former de bonne heure des inclinations louables, et de s'accoutumer, comme dit un Prophète, à porter le joug du Seigneur dès une tendre jeunesse : *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ* (*Thren.* 3; 27).

Et en effet, M. F., quand nous n'aurions égard qu'au repos seul de notre vie; quand nous n'aurions point d'autre intérêt que de nous préparer même ici-bas des jours heureux et paisibles, quel bonheur de prévenir d'avance, et d'étouffer dans leur naissance, en se tournant d'abord à la vertu, tant de passions violentes qui déchirent ensuite le cœur, et qui font tout le malheur et toute l'amertume de notre vie! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de n'avoir mis en soi que des idées douces et innocentes, de s'épargner la funeste expérience de tant de plaisirs criminels, qui corrompent le cœur pour toujours, qui souillent l'imagination, qui nous laissent mille images honteuses et importunes, lesquelles nous accompagnent jusques dans la vertu, survivent toujours à nos crimes, et en deviennent souvent de nouveaux elles-mêmes! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Quel bonheur de s'être fait dans ses premières années des plaisirs innocens et tranquilles, d'avoir accoutumé le cœur à s'en contenter; de n'avoir pas contracté la triste nécessité de ne pouvoir plus se passer des plaisirs violens et criminels; et de ne s'être pas rendu insupportable, par un long usage des passions vives et tumultueuses, la douceur et la tranquillité de la vertu et de l'innocence! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.* Que ces premières années passées dans la pudeur et dans l'horreur du vice, attirent de graces sur tout le reste de la vie! qu'elles rendent le Seigneur attentif à toutes nos voies! et qu'elles nous rendent nous-mêmes l'objet bien-aimé de ses soins et de ses complaisances paternelles! *Bonum est viro, cùm portaverit jugum ab adolescentiâ suâ.*

Mais on convient, direz-vous, qu'il est heureux de s'être donné à Dieu de bonne heure, et d'avoir pu se préserver de tous les inconvéniens de l'âge et des plaisirs. Mais on n'en est pas là : on a suivi la route ordinaire; le torrent du monde et des passions ont entraîné; on se trouve même encore actuellement dans des engagemens trop vifs, et qu'il n'est point en soi de rompre; on attend une situation plus favorable; et on se promet que lorsque la passion qui nous captive sera éteinte, on ne se rengagera plus dans de nouveaux liens, et on se rangera tout de bon au devoir et à la vertu. Second prétexte : les passions et les engagemens dont on ne peut encore sortir.

Mais, premièrement, cette situation plus favorable que vous attendez pour revenir à Dieu, êtes-vous bien sûr qu'elle arrive? Qui vous a révélé le cours et la durée des passions qui vous arrêtent ac-

tuellement? Qui leur a marqué un terme, et leur a dit, comme le Seigneur aux flots d'une mer agitée : Vous viendrez jusques-là, et vous y verrez briser votre impétuosité et la fureur de vos vagues? *Usque hùc venies* (*Job*. 38; 11). Quand finiront-elles, le savez-vous? Pouvez-vous répondre qu'elles finiront un jour? qu'elles finiront du moins avant que vous finissiez vous-même? Seriez-vous le premier pécheur surpris dans ses passions déplorables? Tous les hommes presque qui meurent à vos yeux, ne meurent-ils pas dans ce triste état? meurt-on autrement dans le monde? les ministres appelés au secours des mourans trouvent-ils au lit de la mort beaucoup de pécheurs, qui depuis long-temps quittes de leurs habitudes se préparoient à ce dernier moment? Qu'y trouvons-nous, que des ames encore liées de mille chaînes, que la mort seule va dissoudre? que des consciences inexplicables, si j'ose parler ainsi, et encore enveloppées dans le chaos d'une vie toute désordonnée? Qu'y entendons-nous, que des regrets inutiles sur cette terrible surprise, et de vaines protestations qu'on auroit pris d'autres mesures si l'on avoit pu la prévoir? Quels sont les soins ordinaires qui occupent notre ministère dans ces derniers momens? D'éclaircir des consciences, que nous ne devrions plus alors que consoler; d'aider à rappeler des crimes, que nous ne devrions plus alors qu'exhorter à oublier; de faire expliquer au pécheur mourant ses désordres, nous qui devrions alors le soutenir et l'animer par le souvenir de ses vertus : en un mot, d'ouvrir les abîmes de son cœur, nous qui ne devrions plus ouvrir alors à l'ame prête à se dégager de son corps, que le sein d'Abraham et les trésors d'une gloire immortelle. Voilà les tristes offices que nous vous rendrons peut-être un jour : vous nous appellerez à votre tour; et au lieu que nous aurions dû nous consoler alors avec vous, en vous entretenant des avantages que promet au Fidèle une sainte mort, nous ne serons occupés qu'à vous faire raconter les crimes de votre vie.

Mais quand vos passions n'iroient pas jusqu'à cette dernière heure : plus vous différez, plus vous jetez de profondes racines dans le crime; plus vos chaînes forment de nouveaux replis sur votre cœur; plus ce levain de corruption que vous portez au dedans de vous, se dilate, s'étend, aigrit et corrompt toute la capacité de votre ame. Jugez-en par le progrès que la passion a fait jusqu'ici dans votre cœur. Ce n'étoient d'abord que des libertés timides, et où, pour vous calmer, vous cherchiez encore une ombre d'innocence; ce n'étoient ensuite que des actions douteuses, et où vous aviez encore peine à démêler le crime de la simple offense; le désordre suivit de près; mais les excès marqués en étoient encore rares : vous vous les reprochiez aussitôt à vous-même; vous ne pouviez les porter long-temps sur la conscience encore effrayée de son état. Insensiblement les chutes se sont multipliées; le désordre est devenu un état fixe et habituel; la conscience n'a plus crié que foiblement contre l'empire de la passion; le crime vous est devenu nécessaire; il n'a plus réveillé de remords; vous l'avez avalé comme de l'eau, qui coule sans se faire sentir, et sans piquer d'aucun goût le palais par où elle passe. Plus vous avancez,

plus le venin gagne; plus un reste de force que la pudeur, que raison, que la grace avoit mise en vous, s'affoiblit; plus ce qui étc encore sain dans votre ame, s'infecte et se souille. Quelle folie doı de laisser vieillir et corrompre des plaies, sous prétexte qu'elles s ront plus aisées à guérir! et que faites-vous en différant, que rend: vos maux plus incurables, et ôter à l'espérance de votre conversion toutes les ressources qui pourroient vous rester encore?

Vous vous flattez peut-être sur ce qu'il n'est pas de passions éter nelles, et que le temps et le dégoût en font revenir tôt ou tard. A cel je vous réponds, premièrement, que vous pourrez bien à la vérit vous lasser des objets qui aujourd'hui vous captivent, mais que vo: passions ne finiront pas pour cela. Vous pourrez bien vous formeı de nouveaux liens; mais vous ne vous formerez pas un nouveau cœur. Il n'est point de passions éternelles, je l'avoue; mais la corruption et le désordre le sont presque toujours: les passions que le dégoût tout seul finit, laissent toujours le cœur tout prêt pour une autre; et d'ordinaire c'est un nouveau feu qui chasse et éteint le premier. Rappelez-vous vous-même ce qui vous est arrivé jusqu'ici; vous croyiez qu'un tel engagement fini, vous seriez libre et en état de revenir à Dieu; vous marquiez à ce moment heureux le terme de vos désordres, et le commencement de votre pénitence: cet engagement a fini, la mort, l'inconstance, le dégoût, ou quelqu'autre accident l'a rompu; et cependant vous ne vous êtes pas converti; de nouvelles occasions se sont présentées; vous vous êtes formé de nouveaux liens; vous avez oublié vos premières résolutions; et votre dernier état est devenu pire que le premier. Les passions que la grace n'éteint pas, ne font que rallumer le cœur pour des passions nouvelles.

Je vous réponds, secondement: Quand même tous vos engagemens criminels seroient finis; quand il n'y auroit plus d'objet particulier qui occupât votre cœur; si le temps et le dégoût tout seul vous ont mené là, vous n'en serez pas plus avancé pour votre conversion. Vous tiendrez encore à tout, en ne tenant plus à rien: vous vous trouverez dans un certain état vague d'indolence et d'insensibilité, plus éloigné du royaume de Dieu, que la vivacité même des passions insensées: votre cœur libre de passion particulière, sera comme plein d'une passion universelle, si j'ose parler ainsi, d'un grand vide qui l'occupera tout entier. Il vous sera même d'autant plus difficile de sortir de cet état, que vous n'aurez rien de marqué à quoi vous prendre. Vous vous trouverez sans force, sans goût, sans aucun sentiment pour le salut; et le défaut d'objet, en vous laissant plus tranquille pour les créatures, ne fera qu'augmenter votre dégoût affreux pour le Seigneur. C'est un calme dont vous aurez plus de peine à vous tirer que de la tempête même: car les mêmes vents qui forment l'orage, quelquefois par un coup heureux peuvent nous jeter dans le port; mais le calme, plus il est grand, plus il conduit sûrement au naufrage.

Mais enfin, on voudroit bien changer, et prendre le parti d'une

vie plus raisonnable et plus chrétienne. On sent le vide du monde et des plaisirs; on se prête aux amusemens et à une certaine dissipation sans goût et comme à regret; on souhaiteroit d'y renoncer et de travailler sérieusement à son salut : mais cette première démarche fait peur. C'est un coup d'éclat qui nous engage envers le public, et qu'on craint de ne pouvoir soutenir : on est d'un rang où le plus petit changement sera remarqué, et l'on craint de n'aller donner, comme tant d'autres, qu'une scène qui ne durera pas, et qui ne nous laissera que le ridicule de la dévotion, sans nous en laisser le mérite.

Vous craignez de ne pouvoir vous soutenir, mon cher Auditeur! Eh quoi! en différant de vous convertir, vous vous promettez que Dieu vous touchera un jour; et en vous convertissant aujourd'hui, vous n'osez vous promettre qu'il vous soutiendra! Vous comptez sur ses miséricordes en l'outrageant, et vous n'osez y compter en le glorifiant! Vous croyez ne rien risquer de son côté en continuant à l'offenser, et vous vous en défiez en commençant à le servir! O homme! où est ici cette raison et cette équité de jugement dont vous vous piquez si fort? Et faut-il que sur l'affaire de votre salut seulement, vous soyez un abîme de contradiction, et un paradoxe incompréhensible?

D'ailleurs, n'aurions-nous pas raison de vous dire : Commencez toujours; essayez si en effet vous ne pourrez pas vous soutenir dans le service de Dieu? La chose ne vaut-elle pas du moins la peine d'être tentée? Est-ce qu'un homme que la tempête a jeté au milieu de la mer, et qui seroit à la merci des flots, et sur le point d'un triste naufrage, ne tente pas premièrement s'il pourra aborder au port à la nage, avant de se laisser submerger aux ondes? ne fait-il point d'efforts? n'essaye-t-il rien? se dit-il à lui-même pour ne rien tenter : Peut-être je ne me soutiendrai pas; les forces peut-être me manqueront en chemin. Ah! il essaye, il fait des efforts, il combat contre le danger, il va jusqu'au dernier moment de sa force, et ne succombe enfin, que lorsque gagné par la violence des flots il est forcé de céder au malheur de sa destinée. Vous périssez, mon cher Auditeur; les ondes vous gagnent; le torrent vous entraîne : et vous balancez si vous essaierez de vous sauver du danger! et vous mettez à sonder vos forces, les seuls momens qui vous restent pour pourvoir à votre sûreté! et vous perdez à délibérer, un temps qui ne vous est laissé que pour vous dégager du péril qui presse, et où tant d'autres périssent à vos yeux!

Mais enfin, je veux que dans la suite les difficultés de la vertu lassent votre foiblesse et que vous soyez obligé de reculer. Toujours auriez-vous du moins passé quelque temps sans offenser votre Dieu; toujours auriez-vous du moins fait quelques efforts pour l'apaiser; toujours auriez-vous du moins consacré quelques jours à bénir son saint nom; toujours ce seroit du moins autant de retranché de votre vie criminelle, et de ce trésor d'iniquité que vous amassez pour le jour terrible des vengeances; toujours vous seriez-vous acquis le

droit de représenter à Dieu votre foiblesse, et lui dire : Seigneur, vous voyez mes désirs et mon impuissance ; que n'ai-je un cœur plus constant pour vous, ô mon Dieu ! plus ferme dans l'amour de la vérité, plus insensible au monde, et moins aisé à se laisser séduire ! Fixez, Seigneur, mes incertitudes et mes inconstances : ôtez au monde l'empire qu'il a sur mon cœur ; reprenez-y vos anciens droits ; et ne m'attirez plus à demi, de peur que je ne vous échappe encore. Les variations éternelles de ma vie me couvrent de honte, Seigneur, et font que je n'ose plus lever les yeux vers vous, et vous promettre une fidélité constante. J'ai si souvent trahi là-dessus mes promesses, après vous avoir juré un amour éternel, ma foiblesse m'a si souvent fait oublier le bonheur de cet engagement, que je n'ai plus le courage de vous répondre de moi-même. Mon cœur m'échappe à chaque instant ; et mille fois au sortir même de vos pieds, et les yeux encore baignés de larmes que la douleur de vous avoir déplu m'avoit fait répandre, une occasion m'a séduit, et les mêmes infidélités que je venois de détester ; m'ont retrouvé comme auparavant foible et infidèle : avec un cœur si léger et si incertain, que puis-je vous assurer, grand Dieu ! et qu'oserai-je me promettre à moi-même ? J'ai cru si souvent qu'enfin mes résolutions alloient être constantes : je me suis trouvé dans des momens de grace et de componction si vifs et si touchans, et qui sembloient me répondre que ma fidélité seroit éternelle ; que je ne vois plus rien qui soit capable de me fixer, et qui puisse me faire espérer cette solidité de vertu, à laquelle jusqu'ici je n'ai pu atteindre. Laissez-vous toucher, Seigneur, au danger de mon état : le caractère de mon cœur me décourage et m'épouvante ; je sais que l'inconstance dans vos voies est un préjugé de perdition, et que vous maudissez dans vos Livres saints, les ames incertaines et légères. Mais, Seigneur, tandis que je serai encore sensible aux saintes inspirations de votre grace, j'essaierai encore de rentrer dans vos voies ; et si j'ai à me perdre, j'aime encore mieux périr en faisant des efforts pour retourner à vous, ô mon Dieu ! qui ne permettez pas que l'ame qui vous cherche sincèrement périsse, et qui êtes le seul Seigneur digne d'être servi ; qu'en cherchant une affreuse tranquillité dans une révolte fixe et déclarée, et en renonçant à l'espérance des biens éternels que vous préparez à ceux qui vous aiment. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE QUATRIÈME DIMANCHE DE L'AVENT.

SUR LES DISPOSITIONS A LA COMMUNION.

Parate viam Domini : rectas facite semitas ejus.

Préparez la voie du Seigneur : rendez droits ses sentiers. Luc, 3; 4.

Sire,

Voila ce que l'Eglise ne cesse de nous répéter en ce saint temps pour nous disposer à la naissance de J. C. Préparez, dit-elle à tous ses enfans, préparez la voie du Seigneur, qui descend du ciel pour visiter son peuple et pour le racheter; rendez droits ses sentiers; que les vallées soient remplies; que les montagnes et les collines soient abaissées; que les chemins tortus deviennent droits, et les raboteux unis. Ou pour dire la même chose sans figure : Préparez-vous, nous dit-elle, à recueillir le fruit du grand Mystère que nous allons célébrer, par l'abaissement du cœur, la douceur de la charité, la droiture de l'intention, l'uniformité de la vie; par le renoncement à votre propre sagesse et à votre propre justice, mortifiant la chair et humiliant l'esprit.

Qu'il me soit permis de vous tenir le même langage à vous, Chrétiens M. F., qui dans cette solennité viendrez vous purifier dans les tribunaux de la pénitence, pour donner à J. C. dans vos cœurs une nouvelle naissance, en le recevant à la table sacrée : *Parate viam Domini* : Préparez la voie du Seigneur. L'action que vous allez faire est la plus sainte de la religion, et la source des plus grandes graces; ne la faites donc pas sans y apporter tous les soins et toutes les précautions qu'elle exige; ne vous exposez point à perdre, par votre faute, les avantages inestimables qui doivent vous en revenir : *Parate viam Domini.*

La communion doit faire naître J. C. dans nos cœurs : mais quelle différence y auroit-il entre le Juste et le pécheur, entre celui qui discerne le corps du Seigneur, et celui qui traite sa chair sainte comme une viande commune, s'il naissoit également dans le cœur de tous

ceux qui le reçoivent? Ne vous y trompez pas, M. F.; il y a manière de recevoir J. C., qui nous rend sa présence inutile; et à Dieu, qu'en le recevant de cette manière, nous nous privass seulement des graces qui accompagnent une sainte communion! M. F., si la communion ne fait pas naître J. C. dans nos cœurs, l'y fait mourir; si elle ne nous rend point participans de son es et de ses graces, elle est pour nous l'arrêt de notre condamnati si elle n'est pas pour notre ame un fruit de vie, elle est un frui mort : alternative terrible qui doit nous faire trembler, mais qu doit pas nous éloigner entièrement de la table sacrée. Le pain qu y distribue est la véritable nourriture de nos ames, la force des fo le soutien des foibles, la consolation des affligés, le gage de la b heureuse immortalité : combien seroit-il donc dangereux de s'en ver? Mais il le seroit infiniment davantage de le manger sans s'y préparé. C'est pourquoi je vous le répète de nouveau avec l'Egli M. T. C. F. : *Parate viam Domini :* Préparez la voie du Seigne disposez-vous de longue main à le recevoir; banissez de vos cœ tout ce qui peut lui déplaire; instruisez-vous des dispositions q exige de ceux qui le reçoivent; faites tous vos efforts pour les acq rir; point d'autre moyen de ne pas vous exposer à une commun indigne, et d'attirer J. C. dans vos ames.

Matière importante qui demande toute votre attention. D'un cô il s'agit de vous faire éviter un crime aussi affreux que la profanat du corps et du sang adorable du Fils de Dieu; de l'autre, il est qu tion de vous apprendre à recueillir de la communion toutes les gra qu'elle est capable de produire dans nos cœurs. Quelles sont d ces dispositions si essentielles pour communier dignement et a fruit? je les réduis à quatre, qui feront le sujet et le partage de discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE RÉFLEXION.

L'EUCHARISTIE est une manne cachée; elle est la viande des for un gage sensible et permanent de l'amour de J. C., la continuati et l'accomplissement de son sacrifice. Or, cette manne cachée, il f savoir la discerner des viandes communes, de peur de s'y méprend *Non dijudicans corpus Domini* (*I. Cor.* 11; 29), première dis sition. C'est la viande des forts; on doit donc s'éprouver avant q d'oser s'en nourrir : *Probet autem seipsum homo* (*ibid.* 28), secon disposition. Le gage de l'amour de J. C.; on ne peut donc le recev qu'en mémoire de lui, c'est-à-dire, en sentant réveiller à sa pı sence tout ce que le souvenir d'un objet cher a de plus délicieux de plus tendre : *Hoc facite in meam commemorationem* (*ibid. v.* 2 troisième disposition. C'est l'accomplissement de son sacrifice; il donc juste d'annoncer sa mort toutes les fois qu'on y participe, d'y porter un esprit de croix et de martyre : *Quotiescumque man cabitis panem hunc, et calicem bibetis : mortem Domini annunci*

bitis donec veniat (*ibid.* 26), quatrième disposition. Une foi respectueuse qui nous fasse discerner, une foi prudente qui nous fasse éprouver, une foi ardente qui nous fasse aimer, une foi généreuse qui nous fasse immoler : c'est le précis de la doctrine de l'Apôtre, en nous racontant l'institution de l'Eucharistie, et de celle de tous les Saints sur l'usage de ce Sacrement adorable.

Première disposition : une foi respectueuse qui nous fasse discerner. Ne croyez pas, M. F., que je veuille parler ici de cette foi qui nous distingue des incrédules. Quel mérite de croire, lorsque les préjugés de l'enfance y ont accoutumé la raison, et que la soumission est comme née avec nous ? Il en coûteroit même pour secouer ce joug; et il ne faut pas un moindre effort pour passer de la foi à l'erreur, que pour revenir de l'erreur à la vérité. Je parle de cette foi vive qui perce les nuages qui environnent le trône de l'Agneau, qui le voit, non pas en énigme et comme à travers un cristal, mais face à face, si j'ose le dire, et tel qu'il est en lui-même : de cette foi qui, malgré le voile dont le véritable Moïse se couvre sur cette montagne sainte, ne laisse pas de voir toute sa gloire et de n'en pouvoir soutenir la présence : de cette foi qui, sans approfondir témérairement sa majesté, est pourtant accablée de son éclat; qui voit les Anges du ciel se couvrir de leurs ailes, et les colonnes du firmament trembler devant ce Roi d'une majesté terrible : de cette foi, à qui les sens n'ajouteroient rien, et qui est heureuse, non pas parce qu'elle croit sans voir, mais parce qu'elle voit presque en croyant. Je parle de cette foi respectueuse, qui est saisie d'une horreur de religion à la seule présence du sanctuaire, qui approche de l'autel comme Moïse du buisson sacré, comme les Israélites de la montagne foudroyante; de cette foi, qui sent tout le poids de la présence d'un Dieu, et qui, effrayée, s'écrie comme Pierre : Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je ne suis qu'un homme, et un homme pécheur. Je parle de cette foi dont le respect va jusques à la frayeur, et qui a besoin même qu'on la rassure; qui du plus loin qu'elle découvre J. C. sur l'autel, sent un éclat de majesté qui la frappe, l'interdit, la trouble, lui fait craindre qu'elle ne vienne s'y présenter sans son ordre.

Voilà quel est ce discernement de foi que l'Apôtre demande de vous, M. F. Grand Dieu ! mais en reste-t-il de cette foi sur la terre ? Eh ! vous avez beau paroître encore au milieu du monde, il ne vous connoît pas mieux qu'autrefois : vos Disciples mêmes ne vous connoissent souvent que selon la chair; et, pour être toujours avec vous, leurs yeux s'y accoutument et ne vous discernent presque plus. Lorsque vous paroîtrez dans les airs sur une nuée éclatante, les hommes sécheront de frayeur, les impies se cacheront dans les antres profonds et demanderont aux montagnes de s'écrouler sur leurs têtes : eh ! n'êtes-vous pas dans le sanctuaire comme sur une nuée de gloire ? les cieux ne s'ouvrent-ils pas sur vous ? les esprits célestes, toutes les fois que le Prêtre vient de prononcer les paroles redoutables, ne

descendent-ils pas du ciel pour être encore vos ministres, et vous environner de leurs hommages? Sur ce tribunal mystérieux, ne jugez-vous pas les hommes? ne jetez-vous pas des yeux de discernement sur cette multitude d'adorateurs qui remplit vos temples? n'y séparez-vous pas les boucs des brebis? n'y prononcez-vous pas des arrêts de mort et de vie? n'y tenez-vous pas des foudres d'une main et des couronnes de l'autre? ne m'y démêlez-vous pas, et n'écrivez-vous pas sur mon front avec une main invisible les caractères de mon élection, ou de ma réprobation éternelle? Hélas! et tandis peut-être que vous m'y condamnez, je présume d'en approcher; tandis que vous me rejetez de votre face, je m'y présente avec confiance; tandis que vous ouvrez l'abîme pour y marquer peut-être ma place, je viens la prendre à votre table avec témérité; tandis que vous me rangez peut-être parmi les enfans de colère, je viens me mettre au nombre des enfans de votre amour: votre chair vivifiante est une chair de péché pour moi; l'Agneau sans tache, qui rompt les sept sceaux du livre de mort, est le dernier sceau qui remplit et ferme celui de mes iniquités; et vous qui deviez être mon Sauveur, vous devenez mon crime.

Ah! M. F., on ne pouvoit autrefois voir Dieu sans être frappé de mort sur l'heure: un peuple entier de Betsamites, pour avoir seulement jeté sur l'Arche des yeux trop curieux, fut exterminé; l'Ange du Seigneur couvrit de plaies Héliodore, parce qu'il avoit osé entrer dans le sanctuaire de Jérusalem. Il n'étoit pas permis aux Israélites dans le désert d'approcher même de la montagne où le Seigneur donnoit sa loi: les foudres et les éclairs en défendoient l'accès; la terreur et la mort précédoient par-tout la face du Dieu d'Abraham. Quoi! parce qu'il ne sort plus des tourbillons de feu du fond de nos sanctuaires pour punir les profanateurs et les indiscrets, le respect et la frayeur ne nous y accompagnent pas! Foibles hommes, sur qui les sens ont tant de pouvoir, et qui ne sont religieux que lorsque le Dieu qu'ils adorent est terrible! Car, dites-moi, si nous discernions le corps du Seigneur, si la foi de sa présence faisoit sur nous les grandes impressions qu'elle feroit sans doute, si nous le voyions à découvert; eh! viendrions-nous tranquilles et presque insensibles nous asseoir à sa table? Quelques momens employés souvent à réciter avec un cœur tiède et un esprit égaré de légères formules, suffiroient-ils pour nous préparer à une action si redoutable? Une communion seroit-elle l'affaire d'une matinée, dérobée peut-être, ou à l'inutilité d'un sommeil accoutumé, ou aux soins de l'ajustement? Ah! ce souvenir nous occuperoit, nous agiteroit, nous frapperoit un mois par avance: il nous faudroit du temps pour nous rassurer, si j'ose le dire, contre notre propre respect, et contre l'idée de sa majesté; les jours qui précéderoient ce festin sacré, seroient des jours de retraite, de silence, de prière, de mortification; chaque jour, en nous approchant de ce terme heureux, verroit croître nos soins, notre frayeur, notre joie. Cette pensée seroit de toutes nos affaires, de nos entretiens, de nos repas, de nos délassemens, de notre sommeil même

notre esprit plein de foi ne pourroit s'en désoccuper; nous ne verrions plus que J. C.; la figure du monde, loin de nous enchanter, nous appliqueroit à peine; nous aurions des yeux, et nous ne verrions pas; cette image seule fixeroit toute notre attention. Voilà ce qui s'appelle discerner le corps du Seigneur.

Je sais qu'une ame mondaine sent des troubles secrets à l'approche d'une solennité, où la bienséance et la loi peut-être veulent qu'elle se présente à l'autel. Mais, ô mon Dieu, vous qui sondez les cœurs d'où naissent ces troubles, sont-ce là de ces frayeurs de foi et de religion qui doivent conduire à votre table une humble créature? Ah! c'est une tristesse qui opère la mort; ce sont des inquiétudes qui naissent des embarras d'une conscience qu'il faut éclaircir. On est sombre et inquiet comme le jeune homme de l'Evangile à qui vous aviez fait une loi de vous suivre; on craint ces jours heureux comme des jours funestes: on regarde les solennités des Chrétiens comme des mystères tristes et lugubres; on se fait une fatigue des délices de votre banquet: on n'y entre que comme ces aveugles et ces boiteux de l'Évangile, c'est-à dire, qu'il faut que les lois de votre Église aillent arracher ces Infidèles, comme par force, des places publiques, des plaisirs du siècle et du grand chemin de la perdition, et les traînent malgré eux à la salle du festin; on remet, autant qu'on peut, ce devoir de religion: cette seule pensée empoisonne tous les plaisirs. Vous voyez ces ames infidèles traîner le poids d'une conscience irrésolue; balancer long-temps entre leurs devoirs et leurs passions; adoucir enfin, par le choix d'un Confesseur indulgent, l'amertume de cette démarche; aller paroître devant vous, ô Dieu qui devenez leur nourriture dans ce mystère d'amour, avec autant de répugnance, que s'ils alloient se présenter à un ennemi; et ne se sentir peut-être pas d'autre peine dans toute une année, que la peine de recevoir un Dieu qui se donne à elles. Ah! Seigneur, aussi rejetez-vous invisiblement ces victimes coupables qui se font traîner par force à l'autel, vous qui ne voulez que des sacrifices volontaires; aussi ne vous donnez-vous que malgré vous à ces cœurs ingrats qui ne vous reçoivent que malgré eux-mêmes: et si vous étiez encore capable de ces saints frémissemens que vous laissâtes paroître sur le tombeau du Lazare, ah! on vous verroit frémir encore lorsque vous entrez dans ces bouches profanes, qui ne sont à vos yeux que des sépulcres ouverts, comme elles ont frémi long-temps avant que de se résoudre à venir vous rendre cet hommage.

Avouons-le donc, M. T. C. F., la foi qui nous fait discerner le corps de J. C., est une foi rare. On croit, mais d'une foi superficielle qui s'en tient, pour ainsi dire, à la surface de ce Sacrement, et n'en approfondit pas la vertu et les mystères; on croit, mais d'une foi oiseuse qui borne tout son mérite à se soumettre et à ne pas contredire; on croit, mais d'une foi volage qui se dément dans les œuvres; on croit, mais d'une foi humaine qui est le don de nos pères selon la chair, plutôt que le don du Père des lumières; on croit, mais

d'une foi populaire qui ne nous laisse que des idées foibles et puériles ; on croit, mais d'une foi superstitieuse qui n'aboutit qu'à des hommages vains et extérieurs ; on croit, mais d'une foi d'habitude qui ne sent rien ; on croit, mais d'une foi insipide qui ne discerne plus ; on croit, mais d'une foi commode qui n'a point de suites ; on croit, mais d'une foi peu éclairée qui manque, ou au respect en se familiarisant, ou à l'amour en s'éloignant ; on croit, mais d'une foi qui captive l'esprit, et qui laisse errer le cœur ; on croit enfin, mais d'une foi tranquille et vulgaire qui n'a rien de vif, rien de grand, de sublime, de digne du Dieu qu'elle nous découvre. Eh ! discerner votre corps, Seigneur, par la foi, c'est avoir plus de goût pour ce pain céleste que pour toutes les viandes de l'Égypte ; c'est en faire l'unique consolation de notre exil, le plus tendre adoucissement de nos peines, le remède sacré de nos maux, le désir continuel de nos ames ; c'est y trouver la sérénité dans ses obscurcissemens, la paix dans ses troubles, le calme dans les agitations de l'adversité, un asile contre nos disgraces, un bouclier pour opposer aux traits enflammés de Satan, un rafraîchissement contre les aiguillons d'une chair rebelle, une ardeur nouvelle contre les tiédeurs inévitables à la piété. Discerner votre corps, Seigneur, c'est apporter plus de soin, plus d'attention, plus de circonspection à vous recevoir, qu'à toutes les autres actions de la vie. Discerner votre corps, Seigneur, c'est respecter les temples où on vous adore, les Ministres qui vous servent, nos corps qui vous reçoivent. Que chacun s'examine, qu'il écoute là-dessus le témoignage de sa conscience ; et c'est ici la seconde disposition, une foi prudente qui nous fasse éprouver ; que l'homme s'éprouve : *Probet autem seipsum homo.*

SECONDE RÉFLEXION.

Je sais que notre cœur nous échappe à nous-mêmes ; que l'esprit de l'homme ne connoît pas toujours ce qui se passe dans l'homme ; que les passions nous séduisent, les exemples nous rassurent, les préjugés nous entraînent ; que nos penchans décident toujours de nos lumières ; que le cœur a toujours raison ; que s'éprouver soi-même, ce n'est souvent que s'affermir soi-même dans ses erreurs. Tel est l'homme, ô mon Dieu, entre les mains de ses seules lumières ; sans cesse il prend le change, et tout se farde et se métamorphose à ses yeux : il ne vous connoît qu'à demi ; il ne se connoît qu'à peine : il ne voit point clair dans tout ce qui l'environne ; il prend les ténèbres pour la lumière, il va d'égarement en égarement ; il ne sort pas de ses erreurs quand il revient à lui-même : il n'est que les lumières de votre foi qui puissent redresser ses jugemens, ouvrir les yeux de son ame, être la raison de son cœur, lui apprendre à se connoître, éclairer les mystères de l'amour-propre, développer les artifices de ses passions, et en faire cet homme spirituel qui juge de tout. C'est donc sur les règles de la foi, qu'il faut s'éprouver, M. F. les doctrines humaines, les adoucissemens de l'usage, les exemple

de la multitude, nos propres lumières sont des guides trompeurs ; et si jamais il importa de ne point prendre le change, sans doute c'est dans une conjoncture où le sacrilége est la peine de la méprise.

Mais sur quoi nous éprouverons-nous ? sur quoi ! sur la sainteté de ce Sacrement, et sur notre propre corruption. C'est la chair de J. C, c'est le pain des Anges, c'est l'Agneau sans tache qui ne veut autour de son autel, que ceux, ou qui n'ont pas souillé leurs vêtemens, ou qui les ont lavés dans le sang de la pénitence. Et qui êtes-vous, ame téméraire, que je vois approcher avec tant de sécurité ? Y portez-vous votre pudeur, votre innocence ? avez-vous toujours possédé le vase de votre corps dans l'honneur et dans la sainteté ? N'avez-vous pas traîné votre cœur sur la boue de mille passions ? Votre ame n'est-elle pas aux yeux de Dieu, ce tison noirci dont parle le Prophète, que des flammes impures ont, dès vos premiers ans, flétrie, consumée, et qui n'est plus qu'un reste hideux de leur violence ? N'êtes-vous pas tout couvert de plaies honteuses ? Paroît-il sur votre corps un seul endroit qui ne soit marqué de quelques crimes ? Où placerez-vous la chair de l'Agneau ? Quoi ! elle reposera sur votre langue : cette chair pure, sur un tombeau qui n'a jamais exhalé que la puanteur et l'infection ; cette chair immolée avec tant de douceur ; sur l'instrument de vos vengeances et de votre amertume ; cette chair crucifiée, sur le siége de vos sensualités et de vos débauches ! Quoi ! il descendra dans votre cœur ! Mais y trouvera-t-il où reposer sa tête ? N'avez-vous pas fait de ce temple saint une caverne de brigands ? Quoi ! vous l'allez placer parmi tant de désirs impurs, d'attachemens profanes, de projets d'ambition, de mouvemens de haine, de jalousie, d'orgueil ; c'est au milieu de tous ces monstres, que vous lui avez préparé sa demeure ! Ah ! vous le livrez à ses ennemis, vous le mettez encore entre les mains de ses bourreaux.

On s'est éprouvé, me dit-on ; on s'est confessé avant que d'approcher. Ah ! M. F., et de la même bouche dont vous venez de vomir vos iniquités vous allez recevoir J. C. ! et le cœur encore fumant de mille passions mal-éteintes, et que le lendemain va voir rallumer, vous osez venir offrir votre présent à l'autel, et participer aux mystères saints ! et l'imagination souillée des idées toutes fraîches de vos excès que vous venez de raconter au prêtre, vous allez goûter le froment des Elus ! Quoi ! au sortir du tribunal, la Communion vous tient lieu de pénitence ! vous allez de plain-pied du crime à l'autel ! Au lieu de répandre des larmes avec les pénitens, vous venez vous consoler avec les Justes ! Au lieu de vous nourrir d'un pain de tribulation, vous courez au festin délicieux ! Au lieu de vous tenir comme le publicain à la porte du temple, vous approchez témérairement du Saint des Saints ! un pénitent n'arrivoit autrefois à la table du Seigneur, qu'à travers les années entières d'humiliation, de jeûne, de prière, d'austérité, et on se purifioit dans les larmes, dans la douleur, dans les exercices publics d'une discipline pénible : on devenoit des hommes nouveaux ; il ne restoit plus rien de la pre-

mière vie, qu'un regret sincère; on ne reconnoissoit enfin de traces des crimes passés que dans les traces de la pénitence et des macérations qui venoient de les expier; et l'Eucharistie étoit le pain céleste que l'homme pécheur ne mangeoit alors qu'à la sueur de son front. Et aujourd'hui on croit qu'avoir confessé ses crimes, c'est les avoir punis; qu'une absolution qui suppose un cœur contrit et humilié, le crée et le donne elle-même; que toute la pureté qu'exige la chair de J. C. de celui qui la reçoit, c'est qu'il ait découvert la pourriture et l'infection de ses plaies. Communions indignes, M. F.: vous mangez et vous buvez votre jugement. On a beau vous rassurer; l'homme peut-il vous justifier, lorsque Dieu vous condamne?

D'ailleurs, c'est un azyme pur; il faut être exempt de levain pour en manger. Or, de bonne foi, ces personnes du monde que les circonstances d'une solennité déterminent à s'approcher de l'Eucharistie, ont-elles quitté le vieux levain en se présentant à l'autel? N'y portent-elles pas toutes les passions encore vivantes dans leurs racines? Jugez-en par les suites. On se retrouve le même au sortir delà: les haines ne sont point éteintes; l'empire de la volupté n'est point affoibli; la vivacité pour les plaisirs n'est point émoussée; la pente pour le monde n'est pas moins rapide; la cupidité n'a rien perdu de ses droits. On ne voit pas plus de précautions qu'auparavant contre les périls éprouvés; les commerces recommencent; les entretiens se renouent; les passions se réveillent; tout va même train, et on n'a par-dessus son premier état, que la profanation de ce redoutable mystère. D'où vient cela? C'est que se confesser simplement, n'est point s'éprouver.

De plus, c'est la viande des forts. Une ame foible, chancelante, mal affermie; qui tourne à tout vent; qui plie au premier obstacle; qui se brise au premier écueil; qui échappe à toute heure à la grace; qui a une longue expérience de sa fragilité; qui n'apporte jamais à l'autel que des promesses cent fois violées, que des sensibilités de dévotion, que le premier plaisir étouffe; qui depuis ses premiers ans est dans le commerce des foiblesses et des choses saintes, et a toujours vu succéder les crimes au repentir, et les sacremens aux rechutes: une ame de ce caractère est-ce une ame forte? ne doit-elle pas s'éprouver, croître, se fortifier, s'exercer dans la charité? A peine en état de soutenir le lait, doit-elle imprudemment se charger d'une viande solide, qui ne sert de nourriture qu'à l'homme parfait?

Il est marqué dans la Loi que si la victime qu'on venoit d'immoler, étoit mise dans un vaisseau de terre, le vaisseau seroit brisé sur-le-champ; mais que s'il étoit d'airain, il seroit lavé et nettoyé (*Levit.* 6; 28). Ces circonstances, marquées avec tant de soin, seroient-elles dignes de l'Esprit-Saint, si elles ne renfermoient des instructions et des mystères? Une ame fragile qui reçoit la victime véritable, ne ressemble-t-elle pas à ce vaisseau de terre qui se brise, pour ainsi dire, et qui ne peut soutenir la violence de ce feu sacré?

au lieu qu'une ame solide comme l'airain s'y purifie, y perd ses plus légères souillures, et en devient plus belle et plus brillante. Qu'arrive-t-il, selon J. C., lorsque l'on met du vin nouveau dans des vaisseaux vieux et usés? Ne se rompent-ils pas? le vin n'est-il pas perdu, épanché, foulé aux pieds? Quelle est cette parabole? Vous mettez le vin mystique, ce vin qui enfante les vierges, ce vin dont la force jette les ames chastes dans une sainte ivresse; vous le mettez dans un cœur usé, que des passions envieillies ont affoibli. Ah! je ne suis point surpris, s'il n'en peut pas soutenir la force, si le sang de J. C. ne sauroit s'y arrêter, si à la première occasion vous le répandez et le foulez aux pieds; il falloit y accoutumer votre cœur peu à peu, le préparer par la retraite, par la prière, par la fuite des occasions, par des victoires journalières sur vous-mêmes, et par des longues et sages épreuves, le fortifier et le rendre capable de recevoir J. C.

C'est la Pâque des Chrétiens : or J. C. ne célèbre sa Pâque qu'avec ses Disciples : *Cum discipulis meis facio Pascha* (*Matth.* 26; 18). Or, qu'est-ce qu'être son disciple? C'est se renoncer soi-même, porter sa croix, le suivre. Etes-vous mortifié dans vos désirs, patient dans vos afflictions? marchez-vous sur les traces que J. C. vous a frayées? Etre son disciple, c'est s'aimer les uns les autres; et combien de fois êtes-vous venu manger ce pain d'union; combien de fois vous êtes-vous présenté à ce festin de charité, portant dans le cœur un fiel secret d'amertume contre votre frère? Combien de fois êtes-vous venu offrir votre présent à l'autel, sans vous être réconcilié avec lui?

Enfin, c'est un Dieu si pur, que les astres sont souillés devant lui; si saint, qu'après la chute de l'Ange, il fallut que le ciel s'écroulât, que les abîmes s'ouvrissent, et qu'il mît un chaos éternel entre le péché et lui; si jaloux, qu'un seul désir étranger le blesse. Ainsi, M. F., il faut vous éprouver sur vos penchans : ne nourrissez-vous pas encore ces désirs du siècle dont parle l'Apôtre? Rendez gloire à Dieu, et sondez votre cœur en sa présence. Je vais me nourrir de J. C. et le changer en ma propre substance; mais lorsqu'il sera entré dans mon ame; lui qui en discerne les intentions et les penchans les plus secrets, n'y trouvera-t-il rien d'indigne de la sainteté de sa présence? Il ira d'abord à la naissance et aux principes de mes égaremens; il examinera si la source en est tarie, ou le cours seulement suspendu; il verra quelles sont encore les inclinations dominantes de mon ame, quel est le poids qui fait encore pencher le cœur : hélas! pourra-t-il dire comme autrefois lorsqu'il entra dans la maison de Zachée : Aujourd'hui le salut est arrivé dans cette maison. Suis-je revenu de bonne foi de cette passion si fatale à mon innocence; de cette aigreur, que je viens de détester aux pieds du Prêtre; de cette idolâtrie des richesses qui me jette dans des gains injustes; de cette fureur de jeu qui nuit à ma santé, à mes affaires, à mon salut; de cette humeur inégale et fâcheuse que la plus légère contradiction enflamme; de cette vanité qui me tire du rang où mes ancêtres m'a-

voient laissé; de cette envie qui m'a toujours fait regarder avec des yeux jaloux, la réputation ou la prospérité de mes égaux; de cet air fier et censeur qui juge de tout et ne se juge jamais soi-même; de cet ascendant de mollesse, de volupté, d'immortification, qui fait comme mon fonds et mon être propre? L'aveu que je viens de faire de mes foiblesses au Ministre de J. C., les a-t-il déracinées de mon cœur? suis-je une nouvelle créature? Il n'y a qu'un homme ressuscité qui puisse aspirer à ce pain céleste dont je vais me nourrir : le suis-je à vos yeux, ô mon Dieu! ne portai-je pas le nom de vivant étant encore mort en effet? le fort armé entrant dans mon ame la possédera-t-il en paix, et n'y trouvera-t-il pas sept esprits immondes qui l'en chasseront? Eclairez-moi, Seigneur, et ne souffrez pas que votre Christ, que votre Saint descende dans la corruption. Voilà, M. F., comme il faut s'éprouver. Le Seigneur avoit défendu autrefois aux Juifs d'offrir du miel et du levain dans les sacrifices : voyez si, en approchant de l'autel, vous n'y portez pas le levain de vos crimes et le miel de la volupté; c'est-à-dire, et ce goût du monde et du plaisir, et ce caractère mou et sensuel, ennemi de la croix, inalliable avec le saint. N'approchez pas, si vous ne vous sentez pas assez pur; cette chair sainte, dit le Prophète, ne vous ôteroit point votre malice; elle en ajouteroit une nouvelle; votre religion seroit vaine, votre culte idolâtre, votre sacrifice un sacrilége.

Eprouvez-vous donc vous-même; et après cela mangez de ce pain céleste. Mais il n'en faut pas demeurer au simple discernement et à l'épreuve. Jusques-là vous n'avez fait qu'éloigner les obstacles, mais vous n'avez pas mis les dernières dispositions; vous avez retranché tout ce qui pouvoit bannir J. C. de votre ame, vous n'avez pas acquis ce qui pouvoit l'attirer; vous avez pris des mesures pour ne point le recevoir indignement, vous n'en avez point pris pour le recevoir avec fruit : il ne suffit pas d'être exempt de crime, il faut être revêtu de justice et de sainteté; c'est peu de ne le point trahir avec Judas, il faut l'aimer avec les autres Disciples; c'est peu, en un mot, de n'être plus profane, mondain, voluptueux, mou, fier, vindicatif, attaché, il faut être grave, doux, humble, ferme, chaste, fidèle, chrétien. Toutes les fois que vous ferez ceci, faites-le en mémoire de moi : c'est la troisième disposition, communier en mémoire de J. C.

TROISIEME RÉFLEXION.

Qu'est-ce que communier en mémoire de J. C.? c'est en premier lieu, M. F., retracer en soi-même tout ce qui se passa dans le cœur de J. C., dans l'institution de ce Sacrement adorable. J'ai désiré ardemment, disoit-il à ses Disciples, de manger cette Pâque avec vous : *Desiderio desideravi hoc Pascha manducare vobiscum* (*Luc.* 22; 15). Il soupiroit après ce moment heureux; il ne le perdoit pas de vue; il se consoloit dans ce souvenir, de toutes les amertumes de sa passion : *Antequam patiar* (*ibid.*). Que vouloit-il nous ap

prendre par-là, M. F.? Ah! c'est qu'il faut apporter à cette table divine un cœur embrasé, pénétré, consumé; un cœur impatient, empressé, avide; une faim et une soif de J. C.; un goût réveillé par l'amour; en un mot, ce que j'ai appelé une foi ardente qui nous fasse aimer. Ce pain, dit un Père, demande un cœur affamé : *Interioris hominis quærit esuriem.* Ah! Seigneur, dit alors l'ame fidèle avec saint Augustin, (*S. Aug. in conf. l.* 1; *c.* 5). eh! qui me donnera que vous veniez dans mon cœur pour en prendre possession; pour en remplir tout le vide; pour y régner seul; pour y demeurer avec moi jusques à la consommation des siècles; pour m'y tenir lieu de tout; pour y faire mes plus chastes délices; pour y répandre mille secrètes consolations; pour le rassasier, l'enivrer, me faire oublier mes malheurs, mes inquiétudes, mes vains plaisirs, tous les hommes, l'univers entier, et me laisser tout à vous, jouir de votre présence, de vos entretiens, des douceurs que vous préparez à ceux qui vous aiment? Peut-être, Seigneur, la maison de mon ame n'est pas encore assez parée pour vous recevoir; mais venez en faire vous-même tout l'ornement. Peut-être y apercevez-vous des souillures qui vous en éloignent; mais vous les purifierez par votre divin attouchement. Peut-être y découvrez-vous encore des ennemis invisibles; mais n'êtes-vous pas le fort armé? votre seule présence les dissipera, et tout sera en paix quand une fois vous vous en serez mis en possession. Peut-être a-t-elle des rides qui l'enlaidissent; mais vous renouvelerez sa jeunesse, comme celle de l'aigle. Peut-être est-elle encore flétrie des taches de ses anciennes infidélités; mais votre sang achèvera de les effacer. Venez, Seigneur, et ne tardez pas; tous les biens m'arriveront avec vous : méprisé, persécuté, affligé, dépouillé, calomnié, je ne compterai plus mes malheurs pour rien, du moment que vous viendrez les adoucir; honoré, favorisé, élevé, environné d'abondance, ces vaines prospérités ne me toucheront plus, ne me paroîtront plus rien, du moment que vous m'aurez fait goûter combien vous êtes doux. Tels sont les désirs qui doivent nous conduire à l'autel.

Mais, hélas! les uns y apportent un dégoût et une répugnance criminelle; il leur faut des occasions pour les y déterminer; d'eux-mêmes ils ne s'en aviseroient jamais. Mais, que dis-je, des occasions; il faut des foudres et des anathêmes; il faut que l'Eglise tonne, foudroie. Bon Dieu! que la tiédeur des Chrétiens ait réduit votre Eglise à leur faire une loi de la participation à votre corps et à votre sang! qu'il ait fallu des peines et des menaces pour les conduire à l'autel, et les obliger de s'asseoir à votre table! que toute la félicité du Chrétien sur la terre soit devenue pour lui un précepte pénible! que le privilége le plus glorieux dont vous puissiez favoriser les hommes, soit pour eux une gêne et une contrainte! Ah! Seigneur, quand vous donnâtes à votre Eglise le pouvoir de lier, vous attendiez-vous qu'elle en dût faire cet usage? et son autorité étoit-elle destinée à traîner ses enfans à l'autel, ou à en séparer ses ennemis? Les autres en approchent avec un cœur pesant, un goût émoussé, une ame

toute de glace; gens qui vivent dans le commerce des plaisirs et des Sacremens, qui participent à la table de Satan et à celle de J. C.; qui ont des jours marqués pour le Seigneur, et des jours destinés au siècle : gens à qui une communion ne coûte qu'une journée de gêne et de réserve; qui ce jour-là ne jouent pas, ne voient pas, n'étalent pas, ne médisent pas, ne s'assemblent pas. Mais ce régime ne va pas plus loin : toute la dévotion finit avec la solennité; c'est une action de cérémonie; on est content de soi-même, après cette courte suspension; on rentre tranquillement dans ses premières voies, car c'étoit un article dont on étoit convenu avec soi-même; on vit uniment dans ce tranquille mélange de saint et de profane : les Sacremens nous calment sur les plaisirs; les plaisirs, pour être plus tranquilles du côté de la conscience, nous conduisent aux Sacremens; et l'on est à demi-bon pour être mondain sans scrupule. Ainsi on porte à l'autel un goût affadi par les amusemens et les joies du siècle, par l'embarras des affaires, par le tumulte des passions; on ne sent pas les douceurs ineffables de cette viande céleste; on retrouve jusqu'au pied du trône de la grace, les images des plaisirs dont on vient de sortir : des intérêts qui nous occupent, des projets qui nous embarrassent, des idées qui nous arrachent de l'autel pour nous rentraîner dans le monde, font sur le cœur des impressions bien plus vives que la présence de J. C. Mais, n'est-ce pas, Seigneur, contre ces Chrétiens monstrueux, que votre Prophète indigné, vous disoit autrefois : *Ah! Seigneur, que votre table leur devienne un piége, une punition, une pierre d'achoppement et de scandale* (*Ps.* 68; 23).

En second lieu, communier en mémoire de J. C., c'est vouloir réveiller par la présence de ce gage sacré tout ce que son souvenir peut faire d'impression sur un cœur qui l'aime. L'absence ralentit les liaisons les plus vives : J. C. prévoyoit bien que montant dans le ciel, ses Disciples insensiblement oublieroient ses bienfaits et ses divines instructions. Hélas! Moïse ne reste que quarante jours sur la montagne, et déjà les Israélites ne se souviennent plus des prodiges qu'il avoit opérés pour les délivrer de l'Egypte. Qu'est devenu ce Moïse, s'entredisoient-ils? Faisons-nous des dieux qui nous précèdent et qui nous défendent contre nos ennemis. J. C., pour parer à ces inconstances du cœur humain, voulut en montant dans la céleste Sion, nous laisser un gage de sa présence : c'est là qu'il veut que nous venions nous consoler de son absence sensible, c'est là que nous devons retrouver un souvenir plus vif de ses merveilles, de sa doctrine, de ses bienfaits, de sa divine Personne; c'est là que sous des signes mystérieux, nous venons le voir naissant à Bethléem, élevé à Nazareth, conversant avec les hommes et parcourant les villes de la Judée; faisant des signes et des prodiges que nul autre avant lui n'avoit jamais faits, appelant à sa suite des Disciples grossiers pour en faire les maîtres du monde; confondant l'hypocrisie des Pharisiens, annonçant le salut aux hommes, laissant par-tout des traces de sa puissance et de sa bonté; entrant en triomphe à Jérusa

lem, conduit sur le Calvaire, expirant sur une croix, vainqueur de la mort et de l'enfer, menant avec lui dans le ciel ceux qui étoient captifs, comme les trophées de sa victoire, et formant ensuite son Eglise par l'effusion de son esprit et l'abondance de ses dons; en un mot, nous l'y retrouvons dans tous ses mystères.

Vous enviez, dit saint Chrysostôme, le sort d'une hémorroïsse qui touche ses vêtemens, d'une pécheresse qui arrose ses pieds de ses larmes, des femmes de Galilée qui eurent le bonheur de le suivre et de le servir dans les courses de son ministère, de ses Disciples avec qui il conversoit familièrement, des peuples de ce temps-là qui entendirent les paroles de grace et de salut qui sortoient de sa bouche; vous appelez heureux ceux qui le virent; bien des Prophètes et des Rois l'ont souhaité en vain: mais vous, M. F., venez à l'autel, vous le verrez, vous le toucherez, vous lui donnerez un saint baiser, vous l'arroserez de vos larmes, et vos entrailles mêmes le porteront comme celles de Marie. Hélas! nos pères alloient dans une terre sainte y adorer les traces de ses pieds, et les lieux qu'il avoit consacrés par sa présence. Ici, leur disoit-on, il proposoit la parabole du bon pasteur et de la brebis égarée; ici il réconcilioit une femme adultère; ici il consoloit une pécheresse; ici il sanctifioit les noces et les festins par sa présence; ici il multiplioit des pains pour rassasier un peuple affamé; ici il défendoit à ses Disciples de faire descendre le feu du ciel sur une ville criminelle; ici il s'abaissoit jusqu'à converser avec une femme de Samarie; ici il souffroit les enfans autour de lui, et blâmoit ceux qui vouloient les éloigner; ici il rendoit la vue aux aveugles, il redressoit les boiteux, il délivroit les possédés, il faisoit parler les muets et ouïr les sourds. A ces paroles nos pères se sentoient saisis d'une joie sainte; ils versoient sur cette terre heureuse des larmes de tendresse et de religion: ce spectacle, ces images leur rapprochoient le temps, les actions, les mystères de J. C., rallumoient leur ardeur, consoloient leur foi: les pécheurs y trouvoient une douce confiance, les foibles une nouvelle force, les Justes de nouveaux désirs.

Ah! Chrétiens, non, il n'est pas nécessaire de traverser les mers; le salut est proche de vous, la parole que nous vous prêchons sera, si vous voulez, sur votre bouche et dans votre cœur: ouvrez les yeux de la foi, regardez sur ces autels, ce ne sont pas des lieux consacrés autrefois par sa présence, c'est J. C. lui-même; approchez en mémoire de lui; venez y rallumer tout ce que votre cœur a jamais senti de tendre, de touchant, de vif pour ce divin Sauveur. Que le souvenir de sa douceur qui ne lui permettoit pas de briser un roseau déjà cassé, et d'éteindre une lampe encore fumante, calme vos emportemens et vos impatiences: que le souvenir de ses travaux et de sa vie pénible vous confonde sur votre mollesse; que le souvenir de sa modestie et de son humilité qui lui faisoit prendre la fuite lorsqu'on vouloit le faire Roi, vous guérisse de vos vanités, de vos projets, de vos prétentions frivoles; que le souvenir de son jeûne de

quarante jours vous détrompe sur les fausses raisons qui vous portent ou à rompre le vôtre, ou à l'adoucir; que le souvenir de son zèle contre les profanateurs du Temple, vous apprenne avec quel respect et quelle sainte frayeur vous devez y entrer; que le souvenir de la simplicité et de la frugalité de ses mœurs condamne les vaines superfluités et les excès des vôtres; que le souvenir de ses retraites et de ses prières vous avertisse de fuir le monde, de vous retirer quelquefois dans le secret de votre maison, de passer du moins quelques heures de la journée dans la pratique indispensable de la prière; que le souvenir de sa tendresse et de sa compassion pour un peuple affamé, vous donne des entrailles de charité pour les malheureux; que le souvenir de ses saints entretiens vous instruise à converser innocemment, saintement, utilement avec les hommes; en un mot, que le souvenir de toutes ses vertus plus vif alors, plus présent au cœur, à l'esprit, vous corrige de toutes vos foiblesses : voilà ce qu'on appelle communier en mémoire de lui.

Mais porter toujours à l'autel les mêmes foiblesses; mais se fami liariser de telle sorte avec la chair de J. C., qu'elle ne réveille plu en nous de sentimens nouveaux, et nous laisse toujours tels que nou sommes; mais se nourrir d'une viande divine et ne point croître; mai s'approcher souvent de cette fournaise ardente, et n'y pouvoir réchau fer votre tiédeur; mais se présenter avec des fautes cent fois détesté et encore chères, avec des habitudes d'imperfection, qui, quoiqu légères en elles-mêmes, ne le sont plus pourtant par l'attachemer et la pente qui nous les rend inévitables, et par la circonstance d Sacrement qu'on se met en danger de profaner; mais faire professio de piété, d'éloignement du monde, être presque tous les jours dar le commerce des choses saintes, et s'être fait comme un point fix de vertu au-delà duquel on ne va jamais, se traîner toujours autou des mêmes confessions et des mêmes chutes, et n'être pas plus avanc après dix années d'exercice de piété qu'on l'étoit d'abord, avoi même fait quelques pas en arrière et relâché de sa première ferveu mais sans cesse user de ce remède divin, et ne sentir rien de chang à ses maux; mais entasser Sacrement sur Sacrement, si je l'ose dir et ne jamais vider son cœur pour faire place à cette viande célest mais nourrir des envies, des animosités, des délicatesses, des att chemens secrets, un fond d'immortification, des désirs de plair de paroître, de parvenir; mais se permettre d'habitude dans s entretiens, des vivacités, des discours libres sur autrui, des épa chemens tout mondains, des inutilités éternelles, des sentimens to profanes, des airs vains et piquans, des détours qui blessent la si cérité, des déguisemens qui familiarisent avec le mensonge, des i patiences et des éclats; mais cultiver des liaisons que la piété couv peut-être, et que le penchant tout seul assortit et soutient; ma être sur sa gloire, sur ses intérêts, sur ses droits, d'une jalous outrée; mais se sentir révolté au plus léger mépris, et ne pouvo digérer un seul geste désobligeant; mais être d'une attention infir sur soi-même, et dans une parure simple et modeste s'y recherche

choisir ce qui convient avec plus de soin peut-être qu'une ame mondaine, et là-dessus vivre du pain des Anges : ô mon Dieu! en voilà plus qu'il ne faut pour nous faire trembler....

Mais est-ce manger ce pain indignement que de le manger avec tant de foiblesses et d'imperfections? Eh! qui le sait, Seigneur, que vous-même? Tout ce que nous savons, c'est que ce n'est pas communier en mémoire de vous; c'est qu'il y aura des justices au grand jour qui paroîtront comme un linge souillé à vos yeux; c'est que plusieurs de ceux qui avoient même prophétisé en votre nom, seront rejetés; c'est que tout est à craindre dans cet état. Pierre n'est admis à votre cène qu'après que vous lui avez lavé les pieds; et cependant vous nous assurez qu'il étoit tout pur. Magdelaine est éloignée, et vous lui défendez de vous approcher au sortir du tombeau, parce qu'un goût encore trop sensible étoit le principe de son empressement; et cependant elle avoit beaucoup aimé, et lavé vos pieds sacrés et ses péchés de ses larmes. Et nous, Seigneur, pleins de misères, vides de fruits sincères de pénitence, tout pétris de mollesse et de sensualités, tièdes et sans goût, immuables dans un certain état de piété languissante et imparfaite, plus soutenue par l'habitude et par les engagemens d'une profession sainte, que par votre grace et une foi vive et solide; hélas! nous faisons de votre corps notre nourriture ordinaire. Quels abîmes, Seigneur! quelle suite de crimes peut-être qu'on ignore, dont on ne se repent point, qu'on multiplie à l'infini, qui sont comme le germe sur lequel on ente ensuite mille nouvelles profanations! Quels abîmes, encore une fois! et que votre lumière nous manifestera au grand jour de terribles secrets! Que suis-je à vos yeux, ô mon Dieu? je ne puis ni vous déplaire, ni vous plaire à demi; ma condition ne souffre point ces états mitoyens de vertu qui tiennent comme un milieu entre l'innocence et le crime; si je ne suis pas un saint, je suis un monstre; si je ne suis pas un vase d'honneur, je suis un vase d'ignominie; si je ne suis pas un ange de lumière, il n'y a point à balancer, je suis un ange de ténèbres; et si je ne suis pas un temple vivant de votre esprit, il faut que j'en sois le profanateur. Bon Dieu! quels puissans motifs de vigilance, d'attention sur moi-même, de circonspection, de frayeur en approchant de vos autels; d'humilité, de larmes, de componction, en attendant la manifestation de vos jugemens adorables! Mais ce n'est pas encore assez de communier en mémoire de J. C., M. F.; et pour nous retracer le souvenir de sa vie, il faut encore, et c'est la dernière disposition, rappeler le souvenir de sa mort, et l'annoncer toutes les fois que l'on mange son corps et que l'on boit son sang; et c'est ce que j'appelle une foi généreuse qui nous fasse immoler.

QUATRIEME RÉFLEXION.

Toutes les fois que vous mangerez le corps et que vous boirez le sang du Seigneur, vous annoncerez sa mort jusqu'à ce qu'il vienne.

Comment cela? à la lettre on annonce sa mort, parce que ce mystère fut un prélude de sa passion; parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer; parce que J. C. empressé de souffrir ce baptême de sang, dont il devoit être baptisé, en prévint l'accomplissement, et d'avance s'immola lui-même par la séparation mystique de son corps et de son sang; parce que l'Eucharistie est le sacrifice permanent de l'Eglise, le fruit et la plénitude de celui de la croix; parce qu'enfin J. C. y est comme dans un état de mort; il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Mais, M. F., en ce sens-là l'impie comme le Juste, annonce sa mort toutes les fois qu'il mange son corps: c'est un mystère, et non pas un mérite; c'est la nature du Sacrement, et non pas le privilége de celui qui le reçoit; c'est une suite de son institution, et non pas une disposition pour en approcher. Or, le dessein de l'Apôtre est ici de prévenir les abus, d'apprendre aux Fidèles à manger dignement le corps du Seigneur, de leur développer dans les mystères que renferme ce Sacrement, les dispositions qu'il demande. Il y a donc une manière d'annoncer la mort du Seigneur, qui doit toute se passer dans nos cœurs, qui nous dispose, qui nous prépare, qui assortit la situation de notre ame à la nature de ce mystère, qui nous fait porter sur notre corps la mortification de J. C., qui nous immole et nous crucifie avec lui. Reprenons toutes les raisons que nous avons touchées, et changeons la lettre en esprit.

On annonce la mort du Seigneur en premier lieu, parce que ce mystère fut un prélude de sa Passion. Dans les premiers temps, l'Eucharistie étoit un prélude du martyre. Du moment que la fureur du tyran s'étoit déclarée, et que la persécution commençoit à s'élever, tous les Fidèles couroient se munir de ce pain de vie: ils emportoient ce cher dépôt dans leurs maisons; la mort leur paroissoit moins terrible, lorsqu'ils avoient devant leurs yeux le gage précieux de leur immortalité; ils la désiroient même; et les consolations ineffables que la présence de J. C. caché sous des voiles mystiques, répandoit déjà dans leur ame, les faisoit soupirer après ce torrent de volupté dont il enivrera ses Elus, lorsqu'ils le verront face à face. Etoient-ils traînés dans les prisons, chargés de fers comme les scélérats, eux, dont le monde n'étoit pas digne, ils cachoient avec soin dans leur sein la divine Eucharistie; ils s'en nourrissoient dans l'attente du martyre; ils s'engraissoient de cette viande céleste, comme des victimes pures, afin que leur sacrifice fût plus agréable au Seigneur. Des Vierges chastes, des Fidèles fervens, des Ministres saints participoient tous ensemble dans les cachots au pain de bénédiction: aussi quelle joie dans leurs chaînes! quelle sérénité dans ces lieux sombres et affreux! quels cantiques d'actions de grace dans ces demeures lugubres, où les yeux ne retrouvoient par-tout que de tristes images de la mort, et les préparatifs des plus cruels supplices! Combien de fois disoient-ils à J. C. présent au milieu d'eux dans ce Sacrement adorable: Ah! nous ne craindrons pas les maux, Seigneur,

puisque vous êtes avec nous : que des armées entières nous environnent, nous ne serons point troublés, nos ennemis peuvent perdre notre corps, et même en dissiper les restes; mais vous nous le rendrez glorieux et immortel. Eh ! qui peut perdre Ceux que le Père vous a donnés ? Heureuses chaines que vous daignez soutenir ! saintes prisons que vous consacrez par votre présence ! ténèbres aimables où vous remplissez nos ames de tant de lumières ! mort précieuse qui va nous unir à vous, et déchirer les voiles qui vous dérobent à nos yeux ! Delà, quelle force dans les tourmens ! Pleins de la chair de J. C., teints de son sang, ils sortoient, dit saint Chrysostôme, de leurs cachots comme des lions encore tout sanglans et altérés de mort et de carnage; ils voloient sur les échafauds; ils y portoient une sainte fierté, lançoient çà et là des regards de constance et de magnanimité qui glaçoient les tyrans les plus barbares, et désarmoient leurs propres bourreaux; ils annonçoient donc la mort du Seigneur, en se préparant au martyre par la communion.

La tranquillité de nos siècles et la religion des Césars ne nous laissent plus le même espoir; la mort n'est plus la récompense de la foi, et l'Eucharistie ne fait plus de martyrs; mais n'avons-nous pas des persécuteurs domestiques ? notre foi n'a-t-elle à craindre que les tyrans ? et n'y a-t-il pas un martyre d'amour comme un martyre de sang ? En approchant donc de l'autel, M. F., une ame fidèle soupire après la dissolution de son corps terrestre; car pourroit-elle aimer cette vie, et annoncer la mort de J. C., et retracer dans ces signes mystiques sa sortie du monde pour aller à son Père; elle se plaint que son exil est trop prolongé, elle porte au pied du sanctuaire un esprit de mort et de martyre. Ah ! Seigneur, puisque vous êtes mort et crucifié au monde, pourquoi m'y retenez-vous ? que puis-je trouver sur la terre digne de mon cœur, vous n'y étant plus ? le mystère lui-même qui devoit me consoler par votre présence, me fait souvenir de votre mort : ces voiles qui vous couvrent, sont un artifice de votre amour; et vous ne vous cachez à demi, que pour réveiller dans mon cœur le désir de vous voir à découvert. Vaines créatures, que m'offrez-vous qu'un vide affreux du Dieu que je cherche ? Que me répondez-vous, lorsque mon cœur séduit se tourne de votre côté pour y charmer ses inquiétudes ? Retourne, me dites-vous, à celui qui nous a faites; nous gémissons en attendant qu'il vint nous délivrer de ce triste assujettissement, qui nous fait servir aux passions et aux erreurs des hommes : ne le cherche point au milieu de nous, tu ne l'y trouveras pas, il est ressuscité, il n'est plus ici; s'il paroît, ce n'est que pour mourir encore tous les jours; reprends les désirs et les affections que tu voulois nous donner, et les détourne vers le ciel; l'époux a été enlevé, la terre désormais n'est plus pour un Chrétien qu'un séjour de soupirs et de larmes : voilà ce qu'elles me répondent. Qui me retient donc ici bas, Seigneur ? quels sont les liens et les charmes qui peuvent m'attacher à la terre ? Inquiète dans les plaisirs, impatiente dans l'absence,

ennuyée des entretiens et du commerce des hommes, effrayée de la solitude, sans goût pour le monde, sans goût pour la vertu, faisant le mal que je hais, ne faisant pas le bien que je voudrois, qui me retient ? qui diffère la dissolution de ce corps de péché? qui m'empêche de voler avec les ailes de la colombe sur la sainte montagne ? Je serois heureuse, Seigneur, je le sens; je pourrois à toutes les heures me nourrir de ce pain délicieux; je ne goûte de véritable joie qu'aux pieds de vos autels; ce sont là les momens les plus heureux de ma vie; mais ils durent si peu, il faut se rengager si vîte dans les ennuis et les désagrémens du siècle; mais il faut s'éloigner de vous pour si long-temps! non, Seigneur, il n'y a point de parfait bonheur sur la terre, et la mort est un gain à qui sait vous aimer.

Sont-ce là nos sentimens, M. F., quand nous approchons des autels? Où sont aujourd'hui les Chrétiens, qui, comme les premiers Fidèles, attendent la bienheureuse espérance, et hâtent par leurs soupirs la fin de leur exil, et l'avènement de J. C.? C'est un raffinement de piété qu'on n'entend point; c'est un langage presque de contemplatif; et cependant c'est le fondement de la religion et la première démarche de la foi. On regarde la nécessité de mourir comme une peine cruelle; la seule idée de la mort qui consoloit tant nos pères, nous fait frémir; la fin de la vie est le terme de nos plaisirs, au lieu d'être celui de nos peines; on la ménage aux dépens de la loi de Dieu et des obligations de l'Eglise: les soins qui aboutissent au corps sont infinis; nos précautions sur ce point vont jusqu'à la foiblesse; ou s'il arrive quelquefois de souhaiter ce dernier moment, c'est lassitude de la vie et de ses chagrins, c'est une disgrace, une infirmité habituelle qui nous mine, une révolution dans nos affaires, qui ne nous laisse plus espérer de plaisirs en ce monde, un établissement manqué, une mort, un accident, enfin un dégoût et un souhait d'amour-propre; on s'ennuie d'être malheureux, mais on n'est point empressé d'aller se réunir à J. C.; et là-dessus on vient manger la Cène du Seigneur, se renouveler le souvenir de sa passion, et annoncer sa mort jusqu'à ce qu'il vienne; quelle indignité!

En second lieu, on annonce sa mort dans ce mystère, parce que Judas y forma comme la dernière résolution de le livrer. Or, qu'exige de nous ce souvenir ? ah! M. F., un désir ardent de réparer par nos hommages l'impiété de tant de communions monstrueuses qui crucifient de nouveau J. C. Tant de ministres perfides l'offrent dans tous les lieux où son nom est connu, avec des mains sacriléges; tant de pécheurs impudiques, vindicatifs, mondains, ravisseurs, de tous les peuples, de toutes les nations, le reçoivent dans des bouches profanes! nous devons sentir les outrages qu'y souffre J. C; nous confondre devant lui, sur ce que le plus signalé de ses bienfaits est devenu l'occasion des plus grands crimes; trembler sur nous-mêmes; admirer sa bonté, laquelle, pour l'utilité d'un petit nombre d'Elus, a bien voulu s'exposer aux indignités de cette multitude infinie de pécheurs de tous les siècles et de tous les temps qui l'ont deshonoré

et qui le déshonorent; détourner par les larmes de notre cœur, et par mille gémissemens secrets, les fléaux que les communions indignes ne manquent jamais d'attirer sur la terre. Car si l'Apôtre se plaignoit autrefois que les corps frappés de plaies, les maladies populaires, les morts soudaines n'étoient qu'une suite de ce Sacrement profané; ah! vous nous frappez depuis long-temps, Seigneur, vous versez sur nos villes et sur nos provinces la coupe de votre fureur; vous armez les Rois contre les Rois, et les peuples contre les peuples; on n'entend parler que de combats et de bruits de guerre, vous faites pleuvoir du ciel la stérilité sur nos campagnes, le glaive de l'ennemi dépeuple nos familles, et ôte aux pères la consolation de leurs vieux ans, nous gémissons sous des charges qui en éloignant de nos murs l'ennemi de l'Etat, nous livrent à la faim et à la misère; les arts sont presque inutiles au peuple, les gains et les trafics languissent, et l'industrie peut à peine fournir aux besoins; les calamités secrètes et connues de vous seul, sont encore plus touchantes que les publiques; nous avons vu la faim et la mort moissonner nos citoyens, et changer nos villes en déserts affreux; l'ennemi de votre nom profite de nos dissentions, et usurpe votre héritage.

D'où partent ces fléaux si longs et si terribles, grand Dieu? où se forment ces nuées de fureur et d'indignation, qui éclatent depuis si long-temps sur nos têtes? n'êtes-vous pas armé pour punir les sacriléges? les attentats que l'on commet tous les jours aux pieds de vos autels contre votre corps, ne nous attirent-ils pas ces marques de votre colère? Eh! frappez-nous donc, Seigneur; vengez votre gloire, ordonnez à l'Ange qui est dans les airs, de ne pas arrêter son bras, qu'il n'épargne pas les maisons où sont encore empreintes les traces d'un sang profané : votre courroux est juste. Mais, non, ne vengez point des crimes par d'autres crimes, donnez la paix à nos jours, écoutez les cris des Justes qui vous la demandent : *Seigneur*, vous disent-ils avec le Prophète, *nous attendions la paix, et ce bien n'est pas encore venu* (*Jerem.* 8; 15). Faites cesser les profanations que les guerres traînent toujours après elles; ne punissez plus les sacriléges en les multipliant sur la terre; rendez la majesté à tant de temples profanés, le culte et la dignité à tant d'Eglises dépouillées, la splendeur et la magnificence à tant d'autels renversés, la paix à nos villes; l'abondance à nos familles, la consolation et l'allégresse à Israël; rendez les enfans aux pères, et aux épouses désolées leurs époux; et si nos malheurs ne vous touchent pas, laissez-vous toucher du moins à ceux de votre Eglise.

On annonce en troisième lieu, la mort du Seigneur dans ce mystère, parce que J. C. s'y immole lui-même, par la séparation mystique de son corps et de son sang. Que s'ensuit-il delà? qu'il faut être aux pieds des autels comme si nous étions au pied de la croix; entrer dans les dispositions des Disciples et des femmes de Jérusalem qui recueillirent les derniers soupirs de Jésus mourant, et furent présens à la consommation de son sacrifice. Or, quel éloignement

n'avoient-ils pas pour un monde qui crucifioit leur maître? qu'avoient-ils encore à ménager avec ses meurtriers? craignoient-ils de se déclarer les Disciples de celui qui se déclaroit si hautement leur Sauveur, et au prix de tout son sang? ne disoient-ils pas au Père céleste : Eh! frappez nous nous-mêmes, Seigneur, qui sommes les coupables, épargnez l'innocent. Quelle horreur pour leurs fautes passées qui attachoient un si bon maître à la croix! quelle impression sensible de ses souffrances dans leur cœur! Ainsi, M. F., ménager encore le siècle, n'oser se déclarer qu'à demi pour la piété, rougir de la croix de J. C., se mesurer dans ses démarches de dévotion de telle sorte, qu'il y règne encore un air et un goût du monde, qui se mêle, pour ainsi dire, dans les intérêts de notre vertu; ne pas confesser J. C. la tête levée; n'oser se dispenser d'un spectacle où il est moqué, d'une assemblée où il est offensé, d'une démarche dont l'innocence ne peut sortir entière, d'une bienséance dont les devoirs de la religion souffrent, de je ne sais quel train de vie dont le monde vous fait une nécessité, de certaines maximes qui blessent l'Evangile et que l'usage vous donne pour des lois; prétendre user de ces ménagemens, et néanmoins venir manger la Pâque avec les Disciples de J. C.; conserver encore des intelligences avec ses ennemis, et s'asseoir à sa table; estimer les maximes qui le crucifient, et vouloir être les spectateurs et les compagnons fidèles de sa croix : ah! c'est une contradiction.

Il a vaincu le monde; il l'a attaché à sa croix, il a fait expirer avec lui ses erreurs et ses maximes : donc, annoncer sa mort dans la communion, c'est rappeler le souvenir de sa victoire. Et si le monde vit et règne encore dans votre cœur, M. F., ne détruisez-vous pas le fruit de sa mort? ne disputez-vous pas à J. C. l'honneur de son triomphe? et au lieu d'annoncer sa mort, ne venez-vous pas la renouveler avec ses ennemis?

D'ailleurs, on annonce en quatrième lieu sa mort dans ce mystère, parce qu'il est la consommation du sacrifice de la croix, et qu'il nous en applique le fruit. Or, qui nous donne droit au fruit de la croix, et par conséquent à la communion? les souffrances, les mortifications, une vie pénitente et intérieure. Car, dites-moi, vivant dans les délices, oserez-vous venir annoncer la mort du Sauveur? Oserez-vous nourrir un corps comme le vôtre, amolli par les plaisirs, flatté, carressé, oserez-vous, dis-je, le nourrir d'une chair crucifiée? Oserez-vous, incorporer J. C. mourant et couronné d'épines, dans des membres délicats et sensuels? cet assortiment ne seroit-il pas monstrueux? Oserez-vous en changeant sa chair en votre propre substance, la transformer en une chair molle et voluptueuse? eh! ce seroit un attentat. Pour vous nourrir de la chair de J. C., il faut que vos membres puissent devenir ses membres; que son corps puisse prendre la figure du vôtre. Or, son corps est un corps crucifié, ses membres sont des membres souffrans : et si vous vivez sans souffrir; si vous ne portez pas la mortification de J. C. sur votre corps; si peut-

être vous n'avez jamais fait à vos sens et à vos désirs aucune violence; si vos jours se passent dans une tranquille mollesse, si les afflictions vous impatientent, si tout ce qui contrarie votre humeur, vous révolte; si vous ne vous prescrivez point d'œuvres mortifiantes; si celles que le Ciel vous ménage, ne sont pas bien reçues, comment voulez-vous unir votre chair à la chair de J. C.? On n'y pense point, M. F.; et cependant une vie molle et sensuelle ne peut-être qu'un préjugé d'une communion indigne.

Enfin, on annonce la mort du Seigneur dans ce mystère, parce qu'il y est lui-même, comme dans un état de mort. Il a une bouche, et ne parle pas; des yeux, et ne s'en sert pas; des pieds, et ne marche pas. Regardez donc, M. F., et faites selon ce modèle : voilà comme vous devez annoncer sa mort en participant à son corps : il faut y porter des yeux instruits à être fermés pour la terre, une langue accoutumée au silence ou à des discours de Dieu, comme parle saint Paul; des pieds, des mains immobiles pour les œuvres de péché; des sens ou éteints ou mortifiés; en un mot, y porter une mort universelle sur votre corps : l'état de J. C. dans l'Eucharistie, est l'état du Chrétien sur la terre; un état de retraite, de silence, de patience, d'humiliation, de divorce avec les sens. Car, qu'est-ce que J. C. dans l'Eucharistie ? Il est dans le monde comme s'il n'y étoit point; il est au milieu des hommes, mais invisible; il entend leurs vains discours, leurs conseils chimériques, leurs espérances frivoles, mais il n'y prend aucune part; il voit leurs sollicitudes, leurs agitations, leurs entreprises, et il les laisse faire; on lui rend des honneurs divins, et on l'outrage, et toujours le même, il paroît insensible aux insultes comme aux hommages : il voit renouveler les siècles, les empires, les familles, les mœurs changer, le goût des hommes et des âges varier, les coutumes s'éteindre et puis revivre, la figure de ce monde dans une révolution continuelle, les hérésies prévaloir, son héritage déchiré, des guerres, des séditions, des bouleversemens soudains, l'Univers entier ébranlé; et il est tranquille sur ses ruines, et rien ne le tire de son application intime et ineffable à son Père; et rien ne trouble le repos divin de son sanctuaire, où il est toujours vivant, afin d'intercéder pour nous.

Regardez, encore une fois, et faites selon ce modèle. Portons-nous à la table sacrée des yeux fermés depuis long-temps à tout ce qui peut blesser notre ame; une langue environnée d'une garde de circonspection et de pudeur; des oreilles chastes et impénétrables aux sifflemens du serpent, et à la volupté des sons et des voix si propres à amollir le cœur; une ame insensible aux mépris comme aux louanges; une ame hors de la portée des événemens d'ici-bas, à l'épreuve des révolutions de la vie; égale dans la bonne et dans la mauvaise fortune; voyant avec des yeux étrangers, indifférens, tout ce qui se passe ici-bas; estimant les biens et les maux qui lui arrivent comme chose qui ne la regarde pas; et à travers toutes les agitations de la terre, le tumulte des sens, la contradiction des langues, les vaines

entreprises des hommes, toujours attentive à ne pas se laisser ravir la paix de son cœur, à marcher toujours d'un pas égal vers l'éternité, à ne point perdre de vue son Dieu, et à avoir toujours sa conversation dans le ciel?

Ce n'est pas que je veuille exclure de l'autel tous ceux qui n'ont pas encore atteint cet état de mort : hélas! c'est l'affaire de toute la vie; et la chair de J. C. est un secours établi pour nous fortifier et nous aider dans cette entreprise. Mais il faut y tendre pour ne pas approcher de l'autel indignement; il faut être aux prises avec ses sens, avec sa corruption, avec ses foiblesses, et se gagner tous les jours sur quelque article; il faut pratiquer l'abnégation chrétienne; il faut expier par la retraite, par le silence, par les larmes, par la prière, par les macérations, les victoires journalières que les impressions du monde et des sens remportent sur nous; il faut se relever avec avantage de ses chutes. Mais je veux vous donner à entendre, qu'une communion n'est pas l'affaire d'un jour et d'une solennité; que toute notre vie doit être une préparation à l'Eucharistie; que toutes nos actions doivent être comme des pas qui nous conduisent à l'autel; que la vie de la plupart des gens du monde, de ceux mêmes qui ne sont pas dans le désordre, qui ne se gênent sur rien, qui vivent selon les sens, qui ne sont vifs que sur les intérêts de la terre, est une vie qui n'annonce pas la mort du Seigneur, et qui dès-là vous exclut de ce mystère. Je veux vous faire comprendre que l'Eucharistie est un festin, si je l'ose dire, de deuil et de mort; que les joies, les plaisirs, les vaines décorations déparent cette table sacrée, et vous font rejeter comme celui qui s'y présente avec un habit sale et déchiré : qu'on ne peut pas se nourrir en même temps, et des viandes d'ici-bas et du pain du ciel; et que du moment que les Israélites arrivés sur les frontières de Canaan eurent commencé à manger les fruits de la terre, dit l'Ecriture, la manne cessa de tomber, et ils n'usèrent plus depuis de cette nourriture céleste : *Defecitque manna postquàm comederunt de frugibus terræ* (*Jos.* 5; 12). Je veux vous faire comprendre que ce Sacrement est le fruit et non pas la marque de la pénitence; que ces communions dont une solennité décide, font plus de profanateurs que d'adorateurs véritables; qu'on ne peut se nourrir du corps de J. C. sans vivre de son esprit; qu'il faut même que la plénitude de l'Esprit-Saint repose sur une ame comme sur Marie, avant que J. C. vienne dans elle comme s'y incarner de nouveau. Je veux vous faire comprendre que la lecture des Livres saints, et les rigueurs salutaires de la pénitence, doivent préparer dans nos cœurs une demeure à J. C., afin que nous soyons comme des arches saintes, et que cette manne céleste y repose au milieu des tables de la Loi et de la verge d'Aaron. Je veux vous faire comprendre que rien ne doit tant vous faire trembler, vous qui vivez dans les dangers du siècle et qui les aimez, que toutes les communions que vous avez faites avant que de vous être éprouvés, et avec la seule précaution d'une confession. Je veux vous faire comprendre que le pain de vie se change en poison pour

la plupart des Fidèles; que l'autel voit presque plus de crimes que le théâtre; que J. C. est plus outragé dans son sanctuaire, que dans les assemblées des pécheurs; et que les solennités ne sont plus que des mystères de deuil pour lui, et des jours établis pour le déshonorer. Je veux, en un mot, vous faire comprendre que pour en approcher dignement, il faut une foi respectueuse qui nous fasse discerner; une foi prudente qui nous fasse éprouver; une foi vive qui nous fasse aimer; une foi généreuse qui nous fasse immoler: hors delà, c'est se rendre coupable du corps et du sang du Seigneur; c'est manger et boire son jugement.

Ah! Seigneur, que j'ai peu connu jusqu'ici l'innocence et l'extrême pureté, que vous demandez de ceux qui viennent se nourrir de ce pain céleste! Le Centenier, cet homme d'une foi si vive, si humble, si éclairée; cet homme si riche en bonnes œuvres, qui aimoit votre peuple, qui élevoit des édifices sacrés en votre nom, destinés aux prières publiques et à l'interprétation de vos Ecritures; cet homme ne se croit pas digne de vous recevoir même dans sa maison: la plus pure même des Vierges, lorsqu'un Ange lui annonce que vous allez descendre dans son sein, en est effrayée; elle entre dans son néant, et s'il lui reste encore la force de parler, c'est pour demander comment cela se pourra faire. Et qui suis-je, Seigneur, pour oser m'asseoir à votre table avec si peu de précaution, moi qui viens paroître vide devant vous; moi qui n'ai à vous offrir que les restes d'un cœur que le monde a occupé si long-temps; moi qui ne suis à vous que par intervalles, et qui laisse encore aux créatures et aux passions le fond et l'état de mon cœur; moi qui ne porte à vos autels que de foibles essais de salut, et des œuvres consommées de péché; moi qui n'ai par-dessus les autres pécheurs que l'abus de vos graces; que des lumières inutiles; que des sentimens qui s'exhalent par désirs; que mille inspirations qui n'obtiennent jamais de moi que de vaines démarches de conversion; qu'un cœur incapable de se familiariser ni avec le péché, ni avec la vertu; qu'un naturel heureux et presque de son propre fonds, ennemi des excès et du vice, et que j'ai pourtant altéré.

Ah! Seigneur, les fruits d'une communion sainte sont si abondans, si sensibles; l'ame en sort si inondée de vos graces et de vos faveurs, que quand je n'aurois point d'autres marques de l'indignité de mes communions que leur inutilité, je devrois trembler et me confondre. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on a encore faim; et je me retire de cette table sacrée, fatigué, lassé de mes hommages: je respire au sortir delà, comme au sortir d'une bienséance et d'une gêne: je m'applaudis d'en être quitte, comme si je venois de finir une affaire pénible; et si je sens le goût réveillé, c'est celui des plaisirs et du monde. Quand on a mangé votre chair dignement, on demeure en vous, et vous demeurez en nous; c'est-à-dire, que votre sang précieux qui coule encore dans nos veines, nous laisse vos inclinations, vos traits, votre ressemblance;

et que nous sommes d'autres vous-mêmes; que comme de jeunes Princes héritiers d'un sang royal, on doit voir briller sur notre visage, je ne sais quel air de majesté qui annonce notre noblesse; il ne doit plus paroître en nous que des inclinations nobles, célestes, et des sentimens dignes du sang que nous avons reçu : et cependant je me trouve toujours des désirs terrestres, des penchans bas et rampans; un cœur qui se traîne encore sur la boue, et qui ne sait s'élever au-dessus des créatures, et retourner jusques dans votre sein dont il est sorti. Quand on mange votre chair dignement, vous nous apprenez qu'on vit pour vous, et qu'on vit éternellement : et j'ai continué de vivre pour le monde, pour moi-même, pour les hommes qui m'environnent, pour mes plaisirs, pour mes projets de fortune, pour mes affaires, pour une famille, pour des enfans, pour ma gloire; pour vous, à peine un seul moment dans la journée. Que faut-il donc que je fasse, Seigneur? Que je me retire de votre table. Quoi! ce fruit de vie me seroit interdit? quoi! le pain de consolation ne seroit plus rompu pour moi? Non, Seigneur, vous ne voulez point m'en exclure; vous voulez m'en rendre digne : vous ne voulez pas que je m'en retire; mais vous voulez que je m'y prépare : vous ne me refusez pas le pain des enfans; mais vous ne voudriez pas que mon indignité vous obligeât de me présenter un serpent à sa place. Préparez-vous donc vous-même dans mon cœur une demeure digne de vous : aplanissez-en les hauteurs, redressez-en l'obliquité, purifiez mes désirs, corrigez mes inclinations, créez-en plutôt de nouvelles. Vous seul pouvez être votre précurseur, et vous préparer les voies dans les ames. Remplissez-nous donc, Seigneur, de votre esprit, afin que nous mangions votre corps dignement, et que nous vivions éternellement pour vous. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE NOEL.

Evangelizo vobis gaudium magnum, quod erit omni populo; quia natus est vobis hodiè Salvator, qui est Christus Dominus.

Je viens vous apporter une nouvelle, qui sera pour tout le peuple le sujet d'une grande joie; c'est qu'aujourd'hui il vous est né un Sauveur, qui est le Christ, le Seigneur. Luc. 2; 10, 11.

Sire,

Voila en effet la grande nouvelle que le monde attendoit depuis quatre mille ans : voilà le grand événement que tant de Prophètes avoient prédit; que tant de cérémonies avoient figuré; que tant de

Justes avoient attendu, et que toute la nature sembloit promettre, et hâter par la corruption universelle répandue sur toute chair : voilà le grand bienfait que la bonté de Dieu préparoit aux hommes, depuis que l'infidélité de leur premier père les eut tous assujettis au péché et à la mort.

Le Sauveur, le Christ, le Seigneur, paroît enfin aujourd'hui sur la terre. Les nuées enfantent le Juste ; l'étoile de Jacob se montre à l'Univers : le sceptre est sorti de Juda, et celui qui devoit venir est arrivé : les temps mystérieux sont accomplis : le Seigneur a fait paroître le signe promis à la Judée : une Vierge a conçu et enfanté, et de Bethléem sort le conducteur qui doit instruire et régir tout Israël.

Quels nouveaux biens, M. F., cette naissance n'annonce-t-elle pas aux hommes ! Elle n'auroit pas été durant tant de siècles annoncée, attendue, désirée ; elle n'auroit pas fait la religion de tout un peuple, l'objet de toutes les prophéties, le dénouement de toutes les figures, l'unique fin de toutes les démarches de Dieu envers les hommes, si elle n'avoit été la plus grande marque d'amour qu'il pouvoit leur donner. Quelle nuit heureuse que celle qui vient de présider à cet enfantement divin ! elle a vu la lumière du monde luire dans ses ténèbres : les cieux en retentissent de joie et de cantiques d'actions de graces.

Mais, M. F., pour entrer dans les transports d'allégresse que cette naissance répand dans le ciel et sur la terre, il faut participer aux bienfaits qu'elle vient nous apporter. La joie commune n'est fondée que sur le salut commun qui nous est offert ; et si, malgré ce secours, nous nous obstinons encore à périr, l'Eglise pleure sur nous, et nous mêlons le deuil et la tristesse à la joie que lui inspire une si heureuse nouvelle.

Or, quels sont les bienfaits inestimables que cette naissance vient apporter aux hommes ? Les Esprits célestes eux-mêmes viennent l'apprendre aujourd'hui aux Pasteurs : elle vient rendre la gloire à Dieu, et la paix aux hommes : et voilà tout le fond de ce grand mystère développé : à Dieu, la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir ; aux hommes, la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'homme n'avoit été placé sur la terre, que pour rendre à l'auteur de son être, la gloire et l'hommage qui lui étoient dus. Tout le rappeloit à ces devoirs ; et tout ce qui devoit l'y rappeler, l'en éloigna. Il devoit à sa majesté suprême son adoration et ses hommages ; à sa bonté paternelle, son amour ; à sa sagesse infinie, le sacrifice de sa raison et de ses lumières. Ces devoirs, gravés dans le fond de son cœur, et nés avec lui, lui étoient encore sans cesse annoncés par toutes les créatures : il ne pouvoit ni s'écouter lui-même,

ni écouter tout ce qui étoit autour de lui, sans les retrouver. Cependant il les oublie; il les efface de son cœur. Il ne vit plus dans l'ouvrage, l'honneur et le culte qui étoit dû à l'ouvrier souverain; dans les bienfaits dont il le combloit, l'amour qu'il devoit à son bienfaiteur; dans les ténèbres répandues sur les effets mêmes de la naturé, l'impossibilité de sonder, à plus forte raison, les secrets de Dieu, et la défiance où il devoit vivre de ses propres lumières. L'idolâtrie rendoit donc à la créature, le culte que le Créateur s'étoit réservé à lui seul : la Synagogue l'honoroit des lèvres; et l'amour qu'elle lui devoit, se bornoit à des hommages extérieurs, qui n'étoient pas dignes de lui : la Philosophie s'égaroit dans ses pensées; mesuroit les lumières de Dieu à celles de l'homme, et croyoit que la raison qui se méconnoissoit elle-même, pouvoit connoître toute vérité : trois plaies répandues sur toute la face de la terre. En un mot, Dieu n'étoit plus connu ni glorifié, et l'homme ne se connoissoit plus lui-même.

Et premièrement, à quels excès l'idolâtrie n'avoit-elle pas poussé son culte profane? La mort d'une personne chère l'érigeoit bientôt en divinité; et ses viles cendres, sur lesquelles son néant étoit écrit en caractères si ineffaçables, devenoient elles-mêmes le titre de sa gloire et de son immortalité. L'amour conjugal se fit des dieux; l'amour impur l'imita, et voulut avoir ses autels : l'épouse et l'amante, l'époux et l'amant criminels eurent des temples, des prêtres et des sacrifices. La folie, ou la corruption générale adopta un culte si bizarre et si abominable; tout l'Univers en fut infecté; la majesté des lois de l'Empire l'autorisa; la magnificence des temples, l'appareil des sacrifices, la richesse immense des simulacres rendirent cette extravagance respectable. Chaque peuple fut jaloux d'avoir ses dieux; au défaut de l'homme, il offrit de l'encens à la bête : les hommages impurs devinrent le culte de ses divinités impures; les villes, les montagnes, les champs, les déserts en furent souillés, et virent des édifices superbes, consacrés à l'orgueil, à l'impudicité, à la vengeance. La multitude des divinités égala celle des passions; les dieux furent presque aussi multipliés que les hommes : tout devint dieu pour l'homme; et le Dieu véritable fut le seul que l'homme ne connut point.

Le monde étoit plongé depuis sa naissance presque, dans l'horreur de ces ténèbres : chaque siècle y avoit ajouté de nouvelles impiétés. Plus les temps marqués du Libérateur approchoient, plus la dépravation sembloit croître parmi les hommes. Rome elle-même; maîtresse de l'Univers, s'étoit soumise aux différens cultes des nations qu'elle avoit subjuguées, et voyoit s'élever au milieu de ses murs, les idoles diverses de tant de peuples soumis, qui devenoient plutôt les monumens publics de sa folie et de son aveuglement que de ses victoires.

Mais enfin, quoique toute chair eût corrompu sa voie, Dieu ne vouloit plus faire pleuvoir sa colère sur les hommes, ni les exter-

miner par un nouveau déluge. Il vouloit les sauver. Il avoit mis dans le ciel le signe de son alliance avec le monde; et ce signe véritable n'étoit pas cet arc lumineux et grossier, qui paroît dans les nuées : c'étoit J. C. son Fils unique, le Verbe fait chair, le sceau véritable de l'alliance éternelle, et la seule lumière qui vient éclairer tout le monde.

Il paroît aujourd'hui sur la terre, et rend à son Père la gloire que l'impiété d'un culte public avoit voulu lui ravir. L'hommage que lui rend son âme sainte unie au Verbe, dédommage d'abord sa majesté suprême, de tous les honneurs que l'Univers lui avoit jusques-là refusés, pour les prostituer à la créature. Un adorateur Homme-Dieu rend plus de gloire à la divinité, que tous les siècles et tous les peuples idolâtres ne lui en avoient ôté : et il falloit bien que cet hommage fût agréable au Dieu souverain, puisque lui seul effaça l'idolâtrie de dessus la terre; fit tarir le sang des victimes impures, renversa les autels profanes; imposa silence aux oracles des démons; mit en poussière les vaines idoles; et changea leurs temples superbes, jusques-là les asiles de toutes les abominations, en des maisons d'adoration et de prière. Ainsi l'Univers changea de face : le seul Dieu inconnu dans Athènes même, et au milieu des villes les plus célèbres par leur science et par leur politesse, fut adoré; le monde reconnut son auteur; Dieu rentra dans ses droits : un culte digne de lui s'établit sur toute la terre, et il eut par-tout des adorateurs, qui l'adorèrent en esprit et en vérité.

Voilà le premier bienfait de la naissance de J. C., et la première gloire qu'il rend à son Père. Mais, M. F., ce grand bienfait est-il pour nous ? Nous n'adorons plus de vaines idoles; un Jupiter incestueux, une Vénus impudique, un Mars vindicatif et cruel : mais Dieu en est-il plus glorifié parmi nous ? Ne mettons-nous pas à leur place la fortune, la volupté, la faveur du maître, le monde avec tous ses plaisirs ? car tout ce que nous aimons plus que Dieu, nous l'adorons; tout ce que nous préférons à Dieu, devient notre Dieu lui-même; tout ce qui fait le seul objet de nos pensées, de nos désirs et de nos affections, de nos craintes et de nos espérances, fait aussi tout notre culte; et nos dieux sont nos passions auxquelles nous sacrifions le Dieu véritable.

Or, que d'idoles encore de cette espèce dans le monde chrétien! Vous, cette créature infortunée, à laquelle vous avez prostitué votre cœur; à laquelle vous sacrifiez vos biens, votre fortune, votre gloire, votre repos; et dont ni les motifs de la religion, ni ceux même du monde ne peuvent vous détacher, c'est votre idole : et que lui manque-t-il pour être votre divinité infame, puisque dans votre fureur vous ne lui en refusez pas même le nom ? Vous, cette Cour, cette fortune, qui vous occupe, qui vous possède, à laquelle vous rapportez tous vos soins, toutes vos démarches, tous vos mouvemens, tout ce que vous avez d'ame, d'esprit, de volonté, votre vie toute entière, c'est votre idole : et quel hommage criminel lui refusez-vous, dès qu'elle

l'exige, et qu'il peut devenir le prix de ses faveurs ? Vous, cette intempérance honteuse qui avilit votre nom et votre naissance; qui n'est plus même de nos mœurs; qui a noyé et abruti tous vos talens dans les excès du vin et de la débauche; qui, en vous rendant insensible à tout le reste, ne vous laisse de goût et de sentiment que pour les plaisirs abrutissans de la table, c'est votre idole : vous ne comptez vivre que les momens que vous lui donnez, et votre cœur rend encore plus d'hommage à ce dieu infame et abjec, que vos chants insensés et profanes. Les passions firent les dieux autrefois ; et J. C. n'a détruit ces idoles, qu'en détruisant les passions qui les avoient élevées : vous les relevez en faisant revivre toutes les passions qui avoient rendu le monde entier idolâtre. Et que sert de connoître un Dieu seul, si vous portez ailleurs vos hommages ? Le culte est dans le cœur; et si le Dieu véritable n'est pas le Dieu de votre cœur, vous mettez, comme les Païens, les viles créatures à sa place, et vous ne lui rendez pas la gloire qui lui est due.

Aussi J. C. ne se borne pas à manifester le nom de son Père aux hommes, et à établir sur le débri des idoles la connoissance seule du Dieu véritable. Il lui forme des adorateurs qui ne compteront pour rien les hommages extérieurs, si l'amour ne les anime et ne les sanctifie; et qui regarderont la miséricorde, la justice, la sainteté, comme les offrandes les plus dignes de Dieu, et l'appareil le plus pompeux de leur culte : second bienfait de la naissance de J. C., et seconde sorte de gloire qu'il rend à son Père.

En effet, Dieu étoit connu dans la Judée, dit le Prophète; Jérusalem ne voyoit point d'idoles élevées dans ses places publiques, y usurper les hommages qui étoient dus au Dieu d'Abraham; *il n'y avoit ni simulacre dans Jacob, ni augure dans Israël* (*Num.* 23 ; 21); cette portion seule de la terre s'étoit préservée de la contagion générale : mais la magnificence de son temple, l'appareil de ses sacrifices, la pompe de ses solennités, l'exactitude de ses observances légales faisoit tout le mérite de son culte. On bornoit à ces devoirs extérieurs toute la religion. Les mœurs n'en étoient pas moins criminelles : l'injustice, la fraude, le mensonge, l'adultère, tous les vices subsistoient, et étoient même autorisés par ces vains dehors de culte : Dieu étoit honoré des lèvres ; mais le cœur de ce peuple ingrat étoit toujours éloigné de lui. J. C. vient détromper la Judée d'une erreur si grossière, si ancienne et si injurieuse à son Père. Il vient lui apprendre, que l'homme peut se contenter des seuls dehors, mais que Dieu ne regarde que le cœur; que tout hommage extérieur qui le lui refuse, est une insulte et une hypocrisie, plutôt qu'un culte véritable; qu'il est inutile de purifier le dehors, si le dedans est plein d'infection et de pourriture; et qu'on n'adore Dieu véritablement qu'en l'aimant.

Mais, M. F., hélas ! cette erreur si grossière, et si souvent reprochée par J. C. à la Synagogue, n'est-elle pas encore l'erreur de la plupart d'entre nous ? A quoi se réduit tout notre culte ? à quelques

observances extérieures; à remplir certains devoirs publics prescrits par la loi : et encore c'est la religion des plus sages. Ils viennent assister aux mystères saints ; ils ne se dispensent qu'avec scrupule des lois de l'Eglise; ils récitent quelques prières que l'usage a consacrées; ils célèbrent les solennités, et grossissent la foule qui court à nos temples, voilà tout. Mais en sont-ils plus détachés du monde, et de ses plaisirs criminels? moins occupés des soins de la parure et de la fortune? plus disposés à rompre un engagement criminel, ou à s'éloigner des occasions où leur innocence fait toujours naufrage? portent-ils à ces pratiques extérieures de religion un cœur pur, une foi vive, une charité non feinte? Toutes leurs passions subsistent toujours avec ces œuvres religieuses, qu'ils donnent à l'usage plus qu'à la religion. Et remarquez, je vous prie, M. F., qu'on n'oseroit s'en dispenser tout-à-fait : vivre comme des impies sans aucune profession de culte, sans en remplir du moins quelques devoirs publics, on se regarderoit comme des anathèmes dignes des foudres du ciel. Et on ose souiller ces devoirs saints par des mœurs criminelles; et on ne se regarde pas avec horreur, en rendant inutile ce reste superficiel de religion, par une vie que la religion condamne et abhorre; et on ne craint point la colère de Dieu en continuant des crimes qui l'attirent sur nos têtes, et en bornant tout ce qui lui est dû à de vains hommages qui l'insultent!

Cependant, je l'ai déjà dit, de tous les mondains ce sont là les plus sages, et ceux qui paroissent les plus réguliers aux yeux du monde. Ils n'ont pas encore secoué le joug, comme tant d'autres; ils ne se font pas une gloire affreuse de ne pas croire en Dieu; ils ne blasphèment pas ce qu'ils ignorent; ils ne regardent pas la religion comme un jeu et une invention humaine; ils veulent y tenir encore par quelques dehors : mais ils n'y tiennent point par le cœur; mais ils la déshonorent par leurs désordres; mais ils ne sont Chrétiens que de nom. Ainsi encore plus qu'autrefois sous la Synagogue, les dehors magnifiques du culte subsistent parmi nous, avec la dépravation des mœurs la plus profonde et la plus universelle, que les Prophètes aient jamais reprochée à l'endurcissement et à l'hypocrisie des Juifs; ainsi la religion dont nous nous glorifions, n'est plus qu'un culte superficiel pour la plupart des Fidèles; ainsi cette alliance nouvelle, qui ne devoit être écrite que dans les cœurs; cette loi d'esprit et de vie, qui devoit rendre les hommes tout spirituels, ce culte intérieur, qui devoit donner à Dieu des adorateurs en esprit et en vérité, ne lui a donné que des fantômes, que de faux adorateurs, que des apparences de culte : en un mot, qu'un peuple encore Juif, qui l'honore des lèvres, mais dont le cœur corrompu, souillé de mille crimes, enchaîné par mille passions injustes, est toujours éloigné de lui.

Voilà le second bienfait de la naissance de J. C., auquel nous n'avons aucune part. Il vient abolir un culte tout extérieur, qui se bornoit à des sacifices d'animaux, et à des observances légales, et qui ne rendoit pas à Dieu la gloire qui lui est due, en ne lui rendant

pas l'hommage de notre amour, seul capable de le glorifier : il vient substituer à ces vaines apparences de religion, une Loi qui doit s'accomplir toute dans notre cœur, un culte dont l'amour pour son Père doit être le premier et le principal hommage. Cependant ce culte saint, ce précepte nouveau, ce dépôt sacré qu'il nous a laissé, a dégénéré entre nos mains : nous en avons fait un culte tout pharisaïque, où le cœur n'a point de part; qui ne change pas nos penchans déréglés, qui n'influe point sur nos mœurs, et qui nous rend d'autant plus criminels, que nous abusons du bienfait qui devoit effacer et purifier tous nos crimes.

Enfin, les hommes avoient voulu encore ravir à Dieu la gloire de sa providence et de sa sagesse éternelle. Les Philosophes, frappés de l'extravagance d'un culte qui multiplioit les dieux à l'infini, et forcés par les lumières seules de la raison de reconnoître un seul Etre suprême, en défiguroient la nature par mille opinions insensées. Les uns se représentoient un Dieu oisif, retiré en lui-même; jouissant de son propre bonheur; ne daignant pas s'abaisser à regarder ce qui se passe sur la terre; ne comptant pour rien les hommes qu'il avoit créés, aussi peu touché de leurs vertus que de leurs vices; et laissant au hasard le cours des siècles et des saisons, les révolutions des Empires, la destinée de chaque particulier, la machine entière de ce vaste Univers, et toute la dispensation des choses humaines. Les autres l'assujettissoient à un enchaînement fatal d'événemens : ils en faisoient un Dieu sans liberté et sans puissance; et en le regardant comme le maître des hommes, ils le croyoient l'esclave des destinées. Les égaremens de la raison étoient alors la seule règle de la religion et de la croyance de ceux qui passoient pour être les plus éclairés et les plus sages. J. C. vient rendre à son Père la gloire que les vains raisonnemens de la Philosophie lui avoient ôtée. Il vient apprendre aux hommes que la foi est la source des véritables lumières, et que le sacrifice de la raison est le premier pas de la philosophie chrétienne : il vient en fixer les incertitudes, en nous apprenant ce que nous devons connoître de l'Etre suprême, et ce que nous en devons ignorer.

Ce n'étoit pas assez en effet, que les hommes, pour rendre gloire à Dieu, lui fissent un sacrifice de leur vie comme à l'Auteur de leur être, reconnussent par cet aveu l'impiété de l'idolâtrie; qu'ils lui fissent un sacrifice de leur amour et de leur cœur, comme à leur souveraine félicité, et avouassent par-là l'insuffisance et l'inutilité du culte extérieur et pharisaïque de la Synagogue. Il falloit encore qu'ils lui sacrifiassent leur raison, comme à leur sagesse et à leur vérité éternelle; et se désabusassent ainsi des vaines recherches et de l'orgueilleuse science des Philosophes.

Or, la naissance seule d'un Homme-Dieu, l'union ineffable de notre nature avec une Personne divine, déconcerte toute la raison humaine; et ce mystère incompréhensible, proposé aux hommes, comme toute leur science, toute leur vérité, toute leur philosophie, toute leur religion, leur fait d'abord sentir que la vérité qu'ils avoient jusques-

là cherchée en vain, il faut la chercher, non par les vains efforts, mais par le sacrifice de la raison et de nos foibles lumières.

Mais, hélas ! où sont parmi nous les Fidèles, qui font à la foi un sacrifice entier de leur raison; et qui, renonçant à leurs propres lumières, baissent les yeux avec un silence de respect et d'adoration, devant les ténèbres majestueuses de la religion ? Je ne parle pas de ces impies qui vivent encore au milieu de nous, et qui ne veulent point de Dieu. Eh ! il faut les livrer à l'horreur et à l'indignation de tout l'Univers qui connoît une Divinité et qui l'adore; ou plutôt les livrer à l'horreur de leur propre conscience, laquelle malgré eux l'invoque et la réclame en secret, tandis qu'ils se glorifient tout haut de ne pas la connoître.

Je parle de la plupart des Fidèles, qui ont presque de la Divinité une idée aussi fausse et aussi humaine, qu'en avoient autrefois les Philosophes païens; qui ne la comptent pour rien dans tous les événemens de la vie; qui vivent comme si le hasard, ou le caprice des hommes, décidoit de toutes les choses d'ici-bas; et qui ne connoissent que le bonheur ou le malheur, comme les deux seules divinités qui gouvernent le monde, et qui président à tout ce qui se passe sur la terre. Je parle de ces hommes de peu de foi qui, loin d'adorer les secrets de l'avenir dans les conseils profonds et impénétrables de la Providence, vont les chercher dans des prédictions ridicules et puériles; attribuent à l'homme une science que Dieu s'est réservée à lui seul; attendent avec une folle persuasion sur les rêveries d'un faux Prophète, des événemens et des révolutions, qui doivent décider de la destinée des peuples et des empires; fondent là-dessus de vaines espérances pour eux-mêmes, et renouvellent où l'extravagance des Augures et des Aruspices païens, ou l'impiété de la Pythonisse de Saül, et des oracles de Delphes et de Dodone. Je parle de ceux qui voudroient voir clair dans les voies éternelles de Dieu sur nos destinées; et qui ne pouvant, par les seules forces de la raison, résoudre les difficultés insurmontables des mystères de la grâce sur le salut des hommes, loin de s'écrier comme l'Apôtre : *O profondeur de la sagesse et de la science de Dieu* (*Rom.* 11; 33) ! sont tentés de croire, ou que Dieu ne se mêle point de notre salut, ou qu'il est inutile que nous nous en mêlions nous-mêmes. Je parle de ces personnes dissipées dans le monde, qui trouvent toujours plausible, convaincant, tout ce que l'incrédulité oppose de plus foible et de plus insensé à la foi; qui sont ébranlées au premier doute frivole que l'impie propose; qui sembleroient être ravies que la religion fût fausse, et qui sont moins touchées de ce poids respectable de preuves qui accablent une raison orgueilleuse, et qui en établissent la vérité, que d'un discours en l'air qui la combat, où il n'y a souvent de sérieux que la hardiesse de l'impiété et du blasphème. Enfin, je parle de beaucoup de Fidèles, qui renvoient au peuple la croyance de tant de faits merveilleux, que l'histoire de la religion nous a conservés; qui semblent croire que tout ce qui est au-dessus des forces de l'homme, passe

aussi la puissance de Dieu; et qui refusent les miracles à une religion, qui n'est fondée que sur eux, et qui est le plus grand de tous les miracles elle-même.

Voilà comment nous ravissons encore à Dieu la gloire que la naissance de J. C. lui avoit rendue. Elle nous avoit appris à sacrifier au mystère incompréhensible de sa manifestation dans notre chair, nos propres lumières, et à ne plus vivre que de la foi; elle avoit fixé les incertitudes de l'esprit humain, et l'avoit ramené des égaremens et des abîmes où la raison l'avoit précipité, à la voie de la vérité et de la vie: et nous l'abandonnons, et, sous l'empire même de la foi, nous voulons marcher encore comme autrefois, sous les étendards, si j'ose parler ainsi, d'une foible raison: les mystères de la religion qui nous passent, nous révoltent: nous réformons tout; nous doutons de tout; nous voulons que Dieu pense comme l'homme. Sans perdre entièrement la foi, nous la laissons affoiblir au dedans de nous; nous n'en faisons aucun usage: et c'est cet affoiblissement de la foi, qui a corrompu les mœurs; multiplié les vices; allumé dans tous les cœurs l'amour des choses présentes; éteint l'amour des biens à venir; mis le trouble, la haine, la dissention parmi les Fidèles, et effacé ces premiers traits d'innocence, de sainteté, de charité, qui avoient d'abord rendu le Christianisme si respectable à ceux mêmes qui refusoient de s'y soumettre. Mais non-seulement la naissance de J. C. rend à Dieu la gloire que les hommes avoient voulu lui ravir; elle rend encore aux hommes la paix qu'ils n'avoient cessé de se ravir à eux-mêmes: *Et in terrâ pax hominibus* (*Luc.* 2; 14).

SECONDE PARTIE.

Une paix universelle régnoit dans tout l'Univers, quand J. C., *le Prince de la Paix* (*Is.* 9; 6), parut sur la terre; toutes les nations, soumises à l'Empire Romain, portoient paisiblement le joug de ces maîtres orgueilleux du monde; Rome elle-même, après des dissentions civiles qui avoient dépeuplé ses murs, répandu ses proscrits dans les îles et dans les déserts, et inondé l'Asie et l'Europe du sang de ses citoyens, respiroit de l'horreur de tous ces troubles; et, réunie sous l'autorité d'un César, elle trouvoit, dans sa servitude, la paix dont elle n'avoit jamais pu jouir dans sa liberté.

L'Univers étoit donc paisible, mais ce n'étoit là qu'une fausse paix. L'homme, en proie à ses passions injustes et violentes, éprouvoit au dedans de lui-même la guerre et la dissention la plus cruelle: éloigné de Dieu, livré aux agitations et aux fureurs de son propre cœur; combattu par la multiplicité et la contrariété éternelle de ses penchans déréglés, il ne pouvoit trouver la paix, parce qu'il ne la cherchoit que dans la source même de ses troubles et de ses inquiétudes. Les Philosophes s'étoient vantés de pouvoir la donner à leurs disciples; mais ce calme universel des passions qu'ils promettoient à leur Sage, et qu'ils annonçoient avec tant d'emphase, en pouvoit répri-

mer les saillies, mais en laissoit tout le venin et tout le tumulte dans le cœur. C'étoit une paix d'orgueil et d'ostentation : elle masquoit les dehors ; mais, sous ce masque d'appareil, l'homme se retrouvoit toujours lui-même.

J. C. descend aujourd'hui sur la terre pour apporter aux hommes cette paix véritable, que le monde jusques-là n'avoit pu leur donner. Il vient porter le remède jusqu'à la source du mal ; sa divine philosophie ne se borne pas à donner de ces préceptes pompeux, qui pouvoient plaire à la raison, mais qui ne guérissoient pas les plaies du cœur ; et comme l'orgueil, la volupté, les haines et les vengeances avoient été les sources fatales de toutes les agitations que le cœur de l'homme avoit éprouvées, il vient lui rendre la paix en les tarissant par sa grace, par sa doctrine et par son exemple.

Oui, M. F., je dis que l'orgueil avoit été la première source des troubles qui déchiroient le cœur des hommes. Quelles guerres, quelles fureurs, cette funeste passion n'avoit-elle pas allumées sur la terre ! De quels torrens de sang n'avoit-elle pas inondé l'Univers ! Et l'histoire des Peuples et des Empires, des Princes et des Conquérans, l'histoire de tous les siècles et de toutes les nations, qu'est-elle ? que l'histoire des calamités dont l'orgueil avoit, depuis le commencement, affligé les hommes. Le monde entier n'étoit qu'un théâtre lugubre, où cette passion hautaine et insensée donnoit tous les jours les scènes les plus sanglantes. Mais ce qui se passoit au dehors n'étoit que l'image des troubles que l'homme orgueilleux éprouvoit au dedans de lui-même. Le désir de s'élever étoit une vertu, la modération passoit pour lâcheté ; un homme seul bouleversoit sa patrie, renversoit les lois et les coutumes, faisoit des millions de malheureux, pour usurper la première place parmi ses citoyens ; et le succès de son crime lui attiroit des hommages ; et son nom, souillé du sang de ses frères, n'en avoit que plus d'éclat dans les annales publiques, qui en conservoient la mémoire ; et un scélérat heureux devenoit le plus grand homme de son siècle. Cette passion, en descendant dans la foule, étoit moins éclatante ; mais elle n'en étoit pas moins vive et furieuse. L'homme obscur n'étoit pas plus tranquille que l'homme public ; chacun vouloit l'emporter sur ses égaux : l'Orateur, le Philosophe se disputoient, s'arrachoient la gloire, l'unique but de leurs travaux et de leurs veilles ; et comme les désirs de l'orgueil sont insatiables, l'homme à qui il étoit alors honorable de s'y livrer tout entier, ne pouvant s'y fixer, ne pouvoit aussi être calme et paisible. L'orgueil, devenu la seule source de l'honneur et de la gloire humaine, étoit devenu l'écueil fatal du repos et du bonheur des hommes.

La naissance de J. C., en corrigeant le monde de cette erreur, y rétablit la paix, que l'orgueil avoit bannie de la terre. Il pouvoit se manifester aux hommes avec tous les traits éclatans que les Prophètes lui avoient attribués ; il pouvoit prendre les titres pompeux de Conquérant de Juda, de Législateur des Peuples, de Libérateur

d'Israël: Jérusalem, à ces caractères glorieux, auroit reconnu celui qu'elle attendoit; mais Jérusalem ne voyoit dans ces titres qu'une gloire humaine, et J. C. vient la détromper, et lui apprendre que cette gloire n'est rien; qu'une pareille attente n'eût pas été digne des oracles de tant de Prophètes qui l'avoient annoncé; que l'Esprit-Saint, qui les avoit inspirés, ne pouvoit promettre que la sainteté et des biens éternels aux hommes; que tous les autres biens, loin de les rendre heureux, multiplioient leurs malheurs et leurs crimes; et que son ministère visible n'alloit répondre aux promesses éclatantes qui l'annonçoient depuis tant de siècles, que parce qu'il seroit tout spirituel, et qu'il ne se proposeroit que le salut de tous les hommes.

Aussi il naît à Bethléem dans un état pauvre et abject; sans appareil extérieur, lui dont les cantiques de toute la milice du ciel célébroient alors la naissance; sans titres qui le distinguent aux yeux des hommes, lui qui étoit élevé au-dessus de toute principauté et de toute puissance; il souffre que son nom soit inscrit avec les noms les plus obscurs des sujets de César, lui, dont le nom étoit au-dessus de tout autre nom, et qui seul avoit le droit d'écrire le nom de ses Elus dans le livre de l'éternité; des Pasteurs simples et grossiers tout seuls viennent lui rendre hommage, lui, devant qui tout ce qu'il y a de grand dans le ciel, sur la terre et dans les enfers, doit fléchir le genou: enfin, tout ce qui peut confondre l'orgueil humain est rassemblé dans le spectacle de sa naissance. Si les titres, si l'élévation, si les prospérités avoient pu nous rendre heureux ici-bas, et mettre la paix dans notre cœur, J. C. en auroit paru revêtu, et auroit apporté ces biens à ses Disciples. Mais il ne nous apporte la paix qu'en les méprisant, et en nous apprenant à les mépriser nous-mêmes; il ne vient nous rendre heureux, qu'en venant réprimer les désirs qui jusques-là avoient formé toutes nos inquiétudes; il vient nous montrer des biens plus réels et plus durables, seuls capables de calmer nos cœurs, de remplir nos désirs, de soulager nos peines; des biens que les hommes ne peuvent nous ôter, et qu'il suffit d'aimer et de désirer, pour être assuré de les posséder.

Cependant, cette paix heureuse, qui la goûte? Les guerres, les troubles, les fureurs en sont-elles plus rares dans l'Univers depuis sa naissance? les empires et les états qui l'adorent, en sont-ils plus paisibles? l'orgueil, qu'il est venu anéantir, en met-il moins le tumulte et la confusion parmi les hommes? Cherchez au milieu des Chrétiens cette paix qui devroit être leur héritage: où la trouverez-vous? Dans les villes: l'orgueil y met tout en mouvement; chacun veut monter plus haut que ses ancêtres; un seul, que la fortune élève, y fait mille malheureux, qui suivent ses traces, sans pouvoir atteindre où il est parvenu. Dans l'enceinte des murs domestiques? elle ne cache que des soins et des inquiétudes; et le père de famille, sans cesse occupé, agité, plus de l'avancement que de l'éducation chrétienne des siens, leur laisse pour héritage ses agitations et ses inquiétudes, qu'ils transmettront un jour eux-mêmes à leurs descendans.

Dans le palais des Rois ? mais c'est ici qu'une ambition démesurée ronge, dévore tous les cœurs ; c'est ici que, sous les dehors spécieux de la joie et de la tranquillité, se nourrissent les passions les plus violentes et les plus amères ; c'est ici où le bonheur semble résider, et où l'orgueil fait plus de malheureux et de mécontens. Dans le Sanctuaire ? hélas ! ce devroit être là sans doute l'asile de la paix ; mais l'ambition est entrée même dans le lieu saint : on y cherche plus à s'élever qu'à se rendre utile à ses frères ; les dignités saintes de l'Eglise deviennent, comme celles du siècle, le prix de l'intrigue et des empressemens ; la religieuse circonspection du Prince ne peut arrêter les sollicitations et les pratiques secrètes ; on y voit la même vivacité dans les concurrences, la même tristesse dans l'oubli où l'on nous laisse, la même jalousie envers ceux qu'on nous préfère. Un ministère qu'on ne devroit accepter qu'en tremblant, on le brigue avec audace ; on s'assied dans le temple de Dieu, sans y avoir été placé de sa main ; on est à la tête du troupeau, sans l'agrément de celui à qui il appartient, et sans qu'il nous ait dit, comme à Pierre : *Paissez mes brebis* (*Joan.* 21 ; 17) ; et comme on en a pris le soin sans vocation et sans talent, on le conduit sans édification et sans fruit, hélas ! et souvent avec scandale. O paix de J. C. ! qui surpassez tout sentiment, seul remède des troubles que l'orgueil ne cesse d'exciter dans nos cœurs, qui pourra donc vous donner à l'homme ?

Mais, en second lieu, si les inquiétudes de l'orgueil avoient banni la paix de la terre, les désirs impurs de la chair n'y avoient pas excité moins de troubles. L'homme, ne se souvenant plus de l'excellence de sa nature et de la sainteté de son origine, se livroit sans scrupule, comme les bêtes, à l'impétuosité de cet instinct brutal. Le trouvant dans son cœur le plus violent et le plus universel de ses penchans, il le croyoit aussi le plus innocent et le plus légitime. Pour l'autoriser même davantage, il le fit entrer dans son culte, et se forma des dieux impurs, dans le temple desquels ce vice infame devenoit le seul hommage qui honoroit leurs autels. Un Philosophe même, le plus sage d'ailleurs des Païens, craignant que le mariage ne mît une espèce de frein à cette passion déplorable, avoit voulu abolir ce lien sacré, permettre une brutale confusion parmi les hommes, comme parmi les animaux, et ne multiplier le genre humain que par des crimes. Plus ce vice étoit universel, plus il perdoit le nom de vice, et cependant quel déluge de maux n'avoit-il pas répandu sur la terre ? Avec quelle fureur ne l'avoit-on pas vu armer les peuples contre les peuples, les rois contre les rois, le sang contre le sang, les frères contre les frères ; porter par-tout le trouble et le carnage, et ébranler l'Univers entier ? Les ruines des villes, les débris des Empires les plus florissans, les sceptres et les couronnes renversés devenoient les monumens publics et lugubres que chaque siècle élevoit, pour conserver, ce semble, aux âges suivans, le souvenir et la tradition funeste des calamités dont ce vice n'avoit cessé d'affliger le genre humain. Il devenoit lui-même un fonds inépuisable

de troubles et de chagrins pour l'homme qui s'y livroit alors sans mesure. Il promettoit la paix et les plaisirs, mais les jalousies, les soupçons, les fureurs, les excès, les dégoûts, les inconstances, les noirs chagrins marchoient toujours sur ses pas; jusques-là que les lois, la religion, l'exemple commun l'autorisant, le seul amour du repos dans ces siècles mêmes de ténèbres et de corruption, en éloignoit un petit nombre de Sages.

Mais ce motif étoit trop foible pour en arrêter le cours impétueux, et en éteindre les feux dans le cœur des hommes : il falloit un remède plus puissant; et c'est la naissance du Libérateur, qui vient retirer les hommes de cet abîme de corruption, pour les rendre purs et sans tache, les dégager de ces liens honteux, et leur donner la paix en leur rendant la liberté et l'innocence, que la servitude et la tyrannie de ce vice leur avoit ôtées. Il naît d'une Mère vierge, et la plus pure de toutes les créatures : par-là il met déjà en honneur une vertu inconnue au monde, et que son peuple même regardoit comme un opprobre. De plus, en s'unissant à nous, il devient notre chef; nous incorpore avec lui, nous fait devenir les membres de son corps mystique, de ce corps qui ne reçoit plus de vie et d'influence que de lui, de ce corps dont tous les ministères sont saints, qui doit être assis à la droite du Dieu vivant, et le glorifier dans tous les siècles.

Voilà, M. F., à quel degré d'honneur J. C. dans ce mystère élève notre chair : il en fait le temple de Dieu, le sanctuaire de l'Esprit-Saint, la portion d'un corps, où la plénitude de la Divinité réside, l'objet de la complaisance et de l'amour de son Père. Mais ne profanons-nous pas encore ce temple saint? ne faisons-nous pas encore servir à l'ignominie les membres de J. C.? en respectons-nous plus notre chair, depuis qu'elle est devenue une portion sainte de son corps mystique? Cette passion honteuse n'exerce-t-elle pas encore la même tyrannie sur les Chrétiens, c'est-à-dire, sur les enfans de la sainteté et de la liberté? ne trouble-t-elle pas encore la paix de l'Univers, la tranquillité des Empires, le repos des familles, l'ordre de la société, la bonne foi des mariages, l'innocence des commerces, la destinée de chaque particulier? ne donne-t-elle pas encore tous les jours des spectacles tragiques au monde? respecte-t-elle les liens les plus sacrés et les caractères les plus respectables? ne compte-t-elle pas pour rien tous les devoirs? compte-t-elle pour beaucoup les bienséances mêmes? et ne fait-elle pas de la société entière une confusion affreuse, où l'usage a effacé toutes les règles? Vous même, qui m'écoutez, d'où sont venus tous les malheurs et tous les chagrins de votre vie, n'est-ce pas de cette passion déplorable? N'est-ce pas elle qui a renversé votre fortune; qui a mis le trouble et la division dans l'enceinte même de votre famille; qui a englouti le patrimoine de vos pères, qui a déshonoré votre nom, qui a ruiné votre santé, et qui vous fait mener une vie triste et ignominieuse sur la terre? n'est-ce pas elle du moins, qui actuellement déchire votre cœur qu'elle

possède? Que se passe-t-il au-dedans de vous, qu'une révolution tumultueuse de frayeurs, de désirs, de jalousies, de défiances, de dégoûts, de noirceurs, de dépits, de chagrins, de fureurs? Et avez-vous goûté un seul moment de paix, depuis que cette passion a souillé votre ame, et est venue troubler tout le repos de votre vie? Faites renaître J. C. dans votre cœur; lui seul peut être votre paix véritable : chassez-en les esprits impurs, et la maison de votre ame sera paisible : redevenez un enfant de la grace; l'innocence est la seule source de la tranquillité.

Enfin, la naissance de J. C. réconcilie les hommes avec son Père : elle réunit les Gentils et les Juifs; elle anéantit toutes ces distinctions odieuses de Grec et de Barbare, de Romain et de Scythe; elle éteint toutes les inimitiés et toutes les haines; de tous les peuples elle n'en fait plus qu'un peuple; de tous ses disciples, qu'un cœur et qu'une ame : dernier genre de paix qu'elle vient apporter aux hommes. Ils n'étoient liés auparavant entre eux, ni par le culte, ni par une espérance commune, ni par l'alliance nouvelle, qui dans un ennemi nous découvre un frère. Ils se regardoient presque comme des créatures d'une espèce différente : la diversité des religions, des mœurs, des pays, des langages, des intérêts, avoit, ce semble, diversifié en eux la même nature; à peine se reconnoissoient-ils mutuellement à la figure de l'humanité, le seul signe d'union qui leur restoit encore. Ils s'exterminoient comme des bêtes féroces, ils faisoient consister leur gloire à dépeupler la terre de leurs semblables, et à porter en triomphe leurs têtes sanglantes, comme les monumens éclatans de leur victoire : on auroit dit qu'ils tenoient leur être de différens créateurs irréconciliables, toujours occupés à se détruire, et qui ne les avoient placés ici-bas que pour venger leur querelle et terminer leurs différends par l'extinction universelle de l'un des deux partis : tout divisoit les hommes, et rien ne les lioit entre eux que les passions et les intérêts, qui étoient eux-mêmes la source unique de leurs divisions et de leur discorde.

Mais J. C. est devenu notre paix, notre réconciliation, la pierre angulaire qui rassemble et réunit tout l'édifice, le chef vivifiant qui unit tous ses membres, et n'en fait qu'un même corps. Tout nous lie à lui; et tout ce qui nous lie à lui, nous unit ensemble. C'est le même esprit qui nous anime, la même espérance qui nous soutient, le même sein qui nous enfante, le même bercail qui nous rassemble, et le même pasteur qui nous conduit : nous sommes les enfans d'un même père, les héritiers des mêmes promesses, les citoyens de la même cité éternelle, les membres d'un même corps.

Or, M. F., tant de liens sacrés ont-ils pu réussir à nous unir ensemble? Le Christianisme, qui ne devoit être que l'union des cœurs, le lien des fidèles entre eux, et de J. C. avec les fidèles, et qui devoit retracer l'image de la paix du ciel sur la terre, le Christianisme n'est plus lui-même qu'un théâtre affreux de dissentions et de troubles; la guerre et la fureur semblent avoir établi parmi les Chrétiens une

demeure éternelle; la religion, qui devoit les unir, les divise elle-même. L'infidèle, l'ennemi de J. C., les enfans du faux Prophète, qui n'est venu porter que la guerre et le carnage parmi les hommes, sont en paix; et les enfans de la paix et les disciples de celui qui vient l'apporter aujourd'hui aux hommes, ont toujours en main le fer et le feu les uns contre les autres! Je le dis hardiment devant un Prince, qui a mille fois préféré la paix à la victoire. Les Rois s'élèvent contre les Rois, les peuples contre les peuples; les mers qui les séparent les rejoignent pour s'entre-détruire; un vil monceau de pierres arme leur fureur et leur vengeance : et des nations entières vont périr et s'ensevelir sous ses murs, pour disputer à qui demeureront ses ruines. La terre n'est pas assez vaste pour les contenir et les fixer chacun dans les bornes que la nature elle-même semble avoir mise aux Etats et aux Empires : chacun veut usurper sur son voisin; et un misérable champ de bataille, qui suffit à peine pour la sépulture de ceux qui l'ont disputé, devient le prix des ruisseaux de sang, dont il demeure à jamais souillé. O divin réconciliateur des hommes! revenez donc encore sur la terre; puisque la paix que vous y apportâtes en naissant, laisse encore tant de guerres et de calamités dans l'Univers!

Ce n'est pas tout : l'enceinte elle-même des villes, qui nous unit sous les mêmes lois, ne réunit pas les cœurs et les affections; les haines, les jalousies divisent les citoyens, comme elles divisent les nations; les animosités se perpétuent dans les familles, et les pères les transmettent aux enfans, comme un héritage de malédiction. L'autorité du Prince a beau désarmer le bras, elle ne désarme pas les cœurs; il a beau ôter le glaive des mains, on perce mille fois plus cruellement son ennemi avec le glaive de la langue : la haine, obligée de se renfermer au dedans, en devient plus profonde et plus amère; et pardonner est une foiblesse qui déshonore. Oh! M. F., J. C. est donc descendu en vain sur la terre? Il est venu nous apporter la paix; il nous l'a laissée comme son héritage; il ne nous a rien tant recommandé que de nous aimer : et l'union et la paix semblent bannies du milieu de nous; et les haines partagent encore la Cour, la ville, les familles; et ceux que les places, que les intérêts de l'Etat, que les bienséances mêmes, que le sang du moins devroit unir, se déchirent, se dévorent, voudroient se détruire, et s'élever sur les ruines les uns des autres; et la religion qui nous montre nos frères dans nos ennemis, n'est plus écoutée; et la menace qui nous fait attendre la même sévérité de la part de Dieu, que nous aurons eue pour nos frères, ne nous touche plus; et tous ces motifs si capables d'adoucir le cœur, y laissent encore toute l'amertume de la haine! Nous vivons tranquillement dans cet état affreux; l'équité de nos plaintes envers nos ennemis nous calme sur l'injustice de notre haine et de notre éloignement pour eux; et si nous nous en rapprochons à la mort, ce n'est pas que nous les aimions, c'est que le cœur mourant n'a plus la force de les haïr; c'est que tous nos sentimens sont presque éteints, ou du moins, c'est que nous ne sentons plus rien

que notre défaillance et notre extinction prochaine. Unissons-nous donc à J. C. naissant; entrons dans l'esprit de ce mystère; rendons à Dieu avec lui la gloire qui lui est due : c'est le seul moyen de nous rendre à nous-mêmes la paix que nos passions nous avoient jusqu'ici ôtée. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE JOUR DE LA CIRCONCISION DE NOTRE-SEIGNEUR.

SUR LA DIVINITÉ DE JÉSUS-CHRIST.

Vocatum est nomen Jesus, quod vocatum est ab Angelo.

Il fut nommé Jésus, qui étoit le nom que l'Ange lui avoit donné. Luc. 2; 21.

Un Dieu qui s'abaisse jusqu'à se faire homme, étonne et confond la raison; et dans quels abîmes d'erreur ne se précipite-t-elle pas, si la lumière de la foi ne vient promptement à son secours, pour lui découvrir toute la profondeur de la sagesse divine, cachée dans la folie apparente du mystère de l'Homme-Dieu? Aussi, dans tous les temps, ce point fondamental de notre sainte religion, j'entends la Divinité de J. C., a-t-il été l'objet le plus exposé aux contradictions insensées de l'esprit humain. Les hommes orgueilleux, qui ne devoient avoir dans la bouche que des actions de graces pour le don ineffable que le Père des miséricordes leur a fait de son Fils unique, n'ont cessé de l'outrager, en vomissant contre ce Fils adorable les blasphèmes les plus impies. Aveugles, qui n'ont pas vu que le nom seul de Jésus qui lui est imposé en ce jour, ce nom qu'il reçoit d'abord dans le ciel, et qu'un Ange apporte sur la terre à Marie et à Joseph, est la preuve incontestable de sa divinité. Ce nom sacré l'établit Sauveur du genre humain; Sauveur, en ce que, par l'effusion de son sang, qui devient notre rançon, il nous délivre du péché et des suites qui en sont inséparables, la tyrannie du démon et de l'enfer; Sauveur, en ce qu'attirant sur sa tête le châtiment qui étoit dû à nos prévarications, il nous réconcilie avec Dieu, et nous ouvre de nouveau l'entrée du Sanctuaire éternel que le péché nous avoit fer-

mée. Mais, M. F., si le Fils de Marie n'est qu'un pur homme, de quel prix sera aux yeux de Dieu l'oblation de son sang? Si J. C. n'est pas Dieu, comment sa médiation sera-t-elle acceptée, tandis qu'il auroit besoin lui-même de Médiateur pour se réconcilier avec Dieu?

Cette preuve que je ne fais ici qu'ébaucher, et tant d'autres que la religion me fournit, fermeroient bientôt la bouche à l'impie, et confondroient son impiété, si j'entreprenois de les montrer dans tout leur jour, et de leur donner une juste étendue. Mais à Dieu ne plaise que je vienne ici dans le Temple saint, où les Autels de notre divin Sauveur sont élevés, où s'assemblent ses adorateurs, entrer en contestation, comme si je parlois devant ses ennemis, et faire l'apologie du mystère de l'Homme-Dieu, devant un peuple fidèle, et en présence d'un Souverain, dont le titre le plus pompeux et le plus cher est le titre de Chrétien! Ce n'est donc pas pour combattre ces impies, que je consacre aujourd'hui ce discours à la divinité et à la gloire éternelle de Jésus, fils de Dieu vivant. Je viens seulement consoler notre foi, en racontant les merveilles de celui qui en est l'Auteur et le Consommateur, et ranimer notre piété, en vous exposant la gloire et la divinité du Médiateur qui en est l'objet et la plus douce espérance.

Il est à propos même de renouveler de temps en temps ces grandes vérités dans l'esprit des Grands et des Princes du peuple, pour les affermir contre les discours de l'incrédulité, dont ils ne sont d'ordinaire que trop environnés, et de lever quelquefois le voile qui couvre le sanctuaire, pour exposer à leurs yeux ces beautés cachées que la Religion ne propose qu'à leur respect et à leurs hommages.

Or, la divinité du Médiateur ne peut être prouvée que par son ministère; ses titres ne sauroient paroître que dans ses fonctions; et pour savoir s'il est descendu du ciel et égal au Très-Haut, il n'y a qu'à raconter ce qu'il est venu faire sur la terre. Il est venu, M. F., former un peuple saint et fidèle; un peuple fidèle, qui captive sa raison sous le joug sacré de la foi; un peuple saint, dont la conversation est dans le ciel, et qui n'est plus redevable à la chair, pour vivre selon la chair: tel est le grand dessein de sa mission temporelle. L'éclat de son ministère est le fondement le plus inébranlable de notre foi; l'esprit de son ministère, la règle unique de nos mœurs. Or, s'il n'étoit qu'un homme envoyé de Dieu, l'éclat de son ministère deviendroit l'occasion inévitable de notre superstition et de notre idolâtrie; l'esprit de son ministère seroit le piége funeste de notre innocence. Ainsi, soit que nous considérions l'éclat ou l'esprit de son ministère, la gloire de sa divinité demeure également et invinciblement établie.

O Jésus, seul Seigneur de tous, recevez cet hommage public de notre confession et de notre foi! Tandis que l'impiété blasphème en secret et dans les ténèbres contre votre gloire, laissez-nous la consolation de la publier avec la voix de tous les siècles, à la face de ces Autels; et formez dans notre cœur, non-seulement cette foi qui

vous confesse et qui vous adore, mais encore celle qui vous suit et qui vous imite. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Dieu ne peut se manifester aux hommes, que pour leur apprendre ce qu'il est, et ce que les hommes lui doivent; et la religion n'est proprement qu'une lumière divine qui découvre Dieu à l'homme, et qui règle les devoirs de l'homme envers Dieu. Soit que le Très-Haut se montre lui-même à la terre, soit qu'il remplisse de son esprit des hommes extraordinaires, la fin de toutes ses démarches ne peut être que la connoissance et la sanctification de son nom dans l'Univers, et l'établissement d'un culte, où l'on rende à lui seul ce qui n'est dû qu'à lui seul.

Or, si le Seigneur Jésus, venu dans la plénitude des temps, n'étoit qu'un homme juste et innocent, choisi seulement pour être l'envoyé de Dieu sur la terre, la fin principale de son ministère auroit été de rendre le monde idolâtre, et de ravir à la Divinité la gloire qui lui est due, pour se l'attribuer à lui-même.

En effet, M. F., soit que nous considérions l'éclat de son ministère dans cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont précédé, dans les circonstance merveilleuses qui l'ont accompagné, et enfin dans les œuvres qu'il a lui-même opérées, l'éclat en est tel, que si J. C. n'étoit qu'un homme semblable à nous, Dieu, qui l'a envoyé sur la terre, revêtu de tant de gloire et de puissance, nous auroit lui-même trompés, et seroit coupable de l'idolâtrie de ceux qui l'adorent.

Le premier caractère éclatant du ministère de J. C., c'est d'avoir été prédit et promis aux hommes depuis la naissance du monde. A peine Adam est-il tombé, qu'on lui montre de loin le Réparateur que sa chute a rendu nécessaire à la terre. Dans les siècles suivans, Dieu ne paroît, ce semble, occupé qu'à préparer les hommes à son arrivée: s'il se manifeste aux Patriarches, c'est pour les confirmer dans la foi de cette attente; s'il inspire des Prophètes, c'est pour l'annoncer; s'il se choisit un peuple, c'est pour le rendre dépositaire de cette grande promesse; s'il prescrit aux hommes des sacrifices et des cérémonies religieuses, c'est pour y tracer, comme de loin, l'histoire de celui qui doit venir. Tous les événemens qui se passent sur la terre, semblent conduire à ce grand événement; les Empires et les Royaumes ne tombent ou ne s'élèvent que pour y préparer les voies; les cieux ne s'ouvrent que pour le promettre; et toute la nature, comme dit S. Paul, semble être dans l'impatience d'enfanter le Juste qu'elle porte dans son sein, et qui doit venir la délivrer de la malédiction où elle est tombée: *Omnis creatura ingemiscit et parturit* (*Rom.* 8; 22).

Or, M. F., faire attendre un homme à la terre, et l'annoncer du haut du ciel, depuis la naissance des siècles, c'est déjà préparer les hommes à le recevoir avec un respect de religion et de culte; et quand J. C. n'auroit que cet éclat particulier qui le distingue de tous les autres

hommes, la superstition des peuples à son égard eût été à craindre, s'il n'avoit été qu'une simple créature. Mais ce n'est rien même pour J. C. d'avoir été prédit: toutes les circonstances dans lesquelles il l'a été, sont encore plus merveilleuses et plus étonnantes que les prédictions mêmes. En effet, M. F., si Cyrus et Jean-Baptiste ont été prédits long-temps avant leur naissance dans les prophéties d'Isaïe et de Malachie, ce n'ont été là que des prédictions uniques, sans suite, sans appareil, et qu'on trouve dans un seul Prophète; des prédictions qui n'annoncent que des événemens particuliers, et où la religion des peuples ne pouvoit être surprise: Cyrus pour être le restaurateur des murs de Jérusalem, Jean-Baptiste, pour préparer les voies à celui qui doit venir; l'un et l'autre, pour confirmer, par l'accomplissement de ces prophéties particulières, la vérité et la divinité de toutes les prophéties qui annonçoient J. C.

Mais ici, M. F., c'est un Envoyé du ciel prédit par tout un peuple, annoncé, pendant quatre mille ans, par une longue suite de Prophètes; désiré de toutes les nations, figuré par toutes les cérémonies, attendu de tous les Justes, montré de loin dans tous les âges. Les Patriarches meurent en souhaitant de le voir; les Justes vivent dans cette attente; les pères apprennent à leurs enfans à le désirer; et ce désir est comme une religion domestique qui se perpétue de siècle en siècle. Les Prophètes eux-mêmes des Gentils voient briller de loin l'étoile de Jacob; et jusques dans les oracles des Idoles, ce grand événement est annoncé. Ici, ce n'est pas pour un événement particulier, c'est pour être la ressource du monde condamné, le Législateur des peuples, la lumière des nations, le salut d'Israël; c'est pour effacer l'iniquité de la terre, pour amener une justice éternelle, pour remplir l'Univers de l'Esprit de Dieu, et porter à tous les hommes une paix immortelle. Quel appareil! quel piége pour la religion de tous les siècles, si des préparatifs si magnifiques n'annoncent qu'une simple créature, et dans des temps sur-tout où la crédulité des peuples mettoit si facilement au rang des dieux les hommes extraordinaires!

D'ailleurs, M. F., lorsque Jean-Baptiste paroît sur les bords du Jourdain, de peur, ce semble, que le seul oracle qui l'avoit prédit ne devînt une occasion d'idolâtrie au peuple que le bruit de sa sainteté attiroit autour de lui, il ne fait point de miracles, il ne cesse point de dire: Je ne suis pas celui que vous attendez; il n'est attentif, ce semble, qu'à prévenir des honneurs superstitieux. J. C., au contraire, que quatre mille ans d'attente, de figures, de prophéties, de promesses, avoient annoncé avec tant de magnificence à la terre; J. C., loin de prévenir la superstition des peuples à son égard; vient en grande vertu et puissance; il fait des œuvres et des merveilles que personne avant lui n'avoit faites, et non-seulement il s'élève au-dessus de Jean-Baptiste, mais il se dit égal à Dieu même. Où seroit son zèle pour la gloire de celui qui l'envoie, et son amour pour les hommes, si la méprise eût été à craindre, et si c'eût été une idolâtrie de lui rendre des honneurs divins?

De plus, M. F., tout ce que les siècles précédens avoient eu d'hommes extraordinaires, tous les Justes de la Loi et de l'âge des Patriarches n'avoient été que les types imparfaits du Christ; et encore chacun d'eux ne représentoit que quelque trait singulier de sa vie et de son ministère : Melchisédech, son sacerdoce; Abraham, sa qualité de Chef et de Père des Croyans; Isaac, son sacrifice; Job, ses persécutions; Moïse, son office de médiateur; Josué, son entrée triomphante dans la Terre des Vivans avec un peuple choisi. Tous ces hommes si vénérables et si miraculeux n'étoient pourtant que les ébauches du Messie à venir; et il falloit bien que ce Messie dût être grand lui-même, puisque ses figures avoient été si illustres et si éclatantes. Mais ôtez à J. C. sa divinité et son éternelle origine, la vérité n'a plus rien au-dessus de la figure. Je sais, comme nous le dirons dans la suite, que l'éclat de ses merveilles, quand on y regarde de près, est marqué à des caractères divins qu'on ne trouve pas dans la vie de ces grands hommes; mais, à n'en juger que par les yeux des sens, le parallèle ne seroit pas favorable à J. C. Est-il plus grand qu'Abraham, cet homme si grand, que le Seigneur lui-même, parmi ses noms les plus pompeux, avoit pris celui de Dieu d'Abraham, comme pour faire connoître à la terre que les hommages d'un homme si juste et si extraordinaire étoient plus glorieux à sa souveraineté, que le titre de Dieu des Empires et des Nations; si grand, que les Juifs ne se croyoient au-dessus des autres peuples du monde, que parce qu'ils étoient la postérité de ce Chef fameux et chéri du ciel; et que les pères, en comptant à leurs fils les merveilles de leur nation et l'histoire de leurs ancêtres, ne les animoient à la vertu qu'en les faisant souvenir qu'ils étoient les enfans d'Abraham et les portions d'une race sainte? Est-il plus merveilleux que Moïse, cet homme puissant en œuvres et en paroles, médiateur d'une alliance sainte, qui délivra son peuple, et brisa le joug de l'Egypte; cet homme, qui fut établi le Dieu de Pharaon, qui parut le maître de la nature, qui couvrit la terre de plaies, qui sépara les mers, qui fit pleuvoir du ciel une nourriture nouvelle; cet homme qui vit le Seigneur face à face sur la montagne sainte, et qui parut devant Israël tout resplendissant de lumière? Qu'y a-t-il dans la vie de J. C. de plus surprenant et de plus magnifique? Cependant ce n'étoient là que les ébauches grossières de sa gloire et de sa puissance; il en devoit être la perfection et le dernier trait. Or, si J. C. n'étoit pas l'image de la substance de son Père et la splendeur éternelle de sa gloire, on devroit tout au plus l'égaler à ces premiers hommes; et l'incrédulité des Juifs pourroit lui demander, sans blasphème : Etes-vous plus grand que notre père Abraham, et que les Prophètes eux-mêmes qui sont morts? *Numquid tu major es patre nostro Abraham* (*Joan.* 8; 53)? J'ai donc eu raison de dire que, si vous considérez en premier lieu son ministère, par cet appareil pompeux d'oracles et de figures qui l'ont annoncé, l'éclat en est tel, que si J. C. n'est qu'un homme semblable à nous, la sagesse elle-même de Dieu seroit coupable de l'erreur de ceux qui l'adorent.

Mais, M. F., le Christ a été prédit avec ses Membres : nous sommes renfermés dans les prophéties qui l'ont annoncé à la terre ; nous avons été promis comme une race sainte, un peuple spirituel, qui devoit porter la loi gravée dans le cœur, qui ne devoit soupirer que pour les biens éternels, et qui devoit adorer en esprit et en vérité ; nous avons fait, comme J. C., l'attente des Justes de l'ancien temps et le désir des nations ; nous sommes cette nouvelle Jérusalem pure et sans tache, si souvent annoncée dans les Prophètes, où Dieu seul devoit être connu et adoré, où la foi devoit être la seule lumière qui nous éclaire ; la charité, le seul lien qui nous unit ; l'espérance de la patrie, le seul désir qui nous anime. Or, remplissons-nous une attente si illustre et si sainte ? sommes-nous dignes d'avoir fait le désir de tous ces siècles reculés qui nous précédèrent ? méritons-nous d'avoir été attendus comme des hommes célestes, qui devoient remplir la terre de sainteté et de justice ? Les siècles ne se sont-ils pas trompés en attendant le peuple chrétien ? Si les Justes de ces temps reculés revenoient sur la terre, pourrions-nous nous montrer à eux, et leur dire : Voici ces hommes célestes, spirituels, chastes, fidèles, charitables que vous attendiez ? Hélas ! M. F., les Justes de l'ancien temps ont été Chrétiens avant la naissance de la foi, et nous sommes encore Juifs sous l'Evangile ; nous ne vivons que pour la terre ; nous ne connoissons de biens véritables, que les biens présens ; toute notre religion est dans les sens, nous avons reçu plus de secours, mais nous ne sommes pas plus fidèles.

A l'éclat des prophéties qui ont annoncé J. C., il faut ajouter celui de ses œuvres et de ses prodiges ; second caractère éclatant de son ministère. Oui, M. F., quand même le ciel ne l'auroit pas promis à la terre avec tant de magnificence ; quand il n'auroit pas fait durant tous ces premiers âges comme la seule occupation et la seule attente de l'Univers, comment se montre-t-il à la terre ? Parut-il jamais un homme plus merveilleux, plus divin dans ses œuvres et dans toutes les circonstances de sa vie ?

Je dis premièrement dans ses œuvres et dans ses prodiges. Je sais, et nous venons de le dire, que dans les siècles qui l'avoient précédé, il avoit paru sur la terre des hommes extraordinaires, que le Seigneur sembloit rendre dépositaires de sa vertu et de sa toute-puissance : Moïse parut en Egypte et dans le désert le maître du ciel et de la terre ; Elie, dans les siècles suivans, vint donner le même spectacle aux hommes. Mais, quand on y regarde de près, dans leur puissance même, tous ces hommes miraculeux portoient toujours des caractères de dépendance et de foiblesse.

Moïse n'opéroit ses prodiges qu'avec la verge mystérieuse ; sans elle, il n'étoit plus qu'un homme foible et impuissant ; et il semble que le Seigneur avoit attaché la vertu des miracles à ce bois aride comme pour faire sentir aux Israëlites, que Moïse lui-même n'étoit entre ses mains qu'un instrument foible et fragile, dont il lui plaisoit de se servir pour opérer de grandes choses. J. C. opère les plus

grands prodiges, sans parler même: et le seul attouchement de sa robe guérit des infirmités désespérées. Moïse ne communique point à ses disciples le pouvoir d'opérer des prodiges, parce que c'étoit un don étranger qu'il avoit reçu du ciel, et dont il ne pouvoit pas disposer : J. C. en laisse aux siens un encore plus grand que celui qui a paru en lui-même. Moïse agit toujours au nom du Seigneur; J. C. opère tout à son propre nom, et les œuvres de son Père sont les siennes. Cependant ce Moïse, qui n'avoit pas été prédit comme J. C., qui ne remettoit pas les péchés comme lui, qui ne se disoit pas égal à Dieu, mais seulement le serviteur fidèle; ce Moïse, craignant qu'après sa mort ses prodiges ne le fissent passer pour un Dieu, prend des mesures, de peur que dans la suite des siècles la crédulité de son peuple ne lui rende des honneurs divins; il veut que son tombeau soit inconnu à la terre; il va mourir à l'écart sur la montagne loin des yeux de ses frères, de peur qu'on ne vienne lui offrir des victimes sur son tombeau; et dérobe pour jamais son corps à la superstition des Tribus : il ne se montre pas même à ses disciples après sa mort; il se contente de leur laisser la loi de Dieu, et fait tous ses efforts afin qu'ils l'oublient lui-même. Et J. C. après tous les prodiges qu'il opéra dans la Judée, après toutes les prédictions qui l'avoient annoncé, après avoir paru comme un Dieu sur la terre, son tombeau est connu de tout l'Univers, exposé à la vénération de tous les peuples et de tous les siècles; après sa mort même, il se montre à ses Disciples. La superstition étoit-elle donc ici moins à craindre? ou J. C. est-il moins zélé que Moïse pour la gloire de l'Etre Souverain et pour le salut des hommes.

Elie ressuscite des morts, il est vrai; mais il est obligé de se coucher plusieurs fois sur le corps de l'enfant qu'il ressuscite; il souffle, il se rétrécit, il s'agite; on voit bien qu'il invoque une puissance étrangère; qu'il rappelle de l'empire de la mort, une ame qui n'est pas soumise à sa voix, et qu'il n'est pas lui-même le maître de la mort et de la vie: J. C. ressuscite les morts, comme il fait les actions les plus communes; il parle en maître à ceux qui dorment d'un sommeil éternel, et l'on sent bien qu'il est le Dieu des morts comme des vivans, jamais plus tranquille que lorsqu'il opère les plus grandes choses.

Enfin, les poètes nous représentoient leurs Sibylles et leurs Prêtresses comme des furieuses, lorsqu'elles prédisoient l'avenir; il semble qu'elles ne pouvoient porter la présence de l'esprit imposteur qui résidoit en elles. Nos Prophètes eux-mêmes, annonçant les choses futures, sans perdre l'usage de la raison ni sortir de la gravité et de la décence de leur ministère, entroient dans un enthousiasme divin; il falloit souvent que le son d'une lyre réveillât en eux l'esprit prophétique : on sentoit bien qu'une impulsion étrangère les animoit et que ce n'étoit pas de leur propre fonds qu'ils tiroient la science de l'avenir, et les mystères cachés qu'ils annonçoient aux hommes. J. C. prophétise comme il parle; la science de l'avenir n'a rien qui le frappe, qui le trouble, qui le surprenne, parce qu'il renferme tous

les temps dans son esprit : les mystères futurs qu'il annonce ne sont point dans son ame des lumières soudaines et infuses qui l'éblouissent ; ce sont des objets familiers qu'il ne perd jamais de vue, et dont il trouve les images au dedans de lui, et tous les siècles à venir sont sous l'immensité de ses regards, comme le jour présent qui nous éclaire. Ainsi, ni la résurrection des morts, ni la prédiction de l'avenir ne le tire de sa tranquillité ordinaire : il se joue, pour ainsi dire, en opérant des prodiges dans l'Univers, et s'il paroît quelquefois frémir et se troubler, ce n'est qu'à la vue du péché et de l'endurcissement de son peuple ; parce que plus on est grand en sainteté, plus le péché offre d'horreurs nouvelles ; et que la seule chose qu'un Homme-Dieu puisse voir avec frémissement, c'est le spectacle d'une conscience souillée de crimes.

Telle est la toute-puissance de J. C. ; ses miracles ne portent aucun caractère de dépendance : et peu content de nous montrer par-là qu'il est égal à Dieu, il nous avertit encore que tout ce que son Père opère de merveilleux sur la terre, lui-même l'opère aussi ; et que les œuvres de son Père sont les siennes. Trouvez-nous un Prophète qui jusqu'à J. C. ait tenu ce langage, et qui loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, se soit attribué à lui-même les grandes choses que le Seigneur avoit bien voulu opérer par son ministère.

Mais, M. F., si nous avons été prédits avec J. C., nous sommes de plus participans de sa souveraineté sur toutes les créatures. Le Chrétien est par la foi maître de la nature ; tout lui est soumis, parce qu'il n'est lui-même soumis qu'à Dieu seul : toutes ses œuvres doivent être en un sens miraculeuses, parce que toutes ses œuvres doivent partir d'un principe sublime et divin, et être au-dessus des forces de la foiblesse humaine : nous devons être, pour ainsi dire, des hommes miraculeux, maîtres du monde, en le méprisant ; élevés au-dessus des lois de la nature, en les surmontant ; arbitres des événemens, en nous y soumettant ; plus forts que la mort même, en la souhaitant. Telle est la sublimité du Chrétien ; et il faut bien que J. C. soit grand, pour avoir élevé à ce point de puissance et de grandeur la foiblesse humaine.

Enfin, le dernier caractère éclatant de son ministère, sont les circonstances merveilleuses et jusques-là inouies, qui composent tout le cours de sa vie mortelle. Je sais qu'il est venu dans le dépouillement et dans la bassesse ; mais à travers ces dehors obscurs et méprisables, quel éclat les ennemis même de sa divinité ne sont-ils pas forcés d'y reconnoître ?

Premièrement, quoiqu'ils le regardent comme un homme semblable à nous, ils le croient cependant formé par l'opération invisible du Très-Haut dans le sein d'une Vierge de Juda, contre la loi ordinaire des enfans d'Adam. Quelle gloire déjà pour une simple créature !

Secondement, à peine est-il né, que des légions célestes font retentir dans les airs des cantiques d'allégresse, et nous apprennent que cette naissance rend gloire au Très-Haut, et apporte une paix éternelle sur la terre. Quelle est donc cette créature, qui peut rendre gloire au Très-Haut, lequel ne trouve sa gloire qu'en lui-même ? Peu après, un astre nouveau appelle des Sages du fond de l'Orient, et guidés par cette lumière miraculeuse, ces hommes justes viennent des extrémités de la terre, adorer le nouveau Roi des Juifs.

Suivez toutes les circonstances de sa vie. Si Marie le présente au Temple, un Juste et une sainte Femme annoncent sa grandeur future ; et transportés d'une joie sainte, ils meurent avec plaisir, après avoir vu celui qu'ils appellent le salut du monde, la lumière des nations et la gloire d'Israël. Les Docteurs assemblés dans le Temple, voient avec frayeur son enfance plus sage et plus éclairée que toute la sagesse des vieillards. A mesure qu'il avance, sa gloire se développe: Jean-Baptiste, cet homme le plus grand des enfans des hommes, s'abaisse devant lui, et se dit indigne de lui rendre même les plus vils ministères. Le ciel s'ouvre plusieurs fois sur sa tête, et déclare que c'est-là le Fils bien-aimé. Les démons effrayés fuient devant lui, ne peuvent soutenir la présence seule de sa sainteté, et confessent qu'il est le Saint de Dieu. Rassemblez des témoignages si différens et si nouveaux, des circonstances si extraordinaires et si inouies : quel est cet homme qui paroît sur la terre avec tant d'éclat ? et les peuples qui l'ont adoré ne sont-ils pas du moins excusables ?

Mais ce ne sont encore ici que de foibles préludes de sa gloire. S'il se retire à l'écart sur le Thabor, accompagné de trois Disciples, sa gloire, impatiente, si je l'ose dire, d'avoir été jusques-là comme retenue captive sous le voile de l'humanité, éclate au-dehors: il paroît tout resplendissant de lumière : le Père céleste, qui alors, de peur que la gloire de J. C. ne devînt une occasion d'erreur et d'idolâtrie aux Disciples étonnés et témoins du spectacle, auroit dû, ce semble les avertir, que ce Jésus qu'ils voyoient si glorieux, n'étoit pourtant que son serviteur et son envoyé, leur déclare au contraire que c'est son Fils bien-aimé en qui il a mis toute sa complaisance, et ne met point de bornes aux hommages qu'il veut qu'on lui rende. Lorsque Moïse parut environné de gloire, et comme transfiguré sur la montagne de Sinaï, de peur que les Israélites, toujours superstitieux, ne le prissent pour un Dieu descendu sur la terre, le Seigneur déclaroit en même temps du haut du ciel, au milieu des éclairs et des tonnerres : *Je suis celui qui suis, et vous n'adorerez que moi seul* (*Exod.* 3; 14. *Deut.* 6; 13). Moïse lui-même ne paroît devant le peuple, que portant les tables de la Loi entre les mains, comme pour leur faire entendre que malgré la gloire dont il paroissoit revêtu, il n'étoit pourtant que le ministre et non pas l'auteur de la Loi sainte ; qu'il ne pouvoit la présenter que gravée sur la pierre, et qu'il n'appartenoit qu'à Dieu seul de la graver dans leurs cœurs. Mais J. C. paroît sur le Thabor comme le Législateur lui-même : le Père ne lui

donne pas la loi nouvelle pour la porter aux hommes; il leur ordonne seulement de l'écouter, et le propose lui-même comme leur Législateur, ou plutôt comme leur loi vivante et éternelle.

Que dirai-je encore, M. F.? Si du Thabor nous passons sur le Calvaire; ce lieu où devoient se consommer tous les opprobres du Fils de l'Homme, ne laisse pas d'être encore le théâtre de sa gloire et de sa divinité. Toute la nature en désordre l'y reconnoît comme son Auteur: les astres qui se cachent; les morts qui ressuscitent; les pierres des tombeaux qui s'ouvrent et se brisent; le voile du Temple qui se déchire; l'incrédulité elle-même qui le confesse par la bouche du Centenier: on sent bien que ce n'est pas un homme commun qui meurt, et qu'il se passe sur cette montagne quelque chose de nouveau et d'extraordinaire.

Tant de Justes avant lui étoient morts pour la vérité par les mains des impies: le palais d'Hérode venoit de voir la tête du Précurseur devenue le prix de la volupté: Isaïe avoit rendu gloire à Dieu par une mort douloureuse; et malgré le sang des Rois dont il étoit sorti, sa naissance auguste n'avoit pu le mettre à couvert des persécutions, qui sont toujours la récompense de la vérité et du zèle: tant d'autres étoient morts pour la justice. Mais la nature tout entière ne paroissoit pas s'intéresser à leurs souffrances; les morts ne sortoient pas des tombeaux, comme pour venir reprocher aux vivans leur sacrilége: rien de semblable n'avoit encore paru sur la terre.

Parcourez le reste de ses mystères, par-tout vous trouverez des traits nouveaux qui le distinguent de tous les hommes. S'il ressuscite d'entre les morts, outre que c'est par sa propre vertu (ce qu'on n'avoit pas encore vu), ce n'est pas pour mourir encore, comme tant d'autres qui avoient été ressuscités par le ministère des Prophètes: il ressuscite pour ne plus mourir, et ce qui n'avoit jamais été accordé à aucune créature, il reçoit ici-bas même une vie immortelle.

S'il monte dans le ciel, ce n'est pas un char de feu qui l'élève en un clin d'œil; il s'élève lui-même avec majesté; il laisse à ses chers Disciples tout le loisir de l'adorer, et d'accompagner de leurs yeux et de leurs hommages leur divin Maître. Les Anges viennent au devant de ce Roi de gloire, comme pour le recevoir dans son Empire, et consolent l'affliction des Disciples, en le promettant encore une fois à la terre, environné de gloire et d'immortalité. Tout annonce ici le Dieu du ciel, qui s'en retourne dans le lieu d'où il étoit sorti, et qui va reprendre possession de sa gloire; tout porte du moins les hommes à se le persuader.

Et certes, M. F., lorsqu'Elie est enlevé dans un char de feu, un disciple tout seul est spectateur de cette ascension miraculeuse: elle se passe en un lieu écarté et éloigné des yeux des autres enfans des Prophètes, lesquels peut-être plus crédules et moins instruits qu'Elisée, eussent rendu dans ce moment des honneurs divins à cet homme miraculeux. Mais J. C. monte dans le ciel, environné de gloire, à la

me de cinq cents disciples. Les plus foibles, et ceux en qui la foi de sa résurrection étoit moins affermie, sont les premiers appelés à la montagne sainte : on ne craint rien de leur crédulité; on souffre au contraire leurs adorations, comme leurs regrets et leurs larmes; et une vie si pleine de prodiges si inouis jusques-là sur la terre, est enfin terminée par une circonstance encore plus merveilleuse, et propre toute seule à le faire regarder comme un Dieu, et à immortaliser l'erreur et l'idolâtrie parmi les hommes.

En effet, M. F., si les siècles païens, pour justifier les hommages insensés et impies qu'ils rendoient à leurs Législateurs, aux Fondateurs des Empires, et à d'autres hommes célèbres, faisoient dire à leurs Historiens et à leurs Poètes, que ces Héros n'étoient pas morts, qu'ils avoient seulement disparu de la terre; et qu'étant de la nature des Dieux, ils étoient montés dans le Firmament, pour y prendre leur place avec les autres astres, qui, selon eux, étoient autant de Divinités qui nous éclairent, et pour y jouir de l'immortalité qu'ils devoient à leur naissance divine : si une fiction aussi grossière, toute seule avoit pu rendre les hommes si long-temps idolâtres, quelle impression la vérité de cette fable ne devoit-elle pas faire sur les peuples ! et si l'Univers avoit adoré des imposteurs qu'on publioit faussement être montés dans les Cieux, n'auroit-il pas été excusable d'adorer un homme miraculeux, que les hommes eux-mêmes avoient vu, environné de gloire, s'élever au-dessus des astres ?

Mais prenez garde, M. F., que l'occasion de l'erreur ne finit pas même avec J. C. On nous annonce qu'il paroîtra encore à la fin des siècles, au milieu des airs; environné de puissance et de majesté, accompagné de tous les esprits célestes : toutes les nations assemblées et tremblantes, attendront à ses pieds la décision de leur destinée éternelle; il prononcera en Souverain leur arrêt décisif. Les Abraham, les Moïse, les David, les Elie, les Jean-Baptiste, tout ce que les siècles ont eu de plus grand et de plus merveilleux, sera soumis à son jugement et à son empire; il sera seul élevé au-dessus de toute puissance, de toute domination, et de tout ce qu'on appelle grand dans le ciel et sur la terre; il élèvera son Trône au-dessus des nuées à côté du Très-Haut; il ne paroîtra pas seulement le maître de la vie et de la mort, mais le Roi immortel des siècles, le Prince de l'éternité, le chef d'un peuple saint, l'arbitre de toute créature. Quel est donc cet homme à qui le Seigneur a communiqué une telle puissance ? et les morts eux-mêmes, qui paroîtront en jugement devant lui, pourront-ils être condamnés pour l'avoir adoré, lorsqu'ils le verront revêtu de tant de gloire, de majesté et de puissance ?

Et une réflexion que je vous prie de faire en finissant cette partie de mon discours; c'est que, si l'on ne trouvoit ici qu'un trait extraordinaire et divin dans la suite d'une longue vie, on pourroit croire que le Seigneur se plaît quelquefois à faire éclater sa gloire et sa puissance dans ses serviteurs. Ainsi Hénoch fut enlevé, Moïse parut transfiguré sur la montagne sainte, Elie monta dans le ciel

sur un char de feu, Jean-Baptiste fut prédit. Mais, outre que c'étoient là des circonstances uniques, et que le langage de ces hommes miraculeux et de leurs disciples sur la divinité et sur eux-mêmes, ne laissoit point de lieu à la superstition et à la méprise, ici c'est un assemblage de merveilles, qui, toutes séparément même, auroient pu tromper la crédulité des hommes : ici tous ces traits répandus sur ces hommes extraordinaires, qui avoient presque été regardés comme des Dieux sur la terre, se trouvent rassemblés en J. C., mais d'une manière mille fois plus glorieuse et plus divine. Il est prédit, mais plus pompeusement, et avec des caractères plus éclatans que Jean-Baptiste; il paroît transfiguré sur la montagne sainte, mais environné de plus de gloire que Moïse; il monte dans le ciel, mais avec plus de traits de puissance et de majesté qu'Elie; il lit dans l'avenir, mais plus clairement que tous les prophètes; il naît, non-seulement d'un sein stérile comme Samuel, mais encore d'une Vierge pure et innocente : que dirai-je? et non-seulement il ne désabuse pas les hommes par des expressions nettes et précises sur son origine purement humaine; mais son langage seul sur son égalité avec le Très-Haut, mais la doctrine seule de ses Disciples, qui nous disent qu'il étoit dans le sein de Dieu de toute éternité, et que tout a été fait par lui, qui l'appellent leur Seigneur et leur Dieu, qui nous apprennent qu'il est tout en toutes choses, justifieroit l'erreur de ceux qui l'adorent, quand sa vie eût été d'ailleurs ordinaire, et semblable à celle des autres hommes.

O vous! qui lui refusez sa gloire et sa divinité, et qui le regardez pourtant comme l'Envoyé de Dieu pour instruire les hommes, achevez le blasphème; et confondez-le donc avec ces imposteurs qui sont venus séduire le monde, puisque loin d'y rétablir la gloire de Dieu et la connoissance de son nom, l'éclat de son ministère n'a servi qu'à l'ériger lui-même en divinité, qu'à le faire placer tristement à côté du Très-Haut, et plonger tout l'Univers dans la plus dangereuse, la plus longue, la plus inévitable, et la plus universelle de toutes les idolâtries.

Pour nous, M. F., qui croyons en lui, et à qui le mystère du Christ a été révélé, ne perdons jamais de vue ce modèle divin que le Père nous montre du haut de la montagne sainte. Entrons dans l'esprit des divers mystères qui composent toute sa vie mortelle : ce ne sont que les différens états de la vie du Chrétien sur la terre; reconnoissons le nouvel empire que J. C. est venu se former sur nos cœurs. Le monde que nous avons servi jusqu'ici, n'a pu nous délivrer de nos peines et de nos misères. Nous y cherchions la liberté, la paix, la douceur de la vie; nous y avons trouvé le trouble, la servitude, l'amertume, le malheur de nos jours. Voici un nouveau Libérateur, qui vient apporter la paix sur la terre; mais ce n'est pas comme le monde la promet, qu'il nous la donne. Le monde avoit voulu nous conduire à la paix et à la félicité par les plaisirs des sens, par l'indolence, par une vaine philosophie; il n'y a pas réussi; en

favorisant nos passions, il a augmenté nos peines : J. C. vient nous proposer de nouvelles routes pour arriver à la paix et au bonheur que nous cherchons ; le détachement, le mépris du monde, la mortification des sens, l'abnégation de nous-mêmes : voilà les nouveaux biens qu'il vient montrer aux hommes. Détrompons-nous, il n'y a point de bonheur à attendre pour nous, même en cette vie, qu'en réprimant nos passions, qu'en nous interdisant tous les plaisirs violens qui troublent, qui corrompent le cœur : il n'est que la philosophie de l'Evangile qui fasse des sages et des heureux, parce qu'elle seule règle l'esprit, fixe le cœur, et rend l'homme à lui-même, en le rendant à Dieu. Tous ceux qui ont voulu suivre d'autres voies, n'ont trouvé que vanité et affliction d'esprit ; et J. C. seul, en venant porter le glaive et la séparation, est venu porter la paix parmi les hommes.

O mon Seigneur ! je ne sais que trop moi-même que le monde et les plaisirs ne font point d'heureux ! Venez donc vous-même reprendre un cœur qui a beau vous fuir, et que ses propres dégoûts ramènent à vous malgré lui-même : venez être son Libérateur, sa paix et sa lumière, et ayez plus d'égard à son infortune qu'à ses crimes.

Voilà comme l'éclat du ministère de J. C. seroit pour les hommes une occasion inévitable d'idolâtrie, s'il n'étoit qu'une simple créature. Voyons encore comment l'esprit de son ministère deviendroit le piége de notre innocence.

SECONDE PARTIE.

L'ÉCLAT du ministère de J. C. n'en est pas le côté le plus auguste et le plus magnifique. Quelque grand qu'il nous ait paru par les oracles qui l'ont annoncé, par les œuvres qu'il a opérées, et par les circonstances éclatantes de ses mystères, ce ne sont encore là, pour ainsi dire, que les dehors de sa gloire et de sa grandeur ; et pour connoître tout ce qu'il est, il faut entrer dans le fond et dans l'esprit de son ministère. Or, l'esprit de son ministère renferme sa doctrine, ses bienfaits et ses promesses. Developpons-en toute l'étendue, et montrons, ou qu'il faut refuser à J. C. sa qualité d'homme juste, et d'Envoyé du Dieu tout-puissant, que les ennemis de sa divinité lui accordent, ou convenir qu'il est lui-même un Dieu manifesté en chair, et descendu sur la terre pour sauver les hommes.

Oui, M. F., c'est une alternative inévitable : si J. C. est saint, il est Dieu ; et si son ministère n'est pas un ministère d'erreur et d'imposture, c'est le ministère de la Vérité éternelle elle-même, qui s'est manifestée pour nous instruire. Or, les ennemis de sa naissance divine sont forcés d'avouer qu'il a été un homme juste, innocent, ami de Dieu ; et si le monde a vu des esprits noirs et impies, qui ont encore osé blasphémer contre son innocence, et le confondre avec les séducteurs, ce n'ont été que quelques monstres, dont le

genre humain a eu horreur, et dont le nom même, trop odieux à toute la nature, est demeuré enseveli dans les mêmes ténèbres d'où l'horreur de leur impiété étoit sortie.

En effet, quel homme jusques-là avoit paru sur la terre, avec plus de caractères incontestables d'innocence et de sainteté, que Jésus Fils du Dieu vivant? En quel philosophe avoit-on jamais remarqué, tant d'amour pour la vertu, tant de mépris sincère pour le monde, tant de charité pour les hommes, tant d'indifférence pour la gloire humaine, tant de zèle pour la gloire de l'Etre souverain, tant d'élévation au-dessus de tout ce que les hommes admirent et recherchent? Quel est son zèle pour le salut des hommes! c'est-là que se rapportent tous ses discours, tous ses soins, tous ses désirs, toutes ses inquiétudes. Les philosophes critiquoient seulement les hommes, et ne cherchoient qu'à faire sentir leur foible ou leur ridicule : J. C. ne parle de leurs vices, que pour leur en prescrire les remèdes. Les uns étoient les censeurs des foiblesses humaines; J. C. en est le médecin : les uns se faisoient honneur de remarquer en autrui des vices, dont ils n'étoient pas exempts eux-mêmes; celui-ci ne parle qu'avec une douleur amère des fautes dont son innocence le met à couvert, et répand même des larmes sur les déréglemens d'une ville infidèle : on voit bien que les uns ne vouloient pas corriger les hommes, mais s'en faire estimer en les méprisant; et que l'autre ne pense qu'à les sauver, et est peu touché de leurs applaudissemens et de leur estime.

Suivez le détail de ses mœurs et de sa conduite, et voyez s'il a jamais paru sur la terre un Juste plus universellement exempt de toutes les foiblesses les plus inséparables de l'humanité. Plus on l'observe, plus sa sainteté se développe. Ses disciples, qui le voient de plus près, sont le plus frappés de l'innocence de sa vie; et la familiarité, si dangereuse à la vertu la plus héroïque, ne sert qu'à découvrir tous les jours de nouvelles merveilles dans la sienne. Il ne parle que le langage du Ciel : il ne répond que lorsque ses réponses peuvent être utiles au salut de ceux qui l'interrogent. On ne voit point en lui de ces intervalles où l'homme se retrouve; par-tout il paroît un envoyé du Très-Haut. Les actions les plus communes sont en lui singulières, par la nouveauté et la sublimité des dispositions dont il les accompagne; et il ne paroît pas moins un homme divin, lorsqu'il mange chez un Pharisien, que lorsqu'il ressuscite Lazare. Certes, M. F., la nature toute seule ne sauroit mener si loin la foiblesse humaine. Ce n'est pas ici un philosophe qui impose, c'est un Juste qui prend dans ses propres exemples, les règles et les préceptes de sa doctrine : et il faut bien qu'il soit saint, puisque le Disciple lui-même qui le trahit, intéressé à justifier sa perfidie en découvrant ses défauts, rend pourtant un témoignage public à son innocence et à sa sainteté, et que toute la malice de ses ennemis défiée, n'a su le reprendre d'aucun péché.

Or, je dis, M. F., que si J. C. est saint, il est Dieu; et que, soit que vous considériez la doctrine qu'il nous a enseignée par rapport

à son Père, ou par rapport aux hommes, elle n'est plus qu'un amas d'équivoques malignes, ou de blasphèmes enveloppés, s'il n'est qu'un homme ordinaire, envoyé seulement de Dieu pour instruire les hommes.

Je dis, soit que vous le considériez par rapport à son Père. En effet, si J. C. n'est qu'un simple envoyé du Très-Haut, il ne vient donc que pour manifester aux nations idolâtres l'unité de l'essence divine. Mais outre que sa mission regarde principalement les Juifs, qui depuis long-temps n'étoient plus retombés dans l'idolâtrie, et n'avoient pas besoin par conséquent que Dieu leur suscitât un prophète pour les corriger d'une erreur dont ils étoient exempts, et un prophète qu'on leur faisoit espérer depuis la naissance du monde, comme la lumière d'Israël, et le libérateur de son peuple; outre cela, comment J. C. s'y prend-il pour remplir son ministère, et quel est son langage sur l'Etre-Suprême? Moïse et les prophètes chargés de la même mission ne cessoient de publier que le Seigneur étoit un; que c'étoit une impiété de le comparer à la ressemblance de la créature; et qu'ils n'étoient eux-mêmes que ses serviteurs et ses envoyés, vils instrumens entre les mains d'un Dieu qui opéroit par eux de grandes choses. Nulle expression douteuse ne leur échappe sur un point si essentiel à leur mission : nulle comparaison d'eux à l'Être-Suprême, toujours dangereuse par le penchant que l'homme avoit, de prostituer ses hommages à l'homme, et de se faire des dieux palpables et visibles : nul terme équivoque, qui eût pu les confondre eux-mêmes avec le Seigneur, au nom duquel ils parloient, et donner lieu à une superstition et à une idolâtrie qu'ils venoient combattre.

Mais si J. C. n'est qu'un envoyé comme eux, il s'en faut bien qu'il ne remplisse avec autant de fidélité qu'eux son ministère. Il ne cesse de se dire égal à son Père : il vient nous apprendre qu'il est descendu du ciel, et sorti du sein de Dieu; qu'il étoit avant Abraham; qu'il étoit avant toutes choses; que le Père et lui ne font qu'un; que la vie éternelle consiste à connoître le Fils, comme à connoître le Père; que tout ce que le Père fait, le Fils le fait aussi. Trouvez-moi un prophète, qui jusqu'à J. C., eût tenu un langage si nouveau, si inoui, si peu respectueux pour le Dieu suprême; et qui, loin de rendre gloire à Dieu, comme à l'Auteur de tout don excellent, ait attribué à ses propres forces, les grandes choses que le Seigneur avoit daigné opérer par son ministère. Par-tout il se compare au Dieu souverain : il dit à la vérité une fois que le Père est plus grand que lui; mais quel est ce langage s'il n'est pas lui-même un Dieu manifesté en chair? et ne regarderions-nous pas comme un insensé, un homme qui viendroit nous annoncer sérieusement que l'Être-Suprême est plus grand que lui? N'est-ce pas s'égaler à la Divinité, que d'oser même se mesurer avec elle? Y a-t-il quelque proportion, et du plus ou du moins entre Dieu et l'homme, entre le Tout et le néant? Mais que dis-je? J. C. ne se contente pas de se dire égal à Dieu; il justifie même la nouveauté de ces expressions contre les

murmures des Juifs qui s'en scandalisent : loin de les détromper nettement, il les confirme dans le scandale : par-tout il affecte un langage qui devient ou insensé, ou impie, si son égalité avec son Père ne l'éclaircit et ne le justifie. Que vient-il faire sur la terre, s'il n'est pas Dieu ? Il vient scandaliser les Juifs, en leur donnant lieu de croire qu'il se compare au Très-Haut : il vient séduire les nations, en se faisant adorer après sa mort à toute la terre : il vient répandre de nouvelles ténèbres dans l'Univers, et non pas y répandre, comme il s'en est vanté, la science, la lumière et la connoissance de Dieu. Quoi, M. F., Paul et Barnabé déchirent leurs vêtemens, lorsqu'on les prend pour des Dieux ; ils crient hautement devant les peuples qui veulent leur immoler des victimes : Adorez le Seigneur, dont nous ne sommes que les envoyés et les ministres ; l'Ange dans l'Apocalypse, lorsque S. Jean se prosterne pour l'adorer, rejette avec horreur cet hommage, et lui dit hautement : *Adorez Dieu seul* (*Apoc.* 19; 10) ! et J. C. souffre tranquillement qu'on lui rende des honneurs divins : et J. C. loue la foi des disciples qui l'adorent et qui l'appellent avec Thomas, *leur Seigneur et leur Dieu* (*Joan.* 20; 28) ! et J. C. confond même ses ennemis, qui lui disputent sa divinité et son éternelle origine ! Est-il donc moins zélé que ses disciples pour la gloire de celui qui l'envoie ? ou lui importe-t-il moins de détromper nettement les peuples, d'une méprise si injurieuse à l'Etre-Suprême, et qui anéantit le fruit unique de son ministère.

Oui, M. F., quel bien J. C. est-il venu apporter au monde, si ceux qui l'adorent sont des idolâtres et des profanes ? Tous ceux qui ont cru en lui, l'ont adoré comme le Fils éternel du Père, l'image de sa substance, et la splendeur de sa gloire. Il ne se trouve qu'un très-petit nombre d'hommes dans le Christianisme, lesquels en le recevant comme l'Envoyé de Dieu, refusent de lui rendre des honneurs divins : cette secte même, bannie de toutes parts, exécrable dans les lieux mêmes où toutes les erreurs trouvent un asile, est réduite à quelques sectateurs obscurs et cachés ; punie par-tout comme une impiété, dès qu'elle ose se montrer à découvert ; et obligée de se cacher dans les ténèbres, et dans les extrémités des provinces et des royaumes les plus reculés. Est-ce donc là ce peuple nombreux, de toute Langue, de toute Tribu, de toute Nation, que J. C. étoit venu former sur la terre ? est-ce là cette Jérusalem auparavant stérile, et devenue féconde, qui devoit renfermer dans son sein les Peuples et les Nations, et où les îles les plus éloignées, les Princes et les Rois devoient venir adorer ? sont-ce là les grands avantages que le monde devoit retirer du ministère de J. C. ? est-ce donc là cette abondance de graces, cette plénitude de l'Esprit de Dieu répandu sur tous les hommes, ce renouvellement universel, ce règne spirituel et durable, que les Prophètes avoient prédit avec tant de majesté, et qui devoit accompagner la venue du Libérateur ? Quoi, M. F., une attente si magnifique se réduit donc à voir le monde plongé dans une nouvelle idolâtrie ? Cet avènement si heureux pour

la terre, promis depuis tant de siècles, annoncé avec tant de pompe, désiré de tous les Justes, montré de loin à tout l'Univers comme son unique ressource, devoit donc le corrompre et le pervertir pour toujours? Cette Eglise si féconde, dont les Rois et les Césars à la tête de leurs Peuples devoient être les enfans, ne devoit donc renfermer dans son enceinte qu'un petit nombre d'hommes odieux au ciel et à la terre, la honte de la nature et de la religion, obligés de cacher dans les ténèbres l'horreur de leurs blasphèmes? et toute la magnificence future de l'Evangile, devoit donc se borner à former la secte affreuse d'un impie Socin?

O Dieu! que la foi de votre Eglise paroît sage et raisonnable, lorsqu'on l'oppose aux contradictions insensées de l'incrédulité! et qu'il est consolant pour ceux qui croient en J. C., et qui espèrent en lui, de voir les abîmes que se creuse l'orgueil, lorsqu'il entreprend de se frayer des routes nouvelles, et de sapper le fondement unique de la foi et de l'espérance des Chrétiens.

Voilà, M. F., comme la doctrine de J. C., par rapport à son Père, établit la gloire de son éternelle origine. Aussi, lorsque les Prophètes parlent du Dieu du ciel et de la terre, les expressions manquent à la grandeur et à la magnificence de leurs idées. Pleins de l'immensité, de la toute-puissance et de la majesté de l'Etre-Suprême, ils épuisent la foiblesse du langage humain, pour répondre à la sublimité de ces images. Ce Dieu, c'est celui qui mesure les eaux de la mer dans le creux de sa main, qui pèse les montagnes dans sa balance, qui tient entre ses mains les foudres et les tempêtes; qui dit, et tout est fait; qui se joue, en soutenant l'Univers. De simples hommes devoient parler ainsi de la gloire du Très-Haut: la disproportion infinie qui se trouve entre l'immensité de l'Etre-Suprême, et la foiblesse de l'esprit humain, doit le frapper, l'éblouir, le confondre; et les termes les plus pompeux ne le sont jamais assez, pour suffire à son admiration et à sa surprise.

Mais lorsque J. C. parle de la gloire du Seigneur, ce ne sont plus ces expressions pompeuses des Prophètes: il l'appelle un Père saint, un Père juste, un Père clément; un Pasteur qui court après la brebis égarée, et qui la met avec bonté sur ses épaules: un ami qui se laisse vaincre par les importunités de son ami; un Père de famille touché du retour et de la résipiscence de son fils: on voit bien que c'est ici un enfant qui parle un langage domestique; que la familiarité et la simplicité de ses expressions supposent en lui une sublimité de connoissance, qui lui rend l'idée de l'Etre Souverain familière, et fait qu'il n'est point frappé et ébloui comme nous de sa majesté et de sa gloire; et qu'enfin il ne parle que de ce qu'il voit à découvert, et qu'il possède lui-même. On est bien moins frappé de l'éclat des titres qu'on a portés, pour ainsi dire, en naissant: les enfans des Rois parlent simplement des sceptres et des couronnes; et il n'est aussi que le Fils éternel du Dieu vivant qui puisse parler si familièrement de la gloire de Dieu même.

Voilà, M. F., puisque nous entrons en société avec J. C. de tous ses avantages, le droit qu'il nous a acquis de regarder Dieu comme notre Père, d'oser nous dire ses enfans, de l'aimer plutôt que de le craindre. Cependant nous le servons comme des esclaves et des mercenaires : nous craignons ses châtimens; nous sommes peu touchés de son amour et de ses promesses : sa loi si juste, si sainte, n'a rien d'aimable pour nous; c'est un joug qui nous pèse, qui nous fait murmurer, et que nous aurions bientôt secoué, si les transgressions en devoient être impunies : on n'entend que des plaintes contre la sévérité de ses préceptes, que des contentions pour soutenir les adoucissemens que le monde y mêle sans cesse : en un mot, s'il n'étoit pas un Dieu vengeur, nous ne le connoîtrions pas; et il n'est redevable qu'à sa justice et à ses châtimens, de nos respects et de nos hommages.

Mais la doctrine de J. C., par rapport aux hommes qu'il est venu instruire, n'établit pas moins la vérité de sa naissance divine. Car je ne parle pas ici de la sagesse, de la sainteté, de la sublimité de cette doctrine : tout y est digne de la raison et de la plus saine philosophie; tout y est proportionné à la misère et à l'excellence de l'homme, à ses besoins et à ses hautes destinées; tout y inspire le mépris des choses périssables et l'amour des biens éternels; tout y maintient le bon ordre et la tranquillité des Etats; tout y est grand, parce que tout y est vrai : la gloire des actions est plus réelle et plus éclatante dans le cœur, que dans les actions mêmes. Le Sage de l'Evangile ne se propose point d'autre récompense de sa vertu, que la vertu même, et préfère le témoignage de sa conscience aux applaudissemens des hommes. Il est plus grand que le monde entier par l'élévation de sa foi; et il est au-dessous du dernier des hommes par la modestie de ses sentimens. Sa vertu ne cherche pas dans l'orgueil le dédommagement de ses peines; c'est le premier ennemi qu'elle attaque; et dans cette divine philosophie, les actions les plus héroïques ne sont rien, dès qu'on les compte soi-même pour quelque chose : elle regarde la gloire comme une erreur, la prospérité comme une infortune, l'élévation comme un précipice, les afflictions comme des faveurs, la terre comme un exil, tout ce qui passe comme un songe. Quel est ce nouveau langage? quel homme avant J. C. avoit parlé de la sorte? et si ses disciples, pour avoir seulement annoncé cette doctrine céleste, furent pris par tout un peuple pour des Dieux descendus sur la terre, quel culte pourront-ils refuser à celui qui en est l'Auteur, et au nom de qui ils l'annoncent?

Mais laissons-là ces réflexions générales, et venons aux devoirs plus précis d'amour et de dépendance que sa doctrine exige des hommes envers lui-même. Il nous ordonne de l'aimer, comme il nous ordonne d'aimer son Père : il veut qu'on demeure en lui, c'est-à-dire, qu'on se fixe en lui, qu'on cherche son bonheur en lui, comme dans son Père, qu'on rapporte toutes ses actions, toutes ses pensées, tous ses désirs, qu'on se rapporte soi-même à sa gloire, comme à la gloire de son Père : les péchés mêmes ne sont remis qu'à ceux qui l'aiment

beaucoup; et l'amour qu'on a pour lui, fait toute la justice du Juste, et toute la réconciliation du pécheur. Quel est cet homme qui vient usurper la place de Dieu même dans nos cœurs? La créature mérite-t-elle d'être aimée pour elle-même? et tout ce qu'elle a de grand et d'aimable, ne sont-ce pas les dons de celui qui seul mérite d'être aimé?

Quel Prophète jusqu'à J. C. étoit venu dire aux hommes: Vous m'aimerez; tout ce que vous férez, vous le ferez pour ma gloire? Vous aimerez le Seigneur votre Dieu, avoit dit Moïse aux enfans d'Israël. Rien n'est aimable pour soi-même que ce qui peut nous rendre heureux. Or, nulle créature ne peut être notre bonheur et notre perfection; nulle créature ne mérite donc que nous l'aimions pour elle-même: ce seroit une idolâtrie. Tout homme qui vient se proposer aux hommes comme l'objet de leur amour, est un impie et un imposteur, qui vient usurper le droit le plus essentiel de l'Etre-Suprême; c'est un monstre d'orgueil et d'extravagance, qui veut s'élever des autels jusques dans les cœurs, le seul sanctuaire que la Divinité n'avoit jamais cédé aux idoles profanes. La doctrine de J. C., cette doctrine si divine, et si admirée même des Païens, ne seroit donc plus qu'un mélange monstrueux d'impiété, d'orgueil et de folie, si, n'étant pas lui-même le Dieu béni dans tous les siècles, il eût fait à ses disciples, de l'amour qu'il exigeoit d'eux, le précepte le plus essentiel de sa morale; et ce seroit à lui une ostentation insensée, de venir se proposer aux hommes comme un modèle d'humilité et de modestie, tandis qu'il pousseroit l'orgueil et la vaine complaisance plus loin que tous ces orgueilleux Philosophes, qui n'avoient jamais aspiré qu'à l'estime et aux applaudissemens des hommes.

Mais ce n'est pas encore assez: non-seulement J. C. veut qu'on l'aime, mais il exige des hommes les marques de l'amour le plus généreux et le plus héroïque. Il veut qu'on l'aime plus que ses proches, que ses amis, que ses biens, que sa fortune, que sa vie, que le monde entier, que soi-même; qu'on souffre tout pour lui, qu'on renonce à tout pour lui, qu'on répande jusqu'à la dernière goutte de son sang pour lui: qui ne lui rend pas ces grands hommages, n'est pas digne de lui; qui le met en parallèle avec quelque créature, ou avec soi-même, l'outrage, le déshonore, et ne doit rien prétendre à ses promesses.

Quoi, M. F., il ne se contente pas qu'on lui offre des sacrifices de boucs et de taureaux, comme les idoles; et le Dieu même véritable avoit paru s'en contenter! Il pousse encore plus loin ses prétentions: il veut que l'homme se sacrifie lui-même; qu'il coure sur les gibets; qu'il s'offre à la mort et au martyre pour la gloire de son nom. Mais s'il n'est pas le maître de notre vie, quel droit a-t-il de l'exiger de nous? Si notre ame n'est pas sortie de ses mains, est-ce à lui que nous devons la rendre? est-ce la regagner que de la perdre pour l'amour de lui? S'il n'est pas l'auteur de notre être, ne devenons-nous pas des sacriléges et des homicides, en nous immolant

pour sa gloire, et en transportant à la créature, et à un simple envoyé de Dieu, le grand sacrifice de notre être, seul destiné à reconnoître la souveraineté et la puissance de l'Ouvrier éternel qui nous a tirés du néant? Que J. C. meure à la bonne heure lui-même pour rendre gloire à Dieu; qu'il nous exhorte de suivre son exemple: tant de Prophètes étoient morts avant lui pour la cause du Seigneur, et avoient exhorté leurs disciples à marcher sur leurs traces. Mais que J. C., s'il n'est pas Dieu lui-même, nous ordonne de mourir pour lui; exige des hommes cette dernière marque d'amour; qu'il nous commande d'offrir pour lui une vie que nous ne tenons pas de lui: se peut-il faire qu'il y ait eu sur la terre des hommes assez grossiers et assez stupides, pour se laisser tromper à l'extravagance de cette doctrine? est-il possible que des maximes aussi bizarres et aussi impies aient pu triompher de tout l'Univers, confondre toutes les sectes, ramener tous les esprits, et prévaloir sur tout ce qui avoit paru jusques-là de science, de doctrine et de sagesse sur la terre? Et si nous regardons comme des barbares ces peuples sauvages qui s'immolent sur les tombeaux et sur les cendres de leurs proches et de leurs amis, pourquoi ferions-nous plus d'honneur aux disciples de J. C., qui se sont immolés pour lui? et sa religion ne sera-t-elle pas une religion de sang et de barbarie?

Oui, M. F., les Agnès, les Luce, les Agathe, ces premières martyres de la foi et de la pudeur, se seroient donc sacrifiées à un homme mortel? et en aimant mieux répandre leur sang, que fléchir le genou devant de vaines idoles, elles n'auroient évité une idolâtrie, que pour retomber dans une autre plus condamnable, en mourant pour J. C.; Ignace lui-même, ce fameux martyr que l'Orient fournit à Rome, en voulant devenir le froment de J. C., auroit donc perdu tout le fruit de ses souffrances, et mérité dès-lors d'être déchiré par les lions furieux, puisqu'il se seroit offert en sacrifice à un homme semblable à lui? Les confesseurs généreux de la foi n'auroient donc été que des désespérés et des fanatiques, qui auroient couru à la mort comme des insensés? La tradition des martyrs ne seroit donc plus qu'une scène impie et sanglante; les tyrans et les persécuteurs auroient donc été les défenseurs de la justice et de la gloire de la Divinité? le Christianisme lui-même une secte sacrilége et profane? Le genre humain se seroit donc abusé? et le sang des martyrs, loin d'avoir été la semence des Fidèles, auroit inondé tout l'Univers de superstition et d'idolâtrie. O Dieu! l'oreille de l'homme peut-elle entendre ces blasphèmes sans horreur? et que faut-il pour confondre l'incrédulité, que la montrer à elle-même?

Tels sont, M. F., nos premiers devoirs envers J. C. Lui sacrifier nos inclinations, nos amis, nos proches, notre fortune, notre vie même, et, en un mot, tout ce qui devient un obstacle à notre salut, c'est confesser sa Divinité; c'est reconnoître que lui seul peut nous tenir lieu de tout ce que nous abandonnons pour lui, et nous rendre encore plus que nous ne quittons, en se donnant lui-même à nous,

Il n'est que celui qui méprise le monde et tous ses plaisirs, dit l'apôtre S. Jean, qui confesse que J. C. est le Fils de Dieu, parce qu'il prononce par-là que J. C. est plus grand que le monde, plus puissant pour nous rendre heureux, et par conséquent plus digne d'être aimé.

Mais ce n'est pas assez d'avoir considéré l'esprit du ministère de J. C. dans sa doctrine; il faut le considérer, en second lieu, dans les graces et les bienfaits que l'Univers a reçus de lui. Il est venu délivrer tous les hommes de la mort éternelle: d'ennemis de Dieu qu'ils étoient, il les a rendus ses enfans; il leur a ouvert le ciel; il leur a assuré la possession du royaume de Dieu, et des biens immuables; il leur a porté la science du salut et la doctrine de la vérité. Ces dons si magnifiques n'ont pas même fini avec lui: assis à la droite de son Père, il les répand encore dans nos cœurs. Tous nos maux trouvent encore en lui leur remède; il nous nourrit de son corps, il nous lave de nos souillures, en nous appliquant sans cesse le prix de son sang. Il forme des pasteurs pour nous conduire; il inspire des Prophètes pour nous enseigner; il sanctifie des Justes pour nous animer par leur exemple; il est sans cesse présent dans nos cœurs pour en soulager toutes les misères. L'homme n'a point de passion que sa grace ne guérisse, point d'affliction qu'elle ne rende aimable, point de vertu qui ne soit son ouvrage; en un mot, il nous assure lui-même qu'il est notre voie, notre vérité, notre vie, notre justice, notre rédemption, notre lumière. Quelle est cette nouvelle doctrine? Un homme seul peut-il être la source de tant de graces aux autres hommes? Le Dieu souverain, si jaloux de sa gloire, peut-il nous attacher à une créature par des devoirs et des liens si intimes et si sacrés, que nous dépendions presque plus d'elle que de lui? Ne seroit-il point à craindre qu'un homme devenu si utile et si nécessaire aux autres hommes, n'en devînt enfin l'idole? qu'un homme, auteur et distributeur de tant de graces, et qui fait, à notre égard, l'office et toutes les fonctions d'un Dieu, n'en occupât aussi bientôt la place dans nos cœurs?

Car, remarquez, M. F., que c'est la reconnoissance toute seule qui, autrefois, a fait les faux Dieux. Les hommes, oubliant l'Auteur de leur être et de l'Univers, adorèrent d'abord l'air, qui les faisoit vivre; la terre, qui les nourrissoit; le soleil, qui les éclairoit; la lune, qui présidoit à la nuit: c'étoient là leur Cybèle, leur Apollon, leur Diane. Ils adorèrent les conquérans qui les avoient délivrés de leurs ennemis, les princes bienfaisans et équitables qui avoient rendu leurs sujets heureux, et la mémoire de leur règne immortelle: et Jupiter et Hercule furent placés au rang des Dieux, l'un, par le nombre de ses victoires, l'autre, par le bonheur et la tranquillité de son règne: les hommes, dans ces siècles de superstition et de crédulité, ne connoissoient point d'autres Dieux que ceux qui leur faisoient du bien. Et tel est le caractère de l'homme, son culte n'est que son amour et sa reconnoissance.

Or, M. F., quel homme a jamais fait tant de bien aux hommes que J. C.? Rappelez tout ce que les siècles païens nous rapportent de l'his-

toire de leurs Dieux, et voyez s'ils ont cru leur devoir tout ce que l'incrédulité elle-même avoue avec les Livres saints, que le monde doit à J. C. Aux uns, ils croyoient être redevables de la sérénité de l'air, et d'une heureuse navigation; aux autres, de la fertilité des saisons; à leur Mars, du succès des batailles; à leur Janus, de la paix et de la tranquillité des peuples; de la santé, à leur Esculape. Mais que sont ces foibles bienfaits, si vous les comparez à ceux dont J. C. a comblé le monde? Il y a porté une paix éternelle, une sainteté durable, la justice et la vérité: il en a fait un monde nouveau et une terre nouvelle. Ce n'est pas un peuple seul qu'il a comblé de biens, ce sont tous les peuples, c'est l'Univers entier; et de plus, il n'est devenu notre bienfaiteur qu'en devenant notre victime. Que pouvoit-il faire de plus grand pour la terre? Si la reconnoissance a fait les Dieux, J. C. pouvoit-il manquer de trouver des adorateurs parmi les hommes? et étoit-il à propos que nous lui dussions tant, s'il pouvoit y avoir de l'excès dans l'amour et dans la gratitude?

Encore, M. F., si J. C., en mourant, eût averti ses disciples que c'étoit au Seigneur tout seul qu'ils étoient redevables de tant de bienfaits; qu'il n'avoit été lui-même que l'instrument, et non pas l'auteur et la source de toutes ces graces; et qu'ainsi ils devoient l'oublier, et rendre à Dieu seul la gloire qui lui étoit due; mais il s'en faut bien que J. C. ne termine, par de semblables instructions, ses prodiges et son ministère. Non-seulement il ne veut pas que ses disciples l'oublient, et cessent d'espérer en lui après sa mort; mais, sur le point de les quitter, il les assure qu'il sera présent avec eux jusqu'à la consommation des siècles; il leur promet encore plus qu'il ne leur a donné, et se les attache par des liens indissolubles et immortels.

En effet, les promesses qu'il leur fait dans ce dernier moment, sont encore plus surprenantes que les graces mêmes qu'il leur avoit accordées pendant sa vie. Premièrement, il leur promet l'Esprit consolateur, qu'il appelle l'Esprit de son Père: cet Esprit de vérité que le monde ne peut recevoir; cet Esprit de force qui devoit former les martyrs; cet Esprit d'intelligence qui avoit éclairé les prophètes; cet Esprit de sagesse qui devoit conduire les pasteurs; cet Esprit de paix et de charité qui ne devoit faire qu'un cœur et qu'une ame de tous les Fidèles. Quel droit a J. C. sur l'Esprit de Dieu, pour en disposer à son gré, et le promettre aux hommes, si ce n'est pas son esprit propre? Elie, montant au ciel, regarde comme une chose bien difficile de promettre à Elisée seul, son double esprit de zèle et de prophétie: combien étoit-il plus éloigné de lui promettre l'Esprit éternel du Père céleste, cet Esprit de liberté qui souffle où il veut? Cependant les promesses de J. C. se sont accomplies: à peine est-il monté au ciel, que l'Esprit de Dieu se répand sur tous ses disciples; les simples deviennent plus savans que les sages et les philosophes; les foibles, plus forts que les tyrans; les insensés selon le monde, plus prudens que toute la sagesse du siècle. De nouveaux hommes paroissent sur la terre, animés d'un esprit nouveau: ils attirent tout

après eux : ils changent la face de l'Univers, et jusqu'à la fin des siècles, cet Esprit animera son Eglise, formera des Justes, confondra les incrédules, consolera ses disciples, les soutiendra au milieu des persécutions et des opprobres, et rendra, témoignage au fond de leur cœur, qu'ils sont enfans de Dieu, et que ce titre auguste leur donne droit à des biens plus solides et plus vrais, que tous ceux dont le monde les dépouille.

Secondement, J. C. promet à ses disciples les clefs du ciel et de l'enfer, et le pouvoir de remettre les péchés. Quoi, M. F. ! les Juifs sont scandalisés sur ce qu'il entreprend de les remettre lui-même, et qu'il paroît s'attribuer une puissance réservée à Dieu seul : mais quel sera le scandale de tous les peuples de la terre, lorsqu'ils liront dans son Evangile, qu'il a voulu laisser même cette puissance à ses disciples ? et s'il n'est pas Dieu, la folie et la témérité ont-elles jamais rien imaginé de semblable ? Quel droit a-t-il en effet sur les consciences pour les lier ou les délier à son gré, et pour transmettre à des hommes foibles, une puissance qu'il ne sauroit exercer lui-même sans blasphème ?

Troisièmement : mais ce n'est pas assez ; il promet encore à ses disciples le don des miracles : qu'ils ressusciteront les morts à son nom ; qu'ils rendront la vue aux aveugles, la santé aux malades, l'usage de la parole aux muets ; qu'ils seront maîtres de toute la nature. Moïse ne promet pas à ses disciples les dons miraculeux dont le Seigneur l'a favorisé : il sent bien que cette vertu lui est étrangère, et que le souverain Maître tout seul peut en favoriser qui bon lui semble. Aussi, lorsqu'après sa mort Josué arrête le soleil au milieu de sa course, pour achever la victoire sur les ennemis du peuple de Dieu, il ne commande pas à cet astre de s'arrêter au nom de Moïse ; ce n'est pas de lui qu'il tenoit le pouvoir de faire obéir les astres mêmes ; ce n'est pas à lui qu'il s'adresse lorsqu'il veut en user : mais les disciples de J. C. ne peuvent rien opérer qu'au nom de leur Maître, c'est à son nom qu'ils ressuscitent les morts, et qu'ils redressent les boiteux ; et sans ce nom divin, ils sont foibles comme les autres hommes. Le ministère et la puissance de Moïse finissent avec sa vie ; le ministère et la puissance de J. C. ne commencent, pour ainsi dire, qu'après sa mort, et on nous assure que son règne doit être éternel.

Que dirai-je enfin ? Il promet à ses disciples la conversion de l'Univers, le triomphe de la Croix, la docilité de tous les peuples de la terre, des philosophes, des Césars, des tyrans ; et que son Evangile sera reçu du monde entier : mais tient-il le cœur de tous les hommes entre ses mains, pour répondre ainsi d'un changement, dont jusques-là le monde n'avoit point eu d'exemple ? Vous nous direz, sans doute, que Dieu révèle à son serviteur les choses futures. Mais vous vous trompez : s'il n'est pas Dieu, il n'est pas même prophète ; ses prédictions sont des songes et des chimères : c'est un esprit imposteur qui le séduit, et se mêle de l'instruire sur l'avenir, et les suites ont

démenti la vérité de ses promesses : il prédit que tous les peuples assis dans les ombres de la mort, vont ouvrir les yeux à la lumière ; et il ne voit pas qu'ils vont retomber dans des ténèbres plus criminelles en l'adorant : il prédit que son Père sera glorifié, et que son Evangile lui formera par-tout des adorateurs en esprit et en vérité ; et il ne voit pas que les hommes vont le déshonorer pour toujours, en lui égalant, jusqu'à la fin des siècles, ce Jésus qui ne devoit être que son envoyé et son prophète : il prédit que les idoles seront renversées, et il ne voit pas qu'il sera lui-même mis à leur place : il prédit qu'il se formera un peuple saint de toute langue et de toute tribu ; et il ne voit pas qu'il vient seulement former un nouveau peuple d'idolâtres de toute Nation, qui le placeront dans le temple comme le Dieu vivant ; qui lui rapporteront toutes leurs actions, tout leur culte, tous leurs hommages ; qui feront tout pour sa gloire ; qui ne voudront dépendre que de lui, ne vivre que de lui et pour lui, n'avoir de force, de mouvement, de vertu que par lui ; en un mot, qui l'adoreront, qui l'aimeront d'une manière mille fois plus spirituelle, plus intime, plus universelle, que les Païens n'avoient jamais adoré leurs idoles. Ce n'est donc pas même ici un prophète ; et ses proches, selon la chair, ne blasphèment donc point, lorsqu'ils le prennent pour un frénétique et un insensé, qui donne aux songes de son esprit échauffé, tout le poids et toute la réalité des révélations et des mystères : *Quoniam in furorem versus est* (*Marc.* 3 ; 21).

Voilà, M. F., où mène l'incrédulité. Renversez le fondement qui est le Seigneur Jésus, Fils éternel du Dieu vivant ; tout l'édifice s'écroule : ôtez le grand mystère de piété ; toute la religion est un songe : retranchez de la doctrine des Chrétiens J. C. Homme-Dieu ; vous en retranchez tout le mérite de la foi, toute la consolation de l'espérance, tous les motifs de la charité. Aussi, M. F., quel zèle les premiers disciples de l'Evangile ne firent-ils pas paroître contre ces hommes impies, qui dès-lors osèrent attaquer la gloire de la divinité de leur Maître ? Ils sentoient bien que c'étoit attaquer la religion dans le cœur ; que c'étoit leur ôter tout l'adoucissement de leurs persécutions et de leurs souffrances, toute l'assurance des promesses futures, toute la grandeur et la noblesse de leurs prétentions ; et que ce principe une fois renversé, toute la religion s'en alloit en fumée, et n'étoit plus qu'une doctrine humaine, et la secte d'un homme mortel, qui, comme les autres chefs, n'avoit laissé que son nom à ses disciples.

Aussi, M. F., les Païens eux-mêmes reprochoient alors aux Chrétiens, de rendre à leur Christ des honneurs divins (*Plin. lib.* 10 ; *Epis.* 97). Un proconsul romain, célèbre par ses ouvrages, rendant compte à l'empereur Trajan de leurs mœurs et de leur doctrine : après avoir été forcé d'avouer que les Chrétiens étoient des hommes justes, innocens, équitables, et qu'ils s'assembloient avant le lever du soleil, non pour s'engager entre eux à commettre des crimes, et à troubler la tranquillité de l'Empire, mais à vivre avec piété et

avec justice, à détester les fraudes, les adultères, les désirs mêmes du bien d'autrui, il ne leur reproche que de chanter des hymnes et des cantiques en l'honneur de leur Christ, et de lui rendre les mêmes hommages qu'à un Dieu. Or, si ces premiers Fidèles n'eussent pas rendu à J. C. des honneurs divins, ils se seroient justifiés de cette calomnie; ils auroient ôté ce scandale de leur religion, le seul presque qui révoltoit le zèle des Juifs et la sagesse des Gentils; ils auroient dit hautement: Nous n'adorons pas J. C., et nous n'avons garde de transporter à la créature les honneurs et le culte qui n'est dû qu'à Dieu seul. Cependant ils ne se défendent pas contre cette accusation. Leurs Apologistes réfutent toutes les autres calomnies dont les Païens tâchoient de noircir leur doctrine; ils se justifient sur tout le reste; ils éclaircissent, ils confondent les plus légères accusations; et leurs apologies adressées au Sénat, se font admirer à Rome même, et ferment par-tout la bouche à leurs ennemis. Et sur l'accusation d'idolâtrie envers J. C., qui seroit la plus criante et la plus horrible; et sur le reproche qu'on leur fait d'adorer un crucifié, qui étoit le plus plausible et le plus capable de les décrier, qui devoit être même le plus douloureux à des hommes si saints, si déclarés contre l'idolâtrie, si jaloux de la gloire de Dieu, ils ne disent mot; ils ne se défendent pas; ils justifient même cette accusation par leur silence. Que dis-je, par leur silence? ils l'autorisent même par leur langage envers J. C., en souffrant pour son nom, en mourant pour lui, en le confessant devant les tyrans, en expirant avec joie sur les gibets, dans l'attente consolante d'aller jouir de lui, et de retrouver dans son sein une vie plus immortelle, que celle qu'ils perdoient pour sa gloire. Ils souffroient le martyre, plutôt que de fléchir même le genou devant la statue des Césars, plutôt même que de souffrir que leurs amis d'entre les Païens, par une compassion humaine, et pour les dérober aux supplices, allassent faussement attester devant les Magistrats, qu'ils avoient offert de l'encens aux idoles; et ils auroient souffert qu'on les accusât de rendre des honneurs divins à J. C., sans jamais détruire cette fausse imputation? Ah! ils auroient publié le contraire sur les toits; ils se seroient exposés même à la mort, plutôt que de donner lieu à un soupçon si odieux et si exécrable. Que peut opposer ici l'incrédulité? Et si c'est une erreur de croire J. C. égal à Dieu, c'est donc une erreur qui est née avec l'Eglise, et qui en a élevé tout l'édifice, qui a formé tant de Martyrs, et converti tout l'Univers.

Mais, quel fruit retirer de ce discours, M. F.? c'est que J. C. est le grand objet de la piété des Chrétiens. Cependant à peine connoissons-nous J. C.: nous ne prenons pas garde que toutes les autres pratiques de piété sont, pour ainsi dire, arbitraires; mais que celle-ci est le fondement de la foi et du salut; que c'est ici la piété simple et sincère; que méditer sans cesse J. C., recourir à lui, se nourrir de sa doctrine, entrer dans l'esprit de ses mystères, étudier ses actions, ne compter que sur le mérite de son sang et de son Sacrifice, est la seule science et le devoir le plus essentiel du Fidèle. Sou-

venez-vous donc, M. F., que la piété envers J. C., est l'esprit intime de la religion chrétienne; que rien n'est solide, que ce que vous bâtirez sur ce fondement; et que le principal hommage qu'il exige de vous, est que vous deveniez semblable à lui, et que sa vie soit le modèle de la vôtre, afin que conformes à sa ressemblance, vous soyez du nombre de ceux qui seront participans de sa gloire.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JOUR DE L'ÉPIPHANIE.

Vidimus stellam ejus in Oriente, et venimus adorare eum.

Nous avons vu son étoile en Orient, et nous sommes venus l'adorer. MATTH. 2; 2.

La vérité, cette lumière du ciel, figurée par l'étoile qui paroît aujourd'hui aux Mages, est la seule chose ici-bas, qui soit digne des soins et des recherches de l'homme. Elle seule est la lumière de notre esprit, la règle de notre cœur, la source des vrais plaisirs, le fondement de nos espérances, la consolation de nos craintes, l'adoucissement de nos maux, le remède de toutes nos peines : elle seule est la ressource de la bonne conscience, la terreur de la mauvaise, la peine secrète du vice, la récompense intérieure de la vertu : elle seule immortalise ceux qui l'ont aimée, illustre les chaînes de ceux qui souffrent pour elle, attire des honneurs publics aux cendres de ses Martyrs et de ses défenseurs, et rend respectable l'abjection et la pauvreté de ceux qui ont tout quitté pour la suivre : enfin elle seule inspire des pensées magnanimes; forme des hommes héroïques, des ames dont le monde n'est pas digne, des Sages seuls dignes de ce nom. Tous nos soins devroient donc se borner à la connoître; tous nos talens, à la manifester; tout notre zèle, à la défendre; nous ne devrions donc chercher dans les hommes que la vérité, ne vouloir leur plaire que par la vérité, n'estimer en eux que la vérité, et ne souffrir qu'ils voulussent nous plaire que par elle : en un mot, il semble donc qu'il devroit suffire qu'elle se montrât à nous, comme aujourd'hui aux Mages, pour se faire aimer; et qu'elle nous montrât à nous-mêmes, pour nous apprendre à nous connoître.

Cependant il est étonnant combien la même vérité montrée aux hommes fait en eux d'impressions différentes. Pour les uns, c'est une lumière qui les éclaire, qui les délivre, qui leur rend le devoir aimable, en le leur montrant; aux autres, c'est une lumière impor-

tune, et comme un éblouissement, qui les attriste et qui les gêne; enfin, à plusieurs, un nuage épais qui les irrite, qui arme leur fureur, et qui achève de les avengler. C'est la même étoile, qui paroît aujourd'hui dans le Firmament: les Mages la voient; les Prêtres de Jérusalem savent qu'elle est prédite dans les Prophètes; Hérode ne peut plus douter qu'elle n'ait paru, puisque des hommes sages viennent des extrémités de l'Orient, chercher à la faveur de sa lumière le nouveau Roi des Juifs. Cependant, qu'ils offrent des dispositions peu semblables à la même vérité qui se manifeste à eux!

Dans les Mages, elle trouve un cœur docile et sincère; dans les Prêtres, un cœur double, timide, lâche, dissimulé; dans Hérode, un cœur endurci et corrompu. Aussi dans les Mages elle forme des adorateurs; dans les Prêtres des dissimulateurs; dans Hérode, un persécuteur. Or, M. F., telle est encore aujourd'hui parmi nous la destinée de la vérité: c'est une lumière céleste qui se montre à tous, dit S. Augustin, *omnibus prestò est:* mais peu la reçoivent, beaucoup la cachent et la déguisent, encore plus la méprisent et la persécutent. Elle se montre à tous; mais combien d'ames indociles qui la rejettent? combien de cœurs lâches et timides qui la dissimulent? combien de cœurs noirs et endurcis qui l'oppriment et qui la persécutent? Recueillons ces trois caractères marqués dans notre Evangile, et qui vont nous instruire de tous nos devoirs envers la vérité: la vérité reçue, la vérité dissimulée, la vérité persécutée. Esprit-Saint, esprit de vérité, anéantissez en nous l'esprit du monde, cet esprit d'erreur, de dissimulation, de haine de la vérité; et dans ce lieu saint, destiné à former des Ministres qui vont l'annoncer jusqu'aux extrémités de la terre (*les Missions étrangères*), rendez-nous dignes d'aimer la vérité, de la manifester à ceux qui l'ignorent, et de tout souffrir pour elle. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

J'APPELLE vérité cette règle éternelle, cette lumière intérieure, sans cesse présente au dedans de nous; qui nous montre sur chaque action, ce qu'il faut faire, ou ce qu'il faut éviter; qui éclaire nos doutes; qui juge nos jugemens; qui nous approuve, qui nous condamne en secret, selon que nos mœurs sont conformes ou contraires à sa lumière; et qui, plus vive et plus lumineuse en certains momens, nous découvre plus évidemment la voie que nous devons suivre, et nous est figurée par cette lumière miraculeuse qui conduit aujourd'hui les Mages à J. C.

Or, je dis que comme le premier usage que nous devons faire de la vérité, c'est pour nous-mêmes, l'Eglise nous propose en ce jour dans la conduite des Mages, le modèle des dispositions qui seules peuvent nous rendre la connoissance de la vérité utile et salutaire. Il est peu d'ames, quelque plongées qu'elles soient dans les sens et dans les passions, dont les yeux ne s'ouvrent quelquefois sur la va-

nité des biens qu'elles poursuivent ; sur la grandeur des espérances qu'elles sacrifient, et sur l'indignité de la vie qu'elles mènent. Mais hélas ! leurs yeux ne s'ouvrent à la lumière, que pour se refermer à l'instant, et tout le fruit qu'elles retirent de la vérité qui se montre et qui les éclaire, c'est d'ajouter au malheur de l'avoir jusques-là ignorée, le crime de l'avoir ensuite inutilement connue.

Les uns se bornent à raisonner sur la lumière qui les frappe, et font de la vérité, un sujet de contention et de vaine Philosophie : les autres, pas encore d'accord avec eux-mêmes souhaitent, ce semble de la connoître ; mais ils ne la cherchent pas comme il faut, parce qu'au fond ils seroient fâchés de l'avoir trouvée; enfin, quelques-uns plus dociles, se laissent ébranler par son évidence; mais rebutés par les difficultés et les violences qu'elle leur offre, ils ne la reçoivent pas avec cette joie et cette reconnoissance qu'elle inspire, quand une fois on l'a connue. Et voilà les écueils que nous apprennent aujourd'hui à éviter, les dispositions des Sages de l'Orient, envers la lumière du ciel, qui vient leur montrer des routes nouvelles.

Accoutumés, par une profession publique de sagesse et de philosophie, à tout rappeler au jugement d'une vaine raison, et à se mettre au-dessus des préjugés populaires, ils ne s'arrêtent pas cependant, avant que de se mettre en chemin sur la foi de la lumière céleste, à examiner si l'apparition de ce nouvel astre ne pouvoit pas trouver ses causes dans la nature; ils n'assemblent pas de tous les endroits, des hommes habiles pour raisonner sur un événement si inoui ; ils ne perdent pas le temps en de vaines difficultés, qui naissent plus d'ordinaire de l'opposition qu'on a pour la vérité, que d'une envie sincère de s'éclaircir et de la connoître. Instruits par la tradition de leurs pères, que les Israélites captifs avoient autrefois apportée en Orient, et que Daniel et tant d'autres Prophètes y avoient annoncé sur l'étoile de Jacob qui devoit un jour paroître, ils comprennent d'abord qu'il ne faut point mêler à la lumière céleste, les vaines réflexions de l'esprit humain; que ce que le ciel leur montre de clarté suffit pour les déterminer et pour les conduire; que la grace laisse toujours des obscurités dans les voies où elle nous appelle, pour ne pas ôter à la foi le mérite de sa soumission ; et que lorsqu'on est assez heureux pour entrevoir une seule lueur de vérité, la droiture du cœur doit suppléer ce qui manque à l'évidence de la lumière : *Vidimus, et venimus.*

Cependant combien d'ames dans le monde flottantes sur la foi, ou plutôt asservies par des passions qui leur rendent douteuse la vérité qui les condamne: combien d'ames ainsi flottantes voient bien qu'au fond la religion de nos pères a des caractères de vérité que la raison la plus emportée et la plus fière n'oseroit lui disputer; que l'incrédulité mène trop loin ; qu'après tout, il faut s'en tenir à quelque chose ; et que ne rien croire est un parti encore plus incompréhensible à la raison, que les mystères qui la révoltent ; qui le voient, et qui s'efforçent d'endormir, par des disputes sans fin, le ver de la

conscience, qui leur reproche sans cesse leur égarement et leur folie; qui, sous prétexte de s'éclaircir, résistent à la vérité qui se montre au fond de leur cœur; qui ne consultent que pour pouvoir se dire à eux-mêmes, qu'on n'a pu satisfaire à leurs doutes; qui ne s'adressent aux plus habiles, que pour se faire un nouveau motif d'incrédulité de s'y être en vain adressés? Il semble que la religion ne soit plus que pour le discours; ce n'est plus cette affaire sérieuse, où nous n'avons pas un moment à perdre; c'est une simple matière d'entretien, comme autrefois dans l'Aréopage; c'est un délassement de l'oisiveté; c'est une de ces questions inutiles, qui remplissent le vide des conversations, et soutiennent l'ennui et la vanité des commerces.

Mais, M. F., *le règne de Dieu ne vient pas avec observation* (*Luc.* 17; 20). La vérité n'est pas le fruit des contentions et des disputes, mais des larmes et des soupirs: ce n'est qu'en purifiant notre cœur dans le silence et dans la prière, qu'il faut attendre, comme les Mages, la lumière du ciel, et se rendre digne de la discerner et de la connoître. Un cœur corrompu, dit S. Augustin, peut voir la vérité; mais il ne sauroit la goûter, ni la trouver aimable. Vous avez beau vous éclaircir, et vous instruire; vos doutes sont dans vos passions: la religion deviendra claire, dès que vous serez devenu chaste, tempérant, équitable; et vous aurez la foi, dès que vous n'aurez plus de vice. Ainsi, n'ayez plus d'intérêt que la religion soit fausse, et vous la trouverez incontestable; ne haïssez plus ses maximes, et vous ne contesterez plus ses mystères: *Inhærere veritati sordidus animus non potest.*

Augustin lui-même, déjà convaincu de la vérité de l'Evangile, trouvoit encore dans l'amour du plaisir, des doutes et des perplexités qui l'arrêtoient. Ce n'étoient plus les songes des Manichéens qui l'éloignoient de la foi; il en sentoit l'absurdité et le fanatisme: ce n'étoient plus les contradictions prétendues de nos livres saints; Ambroise lui en avoit développé le secret et les mystères adorables. Cependant il doutoit encore: la seule pensée qu'il falloit renoncer à ses passions honteuses, en devenant disciple de la foi, la lui rendoit encore suspecte. Il auroit souhaité, ou que la doctrine de J. C. eût été une imposture, ou qu'elle n'eût pas condamné les voluptés sans lesquelles il ne pouvoit comprendre qu'on pût mener une vie douce et heureuse. Ainsi, flottant toujours, et ne voulant pas être fixé, consultant sans cesse, et craignant d'être éclairci, sans cesse disciple et admirateur d'Ambroise, et toujours agité par les incertitudes d'un cœur qui fuyoit la vérité, il traînoit sa chaîne, comme il dit lui-même craignant d'en être délivré; il proposoit encore des doutes, pour prolonger ses passions; il vouloit encore être éclairci, parce qu'il craignoit de l'être trop: *Trahebam catenam meam, solvi timens* (*S. Aug. in Conf.*); et plus esclave de sa passion que de ses erreurs, il ne rejetoit la vérité, qui se montroit à lui, que parce qu'il la regardoit comme une main victorieuse, qui venoit enfin rompre des liens qu'il aimoit encore: *Repellens verba bene suadentis, tanquam manum*

solventis. La lumière du ciel ne trouve donc aujourd'hui point de doutes à dissiper dans l'esprit des Mages, parce qu'elle ne trouve point dans leur cœur de passions à combattre; et ils méritent de devenir les prémices des gentils, et les premiers disciples de la foi qui devoit soumettre toutes les nations à l'Evangile: *Vidimus, et venimus*.

Ce n'est pas qu'il ne faille souvent ajouter à la lumière qui nous éclaire, le suffrage de ceux qui sont établis pour discerner si c'est le bon esprit qui nous pousse: l'illusion est si semblable à la vérité, qu'il est malaisé quelquefois de ne pas s'y méprendre. Aussi les Mages, pour mieux s'assurer de la vérité du prodige qui les conduit, viennent droit à Jérusalem; ils consultent les prêtres et les docteurs, les seuls qui peuvent leur découvrir la vérité qu'ils cherchent; ils demandent uniment et sans détour, au milieu de cette grande ville: où est le Roi des Juifs nouvellement né? *Ubi est qui natus est Rex Judæorum?* Ils ne proposent pas leur question avec des adoucissemens capables de leur attirer une réponse qui les séduise; ils veulent être éclaircis; ils ne veulent pas être flattés; ils cherchent la vérité sincèrement; et c'est pour cela qu'ils la trouvent: *Ubi est qui natus est*, etc.

Nouvelle disposition assez rare parmi les Fidèles. Hélas! nous ne trouvons pas la vérité, parce que nous ne la cherchons pas avec un cœur droit et sincère. Nous répandons sur tous les pas que nous faisons pour la trouver, des nuages qui nous la font perdre de vue: nous consultons, mais nous mettons nos passions dans un jour si favorable, nous les exposons avec des couleurs si adoucies, et si semblables à la vérité, que nous nous faisons répondre que c'est elle: nous ne voulons pas être instruits, nous voulons être trompés, et ajouter à la passion qui nous captive, une autorité qui nous calme.

Telle est l'illusion de la plupart des hommes, et de ceux mêmes souvent qui, touchés de Dieu, sont revenus des égaremens de la vie mondaine. Oui, M. F., quelque sincère que paroisse d'ailleurs notre conversion, si nous rentrons en nous-mêmes, nous verrons qu'il est toujours en nous quelque point, quelque attachement secret et privilégié, sur lequel nous ne sommes pas de bonne foi, sur lequel nous n'instruisons jamais qu'à demi le guide de notre conscience; sur lequel nous ne cherchons pas sincèrement la vérité; sur lequel, en un mot, nous serions même fâchés de l'avoir trouvée: et delà les foiblesses des gens de bien fournissent tous les jours tant de traits à la dérision des mondains; delà nous attirons tous les jours à la vertu des reproches et des censures, qui ne devroient retomber que sur nous-mêmes. Cependant, à nous entendre, nous aimons la vérité, nous voulons qu'on nous la fasse connoître. Mais, une preuve que ce n'est là qu'un vain discours, c'est que sur tout ce qui regarde cette passion chérie, que nous avons comme sauvée du débris de toutes les autres, tous ceux qui nous environnent gardent un profond silence; nos amis se taisent, nos supérieurs sont obligés d'user de ménagement, nos inférieurs sont en garde et prennent des

précautions continuelles ; on ne nous en parle qu'avec des adoucissemens qui tirent un voile sur notre plaie ; nous sommes presque les seuls à ignorer notre misère ; tout le monde la voit, et personne n'oseroit nous la faire voir à nous-mêmes : on sent bien que nous ne cherchons pas la vérité de bonne foi, et que la main qui nous découvriroit notre plaie, loin de nous guérir, ne réussiroit qu'à nous faire une plaie nouvelle.

David ne connut et ne respecta la sainteté de Nathan, que depuis surtout que ce Prophète lui eût parlé sincèrement sur le scandale de sa conduite. Dès ce jour il le regarda jusqu'à la fin comme son libérateur et comme son père : et auprès de nous on perd tout son mérite, dès qu'on nous a fait connoître à nous-mêmes. Auparavant on étoit éclairé, prudent, charitable ; on avoit tous les talens propres à s'attirer l'estime et la confiance ; les Jean-Baptiste étoient écoutés avec plaisir, comme autrefois d'un roi incestueux ; mais depuis qu'on nous a parlé sans feinte, mais depuis qu'on nous a dit : *Il ne vous est pas permis* (*Matth.* 14 ; 4), on est déchu dans notre esprit de toutes ces grandes qualités ; le zèle n'est plus qu'une humeur ; la charité, qu'une ostentation, ou une envie de tout censurer et de tout contredire ; la piété, qu'une imprudence ou une illusion, dont on couvre son orgueil ; la vérité, qu'un fantôme qu'on prend pour elle. Ainsi, souvent convaincus en secret de l'injustice de nos passions, nous voudrions que les autres en fussent les approbateurs : forcés par le témoignage intérieur de la vérité de nous les reprocher à nous-mêmes, nous ne pouvons souffrir qu'on nous les reproche ; nous sommes blessés que les autres se joignent à nous contre nous-mêmes. Semblables à Saül, nous exigeons que les Samuel approuvent en public ce que nous condamnons en secret ; et, par une corruption de cœur, pire peut-être que nos passions elles-mêmes, ne pouvant éteindre la vérité au fond de notre cœur, nous voudrions l'éteindre dans le cœur de tous ceux qui nous approchent. J'avois donc raison de dire que nous nous faisons tous honneur d'aimer la vérité, mais que peu la cherchent avec un cœur droit et sincère, comme les Mages.

Aussi, le peu d'attention qu'ils font aux difficultés qui sembloient les détourner de cette recherche, est une nouvelle preuve qu'elle étoit sincère et de bonne foi. Car, M. F., quelle singularité ne présentoit pas d'abord à leur esprit la démarche extraordinaire que la grace leur propose ? Seuls au milieu de leur nation, parmi tant de sages et de savans, sans égard à leurs amis et à leurs proches, malgré les discours et les dérisions publiques, tandis que tout le reste, ou méprise cette étoile miraculeuse, ou en regarde l'observation, et le dessein de ces trois Sages, comme un dessein insensé, et une foiblesse populaire, indigne de leur esprit et de leurs lumières, seuls ils se déclarent contre le sentiment commun ; seuls ils suivent le nouveau guide que le Ciel leur montre ; seuls ils abandonnent leur patrie et leurs enfans, et ne comptent pour rien une singularité dont la lumière céleste leur découvre la nécessité et la sagesse : *Vidimus, et venimus.*

Dernière instruction : Ce qui fait, M. F., que la vérité se montre presque toujours inutilement à nous, c'est que nous n'en jugeons pas par les lumières qu'elle laisse dans notre ame, mais par l'impression qu'elle fait sur le reste des hommes au milieu desquels nous vivons; nous ne consultons pas la vérité dans notre cœur, nous ne consultons que l'idée qu'en ont les autres. Ainsi, en vain mille fois la lumière du ciel nous trouble, nous éclaire sur les voies que nous devrions suivre; le premier coup d'œil que nous jetons ensuite sur l'exemple des autres hommes qui vivent comme nous, nous rassure, et répand un nouveau nuage sur notre cœur. Dans ces momens heureux, où nous ne consultons la vérité que dans notre propre conscience, nous nous condamnons; nous tremblons sur l'avenir; nous nous proposons une nouvelle vie. Un moment après, rentrés dans le monde, et ne consultant plus que l'exemple commun, nous nous justifions; nous nous rendons la fausse paix que nous avions perdue; nous nous défions de la vérité que l'exemple commun contredit; nous la retenons dans l'injustice; nous la sacrifions à l'erreur et à l'opinion publique, elle nous devient suspecte, parce qu'elle nous choisit tout seuls pour nous favoriser de sa lumière, et c'est la singularité même de son bienfait qui nous rend ingrats et rebelles. Nous ne saurions comprendre que travailler à son salut, c'est se distinguer du reste des hommes; c'est vivre seul au milieu de la multitude; c'est être tout seul de son parti, au milieu d'un monde, ou qui nous condamne, ou qui nous méprise; c'est, en un mot, de compter pour rien les exemples, et n'être touché que des devoirs. Nous ne saurions comprendre que se perdre, c'est vivre comme les autres; c'est se conformer à la multitude; c'est ne se distinguer sur rien dans le monde; c'est ne former plus qu'un même corps et un même monde avec lui, puisque le monde est déjà jugé; que c'est ce corps de l'Ante-Christ, qui périra avec son chef et ses membres; cette cité criminelle frappée de malédiction, et condamnée à un anathème éternel.

Oui, M. F., le plus grand obstacle que la grace et la vérité trouvent dans nos cœurs, c'est l'opinion publique. Combien d'ames timides n'osent prendre le bon parti, parce que le monde, auquel elles sont en spectacle, ne seroit pas pour elles! Ainsi ce roi d'Assyrie n'osoit se déclarer pour le Dieu de Daniel, parce que les Grands de sa cour auroient condamné sa démarche. Combien d'ames foibles, qui, dégoûtées des plaisirs, ne courent après eux que par un faux honneur, et pour ne pas se distinguer de celles qui leur en montrent l'exemple? Ainsi, Aaron, au milieu des Israélites, dansoit autour du veau d'or, et offroit avec eux de l'encens à l'idole qu'il détestoit, parce qu'il n'avoit pas la force de résister tout seul à l'erreur publique. Insensés que nous sommes! c'est l'exemple public tout seul qui nous rassure contre la vérité, comme si les hommes étoient notre vérité, ou que ce fût sur la terre, et non pas dans le ciel, comme les Mages, que nous dussions chercher la règle et la lumière qui doit nous conduire.

Il est vrai que souvent ce n'est pas le respect humain qui éteint la

vérité dans notre cœur, mais les peines et les violences qu'elle nous offre : aussi elle nous attriste comme ce jeune homme de l'Evangile, et nous ne la recevons pas avec cette joie que témoignèrent les Mages quand ils revirent l'étoile miraculeuse : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè* (*Matth.* 25 ; 10). Ils avoient vu la magnificence de Jérusalem, la pompe de ses édifices, la majesté de son Temple, l'éclat et la grandeur de la cour d'Hérode ; mais l'Evangile ne remarque pas qu'ils eussent été sensibles à ce vain spectacle des pompes humaines. Ils voient tous ces grands objets de la cupidité, sans attention, sans plaisir, sans goût, sans aucune marque extérieure d'admiration et de surprise ; ils ne demandent pas à voir les trésors et les richesses du Temple, comme ces Envoyés de Babylone le demandèrent autrefois à Ezéchias : uniquement occupés de la lumière du ciel, qui s'étoit montrée à eux, ils n'ont plus d'yeux pour tout ce qui se passe dans le monde ; sensibles à la seule vérité, qui les a éclairés, tout le reste leur est indifférent ou à charge ; et leur cœur, désabusé de tout, ne trouve plus que la vérité qui les réjouisse, qui les intéresse, et qui les console : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Pour nous, M. F., peut-être que les premiers rayons de vérité, que la bonté de Dieu versa dans notre cœur, excitèrent en nous une joie sensible. Le projet d'une nouvelle vie, que nous formâmes d'abord ; la nouveauté des lumières qui nous éclairoient, et sur lesquelles nous n'avions pas encore ouvert les yeux, la lassitude même et le dégoût des passions, dont notre cœur ne sentoit plus que les amertumes et les peines ; la nouveauté des occupations, que nous nous proposions dans un changement : tout cela nous offroit des images agréables ; car la nouveauté toute seule plaît. Mais ce ne fut là qu'une joie d'un moment, comme dit l'Evangile : *Ad horam exultare in luce ejus* (*Joan.* 5 ; 35). A mesure que la vérité se montroit de plus près, elle nous parut, comme à Augustin encore pécheur, moins aimable et moins riante : *Quantò propiùs admovebatur, tantò ampliorèm incutiebat terrorem* (*S. Aug. in Conf.*). Quand après ce premier coup d'œil nous eûmes examiné à loisir et en détail les devoirs qu'elle nous prescrivoit ; les séparations douloureuses, dont elle nous alloit faire une loi ; la retraite, la prière, les macérations, les violences, qu'elle nous montroit comme indispensables ; la vie sérieuse, occupée, intérieure, où elle nous alloit engager : ah ! dès-lors, comme ce jeune homme de l'Evangile, nous commençâmes à nous éloigner d'elle tristes et inquiets ; toutes nos passions lui opposèrent de nouveaux obstacles ; tout s'offrit à nous sous des images lugubres et nouvelles ; et ce qui d'abord nous avoit paru si attirant, rapproché de plus près, ne nous parut plus qu'un objet affreux, une voie rude, effrayante et impraticable à la foiblesse humaine : *Ad horam exultare in luce ejus.*

Où sont les ames qui, comme les Mages, après avoir connu la vérité, ne veulent plus voir qu'elle ; n'ont plus d'yeux pour le monde, pour le vide de ses plaisirs, et la vanité de ses pompes et de ses

spectacles; ne trouvent de joie qu'à s'occuper de la vérité, qu'à faire de la vérité la ressource de toutes leurs peines, l'aiguillon de leur paresse, le secours de leurs tentations, les plus chastes délices de leur ame? Et certes, M. F., que le monde, que ses plaisirs, que ses espérances, que ses grandeurs paroissent vaines, puériles, dégoûtantes, à une ame qui vous a connu, ô mon Dieu! et qui a connu la vérité de vos promesses éternelles; à une ame qui sent que tout ce qui n'est pas vous, n'est pas digne d'elle, et qui ne regarde la terre que comme la patrie de ceux qui doivent périr éternellement! Rien ne peut la consoler, que ce qui lui montre les biens véritables; rien ne lui paroît digne de ses regards, que ce qui doit demeurer éternellement; rien ne sauroit plus lui plaire, que ce qui doit plaire toujours; rien n'est plus capable de l'attacher, que ce qu'elle ne doit plus perdre; et tous les vains objets de la vanité ne sont plus pour elle, ou que les embarras de sa piété, ou que de tristes monumens qui lui rappellent le souvenir de ses crimes : *Videntes stellam, gavisi sunt gaudio magno valdè.*

Voilà la vérité reçue dans les Mages avec soumission, avec sincérité, avec joie; voyons dans la conduite des Prêtres, la vérité dissimulée : et après nous être instruits de l'usage que nous devons faire de la vérité par rapport à nous, apprenons ce que nous lui devons par rapport aux autres.

SECONDE PARTIE.

Le premier devoir que la loi de la charité envers nos frères exige de nous, est le devoir de vérité. Nous ne devons pas à tous les hommes des soins, des prévenances, des empressemens; nous leur devons à tous la vérité : les différentes situations que la naissance et les dignités nous donnent dans le monde, diversifient nos devoirs à l'égard de nos frères; celui de la vérité dans toutes les situations est le même; nous la devons aux Grands comme aux petits; à nos Maîtres comme à nos sujets; à ceux qui la haïssent comme à ceux qui l'aiment; à ceux qui veulent s'en servir contre nous, comme à ceux qui désirent en faire usage pour eux-mêmes : il est des conjonctures, où la prudence permet de cacher et de dissimuler l'amour que nous avons pour nos frères; il n'en est point où il nous soit permis de leur dissimuler la vérité : en un mot, la vérité n'est point à nous; nous n'en sommes que les témoins, les défenseurs, et les dépositaires; c'est la lumière de Dieu dans l'homme, qui doit éclairer tout le monde; et lorsque nous la dissimulons, nous sommes injustes envers nos frères à qui elle appartient comme à nous, et ingrats envers le Père des lumières qui l'a répandue dans notre ame.

Cependant, le monde est plein de dissimulateurs de la vérité : nous ne vivons, ce semble, que pour nous séduire les uns les autres; et la société, dont la vérité devroit être le premier lien, n'est plus qu'un commerce de feinte, de duplicité, et d'artifice. Or voyons,

dans la conduite des Prêtres de notre Evangile, tous les divers genres de dissimulations, dont les hommes se rendent tous les jours coupables envers la vérité : nous y trouverons une dissimulation de silence, une dissimulation de complaisance et d'adoucissement, une dissimulation de feinte et de mensonge.

Une dissimulation de silence. Consultés par Hérode sur le lieu où le Christ devoit naître, ils répondent à la vérité que Bethléem étoit le lieu marqué dans les Prophètes, où devoit s'accomplir ce grand événement : *At illi dixerunt, in Bethleem Judæ* (*Mat.* 2 ; 5) ; mais ils n'ajoutent pas que l'étoile prédite dans les Livres saints ayant enfin paru, et les rois de Saba et de l'Arabie venant avec des présens adorer le nouveau Chef qui devoit conduire Israël, il ne falloit plus douter que les nuées n'eussent enfin enfanté le Juste : ils n'assemblent pas les peuples pour leur annoncer cette heureuse nouvelle : ils ne courent pas les premiers à Bethléem, pour animer Jérusalem par leur exemple. Renfermés dans leur criminelle timidité, ils gardent un profond silence : ils retiennent la vérité dans l'injustice : et tandis que les Etrangers viennent des extrémités de l'Orient publier tout haut dans Jérusalem, que le Roi des Juifs est né, les Prêtres, les Docteurs, se taisent, et sacrifient à l'ambition d'Hérode les intérêts de la vérité, l'espérance la plus chère de leur Nation, et l'honneur de leur ministère.

Quel avilissement pour les Ministres de la vérité ! la bienveillance du Prince les touche plus que le dépôt sacré de la religion dont ils sont chargés : l'éclat du trône étouffe dans leur cœur la lumière du ciel ; ils flattent par un silence criminel un roi qui les consulte, et qui ne pouvoit apprendre que d'eux seuls la vérité ; ils l'affermissent dans l'erreur, en lui cachant ce qui auroit pu le détromper. Et comment la vérité pourra-t-elle jamais aller jusqu'aux Souverains, si les Oints du Seigneur eux-mêmes qui environnent le trône, n'osent l'annoncer, et se joignent à tous ceux qui habitent les Cours, pour la cacher et la taire ?

Mais ce devoir, M. F., à certains égards, vous est commun avec nous; et cependant, il est peu de personnes dans le monde, de celles mêmes qui vivent dans la piété, qui ne se rendent tous les jours coupables envers leurs frères de cette dissimulation de silence. On croit avoir rendu à la vérité tout ce qu'on lui doit, lorsqu'on ne se déclare point contre elle; qu'on entend tous les jours les mondains décrier la vertu, soutenir la doctrine du monde, justifier ses abus et ses maximes, affoiblir ou combattre celle de l'Evangile, blasphémer souvent ce qu'ils ignorent, et s'ériger en juges de la foi même qui les jugera; qu'on les entend, dis-je, sans souscrire à leur impiété, il est vrai, mais sans l'improuver tout haut, et se contentant de ne pas autoriser leurs blasphèmes ou leurs préjugés de son suffrage.

Or, je dis que comme nous sommes tous chargés en particulier des intérêts de la vérité, la taire, quand on l'attaque à découvert.

devant nous, c'est devenir soi-même son persécuteur et son adversaire. Mais j'ajoute que vous sur-tout, que Dieu a éclairé, vous manquez alors à l'amour que vous devez à vos frères, puisque vos obligations augmentent à leur égard, à proportion des graces que Dieu vous a faites : vous vous rendez encore coupable envers Dieu d'ingratitude : vous ne reconnoissez pas assez, vous sur-tout, le bienfait de la grace et de la vérité dont il vous a favorisé au milieu de vos passions insensées. Il a éclairé vos ténèbres : il vous a rappelé à lui, lorsque vous suiviez des voies fausses et injustes. Sans doute en répandant ainsi la lumière dans votre cœur, il n'a pas eu égard à vous seul; il a prétendu que vos proches, vos amis, vos sujets, vos maitres, y trouveroient, ou leur instruction, ou leur censure : il a voulu favoriser votre siècle, votre nation, votre patrie, en vous favorisant; car il ne forme des Elus, que pour le salut ou la condamnation des pécheurs : son dessein a été de mettre en vous une lumière qui pût luire au milieu des ténèbres; qui perpétuât la vérité parmi les hommes, et qui rendit témoignage à la justice et à la sagesse de sa loi, au milieu des préjugés et des vaines pensées d'un monde profane.

Or, en n'opposant qu'un lâche et timide silence aux maximes qui attaquent la vérité, vous n'entrez pas dans les vues de la miséricorde de Dieu sur vos frères : vous rendez inutile à sa gloire, et à l'agrandissement de son royaume, le talent de la vérité qu'il vous avoit confié, et dont il vous demandera à vous sur-tout un compte sevère : je dis à vous sur-tout, qui aviez soutenu autrefois avec tant d'éclat les erreurs et les maximes profanes du monde, qui en aviez été l'apologiste intrépide et déclaré. Il étoit en droit d'exiger de vous, que vous vous déclarassiez avec le même courage pour la vérité ; cependant, sa grace, d'un zélé partisan du monde, n'a réussi qu'à faire un disciple timide de l'Evangile : ce grand air de confiance et d'intrépidité avec lequel vous faisiez autrefois l'apologie des passions, vous a abandonné depuis que vous soutenez les intérêts de la vertu; cette audace qui imposoit autrefois silence à la vérité, se tait elle-même aujourd'hui devant l'erreur; et la vérité, qui rend intrépides et généreux, dit saint Augustin, ceux qui l'ont de leur côté, vous a rendu elle-même foible et timide.

Je conviens qu'il est un temps de se taire, et un temps de parler; et que le zèle de la vérité a ses règles et sa mesure : mais je ne voudrois pas que les ames qui connoissent Dieu, et qui le servent, entendissent tous les jours les maximes de la religion renversées, la réputation de leurs frères attaquée, les abus les plus criminels du monde justifiés, sans oser prendre les intérêts de la vérité, qu'on déshonore : je ne voudrois pas que le monde eût ses partisans déclarés, et que J. C. ne pût pas trouver les siens : je ne voudrois pas que les gens de bien se fissent une fausse bienséance de dissimuler les égaremens des pécheurs, dont ils sont sans cesse témoins : tandis que les pécheurs regardent comme un bon air de les soutenir devant

eux, et de les défendre. Je voudrois qu'une ame fidèle comprît qu'elle n'est redevable qu'à la vérité ; qu'elle n'est sur la terre que pour rendre gloire à la vérité : je voudrois qu'elle portât sur le front cette noble fierté qu'inspire la grace ; cette candeur héroïque que produit le mépris du monde et de toute sa gloire ; cette liberté généreuse et chrétienne, qui n'attend rien que les biens éternels, qui n'espère rien que de Dieu, qui ne craint rien que sa propre conscience, qui ne ménage rien que les intérêts de la justice et de la charité, qui ne veut plaire que par la vérité. Je voudrois que la présence seule d'une ame juste imposât silence aux ennemis de la vertu ; qu'ils respectassent le caractère de la vérité qu'elle doit porter gravée sur le front ; qu'ils craignissent sa sainte générosité, et qu'ils rendissent du moins hommage par leur silence et par leur confusion à la vertu qu'ils méprisent en secret. Ainsi, autrefois les Israélites occupés de leurs danses, de leurs réjouissances profanes, et de leurs clameurs insensées et impies autour du veau d'or, cessent tout, et gardent un profond silence, à la seule présence de Moïse, qui descend de la montagne, armé de la seule loi du Seigneur, et de sa Vérité éternelle. Première dissimulation de la vérité : une dissimulation de silence.

La seconde manière dont on la dissimule, c'est en l'adoucissant par des tempéramens et par des complaisances qui la blessent. Les Mages ne pouvoient sans doute ignorer que la nouvelle qu'ils venoient annoncer à Jérusalem ne déplût à Hérode. Cet étranger s'étoit assis par ses artifices sur le trône de David ; il ne jouissoit pas si paisiblement du fruit de son usurpation, qu'il ne craignît toujours que quelque héritier du sang des Rois de Juda ne vînt le chasser de l'héritage de ses Pères, et remonter sur un trône promis à sa postérité. De quel œil doit-il regarder des hommes qui viennent déclarer au milieu de Jérusalem que le Roi des Juifs est né, et le déclarer à un peuple si zélé pour le sang de David, et si impatient de toute domination étrangère ? Cependant les Mages ne cachent rien de tout ce qu'ils ont vu en Orient ; ils n'adoucissent pas ce grand événement par des expressions moins propres à réveiller la jalousie d'Hérode. Ils pouvoient appeler le Messie qu'ils cherchent, l'Envoyé du Ciel, ou le désiré des Nations ; ils pouvoient le désigner par des titres moins odieux à l'ambition d'Hérode : mais pleins de la vérité qui leur a apparu, ils ne connoissent pas ces timides ménagemens. Persuadés que ceux qui ne veulent recevoir la vérité qu'à la faveur de leurs erreurs ne sont pas dignes de la connoître, ils ne savent pas l'envelopper sous des égards et sous des déguisemens indignes d'elle ; ils demandent sans détours, où est né le nouveau Roi des Juifs ; et, peu contens de le regarder comme le Maître de la Judée, ils déclarent que le ciel lui-même lui appartient, que les astres sont à lui, et ne paroissent dans le firmament, que pour exécuter ses ordres : *Vidimus enim stellam ejus.*

Les Prêtres et les Docteurs, au contraire, forcés par l'évidence des

Ecritures, de rendre gloire à la vérité, l'adoucissent par des expressions ménagées. Ils tâchent d'allier le respect qu'ils doivent à la vérité avec la complaisance qu'ils veulent conserver pour Hérode. Ils suppriment le titre de Roi, que les Mages venoient de donner, et que les Prophètes avoient si souvent donné au Messie; ils le désignent par une qualité qui pouvoit marquer également en lui une autorité de doctrine, ou de puissance; ils l'annoncent plutôt comme un Législateur établi pour régler les mœurs, que comme un Souverain suscité pour délivrer son peuple de la servitude : *Ex te enim exiet dux, qui regat populum meum Israël* (*Matth.* 2; 6). Et quoiqu'ils attendissent eux-mêmes un Messie, roi et conquérant, ils adoucissent la vérité qu'ils veulent annoncer, et achèvent d'aveugler Hérode qu'ils ménagent.

Destinée déplorable des Grands ! les lèvres des Prêtres s'affoiblissent en leur parlant : dès que leurs passions sont connues, elles sont ménagées : la vérité ne s'offre jamais à eux que sous une double face, dont l'un des côtés leur est toujours favorable : on ne veut pas trahir son ministère à découvert, et les intérêts de la vérité; mais on veut les concilier avec ses intérêts propres : on tâche de sauver la règle et leurs passions, comme si les passions pouvoient subsister avec la règle qui les condamne. Il est rare que les Grands soient instruits, parce qu'il est rare qu'on ne se propose pas de leur plaire en les instruisant. Cependant la plupart aimeroient la vérité, si elle leur étoit connue. Les passions et les emportemens de l'âge, favorisés par tous les plaisirs qui les environnent, peuvent les entraîner; mais un fonds de religion leur rend toujours la vérité respectable : on peut dire que l'ignorance damne plus de Princes et de Grands, que de personnes de la condition la plus vile; et que la basse complaisance qu'on a pour eux déshonore plus le ministère, et attire plus d'opprobres à la religion, que les scandales les plus éclatans qui affligent l'Eglise.

La conduite de ces Prêtres vous paroît indigne, M. F. : mais si vous voulez vous juger vous-mêmes, et vous suivre dans le détail de vos devoirs, de vos liaisons, de vos entretiens, vous verrez que tous vos discours et toutes vos démarches ne sont que des adoucissemens de la vérité, et des tempéramens pour la réconcilier avec les préjugés ou les passions de ceux avec qui vous avez à vivre. Nous ne leur montrons jamais la vérité, que par les endroits par où elle peut leur plaire : nous trouvons toujours un beau côté dans leurs vices les plus déplorables; et comme toutes les passions ressemblent toujours à quelque vertu, nous ne manquons jamais de nous sauver à la faveur de cette ressemblance.

Ainsi, tous les jours devant un ambitieux, nous parlons de l'amour de la gloire, et du désir de parvenir, comme des seuls penchans qui font les grands hommes; nous flattons son orgueil, nous allumons ses désirs par des espérances, et par des prédictions flatteuses et chimériques, nous nourrissons l'erreur de son imagination, en lui rapprochant des fantômes, dont il se repaît sans cesse lui-

même : nous osons peut-être en général plaindre les hommes de tant s'agiter pour des choses que le hasard distribue, et que la mort va nous ravir demain; mais nous n'osons blâmer l'insensé, qui sacrifie à cette fumée son repos, sa vie et sa conscience. Devant un vindicatif, nous justifions son ressentiment et sa colère; nous adoucissons son crime dans son esprit, en autorisant la justice de ses plaintes; nous ménageons sa passion, en exagérant le tort de son ennemi : nous osons peut-être dire qu'il faut pardonner; mais nous n'osons pas ajouter, que le premier degré du pardon, c'est de ne plus parler de l'injure qu'on a reçue.

Devant un courtisan mécontent de sa fortune et jaloux de celle des autres, nous lui montrons ses concurrens par les endroits les moins favorables : nous jetons habilement un nuage sur leur mérite et sur leur gloire, de peur qu'elle ne blesse les yeux jaloux de celui qui nous écoute : nous diminuons, nous obscurcissons l'éclat de leurs talens et de leurs services ; et, par nos ménagemens injustes, nous aigrissons la passion, nous l'aidons à s'aveugler, et à regarder comme des honneurs qu'on lui ravit, tous ceux qu'on répand sur ses frères. Que dirai-je ? devant un prodigue, ses profusions ne sont plus dans notre bouche qu'un air de générosité et de magnificence : devant un avare, sa dureté et sa sordidité, n'est plus qu'une sage modération, et une bonne conduite domestique : devant un Grand, ses préjugés et ses erreurs trouvent toujours en nous des apologies toutes prêtes ; on respecte ses passions, comme son autorité, et ses préjugés deviennent toujours les nôtres. Enfin, nous empruntons les erreurs de tous ceux avec qui nous vivons; nous nous transformons en d'autres eux-mêmes ; notre grande étude est de connoître leurs foiblesses, pour nous les approprier; nous n'avons point de langage à nous, nous parlons toujours le langage des autres; nos discours ne sont qu'une répétition de leurs préjugés ; et cet indigne avilissement de la vérité, nous l'appelons la science du monde, la prudence qui sait prendre son parti, le grand art de réussir et de plaire : *O enfans des hommes! jusques à quand aimerez-vous la vanité et le mensonge* (*Ps.* 4; 3)?

Oui, M. F., par-là nous perpétuons l'erreur parmi les hommes; nous autorisons tous les abus; nous justifions toutes les fausses maximes; nous donnons un air d'innocence à tous les vices; nous maintenons le règne du monde et de sa doctrine contre celle de J. C.; nous corrompons la société dont la vérité devroit être le premier lien; nous faisons, des devoirs et des bienséances de la vie civile, établies pour nous animer à la vertu, des piéges et des occasions inévitables de chute; nous changeons l'amitié, dont nous devrions faire la ressource de nos erreurs et de nos égaremens, en un commerce de déguisement et de séduction; par-là, en un mot, en rendant la vérité rare parmi les hommes, nous la rendons odieuse ou ridicule; et quand je dis nous, j'entends principalement les ames qui sont à Dieu, et qui sont chargées des intérêts de la vérité sur la terre. Oui, M. F., je voudrois que les ames fidèles eussent un langage

à part au milieu du monde; qu'on trouvât en elles d'autres maximes, d'autres sentimens que dans le reste des hommes; et que tandis que tout parle le langage des passions, elles seules parlassent le langage de la vérité. Je voudrois que tandis que le monde a ses Balaams, qui autorisent par leurs discours et par leurs conseils le déréglement et la licence, la piété eût ses Phinées qui osassent prendre tout haut les intérêts de la loi de Dieu, et de la sainteté de ses maximes : que tandis que le monde a ses impies et ses faux sages qui se font une gloire de publier tout haut, qu'il faut jouir du présent et que la fin de l'homme n'est pas différente de celle de la bête, la piété eût ses Salomons, qui, détrompés par leur propre expérience, osassent publier sur les toits, que tout est vanité, hors craindre le Seigneur, et observer ses commandemens : que tandis que le monde a ses enchanteurs, qui séduisent les peuples et les rois par leurs adulations et par leurs prestiges, la piété eût ses Moïses et ses Aarons, qui eussent le courage de confondre, par la force de la vérité, leurs artifices et leurs impostures : en un mot, que tandis que le monde a ses Prêtres et ses Docteurs, qui affoiblissent la vérité, comme ceux de notre Evangile, la piété eût ses Mages, qui ne craignissent pas de l'annoncer devant ceux mêmes à qui elle ne peut que déplaire.

Ce n'est pas que je condamne les tempéramens d'une sage prudence, qui ne paroît accorder quelque chose aux préjugés des hommes que pour les ramener plus sûrement à la règle et au devoir. Je sais que la vérité n'aime pas des défenseurs indiscrets et téméraires; que les passions des hommes demandent des ménagemens et des égards; que ce sont des malades à qui il faut souvent déguiser et adoucir les remèdes, et les guérir presque toujours à leur insçu. Je sais que tous les ménagemens, qui ne tendent qu'à établir la vérité, n'en sont pas les affoiblissemens, mais les ressources; et que la grande règle du zèle de la vérité, c'est la prudence et la charité. Mais ce n'est pas ce qu'on se propose en l'affoiblissant par des complaisances basses et flatteuses : on cherche à plaire, on ne cherche pas à édifier; on se met soi-même à la place de la vérité, et on veut s'attirer les suffrages qui n'étoient dus qu'à elle. Et qu'on ne dise pas qu'il y a d'ordinaire plus d'aigreur et d'ostentation, que de charité, dans les Justes qui se font une gloire de ne pas savoir trahir la vérité. Le monde, qui est toujours dans le faux, dont les commerces et les liaisons ne roulent que sur la dissimulation et sur l'artifice, qui s'en fait même une science et un honneur, et qui ne connoît pas cette noble droiture, ne sauroit la supposer dans les autres; c'est sa profonde corruption, qui lui rend suspecte la sincérité et le courage des gens de bien; c'est un procédé qui lui paroît bizarre, parce qu'il est nouveau pour lui; et comme il y trouve de la singularité, il aime mieux croire qu'il y a de l'orgueil ou de l'extravagance, que de la vertu.

Et delà vient que non-seulement on déguise la vérité, mais qu'on la trahit ouvertement. Dernière dissimulation des Prêtres de notre Evangile : une dissimulation de mensonge. Ils ne se contentent pas

d'alléguer les prophéties en termes obscurs et adoucis : ne voyant pas revenir les Mages à Jérusalem, comme ils se l'étoient promis, ils ajoutent, sans doute pour calmer Hérode, que, honteux de n'avoir pas trouvé ce nouveau roi qu'ils venoient chercher, ils n'ont osé reparoître ; que ce sont des étrangers peu versés dans la science de la Loi et des Prophètes ; et que cette lumière du ciel, qu'ils prétendoient suivre, n'étoit qu'une illusion vulgaire, et un préjugé superstitieux d'une nation grossière et crédule. Et il falloit bien qu'ils eussent tenu ce langage à Hérode, puisqu'eux-mêmes agissent conséquemment, et ne courent pas à Bethléem chercher le roi nouveau-né, comme pour achever de persuader à Hérode, qu'il y avoit plus de crédulité que de vérité dans la recherche superstitieuse de ces Mages.

Et voilà où nous en venons enfin : à force de ménager les passions des hommes, et de vouloir leur plaire aux dépens de la vérité, nous l'abandonnons enfin ouvertement ; nous la sacrifions lâchement et sans détour, à nos intérêts, à notre fortune, à notre gloire ; nous trahissons notre conscience, notre devoir et nos lumières : et delà, dès que la vérité nous incommode, nous expose, nous nuit, nous rend désagréables, nous la désavouons, nous la méconnoissons, nous la livrons à l'oppression et à l'injustice ; nous nions, comme Pierre, qu'on nous ait jamais vus de ses disciples. Ainsi, nous nous faisons un cœur lâche et rampant, à qui le mensonge utile ne coûte plus rien ; un cœur artificieux et pliant, qui prend toutes les formes, et qui n'en a jamais aucune de fixe ; un cœur foible et flatteur, qui n'ose refuser ses suffrages qu'à la vertu inutile et malheureuse ; un cœur corrompu et intéressé, qui fait servir à ses fins la religion, la vérité, la justice, et tout ce qu'il y a de plus sacré parmi les hommes ; en un mot, un cœur capable de tout, excepté d'être vrai, généreux et sincère. Et ne croyez pas que les pécheurs de ce caractère soient fort rares dans le monde. Nous ne fuyons de ces défauts que l'éclat et la honte : les lâchetés sûres et secrètes trouvent peu de cœurs scrupuleux ; et nous n'aimons souvent de la vérité, que la réputation et la gloire.

Il faut prendre garde seulement qu'en prétendant défendre la vérité, nous ne défendions les illusions de notre propre esprit. L'orgueil, l'ignorance, l'entêtement donne tous les jours à l'erreur, des défenseurs aussi intrépides et aussi obstinés que ceux dont la foi se glorifie. La seule vérité digne de notre amour, de notre zèle et de notre courage, est celle que l'Eglise nous montre ; c'est pour elle seule que nous devons tout souffrir : hors delà nous ne sommes plus que les martyrs de notre obstination et de notre vanité.

O mon Dieu ! versez donc dans mon ame cet amour humble et généreux de la vérité, dont vos Elus sont rassasiés dans le ciel, et qui seul fait le caractère des Justes sur la terre. Faites que je ne vive que pour rendre gloire à vos vérités éternelles, pour les honorer par la sainteté de mes mœurs ; pour les défendre par le zèle seul de vos intérêts ; pour les opposer sans cesse à l'erreur et à la vanité.

Anéantissez dans mon cœur ces craintes humaines, cette prudence de la chair, qui ménage les erreurs et les vices avec les personnes. Ne permettez pas que je sois un foible roseau qui tourne à tout vent, ni que je rougisse jamais de porter la vérité sur le front, comme le titre le plus éclatant dont puisse se glorifier votre créature, et comme la marque la plus glorieuse de vos miséricordes sur mon ame : *Et ne auferas de ore meo verbum veritatis usquequaque* (*Ps.* 118; 43). En effet, ce n'est pas assez d'en être le témoin et le dépositaire, il faut encore en être le défenseur : caractère opposé à celui d'Hérode, qui en est aujourd'hui l'ennemi et le persécuteur. Dernière instruction que nous fournit notre Evangile : la vérité persécutée.

TROISIEME PARTIE.

Si c'est un crime de résister à la vérité, lorsqu'elle nous éclaire ; de la retenir dans l'injustice, lorsque nous la devons aux autres ; c'est le comble de l'iniquité, et le caractère le plus marqué de réprobation, de la persécuter et de la combattre. Cependant rien de plus commun dans le monde que cette persécution de la vérité ; et l'impie Hérode, qui s'élève aujourd'hui contre elle, a plus d'imitateurs qu'on ne pense.

Car, premièrement, il la persécute par l'éloignement public qu'il fait paroître pour la vérité, et qui entraîne tout Jérusalem, par son exemple : *Turbatus est, et omnis Jerosolyma cum illo* (*Matth.* 2 ; 3) ; et c'est ce que j'appelle une persécution de scandale. Secondement, il la persécute en tâchant de corrompre les prêtres, et en dressant même des embûches à la piété des Mages : *Clam vocatis Magis, diligenter didicit ab eis* (*Ibid.* ver. 7) ; et c'est ce que j'appelle une persécution de séduction. Enfin, il la persécute en répandant le sang innocent : *Et mittens occidit omnes pueros* (*Ibid.* 16) ; et c'est une persécution de force et de violence. Or, M. F., si la brièveté d'un discours me permettoit d'examiner ces trois genres de persécution de la vérité, il n'en est peut-être aucune dont vous ne vous trouvassiez coupables.

Car, qui peut se flatter, premièrement, de n'être pas du nombre des persécuteurs de la vérité par les scandales ? Je ne parle pas même de ces ames désordonnées, qui ont levé l'étendard du crime et de la licence, et qui ne ménagent presque plus rien auprès du public : les scandales les plus éclatans ne sont pas toujours les plus à craindre ; et le désordre déclaré et poussé à un certain point, nous fait souvent plus de censeurs de notre conduite, que d'imitateurs de nos excès. Je parle de ces ames livrées aux plaisirs, aux vanités, à tous les abus du siècle, et dont la conduite d'ailleurs régulière, non-seulement est irréprochable aux yeux du monde, mais s'attire même l'estime et les louanges des hommes : et je dis, qu'elles persécutent la vérité par leurs seuls exemples ; qu'elles anéantissent autant qu'il est en elles, dans tous les cœurs les maximes de l'Evangile, et les régles de la vérité ; qu'elles crient à tous les hommes, que la fuite

des plaisirs est une précaution inutile; que l'amour du monde et l'amour de la vertu ne sont pas incompatibles; que le goût des spectacles, de la parure, et des amusemens publics est un goût innocent et qu'on peut bien vivre, en vivant comme tout le reste du monde. Cette régularité mondaine est donc une persécution continuelle de la vérité, et d'autant plus dangereuse, que c'est une persécution autorisée, qui n'a rien d'odieux, contre laquelle on n'est point en garde; qui attaque la vérité sans violence, sans effusion de sang, sous l'image de la paix et de la société; et qui fait plus de déserteurs de la vérité, que n'en firent autrefois les tyrans et les supplices.

Je parle des gens de bien même, qui n'accomplissent qu'à demi les devoirs de la piété, qui retiennent encore des restes trop publics des passions du monde et de ses maximes: et je dis qu'ils persécutent la vérité par ces tristes restes d'infidélité et de foiblesse; qu'ils la font blasphémer par les impies et par les pécheurs; qu'ils autorisent les discours insensés du monde contre la piété des serviteurs de Dieu; qu'ils dégoûtent de la vertu les ames qui s'y sentiroient disposées; qu'ils confirment dans l'égarement celles qui cherchent des prétextes pour y rester: en un mot, qu'ils rendent la vertu ou suspecte ou ridicule. Ainsi, encore tous les jours, comme le Seigneur s'en plaignoit autrefois dans son Prophète, l'infidèle Israël, c'est-à-dire le monde, justifie ses égaremens en les comparant aux infidélités de Juda, c'est-à-dire, aux foiblesses des gens de bien: *Justificavit animam suam aversatrix Israël, comparatione prævaricatricis Judæ* (*Jerem.* 3, 11); c'est-à-dire, que le monde se croit en sûreté, lorsqu'il voit que les ames qui font profession de piété sont de ses plaisirs et de ses inutilités; sont vives comme les autres hommes sur la fortune, sur la faveur, sur les préférences, sur les injures; vont à leurs fins, veulent encore plaire, recherchent avidement les distinctions et les graces, et font quelquefois même de la piété, une voie pour y arriver plus sûrement. Ah! c'est alors que le monde triomphe, que ce parallèle le rassure: c'est alors que trouvant que la vertu des gens de bien ressemble à ses vices, il est tranquille dans son état, il croit qu'il seroit inutile de changer, puisqu'en changeant de nom on retient encore les mêmes choses: *Justificavit animam suam aversatrix Israël, comparatione prævaricatricis Judæ.*

Et c'est ici où je ne saurois m'empêcher de dire avec un Apôtre, à vous, M. F., que Dieu a rappelés des voies du monde et des passions à celles de la vérité et de la justice: conduisons-nous de telle sorte parmi les mondains, qu'au lieu que jusques ici, ils ont décrié la vertu, et méprisé ou censuré ceux qui la pratiquent, les bonnes œuvres qu'ils nous verront faire, nos mœurs pures et saintes, notre patience dans les mépris, notre sagesse et notre circonspection dans le discours, notre modestie et notre humanité dans l'élévation, notre égalité et notre soumission dans les disgraces, notre douceur envers nos inférieurs, nos égards pour nos égaux, notre fidélité en-

vers nos maîtres, notre charité pour tous nos frères, les forcent de rendre gloire à Dieu, leur fassent respecter et envier même la destinée de la vertu, et les disposent à recevoir la grace de la lumière et de la vérité, lorsqu'elle daignera les visiter et les éclairer sur leurs voies égarées : *Conversationem vestram inter gentes habentes bonam, ut in eo quod detrectant de vobis, tanquam de malefactoribus, ex bonis operibus vos considerantes, glorificent Deum in die visitationis* (1 *Petr.* 2; 12). Fermons la bouche, par le spectacle d'une vie irrépréhensible, aux ennemis de la vertu : honorons la piété, afin qu'elle nous honore : rendons-la respectable, si nous voulons lui attirer des partisans; fournissons au monde des exemples qui le condamnent, et non des censures qui le justifient : accoutumons-le à penser que la piété véritable est utile à tout, et qu'elle a pour elle, non-seulement la promesse d'une vie et d'un bonheur à venir, mais encore la paix, la joie, le repos du cœur, qui sont les seuls biens et les seuls plaisirs de la vie présente : *Promissionem habens vitæ quæ nunc est, et futuræ* (1 *Tim.* 4; 8).

A cette persécution de scandale, Hérode ajoute une persécution de séduction : il tente la sainteté et la fidélité des ministres de la loi; il veut faire servir à l'impiété de ses desseins, le zèle et la sainte générosité des Mages; enfin, il n'oublie rien pour anéantir la vérité, avant de l'attaquer à force ouverte : *Clam vocatis Magis.*

Et voilà une nouvelle manière dont nous persécutons tous les jours la vérité. Premièrement, nous affoiblissons la piété des ames justes, en taxant leur ferveur d'excès, et nous efforçant de leur persuader qu'elles en font trop : nous les exhortons, comme le tentateur, à changer leurs pierres en pain, c'est-à-dire à rabattre de leur austérité, et à changer cette vie retirée, triste, laborieuse, en une vie plus aisée et plus commune; nous leur faisons craindre que les suites ne répondent pas à la ferveur de ces commencemens; en un mot, nous tâchons de les rapprocher de nous, ne voulant pas nous rapprocher d'elles. Secondement, nous tentons peut-être même leur fidélité et leur innocence, en leur faisant des peintures vives des plaisirs qu'elles fuient; nous blâmons, comme la femme de Job, leur simplicité et leur foiblesse ; nous leur exagérons les inconvéniens de la vertu, et les difficultés de la persévérance ; nous les ébranlons par l'exemple des ames infidèles, qui, après avoir mis la main à la charrue, ont regardé derrière, et ont abandonné l'ouvrage : que dirai-je? nous attaquons peut-être même le fondement inébranlable de la foi, et nous insinuons l'inutilité de ses violences par l'incertitude de ses promesses. Troisièmement, nous gênons par notre autorité le zèle et la piété des personnes qui dépendent de nous ; nous exigeons d'eux des devoirs, ou incompatibles avec leur conscience, ou dangereux à leur vertu; nous les mettons dans des situations, ou pénibles, ou périlleuses à leur foi : nous leur interdisons des pratiques et des observances, ou nécessaires pour se soutenir dans la piété, ou utiles pour y avancer : en un mot, nous devenons à leur égard des tentateurs domestiques, ne pouvant

ni goûter pour nous-mêmes le bien, ni le souffrir dans les autres, et faisant envers ces ames l'office du démon, qui ne veille que pour les perdre. Enfin, nous nous rendons coupables de cette persécution de séduction, en faisant servir nos talens à la destruction du règne de J. C. : les talens du corps, à inspirer des passions injustes; à nous mettre à la place de Dieu dans les cœurs; à corrompre les ames pour lesquelles J. C. est mort : les talens de l'esprit, à persuader le vice; à l'embellir de tous les agrémens les plus propres à cacher sa honte et son horreur; à présenter le poison sous un appât doux et agréable, et à le rendre immortel dans des ouvrages lascifs, où, jusqu'à la fin des siècles, un auteur infortuné prêchera le vice, corrompra les cœurs, inspirera à ses frères les passions déplorables qui l'avoient asservi pendant sa vie; verra croître son supplice et ses tourmens, à mesure que le feu impur qu'il a allumé se répandra sur la terre : aura l'affreuse consolation de se déclarer contre son Dieu, même après sa mort; de lui enlever encore des ames qu'il avoit rachetées; d'outrager encore sa sainteté et sa puissance; de perpétuer sa révolte et ses désordres jusqu'au-delà du tombeau; et de faire, jusqu'à la consommation des siècles, des crimes de tous les hommes, ses crimes propres. Malheur, dit le Seigneur, à tous ces ennemis de mon nom et de ma gloire, qui dressent des embûches à mon peuple! Je m'élèverai contre eux au jour de ma colère; je leur redemanderai le sang de leurs frères, qu'ils ont séduits, et qu'ils ont fait périr; et je multiplierai sur eux des maux affreux, pour me consoler de la gloire qu'ils m'ont ravie : *Væ genti insurgenti super genus meum* (*Judith.* 16; 20.)!

Mais un dernier genre de persécution encore plus funeste à la vérité, est celle que j'ai appelée une persécution de force et de violence. Hérode enfin, n'avançant rien par ses artifices, lève le masque, se déclare ouvertement le persécuteur de J. C., et veut éteindre dans sa naissance cette lumière qui vient éclairer tout le monde : *Mittens occidit omnes pueros* (*Matth.* 2; 16).

Le seul récit de la cruauté de ce prince impie nous fait horreur : et il ne paroît pas qu'un exemple si barbare puisse trouver parmi nous des imitateurs; cependant le monde est plein de ces sortes de persécuteurs publics et déclarés de la vérité; et si l'Eglise n'est plus affligée par la barbarie des tyrans, et par l'effusion du sang de ses enfans, elle est encore tous les jours persécutée par les dérisions publiques que les mondains font de la vertu, et par la perte des ames fidèles, qu'elle voit avec douleur succomber si souvent à la crainte de leurs dérisions et de leurs censures.

Oui, M. F., ces discours que vous vous permettez si facilement contre la piété des Serviteurs de Dieu, de ces ames, qui, par leurs hommages fervens, consolent sa gloire, de vos crimes et de vos outrages; ces dérisions de leur zèle et de leur sainte ivresse pour leur Dieu; ces traits piquans, qui, de leur personne, retombent sur la vertu, et font la plus dangereuse tentation de leur pénitence; cette

sévérité à leur égard, qui ne leur pardonne rien, qui change en vices leurs vertus mêmes; ce langage de blasphème et de moquerie, qui répand un ridicule impie sur le sérieux de leur componction, qui donne des noms d'ironie et de mépris aux pratiques les plus respectables de leur piété, qui ébranle leur foi, qui arrête leurs saintes résolutions, qui décourage leur foiblesse, qui les fait rougir de la vertu, qui les rentraîne souvent dans le vice; voilà ce que j'appelle avec les Saints une persécution ouverte et déclarée de la vérité. Vous persécutez dans votre frère, dit S. Augustin, ce que les tyrans eux-mêmes n'y ont pas persécuté : ils ne lui ont ravi que la vie; vous voulez lui ravir l'innocence et la vertu : ils ne s'en sont pris qu'à son corps; vous en voulez à son ame : *Carnem persecutus est imperator : tu in Christiano spiritum persequeris.*

Eh! quoi, M. F., n'est-ce pas assez que vous ne serviez pas le Dieu pour qui vous êtes faits? (c'est ce que les premiers défenseurs de la foi, les Tertullien et les Cyprien disoient autrefois aux Païens persécuteurs des Fidèles; et faut-il que ces mêmes plaintes se trouvent encore justes dans notre bouche contre des Chrétiens?) n'est-ce pas assez? faut il encore que vous persécutiez ceux qui le servent? Vous ne voulez donc ni l'adorer, ni souffrir qu'on l'adore? *Deum nec colis, nec coli omninò permittis?* Vous pardonnez tous les jours tant d'extravagances aux sectateurs du monde, tant de passions insensées : vous les excusez, que dis-je? vous les louez dans les désirs déréglés de leur cœur : vous trouvez de la constance, de la fidélité, de la noblesse dans leurs passions les plus honteuses : vous donnez des noms honorables à leurs vices les plus indignes; et il n'y a qu'une ame juste et fidèle, qu'un serviteur du vrai Dieu, qui ne trouve auprès de vous aucune indulgence, et qui réussisse à s'attirer vos mépris et vos censures? *Solus tibi displicet Dei cultor?* Mais, M. F., les plaisirs des théâtres et des spectacles sont ouverts parmi vous à la licence publique, et on n'y trouve point à redire; la fureur du jeu a ses partisans déclarés, et on le souffre; l'ambition a ses adorateurs et ses esclaves, et on les loue; la volupté a ses victimes et ses autels, et on ne les lui dispute pas; l'avarice a ses idolâtres, et on n'en dit mot; toutes les passions, comme autant de divinités sacriléges, ont leur culte établi, sans qu'on s'en formalise : et le Seigneur tout seul de l'Univers, et le Souverain de tous les hommes, et Dieu tout seul sur la terre, ou ne sera point servi, ou ne pourra l'être impunément, et sans qu'on y trouve à redire! *Et Deus solus in terris, aut non colitur, aut non est impunè quod colitur!*

Grand Dieu! vengez donc vous-même votre gloire : rendez encore aujourd'hui à vos serviteurs, l'honneur et l'éclat que les impies ne cessent de leur ravir; ne faites plus sortir comme autrefois, du fond des forêts, des bêtes cruelles pour dévorer les contempteurs de la vertu, et de la sainte simplicité de vos Prophètes; mais livrez-les à leurs désirs déréglés, encore plus cruels et plus insatiables que les lions et les ours, afin que fatigués, déchirés par les troubles secrets,

et par les fureurs de leurs propres passions, ils puissent connoître tout le prix et toute l'excellence de la vertu qu'ils méprisent, et aspirer au bonheur et à la destinée des ames qui vous servent.

Car, M. F., vous que ce discours regarde, souffrez que je le dise ici avec douleur : faut-il que vous soyez les instrumens dont le démon se sert pour tenter les Elus, et les entraîner, s'il étoit possible, dans l'erreur ? faut-il que vous ne soyez sur la terre, que pour justifier les prédictions des livres saints sur les persécutions inévitables jusqu'à la fin à tous ceux qui voudront vivre dans la piété qui est en J. C. ? faut-il que la succession affreuse des persécuteurs de la foi et de la vertu, qui doit durer autant que l'Eglise, ne trouve sa suite et sa perpétuité qu'en vous seuls ? faut-il qu'au défaut des tyrans et des supplices, l'Evangile trouve encore en vous seuls son écueil et son scandale ? Renoncez donc vous-mêmes à l'espérance qui est en J. C. ; unissez-vous à ces peuples barbares, ou à ces hommes impies qui blasphèment sa gloire et sa divinité, s'il vous paroît si digne de risée de vivre sous ses lois, et d'observer ses maximes. Un infidèle, un sauvage pourroit nous croire dans l'erreur, nous qui le servons et qui l'adorons; il pourroit avoir pitié de notre crédulité et de notre foiblesse, en voyant que nous sacrifions le présent à un avenir, et à une espérance qui lui paroîtroit chimérique et fabuleuse; mais, du moins, il seroit forcé d'avouer, que si nous ne nous trompons pas, et que notre foi soit certaine, nous sommes les plus sages et les plus estimables de tous les hommes. Mais pour vous qui n'oseriez douter de la certitude de la foi et de l'espérance qui est en J. C., de quels yeux cet infidèle regarderoit-il les censures que vous faites de ses serviteurs ? Vous vous prosternez devant sa croix, vous diroit-il, comme devant le gage de votre salut, et vous riez de ceux qui la portent dans leur cœur, et qui mettent en elle toute leur espérance ! Vous l'adorez comme votre Juge ; et vous méprisez, et vous donnez du ridicule à ceux qui le craignent, et qui travaillent à se le rendre favorable ? Vous le croyez fidèle dans sa parole ; et vous regardez comme des esprits foibles ceux qui se confient en lui, et qui sacrifient tout à la grandeur et à la certitude de ses promesses ? O homme si étonnant, si plein de contradictions, si peu d'accord avec vous-même, s'écrieroit l'infidèle, il faut donc que le Dieu des Chrétiens soit bien grand et bien saint, puisqu'il n'a parmi ceux qui le connoissent que des ennemis de votre sorte.

Respectons donc la vertu, M. F. Honorons les dons de Dieu et les merveilles de sa grace dans ses serviteurs. Méritons par nos égards et par notre estime pour la piété, le bienfait de la piété même. Regardons les gens de bien comme les seuls qui attirent encore les graces du Ciel sur la terre, comme des ressources établies pour nous réconcilier un jour avec Dieu, comme des signes heureux, qui nous marquent que le Seigneur regarde encore les hommes avec pitié, et continue ses miséricordes sur son Eglise. Encourageons par nos éloges les ames qui reviennent à lui, si nous ne pouvons encore les

soutenir par nos exemples : applaudissons à leur changement, si nous ne croyons pas pouvoir encore changer nous-mêmes : faisons-nous honneur du moins de les défendre, si nos passions ne nous permettent pas encore de les imiter. Mettons la vertu en honneur. N'ayons pour amis que les amis de Dieu : ne comptons sur la fidélité des hommes, qu'autant qu'ils sont fidèles au Maître qui les a faits : ne confions nos chagrins et nos peines qu'à ceux qui peuvent les offrir à celui seul qui peut les consoler : ne croyons dans nos intérêts véritables, que ceux qui sont dans les intérêts de notre salut. Aplanissons les voies de notre conversion : préparons le monde, par notre respect pour les Justes, à nous voir un jour sans surprise. Justes nous-mêmes, ne nous faisons pas, par nos dérisions et par nos censures, un respect humain invincible, qui nous empêchera toujours de nous déclarer sectateurs de la piété que nous avons si hautement et si publiquement méprisée. Rendons gloire à la vérité; et afin qu'elle nous délivre, recevons-la avec religion comme les Mages, dès qu'elle se montre à nous; ne la dissimulons pas comme les Prêtres, lorsque nous la devons à nos frères; ne nous déclarons pas contre elle comme Hérode, quand nous ne pouvons plus nous la dissimuler à nous-mêmes, afin qu'après avoir suivi sur la terre les voies de la vérité, nous soyons un jour tous ensemble sanctifiés dans la vérité, et consommés dans la charité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

SUR LE JEUNE.

Cùm jejunatis, nolite fieri sicut hypocritæ, tristes.

Lorsque vous jeûnez, ne soyez pas tristes comme les hypocrites. MATTH. 6; 16.

C'EST l'Evangile que l'Eglise met à la tête de ces jours de salut et de miséricorde, et comme l'indiction d'un jeûne solennel imposé à tout le corps des Fidèles, pour apaiser la colère du Seigneur; faire cesser les fléaux qui nous affligent; expier nos iniquités; nous rappeler dans les voies de la justice dont nous nous sommes égarés; rétablir la discipline des mœurs si défigurée parmi les Chrétiens; rapprocher, autant qu'il est possible, le relâchement de ces derniers temps, du zèle et de la sainte austérité de nos pères; inspirer par tous ces dehors lugubres, des sentimens de componction aux pécheurs; ranimer la foi et la piété des Justes; et nous préparer tous à la joie et à la grace de la résurrection.

Telles sont les vues que l'Eglise se propose dans l'institution de la loi du jeûne; telle est la fin du précepte; telles les graces attachées, dans les desseins de Dieu même, à ce temps de renouvellement et de repentir.

Que pouvons-nous donc annoncer de plus heureux que l'ouverture de cette sainte carrière, à des pécheurs qui vont y trouver des moyens de pénitence; à des ames foibles qui verront les occasions de péché s'éloigner, et naître de toutes parts des facilités de salut; à des Justes dont la ferveur se ralentissant sans cesse, doit sans cesse se renouveler de peur de s'éteindre; enfin, à tous les Fidèles, sur qui les larmes et les prières de l'Eglise vont ouvrir les trésors du ciel et attirer toutes les bénédictions de la grace?

Cependant, loin de voir arriver ces jours favorables avec une joie religieuse, on les craint, on les regarde presque comme des jours funestes et malheureux; et il faut que l'Eglise nous ordonne aujour-

d'hui de bannir de nos jeûnes l'abattement et la tristesse : *Nolite fieri tristes*. Insensés ! dit S. Ambroise : nous allons triompher de la chair et du démon par le secours de cette sainte abstinence; la douleur et la tristesse siéent-elles bien à la victoire? Que l'ennemi seul craigne ces jours heureux; qu'il s'afflige de voir arriver ce temps de propitiation, dont la grace va se servir pour délivrer du péché tant d'ames criminelles; qu'il tremble de voir tous ces dehors consolans de pénitence, et tout cet appareil de miséricorde que la bonté de Dieu prépare aux pécheurs. Mais pour vous, M. F., dit S. Ambroise, parfumez vos têtes, entrez dans les sentimens d'une sainte allégresse; ce n'est pas aux vainqueurs à être tristes : *Ungite caput vestrum; nemo tristis coronatur; nemo mœstus triumphat.*

Car, M. F., il est des tristesses de plus d'une sorte. Il y a une tristesse de pénitence qui opère le salut, et la joie de l'Esprit-Saint en est toujours le plus doux fruit; une tristesse d'hypocrisie, qui observant la lettre de la loi, affecte des dehors pâles et défigurés pour ne pas perdre devant les hommes le mérite de sa pénitence, et celle-là est rare : enfin, une tristesse de corruption, qui oppose à cette loi sainte un fond de répugnance et de sensualité ; et l'on peut dire que c'est l'impression la plus universelle que fait sur nous le précepte du jeûne et de l'abstinence.

Or, delà il arrive, ou qu'on se dispense de l'observer sur des prétextes frivoles, ou qu'on ne l'observe qu'à demi. Il importe donc d'examiner aujourd'hui les excuses dont on se sert pour se dispenser d'une loi si sainte, et en second lieu les abus où l'on tombe en l'observant.

C'est l'idée d'instruction la plus simple et la plus naturelle; c'est-à-dire, que je me propose d'établir l'obligation et l'étendue de la loi du jeûne. L'obligation, contre ceux qui en violent le devoir ; l'étendue, contre ceux qui en adoucissent l'observance. C'est par où nous ouvrirons les instructions de cette sainte carrière.

Mais avant de les commencer, grand Dieu ! écoutez les plus sincères gémissemens de mon cœur. Je sais que ce n'est pas à un pécheur de raconter vos justices, et de publier vos ordonnances ; et je me découragerois dans le commencement de mon ministère, si je ne savois aussi que les instrumens les plus vils sont ceux dont votre puissance se sert quelquefois avec plus de succès, afin que l'homme ne s'attribue rien à lui-même, et que toute la gloire en soit rendue à votre grace. Soyez donc vous-même, ô mon Dieu, le docteur intérieur des Fidèles qui m'écoutent. Inspirez des désirs de pénitence, puisque vous nous ordonnez de l'annoncer à votre peuple. Soutenez le zèle des ministres qui vont évangéliser Sion. Mettez vous-même dans leur bouche des paroles de vie et de salut. Rendez la force et la vertu à notre ministère. Revêtez-nous de cette dignité et de cette sagesse dont furent revêtus les premiers hommes apostoliques, et qui fit triompher votre Evangile des philosophes et des Césars. Car c'est de vous seul, ô mon Dieu, que nous attendons l'ac-

croissement; et tous les foudres qui vont partir de ces chaires évangéliques, comme autrefois de la montagne de Sinaï, ne réussiront qu'à faire des rebelles et des incrédules, si votre doigt invisible ne grave lui-même dans les cœurs les préceptes et les ordonnances de la loi sainte. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Si j'avois à parler devant des hommes rebelles à la vérité, et pleins de mépris pour les lois de l'Eglise, j'établirois ce point de sa discipline; et remontant jusqu'aux siècles les plus purs du Christianisme, je vous ferois voir la religion elle-même, née, pour ainsi dire, dans le sein du jeûne et de l'abstinence. Vous auriez vu les disciples encore assemblés à Jérusalem, attendre dans la pratique des jeûnes et des prières communes, qu'ils fussent revêtus de la vertu du Très-Haut. Vous auriez vu les premiers Fidèles faire, dans les rigueurs de l'abstinence, l'apprentissage du martyre; des légions même de Chrétiens au milieu de la licence des armées idolâtres, s'assembler pour célébrer avec plus de solennité les jeûnes pratiqués en ces temps heureux, et trouver dans l'affoiblissement d'un corps terrestre de nouvelles forces pour vaincre les ennemis de l'empire. Vous auriez vu les tyrans ne reconnoître les Chrétiens qu'à l'abattement de leur visage, et à certaine odeur de piété et de mortification qui les discernoit des autres hommes. Vous auriez vu enfin l'homme ennemi, toujours attentif à faire servir à l'iniquité, les usages les plus saints, pousser dès-lors des esprits inquiets à des abstinences nouvelles et outrées, et faire retomber sur les viandes mêmes que le Seigneur a toutes créées, et dont on peut user avec actions de graces, une défense qui n'est fondée que sur la révolte de la chair, et sur une réparation due à la justice divine : si fort on étoit alors persuadé que depuis la mort de l'époux, le jeûne étoit devenu comme l'état naturel de l'Eglise!

Mais, je suppose que je parle à des Fidèles, qui d'un côté n'ont pas besoin qu'on justifie dans leur esprit les traditions saintes de nos pères, mais qui de l'autre, en respectant les lois de l'Eglise, ne les violent pas moins pour cela; qui ne disent pas tout haut comme l'impie : Je n'obéirai point, *non serviam;* mais qui, comme ces hommes de l'Evangile, trouvent toujours quelque prétexte pour excuser leur désobéissance : *Et ideò rogo te, habe me excusatum* (*Luc.* 14; 19).

Or, pour démêler ici le vrai du faux dans une matière d'un si grand usage, remarquez d'abord, je vous prie, M. F., que puisque l'Eglise nous fait une loi du jeûne et de l'abstinence, il n'est que l'impossibilité qui puisse en justifier l'inobservance. Et quand je dis impossibilité, je renferme dans cette idée la difficulté fondée sur un péril évident et considérable : car je conviens que l'Eglise, en établissant cette loi, n'a pas prétendu faire une loi de mort, mais seulement une loi de pénitence.

Cette vérité supposée, examinons si les excuses sur lesquelles on se dispense tous les jours de cette loi sainte, sont dignes de la religion, et si la simple équité elle-même n'en est pas blessée. En second lieu, si lors même que ces excuses sont légitimes, il n'est pas vrai de dire qu'on n'est pas moins violateur du précepte, par la manière dont on use de l'indulgence de l'Eglise.

Vous nous dites donc, en premier lieu, que vous ne vous dispensez du jeûne que sur des raisons légitimes; que votre conscience ne vous reproche rien là-dessus; que si vous n'aviez à répondre devant Dieu que de la transgression de ce précepte, vous pourriez vous y présenter avec confiance; que vous êtes né avec un tempérament foible et incapable de soutenir la rigueur de cette loi; et que le peu de santé dont vous jouissez, vous ne le devez qu'à des soins et à des précautions infinies.

Mais, je pourrois vous demander d'abord, si ce ne sont pas ces soins et ces précautions elles-mêmes qui l'affoiblissent? Seriez-vous d'une santé si peu assurée, si vous aviez moins de loisir pour y faire attention ou si la Providence vous avoit ménagé moins de moyens pour écouter là-dessus vos répugnances? Cette délicatesse de tempérament dont vous vous plaignez, n'est-elle pas une suite de la vie molle et voluptueuse que vous avez toujours menée? Est-elle autre chose qu'un long usage d'indolence, et un corps accoutumé de tout temps à ne pouvoir se passer de tout ce qui le flatte? Eh quoi! vous prétendez que ce qui vous rend la pénitence plus nécessaire, puisse devenir un titre légitime qui vous en dispense, et que la mollesse dans laquelle vous avez toujours vécu, si opposée à l'esprit de l'Evangile, et qui vous engage à des réparations particulières d'austérité et de souffrance, vous exempte de celles qui sont communes à tous les Fidèles? Votre délicatesse est un crime elle-même que vous devez expier, et non pas une excuse qui vous dispense de l'expiation et de la souffrance.

Je pourrois vous demander encore, si ce ne sont pas ici les façons du rang et de la naissance, plutôt que des besoins réels et effectifs? Si vous étiez moins plein, moins occupé de vous-même; si vous ne croyez pas que, dans le rang où vous êtes né, tout ce qui vous environne ne doit servir qu'à votre félicité, ces foibles raisons de santé vous paroîtroient-elles si considérables? L'orgueil qui vous repaît, même à votre insçu, de votre élévation et de vos titres, fait que tout ce qui vous regarde, vous paroît devoir l'emporter sur tout; mais Dieu, à qui votre vie n'est pas plus chère que celle d'une ame simple et vulgaire; Dieu, à la gloire duquel vous n'êtes pas plus nécessaire qu'un insecte qui rampe sur la terre; Dieu, devant qui votre ame et votre santé n'est précieuse qu'autant que vous l'employez pour son service, ne mesure pas vos infirmités sur vos titres, mais sur sa loi; il ne juge pas de vos excuses par votre rang, mais par vos crimes.

David étoit un prince que les délices de la royauté auroient dû sans doute amollir. Lisez dans ses divins cantiques l'histoire de ses

austérités, et voyez quel fut le détail triste et édifiant de sa pénitence. Et si vous croyez que le sexe vous donne là-dessus quelque privilége : Esther, au milieu des plaisirs d'une cour superbe, savoit affliger son ame par le jeûne, et se dérober aux réjouissances publiques, pour offrir à Dieu, dans le fond d'un appartement, le pain de sa douleur et le sacrifice de ses larmes. Judith, si distinguée dans Israël, pleura constamment la mort de son époux dans le jeûne et dans le cilice; et rien ne put adoncir la douleur de sa perte, que les saintes rigueurs de sa retraite et de sa pénitence. Les Paule, les Marcelle, ces illustres femmes romaines descendues des maîtres de l'Univers, quels exemples d'austérité n'ont-elles pas laissés aux siècles suivans!

Ah! l'on n'avoit pas encore compris dans ces temps heureux, qu'il fallût user de distinction parmi les Fidèles, lorsqu'il s'agissoit d'une loi qui les regardoit tous. On savoit seulement que nous étions tous membres d'un chef crucifié; qu'être Chrétien et n'être pas pénitent, étoit un monstre et une nouveauté sans exemple; et les Païens eux-mêmes en étoient si persuadés, dit S. Léon, que convaincus d'ailleurs de la vérité de l'Evangile, la seule austérité de nos mœurs, qu'ils regardoient comme une suite nécessaire du Baptême, différoit leur conversion, et remettoit souvent à leur mort la profession publique de la foi de J. C.

Mais d'ailleurs, si l'Eglise avoit ici des distinctions à faire et des priviléges à accorder, ah! ce devroit être en faveur de ces personnes, qui, nées dans une condition obscure, et dans une fortune médiocre, se sentent du dérèglement des saisons, du malheur des temps, du poids des taxes et des charges publiques; et qui, renfermées dans un domestique frugal et mal-aisé, ne voient les plaisirs que de loin, et bornent toute leur félicité à pouvoir se défendre de la faim et de l'indigence. Mais vous, pour qui les plaisirs semblent être faits; vous, qui n'éprouvez rien de plus triste dans votre état, que le dégoût et la satiété inséparable d'une félicité sensuelle; mais je n'en dis pas assez: vous qui, devant Dieu, portez peut-être plus de crimes tout seul qu'un peuple entier de Fidèles; vous, qui, par un fond de corruption que tout favorise dans la prospérité, ne vous êtes pas borné aux foiblesses vulgaires, et avez peut-être poussé toutes les passions jusqu'aux excès les plus affreux; vous, qui, par l'éclat que votre rang a donné à vos désordres et à vos scandales, êtes peut-être coupable aux yeux de Dieu des crimes de tous ceux qui vous environnent: ah! la seule distinction que vous pouvez prétendre ici, est une distinction de sévérité, et une prolongation des rigueurs canoniques.

Quel abus! M. F., les Grands et les Puissans, eux qui seuls sembleroient avoir besoin de pénitence, eux, pour qui l'Eglise l'a principalement établie en ce saint temps, sont les seuls qui s'en dispensent: tandis que le citoyen obscur, que le vil artisan qui mange son pain à la sueur de son front, eux, dont les jours les plus abondans seroient pour vous des jours d'austérité et de souffrance, respectent

la loi de ce saint temps, et trouvent dans leur frugalité même de quoi faire des retranchemens de piété et de pénitence ! Grand Dieu ! vous vengerez un jour les intérêts de votre loi contre les vains prétextes des cupidités humaines. Les Pharisiens de l'Evangile défiguroient leur visage pour faire connoître aux hommes qu'ils jeûnoient; mais ce n'est plus là, ô mon Dieu, l'hypocrisie de notre siècle; et, après une année entière de plaisirs et d'excès, on affecte, à l'entrée de ces jours saints, un extérieur pâle et défait, pour avoir un prétexte indigne de violer la loi du jeûne et de l'abstinence.

Et en effet, souffrez que je vous demande encore : la foiblesse de votre complexion vous a-t-elle jamais privé d'un seul plaisir? Vous qui pouvez soutenir la fatigue des veilles, si capable d'altérer le corps le plus robuste; vous qui ne succombez point à l'application et au sérieux d'un jeu outré, dont la plus forte tête se trouveroit accablée; vous qui avez assez de force pour fournir à l'agitation des assemblées et des plaisirs, où l'ordre des repas, les heures du sommeil, et tout le reste se trouve si fort dérangé, qu'il n'est qu'un heureux tempérament qui puisse ne pas se sentir de ce désordre; vous, qui, pour parvenir, dévorez toutes les fatigues du service, et vous accoutumez à une vie dont l'anachorète le plus pénitent auroit de la peine à s'accommoder; vous, en un mot, qui, lorsque la gloire, l'intérêt ou le plaisir s'en mêle, êtes sobre, laborieux, mortifié, dur à vous-même, sans que les soins de votre santé s'y opposent, l'austérité d'un jeûne vous alarme !

Ah ! c'est donc pour moi seul, dit le Seigneur dans son Prophète, que vous refusez de souffrir, ô Israël ! Vous me paroissez infatigable dans les voies de l'iniquité, et tout vous rebute dans mon service ! Qu'avez-vous à répondre pour vous justifier? *Narra, si quid habes ut justificeris* (*Is.* 43; 26). Oui, M. F., les plaisirs n'incommodent personne : ce qu'on aime ne coûte jamais. Servir le monde, la fortune, les passions, n'a rien de pénible, parce qu'on est mondain, ambitieux, sensuel. Ah ! soyez Chrétien, et vous ne trouverez rien qui passe vos forces dans le service de J. C.

Voyez cette ame fidèle que la miséricorde de Dieu a retirée des égaremens des passions. Lorsqu'elle vivoit comme vous livrée au monde, aux sens et aux plaisirs, rien n'égaloit sa délicatesse; elle regardoit la loi des jeûnes et des abstinences comme une loi meurtrière, et c'étoient toujours nouvelles raisons pour s'en dispenser. La voyez-vous depuis qu'elle est entrée dans les voies de la grace et du salut? Loin de regarder les dispenses comme des besoins, elle les regarde comme des crimes. Sa santé et ses obligations ne sont plus incompatibles. Elle ajoute même aux rigueurs de la loi, des rigueurs de surcroît. Avec moins de précaution, elle jouit d'une santé plus assurée; et, comme ces trois enfans juifs, on diroit qu'elle doit sa force et son embonpoint à une vie plus dure, et à l'abstinence des viandes défendues. Ah! ce n'est pas son tempérament qui a changé, c'est son cœur; ce n'est pas la nature qui s'est fortifiée en

elle, c'est la grace; ce n'est pas la main de l'homme qui agit sur son corps, c'est le doigt de Dieu qui a opéré sur son ame; et toute la nouveauté que j'y trouve, n'est que le renouvellement de l'homme intérieur. Changez votre cœur, et tout vous deviendra possible.

Mais enfin, quand même l'abstinence affoibliroit votre corps, n'est-il pas juste d'imprimer le sceau douloureux de la croix sur une chair qui a été marquée tant de fois du caractère honteux de la bête? Est-ce un corps de péché comme le vôtre, qui mérite d'être tant ménagé? Vous vous plaignez de sa foiblesse; ah! vous ne sentez que trop encore les effets funestes de sa force. Ne faut-il pas enfin affoiblir un ennemi qui ne garde presque plus de mesures dans sa révolte? Pouvez-vous sans crime être encore idolâtre d'une chair qui a été si souvent l'écueil de votre innocence, ou de celle de vos frères? N'est-il pas temps enfin que vous diminuiez, afin que J. C. croisse; que des membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice; que la grace se fortifie dans votre infirmité, et que vous appreniez à perdre votre ame, pour la sauver?

Et croyez-vous que l'Eglise, en établissant la loi du jeûne, n'ait pas prétendu exténuer votre chair? Croyez-vous qu'elle ait voulu vous prescrire des austérités que vous puissiez accomplir sans peine? Quoi! parce que le jeûne feroit sur votre corps les impressions de langueur et d'abattement qu'elle avoit en vue en vous l'ordonnant, vous vous en croiriez dispensé? parce que vous en retirez le fruit sensible et extérieur qu'elle a souhaité, elle vous en déclareroit incapable? Son intention est que vous souffriez; et la fin qu'elle se propose dans son précepte, ne sauroit devenir une raison qui vous en dispense.

Mais l'Eglise elle-même, qui impose ce joug, vous en a déchargé; et vous ne vous dispensez de la loi, que sur l'autorité des supérieurs légitimes.

Ici votre conscience répond pour moi, que toute dispense obtenue contre les intentions et l'esprit de l'Eglise, est une dispense vaine et qui vous laisse toute l'obligation de la loi; c'est-à-dire, que toute dispense qui ne suppose pas une impossibilité réelle d'obéir au précepte, ne vous décharge point devant Dieu, et rend votre transgression aussi criminelle que celle des contempteurs déclarés de la loi même: c'est la doctrine des Saints. Donc, s'il n'y a rien en vous qui doive obliger l'Eglise à se relâcher en votre faveur, vous lui imposez en obtenant ses dispenses. Mais qu'avancez-vous en la surprenant? Vous la faites consentir en apparence à votre transgression; mais en êtes-vous moins réellement transgresseur? l'artifice seroit-il devenu pour vous un titre légitime? Ah! tout ce que je trouve ici de favorable à votre égard, c'est que vous ajoutez au crime de la transgression, le blâme de la mauvaise foi et de la surprise.

Ce n'est pas que l'Eglise soit tellement abusée, qu'elle ne découvre ces désordres. Elle voit avec douleur ces lâches Fidèles borner pres-

que toute leur soumission à son égard à la faire consentir elle-même au violement de ses préceptes ; et si, malgré ces lumières, elle paroît encore favoriser leurs injustes demandes, c'est pour ne pas révolter leur orgueil, c'est pour les tenir toujours unis à elle, du moins par les liens extérieurs du respect et de l'obéissance. Elle ne consent à voir ses lois inutiles, que de peur de les voir méprisées. C'est une mère compatissante, qui de deux maux souffre le moins dangereux. Mais malheur à vous qui l'obligez à ces égards injustes ! Il faut que le mal soit bien désespéré, lorsque l'on permet au malade le genre de vie qu'il souhaite. Souvenez-vous de ces Israélites charnels qui ne pouvant plus s'accommoder de la manne, obtinrent de Moïse, à force de murmures, des oiseaux du ciel. A peine eurent-ils touché à cette viande accordée à la dureté de leur cœur, qu'ils furent à l'instant frappés de mort, et que Dieu punit sur leurs personnes la sage condescendance de leur législateur : *Adhuc escæ eorum erant in ore ipsorum, et ira Dei ascendit super eos* (*Ps.* 77 ; 30, 31). Souvenez-vous-en, et n'oubliez jamais que l'Eglise déteste quelquefois plus les abus qu'elle tolère, que ceux mêmes qu'elle punit.

Mais je vais plus loin : je suppose que vos raisons sont légitimes ; et je dis que peut-être vous n'en êtes pas moins aux yeux de Dieu transgresseur de cette loi sainte, par la manière dont vous usez de l'indulgence de l'Eglise.

Et premièrement, au lieu que l'observance du jeûne couvroit le visage des Pharisiens d'une tristesse d'hypocrisie, l'impuissance où vous êtes de l'observer, produit-elle dans votre cœur cette tristesse de foi, ce sacrifice d'un cœur humilié mille fois plus agréable à Dieu que le sacrifice du corps, et l'abstinence des viandes défendues ? Gémissez-vous en secret de la foiblesse de votre chair, et de l'impossibilité où elle vous met, de satisfaire aux lois de l'Eglise ? Prenez-vous, comme Esther, Dieu à témoin de votre nécessité, et de la haine qu'a votre ame pour les viandes profanes et pour les repas des incirconcis ? *Tu scis necessitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium regis* (*Esth.* 14 ; 16, 17). Seigneur ! vous qui sondez les cœurs, vous voyez la douleur de mon ame ; vous savez que je déteste les viandes d'Assuérus : mais vous êtes témoin de la triste situation où je me trouve, et du désir qui presse mon cœur de pouvoir manger avec votre peuple les viandes permises par la loi sainte : *Tu scis necessitatem meam, quòd non placuerit mihi convivium regis.*

Sont-ce là vos sentimens ? entrez-vous dans les pieuses dispositions d'Urie ? Quoi ! faut-il que je mange et que je boive à loisir, tandis qu'Israël et Juda combattent sous des tentes ? *Israël et Juda habitant in papilionibus, et ego ingrediar domum meam, ut comedam et bibam* (*II. Reg.* 11 ; 11) ?

Pourquoi faut-il que je sois réduit à ménager une chair criminelle, tandis que toute l'Eglise combat sous la cendre et sous le cilice, et que tous mes frères sont entrés généreusement dans la

sainte carrière de la pénitence ? Pourquoi, Seigneur, n'aurois-je pas la force de satisfaire à votre justice, puisque j'ai encore la force de l'offenser ? Que n'avez-vous, Seigneur, donné un corps de fer à une ame aussi coupable que la mienne, afin que du moins je pusse trouver l'instrument de ma pénitence, où j'ai trouvé la source de tous mes crimes.

Ah ! si vous aviez de la foi, vous devriez être honteux devant Dieu d'une distinction si peu convenable à votre vie passée : vous regarderiez cette singularité comme une espèce d'anathème et de retranchement du corps des Fidèles ; comme une lèpre qui vous éloigne de la société et du commerce des Saints, des sacrifices et des expiations du Temple et de l'Autel ; remplaçant ainsi par la force et la ferveur de l'esprit la foiblesse de la chair.

Alors l'Eglise en useroit à votre égard comme autrefois Judas Machabée en usa envers ceux des Israélites que leur infirmité empêcha de combattre avec le reste du peuple, mais qui ne pouvoient se consoler de n'être pas en état d'aller exposer leur vie avec leurs frères. Il les associa à l'honneur de la victoire, et au partage du butin : *Debilibus et orphanis diviserunt spolia* (2. *Mach.* 8 ; 28). Mais vous êtes ravi d'avoir des raisons qui vous exemptent de la loi commune. Vous êtes transgresseur du précepte, dans la préparation du cœur ; et loin de partager avec ceux qui l'accomplissent, le mérite de l'observance, vous participez à l'iniquité des pécheurs déclarés qui le méprisent.

En second lieu, remplacez-vous par d'autres œuvres mortifiantes, le jeûne que vous ne sauriez observer ? Car, pour être dispensé de ce précepte, vous ne l'êtes pas pour cela de la pénitence. L'esprit de l'Eglise n'est pas de vous décharger de la croix ; elle ne le sauroit : c'est seulement de vous l'adoucir. Il faut que par quelque endroit le Carême soit pour vous un temps de rigueur et de souffrance. S. Paul dit que ceux qui ne discernent pas le pain Eucharistique des viandes communes, se rendent coupables du corps du Seigneur : et je vous dis, quels que puissent être vos maux, que si vous ne discernez pas dans votre manière de vie, le temps du Carême des temps ordinaires, vous êtes coupable de la loi du jeûne.

Or, priez-vous plus que dans un autre temps ? Etes-vous plus charitable envers les pauvres ? et, en les soulageant plus abondamment, dédommagez-vous J. C. en leur personne, des soulagemens que vous êtes obligé de vous accorder à vous-même ? Vous abstenez-vous de certains plaisirs légitimes peut-être en une autre saison ? Car désabusez-vous ; il faut user ici de compensation. Dans la loi, ceux qui ne pouvoient pas offrir le sacrifice d'un agneau, on leur demandoit l'offrande de deux colombes. Dieu veut être dédommagé par quelque endroit. Puisque vous ne pouvez pas affliger votre chair par le jeûne, il faut la punir par le retranchement de mille commodités dont elle peut se passer ; mortifier votre esprit par la retraite ; avoir pendant ce saint temps moins de commerce avec le

monde; vous renfermer un peu plus dans vos devoirs domestiques; fréquenter plus souvent nos temples, les Sacremens, les lieux de miséricordes. Voilà le jeûne, dit S. Chrysostôme, que l'Eglise demande de vous. Il ne faut pour cela ni force, ni santé; il ne faut que de la foi et de la crainte de Dieu. Mais c'est précisément ce qui vous manque. On ne veut rien souffrir, quelque grand pécheur que l'on soit. On se croit déchargé de tout, dès qu'on l'est de la loi du jeûne; et parce qu'on ne peut pas faire tout ce qu'on doit, on se croit dispensé de faire du moins ce que l'on peut.

Enfin, dans l'usage des viandes défendues, n'avez-vous égard qu'à la seule nécessité? Rejetez-vous celles qui ne sont destinées qu'à flatter le goût et la volupté? Vos repas se sentent-ils de la frugalité de ce temps de pénitence, et sont-ils marqués, par quelque endroit, du sceau de la mortification? Car vous comprenez bien que l'intention de l'Eglise, en vous permettant l'usage des mets défendus, est de soulager votre foiblesse, et non d'aider votre sensualité : vous comprenez bien qu'elle ne veut point aigrir, à la vérité, vos maux par une abstinence qui vous seroit nuisible; mais aussi qu'elle ne prétend pas nourrir votre intempérance, en vous permettant des assaisonnemens et des mets exquis dont vos maux peuvent se passer. Elle consent, à la bonne heure, que vous ne suiviez pas les Moïse sur la montagne pour jeûner quarante jours avec eux; mais elle n'entend pas aussi que, demeuré dans la plaine, vous imitiez les joies profanes, les excès et les festins des Israélites, et adoriez peut-être encore le veau d'or comme ce peuple infidèle.

Entrons donc, M. F., dans les véritables intentions de l'Eglise. Eh! pourriez-vous, tandis qu'elle gémit, qu'elle se couvre de ses vêtemens de deuil et de tristesse, que ses ministres pleurent entre le vestibule et l'autel, que vos frères ont pris les armes spirituelles de la pénitence pour combattre contre la chair et le sang, que tout annonce les mystères pénibles d'un Dieu souffrant; environnés de tout cet appareil de souffrances, pourriez-vous croupir tout seuls dans une indigne mollesse? Vous excusez si souvent vos désordres par l'exemple commun; ne pourroit-il pas ici à son tour vous animer à la vertu? Ah! si votre corps ne peut prendre aucune part au changement extérieur de l'Eglise, changez votre cœur, et convertissez-vous enfin au Seigneur. Si vous ne pouvez pas déchirer par le jeûne, ce vêtement de chair qui vous environne, déchirez dit, l'esprit de Dieu, vos ames par des larmes de douleur et de componction. Recueillez le fruit de l'abstinence, si votre foiblesse ne vous permet pas d'en accomplir la lettre. Surpassez vos frères dans les dispositions de l'esprit et du cœur, si vous ne pouvez pas les imiter dans les exercices du corps. Faites devant eux à la loi du jeûne, que vous n'observez pas, une espèce d'hommage et de réparation publique, par une attention plus chrétienne à tous vos autres devoirs. Réparez en quelque façon en présence des autres Fidèles, par des mœurs plus pures et plus exactes, cette sorte de scandale que vous êtes forcé de leur donner. En un mot

vivez plus saintement qu'eux, et vous jeûnerez plus utilement; et après être convenu de l'insuffisance des excuses dont on se sert pour se dispenser de cette loi, écoutez les abus où l'on tombe en l'observant.

SECONDE PARTIE.

Il n'est guère de précepte sur lequel on s'abuse plus universellement que sur le précepte du jeûne. Comme l'esprit de pénitence est presqu'éteint parmi les Fidèles, et que l'Eglise s'accommodant à notre foiblesse, a cru devoir mêler quelques adoucissemens à la rigueur de cette loi, on se persuade que tout ce qu'il y a encore d'amer et de pénible, n'est plus à la portée de ces derniers temps. On renvoie aux siècles de son innocence, toute la sévérité de sa discipline, et on ne lui laisse pour le relâchement de nos mœurs, que l'indulgence et la bénignité en partage.

Il importe donc, M. F., d'examiner ici quelles bornes l'Eglise prétend mettre encore aujourd'hui à sa condescendance, et de démêler les relâchemens qu'un usage corrompu a introduits, des adoucissemens ou qu'elle autorise, ou qu'elle tolère.

Or, il me semble que pour discerner les abus qui peuvent se glisser dans l'observance de ce précepte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est la fin de son institution; car tout ce qui s'éloignera de ce but, ou encore plus qui s'y trouvera opposé, détruira sans doute la loi qui n'étoit qu'un moyen pour y parvenir.

Qu'est-ce donc que se propose l'Eglise en imposant cette pénitence aux Fidèles? Elle se propose, 1° en affoiblissant la chair, d'affoiblir nos passions, d'expier nos fragilités passées, et de nous mettre plus en état d'en éviter de nouvelles; 2° en mortifiant le corps, de purifier l'ame, de la détacher des sens, de réveiller sa foi, et de l'élever au goût des biens éternels. Ce principe supposé comme incontestable, que de transgresseurs, M. F., de cette loi sainte!

La première fin de son institution est de mortifier la chair, et par-là, dit S. Chrysostôme, de servir et de préservatif à l'innocence et d'expiation aux crimes. Or, le jeûne, tel qu'un abus public l'a établi aujourd'hui dans le monde, ne sauroit plus être une voie pour arriver à cette fin.

Car je vous demande, s'il mortifioit encore le corps et les passions de la chair, ce devroit être ou par la longueur de l'abstinence, ou par la simplicité des viandes dont on use, ou par la frugalité qu'on observe dans les repas! Pardonnez-moi ce détail; il est ici indispensable, et je n'en abuserai pas.

Est-ce la longueur de l'abstinence? Mais s'il faut, pour recueillir le fruit et le mérite du jeûne, que le corps sèche et languisse dans l'attente de sa nourriture, afin que l'ame en expiant ses voluptés profanes, apprenne dans ce désir naturel, quelle doit être sa faim et sa soif de la justice éternelle, et de cet état heureux, où rassasiés

de la vérité, nous serons délivrés de toutes ces nécessités humiliantes; que de jeûnes inutiles et infructueux dans l'Eglise!

Hélas! les premiers Fidèles qui ne le rompoient qu'après le soleil couché; eux que mille exercices sains et laborieux avoient préparés à l'heure du repas; eux qui, la nuit même qui précédoit leur jeûne avoient souvent veillé dans nos temples, et chanté des hymnes et des cantiques sur les tombeaux des martyrs; ces pieux Fidèles auroient pu rapporter à la seule longueur de l'abstinence tout le mérite de leur jeûne, et seule alors elle pouvoit affoiblir la chair et les passions criminelles. Mais pour nous, M. F., ce n'est plus là qu'il faut chercher le mérite de nos jeûnes. Car outre que l'Eglise, en consentant que l'heure du repas fût avancée, a épargné cette rigueur aux Fidèles, que d'indignes adoucissemens n'ajoute-t-on pas à son indulgence? Il semble que toute notre attention se borne à faire ensorte qu'on puisse arriver à l'heure du repas sans s'être aperçu de la longueur et de la rigueur du jeûne.

Et delà (puisque vous nous obligez de le dire ici, et de mettre ces détails indécens à la place des grandes vérités de la religion), delà on prolonge les heures du sommeil pour abréger celles de l'abstinence: on craint de sentir un seul moment la rigueur du précepte; on étouffe dans la mollesse du repos, l'aiguillon de la faim dont le jeûne même de J. C. ne fut pas exempt; on nourrit dans l'oisiveté d'un lit, une chair que l'Eglise avoit prétendu exténuer et affliger par la pénitence; et loin de prendre la nourriture comme un soulagement nécessaire accordé enfin à la longueur de l'abstinence, on y porte un corps encore tout plein des fumées de la nuit, et on n'y trouve pas même le goût que le seul plaisir auroit souhaité pour se satisfaire.

Ah! c'est en ce temps saint, où il faudroit, avec un Roi pénitent prévenir le lever de l'aurore pour unir nos prières à celles de l'Eglise, pour prolonger le mérite de notre abstinence, pour offrir au Seigneur les prémices d'une journée que la pénitence doit sanctifier, pour mettre à profit tous les momens précieux de ce temps de grâce et de bénédiction, et enfin pour retrancher au corps une paresse si funeste jusques ici à notre innocence.

Delà encore l'usage de tant de boissons que la coutume autorise presque contre l'esprit de la loi. Vous nous demandez sans cesse si c'est être infidèle au précepte que d'en user (car c'est sur l'observation de cette loi, que les doutes et les questions ne finissent pas). Je pourrois vous répondre d'abord, que l'intention de l'Eglise dans l'établissement de la loi du jeûne, étant de mortifier les sens, et principalement celui du goût, tout ce que vous vous permettez hors des heures prescrites, qui tend à le flatter, donne une manière d'atteinte à la loi : je pourrois vous répondre encore, que tout ce qui adoucit la longueur de l'abstinence, en blesse l'obligation. Mais quand ces vérités seroient douteuses, et qu'il n'y auroit que du péril seriez-vous sages de vous y exposer? Ce qu'il y a de constant

c'est que ces adoucissemens sont nouveaux ; c'est que l'usage, quelque universel qu'il puisse être, ne justifie jamais un abus, et ne sauroit prescrire contre la loi.

Mais enfin, je veux que ces soulagemens, et tant d'autres autorisés dans le monde, soient innocens, ne faudroit-il pas honorer la pénitence du Carême en se les retranchant ? ne seroit-il pas juste que ce que vous donnez dans les autres temps au seul plaisir, vous vous en absteniez en celui-ci par un esprit de religion et de souffrance ? et comment réparerez-vous vos plaisirs illicites, qu'en vous abstenant, durant cette sainte carrière sur-tout, de ceux que vous vous croyez encore permis ? Ah ! nos jeûnes, M. F., sont déjà si fort adoucis par la tolérance de l'Eglise, que pour peu que vous alliez au-delà, vous ne sauriez manquer d'être prévaricateurs. Il semble qu'elle a poussé sa condescendance jusqu'à ces dernières bornes qui ne séparent que d'un point la transgression de l'observance, et qu'on ne sauroit les franchir tant soit peu, sans être coupable d'infraction.

Mais si le mérite de nos jeûnes ne peut plus se rapporter à la longueur de l'abstinence, il seroit inutile de le vouloir chercher dans la simplicité des viandes dont on use. En ce temps de souffrance, disoit autrefois S. Léon, où la vie devroit être simple et commune, où il faudroit nourrir les membres de J. C. de ce qu'on se retranche à soi-même, et que notre diminution, pour parler avec l'Apôtre devînt l'abondance et la richesse de nos frères, non-seulement il n'y a pas plus de simplicité dans les repas, mais il y entre plus de soins et d'artifice ; on y supplée par mille raffinemens à la simplicité des mets dont il faut user : le goût y est plus flatté, la sensualité plus réveillée, la chère plus exquise, les dépenses plus excessives : et non-seulement ce ne sont pas des repas sanctifiés par la pénitence, mais ils deviennent célèbres et renommés pour la volupté.

Je ne dis rien de la frugalité dont on use dans le seul repas que l'Eglise permet. C'est en ce temps sur-tout où l'on ne s'y prescrit point d'autres bornes que celles d'une avide sensualité, et où l'on se dispose à l'abstinence du soir en violant le matin la vertu même de tempérance, dont la loi de Dieu nous fait un précepte perpétuel ; de sorte que les collations deviennent plutôt un régime de santé, qu'un règlement de discipline.

Ainsi, l'abstinence du soir fait aujourd'hui tout le mérite de nos jeûnes ; c'est-à-dire que ce qui n'étoit d'abord qu'un relâchement de discipline, en est devenu la seule austérité ; c'est-à-dire, que ce que nos pères auroient regardé comme une infraction du précepte, nous le regardons comme le plus haut point de son observance.

Car vous le savez, M. F., ce soulagement ne fut accordé que bien tard au jeûne des Fidèles. On s'en est passé pendant plus de mille ans. Un seul repas pris le soir avec action de graces, terminoit le jeûne de toute la journée. Et encore quel repas ! Lisez l'histoire

des premières mœurs des Fidèles : des herbes et des légumes ; un repas de larmes et de pénitence ; tout y respiroit la mortification de J. C. Les entretiens de piété, les lectures des livres saints, les exhortations au martyre en faisoient le principal assaisonnement : et l'on y mangeoit plutôt pour prolonger ses souffrances et satisfaire à la nécessité, que pour flatter la cupidité.

Le seul refroidissement de la charité obligea depuis l'Eglise de se relâcher en ce point de la rigueur de sa discipline. Dans la décadence des mœurs du Christianisme, elle en usa, pour ainsi dire, comme on en use dans la déroute des familles : elle composa avec notre foiblesse : elle retint du débris ce qu'elle put, et nous quitta à regret de tout le reste.

Mais au lieu que ce sont là de ces graces honteuses, dont il ne faudroit user qu'en gémissant : soupirer après les prémices de l'esprit et l'âge florissant de l'Eglise, et nous confondre qu'avec bien moins d'innocence que nos pères, nous ayons besoin de plus d'indulgence qu'eux ; jusqu'où n'a-t-on pas poussé cet adoucissement obtenu de l'Eglise, et qui d'abord n'étoit presque pas sensible? Tout y est servi. Si l'on use de quelque distinction dans le choix des viandes, on se dédommage sur la quantité; et nos collations sont aujourd'hui plus abondantes et chargées de plus de mets, que n'étoit autrefois le seul repas que l'Eglise permettoit aux Fidèles.

Donc, M. F., encore aujourd'hui ce que l'Eglise vous permet le soir, est une grace accordée à la pure nécessité. Les précautions n'y sauroient être trop rigoureuses. C'est cette eau du Jourdain, dont il ne faut goûter qu'en passant et sans s'arrêter : c'est ce miel de Jonathas, auquel, en ne faisant même que toucher, on court risque d'être prévaricateur et digne de mort. Mais qui s'en tient à ces bornes sacrées ? Hélas ! il n'est plus que quelques ames retirées, des Solitaires pénitens, des Vierges pures et ferventes, accoutumées, ô mon Dieu, à porter votre joug depuis l'enfance, qui n'ajoutent rien aux adoucissemens de l'Eglise, qui usent de son indulgence sans en abuser ! Il semble que ce reste de sévérité ne soit plus que pour elles; tandis que des ames criminelles et mondaines, après une vie entière d'excès et de plaisirs, adoucissent, retranchent tout ce qui se trouve encore de pénible à votre loi, entrent en contestation avec nous, et nous obligent à dégrader votre parole sainte, à des détails rampans si peu convenables à la dignité de notre ministère.

Voilà nos jeûnes, M. F., voilà ce que la révolution de toute l'année offre à Dieu de plus pénible dans nos mœurs. Voilà les restes méconnoissables de cette tradition vénérable de pénitence que nous tenons de nos pères. Voilà ces jeûnes si fameux autrefois parmi les Chrétiens, et consacrés par les exemples mémorables d'un Moïse, d'un Elie, et de J. C. même. Voilà à quoi se réduisent ces saintes austérités, si excessives alors qu'elles faisoient passer les Chrétiens pour des insensés dans l'esprit des infidèles, et qu'elles étoient tournées en dérision sur leurs théâtres impurs, et dans leurs satires profanes.

Voilà enfin ce que ces anciennes rigueurs, si chères à l'Eglise, si utiles à ses enfans, si redoutables aux tyrans, sont devenues entre nos mains.

Encore comment se dispose-t-on à ces restes défectueux de pénitence? par des excès et des réjouissances profanes : et l'effet le plus marqué que produit l'approche de la loi qui doit nous purifier, c'est un redoublement de débauche, de souillure et d'ignominie.

Souvenez-vous donc, M. F. (pour achever de vous instruire sur tout ce que je m'étois proposé), que l'intention de l'Eglise est que la pénitence de ce saint temps soit comme une expiation des plaisirs et des crimes de toute l'année. Ce n'est pas que toute la vie nedût être une pénitence continuelle pour le pécheur; mais l'Eglise qui voit en gémissant que les véritables pénitens sont rares, a institué ces jours de salut pour empêcher du moins que l'esprit de pénitence ne s'éteigne tout-à-fait parmi les Fidèles. Regardez donc ce temps comme une légère compensation qu'elle exige de vous. Du moins, que ce que vous y souffrez, puisse remplacer devant Dieu ce que vous manquez de souffrir pendant le cours de l'année : que ces quarante jours purifient tous les autres. Votre vie dans un autre temps est toute plongée dans les sens, dans l'oisiveté et dans la mollesse : vous n'y souffrez rien. Ce n'est pas ainsi qu'on se sauve, quand on est pécheur; vous le savez : voici de quoi réparer votre négligence. Soumettez-vous donc avec joie à une loi si douce. Ne murmurez pas sous la pesanteur d'un joug si léger : n'en exagérez pas les incommodités : n'achevez pas d'affliger l'Eglise, en vous plaignant de son relâchement et de son indulgence même comme d'une rigueur. Confondez-vous plutôt, qu'après des excès et des plaisirs qu'une vie entière de souffrances ne suffiroit pas pour expier, on vous demande si peu; et que la ferveur et la gaieté, pour ainsi dire, de ce sacrifice de pénitence, en remplace l'insuffisance aux yeux de Dieu.

Souvenez-vous encore, que puisque vous allez satisfaire à sa justice durant cette sainte carrière pour vos infidélités passées, vous ne devez pas en ajouter de nouvelles; détruire d'une main ce que vous édifieriez de l'autre; apaiser votre juge, et l'irriter en même-temps. Vous vous abstiendriez des viandes que Dieu a toutes créées, qui sont bonnes en elles-mêmes, et dont l'usage est permis dans un autre temps; et vous ne vous abstiendriez pas du crime, qui dans toute sorte de temps est défendu par la loi de Dieu? Eh! que serviroient vos jeûnes et vos abstinences, si vous ne les accompagniez pas de la pureté de conscience, qui seule en fait le mérite devant celui qui ne regarde que le cœur? Vous souffririez, et Dieu détesteroit vos souffrances : vous jeûneriez, dit le Prophète, et il rejetteroit vos jeûnes. Et croyez-vous que jeûner, soit simplement s'abstenir des viandes défendues? ce seroit le jeûne des Juifs, qui ne s'arrêtoient qu'à la lettre qui tue, qu'à la chair qui ne sert de rien. Le jeûne des Chrétiens, c'est sur-tout l'éloignement du vice, et la victoire des passions. Si vous n'êtes ni plus chastes, ni plus charitables,

ni plus patiens, ni plus humbles, vous ne jeûnez pas, ou du moins vous jeûnez en vain. La loi de l'abstinence est un moyen de conversion : si vous ne vous convertissez pas, vous ne l'accomplissez pas, c'est-à-dire, vous l'accomplissez sans fruit.

Souvenez-vous en troisième lieu, que puisque vous allez satisfaire à la justice de Dieu, non-seulement les crimes vous sont interdits, mais encore les plaisirs qui dans un autre temps seroient peut-être innocens. Vous devez vous regarder comme des pénitens publics qui vont désarmer la colère du Seigneur, et entrer dans les exercices laborieux d'une discipline sainte. Les larmes, le silence, la retraite, la prière, voilà quelles doivent être vos occupations durant le cours de la pénitence que l'Eglise vous impose. Les jeux, les spectacles, les assemblées de plaisir, tout vous est interdit par la suite de cet engagement. Vous renoncez à votre qualité de pénitent, si vous y allez participer ; vous abandonnez l'entreprise ; vous interrompez votre carrière. Tout ce qui ne convient pas à la pénitence, ne vous convient plus, et vous violez la loi du Carême, pour ainsi dire, toutes les fois que vous mêlez les plaisirs du monde à la sainte tristesse de son abstinence.

Souvenez-vous enfin que l'Eglise, durant ces jours de pénitence, prétend vous préparer à la grace de la résurrection, à la participation de l'Agneau, à la Pâque des Chrétiens. Commencez donc de bonne heure à déraciner vos vicieuses inclinations, à rompre vos habitudes. Commencez à vous abstenir des crimes que vous viendrez pleurer aux pieds des ministres sur la fin de cette sainte carrière. N'attendez pas que nous touchions aux jours solennels, pour vous disposer à recevoir le sacrement adorable. Ne portez pas aux mystères saints de la résurrection, des crimes tout nouveaux, et des passions, pour ainsi dire, encore toutes vives. N'obligez pas alors les juges de votre conscience, ou à vous accorder des graces dangereuses, ou à vous éloigner de l'autel, tandis que tous vos frères y participeront. Prenez-vous-y de bonne heure. Essayez, en cessant vos désordres, si vous serez en état de tenir la parole que vous donnerez alors au Prêtre : si vous pourrez vous vaincre sur ce commerce, sur cette haine, sur cette passion qui domine dans vos mœurs. Ne vous exposez pas au sacrilége et au parjure. Mettez-vous en état de pouvoir nous alléguer le passé, pour justifier vos promesses sur l'avenir. Ce n'est pas trop de quarante jours de préparation et de pénitence pour se disposer à une communion sainte, quand on est un pécheur aussi invétéré que vous l'êtes ; un pécheur qui jusqu'ici n'a peut-être fait aucune démarche sérieuse de salut.

Et au fond, que vous reste-t-il, dites-moi, de tous vos excès passés, qu'une secrète confusion? *Quem ergo fructum habuistis tunc in illis, in quibus nunc erubescitis* (*Rom.* 6 ; 21) ? Les joies de ces jours insensés qui viennent de finir, se sont évanouies ; qu'en avez-vous rapporté, qu'une lassitude de plaisir, des remords éternels, des chagrins, peut-être de jalousie, de perte, de préférence ; que sais-

je, peut-être encore un corps ruiné et incapable de pénitence, pour l'avoir trop été de dissolution et d'excès? Ah! les plaisirs se ressemblent tous. Ceux que vous goûterez à l'avenir, ne vous rendront pas plus heureux. Ils suspendront pour un moment votre ennui et la tristesse secrète de votre cœur; mais ils ne la guériront pas. Ils irriteront vos désirs, ils ne les fixeront pas. Mesurez sur le passé la félicité que vous pouvez vous promettre dans le crime. Vous avez essayé jusqu'ici d'être heureux en oubliant Dieu; y avez-vous réussi? Vous avez poussé les excès et les passions aussi loin que vous avez pu; votre bonheur a-t-il été aussi loin que vos crimes? et en faisant tous les jours de nouveaux progrès dans les voies de la perdition, en avez-vous fait dans la vie heureuse et tranquille? N'avez-vous pas senti vos inquiétudes croître avec vos plaisirs, vos jours devenir plus tristes à mesure qu'ils sont devenus plus criminels? et qu'avez-vous fait, en vous livrant tous les jours à des passions nouvelles, que vous former tous les jours de nouvelles chaînes, et vous préparer de nouveaux ennuis? Que l'expérience du passé du moins vous détrompe; et revenez enfin au Seigneur par le vide et le dégoût de l'iniquité, si vous ne pouvez encore revenir à lui par le goût de la justice.

Grand Dieu! je n'ai jamais goûté un plaisir véritable loin de vous. Je le confesse aujourd'hui en votre présence, et je rends cette gloire à votre grace. Ne rejetez pas ces foibles commencemens de mon repentir. Je ne reviens à vous, il est vrai, que parce que le monde ne peut me satisfaire. L'ennui du crime me rappelle à votre loi sainte, plutôt que le désir de la vertu; et si les plaisirs injustes pouvoient toujours avoir pour moi de nouveaux charmes, ah! sans doute, Seigneur, je ne penserois jamais à vous offrir un cœur qu'ils occuperoient tout entier. Mais n'est-ce pas votre grace elle-même, qui répand sur les joies du monde les amertumes que j'y trouve? combien est-il de pécheurs qui ne s'en dégoûtent jamais; en qui l'ivresse dure toujours; et qui, ensevelis jusqu'à la fin dans une paix profonde, n'ouvrent enfin les yeux que lorsqu'il n'est plus temps, et que frappés de mort, et déjà jugés, ils sont sur le point d'aller paroître devant votre tribunal redoutable?

Conduisez donc, ô mon Dieu, ces premières agitations que vous opérez dans mon cœur, jusqu'à ce trouble heureux qui opère une véritable pénitence; et ajoutez au dégoût des plaisirs, que vous me laissez, le goût de la justice et de la vertu, qui achève de triompher d'un cœur corrompu, et de faire d'un vase de colère et d'ignominie, un vase d'honneur et de miséricorde. *Ainsi soit-il.*

SECOND SERMON

POUR LE MERCREDI DES CENDRES.

MOTIFS DE CONVERSION.

Ecce nunc tempus acceptabile, ecce nunc dies salutis.

Voici maintenant le temps favorable, voici maintenant le jour de salut. 2. Cor. 6; 2.

Dieu dont les miséricordes semblent devenir plus abondantes à mesure que nos crimes augmentent, redouble, pour ainsi dire, en ce temps saint, ses soins et ses empressemens, pour nous rappeler à la pénitence.

Lorsqu'autrefois son peuple s'étoit égaré des voies de ses commandemens, il leur suscitoit des Prophètes qui leur annonçoient les calamités dont leurs fautes alloient être suivies; et qui, par la terreur de ces images, s'efforçoient d'arrêter le cours des iniquités publiques.

Alors Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice; ses prêtres pleuroient entre le vestibule et l'autel; les vieillards rassemblés dans le Temple, ranimoient leur voix languissante pour invoquer les miséricordes du Dieu de leurs pères; la nouvelle épouse négligeoit les ornemens de sa jeunesse et de ses jours de joie; les vierges désolées faisoient retentir les places publiques de leurs gémissemens : et le Seigneur, touché de leurs larmes et de leur repentir, laissoit tomber de ses mains la foudre destinée à punir cette ville infidèle.

Notre ministère en ces jours de salut est encore le même, M. F. Comme toute chair a corrompu sa voie, et que la foi et la crainte du Seigneur paroissent effacées du cœur de presque tous les hommes, il nous envoie aujourd'hui, comme autrefois il envoyoit ses Prophètes, vous annoncer, non des calamités futures, mais vous mettre devant les yeux les fléaux publics dont il nous frappe, et la juste punition de vos crimes. Ce n'est pas par des menaces, qu'il veut vous rappeler à lui; c'est par des châtimens réels qu'il déploie depuis long-temps sur nos têtes. Ce n'est pas un Dieu irrité qui nous envoie, et prêt à faire pleuvoir sur vos crimes le feu de son indignation et de sa colère; c'est un Dieu touché de vos malheurs, et qui,

après vous avoir donné tant de marques terribles de sa vengeance, vous ouvre le sein de ses miséricordes éternelles.

Voici donc le temps de salut et de propitiation, M. F. Voilà ce que nous venons vous annoncer de la part de celui qui nous envoie. Revenez de vos iniquités anciennes; faites cesser des désordres qui ont été jusqu'ici la source des calamités qui vous affligent. Les jours de rémission et de miséricorde sont arrivés. Tous les trésors du ciel vont se répandre sur la terre. La voix du sang de J. C. crie pour vous. Sa croix va devenir le remède et l'expiation de vos crimes. Que de motifs de pénitence et de salut!

1° Plus de facilités du côté de vos passions, lesquelles affoiblies et rebutées par les excès et les dégoûts inséparables du crime, vous ont fait sentir mille fois, qu'il n'y a de bonheur véritable à espérer pour vous ici-bas, que dans la justice et dans l'innocence. Premier motif.

2° Moins d'obstacles du côté de la pénitence, facilitée par la loi de mortification que l'Église impose à tous les Fidèles. Second motif.

3° Les graces plus abondantes du côté de Dieu, et plus vives par l'exemple et les mérites de J. C. dont on va vous rappeler le souvenir et les mystères. Troisième motif.

4° Plus de secours du côté de l'Eglise, dont les larmes et les prières plus longues, plus ferventes, et plus particulièrement destinées en ce saint temps à la conversion des pécheurs, vont solliciter en votre faveur les richesses de la miséricorde divine. Quatrième motif.

Enfin, plus de raisons tirées des calamités publiques (1) qui nous affligent, et qui nous faisant sentir la main de Dieu appesantie sur nous, nous avertissent en même temps de l'apaiser, en finissant les crimes qui nous ont attiré sa colère. Dernier motif.

Recueillons tous ces motifs de pénitence; c'est tout ce que je me propose dans cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIER MOTIF.

Convertissez-vous à moi de tout votre cœur, nous dit aujourd'hui le Seigneur par la voix de l'Eglise (*Joël.* 2; 12, 13), dans les jeûnes, dans les larmes et dans les prières : déchirez vos cœurs, et non vos vêtemens; et convertissez-vous au Seigneur votre Dieu, parce qu'il est bon et compatissant, qu'il est patient et riche en miséricorde, et qu'il ne demande qu'à se repentir des maux dont il avoit résolu de punir vos infidélités.

---

(1) Ce discours fut prononcé les dernières années du règne de Louis XIV, après les batailles d'Hochstet, de Ramillies et de Turin, et la prise de Lille et de Douai par les ennemis.

Et voilà, mon cher Auditeur, ce que je viens vous répéter ici de la part de l'Eglise. Sanctifiez les jours de miséricorde où nous allons entrer : n'endurcissez point désormais vos cœurs, et ne rendez pas inutiles toutes les graces que la bonté de Dieu vous prépare : ne laissez pas encore échapper tant d'occasions de salut qui vont s'offrir à vous en ce saint temps; et faites enfin cette grande démarche d'un changement de vie que Dieu demande de vous, que vous vous promettez depuis si long-temps à vous-même, et que la multitude et l'énormité de vos crimes passés vous rendent si indispensable et si décisive. Premier motif.

Rappelez toute la suite de votre vie; et par cet enchainement affreux de crimes qui l'ont toute souillée, et où vous vivez encore actuellement, jugez quelle est devant Dieu votre situation, et la triste destinée de votre ame. Faudroit-il un autre motif pour vous déterminer à un changement et à une nouvelle vie? Comment avez-vous vécu jusqu'ici? A quoi vos jours, vos années se sont elles écoulées? Quel usage avez-vous fait, depuis que vous êtes sorti des mains de Dieu, de votre raison, de votre corps, de votre cœur, et de tout ce qui est en vous destiné à glorifier l'Ouvrier éternel qui vous l'avoit donné? Quel usage de votre jeunesse, de vos talens, de vos lumières, de votre temps qui devoit être le prix de votre éternité? Quel usage de vos biens, de vos places, de vos dignités, de votre nom où vous deviez trouver les secours et les ressources de votre sanctification éternelle? Quel usage de vos afflictions, de vos pertes, de vos maladies, de vos disgraces, qui dans les desseins de Dieu devoient être pour vous des leçons de salut et des motifs de pénitence? Quel usage enfin de tous les mystères, de toutes les solennités, de toutes les instructions, et de tous les autres secours que la religion vous a offert, et où tant de Justes ont trouvé les soutiens de leur foi, les consolations de leur piété, et les facilités d'une vie sainte et fidèle? Rassemblez tous vos jours passés jusqu'ici : quel vide! quels abîmes! quel cours non interrompu d'excès, d'impiétés, de dissolution! Et s'il y a eu quelques intervalles de foi, quelques lueurs et quelques mouvemens de grace, quelques retours vers Dieu, ce sont des retours qui n'ont point eu de suite, et qui ont ajouté à tous vos autres crimes celui des graces méprisées.

Qu'attendez-vous donc, mon cher Auditeur, pour revenir à votre Dieu? Vos jours s'écoulent, les années s'évanouissent, les plaisirs s'usent, la jeunesse vous échappe, la vie s'enfuit. Vos amis, vos proches, les compagnons de vos débauches et de vos excès ont presque tous disparu. Vous avez vu tomber à vos côtés vos égaux, vos concurrens, vos envieux, vos protecteurs, vos sujets, vos maîtres. Que sais-je même, si les circonstances de leur mort inopinée, terrible aux yeux de la foi, n'a pas dû vous faire sentir encore plus vivement le frivole de tout ce qui passe, et le malheur d'une vie licencieuse et déréglée! Vous touchez vous-même au terme fatal. Tout ce qui est écoulé de vos jours, n'est que comme un point qui disparoît et qui

vous échappe. Tout ce qui vous reste, va disparoître en un clin d'œil. Mettez donc à profit ce moment pour pleurer les égaremens d'une vie toute profane. Vous y êtes encore à temps; mais il est temps de commencer. Le long usage du monde et des plaisirs ne vous permet plus de vous abuser sur le faux bonheur qu'on se promet dans le crime. Vous avez essayé de tout, et tout vous a lassé, et tout ce que vous avez tenté pour vous rendre heureux, n'a fait qu'aigrir vos maux et augmenter vos inquiétudes. Dieu vous rappelle à lui par les dégoûts qu'il répand sur le crime, par le vide que vous trouvez dans le monde et dans les plaisirs, par le frivole et le faux de toutes les choses humaines. Quel prétexte auriez vous donc de différer encore? Votre vie n'a-t-elle pas été assez criminelle, pour interrompre enfin une si affreuse carrière, et en venir à un changement? Vous attendez-vous que vos chaînes tombent d'elles-mêmes, et à un repentir qui ne vous coûte rien? Croyez-vous qu'un seul sentiment de frayeur au lit de la mort expiera tous les crimes de votre vie? Avez-vous renoncé à l'espérance de votre salut, comme ces impies qui n'ont point de Dieu? Quand vous n'auriez eu le malheur que de tomber une seule fois, la vie ne seroit pas assez longue pour pleurer votre chute : et toute votre vie n'a été jusqu'ici qu'un crime continuel, et vous balancerez encore à consacrer à Dieu les restes d'une vie que le monde et les passions ont toute occupée! Demain on va vous redemander votre ame : et ce court intervalle qui vous reste, vous le disputez encore à Dieu; et vous voulez encore en retrancher des momens pour combler la mesure, et vous rendre votre Juge plus irréconciliable! Et n'êtes-vous pas trop heureux que le Seigneur, toujours bon et miséricordieux, veuille bien accepter les restes languissans de vos passions et de votre vie; qu'il vous tende encore la main pour vous essuyer au sortir d'un si long et si triste naufrage; qu'il vous accueille encore usé par le monde et par les plaisirs, inhabile désormais aux passions, peu propre à son service, et que le rebut du monde et du dérèglement puisse encore devenir l'objet de ses miséricordes éternelles?

Grand Dieu! qui peut me retenir encore en effet dans les voies du crime où je marche depuis tant d'années? Détrompé du monde, où rien n'a jamais répondu à mes désirs et à mes vaines espérances; lassé des passions, dont les voies ont toujours été pour moi semées d'épines et d'amertume; dégoûté des plaisirs, que la bienséance elle-même commence à m'interdire; peu touché de tout ce qui fait l'empressement des autres pécheurs; portant par-tout un cœur malade et inquiet, et ne trouvant rien qui le fixe et qui le calme; cherchant à m'étourdir sur les horreurs de ma vie, et ne pouvant y réussir; fuyant tout ce qui peut réveiller les terreurs de la conscience, et les portant par-tout avec moi; éloignant toutes les pensées de l'éternité, et ne pouvant la perdre de vue; faisant des efforts impies pour vous oublier, ô mon Dieu, et vous retrouvant par-tout sur mes pas : que prétends-je, en vous fuyant encore? Ne vous las-

serez-vous pas de courir après moi? Suis-je encore une de ces brebis qui méritent vos empressemens et vos recherches?

Grand Dieu! finissez mes peines en guérissant mes plaies. Fixez mes irrésolutions : soulagez mon cœur, en le délivrant de ses crimes. Rompez des chaînes que je déteste, et auxquelles je n'ai pas la force d'oser toucher. Laissez-vous fléchir à mes vœux, et ne regardez pas mes œuvres. Ecoutez mes désirs, et fermez les yeux à mes foiblesses. Terminez le combat que je sens en moi. Rendez-vous le maître de mon ame. Devenez le plus fort dans mon cœur. Ce n'est plus moi qui vous résiste, ô mon Dieu; c'est la foiblesse, c'est l'ascendant de la corruption, c'est le long usage du crime. Prenez-moi donc pour votre partage. Arrachez-moi au monde et aux créatures, pour lesquelles vous ne m'avez pas fait; et détruisez en moi cet homme de péché que je hais, et qui est devenu plus fort que moi-même.

Mais si la multitude de vos crimes, mon cher Auditeur, et les désirs que Dieu vous inspire depuis long-temps de sortir de ce déplorable état, doivent vous déterminer enfin à faire cette grande démarche, le temps de pénitence où nous sommes entrés, les mystères saints qui nous attendent, ne vous laissent plus de prétexte de la différer.

SECOND MOTIF.

Oui, mon cher Auditeur, que serviront vos jeûnes, si vous ne vous convertissez pas au Seigneur? Quel fruit vous reviendra-t-il de vos abstinences, de nos instructions, et de tous les exercices laborieux de cette sainte carrière, si vous ne sortez pas de l'abîme où vous vivez, et si une vie toute criminelle met toujours un chaos entre vous et la grace? Vous porterez avec les Justes le joug de la loi, et vous n'en partagerez pas avec eux les consolations et les graces. Ce que le Seigneur demande principalement de vous, vous le savez, c'est le changement du cœur, c'est un renouvellement de vie, c'est la fin et la cessation de vos crimes.

Ce n'est pas que vous deviez ajouter au crime de votre impénitence, celui de la transgression de la loi du jeûne; et que, sous prétexte que l'observance de la lettre ne sert de rien au pécheur obstiné dans le crime, il vous paroisse inutile de vous soumettre à cette rigueur. C'est la disposition de l'impie qui n'espère plus rien de la miséricorde de Dieu, et qui ne trouvant plus de ressource dans la religion, dont ses impiétés semblent lui fermer tous les secours, en cherche une dans le désespoir, et dans le mépris affreux de son salut. Mais vous, mon cher Auditeur, que Dieu rappelle encore à la vérité et à la justice; vous à qui il fait encore entendre dans le fond de l'abîme où vous croupissez, la voix de sa miséricorde; vous à qui il tend encore à tous momens la main pour vous aider à sortir du tombeau comme un autre Lazare; vous à qui il a marqué peut-être ce temps de pénitence comme le moment de votre salut, et le

terme heureux de vos malheurs et de vos crimes, entrez avec vos frères dans cette sainte carrière de pénitence; demandez à Dieu que vous n'y couriez pas en vain. Offrez lui ce léger sacrifice, pour obtenir celui de vos passions. Commencez par la lettre, afin que l'esprit qui vivifie, vous soit donné : soumettez-vous à Dieu, en vous soumettant à la loi de l'Eglise, et il vous soumettra les cupidités injustes qui vous dominent : plus la loi vous sera pénible, plus vous devez faire en sorte que cette peine ne soit pas infructueuse et sans mérite pour vous. C'est toujours un commencement de salut, que d'accomplir le précepte; c'est s'unir avec les Justes; c'est craindre de désobéir à Dieu; c'est respecter ses lois saintes; c'est rendre hommage à la religion; c'est ne pas mettre un nouvel obstacle aux graces que Dieu nous prépare en ces jours de propitiation : en un mot, le pécheur qui observe la loi, peut du moins espérer toujours; celui qui la méprise, est déjà condamné.

Et cependant, où sont ceux qui observent cette loi sainte? Que de prétextes frivoles et peu sérieux pour s'en dispenser! Oui, M. F., que n'opposez-vous pas pour vous mettre à couvert de ce devoir? Des infirmités chimériques : mais, hélas! les opposez-vous au monde, aux passions, aux plaisirs mille fois plus laborieux et plus nuisibles que cette loi de pénitence? Une santé foible et usée : mais quel usage en faites-vous pour le crime, pour l'ambition, pour des affaires terrestres, mille fois plus dures à porter que le joug de J. C.? Quelque légère incommodité déjà éprouvée dans la pratique de l'abstinence : hélas! mais n'en éprouvez-vous pas tous les jours de plus grandes dans les excès de la table et du jeu, dans le dérangement d'une vie toute profane? vous en abstenez-vous pour cela? Où est ici la bonne foi, et cette équité dont vous faites tant d'ostentation dans vos démarches envers les hommes? N'êtes-vous donc faux et injuste qu'envers Dieu? Qu'avez-vous donc à opposer encore? un long usage de transgression, une habitude de violer la loi sainte, qui vous la rend désormais impraticable. Eh quoi! seriez-vous dispensé du précepte, pour ne l'avoir jamais observé jusqu'ici? L'ancienneté de l'infraction vous rendroit-elle moins coupable? Nous allégueriez-vous la durée du crime comme une excuse? Et ce qui devroit vous alarmer, deviendroit donc précisément ce qui vous calme? C'est à nous à vous opposer cette longue et criminelle habitude de transgression; et à nous en servir de motif pour vous couvrir de confusion; et non pas à vous, à nous l'alléguer comme une raison qui vous justifie. Que de pécheurs voluptueux et invétérés deviendroient innocens, si le long usage de la volupté tout seul les dispensoit devant Dieu d'être chastes! Qu'on est à plaindre, M. F., de s'aveugler dans l'affaire de l'éternité, sur des raisons puériles qu'on auroit honte d'avancer devant des hommes sérieux dans des affaires de néant!

Je sais qu'on nous dit tous les jours que ce n'est pas ici un point fort essentiel; que la grande affaire est de bien vivre; mais qu'au

fond, user d'une viande plutôt que d'une autre, n'a jamais paru un crime fort sérieux, et sur quoi il faille tant sonner l'alarme, et troubler les consciences des Fidèles. C'est-à-dire, ô mon Dieu, que la dernière ressource du pécheur pour se calmer, est d'avilir dans son esprit la majesté de vos préceptes : comme si vous n'étiez pas également grand lorsque vous défendez à Caïn de répandre le sang innocent; ou lorsque vous ordonnez au premier homme de ne pas goûter d'un fruit où vous vouliez que sa soumission et son obéissance rendissent hommage à votre gloire, et témoignassent que l'usage des créatures est un don de votre souveraineté et de votre clémence !

Oui, M. F., ce n'est pas assez pour le monde de violer la loi sainte du jeûne et de l'abstinence; on l'avilit, on la traite de minutie, on la regarde comme une dévotion populaire. C'est presque un air de force et de raison, de la violer sans scrupule. Et c'est ainsi qu'on dégrade la tradition la plus vénérable de l'Eglise, la pratique la plus ancienne et la plus universelle qui nous soit venue de nos pères. C'est ainsi que l'institution respectable du jeûne, établie par les Apôtres, consacrée par l'usage de tous les siècles, honorée par l'exemple des Prophètes et de J. C. même, n'est plus dans les discours du monde qu'une pratique populaire de dévotion, sur laquelle il y a de la petitesse et de l'excès à vouloir être si rigoureux et si sévère.

M. F., le saint vieillard Eléazar étoit donc un esprit foible, lorsqu'il aima mieux perdre la vie que de souiller son ame par l'usage des viandes profanes et défendues par la loi? Le supplice de la mère et des sept enfans, dans les Machabées, n'est donc qu'une histoire risible; puisque les tourmens les plus affreux ne purent les déterminer à se permettre des mets que Moïse avoit interdits au peuple de Dieu? Les trois jeunes Hébreux, dans la Cour du roi de Babylone, n'avoient donc que des frayeurs puériles, lorsqu'ils préféroient la sainte simplicité des viandes prescrites, à la faveur d'un monarque superbe? et les livres saints, qui ont consacré par des éloges la foi et le courage de tous ces anciens Justes, n'ont donc fait que rehausser par des louanges magnifiques, un scrupule vain et puéril? Eh! qui êtes-vous donc pour trouver de la petitesse où les Saints ont trouvé tant de force et de grandeur? Avoient-ils de la majesté de la religion, des idées moins nobles et moins sublimes que vous? Etoient-ils moins instruits de la loi et de la dignité de ses préceptes, dont l'intelligence n'est donnée qu'à ceux qui les aiment et qui les observent? Etoient-ce des esprits foibles, eux qui ont eu la force de vaincre le monde, et qui ont été plus sages que toute la sagesse du siècle? Dans quels excès ne tombe-t-on pas pour s'étourdir sur l'infraction de cette loi sainte? On devient impie pour être plus tranquillement transgresseur.

Aussi il n'en reste presque plus de vestiges dans le monde. Ce temps sacré n'est presque plus distingué des autres temps de l'année,

que par les instructions plus fréquentes que nous faisons aux Fidèles. Le deuil n'est plus que dans nos temples, où les ministres pleurent encore entre le vestibule et l'autel. La pénitence de ces jours saints ne subsiste plus que dans le langage de l'Eglise. Au dehors les plaisirs, les jeux, les passions, les spectacles, les excès mêmes de la bonne chère vont toujours même train. Allez dans les îles éloignées dit l'esprit de Dieu, voyez ce peuple infidèle ennemi de J. C., et qui possède les lieux sacrés où s'accomplirent autrefois tous ces mystères; entrez dans ces villes profanes aux temps destinés à la célébration de leurs jeûnes; quel recueillement! quelle abstinence! quelles purifications! quelles prières! quelle sévérité d'observance! quelles peines imposées par la loi de leur faux prophète, devenue leur loi publique contre les transgresseurs, s'il s'en trouvoit un seul! Tout y annonce au dehors leurs jours de jeûne et d'abstinence: et au milieu de nos villes, nous qui nous vantons d'être le peuple choisi, nous qui nous regardons comme la nation sainte, tout en efface jusqu'aux traces les plus légères; et le seul spectacle qui rappelle l'établissement de la loi, c'est le grand nombre de ceux qui la violent. Trouvez-moi en effet une seule famille où le carême s'observe universellement! Cherchez une table dans le monde, qui ne soit pas chargée de mets défendus, et où il ne se rencontre quelque infracteur du précepte! Et ce n'est pas assez de le violer: loin de cacher sa honte et sa transgression dans l'enceinte de sa famille, on le viole avec éclat; on attire chez soi des complices de sa désobéissance; on les autorise par son exemple; on les force souvent par ses persuasions; et comme si ce n'étoit pas assez du crime de l'infraction, on y ajoute celui du scandale.

Venez nous dire après cela, que ce n'est pas ici un point fort essentiel. Vous ne comptez donc pour rien de changer les mœurs publiques, de vous révolter contre l'Eglise, de vous séparer, comme un anathème de tout le corps des Justes, de ne faire aucun usage des secours que la religion vous offre; d'être à vos frères une occasion de chute et de scandale; et en un mot, de contribuer autant qu'il est en vous au relâchement des mœurs, et à l'extinction de la foi et de la piété parmi les Fidèles! Voilà, mon cher Auditeur, des motifs bien pressans pour vous déterminer à un changement de vie. Ajoutons-y encore la croix et l'exemple de J. C., que l'Eglise nous met devant les yeux en ces jours de salut.

TROISIÈME MOTIF.

Ce grand spectacle pourroit-il vous devenir inutile? Le prix de son sang qui a effacé les péchés du monde, et qui va couler plus abondamment sur vous, pourroit-il vous laisser encore tout couvert de crimes et de souillures?

Car, M. F., sa croix est le seul héritage qu'il ait laissé à son Eglise: Il faut que nous participions à son calice, si nous voulons partager avec lui sa gloire et son immortalité. C'est là l'esprit de notre vo-

cation, et le fondement de notre espérance. Hors delà nous ne sommes pas distingués de ces nations infidèles, qui ne connoissent pas J. C. Otez de sa morale les maximes crucifiantes, la violence, l'humilité, le renoncement à soi-même, le mépris du monde, la fuite des plaisirs, tout le reste peut nous être commun avec les philosophes qui débitoient une doctrine sage et éloignée des excès et des vices. C'est donc la croix de J. C., qui fait proprement le grand caractère des Chrétiens, et la seule voie de salut que J. C. est venu offrir à ses disciples. Or, comment y participons-nous? Qu'avons-nous de commun avec J. C. crucifié? Nos œuvres, nos démarches, nos délassemens, nos peines, nos plaisirs, nos craintes, nos espérances sont-elles marquées du sceau de la croix? Où paroît ce signe de salut dans toute la suite de notre vie?

Je sais que le monde nous fournit des croix et des afflictions; que nos propres passions nous en ménagent, et que nous sommes ingénieux à nous en former à nous-mêmes. Mais ce sont là des croix de la cupidité. Ce sont les châtimens de nos passions, et non pas les remèdes de nos crimes. Ce sont les tristes suites du vice, et non pas les fruits pénibles de la vertu. Mais où est la croix de J. C. dans nos mœurs! Que souffrons-nous pour lui plaire? Que prenons-nous sur nos passions, sur nos humeurs, sur nos goûts, sur nos plaisirs, sur nos penchans, pour pouvoir prétendre au titre de ses disciples? Où est cette croix que nous portons, et sans laquelle il faut renoncer à J. C.? Nous portons la croix de nos crimes, la croix de nos passions, la croix de notre ambition, la croix de nos haines et de nos envies, c'est-à-dire, la croix du monde et du démon. Hélas! celle de J. C. est moins amère et moins pesante et nous la rejetons: celle de J. C. rend heureux ceux qui la portent, et nous la craignons: celle de J. C. adoucit même les croix du monde, et nous les lui préférons: celle de J. C. est le prix de l'éternité, et nous la méprisons!

Quelle folie, M. F.! nous ne pouvons éviter les croix ici-bas; faisons du moins qu'elles nous soient utiles. Il faut toujours que nous souffrions de nos passions; souffrons du moins en les réprimant, afin que nos violences nous soient comptées. Il faut que nous trouvions des amertumes dans la vie; mettons-les donc à profit, et faisons-en des amertumes de pénitence, afin que nous ne perdions pas tout. Il faut qu'il en coûte pour servir le monde comme pour servir J. C.: souffrons pour Dieu ce que nous souffrons pour le monde; nos peines seront les mêmes, et les récompenses bien différentes.

Mais que dis-je, M. F., que nos peines seront les mêmes! Le Seigneur adoucit le joug qu'on porte pour lui; et le joug du monde est un joug de fer, qui meurtrit et qui accable. Les violences de la croix sont mêlées de mille consolations; et celles de la cupidité ne sont payées que par des peines nouvelles. Les sacrifices de la grace calment le cœur; et ceux des passions le déchirent. Les saintes agitations de la pénitence laissent l'ame dans la joie et dans la paix; et les agitations du crime la troublent et la dévorent. Les épines de la

vertu portent avec elles leur douceur et leur remède; et celles du vice laissent l'aiguillon dans la conscience, et le ver dévorant qui ne meurt plus. En un mot, les rigueurs de l'Evangile font des heureux, et les dégoûts du monde n'ont fait jusqu'ici que des misérables.

Les graces qui vont couler de la croix de J. C. vous offrent donc, mon cher Auditeur, une ressource que vos crimes ne trouveront peut-être pas dans un autre temps. Les prières mêmes de l'Eglise plus longues et plus touchantes, rendent durant cette sainte carrière, le Ciel plus propice aux pécheurs.

QUATRIEME MOTIF.

Les soupirs de cette chaste épouse qui ne s'occupe en ce temps que de la conversion de ses enfans, qui ne prolonge la tristesse et l'harmonie de ses cantiques, que pour attirer les regards et les miséricordes du Seigneur sur les scandales qui l'affligent, ouvrent les trésors du ciel sur les iniquités de la terre. Tout le corps des Justes qui prie, et qui est toujours exaucé, rend le Seigneur bien plus attentif aux besoins de l'Eglise et aux misères de nos ames.

Je ne parle pas des jeûnes, des macérations, des austérités que les vrais fidèles pratiquent en ces jours de salut, et qu'ils offrent au Seigneur comme un sacrifice d'expiation pour le réconcilier avec son peuple. Tant d'ames justes qui affligent leur chair par le jeûne et par la retraite, et dont la voix, comme la voix du sang innocent, monte jusqu'au trône de Dieu, non pour solliciter ses vengeances, mais pour attirer ses miséricordes. Hélas! si Judith toute seule dans Israël, affligeant son ame sous la cendre et sous le cilice, réconcilia le Seigneur avec son peuple et détourna de lui les effets de son indignation et de sa colère, que ne devons-nous pas attendre de tant d'ames Fidèles, qui répandues dans toutes les parties de la terre, prient en ce temps saint pour vous, et offrent au Seigneur leurs jeûnes et leurs macérations pour obtenir le pardon de vos crimes? Que ne devez-vous pas attendre de tant de saints pasteurs qui offrent leurs ames et leurs travaux pour vous enfanter à J. C.; de tant d'anachorètes pénitens, de tant de vierges pures, qui, dans le fond de leur retraite gémissant comme la colombe, désarment le bras du Seigneur prêt à s'appesantir sur nous, et changent ses foudres en des rosées de bénédiction et de grace? Que de secours la religion présente à votre foiblesse! Que de portes la bonté de Dieu vous ouvre, pour vous faire rentrer dans le sein de sa miséricorde et de sa clémence!

Je pourrois encore ajouter les instructions que l'Eglise va vous donner par la bouche de ses ministres. Hélas! M. F., si autrefois la lecture de la loi de Dieu toute seule, presque oubliée parmi les Juifs, renouvela tout Jérusalem; si tout le peuple fondit en larmes; si les Grands et les Prêtres eux-mêmes, touchés de la beauté et de la magnificence des préceptes divins, renoncèrent aux alliances profanes, et renvoyèrent les femmes étrangères : que ne peut pas pour votre

salut le zèle de tant de ministres, qui vont vous annoncer les paroles de la vie éternelle ? Quel sentiment n'exciteront pas dans vos cœurs, si vous ne les fermez à la voix de Dieu, les maximes saintes et sublimes de l'Evangile, accompagnées de toute la force et de toute la terreur de notre ministère ?

Oui, M. F., la vérité a des charmes dont un bon cœur a peine à se défendre. Les règles de la foi sont pleines de noblesse et d'équité. Elles forcent en leur faveur une raison saine et épurée. Elles mettent tôt ou tard un esprit sage et élevé dans leurs intérêts. Les passions peuvent éblouir pendant quelque temps; l'âge peut séduire; les exemples peuvent entraîner; les discours de l'impiété et du libertinage peuvent étourdir : mais enfin la vérité perce le nuage. Le grand, le solide de la religion prend la place dans un bon esprit de tout le frivole qui l'avoit amusé. Lassé d'avoir couru long-temps après le songe et la chimère, on veut quelque chose de sûr et de réel, et on ne le trouve que dans la religion, dans la vérité de ses maximes, et la magnificence de ses promesses. Il n'y a qu'un esprit faux et superficiel, qui puisse demeurer jusqu'à la fin dans l'illusion. Le monde ne peut séduire pour toujours que des hommes sans réflexion et sans caractère. Et remarquez ici que le monde lui-même regarde comme tels ceux qui n'ont pas su mettre quelques jours sérieux dans toute leur course, quelque intervalle entre la vie et la mort. Le goût du frivole, qui nous avoit fait d'abord applaudir, dès que l'âge ne l'excuse plus, nous rend à la fin méprisables.

Ne résistez donc pas à Dieu, mon cher Auditeur, qui vous ouvre en ce temps de propitiation tant de moyens de salut. Ne vous opposez pas vous seul à tous les efforts que l'Eglise va faire pour vous rappeler à une vie plus pure et plus chrétienne. Ne vous obstinez plus à périr, tandis que tout va s'empresser à vous sauver du naufrage. Que faut-il encore pour vous déterminer à finir vos égaremens, et à changer enfin une vie qui vous lasse, que le monde censure, dont vous sentez vous-même le vide, et peut-être aussi l'indécence et le ridicule ? Que reste-t-il à faire au Seigneur ? Il vous agite par des remords secrets, et vous combattez les saints mouvemens de sa grace : il vous offre tous les secours de la religion, et vous n'en faites aucun usage : il réunit toutes les prières de l'Eglise en votre faveur, et vous les rendez inutiles par votre impénitence : il fait tonner dans ces chaires chrétiennes les promesses et les menaces formidables de la loi, et elles s'effacent de votre cœur un moment après que son esprit les y a gravées. Que peut-il donc faire encore ? châtier vos crimes et ceux de vos semblables par des calamités publiques; répandre sur nous la terreur de sa colère, comme autrefois sur ces villes qui avoient attiré son indignation par l'excès de leurs dissolutions et de leurs débauches : c'étoit, M. F., la seule ressource qui restoit à la miséricorde de Dieu pour nous toucher. Il parloit en vain au fond de nos cœurs, il nous frappe pour se faire entendre.

CINQUIEME MOTIF.

Comme nous avons mis le comble à nos crimes, il semble aussi rassembler sur nos têtes les traits de sa colère. Nos ennemis nous insultent. Les enfans d'Amalec ont la victoire sur le peuple de Dieu. Notre ancienne valeur semble s'être changée en foiblesse. Nos frontières sont ouvertes. Ces murs inaccessibles en qui nous mettions notre confiance, sont renversés. Nos voisins à peine autrefois en sûreté dans leurs places les plus reculées, semblent déjà méditer la conquête de nos provinces, et se partager par avance nos terres et nos foyers. La justice de nos armes semble en affoiblir la force et le succès. La paix autrefois entre nos mains s'éloigne de plus en plus de nous, et nos désirs ne font que la rendre plus difficile. Le fléau de la guerre et de la désolation répand le deuil et la misère sur nos villes et sur nos campagnes. Le peuple gémit sous le poids des charges que le malheur des temps a rendu nécessaires. La France, que nos premières années avoient vue si florissante, est maintenant plongée dans une tristesse amère et profonde; et nos ennemis si jaloux autrefois de nos prospérités, peuvent à peine se persuader nos malheurs et nos pertes.

D'où vient ce changement, M. F.? Je l'ai déjà dit. La colère de Dieu éclate sur nos crimes : leur énormité est enfin montée jusqu'au trône de ses vengeances. Il a regardé du haut de sa demeure éternelle, dit le Prophète : *Prospexit de excelso sancto suo* (*Ps.* 101; 20); et il a vu les abominations qui sont au milieu de nous; les Fidèles sans mœurs, les Grands sans religion, les ministres mêmes sans piété; le sexe sans pudeur et sans bienséance, s'avilissant par des indécences dont les siècles de nos pères auroient rougi, et n'étant plus en sûreté que par le dégoût qu'en ont ceux mêmes à qui il s'étudie de plaire. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu les adultères et les abominations en honneur au milieu de son peuple; les rapines et les injustices revêtues des titres et des dignités publiques; les débauches et les excès affreux autorisés par de grands exemples; un luxe monstrueux et insensé croître et augmenter avec la misère publique; les théâtres devenus des lieux de prostitution, par le dérèglement déclaré de ces victimes infortunées qu'on y court entendre; et les mœurs publiques devenues des scandales publics. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu l'intrigue, l'ambition, le schisme et l'aigreur déshonorer son sanctuaire; les ministres de la paix eux-mêmes divisés; la défense de la vérité devenue le prétexte des animosités personnelles; le zèle allumé par un vil intérêt; les passions appelées à la défense de la religion qui les condamne; la piété changée en gain et en une indigne hypocrisie; et ce royaume autrefois le soutien de la foi, et la plus pure portion de son Eglise,

devenu par la licence des discours et l'impiété des sentimens, le théâtre d'honneur des philosophes et des incrédules. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Il a regardé du haut du ciel, et il a vu un Souverain pieux environné d'une Cour dissolue; le courtisan toujours parmi nous servile imitateur du maître, devenir ici son censeur secret; la piété sur le trône devenue plus odieuse; les crimes se multiplier par la contrainte; le péril de la débauche en assaisonner les excès; l'ambition se revêtir des apparences de la piété, pour attirer les largesses du Souverain; l'hypocrisie s'enrichir des bienfaits destinés à récompenser la vertu; et la religion plus déshonorée par les mœurs et les artifices de ces faux Justes, que par la licence des pécheurs les plus déclarés. *Prospexit de excelso sancto suo.*

Et alors il a versé sur nous la coupe de sa fureur et de sa colère. Il a fait périr par le glaive de nos ennemis nos enfans, nos époux, nos frères et nos proches. Il a répandu sur nos armées un esprit de terreur et de vertige. Il a fait échouer nos projets; et nos prospérités passées n'ayant été pour nous que de nouveaux motifs d'orgueil et de dissolution, il a eu recours aux châtimens, afin que, si nous avons été ingrats à ses faveurs, nous ne soyons pas insensibles à notre affliction et à nos peines.

Et cependant quel usage faisons-nous de ces fléaux publics? Qu'opposons-nous à la colère de Dieu, pour la désarmer? Des plaintes inutiles, des terreurs humaines sur l'incertitude des événemens, des inquiétudes sur les misères et sur les charges publiques; que dirai-je? des murmures peut-être contre le gouvernement; de vaines réflexions et des censures éternelles sur ceux qui sont à la tête des affaires; des clameurs inutiles contre ceux qui sont chargés des entreprises et des projets; des dérisions souvent, et des chants satiriques et profanes, symbole éternel de la légéreté de la nation, et qui nous ont toujours consolés de nos malheurs en éternisant le souvenir de nos pertes; c'est ce qu'un ancien Père reprochoit déjà de son temps à nos ancêtres: *Cantilenis infortunia sua solantur* (*Salv.*).

Insensés que nous sommes! nous nous en prenons aux hommes, comme s'ils étoient les auteurs de nos calamités. Nous accusons leur imprudence, leur peu d'habileté, leurs méprises de nos malheurs. Nous ne remontons pas plus haut; nous ne voyons pas que les coups qui nous frappent partent du ciel; que c'est Dieu lui-même qui confond les conseils et la prudence de nos chefs; qui aveugle nos sages et nos vieillards; qui répand la terreur et l'épouvante dans nos armées; et que nos crimes seuls enfantent tous nos malheurs. Mettons Dieu de notre côté, M. F., et alors nous serons les plus forts. Forçons le Seigneur, par un repentir sincère, à combattre pour nous; et alors, ou il donnera la paix à son peuple, ou nous dissiperons nos ennemis comme de la poussière.

Maison d'Israël, disoit autrefois le grand-prêtre Eliachim aux

Juifs, frappés comme nous de la main de Dieu, et en proie aux troupes victorieuses des Assyriens; souvenez-vous comment Moïse, ce serviteur de Dieu, brisa autrefois la force d'Amalec, qui se confioit dans sa puissance, dans le nombre de ses troupes, et dans la multitude de ses chariots: *Memores estote Moïsi servi Domini, qui Amalec confidentem in virtute suâ et in exercitu suo dejecit* (*Judith.* 4; 13). Ainsi disparoîtront devant vous vos ennemis, continuoit ce vénérable pontife, si vous demeurez fidèles dans la pratique des ordonnances de la loi, et si vous revenez au Seigneur par les gémissemens d'un cœur brisé, et d'un repentir vif et sincère: *Sic erunt universi hostes Israël, si manentes permanseritis in jejuniis et orationibus in conspectu domini* (*Ibid.* vers. 12, 14).

Et voilà, M. F., ce que le pontife saint (1), qui nous honore ici de sa présence, et que le Seigneur a suscité à son peuple dans ce temps de calamité, vous a déjà dit, avec les expressions les plus vives du zèle pastoral et de l'éloquence chrétienne. Voilà les ressources qu'il vous a marquées par une indiction solennelle de jeûnes et de prières, pour remédier aux maux qui nous affligent. M. F., vous a-t-il dit: finissons nos désordres, et nos malheurs finiront bientôt; devenons plus fidèles, et nous deviendrons bientôt plus heureux et plus tranquilles; faisons cesser les scandales qui sont au milieu de nous, et nos larmes seront bientôt essuyées; convertissons-nous au Seigneur, et le Seigneur combattra pour nous; mettons-nous en paix avec Dieu, et nous l'aurons bientôt avec les hommes.

Voilà, M. F., ce que ses exemples vous prêchent encore plus efficacement que ses discours. Il souffre des malheurs qui vous affligent; mais il souffre encore plus des iniquités qui vous les attirent. Il porte avec vous le poids de vos afflictions et de vos pertes; mais il porte encore plus le poids de vos crimes. Il demande pour vous au Seigneur des jours plus tranquilles et plus fortunés; mais il en demande aussi de plus saints.

Soulagez son zèle, M. F., en répondant à sa tendresse; consolez sa piété, en secondant ses désirs; récompensez ses soins, en vous conformant à ses exemples. Dieu n'a pas encore abandonné son peuple, puisque, malgré tant de calamités dont il nous frappe, il vous suscite encore un pasteur fidèle, qui peut vous réconcilier avec le Seigneur, et arrêter le bras de son indignation et de sa colère. N'abusez donc pas du don de Dieu, mon cher Auditeur, et ne rendez pas inutiles, par l'endurcissement de votre cœur, tant de moyens de sanctification que la bonté de Dieu vous offre, et les ressources les plus heureuses de votre salut.

Grand Dieu! que de justes sujets de condamnation n'aurez-vous pas un jour contre moi! Que n'aurez-vous pas fait pour me sauver,

(1) Monseigneur le cardinal de Noailles devant qui ce Sermon fut prêché à Notre-Dame.

et qu'aurai-je omis moi-même pour me perdre! Vous avez tout mis en œuvre pour empêcher votre créature de périr: vos graces, vos inspirations, des lumières vives, des amertumes salutaires, des dégoûts infinis, des passions traversées, des projets confondus, des espérances évanouies, des calamités publiques et personnelles; que dirai-je encore? un cœur même tendre pour le bien; un cœur né avec des sentimens de vertu et de droiture; un cœur qui se refusoit aux excès, qui ne paroissoit point fait pour le dérèglement, qui ne cessoit de me rappeler à vous, et de me reprocher en secret ma honte et ma foiblesse. Que puis-je vous dire, tout couvert de vos bienfaits et de mes crimes! Seigneur, ne vous lassez pas de me tendre la main. Vous en avez trop fait jusqu'ici, pour me laisser périr sans ressource; plus je me trouve indigne de nouvelles faveurs, plus j'en espère. L'horreur de mon état augmente ma confiance; et l'excès de mes misères est le seul droit que j'offre à vos miséricordes éternelles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI APRÈS LES CENDRES.

SUR LA VÉRITÉ DE LA RELIGION.

Amen dico vobis: non inveni tantam fidem in Israël.

Je vous dis en vérité: je n'ai pas trouvé une si grande foi dans Israël MATTH. 8; 10.

D'ou venoit donc l'incrédulité que J. C. reproche aujourd'hui aux Juifs, et quel sujet pouvoient-ils avoir de douter encore de la sainteté de sa doctrine, et de la vérité de son ministère? Ils avoient demandé des miracles, et il en avoit opéré à leurs yeux de si convaincans, que personne avant lui n'en avoit fait de semblables. Ils avoient souhaité que sa mission fût autorisée par des témoignages; Moïse et les Prophètes lui en avoient rendu; le précurseur avoit dit hautement: Voilà le Christ et l'Agneau qui vient effacer les péchés du monde; un Gentil rend gloire dans notre Evangile à sa toute-puissance; le Père céleste, du haut des airs, avoit déclaré que c'étoit là son Fils bien-aimé; enfin, les démons eux-mêmes, frappés de sa sainteté, ne sortoient des corps qu'en confessant qu'il étoit le Saint et le Fils du Dieu vi-

vant. Que pouvoit encore opposer l'incrédulité des Juifs, à tant de preuves et de prodiges?

Voilà, M. F., ce qu'on pourroit demander aujourd'hui avec bien plus de surprise à ces esprits incrédules, lesquels après l'accomplissement de tout ce qui avoit été prédit, après la consommation des mystères de J. C., l'exaltation de son nom, la manifestation de ses dons, la vocation des peuples, la destruction des idoles, la conversion des Césars, le consentement de l'Univers, doutent encore, et entreprennent eux seuls de contredire et de renverser ce que les travaux des hommes apostoliques, le sang de tant de martyrs, les prodiges de tant de serviteurs de J. C., les écrits de tant de grands hommes, les austérités de tant de saints anachorètes, et la religion de dix-sept siècles ont si universellement et si divinement établi dans l'esprit de presque tous les peuples.

Car, M. F. au milieu des triomphes de la foi s'élèvent encore en secret parmi nous des enfans d'incrédulité, que Dieu a livrés à la vanité de leurs pensées, qui blasphèment ce qu'ils ignorent; des hommes impies, qui changent, comme dit un Apôtre, la grace de notre Dieu en luxure, souillent leur chair, méprisent toute domination, blasphèment la Majesté, corrompent toutes leurs voies comme des animaux sans raison; et sont réservés à servir un jour d'exemple aux jugemens terribles de Dieu sur les hommes.

Or, si parmi tant de Fidèles que la religion assemble en ce lieu, il se trouvoit quelque ame de ce caractère; souffrez, vous, M. F., qui conservez avec respect le dépôt de la doctrine que vous avez reçue des mains de vos ancêtres et de vos pasteurs, que je me serve de cette occasion, ou pour les détromper, ou pour les combattre. Souffrez que je fasse ici une fois ce que les premiers pasteurs de l'Eglise faisoient si souvent devant leur peuple assemblé, c'est-à-dire, que j'entreprenne l'apologie de la religion de J. C. contre l'incrédulité; et qu'avant que de vous instruire de vos devoirs durant cette longue carrière, je commence par jeter les premiers fondemens de la foi. Il est si consolant pour ceux qui croient, de découvrir combien leur soumission est raisonnable, et de se convaincre que la foi qui paroît l'écueil de la raison, en est pourtant la seule consolation, le seul guide et l'unique ressource.

Voici donc tout mon dessein. L'incrédule refuse de se soumettre aux vérités révélées, ou par une vaine affectation de raison, ou par un faux sentiment d'orgueil, ou par un amour mal placé d'indépendance. Or, je veux montrer aujourd'hui, que la soumission que l'incrédule refuse par une vaine affectation de raison, est l'usage le plus sensé qu'il puisse faire de la raison même : que la soumission qu'il refuse par un faux sentiment d'orgueil, en est la démarche la plus glorieuse : et enfin, que la soumission qu'il rejette par un amour mal placé d'indépendance, en est le sacrifice le plus indispensable. Et delà, je tirerai les trois grands caractères de la religion : elle est raisonnable, elle est glorieuse, elle est nécessaire.

O mon Sauveur, auteur éternel et consommateur de notre foi, défendez vous-même votre doctrine. Ne souffrez pas que votre croix qui vous a soumis l'Univers, soit encore la folie et le scandale des esprits superbes. Triomphez encore aujourd'hui par les prodiges secrets de votre grace, de la même incrédulité dont vous triomphates autrefois par les opérations éclatantes de votre puissance, et détruisez par ces lumières vives qui éclairent les cœurs, plus efficaces que tous nos discours, toute hauteur qui s'élève encore contre la science de vos mystères. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Commençons par convenir d'abord, M. F., que c'est la foi, et non pas la raison, qui fait les Chrétiens; et que la première démarche qu'on exige d'un disciple de J. C., est de captiver son esprit, et de croire ce qu'il ne peut comprendre. Cependant je dis que c'est la raison elle-même, qui nous conduit à cette soumission; que plus même nos lumières sont supérieures, plus elles nous font sentir la nécessité de nous soumettre; et que le parti de l'incrédulité, loin d'être le parti de la force d'esprit et de la raison, est celui de l'égarement et de la foiblesse. La raison a donc ses usages dans la foi, comme elle a ses bornes : et comme la loi bonne et sainte en elle-même, ne servoit pourtant qu'à conduire les hommes à J. C., et s'arrêtoit là comme à son terme; de même, la raison bonne et juste en elle-même, puisqu'elle est un don de Dieu, et une participation de la raison souveraine, ne doit servir et ne nous est donnée que pour nous frayer le chemin à la foi. Elle est téméraire et sort des bornes de sa première institution, si elle veut aller au-delà de ces bornes sacrées.

Cela supposé, voyons lequel des deux fait un usage plus sensé de sa raison, ou le Fidèle qui croit, ou l'incrédule qui refuse de croire. La soumission à des faits qu'on nous propose de croire, peut être soupçonnée de crédulité : ou du côté de l'autorité qui nous persuade; si elle est légère, c'est foiblesse d'y ajouter foi : ou du côté des choses qu'on veut nous persuader; si elles sont opposées aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience, c'est ignorance de les recevoir comme véritables : ou enfin du côté des motifs dont on se sert pour nous persuader; s'ils sont vains, frivoles, incapables de déterminer un esprit sage, c'est imprudence de s'y laisser surprendre. Or, il est aisé de montrer que l'autorité qui exige la soumission du Fidèle, est la plus grande, la plus respectable, la mieux établie qui soit sur la terre; que les vérités qu'on veut lui persuader, sont les seules conformes aux principes de l'équité, de l'honnêteté, de la société, de la conscience; et enfin que les motifs dont on se sert pour le persuader, sont les plus décisifs, les plus triomphans, les plus propres à soumettre les esprits les moins crédules.

Quand je parle de l'autorité de la religion chrétienne, je ne prétends pas restreindre l'étendue de ce terme à la seule autorité de ces assemblées saintes, où l'Eglise par la bouche de ses pasteurs forme des décisions, et propose à tous les Fidèles les règles infaillibles du culte et de la doctrine. Comme ce n'est pas l'hérésie, mais l'incrédulité que ce discours regarde, je ne considère pas tant ici la religion comme opposée aux sectes que l'esprit d'erreur a séparées de l'unité, c'est-à-dire, comme renfermée dans la seule Eglise catholique, que comme formant depuis la naissance du monde une société à part, seule dépositaire de la connoissance d'un Dieu et de la promesse d'un médiateur; toujours opposée à toutes les religions qui se sont depuis élevées dans l'Univers; toujours contredite et toujours la même : et je dis que son autorité porte avec elle des caractères si éclatans de vérité, qu'on ne peut sans extravagance refuser de s'y soumettre.

En premier lieu, l'ancienneté en matière de religion, est un caractère que la raison respecte; et l'on peut dire qu'une croyance consacrée par la religion des premiers hommes, et par la simplicité des premiers temps, forme déjà un prejugé en sa faveur. Ce n'est pas que le mensonge ne se glorifie souvent des mêmes titres, et qu'il n'y ait parmi les hommes de vieilles erreurs qui semblent disputer avec la vérité de l'ancienneté de leur origine. Mais, à qui veut en suivre l'histoire, il n'est pas mal-aisé de remonter jusqu'à leur naissance. La nouveauté se trouve toujours le caractère le plus constant et le plus inséparable de l'erreur; et l'on peut leur faire à toutes le reproche du Prophète : *Novi recentesque venerunt, quos non coluerunt patres eorum* (*Deut.* 32; 17).

En effet, s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être la plus ancienne de toutes; car s'il y a une véritable religion sur la terre, elle doit être le premier et le plus essentiel devoir de l'homme envers le Dieu qui veut en être honoré. Il faut donc que ce devoir soit aussi ancien que l'homme; et comme il est attaché à sa nature, il doit, pour ainsi dire, être né avec lui. Et voilà, M. F., le premier caractère qui distingue d'abord la religion des Chrétiens, des superstitions et des sectes. C'est la plus ancienne religion qui soit au monde. Les premiers hommes, avant qu'un culte impie se fût taillé des divinités de bois et de pierre, adorèrent le même Dieu que nous adorons, lui dressèrent des autels, lui offrirent des sacrifices, attendirent de sa libéralité la récompense de leur vertu, et de sa justice, le châtiment de leur désobéissance. L'histoire de la naissance de cette religion, est l'histoire de la naissance du Monde même. Les livres divins qui l'ont conservée jusqu'à nous, renferment les premiers monumens de l'origine des choses. Ils sont eux-mêmes plus anciens que toutes ces productions fabuleuses de l'esprit humain qui amusèrent si tristement depuis, la crédulité des siècles suivans : et comme l'erreur naît toujours de la vérité, et n'en est qu'une vicieuse imitation; c'est dans les principaux traits de cette histoire divine,

que les fables du paganisme trouvèrent leur fondement : de sorte que l'on peut dire qu'il n'est pas jusqu'à l'erreur, qui ne rende par-là hommage à l'ancienneté et à l'autorité de nos saintes Ecritures.

Or, M. F., ce caractère tout seul n'a-t-il pas déjà quelque chose de respectable ? Les autres religions qui se sont vantées d'une origine plus ancienne, ne nous ont donné pour garans de leur antiquité que des récits fabuleux, et qui tomboient d'eux-mêmes. Ils ont défiguré l'histoire du Monde par un chaos de siècles innombrables et imaginaires, dont il n'est resté aucun événement à la postérité, et que l'histoire du Monde n'a jamais connus. Les auteurs de ces grossières fictions n'ont écrit que plusieurs siècles après, les faits qu'ils nous racontent ; et c'est tout dire, d'ajouter que cette théologie fut le fruit de la poésie ; et les inventions de cet art, les plus solides fondemens de leur religion.

Ici c'est une suite de faits raisonnable, naturelle, d'accord avec elle-même. C'est l'histoire d'une famille, continuée depuis son premier chef jusqu'à celui qui l'écrit, et justifiée dans toutes ses circonstances. C'est une généalogie où chaque chef est marqué par ses propres caractères, par des événemens qui subsistoient encore alors par des traits qu'on reconnoissoit encore dans les lieux qu'ils avoient habités. C'est une tradition vivante, la plus sûre qu'il y eût alors sur la terre, puisque Moïse n'a écrit que ce qu'il avoit ouï dire aux enfans des Patriarches, et que les enfans des Patriarches ne rapportoient que ce que leurs pères avoient eux-mêmes vu. Tout s'y soutient, tout s'y suit, tout s'y éclaircit de soi-même. Les traits n'en sont pas imités, ni les aventures puisées ailleurs, et accommodées au sujet. Avant Moïse, le peuple de Dieu n'avoit rien d'écrit. Il n'a laissé à la postérité que ce qu'il avoit recueilli de vive voix de ses ancêtres, c'est-à-dire, toute la tradition du genre humain ; et le premier, il a rédigé en un volume l'histoire des merveilles de Dieu et de ses manifestations aux hommes, dont le souvenir avoit fait jusques-là toute la religion, toute la science et toute la consolation de la famille d'Abraham. La bonne foi de cet auteur paroît dans la naïveté de son histoire. Il ne prend point de précaution pour être cru, parce qu'il suppose que ceux pour qui il écrit, n'en ont pas besoin pour croire, et qu'il ne raconte que des faits publics parmi eux, plutôt pour en conserver la mémoire à leurs descendans, que pour les en instruire eux-mêmes.

Voilà, M. F., par où la religion chrétienne commence à s'acquérir du crédit sur l'esprit des hommes. Tournez-vous de tous les côtés ; lisez l'Histoire des Peuples et des Nations, vous ne trouverez rien de mieux établi sur la terre ; que dis-je ? rien même qui mérite les attentions d'un esprit sensé. Si les hommes sont nés pour une religion, ils ne sont nés que pour celle-ci. S'il y a un Etre souverain qui ait montré la vérité aux hommes, il n'y a que celle-ci qui soit digne des hommes et de lui. Par-tout ailleurs l'origine est fabuleuse : ici elle est aussi sûre que tout le reste ; et les derniers âges, qu'on ne peut con-

tester, ne sont pourtant que les preuves de la certitude du premier. Donc s'il y a une autorité dans le monde à laquelle la raison doive céder, c'est à celle de la religion chrétienne.

Au caractère de son ancienneté, il faut ajouter celui de sa perpétuité. Représentez-vous ici cette variété infinie de religions et de sectes, qui ont régné tour-à-tour sur la terre. Suivez l'histoire des superstitions de chaque peuple et de chaque pays : elles ont duré un certain nombre d'années, et tombé ensuite avec la puissance de leurs sectateurs. Où sont les dieux d'Emath, d'Arphad et de Sépharvaïm ? Rappelez l'histoire de ces premiers conquérans : ils vainquoient les dieux des peuples en vainquant les peuples eux-mêmes, et abolissoient leur culte en renversant leur domination. Qu'il est beau, M. F., de voir la religion de nos pères toute seule se maintenir dès le commencement, survivre à toutes les sectes; et malgré les diverses fortunes de ceux qui en ont fait profession, passer toujours des pères aux enfans, et ne pouvoir jamais être effacée du cœur des hommes ! Ce n'est pas un bras de chair qui l'a conservée. Ah ! le peuple fidèle a presque toujours été foible, opprimé, persécuté. Non; ce n'est pas par le glaive, comme dit le Prophète, que nos pères possédèrent la terre: *Nec enim in gladio suo possederunt terram* (*Ps*. 43; 4). Tantôt esclaves, tantôt fugitifs, tantôt tributaires des nations, ils virent mille fois la Chaldée, l'Assyrie, Babylone, les puissances les plus formidables de la terre, tout l'Univers conjurer leur ruine et l'extinction entière de leur culte; mais ce peuple si foible, opprimé en Egypte, errant dans un désert, transporté depuis captif dans des provinces étrangères, n'a jamais pu être exterminé, tandis que tant d'autres plus puissans ont suivi la destinée des choses humaines; et son culte a toujours subsisté avec lui, malgré tous les efforts que chaque siècle presque a faits pour le détruire.

Or, d'où vient, M. F., qu'un culte si contredit, si pénible par ces observances, si rigoureux par les châtimens dont il punissoit les transgresseurs, si aisé même à s'affoiblir et à tomber par l'inconstance et la grossiéreté toute seule du peuple qui en fut d'abord dépositaire; d'où vient qu'il s'est seul perpétué dans le monde au milieu de tant de révolutions, tandis que les superstitions, soutenues de la puissance des empires et des royaumes, sont retombées dans le néant d'où elles étoient sorties? Eh ! n'est-ce pas Dieu, et non l'homme, qui a fait toutes ces choses ? n'est-ce pas le bras du Tout-Puissant qui a conservé son ouvrage ? et puisque tout ce que l'esprit humain avoit inventé, a péri, ne faut-il pas conclure que ce qui a toujours demeuré, étoit seul l'ouvrage de la sagesse divine ? *Nonne Deus fecit hæc omnia, et non homo ?*

Enfin, si à son ancienneté et à sa perpétuité, vous ajoutez son uniformité, il ne restera plus de prétexte à la raison pour se défendre. Car, M. F., tout change sur la terre, parce que tout suit la mutabilité de son origine. Les occasions, les différences des siècles, les diverses humeurs des climats, la nécessité des temps ont introduit

mille changemens à toutes les lois humaines. La foi seule n'a jamais changé. Telle que nos pères la reçurent, telle l'avons-nous aujourd'hui, telle nos descendans la recevront un jour. Elle s'est développée par la suite des siècles, et par la nécessité de la garantir des erreurs qu'on y vouloit mêler, je l'avoue ; mais ce qui une fois a paru lui appartenir a toujours paru tel. Il est aisé de durer quand on s'accommode aux temps et aux conjonctures, et qu'on peut ajouter ou diminuer selon le goût des siècles et de ceux qui gouvernent : mais ne jamais rien relâcher malgré le changement des mœurs et des temps ; voir tout changer autour de soi, et être toujours la même, c'est le grand privilége de la religion chrétienne. Et par ces trois caractères d'ancienneté, de perpétuité et d'uniformité, qui lui sont propres, son autorité se trouve la seule, sur la terre, capable de déterminer un esprit sage.

Mais si la soumission du Fidèle est raisonnable du côté de l'autorité qui l'exige, elle ne l'est pas moins du côté des choses qu'on lui propose de croire. Et ici, M. F., entrons dans le fond du culte des Chrétiens. Il ne craint pas d'être vu de près, comme ces mystères abominables de l'idolâtrie, dont les ténèbres cachoient la honte et l'horreur. Une religion, dit Tertullien, qui n'aimeroit pas d'être approfondie, et qui craindroit l'examen, seroit suspecte : *Cæterùm suspecta est lex quæ probari non vult.* Plus vous approfondissez le culte des Chrétiens, plus vous y trouvez de beautés et de merveilles cachées. L'idolâtrie inspiroit à l'homme des sentimens insensés de la Divinité ; la philosophie, des sentimens peu raisonnables de lui-même : la cupidité, des sentimens injustes envers les autres hommes. Or, admirez la sagesse de la religion qui remédie à ces trois plaies que la raison de tous les siècles n'avoit jamais pu ni guérir ni même connoître.

Et premièrement, quel autre législateur, a parlé de la Divinité comme celui des Chrétiens ? Trouvez ailleurs, si vous le pouvez, des idées plus sublimes de sa puissance, de son immensité, de sa sagesse de sa bonté, de sa justice, que celles que nous en donnent nos Ecritures. S'il y a au-dessus de nous un Etre-Suprême et éternel, en qui toutes choses vivent, il faut qu'il soit tel que la religion chrétienne le représente. Nous seuls ne le comparons pas à la ressemblance de l'homme. Nous seuls l'adorons assis sur les Chérubins, remplissant tout par sa présence, réglant tout par sa sagesse, créant la lumière et les ténèbres, auteur du bien, vengeur du vice. Nous seuls l'honorons comme il veut être honoré ; c'est-à-dire, nous ne faisons pas consister le culte qui lui est dû, en la multitude des victimes, ni dans l'appareil extérieur de nos hommages ; mais dans l'adoration, dans l'amour, dans la louange, dans l'action de graces. Nous lui rapportons le bien qui est en nous, comme à son principe ; et nous nous attribuons toujours le vice qui n'a sa source que dans notre corruption. Nous espérons de trouver en lui la récompense d'une fidélité qui est le don de sa grace, et la peine des transgressions qui sont toujours la suite du mauvais usage que nous faisons de notre

liberté. Or, quoi de plus digne de l'Etre souverain que toutes ces idées !

En second lieu, une vaine philosophie, ou avoit dégradé l'homme jusqu'au rang des bêtes, en lui faisant chercher sa félicité dans les sens ; ou l'avoit follement élevé jusqu'à la ressemblance de Dieu, en lui persuadant qu'il pouvoit trouver son bonheur dans sa propre sagesse. Or, la morale des Chrétiens évite ces deux excès : elle retire l'homme des plaisirs charnels, en lui découvrant l'excellence de sa nature et la sainteté de sa destination ; elle corrige son orgueil, en lui faisant sentir sa misère et sa bassesse.

Enfin, la cupidité rendoit l'homme injuste envers les autres hommes. Or, quelle autre doctrine que celle des Chrétiens, a jamais mieux réglé nos devoirs à cet égard ? Elle nous apprend à obéir aux puissances, comme établies de Dieu, non-seulement par la crainte de l'autorité, mais par une obligation de conscience ; à respecter nos maîtres, souffrir nos égaux, être affables envers nos inférieurs, aimer tous les hommes comme nous-mêmes. Elle seule sait former de bons citoyens, des sujets fidèles, des serviteurs patiens, des maîtres humbles, des magistrats incorruptibles, des princes clémens, des amis véritables. Elle seule rend inviolable la bonne foi des mariages, assure la paix des familles, maintient la tranquillité des Etats. Non-seulement elle arrête les usurpations, mais elle interdit jusqu'au désir d'un bien étranger : non-seulement elle ne veut pas qu'on regarde d'un œil d'envie la prospérité de son frère, mais elle ordonne qu'on partage avec lui son propre bien, lorsqu'il en a besoin ; non-seulement elle nous défend d'attenter à sa vie, mais elle veut que nous fassions du bien à ceux-mêmes qui nous font du mal, que nous bénissions ceux qui nous maudissent, et que nous n'ayons tous qu'un cœur et qu'une ame. Donnez-moi, disoit autrefois S. Augustin aux Païens de son temps, un royaume tout composé de gens de cette sorte : bon Dieu ! quelle paix ! quelle félicité ! quelle image du ciel sur la terre ! Toutes les idées de la philosophie ont-elles jamais approché du plan de cette république céleste ? Et n'est-il pas vrai que si un Dieu a parlé aux hommes pour leur montrer les voies du salut, il n'a pu leur tenir un autre langage ?

Il est vrai qu'à toutes ces maximes si dignes de la raison, la Religion ajoute des mystères qui nous passent. Mais outre que le bon sens voudroit qu'on se soumît là-dessus à une religion si vénérable dans son antiquité, si divine dans sa morale, si supérieure à tout ce qui est sur la terre dans son autorité, et la seule digne d'être crue, les motifs dont elle se sert pour nous persuader, achèvent de forcer l'incrédulité.

Premièrement. Ces mystères ont été prédits plusieurs siècles avant leur accomplissement, et prédits avec toutes les circonstances des temps, des lieux et des moindres événemens : et ce ne sont pas ici de ces prophéties vagues, renvoyées à la crédulité du simple vulgaire, qu'on débite dans un coin de la terre, qui sont toujours du

même âge que les événemens, et qu'on ignore dans le reste de l'Univers. Ce sont des prophéties qui ont fait, depuis la naissance du monde, toute la religion d'un peuple entier; que les pères transmettoient à leurs enfans, comme leur plus précieux héritage; qui étoient conservées dans le temple saint, comme le gage le plus sacré des promesses divines, et enfin dont la nation la plus ennemie de J. C., qui en a été la première dépositaire, atteste encore aujourd'hui la vérité à la face de l'Univers : des prophéties qu'on ne cachoit point mystérieusement au peuple, de peur qu'il n'en découvrît la fausseté, comme ces vains oracles des Sibylles resserrés avec soin dans le Capitole, fabriqués pour soutenir l'orgueil des Romains, exposés aux yeux des seuls pontifes, et produits de temps en temps par morceaux pour autoriser dans l'esprit du peuple, ou une entreprise périlleuse, ou une guerre injuste. Ici nos livres prophétiques étoient la lecture journalière de tout un peuple. Les jeunes et les vieillards, les femmes et les enfans, les prêtres et les hommes du commun, les rois et les sujets devoient les avoir sans cesse entre les mains; chacun avoit droit d'y étudier ses devoirs, et d'y découvrir ses espérances. Loin de flatter leur orgueil, ils ne leur parloient que de l'ingratitude de leurs pères; ils leur annonçoient à chaque page, des malheurs, comme le juste châtiment de leurs crimes; ils reprochoient aux rois leurs dissolutions, aux pontifes leurs injustices, aux grands leur profusion, au peuple son inconstance et son incrédulité : et cependant ces livres saints lui étoient chers; et par les oracles qu'ils y voyoient s'accomplir tous les jours, ils attendoient avec confiance l'accomplissement de ceux dont tout l'Univers est aujourd'hui témoin. Or, la connoissance de l'avenir est le caractère le moins suspect de la Divinité.

Secondement, Ces mystères sont fondés sur des faits miraculeux si éclatans, si publics dans la Judée, si convenus alors même par ceux qui avoient intérêt de les nier, si marqués par des événemens qui intéressoient toute la nation, si répétés dans les villes, dans les campagnes, dans le temple, dans les places publiques, qu'il faut fermer les yeux à la lumière pour les révoquer en doute. Les Apôtres les ont prêchés, les ont écrits dans la Judée même, peu de temps après leur accomplissement, c'est-à-dire, dans un temps où les pontifes qui avoient condamné J. C., encore vivans, auroient pu les confondre et crier à l'imposture, s'ils en avoient imposé au genre humain. J. C., en ressuscitant selon sa promesse, confirma son Evangile : et l'on ne peut supposer ni que les Apôtres se soient trompés sur ce fait si décisif, si essentiel pour eux; sur ce fait tant de fois prédit, attendu comme le point principal où tout le reste se rapportoit; ce fait tant de fois confirmé et devant des témoins si nombreux : ni qu'ils aient voulu nous tromper eux-mêmes, et aller prêcher aux hommes un mensonge aux dépens de leur repos, de leur honneur et de leur vie, le seul prix qu'ils attendoient de leur imposture. Ces hommes qui ne nous ont laissé que des enseignemens si sages et si pieux, auroient donc donné à la terre un exemple d'extravagance, inconnu jusqu'à eux à tous les peuples,

et se seroient, de sang froid, sans vue, sans intérêt, sans motif, dévoués aux tourmens les plus affreux, et à une mort soufferte avec une piété héroïque, seulement pour aller soutenir la vérité d'un fait dont ils connoissoient eux-mêmes la fausseté? Ces hommes seroient tous morts tranquillement pour un autre homme qui les auroit trompés; et qui n'ayant pas ressuscité, comme il l'avoit promis, se seroit joué pendant sa vie de leur crédulité et de leur foiblesse? Que l'impie ne nous reproche plus, comme une crédulité, les mystères incompréhensibles de la foi. Il faut qu'il soit bien crédule lui-même, pour pouvoir se persuader des suppositions si incroyables.

Enfin, la foi de ces mystères a trouvé tout l'Univers docile : les Césars, qu'elle dégradoit du rang des dieux; les philosophes, qu'elle convainquoit d'ignorance et de vanité; les voluptueux, à qui elle ne prêchoit que des croix et des souffrances; les riches, qu'elle obligeoit à la pauvreté et au dépouillement; les pauvres, à qui elle ordonnoit d'aimer leur abjection et leur indigence; tous les hommes, dont elle combattoit toutes les passions. Cette foi, prêchée par douze pauvres sans science, sans talent, sans appui, a soumis les empereurs, les savans, les ignorans, les villes, les empires. Des mystères si insensés en apparence ont renversé toutes les sectes et tous les monumens d'une orgueilleuse raison; et la folie de la croix a été plus sage que toute la sagesse du siècle. Que dis-je? tout l'Univers a conspiré contre elle, et les efforts de ses ennemis l'ont affermie. Être fidèle et être destiné à la mort, étoient deux choses inséparables; et cependant le danger étoit un nouvel attrait : plus les persécutions étoient violentes, plus la foi faisoit de progrès; et le sang des martyrs étoit la semence des Fidèles. O Dieu! qui ne sentiroit ici votre doigt? qui ne reconnoîtroit à ces traits le caractère de votre ouvrage? Où est la raison qui ne sente tomber ici la vanité de ses doutes, et qui rougisse encore de se soumettre à une doctrine qui a soumis tout l'Univers? Mais non-seulement cette soumission est raisonnable; elle est encore glorieuse à l'homme.

SECONDE PARTIE.

L'ORGUEIL est la source secrète de l'incrédulité. Il y a dans cette ostentation de raison, qui fait mépriser à l'incrédule la croyance commune, une déplorable singularité qui le flatte, et fait qu'il suppose en lui plus de force et plus de lumière que dans le reste des hommes; parce qu'il a osé secouer un joug qui les assujettit tous, et contredire téméroirement ce que les autres jusqu'à lui s'étoient contentés d'adorer.

Or, pour ôter à l'incrédule une si affreuse consolation, il n'y a qu'à démontrer d'abord, qu'il n'est rien de plus glorieux à la raison que la foi : glorieux du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir; glorieux par la situation où elle met le Fidèle pour le pré-

sent; glorieux enfin du côté des grands modèles qu'elle lui propose à imiter.

Glorieux du côté des promesses qu'elle renferme. Quelles sont les promesses de la foi, M. F.? l'adoption de Dieu, une société immortelle avec lui, la rédemption parfaite de nos corps, l'éternelle félicité de nos ames, la délivrance des passions, nos cœurs fixés par la possession du bien véritable, nos esprits pénétrés de la lumière ineffable de la raison souveraine, et heureux par la vue claire et toujours durable de la vérité. Telles sont les promesses de la foi: elle nous apprend que notre origine est divine, et nos espérances éternelles.

Or, je vous demande, est-il honteux à la raison, de croire des vérités qui font tant d'honneur à l'immortalité de sa nature? Eh quoi, M. F.! seroit-il donc plus glorieux à l'homme de se croire de la même nature que les bêtes, et d'attendre la même fin? Quoi, l'incrédule croiroit se faire plus d'honneur en se persuadant qu'il n'est qu'une vile boue, que le hasard a assemblée, et que le hasard dissoudra, sans fin, sans destination, sans espérance, sans aucun autre usage de sa raison et de son corps, que celui de se plonger brutalement comme les animaux dans les voluptés charnelles! Quoi, il auroit meilleure opinion de lui-même, en se regardant comme un infortuné que le hasard a placé sur la terre, qui n'attend rien au-delà de la vie, dont la plus douce espérance est de retomber bientôt dans le néant, qui ne tient à aucun être hors de lui, qui est réduit à trouver en lui-même sa félicité, quoiqu'il n'y trouve que des inquiétudes et des terreurs secrètes! Est-ce donc là cette affreuse distinction qui flatte tant l'orgueil de l'incrédule? Grand Dieu! qu'il est glorieux à votre vérité, de n'avoir pour ennemis que des hommes de ce caractère! Pour moi, disoit autrefois S. Ambroise aux incrédules de son temps, je me fais honneur de croire des vérités si honorables à l'homme: *Juvat hoc credere* (*Ambr. Orat. de resurrectione*); d'attendre des promesses si consolantes; *Sperare delectat.* C'est se punir bien tristement soi-même, que de refuser de les croire: *Non credidisse pœna est.* Ah! si je me trompe en aimant mieux attendre l'éternelle société des Justes dans le sein de Dieu, que me croire de la même nature que les bêtes; c'est une erreur que j'aime, qui m'est chère, et dont je ne veux jamais être détrompé: *Quòd si in hoc erro, quòd me Angelis post mortem sociare malo quàm bestiis, libenter in hoc erro, nec unquam ab hâc opinione, dum vivo, fraudari patiar* (*Ambr. Orat. de resurrectione*).

Mais, si la foi est glorieuse du côté des promesses qu'elle renferme pour l'avenir, elle ne l'est pas moins du côté de la situation où elle met le Fidèle pour le présent. Et ici, M. F., représentez-vous un véritable Juste qui vit de la foi, et vous avouerez qu'il n'est rien de si grand sur la terre. Maître de ses désirs et de tous les mouvemens de son cœur; exerçant un empire glorieux sur lui-même; possédant son ame dans la patience et dans l'égalité, et régissant toutes

ses passions par le frein de la tempérance; humble dans la prospérité, constant dans la disgrace; joyeux dans les tribulations; paisible avec ceux qui haïssent la paix; insensible aux injures, sensible aux afflictions de ceux qui l'outragent; fidèle dans ses promesses; religieux dans ses amitiés; inébranlable dans ses devoirs; peu touché des richesses qu'il méprise; embarrasé des honneurs qu'il craint; plus grand que le monde entier qu'il regarde comme un monceau de poussière : quelle élévation !

La philosophie ne détruisoit les vices que par le vice. Elle n'apprenoit avec faste à mépriser le monde, que pour s'attirer les applaudissemens du monde : elle cherchoit plus la gloire de la sagesse, que la sagesse elle-même. En détruisant les autres passions, elle en élevoit toujours une plus dangereuse sur leurs ruines; je veux dire, l'orgueil : semblable à ce prince de Babylone, qui n'avoit renversé les autels des dieux des nations, que pour élever sur leurs débris sa statue impie et ce colosse monstrueux d'orgueil qu'il voulut faire adorer à toute la terre.

Mais la foi élève le Juste au-dessus de sa vertu même; elle le rend encore plus grand dans le secret du cœur, et aux yeux de Dieu, que devant les hommes. Il pardonne sans orgueil; il est désintéressé sans faste; il souffre sans vouloir qu'on s'en aperçoive; il modère ses passions sans s'en apercevoir lui-même; lui seul ignore la gloire et le mérite de ses actions. Loin de jeter des regards de complaisance sur lui-même, il a honte de ses vertus, plus que le pécheur n'en a de ses vices; loin de chercher d'être applaudi, il cache ses œuvres de lumière, comme si c'étoient des œuvres de ténèbres; il n'entre dans sa vertu que l'amour du devoir; il n'agit que sous les yeux de Dieu seul, et comme s'il n'y avoit plus d'hommes sur la terre : quelle élévation !. Trouvez, si vous le pouvez, quelque chose de plus grand dans l'Univers. Repassez sur tous les divers genres de gloire dont le monde honore la vanité des hommes; et voyez si tous ensemble ils peuvent atteindre à ce degré de grandeur, où la foi élève l'homme de bien.

Or, mon cher Auditeur, quoi de plus honorable à l'homme que cette situation? je vous le demande. Le trouvez-vous plus glorieux, plus respectable, plus grand, lorsqu'il suit les impressions d'un instinct brutal; qu'il est esclave de la haine, de la vengeance, de la volupté, de l'ambition, de l'envie et de tous ces monstres qui règnent tour-à-tour dans son cœur?

Car, vous qui vous faites honneur de ne pas croire, savez-vous bien ce que c'est qu'un incrédule? C'est un homme sans mœurs, sans probité, sans foi, sans caractère; qui n'a plus d'autre règle que ses passions, d'autre loi que ses injustes pensées, d'autre maître que ses désirs, d'autre frein que la crainte de l'autorité, d'autre Dieu que lui-même; enfant dénaturé, puisqu'il croit que le hasard tout seul lui a donné des pères; ami infidèle, puisqu'il ne regarde les hommes que comme les tristes fruits d'un assemblage bizarre et fortuit, aux-

quels il ne tient que par des liens passagers; maître cruel, puisqu'il est persuadé que c'est le plus fort et le plus heureux qui a toujours raison. Car, qui pourroit désormais se fier à vous? Vous ne craignez plus de Dieu; vous ne respectez plus les hommes; vous n'attendez plus rien après cette vie: la vertu et le vice vous paroissent des préjugés de l'enfance, et les suites de la crédulité des peuples. Les adultères, les vengeances, les blasphèmes, les perfidies noires, les abominations qu'on n'oseroit nommer, ne sont plus pour vous que des défenses humaines, et des polices établies par la politique des législateurs. Les crimes les plus affreux, et les vertus les plus pures, tout est égal selon vous, puisqu'un anéantissement éternel va bientôt égaler le Juste et l'Impie, et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau. Quel monstre êtes-vous donc sur la terre? L'idée qu'on vient de vous donner de vous-même flatte-t-elle beaucoup votre orgueil? et pouvez-vous en soutenir la seule image?

D'ailleurs, vous faites honneur de votre irréligion à la force de votre esprit; mais allez à la source. Qui vous a mené au libertinage? n'est-ce pas la corruption de votre cœur? Vous seriez-vous jamais avisé d'être impie, si vous aviez pu allier la religion avec vos plaisirs? vous avez commencé à douter d'une doctrine qui gênoit vos passions; et vous l'avez cru fausse, dès qu'elle vous est devenue incommode. Vous avez cherché à vous persuader ce que vous aviez un si grand intérêt de croire, que tout mouroit avec nous; que les peines éternelles étoient des terreurs de l'éducation; que les penchans nés avec nous ne pouvoient être des crimes; que sais-je? et toutes ces maximes de libertinage sorties de l'enfer: on croit aisément ce qu'on désire. Salomon n'adora les dieux des femmes étrangères, que pour se calmer sur ses dissolutions. Si les hommes n'avoient jamais eu de passions, ou si la religion les avoit autorisées, il n'auroit jamais paru d'incrédule sur la terre. Et une preuve que je dis vrai, c'est que dans les momens où vous êtes dégoûté du crime, vous vous tournez, sans vous en apercevoir, vers la religion; dans les momens où vos passions sont plus calmes, vos doutes diminuent; vous rendez, comme malgré vous, un hommage secret au fond de votre cœur à la vérité de la foi; vous avez beau l'affoiblir, vous ne pouvez réussir à l'éteindre: c'est qu'au premier signal de la mort, vous levez les yeux au ciel, vous reconnoissez le Dieu qui vous frappe, vous vous jetez dans le sein de votre père et de l'auteur de votre être; vous tremblez sur un avenir que vous vous étiez vanté de ne pas croire; et humilié sous la main du Tout-Puissant, prête à tomber sur vous et à vous écraser comme un ver de terre, vous avouez qu'il est seul grand, seul sage, seul immortel, et que l'homme n'est que vanité et que mensonge.

Enfin, si mon sujet avoit besoin de nouvelles preuves, je vous montrerois combien la foi est glorieuse à l'homme du côté des grands modèles qu'elle nous propose à imiter. Souvenez-vous d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, disoient autrefois les Juifs à leurs enfans. Souvenez-vous des saints hommes qui vous ont précédés, à qui leur foi

a mérité un témoignage si avantageux, disoit S. Paul aux Fidèles (*Heb.* 11; 39), après leur avoir rapporté de siècle en siècle, dans ce beau chapitre de sa Lettre aux Hébreux, leurs noms et les circonstances les plus merveilleuses de leur histoire.

Voilà l'avantage de la foi chrétienne : rappelez tous les grands hommes qu'elle a fournis dans tous les siècles; des princes si magnanimes, des conquérans si religieux, des pasteurs si vénérables, des philosophes si éclairés, des savans si estimés, des beaux-esprits si vantés dans leur siècle, des martyrs si généreux, des anachorètes si pénitens, des vierges si pures et si constantes, des héros en tout genre de vertu. La philosophie prêchoit une sagesse pompeuse; mais son sage ne se trouvoit nulle part. Ici quelle nuée de témoins ! quelle tradition non interrompue de héros chrétiens, depuis le sang d'Abel jusqu'à nous!

Or, je vous demande, rougirez-vous de marcher sur les traces de tant de noms illustres? Mettez d'un côté tous les grands hommes que la religion a donnés au monde dans tous les siècles, et de l'autre côté, ce petit nombre d'esprits noirs et désespérés que l'incrédulité a produits. Vous paroît-il plus glorieux de vous ranger dans ce dernier parti? de prendre pour vos guides et pour vos modèles, ces hommes dont les noms ne se présentent à notre souvenir qu'avec horreur, ces monstres qu'il a plu à la Providence de permettre que la nature enfantât de temps en temps; ou les Abraham, les Joseph, les Moïse, les David, les hommes apostoliques, les Justes de l'ancien et du nouveau temps? Soutenez, si vous le pouvez, ce parallèle. Ah! disoit autrefois S. Jérôme dans une occasion différente, si vous me croyez dans l'erreur, il m'est glorieux de me tromper avec de tels guides : *Si me deprehenderis errantem, patere me, quœso, errare cum talibus.*

Et ici, M. F., souffrez que, laissant pour un moment les incrédules, je vous adresse la parole. L'incrédulité déclarée est peut-être un vice rare parmi nous; mais la simplicité de la foi ne l'est guère moins. On auroit horreur de se départir de la croyance de ses pères; mais on veut raffiner sur leur bonne foi. On ne se permet pas des doutes sur le fond des mystères; mais on obéit en philosophe, en s'imposant soi-même le joug, en pesant sur les vérités saintes, recevant les unes comme raisonnables, raisonnant sur les autres, et les mesurant sur nos foibles lumières. Et notre siècle sur-tout est plein de ces demi-fidèles, qui, sous prétexte de dépouiller la religion de tout ce que la crédulité ou les préjugés ont pu y ajouter, ôtent à la foi tout le mérite de sa soumission.

Or, M. F., la sainteté veut que vous n'en parliez qu'avec une religieuse circonspection. La foi est une vertu presqu'aussi délicate que la pudeur : un seul doute, un seul mot la blesse; un souffle, pour ainsi dire, la ternit. Et cependant quelle licence ne se donne-t-on pas aujourd'hui dans les entretiens, sur ce que la foi de nos pères a de plus respectable? Hélas! le seul nom terrible du Seigneur ne pou-

voit pas être prononcé sous la loi par la bouche de l'homme; et aujourd'hui ce que la religion a de plus auguste, est devenu le sujet des conversations mondaines : on y parle de tout, on y décide librement de tout. Des hommes vains, d'un caractère superficiel, n'ayant pour toute connoissance de la religion, qu'un peu plus de témérité que l'ignorant et le peuple; n'apportant pour toute science que des doutes vulgaires et usés qu'ils ont appris, mais qu'ils n'ont pas formés; des doutes tant de fois éclaircis, et qui ne semblent subsister encore que pour faire honneur à la vérité; des hommes qui, dans des mœurs dissipées, n'ont jamais donné une heure d'attention sérieuse aux vérités de la religion, tranchent, décident sur des points qu'une vie entière d'études, accompagnée de lumière et de piété, pourroit à peine éclaircir. Des personnes même dans un sexe où l'ignorance sur certains points devroit être un mérite, où la politesse et la bienséance du moins voudroient qu'en sachant on affectât d'ignorer; des personnes qui connoissent mieux le monde que J. C.; qui ne savent pas même de la religion ce qu'il faut en savoir pour régler leurs mœurs, font les difficiles, veulent être éclaircies, craignent d'en trop croire, ont des doutes sur tout, et n'en ont point sur leurs misères et sur l'égarement visible de leur vie. O Dieu! c'est ainsi que vous livrez les pécheurs à la vanité de leurs pensées, et que vous permettez que ceux qui veulent voir trop clair dans vos secrets adorables, ne se connoissent pas eux-mêmes. La foi est donc glorieuse à l'homme, vous venez de le voir; il nous reste à montrer qu'elle lui est nécessaire.

TROISIEME PARTIE.

La nécessité de la foi est celui de tous ses caractères qui rend l'incrédule plus inexcusable. Tous les autres motifs dont on se sert pour le ramener à la vérité, lui sont, pour ainsi dire, étrangers; celui-ci est pris dans son propre fonds, je veux dire, dans le caractère même de sa raison.

Or, je dis que la foi est absolument nécessaire à l'homme dans les voies ténébreuses de cette vie, parce que sa raison est foible, et qu'il faut l'aider; parce qu'elle est corrompue, et qu'il faut la guérir; parce qu'elle est changeante, et qu'il faut la fixer. Or, la foi toute seule est le secours qui l'aide et qui l'éclaire, le remède qui la guérit, le frein et la règle qui la retient et qui la fixe. Encore un moment d'attention; je n'en abuserai pas.

Je dis, en premier lieu, que la raison est foible, et qu'il lui faut un secours. Hélas! M. F., nous ne connoissons, ni nous-mêmes, ni tout ce qui est au dehors de nous. Nous ignorons comment nous avons été formés, par quels progrès imperceptibles notre corps a reçu l'arrangement et la vie, et quels sont les ressorts infinis et l'artifice divin qui en font mouvoir toute la machine. Je ne sais, disoit autrefois cette illustre mère des Machabées à ses enfans, comment vous avez paru dans mon sein; ce n'est pas moi qui vous ai donné

l'ame, l'esprit et la vie que vous y avez reçus; ce n'est pas moi qui ai disposé la structure merveilleuse de vos membres, et qui les ai mis chacun à leur place; c'est la main invisible de l'Auteur de l'Univers : *Nescio qualiter in utero meo apparuistis; neque enim ego spiritum et animam donavi vobis et vitam, et singulorum membra non ego ipsa compegi, sed mundi Creator, qui formavit hominis nativitatem* (2. *Mach*. 7; 22, 23). Notre corps seul est un mystère, où l'esprit humain se perd et se confond, et dont on n'approfondira jamais tous les secrets; et il n'est que celui qui a présidé à sa formation, qui puisse les connoître.

Ce souffle de la Divinité qui nous anime, cette portion de nous-mêmes qui nous rend capables d'aimer et de connoître, ne nous est pas moins inconnue. Nous ne savons comment se forment ses désirs, ses craintes, ses espérances, ni comment elle peut se donner à elle-même ses idées et ses images. Personne jusqu'ici n'a pu comprendre comment cet être spirituel, si éloigné par sa nature de la matière, a pu lui être uni en nous par des liens si indissolubles, que ces deux substances ne forment plus que le même tout, et que les biens et les maux de l'une deviennent ceux de l'autre. Nous sommes donc un mystère à nous-mêmes, comme disoit S. Augustin; et cette vaine curiosité même qui veut tout savoir, nous serions en peine de dire ce qu'elle est, et comment elle s'est formée dans notre ame.

Au dehors nous ne trouvons encore que des énigmes; nous vivons comme étrangers sur la terre, et au milieu des objets que nous ne connoissons pas. La nature est pour l'homme un livre fermé; et le Créateur, pour confondre, ce semble, l'orgueil humain, s'est plu à répandre des ténèbres sur la face de cet abîme.

Levez les yeux, ô homme! considérez ces grands corps de lumière qui sont suspendus sur votre tête, et qui nagent, pour ainsi dire, dans ces espaces immenses où votre raison se confond. Qui a formé le soleil, dit Job, et donné le nom à la multitude infinie des étoiles? Comprenez, si vous le pouvez, leur nature, leur usage, leurs propriétés, leur situation, leur distance, leurs apparitions, l'égalité ou l'inégalité de leurs mouvemens. Notre siècle en a découvert quelque chose, c'est-à-dire, il a un peu mieux conjecturé que les siècles qui nous ont précédés; mais qu'est-ce qu'il nous en a appris, si nous le comparons à ce que nous ignorons encore?

Descendez sur la terre, et dites-nous, si vous le savez, qui tient les vents dans les lieux où ils sont enfermés; qui règle le cours des foudres et des tempêtes, quel est le point fatal qui met des bornes à l'impétuosité des flots de la mer, et comment se forme le prodige si régulier de ses mouvemens. Expliquez-nous les effets surprenans des plantes, des métaux, des élémens; cherchez comment l'or se purifie dans les entrailles de la terre. Démêlez, si vous le pouvez, l'artifice infini qui entre dans la formation des insectes qui rampent à nos yeux. Rendez-nous raison des différens instincts des animaux; tour-

nez-vous de tous les côtés, la nature de toutes parts ne vous offre que des énigmes. O homme! vous ne connoissez pas les objets que vous avez sous l'œil, et vous voulez voir clair dans les profondeurs éternelles de la foi! La nature est pour vous un mystère, et vous voudriez une religion qui n'en eût point! Vous ignorez les secrets de l'homme, et vous voudriez connoître les secrets de Dieu! Vous ne vous connoissez pas vous-même, et vous voudriez approfondir ce qui est si fort au-dessus de vous! L'Univers que Dieu a livré à votre curiosité et à vos disputes, est un abîme où vous vous perdez; et vous voulez que les mystères de la foi, qu'il n'a exposés qu'à votre docilité et à votre respect, n'aient rien qui échappe à vos foibles lumières? O égarement! Si tout étoit clair hors la religion, vous pourriez, avec quelque apparence de raison, vous défier de ses ténèbres. Mais puisque, au dehors même tout est obscurité pour vous, le secret de Dieu, dit S. Augustin, doit vous rendre plus respectueux et plus attentifs, mais non pas plus incrédules : *Secretum Dei intentos debet facere, non adversos* (*Tract.* 28 *in Joan.*).

La nécessité de la foi est donc fondée, en premier lieu, sur la foiblesse de la raison; mais elle est encore fondée sur sa profonde dépravation. Et en effet, qu'y avoit-il de plus naturel à l'homme, que de connoître son Dieu, l'auteur de son être et de sa félicité, sa fin et son principe; que d'adorer sa sagesse, sa puissance, sa bonté, et toutes les divines perfections dont il a gravé des traits si profonds et si bien marqués dans son ouvrage? Ces lumières étoient nées avec nous. Cependant, repassez sur ces siècles de ténèbres et de superstition qui précédèrent l'Evangile, et voyez jusqu'où l'homme avoit dégradé son Créateur, et à qui il avoit fait Dieu semblable. Il ne se trouva rien de si vil dans les créatures, dont son impiété ne se fît des dieux, et l'homme fut la divinité la plus noble que l'homme adora.

Si de la religion vous passez à la morale, tous les principes de l'équité naturelle étoient effacés, et l'homme ne portoit plus écrit dans son cœur l'ouvrage de cette loi que la nature y avoit gravé. Platon, cet homme si sage, et qui, selon S. Augustin, avoit si fort approché de la vérité, anéantit néanmoins la sainte institution du mariage; et, permettant une brutale confusion parmi les hommes, il confond les noms et les droits paternels, que la nature elle-même a toujours le plus respectés jusque parmi les animaux, et donne à la terre, des hommes tous incertains de leur origine, tous venant au monde sans parens, pour ainsi dire; et par-là, sans liens, sans tendresse, sans affection, sans humanité, tous en état de devenir incestueux ou parricides, sans le savoir.

D'autres vinrent annoncer aux hommes que la volupté étoit le souverain bien, et quelle que pût être l'intention du premier auteur de cette secte, il est certain que ses disciples ne cherchèrent point d'autre félicité que celle des bêtes; les plus honteuses dissolutions devinrent des maximes de philosophie. Rome, Athènes, Corinthe

virent des excès où l'on cherche l'homme dans l'homme même. C'est peu; les vices les plus abominables y furent consacrés. On leur dressa des temples et des autels. L'impudicité, l'inceste, la cruauté, la perfidie et des crimes encore plus honteux furent érigés en divinités. Le culte devint une débauche et une prostitution publique, et des dieux si criminels ne furent plus honorés que par des crimes; et l'Apôtre qui nous les rapporte, prend soin de nous avertir, que ce n'étoit point là seulement le dérèglement des peuples, mais des sages et des philosophes qui s'étoient égarés dans la vanité de leurs pensées, et que Dieu avoit livrés aux désirs corrompus de leur cœur. O Dieu! en permettant que la sagesse humaine tombât dans des égaremens si monstrueux, vous vouliez apprendre à l'homme que la raison toute seule, livrée à ses propres ténèbres, est capable de tout, et qu'elle ne sauroit être à elle-même son guide, sans tomber dans des abîmes, dont votre foi et votre lumière seule peut les retirer.

Enfin, si la dépravation de la raison nous fait sentir le besoin que nous avons d'un remède qui la guérisse, ses inconstances et ses variations éternelles apprennent encore à l'homme qu'il ne peut se passer d'un frein et d'une règle qui la fixe. Et ici, M. F., si la briéveté d'un discours permettoit de tout dire, que de vaines disputes, que de questions sans fin, que d'opinions différentes ont partagé autrefois les écoles de la philosophie païenne! Et ne croyez pas que ce fût sur des matières que Dieu semble avoir livrées à la dispute des hommes, c'étoit sur la nature de Dieu même, sur son existence, sur l'immortalité de l'ame, sur la véritable félicité.

Les uns doutoient de tout, les autres croyoient tout savoir. Les uns ne vouloient point de Dieu, les autres nous en donnoient un de leur façon, c'est-à-dire, quelques-uns, oisif, spectateur indolent des choses humaines, et laissant tranquillement au hasard la conduite de son propre ouvrage, comme un soin indigne de sa grandeur, et incompatible avec son repos; quelques autres, esclave des destinées, et soumis à des lois qu'il ne s'étoit pas imposées lui-même; ceux-ci, incorporé avec tout l'Univers, l'ame de ce vaste corps, et faisant comme une partie d'un monde, qui tout entier est son ouvrage. Que sais-je? car je ne prétends pas tout dire. Autant d'écoles, autant de sentimens sur un point si essentiel; autant de siècles, autant de nouvelles extravagances sur l'immortalité et la nature de l'ame. Ici, c'étoit un assemblage d'atomes; là, un feu subtil; ailleurs, un air délié; dans une autre école, une portion de la Divinité. Les uns la faisoient mourir avec le corps, d'autres la faisoient vivre avant le corps; quelques autres la faisoient passer d'un corps à un autre; de l'homme au cheval, de la condition d'une nature raisonnable, à celle des animaux sans raison. Il s'en trouvoit qui enseignoient que la véritable félicité de l'homme est dans les sens; un plus grand nombre la mettoient dans la raison, d'autres ne la trouvoient que dans la réputation et dans la gloire; plusieurs, dans la paresse et dans l'indolence. Et ce qu'il y a ici de plus dé-

plorable, c'est que l'existence de Dieu, sa nature, l'immortalité de l'ame, la fin et la félicité de l'homme; tous points si essentiels à sa destinée, si décisifs pour son malheur ou pour son bonheur éternel, étoient pourtant devenus des problèmes qui, de part et d'autre, n'étoient destinés qu'à amuser le loisir des écoles et la vanité des sophistes; des questions oiseuses, où l'on ne s'intéressoit pas pour le fonds de la vérité, mais seulement pour la gloire de l'avoir emporté. Grand Dieu! c'est ainsi que vous vous jouiez de la sagesse humaine.

Si delà nous entrions dans les siècles chrétiens, qui pourroit rapporter ici cette variété infinie de sectes, qui dans tous les temps ont rompu l'unité pour suivre des doctrines étrangères? Quelles furent les abominations des Gnostiques, les extravagances des Valentiniens, le fanatisme de Montan, les contradictions des Manichéens? Suivez de siècle en siècle: comme il est nécessaire qu'il y ait des hérésies pour éprouver les Justes, vous trouverez que chaque âge en a vu l'Eglise tristement déchirée.

Rappelez seulement les tristes dissentions du siècle passé. Depuis la séparation de nos Frères, quelle monstrueuse variété dans leur doctrine! que de sectes sont nées d'une secte! que d'assemblées particulières dans un même schisme! Ce royaume illustre (1), que son voisinage, ses malheurs, et des gages sacrés et augustes (2) nous rendent si cher, à combien de différens partis sur la religion est-il aujourd'hui en proie? Cette Eglise si vénérable, si féconde autrefois en Saints, par combien d'opinions et de sectes est-elle aujourd'hui déchirée? Chacun y est à soi-même sa loi et son juge; et la religion dominante, est, pour ainsi dire, de n'en avoir plus. O foi! ô don de Dieu! ô flambeau divin qui venez éclairer un lieu obscur, que vous êtes donc nécessaire à l'homme! O règle infaillible descendue du ciel, et donnée en dépôt à l'Epouse de J. C., toujours la même dans tous les siècles, toujours indépendante des lieux, des temps, des nations, des intérêts; qu'il est donc nécessaire que vous serviez de frein aux variations éternelles de l'esprit humain! O colonne de feu, si obscure et si lumineuse en même temps, qu'il est important que vous conduisiez toujours le camp du Seigneur, le tabernacle et les tentes d'Israël, à travers les périls du désert, les écueils, les tentations, et les voies ténébreuses et inconnues de cette vie!

Pour vous, M. F., quelle instruction tirerions-nous de ce discours, et que pourrois-je vous dire en finissant? Vous dites que vous avez la foi; montrez votre foi par vos œuvres. Que vous aura-t-il servi de croire, si vos mœurs ont démenti votre croyance? L'Evangile est encore plus la religion du cœur que de l'esprit. La foi qui fait les Chrétiens, n'est pas une simple soumission de la raison; c'est une

---

(1) L'Angleterre.

(2) Jacques II, roi d'Angleterre, et la reine sa femme étoient alors à Saint-Germain-en-Laye.

pieuse tendresse de l'ame ; c'est un désir continuel de devenir semblables à J. C. ; c'est une application infatigable à détruire tout ce qui se trouve en nous d'opposé à la vie de la foi. Il y a une incrédulité de cœur, aussi dangereuse pour le salut, que celle de l'esprit. Un homme qui s'obstine à ne pas croire après toutes les preuves de la religion, est un monstre dont on a horreur; mais un Chrétien qui croit, et qui vit comme s'il ne croyoit pas, est un insensé dont on ne comprend pas la folie : l'un se damne comme un désespéré; l'autre comme un indolent qui se laisse tranquillement entraîner par les flots, et qui croit qu'il peut ainsi se sauver. Rendez donc, M. F., votre foi certaine par vos bonnes œuvres; et si vous frémissez au seul nom de l'impie, ayez pour vous la même horreur, puisque la foi nous apprend que la destinée du mauvais Chrétien ne sera pas différente de la sienne, et qu'il aura le même partage que les infidèles: *Partem ejus cum infidelibus ponet* (*Luc.* 12; 46). Vivez conformément à ce que vous croyez. Voilà la foi des Justes, et la seule à qui les promesses éternelles ont été faites. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI APRÈS LES CENDRES.

DU PARDON DES OFFENSES.

Audistis quia dictum est antiquis : Diliges proximum tuum, et odio habebis inimicum tuum. Ego autem dico vobis : Diligite inimicos vestros.

Vous avez appris qu'il a été dit aux anciens : Vous aimerez votre prochain, et vous haïrez votre ennemi. Et moi, je vous dis : Aimez vos ennemis. MATTH. 5; 43, 44.

On croit d'ordinaire que le législateur des Juifs avoit usé d'une espèce d'indulgence et de ménagement, en publiant la loi du pardon des offenses : qu'obligé de ménager la foiblesse d'un peuple charnel, et d'ailleurs persuadé, que de toutes les vertus, l'amour des ennemis étoit celle qui coûtoit le plus au cœur de l'homme, il s'étoit contenté de régler la vengeance, et de lui prescrire des bornes. Ce n'est pas, dit S. Augustin, que pour prévenir de grands excès, il eût eu dessein d'en autoriser de moindres. Cette loi, comme toutes les autres, avoit sa sainteté, sa bonté, sa justice; mais c'étoit plutôt un éta-

blissement de police, qu'une règle de piété. Elle étoit propre à maintenir la tranquillité extérieure de l'Etat; mais elle ne touchoit point au cœur, et n'alloit pas jusqu'à la racine des haines et des vengeances. On s'y proposoit seulement, ou d'arrêter l'aggresseur en le menaçant de la même peine dont il auroit affligé son frère, ou de mettre un frein à la vivacité de l'offensé, en lui laissant craindre que s'il excédoit dans la satisfaction, il s'exposoit à souffrir lui-même le surplus de sa vengeance.

La morale des philosophes avoit encore mis le pardon des offenses au nombre des vertus; mais c'étoit un précepte de vanité, plutôt qu'une règle de discipline. C'est que la vengeance leur sembloit traîner après elle je ne sais quoi de bas et d'emporté, qui eût défiguré le portrait et l'orgueilleuse tranquillité de leur sage : c'est qu'il leur paroissoit honteux de ne pouvoir se mettre au-dessus d'une offense. Le pardon des ennemis n'étoit donc fondé que sur le mépris qu'on avoit pour eux. On se vengeoit en dédaignant la vengeance; et l'orgueil se relâchoit sans peine du plaisir de nuire à ceux qui nous ont nui, par la gloire qu'il trouvoit à les mépriser.

Mais la loi de l'Evangile sur l'amour des ennemis, ne flatte point l'orgueil et ne ménage pas l'amour-propre. Rien ne doit dédommager le Chrétien dans le pardon des offenses, que la consolation d'imiter J. C., et de lui obéir; que les titres qui, dans un ennemi, lui découvrent un frère; que l'espérance de retrouver devant le Juge éternel la même indulgence dont il aura usé envers les hommes. Rien ne doit le borner dans sa charité, que la charité elle-même qui n'a point de bornes, qui n'excepte ni lieux, ni temps, ni personnes, qui ne doit jamais s'éteindre. Et quand la religion des Chrétiens n'auroit point d'autre preuve contre l'incrédulité, que l'élévation de cette maxime, elle auroit toujours ce degré de sainteté, et par conséquent de vraisemblance, sur toutes les sectes qui ont jamais paru sur la terre.

Développons donc les motifs et les règles de ce point essentiel de la loi : les motifs, en établissant l'équité du précepte par les prétextes mêmes qui semblent la combattre; les règles, en développant les illusions sous lesquelles chacun s'en justifie à soi-même les infractions : c'est-à-dire, l'injustice de nos haines, et la fausseté de nos réconciliations. Implorons, etc. *Ave*, *Maria*.

PREMIERE PARTIE.

Les trois principes les plus communs qui lient les hommes les uns avec les autres, et qui forment toutes les unions et les amitiés humaines, sont le goût, la cupidité et la vanité. Le goût! on suit un certain penchant de la nature, qui nous faisant trouver en quelques personnes plus de rapport avec nos inclinations, peut-être aussi plus de complaisance pour nos défauts, nous lie à elles, et fait que nous trouvons dans leur société une douceur qui se change en un ennui

avec le reste des hommes. La cupidité! on cherche des amis utiles; ils sont dignes de notre amitié, dès qu'ils deviennent nécessaires à nos plaisirs ou à notre fortune; l'intérêt est un grand attrait pour la plupart des cœurs; les titres qui nous rendent puissans se changent bientôt en des qualités qui nous font paroître aimables; et l'on ne manque jamais d'amis, quand on peut payer l'amitié de ceux qui nous aiment. Enfin, la vanité! des amis qui nous font honneur, nous sont toujours chers; il semble qu'en les aimant, nous entrons en part avec eux de la distinction qu'ils ont dans le monde; nous cherchons à nous parer, pour ainsi dire, de leur réputation; et, ne pouvant atteindre à leur mérite, nous nous honorons de leur société, pour faire penser du moins qu'il n'y a pas loin d'eux à nous, et que nous n'aimons que nos semblables.

Voilà les trois grands liens de la société humaine. La religion et la charité n'unissent presque personne : et delà vient que dès que les hommes choquent notre goût, qu'ils ne sont pas favorables à nos intérêts, ou qu'ils blessent notre réputation et notre vanité, les liens humains et fragiles qui nous unissoient à eux, se rompent; notre cœur s'éloigne d'eux, et ne trouve plus en lui à leur égard qu'aigreur et amertume. Et voilà les trois sources les plus universelles des haines que les hommes nourrissent les uns envers les autres; qui font des douceurs de la société un acharnement éternel; qui empoisonnent toute la joie des conversations et toute l'innocence des commerces; et qui, attaquant la religion dans le cœur, s'offrent néanmoins à nous sous des apparences d'équité qui les justifient à nos yeux, et qui nous rassurent.

Je dis, dès que les hommes choquent notre goût; et c'est le premier prétexte et la première source de notre éloignement et de nos haines envers nos frères. Vous dites que vous êtes incompatible avec cette personne; que tout vous choque et vous déplaît en elle; que c'est une antipathie dont vous n'êtes pas le maître; que toutes ses manières semblent affectées pour vous aigrir; que de la voir ne serviroit qu'à augmenter l'aversion naturelle que vous avez pour elle; et que la nature a mis en nous des haines et des amours, des rapports et des aversions, dont il ne faut demander compte qu'à elle-même.

A cela je pourrois vous répondre d'abord, en établissant les fondemens de la doctrine chrétienne sur l'amour de nos frères: Cet homme, pour vous déplaire et n'être pas de votre goût, en est-il moins votre frère, enfant de Dieu, citoyen du ciel, membre de J. C., et héritier des promesses éternelles? Son humeur, son caractère, quel qu'il puisse être, efface-t-il quelqu'un de ces augustes traits qu'il a reçus sur les fonts sacrés, qui l'unissent à vous par des liens divins et immortels, et qui doivent vous le rendre cher et respectable? Lorsque J. C. nous ordonne d'aimer nos frères comme nous-mêmes, prétend-il faire un précepte qui ne coûte rien au cœur, et dans l'accomplissement duquel nous ne trouvions ni difficulté ni peine?

Eh! qu'eût-il été besoin qu'il nous eût commandé d'aimer nos frères, si, en vertu de ce commandement, nous n'étions obligés que d'aimer ceux pour qui nous sentons du goût et une inclination naturelle? Le cœur n'a pas là-dessus besoin de précepte : il est à lui-même sa loi. Le précepte suppose donc la difficulté de notre part; J. C. a donc prévu qu'il nous en coûteroit pour aimer nos frères; que nous trouverions en nous des antipathies et des répugnances qui nous éloigneroient d'eux: et voilà pourquoi il a attaché un si grand mérite à l'observance de ce seul point, et nous a déclaré si souvent que l'observer étoit observer la loi toute entière. L'aversion pour nos frères, loin donc de justifier notre éloignement envers eux, nous rend au contraire l'obligation de les aimer plus précise, et nous met personnellement dans le cas du précepte.

Mais d'ailleurs, un Chrêtien doit-il se conduire par goût et par humeur, ou par des principes de raison, de foi, de religion et de grace? Et depuis quand le goût naturel que l'Evangile nous ordonne de combattre, est-il devenu un privilége qui nous dispense de ses règles? Si la répugnance qu'on a pour les devoirs, étoit un titre d'exemption, où est le Fidèle qui ne fût quitte de toute la loi, et qui, plus il sentiroit de corruption dans son cœur, plus il n'y trouvât sa justification et son innocence? Nos goûts sont-ils notre loi? La religion n'est-elle plus que l'appui et non le remède de la nature? N'est-ce pas une foiblesse, même selon le monde, de ne régler nos démarches et nos sentimens, nos haines et nos amours envers les autres hommes, que sur la bizarrerie d'un goût dont nous ne saurions nous rendre aucune raison à nous-mêmes? Les hommes de ce caractère font-ils grand honneur, je ne dis pas à la religion, mais à l'humanité? et ne sont-ils pas au monde lui-même un spectacle de mépris, de dérision et de censure? Quel chaos que la société, si le goût tout seul décidoit des devoirs et des bienséances, et s'il n'y avoit point d'autre loi qui liât les hommes ensemble! Or, si les règles de la société même exigent que le goût tout seul ne soit pas l'unique principe de notre conduite envers les autres hommes, l'Evangile seroit-il là-dessus plus indulgent? L'Evangile, qui ne nous prêche que de nous renoncer nous-mêmes; l'Evangile, qui nous ordonne par-tout de nous faire violence, et de combattre nos goûts et nos affections; l'Evangile enfin, qui veut que nous agissions par des vues supérieures à la chair et au sang, et que nous sachions sacrifier à la sainteté de la foi, et à la sublimité de ses règles, non-seulement nos caprices, mais nos penchans les plus légitimes.

Il est donc insensé de nous alléguer une aversion pour votre frère, qui est elle-même votre crime. Je pourrois vous répondre encore : Vous vous plaignez que votre frère vous déplaît, et qu'il n'est pas en vous de le supporter et de compatir avec lui; mais vous-même, croyez-vous ne déplaire à personne? pouvez-vous nous garantir que vous êtes du goût de tout le monde; et que tout vous applaudit et vous approuve? Or, si vous exigez qu'on excuse ce qu'il peut y avoir de

choquant dans vos manières, sur la bonté de votre cœur, et sur les qualités essentielles dont vous vous piquez; s'il vous paroît déraisonnable de se laisser révolter par des riens, et par certaines saillies dont nous ne sommes pas quelquefois les maîtres; si vous voulez qu'on juge de vous par la suite, par le fond, par la droiture des sentimens et de la conduite, et non par des humeurs qui échappent, et sur lesquelles il est mal-aisé d'être toujours en garde contre soi-même : ayez la même équité pour votre frère; appliquez vous la même règle; supportez-le comme vous avez besoin qu'on vous supporte; et ne justifiez pas, par votre éloignement pour lui, les aversions injustes qu'on peut avoir pour vous-même. Et cette règle est d'autant plus équitable, qu'il n'y a qu'à jeter les yeux sur ce qui se passe tous les jours dans le monde, pour être convaincu que ceux qui font sonner le plus haut les défauts de leurs frères, sont ceux mêmes avec qui personne ne peut compatir, qui sont la terreur des sociétés, et à charge au reste des hommes.

Et ici je pourrois vous demander, mon cher Auditeur, si ce fonds d'opposition, qui vous rend votre frère si insupportable, n'est pas plus en vous, c'est-à dire, dans votre orgueil, dans la bizarrerie de votre humeur, dans l'incompatibilité de votre caractère, que dans le sien propre; vous demander si tout le monde voit en lui ce que vous croyez y voir vous-même; si ses amis, ses proches, ses égaux le regardent des mêmes yeux que vous. Que sais-je encore? vous demander si ce qui vous déplaît en lui ne sont pas peut-être ses bonnes qualités; si ses talens, sa réputation, son crédit et sa fortune n'ont pas peut-être plus de part à votre aversion que ses défauts; et si ce n'est pas son mérite ou son rang qui ont fait jusqu'ici auprès de vous tout son crime : il est si aisé de se faire là-dessus illusion à soi-même. L'envie est une passion si masquée et si habile à se contrefaire : comme elle a quelque chose de bas et de lâche, et qu'elle est un aveu secret que nous nous faisons à nous-mêmes de notre médiocrité, elle se montre toujours à nous sous des dehors étrangers et qui nous la rendent méconnoissable; mais approfondissez votre cœur, et vous verrez que tous ceux, ou qui vous effacent, ou qui brillent trop à vos côtés, ont le malheur de vous déplaire; que vous ne trouvez aimables que ceux qui n'ont rien à vous disputer; que tout ce qui vous passe ou vous égale, vous contraint et vous gêne; et que, pour avoir droit à votre amitié, il faut n'en avoir aucun à vos prétentions et à vos espérances.

Mais je vais encore plus loin, et je vous prie de m'écouter. Je veux que votre frère ait encore plus de défauts que vous ne lui en reprochez. Hélas! vous êtes si doux et si complaisant envers ceux de qui vous attendez votre fortune et votre établissement, et dont l'humeur, la fierté, les manières vous révoltent; vous souffrez leur hauteur, leurs rebuts et leurs dédains; vous dévorez leurs inégalités et leurs caprices; vous ne vous rebutez point; votre patience est toujours plus forte que votre opposition et votre répugnance, et

vous n'oubliez rien pour plaire. Ah! si vous regardiez votre frère comme celui de qui dépend votre salut éternel, comme celui à qui vous allez être redevable, non d'une fortune de boue et d'un établissement fragile, mais de la fortune même de votre éternité, suivriez-vous à son égard la bizarrerie de votre goût? ne vaincriez-vous pas l'injuste opposition qui vous éloigne de lui? vous en coûteroit-il tant pour mettre vos penchans d'accord avec vos intérêts éternels, et vous faire une violence utile et nécessaire? Vous souffrez tout pour le monde et pour la vanité, et vous prétendez qu'on est injuste, dès qu'on exige de vous une seule démarche pénible pour l'éternité?

Et ne dites pas que ce sont là de ces bizarreries de la nature, dont on ne sauroit rendre raison, et que nous ne sommes pas les maîtres de nos goûts et de nos penchans. J'en conviens jusqu'à un certain point; mais il y a un amour de raison et de religion, qui doit toujours l'emporter sur la nature. L'Evangile n'exige pas que vous ayez du goût pour votre frère: il exige que vous l'aimiez, c'est-à-dire, que vous le souffriez, que vous l'excusiez, que vous cachiez ses défauts, que vous le serviez; en un mot, que vous fassiez pour lui tout ce que vous voudriez qu'on fît pour vous-même. La charité n'est pas un goût aveugle et bizarre, une inclination naturelle, une sympathie d'humeur et de tempérament: c'est un devoir juste, éclairé, raisonnable; un amour qui prend sa source dans les mouvemens de la grace et dans les vues de la foi. Ce n'est pas aimer proprement nos frères, que de ne les aimer que par goût, c'est s'aimer soi-même. Il n'est que la charité qui nous les fasse aimer comme il faut, et qui puisse former des amis solides et véritables. Car le goût change sans cesse, et la charité ne meurt jamais; le goût ne se cherche que lui-même, et la charité ne cherche pas ses propres intérêts, mais les intérêts de ce qu'elle aime; le goût n'est pas à l'épreuve de tout, d'une perte, d'un procédé, d'une disgrace, et la charité est plus forte que la mort; le goût n'aime que ce qui l'accommode, et la charité s'accommode à tout, et souffre tout pour ce qu'elle aime; le goût est aveugle, et nous rend souvent aimables les vices mêmes de nos frères, et la charité n'applaudit jamais à l'iniquité, et n'aime dans les autres que la vérité. Les amis de la grace sont donc bien plus sûrs que ceux de la nature. Le même goût qui lie les cœurs, souvent un instant après les sépare; mais les liens formés par la charité durent éternellement.

Telle est la première source de nos amours et de nos haines; l'injustice et la bizarrerie de notre goût. L'intérêt est la seconde; car rien n'est plus ordinaire que de vous entendre justifier vos animosités, en nous disant, que cet homme n'a rien oublié pour vous perdre; qu'il a fait échouer votre fortune; qu'il vous suscite tous les jours des affaires injustes; que vous le trouvez par-tout sur votre chemin, et qu'il est difficile d'aimer un ennemi aussi acharné à vous nuire.

Mais je suppose que vous dites vrai; et je vous réponds: Pourquoi voulez-vous ajouter à tous les autres maux que votre frère vous

a faits, celui de le haïr, qui est le plus grand de tous, puisque tous les autres n'ont abouti qu'à vous ravir des biens frivoles et passagers, et que celui-ci perd votre ame, et vous prive pour toujours du droit que vous avez à un royaume immortel? En le haïssant, vous vous nuisez bien plus à vous-même, que toute sa malignité à votre égard n'a jamais su vous nuire. Il a renversé votre fortune temporelle, je le veux: et en le haïssant, vous renversez le fondement de votre salut éternel; il a usurpé le patrimoine de vos pères, j'en conviens: et pour vous venger, vous renoncez à l'héritage du Père céleste, et au patrimoine éternel de J. C. Vous vous vengez donc sur vous-même; et pour vous consoler des maux que votre frère vous a faits, vous vous en ménagez à vous-même un sans fin et sans mesure.

Et de plus, votre haine envers votre frère vous restitue-t-elle les avantages qu'il vous a ravis? rend-elle votre condition meilleure? Que vous revient-il de votre animosité et de votre amertume? Vous vous consolez, dites-vous, en le haïssant; et c'est la seule consolation qui vous reste. Quelle consolation, grand Dieu, que celle de la haine, c'est-à-dire, d'une passion noire et violente qui déchire le cœur; qui répand le trouble et la tristesse au dedans de nous-mêmes, et qui commence par nous punir et nous rendre malheureux! Quel plaisir cruel que celui de haïr, c'est-à-dire, de porter sur le cœur un poids d'amertume qui empoisonne tout le reste de la vie! Quelle manière barbare de se consoler! Et n'êtes-vous pas à plaindre de chercher à vos maux une ressource qui ne fait qu'éterniser par la haine une offense passagère?

Mais laissons ce langage humain: parlons celui de l'Evangile auquel nos bouches sont consacrées. Si vous étiez Chrétien, mon cher Auditeur; si vous n'aviez pas perdu la foi, loin de haïr ceux dont Dieu s'est servi pour renverser vos espérances et vos projets de fortune, vous les regarderiez comme les instrumens des miséricordes de Dieu sur votre ame, comme les ministres de votre sanctification, et les écueils heureux qui n'ont servi qu'à vous sauver du naufrage. Vous vous seriez perdu dans le crédit et dans l'élévation; vous y auriez oublié Dieu; votre ambition auroit cru avec votre fortune, et la mort vous auroit surpris dans le tourbillon du monde, des passions et des espérances humaines: mais le Seigneur, pour préserver votre ame, vous a suscité, dans sa grande miséricorde, des obstacles qui vous ont arrêté en chemin; il s'est servi d'un envieux, d'un concurrent pour vous supplanter, vous éloigner des graces, et se mettre entre vous et le précipice où vous alliez vous abîmer et périr sans ressource; il a secondé, pour ainsi dire, son ambition; il a favorisé ses desseins; et par un excès incompréhensible de bonté sur vous, il a traversé les vôtres; il a élevé votre ennemi dans le temps, pour vous sauver dans l'éternité. Vous devez donc adorer les desseins éternels de sa justice et de sa miséricorde sur les hommes; regarder votre frère comme l'occasion heureuse de votre salut; de-

mander à Dieu, que puisqu'il s'est servi de son ambition, ou de sa mauvaise volonté pour vous sauver, il lui inspire un repentir sincère; et qu'il ne permette pas que celui qui a tant contribué à votre salut, périsse lui-même.

Oui, M. F., nos haines ne viennent que de notre peu de foi. Hélas! si nous regardions tout ce qui passe, comme une fumée qui n'a point de consistance: si nous étions bien convaincus que tout ceci n'est rien, que le salut est la grande affaire, et que nótre trésor et nos richesses véritables ne sont que dans l'éternité, où nous nous trouverons en un clin d'œil : si nous en étions convaincus, hélas! nous regarderions les hommes qui s'aigrissent, qui s'échauffent, qui ont entre eux des dissentions et des querelles pour les dignités de la terre, comme des enfans qui disputent entre eux pour des jouets qui servent d'amusement à leur âge, dont les haines et les animosités puériles ne roulent que sur des riens que l'enfance toute seule et la foiblesse de la raison grossit à leurs yeux. Tranquilles sur les plus grands et les plus tristes événemens, sur la perte du patrimoine de leurs pères, et la décadence de leur famille, et vifs jusqu'à l'excès dès qu'ils se voient ravir les objets petits et frivoles qui réjouissoient leur enfance! ainsi, ô mon Dieu, les hommes insensés et puérils ne sentent point la perte de leur héritage céleste, de ce patrimoine immortel que J. C. leur a laissé, et dont leurs frères jouissent déjà dans le ciel. Ils voient de sang froid le royaume de Dieu et les biens véritables leur échapper; et ils s'arment de fureur, comme des enfans, les uns contre les autres, dès qu'on touche à leurs biens frivoles, et qu'on leur enlève les jouets puérils, qui n'ont rien de plus sérieux que de tromper leur foible raison, et servir comme d'amusement à leur enfance.

L'intérêt est donc pour un Chrétien un prétexte indigne et criminel de ses haines envers ses frères: mais la vanité qui en est la dernière source, est encore moins excusable.

Car, M. F., nous voulons qu'on nous approuve, qu'on applaudisse à nos défauts comme à nos vertus; et quoique nous sentions nos foiblesses, nous sommes assez injustes pour exiger que les autres ne les voient pas, et qu'ils nous fassent honneur de certaines qualités que nous nous reprochons à nous-mêmes comme des vices. Nous voudrions que toutes les bouches ne s'ouvrissent que pour publier nos louanges; et que le monde qui ne pardonne rien, qui n'épargne pas même ses maîtres, admirât en nous ce qu'il censure dans les autres.

En effet, vous vous plaignez que votre ennemi vous a décrié en secret et en public; qu'il a ajouté la calomnie à la médisance; qu'il vous a attaqué par les endroits les plus vifs et les plus sensibles, et qu'il n'a rien oublié pour vous perdre d'honneur et de réputation devant les hommes.

Mais, avant que de vous répondre, je pourrois vous dire d'abord : Défiez-vous des rapports qu'on vous a faits de votre frère;

les discours les plus innocens nous reviennent tous les jours si empoisonnés par la malignité des langues par où ils passent ; il y a tant de flatteurs indignes qui cherchent à plaire aux dépens de ceux qui ne plaisent pas ; il y a tant d'esprits noirs et mauvais, qui ne trouvent de plaisir qu'à mettre le mal où il n'est pas, et voir la dissention parmi les hommes ; il y a tant de caractères indiscrets et légers, et qui disent à contre-temps et d'un air envenimé, ce qui n'avoit été dit d'abord qu'avec des intentions innocentes ; il y a tant d'hommes naturellement outrés, et dans la bouche desquels tout s'enfle, tout grossit, tout sort de la vérité simple et naturelle, j'en appelle ici à vous-même! Ne vous est-il jamais arrivé qu'on ait envenimé vos discours les plus innocens, et ajouté à vos récits des circonstances que vous n'aviez pas même pensées? Ne vous êtes-vous pas plaint alors de l'injustice et de la malignité des redites? Pourquoi ne pourriez-vous pas avoir été trompé à votre tour? et si tout ce qui passe par tant de canaux s'altère d'ordinaire, et ne revient jamais à nous comme il a été dit dans sa source, pourquoi voudriez-vous que les discours qui vous regardent vous seul, fussent exempts de cette destinée, et méritassent plus d'attention et de créance?

Vous nous répondrez sans doute, qu'il ne s'agit pas ici de ces maximes générales, et que les faits dont vous vous plaignez, ne sont pas douteux. Je le veux ; et je vous demande si votre frère n'a pas de son côté les mêmes reproches à vous faire ; si ses défauts vous ont toujours trouvé fort indulgent et fort charitable ; si vous avez même toujours rendu justice à ses bonnes qualités ; si vous n'avez jamais souffert qu'on l'ait déchiré en votre présence ; si vous n'avez pas aidé à la malignité de ces discours par une feinte modération et par un demi-silence qui n'a fait qu'allumer le feu de la détraction, et fournir de nouveaux traits contre votre frère. Je vous demande, si vous usez même de beaucoup de circonspection envers les autres hommes ; si vous faites beaucoup de grâce aux foiblesses d'autrui ; si votre langue n'est pas toujours trempée dans le fiel et dans l'absinthe ; si la réputation la mieux établie n'est pas toujours en danger entre vos mains ; et si les histoires les plus tristes et les plus secrètes ne deviennent pas bientôt des événemens publics par votre malignité et par votre imprudence. O homme! vous poussez si loin la délicatesse et la sensibilité sur ce qui vous regarde! Nous avons besoin de toute la terreur de notre ministère, et de tous les motifs les plus graves de la religion, pour vous porter à pardonner à votre frère un seul discours, un mot souvent que l'imprudence, que le hasard, que la conjoncture, qu'un juste ressentiment peut-être lui a arraché, et la licence de vos discours envers les autres ne connoît pas même les bornes de la politesse et de la bienséance que le monde tout seul prescrit.

Mais je veux que vous n'ayez rien à vous reprocher du côté de la modération envers votre frère. Que faites-vous en le haïssant? effacez-vous les impressions sinistres que ses discours ont pu laisser

dans l'esprit des autres hommes ? Vous faites à votre cœur une nouvelle plaie; vous vous enfoncez vous-même un trait qui donne la mort à votre ame; vous lui arrachez le glaive d'entre les mains, si j'ose parler ainsi, pour vous en percer vous-même. Montrez dans l'innocence de vos mœurs, et dans l'intégrité de votre conduite, l'injustice de ses discours; détruisez, par une vie sans reproche, les préjugés qu'il a pu donner contre vous; faites retomber sur lui, par les vertus opposées aux défauts qu'il vous impute, la bassesse et l'iniquité de ses calomnies : voilà une manière juste et licite de vous venger. Triomphez de sa malice par vos mœurs et par votre silence, vous assemblerez des charbons de feu sur sa tête; vous mettrez le public de votre côté, vous ne laisserez à votre ennemi que la honte de ses emportemens et de ses impostures. Mais de le haïr, c'est la vengeance des foibles, c'est la triste consolation des coupables, en un mot, c'est la ressource de ceux qui n'en sauroient trouver dans la vertu et dans l'innocence.

Mais enfin, laissons toutes ces raisons, et venons au point essentiel. Il vous est ordonné d'aimer ceux qui vous maltraitent et qui vous calomnient; de prier pour eux; de demander à Dieu qu'il les convertisse, qu'il change leur cœur aigri, qu'il leur inspire des sentimens de paix et de charité, et qu'il les mette au nombre de ses Saints. Il vous est ordonné de les regarder par avance comme des citoyens de la céleste Jérusalem, avec lesquels vous bénirez éternellement les richesses de la miséricorde divine, réuni avec eux dans le sein de Dieu, heureux du même bonheur, et avec lesquels vous ne formerez plus qu'une voix pour chanter les louanges immortelles de la grace. Il vous est ordonné de regarder les injures comme des bienfaits, comme la peine de vos crimes cachés, pour lesquels vous avez tant de fois mérité d'être couvert de confusion devant les hommes; comme le prix du royaume de Dieu, qui n'est promis qu'à ceux qui souffrent avec piété la persécution et la calomnie.

Car enfin, il faut en venir là. L'amour-propre suffiroit pour aimer ceux qui nous aiment, qui nous louent, qui publient nos vertus fausses ou véritables. C'étoit là, dit J. C., toute la vertu des Païens : *Nam et Ethnici hoc faciunt* (*Matth.* 5; 47). Mais la religion va plus loin; elle veut que nous aimions ceux qui nous haïssent et qui nous déchirent : elle met à ce prix les miséricordes de Dieu sur nous, et nous déclare qu'il n'y a point de pardon à espérer pour nous, si nous ne l'accordons à nos frères.

Et de bonne foi, voulez-vous que Dieu oublie les crimes, et les horreurs de toute votre vie, qu'il soit insensible à sa gloire que vous avez tant de fois outragée, tandis que vous ne pouvez vous résoudre à oublier un mot; tandis que vous êtes si vif, si délicat, si furieux sur les intérêts de votre gloire; vous qui peut-être jouissez d'une réputation que vous n'avez jamais méritée; vous qui seriez couvert d'une confusion éternelle, si l'on vous connoissoit tel que vous êtes; vous, en un mot, dont les discours les plus injurieux ne représen-

tent qu'à demi les misères secrètes dont Dieu vous connoît coupable? Grand Dieu, que les pécheurs auront peu d'excuses à vous alléguer, quand vous leur prononcerez l'arrêt de leur condamnation éternelle!

Vous nous direz peut-être que vous convenez là-dessus des devoirs que la religion impose, mais que les lois de l'honneur l'ont emporté sur celles de la religion; qu'il faut s'attendre à être déshonoré à jamais devant les hommes, si l'on souffre tranquillement des discours et des procédés d'une certaine nature; que la religion qui pardonne est une lâcheté et une tache que le monde ne pardonne point; et que l'honneur ne connoît pas là-dessus d'exception et de privilége.

Quel est cet honneur, M. F., qu'on ne peut acheter qu'au prix de son ame et de son salut éternel? Et que l'on est à plaindre, si l'on ne peut se sauver de l'ignominie que par un crime! Je sais que c'est ici où les fausses lois du monde semblent l'emporter sur celles de la religion; et que les plus sages mêmes, qui conviennent de la folie de cet abus, sont pourtant d'avis qu'il faut s'y soumettre. Mais je parle devant un Prince qui, plus sage que le monde, et justement indigné contre une fureur aussi opposée aux maximes de l'Evangile qu'aux intérêts de l'Etat, a montré à ses sujets quel est le véritable honneur, et qui, en leur arrachant des mains des armes criminelles, a noté d'une infamie éternelle ces vengeances auxquelles l'erreur publique avoit attaché une gloire déplorable.

Quoi, M. F., une maxime abominable, que la barbarie des premières mœurs de nos ancêtres toute seule a consacrée et a fait passer jusqu'à nous, l'emporteroit sur toutes les règles du Christianisme, et sur les lois les plus inviolables de l'Etat? On ne seroit pas déshonoré en trempant ses mains dans le sang de son frère; et on le seroit en obéissant à Dieu, et à celui qui tient sa place, sur la terre? La gloire ne seroit donc plus qu'une fureur; et la lâcheté, qu'un respect généreux pour la religion et pour son maître. Vous craignez de passer pour un lâche? montrez votre valeur en répandant votre sang pour la défense de la patrie, allez à la tête de nos armées affronter les périls et chercher la gloire dans le devoir, assurez votre réputation par des actions dignes de passer dans nos histoires, et d'être comptées parmi les événemens mémorables d'un règne si glorieux: voilà une valeur que l'Etat exige, et que la religion autorise. Alors méprisez ces vengeances brutales et personnelles; regardez les comme une ostentation puérile de valeur, qui cache souvent une véritable lâcheté; comme la ressource vile et vulgaire de ceux qui n'ont rien qui les signale; comme une preuve forcée et équivoque du courage que le monde nous arrache, et à laquelle souvent le cœur se refuse. Loin de vous l'imputer à honte, le monde lui-même vous en fera un nouveau titre d'honneur: vous en paroîtrez plus grand; et vous apprendrez à vos égaux que la valeur déplacée n'est plus qu'une brutale timidité; que la sagesse et la modération entrent toujours dans la véritable gloire; que tout ce qui déshonore l'humanité, ne sauroit honorer les hommes; et que l'Evangile, qui ordonne de par-

donner, a fait plus de héros que le monde lui-même qui veut qu'on se venge.

Vous nous direz encore peut-être, que ces maximes ne vous regardent pas; que vous avez oublié les sujets de plainte que vous aviez contre votre frère; et qu'une réconciliation a fini l'éclat de vos démêlés et de votre rupture. Or, je dis que c'est encore ici où vous vous abusez; et après vous avoir montré l'injustice de nos haines, il faut vous faire convenir de la fausseté de nos réconciliations.

SECONDE PARTIE.

Il n'est point de précepte dans la loi, qui laisse moins de lieu au doute et à la méprise, que celui qui nous oblige d'aimer nos frères, et cependant il n'en est point sur lequel on se fasse plus d'illusions et de fausses maximes. En effet, il n'est presque personne qui ne nous dise qu'il a pardonné de tout son cœur à son frère, et que sa conscience là-dessus est tranquille; et cependant rien de plus rare que de pardonner, et il n'est guère de réconciliation qui change le cœur, et qui ne soit une fausse apparence de retour, soit qu'on la considère dans son principe, soit qu'on en examine les démarches et les suites.

Je dis dans son principe: car, M. F., afin qu'une réconciliation soit sincère et réelle, il faut qu'elle prenne sa source dans la charité, et dans un amour chrétien de notre frère. Or, les motifs humains ont d'ordinaire toute la part à un ouvrage, qui ne peut être que l'ouvrage de la grace. On se réconcilie pour céder aux instances de ses amis, pour éviter un certain éclat désagréable qu'une guerre déclarée attireroit après soi, et qui pourroit retomber sur nous-mêmes, pour ne pas s'interdire certaines sociétés dont il faudroit se bannir, si l'on s'obstinoit à vouloir être irréconciliable avec son frère. On se réconcilie par déférence pour des Grands qui exigent de nous cette complaisance; pour se faire une réputation de modération et de grandeur d'ame; pour ne pas donner des scènes au public, qui ne répondroient pas à l'idée que nous voulons qu'on ait de nous; pour couper court aux plaintes éternelles, et aux discours outrageans d'un ennemi qui peut-être nous connoît trop et a été trop avant dans notre confidence, pour ne pas mériter que nous le ménagions, et qu'une réconciliation lui impose silence. Que dirai-je encore? on se réconcilie peut-être comme Saül, pour nuire plus sûrement à son ennemi, et endormir ses précautions et sa vigilance.

Tels sont les motifs ordinaires des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde. Et ce que je dis ici est si vrai, que des pécheurs qui ne laissent paroître d'ailleurs aucun signe de piété, se réconcilient pourtant tous les jours avec leurs frères; et eux qui ne sauroient se vaincre sur les devoirs les plus aisés de la vie chrétienne, paroissent des héros dans l'accomplissement de celui-ci, le plus difficile de tous. Ah! c'est que ce sont des héros de la vanité, et non pas de la charité: c'est qu'ils laissent de la réconciliation ce qu'elle a d'héroïque

et de pénible devant Dieu, qui est l'oubli de l'injure et le changement de notre cœur envers notre frère; et ils n'en retiennent que ce qu'elle a de glorieux devant les hommes, qui est une apparence de modération, et une facilité à revenir que le monde lui-même loue.

Mais si la plupart des réconciliations sont fausses, quand on en examine les motifs, elles ne le sont pas moins si on les considère dans leurs démarches. Oui, M. F., que de mesures, que de négociations! Que de formalités, que de peines pour les conclure! Que d'attentions à apporter! que de ménagemens à observer! que d'intérêts à concilier! que d'obstacles à lever! que de démarches à compasser! Ainsi, votre réconciliation n'est pas l'ouvrage de la charité, mais de la sagesse et de l'habileté de vos amis: c'est une affaire du monde, ce n'est pas une démarche de religion; c'est un traité heureusement conclu, ce n'est pas un devoir de la foi accompli; elle est l'ouvrage de l'homme, mais elle n'est pas l'œuvre de Dieu; en un mot, c'est une paix qui vient de la terre, ce n'est pas la paix qui descend du ciel.

Car, de bonne foi, les hommes, par leurs ménagemens et l'habileté de leurs mesures ont-ils pu, en vous réconciliant avec votre frère, faire revivre la charité qui étoit éteinte dans votre cœur? ont-ils pu vous rendre ce trésor que vous aviez perdu? Ils ont bien pu faire cesser le scandale d'une rupture déclarée, et rétablir entre vous et votre frère les devoirs extérieurs de la société; mais ils n'ont pas changé votre cœur que Dieu seul tient entre ses mains; mais ils n'ont pas éteint la haine que la grace toute seule peut éteindre. Vous vous êtes donc réconcilié, mais vous n'aimez pas encore votre frère; et en effet, si vous l'aimiez sincèrement, auroit-il fallu tant d'entremetteurs pour vous réconcilier avec lui? L'amour est à lui-même son médiateur et son interprète. La charité est cette parole abrégée, qui auroit épargné à vos amis ces soins infinis qu'il a fallu employer pour vous ramener: elle n'est pas si mesurée; elle témoigne simplement ce qu'elle sent sincèrement. Or, vous avez exigé mille conditions avant que de vous rendre; vous avez disputé toutes vos démarches; vous n'avez voulu avancer que jusqu'à un certain point; vous avez exigé que votre frère fît les premiers pas pour revenir à vous. La charité ne connoît pas toutes ces règles: elle n'en a qu'une; c'est d'oublier l'injure, et d'aimer son frère comme soi-même.

Je conviens qu'il y a certaine mesure de prudence à observer; et que souvent des démarches trop précipitées et faites à contre-temps, pourroient ne pas réussir, et aigrir peut-être davantage notre frère. Mais je dis, que la charité doit régler ces mesures, et non pas la vanité: je dis et je répète, que toutes ces réconciliations qu'on a tant de peine à conclure, où de part et d'autre on ne se relâche que jusqu'à un certain point, et avec des précautions si sévères et si précises; où il entre tant d'expédiens et tant de mystères, sont des fruits de la prudence de la chair; corrigent les manières, mais ne touchent point au cœur; rapprochent les personnes, mais ne rapprochent

pas les affections; rétablissent les bienséances, mais laissent les mêmes sentimens : en un mot, font cesser le scandale de la haine, mais n'en font pas cesser le péché. Aussi J. C. nous ordonne simplement de nous aller réconcilier avec notre frère : *Vade reconciliari fratri tuo* (*Matth.* 5; 24). Il ne nous dit pas : N'avancez pas trop, de peur que votre frère n'en abuse; assurez-vous auparavant qu'il fera la moitié du chemin; ne le recherchez pas, de peur qu'il ne regarde votre démarche comme l'apologie de ses plaintes, comme un aveu tacite de votre tort, et un arrêt que vous prononcez contre vous-même. J. C. nous dit simplement : Allez vous réconcilier avec votre frère. Il veut que la charité toute seule se mêle de nous raccommoder avec lui; il suppose que pour aimer nos frères, nous n'avons pas besoin d'entremetteur, et que notre cœur doit se suffire à lui-même.

Telles sont les démarches des réconciliations; aussi les motifs en étant presque toujours humains, les démarches vicieuses, les suites n'en peuvent être que vaines et de nul effet. Je dis les suites; car, M. F., à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde ? quel en est le fruit ? qu'appelle-t-on s'être réconcilié avec son ennemi ? Le voici.

Vous nous dites, en premier lieu, que vous êtes réconcilié avec votre frère; que vous lui avez pardonné de bon cœur; mais que vous avez pris votre parti de ne le plus voir, et de n'avoir désormais aucun commerce avec lui; et là-dessus vous vivez tranquille; vous croyez que l'Evangile ne prescrit rien de plus, et qu'un confesseur n'est pas en droit d'en exiger davantage. Or, je vous déclare que vous n'avez pas pardonné à votre frère, et que vous êtes encore à son égard dans la haine, dans la mort et dans le péché.

Car, je vous demande : craint-on de voir ce qu'on aime ? et si votre ennemi est devenu votre frère, que peut avoir pour vous sa présence de si odieux et de si triste ? Vous dites que vous lui avez pardonné, que vous l'aimez; mais que, pour éviter tout accident, et de peur que sa présence ne vous réveille des idées fâcheuses, vous trouvez plus sûr de vous l'interdire. Mais quel est cet amour que la seule présence de l'objet aimé irrite contre lui, et enflamme de haine et de colère ? Vous l'aimez ! c'est-à-dire, vous ne voudriez pas peut-être lui nuire et le perdre. Mais, ce n'est pas assez ; la religion vous ordonne encore de l'aimer : car pour ne pas vouloir nuire à un ennemi, l'honneur, l'indolence, la modération, la crainte, le défaut d'occasions suffisent; mais pour l'aimer, il faut être Chrétien; et voilà précisément ce que vous ne voulez pas être.

Et, de bonne foi, voudriez-vous que Dieu vous aimât, à condition qu'il ne vous verroit jamais ? Seriez-vous content de sa bonté et de ses miséricordes, s'il vous bannissoit pour toujours de sa divine présence ? Car il vous traitera, vous le savez, comme vous aurez traité votre frère. Si le prince lui-même vous défendoit de vous présenter jamais devant lui, vous croiriez-vous fort avant dans ses bonnes graces ? Vous dites tous les jours, qu'un homme est dis-

gracié, quand il ne lui est plus permis de paroître devant le maître, et vous venez nous faire valoir que vous aimez votre frère, et qu'il ne vous reste aucune aigreur contre lui, tandis que sa seule présence vous déplaît et vous irrite !

Et quelle marque moins équivoque peut-on donner de son animosité contre son frère, que de ne pouvoir même souffrir sa présence ? c'est le dernier excès de l'aigreur et de la haine. Car il est des haines plus modérées et plus tranquilles, qui du moins se cachent, se contraignent, empruntent les dehors de la politesse et de la bienséance; et qui, en refusant le cœur au devoir, ont assez d'empire sur elles pour donner les apparences au monde. Mais la vôtre est à un point, qu'elle ne peut même se contraindre, et qu'elle ne connoît ni ménagement, ni bienséance; et vous voulez nous persuader qu'elle n'est plus ! Vous laissez paroître encore les marques les plus violentes de l'animosité, et vous voulez que nous les regardions comme les signes indubitables d'un amour chrétien et sincère !

Mais d'ailleurs les Chrétiens sont-ils faits pour ne pas se voir, et s'interdire toute société les uns avec les autres ? Les Chrétiens ! les membres d'un même corps, les enfans d'un même père, les disciples d'un même maître, les héritiers d'un même royaume, les pierres d'un même édifice, les portions d'une même masse ! Les Chrétiens ! la participation d'un même Esprit, d'une même rédemption, et d'une même justice ! Les Chrétiens ! sortis du même sein, régénérés dans les mêmes eaux, incorporés dans la même église, rachetés d'un même prix, sont-ils faits pour se fuir, se faire un supplice de se voir, et ne pouvoir se souffrir les uns les autres ? Toute la religion nous lie, nous unit ensemble; les sacremens auxquels nous participons, les prières publiques et les actions de graces que nous chantons, le pain de bénédiction que nous offrons, les cérémonies du culte dont nous nous glorifions, l'assemblée des Fidèles où nous assistons; tous ces dehors ne sont que les symboles de l'union qui nous lie ensemble. Toute la religion elle-même n'est qu'une sainte société, une communication divine de prières, de sacrifice, d'œuvres et de mérite. Tout nous rassemble, tout nous lie, tout ne fait de nos frères et de nous, qu'une famille, qu'un corps, qu'un cœur et qu'une ame; et vous croyez aimer votre frère, et conserver avec lui les liens les plus sacrés de la religion, tandis que vous rompez même ceux de la société, et que vous ne pouvez souffrir sa seule présence !

Je dis bien plus; comment pourrez-vous avoir avec lui la même espérance ? car par cette espérance commune, vous devez vivre éternellement avec lui, être heureux avec lui, vous faire un bonheur du sien, être réuni avec lui dans le sein de Dieu, et chanter avec lui les louanges éternelles de la grace. Eh ! comment pourriez-vous espérer d'être éternellement réuni avec lui, et faire de cette espérance la plus douce consolation de votre vie, s'il vous paroît si doux de vivre séparé de lui, et si sa présence seule est pour vous un supplice ? Renoncez donc aux promesses et aux espérances de la foi; sé-

parez-vous comme un anathème de la communion des Fidèles; interdisez vous l'autel et les mystères redoutables; bannissez vous de l'assemblée des Saints; ne venez plus offrir vos dons et vos prières, puisque tous ces devoirs religieux, vous supposant réuni avec votre frère, deviennent des dérisions, si vous ne l'êtes pas, déposent contre vous à la face des autels, et vous annonçent de sortir de l'assemblée sainte, comme un Publicain et un infidèle.

Peut-être, effrayé de ces grandes vérités, vous nous direz enfin que vous prendrez sur vous de voir votre frère, de bien vivre avec lui, que vous ne manquerez pas aux bienséances; mais que du reste vous savez à quoi vous en tenir, et qu'il ne doit pas beaucoup compter sur votre amitié.

Vous ne manquerez point aux bienséances! Et vous croyez, mon cher Auditeur, que c'est là pardonner, se réconcilier avec son frère, et l'aimer comme soi-même! Mais la charité que l'Evangile vous ordonne, est dans le cœur. Ce n'est pas une simple bienséance, un vain extérieur, une cérémonie inutile; c'est un sentiment réel, c'est un amour effectif, c'est une tendresse sincère, et prête à se manifester par les œuvres. Vous aimez en Juif et en Pharisien; mais vous n'aimez pas en Chrétien et en disciple de J. C. La loi de la charité est la loi du cœur; elle règle les sentimens, elle change les inclinations, elle verse l'huile de la paix et de la douceur sur les plaies d'une volonté aigrie et blessée; et vous en faites une loi toute extérieure, une loi pharisaïque et superficielle, qui ne règle que les dehors, qui ne concerte que les manières, qui s'accomplit par de vaines apparences.

Mais il ne vous est pas ordonné seulement de ne pas blesser envers votre frère les règles de l'honnêteté, et de lui rendre tous les devoirs que la société nous impose les uns envers les autres; c'est le monde qui vous prescrit cette loi; ce sont là ses règles et ses usages. Mais J. C. vous ordonne de l'aimer; et tandis que votre cœur est éloigné de lui, en vain accordez-vous les dehors à la bienséance. Vous refusez l'essentiel à la religion, et tout ce que vous avez par-dessus les pécheurs qui refusent de voir leurs frères, c'est que vous savez vous contraindre pour le monde, et vous ne savez pas vous faire violence pour le salut.

Et certes, M. F., si les hommes n'étoient unis ensemble que par les liens extérieurs de la société, il suffiroit sans doute de se rendre des devoirs extérieurs, et de maintenir ce commerce mutuel de soins, de politesses et de bienséances, qui font comme toute l'harmonie du corps politique. Mais nous sommes unis ensemble par les liens sacrés et intimes de la foi, de l'espérance, de la charité, de la religion. Nous formons au milieu du monde une société toute intérieure, et toute sainte, dont la charité est le lien invisible, et toute séparée de la société civile que les législateurs ont établie. Ainsi, en remplissant à l'égard de vos frères les bienséances extérieures, vous satisfaites aux devoirs de la société civile, mais vous ne remplissez pas ceux

de la religion; vous ne troublez pas l'ordre de la politique, mais vous renversez l'ordre de la charité; vous êtes un bon citoyen, mais vous n'êtes pas un citoyen du ciel; vous êtes un homme du siècle, mais vous n'êtes pas un homme du siècle à venir. Le monde peut vous absoudre, et n'en demander pas davantage; mais vous ne faites rien devant Dieu, parce que vous n'êtes pas dans la charité, et votre condamnation est certaine. Venez nous dire après cela, que vous ne manquerez point aux bienséances, et que c'est tout ce que la religion exige de nous. Elle n'exige donc que des feintes, que des dehors, que de vaines apparences? Elle n'exige donc rien de vrai, rien de réel, rien qui change le cœur? et le grand précepte de la charité, qui seul donne de la réalité à toutes nos œuvres, ne seroit donc plus qu'un faux semblant et une vaine hypocrisie?

Aussi, ne nous en croyez point là-dessus; consultez le public lui-même. Voyez si, malgré toutes les apparences que vous gardez encore avec votre frère, ce n'est pas une opinion établie dans le monde, que vous ne l'aimez point; si le monde n'agit pas conséquemment à cette persuasion. Voyez si vos créatures, si tous ceux qui vous approchent et qui vous sont attachés, n'affectent pas de s'éloigner de votre frère. Voyez si tous ceux qui le haïssent, qui sont dans des intérêts opposés aux siens, ne recherchent pas votre amitié, ne forment pas avec vous des liaisons nouvelles, et si cette persuasion ne vous donne pas pour amis tous ceux qui ne le sont pas de votre frère. Voyez si ceux qui attendent de vous des graces, ne commencent pas par l'abandonner, et s'ils ne croient pas vous faire leur cour en ne grossissant plus la sienne. Vous voyez que le monde vous connoît mieux que vous ne vous connoissez vous-même; qu'il ne prend point le change sur vos sentimens; et que, malgré toutes ces vaines apparences envers votre frère, il est si vrai que vous êtes dans la haine et dans la mort, que le monde lui-même pense sur cela comme nous; lui que, par-tout ailleurs, nous avons toujours à combattre.

Voilà à quoi se terminent la plupart des réconciliations qui se font tous les jours dans le monde : on se revoit, mais on ne se réunit pas; on se promet une amitié mutuelle, mais on ne se la rend pas; on se rapproche, mais les cœurs demeurent toujours éloignés : et j'ai eu raison de dire que les haines sont éternelles, et que presque toutes les réconciliations sont des feintes; qu'on pardonne l'offense, mais qu'on n'aime jamais l'offenseur; qu'on cesse de traiter son frère comme un ennemi, mais qu'on ne le regarde jamais comme un frère.

Et voilà ce qui se passe tous les jours à nos yeux. On voit dans le monde, des personnes publiques, des familles d'un grand nom, garder encore ensemble certaines mesures de bienséance qu'on ne peut rompre sans scandale, et néanmoins vivre dans des intérêts différens, dans des sentimens publics et déclarés d'envie, de jalousie, d'animosité mutuelle; se croiser, se détruire, se regarder avec des yeux jaloux; faire chacun, de ses créatures, les partisans de ses

ressentimens et de son aversion; partager le monde, la cour, la ville; faire de ses dissentions domestiques la querelle du public, et établir cette opinion et ce scandale dans le monde, qu'on ne s'aime point, qu'on voudroit se détruire mutuellement; qu'on garde encore, à la vérité, les apparences, mais qu'au fond les intérêts et les affections sont pour toujours et sans retour éloignées. Et cependant, de part et d'autre, on vit dans une réputation de piété et dans la pratique des bonnes œuvres. On a des confesseurs distingués et d'une grande réputation dans le monde, et cependant, en se rendant encore mutuellement certains devoirs, et vivant d'ailleurs dans un éloignement public et déclaré, on fréquente les sacremens, on est tous les jours dans le commerce des choses saintes, on approche de sang-froid de l'autel, on se présente fréquemment et sans scrupule au tribunal de la pénitence; et loin d'y confesser sa haine devant le Seigneur, et de gémir du scandale que le public en reçoit, on y fait des plaintes contre son ennemi; on l'accuse, loin de s'accuser soi-même; on fait valoir les devoirs extérieurs qu'on lui rend, comme des marques que le cœur n'est point aigri. Que dirai-je? et les ministres de la pénitence eux-mêmes, qui auroient dû être les juges de notre haine, en deviennent souvent les apologistes, se partagent avec le public, entrent dans les animosités et dans les préventions de leurs pénitens, publient l'équité de leur querelle, et font que le seul remède destiné à guérir le mal, ne sert qu'à le revêtir des apparences du bien, et le rendre plus incurable.

Grand Dieu! vous seul pouvez fermer les plaies qu'une orgueilleuse sensibilité a faites à mon cœur en y nourrissant des haines injustes. Faites, grand Dieu! que j'oublie des offenses légères, afin que vous puissiez oublier les crimes de toute ma vie. Est-ce à moi, ô mon Dieu! à être si sensible et si inexorable aux plus petits outrages, moi qui ai tant de besoin que vous usiez à mon égard d'indulgence et d'une grande miséricorde? Les injures dont je me plains, égalent-elles celles dont j'ai mille fois déshonoré votre grandeur suprême? Faut-il, Grand Dieu! que le ver de terre s'irrite et s'enflamme des moindres mépris, tandis que votre majesté souveraine souffre depuis si long-temps et avec tant de bonté, ses rebellions et ses offenses? Qui suis-je pour être si touché des intérêts de ma gloire, moi qui n'ose jeter les yeux devant vous sur mon ignominie secrète; moi qui mériterois d'être l'opprobre des hommes et le rebut de mon peuple; moi qui n'ai rien de louable, même selon le monde, que le bonheur de lui avoir caché mes hontes et mes foiblesses; moi que les outrages les plus sanglans épargneroient encore et traiteroient avec indulgence; moi enfin, qui n'ai plus de salut à espérer, si vous n'oubliez vous-même votre propre gloire que j'ai tant de fois outragée?

Mais non, grand Dieu! vous mettez votre gloire à pardonner au pécheur, et je mettrai la mienne à pardonner à mon frère. Acceptez, Seigneur, ce sacrifice que je vous fais de mes ressentimens. Ne jugez

pas de son prix par les offenses légères que j'oublie, mais par l'orgueil qui les avoit grossies, et me les avoit rendues si sensibles. Et puisque vous avez promis de remettre nos fautes, dès que nous les remettons à nos frères, accomplissez, Seigneur, vos promesses. C'est dans cette espérance que j'ose compter sur vos miséricordes éternelles. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE PREMIER DIMANCHE DU CARÊME.

SUR LA PAROLE DE DIEU.

Non in solo pane vivit homo, sed in omni verbo quod procedit de ore Dei.

L'homme ne vit pas seulement de pain, mais de toute parole qui sort de la bouche de Dieu. MATTH. 4; 4.

RIEN ne marque mieux la puissance et la sublimité de la parole de l'Evangile, que les images dont J. C. se sert pour nous en prédire les effets. Tantôt c'est un glaive sacré qui va séparer le père de l'enfant, l'époux de l'épouse, le frère de la sœur, l'homme de lui-même; captiver tout esprit sous le joug de la foi, assujettir les Césars, triompher des sages et des savans, et élever l'étendard de la croix sur les débris des idoles et des empires; et par-là nous est représentée sa force, à laquelle le monde entier n'a pu résister.

Tantôt c'est un feu divin porté en un instant dans toute la terre, qui va dissoudre les montagnes, dépeupler les villes, peupler les forêts, réduire en cendre les temples profanes, embraser les hommes, et les faire courir à la mort comme des insensés aux yeux des nations: et sous ces traits paraboliques, nous est figurée la promptitude de ses opérations et la rapidité de ses victoires.

Tantôt c'est un levain mystérieux, qui rassemble et réunit toute la masse, qui en lie toutes les portions, qui leur imprime une force et une vertu commune; qui confond les distinctions de Juif et de Gentil, de Grec et de Barbare, et leur donne à tous le même nom et le même être: et ici vous comprenez quelle est sa sainteté et sa vertu secrète, qui a purifié tout l'Univers, et de tous les peuples n'en a fait qu'un peuple.

Une autre fois c'est une semence qui, paroissant d'abord se perdre sur la terre, croît ensuite et multiplie jusqu'au centuple. Et voilà le principe de sa fécondité : non l'ouvrier qui sème, mais l'auteur invisible qui donne l'accroissement.

Mais aujourd'hui J. C. la compare au pain qui sert de nourriture à l'homme, *non in solo pane vivit homo;* et par-là il veut nous apprendre que la parole de l'Evangile est une nourriture forte et solide, pernicieuse souvent à ceux qui la reçoivent dans un cœur malade et corrompu, et utile seulement aux ames qui s'en nourrissent avec une sainte avidité, et qui portent ici un cœur préparé pour l'entendre.

Pour me renfermer donc dans cette idée, je ne dirai rien des merveilles que cette parole, annoncée par douze pauvres, opéra autrefois dans tout l'Univers. Je passerai sous silence la sainteté de sa doctrine, la sublimité de ses conseils, la sagesse de ses maximes; et me bornant à l'instruction et à ce qui peut vous rendre utile la parole de l'Evangile que nous vous annonçons, je vous apprendrai premièrement, quelles sont les dispositions qui doivent vous conduire en ce lieu saint pour l'entendre; et secondement, dans quel esprit vous devez ensuite l'écouter : deux devoirs non-seulement négligés, mais inconnus à la plupart des Fidèles qui accourent en foule aux pieds de nos chaires chrétiennes, et la source la plus commune du peu de fruit de notre ministère. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Ce qui distingue les Justes des Chrétiens charnels, dit S. Augustin, n'est pas le corps des œuvres extérieures; c'est l'esprit invisible qui les anime. Les actions de la piété sont souvent communes aux bons et aux méchans; c'est la disposition du cœur qui les discerne. Tous courent, dit l'Apôtre, mais tous n'arrivent pas au but, parce que ce n'est pas le même esprit qui les pousse.

Or, pour appliquer cette maxime à mon sujet, de tous les devoirs de la piété chrétienne, il n'en est point sans doute dont les gens du monde et les gens de bien remplissent plus également les dehors, que celui de venir écouter la parole de l'Evangile. Tous viennent en foule, comme autrefois les Israélites au pied de la montagne sainte, entendre les paroles de la loi. L'enceinte de nos temples peut à peine suffire à la multitude des Fidèles; l'heure même des mystères terribles ne voit pas les autels environnés de tant d'adorateurs; les assemblées profanes cessent pour venir grossir l'assemblée sainte au temps de l'instruction; et les siècles qui ont vu se refroidir le zèle des Chrétiens sur tous les autres devoirs de la religion, n'ont pu, ce semble, le ralentir sur celui-ci. Cependant, de tous les ministères confiés à l'Eglise pour la consommation des Elus, il n'en est presque pas de plus inutile que celui de la parole; et le moyen le plus puissant que la religion ait de tout temps employé pour la conversion

des hommes, est devenu aujourd'hui la plus foible de ses ressources. Vous êtes vous-mêmes, M. F., une triste preuve de cette vérité. Jamais les instructions ne furent plus fréquentes qu'elles le sont de nos jours, et jamais les conversions n'ont été plus rares.

Il importe donc de développer ici les causes d'un abus si commun et si déplorable : or, la première est sans doute dans le défaut des dispositions qui doivent vous conduire dans ce lieu saint pour y écouter la parole du salut. Et certes, si S. Paul ordonnoit autrefois aux Fidèles de s'éprouver avant que de venir manger le pain de vie; s'il leur déclaroit que ne pas le discerner des viandes communes, c'étoit se rendre coupable du corps du Seigneur; nous n'avons pas moins raison de vous dire que vous devez vous éprouver, et préparer votre ame avant que de venir participer à la nourriture spirituelle que nous rompons au peuple; et que ne pas la discerner, par la manière de l'entendre, de la parole des hommes, c'est se rendre coupable de la parole même de J. C.

La première disposition que demande de vous la sainteté de cette parole, lorsque vous venez l'entendre, c'est un désir qu'elle vous soit utile. Vous devez, dans le secret de votre maison, avant de venir dans nos temples, vous adresser au Père des lumières, et lui demander qu'il vous donne ces oreilles du cœur, qui seules font entendre sa voix; qu'il donne à sa parole cette vertu, cette onction secrète, ces attraits si puissans et si heureux pour la conversion des pécheurs; qu'il surmonte cette insensibilité que vous avez jusqu'ici opposée à toutes les vérités entendues; qu'il fixe ces sensibilités d'un moment que vous avez si souvent éprouvées en nous écoutant, et qui n'ont jamais eu de suite pour votre salut; qu'il nous donne à nous-mêmes ce zèle, cette sagesse, cette dignité, cette plénitude de son Esprit, ces lumières vives, cette véhémence divine, toujours persuasive, et qui ne parle jamais en vain; qu'il forme dans nos cœurs le goût des vérités qu'il met dans nos bouches; qu'il nous rende insensible à vos louanges ou à vos censures, afin que nous soyons plus utiles à vos besoins; que le désir de votre salut supplée en nous aux talens que la nature nous refuse; et que nous honorions notre ministère, en ne cherchant pas à vous plaire, mais à vous sauver.

Et certes, M. F., si les Israélites, autrefois sur le point d'approcher de la montagne de Sinaï, et d'y entendre les paroles de la loi que l'Ange devoit leur annoncer, furent obligés par l'ordre du Seigneur de se purifier, de laver leurs vêtemens et de s'abstenir même des saints devoirs du mariage, pour se préparer à cette grande action, et ne rien porter au pied de la montagne qui ne fût digne de la sainteté de la loi qu'ils alloient entendre; n'est-il pas plus raisonnable, dit S. Chrysostôme, lorsque vous venez écouter les paroles divines d'une loi plus sainte, d'y apporter du moins les précautions de foi, de piété, de respect même extérieur, qui marquent en vous un désir sincère de conformer vos mœurs aux maximes que nous allons vous annoncer? Quoi, M. F., les préceptes de J. C., les pa-

roles de la vie éternelle, seroient-elles entendues avec moins de précautions que les ordonnances d'une loi figurative? est-ce parce qu'un ange ne descend plus du ciel pour vous les annoncer? Mais ne sommes-nous pas ici comme lui les envoyés de Dieu, et ne vous parlons-nous pas comme lui à sa place? L'ange sur la montagne portoit-il plus de caractères de la divinité, que nous en portons? Il écrivoit la loi sur des tables de pierre; la grace de notre ministère la grave dans les cœurs. Il promettoit le lait et le miel; et nous annonçons les biens véritables. Il parloit aux chefs des tribus, ces héros qui vainquirent les peuples de Chanaan et conquirent leurs villes; et nous parlons devant les princes et les rois de la terre, et devant un Roi encore plus grand par sa piété que par ses conquêtes. Les foudres et les éclairs, qui accompagnoient ses menaces contre les transgresseurs de la loi, renversoient le peuple frappé de terreur au pied de la montagne; mais qu'étoit-ce que ces menaces et ces malédictions temporelles, leurs villes démolies, leurs femmes et leurs enfans menés en captivité, si vous le comparez au malheur éternel que nous ne cessons de prédire aux violateurs de la loi de Dieu? Séparez ce que nous sommes, du ministère que nous remplissons; qu'y a-t-il ici de moins terrible et de moins respectable que sur la montagne de Sinaï?

Et cependant quelles préparations vous conduisent à une action si sainte et si digne de respect? Une vaine curiosité qu'on veut satisfaire; un loisir inutile qu'on est bien aise d'amuser; un spectacle de religion dont on veut avoir le plaisir; une coutume qu'on suit, parce que le monde l'a reçue; que sais-je? le désir de plaire au maître, en imitant son respect pour la parole de l'Evangile, et de s'attirer, plutôt ses regards que ceux de la miséricorde divine: que sais-je encore? des vues peut-être plus criminelles, et dont on n'oseroit parler, de peur d'avilir la gravité de notre ministère. Nul motif de salut ne vous conduit ici, nulle vue de foi ne vous y prépare; nul sentiment de piété ne vous y accompagne: en un mot, venir écouter la parole sainte n'est pas même pour vous une œuvre de religion.

Première raison de l'inutilité de notre ministère. Car, comment voulez-vous qu'une démarche toute profane serve de disposition à la grace, et que dans cette multitude de Fidèles assemblés en ce lieu saint, la bonté de Dieu aille vous discerner de la foule pour ouvrir votre cœur à la parole de vie, vous qui n'avez apporté ici que les dispositions les plus propres à éloigner de vous cette miséricorde? M. F., comme la religion n'a rien de plus grand en un sens que le dépôt de la doctrine et de la vérité, la piété ne connoît rien aussi de plus important et qui demande des précautions plus religieuses, que de l'écouter et de s'en instruire.

La seconde disposition qui doit vous conduire en ce lieu saint, est une disposition de douleur et de confusion, fondée sur le peu de fruit que vous avez retiré jusqu'ici de tant de vérités entendues. Vous

devez rappeler tant de mouvemens de componction que le Seigneur a opérés dans vos cœurs par le ministère de la parole, et qui ont toujours été sans succès pour votre salut; tant de pieuses résolutions inspirées en ce lieu, qui sembloient promettre un changement de vie, et qui, au sortir, ont échoué contre le premier écueil. Car, ce qui doit vous effrayer ici davantage, c'est qu'autant de vérités qui n'ont fait sur vous que des impressions passagères, sont autant de témoins qui déposeront contre vous devant le tribunal de J. C.: autant de fois que la parole de l'Evangile ne vous a pas touchés jusqu'à la pénitence, autant de fois elle vous a rendus plus indignes d'obtenir la grace du repentir. La foi ne connoît point ici de milieu; et si vous n'en êtes pas sorti changés, vous en êtes toujours sorti en quelque façon plus coupables, puisque vous avez ajouté à tous vos autres crimes celui du mépris de la parole sainte.

Voilà les réflexions qui doivent occuper votre foi, et en tremblant sur le passé lorsque vous venez dans l'assemblée des Fidèles, vous devez vous demander à vous-mêmes: Vais-je écouter une parole qui me jugera, ou des vérités qui me délivreront? vais-je offrir à la miséricorde de Dieu un cœur docile et préparé, ou à sa justice de nouveaux motifs de condamnation contre moi? Depuis si long-temps on m'annonce des vérités, dont toute l'indulgence que j'ai pour mes passions, ne peut affoiblir la force dans mon esprit, et qui me font en secret convenir malgré moi de l'égarement de mes voies: ai-je fait une seule démarche pour en sortir? Depuis si long-temps on m'avertit que le corps du Chrétien est le temple de Dieu; en suis-je devenu plus chaste? Depuis si long-temps j'entends dire qu'il faut arracher l'œil qui scandalise, et le jeter loin de soi; en suis-je venu à ces séparations que je connois moi-même si indispensables à mon salut? Depuis si long-temps on me déclare que différer de jour en jour sa pénitence c'est vouloir mourir dans son péché; me trouvé-je plus disposé à sortir de mon état déplorable, et à commencer tout de bon l'ouvrage de mon salut?

Grand Dieu! ne vous lasserez-vous pas de me donner un cœur sensible à des vérités qui me touchent toujours, et qui ne me changent jamais? et ne punirez-vous pas l'abus que je fais de votre parole, en lui ôtant à mon égard cette force que vous lui laissez encore pour me rappeler à la pénitence? Et certes, M. F., combien de Fidèles qui m'écoutent, sensibles autrefois aux vérités que nous annonçons, ne viennent plus aujourd'hui leur offrir qu'un cœur tranquille et endurci! Ils négligèrent ces temps heureux, où la grace vouloit encore leur ouvrir cette voie de conversion; et depuis une si longue et si funeste négligence, ils nous écoutent de sang froid; et les vérités les plus terribles dans nos bouches ne sont plus pour eux qu'un airain sonnant et une cymbale retentissante.

Or, je vous demande, M. F., ce sentiment de douleur sur le peu d'usage que vous avez fait jusqu'ici de tant d'instructions entendues, vous est-il même connu? La seule pompe extérieure que vous por-

tez ici, femmes du monde, nous annonce-t-elle cette disposition? Les mêmes soins d'indécence et de vanité qui vous préparent aux spectacles profanes, ne vous conduisent-ils pas à nos instructions où le monde est condamné? Y faites-vous quelque différence? et ne semble-t-il pas, ou que nous devons y annoncer les maximes insensées des théâtres, ou que vous n'y venez vous-mêmes que pour insulter, par un appareil indécent, même selon le monde, aux saintes maximes de l'Evangile.

Mais, que dis-je, mon cher Auditeur? Loin de vous reprocher tant de vérités jusqu'ici entendues sans fruit, hélas! vous vous savez peut-être bon gré d'y être insensible; peut-être vous faites-vous une espèce de force et de vanité déplorable de nous écouter de sang-froid; vous regardez peut-être comme un bon air et une supériorité d'esprit, que ce qui touche tous les autres vous laisse tout seul calme et tranquille; vous faites peut-être ostentation de votre insensibilité; il semble que ce seroit une foiblesse à vous d'être sensible à des vérités qui triomphèrent autrefois des philosophes et des Césars: à des vérités descendues du ciel, et qui portent avec elles des caractères si divins d'élévation et de sagesse; à des vérités qui font tant d'honneur à l'homme, et les seules dignes de la raison; à des vérités si consolantes pour le cœur, et seules capables de porter la paix et la tranquillité au dedans de nous-mêmes; à des vérités enfin, qui nous proposent de si grands intérêts, et pour lesquelles on ne peut être indifférent sans fureur et sans extravagance. Vous vous vantez du peu de succès de notre zèle, et que tous nos discours vous laissent tels qu'ils vous trouvent; et vous croyez par-là faire honneur à votre raison. Je ne vous dis pas que vous vous vantez d'être dans ce fond de l'abîme, et dans cet état de réprobation, où il n'est presque plus de ressource, ce qui est digne en même temps d'horreur et de pitié; mais je vous dis que la marque même la plus sûre d'un esprit frivole et léger, d'une raison médiocre et bornée, d'un cœur mal fait et incapable de grandeur et d'élévation, c'est de ne trouver rien qui frappe, qui étonne, qui satisfasse, qui intéresse dans les vérités si sages et si sublimes de la morale de J. C.

Car du moins les pécheurs d'un autre caractère conservent encore un reste de respect, et une certaine sensibilité pour la vérité, qui subsiste avec une vie d'ailleurs criminelle, mais qui est toujours la marque d'un bon cœur, d'un cœur à qui il reste encore du goût pour le bien; d'une raison sensée, qui, quoique entraînée par le monde et par les passions, sait se rendre justice, sent encore la force de la vérité qui la condamne, et laisse en nous des ressources de salut et de repentir. Ces pécheurs conviennent du moins que nous avons raison. Ils ne changent rien à leurs mœurs, il est vrai; mais du moins la vérité les touche, les trouble, les agite, excite en eux de foibles désirs de salut, et des espérances d'une conversion à venir. Ils sont fâchés même de se trouver trop sensibles aux terreurs de la foi; ils craignent presque de nous entendre, de peur de perdre cette

fausse tranquillité, qui fait toute la douceur de leurs crimes; ils cherchent, au sortir de nos discours, à se dissiper, pour égayer un fonds de trouble et de tristesse, que les vérités entendues ont laissé dans leur ame; ils vont aussitôt porter au milieu du monde et des plaisirs, l'aiguillon secret que la parole de Dieu a laissé dans leur cœur, afin d'y trouver une main flatteuse qui l'arrache, et qui referme la plaie d'où devoit sortir leur guérison; ils craignent qu'on ne brise leurs fers; ils tournent la tête pour ne pas voir la lumière qui vient troubler la douceur de leur sommeil. Ils aiment leurs passions, je l'avoue, mais du moins ils n'insultent pas à la vérité; au contraire, ils rendent gloire à sa puissance en se faisant des remparts contre elle; ce sont des pécheurs foibles qui, craignant de ne pouvoir se défendre contre Dieu, le fuient et l'évitent. Mais pour vous, vous vous faites une gloire affreuse de l'attendre de sang-froid, et de ne pas le craindre; vous trouvez de l'élévation et de la philosophie à vous mettre au-dessus de ces terreurs vulgaires; vous croyez qu'une crainte religieuse déshonoreroit l'orgueil de votre raison; et tandis qu'en secret vous êtes l'ame la plus lâche et la plus timide, la plus abattue au premier péril qui vous ménace, la moins ferme contre les événemens, la plus agitée au gré des espérances et des craintes frivoles de la terre, vous vous piquez de courage contre la vérité; c'est-à-dire, vous avez tout ce qu'il y a de bas et de vulgaire dans la crainte, et vous rougissez d'en avoir ce qu'il y a de grand et de raisonnable; vous n'avez point de force contre le monde, et vous faites parade d'une valeur insensée contre Dieu.

Seconde disposition qui doit vous conduire à nos instructions, une douleur sur le peu de fruit que vous en avez retiré jusqu'ici. La dernière, c'est un sentiment de reconnoissance sur ce moyen de salut que Dieu vous ménage en vous conservant le dépôt de la vérité, et continuant au milieu de vous la succession des ministres seuls autorisés à vous annoncer la parole sainte.

En effet, le plus terrible châtiment dont Dieu frappoit autrefois les iniquités de son peuple, c'étoit de rendre au milieu d'eux sa parole rare et précieuse. Ils parcourront, dit-il dans son Prophète (*Amos*, 8; 12), de l'Orient à l'Occident pour chercher quelqu'un qui leur annonce ma parole, et ils ne le trouveront pas. Et non-seulement il ne suscitoit plus de véritable Prophète dans Israël, mais il permettoit qu'il s'élevât au milieu de son peuple de faux docteurs qui détournoient les tribus de son culte, et venoient leur prêcher des dieux que leurs pères n'avoient pas connus.

Or, c'est une miséricorde de Dieu bien signalée, M. F., que malgré les iniquités qui semblent montées à leur comble parmi vous, il vous suscite encore des Prophètes et des Pasteurs qui vous annoncent une parole saine et irrépréhensible. C'est une protection du Seigneur, bien singulière, de n'avoir pas permis que l'erreur ait prévalu sur la vérité au milieu de nous, comme parmi tant de peuples voisins de cette monarchie, et que l'étincelle du schisme et de

la nouveauté, qui s'éleva le siècle passé, et qui pensa embraser toute l'Europe, n'ait pas désolé tout son héritage, et succédé dans nos Gaules, où elle sembloit avoir pris naissance et où elle avoit déjà fait de si tristes progrès, à la foi de nos pères.

Oui, M. F., c'est sa bonté toute seule qui a conservé la paix à ce troupeau, la liberté à notre ministère, la succession légitime à nos pasteurs, les usages anciens et vénérables au culte, le dépôt de la doctrine et de la vérité à nos Eglises. Combien d'infortunés dans les lieux où l'erreur est sur le trône, trouvent aujourd'hui aux pieds des mêmes chaires où leurs ancêtres avoient ouï les paroles de la vie éternelle et l'Evangile de paix, une doctrine de mort, de rebellion et de mensonge! Combien d'ames séparées de l'unité, mais disposées à recevoir la vérité et à l'aimer, ne périssent que parce qu'on leur propose l'erreur revêtue des apparences de la vérité, et qu'on se sert pour les perdre de la même docilité qui auroit dû les sauver!

Eh! qu'avez-vous fait qui méritât que vous fussiez discernés de tant de nations séduites? pourquoi n'avez-vous pas été enveloppés dans la même condamnation? pourquoi avez-vous habité cette heureuse terre de Gessen, seule éclairée des lumières du ciel, tandis que tout le reste de l'Egypte fut frappé de ténèbres? N'est-ce pas la miséricorde de Dieu toute seule, qui vous a discernés de tant de peuples qui s'applaudissent de leurs erreurs et de leur schisme? Vous êtes encore sous les yeux de vos pasteurs; vous recevez encore la doctrine des Apôtres des mains de leurs successeurs; la vérité coule encore sur vous d'une source pure et divine; les chaires chrétiennes retentissent encore de toutes parts des maximes de la foi et de la piété; et la bonté de Dieu vous ménage encore mille moyens de salut, en vous conservant celui de l'instruction et de la doctrine.

Cependant venez-vous nous écouter avec un cœur touché de reconnoissance? Regardez-vous comme un bienfait signalé de Dieu sur vous, le dépôt de la vérité et de la parole sainte qu'il vous a conservé et qu'on vous annonce encore? Dites-vous quelquefois avec le Prophète: *Il n'en a pas usé de même envers tant de nations, auxquelles il ne daigne pas manifester ses jugemens et ses justices* (*Ps.* 147; 20)?

Hélas! vous ne portez ici qu'un dégoût d'irréligion et de vanité; les momens les plus ennuyeux sont ceux que vous employez à écouter des vérités qui devroient faire toute la consolation de votre vie; vous êtes fâchés que la religion du Maître vous en fasse une espèce de devoir et de bienséance. Nous sommes même obligés de respecter vos ennuis et vos dégoûts, en mêlant souvent à la vérité, des ornemens humains qui toujours l'affoiblissent: il semble que nous venons ici vous parler pour nous; et vous nous écoutez comme des importuns qui viendroient vous demander des graces. Au milieu d'un spectacle profane, vous n'avez point de regret aux momens que des plaisirs si frivoles occupent: c'est là que toutes les pensées d'affaires,

de fortune, de famille cessent: et que tout le reste oublié, l'esprit né pour des choses plus sérienses, se repaît avidement d'aventures chimériques: c'est delà qu'on sort toujours plein, occupé, transporté des maximes lascives qu'un théâtre criminel a chantées. On en repasse les endroits qui ont fait sur le cœur des impressions plus dangereuses; on en porte le souvenir jusqu'aux pieds des autels. Ces images si fatales à l'innocence ne peuvent plus s'effacer; et au sortir de la parole sainte, tout ce que vous en avez retenu, ce sont peut-être les défauts de celui qui vous l'a annoncée.

M. F., Dieu ne punit plus d'une manière sensible le mépris de sa parole. Il pourroit encore sans doute transporter son Evangile au milieu de ces nations barbares qui n'ont jamais entendu parler de lui, et abandonner de nouveau son héritage: il pourroit tirer du fond de leurs déserts, des peuples féroces et infidèles, et leur livrer nos temples et nos foyers, comme il leur livra autrefois ces églises si célèbres, que les Tertullien, les Cyprien, les Augustin, avoient illustrées, et où il ne reste plus maintenant de traces de Christianisme, que dans les outrages que J. C. y reçoit, et dans les fers dont les Fidèles y sont chargés: il le pourroit; mais il se venge plus secrètement, et peut-être plus terriblement. Il vous laisse encore le spectacle et tout l'appareil extérieur de la prédication de l'Evangile; mais il en détourne le fruit sur les simples et sur les ignorans qui habitent les campagnes; les terreurs de la foi ne sont plus que pour eux. Il ne retire plus ses Prophètes du milieu des villes; mais il leur ôte, si j'ose parler ainsi, la force et la vertu de leur ministère: il frappe ces nuées saintes d'aridité et de sécheresse: il vous en suscite qui vous rendent la vérité belle, mais qui ne vous la rendent pas aimable; qui vous plaisent, mais qui ne vous convertissent pas: il laisse affoiblir dans nos bouches les saintes terreurs de sa doctrine; il ne tire plus des trésors de sa miséricorde de ces hommes extraordinaires suscités autrefois dans les siècles de nos pères, qui renouveloient les villes et les royaumes, qui entraînoient les Grands et le peuple, qui changeoient les palais des rois en des maisons de pénitence, des Bernard et des Vincent Ferrier dans nos Gaules, des Raymond en Italie, des Dominique dans toute l'Europe, des Xavier dans un nouveau monde: il permet que nous, hommes foibles, succédions à ces hommes apostoliques.

Que dirai-je encore? nous assemblons ici, comme autrefois Paul au milieu d'Athènes, des spectateurs oisifs et curieux, qui ne se proposent que d'entendre quelque chose de nouveau; tandis que ceux qui évangélisent vos terres et vos vassaux, voient avec consolation à leurs pieds, comme autrefois Esdras, des Israélites simples qui ne peuvent retenir leurs larmes en entendant seulement les paroles de la loi. Nous amusons le loisir et l'oisiveté des princes et des Grands de la terre, tandis que des ministres saints enfantent J. C., et recueillent une moisson abondante au milieu des campagnes:

en un mot, nous discourons, et ils convertissent. C'est ainsi, ô mon Dieu, que vous exercez en secret des jugemens terribles et sévères.

Mais, M. F., que ne nous est-il permis de vous dire ici ce que Paul et Barnabé disoient autrefois aux Juifs infidèles ! Vous étiez les premiers à qui il falloit annoncer les paroles de salut : mais puisque vous les rejetez, et que vous vous jugez vous-mêmes indignes de la vie éternelle, nous allons donc vers les nations abandonnées, vers ces pauvres peuples, ensevelis dans l'ignorance, qui cultivent vos terres, et qui recevront avec foi et avec reconnoissance, la grace que vous rejetez : *Vobis oportebat primùm loqui verbum Dei; sed quoniam repellitis illud, et indignos vos judicatis æternæ vitæ, ecce convertimur ad gentes* (*Act.* 13; 46). Ah ! nos travaux seroient bien plus utiles, notre joug plus adouci, notre ministère plus consolé ! nous ne compterions pas parmi ceux qui nous écoutent des noms célèbres dans l'histoire ! mais nous y compterions les noms de ceux qui sont écrits dans le ciel ! nous n'y verrions pas assemblés tous les titres et toutes les hautes dignités qui forment toute la gloire et toute la figure du monde qui passe; mais nous y verrions la foi, la piété, l'innocence qui font toute la gloire du Chrétien, qui demeure éternellement ! nous n'y entendrions pas de vains applaudissemens donnés au langage de l'homme et non à celui de la foi; mais nous y verrions couler des larmes, qui sont la louange immortelle de la grace ! nos chaires ne seroient pas environnées de tant de pompes; mais nos auditeurs seroient un spectacle digne des anges et de Dieu !

Telles sont les dispositions qui doivent vous préparer à nos instructions. Il faut vous instruire encore sur l'esprit dans lequel vous devez nous entendre.

SECONDE PARTIE.

Pour vous instruire sur l'esprit dans lequel vous devez écouter la parole sainte, il n'y a qu'à établir d'abord quelle est son autorité et sa fin. Son autorité, qui est divine, demande de vous un esprit de respect et de docilité; sa fin, qui est la conversion des cœurs, un esprit de foi qui n'y cherche que des lumières pour sortir de ses erreurs, et des remèdes pour la guérison de ses maux.

Je dis d'abord que son autorité est divine. Oui, M. F., la parole que nous vous annonçons, n'est pas notre parole; mais la parole de celui qui nous envoie. Dès qu'il nous a établis dans le saint ministère par la voie d'une vocation légitime, il veut que vous nous regardiez comme des envoyés qui vous parlent ici de sa part, et qui ne font que prêter leur foible voix à sa divine parole. Nous portons, il est vrai, ce trésor dans des vaisseaux de boue; mais il n'en perd rien pour cela de sa majesté. Semblables à ces vaisseaux de terre dont Gédéon se servit autrefois contre les ennemis du Seigneur, le



son en peut être vil et méprisable; mais la vérité, cette lumière divine que Dieu a mise en nous, n'en est pas moins descendue du ciel, et destinée, comme les lampes de Gédéon, à frapper encore aujourd'hui de terreur les ames infidèles.

Or, vous devez premièrement à l'autorité de cette divine parole, une pieuse docilité, et l'écouter comme disciples plutôt que comme juges. En effet, ce sont les règles du culte et de la piété que nous vous exposons, les décisions de l'Evangile, les lois de l'Eglise, les maximes des Saints. Nous ne venons pas vous porter ici nos opinions, nos préjugés, nos pensées : ce n'est pas ici une chaire de contention, c'est le lieu de la vérité : rien de ce qui peut être contredit ne doit trouver sa place dans la chaire de la paix et de l'unité : nous n'y parlons qu'au nom de l'Eglise, et ne sommes ici que les interprètes de sa foi et de sa doctrine.

Cependant, combien de ces hommes sages à leurs propres yeux, et qui se piquent de force et de raison, n'y viennent qu'avec un esprit préparé, et comme en garde contre toutes les terreurs de la parole sainte ! Ils ne font pas gloire, comme les pécheurs dont nous avons déjà parlé, d'être insensibles à toute vérité; mais ils regardent notre ministère comme un art d'exagération et d'hyperbole : les plus saints mouvemens du zèle ne sont dans leur esprit que les tours étudiés d'un artifice humain; les menaces les plus terribles, des saillies d'une vaine éloquence; les maximes les plus incontestables, des discours où il entre plus d'usage que de vérité; les arrêts les plus capables d'alarmer les consciences, des façons de parler dont il est permis à chacun de rabattre. C'est, M. F., la situation déplorable où vous vous trouvez ici la plupart. Vous opposez sans cesse tout bas à la vérité que nous annonçons, les maximes et les préjugés du monde qui la contredisent : vous êtes ingénieux à affoiblir au dedans de vous, par des raisons spécieuses, l'excès prétendu de nos maximes : vous venez ici combattre la vérité, et non pas céder à sa force et à sa lumière : vous n'y venez, ce semble, que pour entrer en contestation avec Dieu, infirmer l'éternelle immutabilité de sa parole, prendre les intérêts du mensonge contre la gloire de la vérité, et être les apologistes secrets du monde et des passions dans le lieu saint même destiné à les condamner et à les combattre. Ah ! souffrez du moins qu'elle triomphe, cette vérité, dans son temple; ne lui disputez pas cette foible victoire, à elle qui a triomphé autrefois de tout l'Univers : opprimez-la, à la bonne heure, au milieu du monde, et dans ces assemblées de vanité que l'erreur assemble, et où l'erreur est sur le trône. N'est-ce pas assez que vous l'ayez bannie du monde, et qu'elle n'ose plus s'y montrer sans s'exposer à des dérisions et à des censures ? Laissez-nous du moins la triste consolation d'oser encore la publier à la face de ces autels qu'elle a élevés, et qui doivent du moins lui servir d'asile.

Vous nous accusez d'exagérer : grand Dieu ! et vous nous jugerez peut-être un jour sur ce que nous affoiblissons la force et

la vertu de votre parole pour ne l'avoir pas assez méditée aux pieds des autels! et vous nous reprocherez peut-être un jour d'avoir accommodé la sainte sévérité de votre Evangile aux indulgences et aux adoucissemens de nos siècles! et vous nous rangerez peut-être un jour parmi les ouvriers d'iniquité, parce que la tiédeur et la négligence de nos mœurs aura ôté à la parole que nous annonçons, cette terreur et cette véhémence divine, qu'elle ne sauroit trouver que dans une bouche consacrée par la piété et par la pénitence!

Eh! quoi, M. F., les vérités du salut, telles que J. C. nous les a proposées, ne sauroient-elles alarmer les consciences, si l'esprit de l'homme n'y ajoute des terreurs étrangères! Paul exagéroit donc autrefois, lorsque ce gouverneur romain, malgré l'orgueil d'une fausse sagesse et les préjugés d'un culte idolâtre, frémissoit, dit S. Luc, en l'entendant parler de la justice, de la chasteté, et du spectacle terrible d'un jugement à venir? Paul exagéroit donc, lorsque les habitans des villes venoient se frappant la poitrine, fondant en larmes à ses pieds, et portant au milieu des places publiques les livres lascifs ou impies, et les autres instrumens de leurs passions, pour en faire un sacrifice au Seigneur?

Vous nous accusez d'ajouter de nouvelles terreurs aux paroles de l'Evangile : mais où sont les consciences que nous troublons? où sont les pécheurs que nous alarmons? où sont les ames mondaines qui, saisies de frayeur au sortir de nos discours, vont se cacher au fond des solitudes, et expier par de saints excès de pénitence, les dissolutions de leurs mœurs passées? Les siècles qui nous ont précédés, ont vu souvent de ces exemples; les nôtres en voient-ils encore quelquefois? Ah! plût à Dieu que vous pussiez me convaincre d'avoir inspiré à une seule ame ces terreurs salutaires, disoit autrefois saint Ambroise à quelques sages mondains de son temps, qui l'accusoient d'exagérer les périls et la corruption du monde, et de faire prendre à trop de filles chrétiennes le parti de la sainte virginité; et je puis vous le dire ici avec bien plus de raison que ce grand homme: *Utinam convincerer* (*S. Amb. de Virginit. l.* 1, *c.* 5)! Plût à Dieu qu'on pût me montrer les suites d'une indiscrétion si heureuse! *Utinam tanti criminis probaretur effectus!* Plût à Dieu que vous eussiez des exemples à nous reprocher pour justifier vos censures! *Utinam me exemplis potiùs argueretis, quàm sermònibus cæderetis!* Ah! nous souffririons le blâme avec plaisir, si l'on pouvoit nous montrer le succès qu'on nous reproche : *Non vererer invidiam, si efficaciam recognoscerem!*

Hélas! nous ne ménageons peut-être que trop votre foiblesse; nous respectons peut-être trop des coutumes qu'un long usage a consacrées, de peur de paroître censurer les grands exemples qui les autorisent; nous n'osons presque parler de certains désordres, de peur que nos censures ne paroissent plutôt tomber sur les personnes, que sur les vices; nous nous contentons de vous montrer de loin des vérités qu'il faudroit vous mettre sous l'œil, et votre salut même



souffre souvent de l'excès de nos précautions et de notre timide prudence. Que dirai-je? la foiblesse nous arrache souvent des éloges, où le zèle devroit placer des anathèmes et des censures; nous nous laissons, comme le monde, éblouir par les noms et par les titres; ce qui encouragea les Ambroise, nous affoiblit; et parce que nous vous devons du respect, nous vous refusons souvent la vérité que nous devons encore respecter davantage: et après cela, vous nous accusez d'exagérer, d'outrer les vérités, et d'en former des fantômes de notre façon, pour alarmer ceux qui nous écoutent.

Mais, que nous reviendroit-il d'un artifice si indigne de la vérité qui nous est confiée? Ces déclamations outrées et puériles pouvoient convenir à l'éloquence vénale de ces Sophistes qui, au milieu des écoles de la Grèce, cherchoient à s'attirer des disciples en vantant la sagesse de leur secte. Mais pour nous, M. F., eh! nous voudrions pouvoir vous adoucir le joug, loin de le rendre plus pesant; nous voudrions pouvoir vous faciliter la voie, loin d'y jeter de nouveaux obstacles. Que ne pouvons-nous, comme le pasteur de l'Evangile, vous porter nous-mêmes sur les épaules, pour vous épargner les fatigues du chemin! Pourquoi vous dégoûterions-nous de l'entreprise du salut, en vous y représentant des difficultés chimériques? C'est à nous à vous aplanir celles qui s'y trouvent en effet, et à vous tendre la main pour soutenir votre foiblesse.

Méditez la loi de J. C., M. F.; que dis-je? ouvrez seulement l'Evangile, et lisez: alors vous comprendrez que nous tirons un voile de discrétion sur la sévérité de ses maximes: alors, loin de vous plaindre de nos excès, vous suppléerez vous-mêmes à notre silence et à nos adoucissemens; et vous vous direz ce que nous craignons de vous dire, parce que vous ne pourriez pas le porter. Grand Dieu! porter sa croix chaque jour, mépriser le monde et tout ce qu'il renferme, vivre comme étranger sur la terre, ne s'attacher qu'à vous seul, renoncer à tout ce qui flatte les sens, se renoncer sans cesse soi-même, regarder comme heureux ceux qui pleurent et qui sont affligés; voilà le précis de votre loi sainte. Eh! que peut ajouter l'esprit humain à la rigueur de cette doctrine? que pourrions-nous vous annoncer de plus triste et de plus formidable à l'amour-propre? Aussi, vos reproches ne sont qu'un vain langage du monde, et une de ces façons de parler que nul n'approfondit, et que chacun adopte: votre conscience les dément en secret; et quand vous parlez de bonne foi, vous convenez que nous avons raison, et que l'Evangile est un prédicateur bien plus sévère et plus effrayant pour le monde et pour ceux qui l'aiment, que nous ne saurions jamais l'être nous-mêmes.

Premier devoir qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte, un esprit de docilité.

Vous devez, en second lieu, à l'autorité de cette parole, un esprit de sincérité et d'application sur vous-même; c'est-à-dire, être ici un censeur rigoureux de votre propre conscience; avoir sans

cesse sous les yeux, d'un côté l'état de votre ame, de l'autre les vérités que nous annonçons; vous mesurer sur cette règle; vous approfondir dans cette lumière; vous juger par cette loi; écouter, comme adressées à vous seul, les saintes maximes annoncées à la multitude; vous regarder comme seul ici devant J. C. qui parle à vous seul par notre bouche, et qui peut-être même ne nous envoie ici que pour vous seul. Car, M. F., nul ne prend ici pour soi la vérité qui l'attaque et qui le condamne; nul ne s'y croit un personnage intéressé: il semble que nous nous formons à plaisir des fantômes pour les combattre, et que la réalité du pécheur que nous attaquons, ne se trouve nulle part. L'impudique ne se reconnoît point dans les traits les plus vifs et les plus ressemblans de sa passion. L'homme chargé d'un bien mal acquis, et peut-être du sang et de la dépouille des peuples, condamne avec nous cette injustice dans les autres, et ne voit pas qu'il se juge lui-même. Le courtisan, dévoré d'ambition, et qui sacrifie tous les jours à cette idole la conscience et la probité, convient de la bassesse de cette passion dans ses semblables, et la regarde comme une vertu, ou comme la grande science de la Cour, pour lui-même. Chacun s'envisage toujours par certains côtés favorables qui l'empêchent de se reconnoître tel qu'il est. Nous avons beau, pour ainsi dire, le montrer au doigt, on trouve toujours en soi certains traits adoucis qui changent la ressemblance. On se dit tout bas à soi-même: Je ne suis pas cet homme. Et tandis que le public nous applique peut-être des vérités si ressemblantes, seuls, ou nous réussissons à nous y méconnoître, ou nous n'y découvrons peut-être que les défauts de nos frères; nous cherchons à nos propres portraits des ressemblances étrangères; nous sommes ingénieux à détourner sur les autres le coup que la vérité n'avoit porté que sur nous; la malignité des applications est l'unique fruit que nous retirons de la peinture que la chaire fait de nos vices, et nous jugeons témérairement nos frères, où nous aurions dû nous juger nous-mêmes. Et c'est ainsi, ô mon Dieu, que les hommes corrompus abusent de tout, et que la lumière même de la vérité ferme leurs yeux sur leurs propres égaremens, et ne les ouvre que pour voir dans les autres, ou ce qui n'est pas, ou ce qu'elle auroit dû leur cacher!

Tels sont les devoirs qu'exige de vous l'autorité de la parole sainte. Venons à ceux qui sont attachés à sa fin: sa fin, M. F., vous le savez, c'est la conversion des cœurs, l'établissement de la vérité, la destruction de l'erreur et du péché, la sanctification du nom de J. C. Tout y est grand, tout y est sérieux, tout y est digne de la plus sublime fonction de la hiérarchie; et delà, il est aisé de conclure que vous devez nous écouter avec un esprit de respect religieux qui ne méprise pas la simplicité de nos discours, et avec un esprit de foi qui n'y cherche rien d'humain, rien de frivole, rien qui ne réponde à l'excellence et à la dignité de sa fin.

Je dis un esprit de respect religieux, qui ne méprise pas la sim-

plicité de nos discours ; car, quelque éclairé que vous soyez d'ailleurs, vous ne devez pas vous faire de vos prétendues lumières un titre pour négliger les instructions que l'Eglise donne aux Fidèles. Augustin, déjà si célèbre à Milan par ses talens et par son éloquence, ne dédaignoit pas d'assister assidument aux instructions publiques du grand Ambroise. L'onction de l'esprit vous apprendra toujours ici ce que vous ignorez peut-être encore : si vous avez la science qui enfle, vous vous affermirez dans la charité qui édifie ; si votre esprit n'y apprend rien de nouveau, votre cœur y sentira peut-être des choses nouvelles : vous y apprendrez du moins que votre savoir n'est rien, si vous ignorez la science du salut ; que vous n'êtes qu'une nuée sans eau, élevé à la vérité par vos talens et par vos connoissances sur le reste des hommes, mais vide de grace, et le jouet des vents et des passions devant Dieu ; et qu'enfin, une ame simple et pure apprendra tout en un instant dans le sein de Dieu, et sera transformée de clarté en clarté ; au lieu que vous, après une vie entière de veilles et de travail, et un amas inutile de connoissances et de lumières, n'aurez peut-être pour partage que les ténèbres éternelles.

Quel abus, M. F., de se bannir de ces assemblées saintes, sous prétexte qu'on en sait assez, et peut-être aussi qu'on est assez instruit des devoirs de la piété dont on fait profession depuis long-temps ; et que des lectures chrétiennes et un peu de réflexion dans la retraite, mènent plus loin, et sont plus utiles que tous nos discours ! Mais, mon cher Auditeur, si vous faites profession de la piété et de la justice, quelle plus douce consolation pouvez-vous avoir, que d'entendre publier les merveilles du Seigneur, les ordonnances de sa loi sainte, des vérités que vous aimez, que vous pratiquez, et dont vous devez souhaiter que la connoissance soit donnée à tous les hommes ? Quel spectacle plus consolant pour vous, que de voir vos frères assemblés ici au pied de l'autel, attentifs à la parole de vie, éloignés des spectacles du monde et des occasions du péché, formant de saints désirs, ouvrant leurs cœurs à la voix de Dieu, concevant peut-être les prémices de l'Esprit saint et les commencemens de leur pénitence ; et de pouvoir vous unir à eux pour obtenir du Père des miséricordes, qu'il achève dans leur ame l'ouvrage du salut qu'il a commencé d'y opérer.

Ce n'est pas que la méditation des divines Ecritures ne fournisse à la piété chrétienne des ressources consolantes. Mais le Seigneur attache à la vertu de notre ministère et à la vocation légitime, des graces que vous ne trouverez pas ailleurs. Les vérités les plus simples dans la bouche des pasteurs, ou de ceux qui vous parlent à leur place, tirent de la grace de leur mission une force qu'elles n'ont pas toutes seules, et le même livre d'Isaïe, qui, lu dans un char par cet officier de la reine d'Ethiopie, étoit pour lui un livre fermé, et amusoit son loisir sans éclairer sa foi, développé par Philippe, devint à l'instant pour lui une parole de vie et de salut. Et enfin, vous devez

cet exemple à vos frères, cette édification à l'Eglise, ce respect à la parole de J. C., cette uniformité à l'Esprit de paix et d'unité qui nous lie. Eh! bannissez-vous, à la bonne heure, de ces assemblées profanes et criminelles, où la piété est toujours gémissante, étrangère, contrainte. Mais c'est ici sa place, c'est l'assemblée des Saints, puisque ce n'est que pour les former que notre ministère a été établi, et se perpétue encore dans l'Eglise.

J'ai dit, en second lieu, un esprit de foi; et cette disposition en renferme deux : un amour pour la parole sainte, indépendante des talens de l'homme qui vous l'annonce; un goût formé par la religion, qui ne vienne pas y chercher de vains ornemens, mais les vérités solides du salut; c'est-à-dire, ne l'écouter ni avec un esprit de censure, ni avec un esprit de curiosité.

Et en effet, votre amour pour la parole de J. C. doit vous aveugler, pour ainsi dire, sur les défauts de ceux qui vous l'annoncent. Vous devez la trouver belle, divine, digne de tous vos hommages dans une bouche même impolie et grossière. Sous quelque couleur qu'on vous la présente, revêtue d'ornemens pompeux, ou simple et négligée, pourvu que vous en reconnoissiez encore les traits célestes, elle a les mêmes droits sur votre cœur. Et certes, perd-elle quelque chose de sa sainteté pour passer par des canaux moins brillans et moins riches? Que le Seigneur parlât autrefois à travers un buisson vil et méprisable aux yeux, ou sur une nuée de gloire; qu'il rendît ses oracles au milieu du désert et dans un tabernacle couvert de peaux d'animaux, ou dans le temple de Salomon, le plus magnifique qui ait jamais été élevé à la gloire de son nom, sa parole sainte y perdoit-elle quelque chose de sa dignité? et comme c'étoit le même Seigneur qui parloit par-tout, la foi d'Israël y faisoit-elle quelque différence?

Cependant, parmi tous ceux qui nous écoutent, il en est peu aujourd'hui qui ne s'érigent en juges et en censeurs de la parole sainte. On ne vient ici que pour décider du mérite de ceux qui l'annoncent; pour faire des parallèles insensés, pour prononcer sur la différence des jours et des instructions. On se fait honneur d'être difficile; on passe sans attention sur les vérités les plus étonnantes, et qui seroient d'un plus grand usage pour soi; et tout le fruit qu'on retire d'un discours chrétien, se borne à en avoir mieux remarqué les défauts que tout autre. De sorte qu'on peut appliquer à la plupart de nos Auditeurs, ce que Joseph, devenu le sauveur de l'Egypte, disoit par pure feinte à ses frères : Ce n'est pas pour chercher le froment et la nourriture, que vous êtes venus ici; c'est comme des espions qui venez remarquer les endroits foibles de cette contrée : *Exploratores estis; ut videatis infirmiora terræ, venistis* (*Gen.* 42; 9). Ce n'est pas pour vous nourrir du pain de la parole, et chercher des secours et des remèdes utiles à vos maux, que vous venez nous écouter, c'est pour trouver où placer quelques vaines censures, et vous faire honneur de nos défauts, qui sont peut-être

une punition terrible de Dieu sur vous, lequel refuse à vos crimes des ouvriers plus accomplis, et qui auroient pu vous rappeler à la pénitence : *Exploratores estis ; ut videatis infirmiora terræ, venistis.*

Mais, de bonne foi, M. F., quelque foible que soit notre langage, n'en disons-nous pas toujours assez pour vous confondre, pour dissiper vos erreurs, et pour vous faire convenir en secret des égaremens que vous ne pouvez vous justifier à vous-mêmes ? Faut-il des talens si sublimes pour vous dire que les fornicateurs, les avares et les hommes sans miséricorde n'entreront jamais dans le royaume de Dieu ; que si vous ne faites pénitence, vous périrez, et qu'il ne sert de rien d'être possesseur du monde entier, si l'on vient à perdre son ame ? N'est-ce pas la simplicité même qui fait toute la force de ces divines vérités ? et dans la bouche du plus obscur de tous les ministres seroient-elles moins effrayantes ?

Et d'ailleurs, s'il étoit permis de nous recommander ici nous-mêmes, comme le disoit autrefois l'Apôtre à des Fidèles ingrats, plus attentifs à censurer la simplicité de son extérieur et de son langage, et sa figure méprisable, comme il dit lui-même, aux yeux des hommes, que touchés des fatigues et des périls infinis qu'il avoit essuyés pour leur annoncer l'Evangile et les convertir à la foi ; s'il étoit permis, nous vous dirions : M. F., nous soutenons pour vous tout le poids d'un ministère pénible ; nos soins, nos veilles, nos prières, les travaux infinis qui nous conduisent à ces chaires chrétiennes, n'ont point d'autre objet que votre salut. Eh ! ne méritons-nous pas du moins que vous respectiez nos peines ? Le zèle qui souffre tout pour vous assurer le salut, peut-il jamais devenir le triste sujet de vos dérisions et de vos censures ? Demandez à Dieu, à la bonne heure, pour la gloire de l'Eglise et pour l'honneur de son Evangile, qu'il suscite à son peuple des ouvriers puissans en parole ; de ces hommes que l'onction seule de l'Esprit de Dieu rend éloquens, et qui annoncent l'Evangile d'une manière digne de son élévation et de sa sainteté ; mais quand nous y manquons, que votre foi supplée à nos discours ; que votre piété rende à la vérité dans vos cœurs ce qu'elle perd dans notre bouche ; et par vos dégoûts injustes, n'obligez pas les ministres de l'Evangile à recourir, pour vous plaire, aux vains artifices d'une éloquence humaine, à briller plutôt qu'à instruire, et à descendre chez les Philistins, comme autrefois les Israélites, pour aiguiser leurs instrumens destinés à cultiver la terre ; je veux dire, à chercher dans les sciences profanes, ou dans le langage d'un monde ennemi, des ornemens étrangers pour embellir la simplicité de l'Evangile, et donner aux instrumens et aux talens destinés à faire croître et fructifier la semence sainte, un brillant et une subtilité qui en émousse la force et la vertu, et qui met un faux éclat à la place du zèle et de la vérité : *Descendebat ergò omnis Israël ad Philistiim, ut exacueret unusquisque vomerem suum et ligonem* (*I. Reg.* 13, 20).

Et voilà, M. F., le dernier défaut opposé à cet esprit de foi ; un

esprit de curiosité. Vous ne distinguez pas assez la sainte gravité de notre ministère, de cet art vain et frivole, qui ne se propose que l'arrangement du discours et la gloire de l'éloquence; vous n'assistez à nos discours que comme autrefois Augustin, encore pécheur, assistoit à ceux d'Ambroise. Ce n'étoit pas, dit cet illustre pénitent, pour y apprendre de la bouche de l'homme de Dieu, les secrets de la vie éternelle, que je cherchois depuis si long-temps, ni pour y trouver des remèdes aux plaies honteuses et invétérées de mon ame, que vous seul connoissiez, ô mon Dieu; c'étoit pour examiner si son éloquence répondoit à sa grande réputation, et si ses discours soutenoient les applaudissemens que lui donnoit tout son peuple. Les vérités qu'il annonçoit, ne m'intéressoient point; je n'étois touché que de la beauté et de la douceur du discours : *Rerum autem incuriosus et contemptor adstabam, et delectabar suavitate sermonis* (*Conf. lib.* 5; *c.* 13; *n.* 2).

Et telle est encore aujourd'hui la situation déplorable d'une infinité de Fidèles qui nous écoutent, lesquels chargés de crimes comme Augustin, liés comme lui des passions les plus honteuses, loin de venir chercher ici des remèdes à leurs maux, viennent y chercher de vains ornemens qui amusent les malades sans les guérir; qui font que nous plaisons au pécheur; mais qui ne font pas que le pécheur se déplaise à lui-même. Ils viennent, ce semble, nous dire ce que les habitans de Babylone disoient autrefois aux Israélites captifs : Chantez-nous les cantiques de Sion : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion* (*Ps.* 136; 3). Ils viennent chercher l'harmonie et l'agrément dans les vérités sérieuses de la morale de J. C., dans les soupirs de la triste Sion, étrangère et captive, et veulent que nous pensions à flatter l'oreille, en publiant les menaces et les maximes sévères de l'Evangile : *Hymnum cantate nobis de canticis Sion.*

O vous! qui m'écoutez, et que ce discours regarde, rentrez un moment en vous-mêmes; votre sort est comme déploré aux yeux de Dieu; vos plaies invétérées ne laissent presque plus d'espoir de guérison; vos maux pressent, le temps est court. Dieu, lassé de vous souffrir depuis si long-temps, va enfin vous frapper et vous surprendre. Voilà les malheurs éternels que nous vous prédisons, et qui arrivent tous les jours à vos semblables. Vous n'êtes pas loin de l'accomplissement : nous vous montrons le glaive terrible du Seigneur suspendu sur votre tête, et prêt à tomber sur vous; et loin de frémir sur les suites de votre destinée, et prendre des mesures pour vous dérober au glaive qui vous menace, vous vous amusez à examiner s'il brille et s'il a de l'éclat; et vous cherchez dans les terreurs mêmes de la prédiction, les beautés puériles d'une vaine éloquence. Grand Dieu! que le pécheur paroît méprisable et digne de risée, quand on l'envisage dans votre lumière!

Car, M. F., sommes-nous donc ici sur une tribune profane, pour ménager avec des paroles artificieuses les suffrages d'une assemblée oisive; ou dans la chaire chrétienne et à la place de J. C., pour vous

instruire, pour vous reprendre, pour vous sanctifier au nom et sous les yeux de celui qui nous envoie ? Est-ce ici une dispute de gloire, un exercice d'esprit et d'oisiveté, ou le plus saint et le plus important ministère de la foi ? Eh ! pourquoi venez-vous vous arrêter à nos foibles talens, et chercher des qualités humaines où Dieu seul parle et agit ? Les instrumens les plus vils ne sont-ils pas quelquefois les plus propres à la puissance de sa grace ? Les murs de Jéricho ne tombent-ils pas, quand il lui plaît, au bruit des plus fragiles trompettes ? Eh ! que nous importe de vous plaire, si nous ne vous changeons pas ? que nous sert d'être éloquens, si vous êtes toujours pécheurs ? quel fruit nous revient-il de vos louanges, si vous n'en retirez vous-mêmes aucun de nos instructions ? Notre gloire, c'est l'établissement du règne de Dieu dans vos cœurs ; vos larmes toutes seules, bien mieux que vos applaudissemens, peuvent faire notre éloge ; et nous ne voulons point d'autre couronne que vous-mêmes et votre salut éternel. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VÉRITÉ D'UN AVENIR.

Ibunt hi in supplicium æternum, Justi autem in vitam æternam.

Ceux-ci iront dans le supplice éternel, et les Justes dans la vie éternelle. MATTH. 25; 46.

VOILA, M. F., à quoi se termineront enfin les désirs, les espérances, les conseils et les entreprises des hommes : voilà où viendront enfin échouer les vaines réflexions des sages et des esprits forts, les doutes et les incertitudes éternelles des incrédules, les vastes projets des conquérans, les monumens de la gloire humaine, les soins de l'ambition, les distinctions des talens, les inquiétudes de la fortune, la prospérité des Empires, et toutes les révolutions frivoles de la terre. Tel sera le dénouement redoutable, qui nous développera enfin les mystères de la Providence sur les diverses destinées des enfans d'Adam, et qui justifiera sa conduite dans le gouvernement de

l'Univers. Cette vie n'est donc qu'un instant rapide, et le commencement d'un avenir éternel. Des tourmens qui ne finiront plus, ou les délices d'une félicité immortelle, partageront enfin le sort de tous les hommes; et l'une de ces deux destinées doit être la nôtre.

Cependant l'image de ce grand spectacle, qui avoit pu autrefois effrayer la férocité des tyrans, ébranler la fermeté des philosophes, troubler la mollesse et les voluptés des Césars, adoucir les peuples les plus barbares, former tant de martyrs, peupler les déserts, et soumettre tout l'Univers au joug de la croix; cette image si effrayante n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à alarmer la timidité du simple peuple : ces grands objets sont devenus des peintures vulgaires qu'on n'ose presque plus exposer à la fausse délicatesse des puissans et des sages du monde; et tout le fruit que nous retirons d'ordinaire de ces sortes de discours, c'est de faire demander au sortir delà, si tout se passera comme nous l'avons dit.

Car, M. F., nous vivons dans des temps où la foi de plusieurs a fait naufrage; où une affreuse philosophie, comme un venin mortel, se répand en secret, et entreprend de justifier les abominations et les vices contre la foi des peines et des récompenses futures. Cette plaie a passé des palais des Grands jusques dans le peuple; et par-tout la piété des Justes est blessée par les discours de l'irréligion et les maximes du libertinage.

Et certes, M. F., je ne suis pas surpris que des hommes dissolus doutent d'un avenir, et tâchent de combattre ou d'affoiblir une vérité si capable de troubler leurs voluptés criminelles. Il est affreux d'attendre un malheur éternel. Le monde n'a point de plaisir à l'épreuve d'une pensée si funeste : aussi, le monde a de tout temps essayé de l'effacer du cœur et de l'esprit des hommes; il sent bien que la foi d'un avenir est un frein incommode aux passions humaines, et qu'il ne réussira jamais à faire des voluptueux tranquilles et déterminés, qu'il n'en ait fait auparavant des incrédules.

Otons donc, M. F., à la corruption du cœur humain un appui si monstrueux et si fragile; prouvons aux ames dissolues, qu'elles survivront à leurs désordres; que tout ne meurt pas avec le corps; que cette vie finira leurs crimes, mais non pas leurs malheurs; et pour mieux confondre l'impiété, attaquons-la dans les vains prétextes sur lesquels elle s'appuie.

Premièrement, qui sait, nous dit l'impie, si tout ne meurt pas avec nous? cette autre vie dont on nous parle, est-elle bien sûre? qui en est revenu pour nous dire ce qui s'y passe?

Secondement, est-il digne de la grandeur de Dieu, disent-ils encore, de s'abaisser à ce qui se passe parmi les hommes? que lui importe que des vers de terre comme nous s'égorgent, se trompent, se déchirent, vivent dans les plaisirs ou dans la tempérance? n'est-ce pas un orgueil à l'homme de croire qu'un Dieu si grand s'occupe de lui?

Enfin, quelle apparence, ajoutent-ils, que Dieu, ayant fait naître l'homme tel qu'il est, il punisse comme des crimes, des penchans de plaisir que nous trouvons en nous, et que la nature nous a donnés. Voilà toute la philosophie des ames voluptueuses : l'incertitude d'un avenir; la grandeur de Dieu, qu'une vile créature ne peut offenser; la foiblesse née avec l'homme, et à qui il seroit injuste d'en faire un crime.

Prouvons donc d'abord, contre l'incertitude des impies, que la vérité d'un avenir est justifiée par les plus pures lumières de la raison; en second lieu, contre l'idée indigne qu'ils se forment de la grandeur de Dieu, que cette vérité est justifiée par sa sagesse et par sa gloire; enfin, contre le prétexte tiré de la foiblesse de l'homme, qu'elle est justifiée par le jugement même de sa propre conscience. La certitude d'un avenir, la nécessité d'un avenir, le sentiment secret d'un avenir: voilà tout mon discours.

O Dieu! ne regardez pas l'outrage que les blasphèmes de l'impiété font à votre gloire; regardez seulement, et voyez de quoi la raison que vous n'éclairez plus est capable. Reconnoissez dans les égaremens monstrueux de l'esprit humain, toute la sévérité de votre justice, lorsqu'elle l'abandonne; afin que plus j'exposerai ici les blasphèmes insensés de l'impie, plus il devienne à vos yeux un objet digne de votre pitié et des richesses de votre miséricorde. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Il est triste sans doute d'avoir à justifier devant des Fidèles, la vérité la plus consolante de la foi; de venir prouver à des hommes à qui l'on a annoncé Jésus-Christ, que leur être n'est pas un assemblage bizarre et le triste fruit du hasard; qu'un Ouvrier sage et tout-puissant a présidé à notre formation et à notre naissance; qu'un souffle d'immortalité anime notre boue; qu'une portion de nous-mêmes nous survivra; et qu'au sortir de cette maison terrestre, notre ame retournera dans le sein de Dieu d'où elle étoit sortie, et ira habiter la région éternelle des vivans, où il sera rendu à chacun selon ses œuvres.

C'est par cette vérité que Paul commença d'annoncer la foi devant l'Aréopage (*Act.* 17, 29, 31). Nous sommes la race immortelle de Dieu, disoit-il à cette assemblée de Sages, et il a établi un jour pour juger l'Univers. C'est par-là que les hommes apostoliques jetèrent les premiers fondemens de la doctrine du salut parmi les nations infidèles et corrompues. Mais pour nous, M. F., qui arrivons à la fin des siècles, après que la plénitude des nations est entrée dans l'Eglise; que tout l'Univers a cru; que tous les mystères ont été éclaircis, toutes les prophéties accomplies, J. C. glorifié, la voie du ciel ouverte et frayée, nous qui paroissons dans les derniers temps, où le jour du Seigneur est bien plus proche, que lorsque nos pères crurent : hélas! quel devroit être notre ministère, sinon de disposer

des discours vagues, des doutes usés, des incertitudes éternelles, des suppositions chimériques, sur lesquelles on ne voudroit pas risquer le malheur ou le bonheur d'un seul de ses jours, et sur lesquelles on hasarde une éternité toute entière.

Voilà les raisons insurmontables que l'impie oppose à la foi de tout l'Univers; voilà cette évidence qui l'emporte dans son esprit, sur tout ce qu'il y a de plus évident et de mieux établi sur la terre. On ne sait ce qui se passe dans cet autre monde dont on nous parle! O homme! ouvrez ici les yeux. Un doute seul suffit pour vous rendre impie, et toutes les preuves de la religion ne peuvent suffire pour vous rendre fidèle! Vous doutez s'il y a un avenir, et vous vivez par avance comme s'il n'y en avoit point! Vous n'avez pour fondement de votre opinion, que votre incertitude, et vous nous reprochez la foi comme une crédulité populaire!

Mais je vous prie, M. F., de quel côté est ici la crédulité? Est-elle du côté de l'impie, ou du côté du Fidèle? Le Fidèle croit un avenir sur l'autorité des divines Ecritures, c'est-à-dire, le livre sans contredit qui mérite le plus de créance; sur la déposition des hommes apostoliques, c'est-à-dire, de ces hommes justes, simples, miraculeux, qui ont répandu leur sang pour rendre gloire à la vérité, et à la doctrine desquelles la conversion de l'Univers a rendu un témoignage qui s'élèvera jusqu'à la fin des siècles contre l'impie; sur l'accomplissement des prophéties, c'est-à-dire, le seul caractère de vérité que l'imposture ne peut imiter; sur la tradition de tous les siècles, c'est-à-dire, sur des faits qui, depuis la naissance du Monde, ont paru certains à tout ce que l'Univers a eu de plus grands hommes, de Justes plus reconnus, de peuples plus sages et plus polis; en un mot, sur des preuves du moins vraisemblables. L'impie ne croit point d'avenir sur un simple doute, sur un pur soupçon. Qui le sait, nous dit-il; qui en est revenu? Il n'a aucune raison solide, décisive pour combattre la vérité d'un avenir. Car qu'il la publie, et nous nous y rendrons. Il se défie seulement qu'il n'y a rien après cette vie, et là-dessus il le croit.

Or, je vous demande, qui est ici le crédule? Est-ce celui qui a pour fondement de sa croyance, ce qu'il y a du moins de plus vraisemblable parmi les hommes, et de plus propre à faire impression sur la raison; ou celui qui s'est déterminé à croire qu'il n'y a rien, sur la foiblesse d'un simple doute? Cependant l'impie croit faire plus d'usage de sa raison que le Fidèle : il nous regarde comme des hommes foibles et crédules; et il se considère lui-même comme un esprit supérieur, élevé au-dessus des préjugés vulgaires, et que la raison seule, et non l'opinion publique, détermine. O Dieu! que vous êtes terrible, lorsque vous livrez le pécheur à son aveuglement; et que vous savez bien tirer votre gloire des efforts mêmes que vos ennemis font pour la combattre!

Mais je vais encore plus loin. Quand même, dans le doute que

se forme l'impie sur l'avenir, les choses seroient égales; et que les vaines incertitudes qui le rendent incrédule, balanceroient les vérités solides et évidentes qui nous promettent l'immortalité; je dis que, dans une égalité même de raisons, il devroit du moins désirer que le sentiment de la foi, sur la nature de nos ames, fût véritable; un sentiment qui fait tant d'honneur à l'homme, qui lui apprend que son origine est céleste, et ses espérances éternelles : il devroit souhaiter que la doctrine de l'impiété fût fausse; une doctrine si triste, si humiliante pour l'homme; qui le confond avec la bête; qui ne le fait vivre que pour le corps; qui ne lui donne ni fin, ni destination, ni espérance; qui borne sa destinée à un petit nombre de jours rapides, inquiets, douloureux qu'il passe sur la terre : toutes choses égales, une raison née avec quelque élévation aimeroit encore mieux se tromper en se faisant honneur, qu'en se déclarant pour un parti si ignominieux à son être. Quelle ame a donc reçu l'impie des mains d'une nature peu favorable, pour aimer mieux croire dans une si grande inégalité de raison, qu'il n'est fait que pour la terre, et se regarder avec complaisance, comme un vil assemblage de boue, et le compagnon du bœuf et du taureau? Que dis-je, M. F., quel monstre dans l'Univers doit être l'impie, de ne se défier même du sentiment commun, que parce qu'il est trop glorieux à sa nature; et de croire que la vanité toute seule des hommes l'a introduit sur terre, et leur a persuadé qu'ils étoient immortels?

Mais non, M. F.; ces hommes de chair et de sang ont raison de refuser l'honneur que la religion fait à leur nature; et de se persuader que leur ame est toute de boue, et que tout meurt avec le corps. Des hommes sensuels, impudiques, efféminés qui n'ont plus d'autre frein, qu'un instinct brutal; plus d'autre règle, que l'emportement de leurs désirs; plus d'autre occupation, que de réveiller, par de nouveaux artifices, la cupidité déjà assouvie : des hommes de ce caractère ne doivent pas avoir beaucoup de peine à croire, qu'ils n'ont en eux aucun principe de vie spirituelle; que le corps est tout leur être : et comme ils imitent les mœurs des bêtes, ils sont pardonnables de s'en attribuer la nature. Mais qu'ils ne jugent pas de tous les hommes par eux-mêmes; il est encore sur la terre des ames chastes, pudiques, tempérantes : qu'ils ne transportent pas dans la nature les penchans honteux de leur volonté; qu'ils ne dégradent pas l'humanité toute entière, pour s'être indignement dégradés eux-mêmes : qu'ils cherchent leurs semblables parmi les hommes; et se trouvant presque seuls dans l'Univers, ils verront qu'ils sont plutôt les monstres, que les ouvrages ordinaires de la nature.

D'ailleurs, non-seulement l'impie est insensé, parce que dans une égalité même de raison, son cœur et sa gloire devroient le décider en faveur de la foi, mais encore son propre intérêt. Car, M. F., on l'a déjà dit; que risque l'impie en croyant? quelle suite fâcheuse aura sa crédulité, s'il se trompe? Il vivra avec honneur, avec probité, avec innocence : il sera doux, affable, juste, sincère, religieux, ami

généreux, époux fidèle, maître équitable; il modérera des passions qui auroient fait tous les malheurs de sa vie: il s'abstiendra des plaisirs et des excès, qui lui eussent préparé une vieillesse douloureuse, ou une fortune dérangée: il jouira de la réputation de la vertu, et de l'estime des peuples; voilà ce qu'il risque. Quand tout finiroit avec cette vie, ce seroit là le seul secret de la passer heureuse et tranquille; voilà le seul inconvénient que j'y trouve. S'il n'y a point de récompense éternelle, qu'aura-t-il perdu en l'attendant? Il a perdu quelques plaisirs sensuels et rapides qui l'auroient bientôt, ou lassé par le dégoût qui les suit, ou tyrannisé par les nouveaux désirs qu'ils allument: il a perdu l'affreuse satisfaction d'être, pour l'instant qu'il a paru sur la terre, cruel, dénaturé, voluptueux, sans foi, sans mœurs, sans conscience, méprisé peut-être, et déshonoré au milieu de son peuple. Je n'y vois pas de plus grand malheur; il retombe dans le néant, et son erreur n'a point d'autre suite.

Mais s'il y a un avenir; mais s'il se trompe en refusant de croire, que ne risque-t-il pas? La perte des biens éternels; la possession de votre gloire, ô mon Dieu! qui devoit le rendre à jamais heureux. Mais ce n'est là même que le commencement de ses malheurs: il va trouver des ardeurs dévorantes, un supplice sans fin et sans mesure, une éternité d'horreur et de rage. Or, comparez ces deux destinées; quel parti prendra ici l'impie? Risquera-t-il la courte durée de quelques jours? risquera-t-il une éternité toute entière? S'en tiendra-t-il au présent qui doit finir demain, et où il ne sauroit même être heureux? Craindra-t-il un avenir qui n'a plus d'autres bornes que l'éternité, et qui ne doit finir qu'avec Dieu même? Quel est l'homme sage, qui, dans une incertitude même égale, osât ici balancer? et quel nom donnerons-nous à l'impie, qui n'ayant pour lui que des doutes frivoles, et voyant du côté de la foi, l'autorité, les exemples, la prescription, la raison, la voix de tous les siècles, le monde entier, prend seul le parti affreux de ne point croire; meurt tranquille, comme s'il ne devoit plus vivre; laisse sa destinée éternelle entre les mains du hasard, et va tenter mollement un si grand événement? O Dieu! est-ce donc là un homme conduit par une raison tranquille ou un furieux qui n'attend plus de ressource que de son désespoir? L'incertitude de l'impie est donc insensée dans les raisons sur lesquelles elle s'appuie.

Mais, en dernier lieu, elle est encore affreuse dans ses conséquences. Et ici souffrez que je laisse les grandes raisons de doctrine: je ne veux parler qu'à la conscience de l'incrédule, et m'en tenir aux preuves de sentiment.

Or, si tout doit finir avec nous, si l'homme ne doit rien attendre après cette vie, et que ce soit ici notre patrie, notre origine, et la seule félicité que nous pouvons nous promettre, pourquoi n'y sommes-nous pas heureux? Si nous ne naissons que pour les plaisirs des sens, pourquoi ne peuvent-ils nous satisfaire, et laissent-ils toujours



un fond d'ennui et de tristesse, dans notre cœur? Si l'homme n'a rien au-dessus de la bête, que ne coule-t-il ses jours comme elle, sans souci, sans inquiétude, sans dégoût, sans tristesse dans la félicité des sens et de la chair? Si l'homme n'a point d'autre bonheur à espérer qu'un bonheur temporel, pourquoi ne le trouve-t-il nulle part sur la terre? d'où vient que les richesses l'inquiètent; que les honneurs le fatiguent; que les plaisirs le lassent; que les sciences le confondent, et irritent sa curiosité loin de la satisfaire: que la réputation le gêne et l'embarrasse; que tout cela ensemble ne peut remplir l'immensité de son cœur, et lui laisse encore quelque chose à désirer? Tous les autres êtres contens de leur destinée, paroissent heureux, à leur manière, dans la situation où l'Auteur de la nature les a placés: les astres tranquilles dans le firmament, ne quittent pas leur séjour pour aller éclairer une autre terre: la terre réglée dans ses mouvemens ne s'élance pas en haut pour aller prendre leur place: les animaux rampent dans les campagnes, sans envier la destinée de l'homme qui habite les villes et les palais somptueux: les oiseaux se réjouissent dans les airs, sans penser s'il y a des créatures plus heureuses qu'eux sur la terre: tout est heureux, pour ainsi dire, tout est à sa place dans la nature: l'homme seul est inquiet et mécontent; l'homme seul est en proie à ses désirs, se laisse déchirer par des craintes, trouve son supplice dans ses espérances, devient triste et malheureux au milieu de ses plaisirs: l'homme seul ne rencontre rien ici-bas où son cœur puisse se fixer. D'où vient cela? ô homme! Ne seroit-ce point parce que vous êtes ici-bas déplacé; que vous êtes fait pour le Ciel; que votre cœur est plus grand que le monde; que la terre n'est pas votre patrie; et que tout ce qui n'est pas Dieu, n'est rien pour vous? Répondez, si vous pouvez, ou plutôt interrogez votre cœur, et vous serez fidèle.

En second lieu, si tout meurt avec le corps, qui est-ce qui a pu persuader à tous les hommes, de tous les siècles et de tous les pays que leur ame étoit immortelle! d'où a pu venir au genre humain cette idée étrange d'imortalité? un sentimment si éloigné de la nature de l'homme, puisqu'il ne seroit né que pour les fonctions des sens, auroit-il pu prévaloir sur la terre? Car si l'homme comme la bête, n'est fait que pour le temps, rien ne doit être plus incompréhensible pour lui, que la seule idée d'immortalité. Des machines pétries de boue, qui ne devroient vivre, et n'avoir pour objet qu'une félicité sensuelle, auroient-elles jamais pu ou se donner, ou trouver en elles-mêmes, de si nobles sentimens, et des idées si sublimes? Cependant cette idée si extraordinaire est devenue l'idée de tous les hommes: cette idée si opposée même aux sens, puisque l'homme, comme la bête, meurt tout entier à nos yeux, s'est établie sur toute la terre: ce sentiment, qui n'auroit pas dû même trouver un inventeur dans l'Univers, a trouvé une docilité universelle parmi tous les peuples, les plus sauvages, comme les plus cultivés; les plus polis comme les plus grossiers; les plus infidèles, comme les plus soumis à la foi.

Car, remontez jusqu'à la naissance des siècles, parcourez toutes les nations, lisez l'histoire des royaumes et des empires, écoutez ceux qui reviennent des îles les plus éloignées; l'immortalité de l'ame a toujours été, et est encore la croyance de tous les peuples de l'Univers. La connoissance d'un seul Dieu a pu s'effacer sur la terre; sa gloire, sa puissance, son immensité ont pu s'anéantir, pour ainsi dire, dans le cœur et dans l'esprit des hommes; des peuples entiers et sauvages peuvent vivre encore sans culte, sans religion, sans Dieu dans ce monde: mais ils attendent tous un avenir; mais le sentiment de l'immortalité de l'ame n'a pu s'effacer de leur cœur; mais ils se figurent tous une région que nos ames habiteront après notre mort; et, en oubliant Dieu, ils n'ont pu ne pas se sentir eux-mêmes.

Or, d'où vient que des hommes si différens d'humeur, de culte, de pays, de sentimens, d'intérêts, de figure même, et qui à peine paroissent entre eux de même espèce, conviennent tous pourtant en ce point, et veulent tous être immortels? Ce n'est pas ici une collusion; car comment ferez-vous convenir ensemble les hommes de tous les pays et de tous les siècles? Ce n'est pas un préjugé de l'éducation; car les mœurs, les usages, le culte, qui d'ordinaire sont la suite des préjugés, ne sont pas les mêmes parmi tous les peuples: le sentiment de l'immortalité leur est commun à tous. Ce n'est pas une secte; car outre que c'est la religion universelle du monde, ce dogme n'a point eu de chef et de protecteur: les hommes se le sont persuadés eux-mêmes, ou plutôt la nature le leur a appris sans le secours des maîtres; et seul depuis le commencement des choses, il a passé des pères aux enfans, et s'est toujours maintenu sur la terre. O vous! qui croyez être un amas de boue, sortez donc du monde, où vous vous trouvez seul de votre avis; allez donc chercher dans une autre terre des hommes d'une autre espèce, et semblables à la bête: ou plutôt ayez horreur de vous-même, de vous trouver comme seul dans l'Univers, de vous révolter contre toute la nature, de désavouer votre propre cœur; et reconnoissez dans un sentiment commun à tous les hommes l'impression commune de l'Auteur qui les a formés!

Enfin, et je finis avec cette dernière raison: la société universelle des hommes, les lois qui nous unissent les uns aux autres, les devoirs les plus sacrés et les plus inviolables de la vie civile, tout cela n'est fondé que sur la certitude d'un avenir. Ainsi, si tout meurt avec le corps, il faut que l'Univers prenne d'autres lois, d'autres mœurs, d'autres usages, et que tout change de face sur la terre. Si tout meurt avec le corps, les maximes de l'équité, de l'amitié, de l'honneur, de la bonne foi, de la reconnoissance, ne sont donc plus que des erreurs populaires; puisque nous ne devons rien à des hommes qui ne nous sont rien, auxquels aucun nœud commun de culte et d'espérance ne nous lie, qui vont demain retomber dans le néant, et qui ne sont déjà plus. Si tout meurt avec nous, les doux noms d'enfant, de père, d'amis, d'époux, sont donc des noms de théâtre

et de vains titres qui nous abusent ; puisque l'amitié, celle même qui vient de la vertu, n'est plus un lien durable ; que nos pères qui nous ont précédés, ne sont plus ; que nos enfans ne seront point nos successeurs ; car le néant, tel que nous devons être un jour, n'a point de suite : que la société sacrée des noces n'est plus qu'une union brutale, d'où par un assemblage bizarre et fortuit, sortent des êtres qui nous ressemblent, mais qui n'ont de commun avec nous que le néant.

Que dirai-je encore ? si tout meurt avec nous, les annales domestiques et la suite de nos ancêtres n'est donc plus qu'une suite de chimères, puisque nous n'avons plus d'aïeux, et que nous n'aurons point de neveux ; les soins du nom et de la postérité sont donc frivoles ; l'honneur qu'on rend à la mémoire des hommes illustres, une erreur puérile, puisqu'il est ridicule d'honorer ce qui n'est plus ; la religion des tombeaux, une illusion vulgaire ; les cendres de nos pères et de nos amis, une vile poussière qu'il faut jeter au vent, et qui n'appartient à personne ; les dernières intentions des mourans si sacrées parmi les peuples les plus barbares, le dernier son d'une machine qui se dissout ; et pour tout dire, en un mot, si tout meurt avec nous, les lois sont donc une servitude insensée ; les rois et les souverains, des fantômes que la foiblesse des peuples a élevés ; la justice, une usurpation sur la liberté des hommes ; la loi des mariages, un vain scrupule ; la pudeur, un préjugé ; l'honneur et la probité, des chimères ; les incestes, les parricides, les perfidies noires, des jeux de la nature, et des noms que la politique des législateurs a inventés.

Voilà où se réduit la philosophie sublime des impies ; voilà cette force, cette raison, cette sagesse qu'ils nous vantent éternellement. Convenez de leurs maximes, et l'Univers entier retombe dans un affreux chaos ; et tout est confondu sur la terre ; et toutes les idées du vice et de la vertu sont renversées ; et les lois les plus inviolables de la société s'évanouissent ; et la discipline des mœurs périt ; et le gouvernement des états et des empires n'a plus de règle ; et toute l'harmonie du corps politique s'écroule ; et le genre humain n'est plus qu'un assemblage d'insensés, de barbares, d'impudiques, de furieux, de fourbes, de dénaturés, qui n'ont plus d'autr loi que la force ; plus d'autre frein, que leurs passions et la crainte de l'autorité ; plus d'autre lien, que l'irréligion et l'indépendance ; plus d'autre Dieu qu'eux-mêmes. Voilà le monde des impies ; et si ce plan affreux de république vous plaît, formez, si vous le pouvez, une société de ces hommes monstrueux. Tout ce qui nous reste à vous dire, c'est que vous êtes digne d'y occuper une place.

Qu'il est donc digne de l'homme, M. F., d'attendre une destinée éternelle ; de régler ses mœurs sur la loi ; et de vivre, comme devant un jour rendre compte de ses actions devant celui qui pèsera les esprits, et qui surprendra les sages dans leur sagesse ! L'incertitude de l'impie est donc suspecte dans son principe, insensée dans

ses raisons, affreuse dans ses conséquences. Mais après vous avoir montré que rien n'est plus opposé à la droite raison que le doute qu'il se forme sur l'avenir, achevons de le confondre dans ses prétextes ; et montrons que rien n'est plus opposé à l'idée d'un Dieu sage et au sentiment de la propre conscience.

SECONDE PARTIE.

Il est sans doute étonnant, M. F., que l'impie cherche dans la grandeur de Dieu même une protection à ses crimes; et que, ne trouvant rien au dedans de lui qui puisse justifier les horreurs de son ame, il prétende trouver dans la majesté redoutable de l'Etre-Suprême, une indulgence qu'il ne peut trouver dans la corruption même de son cœur. En effet, est-il digne de la grandeur de Dieu, dit l'impie, de s'amuser à ce qui se passe parmi les hommes; de compter leurs vices ou leurs vertus ; d'étudier jusqu'à leurs pensées, et à leurs désirs frivoles et infinis? Les hommes, des vers de terre, qui disparoissent sous la majesté de ses regards, valent-ils la peine qu'il les observe de si près? et n'est-ce pas penser trop humainement d'un Dieu qu'on nous fait si grand, que de lui donner une occupation qui ne seroit pas même digne de l'homme?

Mais, avant de faire sentir toute l'extravagance de ce blasphème, remarquez, je vous prie, M. F., que c'est l'impie lui-même qui dégrade ici la grandeur de Dieu, et le rend semblable à l'homme. Car, Dieu a-t-il besoin d'observer les hommes de près, pour être instruit de leurs actions et de leurs pensées? lui faut-il des soins et des attentions pour voir ce qui se passe sur la terre? n'est-ce pas en lui que nous sommes, que nous vivons, que nous agissons? et pouvons-nous éviter ses regards, ou peut-il lui-même les fermer à nos crimes? Quelle folie donc à l'impie de supposer que ce qui se passe sur la terre deviendroit un soin et une occupation pour la Divinité, si elle vouloit y prendre garde! Son unique occupation est de se connoître, et de jouir d'elle-même.

Cette réflexion supposée, je réponds premièrement : S'il est de la grandeur de Dieu de laisser les biens et les maux sans châtiment et récompense, il est donc égal d'être juste, sincère, officieux, charitable, ou cruel, fourbe, perfide, dénaturé : Dieu n'aime donc pas davantage la vertu, la pudeur, la droiture, la religion, que l'impudicité, la mauvaise foi, l'impiété, le parjure; puisque le Juste et l'impie, le pur et l'impur, auront le même sort, et qu'un anéantissement éternel va bientôt les égaler et les confondre pour toujours dans l'horreur du tombeau.

Que dis-je, M. F.? Dieu semble même se déclarer ici-bas en faveur de l'impie contre l'homme de bien. Il élève l'impie comme le cèdre du Liban; il le comble d'honneurs et de richesses; il favorise ses désirs; il facilite ses projets : car les impies sont presque toujours

les heureux de la terre. Au contraire, il semble oublier le Juste, il l'humilie; il l'afflige; il le livre à la calomnie et à la puissance de ses ennemis: car l'affliction et l'opprobre sont d'ordinaire ici-bas le partage des gens de bien. Quel monstre de divinité, si tout finit avec l'homme, et s'il n'y a point d'autres maux et d'autres biens à espérer que ceux de cette vie! Est-elle donc la protectrice des adultères, des sacriléges, des crimes les plus affreux; la persécutrice de l'innocence, de la pudeur, de la piété, des vertus les plus pures? Ses faveurs sont donc le prix du crime, et ses châtimens la seule récompense de la vertu! Quel dieu de ténèbres, de foiblesse, de confusion et d'iniquité se forme l'impie!

Quoi, M. F., il seroit de sa grandeur de laisser le monde qu'il a créé, dans un désordre si universel; de voir l'impie prévaloir presque toujours sur le Juste: l'innocent détrôné par l'usurpateur; le père devenu la victime de l'ambition d'un fils dénaturé; l'époux expirant sous les coups d'une épouse barbare et infidèle! Du haut de sa grandeur, Dieu se feroit un délassement bizarre de ces tristes événemens sans y prendre part! Parce qu'il est grand; il seroit ou foible, ou injuste, ou barbare! Parce que les hommes sont petits, il leur seroit permis d'être, ou dissolus sans crime, ou vertueux sans mérite!

O Dieu! si c'étoit là le caractère de votre Etre suprême; si c'est vous que nous adorons sous des idées si affreuses; je ne vous reconnois donc plus pour mon père, pour mon protecteur, pour le consolateur de mes peines, le soutien de ma foiblesse, le rémunérateur de ma fidélité! Vous ne seriez donc plus qu'un tyran indolent et bizarre, qui sacrifie tous les hommes à sa vaine fierté, et qui ne les a tirés du néant, que pour les faire servir de jouet à son loisir ou à ses caprices!

Car enfin, M. F., s'il n'y a point d'avenir, quel dessein donc digne de sa sagesse, Dieu auroit-il pu se proposer en créant les hommes? Quoi, il n'auroit point eu d'autre vue en les formant, qu'en formant la bête? L'homme, cet être si noble, qui trouve en lui de si hautes pensées, de si vastes désirs, de si grands sentimens; susceptible d'amour, de vérité, de justice; l'homme seul, de toutes les créatures, capable d'une destination sérieuse, de connoître et d'aimer l'Auteur de son être; cet homme ne seroit fait que pour la terre, pour passer un petit nombre de jours comme la bête en des occupations frivoles, ou des plaisirs sensuels? il rempliroit sa destinée en remplissant un rôle si méprisable? il n'auroit paru sur la terre que pour y donner un spectacle si risible et si digne de pitié? et après cela il retomberoit dans le néant, sans avoir fait aucun usage de cet esprit vaste, et de ce cœur élevé que l'Auteur de son être lui avoit donné? O Dieu! où seroit ici votre sagesse, de n'avoir fait un si grand ouvrage que pour le temps; de n'avoir montré des hommes à la terre, que pour faire des essais badins de votre puissance, et délasser votre loisir par cette variété de spectacles! *Numquid enim vanè constituisti omnes filios hominum* (*Ps* 88; 48)? Le dieu des impies n'est donc grand, que

parce qu'il est plus injuste, plus capricieux et plus méprisable que l'homme? Suivez ces idées, et soutenez-en, si vous pouvez, toute l'extravagance.

Qu'il est donc digne de Dieu, M. F., de veiller sur cet Univers, de conduire les hommes qu'il a créés, par des lois de justice, de vérité, de charité, d'innocence; de faire de la raison et de la vertu, le lien et le fondement des sociétés humaines! Qu'il est digne de Dieu d'aimer dans ses créatures les vertus qui le rendent lui-même aimable; de haïr en elles les vices qui défigurent en elles son image; de ne pas confondre pour toujours le Juste avec l'impie; de rendre heureuses avec lui les ames qui n'ont vécu que pour lui; de livrer à leur propre malheur, celles qui ont cru trouver une félicité hors de lui! Voilà le Dieu des Chrétiens; voilà cette Divinité sage, juste, sainte que nous adorons: et l'avantage que nous avons sur l'impie, c'est que c'est là le Dieu d'un cœur innocent et d'une raison épurée; le Dieu que toutes les créatures nous annoncent, que tous les siècles ont invoqué, que les sages mêmes du Paganisme ont reconnu, et dont la nature a gravé profondément l'idée au fond de notre être.

Mais puisque ce Dieu est si juste, doit-il punir, comme des crimes, des penchans de plaisir nés avec nous, et qu'il nous a lui-même donnés? Dernier blasphème de l'impiété, et dernière partie de ce discours: j'abrége et je finis.

Mais premièrement, qui que vous soyez qui nous tenez ce langage insensé, si vous prétendez justifier toutes vos actions par les penchans qui vous y portent; si tout ce que nous désirons devient légitime; si nos inclinations doivent être la seule règle de nos devoirs; sur ce pied là vous n'avez qu'à regarder la fortune de votre frère avec un œil d'envie, afin qu'il vous soit permis de l'en dépouiller; sa femme avec un cœur corrompu, pour être autorisé à violer la sainteté du lit nuptial, malgré les droits les plus sacrés de la société et de la nature. Vous n'avez qu'à vous défier d'un ennemi pour être en droit de le perdre; qu'à porter impatiemment l'autorité d'un père, ou la sévérité d'un maître, pour tremper vos mains dans leur sang; vous n'avez, en un mot, qu'à porter en vous les penchans de tous les vices pour vous les permettre tous; et comme chacun en retrouve en soi les semences funestes, nul ne sera excepté de cet affreux privilége. Il faut donc à l'homme pour se conduire, d'autres lois que ses penchans, et une autre règle que ses désirs.

Les siècles païens eux-mêmes reconnurent la nécessité d'une philosophie; c'est-à-dire, d'une lumière supérieure aux sens, qui en réglât l'usage, et fit de la raison un frein aux passions humaines. La nature toute seule les conduisit à cette vérité, et leur apprit que l'aveugle instinct ne devoit pas être le seul guide des actions de l'homme; il faut donc que cet instinct, ou ne vienne pas de la première institution de la nature, ou qu'il en soit un dérangement, puisque toutes les lois qui ont paru dans le monde, n'ont été faites

que pour le modérer; que tous ceux qui dans tous les siècles ont eu la réputation de sage et de vertueux, n'en ont pas suivi les impressions; que parmi tous les peuples on a toujours regardé comme des monstres, et l'opprobre de l'humanité, ces hommes infames qui se livroient sans réserve et sans pudeur à la brutale sensualité; et que cette maxime une fois établie, que nos penchans et nos désirs ne sauroient être des crimes, la société ne peut plus subsister, les hommes doivent se séparer pour être en sûreté, aller habiter les forêts, et vivre seuls comme des bêtes.

D'ailleurs, rendons justice à l'homme, ou plutôt à l'Auteur qui l'a formé. Si nous trouvons en nous des penchans de vice et de volupté, n'y trouvons-nous pas aussi des sentimens de vertu, de pudeur et d'innocence? si la loi des membres nous entraîne vers les plaisirs des sens, ne portons-nous pas une autre loi écrite dans nos cœurs, qui nous rappelle à la chasteté et à la tempérance? Or, entre ces deux penchans, pourquoi l'impie décide-t-il que celui qui nous pousse vers les sens, est le plus conforme à la nature de l'homme? Est-ce parce qu'il est le plus violent? mais sa violence seule prouve son dérèglement, et ce qui vient de la nature doit être plus modéré. Est-ce parce qu'il est toujours le plus fort? mais il est des ames justes et fidèles en qui il est toujours soumis à la raison. Est-ce parce qu'il est le plus agréable? mais une preuve que ce plaisir n'est pas fait pour rendre l'homme heureux, c'est que le dégoût le suit de près; et que de plus, pour l'homme de bien, la vertu a mille fois plus de charme que le vice. Est-ce enfin, parce qu'il est plus digne de l'homme? vous n'oseriez le dire, puisque c'est par-là qu'il se confond avec la bête. Pourquoi décidez-vous donc en faveur des sens contre la raison, et voulez-vous qu'il soit plus conforme à l'homme de vivre en bête, que d'être raisonnable?

Enfin, si tous les hommes étoient corrompus, et se livroient tous aveuglément, comme les animaux sans raison, à leur instinct brutal, et à l'empire des sens et des passions, vous auriez peut-être raison de nous dire, que ce sont là des penchans inséparables de la nature, et de trouver dans l'exemple commun une excuse à vos désordres. Mais regardez autour de vous, ne trouvez-vous plus de Justes sur la terre? Il ne s'agit pas ici de ces vains discours que vous faites si souvent contre la piété, et dont vous sentez vous-même l'injustice; parlez de bonne foi, et rendez gloire à la vérité. N'est-il plus d'ames chastes, fidèles, timorées, qui vivent dans la crainte du Seigneur, et dans l'observance de sa loi sainte? D'où vient donc que vous n'avez pas sur vos passions le même empire que ces Justes? n'ont-ils pas hérité de la nature les mêmes penchans que vous? les objets des passions ne réveillent-ils pas dans leur cœur les mêmes sentimens que dans le vôtre? ne portent-ils pas en eux les sources des mêmes misères? Qu'ont les Justes par-dessus vous, que la force et la fidélité qui vous manque?

O homme ! vous imputez à Dieu une foiblesse qui est l'ouvrage de vos propres déréglemens ! vous accusez l'Auteur de la nature des désordres de votre volonté ! Ce n'est pas assez de l'outrager, vous voulez le rendre responsable de vos outrages; et vous prétendez que le fruit de vos crimes devienne le titre de votre innocence ! De quelles chimères un cœur corrompu n'est-il pas capable de se repaître, pour se justifier à lui-même la honte et l'infamie de ses vices ? Dieu est donc juste, M. F., lorsqu'il punit les transgressions de sa loi. Et que l'impie ne se dise pas ici à lui-même, que la récompense du Juste sera donc la résurrection à une vie immortelle; et la punition du pécheur, l'anéantissement éternel de son ame : car voilà la dernière ressource de l'impiété.

Mais quelle punition seroit-ce pour l'impie de n'être plus ? Il souhaite cet anéantissement; il se le propose comme sa plus douce espérance; il vit tranquille au milieu de ses plaisirs dans cette agréable attente. Quoi ! le Dieu juste puniroit le pécheur en lui faisant une destinée au gré de ses propres désirs ? Ah ! ce n'est pas ainsi que Dieu punit. Car que peut trouver l'impie de si triste à retomber dans le néant ? Seroit-ce d'être privé de son Dieu ? mais il ne l'aime point ; il ne le connoît point; il n'en veut point : et son Dieu, c'est lui-même. Seroit-ce de n'être plus ? mais quoi de plus doux pour un monstre, qui sait qu'il ne pourroit plus vivre au-delà du trépas que pour souffrir et expier les horreurs d'une vie abominable ? Seroit-ce d'avoir perdu les plaisirs du monde, et tous les objets de ses passions ? mais quand on n'est plus, on n'aime plus. Imaginez, si vous le pouvez, un sort plus heureux pour l'impie; et ce seroit là enfin le doux terme de ses débauches, de ses horreurs et de ses blasphèmes.

Non, M. F., l'espérance de l'impie périra, mais ses crimes ne périront pas avec lui; ses tourmens seront aussi éternels que ses plaisirs l'auroient été, s'il eût été maître de sa destinée. Il auroit voulu pouvoir s'éterniser sur la terre dans l'usage des voluptés sensuelles : la mort a borné ses crimes; mais elle n'a pas borné ses désirs criminels. Le juste Juge qui sonde les cœurs, proportionnera donc le supplice à l'offense, des flammes immortelles à des plaisirs qu'on eût souhaité immortels; et l'éternité elle-même ne sera qu'une juste compensation et une égalité de peine : *Ibunt hi in supplicium æternum, Justi autem in vitam æternam* (*Matth.* 25; 46).

Que conclure de ce discours? que l'impie est à plaindre de chercher dans une affreuse incertitude sur les vérités de la foi, la plus douce espérance de sa destinée; qu'il est à plaindre de ne pouvoir vivre tranquille qu'en vivant sans foi, sans culte, sans Dieu, sans conscience : qu'il est à plaindre, s'il faut que l'Evangile soit une fable; la foi de tous les siècles, une crédulité; le sentiment de tous les hommes, une erreur populaire; les premiers principes de la nature et de la raison, des préjugés de l'enfance; le sang de tant de martyrs que l'espérance d'un avenir soutenoit dans les tourmens,

un jeu concerté pour tromper les hommes; la conversion de l'Univers, une entreprise humaine; l'accomplissement des prophéties, un coup du hasard; en un mot, s'il faut que tout ce qu'il y a de mieux établi dans l'Univers, se trouve faux, afin qu'il ne soit pas éternellement malheureux. Quelle fureur de pouvoir se ménager une sorte de tranquillité au milieu de tant de suppositions insensées!

O homme! je vous montrerai une voie plus sûre de vous calmer. Craignez cet avenir que vous vous efforcez de ne pas croire : ne nous demandez plus ce qui se passe dans cette autre vie dont on vous parle; mais demandez-vous sans cesse à vous-même ce que vous faites dans celle-ci; calmez votre conscience par l'innocence de vos mœurs, et non par l'impiété de vos sentimens : mettez votre cœur en repos, en y appelant Dieu, et non pas en doutant s'il vous regarde. La paix de l'impie n'est qu'un affreux désespoir : cherchez votre bonheur, non en secouant le joug de la foi, mais en goûtant combien il est doux; pratiquez les maximes qu'elle vous prescrit, et votre raison ne refusera plus de se soumettre aux mystères qu'elle vous ordonne de croire : l'avenir cessera de vous paroître incroyable, dès que vous cesserez de vivre comme ceux qui bornent toute leur félicité dans le court espace de cette vie. Alors, loin de le craindre cet avenir, vous le hâterez par vos désirs; vous soupirerez après ce jour heureux où le Fils de l'Homme, le Père du siècle futur, viendra punir les incrédules, et conduire dans son royaume, tous ceux qui auront vécu dans l'attente de la bienheureuse immortalité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE RESPECT DANS LES TEMPLES.

Intravit Jesus in Templum Dei, et ejiciebat omnes vendentes et ementes in Templo.

Jésus entra dans le Temple, et il en chassa tous ceux qui y vendoient et qui y achetoient. MATTH. 21; 12.

D'où vient aujourd'hui à J. C., M. F., cet air de zèle et d'indignation qu'il laisse éclater sur son visage? Est-ce donc là ce roi pacifique, qui devoit paroître dans Sion accompagné de sa seule dou-

ceur ? Nous l'avons vu établi Juge sur une femme adultère; et il ne l'a pas même condamnée. Nous avons vu à ses pieds la pécheresse de la Cité; et il lui a pardonné avec bonté ses désordres et ses scandales. Ses disciples voulurent faire descendre le feu du ciel sur une ville ingrate et infidèle; mais il leur reprocha de ne pas connoître encore l'esprit nouveau de clémence et de charité qu'il est venu porter sur la terre. Il vient même d'accorder des larmes aux malheurs qui menacent Jérusalem, cette ville criminelle, la meurtrière des Prophètes, qui va sceller l'arrêt de sa réprobation, par la mort injuste qu'elle fera bientôt souffrir à celui que Dieu lui avoit envoyé pour être son libérateur. Par-tout il a paru compatissant et miséricordieux; et l'excès de sa douceur l'a fait même appeler l'ami des pécheurs et des Publicains.

Quels sont donc les outrages qui triomphent aujourd'hui de toute sa clémence, et qui arment ses mains bienfaisantes de la verge de la fureur et de la justice? On profane le Temple saint; on déshonore la Maison de son Père; on change le lieu de la prière et l'asile sacré des pénitens, en une retraite de voleurs, et en une maison de trafic et d'avarice : voilà ce qui met des foudres dans ses yeux, qui ne voudroient laisser tomber sur les pécheurs que des regards de miséricorde. Voilà ce qui l'oblige à finir un ministère d'amour et de réconciliation par une démarche de sévérité et de colère, toute semblable à celle par laquelle il l'avoit commencé. Car remarquez, M. F., ce que J. C. fait ici en terminant sa carrière, il l'avoit déjà fait, lorsqu'après trente-trois ans de vie cachée, il entra la première fois dans Jérusalem pour y commencer sa mission et faire l'œuvre de son Père. On eût dit qu'il avoit oublié lui-même cet esprit de douceur et de longanimité, qui devoit distinguer son ministère de celui de l'ancienne alliance, et sous lequel il étoit annoncé par les Prophètes.

Il se passoit sans doute dans cette ville bien d'autres scandales que ceux qu'on voyoit dans le Temple, et qui n'étoient pas moins dignes du zèle et des châtimens du Sauveur : mais, comme si la gloire de son Père en eût été moins blessée, il peut les dissimuler pour un temps, et en différer la punition. Il n'éclate pas d'abord contre l'hypocrisie des Pharisiens, et la corruption des Scribes et des Pontifes; mais il ne peut différer le châtiment des profanateurs de son Temple : son zèle là-dessus ne peut souffrir de délai; et à peine est-il entré dans Jérusalem, qu'il court dans ce lieu saint venger l'honneur de son Père qu'on y outrage, et la gloire de sa Maison qu'on déshonore. De tous les crimes, en effet, M. F., qui outragent la grandeur de Dieu, je n'en vois guère de plus dignes de ses châtimens, que les profanations de ses Temples; et elles sont d'autant plus criminelles, que les dispositions que la religion demande de nous quand nous y assistons, doivent être plus saintes.

Car, M. F., puisque nos Temples sont un nouveau ciel où Dieu habite avec les hommes, ils demandent de nous les mêmes dispositions que celles des Bienheureux dans le Temple céleste; c'est-à-dire

que l'autel de la terre étant le même que celui du ciel, et l'Agneau qu'on y immole et qui s'offre, étant le même, les dispositions de ceux qui l'environnent, doivent être semblables. Or, la première disposition des Bienheureux devant le trône de Dieu et l'autel de l'Agneau, est une disposition de pureté et d'innocence : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei* (*Apoc.* 14; 5). La seconde, une disposition de religion et d'anéantissement intérieur : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* (*Ibid.* 7; 11). Enfin, la dernière, une disposition même de décence et de modestie dans la parure : *Amicti stolis albis* (*Ibid.* 7; 9). Trois dispositions qui renferment tous les sentimens de foi qui doivent nous accompagner dans nos Temples; une disposition de pureté et d'innocence; une disposition d'adoration et d'anéantissement intérieur; une disposition même de décence et de modestie extérieure dans la parure. Invoquons le Saint-Esprit, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'Univers entier est un temple que Dieu remplit de sa gloire et de sa présence. Quelque part que nous soyons, dit l'Apôtre, il est toujours près de nous; nous vivons en lui, nous agissons en lui, nous sommes en lui. Si nous nous élevons dans les cieux, il y est; si nous creusons dans les abîmes, nous l'y trouverons; si nous montons sur les ailes des vents, et que nous traversions les mers, c'est sa main qui nous guide, et il est le Dieu des îles éloignées où l'on ne le connoît pas, comme des royaumes et des régions qui l'invoquent.

Cependant les hommes lui ont consacré dans tous les temps des lieux qu'il a honorés d'une présence spéciale. Les patriarches lui dressèrent des autels en certains endroits où il leur avoit apparu. Les Israélites dans le désert regardèrent le Tabernacle comme le lieu où résidoit sans cesse sa gloire et sa présence; et arrivés ensuite à Jérusalem, ils ne l'invoquèrent plus avec la solemnité des encensemens et des victimes, que dans le Temple auguste que Salomon lui fit depuis élever. Ce fut le premier Temple que les hommes consacrèrent au Dieu véritable; c'étoit le lieu le plus saint de l'Univers, l'unique où il fût permis d'offrir au Seigneur des dons et des sacrifices. De tous les endroits de la terre, les Israélites étoient obligés d'y venir adorer : captifs dans des royaumes étrangers, ils tournoient sans cesse vers le lieu saint leurs regards, leurs vœux et leurs hommages. Au milieu de Babylone, Jérusalem et son Temple étoient toujours la source de leur joie, de leurs regrets, et l'objet de leur culte et de leurs prières, et Daniel aima mieux s'exposer à la fureur des lions, que de manquer à ce devoir de piété, et se priver de cette consolation. Souvent même Jérusalem avoit vu des princes infidèles, attirés par la sainteté et la réputation de son Temple, venir rendre des hommages à un Dieu qu'ils ne connoissoient pas; et Alexandre lui-même, frappé de la majesté de ce lieu et de l'auguste gravité de son vénérable pontife, se souvint qu'il étoit

homme, et baissa sa tête orgueilleuse devant le Dieu des armées qu'on y adoroit.

A la naissance de l'Evangile, les maisons des Fidèles furent d'abord des églises domestiques. La cruauté des tyrans obligeoit ces premiers disciples de la foi à chercher des lieux obscurs et cachés, pour se dérober à la fureur des persécutions, y célébrer les saints mystères, et invoquer le nom du Seigneur. La majesté des cérémonies n'entra dans l'Eglise qu'avec celle des Césars; la religion eut ses David et ses Salomon, qui rougirent d'habiter des palais superbes, tandis que le Seigneur n'avoit pas où reposer sa tête: de somptueux édifices s'élevèrent peu à peu dans nos villes. Le Dieu du ciel et de la terre rentra, si je l'ose dire, dans ses droits, et les temples mêmes où le démon avoit été si long-temps invoqué, lui furent rendus comme à leur légitime maître, consacrés à son culte, et devinrent sa demeure.

Mais ce ne sont plus ici des Temples vides, semblables à celui de Jérusalem, où tout se passoit en ombre et en figure. Le Seigneur habitoit encore alors dans les cieux, dit le Prophète, et son trône étoit encore au-dessus des nuées; mais depuis qu'il a daigné paroître sur la terre, converser avec les hommes, et nous laisser dans les bénédictions mystiques, le gage réel de son corps et de son sang, réellement contenus sous ces signes sacrés, l'autel du ciel n'a plus aucun avantage sur la nôtre. La victime que nous y immolons, c'est l'Agneau de Dieu; le pain auquel nous y participons, c'est la nourriture immortelle des anges et des esprits bienheureux; le vin mystique que nous y buvons, est ce breuvage nouveau dont on s'enivre dans le royaume du Père céleste; le cantique sacré que nous y chantons, est celui que l'harmonie du ciel fait sans cesse retentir autour du trône de l'Agneau; enfin, nos Temples sont ces nouveaux cieux que le Prophète promettoit aux hommes. Nous n'y voyons pas à découvert, il est vrai, tout ce qu'on voit dans la céleste Jérusalem; car nous ne voyons ici-bas qu'à travers un voile, et comme en énigme; mais nous le possédons, nous le goûtons, et le ciel n'a plus rien au-dessus de la terre.

Or, je dis, M. F., que nos Temples étant un nouveau ciel que le Seigneur remplit de sa gloire et de sa présence, l'innocence et la pureté est la première disposition qui nous donne droit d'y venir paroître, comme aux bienheureux dans le Temple éternel: *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei* (*Apoc.* 14; 5), parce que le Dieu devant lequel nous paroissons est un Dieu saint.

En effet, M. F., la sainteté de Dieu répandue dans tout l'Univers est un des plus grands motifs que la religion nous propose, pour nous porter à marcher par-tout devant lui dans la pureté et dans l'innocence. Comme toutes les créatures sont sanctifiées par la résidence intime de la Divinité qui habite en elles, et que tous les lieux sont pleins de sa gloire et de son immensité, les divines Ecritures nous avertissent sans cesse de respecter par-tout la présence de Dieu qui nous voit et qui

nous regarde; de n'offrir par-tout à ses yeux rien qui puisse blesser la sainteté de ses regards, et de ne pas souiller par nos crimes, la terre qui toute entière est son Temple et la demeure de sa gloire. Le pécheur qui porte une conscience impure, est donc une espèce de profanateur, indigne de vivre sur la terre, parce qu'il déshonore par-tout, par l'état seul de son cœur corrompu, la présence du Dieu saint qui est sans cesse près de lui, et qu'il profane tous les lieux où il porte ses crimes, parce qu'ils sont tous sanctifiés par l'immensité du Dieu qui les remplit et qui les consacre.

Mais si la présence de Dieu répandue sur toute la terre, est une raison qui nous oblige de paroître par-tout purs et sans tache à ses yeux, sans doute les lieux qui dans cet Univers lui sont particulièrement consacrés, nos Temples saints où la Divinité elle-même réside corporellement, pour ainsi dire, demandent à plus forte raison que nous y paroissions purs et sans tache, de peur de déshonorer la sainteté de Dieu qui les remplit et qui les habite.

Aussi, M. F., lorsque le Seigneur eût permis à Salomon d'élever à sa gloire ce Temple si fameux par sa magnificence, et si vénérable par l'éclat de son culte et la majesté de ses cérémonies, que de précautions sévères ne prit-il pas, de peur que les hommes n'abusassent de la bonté qu'il avoit de se choisir une demeure spéciale au milieu d'eux, et qu'ils n'osassent y paroître en sa présence couverts de taches et de souillures! Que de barrières ne mit-il point encore entre lui et l'homme, pour ainsi dire! et en s'approchant de nous, quel intervalle sa sainteté ne laissa-t-elle point entre le lieu qu'elle remplissoit de sa présence, et les vœux des peuples qui venoient l'invoquer?

Oui, M. F., écoutez-le. Dans l'enceinte de ce vaste édifice que Salomon consacra à la majesté du Dieu de ses pères, le Seigneur ne choisit pour sa demeure, que le lieu le plus reculé et le plus inaccessible. C'étoit là le Saint des Saints, c'est-à-dire, le seul lieu de ce Temple immense qu'on regardât comme la demeure et le Temple du Seigneur sur la terre; et encore, que de précautions terribles en défendoient l'entrée! Une enceinte extérieure et fort éloignée l'environnoit; et là seulement les Gentils et les étrangers qui vouloient s'instruire de la loi, pouvoient aborder. Secondement, une autre enceinte encore fort éloignée le cachoit encore, et là les seuls Israélites avoient droit d'entrer; encore falloit-il qu'ils ne fussent souillés d'aucune tache, et qu'ils eussent pris soin de se purifier par la vertu des jeûnes et des ablutions prescrites, avant que d'oser approcher d'un lieu, si loin encore du Saint des Saints. Troisièmement, une autre enceinte plus avancée le séparoit encore du reste du Temple; et là les seuls prêtres entroient chaque jour pour offrir des sacrifices, et renouveler les pains sacrés exposés sur l'autel. Tout autre Israélite qui eût osé en approcher, la loi vouloit qu'on le lapidât comme un profanateur et un sacrilége; et un Roi même d'Israël, le téméraire Ozias, qui crut pouvoir, à la faveur de sa di-

gnité royale, y venir offrir de l'encens, fut à l'instant couvert de lèpre, dégradé de sa royauté, et séparé, pour le reste de ses jours, de toute société et de tout commerce avec les hommes. Enfin, après tant de barrières et de séparations, se présentoit le Saint des Saints; ce lieu si terrible et si caché, couvert d'un voile impénétrable, inaccessible à tout mortel, à tout juste, à tout prophète, à tout ministre même du Seigneur, excepté au seul souverain pontife; encore n'avoit-il droit de s'y présenter qu'une fois dans l'année, après mille précautions sévères et religieuses, et portant dans ses mains le sang de la victime, qui seule lui ouvroit les portes de ce lieu sacré.

Et cependant, que renfermoit ce Saint des Saints, ce lieu si formidable et si inaccessible? les tables de la loi, la manne, la verge d'Aaron; des figures vides, et les ombres de l'avenir. Le Dieu saint lui-même, qui y rendoit quelquefois ses oracles, n'y résidoit pas encore, comme dans le sanctuaire des Chrétiens, dont les portes s'ouvrent indifféremment à tout Fidèle.

Or, M. F., si la bonté de Dieu, dans une loi d'amour et de grace, n'a plus mis ces barrières terribles entre lui et nous; s'il a détruit ce mur de séparation qui l'éloignoit si fort de l'homme, et permis à tout Fidèle d'approcher du Saint des Saints, où il habite maintenant lui-même; ce n'est pas que sa sainteté exige moins de pureté et d'innocence de ceux qui viennent se présenter devant lui. Son dessein a été seulement de nous rendre plus purs, plus saints et plus fidèles, et nous faire sentir quelle doit être la sainteté du Chrétien; puisqu'il est obligé de soutenir tous les jours au pied de l'autel et du sanctuaire terrible, la présence du Dieu qu'il invoque et qu'il adore.

Et voilà pourquoi un Apôtre appelle tous les Chrétiens, une nation sainte, *Gens sancta* (*I. Petr.* 2; 9); parce qu'ils ont tous droit de venir se présenter à l'autel saint; une race choisie, parce qu'ils sont tous séparés du monde et de tout usage profane, consacrés au Seigneur, et uniquement destinés à son culte et à son service, *Genus electum* (*Ibid.*): et enfin un sacerdoce royal; parce qu'ils participent tous en un sens au sacerdoce de son Fils, le grand-prêtre de la loi nouvelle; et que le privilège accordé autrefois au seul souverain pontife, d'entrer dans le Saint des Saints, est devenu comme le droit commun et journalier de chaque Fidèle: *Regale sacerdotium* (*I. Petr.* 2; 9). C'est donc la sainteté seule de notre baptême et de notre consécration qui nous ouvre ces portes sacrées. Si nous sommes des Chrétiens impurs, nous sommes en quelque sorte déchus de ce droit; nous n'avons plus de part à l'autel; nous ne sommes plus dignes de l'assemblée des Saints, et le temple de Dieu n'est plus pour nous.

Nos Temples, M. F., ne devroient donc être que la maison des Justes: tout ce qui s'y passe, suppose la justice et la sainteté dans les spectateurs; les mystères que nous y célébrons, sont des mystères saints et redoutables, et qui demandent des yeux purs; l'Hostie qu'on

y offre est la réconciliation des pénitens, ou le pain des forts et des parfaits ; les cantiques sacrés qu'on y entend, sont les gémissemens d'un cœur touché, ou les soupirs d'une ame chaste et fidèle. Et voilà pourquoi l'Eglise prend soin de purifier même tout ce qui doit paroître sur l'autel ; elle consacre par des paroles de bénédiction les pierres mêmes de ces édifices saints, comme pour les rendre dignes de soutenir la présence et les regards du Dieu qui les habite : elle expose aux portes de nos Temples une eau sanctifiée par ses prières, et recommande aux Fidèles d'en répandre sur leurs têtes avant d'entrer dans ce lieu saint, comme pour achever de les purifier de quelques légères souillures qui pourroient leur rester encore, de peur que la sainteté du Dieu devant qui ils viennent paroître, n'en soit blessée.

Autrefois même l'Eglise n'accordoit point dans l'enceinte de ses murs sacrés, des tombeaux aux corps des Fidèles : elle ne recevoit point dans ce lieu saint les dépouilles de leur mortalité : les seuls restes précieux des martyrs avoient droit d'y être placés ; et elle ne croyoit pas que le temple de Dieu, que ce nouveau ciel qu'il remplit de sa présence et de sa gloire, dût servir d'asile aux cendres de ceux qu'elle ne comptoit pas encore au nombre des Bienheureux.

Les pénitens publics eux-mêmes étoient exclus durant long-temps de l'assistance aux saints mystères. Prosternés aux portes du Temple, couverts de cendre et de cilice, l'assemblée même des Fidèles leur étoit d'abord interdite comme à des anathèmes : ce n'étoient que leurs larmes et leurs macérations qui leur ouvroient enfin ces portes sacrées. Aussi, quelle joie, lorsqu'après avoir long-temps gémi et demandé leur réconciliation, ils se retrouvoient dans le Temple parmi leurs frères ; ils revoyoient ces autels, ce sanctuaire, ces mémoires des martyrs, ces ministres occupés avec tant de recueillement aux mystères redoutables ; ils entendoient leurs noms prononcés à l'autel avec ceux des Fidèles, et chantoient avec eux des hymnes et des cantiques ! Quelles larmes de joie et de religion ne répandoient-ils pas alors ! quel regret de s'être privés si long-temps d'une si douce consolation ! Un seul jour, ô mon Dieu ! passé dans votre maison sainte, s'écrioient-ils sans doute avec le Prophète, console plus le cœur, que les années entières passées dans les plaisirs, et dans les tentes des pécheurs ! Tels étoient autrefois les Temples des Chrétiens. Loin de ces murs sacrés, disoit alors à haute voix le ministre, du haut de l'autel à toute l'assemblée des Fidèles, loin de ces murs sacrés, les immondes, les impurs, les sectateurs des démons, les adorateurs des idoles, les ames cent fois revenues à leur vomissement, les partisans du mensonge et de la vanité : *Foris canes, et venefici, et impudici, et homicidæ, et idolis servientes, et omnis qui amat et facit mendacium* (*Apoc.* 22 ; 15).

L'Eglise, il est vrai, ne fait plus ce discernement sévère. La multitude des Fidèles et la dépravation des mœurs l'ayant rendu impossible, elle ouvre indifféremment les portes de nos Temples aux Justes

et aux pécheurs : elle tire le voile de son sanctuaire devant même des yeux profanes ; et ses ministres n'attendent plus que les pécheurs et les immondes soient sortis, pour commencer les mystères redoutables. Mais l'Eglise suppose que, si vous n'êtes pas juste en venant ici paroître devant la majesté d'un Dieu saint, vous y portez du moins des désirs de justice et de pénitence : elle suppose que, si vous n'êtes pas encore tout-à-fait purifié de vos crimes, vous en êtes du moins touché ; que vous venez en gémir aux pieds des autels ; et que votre confusion, et le regret sincère de vos fautes, vont commencer ici votre justification et votre innocence.

Ce sont donc vos désirs d'une vie plus chrétienne, si vous êtes pécheurs, qui seuls peuvent vous autoriser et vous donner droit de venir paroître ici dans le lieu saint : et si vous n'y venez pas gémir sur vos crimes, et que vous en portiez la volonté et l'affection actuelle et déterminée jusqu'au pied de l'autel, l'Eglise, à la vérité, qui ne voit pas les cœurs et qui n'en juge pas, ne vous ferme pas ses portes sacrées ; mais Dieu vous rejette invisiblement : vous êtes à ses yeux un anathème et un excommunié, qui n'avez plus de droit à l'autel et aux sacrifices ; qui venez souiller par votre seule présence, la sainteté des mystères terribles ; prendre votre place dans un lieu qui ne vous appartient plus, et d'où l'ange du Seigneur, qui veille à la porte du Temple, vous chasse invisiblement, comme il chassa autrefois le prémier pécheur de ce lieu d'innocence et de sainteté, que le Seigneur sanctifioit par sa présence.

En effet, M. F., se sentir coupable des crimes les plus honteux, et venir paroître ici dans le lieu le plus saint de la terre ; y venir paroître devant Dieu, sans être touché du moins de honte et de douleur, sans penser du moins aux moyens de sortir d'un état si déplorable, sans le souhaiter du moins, et former quelques sentimens de religion ; porter jusqu'aux pieds de l'autel des corps et des ames souillées ; forcer les yeux de Dieu même, pour ainsi dire, de se familiariser avec le crime, sans lui témoigner du moins la douleur qu'on a de paroître ainsi devant lui, couvert de confusion et d'opprobre, sans lui dire du moins comme Pierre : *Retirez-vous de moi, Seigneur, parce que je suis un homme pécheur* (*Luc.* 5 ; 8) ; ou comme le Prophète : *Détournez, Seigneur, votre visage de mes iniquités, et creéz en moi un cœur pur* (*Ps.* 50 ; 11, 12), afin que je sois digne de paroître ici en votre présence : c'est profaner le Temple de Dieu, outrager sa gloire et sa majesté, et la sainteté de ses mystères.

Car, mon cher Auditeur, qui que vous soyez qui venez y assister, vous venez offrir spirituellement avec le prêtre le sacrifice redoutable : vous y venez présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés : vous y venez apaiser sa justice par la dignité et l'excellence de ces offrandes saintes ; et lui représenter le droit que vous avez à ses miséricordes, depuis que le sang de son Fils vous a purifié, et que vous ne formez plus en un sens avec lui, qu'un

même prêtre, et une même victime. Or, dès que vous y paroissez avec un cœur corrompu et endurci, sans aucun sentiment de foi, et aucun désir de résipiscence, vous désavouez le ministère du prêtre qui offre à votre place : vous désavouez les prières qu'il fait monter vers le Seigneur, par lesquelles vous le conjurez, par la bouche du prêtre, de jeter des regards propices sur ces offrandes saintes qui sont sur l'autel, et de les accepter comme le prix et l'abolition de vos crimes : vous insultez à l'amour de J. C. lui-même, qui renouvelle le grand sacrifice de votre rédemption, et qui vous offre à son Père, comme une portion de cette Eglise pure et sans tache, qu'il a lavée dans son sang : vous insultez à la piété de l'Eglise, qui, vous croyant uni à sa foi et à sa charité, vous met dans la bouche, par les cantiques dont elle accompagne les saints mystères, des sentimens de religion, de douleur et de pénitence : vous trompez enfin la foi et la piété des Justes qui sont là présens, et qui vous regardant comme ne formant avec eux qu'un même cœur, un même esprit, et un même sacrifice, s'unissent à vous, et offrent au Seigneur votre foi, vos désirs, vos prières, comme leur bien propre. Vous êtes donc là comme un anathème, séparé de tout le reste de vos frères; un imposteur, qui désavouez en secret tout ce qui se passe en public, et qui venez insulter la religion, et ne prendre aucune part à la rédemption et au sacrifice de J. C., dans le temps même qu'il en renouvelle la mémoire, et qu'il en offre le prix à son Père.

Que conclure delà, M. F.? qu'il faut se bannir de nos Temples et des saints mystères, lorsqu'on est pécheur? A Dieu ne plaise.... ah! c'est alors qu'il faut venir chercher sa délivrance dans ce lieu saint : c'est alors qu'il faut y venir solliciter aux pieds des autels les miséricordes du Seigneur, toujours prêt à y exaucer les pécheurs : c'est alors qu'il faut se faire un secours de tout ce que la religion offre ici à la foi, pour exciter en nous quelques sentimens de piété et de repentir! Et où irions-nous, M. F., lorsque nous avons été assez malheureux que de tomber dans la disgrace de Dieu? et quelle autre ressource pourroit-il nous rester? Ce n'est qu'ici où les pécheurs peuvent encore trouver un asile : ici coulent les eaux vivifiantes des Sacremens, qui seules ont la force de purifier leurs consciences : ici sont élevés des tribunaux de miséricorde, aux pieds desquels on remet leurs péchés, et on les délivre de leurs chaînes : ici s'offre pour eux le sacrifice de propitiation, seul capable d'apaiser la justice de Dieu; que leurs crimes ont irritée : ici les vérités du salut portées dans leur cœur, leur inspirent la haine du péché, et l'amour de la justice : ici leur ignorance est éclairée, leurs erreurs dissipées, leur foiblesse soutenue, leurs bons désirs fortifiés : ici, en un mot, à tous leurs maux la religion offre des remèdes. Ce sont donc les pécheurs qui doivent fréquenter plus souvent ces Temples saints; et plus leurs plaies sont envieillies et désespérées, plus ils doivent s'empresser d'en venir chercher ici la guérison....

Telle est la première disposition d'innocence et de pureté que de-

mande ici de nous, comme des Bienheureux dans le ciel, la présence d'un Dieu saint : *Sine maculâ enim sunt ante thronum Dei* (*Apoc.* 14; 5).

Mais si le seul état de crime sans remords, sans aucun désir de changement, et avec une volonté actuelle d'y persévérer, est une manière d'irrévérence, qui profane la sainteté de nos Temples et de nos mystères; que sera-ce, grand Dieu! de choisir ces lieux saints et l'heure des mystères terribles, pour venir y inspirer des passions honteuses; pour s'y permettre des regards impurs; pour y former des désirs criminels; pour y chercher des occasions que la bienséance toute seule empêche de chercher ailleurs; pour y retrouver peut-être des objets que la vigilance de ceux qui nous éclairent, éloigne de tous les autres lieux? Que sera-ce de faire servir ce que la religion a de plus saint, de facilité au crime; de choisir votre présence, grand Dieu! pour couvrir le secret d'une passion impure, et de faire de votre Temple saint, un rendez-vous d'iniquité, et un lieu plus dangereux que ces assemblées de péché, d'où la religion bannit les Fidèles! Quel crime de venir crucifier de nouveau J. C., dans le lieu même où il s'offre tous les jours pour nous à son Père! quel crime d'employer, pour faciliter notre perte, l'heure même où s'opèrent les mystères du salut et de la rédemption de tous les hommes! quelle fureur de venir choisir les yeux de son Juge, pour le rendre témoin de nos crimes, et faire de sa présence le sujet le plus affreux de notre condamnation! quel abandon de Dieu, et quel caractère de réprobation, de changer les asiles sacrés de notre sanctification, en des occasions de dérèglement et de licence!

Grand Dieu! lorsqu'on vous outragea sur le Calvaire, où vous étiez encore un Dieu souffrant, les tombeaux s'ouvrirent autour de Jérusalem; les morts ressuscitèrent, comme pour venir reprocher à leurs neveux l'horreur de leur sacrilége. Ah! ranimez donc les cendres de nos pères qui attendent dans ce Temple saint la bienheureuse immortalité! Faites sortir leurs cadavres de ces tombeaux pompeux que notre vanité leur a élevés, et qu'enflammés d'une sainte indignation contre des irrévérences qui vous crucifient de nouveau, et qui profanent l'asile sacré des dépouilles de leur mortalité, ils paroissent sur ces monumens; et puisque nos instructions et nos menaces sont inutiles, qu'ils viennent eux-mêmes reprocher à leurs successeurs leur irréligion et leurs sacriléges? Mais si la terreur de votre présence, ô mon Dieu! n'est pas capable de les contenir dans le respect; quand les morts ressusciteroient, comme vous le disiez vous-même, ils n'en seroient ni plus religieux, ni plus fidèles.

Mais si la présence d'un Dieu saint demande ici, comme des Bienheureux dans le ciel, une disposition de pureté et d'innocence, la présence d'un Dieu terrible et plein de majesté en demande une de frayeur et de recueillement : seconde disposition marquée par le profond anéantissement des Bienheureux dans le Temple céleste: *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* (*Apoc.* 7; 11).

SECONDE PARTIE.

Dieu est esprit et vérité ; et c'est en esprit et en vérité qu'il veut principalement qu'on l'honore. Cette disposition d'anéantissement profond, que nous lui devons dans nos Temples, ne consiste donc pas seulement dans la posture extérieure de nos corps ; elle renferme encore, comme celle des Bienheureux dans le ciel, un esprit d'adoration, de louange, de prière, d'action de graces : *Benedictio, et claritas, et gratiarum actio* (*Apoc.* 7 ; 12) ; et c'est là cet esprit de religion et d'anéantissement, que Dieu demande de nous dans le Temple saint, semblable à celui des Bienheureux dans le Temple céleste : *Et ceciderunt in conspectu throni in facies suas* (*Ibid.*). Je dis un esprit d'adoration : car, comme c'est ici où Dieu manifeste ses merveilles et sa grandeur suprême, et où il descend du ciel pour recevoir nos hommages, le premier sentiment qui doit se former en nous, lorsque nous entrons dans ce lieu saint, est un sentiment de terreur, de silence et de recueillement profond, d'anéantissement intérieur à la vue de la majesté du Très-Haut, et de notre propre bassesse ; n'être occupés que du Dieu qui se montre à nous ; sentir tout le poids de sa gloire et de sa présence ; recueillir toute notre attention, toutes nos pensées, tous nos désirs, toute notre ame pour en faire hommage, et la mettre toute entière aux pieds du Dieu que nous adorons ; oublier toutes les grandeurs de la terre ; ne voir plus que lui, n'être occupés que de lui, ne reconnoître plus rien de grand que lui ; et, par notre profond anéantissement, avouer, comme les Bienheureux dans le ciel, que lui seul est puissant, seul immortel, seul grand, seul digne de tout notre amour et de nos hommages.

Mais hélas, M. F. ! où sont dans nos Temples ces ames respectueuses, qui, saisies d'une sainte terreur à la vue de ces lieux sacrés, sentent tout le poids de la majesté du Dieu qui les habite, et ne trouvent point d'autre situation, pour soutenir l'éclat de sa présence, que l'immobilité d'un corps anéanti, et la profonde religion d'une ame qui adore ? Où sont ceux que la grandeur de Dieu toute seule occupe, et qui perdent ici de vue toutes celles de la terre ? Disons-le hardiment devant un roi dont le profond respect aux pieds des autels honore la religion, on vient dans ce Temple saint, non pas honorer le Dieu qui l'habite, mais s'honorer souvent soi-même d'un vain extérieur de piété, et le faire servir à des vues et à des intérêts que la piété sincère condamne ; on vient fléchir le genou, comme Naaman le fléchissoit devant l'autel profane, pour s'attirer les regards et suivre l'exemple du prince qui adore ; on vient y chercher un autre Dieu, que celui qui paroît sur nos autels ; y faire sa cour à un autre maître qu'au Maître suprême ; y chercher d'autres graces que les graces du Ciel, et s'y attirer les regards d'un autre rémunérateur, que du Rémunérateur immortel. Au milieu même d'une foule d'adorateurs, il est dans son Temple un Dieu inconnu, comme il étoit autrefois au

milieu d'Athènes la païenne. Tous les regards sont ici pour le Prince, qui n'en a lui-même que pour Dieu; tous les vœux s'adressent à lui, et son profond anéantissement aux pieds des autels, loin de nous apprendre à respecter ici le Seigneur, devant lequel un grand roi lui-même, qui porte, pour ainsi dire, l'Univers, courbe sa tête et oublie toute sa grandeur, nous apprend seulement à nous servir de sa religion, et des faveurs dont il honore la vertu, pour en emprunter les apparences, et nous élever par-là à de nouveaux degrés de grandeur sur la terre. O mon Dieu! n'est-ce pas là ce que vous annonciez à vos disciples, que viendroient des temps où la foi seroit éteinte, où la piété deviendroit un trafic honteux, et où les hommes, vivant sans Dieu sur la terre, ne vous connoîtroient plus que pour vous faire servir à leurs cupidités injustes?

Cette disposition d'anéantissement renferme encore un esprit de prière, car plus nous sommes frappés ici de la grandeur et de la puissance du Dieu que nous adorons, plus nos besoins infinis nous avertissent de recourir à lui, de qui seul nous pouvons en obtenir la délivrance et le remède. Aussi, le Temple est la maison de prière où chacun doit venir exposer au Seigneur ses plus secrètes misères; où on l'apaise sur les calamités publiques par des vœux communs; où les ministres assemblés lèvent les mains pour les péchés du peuple; et où les yeux du Seigneur sont toujours ouverts à nos besoins, et ses oreilles attentives à nos cris.

Ce n'est pas qu'on ne puisse le prier en tout lieu, comme dit l'Apôtre; mais le Temple est l'endroit où il se rend plus propice, et où il nous a promis d'être toujours présent, pour exaucer nos vœux et recevoir nos hommages. Oui, M. F., c'est ici où nous devons venir gémir avec l'Eglise sur les scandales qui l'affligent, sur les divisions qui la déchirent, sur les périls qui l'environnent, sur l'endurcissement des pécheurs, sur le refroidissement de la charité parmi les Fidèles; nous y venons solliciter avec elle les miséricordes du Seigneur sur son peuple, sa protection sur cette monarchie, où le titre auguste de la foi honore ses Souverains, et sur le Prince qui en est et le protecteur et le modèle; lui demander la cessation des guerres et des fléaux publics; l'extinction des schismes et des erreurs; la connoissance et l'amour de la justice et de la vérité, pour les pécheurs, la persévérance pour les Justes. Vous devez donc y venir avec un esprit attentif et recueilli; un cœur préparé, et qui n'offre rien aux yeux de Dieu qui puisse éloigner les graces que l'Eglise sollicite pour vous; et y paroître avec un extérieur de suppliant, et dont le seul spectacle prie et adore.

Cependant, M. F., tandis que les ministres autour de l'autel, lèvent ici les mains pour vous; qu'ils demandent la prospérité de vos maisons, l'abondance de vos campagnes, le succès de nos armes, la conservation de vos proches et de vos enfans qui s'exposent pour le salut de l'Etat; la fin des guerres, des dissentions, et de tous les malheurs qui nous affligent; qu'ils demandent les remèdes de vos

chûtes, et les secours de votre foiblesse; tandis qu'ils parlent au Dieu saint en votre faveur, vous ne daignez pas même accompagner leur prière de votre attention et de votre respect. Vous déshonorez la sainte gravité des gémissemens de l'Eglise par un esprit de dissipation, et par des indécences qui conviendroient à peine à ces lieux criminels où vous entendez des chants profanes; et toute la différence que vous y faites, c'est qu'une harmonie lascive vous applique et vous touche, et qu'ici vous souffrez impatiemment la sainte harmonie des divins cantiques; et qu'il faut, pour vous y rendre attentifs, employer les mêmes agrémens, et souvent les mêmes bouches qui corrompent tous les jours les cœurs sur des théâtres impurs et lascifs.

Aussi, M. F., au lieu que les prières publiques devroient arrêter le bras du Seigneur, depuis long-temps levé sur nos têtes; au lieu que les supplications demandées par le Prince, et ordonnées par les pasteurs, et qui retentissent de toutes parts dans nos Temples, devroient, comme autrefois, suspendre les fléaux du Ciel, nous ramener des jours sereins et tranquilles, réconcilier les peuples et les rois, et faire descendre la paix du Ciel sur la terre : hélas ! les jours mauvais durent encore; les temps de trouble, de deuil et de désolation ne finissent pas; la guerre et la fureur semblent avoir établi pour toujours leur demeure parmi les hommes; l'épouse désolée redemande son époux; le père affligé attend en vain son enfant; le frère est séparé de son frère; nos succès mêmes répandent le deuil parmi nous; et nous sommes obligés de pleurer nos propres victoires. D'où vient cela, M. F.? ah! c'est que les prières de l'Eglise, les seules sources des graces que Dieu répand sur les royaumes et sur les empires, ne sont plus écoutées; et que vous forcez le Seigneur d'en détourner ses oreilles et ses yeux, par les irrévérences dont vous les accompagnez, et qui les rendent inutiles à la terre.

Mais non-seulement, M. F., vous devez paroître ici comme des supplians et dans un esprit de prière, puisque c'est ici où le Seigneur répand ses faveurs et ses graces; comme c'est encore ici où tout vous renouvelle le souvenir de celles que vous avez reçues, vous devez encore y porter un esprit de reconnoissance et d'actions de graces, puisque de quelque côté que vous jetiez les yeux, tout vous y rappelle le souvenir des bienfaits de Dieu, et le spectacle de ses miséricordes éternelles sur votre ame.

Et premièrement, c'est ici où, dans le Sacrement qui nous régénère, vous êtes devenus fidèles : c'est ici où la bonté de Dieu, en vous associant par le baptême à l'espérance de J. C., vous a discernés de tant de barbares qui ne le connoissent pas; de tant d'hérétiques qui, le connoissant, ne le glorifient pas comme il faut : c'est ici où vous avez engagé votre foi au Seigneur; on y conserve encore sous l'autel vos promesses écrites. Ici est le livre de l'alliance que vous avez contractée avec le Dieu de vos pères : vous ne devez donc plus y paroître que pour ratifier les engagemens de votre baptême, et pour

remercier le Seigneur du bienfait inestimable qui vous a associés à son peuple, et honorés du nom de Chrétien : vous devez conserver une tendresse et un respect d'enfant, pour le sein heureux où vous êtes nés en J. C., et la gloire de cette Maison doit être la vôtre.

Que faites-vous donc, lorsqu'au lieu de porter aux pieds des autels vos actions de graces à la vue d'un bienfait si signalé, vous venez les déshonorer par vos irrévérences? Vous êtes un enfant dénaturé, qui profanez le lieu de votre naissance selon la foi; un Chrétien perfide, qui venez rétracter vos promesses devant les autels mêmes qui en furent témoins; qui venez rompre le traité sur le lieu sacré où il fut conclu, vous effacer du livre de vie où votre nom étoit écrit avec ceux des Fidèles, abjurer la religion de J. C. sur ces fonts mêmes où vous l'aviez reçue, étaler les pompes du siècle aux pieds de l'autel où vous y aviez solennellement renoncé, et faire profession de mondanité où vous l'aviez faite de christianisme.

Ce n'est pas tout. C'est dans ce lieu saint, en second lieu, où sont élevés de toutes parts des tribunaux de réconciliation et de miséricorde, où vous avez mis si souvent le dépôt honteux de tant d'infidélités dont vous avez souillé la grace de votre baptême, et baissé humblement la tête sous la main sacrée qui vous a justifiés par la vertu du saint ministère. C'est ici où J. C. vous a dit mille fois par la bouche de ses ministres : Mon fils, vos péchés vous sont remis, allez, et ne péchez plus désormais, de peur qu'il ne vous arrive pis. C'est ici où, fondant en larmes, vous lui avez dit si souvent : Mon Père, j'ai péché contre le Ciel et devant vous. Or, M. F., là même où vous avez trouvé tant de fois la grace du pardon, non-seulement vous oubliez le bienfait, mais vous venez y recommencer de nouvelles offenses : là même où vous avez détesté tant de regards funestes à votre innocence, vous venez les renouveler : là même enfin, où vous avez paru tant de fois pénitent, vous paroissez encore mondain et profane ! Ah ! loin d'y venir relire sur ces tribunaux sacrés les désordres de votre vie, loin d'y venir renouveler à leur aspect ces promesses de pénitence, ces sentimens de componction, ces mouvemens de honte et de confusion, dont ils ont été si souvent dépositaires; vous y venez la tête levée, les yeux errans çà et là, pleins peut-être de crimes et d'adultère, comme parle un Apôtre, renouveler en leur présence les mêmes infidélités que vos larmes y avoient expiées, et les rendre spectateurs publics des mêmes prévarications, dont ils avoient été les confidens secrets et les heureux remèdes !

Que dirai-je encore, M. F.? Le Temple est, en troisième lieu, la maison de la doctrine et de la vérité; et c'est ici où, par la bouche des pasteurs, l'Eglise vous annonce les maximes du salut, et les mystères du royaume des cieux cachés à tant de nations infidèles : nouveau motif de reconnoissance pour vous. Mais hélas ! c'est plutôt un nouveau sujet de condamnation : et ici même, où du haut de ces chaires chrétiennes nous vous disons tous les jours, de la part de J. C., que les impurs ne posséderont pas le royaume de Dieu,

vous venez y former des désirs profanes; ici même où l'on vous avertit que vous rendrez compte d'une parole oiseuse, vous vous en permettez de criminelles; ici même enfin, où nous vous annonçons que malheur à celui qui scandalise, vous y devenez vous-mêmes une pierre d'achoppement et de scandale. Aussi, M. F., pourquoi croyez-vous que la parole de l'Evangile, que nous prêchons aux Princes et aux Grands de la terre, ne soit plus qu'un airain sonnant, et que notre ministère soit presque devenu inutile? Il se peut faire que nos foiblesses secrètes mettent obstacle au fruit et au progrès de l'Evangile, et que Dieu ne bénisse pas un ministère, dont les ministres ne sont pas agréables à ses yeux : mais, outre cette raison humiliante pour nous, et que nous ne pouvons pourtant ni vous dissimuler, ni nous dissimuler à nous-mêmes, c'est sans doute la profanation des Temples, et la manière indécente et peu respectueuse dont vous vous y assemblez pour nous écouter, qui achève d'ôter sa force et sa vertu à la parole dont nous sommes les ministres. Le Seigneur, éloigné de ce lieu saint par vos profanations, n'y donne plus l'accroissement à nos travaux, et n'y répand plus les graces, qui seules font fructifier sa doctrine et sa parole : il ne regarde plus ces assemblées, autrefois saintes, que comme une assemblée de mondains, de voluptueux, d'ambitieux, de profanateurs. Et comment voulez-vous qu'il n'en détourne pas ses regards, et que la parole de son Evangile y fructifie? Réconciliez premièrement avec lui, par vos hommages, par votre recueillement et votre piété, ces maisons de vérité et de doctrine : alors il suppléera même à nos défauts; il ouvrira vos cœurs à nos instructions, et sa parole ne retournera pas à lui vide.

Et certes, M. F., que servent les dédicaces des Temples, et les prières si solennelles que l'Eglise emploie pour les consacrer, si vous les profanez tous les jours en y assistant, et si vous effacez de ces murs ces caractères de sainteté et de grace que les bénédictions du pontife y avoient laissés, et qui attiroient sur les assistans les regards propices du Dieu qu'on y invoque?

Mais enfin, un dernier motif qui rend encore vos irrévérences plus criminelles, et plus honteuses à la religion : c'est dans le Temple où vous venez offrir, en un sens avec le prêtre, le sacrifice redoutable, renouveler l'oblation de la croix, et présenter à Dieu le sang de son Fils comme le prix de vos péchés. Or, M. F., pendant que des mystères si augustes se célèbrent; durant ces momens redoutables où le ciel s'ouvre sur nos autels; dans un temps où se traite l'affaire de votre salut entre J. C. et son Père; pendant que le sang de l'Agneau coule sur l'autel pour vous laver de vos souillures; que les Anges du ciel tremblent et adorent; que la gravité des ministres, la majesté des cérémonies, la piété même des vrais Fidèles, que tout inspire la terreur, la reconnoissance et le respect, à peine fléchissez-vous le genou, à peine regardez-vous l'autel saint, où des mystères si heureux pour vous se consomment; vous n'êtes même dans le Temple

qu'avec contrainte; vous mesurez la durée et la longueur du sacrifice salutaire; vous comptez les momens d'un temps si précieux à la terre, et si plein de merveilles et de graces pour les hommes. Vous qui êtes si embarrassés de votre temps, qui le perdez en une inutilité continuelle, et qui ne savez presque quel usage en faire, vous vous plaignez de la sainte gravité du ministre, et de la circonspection avec laquelle il traite les choses saintes! Et vous exigez que vos esclaves vous servent avec tant de respect et de précautions; et vous voudriez qu'un prêtre, revêtu de toute sa dignité, qu'un prêtre, représentant J. C., et faisant son office de médiateur et de pontife auprès de son Père, traitât les mystères saints avec précipitation, et déshonorât la présence du Dieu qu'il sert et qu'il immole, par une célérité scandaleuse! Dans quel temps, ô mon Dieu, sommes-nous venus! et falloit-il s'attendre que vos bienfaits les plus précieux, les plus signalés, deviendroient à charge aux Chrétiens de nos siècles!

Hélas! les premiers Fidèles, qui aux différentes heures de la journée, s'assembloient dans le Temple saint sous les yeux du pasteur, pour y célébrer les louanges du Seigneur dans des hymnes et des cantiques, et qui ne sortoient presque pas de ces demeures sacrées, ne s'en éloignoient qu'à regret, pour vaquer aux affaires du siècle et aux devoirs de leur état. Qu'il étoit beau, M. F., de voir, dans ce temps heureux, l'assemblée sainte des Fidèles dans la maison de prière, chacun à la place qui convenoit à son état: d'un côté, les solitaires, les saints confesseurs, les simples Fidèles; de l'autre, les vierges, les veuves, les femmes engagées sous le joug du mariage; tous attentifs aux mystères saints; tous voyant couler avec des larmes de joie et de religion, sur l'autel, le sang de l'Agneau encore fumant, pour ainsi dire, et depuis peu crucifié à leurs yeux; priant pour les Princes, pour les Césars, pour leurs persécuteurs, pour leurs frères; s'entr'exhortant au martyre, goûtant la consolation des divines Ecritures expliquées par leurs saints pasteurs, et retraçant dans l'Eglise de la terre, la joie, la paix, l'innocence, et le profond recueillement de l'Eglise du ciel! Que les tentes de Jacob étoient alors belles et éclatantes, quoique l'Eglise fût encore dans l'oppression et dans l'obscurité; et que les ennemis de la foi, les Prophètes mêmes des idoles, en voyant leur bel ordre, leur innocence et leur majesté, avoient de peine à leur refuser leur admiration et leurs hommages! Hélas! et aujourd'hui les momens rapides que vous consacrez ici à la religion, et qui devroient sanctifier le reste de vos journées, en deviennent souvent eux-mêmes les plus grands crimes.

Enfin, M. F., à toutes ces dispositions intérieures de prière, d'adoration, de reconnoissance, que la sainteté de nos Temples exige de vous, il faut encore ajouter la modestie extérieure, et la décence des ornemens et des parures; dernière disposition des Bienheureux dans le Temple céleste: *Amicti stolis albis* (*Apoc.* 7; 9); mais je n'en dis qu'un mot.

Et en effet, faudroit-il même que nous fussions obligés de vous ins-

truire là-dessus, femmes du monde? car c'est vous principalement que cet endroit de mon discours regarde. A quoi bon tout cet appareil, je ne dis pas seulement de fasté et de vanité, mais d'immodestie et d'impudence, avec lequel vous venez paroître dans cette maison de larmes et de prière? Venez-vous y disputer à J. C. les regards et les hommages de ceux qui l'adorent? Venez-vous insulter aux mystères qui opèrent le salut des Fidèles, en cherchant à corrompre leur cœur aux pieds mêmes des autels où ces mystères s'offrent pour eux? Voulez-vous qu'il n'y ait pas un lieu sur la terre, le Temple même, l'asile de la religion et de la piété, où l'innocence puisse être à couvert de vos nudités profanes et lascives? Le monde ne vous fournit-il pas assez de théâtres impurs, assez d'assemblées de plaisirs, où vous pouvez faire gloire d'être une pierre de scandale à vos frères? Vos maisons mêmes ouvertes à la dissipation et à la joie, ne suffisent-elles pas pour vous y montrer avec une indécence qui n'auroit convenu autrefois qu'à des maisons de crime et de débauche; et qui fait que ne vous respectant pas vous-mêmes, on perd pour vous ce respect dont la politesse de la nation a toujours été si jalouse, parce que la pudeur seule est estimable? *Numquid domos non habetis ad manducandum et bibendum* (*I. Cor.* 11; 22)? comme le reprochoit autrefois S. Paul aux Fidèles. Faut-il que le Temple saint soit encore souillé par vos immodesties? Ah! quand vous paroissez dans les palais où le Souverain se trouve, vous marquez par la dignité et par la décence d'un habillement grave et sérieux, le respect que vous devez à la majesté de sa présence; et devant le Souverain du ciel et de la terre, vous venez paroître sans précaution, sans décence, sans pudeur; et vous portez sous ses yeux une effronterie qui blesse même des yeux sages et raisonnables! Vous venez troubler l'attention des Fidèles qui avoient cru trouver ici un lieu de paix et de silence, et un asile contre tous les objets de la vanité; troubler même le profond recueillement et la sainte gravité des ministres appliqués autour de l'autel, et blesser, par l'indécence de vos parures, la pureté de leurs regards attentifs aux choses saintes.

Aussi, l'Apôtre vouloit que les femmes chrétiennes fussent couvertes d'un voile dans le Temple, à cause des anges, c'est-à-dire, des prêtres qui y sont sans cesse présens devant Dieu, et dont l'innocence et la pureté doivent égaler celle des Esprits célestes. Il est vrai que par-là vous nous avertissez, ô mon Dieu! quelle doit être dans nos Temples la sainte gravité et le recueillement inviolable de vos ministres; que c'est à nous à porter ici gravée sur notre front la sainte terreur des mystères que nous offrons, et le sentiment vif et intime de votre présence; que c'est à nous à inspirer ici le respect au peuple qui nous environne, par le seul spectacle de notre modestie; que c'est à nous à ne pas paroître autour de l'autel, occupés au saint ministère, plus ennuyés souvent, plus inappliqués, plus précipités que la multitude même qui y assiste; et à ne pas autoriser leurs irrévérences par les nôtres. Car, ô mon Dieu! la désolation du

lieu saint a commencé par le Sanctuaire même; le respect des peuples ne s'y est affoibli, que parce que la sainte gravité du culte et la majesté des cérémonies ne l'a plus soutenu; et votre maison n'a commencé à devenir un lieu de dissipation et de scandale, que depuis que vos ministres eux-mêmes en ont fait une maison de trafic, d'ennui et d'avarice. Mais nos exemples, en autorisant vos profanations, ne les excusent pas, M. F.

Et en effet, il semble que Dieu ne les a jamais laissé impunies. Les indécences honteuses des enfans d'Héli, qui avoient, durant si long-temps, profané sa maison, furent suivies des plus tristes calamités: l'Arche sainte devint la proie des Philistins; elle fut placée à côté de Dagon dans un Temple infame; la gloire d'Israël fut flétrie; le Seigneur se retira du milieu de son peuple, la lampe de Juda s'éteignit, le pontife manqua, et Jacob se trouva tout-à-coup sans autel et sans sacrifice.

N'en doutons pas, M. F., que les malheurs du siècle passé, la fureur des hérésies, le renversement des autels, la démolition de tant de Temples augustes, n'aient été les suites funestes des profanations et des irrévérences de nos pères. Il étoit juste que le Seigneur abandonnât des Temples où il avoit été si long-temps outragé. Craignons, M. F., de préparer à nos neveux les mêmes calamités, en imitant les désordres de ceux qui nous ont précédés; craignons que le Seigneur irrité n'abandonne enfin un jour ces Temples que nous profanons, et qu'ils ne deviennent à leur tour la proie de l'erreur et l'asile de l'hérésie. Que sais-je même s'il ne commence pas déjà à nous préparer ces malheurs, en permettant que la pureté, que la simplicité de la foi s'altère dans les esprits, en multipliant ces hommes sages à leurs propres yeux, et si communs en ce siècle, qui mesurent tout sur les lumières d'une foible raison, qui voudroient voir clair dans les secrets de Dieu; et qui, loin de faire de la religion le sujet de leur culte et de leurs actions de graces, en font le sujet de leurs doutes et de leurs censures? Vous êtes terrible dans vos jugemens, ô mon Dieu! et quelquefois vos punitions sont d'autant plus rigoureuses, qu'elles ont été plus lentes et plus tardives.

Rappelons donc, M. F., tous ces grands motifs de religion; portons dans ce lieu saint une piété tendre et attentive, un esprit de prière, de componction, de recueillement, d'action de graces, d'adoration et de louanges; ne sortons jamais de nos Temples sans en remporter quelque nouvelle grace, puisque c'est ici le trône de miséricorde d'où elles se répandent sur les hommes; n'en sortez jamais sans un nouveau goût pour le Ciel, sans de nouveaux désirs de finir vos égaremens, et de vous attacher uniquement à Dieu; sans envier le bonheur de ceux qui le servent, qui peuvent l'adorer sans cesse au pied de l'autel, et que leur état et leurs fonctions consacrent particulièrement à ce saint ministère. Dites-lui, comme cette reine étrangère disoit autrefois à Salomon: Bienheureux vos serviteurs, qui sont toujours présens devant vous, et qui n'ont point d'autre

demeure que votre maison sainte! *Beati servi tui, qui stant coram te semper* (*III. Reg.* 10; 8)! Et si les devoirs de votre état ne vous permettent pas de venir ici adorer le Seigneur, aux différentes heures de la journée où ses ministres s'assemblent pour le louer, ah! du moins tournez sans cesse vers ce lieu saint, comme autrefois les Israélites, vos vœux et vos désirs. Que nos Temples soient la plus douce consolation de vos peines, le seul asile de vos afflictions, la seule ressource de vos besoins, le délassement le plus sûr des gênes, des bienséances, et des assujettissemens pénibles du monde; en un mot, trouvez-y les commencemens de cette paix inaltérable, dont vous ne trouverez la plénitude et la consommation qu'avec les Bienheureux dans le Temple éternel de la céleste Jérusalem.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA RECHUTE (1).

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. MATTH. 12; 45.

QUELLE peinture effrayante notre Evangile nous retrace-t-il de la rechute, M. T. C. F.; de ce péché si commun, qui n'alarme plus les consciences, et avec lequel presque tout le monde s'est familiarisé, parce qu'il paroît être devenu l'état ordinaire des Chrétiens?

---

(1) On trouvera au troisième Dimanche de Carême un autre Sermon sur la Rechute, intitulé: *De l'inconstance dans les voies du salut.* Celui-ci a été composé le premier. Le P. Massillon jugeant ensuite qu'il n'avoit pas donné assez d'étendue aux vérités renfermées dans la seconde Partie, y travailla de nouveau; et des trois subdivisions qu'elle contient, il en forma les trois Points qui composent le Sermon *De l'inconstance dans les voies du salut.* Nous n'avons pourtant pas cru devoir supprimer celui-ci, pour ne pas perdre la première Partie, où l'on trouve des vérités très-utiles, et traitées avec cette onction que la plume du P. Massillon savoit répandre sur tout ce qu'il écrivoit.

Nous n'imaginons rien de plus horrible que le sort d'un homme possédé du démon, livré à la discrétion et à toute la fureur de cet ennemi du genre humain, et n'étant plus, à proprement parler, que l'instrument infortuné de sa malice et de sa corruption. Ah! s'il en faut croire notre divin Maître, le sort d'une ame infidèle, qui, après être sortie de ses premiers égaremens, après avoir goûté le don céleste, se laisse rentraîner dans les voies du péché qu'elle avoit quittées, et retourne à son vomissement, est tout autrement déplorable: ce n'est plus d'un seul démon dont elle est possédée; elle est livrée à sept autres démons plus méchans que le premier, qui s'en emparent, et qui la regardant comme leur conquête; en font leur demeure, et s'y établissent pour n'en plus sortir : *Et intrantes habitant ibi* (*Matth.* 12; 45).

C'est cette dernière circonstance qui doit nous faire trembler, M. T. C. F., et qui fait dire à notre divin Sauveur, que le dernier état de cet homme devient pire que le premier : *Fiunt novissima hominis illius pejora prioribus;* car elle nous fait entendre que la rechute est comme un signe et un préjugé de notre réprobation; et qu'il est bien rare que nous revenions à Dieu, lorsqu'après l'avoir quitté, nous sommes retournés à la créature.

Et si vous me demandez, Chrétiens, qu'a donc la rechute de si horrible, et pourquoi il est si difficile de se relever après être retombé; en voici les raisons : écoutez-les, vous dont la fidélité envers Dieu jusqu'ici ne s'est point démentie, afin qu'elles vous servent de préservatif contre un si grand malheur. Et vous, dont les mœurs n'ont peut-être roulé jusqu'à présent que sur ces alternatives de réconciliation et de crime; qui faites tant de démarches de conversion, et toujours autant de pas en arrière; et qui loin d'être effrayés sur votre état, vous rassurez sur ces retours passagers vers Dieu; écoutez-les aussi ces raisons, et voyez si l'affreuse tranquillité dans laquelle vous vivez, est bien fondée.

Je dis que le péché de rechute imprime en nous comme un caractère de réprobation, et que rarement on s'en relève : pourquoi? parce que c'est un de ces vices que rien n'excuse, et duquel on a tout à craindre. En premier lieu, rien n'excuse un pécheur de rechute; parce que son péché n'est plus ni surprise, ni foiblesse, ni ignorance; mais l'ingratitude la plus odieuse, la perfidie la plus noire, le mépris le plus affecté. En second lieu, on a tout à craindre du péché de rechute; parce que d'ordinaire il conduit à l'impénitence et à un état fixe et tranquille de crime. Deux motifs dont je vais me servir aujourd'hui pour vous faire trembler sur l'état du pécheur qui retombe; l'énormité du péché de rechute, le danger du péché de rechute. C'est le moins excusable, et le plus dangereux de tous les crimes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIÈRE PARTIE.

Comme l'action de graces est le devoir le plus essentiel de la créature envers le Créateur, et l'hommage dont le souverain Bienfaiteur des hommes paroît le plus jaloux, l'ingratitude est le vice le plus injuste, et dont sa bonté est d'ordinaire le plus blessée. Or, mon cher Auditeur, si après vous être relevé dans ce saint temps par la grace des Sacremens, vous allez retomber encore et rentrer dans vos anciens égaremens, non-seulement vous êtes un ingrat, mais vous êtes un ingrat dans les circonstances les plus odieuses ; et je vous prie de les remarquer avec moi.

En premier lieu, plus le bienfait dont on vous avoit favorisé étoit grand, plus l'ingratitude qui le fait oublier est noire. Or, mon cher Auditeur, quel bienfait plus signalé, que celui de votre délivrance, lorsque frappé de l'horreur de vos crimes, vous êtes venu les déceler aux pieds des autels, et promettre à Dieu une vie plus retirée? Rappelez-vous l'état déplorable d'où la grace vint vous tirer. Vous étiez un enfant de colère, un membre de l'Ante-Christ, un monstre d'iniquité: vous étiez chargé de mille anathèmes qui devoient vous rendre éternellement ennemi de Dieu : vous n'aviez plus de part à l'espérance des Chrétiens : vous étiez déjà jugé, et votre condamnation étoit certaine. Votre malheur pouvoit-il être plus terrible? Mais, opposez à cet état déplorable, la situation où la grace des Sacremens vous a établi : vous êtes devenu l'enfant de Dieu, l'héritier du Ciel et des promesses futures, le membre vivant de J. C.: votre ame embellie de justice, est devenue la demeure de l'Esprit saint : vous avez reçu la charité, ce don qui ne passera pas; ce don plus estimable que toutes les grandeurs de la terre; ce don avec lequel vous avez tous les autres dons, et sans lequel, quand vous seriez sur le trône, vous n'êtes rien vous-même. Que peut-on ajouter à la magnificence de ce bienfait? Une vie entière de reconnoissance pourroit-elle assez le payer? Ah! les Saints, dans le séjour de la gloire, en rendront d'éternelles actions de graces; et l'éternité elle-même leur paroîtra courte pour un hommage si juste et si consolant.

Et vous, mon cher Auditeur, à peine mettez-vous quelque intervalle entre le bienfait et l'ingratitude! Une faveur qui ne subsiste plus réveille moins la reconnoissance, il est vrai; et l'éloignement du bienfait peut quelquefois faire oublier le Bienfaiteur. Mais ici les dons de la grace sont encore vivans dans votre ame; vous ne les éteindrez qu'avec votre infidélité; ces dons sont même éternels par leur nature, et vous auriez pu les conserver toujours, si vous saviez connoître le don de Dieu, et ne pas détruire ce que sa main miséricordieuse vient d'édifier en vous.

Mais quand la grandeur du bienfait ne vous rendroit pas le plus ingrat de tous les pécheurs, rappelez en second lieu, la manière dont

il vous a été accordé. Dans quel péril étiez-vous, ame infidèle, lorsque Dieu vous a touchée? Hélas! vous le savez, dans le fond de l'abîme et de la dissolution, prête à tomber dans le dernier degré d'insensibilité, d'où il n'est plus de retour; et vous périssiez peut-être sans ressources, s'il vous eût dans cette conjoncture, refusé sa grace. Quel temps a-t-il choisi pour vous l'accorder? Ah! la circonstance peut-être du crime même; ç'a été un retour vif sur l'infamie et la courte durée du plaisir que vous veniez de préférer à votre Dieu: dans ce moment affreux où il devoit lancer sur vous tous ses foudres, il n'a fait pleuvoir sur votre ame qu'une rosée de grace. Est-il rien de si touchant que le bienfait d'un ennemi, dans le temps même qu'on l'outrage? Que se passoit-il dans votre cœur, lorsqu'il a daigné vous regarder avec des yeux de miséricorde? Etiez-vous fort heureux dans vos plaisirs, et en état de vous passer de lui: livré à ces dégoûts amers qui suivent les passions; abandonné des créatures que vous aviez préférées au Créateur; lassé des plaisirs, et ne trouvant plus que d'affreux remords dans le crime? Ç'a été dans cet état, ou délaissé des faux dieux en qui vous aviez mis votre espérance, il s'est senti ému de tendresse pour vous; il vous a visité dans votre affliction; il est devenu votre consolateur, et il a été l'ami de votre adversité. Ah! pouvoit-il choisir des circonstances plus tendres pour vous faire estimer son bienfait, et vous intéresser à une reconnoissance et à une fidélité éternelle? et cependant, à la première lueur de fortune ou de plaisir que le monde va faire briller à vos yeux, vous retournerez sous ses étendards; vous oublierez le bienfait et votre Bienfaiteur lui-même; vous lui ferez comprendre que vous ne vous êtes adressé à lui, que lorsque le monde ne vouloit pas de vous, et le chasserez encore indignement de votre ame. Fut-il ingratitude plus digne de tous les supplices!

Je ne parle pas, en troisième lieu, du grand nombre de crimes que le Seigneur vous a pardonné. Quelle conscience êtes-vous venu présenter au sacré tribunal? Vous en avez vu frémir d'horreur le ministre de J. C.; et vous-même n'avez pu, sans pâlir à ses pieds de saisissement et de confusion, en soutenir le spectacle. Depuis si longtemps, vos jours et vos momens n'étoient plus marqués que par les chutes les plus honteuses: cependant le Seigneur n'a pas voulu supputer avec vous. Mille ans ne sont qu'un jour à ses yeux, dit le Prophète; et des millions de péchés, dont vous étiez coupable, n'ont plus été devant lui, que comme un seul péché qu'il vous a remis à l'instant: dès-lors toutes vos fautes ont été comme si elles n'avoient jamais été, sa bonté les a scellées dans un sac, et jetées au fond de la mer; il les a effacées du livre de mort, où elles étoient gravées en caractères immortels. Plus il avoit oublié d'offenses, ah! plus sans doute vous deviez conserver le souvenir de sa bonté, et en éviter de nouvelles; mais vous allez retomber. Eh! qu'allez-vous faire, mon Frère! Comme votre ingratitude ne sauroit être plus odieuse, les suites de votre faute ne pourroient être plus funestes; vous allez faire comme revivre par ce retour tous vos anciens désordres;

vous allez ratifier par ce nouveau péché, tous vos péchés d'autrefois. Ah! il en étoit de vos crimes passés avant le moment fatal qui vous verra retomber, comme de ces ossemens secs et arides dont le Prophète Ezéchiel vit les plaines de Babylone couvertes. Le champ de votre ame étoit couvert de ces tristes débris, et de ces restes inanimés de vos anciens désordres : ils étoient morts aux yeux de Dieu; sa grace toute-puissante avoit donné le coup fatal à tous ces monstres; ils dormoient dans votre cœur d'un sommeil éternel : mais le consentement ingrat, que vous allez donner à une nouvelle offense, va être le signal funeste qui les rappellera tous à la vie. A ce souffle de mort sorti du fond de votre corruption, vous les sentirez tous se ranimer au dedans de vous, et reprendre leur force et leur vigueur première : *Insuffla super interfectos istos, et reviviscant* (*Ezech.* 37; 9). Une armée de monstres va ressusciter dans votre cœur; ces os arides vont redevenir des ennemis furieux, puissans, formidables; et le champ de votre ame va encore en être couvert, désolé et ravagé comme autrefois : *Steteruntque super pedes suos exercitus grandis nimis valdè* (*Ezech.* 37; 10). Grand Dieu! quelle est donc la malignité d'une seule offense, de redonner, pour ainsi dire, l'ame et la vie, à ce qui n'étoit plus, et de vous faire presque révoquer vos graces!

Ce n'est pas, M. F., que les dons de Dieu ne soient sans repentir, et qu'un péché pardonné puisse jamais être imputé (*Rom.* 11; 29). Mais la malice de la rechute est telle, que premièrement l'acte par lequel vous retombez, est comme un nouveau consentement donné à tous vos premiers vices; vous rétractez vos larmes et votre douleur; vous vous repentez de vous être repenti; vous dites à Dieu dans la préparation de votre cœur : Seigneur, oubliez mes larmes et mes protestations; je les ai oubliées moi-même; je vous rends le pardon que vous m'aviez accordé; reprenez vos graces et vos bienfaits; je vais reprendre mes voies anciennes : et Dieu qui juge de l'homme par la situation de son cœur, commence à vous imputer ce que vous cessez de haïr et de pleurer vous-même. Secondement, la malice de la rechute est telle, qu'elle réveille et reproduit, pour ainsi dire en vous, toute la corruption que vos anciens désordres avoient mise dans votre cœur, et qu'elle vous rend toute seule autant de foiblesses, autant d'insensibilité pour le salut, autant d'éloignement de Dieu, autant de rapidité pour le mal, que tous vos crimes passés ensemble avoient pu vous en inspirer. Troisièmement enfin, qu'elle ajoute à ce premier état de corruption où vous étiez, la circonstance d'une nouvelle chute; c'est-à-dire, un nouveau degré si monstrueux de misère et de foiblesse, que mille crimes réitérés avant votre réconciliation et votre rechute, ne vous auroient pas mené plus loin, ni enfoncé plus avant dans l'abîme déplorable. Voilà les horreurs de l'ingratitude et les suites terribles d'une seule faute.

En second lieu, à l'ingratitude, le pécheur qui retombe, ajoute la perfidie : il viole une foi donnée au Dieu terrible, et donnée dans

le lieu saint à la face des autels, et dont tous les esprits célestes ont été spectateurs; une alliance scellée de tout ce que la religion a de plus sacré et de plus auguste, confirmée par le sang de l'Agneau et par les solennités les plus irrévocables : il trahit des promesses jurées entre les mains d'un ministre de la réconciliation, qui les avoit reçues au nom de J. C. Ce n'étoient point ici de ces sermens dont la précipitation peut excuser le violement; il les avoit faits avec maturité, et après s'être même long-temps défendu contre la grace qui les demandoit de lui. Et après l'appareil auguste qui vient d'accompagner cette grande action, après avoir juré une fidélité éternelle à son Dieu au pied des autels, à la face du ciel et de la terre, il viole sa foi, il manque à sa promesse! Eh! vous vous piquez de fidélité envers les créatures, mon cher Auditeur; vous êtes religieux dans vos paroles, et vous voulez qu'on vous croie tel; et envers votre Dieu, vous ne rougissez pas d'être perfide! et la probité et la bonne foi, en traitant avec votre Père et votre Seigneur, ne vous paroît pas une vertu si estimable! et vous ne trouvez rien de noir à être si souvent lâche, infidèle et sans honneur à ses yeux! Ah! il se plaignoit autrefois dans son Prophète, que le pécheur ne le distinguoit point de l'homme : *Existimasti, inique, quòd ero tui similis* (*Ps.* 49; 21). Mais c'est tout ce que je vous demande aujourd'hui; traitez avec lui comme vous traitez avec les hommes, et faites-vous du moins une gloire d'être dans la religion comme vous êtes dans la société, franc, sincère, fidèle, incapable de trahir votre foi, et de violer la religion de vos promesses. Est-ce pour les hommes seulement que vous avez reçu du Ciel un cœur noble, généreux, bien fait, incapable d'une lâcheté? pourquoi n'en ferez-vous point d'usage pour celui qui vous l'a donné? Et vous sur-tout qui m'écoutez, mon cher Auditeur, votre perfidie est d'autant plus criminelle, que vos promesses de fidélité ont été accompagnées de plus de marques de douleur et de bonne foi : car souffrez que je vous rappelle ici ces momens heureux, où touché de repentir, vous êtes venu répandre l'amertume de votre cœur au pied des tribunaux sacrés. Que de soupirs! que de regrets sincères sur le passé! que de protestations tendres d'une éternelle fidélité pour l'avenir! De quel air touchant vous plaigniez-vous à Dieu de l'avoir connu si tard! Combien de fois lui avez-vous redit au sortir des pieds du prêtre, et après vous être déchargé du fardeau de vos crimes, que ce moment de pénitence étoit le plus doux et le plus heureux de votre vie, et qu'au fond, vous n'aviez jamais été tranquille sans lui! Infidèle! et après tout ce tendre appareil de réconciliation, vous allez de nouveau lui déclarer la guerre; vous allez oublier des promesses que vos larmes et vos soupirs tout seuls auroient dû rendre sacrées, quand le respect dû au Maître à qui vous les avez faites, n'auroit pas suffi pour vous empêcher de les violer! Ah! les pierres de ce temple, qui ont été les témoins de vos soupirs et de vos protestations, s'élèveront contre vous devant le Seigneur, dit un Prophète; ces tribunaux sacrés qui viennent d'être les dépositaires de vos sermens, de vos larmes et de

vos crimes, paroîtront un jour en présence de l'Univers assemblé : *Lapis de pariete clamabit : et lignum quod inter juncturas ædificiorum est, respondebit* (*Habac.* 2; 11). Vous y reconnoîtrez, gravés en caractères immortels, vos larmes, vos soupirs, vos protestations, vos promesses de fidélité; et l'on vous condamnera par votre propre bouche.

Vous avez sans doute frémi, mon cher Auditeur, toutes les fois que racontant l'histoire des souffrances du Sauveur, on vous a parlé de la perfidie du disciple qui le livra; le nom de ce monstre n'est jamais venu frapper vos oreilles qu'avec de nouvelles horreurs : mais votre rechute après les gémissemens de la pénitence, me paroît bien plus noire; car nous ne lisons pas du moins que Judas eût fait à J. C. de grandes protestations de fidélité. L'Evangile en rapporte de presque tous les autres disciples; *Allons et mourons avec lui*, disoit Thomas (*Jean*, 11; 16). *Seigneur, montrez-nous votre Père et cela nous suffit*; ainsi parloit Philippe (*Jean*, 14; 8). *Quand tous les autres vous abandonneroient*, disoit Pierre, *je ne vous abandonnerai pas* (*Matth.* 26; 33). Judas seul ne parle nulle part, et du moins par ce silence affecté et par cette froide indifférence, il nous prépare comme de loin à sa perfidie. Mais vous, mon cher Auditeur, ah! vous avez amusé J. C. par tous les dehors de la plus fervente fidélité; vous l'avez appelé votre bien-aimé, comme l'épouse; votre libérateur, comme la fidèle Sion; votre portion, votre héritage, le Dieu de votre cœur, comme un roi pénitent; et cependant ce ne devoient être là que les préludes de votre perfidie. Ah! que vous êtes devenue vile et méprisable à ses yeux, ame infidèle, en revenant à vos premières voies! *Quam vilis facta es nimis, iterans vias tuas* (*Jerem.* 2; 36)!

En troisième lieu, à l'ingratitude et à la perfidie, vous ajoutez encore le mépris. *Si je rétablis ce que j'avois détruit*, dit saint Paul, *je me déclare prévaricateur* (*Galat.* 2; 18), c'est-à-dire, transgresseur affecté de la loi. Vous ne retournez à Satan, qu'après avoir goûté et examiné tout ce qu'il y a d'avantageux dans le service de J. C.; qu'après avoir comparé la douceur et la gloire de son joug à la honte et à la servitude du péché. Le parallèle fait, les avantages des deux côtés balancés, le ciel mis en comparaison avec la terre, l'iniquité avec la justice, les plaisirs des sens avec ceux de la grace, J. C. avec Bélial, vous allez vous déclarer pour ce dernier; vous allez prononcer, qu'il est plus grand, plus aimable, plus digne d'être servi que votre Dieu! O Dieu! quel outrage fait à votre gloire; vous que tout partage même blesse; vous que toute égalité même d'amour et d'hommage insulte!

En effet, M. F., tout ce qui peut rendre un mépris criminel, se trouve dans celui-ci. Ce ne sera point un choix aveugle, et qui puisse trouver son excuse dans l'ignorance : vous avez vu, vous avez connu, vous avez essayé des deux partis. Ce ne sera pas un choix indifférent, et où l'on puisse alléguer la surprise : ah! vous étiez instruit,

et de votre propre foiblesse et du péril des occasions ; et une malheureuse expérience ne vous avoit rendu que trop habile là-dessus. Enfin, ce ne sera point un choix tranquille, sans remords, sans le cri secret de la conscience, comme lorsque vous tombiez avant votre pénitence. Ah! vous frémirez avant que de passer outre; votre cœur s'y refusera presque lui-même; le souvenir de la grace que vous aviez reçue dans votre réconciliation, et que vous aurez indignement profanée, ne se présentera à vous qu'avec mille frayeurs secrètes.

Et c'est ce que saint Cyprien reprochoit autrefois aux Fidèles qui avoient eu le malheur de retomber dans l'idolâtrie durant la persécution. Avant votre régénération en J. C., M. C. F., leur disoit-il, vous offensiez un Dieu que vous n'aviez jamais connu; vous adoriez vos idoles sans remords; et cette funeste sécurité pouvoit diminuer aux yeux de Dieu l'horreur de vos hommages : mais lorsqu'ébranlés par les menaces du tyran, vous avez été conduits au Capitole, et qu'il a fallu approcher de l'autel sacrilége : *Quandò ad Capitolium ventum est* (*Cypr. de laps.*), ah! frappés du souvenir de la grace, qui depuis peu vous avoit appelés à la lumière de l'Evangile, et retirés des déréglemens de vos premières mœurs; saisis de l'énormité d'une apostasie qui alloit rendre inutiles tous les travaux de votre pénitence, et tous les dons que vous aviez reçus avec la foi en J. C., vos pas ont commencé à chanceler, *labavit gressus*; vos regards, à se troubler, *caligavit aspectus*; vos entrailles, à se soulever, *tremuerunt viscera*; vos mains, à retomber sous leur propre poids, et à se refuser au détestable ministère des encensemens, *brachia conciderunt*; votre langue tremblante sur le point de renoncer à J. C., s'est arrêtée, et n'a prononcé qu'avec peine les paroles de blasphèmes, *lingua hæsit*; en un mot, on vous a vu approcher de l'autel où l'on vous conduisoit pour immoler aux idoles, tremblans, abattus, comme si l'on vous y eût conduits pour y être immolés vous-mêmes : *Ara illa quò moriturus accessit, rogus illi fuit*. Telle sera votre perplexité, ame infidèle qui m'écoutez, sur le point d'une rechute. Et, reprend saint Cyprien, malgré ces lumières vives qui vous découvroient l'horreur de votre apostasie, vous vous êtes prosternés devant l'idole; et vous avez déclaré, à la face du ciel et de la terre, que J. C. étoit un imposteur, et que vous n'aviez rien de commun avec lui. Ah! M. F., continuoit cet éloquent évêque, et je pourrois vous le dire à mon tour, que n'aviez-vous été jusqu'ici dans les tenèbres de votre première ignorance! Pourquoi avez-vous connu le Seigneur de gloire? il vous auroit été bien plus avantageux de n'être jamais entrés dans les voies de la justice, que de retourner en arrière après les avoir connues. Pourquoi vous avons-nous découvert nous-mêmes la vanité des idoles? vous ne seriez que des aveugles, et vous êtes des contempteurs de J. C.; vous ne seriez que des adorateurs insensés du démon, et vous êtes des blasphémateurs affectés du Dieu véritable.

Mais en quoi, M. F., le mépris du pécheur qui va retomber,

me paroît laisser moins d'espérance de pardon ; c'est qu'une rechute si prompte et si soudaine, est une marque presque infaillible du peu de sincérité des démarches qu'il vient de faire pour se réconcilier avec Dieu; c'est une preuve presque certaine, qu'il n'a donné à J. C. le baiser de paix, que pour le trahir; en un mot, qu'il n'a reçu les Sacremens que pour les profaner. En effet, M. F., se repentir, et retomber aussitôt; venir se purifier, et se souiller encore de nouveau; est-ce être pénitent, ou plutôt n'est-ce pas être moqueur! Or, il y a quelque chose de si insultant pour Dieu, qu'une vile créature s'humilie extérieurement devant lui, qu'elle lui demande grace, qu'elle lui fasse des protestations réitérées de fidélité; et qu'en même temps elle l'outrage dans son cœur, elle lui préfère les objets les plus indignes, elle le renonce pour son Seigneur et pour son maître, en un mot, elle démente tout haut ce qu'elle dit tout bas : qu'après un tel outrage, le sein de la miséricorde divine doit lui être fermé pour toujours.

Mais, dira-t-on, est-ce que la rechute n'est jamais précédée d'une conversion sincère? Je sais, M. F., que le Sacrement de pénitence ne fixe pas l'instabilité du cœur humain; qu'il ne déracine pas ce fonds de corruption que la seule immortalité absorbera, comme dit S. Paul; et je ne prétends point dire ici absolument qu'on ait profané la pénitence, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Mais, en premier lieu, lorqu'on est sorti véritablement justifié du pied des autels, et que la grace sanctifiante, qui suit le Sacrement, a créé dans l'homme un cœur nouveau, on ne passe pas dans un instant d'un état de justice à un état de péché. La grace de la sanctification laisse dans l'ame des penchans et des impressions durables, comme l'habitude du vice. On peut retomber, je l'avoue, mais ce n'est qu'après une suite de jours et d'années; après que le temps a insensiblement affoibli la charité; après que mille infidélités secrètes ont préparé l'ame à une chute nouvelle, et disposé l'Esprit de Dieu à l'abandonner. Or, voyez, mon cher Auditeur, si c'est là l'image de vos rechutes, et si la grace du Sacrement conduit votre innocence fort loin.

En second lieu, outre la grace sanctifiante, vous recevez encore dans le Sacrement, des graces de conversion qui sont les suites de la première; des secours qui ont dû vous faciliter la pratique de vos devoirs; vous donner de nouvelles forces contre le vice, et vous soutenir dans les occasions : et cependant vous vous retrouvez le même au sortir du tribunal. On voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse, elle en triomphe encore : une occasion injuste de gain séduisoit votre avarice, elle la séduit encore : une complaisance vous rendoit infidèle à votre devoir, elle vous le rend encore. On ne voit pas que vous évitiez ces entretiens, ces lieux, ces assemblées, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions : vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence : vous n'en rabattez rien

d'un jeu qui est devenu la plus importante occupation de votre vie : vous n'en retranchez rien à des dépenses dont des créanciers, des domestiques et les pauvres eux-mêmes souffrent ; rien à un sommeil, où dans l'inutilité de vos pensées et dans la mollesse de votre lit, vous laissez reposer votre imagination sur des images toujours dangereuses à votre ame ; rien à une vie inutile qui vous damne. On ne voit, ni précaution pour l'avenir, ni mesures pour le passé ; les macérations, les veilles et tout l'appareil de la pénitence, vous ne les connoissez même pas ; la prière, le recueillement, la retraite et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez : en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur. Ah ! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre cœur : si cela étoit, dit J. C. dans l'Evangile, le royaume de Dieu seroit établi au dedans de vous : *Si in digito Dei ejicio dæmonia, profectò pervenit in vos regnum Dei* (*Luc.* 11 ; 20). Quand vous avez guéri une ame, ô mon Dieu ! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grace, sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui échappent à la vue, au moment même qu'on les voit paroître.

La pénitence véritable, M. F., est un nouvel état du cœur qui change nos actions, et corrige nos penchans. C'est un nouveau goût qui nous rend le péché amer, et le don céleste agréable ; c'est un nouvel amour qui nous fait aimer ce que nous avions méprisé, et mépriser ce que nous avions aimé : c'est une douleur efficace qui renonce en effet au péché ; une douleur juste qui le punit ; une douleur surnaturelle qui le déteste, dans l'idée que Dieu lui-même en a ; enfin, une douleur prudente qui n'a jamais pris assez de mesures pour l'éviter. Jugez sur cette peinture, vous qui retombez sans cesse, si vos pénitences sont véritables, et si vous sortez du tribunal, profanateur ou pénitent.

Je n'oserois le dire ici, M. F., si les Saints ne l'avoient dit avant moi : ils ont tous regardé la pénitence de ces pécheurs qui retombent sans cesse, comme des dérisions publiques des Sacremens, comme des attentats semblables à ceux des infidèles qui venoient dans nos Temples fouler aux pieds les mystères saints, ou qui sur des théâtres infames, en exposoient la véritable représentation aux railleries des spectateurs. Aussi, de leur temps, un Fidèle qui, après s'être purifié dans les exercices laborieux de la pénitence publique, retomboit une seconde fois, n'étoit plus admis au nombre des pénitens publics. Ce n'est pas qu'on désespérât de son salut ; mais outre qu'on craignoit que le remède, devenu trop commun, ne devînt méprisable ; ah ! on supposoit qu'un Fidèle qui, après les pleurs et les travaux de la première pénitence, retomboit encore, n'avoit été qu'un imposteur, un fantôme de pénitent ; et qu'ainsi, c'étoit exposer le sang de J. C., que de l'offrir à un pécheur qui avoit pu en abuser. Il n'étoit pas jusques aux figures de la Loi, qui n'annonçassent

cette terrible vérité. Celui dont la lèpre, après avoir été une fois guérie, repoussoit encore, étoit obligé de venir reparoître devant le prêtre qui l'avoit guéri, et on le déclaroit immonde pour le reste de ses jours, c'est-à-dire, anathème, séparé de l'autel et des sacrifices, et du commerce de ses frères : *Immunditiæ condemnabitur* (*Levit.* 13; 8).

Mon Dieu! et on usoit de cette sévérité après une seule rechute! on se défioit d'une pénitence qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité : eh! jugez mes chers Auditeurs, ce que les Saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui! jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres des Sacremens, qui vous retrouvant toujours infidèles, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens. Ah! je sais que nous ne devons point aggraver le joug; qu'on est pas moins maudit de Dieu, lorsqu'on ajoute un seul iota à sa loi par un excès de rigueur, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une ostentation de sévérité, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais faut-il ouvrir à l'instant les trésors du sanctuaire à des profanes qui les ont mille fois souillés? faut-il confier sans précaution le sang de J. C. à des perfides qui l'ont mille fois livré? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? Ne devons-nous pas quelquefois, comme Elie, fermer le ciel sur des adorateurs de Baal qui boitent des deux côtés, et qui en venant invoquer le Seigneur dans une solennité, vont encore au sortir delà sacrifier à l'idole? Ne faut-il pas, comme Elisée, savoir arrêter quelquefois l'huile de la grace et la vertu des Sacremens, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins, je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions? Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au Ciel, ame infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos rechutes honteuses, et que vos dérèglemens n'eussent point rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire : on ne vous verroit plus dans les mêmes misères et dans les mêmes foiblesses depuis tant d'années que vous venez vous en accuser. Vous ne seriez plus couverte de cette lèpre que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous eussiez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidèles. Une seule confession faite à un prêtre saint et éclairé, vous auroit renouvelée; et vous voilà encore la même, après tant de Sacremens et de démarches inutiles de pénitence.

Mais, que dis-je, la même? Ah! vous avez ajouté à des désordres

qui n'ont jamais été pardonnés, par ce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez encore ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer toujours endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'effort pour en sortir? Sans doute, il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de J. C. Mais n'aviez-vous point d'autres moyens pour éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence, à approcher dignement de l'autel? est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas les remèdes divins qu'il faut fuir, ce sont les passions qu'il faut vaincre; ce n'est pas en devenant impie, qu'il faut éviter les profanations, c'est en usant avec piété des graces de l'Eglise; ce n'est point en secouant le joug qu'il faut devenir meilleur, c'est en observant la loi avec les dispositions avec lesquelles elle veut être observée; ce n'est point en disant avec l'impie : Puisque la loi est une occasion de chute, pourquoi me condamne-t-on lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirai-je encore (*Cant.* 5; 3)? Vous avez brisé mes liens, Seigneur; on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds: vous m'avez retiré des portes de l'enfer; je n'y descendrai plus, de peur que mon dernier état ne soit pire que le premier. En effet, M. F., non-seulement la rechute est un vice que rien n'excuse, à cause de l'ingratitude, de la perfidie et du mépris qu'elle renferme : c'est encore un vice dont le pécheur a tout à craindre, à cause de l'impénitence et de l'état tranquille de crime où elle le conduit tôt ou tard.

SECONDE PARTIE.

Rien n'est si vrai, M. F., que les rechutes finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime; et vous n'en douterez plus si vous voulez faire avec moi trois réflexions, qui sont les preuves incontestables de cette grande vérité. La première, que les ressources de salut, qui opèrent d'ordinaire la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à celui qui retombe. La seconde, que, supposé même qu'il pût en faire usage, Dieu se lasse de les lui accorder. La troisième, que la bonté même de Dieu ne se lassant pas, la malignité particulière du péché de rechute, jointe au caractère du cœur humain, doit nécessairement conduire le pécheur à l'endurcissement. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

En premier lieu, les voies ordinaires dont Dieu se sert pour convertir un pécheur, sont les nouvelles lumières dont il le favorise. Une ame est éclairée comme par un rayon soudain sorti du sein de Dieu même, sur ses devoirs, sur ses infidélités, sur la vanité des choses d'ici-bas, sur la réalité des biens à venir; alors le pécheur surpris s'indigne de la grossièreté de ses erreurs passées, et suit la vérité qui se présente. Mais à votre égard, mon cher Auditeur, vous qui

après avoir été touché de Dieu dans ce saint temps, reviendrez à vos premières voies, cette ressource de salut est désormais inutile. Car, je vous demande, que pourront la voix de Dieu et les vérités de la foi vous découvrir de nouveau? Vous avez vu clair dans les maximes saintes, dans les illusions du monde, dans les vérités terribles d'un avenir. Ce ne sont plus là pour vous de nouvelles lumières : vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu pour vous la surprise, et l'effet de la nouveauté si heureux dans les autres pécheurs; et certes que vous apprendroient-elles? que le monde est un abus? vous le disiez vous-même dans vos momens de componction; que Dieu seul mérite d'être servi? vous le protestiez il n'y a qu'un jour au pied de ses autels; que le salut doit être la grande affaire du Chrétien? vous en conveniez devant J. C.; que le péché est le seul malheur qui puisse arriver à l'homme? vous étiez surpris de l'avoir jusque-là ignoré; si vivement vous le voyiez alors! Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais, semblable à un homme qui marche en plein midi, vous ne ferez pas même attention à cette nouvelle lumière; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la clarté et les ténèbres. Ah! auparavant, un seul rayon de grace, une seule vérité montrée, eût gagné votre cœur; aujourd'hui, les lumières les plus vives ne feront plus d'impression sur un esprit accoutumé à voir. La première fois que les Israélites virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté du Dieu qui résidoit au milieu d'eux : la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse; mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, ah! cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne changea rien à leurs mœurs. Et voilà l'effet que produiront sur vous les vérités du salut, et les lumières du Ciel désormais accoutumées.

Une seconde ressource de salut pour les autres pécheurs, c'est le goût de la grace; c'est une nouvelle consolation qui suit les commencemens de la justice, un attrait divin qui emporte le cœur. Mais vous, ame infidèle, qui avez éprouvé ces saintes impressions, qui avez dit au Seigneur, comme cet Apôtre : Seigneur, il fait bon ici avec vous; que pourra vous offrir de doux une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà goûté? Un seul devoir de piété accompli avec onction, un seul sentiment tendre de salut, triomphe souvent de la dureté d'un pécheur; mais pour vous, ah! vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber. Vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera, c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse, et ne vous corrige point. Si vous aviez un cœur de pierre comme ces pécheurs

tranquilles, endurcis, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous aves un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives; facile à émouvoir, difficile à fixer, vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir. Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et qu'il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas vous jeter dans le désespoir; mais je vous dis en tremblant moi-même, que les conversions des ames qui vous ressemblent sont très-rares, et presque impossibles : l'arrêt de J. C. là-dessus est terrible. Celui, dit-il, qui après avoir mis la main à la charrue, regarde derrière lui, n'est point propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei* (*Luc.* 9; 62). J. C. ne dit pas : il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu, il se met en danger d'en être exclus pour toujours; non, mais il n'est point propre; *non est aptus;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fonds, le caractère particulier de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe; c'est-à-dire qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de cet état, et que certainement il n'y réussiroit pas. Et voilà ce que dit J. C. du pécheur de rechute par rapport au salut : Que de tous les caractères, il n'en est point de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Un impudique peut être touché; et David fit pénitence de son adultère. Un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avait blasphémée; et Manassès, dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères, dont il avoit renversé les autels. Un Publicain peut renoncer à ses injustices, et Zachée, après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres. Les personnes engagées dans le monde et dans les plaisirs peuvent tout-à-coup être éclairées, et Magdeleine, aux pieds de J. C., pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui, averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à Béthel sacrifier à Baal, et revient encore et au Prophète et à ses faux dieux; mais un Sédécias, qui, touché de temps en temps des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et, au sortir delà, retombe dans son aveuglement, fait jeter le Prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager le lendemain; mais un Saül, qui, tantôt touché de l'innocence de David : Vous êtes plus juste que moi, lui dit-il, et un moment après le cherche encore pour le perdre. Ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence, et l'Ecriture nous les représente par-tout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela, M. F.? c'est que la piété chretienne suppose un esprit mûr, qui sait prendre son parti; une fermeté de raison capable d'une résolution, et qui, la droite voie une fois connue, y

entre et ne s'en détourne pas aisément. Elle suppose une âme forte, qui peut être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse; une ame généreuse, qui sait mépriser un plaisir; sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, ni par caprice, mais par des règles de foi et de prudence; en un mot, pour former une ame chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des foiblesses vulgaires. Or, vos rechutes ne partent que d'une inégalité de raison, qui ne sait pas se déterminer; d'une foiblesse de cœur qui plie au premier obstacle, d'une inconstance d'esprit qui flotte toujours, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, qui s'ennuie bientôt d'un même parti de vie, et qui n'est ingénieux qu'à se justifier à soi-même ses changemens. Vous paroissez sensé aux yeux des hommes, parce que la vanité soutient vos démarches extérieures; mais jugez de vous-même par rapport à Dieu, par votre conduite intérieure et cachée. Vous êtes le plus léger de tous les hommes; vous êtes une de ces nuées sans eau, que les vents agitent à leur gré, dit S. Jude (*Ep. Jud. v. 12 et 13*); un de ces astres errans, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté des cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser: *Fluctus feri maris, despumantes suas confusiones.* Mais que prétends-je ici, mon cher Auditeur, en vous prouvant que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu? Vous décourager? vous dissuader de travailler à votre salut? à Dieu ne plaise! mais vous faire trembler sur des rechutes qui sont comme le triste présage de votre réprobation.

Je n'ajoute pas ici que la ressource des Sacremens si utile aux autres pécheurs, est inutile aux pécheurs dont je parle: c'est une vérité déjà démontrée. Nos soins dans le tribunal sont souvent heureux sur des ames criminelles, qui jusques-là avoient vécu dans un oubli entier de Dieu. Mais vous, mon cher Auditeur, vous n'y apportez que des larmes instruites à mentir, comme dit un Père, et des vices déjà mille fois détestés; vous traînez le poids de vos crimes de tribunal en tribunal; on vous voit, à chaque nouvelle rechute, chercher un nouveau confesseur, pour vous épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses; et vous faites gémir les ministres du Seigneur, que vous n'êtes venu, ce semble, instruire de vos honteuses fragilités, que pour leur laisser, en les abandonnant ensuite, plus de loisir de les déplorer devant Dieu. Quelle ressource de salut peut-il donc vous rester? La connoissance de vos devoirs? personne ne les connoît mieux que vous. Le goût de la piété et les sentimens de la grace? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. L'usage des Sacremens? ah! vos maux sont accoutumés désormais à ces divins remèdes. Grand Dieu! qui connoissez ceux qui vous appartiennent, et qui les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable, comptez-vous dans ce nombre beaucoup de ces âmes dont je parle? Tremblez donc, mon Frère, si vous êtes sage; et demeurez

ferme dans la voie sainte, si la grace des Sacremens vous y a établi, de peur que le Seigneur ne se retire de vous, et que vous ne retombiez enfin pour ne vous plus relever.

Seconde réflexion, qui prouve que les rechutes finissent tôt ou tard par un état fixe et tranquille de crime. Dieu se lasse de suivre les pas d'un pécheur qui retombe sans cesse, et de lui tendre si souvent une main favorable : cette sensibilité qui vous reste encore pour les vérités du salut, s'éteindra; ces retours qui ne peuvent vous laisser tranquille dans le crime, se calmeront; ces graces qui vous rappellent encore quelquefois, ne seront plus accordées. Je le disois, il y a peu de temps, rien n'éloigne Dieu d'une ame, comme lorsque le pécheur prend plaisir de réparer sans cesse l'ouvrage du démon, et d'édifier tous les jours de nouveau ce que la grace venoit de détruire en lui. Il est écrit dans les Livres saints, que celui qui voulut relever les murs de Jéricho, que le Seigneur avoit démolis au seul bruit des trompettes des prêtres de Juda, fut frappé d'une malédiction éternelle. Ah! quand une fois la parole retentissante de l'Evangile, figurée par les trompettes de Juda, dans la bouche des ministres saints, a détruit dans un cœur la criminelle Jéricho, que le démon avoit élevée, la miséricorde de Dieu s'indigne que le pécheur ingrat ose la relever sur ses propres ruines, et une malédiction terrible est d'ordinaire la peine de cet attentat.

Et au fond, quel sujet aurez-vous de vous plaindre, quand Dieu en usera envers vous avec cette juste sévérité? N'est-il pas le maître de ses dons? Mais d'ailleurs, ne vous a-t-il pas attendu assez longtemps à pénitence? Quelles voies n'a-t-il pas tentées pour fixer les vicissitudes éternelles de votre cœur? Les afflictions? il vous en a ménagé. Les maladies? vous en avez été frappé. La perfidie des personnes sur lesquelles vous comptiez? vous l'avez éprouvée. L'amertume des plaisirs? il en a répandu à pleines mains sur les vôtres. Des lumières vives, des remords cuisans? hélas! c'est d'où vous sont venus ces intervalles de pénitence qui ont partagé vos désordres. Eh! ne faut-il donc pas enfin, qu'il ait ses momens de justice, comme il a ses momens de miséricorde; et qu'après avoir attendu si longtemps avec bonté, si l'arbre cultivé, arrosé, portera enfin du fruit, il le maudisse enfin, retrouvant encore au retour tous ses soins inutiles?

Mais quand même Dieu ne se retireroit pas du pécheur qui retombe, la malignité toute seule de la rechute et le caractère du cœur humain, devroient conduire l'ame à l'état dont je parle. En effet, il en est des rechutes de l'ame, comme de celles du corps : on vous l'a dit, et vous le savez; elles finissent d'ordinaire par une extinction entière et irrévocable de la vie. La première fois qu'on tombe, on trouve encore des ressources dans la force de l'âge, dans la vigueur du tempérament, et le retour est facile; mais à mesure que vous retombez, le corps s'use, la santé s'affoiblit, la nature succombe, et toute attaque presque devient mortelle. Ainsi, dans la vie chré-

tienne, on se relève aisément d'une première chute : la foi, pas encore éteinte; les inclinations de la grace, encore sensibles; la santé de l'ame, pas tout-à-fait affoiblie : tout cela peut faciliter un retour au pécheur. Mais vous retombez : ah! les lumières peu à peu s'éteignent, la force de l'ame s'use, les dons de la grace dépérissent; et enfin, vous retombez si souvent, que vous retombez pour ne plus vous relever, et que l'ame demeure comme accablée sous le poids d'une dernière chute.

En voulez-vous voir dans les Livres saints une image bien terrible et bien naturelle, et y lire la triste destinée d'une ame qui retombe? Rappelez-vous l'histoire de l'idole de Dagon : elle tombe devant l'Arche; les prêtres des Philistins effrayés accourent; leurs soins cette fois sont heureux : ils relèvent l'idole à l'instant; ses pieds, ses mains sont encore à leur place; et cette première chute ne l'a pas mise hors d'état d'être de nouveau placée sur l'autel. Mais Dagon retombe : ah! les prêtres, accourus à ce nouvel accident, s'efforcent en vain de le relever; Dagon est tristement étendu par terre, immobile pour toujours à la place où il est tombé; la tête et les deux mains séparées du tronc, ce n'est plus qu'une masse informe qui ne laisse aucun espoir qu'on puisse la relever, et une figure mutilée qui n'est plus propre qu'au feu : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo* (*I. Reg.* 5; 5).

Voilà, mon cher Auditeur, voilà votre histoire. Vos premières chutes n'avoient pas détruit et brisé, pour ainsi dire, en vous, l'image céleste du Créateur; les puissances de votre ame étoient encore en état; vous n'étiez pas entièrement séparé de J. C. votre divin chef; et les soins de ses ministres vous eussent relevé et rétabli dans votre première place. Mais vous allez encore retomber : ah! l'image du Créateur va enfin se briser; J. C., votre divin chef, va se séparer de vous pour toujours; vous tomberez pour ne plus vous relever; vous ne serez plus qu'un tronc informe, qu'on ne peut plus remettre à sa place, et dont la destinée ne peut plus être qu'un feu éternel : *Porrò Dagon solus truncus remanserat in loco suo.*

Ah! M. F., tel est le caractère des rechutes; la dernière ajoute toujours quelque chose à celle qui l'a précédée; vous retombez toujours avec quelque nouvelle circonstance qui vous renfonce d'un degré dans le précipice : ce sont comme des plaies journalières qui en rouvrent une ancienne déjà fermée, en aigrissent le mal, et le rendent enfin incurable.

Ah! c'est alors, M. F., que le démon est paisible possesseur d'une ame : *In pace sunt ea quæ possidet* (*Luc.* 11; 21); outre qu'il y est rentré avec sept esprits encore plus méchans que lui, dit l'Évangile, il est bien plus fort et plus en état de se maintenir dans sa nouvelle possession, que lorsqu'il en fut chassé la première fois, parce qu'il est plus instruit : il reconnoît les endroits de votre ame par où J. C. avoit accoutumé d'y rentrer et de l'en chasser honteusement;

il a étudié les inclinations de votre cœur qui conservoient encore quelque intelligence avec la grace : ah! c'est là qu'il se retranche, pour ainsi dire ; ce sont là les avenues qu'il fortifie et qu'il rend inaccessibles. Ainsi, vous étiez touché autrefois à l'approche d'une solennité ; vous ne le serez plus ; une mort soudaine vous alarmoit : vous la verrez sans y faire de réflexions ; les discours de piété vous trouvoient toujours sensibles : on tonneroit que vous n'entendriez plus ; la seule présence d'un homme de bien faisoit naître en vous des désirs secrets de vertu : vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples ; vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété qui réveilloient votre foi : vous vivrez sans joug et sans règle : et voilà comme votre dernier état deviendra pire que le premier. Vous aviez encore autrefois des jours marqués pour les Sacremens ; vous faisiez de temps en temps quelque effort pour rompre vos vicieuses inclinations : mais depuis que Dieu s'est retiré, et que l'esprit impur est rentré dans votre ame, vous entassez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autres troubles que ceux qui vous viendront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte, que de manquer d'occasions de crimes ; plus d'autre vicissitude dans votre cœur, que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de dégoût que pour la piété et la justice. Aussi nous voyons tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leur désordre, que ceux qui, après avoir fait quelque temps profession de piété et suivi des routes saintes, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde et à ses charmes. Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes et légères ; qu'il les frappe de vertige et d'aveuglement ; qu'il les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs. Ce ne sont plus des pécheurs, ce sont des monstres sans foi, sans religion, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne : non, la piété ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, répandoit à l'entour une puanteur insupportable, et ce pain céleste n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit* (*Exod.* 16 ; 20). Ah! voilà le sort d'une ame qui, élevée dans le ciel par une sincère conversion, en tombe, pour ainsi dire, par un indigne retour, et vient se corrompre sur la terre : ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur ; ce n'est plus qu'un sépulcre plein d'infection ; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort, fatale à tous ceux qui l'approchent ; et il n'est pas de corruption, dit un Prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ* (*Mich.* 2 ; 10).

Recueillons, mon cher Auditeur, avant que de finir, toutes ces vérités importantes : en voici le fruit. Etes-vous debout, prenez garde de ne pas retomber ; souvenez-vous que vous portez le trésor de la grace recouvrée dans un vaisseau de terre ; fuyez l'apparence du mal ; priez beaucoup ; défiez-vous de vous-même ; apprenez dans vos chutes passées, le moyen de les éviter, et tirez le bien du mal, à

l'exemple de Dieu même : quand on a été pécheur, le retour au vice est si aisé et le pas si glissant, que les précautions, pour éviter ce malheur, ne sauroient être excessives. Mais vivez-vous encore dans ces alternatives de grace et de péché ? ah ! déclarez-vous enfin ; c'est assez balancer entre le ciel et la terre. Si Baal est dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure ; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi. Pourquoi ces efforts pour revenir à lui, et ces foiblesses qui vous en séparent ? pourquoi ces révolutions journalières du crime et de la vertu dans votre cœur ? pourquoi ces plaisirs et ces larmes ? Ah ! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde, ou n'y poursuivez plus d'autres plaisirs que ceux de la grace et de l'innocence ; fixez-vous enfin. Je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible, que ces vicissitudes éternelles de vice et de vertu ! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles amers qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le crime ; toujours occupé ou à pleurer vos foiblesses ou à surmonter des remords ; jamais heureux, soit dans le vice où vous ne trouvez point de paix, soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre ame, mon cher Auditeur ; établissez enfin une paix solide dans votre conscience ; profitez de ces traits de miséricorde que Dieu lance encore sur votre cœur : peut-être touchez vous à cette dernière rechute qui doit enfin terminer par le prix de l'endurcissement, toutes les ingratitudes de votre vie, et que, comme un arbre mort, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez. Fixez donc dans le bien toutes les agitations de votre ame ; afin que, fondé et enraciné dans la charité, vous ne soyez plus un homme temporel, et que vous puissiez un jour aller recueillir dans le ciel la couronne d'immortalité destinée à ceux qui persévèrent jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA PRIERE.

Miserere mei, Domine, Fili David.

Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi. MATTH. 15; 22.

TEL est le gémissement d'une ame touchée de ses misères, et qui s'adresse au souverain médecin, dans la miséricorde duquel tout seul elle espère en trouver le remède. C'étoit autrefois la prière d'une femme Cananéenne; qui vouloit obtenir du fils de David la guérison de sa fille. Persuadée de sa puissance, et attendant tout de sa bonté pour les malheureux, elle ne connoît pas de moyen plus sûr de se le rendre propice, que le cri de sa douleur, et le simple récit de son infortune. Et c'est le modèle de prière que l'Eglise nous propose aujourd'hui, pour nous animer et nous apprendre à prier; c'est-à-dire, nous rendre plus aimable et plus familier, ce devoir le plus essentiel à la piété chrétienne.

Car, M. F., prier, c'est la condition de l'homme; c'est le premier devoir de l'homme; c'est l'unique ressource de l'homme; c'est toute la consolation de l'homme; c'est tout l'homme, pour parler le langage de l'Esprit-Saint.

Oui, M. F., si le monde entier, au milieu duquel nous vivons, n'est qu'une tentation continuelle; si toutes les situations où nous nous trouvons, et tous les objets qui nous environnent, paroissent d'accord avec notre corruption, ou pour nous affoiblir ou pour nous séduire; si les richesses nous corrompent, l'indigence nous aigrit, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous répandent trop au dehors, la solitude nous laisse trop à nous-mêmes, les plaisirs nous séduisent, les œuvres saintes nous enorgueillissent, la santé réveille les passions, la maladie nourrit ou la tiédeur ou les murmures; en un mot, si depuis la chute de la nature, tout ce qui est en nous ou autour de nous,

est pour nous un nouveau péril : dans une situation si déplorable, ô mon Dieu ! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, si du fond de sa misère il ne faisoit monter sans cesse des gémissemens vers le trône de votre miséricorde, afin que vous daigniez vous-même venir à son secours, mettre un frein à ses passions indomptées, éclairer ses erreurs, soutenir sa foiblesse, adoucir ses tentations, abréger les heures du combat, et le relever de ses chutes?

Le Chrétien est donc un homme de prière : son origine, sa situation, sa nature, ses besoins, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier. L'Eglise elle-même, où la grace de la régénération l'a incorporé, ici-bas étrangère, y est toujours gémissante et plaintive : elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers leur patrie; et le Chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des Saints, et est pire qu'un infidèle.

D'où vient donc, M. F., qu'un devoir si essentiel et si consolant même pour l'homme, est aujourd'hui si négligé ? D'où vient qu'on le regarde, ou comme un devoir triste et ennuyeux, ou comme le partage seulement des ames retirées; de sorte que nos instructions sur la prière n'intéressent presque pas ceux qui nous écoutent, persuadés qu'elles conviennent plus aux cloîtres qu'à la Cour ?

D'où vient cet abus, M. F., et cet oubli si universel de la prière dans le monde ? De deux prétextes que je veux aujourd'hui combattre : premièrement, on ne prie pas, parce qu'on ne sait pas prier, dit-on, et qu'on y perd son temps; secondement, on ne prie pas, parce qu'on se plaint qu'on ne trouve dans la prière que des égaremens d'esprit, qui la rendent insipide et insoutenable. Premier prétexte tiré de l'ignorance où l'on est sur la manière dont il faut prier. Second prétexte pris dans les dégoûts et les difficultés de la prière. Il faut donc premièrement vous apprendre à prier, puisque vous ne le savez pas. Il faut, en second lieu, vous faciliter l'usage de la prière, puisque vous y trouvez tant de peine et de difficulté. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Les préceptes que je vous prescris, disoit autrefois le Seigneur à son peuple, ne sont pas au-dessus de vos forces, ni inaccessibles à la portée de votre esprit : ce ne sont pas des secrets cachés dans le Ciel, de sorte que vous puissiez dire : Mais, qui de nous pourra s'élever jusques-là pour les découvrir et pour les comprendre? ni des connoissances qu'on ne trouve qu'au-delà des mers, de peur que vous ne me disiez : Comment pourrons-nous les traverser pour nous en instruire? Ce sont des devoirs qui sont à votre portée, et tout proche de vous; qui peuvent s'accomplir dans votre bouche et dans votre cœur : de sorte que vous n'avez plus d'excuse à m'opposer, si vous vous dispensez de leur observance : *Sed juxtà te est sermo, in ore tuo, et in corde tuo, ut facias illum* (*Deut.* 30; 14).

Or, ce que le Seigneur dit en général de tous les préceptes de sa loi sainte, qu'il n'en faut pas chercher la connoissance hors de nous, et qu'ils s'accomplissent tous dans notre cœur, et dans notre bouche; nous pouvons le dire plus particulièrement du précepte de la prière, qui est comme le premier et le plus nécessaire de tous.

Cependant, ce qu'on oppose le plus ordinairement dans le monde à ce devoir, c'est qu'on ne sait que dire à Dieu quand on vient se présenter à la prière, et que l'oraison est un secret où jusqu'ici on n'a pu rien comprendre. Je dis donc que ce prétexte prend sa source dans trois dispositions injustes: la première, c'est qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière; la seconde, c'est qu'on ne sent pas assez ses misères et ses besoins; la troisième, c'est qu'on n'aime point son Dieu.

Je dis, premièrement, qu'on se trompe dans l'idée qu'on se forme de la prière. En effet, M. F., la prière n'est pas un effort de l'esprit, un arrangement d'idées, une pénétration profonde des mystères et des conseils de Dieu: c'est un simple mouvement du cœur; c'est un gémissement de l'ame vivement touchée à la vue de ses misères, c'est un sentiment vif et secret de nos besoins et de notre foiblesse, et une humble confiance, qui l'expose à son Seigneur, pour en obtenir la délivrance et le remède. La prière ne suppose pas dans l'ame qui prie, de grandes lumières, des connoissances rares, un esprit plus élevé et plus cultivé que celui des autres hommes: elle suppose seulement plus de foi, plus de componction, plus de désir d'être délivré de ses tentations et de ses misères. La prière n'est pas un secret ou une science qu'on apprenne des hommes; un art et une méthode inconnue, sur laquelle il soit besoin de consulter des maîtres habiles pour en savoir les règles et les préceptes. Les moyens, les maximes qu'on a voulu nous donner là-dessus en nos jours, sont ou des voies singulières qu'il ne faut jamais proposer pour modèle, ou les spéculations vaines d'un esprit oiseux, ou un fanatisme qui mène à tout, et qui, loin d'édifier l'Église, a mérité ses censures, a fourni aux impies des dérisions contre elle, et au monde de nouveaux prétextes de mépris et de dégoût de la prière. La prière est un devoir sur lequel nous naissons tous instruits: les règles de cette science divine ne sont écrites que dans nos cœurs; et l'Esprit de Dieu est le seul maître qui l'enseigne.

Une ame simple et innocente, qui est pénétrée de la grandeur de Dieu, frappée de la terreur de ses jugemens, touchée de ses miséricordes infinies; qui ne sait presque que s'anéantir en sa présence, confesser dans la simplicité de son cœur, ses bontés et ses merveilles, adorer les ordres de sa providence sur elle, accepter devant lui les croix et les peines que la sagesse de ses conseils lui impose; qui ne connoît pas de prière plus sublime, que de sentir devant Dieu toute la corruption de son cœur; gémir sur sa dureté et sur son opposition à tout bien; lui demander avec une foi vive, qu'il l'a convertisse, qu'il détruise en elle cet homme de péché, qui, malgré ses plus

fermes résolutions, lui fait faire tous les jours tant de faux pas dans les voies de Dieu : une ame de ce caractère est mille fois plus instruite sur la science de la prière, que les maîtres et les docteurs eux-mêmes, et peut dire avec le Prophète : *Super omnes docentes me intellexi* (*Ps*. 118; 99). Elle parle à son Dieu comme un ami à son ami; elle s'afflige de lui avoir déplu; elle se reproche de n'avoir pas encore la force de renoncer à tout pour lui plaire : elle ne s'élève pas dans la sublimité de ses pensées; elle laisse parler son cœur, elle s'abandonne à toute sa tendresse devant l'objet qu'elle aime uniquement. Dans le temps même que son esprit s'égare, son cœur veille et parle pour elle; ses dégoûts mêmes deviennent une prière, par les sentimens qui se forment alors dans son cœur : elle s'attendrit; elle soupire; elle se déplaît; elle est à charge à elle-même; elle sent la pesanteur de ces liens; elle se ranime comme pour s'en dégager et les rompre; elle renouvelle mille fois ses protestations de fidélité; elle rougit et se confond, de promettre toujours, et de se retrouver toujours infidèle : voilà tout le secret et toute la science de sa prière. Et qu'y a-t-il là qui ne soit à la portée de toute ame fidèle?

Qui avoit instruit à prier notre pauvre femme Cananéenne? une étrangère, une fille de Tyr et de Sidon, qui ignoroit les merveilles de la loi, et les oracles des Prophètes; qui n'avoit pas encore entendu de la bouche du Sauveur, les paroles de la vie éternelle; qui étoit encore assise dans les ténèbres de l'ignorance et de la mort : elle prie cependant; elle ne s'adresse pas aux Apôtres, pour apprendre d'eux les règles de la prière : son amour, sa confiance, le désir d'être exaucée, lui apprennent à prier; son cœur touché fait tout le mérite et toute la sublimité de sa prière.

Et certes, si, pour prier, il falloit s'élever à ces états sublimes d'oraison, où Dieu élève quelques ames saintes; s'il falloit être ravi comme Paul jusques dans le ciel, pour y entendre ces secrets ineffables que Dieu ne découvre point à l'homme, et qu'il n'est pas permis à l'homme lui-même de révéler; ou comme Moïse, sur la montagne sainte, être placé sur une nuée de gloire, et voir Dieu face à face : c'est-à-dire, s'il falloit être arrivé à ce degré d'union intime avec le Seigneur, où l'ame, comme si elle étoit déjà dépouillée de son corps, s'élève jusque dans le sein de Dieu même; contemple à loisir ses perfections infinies; oublie, pour ainsi dire, ses membres qui sont sur la terre; n'est plus troublée, ni même divertie, par les fantômes des sens; est fixée et comme absorbée dans la contemplation des merveilles et des grandeurs de Dieu; et participant déjà à son éternité, ne compteroit un siècle entier passé dans cet état heureux, que comme un instant court et rapide; si, dis-je, pour prier, il falloit être favorisé de ces dons rares et excellens de l'Esprit-Saint, vous pourriez nous dire, comme ces nouveaux Fidèles dont parle S. Paul, que vous ne les avez pas reçus, et que vous ignorez même quel est l'esprit qui les communique.

Mais, la prière n'est pas un don particulier réservé à certaines

ames privilégiées; c'est un devoir commun imposé à tout Fidèle: ce n'est pas seulement une vertu de perfection, et réservée à certaines ames plus pures et plus saintes; c'est une vertu indispensable, comme la charité; nécessaire aux parfaits comme aux imparfaits; à la portée des savans, comme des ignorans; ordonnée aux simples, comme aux plus éclairés: c'est la vertu de tous les hommes; c'est la science de tout Fidèle: c'est la perfection de toute créature. Tout ce qui a un cœur et qui peut aimer l'Auteur de son être; tout ce qui a une raison capable de connoître le néant de la créature et la grandeur de Dieu, doit savoir l'adorer, lui rendre graces, recourir à lui; l'apaiser, lorsqu'il est irrité; l'appeler lorsqu'il est éloigné; le remercier, lorsqu'il favorise; s'humilier, lorsqu'il frappe; lui exposer des besoins ou lui demander des graces.

Aussi, lorsque les disciples demandent à J. C. qu'il leur apprenne à prier: *Doce nos orare* (*Luc.* 11; 1), il ne leur découvre pas la hauteur, la sublimité, la profondeur des mystères de Dieu: il leur apprend seulement que pour prier, il faut regarder Dieu comme un Père tendre, bienfaisant, attentif; s'adresser à lui avec une familiarité respectueuse, avec une confiance mêlée de crainte et d'amour; lui parler le langage de notre foiblesse et de nos misères; ne prendre des expressions que dans notre cœur; ne vouloir pas nous élever jusqu'à lui, mais le rapprocher plutôt de nous; lui exposer nos besoins; implorer son secours; souhaiter que tous les hommes l'adorent et le bénissent; qu'il vienne établir son règne dans tous les cœurs, que le ciel et la terre soient soumis à ses volontés saintes; que les pécheurs rentrent dans les voies de la justice; que les infidèles arrivent à la connoissance de la vérité; qu'il nous remette nos offenses; qu'il nous préserve de nos tentations; qu'il tende la main à notre foiblesse; qu'il nous délivre de nos misères. Tout est simple, mais tout est grand dans cette divine prière: elle rappelle l'homme à lui-même; et pour en suivre le modèle, il ne faut que sentir ses besoins, et en souhaiter la délivrance.

Et voilà pourquoi j'ai dit, que la seconde disposition injuste, d'où partoit le prétexte fondé sur ce qu'on ne sait pas prier, est qu'on ne sent pas assez les besoins infinis de son ame. Car, je vous prie, M. F., faut-il apprendre à un malade, à demander sa guérison; à un homme pressé de la faim, à solliciter la nourriture; à un infortuné battu de la tempête et sur le point d'un triste naufrage, à implorer du secours? Hélas! la nécessité toute seule ne fournit-elle pas alors des expressions? ne trouve-t-on pas dans le sentiment tout seul des maux qu'on endure, cette éloquence vive, ces mouvemens persuasifs, ces remontrances pressantes qui en sollicitent le remède? un cœur qui souffre a-t-il besoin de maître pour savoir comment il faut se plaindre? Tout parle en lui; tout exprime sa douleur; tout annonce sa peine; tout sollicite son soulagement; son silence même est éloquent.

Vous-même, qui vous plaignez que vous ne savez comment vous

y prendre pour prier, dans vos afflictions temporelles, dès qu'une infirmité fâcheuse menace votre vie, qu'un événement inattendu met vos biens et votre fortune en péril, qu'une mort prochaine est sur le point de vous enlever une personne, ou chère ou nécessaire : alors vous levez les mains au ciel ; vous y faites monter des gémissemens et des prières ; vous vous adressez au Dieu qui frappe et qui guérit ; vous savez prier alors ; vous n'allez pas chercher hors de votre cœur des leçons et des règles, pour apprendre à lui exposer votre peine ; ni consulter des maîtres habiles, pour savoir ce qu'il faut lui dire : vous n'avez besoin que de votre douleur ; vos maux tout seuls ont su vous instruire.

Ah ! M. F., si nous sentions les misères de notre ame, comme nous sentons celles de notre corps ; si notre salut éternel nous intéressoit autant qu'une fortune de boue, ou une santé fragile et périssable, nous serions habiles dans l'art divin de la prière ; nous ne nous plaindrions pas que nous n'avons rien à dire en la présence d'un Dieu à qui nous avons tant à demander ; il ne faudroit pas donner la gêne à notre esprit, pour trouver de quoi nous entretenir avec lui ; nos maux parleroient tout seuls ; notre cœur s'échapperoit malgré nous-mêmes en de saintes effusions, comme celui de la mère de Samuel devant l'Arche du Seigneur ; nous ne serions plus maîtres de notre douleur et de nos larmes ; et la plus sûre marque que nous n'avons point de foi, et que nous ne nous connoissons pas nous-mêmes, c'est que nous ne savons que dire au Seigneur dans l'intervalle d'une courte prière.

Et certes, M. F., se peut-il faire, que dans la misérable condition de cette vie humaine ; environnés, comme nous sommes, de tant de périls ; pétris nous-mêmes de tant de foiblesses, sur le point à tous momens d'être séduits par les objets de la vanité, corrompus par les illusions des sens, entraînés par la force des exemples ; en proie à la tyrannie de nos penchans, à l'empire de notre chair, à l'inconstance de notre cœur, aux inégalités de notre raison, aux caprices de notre imagination, aux variations éternelles de notre humeur ; abattus par les disgraces, enflés par la prospérité ; amollis par l'abondance, aigris par la nécessité, emportés par les coutumes, ébranlés par les événemens, flattés par les louanges, révoltés par les mépris ; toujours en balance entre nos passions et nos devoirs ; entre nous-mêmes et la loi de Dieu : se peut-il faire que, dans une situation si déplorable, nous soyons en peine que demander au Seigneur, que lui dire, lorsque nous venons à paroître en sa présence ? O mon Dieu ! pourquoi l'homme n'est-il donc moins misérable ? ou que ne connoît-il mieux ses misères ?

Ah ! si vous nous disiez, mon cher Auditeur, que dans la prière vous ne savez par où commencer : si vous nous disiez que vos besoins sont infinis, vos misères et vos passions si multipliées, que vous n'auriez jamais fait, si vous vouliez les exposer toutes au Seigneur : si vous nous disiez, que plus vous approfondissez votre cœur, plus

vos plaies se développent ; plus vous découvrez en vous de corruption et de désordre ; et que désespérant de pouvoir raconter au Seigneur le détail infini de vos foiblesses, vous lui présentez votre cœur tout entier ; vous laissez parler vos maux pour vous-même ; vous faites de votre confusion, de votre humiliation et de votre silence, tout l'art de votre prière ; et que pour avoir trop à lui dire, vous ne lui dites rien ; si vous parliez ce langage, vous parleriez le langage de la foi, le langage d'un roi pénitent, qui n'osant plus à la vue de ses chutes, parler à son Dieu dans la prière, disoit : Seigneur, je me suis tû en votre présence ; mon humiliation et ma confusion ont parlé pour moi : *Obmutui, et humiliatus sum* (*Ps.* 38 ; 3). Et alors, dans ce silence de honte et de componction, la douleur de mes crimes s'est renouvelée : *Et dolor meus renovatus est.* Mon cœur pénétré de mes ingratitudes et de vos miséricordes, s'est senti enflammé d'un nouvel amour pour vous : *Concaluit cor meum intra me, et in meditatione meâ exardescet ignis* (*Ibid.* 4). Et tout ce que j'ai pu vous dire, ô mon Dieu, dans la profonde humiliation où me tenoit devant vous la vue de mes misères, c'est que tout homme n'est qu'un abîme de foiblesse, de corruption, de vanité et de mensonge : *Locutus sum in linguâ meâ : Verumtamen universa vanitas, omnis homo vivens* (*Ibid.* 5 *et* 6). Voilà le silence de componction que forme devant Dieu la véritable prière.

Mais de vous venir plaindre que vous n'avez plus rien à dire quand vous voulez prier ? et quoi ! mon cher Auditeur, vos crimes passés du moins, lorsque vous venez vous présenter devant Dieu, ne vous offrent-ils rien à craindre de ses jugemens, ou à demander à sa miséricorde ? Quoi ! toute votre vie a été peut-être un abîme de désordre ; vous avez abusé de tout, de la grace, de vos talens, de votre raison, de vos biens, de vos dignités, de toutes les créatures ; vous avez passé la plus belle partie de vos jours dans l'oubli de Dieu, dans l'égarement du monde et des passions ; vous avez avili votre cœur par des attachemens injustes, souillé votre corps, révolté vos sens, déréglé votre imagination, affoibli vos lumières, éteint même ce que des inclinations naturelles avoient mis d'heureux en votre ame ; et ce souvenir ne vous fournit rien devant Dieu ? et il ne vous inspire pas comment il faut recourir à lui pour obtenir le pardon de tant de crimes ? et vous n'avez rien à dire à un Dieu que vous avez si long-temps outragé ? O homme ! il faut donc, ou que votre salut soit sans ressource, ou que vous ayez d'autres ressources pour l'obtenir, que celles de la clémence et de la miséricorde divine.

Mais je vais plus loin, mon cher Auditeur. Si vous menez une vie chrétienne ; si, revenu du monde et des plaisirs, vous êtes enfin entré dans les voies du salut ; vous êtes encore plus injuste de vous plaindre que vous ne trouvez rien à dire au Seigneur dans vos prières. Quoi ! la grace singulière qu'il vous a faite d'ouvrir vos yeux, de vous désabuser du monde, de vous retirer du fond de l'abîme ; ce bienfait si rare et refusé à tant de pécheurs, ne forme-t-il aucun

sentiment de reconnoissance dans votre cœur quand vous êtes à ses pieds? ce souvenir peut-il vous laisser froid et insensible? la présence de votre Bienfaiteur ne réveille-t-elle en vous rien de tendre, vous qui vous piquez de n'avoir jamais oublié un bienfait, et qui faites tant valoir la tendresse et l'excès de votre gratitude envers les créatures?

D'ailleurs, si vous sentez ces penchans infinis, qui, malgré votre changement de vie, s'opposent encore en vous à la loi de Dieu; cette peine que vous avez encore à faire le bien; cette pente malheureuse que vous trouvez encore en vous pour faire le mal; ces désirs d'une vertu plus parfaite, qui n'ont jamais de suite; ces résolutions qui vous retrouvent toujours infidèle; ces occasions où vous vous retrouvez toujours le même; ces devoirs auxquels votre cœur offre toujours la même répugnance; en un mot, si vous sentez ce fonds inépuisable de foiblesse et de corruption, qui vous reste encore après votre conversion, et qui alarme si fort votre vertu, non-seulement vous aurez de quoi parler au Seigneur dans la prière, mais toute votre vie sera une prière continuelle. Tous les périls qui menaceront votre foiblesse, tous les événemens qui ébranleront votre foi, tous les objets qui réveilleront les plaies anciennes de votre cœur, tous les mouvemens secrets qui vous avertiront que l'homme de péché vit toujours en vous, vous feront soupirer en secret vers celui de qui vous en attendez la délivrance. Vous prierez en tout lieu, comme dit l'Apôtre: tout vous rappellera à Dieu; parce que tout vous fournira des retours chrétiens sur vous-même.

D'ailleurs, mon cher Auditeur, quand vos propres misères ne pourroient pas remplir le vide de vos prières, occupez-vous-y des maux de l'Eglise; des dissentions des pasteurs; de l'esprit de schisme et de révolte qui semble se former dans le Sanctuaire; du relâchement des Fidèles; de la dépravation des mœurs; du triste progrès de l'incrédulité; de l'extinction de la foi parmi les hommes. Gémissez sur les scandales dont vous êtes tous les jours témoin; plaignez-vous au Seigneur, comme le Prophète, que tous l'ont abandonné; que chacun cherche ses propres intérêts; que le sel même de la terre s'est affadi; et que la piété est devenue un gain. Demandez au Seigneur, pour la consommation de ses Elus et pour l'accomplissement de ses desseins sur son Eglise, des princes religieux, des pasteurs fidèles, des docteurs humbles et éclairés, des guides instruits et désintéressés, des solitaires fervens, des vierges pures et édifiantes; la paix des Eglises; l'extirpation des erreurs; le retour de tant de peuples que l'esprit de l'hérésie a séduits, et qui ont substitué des doctrines nouvelles à la religion de leurs pères.

Que dirai-je encore? Demandez-lui la conversion de vos proches, de vos amis, de vos ennemis, de vos protecteurs, de vos maîtres; la conversion de ces ames à qui vous avez été vous-même un sujet de chute et de scandale; de celles que vous avez vous-même autrefois éloignées de la piété, par vos dérisions et par vos censures; de

celles qui ne doivent peut-être qu'à l'impiété de vos discours passés, leur irréligion et leur libertinage; de celles dont vos exemples ou vos sollicitations ont autrefois, ou perverti la vertu, ou séduit la foiblesse. Est-ce que ces grands objets, si tristes, si intéressans, ne sauroient fournir un moment d'attention à votre esprit, ou quelque sensibilité à votre cœur? Tout ce qui vous environne, vous apprend à prier; tous les objets, tous les événemens que vous voyez autour de vous, vous ménagent des occasions nouvelles de vous élever à Dieu : le monde, la retraite; la cour, la ville; les Justes, les pécheurs, les événenens publics et domestiques; le malheur des uns, ou la prospérité des autres; tout ce qui s'offre à vos yeux, vous fournit des sujets de gémissement, de prière, d'actions de graces. Tout instruit votre foi; tout excite votre zèle; tout contriste votre piété; tout rappelle votre reconnoissance : et au milieu de tant de sujets de prier, vous ne savez comment fournir à un instant de prière? et entouré de tant d'occasions de vous élever à Dieu, vous n'avez plus rien à dire, quand vous venez paroître en sa présence! Ah! M. F., que Dieu est loin du cœur qui a tant de peine à s'entretenir avec lui, et qu'on aime peu un maître et un ami, à qui on ne trouve jamais rien à dire!

Et voilà la dernière et la principale raison, qui fait que nous sommes inhabiles à la prière. On ne sait point prier et parler à son Dieu, parce qu'on ne l'aime pas. Quand on aime, le cœur sait bientôt comment il faut s'y prendre pour entretenir et pour toucher ce qu'il aime; il ne va pas chercher bien loin ce qu'il doit dire : hélas! il ne sauroit même dire tout ce qu'il sent. Rétablissons l'ordre dans notre cœur, M. F., substituons Dieu à la place du monde : alors notre cœur ne se trouvera plus étranger devant le Seigneur. C'est le dérèglement de nos affections tout seul, qui fait notre incapacité de prier : on ne sait pas demander des biens éternels que l'on n'aime pas; on ne sait pas méditer les vérités que l'on ne goûte pas; on n'a rien à dire à un Dieu que l'on ne connoît presque pas; on ignore comment solliciter des graces que l'on ne souhaite pas; on ne sait pas faire instance pour obtenir la délivrance des passions que l'on ne hait pas : en un mot, la prière est le langage de l'amour; et nous ne savons pas prier, parce que nous ne savons pas aimer.

Mais dépend-il de nous, me direz-vous, d'avoir le goût de la prière? et comment prier avec des dégoûts et des égaremens d'esprit, dont on n'est pas le maître, et qui la rendent insoutenable? Second prétexte tiré des dégoûts et des difficultés de la prière.

SECONDE PARTIE.

Un des plus grands désordres du péché, est sans doute cet éloignement et ce dégoût naturel que nous avons de la prière. L'homme innocent auroit fait toutes ses délices de s'entretenir avec son Dieu : toutes les créatures auroient été comme un livre ouvert, où il auroit

sans cesse médité ses œuvres et ses merveilles : les impressions des sens soumises à sa raison, n'auroient jamais pu le distraire malgré lui, de la douceur et de la familiarité de sa divine présence : toute sa vie eût été une contemplation continuelle de la vérité : et il n'eût été heureux dans son innocence, que parce que le Seigneur se seroit sans cesse communiqué à lui et qu'il ne l'eût jamais perdu de vue.

Il faut donc que l'homme soit bien corrompu, et que le péché ait fait en nous d'étranges changemens, pour nous faire une peine de ce qui devroit être notre félicité. Il n'est que trop vrai cependant, que nous portons presque tous dans le fond de notre nature, ce dégoût et cet éloignement de la prière ; et que c'est le prétexte le plus universel qu'on oppose à l'accomplissement de ce devoir, si essentiel à la piété chrétienne. Les personnes mêmes, à qui la pratique de la vertu devroit avoir rendu l'usage de la prière plus doux et plus familier, se plaignent tous les jours des dégoûts et des égaremens éternels qu'elles éprouvent dans ce saint exercice ; de sorte que le regardant, ou comme un devoir onéreux, ou comme une gêne inutile, elles en abrégent les momens, et croient être quittes d'un joug et d'un assujettissement, quand elles voient finir ce temps d'ennui et de contrainte.

Or, je dis que rien n'est plus injuste que de s'éloigner de la prière, à cause des dégoûts et des égaremens d'esprit, qui nous la rendent pénible et désagréable ; parce que ces dégoûts et ces égaremens prennent leur source, premièrement, ou dans notre tiédeur et nos infidélités ; secondement, ou dans le peu d'usage que nous avons de la prière ; troisièmement enfin, ou dans la sagesse de Dieu même qui nous éprouve, et qui veut purifier notre cœur, en nous refusant pour quelque temps les consolations sensibles de la prière.

Oui, M. F., la première source et la plus commune des dégoûts et des aridités de nos prières, c'est la tiédeur et l'infidélité de notre vie. C'est en effet une injustice, de prétendre que nous puissions porter à la prière un esprit serein et tranquille ; une imagination calme et libre de tous les vains fantômes qui l'agitent ; un cœur touché et disposé à goûter la présence de son Dieu ; tandis que toute notre vie, quoique d'ailleurs vertueuse aux yeux des hommes, sera une dissipation éternelle ; que nous vivrons au milieu des objets les plus propres à remuer l'imagination, à faire en nous de ces impressions vives qui ne s'effacent plus : en un mot, que nous conserverons dans notre cœur mille attachemens injustes, qui ne nous paroissent pas absolument criminels, mais qui nous troublent, nous partagent, nous occupent, et qui affoiblissent en nous, ou même qui nous ôtent tout-à-fait le goût de Dieu et des choses éternelles.

Hélas ! M. F., si les ames les plus retirées et les plus saintes ; si des solitaires pénitens ; si un Antoine au fond des déserts ; si un Jérôme, exténué par des macérations continuelles et par des études laborieuses ; si un Benoît, purifié par une longue retraite et par une

vie toute céleste, trouvoient encore dans le seul souvenir de leurs mœurs passées, des images fâcheuses, qui venoient jusque dans le fond de leurs solitudes, troubler la douceur et la tranquillité de leurs prières; prétendons-nous que, dans une vie régulière, je le veux, mais toute pleine d'agitations, d'occasions qui nous entraînent, d'objets qui nous dissipent, de tentations qui nous troublent, de discours qui nous ébranlent, de plaisirs qui nous amollissent, de craintes ou d'espérances qui nous agitent, nous nous trouverons tout d'un coup dans la prière de nouveaux hommes, purifiés de toutes ces images qui viennent de souiller notre esprit, libres de tous ces attachemens qui viennent de partager et corrompre peut-être notre cœur, calmés de toutes ces agitations qui viennent de faire sur notre ame des impressions si violentes et si dangereuses; et qu'oubliant pour un moment le monde entier et tous ces vains objets que nous venons de laisser, et que nous portons encore tous dans notre souvenir et dans notre cœur, nous nous trouverons tout d'un coup élevés devant Dieu à la méditation des choses célestes, pénétrés de l'amour des biens éternels, pleins de componction pour mille infidélités que nous aimons encore, et d'une tranquillité d'esprit et de cœur, que la retraite la plus profonde et le détachement le plus rigoureux ne donnent pas quelquefois eux-mêmes. Ah! M. F., que nous sommes injustes, et que les plaintes que nous faisons sans cesse contre les devoirs de la piété, se tourneront un jour en de terribles reproches contre nous-mêmes.

Et pour approfondir encore cette vérité, et entrer dans un détail qui vous la rende plus sensible, vous vous plaignez, premièrement, que votre esprit, incapable d'un instant d'attention dans la prière, s'y égare sans cesse et vous échappe malgré vous-mêmes. Mais comment voulez-vous l'y trouver attentif et recueilli, si tout ce que vous faites le distrait et le dissipe; si, dans le détail de la conduite, vous ne vous rappelez jamais à vous-même; si vous ne vous accoutumez point à ce recueillement intérieur, à cette vie de foi, qui, au milieu même des dissipations du monde, trouve des sources de réflexions saintes? Pour trouver un esprit recueilli dans la prière, il faut l'y porter; il faut que le commerce même des pécheurs, lorsqu'on est obligé de vivre au milieu d'eux, que la vue de leurs passions, de leurs inquiétudes, de leurs craintes, de leurs espérances, de leurs joies, de leurs chagrins, de leur misère, fournissent à notre foi des réflexions et des retours vers Dieu, qui nous préparent au recueillement et à la tranquillité de la prière. Alors, au sortir même du monde et des conversations mondaines, où le devoir tout seul vous aura engagés, vous n'aurez pas de peine à vous aller recueillir devant Dieu, et d'oublier à ses pieds les vaines agitations dont vous venez d'être témoin. Au contraire, les vues de la foi que vous y aurez conservées, l'aveuglement des mondains que vous y aurez déploré en secret, vous fera trouver de nouvelles douceurs aux pieds de J.-C.: vous vous y délasserez avec consolation de l'ennui des dis-

sipations et des inutilités mondaines; vous y gémirez avec un nouveau goût sur la folie des hommes qui courent avec tant de fureur après la fumée, après un bonheur qui les fuit et qu'ils ne trouvent jamais, parce que le monde, où ils le cherchent, ne sauroit le donner; vous y remercierez plus vivement le Seigneur de vous avoir éclairés et discernés avec tant de bonté, malgré vos crimes, de cette multitude qui doit périr; vous y verrez, comme dans un nouveau jour, le bonheur des ames qui le servent, et qui, détrompées de la vanité, ne vivent plus que pour la vérité.

Vous vous plaignez, secondement, que votre cœur, insensible dans la prière, n'y sent rien de vif pour son Dieu, et ne trouve en lui qu'un dégoût affreux qui la lui rend insupportable. Mais comment voulez-vous que votre cœur, tout occupé des choses de la terre, plein d'attachemens injustes, de goût pour le monde, d'amour de vous-mêmes, de projets d'élévation, des désirs peut-être de plaire; comment voulez-vous qu'un cœur prévenu de tant d'affections terrestres, trouve encore en lui quelque sensibilité pour les choses du ciel? Tout y est rempli, occupé par les créatures: où voulez-vous que Dieu trouve sa place? On ne sauroit goûter en même temps Dieu et le monde. Aussi, dès que les Israélites, après avoir passé le Jourdain, eurent goûté des fruits de la terre, la manne, dit l'Ecriture, cessa de tomber; comme s'ils n'avoient pu participer en même temps à cette nourriture du ciel et à celle de la terre: *Defecitque manna postquam comederunt de frugibus terræ* (*Jos.* 5; 12).

L'amour du monde, dit S. Augustin, comme une fièvre dangereuse, répand sur le cœur une amertume universelle, qui nous rend insipides et dégoûtans les biens invisibles et éternels. Ainsi, vous ne portez jamais à la prière qu'un dégoût insurmontable: ah! c'est une marque que votre cœur est malade; qu'une fièvre secrète, et inconnue peut-être à vous-mêmes, le fait languir, le mine et le dégoûte; qu'un amour étranger l'occupe. Remontez à la source de vos dégoûts pour Dieu, et pour tout ce qui a rapport à lui; et voyez si vous ne la trouverez pas dans les attachemens injustes de votre cœur; voyez si vous ne tenez pas encore trop à vous-mêmes, aux soins de la parure, à l'amour de votre personne, à des amitiés frivoles, à des animosités dangereuses, à des envies secrètes, à des désirs d'élévation, à tout ce qui vous environne: voilà la source du mal; appliquez-y le remède; prenez chaque jour quelque chose sur vous-mêmes; travaillez sérieusement à purifier votre cœur: vous goûterez alors les douceurs et les consolations de la prière; alors le monde n'occupant plus vos affections, vous trouverez Dieu plus aimable: on aime bientôt vivement ce qu'on aime uniquement.

Et certes, rendez gloire ici à la vérité: n'est-il pas vrai que les jours où vous avez vécu avec plus d'attention sur vous-mêmes; les jours où vous avez fait au Seigneur quelques sacrifices de vos goûts, de votre paresse, de votre humeur, de vos aversions, n'est-il pas vrai que ces jours-là vous avez prié avec plus de paix, plus de con-

solation, plus de joie? On retrouve avec bien plus de plaisir les yeux d'un maître à qui l'on vient de donner des marques éclatantes de fidélité; au lieu qu'on souffre devant lui, quand on sent qu'il a mille justes reproches à nous faire; on s'y déplaît, on y est contraint et gêné; on se cache devant lui, comme le premier pécheur; on ne lui parle plus avec cette effusion de cœur, et cette confiance qu'inspire une conscience pure, et qui n'a rien à se reprocher; et l'on compte les momens où l'on est obligé de soutenir la contrainte et l'ennui de sa divine présence.

Aussi, lorsque J. C. nous ordonne de prier, il commence par nous ordonner de veiller: *Vigilate, et orate* (*Matth.* 26; 41). Il veut nous faire entendre par-là que la vigilance est la seule préparation à la prière; que, pour aimer à prier, il faut veiller; et que les goûts et les consolations ne sont accordés, dans la prière, qu'au recueillement et aux sacrifices de la vigilance: *Vigilate, et orate.* Je sais que, si vous ne priez pas, vous ne sauriez veiller sur vous, et vivre saintement; mais je sais aussi que si vous ne vivez pas avec cette vigilance qui fait vivre saintement, vous ne sauriez jamais prier avec goût et avec consolation. La prière nous obtient la grace de la vigilance, il est vrai; mais il est encore plus vrai que la vigilance seule peut nous attirer le don et l'usage de la prière: *Vigilate, et orate.*

Et delà, M. F., il est aisé de conclure que, quand la vie du monde, même la plus innocente, c'est-à-dire, quand les plaisirs, les jeux éternels, les dissipations, les amusemens des théâtres, que vous appelez innocens, n'auroient point d'autre inconvénient que de vous rendre inhabiles à la prière; quand cette vie du monde, que vous justifiez tant, n'auroit rien de plus criminel, que de vous dégoûter de la prière, de dessécher votre cœur, de dissiper votre imagination, d'affoiblir votre foi, et de laisser le trouble et l'agitation dans votre esprit; quand nous ne jugerions de la sûreté de cet état, que parce que vous nous dites tous les jours vous-mêmes, que vous ne savez comment vous y prendre pour prier, et que la prière est pour vous d'un dégoût et d'un ennui que vous ne pouvez soutenir; je dis que, pour cela seul, la vie du monde la plus innocente, est une vie de péché et de réprobation; une vie pour laquelle il n'y a point de salut: car le salut n'est promis qu'à la prière; le salut n'est possible que par le secours de la prière; le salut n'est accordé qu'à la persévérance de la prière: donc, toute vie qui met un obstacle essentiel à la prière, ne doit rien prétendre au salut. Or, qu'une vie de dissipation, de jeu, de plaisir, de spectacle, mette un obstacle essentiel à la prière; qu'elle mette dans notre cœur, dans notre imagination, dans nos sens, un dégoût invincible pour la prière, une dissipation incompatible avec l'esprit de prière; vous le savez, vous vous en plaignez tous les jours; vous vous servez même de ce prétexte pour ne pas prier; et delà concluez qu'il n'y a point de salut pour la vie du monde même la plus innocente, puisque partout où la prière est impossible, le salut l'est aussi. Première raison des dé-

goûts et des égaremens de nos prières, la tiédeur et l'infidélité de notre vie.

La seconde, c'est le peu d'usage que nous avons de la prière. Nous prions avec dégoût, parce que nous prions rarement. Car, premièrement, c'est l'usage de la prière tout seul, qui calmera peu à peu votre esprit; qui en bannira insensiblement les images du monde et de la vanité; qui dissipera tous ces nuages qui forment les dégoûts et les égaremens de vos prières. Secondement, il faut demander longtemps avant que d'obtenir; presser, solliciter, importuner: les douceurs et les consolations de la prière sont le fruit et la récompense de la prière même. Troisièmement, il est nécessaire qu'il y ait de la familiarité, afin que le plaisir s'y trouve. Si vous priez rarement, le Seigneur sera toujours pour vous un Dieu étranger et inconnu, pour ainsi dire, devant qui vous serez dans une espèce de gêne et de contrainte; avec qui vous n'aurez jamais ces effusions de cœur, cette douce confiance, cette sainte liberté que la familiarité toute seule donne, et qui fait tout le plaisir de ce divin commerce. Dieu veut être connu pour être aimé. Le monde perd à être approfondi; il n'a de riant que la surface et le premier coup d'œil. Entrez plus avant, ce n'est plus que vide, vanité, chagrin, agitation et misère. Mais le Seigneur, il faut le connoître et le goûter à loisir, dit le Prophète, pour sentir tout ce qu'il a d'aimable: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus* (*Ps.* 33; 9). Plus vous le connoissez, plus vous l'aimez; plus vous vous unissez à lui, plus vous sentez qu'il n'y a de véritable bonheur sur la terre, que celui de le connoître et de l'aimer: *Gustate, et videte quoniam suavis est Dominus.*

C'est donc l'usage de la prière tout seul, qui peut nous rendre la prière aimable. Aussi, nous voyons que la plupart des personnes qui se plaignent des dégoûts et des égaremens de leurs prières, prient rarement; croient avoir satisfait à ce devoir essentiel, quand elles ont donné rapidement au Seigneur quelques momens de dissipation et de contrainte; l'abandonnent au premier instant de dégoût; ne font aucun effort pour y assujettir leur esprit; et loin de regarder l'opposition invincible qu'elles ont à la prière, comme une raison qui la leur rend plus nécessaire, elles la regardent comme une excuse légitime qui les en dispense.

Mais comment, direz-vous, trouver le temps dans le monde, de faire un usage si long et si fréquent de la prière? Vous ne trouvez pas le temps de prier, mon cher Auditeur? Mais pourquoi le temps vous est-il donné, que pour demander à Dieu qu'il oublie vos crimes, qu'il vous regarde avec des yeux de miséricorde, et qu'il vous mette un jour au nombre de ses Saints? Vous n'avez pas le temps de prier? Mais vous n'avez donc pas le temps d'être chrétien? car un homme qui ne prie pas, est un homme qui n'a point de Dieu, point de culte, point d'espérance. Vous n'avez pas le temps de prier? Mais la prière est le commencement de tout bien; et, si vous ne priez pas, vous n'avez pas encore fait une seule œuvre pour la vie éternelle. Ah!

M. F., manquons-nous de temps pour solliciter les graces de la terre, pour importuner le maître, pour obséder ceux qui sont en place, pour donner aux plaisirs ou à la paresse? Que de momens inutiles! que de jours ennuyeux et à charge, par la tristesse toute seule que l'oisiveté traîne après elle! que de temps perdu à de vaines bienséances, à des entretiens oiseux, à des jeux interminables, à des assujettissemens stériles, à courir après des chimères qui s'éloignent toujours plus de nous! Grand Dieu! et l'on manque de temps pour vous demander le Ciel, pour apaiser votre colère, et attirer vos miséricordes éternelles! Qu'on fait peu de cas de son salut, ô mon Dieu! quand on n'a pas le temps de demander à votre miséricorde qu'elle nous sauve! et qu'on est à plaindre de trouver tant de momens pour le monde, et de n'en pas trouver un seul pour l'éternité! Seconde raison des dégoûts et des égaremens de nos prières; le peu d'usage de la prière même.

Il est vrai, M. F., que cette raison n'est pas si générale, qu'on ne voie souvent les ames les plus fidèles à la prière, éprouver constamment ces dégoûts et ces égaremens dont je parle; mais je dis qu'alors ces dégoûts viennent de la sagesse de Dieu qui veut les purifier, et qui ne les conduit par cette voie, que pour accomplir ses desseins éternels de miséricorde sur elles. Derniere raison: qu'ainsi, loin de se rebuter de ce que la prière leur offre de triste et de désagréable, elles doivent y persévérer avec plus de fidélité, que si le Seigneur y répandoit sur elles des consolations sensibles et abondantes.

Premièrement, parce que vous devez regarder ces dégoûts comme la juste peine de vos infidélités passées. N'est-il pas raisonnable que Dieu vous fasse expier les voluptés criminelles de votre vie mondaine, par les dégoûts et les amertumes de la piété! La foiblesse du tempérament ne vous permet peut-être pas de punir par des macérations corporelles, l'égarement de vos premières mœurs; n'est-il pas juste que Dieu y supplée par les peines et les afflictions intérieures de l'esprit? Voudriez-vous qu'il vous fît passer en un instant des plaisirs du monde à ceux de la grace; des viandes de l'Egypte, au lait et au miel de la terre de promesse, sans vous avoir fait éprouver auparavant les aridités et les fatigues du désert; et, en un mot, qu'il ne châtiât, si j'ose parler ainsi, les délices du crime, que par celles de la vertu?

Secondement, vous vous êtes si long-temps refusé à Dieu, malgré les plus vives inspirations de sa grace, qui vous rappeloient à la vérité et à la lumière; vous l'avez si long-temps laissé heurter à la porte de votre cœur, avant que de l'en rendre le maître; vous avez tant disputé, combattu, balancé, différé, avant que de vous donner à lui; n'est-il pas juste qu'il vous laisse solliciter quelque temps, avant de se donner à vous avec toutes les consolations de sa grace? Les délais et les retardemens du Seigneur sont la juste peine des vôtres.

Mais quand ces raisons seroient moins solides, que savez-vous si

Dieu ne veut point vous rendre par-là cet exil et l'éloignement où nous vivons de lui, plus haïssables; et vous faire soupirer plus ardemment après cette patrie éternelle, où la vérité, vue à découvert, nous paroîtra toujours aimable, parce que nous la verrons toujours telle qu'elle est? Que savez-vous s'il ne veut point par-là vous inspirer plus de componction de vos crimes passés, en vous faisant sentir, à tous les momens, l'opposition et le dégoût qu'ils ont laissés dans votre cœur pour la vérité et pour la justice? Que savez-vous enfin si, par ces dégoûts, Dieu ne veut pas achever de purifier tout ce qu'il peut y avoir encore de trop humain dans votre piété? s'il ne veut pas établir votre vertu sur la vérité qui est toujours la même, et non pas sur le goût qui change sans cesse; sur les règles qui sont éternelles, et non pas sur les consolations qui sont passagères; sur la foi qui sacrifie constamment les choses visibles aux invisibles, et non pas sur la sensibilité qui laisse au monde presque le même empire que la grace a sur notre cœur. Une piété toute de goût ne va pas loin, si la vérité ne la soutient et ne l'affermit. Il est dangereux de faire dépendre sa fidélité des dispositions sensibles d'un cœur, qui n'est jamais un instant le même, et sur qui tous les objets font des impressions nouvelles. Les devoirs qui ne plaisent que lorsqu'ils consolent, ne plaisent pas long-temps; et la vertu, qui n'est que dans le goût, ne sauroit se soutenir, parce qu'elle ne tient qu'à nous-mêmes.

Car, après tout, si vous ne cherchez que Dieu tout seul dans vos prières, qu'il vous conduise par des dégoûts ou par des consolations, pourvu que la voie par où il vous mène vous conduise à lui, comme elle est la plus sûre pour vous, elle doit vous paroître préférable à toutes les autres. Si vous ne priez que pour attirer plus de secours du Ciel sur vos besoins et sur vos foiblesses; la foi vous apprenant que la prière, accompagnée même de ces dégoûts et de ces aridités, obtient les mêmes graces, produit les mêmes effets, et qu'elle est aussi agréable à Dieu que celle où se trouvent des consolations plus sensibles; que dis-je? qu'elle peut devenir même plus agréable au Seigneur, par l'acceptation des peines que vous y souffrez; la foi vous l'apprenant, vous devez être aussi fidèle à la prière que si elle vous offroit des attraits sensibles. Autrement, ce ne seroit pas Dieu que vous chercheriez, mais vous-même; ce ne seroient pas les biens éternels, mais des consolations vaines et passagères; ce ne seroient pas les remèdes de la foi, mais les appuis de votre amour-propre.

Ainsi, qui que vous soyez qui m'écoutez ici, imitez la femme Cananéenne, soyez fidèle à la prière; et, dans l'accomplissement de ce devoir, vous trouverez le secours et la facilité de tous les autres. Si vous êtes pécheur, priez: ce n'est que par-là que le Publicain et la pécheresse de l'Evangile obtinrent des sentimens de componction, et la grace d'une parfaite pénitence; et la prière est la seule source et la seule voie de la justice. Si vous êtes juste, priez encore: la per-

sévérance dans la foi et dans la piété n'est promise qu'à la prière ; et ce n'est que par-là que Job, que David, que Tobie ont persévéré jusqu'à la fin. Si vous vivez au milieu des pécheurs, et que le devoir ne vous permette pas de vous dérober au spectacle de leurs dérèglemens et de leurs exemples, priez. Plus les périls sont grands, plus la prière devient nécessaire ; et les trois enfans au milieu des flammes, et Jonas dans le sein d'un monstre, ne trouvèrent leur sûreté que dans la prière. Si les engagemens de votre naissance ou de votre état vous attachent à la cour des rois, priez. Esther dans la cour d'Assuérus, Daniel dans celle de Darius, les Prophètes dans les palais des rois d'Israël, ne durent qu'à la prière, la vie et le salut. Si vous vivez dans la retraite, priez. La solitude elle-même devient un écueil, si l'entretien continuel avec le Seigneur ne nous défend contre nous-mêmes ; et Judith, dans le secret de sa maison, et la veuve Anne dans le temple, et les Antoine au fond des déserts, ne trouvèrent que dans la prière le fruit et la sûreté de leur retraite. Si vous êtes établi dans l'Eglise pour instruire les peuples, priez. Vos prières toutes seules feront toute la force et tout le succès de votre ministère ; et les Apôtres ne convertirent l'Univers, que parce qu'ils ne s'étoient réservé pour leur partage que la prière et la prédication de l'Evangile : *Nos verò orationi, et ministerio verbi instantes erimus* (*Act.* 6 ; 4). Enfin, qui que vous soyez, encore une fois, dans la prospérité ou dans l'indigence, dans la joie ou dans l'affliction, dans le trouble ou dans la paix, dans la ferveur ou dans le découragement, dans le désir ou dans les voies de la justice ; avancé dans la vertu ou encore dans les premières démarches de la pénitence, priez. La prière est la sûreté de tous les états, la consolation de toutes les peines, le devoir de toutes les conditions, l'ame de la piété, le soutien de la foi, le grand fondement de la religion, et toute la religion elle-même. O mon Dieu ! répandez donc sur nous cet esprit de grace et de prière, qui devoit être le caractère le plus marqué de votre Eglise, et le partage d'un peuple nouveau ; et purifiez nos cœurs et nos lèvres, afin que nous puissions vous offrir des louanges pures, des soupirs fervens, et des vœux dignes des biens éternels que vous avez promis si souvent à ceux qui vous les auront demandés comme il faut. *Ainsi-soit-il.*

SECOND SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA PRIÈRE (1).

DIVISION. *Ne demander que ce qu'il faut dans la Prière ; et le demander comme il faut.*

PREMIERE PARTIE.

LA nécessité et les avantages de la prière reviennent si souvent dans les livres saints, et l'homme lui-même porte cette vérité si vivement empreinte dans le fond de son être et dans la foiblesse de ses penchans, qu'il paroît presque inutile d'en venir ici instruire les Fidèles. En effet, M. F., s'il y a au-dessus de nous un Etre-Suprême, auteur de cet Univers que nous habitons, qui le soutient par la force de sa parole, et qui veut être connu et adoré de ses créatures ; le premier devoir de l'homme est de lever les yeux au ciel, de reconnoître le Seigneur à qui il appartient, de lui faire hommage de tout ce qu'il est, de lui rapporter ce qu'il en a reçu, et d'établir avec lui un saint commerce d'amour, d'adoration, de servitude et d'action de graces. Qu'est-ce donc qu'un homme qui, reconnoissant cet Etre-Suprême, ne le prie pas ? C'est un infortuné qui n'a point de Dieu ; qui vit tout seul dans l'Univers ; qui ne tient à aucun être hors de lui ; qui, retombant sur son propre cœur, n'y trouve que lui-même, c'est-à-dire, ses peines, ses dégoûts, ses inquiétudes, ses terreurs avec quoi il puisse s'entretenir : c'est un infortuné qui n'attend rien au-delà du tombeau ; qui borne ici-bas tous ses désirs et toutes ses espérances ; qui se regarde comme une vapeur que le hasard a for-

(1) Voici encore un Sermon sur la Prière : il n'a point d'exorde, parce que nous n'en avons point trouvé dans le manuscrit du P. Massillon ; ainsi, nous nous sommes contentés de mettre la Division au commencement. Le Sermon qui précède fera tort à celui-ci ; on ne laissera pas néanmoins d'y trouver bien des traits dignes de l'éloquence de l'Auteur.

mée, prête à s'évanouir et à se perdre pour toujours dans les espaces immenses du néant; qui ne se croit formé que pour les jours rapides qu'il paroît sur la terre; qui vit dans l'Univers comme un homme que le hasard auroit jeté tout seul dans une île reculée et inaccessible, où il seroit sans maître, sans souverain, sans soins, sans discipline, sans attendre de ressource, sans se promettre une meilleure destinée, sans fatiguer le ciel par des vœux inutiles, sans porter ses vœux et ses souhaits au-delà du vaste abîme qui l'environneroit, et sans chercher d'autre adoucissement à l'infortune de sa condition qu'une molle indolence. Tel est l'homme qui ne s'entretient jamais avec le Seigneur qui l'a fait.

En second lieu, si nous ne pouvons pas de nous-mêmes former un seul désir digne des regards de Dieu; si des penchans violens et continuels précipitent sans cesse notre cœur vers les plaisirs illicites; si toutes nos voies sont semées d'écueils et investies d'ennemis invisibles; si les richesses nous corrompent, la prospérité nous élève, l'affliction nous abat, les affaires nous dissipent, le repos nous amollit, les sciences nous enflent, l'ignorance nous égare, les commerces nous séduisent, la solitude nous nuit, la santé réveille les passions, la maladie nourrit, ou la tiédeur, ou les murmures; en un mot, si depuis notre chute, tout ce qui nous environne est pour nous, ou piége ou erreur, ou tentation: dans une situation si périlleuse, eh! quel espoir de salut pourroit-il encore rester à l'homme, s'il n'appeloit son Dieu à son secours; si, du fond de notre misère, nous ne faisions sans cesse monter des gémissemens vers le ciel, afin que le Seigneur vienne lui-même mettre un frein à nos passions indomptées, fixer nos inconstances, éclairer nos erreurs, soutenir nos foiblesses, réveiller nos langueurs, écarter les périls, adoucir les tentations, abréger les heures du combat, et nous relever de nos chutes? Oui, M. F., la prière est la source de toutes les graces, et le remède de tous nos besoins. Si l'aiguillon de Satan révolte la chair contre l'esprit; c'est là que l'infirmité se fortifie. Si la figure du monde nous amuse et nous éblouit; c'est là que la foi se perfectionne. Si les occasions nous entraînent malgré nos plus vives résolutions; c'est là que la fidélité est donnée. Si les sollicitudes du siècle, ou ralentissent notre ferveur, ou dissipent nos sens; c'est là que la piété se renouvelle, et qu'on retrouve le recueillement. Si l'inconstance du cœur toute seule nous fait éprouver ces momens dangereux de dégoût dans le service du Seigneur; c'est là que le goût du don céleste se réveille et qu'on sent combien le Seigneur est doux. Si les maximes des insensés et les erreurs du monde, ont affoibli dans notre esprit les vérités du salut; c'est là que les lumières croissent et que tous ces vains fantômes que l'esprit de ténèbres avoit élevés au milieu de nous, sont dissipés. Si nous ne pouvons pas être avec nous-mêmes; si la retraite nous paroît affreuse; si les jeux, les assemblées, les plaisirs, sont devenus des amusemens inévitables à l'ennui qui nous persécute; ah! c'est là que nous apprendrons à nous passer du monde, à ne pouvoir nous souffrir, et à trouver avec Dieu

seul nos plus chères délices. Si les croix, les larmes, les amertumes d'une vie chrétienne, alarment notre foiblesse, et nous empêchent de nous convertir au Seigneur; c'est là que l'innocence s'offre à nous avec tous ses charmes, que le sein de la gloire s'ouvre, que les tribulations passagères ne paroissent plus rien au prix des biens à venir qui doivent les couronner. Si nous gémissons sous le poids de nos chaînes; c'est là qu'une main invisible nous fortifie peu à peu. Si nous sommes au fond de l'abîme et de la dissolution, et si nos iniquités, comme une pierre fatale, semblent en avoir fermé l'entrée et nous ôter tout espoir de secours; c'est là qu'un rayon de lumière commence à percer dans l'horreur de ces ténèbres, et qu'une voix céleste se fait entendre jusque dans le séjour de la mort. Si nous nous trouvons dans ces nouvelles agitations de la pénitence, où la grace et la cupidité disputent encore notre cœur; où l'on est ébranlé, mais non pas encore vaincu; touché, mais non pas converti; ah! c'est là que la victoire s'achève, que les irrésolutions se fixent, et que le Seigneur demeure le maître. Si la perfidie ou l'injustice nous ont dépouillés de nos biens et de nos dignités, et renversé nos plus belles espérances; c'est là que dans le secret de la retraite où une affreuse disgrace nous a jetés, on trouve un ami plus solide que celui qu'on a perdu, un maître plus puissant que celui qu'on servoit, des récompenses plus sûres que celles qu'on attendoit. Si la calomnie nous a noircis; c'est là qu'on se console avec celui qui nous connoît tous, des jugemens injustes des hommes. Si la maladie nous afflige; c'est là que le Seigneur verse de l'huile sur nos plaies. Si nous avons perdu un père, un époux, un protecteur; c'est là qu'il commence à nous tenir lieu de tout. Les hommes, qui ne peuvent remplacer nos pertes, ne peuvent aussi consoler notre douleur: ce sont des consolateurs impuissans qui nous fatiguent, loin de nous soulager; qui nous exhortent à la patience, mais qui ne peuvent la porter jusques dans notre cœur; et si vous ne priez pas, toutes vos afflictions sont sans ressource. En un mot, mettez-vous dans quelle situation il vous plaira, la prière l'adoucit, si elle est triste; ou la facilite, si elle est pénible; ou l'affermit si elle est chancelante; ou la préserve, si elle est exposée. Mais quand nos intérêts tout seuls ne nous feroient pas de la prière l'exercice le plus doux et le plus consolant de la foi; quand même dans l'exil où nous vivons, éloignés de notre Dieu, assujettis à tant de misères, esclaves de tant de nécessités, livrés à tant de foiblesses, nous pourrions trouver hors de lui quelque plaisir véritable et quelque adoucissement à nos maux; ne faut-il pas l'adorer, puisque nous sommes son ouvrage, et que c'est lui qui nous a tirés du sein de nos mères, et qui n'a cessé depuis d'ajouter de nouveaux bienfaits à celui-là? Avons-nous des devoirs plus essentiels que de lui rendre sans cesse des actions de graces, puisqu'il est le rémunérateur de nos peines, le Juge éternel de nos actions? Ne faut-il pas intéresser sa miséricorde à notre salut, apaiser sa justice sur nos crimes passés, et le prier de ne s'en point souvenir dans sa colère?

Enfin, M. F., le Chrétien est un homme de prière; son origine, sa situation, sa nature, ses espérances, sa demeure, tout l'avertit qu'il faut prier; l'Eglise elle-même, où la grace de l'Evangile nous a incorporés, ici-bas étrangère, n'est qu'une triste colombe captive dans Babylone; toujours gémissante et plaintive, elle ne reconnoît ses enfans que par les soupirs qu'ils poussent sans cesse vers la patrie; et le Chrétien qui ne prie pas, se retranche lui-même de l'assemblée des Saints, et est pire qu'un infidèle.

Mais, plus la prière est nécessaire et utile, plus il importe de prier comme il faut. Les avantages de ce devoir si essentiel à la vie chrétienne, sont attachés à la manière dont on l'accomplit; et vous ne priez pas, si vous priez mal. La foi est donc, dit saint Augustin, la première condition et comme la source de la prière chrétienne: *Fides, fons orationis.* Or, la foi, lorsqu'elle prie, commence par nous faire haïr tout ce qui déplaît en nous au Dieu que nous voulons apaiser; elle ne demande que les dons qui peuvent nous rendre agréables à ses yeux; elle s'en remet pour les faveurs temporelles, et les autres dons qui ne doivent point demeurer, aux desseins éternels que le Seigneur a formés sur nos destinées; également prête à le bénir, soit qu'il nous en favorise, soit qu'il nous les refuse; c'est-à-dire, qu'elle est sincère, désintéressée, soumise.

Or, remarquez, je vous prie, avec moi ces trois conditions dans la prière de notre sainte Cananéenne. Premièrement, elle commence à sortir de sa contrée, et du milieu d'un peuple qui étoit maudit: *Egressa à finibus illis* (*Matth.* 15; 22); elle éloigne son cœur de tout ce qui peut éloigner d'elle les regards de son Libérateur; elle laisse là les idoles que ses pères lui avoient appris à adorer, et ne compte plus sur leur foible protection; sa fille même mourante, cruellement tourmentée, et à qui même ses soins et sa présence eussent été si nécessaires, ne l'arrête pas: elle n'attend pas, comme la femme de Samarie, que le Fils de David vienne la chercher au milieu de son peuple et de ses désordres; elle renonce d'abord aux dieux de Canaan, et aux égaremens de ses premières voies, et court reconnoître le désiré des nations, le destructeur de l'empire de Satan, et celui en qui la malédiction prononcée contre la postérité de Cham, devoit être levée: *Egressa à finibus illis.* Or, usons-nous de ces précautions, M. F., lorsque nous venons nous présenter à J. C., dans la prière? sortons-nous du milieu de nos idoles et de notre peuple? Il nous ordonne de secouer l'iniquité qui est dans nos mains, avant que d'oser les lever vers lui: *Si iniquitatem quæ est in manu tuâ, abstuleris à te... tunc levare poteris faciem tuam absque maculâ* (*Job.* 11; 14, 15). Puisque nous allons demander, il ne faut rien exposer aux yeux de notre Bienfaiteur, qui puisse arrêter ses graces; puisque nous devons adorer, nous ne devons rien conserver dans notre cœur, qui démente nos hommages; puisque nous allons nous humilier de nos fautes, il ne faut pas apporter encore l'affection criminelle devant notre Juge. Il faut du moins haïr nos plaies, si nous ne pou-

vons pas encore couper jusqu'au vif pour les guérir : il faut du moins gémir sur notre misère, si nous ne pouvons pas encore obtenir de notre foiblesse cet effort généreux qui doit nous en délivrer. Toute prière doit donc partir d'un commencement imparfait de pénitence, et être une démarche de conversion; toute prière doit donc, ou changer le cœur, ou être née d'un désir de changement : autrement vous ne priez pas; vous venez insulter la sainteté de l'Etre-Suprême. Et cependant, M. F., nous portons tous les jours jusques sous la majesté des regards de Dieu, des liens honteux, des désirs de crimes, des haines cruelles, des projets chimériques de fortune; nous le prions de nous remettre nos offenses, et nous ne nous en repentons pas, ou peut-être en méditons-nous de nouvelles; nous le conjurons de nous délivrer de la tentation, et nous aimons d'y succomber; nous souhaitons que son nom soit sanctifié, et nous sommes dans le dessein de l'outrager encore; nous lui demandons que son royaume nous soit donné, et nous voulons encore être du nombre de ces fornicateurs, de ces injustes, de ces adultères qui ne le posséderont pas : en un mot, nous désirons que sa volonté s'accomplisse, et nous refusons de lui obéir. Sont-ce là, ô mon Dieu, des supplians qui demandent des graces? des coupables qui attendent leur pardon? des indigens qui vous représentent leur misère? ou des profanes qui vous insultent? Et que voyez-vous dans ces prières, qui ne sollicite vos foudres, loin d'attirer vos faveurs? Devant votre majesté même, on s'entretient avec ses passions, au lieu de les faire taire, du moins en votre présence; et l'on sort de la prière, le cœur plus échauffé, l'esprit plus occupé d'un dessein, d'une entreprise, d'une passion, quelquefois qu'on n'y est entré. La seule chose dont on est vide! ô mon Dieu! c'est de vos vérités et de votre grace.

Mais ce n'est pas assez de ne rien porter sous les yeux de Dieu dans la prière, qui puisse éloigner les graces que nous venons demander, il faut que la foi règle et purifie nos demandes; seconde condition de la prière chrétienne marquée dans la conduite de notre sainte femme de l'Evangile : Seigneur, Fils de David, ayez pitié de moi : *Miserere mei, Domine, fili David* (*Matth.* 15; 22). Et ici, M. F., souffrez que je fasse deux réflexions. La première, c'est qu'elle ne dit pas, remarque S. Chrysostôme : Guérissez ma fille; mais, ayez pitié de moi : ses propres besoins s'offrent à elle les premiers dans sa prière; elle sent son ame sous la tyrannie d'un démon invisible dont la délivrance lui paroît plus importante que celle du corps de sa fille : ainsi, elle demande d'abord le royaume de Dieu et sa justice, persuadée que tout le reste lui sera donné comme par surcroît. Voilà la règle, mon cher Auditeur; mais la suivez-vous? dans les calamités qui vous affligent, commencez-vous à invoquer la miséricorde du Seigneur sur les misères cachées de votre ame, ou sur les maux temporels qui vous accablent au dehors? demandez-vous premièrement, la charité qui demeure toujours, avant que de demander d'autres dons moins excellens et qui seront détruits avec

vous; et votre conversion vous intéresse-t-elle plus vivement que vos malheurs? Lorsqu'un revers de fortune, où plutôt un ordre secret de la Providence, vous eut fait déchoir de cet état de prospérité, où votre naissance et les biens de vos ancêtres vous avoient placé, quelle fut la première voix que votre cœur affligé fit monter vers le Seigneur? délivrez-moi, lui disiez-vous, de ceux qui me persécutent; de sa grace, de votre salut, de vos ennemis domestiques, il n'en étoit point question. Lorsque cet époux, cet ami, ce maître, à la vie duquel votre fortune étoit attachée, furent sur le point de vous être enlevés, et que tout secours humain devenu inutile, il fallut lever les yeux au ciel, et mettre dans le Seigneur toute votre espérance; que lui offrîtes-vous d'abord? les calamités, près de fondre sur vous, à prévenir? ou les crimes qui vous les avoient attirées, à expier? Lorsque sa main se fut appesantie sur votre propre personne, et que des maux longs et cruels eurent éteint peu à peu votre jeunesse et votre santé, quels remèdes demandiez-vous au souverain Médecin? et tandis que les infirmités de votre chair vous trouvoient si sensible, connoissiez-vous seulement celles de votre ame? Que vous auriez peu de supplians, ô mon Dieu! si vous n'aviez à distribuer que des dons célestes et des trésors spirituels. Mais je me trompe, M. F; ce n'est pas le Seigneur que vous invoquez, puisque vous désirez quelqu'autre chose que lui-même: vous invoquez la santé, la prospérité, la gloire, puisque vous ne vous adressez à lui que pour obtenir quelqu'un de ces dons; vous le cherchez comme ces Juifs charnels, à cause des pains terrestres qu'il multiplie; et votre prière n'est qu'une demande injuste d'un bien périssable, que vous faites à l'Auteur de tous les biens.

La seconde réflexion, c'est que la véritable prière nous rappelle sans cesse à nous-mêmes, et sous prétexte de nous élever, ne permet pas qu'on s'oublie: *Fils de David, ayez pitié de moi.* Car, prier, c'est connoître sa misère; c'est avouer à son Dieu son injustice; c'est soupirer après la grace d'une parfaite délivrance. Prier, c'est vouloir anéantir en nous tout ce qui déplait à l'Etre-Suprême; c'est s'animer à lui être désormais plus fidèle, c'est se confondre à la vue de ses bienfaits et de notre ingratitude. Prier, c'est opposer nos mœurs à la loi sainte, les redresser sans cesse sur cette règle, en retrancher sans pitié tout ce qui s'y trouve contraire; c'est avancer dans la pratique des vertus chrétiennes. En un mot, la prière est la perfection de nos mœurs. Eh! M. F., l'homme corrompu comme il est, pétri d'orgueil, de sensualité, d'ignorance, et sujet à tant de foiblesses, quelque progrès qu'il ait fait dans la vertu, peut-il se permettre de vœux devant son Dieu, que pour lui-même? peut-il se proposer d'autre sujet de sa prière que lui-même, et les besoins infinis de son ame? peut-il lui rester assez de loisir, pour entrer dans de vaines spéculations où il se perd? La prière est-elle donc un effort de l'esprit, ou le langage du cœur? et adore-t-on jamais son Dieu d'une manière plus digne de lui, que lorsque, prosternée sous la majesté

de ses regards, la vile créature reconnoît qu'elle n'est que cendre et poussière en sa présence? Le pécheur ne doit tenir à son Dieu que ce langage : *Fils de David, ayez pitié de moi*. Dans ce sentiment, est renfermée toute la sublimité de sa prière ; c'est ainsi qu'il adore son Seigneur, qu'il l'aime, qu'il espère en lui, qu'il reconnoît ses bienfaits, et qu'il confesse son impuissance.

En troisième lieu, la foi de notre Cananéenne lui inspire dans sa prière une résignation parfaite à la volonté de son Libérateur ; elle se contente de lui dire : Ma fille est cruellement tourmentée par le démon : *Filia mea malè à dæmonio vexatur* (*Matth.* 15; 22). Elle n'ajoute pas, dit S. Chrysostôme : Délivrez-la, Seigneur ; elle n'impose aucune loi à sa miséricorde. On ne l'entend pas crier, comme cet officier de l'Evangile ; Venez, Seigneur, et guérissez mon serviteur; comme cet aveugle de Jéricho : Seigneur, faites que je voie; comme cette mère des enfans de Zébédée : Dites que mes deux enfans soient assis, l'un à votre droite et l'autre à votre gauche : contente d'avoir découvert le sujet de sa douleur, elle s'en remet du reste à la sagesse et à la clémence du Fils de David, et laisse à la seule disposition de sa volonté, les suites de sa destinée : *Filia mea malè à dæmonio vexatur*. Ainsi Dieu veut qu'on le prie, M. F. : il est plus éclairé sur nos besoins que nous-mêmes ; car d'ordinaire nous ne savons ce que nous lui demandons : souvent nous exigeons de lui des faveurs, que sa justice nous accorde comme des peines, parce qu'il s'indigne que nous ne comptions sa volonté pour rien dans nos prières; que nous respections si peu les ordres éternels de sa providence sur nous, et que nous voulions faire à sa sagesse une loi de la bizarrerie de nos désirs. Cependant, mon cher Auditeur, c'est ici le défaut le plus universel de nos prières ; l'accomplissement de sa volonté sainte n'est presque jamais la règle de nos vœux et de nos demandes. Lorsqu'il vous a frappé dans vos biens, ou dans votre personne, lui avez-vous dit : Seigneur, si cet état d'affliction me rend plus agréable à vos yeux, et me met dans une heureuse impuissance de vous déplaire, laissez-moi des maux si précieux ? Est-ce ainsi que vous l'avez prié? Ah ! vous n'avez pas eu assez de larmes et de soupirs pour lui demander le retour de la santé ou de la fortune. Mais, qu'est-il arrivé ? Il vous a exaucé, et les suites ne vous ont que trop fait connoître qu'il vous avoit puni en vous exauçant, et qu'il avoit été un Dieu cruel en vous devenant propice : vous avez fait servir aux plaisirs et aux égaremens des passions, cette santé qu'il vous a rendue; et les biens où vous êtes rentré, n'ont été entre vos mains que les tristes instrumens de vos crimes. Lorsque sa main se fut étendue sur cet enfant qu'une tendresse déréglée vous rendoit si cher, et que vous regardiez comme l'unique successeur de vos grands biens, et le seul appui de vos espérances; vous contentâtes-vous de lui dire, comme la sainte mère de notre Evangile : Seigneur, mon enfant est cruellement tourmenté; son sort est entre vos mains : vous voyez mon affliction; vous prévoyez sa des-

tinée ; n'ayez aucun égard à mes désirs, s'ils ne s'accordent pas avec vos conseils éternels : *Filia mea malè à dæmonio vexatur ?* Ah ! vous ne saviez demander au Seigneur que sa vie, et la prolongation de ses jours : il la lui rendit cette vie ; il les prolongea ces jours ; et mille chagrins amers dont ses mœurs licencieuses ont depuis contristé votre tendresse, et sa révolte peut-être dénaturée contre vous-même, et l'oubli du respect et de la piété paternelle vous ont appris que vous ne méritiez pas alors d'être refusé ; que votre prière n'étoit pas assez soumise et assez pure, pour n'être pas exaucée ; et que le bienfait dont il consoloit l'excès de votre douleur, en étoit le plus terrible châtiment. Comme nous ignorons, M. F., si le Seigneur veut nous sanctifier par la voie des afflictions ou de la prospérité, de la santé ou de la maladie, de la réputation ou des opprobres, nous devons, dans nos prières, le conjurer d'accomplir ses desseins éternels sur nous, de nous mener par le sentier qu'il nous a préparé dès le commencement des siècles ; et ne lui demander les faveurs temporelles, qu'autant que sa sagesse les trouvera favorables à notre salut. Pour les biens de la grace, la conversion du cœur, la délivrance des passions, la fidélité dans les occasions, la persévérance dans la vertu ; ah ! demandons-les, sans conditions et sans réserve : la volonté du Seigneur, dit l'Apôtre, est toujours que nous soyons saints, et nous ne pouvons solliciter avec trop d'instance, ce que nous ne saurions jamais trop tôt obtenir. Mais c'est ici où chacun s'abuse ; et où pour justifier des prières intéressées et charnelles, on confond les intérêts du salut avec ceux de l'amour-propre. On s'imagine dans des maladies habituelles, que si le Seigneur nous rendoit la santé, nous serions moins tièdes dans son service, plus en état d'entrer dans de bonnes œuvres, plus propres à nous appliquer à l'affaire de l'éternité ; et là-dessus, on ne cesse de lui demander la délivrance de ses maux. On se persuade dans la disgrace, que si l'on jouissoit encore d'une fortune riante, on soulageroit les malheureux, on favoriseroit les gens de bien, on soutiendroit les intérêts des peuples, on mettroit à couvert la foiblesse et l'innocence, de l'injustice et de l'oppression ; et là-dessus, on se permet mille désirs pour le retour de la fortune et de la prospérité. On croit, dans la décadence des affaires, qu'une situation plus tranquille nous laisseroit plus de loisir de travailler au salut ; et, là-dessus, on ne cesse de dire au Seigneur : N'abandonnez pas, ô mon Dieu ! ceux qui veulent vous servir et vous glorifier dans vos dons. Illusions, M. F. ; l'état où la Providence nous place, est toujours le plus propre à notre salut ; plus même cet état nous déplaît, plus la grace y trouve de moyens de sanctification : demander au Seigneur qu'il nous en tire, sous prétexte de le servir ailleurs plus fidèlement, c'est vouloir excuser à ses yeux l'usage peu chrétien que nous en faisons. Mais, ce seroit peu de ne demander que ce qu'il faut dans la prière ; nous devons le demander comme il faut, et c'est sur quoi l'exemple de notre sainte Cananéenne va encore nous instruire.

SECONDE PARTIE.

On ne prie pas quand ce n'est pas le cœur qui prie, dit S. Augustin; et Dieu n'écoute que le cœur. Or, le langage du cœur est toujours fervent et embrasé; le cœur ne connoît point la tiédeur et la nonchalance : première instruction renfermée dans l'histoire de notre Evangile. La sainte femme, persuadée qu'elle parloit au Maître des cœurs; que la multitude des paroles ne convenoit qu'aux adorateurs des dieux de Tyr et de Sidon, et qu'un seul sentiment d'une foi vive plaisoit plus au Dieu véritable que le discours le plus abondant, ne laisse presque parler que sa tendresse et sa douleur. Elle crie, à la vérité, *clamavit;* mais le cri invisible de son cœur est encore plus puissant : elle pleure; mais ses larmes ne sont qu'une foible expression de sa peine : elle touche les assistans par le spectacle de sa désolation; mais son cœur offre aux yeux de J. C., un cœur mille fois plus touchant : sa ferveur fait tout le mérite de sa prière. En effet, M. F., lorsque nous paroissons devant notre Dieu, tièdes, languissans, inattentifs; que nous exposons nos besoins comme des besoins étrangers; qu'il semble que l'affaire que nous traitons, n'est pas la nôtre; que nous laissons parler notre langue sans y joindre les mouvemens religieux d'un cœur touché, que faisons-nous? nous choisissons les yeux de Dieu, pour le rendre témoin des égaremens d'un esprit oiseux, et des tiédeurs d'un cœur infidèle; nous venons nous mettre en sa présence pour lui dire que nous ne l'aimons pas; nous nous prosternons à ses pieds pour ne penser point à lui, et ne nous entretenir qu'avec les créatures; en un mot, nous l'irritons dans le lieu de propitiation, et changeons en crimes, l'exercice le plus utile et le plus consolant de la foi. Car, premièrement, M. F., ce qui rend la ferveur si essentielle à la prière, est la majesté de celui que nous prions : les hommages tièdes sont indignes de lui; et s'il maudit celui qui fait son ouvrage avec négligence, quel autre acte de religion est plus son ouvrage que la prière? Secondement, le prix des graces que nous demandons. Quoi ! nous sollicitons des biens éternels, les promesses de la vie future, le don inestimable de la persévérance, la possession immortelle de Dieu : eh ! peut-on demander languissamment des biens si précieux? n'est-ce pas déclarer, ou qu'on n'en est point touché, ou qu'on n'y prétend point? et le cœur tout entier peut-il suffire à les désirer? Ah ! sur tout le reste, nous trouvons en nous tant de vivacité! il semble que pour nous rendre froids et languissans, il suffit de nous présenter devant notre Dieu et de penser aux biens véritables. Troisièmement enfin, la nature même de la prière. C'est un commerce tendre avec votre Dieu; pouvez-vous y être tout de glace? c'est la considération de ses perfections infinies; pouvez-vous les contempler sans en être touché? c'est une attention sur tous les biens dont il vous a favorisés; qu'y a-t-il qui intéresse plus un bon cœur

que le souvenir des graces reçues ? c'est un gémissement sur nos fautes passées ; peut-on rappeler avec indifférence devant ce que l'on aime, les infidélités dont on a été coupable à son égard ? Tout nous apprend donc à prier avec ferveur ; et sans cette condition, la prière n'est plus, ou qu'un mépris du Seigneur, ou qu'une occupation inutile d'un esprit oiseux et immortifié.

En second lieu, notre femme de Tyr ne veut devoir la grace qu'elle sollicite, qu'à la seule miséricorde du Fils de David ; et l'humilité de sa prière répond à la vivacité de sa foi. Elle n'allègue rien en sa propre faveur, ni le courage qui l'a fait sortir du milieu de sa nation, ni sa foi qui l'a portée à laisser là ses idoles, et venir chercher un étranger ; elle ne veut point d'autre mérite pour toucher J. C., que sa propre misère : *Fils de David, ayez pitié de moi.* On la met au nombre des plus vils animaux, et elle trouve dans cet opprobre même une nouvelle raison de confiance ; on lui préfère les brebis d'Israël, et elle souscrit à cette ignominie ; elle n'allègue point pour excuser ses superstitions passées et adoucir le titre odieux qu'on lui donne, les engagemens de la naissance, où il entre si peu de chose de notre part, et qui font son malheur plutôt que son crime ; elle n'oppose point à la préférence dont J. C. honore les Juifs, leur ingratitude, leur envie, leur endurcissement, qui les rend encore plus coupables que les habitans de Tyr et de Sidon : l'humilité est simple, et ne voit que son propre néant. En effet, M. F., rien n'éloigne de nous les graces du Ciel, comme de chercher en nous-mêmes les raisons de la libéralité divine. Au commencement de la conversion, on jette quelquefois sur soi dans la prière des yeux de complaisance devant la sainteté du Dieu qu'on adore ; sur un naturel heureux qui nous a toujours préservés de quantité d'excès, lors même que nous suivions les voies du crime ; sur un fonds de religion et de crainte de Dieu, qui, dans le temps même de nos désordres, nous inspiroit je ne sais quel respect pour la piété et pour ceux qui la pratiquoient, et une secrète horreur pour ces hommes de péché qui font d'une impiété et du mépris des choses saintes, l'assaisonnement d'une débauche. On rappelle en secret l'idée de ces pécheurs pour en faire honneur à celle qu'on se forme de soi-même ; et l'on dit, sans y penser, aux pieds des autels, comme le Pharisien : Je ne suis pas fait comme le reste des hommes. Sommes-nous plus avancés dans la vertu ? loin de bénir la main qui a rompu nos chaînes, nous croyons trouver dans notre justice les raisons que le Seigneur a eues de nous discerner de tant de pécheurs qui s'égarent, et de nous appeler à ses voies saintes. Ainsi, lorsque, dans nos afflictions, nous nous adressons au Seigneur, ah ! nous mêlons presque toujours dans nos demandes le souvenir de ce que nous avons fait pour lui ; il semble que nous demandons une justice, plutôt qu'une grace : nous exposons, avec complaisance, à ses yeux, comme les Apôtres, une barque et quelques filets abandonnés ; c'est-à-dire, les œuvres les plus légères faites en son nom ; nous lui disons, dans le secret de notre cœur :

Ne nous rendrez-vous rien pour cela! *Quid ergò erit nobis* (*Matth.* 19; 27)? On repasse sur une aumône, sur une œuvre de miséricorde, sur une pratique de piété; et tandis que d'une main nous étalons nos calamités, de l'autre, nous présentons nos mérites; nous mettons dans une balance, comme Job, nos justices et notre affliction; et nous perdons souvent dans la prière le fruit des mérites passés, où l'on auroit dû en acquérir de nouveaux. Ce n'est pas qu'on se glorifie grossièrement devant le Seigneur; on ne lui dit pas tout haut: Vous devez, Seigneur, à ma fidélité quelque reconnoissance; mes œuvres saintes seroient-elles effacées à vos yeux, vous, devant qui tout est vivant? ah! c'est dans le malheur qui m'afflige, que je dois sentir que ce n'est pas en vain qu'on vous sert. On ne le dit pas tout haut, mais on se le dit tout bas à soi-même; on n'étale pas ouvertement ses mérites, mais on les laisse entrevoir, on se couvre de ses justices; on n'envisage la majesté du Très-Haut, qu'à travers ce voile flatteur de nos propres justices, sans se souvenir que Moïse sur la montagne, levoit le voile lorsqu'il parloit au Seigneur, comme pour lui mieux exposer ses misères, et ne s'en servoit qu'en se tournant vers le peuple, et pour se cacher, ce semble, à lui-même le souvenir des actions héroïques, et des prodiges qu'il avoit opérés au milieu de ses frères. Le pécheur n'a jamais de meilleur titre pour obtenir des graces, que son indignité, et la clémence d'un Dieu qui ne lui doit que le châtiment de ses crimes.

A la ferveur et à l'humilité de sa prière, la sainte Cananéenne ajoute, en dernier lieu, la persévérance. D'abord, J. C. n'avoit répondu que par un silence froid et accablant à ses supplications si soumises, si humbles, si ferventes: *Qui non respondit ei verbum.* Elle a abandonné ses dieux, son peuple, sa fille même mourante, pour venir à lui, et il n'avoit pas daigné la regarder; elle lui expose sa douleur d'une manière si vive, si tendre, si pleine de foi, si capable de toucher les cœurs; les assistans en sont attendris, et J. C. tout seul la voit d'un œil indifférent; lui qui devoit pleurer sur Jérusalem rebelle; lui que la confusion seule d'une femme adultère, trouva si indulgent et si miséricordieux; lui qui se représentoit à ses disciples sous la figure d'un pasteur tendre, occupé à chercher à travers les montagnes les brebis égarées; lui-même refuse ses soins et sa tendresse à celle-ci qui vient à lui d'une région si éloignée. Tant de foi, tant de démarches, tant de larmes, ne devoient-elles être payées que d'un silence si désolant? et quelle autre foi n'eût point été rebutée d'une rigueur si peu attendue? *Qui non respondit ei verbum.* Cependant cette femme forte persévère; sa grande ame ne plie point; jusqu'ici elle n'avoit osé se présenter au Sauveur, et s'étoit contentée d'élever sa voix de loin: *Dimitte eam, quia clamat post nos;* mais à mesure qu'elle est refusée, elle avance; et les rigueurs sont les seuls attraits dont J. C. se sert pour l'attirer. Mais que veut-elle dire enfin, en se prosternant aux pieds de J. C.? Vient-elle, piquée d'une secrète jalousie, lui rappeler le souvenir de tant de prodiges qu'il

a opérés ailleurs? lui dire, comme les habitans de Nazareth : le bruit public nous a instruits de ce que vous avez fait à Capharnaüm? Vient-elle recueillir ce que son affliction lui laisse encore de forces, et par tout ce que l'amour maternel peut inspirer de plus tendre et de plus éloquent, faire un dernier effort pour toucher celui qu'elle veut se rendre propice? Que pouvoit-on attendre de plus d'une femme infidèle? Cependant voyez-la aux pieds du Sauveur, comme elle adore en silence les conseils éternels dirigés sur elle : *At illa venit, et adoravit eum, dicens : Domine, adjuva me ;* comme elle souscrit en secret aux dispositions sévères de sa pénitence; comme elle s'humilie sous la main puissante qui la frappe. Tranquille sur le sort de sa fille, elle n'en parle plus ; elle l'a mise depuis long-temps entre les mains de son libérateur; ce n'est plus la délivrance de son affliction qu'elle demande, c'est la force de pouvoir la soutenir: *Domine, adjuva me :* Seigneur, soutenez-moi. Elle se refuse même des plaintes, la seule consolation des malheureux; elle étouffe tout ce que la tendresse d'une mère a de plus vif; elle fait rentrer ses désirs dans les ordres de celui qu'elle adore; elle se croit indigne d'être exaucée, seulement parce qu'elle ne l'est pas; et tout ce qu'elle sollicite, c'est une ame encore plus forte que sa douleur : *Domine, adjuva me :* Seigneur, soutenez moi; ne rendez pas la santé à ma fille, puisque votre justice et mon infidélité s'y opposent; mais arrachez de mon cœur la tendresse que je sens encore pour elle : *Domine, adjuva me.* Qui n'eût cru que cette dernière démarche auroit enfin triomphé des retardemens du Sauveur? Cependant elle n'attire à cette femme si constante, que des reproches rigoureux : *Il n'est pas juste,* lui dit-on, *de prendre le pain des enfans, et de le donner aux chiens.* Mais un mépris si outrageant ne la blesse point; les instances redoublent avec les difficultés; et l'obstination de sa persévérance arrache, pour ainsi dire, des mains de J. C., une grace si long-temps différée : *O! femme*, s'écrie-t-il, ne pouvant s'empêcher de louer tout haut ce qu'il admiroit depuis long-temps en secret, *votre foi est grande ; qu'il vous soit fait comme vous désirez.*

Double instruction pour nous, M. F., sur la persévérance dans nos prières. Souvent le Seigneur ne nous exauce point; il nous laisse dans l'affliction dont nous demandons qu'il nous retire, dans les foiblesses sous lesquelles nous gémissons, dans les tentations d'où nous sortons toujours à demi-vaincus : alors nous cessons de demander; il nous paroît inutile de lui réitérer des vœux qu'il n'exauce pas; plus tranquilles même quelquefois dans nos passions, après en avoir demandé en vain la délivrance, nous croyons n'avoir rien oublié de notre côté, et que désormais c'est à la grace à faire le reste. Mais je ne vous dis pas que peut-être vous n'êtes pas exaucés, parce que vous demandez mal; que votre prière porte avec elle-même les raisons du refus de Dieu; et qu'il faut en corriger les défauts, et non pas en interrompre la pratique; je ne vous dis pas que, dans une vie toute mondaine, vous sollicitez peut-être des graces qui ne sont que la récompense de la retraite, de la pénitence et de la prière; que

vous demandez le don précieux de la continence et de la chasteté, tandis que vos commerces, vos lectures, vos entretiens vous conduisent à la perdre; la patience dans vos afflictions, vous qu'une recherche éternelle de vos aises a si peu jusque-là accoutumé à souffrir; le goût de la vertu, vous en qui des mœurs tièdes et sensuelles éteignent toutes les graces; la fidélité dans les occasions, vous qui ne veillez pas sur votre cœur, et qui négligez toutes les précautions les plus nécessaires à la piété chrétienne. Ah! je ne suis point surpris si J. C. vous répond alors, comme aujourd'hui à la Cananéenne, *qu'il n'est pas bon de prendre le pain des enfans pour le jeter aux chiens*; et que les faveurs que vous sollicitez, ne sont pas le partage des pécheurs comme vous, et sont réservées à la fidélité des ames justes: *Non est bonum.*

Je suppose que vous demandiez comme il faut; et je dis que vous êtes injustes de vous rebuter, lorsqu'on ne vous exauce point. Eh! quoi? mon cher Auditeur, le salut vous paroît-il trop vil pour être demandé plus d'une fois? en demeurez-vous à une seule démarche pour les choses que vous souhaitez vivement? et que font les obstacles dans vos prétentions temporelles, que piquer et réveiller davantage vos désirs? Vous comptez vos démarches avec J. C.; mais les compte-t-il lui-même avec vous? Après que vous l'avez tant de fois rejeté, ne revient-il pas encore se présenter à la porte de votre cœur, aussi empressé de votre salut, lorsqu'il vous appelle à la onzième heure du jour, qu'il l'étoit en vous appelant à la première? Ah! si, après quelques inspirations de sa grace, il se fût retiré tout-à-fait de vous; si, seulement, pour n'avoir rien à se reprocher sur votre perte, il se fût contenté de vous avertir une fois, et qu'il vous eût laissé ensuite entre les mains de votre corruption, où en seriez-vous? O homme! pouvez-vous demander trop souvent l'unique bien qui vous soit nécessaire? et ignorez-vous que votre Dieu veut être pressé, sollicité, importuné, et que sa grace, comme son royaume, est le prix de la seule violence? D'ailleurs, Dieu vous refuse? Mais c'est pour vous obliger de le prier plus long-temps; il connoît le caractère de votre cœur. Si vous n'aviez rien à souhaiter de sa libéralité, vous ne vous adresseriez jamais à lui; si une fois il vous avoit exaucé, le bienfait vous feroit oublier le bienfaiteur. Dieu vous refuse? Mais que savez-vous si votre prière elle-même n'est pas plus agréable à Dieu, que la vertu que vous lui demandez? s'il n'aime pas mieux entendre vos gémissemens sur votre impatience et sur vos foiblesses, que vous voir plus patient et plus fidèle? si la componction que vous lui offrez de votre défaut dans la prière; ne vous purifie pas plus à ses yeux, que l'amendement de ce défaut même? Mais enfin, que savez-vous si vous ne vous êtes point rebuté, lorsque vous étiez sur le point d'obtenir ce que vous demandiez, et que le Seigneur n'attendoit plus qu'une nouvelle instance? Vous avez prié, et il n'a point eu d'oreilles pour vous, vous avez crié derechef, il s'est tû. Encore une fois, la voix de votre cœur est montée de nouveau vers le Seigneur, et ç'a été en vain: alors vous en êtes demeuré

là, comme ce roi d'Israël, après qu'il eut frappé trois fois la terre d'un javelot; mais que ne poursuiviez-vous, comme répondit le Prophète Elisée à ce prince imprudent : *Si vous eussiez frappé cinq fois, c'en étoit fait de la Syrie, et vous auriez remporté une victoire entière sur vos ennemis* (*IV. Reg.* 13; 19). Dieu avoit marqué le moment de sa grace à une nouvelle demande : vos premiers vœux l'avoient déjà disposé, et il n'étoit plus question que d'achever votre ouvrage; vous vous êtes découragé, lorsque vous étiez sur le point de recueillir le fruit de vos peines : *Si percussisses quinquies.* Encore un peu de persévérance, vous obteniez ce que vous demandiez; encore un coup frappé à la porte, on vous l'eût ouverte; encore un nouvel effort, vous triomphiez de la lenteur de Dieu même; et vous perdez, en vous rebutant, les graces que vous aviez déja méritées, et celles que vous étiez sur le point d'attirer sur vous!

Une seule réflexion que je vous prie ici de faire, c'est qu'il ne suffit pas de continuer simplement, et de ne pas se décourager; il faut redoubler ses efforts. Après qu'on a demandé, cherché, et qu'on n'a rien obtenu, il faut frapper. En effet, M. F., Dieu ne diffère de nous exaucer, que pour rendre nos vœux plus ardens : il ne rejette pas nos demandes; il ne veut qu'enflammer nos désirs : c'est là une de ces feintes de l'amour divin, qui ne paroît se refuser que pour réveiller notre tendresse; et souvent il renouvelle à l'égard des ames fidèles, l'histoire des disciples d'Emmaüs; c'est-à-dire, il ne fait semblant de se retirer d'elles, qu'afin qu'on lui fasse de nouvelles violences pour le retenir. Tel est le dessein de Dieu dans la suspension de ses graces. Or, vous ne vous lassez point de demander, dites-vous, depuis le moment fatal qui vit périr votre innocence; depuis ce jour fatal qui changea votre joie en tristesse, et qui tarit toutes les ressources de votre fortune; depuis que la main du Seigneur vous a frappé de cette infirmité cruelle, qui mêle à vos jours tant d'amertumes, vous ne cessez de demander la force de vous relever de votre chute; la foi pour soutenir votre adversité; cette patience chrétienne qui nous fait posseder nos ames, en nous en rendant les maîtres; qui sait souffrir sans se plaindre et sans murmurer : et cependant vous vous retrouvez encore aujourd'hui aussi fragile, aussi triste, aussi inquiet que le premier moment où vous commençâtes à prier le Seigneur : vous persévérez, et le Seigneur ne répond pas. Mais je vous demande : les retardemens du Seigneur vous ont-ils conduit à des instances plus vives et plus pressantes? avez-vous ajouté à la prière le secours du jeûne et de la pénitence? avez-vous tenté de nouvelles voies pour fléchir le Seigneur? a-t-on vu votre ferveur se rallumer, croître votre fidélité, vos œuvres chrétiennes se multiplier? enfin, avez-vous fait monter des cris plus perçans vers le ciel, les premiers y étant montés sans succès? et, comme les Israélites, après avoir fait, durant six jours, le tour des murailles de Jéricho, y avez-vous ajouté au septième, le bruit des trompettes et des hurlemens, comme pour triompher de Dieu même par ce nouvel

effort ; et voir tomber à vos pieds la passion dont vous aviez tant de fois souhaité d'être délivré ? Ah ! le Seigneur ne vous exauce pas, parce que vous demandez toujours de même : il a beau se refuser à vous, vous ne sentez pas assez son refus, et votre voix ne monte pas vers lui avec un nouvel effort. Ah ! ce qu'Elie disoit autrefois, par pure dérision, aux prophètes de Baal assemblés à Béthel pour immoler à ce dieu, je pourrois vous le dire ici plus réellement : Criez plus haut ; car votre Dieu dort quelquefois, et il a besoin qu'on l'éveille.

La Cananée ne se contente pas de dire toujours : *Fils de David, ma fille est cruellement tourmentée ;* elle s'approche, elle fait de nouveaux efforts ; enfin, elle oblige encore les disciples à devenir ses intercesseurs auprès de J. C. Et voilà, M. F., le modèle de notre persévérance ; adressons à Dieu nos vœux et nos prières : s'il ne nous exauce point, retournons à ce saint exercice avec une nouvelle ferveur ; s'il continue d'être sourd à nos cris, loin de nous rebuter, revenons sans cesse à la charge, et faisons-lui en quelque sorte violence pour lui arracher ses graces ; intéressons dans notre cause les gens de bien ; ce sont les amis de Dieu ; ils ont du crédit auprès de lui : seulement gardons-nous de compter sur les prières des gens de bien, au point que nous négligions de prier pour nous-mêmes. Les Apôtres qui sollicitent pour la Cananée sont refusés ; et la Cananée obtient ensuite elle-même ; pour nous apprendre, dit S. Chrysostôme, que les vœux que nous adressons nous-mêmes au Seigneur, quelque pécheurs que nous soyons d'ailleurs, le touchent tout autrement que des vœux étrangers, quelque purs qu'ils puissent être devant lui. Cependant voilà en quoi consiste presque toute la piété des personnes d'un certain rang, à honorer les serviteurs de J. C., et à recommander à leur piété et au mérite de leurs prières, les besoins de leur ame. Mais que sert, M. F., d'intéresser les Justes à votre salut, si vous ne voulez pas y travailler vous-mêmes ? Que sert que des ames saintes disent tous les jours : Seigneur, convertissez cette ame que vous avez rachetée de votre sang, si de votre côté vous dites : Je ne saurois me donner encore à vous ; ne rompez pas des liens qui me plaisent et que je ne puis haïr encore ? Vous ressemblez à cet infortuné Simon, qui ne voulant pas avoir de part à la grace de l'Evangile et à la prédication des Apôtres, ni sortir de ses voies égarées, conjuroit cependant les disciples de prier le Seigneur pour lui : *Precamini vos pro me ad Dominum* (*Act.* 8 ; 24). Ne mettez point d'obstacle aux graces que l'on sollicite pour vous, et alors les prières des Justes seront puissantes : priez sans cesse vous-mêmes le Seigneur, qu'il vous donne un cœur nouveau ; qu'il anéantisse vos injustes cupidités ; qu'il exauce les vœux de ces serviteurs qui ne se lassent point de lui demander votre conversion : priez, dis-je, et ne vous lassez point ; si vous êtes pécheurs, il ne vous reste que cette voie pour recouvrer la grace ; si vous êtes justes, c'est par-là seulement que vous pouvez la conserver. Eh ! n'êtes-vous pas heureux, que la miséricorde divine vous ait ouvert une voie de salut

si aisée et si consolante? Le Seigneur est cet homme de l'Evangile, qui, après quelques difficultés, ne peut refuser trois pains à un ami qui les demande avec instance : c'est le père qui ne sauroit donner un serpent à ses enfans, lorsqu'ils lui demandent de la nourriture : en un mot, c'est le Juge vaincu par les sollicitations de la veuve, et qui accorde enfin à ses importunités ce qu'il avoit d'abord refusé à ses premiers cris : et ces paraboles si consolantes, c'est J. C. lui-même qui en est auteur, et qui les applique au Juge céleste.

Mon Dieu! vous conviez vous-même le pécheur à vous demander des graces : il semble que vous êtes intéressé à rendre l'homme heureux, et que vous ne vous suffisez pas à vous-même. Ah! M. F., d'où vient donc qu'un exercice si avantageux à la foiblesse humaine, est si négligé parmi nous? d'où vient que dans le monde on a sans cesse recours à de nouveaux artifices, pour ôter l'ennui de la vie mondaine, pour remplir des momens que la variété des plaisirs laisse encore vides, et qu'on ne sauroit trouver le temps de prier? Eh! ne faut-il pas que Dieu, à qui tous les momens de la journée devroient être consacrés, les partage du moins avec le monde? On ne vous reproche point ici le temps si précieux aux Chrétiens, consacré à un jeu excessif, à de vains entretiens, à des inutilités presque éternelles : mais du moins retranchez-en quelques momens pour gémir devant Dieu du mauvais usage que vous faites du reste. On ne vous demande pas comment se passent vos jours et vos années; mais du moins qu'ils ne se passent pas tous sans penser à l'auteur de votre être et au Juge de vos actions : consacrez-lui des heures que ni les occupations ni les plaisirs ne puissent plus lui disputer : souvenez-vous que Daniel aima mieux s'exposer à perdre la vie, que manquer à l'heure de sa prière : offrez-lui à la tête de vos familles, des vœux communs : ne regardez plus l'oraison, cette occupation continuelle d'un Chrétien, comme le partage des ames retirées. Et vous, ô mon Dieu! formez dans nos cœurs des désirs qui ne peuvent venir que de vous : répandez sur nous cette grace de la prière, qui est la source de toutes les autres : donnez-nous ce maître invisible, qui seul apprend à prier; et préparez-nous les biens éternels, en nous inspirant le désir de les demander. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI

A PREMIÈRE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA CONFESSION.

multitudo magna languentium, cæcorum, claudorum, aridorum,
:æ motum.

*ies de la Piscine étoient couchés par terre un grand nombre de
gles, de boiteux, de ceux qui avoient les membres secs, qui tous
'eau fût remuée.* JEAN, 5; 3.

cette Piscine, M. F., située près la porte des victimes?
s malades que je vois à l'entour, et qui la plupart at-
in la guérison? d'où vient qu'un paralytique de trente-
: seul, recouvre une santé parfaite, et que dans cette
ades, J. C. va choisir le plus désespéré, tandis qu'il se
infirmités plus communes et moins invétérées?

l'a dit souvent, M. F.; cette Piscine mystérieuse teinte
es victimes, c'est le bain sacré de la pénitence teint du
gneau, qui purifie nos consciences, et qui guérit toutes
urs: ces malades de toutes les sortes, qui attendent sous
, et parmi lesquels à peine s'en trouve-t-il un seul qui mé-
guéri, nous représentent cette multitude de Fidèles, qui,
urs, approchent de ce Sacrement avec si peu de fruit: dans
ue guéri, vous voyez l'image d'un pécheur invétéré, le-
né du malheur de son état, s'attire des regards de misé-
la part de J. C., et obtient la grace d'une parfaite déli-

où vient, M. F., l'inutilité de ce remède divin à l'égard de
écheurs qui en approchent? Les graces de nos Sacremens
perdu quelque chose de leur première vertu, par la suite
s et par la durée des siècles? les prémices du sang de J. C.
nent répandu, étoient-elles plus puissantes pour la conver-
s pécheurs, à la naissance de la foi, qu'elles ne le sont en ces
s temps? et en est-il de la vertu de Dieu, comme des choses

humaines, lesquelles parfaites dans leur commencement, souffrent toujours quelque chose de la loi fatale des temps, et s'affoiblissent avec les années? D'où vient qu'on ne vit jamais tant de pécheurs autour de nos tribunaux, et que jamais on n'en vit sortir moins de pénitens? D'où vient que dans un siècle où la décadence des mœurs a rendu ce remède si nécessaire, où l'indulgence des ministres, et les adoucissemens mêmes de la discipline, l'ont rendu si facile et si familier, peu s'en faut qu'il ne soit devenu inutile? D'où vient enfin, que dans ces temps heureux, où sous les portiques de nos temples, les pénitens prosternés attendoient si long-temps la grace de la réconciliation, nul presque ne descendoit dans la Piscine, qu'il n'y retrouvât une seconde innocence; et qu'aujourd'hui, où personne n'attend plus sur les bords de ce bain sacré, où les Anges de l'Eglise ne connoissent presque plus de délai, et accordent aux premiers vœux des pécheurs, la vertu de leur ministère, d'où vient que le remède luimême semble prolonger nos maux, loin de les guérir?

J'en trouve trois raisons figurées par ces trois sortes de malades, dont l'Evangile fait aujourd'hui mention. Les premiers étoient des aveugles, *cæcorum;* et ce sont ces pécheurs qui, en venant se découvrir au tribunal, ne se connoissent pas eux-mêmes. Les seconds étoient des boiteux, *claudorum;* et ce sont ces pécheurs qui manquent de droiture et de sincérité dans la confession de leurs fautes. Enfin, les derniers étoient ceux qui avoient les membres secs, *aridorum;* et ce sont ces pécheurs insensibles, qui ne portent au tribunal aucun sentiment de douleur véritable. . . . . . .

Et voilà les trois défauts qui rendent la plupart des confessions inutiles, pour ne pas dire criminelles : un défaut de lumière dans l'examen, *cæcorum;* un défaut de sincérité dans la manifestation, *claudorum;* un défaut de douleur dans le repentir, *aridorum.* Suivons ce plan fondé sur notre Evangile, et qui va nous fournir des instructions importantes sur une matière d'un si grand usage pour les Fidèles. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

L'AVEUGLEMENT est de toutes les peines du péché, la plus universelle; il n'est personne qui ne soit aveugle à certains égards, et qui ne se séduise soi-même par quelque endroit : l'homme est presque toujours un mystère à lui-même, entre sa raison et son cœur réside sans cesse l'amour-propre; tout ce que nous voyons de nous-mêmes, nous ne le voyons plus qu'à travers ce nuage trompeur; l'œil de la foi tout seul peut le dissiper, et luire dans ce lieu obscur, comme parle un Apôtre : mais comme rien n'est moins commun que l'usage de la foi, rien n'est plus rare que de se connoître.

Or, ce défaut de connoissance de soi-même, qui met un obstacle si essentiel à l'utilité de nos confessions, et qui est figuré par cette

multitude d'aveugles couchés sur les bords de la Piscine, *multitudo magna cæcorum*, vient de trois sources: la première, c'est qu'on ne s'examine pas avec assez de loisir et de maturité; la seconde, c'est qu'on ne s'examine que dans ses propres préjugés; enfin, la dernière, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs.

On ne s'examine pas avec assez de loisir. Oui, M. F., toute la vie du Chrétien doit être un examen et une censure continuelle et secrète de ses actions, de ses désirs et de ses pensées. Comme l'inconstance est le vrai caractère de notre cœur, et que chaque instant et chaque objet voit presque naître en nous de nouvelles impressions; si nous nous perdons un moment de vue, nous ne nous connoissons plus. Il se forme au dedans de nous une succession si continuelle et si rapide de désirs, de jalousies, de craintes, d'espérances, de joies, de chagrins, de haines et d'amours, que si nous ne suivons sans cesse ces routes diverses et secrètes de nos passions, nous n'en voyons plus ni les principes, ni les suites: elles se confondent, pour ainsi dire, dans leur multiplicité; et notre cœur devient un abîme que nous ne pouvons plus approfondir, et dont nous ne voyons jamais que la surface.

C'est donc un abus de croire que, pour porter au tribunal une connoissance exacte, il suffise, après une vie toute dissipée et toute mondaine, de donner, avant de venir se présenter au prêtre, quelques momens seulement à la révision de la conscience. La vigilance continuelle sur toutes nos actions, seule peut nous disposer à la confession de nos fautes; parce que seule elle peut nous découvrir à nous-mêmes. Il faut s'accoutumer à se rendre compte sans cesse à soi-même de soi-même; entrer presque sur chaque action en jugement avec son propre cœur; et du moins dans le silence de la nuit, comme le Prophète; et après que les inutilités, les bienséances, ou les devoirs de notre état ont terminé chaque journée, mettre notre ame sur nos mains devant le Seigneur; peser sous ses yeux l'usage que nous avons fait du jour écoulé; et par ces jugemens journaliers de notre conscience, nous familiariser, pour ainsi dire, avec nous-mêmes; et nous disposer à porter aux pieds du prêtre, un cœur éprouvé, et des inclinations mille fois approfondies.

Tel est l'examen qui doit nous préparer à la confession de nos fautes; une attention de tous les jours sur nous-mêmes. Or, souffrez que je vous demande, M. F.; avez-vous jusqu'ici porté au tribunal une conscience ainsi éprouvée? Toute votre vie est une absence continuelle de vous-mêmes; une vie toute de soins, de plaisirs, d'agitations: toute votre attention même se borne à n'être jamais un seul moment avec vous, à chercher des diversions qui vous empêchent de retomber sur vous-mêmes; le seul instant qui vous y laisse, est cet instant d'ennui mortel qui vous accable, et dont vous ne pouvez soutenir la tristesse. Comment voulez-vous donc qu'un léger intervalle que vous donnez avant la confession à l'examen de votre vie; un intervalle qui suffit à peine pour calmer votre imagination, pour en bannir les images tumultueuses que le monde et les plaisirs

y ont laissées, suffise pour sonder votre cœur, l'éclaircir, le connoître, et venir le découvrir, au prêtre? Comment voulez-vous que tant de désirs injustes que vous avez formés presque à votre insçu ; tant de complaisances criminelles, sur lesquelles vous n'avez pas même fait attention ; tant d'intentions suspectes que vous n'avez jamais connues ; tant de soins sur votre corps, dont le principe étoit corrompu, et que vous n'avez jamais examinés ; tant de passions naissantes, qui n'ayant souillé que votre cœur, et auxquelles les occasions ayant manqué plutôt que les désirs, se sont effacées même de votre souvenir : comment voulez-vous que cet abîme, où vous n'avez jamais porté la lumière, s'éclaircisse en un instant ; et qu'une conscience avec laquelle vous n'avez jamais vécu, pour ainsi dire, vous soit d'abord connue et familière ?

Aussi, que voyons-nous tous les jours au tribunal, que des aveugles qui ne se connoissent pas eux-mêmes ? *Multitudo magna cœcorum.* Qu'y entendons-nous, que des peintures vagues et superficielles ; que l'histoire publique et extérieure des pécheurs ; que les dehors de leurs désordres et certaines chutes palpables, qui sont toujours la suite de mille chutes invisibles, pour lesquelles ils n'ont point d'yeux ? Ils nous disent, comme il est dit aujourd'hui du paralytique, le nombre des années pendant lesquelles ils ont croupi dans leur infirmité : *Trigenta et octo annos habens in infirmitate suâ* (*Joan* 5 ; 5) ; ils nous racontent l'histoire de leur vie, mais ils ignorent celle de leur cœur. Premier défaut de nos examens : on ne s'examine que le moment qui précède la confession ; et chaque jour doit être un examen qui nous y dispose.

Le second défaut de nos examens, c'est que nous ne nous examinons jamais que dans nos propres préjugés. Car, qu'est-ce que s'examiner ? c'est mettre d'un côté les maximes de J. C. ; de l'autre, cette partie de notre vie que nous voulons connoître ; voir sur chaque action, ce que l'Evangile ordonne, permet ou défend ; placer ses règles saintes vis-à-vis de nos démarches ; et par ce parallèle sur lequel nous serons jugés un jour, nous juger d'avance nous-mêmes.

Or, à ces règles saintes, chacun, dans la discussion de sa conscience, substitue les préjugés de son amour-propre : car, à tout ce qui nous impose des devoirs, l'amour-propre trouve le secret d'opposer des préjugés, ou qui les combattent, ou qui les adoucissent, des préjugés sur la naissance, sur les dignités, sur l'ambition, sur l'usage des biens, sur les périls, sur les coutumes ; des préjugés sur toutes les règles.

Sur la naissance ; la règle, c'est qu'en J. C. il n'y a ni noble, ni roturier ; et que l'Evangile n'ayant que les mêmes devoirs à proposer aux Grands et au peuple, l'élevation de la naissance, loin d'être un privilége, devient plutôt un obstacle, et par conséquent un malheur, par rapport au salut ; parce qu'elle nous rend l'accomplissement de ces devoirs plus difficile : voilà la règle sur quoi il faut s'examiner.

Le préjugé; c'est que plus la naissance est élevée, plus nous la regardons comme une prérogative qui adoucit à notre égard les devoirs pénibles de la loi; qui nous dispense de la haine du monde, de la fuite des plaisirs, des austérités de ce saint temps; qui nous permet la sensibilité dans les injures, la dissimulation et la duplicité dans les concurrences, la hauteur dans l'autorité, la mollesse dans les mœurs; et c'est là-dessus qu'on se juge soi-même.

Sur les dignités; la règle, c'est qu'elles ne sont établies que pour la défense et l'utilité des peuples, et non pour soutenir l'orgueil et fournir aux plaisirs de ceux qui en sont revêtus; et qu'on n'est prince, ministre, magistrat, homme public, que pour les autres, et non pas pour soi-même: voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on mesure le devoir de ses charges sur l'usage, et non sur leur institution; on s'en tient à ce qu'ont fait ceux qui nous ont précédés; on n'examine pas ce qu'ils ont dû faire; on croit que, successeurs légitimes de leur autorité, on l'est aussi de l'abus qu'ils en ont toujours fait; et que des désordres manifestes, qui nous sont venus par tradition, sont des droits incontestables attachés à nos charges: et c'est là-dessus qu'on examine ses devoirs publics.

Sur l'ambition; la règle, c'est qu'étant obligés de vivre comme étrangers sur la terre, et de n'aimer ni le monde, ni les choses qui sont dans le monde, nous devons craindre tout ce qui peut nous rendre notre exil trop aimable: voilà la règle. Le préjugé; c'est qu'on regarde les soins, les intrigues, les empressemens pour s'élever, le chagrin vif et profond de se voir devancé; la disposition secrète de sacrifier nos concurrens à notre fortune, si l'on ne pouvoit s'établir que sur leurs ruines; l'aversion cachée pour tous ceux qu'on nous préfère; en un mot, ce fonds dominant d'ambition, qui fait proprement toute la vie de la Cour, et qui est l'ame aussi de toute notre conduite, on la regarde comme une noble émulation que la naissance donne, comme des inclinations sages et sérieuses, plus dignes de la raison, que les plaisirs frivoles, et les excès où s'abandonnent ceux qui ne pensent à rien de solide, et qui sacrifient leur fortune à leurs plaisirs: et c'est sur ces fausses idées, qu'on sonde son cœur devant Dieu.

Sur l'usage des biens; la règle, c'est que vous n'en êtes pas le maître absolu; que votre abondance est le patrimoine des malheureux; et que l'Evangile seul, et non pas le monde, doit régler les bienséances de votre état: voilà la règle. Le préjugé; c'est que toutes les profusions que le revenu peut soutenir, on ne les croit jamais excessives: toutes celles même qui nous dérangent, mais que l'usage semble exiger, on se persuade qu'elles peuvent bien altérer nos affaires, mais qu'elles ne touchent point à la conscience: et c'est sur ce fonds de sécurité, qu'on examine l'usage de ses biens.

Enfin, sur les coutumes; la règle, c'est que nous serons jugés sur les préceptes de J. C., et non pas sur les mœurs de notre siècle; que

les exemples, quelque universels qu'ils puissent être, n'autorisent pas des abus que la loi condamne; et qu'au contraire, se conformer à la multitude, est suivre la voie qui conduit toujours à la mort: voilà la règle. Le préjugé; c'est que tout ce que l'exemple public autorise, ne sauroit être un crime. Toutes les personnes de notre rang et de notre âge usent de cette parure, ont recours à cet artifice pour relever une vaine beauté, et ajouter à l'ouvrage du Créateur une grace qu'il n'a pas voulu y mettre lui-même; on n'en fait plus de scrupule. Tous ceux de notre état briguent, sollicitent les honneurs du sanctuaire; on croit que c'est l'unique voie pour y parvenir. Presque tout le monde se permet cette manière de faire valoir son argent; on la croit permise. On se repose sur l'exemple commun de l'innocence de ses propres démarches: l'usage est notre seul Evangile; et l'illusion va si loin, qu'on ne daigne pas même porter au tribunal ces sortes de fautes; qu'on se fait une manière de force et de raison de les mépriser, et qu'on les regarde comme les scrupules puérils des ames foibles et timides.

Voilà une des grandes sources de l'inutilité des confessions. Personne ne s'examine dans les lumières de la foi et dans les règles de l'Evangile; chacun porte au tribunal ses préjugés, loin d'y porter ses crimes: nos erreurs sont les seules lumières consultées sur nous-mêmes; et sonder sa conscience, pour la plupart des Fidèles, c'est y repandre de nouvelles ténèbres. Aussi nous entendons tous les jours au tribunal, des pécheurs qui mêlent à l'accusation de leurs fautes, les maximes du siècle et le langage des passions; qui parlent comme le monde, dans un lieu destiné à le condamner; et qui, par la manière dont ils s'avouent coupables, nous font connoître qu'ils ignorent encore leurs plus grands crimes.

Enfin, le dernier défaut de nos examens, c'est qu'on ne s'examine jamais sur tous ses devoirs; de père de famille, de personne publique, de membre du corps des Fidèles: on ne connoît de soi que ses défauts personnels.

Comme père de famille, avez-vous fait de votre maison une église domestique? vous a-t-on vu à la tête de vos enfans et de vos esclaves, offrir à Dieu, comme les patriarches, le sacrifice du soir et du matin, et les vœux communs et innocens d'une sainte famille? Avez-vous cultivé dans vos enfans la grace de leur baptême confiée à vos soins, en les élevant dans la foi et dans la piété? Vos exemples ont-ils soutenu vos instructions? Avez-vous, dans la destination de leur sort, eu plus d'égard à leur salut, qu'à vos intérêts temporels? et vos arrangemens n'ont-ils pas plus décidé de leur vocation que l'ordre du Ciel. Vous êtes-vous regardé comme le père et le pasteur de vos domestiques; et n'avez-vous pas oublié que négliger le soin de leur ame, c'est être pire qu'un infidèle? Où sont ceux qui, dans le jugement de leur conscience, entrent dans ce détail de foi et de religion?

Comme membre du corps des Fidèles, vous devez à vos Frères

l'édification, et le spectacle d'une vie sage et irrépréhensible : plus même vous êtes élevé, plus votre obligation là-dessus devient rigoureuse, parce que plus vos exemples deviennent utiles ou dangereux. Or, que d'imitateurs votre rang n'a-il pas donnés à vos désordres? Que d'ames ont péri pour avoir servi à vos plaisirs et à vos passions! Combien d'autres avez-vous séduites par vos persuasions, entraînées par votre autorité, ébranlées par vos dérisions et par vos censures? Combien d'autres, femmes du monde, dont la liberté de vos discours, l'indécence de vos manières, la facilité de vos mœurs, ont corrompu le cœur? ces hommes foibles, qui ont tant de fois péri sous vos yeux, et dont la foiblesse flattoit tant votre vanité? ces domestiques infortunés devant lesquels vous paroissiez sans précaution, ou que vous employiez à des soins sur votre corps, d'où leur innocence ne sortoit jamais entière? Que de crimes étrangers sur lesquels on ne s'avise pas même d'entrer en scrupule!

Enfin, si vous êtes homme public, que de malheurs votre inapplication, votre foiblesse, votre complaisance, votre dureté, vos intérêts peut-être particuliers, ont attirés sur les peuples! que de méchans protégés! que de gens de bien négligés! que d'innocens opprimés! que de violences et d'injustices auxquelles votre nom a servi de prétexte, par votre confiance excessive en des subalternes iniques et corrompus! que de crimes qui se multiplient à l'infini, qui naissent tous les jours les uns des autres, et que le Dieu juste vous impute! Sondez cet abîme, si vous le pouvez; et cependant, y regardez-vous seulement?

Tels sont les aveugles couchés sur les bords de la Piscine, que le Sauveur ne guérit point : *Multitudo magna cæcorum.* Aussi nous sommes tous les jours surpris, que des personnes qui vivent dans le train ordinaire de cette sorte de monde que J. C. a réprouvé; dans l'oisiveté des conversations et les dangers des commerces; dans les plaisirs des jeux et des spectacles; dans la vanité et l'indécence des parures; dans les mouvemens de l'ambition et les vivacités des concurrences; dans la sensualité, et l'excès souvent, des tables et des repas : nous sommes surpris que ces personnes n'aient presque rien à nous dire, lorsqu'elles viennent au tribunal nous découvrir les plaies de leur conscience; qu'elles ne soient en peine que de trouver des sujets d'accusation, et de quoi fournir à une confession; et qu'elles renferment le récit d'une année entière de vie mondaine en un intervalle si court, qu'à peine auroit-il pu suffire à exposer toutes les fautes d'une seule de leurs journées : nous en sommes, dis-je, surpris, tandis qu'une ame juste repasse à nos pieds dans l'amertume de son cœur quelques imperfections légères que sa piété lui grossit; découvre jusque dans ses vertus une matière d'accusation et de pénitence; ne peut tarir sur le récit de ses foiblesses; prend les sentimens involontaires de la nature pour les actes libres de la volonté; croit voir, dans des mouvemens naissans, toute la honte d'un consentement, et ne voit pas, dans le sacrifice soudain qu'elle en fait, tout

le mérite d'une fidèle résistance; se défie même des lumières d'un guide sacré qui la rassure; et comme Pierre, dans l'excès de sa prière à Joppé, croit voir des objets immondes et défendus par la loi, lors même qu'un envoyé du Ciel condamne ses frayeurs, et lui en permet l'usage.

D'où vient cette différence? C'est que l'un veille sans cesse à la garde de son propre cœur, et que l'autre ne s'examine que lorsqu'il faut venir s'accuser au prêtre; c'est que l'un se juge sur les lumières de la foi, et l'autre sur les préjugés de son amour-propre; enfin, c'est que l'un approfondit tous ses devoirs qu'il connoît, et que l'autre ne s'examine que sur quelques obligations plus palpables et plus connues, et dont il ignore même l'étendue et les suites. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous répandez vos lumières sur le Juste; et que vous punissez les égaremens de l'ame mondaine, en permettant qu'elle les ignore. Mais non-seulement on manque de lumière dans l'examen, on manque encore de sincérité dans la manifestation.

SECONDE PARTIE.

Rien ne coûte plus à l'homme, que de s'avouer coupable. Comme l'orgueil est le premier de nos penchans; et que d'ailleurs le sentiment secret de nos défauts ne nous permet pas d'ignorer, que si nous nous montrions tels que nous sommes, nous serions dignes du dernier mépris; nous naissons tous avec un fonds de dissimulation sur ce qui se passe au dedans de nous-mêmes: toute notre vie n'est presque qu'un déguisement continuel; nous jouons dans toutes nos actions le personnage d'un autre; et ce qui paroît de nous-mêmes, n'est jamais nous. Telle est la condition de l'homme: né orgueilleux et misérable, il ne peut paroître grand, qu'en ne se montrant pas tel qu'il est; et le déguisement est la seule ressource de sa vanité.

Mais ce qu'il y a de plus déplorable, c'est que notre orgueil entre dans nos humiliations mêmes; que l'aveu de nos crimes n'est souvent qu'un artifice coupable qui les déguise; et que nous portons la dissimulation jusqu'au pied même du tribunal terrible, où nous allons manifester les secrets de nos consciences et nous juger devant J. C.: c'est ici cette seconde sorte de pécheurs figurés par les boiteux de notre Evangile: *Multitudo magna claudorum;* c'est-à-dire, de ces pécheurs qui ne marchent pas droit dans la voie de Dieu, et qui ne viennent pas se présenter au bain sacré de la pénitence, avec cette droiture et cette simplicité de cœur, qui guérit la plaie en la découvrant.

J'avoue qu'il est rare de trouver de ces ames noires et maudites de Dieu, qui, de propos délibéré, viennent mentir au Saint-Esprit, cacher au prêtre les horreurs d'une conscience corrompue, insulter la religion jusque dans le lieu même du repentir et de la miséricorde, et faire du Sacrement qui nous absout, le plus grand de tous leurs crimes. Il faudroit des foudres et non des instructions pour

des ames de ce caractère; on ne leur parler que comme Pierre parla autrefois à Ananie et à Saphire, l'affreux modèle de ceux qui viennent aux pieds des ministres mentir à l'Esprit-Saint. Cette sorte de dissimulation suppose une extinction de toute foi et de toute crainte de Dieu, dont peu d'ames sont capables.

Mais il est des déguisemens d'une autre nature, sur lesquels on se fait une sorte de conscience; qui mêlent à l'aveu du crime, les artifices et les palliations de l'orgueil; qui ne montrent qu'à demi la conscience, et qui comptent l'avoir suffisamment montrée; qui découvrent le péché, et qui cachent, pour ainsi dire, le pécheur. Or, ce défaut de droiture et de sincérité, si ordinaire dans le tribunal, se trouve ou dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse, ou dans les motifs et les principes des actions qu'on supprime, ou dans les points douteux qui ont plusieurs faces, et qu'on montre toujours du côté qui nous est favorable.

Je dis dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse. Oui, M. F., le premier soin de la plupart des pécheurs, lorsqu'ils se préparent à la pénitence, n'est pas de connoître leurs fautes; c'est de méditer en quels termes ils pourront les faire connoître au ministre sacré qui doit les entendre. L'arrangement étudié des expressions qui adoucissent l'horreur de leurs crimes, est presque le seul examen et la seule préparation qui en précèdent la confession; et être prêt pour le Sacrement, c'est précisément pour eux, avoir trouvé, après bien des recherches secrètes, de toutes les manières de s'avouer coupables, celle qui laisse moins connoître leurs fautes.

Premièrement, on passe rapidement sur les plaies les plus honteuses, de peur d'y trop arrêter l'attention du ministre : on renferme en un seul mot les chutes les plus humiliantes; on les place dans des intervalles si heureux, qu'elles échappent presque avant que le prêtre ait pu s'en apercevoir; et on est content de soi, quand on a pu, en lui avouant ses crimes, faire en sorte pourtant qu'il les ignore encore.

Secondement, on tait des circonstances et des incidens plus honteux que le crime même, et qui seuls auroient pu faire sentir tout l'emportement de notre cœur, et toute l'indignité de notre caractère. Je ne parle pas ici de ces circonstances qui changent la nature du péché; je parle de celles qui l'aggravent, qui découvrent toute la bassesse de nos penchans, et toute la honte de nos foiblesses : des mesures honteuses qu'on a prises pour inspirer une passion; des avances mille fois rejettées, autant de fois renouvelées; des choix indignes et que l'emportement tout seul pouvoit justifier; des désirs dont on rougissoit, et qu'on se cachoit à soi-même. Que sais-je? tout ce détail qui nous manifeste trop nous le supprimons; et nous substituons habilement à ces termes précis que la simple vérité emprunte, et qui nous auroient fait connoître, des expressions vagues et générales qui découvrent nos actions, mais qui ne montrent pas notre cœur.

Troisièmement, on s'accuse avec complaisance de certains défauts qui nous sont glorieux selon le monde ; on fait entrer dans la confession de ses crimes, la générosité de son cœur, les talens du corps et de l'esprit, les titres de la naissance, les avantages de la faveur ou de la fortune ; on mêle habilement ce qui nous élève aux yeux des hommes, avec ce qui nous humilie devant Dieu ; et on sent presque plus de vanité de ces frivoles distinctions qui ne sont pas à nous, que de confusion et de douleur des crimes qui nous sont propres.

Enfin, pour ne pas découvrir toute la honte d'une longue et ancienne habitude, à chaque confession on cherche un nouveau guide, un nouveau témoin de ses foiblesses ; on les raconte comme des chutes nouvelles et arrivées depuis la dernière pénitence ; on ne montre que les extrémités et les progrès les plus nouveaux de la plaie ; on n'a garde d'en creuser toute la profondeur, et d'en révéler l'ancienne corruption ; on ensevelit le passé dans un silence de dissimulation ; on craint d'être trop connu du médecin sacré ; on ne tire qu'à demi, et comme en tremblant, le voile qui couvre des mystères honteux ; on cache sous des feuilles, comme le premier pécheur, sa honte et son ignominie ; et en venant se montrer, on réussit à se faire méconnoître.

Or, M. F., outre que le langage de la douleur est un langage humble, simple, naturel, sincère ; qu'une ame véritablement touchée ne sait ni dissimuler ses fautes, ni les excuser, et qu'ainsi les confesser avec ces adoucissemens et ces réticences, c'est confesser seulement qu'on ne s'en repent pas ; outre cela, si c'étoit à l'homme, qui ne voit pas le fond des cœurs, que vous venez manifester votre conscience au tribunal, le fruit de votre dissimulation et de vos artifices seroit du moins de vous être cachés à votre juge : mais vous venez parler à J. C., qui vous connoît, qui a été le témoin invisible de toute l'histoire secrète de votre vie, qui lit dans votre cœur, comme dans un livre ouvert, tout ce que vous y cachez de plus honteux ; et qui dans le temps même que vous tâchez par tous vos déguisemens, de vous dérober à ses yeux, insulte aux ridicules efforts de votre honte, et vous dit, comme autrefois un Prophète à cette reine d'Israël, qui, déguisée sous des habits empruntés, avoit cru pouvoir être méconnue de l'homme de Dieu, et tromper la lumière du ministère prophétique : *Quare aliam te esse simulas* (*III. Reg.* 14 ; 6) ? O ame, si indigne de mes regards, paroissez telle que vous êtes, et telle que je vous connois ! ces dehors spécieux qui vous déguisent, ne sont pas vous-même : démasquez ce cœur dont je vois toute la misère ; montrez ces œuvres de ténèbres telles que mon œil invisible les a éclairées en secret ; déconcertez tout cet appareil étudié qui trompe les hommes, mais qui ne sauroit tromper celui qui sonde les cœurs : *Quare aliam te esse simulas ?* Insensée de croire que des toiles légères déroberont votre honte aux yeux de celui qui perce de ses regards les plus profonds abîmes ! plus insensée encore de cacher la vieillesse et toute la corruption de vos maux à celui de

qui seul vous pouvez en obtenir la délivrance ! *Quare aliam te esse simulas?* Premier défaut de sincérité dans les expressions qu'on adoucit et qu'on embarrasse.

Le second se trouve dans les motifs et les principes des actions, auxquels on ne remonte presque jamais. En effet, comme c'est la disposition du cœur qui décide de nos œuvres, c'est là qu'il faut remonter pour en connoître le mérite ou le défaut : c'est du trésor de notre cœur, dit J. C., que se tire la réalité de nos vertus comme de nos vices; c'est là que nos actions sont tout ce qu'elles sont aux yeux de Dieu. Il importe donc de ramener tout ce que nous faisons au motif qui l'a produit, et de taxer toutes nos actions dans notre cœur même. Esther est innocente, en se revêtant aux jours solennels de tous les ornemens les plus éclatans de la royauté; parce que cette vaine pompe lui est à charge, et que son cœur est simple et sincère. Jézabel est criminelle, en se montrant environnée de faste aux fenêtres de son palais de Samarie; parce que, dans les mêmes soins, elle cache des désirs fort dissemblables. Salomon ne se rend pas indigne des faveurs du Ciel, en exposant toute la gloire et toute la magnificence qui l'environne aux yeux d'une reine étrangère, parce qu'il ne voit dans l'éclat et l'abondance de son règne, que la protection et les bienfaits du Dieu de ses pères. Ezéchias attire l'indignation du Seigneur sur toute sa postérité, en étalant avec complaisance aux envoyés de Babylone, les trésors du temple et les richesses de son palais; parce que son cœur s'élève de cette prospérité, y met une vaine confiance, et fonde là-dessus, plus que sur le secours du Ciel, la sûreté de Jérusalem et l'espérance de ses victoires. C'est donc le cœur qui décide de tout l'homme. Or, c'est le cœur qu'on ne manifeste presque jamais au tribunal : on expose les actions, on n'entre jamais dans les motifs; on raconte ses péchés, on ne découvre pas sa conscience.

Ainsi, vous venez vous accuser de quelques traits mordans contre la réputation de votre frère; mais vous ne dites pas que ses talens, son crédit ou sa fortune, font tout son crime dans votre esprit; que vous êtes né envieux; que tout ce qui vous efface, blesse votre orgueil; et que delà vous vient cet air censeur et chagrin, et ce talent de saisir d'abord le ridicule de ceux qui sont trop au-dessus de vous pour vous plaire.

Ainsi, vous venez nous raconter vos emportemens et votre antipathie envers la personne qu'un lien sacré vous a unie; mais vous ne dites pas que des goûts frivoles et étrangers vous inspirent cette mauvaise humeur; que l'entêtement des plaisirs vous rend le sérieux et la tranquillité domestique insupportable; et que votre cœur, trop livré au monde et à l'amusement, ne sauroit plus revenir au devoir.

Ainsi, vous venez vous avouer coupables de quelques désirs de plaire; mais vous ne dites pas que toutes vos attentions, tous vos soins, toutes vos démarches n'ont point d'autre but que d'inspirer

la passion criminelle à un objet dont votre cœur est déjà touché en secret; que ce poison se répand sur tout le corps de votre conduite, et que tout ce que vous faites est souillé par cette intention.

Enfin, vous venez nous découvrir ces combats secrets que la foiblesse de votre chair livre à votre cœur, et ces mouvemens douteux de la loi des membres, où vous avez tant de peine à discerner vous-mêmes de quel côté a été la victoire; mais dites-vous que vous aimez tout ce qui nourrit et allume cette passion funeste; que vous vivez au milieu des occasions qui la réveillent; que ça été là comme la première plaie de votre cœur et le premier écueil de votre innocence; que toutes les infidélités de votre vie ont pris leur source dans ce penchant malheureux; et que c'est là comme votre fonds, et le caractère dominant de vos mœurs?

Aussi, la confession de vos fautes achevée, le confesseur vous connoît-il comme vous vous connoissez vous-mêmes? Ne se trompe-t-il pas dans l'idée qu'il a de vous? Voit-il vos passions dans leur source; vos sensibilités, dans leurs motifs; vos tentations, dans leurs occasions et dans votre témérité; vos foiblesses, dans vos rechutes; vos infidélités, dans vos résolutions mille fois violées; en un mot, vous-mêmes dans vous-mêmes?

Hélas! il faut presque toujours que le ministre de la confession devine l'état de votre ame; qu'il profite de certaines expressions qui vous échappent, comme malgré vous, pour connoître votre cœur, et en éclaircir les mystères que vous lui aviez cachés. Il faut qu'en vous voyant, et sans qu'il l'apprenne de vous-mêmes, comme aujourd'hui J. C. en voyant le paralytique, les seules lumières de son ministère lui fassent connoître que vos maux ont jeté de profondes racines, et que vous croupissez depuis long-temps dans des passions honteuses: *Hunc cùm vidisset Jesus jacentem, et cognovisset quia jam multùm tempus haberet* (*Joan.* 5; 6). Ce n'est pas vous qui vous découvrez, ce sont les saints artifices de sa charité et la pieuse expérience de son zèle, qui vous découvrent; et il faut qu'un confesseur soit en garde contre la surprise, dans un lieu où il ne devroit être occupé qu'à consoler votre douleur et essuyer vos larmes.

Enfin, le dernier défaut de sincérité se trouve dans les actions douteuses, qu'on expose toujours à son avantage. En effet, comme d'un côté on ne veut pas rompre avec les passions, et que de l'autre on veut se faire une sorte de conscience tranquille dans cet état d'infidélité, on leur cherche des autorités et des suffrages; et on les expose dans un jour si favorable, que le ministre de J. C. n'oseroit plus les condamner.

Ainsi, on ne veut point s'éloigner d'une occasion de péché, ni rompre une liaison qui scandalise: on exagère l'impossibilité de cette rupture, les inconvéniens qu'on en verroit naître, les liens du sang, les intérêts de la fortune, les raisons de devoir et de bienséance qui y mettent un obstacle invincible: on remontre, qu'au fond le péril

n'est pas grand, que la passion est refroidie, que les engagemens ne sont plus les mêmes; et là-dessus le confesseur trompé, consent; il n'insiste plus sur le précepte d'arracher l'œil qui est un sujet de scandale. La vérité obscurcie sous ces faits adoucis, lui paroît souffrir ici une exception à la règle; et c'est sur un consentement ainsi obtenu, qu'on se croit en sûreté, et qu'on sort des pieds du prêtre, content de l'avoir trompé et de s'être trompé soi-même.

Ainsi, on ne voit point finir le scandale d'un divorce public, ni rejoindre des liens sacrés que la grace d'un Sacrement honorable avoit unis; il n'est sorte de raison spécieuse dont on ne colore sa résistance; on a des prétextes d'honneur, de devoir, de conscience, d'incompatibilité, d'intérêts domestiques : on a tout tenté pour prévenir le mal : on n'en est venu à cette extrémité, que pour en éviter de plus grandes; et là-dessus le confesseur, mal instruit, souffre un scandale auquel on ne lui laisse voir aucun remède; et l'ame abusée croit sa conscience plus en sûreté, depuis qu'elle a ajouté au crime de son état, celui d'avoir surpris les suffrages de son Juge.

Ainsi, on ne veut point interrompre des profits manifestement usuraires; on expose, comme présens, des dangers chimériques; on s'appuie sur la tolérance des lois et sur l'autorité des exemples; on représente toutes les autres voies d'assurer son revenu comme impossibles; on répand sur le cas particulier, des ténèbres qui le font perdre de vue; et plus prudent dans les affaires du siècle, que le ministre de la pénitence, qui souvent ne les connoît pas, on s'applaudit de son consentement, tandis qu'on n'a fait que surprendre sa charité.

Telles sont les illusions de l'amour-propre dans le tribunal sacré : on manque de sincérité dans les expressions qu'on adoucit, dans les motifs qu'on supprime, dans les doutes qu'on expose en sa faveur; c'est-à-dire, que nous ne nous montrons jamais que dans un faux jour : ce que nous cachons de nous-mêmes, est ce que nous sommes réellement; ce que nous en découvrons, est ce que nous voudrions être : nous étalons une conscience qui n'est que la fausse effigie de la nôtre; et comme Michol, loin d'exposer aux yeux le véritable David, je veux dire nous-mêmes et notre passion dominante, nous substituons un fantôme et un simulacre à sa place : *Et inventum et simulacrum solum* (*I. Reg.* 19; 16).

Aussi, M. F., au sortir du tribunal, sentez-vous cette paix et cette sérénité de conscience, qui est le fruit d'une confession sincère et parfaite? Sentez-vous ce repos et ce soulagement, que le cœur déchargé de ses crimes fait sentir à l'ame touchée? Ne vous reste-t-il pas au fond du cœur je ne sais quelles inquiétudes secrètes que vous tâchez de vous dissimuler à vous-mêmes, je ne sais quels embarras qui troublent toute la douceur de votre pénitence? Ne vous promettez vous pas à vous-mêmes, pour vous calmer, qu'un jour enfin, rompant tout-à-fait avec le monde, vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon; c'est-à-dire, vous éclairci-

rez ces doutes qui vous fatiguent ; vous exposerez à découvert ces embarras, sur lesquels tant d'absolutions reçues n'ont pu encore vous rendre tranquilles ? Avez-vous pu jusqu'ici réussir à vous persuader que ce sont là de vains scrupules ? et malgré toute l'indulgence de votre amour-propre, qui ne cesse de vous amuser de cette illusion, la voix de votre conscience ne prend-elle pas le dessus ? et ne vous reproche-t-elle pas sans cesse en secret votre dissimulation et vos réticences ? Laissez répondre votre cœur, et soyez ici vous-même votre juge. Insensés, de nourrir dans votre sein des serpens qui vous déchirent, de n'oser produire au jour des monstres qui s'évanouissent dès qu'ils ont vu la lumière, de découvrir une partie du mal, et de cacher celle où il auroit fallu appliquer le remède ! Insensés, de souffrir toute la honte d'un aveu, et de vous priver des consolations d'un aveu sincère ; de venir vous déclarer pécheur, et de faire d'une déclaration si désagréable à la nature, le plus grand de tous vos crimes !

Mais que craignez-vous en nous racontant ingénument l'histoire de vos malheurs et de vos chutes ? de détruire dans notre esprit la vaine réputation de probité et de vertu que vous conservez parmi les hommes ? Mais pourquoi nous comptez-vous pour quelque chose au tribunal redoutable ? Nous ne sommes là qu'à la place de J. C. ; nous n'y portons ni les oreilles, ni les sentimens, ni les pensées de l'homme. Vous n'en direz jamais assez pour nous surprendre. Ah ! nous ne savons que trop de quoi toute la corruption du cœur humain est capable ; nous portons en nous la source et les penchans des mêmes foiblesses dont vous rougissez. Plus nous vous trouverons coupables, plus vous exciterez notre pitié, plus vous intéresserez notre charité, plus vous deviendrez un objet digne de nos soins, de notre tendresse et de nos larmes, plus nous offrirons pour vous des gémissemens de zèle et des prières de compassion au Seigneur, afin qu'il daigne jeter sur vous des regards de miséricorde, et répandre abondamment sa grace, où le péché avoit abondé : voilà notre ministère. Nous n'insulterons pas à votre foiblesse, puisque J. C., à la place duquel nous vous écoutons, recevoit avec tant de douceur les Publicains et les pécheresses. Nous ne saurons pas aggraver votre confusion ; nous ne saurons que vous aider, vous rassurer, vous consoler et vous plaindre. Mais ce n'est pas assez de déclarer sincèrement ses crimes, il faut les détester souverainement, et ajouter à la sincérité dans la manifestation, la douleur dans le repentir.

TROISIEME PARTIE.

Toutes les autres dispositions dont nous venons de parler, ne sont que les préparations extérieures de la pénitence ; la douleur en est l'ame et la vérité. La vertu du Sacrement peut suppléer à la confession extérieure de nos fautes, lorsque des obstacles involontaires nous en ôtent le pouvoir ; mais elle ne peut suppléer au senti-

ment intérieur qui les déteste, parce que c'est lui qui forme le pénitent : tout le reste peut être remplacé par la douleur ; la douleur ne peut être remplacée que par elle-même.

Cependant rien de plus rare parmi les pécheurs qui viennent s'avouer coupables au tribunal, que cette douleur de pénitence à laquelle seule la rémission des péchés est promise ; et c'est ici cette troisième sorte de malades, dont parle aujourd'hui l'Evangéliste, qui ne reçurent pas de J. C. le bienfait inestimable de la guérison, *aridorum*, ceux qui avoient les membres secs ; c'est-à-dire, ceux qui portent au tribunal un cœur sec, une ame insensible ; et qui, après avoir senti les impressions les plus vives et les plus extrêmes des passions, ne trouvent en eux aucun sentiment pour la pénitence.

Or, comme l'illusion est ici dangereuse, et que chacun se flatte de porter au tribunal cette douleur qui suffit pour la justification du pécheur, il importe d'établir en quoi elle consiste.

Premièrement, cette douleur est un mouvement de la grace, et non de la nature ; il faut que le trouble qui naît de l'horreur de nos crimes, soit une opération invisible de l'esprit de Dieu, dit le dernier Concile, qui nous porte à détester tout ce qui a pu lui déplaire ; qu'il soit une vue de foi qui nous découvre dans le péché, et l'outrage qu'il fait à Dieu, et les malheurs où il précipite l'homme ; qu'il soit enfin un commencement de nouvel amour, qui ne nous rende le crime odieux, que parce qu'il commence à nous faire aimer le Seigneur, source de toute justice, première condition marquée dans notre Evangile. Il falloit que l'Ange du Seigneur descendît et troublât l'eau, afin que les malades fussent guéris : *Angelus autem Domini descendebat...... et movebatur aqua* (*Joan.* 5 ; 4). Il faut que l'esprit de Dieu descende dans nos cœurs pour y opérer des agitations salutaires, tout autre trouble seroit un trouble humain et inutile aux malades.

Or, le trouble que la plupart des pécheurs portent au tribunal, est un trouble d'amour-propre, et auquel l'esprit de Dieu n'a point de part. Les uns prennent pour la douleur de la pénitence, ces alarmes secrètes que l'orgueil oppose toujours à la déclaration de nos crimes ; ce poids d'iniquités qui fatigue le cœur, auquel il en coûte tant de s'avouer coupable ; ces déchiremens cruels que les œuvres de ténèbres, sur le point de se manifester et d'éclore, font sentir à la conscience pécheresse, semblables à des serpens qui ne sauroient sortir sans déchirer le sein qui les a enfantés ; en un mot, ces inquiétudes d'une mauvaise honte, qui ne trouvent d'odieux dans le crime que la peine de l'avouer. Ils confondent leur orgueil avec leur repentir, l'opposition qu'ils ont à l'humiliation de la pénitence, avec le repentir sincère qui y dispose ; la haine de la confession, avec la douleur de leurs crimes. Ils ne sont qu'orgueilleux et confus, et ils croient être touchés et pénitens.

Ce ne n'est pas que la même grace qui opère le repentir, n'opère aussi une confusion salutaire, et qu'il n'y ait une honte qui conduit au salut, comme dit l'Esprit-Saint. Détournez de moi vos regards, ô mon Dieu! disoit un roi pénitent; je ne puis plus soutenir devant vous toute la confusion dont mes crimes me couvrent: *Et confusio faciei meæ cooperuit me* (*Ps.* 43; 16). Mais cette honte formée par la douleur, ne trouve son motif que dans la douleur même. Ce n'est pas le jugement du ministre de la confession qui la produit dans notre ame, c'est l'œil de Dieu qui la voit, et qui connoît toute l'ignominie de son état. Elle ne compteroit même le mépris de tous les hommes pour rien, si elle avoit le Seigneur tout seul pour témoin de son innocence. Au contraire, quand elle seroit seule sur la terre, ou cachée dans les plus profonds abîmes, les regards de Dieu seul sur ses souillures la couvriroient de la même confusion; et partout où elle porteroit devant lui ses plaies, elle y porteroit ses troubles et sa honte. Les inquiétudes secrètes et honteuses de l'orgueil ne sont donc pas les troubles salutaires de la pénitence.

Il en est d'autres qui prennent la douleur qui forme le repentir, pour ce trouble qui naît de la crainte toute seule des peines éternelles: ce trouble qui, ouvrant l'enfer et tous ses tourmens au pécheur, ne lui découvre rien de plus odieux dans l'iniquité, que la punition dont elle est suivie; ce trouble, qui n'est lui-même qu'un désir que le crime pût être impuni; qui arrête l'action, dit S. Augustin, sans changer la volonté; qui nous rend timides sans nous rendre pénitens; qui nous fait craindre le châtiment, sans nous faire haïr l'offense, et qui ne compteroit pour rien d'outrager son Dieu, si la perte de son amour devoit borner toute son infortune.

Je sais que la crainte du Seigneur est le commencement de la sagesse, qu'il est utile de percer souvent des yeux de la foi ces abîmes de feu et ces ténèbres éternelles, où il y aura des pleurs et des grincemens de dents, et de descendre tout vivant dans l'enfer, pour faire de ce souvenir salutaire un frein à nos passions indomptées. Je sais que cette crainte est un don de l'Esprit-Saint, et mon dessein n'est pas d'ôter au pécheur un moyen de salut, et un motif de componction que J. C. leur propose, que l'Eglise leur recommande, que les Saints ont eu sans cesse devant les yeux, et dont nous nous servons tous les jours dans ces chaires chrétiennes, pour troubler la fausse paix des ames criminelles. En effet, ô mon Dieu! si, avec tous vos foudres et vos flammes vengeresses, l'iniquité ne laisse pas de prévaloir sur la terre; si, malgré l'enfer et ces ardeurs éternelles que votre justice a préparées aux pécheurs, toute chair ne laisse pas de corrompre sa voie; resteroit-il encore quelque foi parmi les hommes, si nous venions imprudemment leur faire un point de vertu de fermer les yeux à ces spectacles terribles, ou si nous leur faisions un vice du motif le plus commun et le plus ordinaire de la piété? Il est peu de ces ames nobles et sublimes, que l'amour et la reconnois-

sance toute seule attachent à votre service, c'est la sagesse des parfaits; mais les foibles ont besoin d'indulgence, et vous voulez que notre intérêt même entre toujours pour beaucoup dans notre fidélité.

Ce n'est donc pas la crainte des tourmens destinés à l'impie, que je veux exclure de la véritable pénitence; elle en est la préparation, quoiqu'elle n'en soit pas l'ame et le fond : car l'amour tout seul, qui a fait les pécheurs, peut former des pénitens; l'amour tout seul, qui a ravi notre cœur à Dieu, peut le lui rendre; l'amour tout seul, qui faisoit tout le dérèglement de notre volonté, peut y rétablir l'ordre, et faire notre justice; et vous ne sauriez vous réconcilier avec Dieu, si vous ne commencez du moins à l'aimer plus que les vaines créatures qui vous avoient éloignés de lui, et si la vertu du Sacrement, jointe à cet amour encore foible, ne le perfectionne, et n'opère en vous la véritable justification. Ce n'est pas, dis-je, la crainte des peines que je veux ici exclure de la pénitence; c'est cette disposition criminelle où se trouvent la plupart des pécheurs qui approchent du tribunal, lesquels, sans un enfer et ses tourmens, vivroient comme des athées, sans foi, sans conscience, sans Sacremens; lesquels ne connoissent de la religion que ses menaces; et qui, dans le secret de leur cœur, sont fâchés que Dieu soit juste, et qu'il ait attaché aux plaisirs les plus honteux des flammes éternelles.

Et ne croyez pas que ce soit ici une disposition rare ou chimérique; rien n'est plus réel et plus commun. La crainte fait presque toute notre religion; c'est la pensée seule des peines à venir, qui peuple les tribunaux de la pénitence : nous y faisons divorce pour un moment avec nos passions; et nous nous en séparons comme on quitte des objets encore chers, mais funestes. Semblables à la femme de Loth, nous ne haïssons pas Sodome; nous n'en craignons que les flammes; nous nous en séparons à regret, et notre cœur y tient encore, tandis que la crainte toute seule du danger nous en éloigne. L'esprit de la véritable piété est plus rare qu'on ne pense; tous les dehors du culte ne roulent presque que sur de fausses vertus; nous ne comptons pour offenses de Dieu, que celles qui sont suivies d'une punition éternelle; celles qui se bornent à lui déplaire, nous ne les comptons pour rien; et si nous voulons sonder nous-mêmes notre cœur, nous sentirons que nul principe d'amour et de grace ne nous fait agir; et que l'enfer est la seule divinité que nous craignons.

Mais, comme la méprise est ici aisée, si vous me demandez à quelles marques on peût discerner ce trouble heureux qui forme les vrais pénitens, de cette honte d'orgueil, ou de cette crainte toute mercenaire, qui ne forme que des esclaves; je dis, en second lieu, que la douleur de la pénitence renferme une résolution réelle et sincère de finir nos désordres, et de commencer une vie sainte et chrétienne ; c'est ce qui nous est figuré dans la guérison de notre paralytique. Souhaitez-vous d'être guéri ? lui demande J. C. : *Vis sanus fieri* (*Joan.* 5; 6) ? Il paroissoit sans doute fort inutile de le deman-

der à un malheureux qui gémissoit sous le poids de ses maux ; et l'on ne pouvoit douter que trente-huit années d'infirmité, ne lui fissent souhaiter vivement sa délivrance. Mais J. C. vouloit nous apprendre par-là, que le pécheur, comme ce paralytique, sincèrement touché de ses maux, doit, en venant se présenter au tribunal, pouvoir se rendre ce témoignage à lui-même, que réellement et de bonne foi, il veut être guéri, c'est-à-dire, renoncer à ses passions invétérées, et prendre le parti de la piété.

Or, je vous demande, mon cher Auditeur, lorsque vous venez aux pieds du prêtre, êtes-vous de bonne foi dans cette résolution? *Vis sanus fieri?* Pouvez-vous vous rendre ce témoignage à vous-même, que vous voulez rompre sincèrement tous les liens qui vous attachent encore au monde et à vos plaisirs criminels, et vous ranger avec ce petit nombre d'ames fidèles de votre rang et de votre état, qui, après avoir quelque temps vécu, comme vous, au gré de leurs passions, sont revenues à Dieu, et opèrent leur salut dans la pratique solide et constante des vertus chrétiennes? Commencez-vous à vous faire un plan de nouvelle vie? Ne comptez-vous pas encore sur les mêmes mœurs, sur les mêmes plaisirs, sur les mêmes liaisons après la confession? Ne vous dites-vous pas à vous-même en secret, pour vous calmer sur cette fausse démarche de pénitence, qu'un jour viendra enfin, que vous vous confesserez pour vous convertir tout de bon, et rompre pour toujours avec le monde? Et ne distinguez-vous pas en vous-même cette confession que vous allez faire, de la conversion que Dieu demande de vous? *Vis sanus fieri?* je vous le demande.

Prenez garde qu'on ne vous demande pas, si, en venant vous présenter au tribunal, vous formez de ces propos vagues et indéterminés de conversion, qui n'ont jamais de suite, et qu'on ne forme que pour s'étourdir sur la profanation du Sacrement, et se dire à soi-même qu'on évite le sacrilége; de ces propos, dont on sent soi-même la fausseté, qui ne satisfont pas la conscience inquiète, et qui laissent au fond du cœur, non-seulement la volonté réelle du vice, mais le sentiment secret qu'on ne veut pas encore y renoncer. Eh! que voit-on autour de nos tribunaux, que des pécheurs de ce caractère?

Je vous demande, si, en venant confesser vos fautes, vous voulez vous convertir d'une volonté forte, pleine, sincère, qui ne forme pas des propos vagues et éloignés de changement, mais qui répand déja des larmes de pénitence? je vous le demande avec J. C. : *Vis sanus fieri?* La conscience ne sauroit ici se faire illusion à elle-même; on sent bien si le propos d'une nouvelle vie est sincère. Les préludes d'une conversion et d'un renouvellement entier de mœurs, ont je ne sais quoi de si vif et de si marqué, qu'il se fait d'abord sentir, et ne laisse rien d'équivoque : des larmes, des combats, des agitations, des vues nouvelles, des démarches sérieuses et pénibles; que sais-je? quelque chose qu'on n'avoit pas encore senti, et que ceux qui nous fréquentent n'avoient pas encore vu; un appareil qui annonce

un peu plus que le fruit d'une confession ordinaire : ce sont là de ces travaux de l'enfantement, qui ne ressemblent qu'à eux-mêmes : *Ibi dolores ut parturientis* (*Ps.* 47 ; 7). On ne sauroit y prendre le change, et il n'est que des douleurs d'un certain caractère, qui annoncent la naissance du nouvel homme dans nos cœurs.

Rappelez les conversions des pécheresses ; des Saül, des Augustin ; voyez ce qui se passoit en eux dans ces momens heureux qui précédèrent leur changement ; quels troubles ! quelles perplexités ! quels combats ! quels efforts héroïques sur eux-mêmes ! quelles démarches nouvelles ! quelles larmes ! quels transports d'amour et de componction ! C'est au milieu de tant d'agitations que se consomme l'ouvrage de la conversion : une démarche froide et tranquille n'a rien qui l'annonce et qui lui ressemble ; c'est au milieu de ces troubles, de ces vents impétueux, pour ainsi dire, que l'esprit de Dieu descend dans un cœur pénitent, comme il descendit autrefois dans le Cénacle, et y vient porter la paix et la grace ; et c'est ici où l'on peut dire qu'on entend sa voix lorsqu'il arrive, et qu'on sait où il va et d'où il vient. C'est à vous à nous dire si vous reconnoissez à ces traits la douleur qui jusqu'ici vous a préparé au Sacrement de la pénitence.

Et ne nous dites pas que cette douleur cachée au fond de l'ame, n'est pas toujours sensible au cœur pénitent : un changement de vie porte si fort sur tous nos penchans, prend sa source dans un nouvel amour si vif, qu'il n'est pas possible qu'il soit dans le cœur à l'insçu de notre cœur même. Mais enfin, je le veux pour des cœurs d'un certain caractère, nés froids, tranquilles, insensibles, qui peuvent se briser, mais qui ne sauroient s'attendrir. Mais vous, pourvu d'un cœur naturellement si tendre, et si capable d'être touché : vous qui avez poussé la sensibilité dans les passions déplorables, jusqu'à l'emportement ; vous qui nous vantez tant la bonté et la tendresse de votre cœur, vous n'en manqueriez que pour votre Dieu ! la douleur du péché seroit la seule qui vous trouveroit froid et insensible ! les larmes, les sentimens, les vivacités, qui sont si fort de votre caractère, ne le seroient pas de celui de votre pénitence ! Illusion, mon cher Auditeur ! Si vous n'êtes pas vif dans la douleur de votre repentir, comme vous l'avez été dans vos désordres, c'est que vous étiez pécheur de bonne foi, et que vous n'êtes qu'un faux pénitent.

Enfin, non-seulement la douleur de la pénitence est une résolution réelle et sincère de changer de vie, mais encore une attention actuelle, qui prend d'abord des mesures solides de changement. Or, la principale est le choix d'un ministre fidèle, qui coopère avec J. C. à la guérison de votre ame : choix difficile, mais le plus important que vous ferez jamais, puisqu'il s'agit du salut, et que ce qui décide toujours de notre salut, c'est le choix de celui à qui nous allons confier les secrets de notre conscience : c'est la suite de notre Evangile qui nous fournit cette dernière réflexion. Seigneur, dit le Paralytique à J. C., je n'ai point d'homme qui me jette dans la Piscine

lorsque l'eau est troublée : *Domine, hominem non habeo* (*Joan.* 5; 7).

Or, avant que de venir vous présenter à la pénitence, vous adressez-vous à J. C., afin qu'il vous aide dans un choix si essentiel, et qu'il vous suscite un guide fidèle, qui vous conduise sûrement dans la voie du salut? Cherchez-vous vous-même un homme rempli de l'Esprit de Dieu, qui sache vous jeter à propos dans la Piscine, et cultiver ces premiers sentimens de grace que vous portez au tribunal?

Un homme éclairé, qui puisse juger de la lèpre, connoître les plaies de votre cœur, et ne pas se tromper dans l'application des remèdes?

Un homme expérimenté, qui sache discerner les voies de la grace dans votre ame, conduire les opérations de Dieu en elle, ne pas trop presser les ames que l'Esprit-Saint ne pousse que lentement; ne pas arrêter celles qui sont portées, pour ainsi dire, sur les ailes de la grace, et suivre l'Esprit de Dieu sans le prévenir?

Un homme accoutumé à parler à Dieu dans la prière, à étudier aux pieds de la croix la science du salut, et dont les paroles pleines de cet esprit et de ce feu qu'il a puisé devant le Seigneur, portent ensuite l'onction de la grace jusqu'au fond de votre ame toute ouverte dans ces momens, et sur laquelle les vérités les plus simples font alors tant d'impressions?

Un homme désintéressé, qui n'examine pas si vous êtes grand selon le monde, mais si vous êtes pécheur devant Dieu; que vos vices touchent plus que vos titres; et qui ne proportionne pas l'indulgence ou la sévérité de ses sentences, à l'élévation ou à l'obscurité des pécheurs, mais au caractère de leurs crimes?

Un homme zélé, que rien ne puisse faire départir des intérêts de la vérité et des règles saintes de son ministère; et qui, sans faire ostentation de sévérité, ne cherche pas à se faire honneur des excès et des singularités outrées de ses pénitens; mais à faire honneur à la grace et à la religion, en leur inspirant cette sobre sagesse qui remplit avec dignité les devoirs de son état, et qui, en condamnant le monde, s'attire l'estime et le respect du monde même?

Enfin, un homme charitable, qui sache mêler l'huile de la douceur avec le vin de la force; qui n'aigrisse pas les plaies par d'excessives rigueurs, mais qui ramène les malades par des condescendances nécessaires; qui ne soit pas toujours juge, mais qui se souvienne quelquefois qu'il est père; qui sache changer sa voix; comme l'Apôtre, se faire tout à tous, et prendre toutes les formes pour former J. C. dans un cœur?

Est-ce un guide de ce caractère que vous cherchez? Les plus inconnus sont toujours pour vous les plus propres, les plus indulgens, les plus habiles : les premiers que le hasard vous offre, vous leur

ouvrez indiscrètement les plaies de votre cœur. Vous prenez, comme ce Michas dont il est parlé au livre des Juges, le premier Lévite qui se présente; vous lui dites : *Tenez-moi lieu de père et de prêtre* (*Judic.* 17; 10). Vous mettez peut-être à prix ses soins et son ministère, et le rendez le ministre et le fauteur, comme cet Israélite, des dieux et des idoles que vous avez élévés dans votre maison, et auxquels vous avez prostitué votre cœur. Et si vous usez en ceci de quelque circonspection et de quelque recherche, c'est pour éviter ceux qu'une réputation d'exactitude et d'intégrité rend redoutables à vos passions, et auxquels on ne s'adresse que lorsqu'on veut sincèrement se convertir et servir Dieu. Ainsi, le choix tout seul que vous faites du Juge de votre conscience, est une preuve décisive que vous ne voulez pas changer de vie, que vous allez profaner le Sacrement, et vous souiller où vous auriez dû vous purifier de vos souillures.

Voilà, M. F., les sources les plus ordinaires de l'inutilité du Sacrement de la pénitence : on manque de lumière dans l'examen; de sincérité dans la manifestation; de douleur dans le repentir : et voilà pourquoi les conversions sont aujourd'hui si rares au tribunal; voilà pourquoi, parmi cette multitude infinie d'aveugles, de boiteux et de ceux qui avoient les membres secs, à peine J. C. en trouve-t-il un seul, dit S. Augustin, qui mérite d'être guéri: *Tot jacebant, et unus sanatus est.* Les cinq portiques de la Piscine, selon ce Père, figuroient les cinq livres de Moïse, qui découvroient les maux, mais qui ne les guérissoient pas : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Mais hélas! nous pourrions le dire aujourd'hui avec plus de raison de la Piscine des Chrétiens, et des portiques mystérieux qui environnent le bain de la pénitence : ils ne servent plus qu'à nous découvrir les maux, les guérisons n'y sont plus en usage? *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant :* nous y voyons aborder une multitude de pécheurs; nous n'en voyons presque pas sortir de pénitens; on nous y expose des plaies, et le bain sacré n'en voit presque jamais de fermées : il nous fait connoître les malades; mais il n'en est plus le remède : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.* Et si j'osois l'ajouter ici; comme la loi de Moïse, en découvrant les péchés, les multiplia, et ne servit qu'à faire des prévaricateurs : hélas! ce remède divin, loin de guérir les maux de l'Eglise, les a augmentés, pour ainsi dire; a donné lieu à des profanations, loin de rétablir la piété; et a fait des sacrilèges, où il auroit dû faire des pénitens : *Sed illi ægros prodebant, languidos non sanabant.*

Rentrons ici en nous-mêmes, M. F.; et en ce jour sur-tout, consacré à la conversion des grands pécheurs, par la guérison d'un malade désespéré; en ce jour, où les prières mêmes de l'Eglise sollicitent auprès du Seigneur ses miséricordes pour les ames les plus déplorées, rappelez ici devant Dieu toute la suite de vos années, et l'histoire secrète de votre conscience. Repassez sur ce nombre infini

de confessions, toujours réitérées et toujours inutiles, et qui sans doute devant le tribunal de J. C., feront le plus terrible sujet de votre condamnation. Dites-vous à vous-mêmes : Quelles ont été jusqu'ici mes voies, et la monstrueuse conduite de ma vie? mes passions d'aujourd'hui sont des plaies de l'enfance, et qui ont vieilli avec moi; ce que je suis encore, voluptueux, emporté, dissolu, je l'étois déjà dès la première saison de ma vie : ma destinée m'a fait éprouver des situations différentes au dehors; mais ma passion honteuse m'a suivi par-tout, et par-tout elle a été la même : ma vie n'est qu'un seul crime diversifié, sous des circonstances et des situations dissemblables : *Un jour a instruit l'autre jour, et une nuit a montré sa science funeste à l'autre nuit* (*Ps.* 18; 3). Du plus loin qu'il m'est permis de rappeler l'histoire de mes années, j'y trouve déjà les ébauches et les naissances de mes passions; et les commencemens de ma vie, ne s'offrent à moi, qu'avec les prémices des crimes dont je suis encore coupable.

Cependant, ô mon Dieu! votre colère n'a pas encore éclaté sur moi; et du haut de votre justice, vous me voyez errer depuis si long-temps dans des voies criminelles, sans m'avoir frappé de mort, et fait périr, comme tant d'autres, au milieu de ma course! Ah! ce n'est pas sans quelque dessein de miséricorde sur moi, que vous avez prolongé mes jours, et différé jusqu'ici votre vengeance; vous ne m'auriez pas délivré de tant de périls qui ont mille fois menacé ma vie, si vous n'aviez voulu faire paroître en moi quelque jour les richesses de votre grace.

Grand Dieu! je commence à ne plus aimer mes maux; achevez votre ouvrage, et faites que j'en aime le remède. L'état de ma conscience me trouble; la corruption et le désordre de ma vie me couvrent de honte; les remords du crime me tyrannisent, et répandent l'amertume sur tous mes jours : achevez, grand Dieu! de rompre des liens déjà à demi-brisés; donnez le dernier coup à ma volonté rebelle; soutenez ma foiblesse dans un combat où vous m'avez vu tant de fois succomber; ne vous éloignez pas de moi; et faites que je ne retrouve le calme et la tranquillité que j'ai perdue, qu'en vous devenant à jamais fidèle. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LE SECOND DIMANCHE DE CARÊME.

SUR LE DANGER DES PROSPÉRITÉS TEMPORELLES.

Respondens Petrus, dixit ad Jesum : Domine, bonum est nos hic esse.

Pierre dit à Jésus : Seigneur, nous sommes bien ici. MATTH. 17; 4.

D'où vient que l'Evangile remarque que Pierre ne savoit ce qu'il disoit, lorsqu'il exhortoit son divin Maître à fixer sa demeure sur le Thabor? C'est que ce n'est pas connoître le Christianisme, que de vouloir jouir du repos et de la félicité avant le travail et les souffrances. Il falloit que le Christ souffrît, et qu'il entrât ainsi dans sa gloire; telle a été la voie du Chef; telle doit être la voie des membres. Il faut que les Chrétiens souffrent ici-bas, s'ils veulent qu'il partage un jour sa gloire avec eux; point d'autre porte que les souffrances, qui puisse nous introduire dans ce séjour de délices qui nous est promis. Voilà pourquoi la religion ne semble avoir des anathèmes que pour ceux qui reçoivent leur consolation en cette vie. Par-tout, malheur à ceux qui rient et qui sont rassasiés; par-tout, les promesses consolantes ne sont faites qu'à ceux qui souffrent ici-bas; par-tout, le monde présent est livré aux impies comme leur possession et leur héritage; par-tout, la récompense des Saints sur la terre sont les larmes et les afflictions; par-tout enfin, leur royaume n'est pas de ce monde.

Ce n'est pas que le salut ne soit possible à tous les états, ou que la religion condamne les distinctions de la naissance, de la fortune, du rang, de l'autorité, établies de Dieu même, et si nécessaires à la subordination des peuples et à la tranquillité des empires. Les rois furent appelés, comme les pasteurs, à l'étable de Bethléem. L'Église eut d'abord des Fidèles dans la maison de César, *qui de Cæsaris domo sunt* (*Philip.* 4; 22), comme sous la tente de Simon le corroyeur. La Cour a eu de tout temps ses ames choisies, comme le cloître, et nous voyons ici le trône encore plus respectable par la piété que par la puissance et la majesté du Souverain qui le remplit. Les faveurs

temporelles sont en elles-mêmes l'ouvrage du Créateur; et, dans l'ordre de sa sagesse, elles doivent être des moyens de salut, et non pas des instrumens de perdition et de vice.

Cependant la corruption les a tirées de leur usage naturel; elle a fait servir les dons de Dieu à l'injustice; et, comme le serpent laisse un venin dangereux sur les fruits dont il a goûté, le premier pécheur, en usant, contre l'ordre de Dieu, des biens de la terre, les infecta, et en fit, pour ainsi dire, un poison mortel à toute sa postérité. Les dangers de l'abondance ne sont donc pas une suite de l'institution de la nature, mais du désordre du péché. L'homme étoit né pour être heureux; la terre n'avoit reçu la fécondité que pour fournir à ses innocentes délices; mais l'homme abusa des bienfaits de Dieu; dès-lors tout plaisir lui fut ici-bas comme interdit, parce que la joie ne convient qu'à l'innocence, et que d'ailleurs il est plus facile à la cupidité de s'en abstenir, que d'en user sans excès; et, comme tout est pur à ceux qui sont purs, tout devient souillé à celui qui l'étoit déjà par sa transgression. Voilà le fondement des maximes effrayantes de J. C. contre les heureux du siècle : mais que puis-je me proposer, en vous exposant le danger de cet état ? Ce devroit être sans doute de consoler ceux que la Providence laisse ici-bas dans l'indigence et dans la misère; mais cette instruction seroit ici déplacée, et ces sortes de malheureux n'habitent guère les Cours des rois : c'est donc de faire sentir à ceux qu'on éloigne des graces, qui se regardent comme malheureux, qui se plaignent sans cesse de l'injustice de leurs maîtres, et qui voient, avec une douleur amère, leurs concurrens élevés et comblés, sorte de mécontens dont les Cours ne manquent jamais; de leur faire, dis-je, sentir qu'ils ne connoissent pas le don de Dieu, et les marques signalées de miséricorde que sa bonté leur donne; et d'apprendre à ceux à qui tout réussit, et qui semblent n'avoir plus rien à désirer sur la terre, que si leur état paroît digne d'envie, selon le monde, il est terrible aux yeux de la foi : premièrement, parce que les chutes y sont presque inévitables; secondement, parce que la pénitence y est presque impossible. Tout y aide les passions; tout y éloigne les graces : et la foi n'y découvre que des occasions de péché et des obstacles de conversion. Développons ces deux vérités importantes. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Le monde, dit saint Augustin, est plus dangereux lorsqu'il nous rit, que lorsqu'il nous maltraite; et les faveurs qui nous le rendent aimable, sont plus à craindre que les rebuts qui nous forcent à le mépriser : *Periculosior est blandus quàm molestus* (*Ep.* 144). En effet, soit que nous considérions les prospérités temporelles par l'impression qu'elles font sur le cœur pour le corrompre, ou par les facilités qu'elles ménagent aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu; vous conviendrez que le salut est si difficile dans cet état de

félicité et d'abondance, que l'ame juste doit regarder les prospérités temporelles, comme des présens que Dieu fait d'ordinaire aux hommes dans sa colère. Je dis, soit que vous les considériez par les impressions qu'elles font sur le cœur pour le corrompre. Car, premièrement, une ame chrétienne doit vivre étrangère sur la terre: son origine, dit Tertullien (*Apologét.*), sa demeure, son espérance, sa noblesse, sa couronne, sont dans le ciel: son cœur doit être où est son trésor. Si elle cesse de soupirer un moment vers sa patrie, elle cesse d'appartenir au siècle à venir et à l'Eglise des premiers-nés: si elle se plaît dans son exil, elle n'est plus digne de l'héritage. Son désir fait ici-bas toute sa piété: son inquiétude, tout son mérite: sa consolation, elle ne doit la trouver que dans son espérance.

Or, cette disposition si essentielle à la foi, s'efface par la première impression que la prospérité fait sur le cœur, qui est une impression d'attachement à la terre. Et certes, on comprend comment une ame affligée peut vivre étrangère dans ce monde. Hélas! quelle raison auroit-elle de s'attacher à des créatures qui l'ont abandonnée? Il ne lui en coûte pas beaucoup de retirer ses affections d'un monde qui a retiré d'elle ses faveurs, et de se regarder comme étrangère dans un lieu où elle ne possède rien. Au contraire, les vues de la foi, sont alors ses plus douces pensées; rien ne console plus solidement ses malheurs, que de pouvoir se dire à elle-même, que ce monde n'est pas sa patrie; qu'on ne l'a dépouillée que de ce qu'il ne lui étoit pas permis d'aimer; que les biens véritables du Fidèle sont intérieurs, et ne sauroient lui être ravis malgré lui; que la perte de la grace est la seule qu'une ame chrétienne puisse faire; que peu importe de perdre ou de posséder ce qu'on ne peut conserver toujours; et que nous étant défendu de fixer notre cœur à la terre, la situation qui nous y attache le moins, doit nous paroître la plus souhaitable.

Mais ces sentimens que tout inspire dans l'affliction, tout les efface dans la prospérité. Car, M. F., qu'il est difficile de se déplaire dans un lieu où tout nous rit; de regarder comme un exil, une terre de délices; de n'être pas de ce monde, lorsque le monde ne paroît être que pour nous; de ne pas fixer son tabernacle où l'on se trouve si bien; de gémir, comme le Prophète, sur la durée de son pélerinage, quand l'on n'en ressent, ni les travaux, ni les amertumes; et de marcher sans cesse vers sa patrie, tandis qu'on trouve sur le chemin tant d'attraits propres à nous arrêter! L'insensé de l'Evangile se voyant dans l'abondance pour une longue suite d'années, convioit son ame à se reposer: *Anima, requiesce* (*Luc.* 12; 19): Mon ame, reposez-vous. C'est la première impression que la prospérité fit sur son cœur: elle l'attacha à la terre, et lui fit chercher un injuste repos dans les créatures.

Or, si vous me demandez en quoi consiste le crime de cette disposition (car à la Cour, encore plus qu'ailleurs, où l'on ne connoît de la religion que la surface, ces grandes vérités ne paroissent que des spéculations de nul usage); si vous me le demandez, dis-je, le voici:

c'est-à-dire, que dès-lors, dit saint Augustin, si vos désirs régloient votre destinée, vous vous immortaliseriez sur la terre, vous accepteriez, comme une grace, le privilége de pouvoir vivre éternellement éloigné de Dieu dans l'usage des biens et des plaisirs sensibles : c'est-à-dire, que si le monde pouvoit être votre Dieu, votre récompense, votre demeure éternelle, vous ne vous aviseriez jamais d'en demander d'autre : c'est-à-dire, que si l'on vous permettoit d'opter de la terre ou du ciel; du siècle à venir, ou du présent; de Dieu ou de la créature, le choix seroit bientôt fait, et ce qui est visible, préféré à ce que la foi seule vous découvre : c'est-à-dire, en un mot, que vous n'êtes plus Chrétien; car un Chrétien est un enfant des promesses, un homme du siècle à venir, un citoyen du ciel, une portion du Christ, qui attend sans cesse sa réunion avec ce corps mystique qui se forme et s'achève chaque jour, et n'aura sa perfection et sa plénitude que dans l'éternité; et non-seulement vos désirs ne sont que sur la terre; mais l'attente même des Justes, le règne de J. C. vous paroît la plus triste et la plus affreuse de toutes les pensées.

Je sais que cette injuste disposition est cachée au fond de l'ame, et qu'on ne s'en aperçoit pas soi-même. Cependant c'est elle qui forme, tous vos désirs, qui règle toutes vos démarches, qui décide de tous vos penchans : c'est le ressort principal qui donne le mouvement à tout le corps de vos œuvres extérieures; elle établit au milieu de votre cœur, un état de péché; et de ces péchés, qui n'étant marqués par aucun acte sensible et particulier, et ne consistant que dans un déréglement habituel de votre amour, ne sont jamais connus, jamais expiés, par conséquent jamais remis; de ces péchés, qui n'étant, pour ainsi dire, que le fond de votre volonté, sont la source de tous les autres, et ne paroissent jamais eux-mêmes; de ces péchés enfin, compatibles avec la probité, la régularité des mœurs, la pratique de certains devoirs de religion avec une tendresse même de conscience; en un mot, avec tout ce qui peut nous faire absoudre par le monde, dans le temps que nous sommes condamnés aux yeux de Dieu.

Et ne nous dites pas que ce sont là des raffinemens, et que l'amour du bien-être étant né avec nous, s'il y a du crime c'est d'en abuser et non pas de l'aimer. Mais est-ce un raffinement, que de venir vous annoncer que vous êtes nés pour le ciel; que la terre est pour vous une demeure étrangère, un lieu de malédiction, d'où les enfans de Dieu doivent sans cesse souhaiter de sortir; et que quiconque ne sent pas la tristesse de vivre éloigné de sa patrie, perd le droit et le privilége de citoyen des Saints? Est-ce un raffinement de vous dire : que faire de ce monde une cité permanente, c'est vivre comme les Païens qui n'ont point d'espérance; que de n'être occupé que d'une fortune périssable, c'est avoir renoncé à la foi; et que faire du salut et de l'éternité l'affaire la moins sérieuse de toutes celles qui vous occupent, c'est être déjà jugé? Si ce sont-là des raffinemens, l'Evangile, cette philosophie si sage, si simple, si admirée même des Païens, n'est donc plus qu'un vain système d'un esprit oiseux; et c'est au

monde réprouvé à nous fournir un langage plus sensé et des instructions plus solides, pour annoncer les voies du salut.

Première impression que la prospérité fait sur le cœur, une impression d'attachement à la terre. La seconde, c'est l'amour excessif de nous-mêmes. La foi nous apprend que nous sommes haïssables : car il n'est rien d'aimable que l'ordre, et nous en sommes sortis; il n'est rien d'aimable que la vérité et la justice, et nous en sommes déchus; il n'est rien d'aimable que l'ouvrage de Dieu, et nous sommes l'ouvrage du péché. Nous devons donc nous haïr nous-mêmes : autrement nous serons injustes; nous contredirons même les plus vifs sentimens de notre conscience. Car au fond, nous avons beau nous éblouir par les hommages qu'on nous rend, nous sentons bien que nous ne sommes point dignes d'être aimés. Hélas! il est tant de momens où nous nous sommes à charge à nous-mêmes : où tout nous déplaît en nous; où tout ce que nous pouvons faire, est de nous souffrir; où nous avons besoin de diversions et d'amusemens qui nous détournent de la vue intérieure et humiliante de nos propres défauts, et nous empêchent de retomber sur nous-mêmes! le monde appelle cet état ennui; mais cet ennui, c'est l'homme montré à lui-même, et qui ne peut soutenir un instant la vue de sa propre misère : marque infaillible que nous sommes haïssables, et que c'est un désordre de s'aimer; j'entends de s'aimer pécheur, et dans la corruption de la nature.

Or, toute votre vie, vous que ce discours regarde, est une recherche éternelle de vous-même : et delà, tout ce qui plaît, tout ce qui flatte, tout ce qui nourrit la vie des sens, devient un besoin dont vous ne pouvez plus vous passer : delà, les plus saintes lois de l'Église ne sont plus comptées pour rien, dès qu'il faudroit prendre tant soit peu sur soi pour les observer : delà, vous vous établissez comme le centre des créatures qui vous environnent : on diroit que tout est fait pour vous; que tout vit pour vous; que tout subsiste pour vous; que tout le reste n'est rien que par rapport à vous; que le monde entier doit se bouleverser, ou pour vous ménager un plaisir, ou pour vous sauver la plus légère peine : delà, tout ce qui vous approche n'est attentif qu'à s'accommoder à vos désirs, suivre vos caprices, entrer dans le plan de votre amour-propre : on étudie vos goûts; on devine vos penchans; on ne s'insinue dans votre bienveillance, qu'à la faveur de vos foiblesses : rien ne vous gêne; rien ne vous contredit; vos inclinations décident toujours de tout ce qui vous regarde; on prévient même vos souhaits. Je ne sais si vous nous accuserez encore ici de raffiner; mais je sais que s'il y a encore une Divinité pour vous, ce ne peut être que vous-même. Car, je vous demande : Qu'ont fait de plus les grands Saints pour Dieu, que ce que vous faites pour vous-même? Il a été le seul objet et le seul point de vue de toutes leurs actions; ne l'êtes-vous pas vous-même des vôtres? Ils n'ont vécu que pour lui; pour qui vivez-vous que pour vous-même? Ils n'ont compté pour rien tout ce qui ne se

rapportoit pas à lui; comptez-vous pour beaucoup ce qui ne vous regarde pas? Poussez le parallèle, et vous verrez que vous êtes plus encore votre idole et votre divinité, qne le Seigneur n'est le Dieu de ceux qui l'aiment et qui l'invoquent. M. F., on a horreur des grands crimes, et on ne compte pour rien de vivre sans culte, sans amour pour Dieu, de ne le mettre pour rien dans le détail de sa vie; c'est-à-dire, de vivre comme si nous n'étions sur la terre que pour nous, et que nous dussions borner nos affections, nos craintes, nos désirs, nos espérances à nous-mêmes.

La troisième impression que fait la prospérité, est l'élèvement du cœur. Je ne parle pas de cet orgueil grossier et déclaré, qui faisoit dire à un prince de Babylone: Je monterai, j'élèverai mon trône au-dessus des nuées, et je deviendrai semblable au Très-Haut. Je parle d'un sentiment plus à portée du cœur de l'homme, et presque inséparable de la grandeur. Je sais qu'il est des personnes qui, ou cultivées par l'éducation, ou redevables à la nature d'un caractère doux et facile, ou enfin, qui voulant paroître par un raffinement d'orgueil, au-dessus même de leur élévation, savent en dépouiller tout le faste, se rendre accessibles, et aplanir, par leur humanité, toutes les voies à ceux qui les approchent. Mais ce n'est pas dans la fierté que je mets le danger de la prospérité : le ridicule de ce vice suffit presque tout seul pour en corriger.

C'est dans un certain sentiment avantageux de soi-même, qui accoutume l'ame à se regarder comme élevée par ses propres dons, au-dessus de tous ceux que son rang et sa prospérité laissent au dessous d'elle. C'est dans une secrète erreur de vanité, qui fait que nous confondons notre fortune avec nous-mêmes, que nous faisons entrer la naissance, la grandeur, les titres, les dignités, les biens, dans l'idée de ce que nous sommes; et que de tous ces avantages qui sont au-dehors de nous, et qui par conséquent ne nous appartiennent pas, nous nous formons une grandeur imaginaire que nous prenons pour nous-mêmes; enfin, une erreur qui nous persuade que nous sommes aux yeux de Dieu et dans l'ordre de sa providence, des créatures privilégiées, et aussi distinguées que devant les hommes et dans l'ordre extérieur de la société. Leur prospérité, dit le Prophète, les affranchit des travaux et des misères communes au reste des hommes; et voilà pourquoi un orgueil secret s'est emparé de leur cœur : *In labore hominum non sunt.... ideò tenuit eos superbia* (*Ps.* 72; 5, 6). Aussi, le premier avis que l'Apôtre recommande à Timothée de donner aux Grands du monde, est de ne point s'élever : *Non sublimè sapere* (*I. Tim.* 6; 17).

D'ailleurs, au dehors tout fortifie dans les Grands cette dangereuse impression : les vices sont applaudis; la médiocrité des talens, cachée sous l'artifice des louanges; leur orgueil, justifié par les noms pompeux de grandeur d'ame et d'élévation de sentimens : tout s'étudie, tout s'empresse à leur persuader qu'ils sont pétris d'une autre boue que les autres hommes. Nous-

mêmes, nous ministres de la vérité, et dont les lèvres en sont les dépositaires sacrés, nous donnons aux plus légères vertus des Grands, des éloges que la religion désavoue, et sous prétexte d'animer de foibles commencemens de piété, nous les corrompons dans leur source. Tel est le malheur des Grands, tout est attentif, ou à leur déguiser leurs vices, ou à leur faire perdre le mérite de leurs vertus.

Or, quand même on pourroit se défendre de ce que les louanges ont de plus injuste et de plus grossier, il se forme néanmoins de tous ces discours empoisonnés, je ne sais quel sentiment de propre estime qui ne s'efface plus, et qui corrompt le cœur pour toujours. Hérode, au milieu des acclamations d'un peuple insensé, ne se croit pas sans doute un dieu descendu sur la terre pour parler aux hommes : la louange étoit trop grossière pour être persuadée; il écoute cependant avec complaisance des applaudissemens qui semblent lui déférer des honneurs divins, qui le traitent de dieu et d'immortel. Son cœur en est touché, si sa raison n'en est pas gâtée; il ne rejette pas, comme des blasphèmes, des titres et des éloges qui ne sont dus qu'au seul Roi immortel des siècles; et les vers qui le dévorent sur l'heure, nous laissent comprendre quel fut l'excès de son impie vanité, puisqu'elle mérita d'être punie d'un si affreux supplice. Voilà les premiers dangers de la prospérité, tirés des impressions qu'elle fait sur le cœur pour le corrompre; mais les facilités qu'elle fournit aux passions, lorsque le cœur est déjà corrompu, me paroissent bien plus à craindre. Renouvelez, je vous prie, votre attention.

Car, en premier lieu, de l'attachement aux choses d'ici-bas, comme d'une source funeste, naissent ces désirs infinis et insatiables, dont parle S. Paul, qui tuent l'ame; c'est-à-dire, que vous regardez la terre comme votre patrie. Vous ne cherchez plus qu'à vous y agrandir, qu'à y occuper une plus grande place; vous voudriez seul pouvoir l'occuper toute entière. Vous ajoutez, dit un Prophète, l'héritage de vos voisins à celui de vos pères; vous passez les bornes que la modération de vos ancêtres avoit si sagement mises à vos biens et à votre fortune, vous appelez les terres de vos noms; il semble que l'univers entier ne pourra plus suffire à l'étendue de vos projets. Vous forcez souvent un Naboth de vous céder son champ, et la succession innocente de ses pères; tout ce qui vous accommode vous appartient déjà. Vous faites des droits les plus douteux, des droits incontestables, et forcez l'équité de plier sous la puissance. Les dignités que votre opulence vous permet d'acquérir, vous conviennent toujours. Vous ne faites pas attention si la médiocrité de vos talens vous en rend incapable, si le public en souffrira, mais seulement si vous assurez à vos enfans une fortune plus durable. Ce n'est plus la vocation du Ciel qui décide de leur destinée, ce sont vos intérêts temporels. L'Eglise est obligée de recevoir des mains de votre cupidité des sacrifices qu'elle déteste; vous transportez dans le champ du Seigneur tout ce qui occupe inutilement la terre dans le vôtre; pour ne pas partager vos biens, et pour soutenir le vain honneur

de votre nom, vous déchirez et vous déshonorez l'héritage de J. C. Vous placez dans le sanctuaire des vases de rebut et d'ignominie, vous achetez quelquefois même le don de Dieu; et, comme cette mère de Michas, dont il est parlé dans l'Ecriture, vous employez vos grands biens à ériger à un enfant, dans votre maison même, un nouveau sacerdoce et un nouveau temple. Une fortune plus médiocre, en vous laissant plus de modération, vous eût laissé plus d'innocence. Et ne croyez pas que je parle ici de cette opulence cimentée du sang des peuples, de ces hommes nouveaux à qui nous voyons étaler sans pudeur, dans la magnificence de leurs palais, les dépouilles des villes et des provinces. Ce n'est pas à nos discours à réformer ces abus, c'est à la sévérité des lois, et à la juste indignation de l'autorité publique. Vous-mêmes, qui m'écoutez, M. F., vous en faites le sujet le plus ordinaire de vos dérisions et de vos censures, vous souffrez impatiemment que des hommes sortis, pour ainsi dire, de la terre, osent disputer avec vous de faste et de magnificence; parer leur roture et leur obscurité de vos grands noms, et insulter même, par des profusions insensées, à la misère publique, dont ils ont été les artisans barbares; vous sentez toute l'horreur d'une prospérité née de l'injustice, et vous ne connoissez pas les dangers de celle que la naissance donne. Toute la différence que j'y trouve, c'est que l'une commence, et l'autre finit toujours par le crime; c'est que les uns jouissent d'un bien injustement acquis, et que les autres abusent d'une fortune légitime.

En effet, en second lieu, de l'attachement à son propre corps, seconde impression de la prospérité, naissent toutes ces passions d'ignominie, qui déshonorent le temple de Dieu en nous; or, qui ne sait que la prospérité fraye mille voies à ce vice honteux? Car je ne vous dis pas que la seule mollesse, inséparable de l'abondance, est un acheminement presque infaillible à la licence des mœurs, et qu'une vie toute oiseuse, telle qu'on la mène dans l'opulence, touche de près à la dissolution. Eh! où naissent les monstres et les passions exécrables, que dans les palais des Grands? Les vices communs ne plaisent plus, et, pour réveiller ces ames voluptueuses, il faut que des excès bizarres et une affreuse distinction d'énormité, donnent à l'iniquité de nouveaux charmes. Lisez les divines Ecritures : delà vient la chute de David, les égaremens insensés de Salomon, les voluptés démesurées de Baltasar, le scandale de la cour d'Hérode.

Je ne vous dis pas encore que souvent l'ame est redevable de son innocence à la difficulté de la transgression; qu'on n'aime pas les plaisirs qui coûtent trop, que les obstacles qu'une fortune médiocre met à nos désirs, font souvent prendre un parti généreux au Fidèle, et l'attachent au devoir par des liens plus saints et plus durables; mais que, pour les Grands, leurs désirs deviennent la seule règle de leurs passions, la volonté n'a plus d'autre frein qu'elle-même; les plaisirs ne coûtent plus que la seule peine d'être désirés. A peine David eut souhaité de boire de l'eau de la citerne de Bethléem, que,

malgré toutes les difficultés qui sembloient rendre son désir inutile, trois jeunes Hébreux percent l'armée ennemie, et, à travers mille dangers, viennent mettre à ses pieds une eau qui étoit le prix de leur sang et le péril de leur ame. Tout est facile aux passions des Grands. Hélas! le crime plaît avec toutes ses contradictions et ses peines. Quels attraits n'aura-t-il donc pas, lorsque tout en aplanit les voies, et qu'il n'en coûte plus au cœur que pour s'en défendre?

Enfin, je n'ajoute pas qu'une vertu commune, et quelquefois même l'indolence, suffisent pour nous éloigner de chercher les occasions du désordre; mais que la vertu même des Saints ne suffit pas pour se défendre des occasions qui nous cherchent : or, elles naissent ces occasions sous les pas des Grands et des heureux du monde; leurs regards trouvent par-tout des écueils; tout veut plaire; tout s'étudie à corrompre le cœur; tout fait gloire de l'avoir corrompu : le crime s'offre à eux, accompagné de tous les attraits les plus propres à le rendre aimable; de tous les artifices que la corruption a pu inventer, ou pour prévenir les dégoûts, ou pour amuser l'inconstance, ou pour justifier la passion. Des conseillers d'iniquité, des ministres de la volupté, dont la prospérité est toujours environnée, cherchent à plaire en flattant la passion du maître, en deviennent les apologistes impies, en adoucissent l'horreur, en illustrent la honte et la bassesse, en réveillent le désir. A peine Sara eut paru dans les royaumes de Pharaon et d'Abiméleeh, que les courtisans, connoissant la honteuse fragilité de leurs maîtres, viennent leur vanter sa beauté, enflamment leur passion, et leur inspirent des désirs injustes. Dans une situation si périlleuse, ô mon Dieu! le Juste lui-même tomberoit; et comment peut-il arriver qu'une ame déjà amollie par la prospérité, se soutienne?

Enfin, de l'orgueil, dernière impression de la prospérité, naissent les désirs ambitieux, les concurrences, les perfidies, les haines, les vengeances, toutes passions que la prospérité favorise : *L'orgueil de ceux qui vous haïssent, ô mon Dieu!* dit le Prophète, *monte toujours* (*Ps.* 73, 23). Les biens, le rang, la naissance font comme une loi de l'ambition : il seroit honteux d'être né quelque chose, et de ne point penser à s'élever; savoir se borner, se trouver heureux dans son état, est une philosophie qui déshonore, et que le monde traite de pusillanimité, ou de singularité bizarre. Or, dès que vous supposez l'ambition maîtresse d'un cœur jusqu'à un certain point, il n'est plus rien d'injuste et de lâche même, qu'on n'en doive attendre; il faut détruire vos concurrens, s'élever sur les débris de la Religion et de la conscience, être double, dissimulé, perfide, tout, hormis Chrétien : il faut se réjouir des infortunes d'autrui lorsqu'elles nous élèvent; s'affliger de leur élévation qui nous recule; haïr tout ce qui s'oppose à nos prétentions; entrer dans les passions de ceux à qui nous avons intérêt de plaire; décrier la vertu même et le mérite qui nous devient un obstacle; sacrifier l'intérêt public à nos intérêts personnels; et faire de notre fortune, notre

religion et notre dieu. Voilà les premiers dangers de la prospérité : elle inspire les passions en corrompant le cœur; elle les favorise lorsqu'elle l'a déjà corrompu.

Mais, quel fruit retirer de ces grandes vérités? Faut-il donc renoncer aux biens et aux titres que nous tenons de nos ancêtres, et sortir d'un état où la Providence nous a fait naître? Non, M. F.; mais c'est de nous dire premièrement à nous-mêmes, que pour posséder tout ce qui peut servir à la félicité des sens, il ne nous est pas plus permis pour cela de les satisfaire; que ce n'est pas le degré de notre fortune, mais celui de notre innocence, qui doit décider de nos droits sur les plaisirs les plus permis; que le pécheur, quelque élevé qu'il puisse être, n'a plus de partage que les larmes et la violence; que ses crimes lui ont rendu inutiles presque tous les avantages de son abondance; et que son élévation, loin d'adoucir sa pénitence, en fait une nouvelle difficulté. C'est, en second lieu, de comprendre, que tout ce qui ne nous élève qu'aux yeux des hommes, n'ajoute rien à ce que nous sommes en effet devant Dieu; que nos vertus seront à ses yeux nos seuls titres; et que tout ce faste et toutes ces dignités qui nous environnent, ensevelies avec nous dans le tombeau, nous serons effrayés de ne retrouver que nous-mêmes devant son tribunal redoutable. C'est enfin, de regarder les royaumes du monde, et toute leur gloire, comme un spectacle que le tentateur ne montre jamais que de loin. *Ostendit ei omnia regna mundi, et gloriam eorum* (*Matth.* 4; 8); c'est là le point de vue séduisant; c'est de cet éloignement seulement, que tout ce vain amas de gloire et de grandeur peut imposer aux sens et à la raison : à peine y touchez-vous, que le charme cesse, l'objet change de face, et vous n'y trouvez plus rien de ce que l'erreur de l'imagination vous avoit promis. De toutes les fortunes et les grandeurs qu'on se propose ici-bas, il n'est que le désir et l'espérance qui flatte et qui enivre. Il est doux d'espérer : voilà le seul plaisir que l'homme puisse ici-bas se promettre. Dès que tous vos désirs sont accomplis, et que vous n'avez plus rien à prétendre; ou vous êtes malheureux, ou de nouveaux désirs et des espérances nouvelles viennent encore vous amuser et vous séduire : il faut que l'erreur de l'avenir nous soutienne; le présent, quel qu'il puisse être, n'est jamais rien pour nous. Aussi le tentateur nous laisse toujours quelque chose à espérer : *Hæc omnia tibi dabo* (*Ib.* v. 9); c'est là son artifice : il nous montre toujours de loin des objets qui irritent nos passions; il sait bien que le seul secret de tromper les hommes, n'est pas de contenter leurs désirs, mais de leur en inspirer : voilà pourquoi vous devriez être encore plus désabusés du monde, vous, M. F., que ceux qui naissent dans une fortune médiocre. Moins vous êtes heureux dans votre élévation, plus vous devez sentir le vide de tout ce qui fait l'agitation et l'empressement des autres hommes. Comme vous jouissez de tout ce que les autres désirent, il reste au tentateur moins de piéges pour vous surprendre. Ce devroit être là un des priviléges de la grandeur et de la prospérité, de vous faire comprendre que le monde entier n'est

rien pour l'homme; que toute la gloire de la terre peut enivrer le cœur pour un moment, mais ne sauroit le remplir; que nous sommes nés pour le ciel; que ce n'est pas l'élévation, mais l'innocence du cœur, qui fait les véritables plaisirs de l'homme sur la terre; que si nous plaignons tout bas l'erreur de ceux qui, nés au-dessous de nous, nous regardent comme heureux, nous devons plaindre notre propre aveuglement, de croire trouver une félicité plus solide dans des distinctions élevées au-dessus de la nôtre; que tous les hommes s'abusent ainsi, faute de connoître l'état où ils ne se trouvent point, et qu'il n'y auroit qu'à les rapprocher les uns des autres pour les détromper.

C'est ainsi, ô mon Dieu! que par une providence miséricordieuse, vous avez voulu que les dangers de chaque état pussent devenir des moyens et des ressources de salut à l'ame fidèle qui s'y trouve engagée, et que pour rendre tous les hommes inexcusables, vous avez permis que vos serviteurs se soient sanctifiés au milieu des mêmes écueils qui voient périr tant d'ames mondaines. Voilà les sentimens de la foi sur les prospérités temporelles. Vous venez de voir qu'elles sont des occasions de péché; il faut vous montrer qu'elles sont encore des obstacles de pénitence.

SECONDE PARTIE.

Un état où les graces spéciales sont plus rares, où la cupidité met dans le cœur des obstacles infinis aux saintes inspirations, où les difficultés de salut, même extérieures, sont d'une nature à n'être d'ordinaire surmontées que par des coups singuliers de la grace; un état tel que je viens de le dépeindre, est sans doute un grand obstacle à la pénitence. Or, voilà les trois raisons qui établissent ma seconde proposition sur le danger des prospérités temporelles. Encore un moment d'attention, s'il vous plait.

Je dis premièrement, que les prospérités temporelles sont de grands obstacles de conversion, parce que les graces spéciales y sont plus rares. En effet, ouvrez les livres saints; que voit-on de plus souvent répété dans les divines Ecritures que cette terrible vérité? Par-tout le Seigneur n'aime à s'entretenir qu'avec les simples et les petits, et il regarde de loin ceux que leur naissance et leur orgueil élèvent au-dessus des autres : par-tout l'arc des puissans est brisé, et les foibles sont revêtus de force : par-tout il laisse sécher l'herbe qui croît au-dessus des toits; et pour être plus élevée, elle n'en est pas plus favorisée des rosées de la grace, tandis qu'il revêt de beauté le lis qui croît dans les plus profondes vallées, au milieu même des épines : par-tout il brise les cèdres du Liban qui paroissoient en sûreté; et l'arbre planté sur le bord des eaux, porte du fruit en son temps : par-tout en J. C., c'est-à-dire, parmi ses disciples, on ne compte pas beaucoup de nobles et de puissans : les figures et les maximes des livres saints, tout y établit la vérité dont je parle. Ce n'est pas qu'en

Dieu il y ait acception des personnes : je l'ai déjà dit, la grace chrétienne embrasse tous les états ; le Seigneur ne manque jamais à sa créature ; et, sans compter les exemples augustes que nous avons devant les yeux, les David, les Ezéchias, les Esther, les Judith, les saint Louis, prouvent que, dans l'élévation, on peut être encore plus riche des dons de la grace, que des biens de la fortune.

Mais, en premier lieu, l'ordre de la Providence semble demander qu'il y ait une espèce de compensation dans cette inégalité de fortunes et de conditions répandue parmi les hommes, et que, dans la confusion où tout paroît ici-bas, où le pécheur est presque toujours élevé en honneur, tandis que le Juste gémit dans l'obscurité et dans l'indigence, la foi y puisse découvrir un ordre secret, et une manière d'égalité qui justifie dans l'esprit du Fidèle la providence de Dieu et la sagesse de ses conseils dans la dispensation des choses humaines : or, le secret terrible de cette divine compensation consiste en ce que les richesses de la grace sont comme l'héritage et la portion du pauvre et de l'affligé, tandis que l'homme heureux jouit des faveurs de la terre, comme de sa récompense et de son partage ; c'est-à-dire, que l'innocence, la pudeur, la droiture, la simplicité, la crainte du Seigneur, sont réservées aux ames obscures, tandis que les titres, les dignités, les grandeurs humaines sont abandonnées aux puissans et aux heureux du monde. C'est ainsi que tout est disposé dans l'Univers avec une économie digne de l'Auteur de la nature et de la grace ; c'est ainsi que l'abondance des uns est établie pour suppléer à la nécessité des autres ; que le riche doit faire part de ses biens à l'indigent, et le pauvre secourir le puissant de ses bénédictions spirituelles, et offrir pour lui le sacrifice de ses prières et de ses souffrances.

Aussi, M. F., on trouve tous les jours des ames simples, nées dans l'état le plus vil et le plus obscur, favorisées des dons les plus extraordinaires, d'une innocence que rien n'égale, d'une foi que rien ne peut ébranler, d'une délicatesse de conscience que la seule apparence du mal blesse, d'une élévation de prière qui surprend ceux à qui elles confient avec simplicité les opérations de la grace sur leur ame, tandis que souvent les premières vérités de la religion sont à peine connues de ceux qui habitent les palais des rois ; tandis qu'on voit tous les jours des personnes d'un certain rang vieillir sans aucun sentiment de foi et de piété ; avoir dans la défaillance de l'âge, le même goût pour le monde, la même ivresse pour la Cour, pour la faveur, pour les plaisirs, la même sensibilité pour le plus léger refroidissement du maître, que dans l'âge le plus vif et le plus florissant ; faire quelquefois des efforts pour commencer une vie plus chrétienne, et trouver en elles un fonds de répugnance et de dégoût, qui leur rend insipide et insoutenable tout ce qui a rapport au salut. Telle a été dans tous les temps la conduite de la grace : les grands dons ont toujours été réservés aux personnes les plus viles selon la chair : les puissans du monde sont moins propres aux

desseins de Dieu, et si sa sagesse s'en sert quelquefois, elle se sert de leurs passions ou pour châtier l'orgueil des pécheurs, ou pour exercer la foi des Justes.

En second lieu, les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parceque les faveurs temporelles sont des récompenses vaines, dit S. Augustin, que la justice de Dieu accorde d'ordinaire à quelques vertus naturelles des pécheurs, pour avoir plus de droit de les exclure à jamais des promesses de la grace. Vous êtes peut-être, par les suites d'un naturel heureux, sincère, affable, religieux dans vos paroles, équitable dans vos jugemens, ami fidèle, maître généreux, ennemi de la violence et de l'injustice : ces vertus destituées de toute charité, l'ouvrage seul de la nature, et inutiles pour le monde à venir, sont utiles pour le monde présent. Par-là se maintient la paix des Etats, le repos des familles, la bonne foi des commerces, l'ordre de la société. Dieu prend donc dans le monde même de quoi récompenser des vertus toutes mondaines; il ménage des faveurs temporelles à des Justes temporels, pour ainsi dire; car, sous ce juge équitable, nulle vertu n'est sans récompense, comme nul crime sans châtiment. Mais ces récompenses sont terribles aux yeux de la foi; ce sont comme des exclusions de la grace qui fait les *Saints*, et des présens que Dieu dispense dans sa colère.

Je sais que cette règle n'est pas universelle, et que le Juste voit quelquefois *la paix dans sa vertu, et l'abondance dans ses maisons* (*Ps.* 121; 7); mais ces exceptions, toujours rares, ne doivent rassurer personne; et vous sur-tout, si vous ne faites point d'autre usage de la prospérité, que de la faire servir à la félicité de vos sens, et à vivre dans la mollesse et l'oubli de Dieu, vous avez grand sujet de trembler et de vous dire sans cesse à vous-même : peut-être je reçois ma récompense dans ce monde; je ne sens rien de vif pour le salut, nulle impression de grace qui me conduise à une démarche solide de pénitence; l'affaire de l'éternité est de toutes les affaires celle qui m'intéresse et me touche le moins; je trouve en moi de la vivacité pour mes amis, pour la faveur, pour la fortune, pour l'établissement et l'élévation de ma maison, pour le service du prince et la gloire de la nation, et nul sentiment pour mon salut éternel; et le cœur ne me dit rien pour les devoirs de la religion, et pour le service du Maître des rois de la terre! Grand Dieu! m'auriez-vous abandonné au dedans, tandis qu'au dehors vous me comblez de vos faveurs? Eh! frappez-moi plutôt ici-bas, et réservez-moi vos dons pour une vie plus durable. Si la situation où la naissance m'a placé, est un obstacle à mon salut, dégradez-m'en, ô mon Dieu! et laissez-moi retomber dans la poussière d'où je suis sorti : la place qui m'approchera le plus près de vous, sera toujours la plus souhaitable pour moi; et le fumier même où Job étoit assis, me paroîtroit préférable au trône, s'il falloit y descendre pour vous plaire. Voilà les dispositions où vous devez entrer.

Enfin, les graces sont moins abondantes dans la prospérité, parce

que souvent cet état n'est pas celui que Dieu nous avoit préparé dans sa miséricorde, et qu'il n'a permis que nous y fussions placés, que pour s'accommoder à la dépravation de nos désirs. Au lieu de lui demander sa grace, l'affoiblissement de nos passions et les dons du siècle à venir, notre cœur n'a jamais fait monter vers lui des vœux et des souhaits que pour la terre, pour les biens et la gloire que le monde estime. Le Seigneur attentif à ce qui se passe dans nos cœurs, et indigné de n'y trouver rien pour lui, s'est accommodé à nos souhaits; il nous a punis en les favorisant, dit S. Augustin; il est devenu un Dieu cruel, en devenant propice; il nous a ouvert les voies les plus heureuses pour réussir; il a écarté tous les obstacles qui pouvoient s'opposer à nos desseins ambitieux; il a rassemblé les circonstances les plus inespérées pour nous conduire au terme de nos désirs; il nous a, pour ainsi dire, portés lui-même sur ses ailes au haut de la roue, si rapidement nous y sommes montés! Cependant ses premiers desseins sur vous, vous préparoient la voie des dégoûts et des disgraces, comme la plus sûre pour votre salut, et la plus convenable à la fragilité de votre cœur et au caractère de vos penchans : vous l'avez forcé, si je l'ose dire, de changer cet ordre; il a été obligé d'entrer dans vos projets, au lieu que vous auriez dû suivre les siens. Mais la peine de ce renversement est que votre prospérité n'étant pas son ouvrage, il ne s'y intéresse point; il vous livre à tous les périls d'un état où il ne vous a placé que pour punir la cupidité qui vous l'a fait souhaiter : il vous laisse entre les mains de vos passions, dans des voies que vos passions toutes seules se sont frayées : vous êtes à son égard comme cet enfant prodigue, qui l'avez contraint de vous départir des biens que sa sagesse ne vous avoit pas destinés, et qu'il laisse ensuite errer loin de lui au gré de ses désirs déréglés, sans entrer pour vous dans les attentions et la tendresse d'un père. Si votre élévation étoit son ouvrage, les écueils, qui en sont inséparables, se changeroient pour vous en moyens de salut; mais dès qu'elle est l'ouvrage de vos passions, les moyens mêmes de salut qu'on peut y trouver, vont devenir pour vous des écueils.

Il est donc certain que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce que les graces qui forment le repentir, y sont plus rares. Mais de plus, je dis, en second lieu, que la prospérité est un obstacle à la pénitence, parce qu'elle met dans le cœur des oppositions infinies aux graces de conversion que Dieu pourroit accorder aux Grands et aux heureux du monde; seconde raison : et voici les motifs sur lesquels elle est fondée.

Premièrement, je pourrois vous faire remarquer qu'un des moyens les plus efficaces dont Dieu se sert pour ramener un pécheur à lui, est l'instruction et le zèle des ministres de la pénitence qui lui parlent au tribunal dans toute la sincérité de Dieu. Or, soit que, par une opposition naturelle à la vérité, les personnes élevées n'aiment pas à l'entendre; soit que, par une foiblesse indigne de la sainteté

et de l'autorité du sacerdoce, on craigne de la leur dire, il est certain que les Grands et les Puissans trouvent rarement de ces hommes fidèles à leur ministère, et en qui la parole du Seigneur ne soit point liée, lorsqu'il s'agit d'entrer en jugement avec leur conscience. Les Nathan et les Jean-Baptiste ne sont pas de tous les siècles. La présence seule des Grands de la terre affoiblit la vérité dans nos bouches; on craint ceux qu'on devroit instruire; on respecte leurs passions comme leur rang et leurs titres; le juge tremble devant le coupable; celui qui va prononcer l'arrêt, semble l'attendre lui-même du criminel qu'il doit condamner; et pourvu qu'on n'applaudisse pas à leurs crimes, on s'applaudit presque d'avoir eu le courage de les tolérer. Les ministres mêmes les mieux intentionnés se persuadent qu'il faut ici de la complaisance; on a recours à des ménagemens qui blessent le devoir; on accommode la règle aux personnes, loin de juger les personnes par la règle; on place des exceptions où il auroit fallu ne mettre que la loi. Ainsi la vérité n'est jamais montrée aux Grands, que sous le voile des adoucissemens et des mesures; et il est rare qu'ils fassent pénitence, parce qu'il est rare qu'ils soient instruits. C'est la plainte que faisoit autrefois Jérémie: *Prophetæ tui viderunt tibi falsa et stulta, nec aperiebant iniquitatem tuam, ut te ad pænitentiam provocarent* (*Thren.* 2; 14).

Mais je veux qu'ils trouvent des ministres fidèles, et qui ne connoissent personne selon la chair; car il est encore des Prophètes dans Israël: la grace de la pénitence est une grace de docilité et de soumission; il faut se livrer sans réserve à la main qui nous guide, assujettir son humeur à des conseils utiles, et savoir marcher par des routes qu'on n'auroit pas soi-même choisies. Or, vous qui êtes accoutumé à voir tous ceux qui vous environnent déférer à vos sentimens, respecter vos erreurs, et applaudir même à vos caprices, vous ne pourrez plus vous résoudre à ne vous conduire que par les impressions d'un guide éclairé; vous voudrez le ramener à vous, au lieu d'aller à lui, et par lui à la vérité; vous exigerez des égards où vous n'auriez dû attendre que des censures; vous entreprendrez d'imposer des lois, où vous auriez dû vous soumettre à celles qu'on vous impose. Naaman, élevé aux premières places d'une Cour superbe, n'écoute qu'avec dérision les sages conseils du prophète Elisée, et prend pour une simplicité, le remède que l'homme de Dieu lui prescrit, et la sainte autorité de son ministère. On veut être grand où il ne faudroit être que pénitent.

Nouvelle raison. On porte au tribunal un goût de raffinement et de fausse élévation d'esprit, toujours opposé à la grace de la pénitence, qui est une grace de simplicité et d'enfance chrétienne. Si le ministre saint ne parle pas le langage du monde; s'il n'entre pas dans les préjugés attachés au rang et à la naissance; s'il vous annonce les mêmes vérités qu'au commun des Fidèles; s'il vous prescrit les mêmes devoirs; s'il vous prédit les mêmes malheurs et les mêmes peines; s'il trouve dans vos passions la même énormité; s'il vous conseille

les mêmes remèdes : vous traitez son zèle de simplicité ; ses lumières ne sont plus pour vous qu'une ignorance du monde et de ses usages ; vous le croyez moins propre à conduire au salut les personnes d'un certain rang ; il semble qu'il y a un autre Evangile pour vous que pour le peuple ; qu'en J. C. il y a distinction de Grec et de Barbare, de noble et de roturier ; et que, pour vous guider dans les voies du salut, il faut une autre science que la science des Saints.

La grace de la pénitence trouve donc des obstacles infinis dans le cœur des Grands et des heureux du monde ; mais elle en trouve encore de plus insurmontables au dehors et dans les suites, pour ainsi dire, de la prospérité : dernière raison. Car, je ne vous dis pas premièrement, qu'un cœur heureux par l'abondance ne cherche plus rien hors de lui ; rien ne réveille plus son amour pour le bien véritable, parce que cet amour est comme endormi et rassasié par les biens apparens. Il faut à la grace des pertes, des dégoûts, des afflictions : elle ne peut presque rien sur les ames heureuses. Le riche de l'Evangile (*Luc.* 12 ; 18), de quoi s'occupe-t-il dans son abondance ? d'abattre ses greniers, d'en rebâtir de nouveaux ; ensuite de se reposer, manger, boire, faire bonne chère : il ne pense point à Dieu. On n'a recours au Seigneur que lorsqu'on ne se suffit plus à soi-même ; on ne cherche le repos dans l'Auteur de son être, que lorsqu'on ne le trouve plus dans les créatures. Adonias n'embrasse l'autel, que lorsqu'il voit sa mort résolue. Manassès n'invoque le Dieu de ses pères, que dans l'horreur de sa prison et sous la pesanteur de ses chaînes. L'enfant prodigue ne pense à revenir dans la maison paternelle, que lorsqu'il commence à sentir les rigueurs de la faim. Vous-même qui m'écoutez, dans les momens où Dieu vous a affligé, vous vous êtes adressé à lui ; vous avez ouvert les yeux sur l'abus de ce monde misérable ; mais le retour de la faveur et de la prospérité a rappelé dans votre esprit des images plus douces et plus riantes ; et vous vous êtes rendu au monde, dès que le monde a voulu revenir à vous : vous vous seriez sauvé par la voie des dégoûts et des afflictions ; vous périrez dans la prospérité.

Mais que seroit-ce si j'examinois ici l'abus que vous avez fait de vos places et de vos dignités, dont vous rendrez un compte rigoureux au tribunal de J. C., et qui vous engage en des réparations infinies, sans lesquelles votre pénitence sera toujours fausse et réprouvée de Dieu. Quels nouveaux abîmes ! si la brièveté d'un discours permettoit de les approfondir. Si vous avez été un des chefs des armées d'Israël, que de licence ! que de déprédations ! que de violences ! que de malheurs publics et particuliers Dieu mettra un jour sur votre compte ! Si vos places vous ont mis à la tête des peuples et des affaires publiques, que de personnes indignes favorisées ! que d'événemens publics et funestes ont peut-être trouvé leur source, ou dans vos jalousies secrètes, ou dans vos intérêts personnels ! que de complaisances injustes, que la faveur, l'amitié, le sang, et peut-être des attachemens criminels ont obtenues de vous ! que d'abus,

ou tolérés par votre négligence, ou autorisés par vos exemples! que de plaintes mal écoutées! que d'oppressions dissimulées, ou pour éviter l'embarras de les approfondir, ou pour soutenir vos choix, et ne pas dévoiler l'iniquité des subalternes qui en étoient les auteurs, et qui vous devoient leur fortune et leur place! Où sont les Grands qui fassent entrer ces détails et cette multitude innombrable de crimes étrangers, dans les réparations de leur pénitence?

Enfin, je ne dis rien des obstacles extérieurs que la prospérité y met. La retraite vous seroit nécessaire, votre rang et vos emplois vous engagent dans le tumulte du monde et des affaires; les macérations seroient le seul remède qui pourroit expier vos voluptés passées, les délicatesses de votre éducation ou les bienséances de votre autorité vous les interdisent; la fuite des honneurs serviroit d'expiation aux excès passés de votre ambition, et pour soutenir votre nom, il faut aspirer à de nouvelles graces; les humiliations guériroient l'enflure de votre cœur, et il faut que vous souffriez des hommages, et que, comme Saül après son crime, vous exigiez même qu'on vous honore aux yeux des hommes, de peur que votre dignité ne souffre des mépris qu'on auroit pour votre personne; la prière soutiendroit vos foibles désirs de pénitence, et les embarras de votre fortune, ou ne vous en laissent pas le loisir, ou vous en ont fait perdre l'usage; la prospérité vous avoit aplani tous les chemins du crime, elle vous ferme toutes les voies de la pénitence.

Aussi, M. F., la pénitence des Grands et des Puissans est d'ordinaire si imparfaite! on reçoit tout ce qu'ils veulent donner: les plus foibles efforts sont publiés comme des vertus héroïques. A peine ont-ils fait quelque légère démarche pour sortir de leurs égaremens, qu'on leur donne tous les éloges dus à une vertu consommée; on les loue des maux qu'ils ne font pas, plutôt que de ceux qu'ils réparent. On leur compte tout, un discours, un désir, un sentiment; les signes de la piété passent pour la piété elle-même; et n'être plus pécheur, est pour eux la plus sublime de toutes les vertus. Mais devant vous, ô mon Dieu! où les titres et le rang n'ajoutent rien à nos œuvres, vous ne jugez de notre pénitence que par les crimes que nous avons à expier, et non pas par le rang qui lui donne du prix devant les hommes; et tout ce que l'élévation ajoute à nos démarches de pénitence, c'est que nous laissant plus de plaisirs et plus de crimes à réparer, elle en exige de plus sévères.

Il est vrai encore que la pénitence des personnes élevées consiste plus en des œuvres extérieures et éclatantes, que dans les actes pénibles et secrets de la foi et de la piété. Ils favorisent le culte et la religion, ils protégent les gens de bien, ils entrent dans les œuvres de miséricorde, ils soutiennent les asiles publics de la misère ou de l'innocence; mais cette vie de foi, de violence, de renoncement, de haine de soi même, qui fait comme le fond de la pénitence et de la piété chrétienne, ils ne la connoissent pas. Ils deviennent plus religieux, mais ils ne deviennent pas pénitens; ils

sont plus utiles à la vertu, mais ils ne sont pas plus rigoureux envers eux-mêmes; ils emploient leur autorité pour soutenir le bien, mais ils se croient dispensés de le faire; ils servent aux desseins de Dieu sur son Eglise, en soutenant les entreprises qui le glorifient, mais ils ne satisfont pas à sa justice en expiant les crimes qui l'ont outragé; en un mot, ils servent au salut des autres, et rarement ils se sauvent eux-mêmes. La fille de Pharaon favorise le peuple de Dieu qu'on opprime, elle sauve Moïse des eaux, elle emploie ses biens et son autorité à l'éducation du conducteur d'Israël qui doit un jour délivrer ses frères; elle l'adopte et le met au nombre de ses propres enfans, mais sa vertu ne va pas plus loin: contente de favoriser le peuple de Dieu, elle n'en imite pas la foi et l'innocence, et pour être la protectrice de Moïse, elle n'en est pas moins l'esclave des vanités et des coutumes d'Egypte. Tels sont les dangers de la prospérité: elle facilite toutes les passions, elle met des obstacles infinis à la pénitence.

Or, voici le fruit de ce discours. Etes-vous né dans l'élévation et et dans l'abondance? pensez que les faveurs temporelles ne sont pas promises aux Chrétiens, et que si la Providence les a répandues sur vous, ce n'est que pour vous ménager et le mérite de les mépriser, et des occasions d'exercer la miséricorde, en donnant libéralement ce que vous avez reçu gratuitement. Pensez que l'élévation ou la bassesse du Chrétien est dans l'innocence ou dans le dérèglement de ses penchans, et que le pécheur est la plus vile, la plus méprisable et la dernière des créatures devant Dieu; pensez que les dangers croissant avec la fortune, vous avez besoin de plus de vigilance, de plus de prière, de plus de précaution que ceux qui naissent dans la foule; et que vous périrez avec des vertus médiocres qui vous auroient sauvé dans l'obscurité; pensez que votre élévation ne vous donne aucun privilége sur les lois de l'Evangile, et qu'on exigera de vous jusqu'à la dernière obole, comme du plus vil de tous les esclaves; pensez enfin que tous les objets agréables que la prospérité rassemble autour de vous, ne doivent être pour vous que des occasions continuelles de renoncement; que ce sont pour vous des piéges et des tentations plutôt que des avantages; et que si vous ne souffrez pas de toute votre prospérité, vous en jouissez et n'êtes plus dans l'ordre de Dieu.

Etes-vous affligé par des pertes et par des disgrâces? Souvenez-vous que les récompenses temporelles ne sont pas dignes de ceux qui servent le Roi immortel des siècles; souvenez-vous qu'il est heureux de perdre ce qu'il n'est pas permis d'aimer, et qu'on seroit obligé de mépriser si on le possédoit encore; souvenez-vous enfin, que les afflictions ont toujours été le sceau et la récompense des Justes; qu'on ne peut aller à la gloire des Saints que par les croix; que moins on a eu de consolation en cette vie, plus on est en droit d'en attendre dans l'autre; et qu'au lit de la mort, vous ne voudriez pas changer vos afflictions et vos peines passées contre tous les sceptres

et toutes les couronnes de la terre. Méditez ces vérités consolantes, et, dans quelque situation que la Providence vous ait placé, heureux ou affligé, dans la faveur ou dans la disgrace, *passez de telle sorte par les choses temporelles, que vous ne perdiez pas les éternelles.* (*Oraison du troisième Dimanche après la Pentecôte.*)

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'IMPÉNITENCE FINALE.

Ego vado, et quæretis me, et in peccato vestro moriemini.

Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché. JEAN, 8; 21.

Si vous n'avez pas frémi, M. F., en m'entendant prononcer ces paroles, les plus terribles sans doute qu'on lise dans nos divines Ecritures, je ne vois plus de vérité dans la religion, capable de vous toucher. Pour moi, je vous avoue que j'en suis frappé de terreur; et il me semble, qu'en exposant de si formidables menaces, il faudroit plutôt prendre des précautions pour prévenir les frayeurs excessives qu'elles pourroient jeter dans les esprits, que pour réveiller l'attention et la crainte.

En effet, ce n'est pas des calamités publiques, vos villes démolies, vos femmes et vos enfans menés en servitude, et l'héritage du Seigneur en proie à des nations barbares et infidèles, que J. C. vous annonce aujourd'hui, ni tant d'autres menaces que les Israélites, au pied du mont Sinaï, ne purent entendre sans être renversés de terreur, et sans craindre de mourir, si le Seigneur ne cessoit de leur parler. C'est l'abandon de Dieu et l'impénitence au lit de la mort qu'on vous annonce; des efforts pour retourner au Seigneur en cette dernière heure, inutiles et rejetés; la réprobation consommée en ce moment fatal, et une ame depuis long-temps infidèle à la grace, menée enfin captive par son péché: *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.* C'est la destinée déplorable de tant de Fi-

dèles, ou qui méprisent les voies du salut, ou qui ne se proposent d'y entrer qu'à la dernière heure : c'est celle de la plupart des pécheurs qui m'écoutent ; c'est la vôtre, mon cher Auditeur, si vous différez de vous convertir au Seigneur : *Il s'en va, et vous le chercherez, et vous mourrez dans votre péché.*

Grand Dieu! mais que devient votre bonté, lorsque vous abandonnez le pécheur dans cette dernière heure ? Ses pleurs, ses sanglots, sa bouche tremblante collée sur le signe sacré de son salut, ses promesses de pénitence ne peuvent-elles plus alors fléchir votre clémence ? et devenez-vous un Dieu cruel pour l'homme que vous avez créé ? Ne mettons point de bornes à ses miséricordes infinies, M. F. ; il peut se laisser fléchir ; mais vous ne le fléchirez pas, et il vous avertit lui-même que vous ne devez pas vous y attendre : *Je m'en vais, et vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché.* Il vous le dit à tous en général, à chacun de vous en particulier, de quelque âge, de quelque sexe, de quelque rang que vous puissiez être.

Cette matière est trop effrayante pour y chercher un autre dessein, que celui que les paroles de J. C. elles-mêmes nous fournissent : si vous attendez de vous convertir à la mort, vous mourrez dans votre péché : cette terrible vérité m'occupe tout entier; je vous la propose avec simplicité toute seule. Or, si vous différez jusques là votre conversion, vous mourrez dans votre péché, parce que vous ne serez plus en état alors de chercher Dieu et de retourner à lui : *Quò ego vado, vos non potestis venire* (*Joan*, 8; 22); parce que, supposé même que vous soyez en état de le chercher, et que vous fassiez des efforts pour retourner à lui, vos efforts seront inutiles, et vous ne le trouverez pas : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini* (*Joan*, 18; 21). Première raison tirée du côté du pécheur, hors d'état au lit de la mort, de chercher Dieu et de retourner à lui. Seconde raison tirée du côté de Dieu irrité alors envers le pécheur, et qui ne recevra pas, ne regardera pas, méprisera même, les efforts que le pécheur mourant semblera faire pour le chercher et retourner à lui. C'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible; la pénitence au lit de la mort, presque toujours inutile. Nous avons besoin des lumières de l'Esprit-Saint, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Si vous différez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché, parce qu'alors vous ne serez plus en état de chercher J. C. : *Quò ego vado, vos non potestis venire.* Première raison tirée du côté du pécheur mourant, hors d'état alors de chercher J. C. ; c'est-à-dire, la pénitence au lit de la mort, presque toujours impossible. Or, vous ne serez plus en état alors de chercher J. C., parce que, ou le temps vous manquera, ou le temps vous étant accordé, l'accablement de vos maux ne vous le permettra pas ; ou enfin, que

vos maux vous le permettant, vos anciennes passions y mettront des obstacles que vous ne serez plus en état alors de surmonter. Appliquez-vous, M. F., à ces vérités importantes.

Je dis donc, premièrement, que vous êtes imprudent de renvoyer l'affaire de votre salut à un temps que Dieu ne vous a point promis, et qu'il refuse tous les jours à des pécheurs moins coupables que vous. Car, mon cher Auditeur, qui vous a répondu que la mort viendra lentement, et qu'elle ne fondra pas inopinément sur vous, comme un vautour cruel sur une proie tranquille et inattentive? D'où avez-vous appris que le Seigneur vous avertira de loin; qu'il enverra toujours son Ange pour vous préserver; et qu'une chute soudaine, un naufrage imprévu, un édifice écroulé sous vos pieds, un coup conduit par le hasard, un lâche ennemi, un domestique infidèle, et tant d'autres accidens, ne couperont pas en un clin d'œil le fil de votre vie, et ne vous précipiteront pas dans l'abîme au milieu de vos plus beaux jours? Qui peut vous garantir qu'une révolution subite d'humeurs ne vous fera pas expirer sur-le-champ entre les bras de vos amis et de vos proches, sans mettre, entre une santé parfaite et le trépas, que le dernier soupir d'intervalle? Ces malheurs sont-ils impossibles? ces accidens sont-ils fort rares? s'est-il passé une seule année, un seul jour presque, où Dieu ne vous ait averti par quelqu'un de ces grands exemples? Les têtes les plus illustres en ont-elles été à couvert? Combien de fois vous est-on venu annoncer avec alarme: Un tel vient d'expirer au sortir de table, du jeu, du crime quelquefois? le ministre de J. C. s'est présenté; mais on n'a pu tirer du mourant aucun signe. Quelle consternation alors! quels retours sur vous-même! Quelles réflexions sur l'inconstance de la vie et de toutes les choses humaines! quelles résolutions secrètes de prendre de loin vos mesures, de peur d'être surpris à votre tour! Etiez-vous alors imprudent ou trop timide, de craindre? Combien de fois peut-être ces terribles accidens sont-ils arrivés à vos yeux? et sans sortir de votre famille, n'avez-vous pas eu là-dessus quelque leçon domestique? Or, je vous demande, quels ont pu être les desseins de la miséricorde de Dieu, en vous ménageant des spectacles si effrayans? N'est-ce pas peut-être de vous avertir que votre fin seroit semblable? Que sais-je, si la disposition même de votre tempérament ne vous laisse rien à craindre là-dessus; si vous ne portez pas déjà la mort dans le sein; et si au premier jour votre fin soudaine et surprenante, ne répandra pas le deuil parmi nous, et ne fournira pas, à ceux qui m'écoutent, de grandes, mais d'inutiles réflexions sur l'abus du monde et de ses espérances?

Quel est donc votre aveuglement, mon cher Auditeur, de faire dépendre votre salut éternel, de la chose du monde dont vous pouvez moins vous répondre? Si vous comptiez sur le succès de quelque grande entreprise; la sagesse de vos mesures, le secours de vos amis ou de vos sujets, votre rang, vos biens, votre crédit, votre puissance, pourroient vous en répondre: mais vous comptez sur le temps.

dèles, ou qui mépris
entrer qu'à la derni
qui m'écoutent ; c'es
de vous convertir au
vous mourrez dans

Grand Dieu! mai
donnez le pécheur d
glots, sa bouche tr
ses promesses de pé
clémence? et deven
avez créé? Ne mett
M. F. ; il peut se l
vous avertit lui mê
m'en vais, et vous
Il vous le dit à tou
quelque âge, de q
être.

Cette matière e
sein, que celui qu
si vous attendez
votre péché : cet
propose avec sim
votre conversion
ne serez plus en
Quò ego vado,
supposé même q
fassiez des effor
et vous ne le tr
riemini (*Joan*
hors d'état au
Seconde raison
et qui ne recev
que le pécheu
à lui. C'est-à-
impossible ;
Nous avons

Si vous
votre péch
J. C. : *Qu*
du côté
c'est-à-d
sible. C
que

ne soit refusé, et qui n'aille paroître devant Dieu, sans s'être ·é à ce compte redoutable. Rassurez-vous après cela sur le pe-ubre.

s je veux que le temps vous soit accordé, et que les ministres gneur aient le loisir de vous venir dire, comme autrefois un ète au roi de Juda : *Réglez votre maison*, *car vous mourrez* (*Is.* ·-. L'accablement où vous serez alors, pourra-t-il vous permet-chercher J. C.? Seconde réflexion. De quoi je vous prie est ca-alors une ame criminelle, toute plongée dans ses douleurs, ante sous le poids et la multitude de ses maux, et à qui il . peine encore assez de vie pour animer son cadavre? Quoi! vous qu'avec une raison qui déjà s'enveloppe, une langue qui se s'épaissit, une mémoire qui se confond, un cœur qui s'éteint; oulez que, dans cet état, un pécheur éclaircisse les abîmes de science; vous voulez qu'il approfondisse ses sacriléges, ses les, ses vengeances, ses restitutions, ce gouffre d'impureté n'est jamais sorti, ces embarras sur lesquels il ne s'est jamais xpliqué; et, en un mot, qu'il entre dans des soins et dans un , à qui l'esprit le plus serein et la raison la plus entière oient à peine suffire; vous voulez que cette ame déjà immobile e des chaînes de la mort, sente l'horreur de ses iniquités s; qu'elle pense sérieusement à implorer les miséricordes de ieu, elle dont les idées mourantes ne ressemblent plus qu'à onges, et qui ne pense plus que comme on pense en dormant?

and Dieu! vous qui, du haut de votre justice, êtes alors plus tif que jamais aux mouvemens secrets de cette ame infortunée, se passe-t-il en ces derniers momens entre elle et vous? Qu'y avrez-vous qui puisse réparer une vie entière de crimes et apai-otre colère? se tourne-t-elle seulement vers son Créateur? e-t-elle en secret l'Auteur de ses bienfaits et le Vengeur de ses atitudes? S'anéantit-elle sous la main levée pour la frapper? Se rde-t-elle comme une victime destinée à des tourmens éternels, si la jugez selon votre justice? Fait-elle monter vers vous, de me de sa douleur, les cris d'un repentir sincère? Lui échappe-seulement un désir que vous daigniez regarder? Loin de vous ir, peut-elle encore vous connoître? Et que voyez-vous, grand u! dans les tristes agitations qu'elle laisse paroître, que les der-s efforts d'une ame qui se défend contre le trépas, et d'une ma-ne qui se dissout?

Répondez ici pour moi, vous, M. F., que la main du Seigneur a duits quelquefois jusqu'aux portes du tombeau, et en a retirés puis; lorsqu'étendus sur un lit de douleur, vous combattiez ainsi re la vie et la mort, les soins de votre éternité vous occupoient-encore? Où étiez-vous alors? Quel usage faisiez-vous de votre rai-n? Que formiez-vous au dedans de vous, que des idées confuses et al liées, où vos maux avoient plus de part que votre salut? Que fu-nt pour vous les derniers remèdes des mourans, que l'Eglise vous

appliqua ? des songes dont le souvenir même ne vous est pas demeuré. Vous seriez-vous trouvés plus prêts à paroître devant J. C., si cette maladie eût fini vos jours ? Quelle ame seriez-vous allé présenter aux pieds du Tribunal redoutable ? Qu'en avez-vous dit vous-mêmes depuis, revenus en santé ? que c'est une folie d'attendre à l'extrémité; qu'on n'est capable de rien alors; qu'il faut mettre ordre à sa conscience, tandis qu'on se porte bien. Vous l'avez dit; mais l'avez-vous fait ? ne vous laisserez-vous point une seconde fois surprendre ? et le seul fruit que vous retirerez du bienfait qui prolongea vos jours, ne seront-ce point les crimes d'une plus longue vie ?

Mais ce qu'il y a ici encore de plus propre à nous faire adorer les jugemens de Dieu sur les pécheurs qui diffèrent leur conversion à la mort, c'est que, si sa miséricorde ménage alors quelques intervalles libres à un mourant, des momens si précieux, si décisifs pour son éternité, sont consumés à disposer d'une succession, et à régler une maison terrestre. Des proches, des enfans avides attendent autour d'un lit le moment où la raison du malade s'éclaircit; visent quelquefois, comme les enfans d'Isaac, à surprendre un père mourant, et à se supplanter les uns les autres; se hâtent de profiter du temps, pour lui faire déclarer ses dernières intentions. On laisse à des intervalles moins heureux les soins de la conscience, l'affaire de l'éternité ne va qu'après toutes les autres. Alors le ministre de J. C. est appelé; car il faut attendre que le mourant ne le connoisse presque plus, afin qu'il le voie approcher sans effroi: cependant le mal presse; on ne peut plus exiger du pécheur un récit exact de ses désordres; il faut se contenter de quelques termes vagues et mal suivis qu'on lui arrache. Nous lui faisons dire qu'il se repent; mais le lui faisons-nous sentir ? Nous lui demandons quelques signes; il lève des yeux mourans; il s'efforce en vain de remuer une langue déjà immobile; il consent de la tête; nous croyons l'entendre, mais s'entend-il lui-même ? Le prêtre du Seigneur crie à haute voix; il tâche de faire retentir du moins à ses oreilles des paroles de salut, et le nom de son Sauveur répété mille fois avec effort; mais le porte-t-il jusque dans son cœur ? Il s'arme du signe de notre rédemption, il présente un Dieu mourant au pécheur qui expire; il l'applique sur sa bouche tremblante et livide; il lui fait lever vers cet objet consolant, ses mains défaillantes, et ses yeux déjà à demi-éteints; mais le lui fait-il connoître ? La mort arrive; il expire. Grand Dieu ! que devient cette ame ? que trouve-t-elle au sortir de sa demeure terrestre, lorsqu'elle tombe entre les mains éternelles de votre vengeance ? quelle surprise de se trouver, comme en s'éveillant aux pieds du Tribunal redoutable, l'abîme ouvert sous ses yeux; et n'ayant mis entre une vie toute criminelle et la sévérité de vos jugemens, que la léthargie et les songes d'une courte maladie ! A cela, M. F., que voulez-vous que j'ajoute, que la réflexion toute simple du Prophète ? Entendez ceci, vous qui oubliez Dieu pendant votre vie, de peur qu'il ne vous surprenne dans ce dernier moment, et que personne ne puisse plus

alors vous enlever de ses mains : *Intelligite hæc, qui obliviscimini Deum, nequandò rapiat, et non sit qui eripiat* (*Ps.* 49; 22).

D'ailleurs, M. F., et cette dernière vérité n'est pas moins digne de votre attention : promettez-vous, si vous voulez, de conserver jusqu'au dernier soupir, la raison aussi saine et aussi entière, que vous l'avez aujourd'hui ; ne comptez-vous pour rien les obstacles que vous trouverez alors dans votre propre cœur ? Croyez-vous que des passions que vous nourrissez depuis l'enfance, qui sont devenues comme votre fond et votre tempérament, tomberont, s'évanouiront en un instant ; qu'il se fera en vous un miracle soudain ; et que vous serez changé tout d'un coup en un nouvel homme ? Les maladies que la mort ne termine point, opèrent-elles beaucoup de conversions ? Voyez-vous beaucoup de pécheurs au sortir de ces extrémités, après les plus belles protestations, et les derniers remèdes de l'Eglise reçus avec componction apparente, mener une vie nouvelle ? Qui peut mieux répondre là-dessus que vous-même ? Vous avez été quelquefois jusqu'aux portes de la mort ; vos maladies vous ont-elles converti ? vous croyiez être changé, vous en assuriez le ministre de la pénitence, et peut-être les spectateurs de vos maux ; mais l'étiez-vous ? Le danger passé, la santé revenue, les passions n'ont-elles pas reparu, et ne vous êtes-vous pas encore retrouvé le même ? Le cœur se fait-il en si peu de temps de nouveaux penchans, et comme un nouvel être ?

Quoi, mon cher Auditeur ! après une vie entière de débauche, vous croyez que deux jours de maladie vous rendront chaste ! Ah ! Dieu permettra que le souvenir de vos plaisirs passés vous arrache peut-être encore mille complaisances criminelles au lit de la mort ; peut-être aimerez-vous encore à voir avec des yeux mourans, peintes sur vos murs, les images funestes de vos anciens désordres ; peut-être expirerez-vous, ayant autour de votre lit l'objet infortuné qui corrompit votre cœur ; et malgré le scandale public, vous ne pourrez vous résoudre à vous en séparer, même à la mort. L'esprit de Dieu l'a dit : les os de l'impudique seront encore alors remplis des désordres de sa jeunesse, et ses vices dormiront avec lui dans la poussière du tombeau : *Ossa ejus implebuntur vitiis adolescentiæ ejus, et cum eo in pulvere dormient* (*Job.* 20; 11). Et notre siècle, et ceux de nos pères, n'ont-ils pas vu des monstres, qui, en expirant même, juroient une affreuse fidélité jusqu'au-delà du tombeau, à l'objet détestable de leur passion, et dont l'ame réprouvée ne sortoit de leur corps qu'avec des soupirs et des regrets de crime et de volupté ? O Dieu ! que vous êtes terrible, quand vous livrez le pécheur à sa propre corruption.

Vous croyez qu'un homme qui n'a eu qu'un désir en vivant, et ç'a été celui d'amasser du bien aux dépens des peuples, et par les voies les plus injustes et les plus odieuses ; vous croyez qu'alors il puisse consentir que des gains qu'il a toujours cru permis, deviennent criminels, et que des restitutions infinies remettent son

nom et sa postérité dans la poussière, d'où il les avoit tirés? Ah! dit l'Esprit de Dieu, il vomira avec son ame, les richesses qu'il avoit dévorées; mais ce sera malgré lui : le Seigneur les arrachera de ses entrailles; mais il n'en arrachera pas l'amour de son cœur : *Divitias, quas devoravit, evomet, et de ventre illius extrahet eas Deus* (*Ibid.* v. 15).

Vous croyez qu'un impie, qui a mis sa gloire dans sa confusion, et qui a mille fois profané la sainteté de nos mystères par des dérisions sacriléges, deviendra fidèle et religieux au lit de la mort? Eh! peut-être se fera-t-il honneur jusqu'à la fin, d'une force d'esprit qui flattera sa vanité; peut-être voudra-t-il paroître au-dessus des frayeurs vulgaires, et regarder d'un air tranquille et assuré l'incertitude d'un avenir; peut-être laissera-t-il en mourant, aux spectateurs, le plaisir affreux d'un bon mot aux dépens de son salut éternel; peut-être aussi mourra-t-il en monstre et en désespéré.

Vous croyez qu'une femme mondaine, enivrée de sa figure, outrée dans ses plaisirs, attachée vivement au monde et à elle-même; vous croyez qu'elle verra alors sans regret la destruction de son cadavre, le monde et tous ses amusemens s'évanouir et s'éloigner d'elle pour toujours? Ah! Dieu permettra que les soins de sa beauté l'occupent encore au lit de la mort; qu'elle examine tous les jours les changemens qu'une longue maladie aura faits sur son visage; qu'elle écoute là-dessus avec complaisance tout ce que la flatterie voudra lui persuader; qu'elle sente réveiller en expirant tout son amour pour le monde; et qu'elle dise, comme cet infortuné roi d'Amalec : Est-ce ainsi que la cruelle mort m'enlève au milieu de mes plus beaux jours? *Siccine separat amara mors* (*I. Reg.* 15; 32)?

Vous nous en avertissez, Seigneur, dans les livres saints; leur fin sera semblable à leurs œuvres : *Quorum finis erit secundùm opera ipsorum* (*II. Cor.* 11; 15). Vous avez vécu impudique; vous mourrez tel : vous avez vécu ambitieux; vous mourrez sans que l'amour du monde et de ses vains honneurs, meure dans votre cœur : vous avez vécu mollement sans vice ni vertu; vous mourrez lâchement et sans componction : vous avez vécu irrésolu, faisant sans cesse des projets de pénitence et ne les exécutant jamais; vous mourrez plein de désirs et vide de bonnes œuvres : vous avez vécu inconstant, tantôt au monde, tantôt à Dieu; tantôt voluptueux, tantôt pénitent, et vous laissant décider par votre goût, et par l'ascendant d'un caractère changeant et léger; vous mourrez dans ces tristes alternatives; et vos larmes au lit de la mort ne seront que ce qu'elles avoient été pendant votre vie, c'est-à-dire, un repentir passager et superficiel, des soupirs d'un cœur tendre et sensible, mais non pas d'un cœur pénitent; en un mot, vous mourrez dans votre péché : *In peccato vestro moriemini*; dans ce péché où vous croupissez depuis si longtemps; dans ce péché qui est à vous plus que tous les autres, parce qu'il domine dans vos mœurs et dans votre tempérament; dans ce péché qui est comme né avec vous, et dont une vie entière n'a pu

vous corriger : *In peccato vestro moriemini.* Achab meurt impie, Jésabel voluptueuse, Saül vindicatif, les enfans d'Héli sacriléges, Absalon rebelle, Baltazar efféminé, Hérode incestueux : toute l'Ecriture est remplie de pareils exemples ; tous les Prophètes retentissent de ces menaces. J. C. s'en explique aujourd'hui d'une manière à faire trembler les plus insensibles : l'expérience est ici terrible ; vous-même dites tous les jours qu'on meurt tel qu'on a vécu. Eh ! que faut-il donc encore, mon cher Auditeur, pour vous faire prendre dès à présent la résolution de travailler à votre salut, et de ne pas renvoyer à la fin une affaire qu'on ne sauroit jamais trop tôt commencer ; et d'autant plus qu'elle est toujours manquée, lorsqu'elle est différée ? Opérez donc le bien tandis que Dieu vous en laisse le temps. N'apportez pas à la mort des désirs, mais des fruits de pénitence. Cherchez J. C. tandis qu'on peut le trouver : car si vous renvoyez votre conversion à la fin, non-seulement vous ne pourrez plus le chercher : mais quand vous le pourriez, vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : *Quœretis me, et non invenietis, et in peccato vestro moriemini.* Dernière vérité encore plus terrible, renfermée en deux réflexions qui vont prouver, que la pénitence est presque toujours inutile au lit de la mort.

SECONDE PARTIE.

Si vous renvoyez votre conversion à la mort, vous mourrez dans votre péché : parce que, quand vous pourriez alors chercher J. C., vous ne le chercherez pas ; et quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas. Je dis premièrement, que vous ne chercherez pas alors J. C. ; parce qu'il se sera éloigné de vous, et qu'il vous aura abandonné : *Ego vado, et in peccato vestro moriemini.* Première raison. Le pécheur au lit de la mort abandonné de Dieu.

En effet, c'est une vérité du salut, que le Seigneur met des bornes à sa patience, au-delà desquelles il ne va jamais ; et que, comme il a établi un temps pour se souvenir du pécheur, selon l'expression de Job, il en a aussi marqué un autre pour l'oublier. Il y a dans les trésors de sa miséricorde certain nombre de faveurs spéciales destinées à chacun de nous en particulier, lesquelles une fois taries par une longue suite d'infidélités, sont le signal de son indifférence et de sa fureur, et ne laissent plus à ceux qui en ont abusé, ou que ces secours ordinaires et presque toujours inutiles de la grace ; ou que ces ressources uniques tirées de sa toute-puissance, dont l'ordre de sa sagesse et de ses conseils éternels ne lui permet pas de se servir. Ainsi, lorsque les abominations de Sodôme furent montées à leur comble, et que le nombre de dix Justes arrêté dans l'ordre éternel de ses conseils, ne s'y trouva plus, Abraham eut beau lever les mains vers lui ; le Seigneur ne put se laisser fléchir, et il fit pleuvoir du haut du ciel sa fureur et son feu sur ces villes criminelles.

Je sais que tout le temps de la vie présente est un temps de salut et de propitiation; que nous pouvons toujours retourner à Dieu; qu'à quelque heure que le pécheur se convertisse au Seigneur, le Seigneur se convertit à lui; et que, tandis que le serpent d'airain est élevé, il n'est point de plaie qui soit incurable: c'est une vérité de la foi; mais je sais aussi que chaque grace spéciale dont vous abusez, peut être la dernière de votre vie; que Dieu se lasse; que les bornes de sa bonté ne sont pas les mêmes pour tous les hommes; qu'après avoir pardonné trois péchés à Damas, il n'en pardonna pas un quatrième; qu'un seul crime quelquefois consomme la réprobation d'un pécheur: (*Ps.* 65; 5). Je sais qu'*il est terrible dans ses conseils sur les enfans des hommes;* que *l'on ne connoît pas la puissance de sa colère*, et que *jamais personne n'a pu compter sa fureur et son indignation* (*Ps.* 89; 11, 12).

Cette vérité si terrible et si incontestable supposée, tirons-en d'abord une conséquence qui ne l'est pas moins. Si l'Ecriture de toutes parts nous annonce que Dieu se retire quelquefois d'une ame infidèle; et qu'après avoir pris long-temps un soin inutile de Babylone, il se venge enfin en l'abandonnant à elle-même; certes il n'est point de circonstance où cette vérité soit plus juste et mieux placée qu'au lit de la mort: c'est alors que Dieu doit à sa justice l'abandon du pécheur. Car dites-moi, M. F., si, après un petit nombre d'inspirations négligées, Dieu laisse quelquefois une ame à elle-même, que pourrez-vous vous promettre dans ce dernier moment, vous surtout qui ne compterez plus alors vos jours que par l'abus de ses graces; vous qui depuis le matin de votre vie jusqu'à cette dernière heure, aurez toujours été agités par des remords cruels et inutiles sur votre état; vous qui aurez peut-être poussé l'impénitence et l'ingratitude jusques à avoir mille fois envié le sort des compagnons de vos désordres, en qui vous remarquiez une conscience tranquille dans le crime, et un cœur endurci contre toutes les terreurs de la religion; vous qui aurez refusé ses miséricordes aussi long-temps que vous aurez pu goûter le fruit de vos infidélités; vous, en un mot, qu'il avoit préparés à cet abandon par des avis réitérés sur sa dureté envers les pécheurs qui diffèrent leur conversion jusqu'à ce dernier moment! Vous voudriez qu'alors le Dieu juste et terrible vous regardât avec des yeux de bonté; qu'il se souvînt de vous dans le temps de votre affliction, c'est-à-dire, dans la seule circonstance que sa colère attendoit depuis si long-temps pour se venger, et pour punir l'abus indigne que vous avez toujours fait de ses graces!

Mais, ô mon Dieu! où seroit donc cette justice qui trempe ses flèches dans le sang du pécheur, qui insulte aux larmes de l'impie mourant, et qui se console dans sa vengeance? Et que deviendroient donc ces menaces si effrayantes, et toujours suivies de leur effet, que vous nous avez laissées dans vos livres saints? Et quand est-ce donc que Dieu se vengeroit, M. F., s'il ne se vengeoit point alors? La patience qui lui fait supporter le pécheur durant la santé, seroit-elle

si terrible, comme il nous l'assure lui-même dans les divines Ecritures, si elle devoit se terminer par un acte de clémence? Seroit-il si sévère, lorsqu'il tarde de punir, si, en dissimulant ses offenses, il ne lui préparoit pas un affreux endurcissement à la fin?

Mais, mon cher Auditeur, quand la justice de Dieu ne s'opposeroit pas à sa clémence dans ce dernier moment, la nature toute seule de la grace que vous vous promettez alors ne vous permettroit pas de l'attendre; car non-seulement vous vous promettez la grace de la conversion, c'est-à-dire, cette grace qui change le cœur; mais vous vous promettez encore la grace qui nous fait mourir dans la sainteté et dans la justice; la grace qui consomme la sanctification d'une ame, la grace de la persévérance finale: mais c'est la grace des seuls Elus; c'est le plus grand de tous les dons; c'est la consommation de toutes les graces; c'est le dernier trait de la bienveillance de Dieu sur une ame; c'est le fruit d'une vie entière d'innocence et de piété; c'est la couronne réservée à ceux qui ont légitimement combattu. Dieu ne doit, à la rigueur, cette faveur inestimable à personne; il la refuse quelquefois à ceux mêmes qui ont marché long-temps devant lui dans la justice et dans la sainteté; et la fin déplorable de Salomon est un exemple qui fera trembler les Justes de tous les siècles; et vous présumez que le plus signalé de tous les bienfaits sera le prix de la plus ingrate de toutes les vies! Et vous osez vous flatter qu'on ne refusera pas alors à un pécheur invétéré, toujours averti et toujours infidèle, une grace qu'on n'accorde pas toujours à ceux qui ont été long-temps Justes? Et vous vous promettez que le Seigneur mettra le comble à ses miséricordes, lorsque vous l'aurez mis vous-même à vos crimes? O mon Dieu! se peut-il qu'un espoir si insensé abuse presque tous les hommes? Et vos serviteurs, qui crucifient tous les jours leur chair pour obtenir ce don précieux, et qui tremblent sans cesse dans la crainte qu'il leur soit refusé, sont-ils eux-mêmes dans l'illusion, ou le pécheur qui, continuant à vous outrager, compte tranquillement sur ce grand don, et n'offre, pour l'obtenir, que ses crimes, et la présomption de l'avoir attendu?

Oui, mon cher Auditeur, quand même Dieu accorderoit quelquefois cette grande miséricorde, au lit de la mort, à une ame qui auroit jusque-là différé de se convertir, je dis qu'il ne vous l'accordera jamais à vous, qui ne différez votre conversion que parce que vous vous y attendez. En effet, il pourroit arriver qu'un pécheur qui, durant ses désordres, n'auroit jamais eu de retour sur lui-même et sur son salut, et qui auroit vécu sans aucun sentiment de foi et sans aucun remords de ses crimes, revînt à lui dans ce moment terrible, fût effrayé de son insensibilité passée, levât au ciel des yeux baignés de larmes et un cœur nouvellement attendri, et que le Seigneur, du haut de ses miséricordes, jetât des regards propices sur un aveugle qui commenceroit alors seulement à ouvrir les yeux à la lumière. Si la grace de la pénitence est jamais accordée à la fin, il semble qu'elle pourroit l'être à un pécheur de ce caractère; mais vous qui faites de

cette espérance l'affreux motif de vos déréglemens; vous qui ne différez de vous convertir, que parce que vous croyez que vous serez assez à temps, au lit de la mort, de vous donner à Dieu, et qu'il ne rejettera pas alors votre repentir; vous qui prenez dans sa miséricorde même de nouveaux sujets de l'outrager, pécheur indigne alors des regards d'un Dieu même qui ne sauroit pas s'irriter, d'un Dieu même qui ne seroit que clément sans être juste, d'un Dieu même qui ne vous auroit pas déclaré qu'alors il vous abandonnera, quelle ressource pourroit-il vous rester? Quand une vie entière de crimes n'éloigneroit pas alors de vous cette grace signalée que vous attendez, la témérité toute seule qui vous la fait espérer vous en rendroit indigne. Rien ne met un chaos plus immense entre l'ame criminelle et la miséricorde de Dieu, que de marquer des jours et des momens à sa grace et à son esprit qui souffle où il veut, et quand il veut. Et qui êtes-vous donc, comme le disoit autrefois Judith à ceux de Béthulie, qui avoit marqué un jour pour se rendre à Holopherne, si le Seigneur ne venoit les délivrer; qui êtes-vous pour prescrire ainsi un terme à la miséricorde du Seigneur, et pour lui marquer des jours et des momens selon votre caprice? *Qui estis vos, qui posuistis tempus miserationis Domini, et in arbitrium vestrum, diem constituistis ei* (*Judith.* 8; 11, 13)?

A des vérités si terribles, vous opposez sans doute en secret ce faux espoir, que ces menaces générales ne tomberont pas sur vous en particulier. Mais je vous demande quels sont les pécheurs menacés dans les livres saints de l'abandon de Dieu au lit de mort? Ne sont-ce pas les pécheurs qui vous ressemblent? Que trouvez-vous en vous qui puisse vous flatter que Dieu tiendra alors à votre égard une conduite particulière! Votre vie passée? Ah! ce sera bien assez que Dieu veuille l'oublier. Ces désirs de conversion que vous formez tous les jours? mais c'est ce qui achèvera de vous rendre inexcusable. Ce bon naturel qui vous fait pencher, comme malgré vous, du côté de la vertu? mais c'est une grace dont Dieu alors vous demandera compte. L'espérance que vous avez toujours eue en sa miséricorde pour ce dernier moment? vous venez de voir que ce sera le plus grand de tous vos crimes. Tout ce que je trouve ici de particulier pour vous, c'est que vous serez plus indigne des miséricordes du Seigneur qu'aucun autre pécheur; et que le Dieu juste aura des raisons de refus contre vous, qu'il n'aura pas contre la plupart des ames impénitentes. Sur quoi pouvez-vous donc vous rassurer encore, M. F.? sur la bonté de Dieu, sans doute, qui ne veut pas la mort du pécheur: sa bonté? mais vous la regardez donc comme une foiblesse et une imbécillité qui n'auroit pas assez de sentiment pour être blessée des plus grands outrages? Sa bonté! mais c'est parce qu'il est bon, qu'il doit abandonner le pécheur au lit de la mort. Sa bonté ne lui permet pas d'accorder alors des graces qui seroient des écueils pour les autres hommes. Sa bonté ne veut pas tendre des piéges à la fausse confiance des pécheurs, en ouvrant ses entrailles dans ce dernier moment aux cris d'une ame infidèle: c'est un trait de bonté d'ôter à nos passions

des prétextes d'erreur et d'impénitence, et de ne pas faire du salut d'un seul la perte de plusieurs. Ainsi vous comptez sur sa bonté, et c'est sa bonté même qui demande votre punition, et qui doit vous faire tout craindre.

Ici, M. F., je ne vous demande qu'une réflexion : il n'est personne qui, pendant sa vie, ne fasse mille fois la résolution de changer; il n'est personne presque qui ne meure avant de l'avoir exécutée; les plus déréglés même souhaitent de finir saintement : tous, comme Balaam, veulent mourir de la mort des Justes; personne ne veut vivre comme eux. On meurt en désirant : ainsi avons-nous vu mourir nos proches, nos amis, nos maîtres. Après leur mort même, pour nous consoler de leur perte, nous avons rappelé ces projets chimériques de conversion, dont ils nous avoient quelquefois entretenus pendant leur vie. Il étoit dans le dessein de se convertir, dit-on, il en parloit tous les jours : et là-dessus on se calme sur sa destinée, on augure favorablement de son salut. Grand Dieu! et c'est uniquement ce qui me fait trembler sur le sort de cette ame! c'est ce qui me fait tout craindre de la sévérité de vos jugemens sur elle! Eh! que fait-on en rappelant ses désirs de pénitence formés tant de fois sans succès, que rappeler le souvenir de vos graces toujours méprisées? On espère pour son salut, sur ce qui a sans doute fait le plus terrible sujet de sa condamnation; on se flatte que vous l'aurez regardé avec des yeux de pitié dans ce dernier moment, parce que vous ne vous lassiez pas de l'avertir, lorsqu'elle étoit encore sur la terre; et sans doute, vous ne l'avez abandonnée à la mort, que parce vous l'aviez trop souvent visitée en vain durant les jours de sa vie mortelle. O vaines conjectures des hommes! Que vos pensées, ô mon Dieu, sont différentes des nôtres, et vos jugemens peu conformes à l'illusion de nos espérances!

Mais du moins, direz-vous, on voit tous les jours des pécheurs, lesquels, après une vie entière de désordre, donnent à la mort des marques si vives et si éclatantes de repentir, qu'on ne peut pas douter que le Seigneur ne se laisse toucher à leurs larmes, et que leurs regrets n'effacent toutes leurs infidélités passées. A cette erreur qui endort tant d'ames impénitentes, J. C. répond pour moi, qu'on le cherchera alors, mais qu'on ne le trouvera pas; c'est-à-dire, que les marques mêmes les plus touchantes de repentir que vous pourrez donner alors seront rejetées; que vous chercherez J. C. et que vous mourrez dans votre péché. Dernière vérité plus terrible encore que toutes les autres, et qui ne laisse plus de ressource dont puisse se flatter le pécheur impénitent : *Quæretis me, et in peccato vestro moriemini.*

J'avoue ici, M. F., lorsque je considère cette étonnante vérité, et que je vois, d'un côté, le pécheur mourant chercher son Dieu, et lever vers lui ses mains suppliantes; et de l'autre, le Dieu vengeur s'éloigner de lui, et fermer ses oreilles aux cris de sa douleur et à toutes les marques de sa pénitence, j'avoue, dis-je, que c'est

ici où le Seigneur me paroît ce Dieu terrible qui n'a pas besoin de l'homme. Je mets devant mes yeux la sévérité de ses jugemens, et je me sens saisi d'une secrète horreur; mais quelque terrible que paroisse alors sa conduite, elle est juste, et il ne peut pas en user autrement envers le pécheur.

Ce n'est pas qu'un seul instant de pénitence véritable, ne puisse effacer les crimes d'une vie entière; mais Dieu rejette alors la pénitence du pécheur mourant, parce qu'elle est fausse. Elle est fausse, premièrement, parce qu'elle n'est pas libre; c'est la suite de la dure nécessité où il se voit réduit, plutôt que le fruit de la grace et d'un véritable repentir. Car je vous prie, mon cher Auditeur, après avoir poussé jusqu'au bout la révolte contre votre Dieu, et fait du dernier jour de votre santé, le dernier jour de vos crimes, vous remettez les armes, et vous demandez grace, lorsque vous vous sentez terrassé, et que le Dieu vengeur a le glaive levé sur vous. Vous levez les yeux au ciel, où vous n'aviez pas encore jeté un seul regard, lorsque la terre commence à manquer sous vos pieds. Vous détestez des plaisirs infames, lorsque votre cadavre tombe en pièces, et qu'il ne vous fait sentir rien de plus vif que sa puanteur. Vous laissez tomber vos richesses sur les pauvres, lorsque vos mains défaillantes tombent elles-mêmes, et ne peuvent plus les retenir. Vous laissez en mourant des instructions touchantes à des enfans et à des domestiques que vous ne pouvez plus scandaliser par vos exemples. En un mot, vous vous repentez lorsqu'il ne vous est plus permis de continuer d'être coupable. La conjoncture toute seule ne rend-elle pas vos larmes suspectes? N'est-il pas vrai même que Dieu juge alors avec équité de votre pénitence en la rejetant? S'il prolongeoit encore vos jours, ne prolongeriez-vous pas aussi vos crimes! Si l'on venoit vous assurer de sa part que cette infirmité n'ira point à la mort, prendriez-vous tant de mesures pour le fléchir? Tandis que vos maux n'étoient pas encore tout-à-fait déclarés, et qu'il vous restoit quelque espérance de vie, aviez-vous voulu entendre à appeler le ministre de J. C.? Avoit-on osé seulement vous le proposer? Que donniez-vous à connoître par-là? sinon que vous quittiez le crime avec autant de regret que la vie, et que vous ne vouliez pas risquer, pour ainsi dire, de vous donner à votre Dieu, sans avoir été bien assuré auparavant que vous ne pouviez plus être au monde?

Seconde raison. La pénitence du pécheur à la mort est presque toujours fausse, parce que sa douleur n'est plus qu'une crainte toute naturelle, que lui inspire alors l'horreur du tombeau et l'image plus vive que jamais des peines éternelles. Il pleure; mais ce sont des larmes qu'il donne à ses malheurs, et non pas à ses crimes. Il crie; mais ce n'est pas un retour amoureux vers son Père, c'est une prière intéressée qu'il fait à son Juge. Il déteste ses égaremens; mais ce n'est pas qu'il sente l'injure qu'ils ont faite à son Dieu, il ne sent que les maux où ils vont le précipiter lui-même. Lui seul est l'objet de sa douleur, la fin de ses supplications, le motif de sa pé-

nitence. Il n'avoit compté pour rien le Seigneur dans ses plaisirs, il ne le compte pour rien dans son repentir. Ah! s'il étoit assuré qu'il n'y a rien à craindre au-delà de la mort, et que l'enfer est un songe, l'horreur de ses fautes s'effaceroit bientôt de son esprit, et l'on auroit bientôt tari ses pleurs, si l'on pouvoit calmer ses craintes.

Aussi, vous qui sondez les cœurs, grand Dieu! et qui ne jugez pas sur les apparences, je ne vous en imposerai point alors par quelques larmes trompeuses, si je renvoie jusque-là mon repentir. Mes larmes seront les larmes d'Esaü et d'Antiochus, des larmes stériles et réprouvées. Je ne paroîtrai à vos yeux, que comme un criminel qui tremble à la vue de son supplice, et non pas comme un pénitent sincère qui se confond au souvenir de ses péchés. Vous verrez la racine de mes honteuses passions encore vivante au fond de mon ame; je serai encore à vos yeux impudique, mondain, voluptueux, ambitieux, vindicatif. Mes frayeurs ne seront plus que les suites de cette mollesse excessive, qui m'a toujours inspiré tant d'horreur pour les plus légères souffrances. A mesure que j'aurai été plus sensuel, plus idolâtre de mon corps, je serai alors plus vif dans mes craintes, plus foible dans mes alarmes, plus éloquent dans mes accusations. Et quel égard pourrez-vous avoir à des larmes, grand Dieu! qui couleront de la même source d'où avoient coulé tous mes crimes?

Ainsi, mon cher Auditeur, vous lèverez alors la voix au ciel de l'abîme de vos maux, et le Dieu juste se rira de vos clameurs: *Ego quoque in interitu vestro ridebo* (*Prov.* 1; 16). Vous pleurerez, et du haut de sa justice il insultera à vos larmes: *Et subsannabo.* Vous vous frapperez la poitrine, et votre cœur ne s'amollira point. Vous lui promettrez plus de fidélité, s'il prolonge vos jours, et il regardera vos promesses avec dérision, parce qu'il verra dans la corruption de votre cœur, qu'en prolongeant vos jours, il ne feroit que prolonger vos crimes. Vous exhorterez les spectateurs de votre mort à s'instruire sur votre exemple, et à servir Dieu durant la santé, et le Seigneur vous répondra en secret: *Pourquoi te mêles-tu de raconter mes justices* (*Ps.* 49; 16)? Vous lui direz à lui-même: Seigneur, n'entrez pas en jugement avec votre serviteur, et il vous répondra que *vous êtes déjà jugé.* Vous lui direz: O Dieu plein de bonté! vous n'êtes venu que pour sauver les pécheurs, et il vous répondra qu'il n'y a *point de salut pour l'impie.* Vous lui direz: O Sauveur des hommes! je ne mets ma confiance que dans vos miséricordes infinies, et il vous répondra *que l'espérance du pécheur périra avec lui.* Vous lui direz: O divin Pasteur de nos ames! vous ne rejetez pas les brebis égarées qui reviennent à vous, et il vous répondra *qu'il y a un temps de pardonner et un temps de punir.* Vous lui direz: O Jésus! je remets mon ame entre vos mains, et il vous répondra qu'elle ne lui appartient point, et qu'il ne la reçoit que pour en faire la victime éternelle de sa justice; et vos gémissemens infructueux, et vos supplications inutiles ne seront plus qu'un doux

spectacle pour sa fureur et pour sa vengeance : *Consolabor et vindicabor* (*Is.* 2; 24).

Ah! c'est alors qu'au lieu que jusque-là on n'avoit cherché dans un confesseur qu'une dangereuse complaisance, ou plutôt qu'on n'en avoit jamais pris qu'au hasard; c'est alors qu'un pécheur, semblable à Saül, le jour qui précéda sa funeste mort, se voyant environné de périls dont il ne peut plus se défendre; c'est alors, dis-je, qu'un pécheur, comme ce prince réprouvé, fait sortir un autre Samuel du tombeau ; appelle du fond de sa retraite quelque homme de Dieu, le plus connu, le plus éclairé, le plus respecté par son zèle et par ses talens, et qu'il lui dit, comme ce roi infortuné : Je suis dans des peines mortelles : *Coarctor nimis* (*I. Reg.* 28; 15); je vous ai donc fait appeler, pour savoir de vous ce que j'ai à faire dans l'extrémité où je me trouve : *Vocavi ergo te, ut ostenderes mihi quid faciam* (*Ibid.*). Mais quelle seroit alors la réponse de l'homme de Dieu, s'il lui étoit permis de répondre ce que la religion l'oblige de penser ? Pourquoi venez-vous troubler le repos de mon tombeau, lui répondroit-il comme Samuel à Saül; et m'avez-vous obligé à sortir de ma retraite pour paroître en ce lieu : *Quare inquietasti me ut suscitarer* (*Ibid.*)? il n'est plus temps de recourir au Seigneur; à quoi bon me consulter, puisqu'il vous a abandonné? *Quid interrogas me, cùm Dominus recesserit à te?* vous mourrez, et la justice de Dieu va accomplir sur vous ce qu'on vous avoit tant de fois prédit par ses ordres : *Faciet enim tibi Dominus sicut locutus est in manu meâ* (*Ibid.* v. 27). Voilà ce que pense alors le ministre du Seigneur. Il vous exhorte à ne pas désespérer; mais il n'espère pas beaucoup lui-même. Il vous parle des miséricordes du Seigneur, mais il adore en secret les ordres terribles de sa justice sur vous. Il vous ouvre le sein de la gloire, pour réveiller votre espérance; mais il voit l'abîme déjà ouvert sous vos pieds. Il vous montre votre Sauveur expirant sur la croix; mais il n'ose vous dire que ce n'est plus un trône de grâce pour vous, mais un tribunal sévère d'où se prononce votre sentence. Il diminue à vos yeux, par de saints artifices de charité, l'horreur de vos crimes, pour ne pas vous jeter dans le désespoir; mais il sait bien que le Seigneur a son poids et sa mesure, et qu'il n'appartient pas à l'homme d'en rabattre. Il vous répète, pour vous rassurer contre une vie entière de désordres, qu'il ne faut qu'un moment à la grace pour sauver le pécheur, et qu'un seul sentiment de douleur sincère supplée à de longues années de vertus, et peut consommer la sanctification; mais il n'ignore pas que ce sont là de ces prodiges, de ces coups uniques de la grace, sur lesquels il est terrible d'être obligé de compter pour son salut; et que la suite ordinaire et comme infaillible d'une vie pécheresse, c'est la mort dans le péché.

Souffrez ici, M. F., que je vous demande encore une réflexion, qui va finir ces vérités effrayantes. Que pouvez-vous souhaiter de plus favorable pour vous à la mort, que d'avoir le temps et d'être

en état de chercher J. C.; que de le chercher en effet, et de lui offrir des larmes de douleur et de pénitence? C'est tout ce que vous pouvez vous promettre de plus favorable pour ce dernier moment. Et cependant (cette vérité me fait trembler); cependant, que vous permet J. C. d'espérer de vos recherches mêmes et de vos larmes, si vous les renvoyez jusques-là? Vous me chercherez, et vous mourrez dans votre péché : *Quærètis me, et in peccato vestro moriemini.* Consolez-vous après cela, M. F., sur les marques de repentir que vos amis et vos proches donnent dans ce dernier moment : calmez-vous durant la vie sur vos désordres, en vous flattant qu'une fin semblable à la leur pourra les expier : dites d'un pécheur invétéré, que le spectacle des jugemens de Dieu a effrayé alors, que Dieu lui a fait la grace de finir chrétiennement; que si sa vie n'avoit pas été trop régulière, sa mort a été très-édifiante; qu'on seroit trop heureux de mourir comme lui, et qu'il ne faut pas douter que le Seigneur ne lui ait pardonné. Je ne veux point ici mettre des bornes à vos miséricordes, ô mon Dieu! mais, M. F., il a cherché J. C.; l'a-t-il trouvé? il a gémi, il a prié; mais a-t-il été exaucé? il a pris entre ses mains J. C. crucifié; il a arrosé ses pieds sacrés de ses larmes comme la pécheresse de l'Evangile; mais lui a-t-on dit comme à elle : *Vos péchés vous sont remis* (*Luc.* 7; 48). Il lui a recommandé d'une voix mourante, comme le larron sur la croix, de se souvenir de lui dans son royaume; mais a-t-il entendu ces douces paroles : *Aujourd'hui vous serez avec moi dans le ciel* (*Ibid.* 23; 43) : vous l'espérez; mais vous ne le savez pas. Et moi, tout ce que je sais, c'est qu'alors on cherche J. C., qu'on ne le trouve pas, et qu'on meurt dans son péché : tout ce que je sais, c'est que les Sacremens du salut, appliqués alors sur un pécheur, consomment peut-être sa réprobation; et que la dernière des graces de l'Eglise, est souvent le dernier de ses sacriléges : tout ce que je sais, c'est que tous les Pères qui ont parlé de la pénitence des mourans, en ont parlé en des termes qui font trembler : tout ce que je sais, c'est que votre justice, ô mon Dieu! permet souvent que des pécheurs fameux par une vie entière de débauche, se frappent la poitrine au lit de la mort, empruntent les expressions les plus vives de la douleur et du repentir, et meurent aux yeux de tout un royaume, dans des sentimens extérieurs de conversion; que votre justice toujours terrible dans ses conseils le permet, pour endormir, si j'ose parler ainsi, par ces exemples, la fausse confiance des pécheurs impénitens. Ce sont des punitions, grand Dieu, que votre justice exerce sur les passions humaines : vous vous servez de la fausse pénitence des uns, pour préparer des châtimens à l'impénitence des autres; et vous punissez les pécheurs par les pécheurs mêmes. Tout ce que je sais, c'est que c'est une vérité de la foi, que le nombre de ceux qui se sauvent est petit; et cependant, si les marques de repentir, que donnent les pécheurs au lit de la mort, partoient d'un cœur véritablement pénitent, et suffisoient pour le salut, il n'y auroit presque point de pécheur qui ne fût sauvé : puisque, si vous en exceptez quelque impie qui pousse jusqu'à ce dernier moment

son affreuse insensibilité, et qui meurt sans vouloir entendre parler du Dieu qui va le juger, ce qu'un siècle voit à peine une fois; tous les autres pécheurs meurent en se frappant la poitrine, en implorant les miséricordes du Seigneur; et qu'ainsi, contre la parole de J. C., le plus grand nombre seroit de ceux qui se sauvent. Tout ce que je sais, c'est qu'il faut faire pénitence, tandis que Dieu nous en donne le temps; et qu'au lit de la mort, ou vous ne serez plus en état de le chercher, ou même quand vous le chercheriez, vous ne le trouverez pas : et par conséquent, si vous différez votre pénitence à la mort, vous mourrez dans votre péché; parce que la pénitence alors est presque toujours impossible, ou presque toujours inutile. Plaise à J. C., M. F., que ces menaces ne vous regardent pas, et que dans le dernier moment, votre mort, semblable à celle des Justes, soit un passage à la bienheureuse immortalité! *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CAREME.

SUR LE RESPECT HUMAIN.

Omnia verò opera sua faciunt ut videantur ab hominibus.

Ils font toutes leurs actions pour être remarqués des hommes. MATTH. 23; 5.

Ce n'est pas la fausse piété, et l'attention à s'attirer les regards publics dans la pratique des œuvres saintes, qui me paroît l'écueil le plus à craindre pour le commun des Fidèles. Le vice des Pharisiens peut trouver encore des imitateurs; mais ce n'est pas le vice du plus grand nombre. Le respect humain qui fait que nous servons Dieu pour mériter l'estime des hommes, est bien plus rare que celui qui nous empêche de le servir de peur de la perdre. La tentation la plus ordinaire n'est pas de se glorifier d'une fausse vertu; c'est de rougir de la véritable; et la timidité criminelle du respect humain damne bien plus de Chrétiens, que l'effronterie et la duplicité de l'hypocrisie.

En quoi ces deux vices se ressemblent, c'est que tous les deux

sacrifient le salut éternel aux vains jugemens des hommes : or, comme de tous les obstacles de conversion, la timidité du respect humain, la crainte foible et criminelle du monde, est le plus commun et le plus dangereux, il importe d'en faire sentir toute l'illusion ; car, en quelque état que la Providence nous ait fait naître, nous tenons tous à un certain monde qui nous environne, nos proches, nos amis, nos protecteurs, nos maîtres : c'est ce petit nombre de personnes qui forme pour nous un monde à part, dont nous craignons les jugemens, et au goût duquel nous sacrifions même nos désirs de vertu, si, en les accomplissant, nous devons nous attirer ses dérisions et ses censures. Je dis donc que cette disposition renferme premièrement un mépris de Dieu, qui la rend très-criminelle ; secondement, une crainte du monde, qui la rend très-insensée ; troisièmement, un préjugé contre la vertu, qui la rend très-injuste. Un mépris de Dieu, qui la rend très-criminelle, parce que vous craignez le monde plus que Dieu ; une crainte du monde, qui la rend très-insensée, parce que vous comptez pour beaucoup la vanité de ses jugemens ; enfin, un préjugé contre la vertu, qui la rend très-injuste, parce que vous vous la figurez comme une condition toujours exposée au mépris et aux dérisions du monde : au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Le crime du respect humain, sa folie et son injustice, voilà tout le sujet de ce discours. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La malignité de l'ennemi, dit S. Augustin, dresse depuis longtemps deux piéges dangereux à la foiblesse des hommes, un piége de séduction, et un piége de terreur : *Posuit in muscipulâ errorem et terrorem* (*In ps.* 10. *Enarr.* 2; *n.* 10) ; un piége de séduction, en les attirant par de douces espérances ; et un piége de terreur, en les décourageant par des frayeurs insensées : *Errorem quo illiciat, terrorem quo frangat* (*Ibid.*). Il se sert du premier, quand il veut corrompre l'innocence, et l'engager dans les voies funestes des passions : mais il a recours à l'autre, quand il s'agit d'intimider le pécheur déjà à demi-touché, et d'étouffer dans leur naissance tous ses foibles désirs de pénitence et de salut.

Or, M. F., l'usage du monde et des plaisirs suffit presque seul, pour nous défendre de la première illusion, qui nous y promet des enchantemens et une félicité imaginaire ; et il est vrai que rien n'aide tant à se détromper du monde, que le monde même : mais le long usage du monde, loin de guérir les terreurs frivoles sur ses jugemens, ne sert, ce semble, qu'à nous rendre plus timides : plus on a vécu dans le monde, plus on le craint ; plus on a vieilli sous son joug, plus on le respecte ; plus on est entré avant dans ses plaisirs et dans ses agitations, plus on veut garder de mesures avec lui quand il s'agit de l'abandonner, et de prendre le parti d'une vie plus retirée et plus régulière.

Je dis donc, mon cher Auditeur, vous qu'une crainte si coupable retient encore dans la servitude du monde et des passions, malgré les inspirations saintes qui vous rappellent tous les jours à des mœurs plus chrétiennes : je dis que cette disposition outrage Dieu dans sa grandeur, dans la vérité de ses promesses; et que ses timides ménagemens qui vous éloignent actuellement de lui, sont plus injurieux à sa gloire, que les crimes mêmes qui vous en avoient jusqu'ici éloigné.

En effet, la grandeur de Dieu demande que vous ne le mettiez pas en parallèle avec un monde méprisable; et que toute la gloire qui vient des hommes, ne soit qu'un songe et une erreur, lorsque vous l'approchez de la sienne. Or, ici rappelé d'un côté par la voix de Dieu, de l'autre, retenu par la crainte des hommes, vous lui dites dans la disposition de votre cœur : Seigneur, je vous servirois dès ce moment, si dans la situation où je me trouve, il étoit permis de vous servir : je voudrois bien rompre pour toujours avec un monde qui m'est devenu à charge et insupportable, si, en me déclarant ainsi pour vous, je n'allois pas lui fournir mille traits de censure et de dérision contre ma nouvelle conduite : je sens, il est vrai, combien il est amer de vivre éloigné de vous ; vous avez mis en moi des penchans favorables à la vertu, et je ne sais quelle horreur secrète des vices dont j'ai été si long-temps esclave; cependant je traîne encore mes liens, quoique à regret, parce que le monde au milieu duquel il faut que je vive, et qui ne sauroit vous aimer, ne veut pas aussi qu'on vous aime. Ah ! si mes penchans, Seigneur, décidoient de ma destinée; si je pouvois aller vivre loin des regards publics, sans doute je ne vivrois que pour vous ; vous seul au fond méritez d'être servi ; mais vous savez à quel point le monde est impitoyable envers ceux qui vous servent sans réserve, et comme vous voulez être servi ; et comme j'ai à vivre dans le monde, et qu'il faut se déclarer pour vous ou pour lui, n'ayant plus la volonté de vous offenser, j'ai encore la foiblesse de suivre des voies qui vous offensent, et ne sentant plus de goût pour lui, je sens que je n'ai pas la force d'oser lui déplaire. O homme ! s'écrie S. Chrysostôme, savez-vous bien quel est ce langage que vous tenez à Dieu ? Vous lui dites : Maudissez-moi, Seigneur, j'y consens, pourvu que le monde m'approuve; j'aime mieux être l'objet éternel de vos vengeances et de votre mépris, que de ne pas jouir ici-bas de l'estime et des vains suffrages des hommes. Cette impiété vous fait horreur, mon cher Auditeur, et c'est pourtant vous qui êtes l'impie.

Mais non-seulement cette crainte du monde outrage Dieu dans sa grandeur, elle est encore injurieuse à la vérité de ses promesses ; car, lorsque vous vous serez déclaré pour J. C., croyez-vous qu'il ne saura pas affermir votre cœur contre le déchaînement et la bizarrerie des censures humaines, et que tous les traits que porteront alors contre vous les langues des insensés, ne ressembleront pas à ceux que lance la foiblesse d'un enfant, auxquels on ne daigne pas

même parer ? *Sagittæ parvulorum factæ sunt plagæ eorum* (*Ps.* 63 ; 8). Croyez-vous qu'éclairé des nouvelles lumières de la grace, vous n'écouterez pas avec une sainte fierté des discours où vous ne verrez plus que les tristes égaremens d'une raison que Dieu abandonne ? Croyez-vous que vous regarderez toujours des mêmes yeux les jugemens des hommes ? Ah ! si leurs dérisions vous touchent encore, ce ne sera plus qu'un sentiment de douleur et de pitié sur leur égarement et sur leur perte ; vous désirerez qu'ils connoissent le Seigneur, et non pas qu'ils vous approuvent ; qu'ils bénissent son saint nom, et non pas qu'ils applaudissent au vôtre ; qu'ils soient touchés de la vertu, et non pas qu'ils admirent vos exemples : leur salut vous intéressera plus que leur estime, et la gloire du Seigneur plus que la vôtre. J'ai affligé mon ame par le jeûne, disoit autrefois un roi pénitent, et le monde s'en est moqué ; je me suis couvert de cendres et de cilice, et je suis devenu la fable de Jérusalem ; j'ai pleuré mon péché en votre présence, ô mon Dieu ! et j'ai servi de matière aux discours et aux chansons satiriques des insensés : *Et posui vestimentum meum cilicium, et factus sum illis in parabolam ;... et in me psallebant qui bibebant vinum* (*Ps.* 68 ; 12, 13). Et alors plus touché de leur folie, que de leur mépris, je vous ai prié, ô mon Dieu ! d'avoir pitié de leur aveuglement, et de leur manifester les vérités éternelles de votre justice : *Ego verò orationem meam ad te, Domine* (*Ibid.* v. 14). Voilà toute l'impression que feront sur vous les vains discours des censeurs de la vertu. Je n'en dis pas même assez : croyez-vous que, dans ces premiers momens de grace et d'un véritable changement de cœur, une ame puisse être touchée de quelque autre chose que de son Dieu, et de l'horreur de sa vie passée ? Ah ! la componction, dans ces heureux commencemens, est si vive, les attraits de la grace si divins que le cœur enivré, pour ainsi dire, de la force de sa douleur, et de la nouveauté du saint plaisir, ne peut plus sentir que la joie de posséder son Dieu, et le regret d'avoir pu lui déplaire. Monde profane ! que peuvent alors vos discours sur une ame qui ne vous connoît plus ? Qu'importent alors les censures et les dérisions des enfans des hommes au Juste élevé déjà par la foi au-dessus de toutes les choses humaines, qui s'entretient avec son Dieu, comme un ami avec son ami, et qui ne sait même plus ce qui se passe sur la terre ? C'est un Moïse sur la montagne sainte, voyant son Dieu face à face, goûtant le plaisir ineffable de sa présence, et qui n'est guères en état d'être touché des murmures et des calomnies qu'on répand contre lui dans la plaine. Répondez ici pour moi, ames justes qui m'écoutez ; racontez les merveilles du Seigneur, et quels furent les commencemens des opérations divines de la grace qui changea votre cœur ; et confondez la foiblesse du pécheur timide, qui ne peut comprendre qu'un Dieu sache plus se faire aimer, que le monde ne peut se faire craindre.

Mais voici l'illusion qu'on oppose à ces maximes saintes. On veut sans différer, prendre des mesures pour son salut ; on est dégoûté

du monde et des plaisirs; et l'on sent bien qu'il n'y a de bonheur solide sur la terre, que de se donner à Dieu. Mais est-il besoin d'un éclat pour commencer une vie nouvelle? Qu'est-il nécessaire d'afficher, comme pour avertir le monde, qu'on va prendre le parti de la dévotion? Faut-il donner au public une scène, où l'imprudence et l'amour-propre ont d'ordinaire plus de part que l'Esprit de Dieu, et qui n'aboutit qu'à jeter un ridicule sur la vertu? N'est-il pas plus prudent de donner encore au monde certaines choses que la bienséance demande, et de réserver le cœur à Dieu, qui ne veut que le cœur, tandis qu'à l'extérieur on paroît fait comme les autres, semblable à cet Ange, qui conduisoit le jeune Tobie, lequel, quoique sans cesse présent devant le Seigneur, et ne se nourrissant que d'une viande invisible, paroissoit néanmoins semblable au reste des hommes, et user de la même nourriture qu'eux? *Videbar quidem vobiscum manducare et bibere; sed ego cibo invisibili, et potu, qui ab hominibus videri non potest, utor* (*Tob.* 12; 19).

C'est ainsi, comme le rapporte S. Augustin, que s'abusoit autrefois ce célèbre vieillard Victorin, si connu dans Rome par sa sagesse et par son éloquence: détrompé de la vanité des idoles, convaincu de la vérité de nos livres saints, Chrétien dans le cœur, il se persuadoit que le Seigneur, qui ne regarde qu'au dedans, n'en demandoit pas davantage; et qu'il pouvoit se dispenser à son âge, de faire un éclat dans Rome, et de déclarer hautement sa conversion. Je suis Chrétien quoique je ne le paroisse pas, disoit-il souvent au saint prêtre Simplicien, qui ne cessoit de l'exhorter à la foi: *Noveris me jam esse Christianum*; et, comme ce serviteur de J. C. lui répondoit qu'il n'en croiroit rien, s'il ne le voyoit dans l'assemblée des Fidèles, donner avec ses frères des marques publiques de sa foi et de son changement: *Non credam, nec deputabo te inter Christianos, nisi in Ecclesia Christi te videro* (*Aug. Conf.* 8; 2, 3). Est-ce que les murailles font le Chrétien, répartoit Victorin encore abusé, et comme se moquant de la simplicité de son ami? *Ergo-ne parietes faciunt Christianum?* Mais vous ne tardâtes pas, ô mon Dieu! continue ce Père, de l'éclairer sur son aveuglement: vous lui fîtes comprendre que c'étoit une impiété de rougir des humbles mystères de votre Verbe, et de ne pas rougir des cérémonies sacriléges des démons: il eut honte de la vanité, il n'en eut plus de la vérité: *Erubuit vanitati, depuduit veritati.*

Et en effet, M. F., user encore de ces timides ménagemens avec le monde, c'est n'être pas encore Chrétien. Je sais qu'il est des bienséances inévitables que la piété la plus attentive ne peut refuser aux usages; que la charité est prudente et prend différentes formes; qu'il faut savoir quelquefois être foible avec les foibles, et qu'il y a souvent de la vertu et du mérite à savoir être à propos, pour ainsi dire, moins vertueux et moins parfait. Mais je dis que tout ménagement qui ne tend qu'à persuader au monde, que nous approuvons encore ses abus et ses maximes, et qu'à nous mettre à couvert de la répu-

tation de serviteurs de J. C., comme d'un titre de honte et d'infamie, est une dissimulation criminelle, injurieuse à la majesté de la religion, et moins digne d'excuse que le dérèglement ouvert et déclaré.

Car je ne vous dis pas, que c'est un outrage que vous faites à la grandeur du Dieu que toutes les créatures adorent. Quoi! vous ne le reconnoîtriez pour votre Dieu qu'en cachette? vous affecteriez de le méconnoître devant les hommes? il ne seroit plus que votre divinité secrète, tandis que le monde auroit vos hommages et votre culte public et déclaré! O homme! le Dieu du ciel et de la terre ne seroit donc plus qu'un Dieu domestique; et le confondant avec les idoles renfermées autrefois dans le foyer et dans l'enceinte de chaque famille, vous vous contenteriez, comme Rachel, de le cacher dans votre tente, et de l'adorer à l'insçu de vos frères?

Je ne vous dis pas que c'est même une ingratitude envers la grace qui vous éclaire, qui vous touche, qui vous dégoûte du monde et des passions. Quoi! vous auriez honte d'être choisi de Dieu comme un vase de miséricorde? d'être discerné de tant de pécheurs qui périssent tous les jours à vos yeux en se laissant emporter aux charmes des sens et des plaisirs? Vous auriez honte d'être l'objet de la clémence et de la bonté divine? Vous rougiriez des faveurs du Ciel, et le bienfait qui a guéri votre ame de ces plaies vous feroit plus de confusion que ne vous en faisoit autrefois l'infamie de vos plaies mêmes? O homme! un bon cœur rougit-il d'aimer son bienfaiteur? et est-ce ainsi que vous reconnoissez le don de Dieu, en vous faisant même une honte de l'avoir reçu?

Je ne vous dis pas que c'est une feinte indigne, même d'un cœur noble et généreux. Car si vous êtes touché de la vertu et de la justice, pourquoi trahir là-dessus vos sentimens? pourquoi dissimuler lâchement ce que vous êtes? pourquoi devenir en quelque sorte un imposteur public? Une ame née avec quelque élevation, sait-elle ainsi se contrefaire? Si vous êtes ami de J. C., pourquoi vous en cachez-vous? Quand même nous vivrions encore dans ces siècles infortunés, où on le regardoit comme un séducteur, et où les rois et les magistrats étoient soulevés contre lui et contre son culte, il seroit si beau d'avoir le courage de se déclarer pour un ami persécuté et abandonné; il y auroit tant de bassesse à le désavouer en public! Et ici, où vous ne risquez rien, vous feignez de n'être point à lui. La générosité toute seule ne souffre-t-elle pas de cette duplicité? O homme! vous vous piquez ailleurs de tant de grandeur d'ame, et de soutenir par un procédé noble, franc, généreux, toutes vos démarches; et dans la religion, vous êtes plus faux, plus foible, plus lâche que la plus vile populace!

Enfin, je n'ajoute pas que c'est un scandale même, et une occasion d'erreur que vous préparez à vos frères; car ces exemples de ménagement entre le monde et J. C., deviennent plus dangereux que les exemples mêmes d'une dissolution déclarée. En effet, la vie licen-

cieuse d'un pécheur lui attire plus de censeurs de sa conduite, que d'imitateurs de ses excès ; mais les plaisirs et les abus du monde, autorisés par une vie d'ailleurs régulière, et mêlée même d'actions pieuses, forment une séduction presque inévitable : plus vous évitez les grands désordres, en vous permettant d'un autre côté tous les amusemens et tous les abus que le monde autorise, plus vous devenez dangereux à vos frères; plus vous leur persuadez que le monde n'est pas si incompatible avec le salut qu'on le pense, plus vous nous préparez des auditeurs incrédules et prévenus, lorsque nous annonçons qu'on ne peut servir deux maîtres; plus enfin, vous multipliez dans l'Eglise les fausses pénitences, en devenant le modèle de mille pécheurs touchés, lesquels ne se figurent dans la vertu, rien au-delà de ce que vous faites, et qui auroient poussé plus loin la grace de leur conversion, si votre lâcheté ne les avoit portés à croire, que tout ce qu'ils voient de plus dans les autres, est outré et excessif, et que vous seul savez éviter l'indiscrétion, vous en tenir à l'essentiel, et être homme de bien, comme il faut l'être dans le monde. O homme! encore une fois, n'étoit-ce pas assez que vos déréglemens eussent été autrefois un sujet de scandale à vos frères; faut-il encore qu'aujourd'hui votre fausse vertu leur devienne funeste?

Mais après tout, M. F., le monde vaut-il la peine d'être tant ménagé? et quand ce ne seroit pas un crime de sacrifier à la crainte de ses jugemens et de ses censures, son salut éternel, ne seroit ce point une folie? C'est ce que vous allez voir dans la seconde partie de ce discours : la folie du respect humain.

SECONDE PARTIE.

Tout pécheur est un insensé, parce que tout pécheur préfère un plaisir d'un instant à des promesses éternelles. Néanmoins, nos passions forment des erreurs qu'il n'est pas toujours si facile de démêler de la vérité. Elles les confondent d'une manière si habile et si ressemblante, et le discernement en devient si délicat, qu'il est presque impossible de ne pas s'y méprendre; et l'on peut dire qu'il y a des illusions, lesquelles, quoique opposées aux règles et au devoir, peuvent du moins s'excuser par les apparences de l'équité et de la sagesse. Mais celle dont nous parlons, n'est pas de ce nombre; l'extravagance y paroît si à découvert, qu'elle ne laisse presque pas de lieu à la méprise; et il est vrai que la folie est comme le caractère propre du pécheur, lequel touché d'un désir sincère de se donner à Dieu, n'ose, parce qu'il craint le monde et la puérilité de ses discours et de ses censures. En effet, si vous voulez me permettre de considérer cette vaine frayeur en elle-même, et dans les circonstances qui l'accompagnent, vous conviendrez qu'elle est par-tout également insensée.

Je dis en elle-même. Car, mon cher Auditeur, placez-vous dans

telle situation qu'il vous plaira; soyez homme de bien, soyez homme de plaisir; choisissez de la Cour ou de la retraite; vivez en philosophe ou en libertin; donnez-vous pour femme régulière, ou pour femme du monde : croyez-vous faire jamais de tous les hommes les approbateurs de votre conduite, et réunir tous les suffrages en votre faveur? Dans la situation même où vous êtes, n'osant rompre avec le monde, et gardant encore tant de mesure avec lui, croyez-vous que tout vous applaudisse, et que vous n'y ayez pas vos censeurs, comme vos panégyristes? Ici vous êtes homme essentiel, ami généreux, homme de guerre supérieur aux autres, courtisan sincère et désintéressé, esprit orné et élevé, femme sans reproche et exempte même de soupçon : là, on vous accuse de perfidie; on vous taxe de mauvaise foi; on avilit l'éclat et le mérite de vos talens et de vos services; on vous range parmi les esprits vulgaires, on vous prête des attachemens secrets, et des foiblesses indignes de votre gloire. Essayez de toutes les situations, et voyez si vous pourrez jamais parvenir à mettre tous les hommes dans les intérêts de votre réputation et de votre conduite. Moïse vengeant la cause d'un Israélite opprimé, contre la violence d'un Egyptien, n'est pas à couvert de la censure de ses frères. Moïse vengeant la gloire du Seigneur sur ses frères mêmes, en exterminant les murmurateurs, n'est pas plus heureux dans leur esprit, et n'évite pas leurs reproches. Moïse retiré pendant quarante jours sur la montagne, préférant les saintes douceurs de sa solitude, et les communications ineffables avec son Dieu, à la conduite des Tribus et au vain éclat du gouvernement et de l'autorité, est dans les discours publics de toute l'armée, un séducteur qui, après avoir trompé le peuple en l'engageant dans le désert, a disparu pour se dérober au châtiment que méritoit son imposture. Moïse, au milieu de ce même peuple, conduisant les Tribus, et exerçant le ministère dont le Seigneur l'avoit chargé, est un ambitieux qui aime le gouvernement, et qui usurpe seul une autorité qu'il devroit partager avec Aaron son frère. Le zèle, l'indulgence, la vie commune, la retraite, la fuite des grandes places, les grandes places elles-mêmes, tout trouve des censeurs. Faites convenir, si vous le pouvez, tous les hommes sur votre sujet; et alors on vous permettra, à la bonne heure, de vous faire de la vanité de leurs opinions, la règle de votre conduite. Vous déplaisez toujours aux uns par les mêmes endroits par où vous avez su plaire aux autres. Les hommes ne sauroient convenir, parce que les passions font la règle de leurs jugemens, et que les passions ne sont pas les mêmes dans tous les hommes.

Or, mon cher Auditeur, puisque dans aucune circonstance de votre vie, vous ne sauriez éviter la bizarrerie des jugemens humains, pourquoi la craindriez-vous dans la piété seulement? Que vous arrivera-t-il lorsque vous vous serez déclaré pour J. C.? ce qui vous arrive tous les jours dans vos entreprises temporelles : chacun s'érigera en juge de cette nouvelle démarche; chacun croira être en droit de vous prescrire, loin de vous, des règles de son goût, et

de vous donner des avis de sa façon : vous aurez des apologistes, et vous aurez des censeurs. Or, si cet inconvénient ne vous arrête pas dans les affaires de la terre, faut-il qu'il vous détourne de la grande affaire du salut ; et êtes-vous sage de n'oser vous sauver par la crainte d'un mal que vous ne sauriez éviter, même en ne vous sauvant pas? Ah! regardez plutôt la contradiction des langues, et la diversité bizarre des jugemens humains, comme une suite des ordres éternels de la sagesse divine, laquelle permet que le monde soit toujours cette Babel insensée, où chacun parle un langage différent, afin que la foi de ses serviteurs s'instruise dans cette confusion, y découvre le peu de solidité des opinions et des censures humaines, et apprenne à ne pas craindre ce que le monde lui-même nous apprend à mépriser.

Mais je vais plus loin, et je dis : quand même, en prenant le parti de la vertu, vous auriez fait du monde entier le censeur de votre conduite, eh! qu'importent, M. F., les jugemens des hommes à celui qui a su mettre son Dieu dans ses intérêts? Est-ce pour le monde que vous travaillez à votre salut? Si vous périssez, l'homme vous sauvera-t-il; et si le Seigneur vous justifie, qui osera vous condamner? Chacun ne portera-t-il pas son propre fardeau devant la Majesté terrible de celui qui reprendra le monde de l'injustice de ses jugemens, et qui jugera ceux qui jugent la terre? Craignez donc les jugemens de Dieu, mon cher Auditeur, parce qu'ils doivent décider de votre éternité; mais pour les hommes, ne daignez pas même savoir ce qu'ils pensent de vous. Eh! qu'a de commun leur estime, ou leur mépris, avec votre destinée éternelle? Mais non, je me trompe : leurs mépris et leurs censures sont toujours la récompense de la vertu, et le présage le plus certain de notre salut : et par conséquent, si votre changement de vie avoit pu mériter les applaudissemens d'un certain monde, vous devriez vous défier d'une démarche qui auroit pu lui plaire. Une vertu du goût des pécheurs me seroit suspecte; l'œuvre de Dieu approuvée des hommes me feroit craindre qu'il n'y eût encore quelque chose d'humain; je tremblerois pour un changement qui n'auroit pas changé ce monde réprouvé à votre égard; il y auroit toujours lieu d'appréhender qu'il ne restât encore entre vous et lui quelque conformité secrète (car d'ordinaire il ne sauroit goûter que ce qui lui ressemble), et que J. C. ne condamnât en vous ce que le monde y approuve encore. Mais si vous êtes assez heureux pour mériter ses censures, je vous le dis de la part de Dieu, ne craignez rien; le mépris des hommes vous répond de l'approbation du Ciel; vous appartenez à J. C., dès-là que le monde vous réprouve.

En effet, M. F., le Juste ici-bas ressemble à ce feu sacré que les Juifs, de retour de la captivité, retrouvèrent caché dans les entrailles de la terre. Il ne leur parut d'abord, dit l'Ecriture, qu'une eau épaisse et boueuse : *Non invenerunt ignem, sed aquam crassam* (*II. Mach.* 1 ; 20) : mais à peine le soleil vainqueur des nuages qui le cachoient alors, eut lancé dessus quelques traits de sa chaleur et

de sa lumière, qu'on vit à l'instant ce feu divin se rallumer, et briller d'un éclat si extraordinaire et si nouveau, que les spectateurs éblouis en furent saisis d'admiration et de surprise : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur* (*Ibid.* v. 22). Telle est la condition du Juste en cette vie : le feu sacré qu'il porte caché dans son cœur, est couvert sous de viles apparences, on le regarde comme une boue méprisable qui n'est propre qu'à être foulée aux pieds, parce que c'est ici le temps de sa captivité, et que J. C., le soleil de l'éternité, est encore caché pour lui dans un triste nuage; mais quand une fois le Fils de l'Homme paroissant du haut des airs sur une nuée de gloire, vainqueur de ses ennemis, et ayant à ses pieds les nations assemblées, aura lancé sur ce Juste quelques traits de sa lumière et de sa majesté, alors on verra ce feu caché sous les apparences d'une vile boue, se rallumer; cet homme si obscur, si méprisé, se démêler de la foule, briller d'un éclat nouveau, s'élever dans les airs, environné de gloire et d'immortalité, et offrir aux amateurs du monde un spectacle d'autant plus étonnant, qu'il ajoûtera à leur surprise le désespoir affreux d'une destinée bien différente : *Utque tempus affuit quò sol refulsit, qui priùs erat in nubilo, accensus est ignis magnus, ita ut omnes mirarentur*. Foibles hommes, que vos discours paroissent méprisables à une ame qui peut se consoler dans cette espérance!

Aussi, M. F., si la timidité du respect humain est insensée en elle-même, elle l'est encore plus dans toutes les circonstances qui l'accompagnent. Ecoutez-en les preuves, mon cher Auditeur; et premièrement, si vous êtes désabusé du monde, jusqu'à souhaiter mille fois chaque jour de rompre avec lui, pourquoi comptez-vous encore pour quelque chose ses jugemens? Si, après l'avoir bien connu, vous le trouvez digne d'un profond mépris, pourquoi voulez-vous encore être approuvé de ce qui vous paroît si indigne de l'être? D'ailleurs ne pourroit-on pas vous dire, à vous sur-tout : vous avez jusqu'ici joui si injustement de l'estime des hommes, vous êtes un abîme de misère et de corruption aux yeux de Dieu; vous seul savez jusqu'où la mesure de vos foiblesses et de vos crimes est montée en sa présence, et de ces foiblesses qui, exposées aux regards publics, vous auroient couvert d'un opprobre et d'une ignominie éternelle : cependant le monde vous a loué, lorsque vous marchiez dans ses voies; il a donné à de vains talens de vaines louanges; vous avez passé pour généreux, fidèle, modéré, sage, désintéressé, équitable : toutes ces vertus, sans la piété, étoient de fausses vertus, vous le savez; plus fausses encore dans votre cœur, par les soins que vous avez pris de dérober aux yeux des hommes vos vices véritables. Eh! ne faut-il pas que Dieu soit vengé; que vous rentriez dans l'ordre de la vérité et de la justice; que vous souffriez que le monde refuse injustement à votre vertu les louanges qu'il avoit autrefois injustement données à vos vices, et que vous répariez par une humiliation légère l'injustice de la gloire et de l'estime que vous avez si long-

temps usurpée? Jugez vous-même si cette compensation n'est pas équitable.

Ce n'est pas tout encore; car enfin, pourquoi craindriez-vous dans les voies du salut ce que vous n'avez pas craint autrefois dans celles du crime? Vous ne comptiez pour rien les discours des hommes, lorsque vous vous livriez à des excès honteux; quoi! vos passions n'ont pas craint la censure publique, et votre pénitence seroit plus timide? Vous ne vous êtes pas ménagé pour le plaisir, vous vous ménageriez pour le salut? Vous disiez tant autrefois, au milieu de vos joies insensées, pour vous calmer sur les discours publics, qu'il faut laisser parler le monde, et cela dans le temps que vous l'aimiez le plus, et que vous en suiviez avec plus de goût les maximes; ses jugemens seroient-ils devenus d'un plus grand poids pour vous, depuis que vous avez résolu de l'abandonner; et ne commenceriez-vous à le craindre que depuis que vous commencez à le mépriser?

Ah! c'est donc pour le Seigneur tout seul qu'on est timide, M. F.: le crime va la tête levée; la vertu rougit et se cache: le crime, cet enfant de ténèbres, ne craint pas la lumière; la vertu, ce fruit de la lumière, cherche les ténèbres et n'ose se montrer. Hérode, à la face de la Palestine, déshonore son nom et son rang par la honte d'une passion incestueuse; Jésabel, cette princesse si chargée de crimes, choisit un jour solennel pour se montrer avec plus d'indécence et d'ostentation aux fenêtres de son palais de Samarie: mais lorsque Sédécias, roi de Juda, touché de repentir, veut enfin se rendre aux avis du Ciel et aux remontrances publiques de Jérémie, il envoie chercher en secret ce Prophète, prend des mesures pour n'être pas découvert, et craint les yeux mêmes de ses courtisans: mais lorsque cette reine d'Israël, femme de Jéroboam, vent recourir, dans son affliction, à un Prophète du Seigneur, et qu'elle semble reconnoître par cette démarche la puissance du Dieu de Juda, et la vanité des idoles que son époux avoit élevées, et qui ne pouvoient rendre la santé à son fils, elle se cache sous des habits empruntés; et ménageant encore les veaux d'or, et l'erreur publique de ses sujets qui les adorent, elle ne veut point de témoin de cette première démarche de religion et de retour au Dieu de ses pères.

Grand Dieu! est-il donc honteux de vous servir, vous qui donnez la vie, le mouvement et l'être à toutes les créatures; vous à qui seul appartient l'empire, la gloire, la louange, l'action de graces? Y a-t il de la honte à confesser votre saint nom, à reconnoître que vous êtes seul grand, seul adorable, seul immortel; et tout ménagement n'est-il pas ici un outrage que la créature fait à votre gloire et à l'honneur que vous lui faites vous-même de souffrir qu'elle vous adore?

Mais si tant de raisons, mon cher Auditeur, ne vous faisoient pas encore assez sentir le ridicule de cette foiblesse, venons à la chose même. Que pourra-t-on dire de vous dans le monde qui doive tant vous alarmer? Que vous êtes changeant, et que vous aimez à

donner des scènes au public ? heureuse inconstance qui vous détache d'un monde toujours flottant et incertain, pour vous attacher aux biens immuables que personne ne pourra plus vous ravir ! Que vous êtes insensé de renoncer aux plaisirs à votre âge ? sainte folie plus sage que toute la sagesse du siècle, puisqu'en renonçant aux plaisirs, vous ne renoncez à rien, et qu'en trouvant Dieu, vous trouvez tout ! Que vous ne vous soutiendrez pas, et que tel est le destin de toutes ces conversions si vives et si ferventes ? utiles reproches qui deviennent pour vous des instructions, et qui doivent animer votre vigilance ! Que vous ne quittez le monde que parce que le monde vous quitte ? précieuse injustice qui vous empêche de recevoir ici-bas, dans les louanges des hommes, une vaine récompense ! Que vous avez vos vues et vos desseins, et que vous ne jouez ce nouveau personnage que pour aller plus sûrement à vos fins ? soupçon plus honteux au monde qu'à vous-même ! Que vous affectez des routes singulières qui vous donnent du ridicule dans le monde ? censure consolante qui vous déclare que vous suivez la route des Saints qui n'ont jamais ressemblé à la multitude, et qui ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ! Enfin, que depuis votre changement, vous n'êtes plus bon à rien ? mon Dieu ! mais vous servir, vous aimer, travailler à mériter votre possession éternelle ; remplir ses devoirs de prince, de sujet, d'homme public, de père de famille ; prier pour ses frères, les édifier par ses exemples, les secourir dans leurs besoins, les consoler dans leurs peines ; marcher dans les ordonnances de votre loi sainte, est-ce donc être inutile sur la terre ; et les entreprises les plus éclatantes des amateurs du monde, comparées à une seule œuvre obscure digne de l'éternité, que sont-elles, que des amusemens d'enfant, et une déplorable inutilité ?

Voilà donc, mon cher Auditeur, ces discours si redoutables, et qui vous font abandonner l'entreprise de votre salut éternel ; et encore, je ne vous demande pas qui les tient ces discours : ce ne sont pas sans doute les gens de bien qui bénissent le Seigneur de ses miséricordes sur votre ame ; ce ne sont pas même les plus sages d'entre les mondains, devant lesquels la vertu a toujours son prix et son estime : c'est un petit nombre d'esprits frivoles ou licencieux, et qui encore au fond du cœur, rendent gloire à la vertu, et ne peuvent lui refuser un respect secret, tandis même qu'ils en font le sujet de leurs dérisions publiques. Et c'est ma dernière réflexion contre le vice que j'attaque : il renferme une erreur injurieuse à la vertu, puisque vous vous la figurez comme une condition honteuse et toujours méprisée ; au lieu que le monde lui-même la respecte et l'admire. Et c'est ici l'injustice du respect humain.

TROISIEME PARTIE.

Il est vrai que les livres saints ne promettent que des persécutions à quiconque voudra vivre dans la piété qui est selon J. C. ; et-

à Dieu ne plaise que je vienne ici contredire le langage de la foi, et ôter à la vertu un caractère si divin et si consolant, même pour les Justes! Mais ce n'est pas toujours en méprisant les gens de bien que le monde les persécute, dit S. Augustin; c'est en leur présentant des attraits capables de séduire leur innocence; c'est en autorisant des scandales qui peuvent ébranler leur foi, ou du moins qui font gémir leur piété : car il est des persécutions de plus d'une sorte; et les mépris et les opprobres ne sont, ni la plus dangereuse, ni la plus commune. Ce n'est point là en effet, M. F., l'écueil le plus à craindre aujourd'hui pour la vertu : ce monde, ennemi de J. C.; ce monde qui ne connoît pas Dieu; ce monde qui appelle le bien un mal, et le mal un bien; ce monde, tout monde qu'il est, respecte encore la vertu, envie quelquefois le bonheur de la vertu, cherche souvent un asile et une consolation auprès des sectateurs de la vertu, rend même des honneurs publics à la vertu.

Et certes, il ne faut pas croire que l'erreur et le désordre aient tellement prévalu sur la terre, qu'il n'y ait encore dans les hommes des restes de droiture et des étincelles de vérité : les pécheurs les plus déplorés trouvent encore en eux des sentimens de justice et de raison, qui, malgré leur propre dépravation, prennent les intérêts de la vertu, et les forcent de respecter ce qu'ils ne peuvent encore aimer. Il y a je ne sais quels traits divins imprimés sur le front du Juste, qui font qu'on ne peut lui refuser des hommages secrets : c'est comme un spectacle de religion qu'on ne regarde qu'avec une espèce de culte; une arche du Seigneur et la demeure de sa gloire, qui, même au milieu des Philistins, conserve sa terreur et sa majesté.

Plus même une ame mondaine est esclave de ses passions, plus elle estime en secret le Juste qui sait les mépriser; elle sent dans sa propre foiblesse tout le mérite de la vertu. Plus l'ascendant de la volupté l'entraîne, plus elle comprend que rien n'approche de la grandeur et de la force d'une ame qui peut résister à ce charme impérieux : toutes ces chutes sont pour elles des leçons honorables au Juste : et elle apprend à estimer la piété par les violences dont elle sent qu'il faut être capable pour vivre selon Dieu. Ainsi, une ame fidèle lui paroît un spectacle mille fois plus digne d'admiration que tous ceux que le monde admire : elle voit que le bonheur ou la témérité peuvent former des conquérans; que la naissance ou le hasard donnent les sceptres et les couronnes; que les grands hommes doivent souvent ce nom, ou aux conjonctures de leur siècle, ou aux caprices et aux adulations des peuples; que les honneurs et les dignités ne sont pas toujours le fruit de la réputation et du mérite; qu'enfin des talens heureux cultivés par le travail et l'application, peuvent atteindre aux divers genres de gloire que le monde donne; et qu'il n'y a rien dont chacun ne trouve en soi les dispositions, et comme les premières ébauches : mais que la vertu toute seule est un mérite que rien ne peut partager avec le Juste; un mérite que tout contredit au dedans de nous, et dont chacun ne trouve en soi

que les oppositions et les répugnances. C'est ainsi que le vice lui-même conduit à honorer la vertu, et que les ténèbres rendent témoignage à la lumière.'

Mais non-seulement le monde ne méprise pas les serviteurs de J. C.; le monde lui-même les appelle heureux, envie leur destinée, et convient qu'ils ont choisi le meilleur parti. Oui, mon cher Auditeur, vous croyez peut-être que les pécheurs, esclaves de leurs passions, sont toujours enivrés du charme des sens et de leur trompeuse félicité : vous croyez que l'illusion dure toujours, et que toute leur vie est un songe; vous vous trompez. Au milieu même de leurs faux plaisirs, ils regardent le Juste avec des yeux d'envie; ils opposent la paix de sa conscience aux troubles cruels qui les déchirent; les consolations qu'il goûte dans la vertu, aux vives amertumes que le monde mêle toujours à leurs passions; le doux loisir et la tranquillité de sa retraite, aux mouvemens éternels de leurs prétentions et de leurs espérances; ses jours pleins de bonnes œuvres, et toujours occupés pour le salut, au vide et à l'ennui de leurs inutilités et de leurs journées : ce parallèle, si triste pour eux, les fait soupirer en secret; ils sentent tout le dégoût de leur état, et tout le bonheur de la condition du Juste. Eh! pourquoi craindriez-vous donc de paroître serviteur de J. C., devant des pécheurs qui souhaiteront de devenir semblables à vous, dès que vous aurez cessé de leur ressembler?

Peut-être ils regardent avec des yeux de mépris, tous les talens mondains dont vous vous faites honneur, et sur lesquels vous croyez mériter leur estime : peut-être ils vous donnent du ridicule par les mêmes endroits par où vous vous flattez de leur plaire; peut-être la ressemblance de leurs passions diminue à leurs yeux le mérite des vôtres : la jalousie vous dispute une vaine beauté; la fierté, votre naissance; l'ambition, votre valeur et vos services; l'orgueil, vos talens et votre suffisance. Devenez homme de bien : la piété ne fait point de jaloux; le monde, qui n'aspire pas à ce genre de mérite, ne vous en disputera pas la réputation; et peut-être qu'avec celui-là, il vous rendra tous les autres qu'il vous refuse injustement : la piété attirera de nouvelles attentions à votre naissance, à vos services, à vos talens, aux agrémens de votre personne; et le monde ne commencera à estimer en vous tous ces vains avantages, que lorsque vous aurez commencé à les mépriser vous-même pour J. C.

On dira qu'il est beau à votre âge, avec tous les talens propres au monde, un nom illustre et de grands biens, d'avoir fait ce sacrifice. Je ne vous dis pas que le monde ait raison de faire tant valoir le mérite de ce renoncement; car, ô mon Dieu! met-on à vos pieds des sceptres et des couronnes, et toute la gloire du monde, à quoi renonce-t-on, qu'à des songes agréables et à des chagrins réels? que vous sacrifie-t-on qui puisse être comparé au trésor de la justice dont vous enrichissez l'ame fidèle, et à la gloire qu'elle a de vous servir? Mais le monde, injuste estimateur des choses du ciel,

ne laissera pas d'admirer et de faire valoir le courage de ce sacrifice; et loin de redouter ses censures, vous gémirez en secret de l'injustice de ses louanges; et vengeant la gloire du Seigneur contre les applaudissemens injurieux des hommes, vous lui direz dans un profond sentiment de votre néant et de sa grandeur : Qu'ai-je quitté pour vous, ô mon Dieu ! que vous ne m'ayez rendu au centuple ?

Mais ce qui me paroît encore de plus honorable à la vertu, c'est que non-seulement le monde envie la destinée des gens de bien; mais il ne cherche, et il ne trouve d'ordinaire de consolation que dans leur fidélité et dans leur droiture. Et certes, vous-même, mon cher Auditeur, dans vos afflictions et dans ces conjonctures amères, où une fortune et un crédit absolument renversés ne laissent presque plus espérer de ressource; dans ces tristes situations, où la présence de vos amis de plaisir vous devenoit insupportable, et où peut-être aussi en étiez-vous abandonné : où avez-vous trouvé plus de consolation que dans les entretiens d'un ami saint et fidèle? N'est-ce pas lui, dit S. Augustin, qui a pleuré avec vous, qui a versé de l'huile sur vos plaies, qui a ramené insensiblement votre cœur aigri aux ordres de la Providence, qui vous a soutenu dans votre accablement, et qui est devenu comme le dépositaire de toute votre douleur, en devenant le confident de vos peines? N'avez-vous pas éprouvé que les gens de bien tout seuls savent être amis véritables, et qu'eux seuls sont capables de partager les disgraces de leurs amis sans refroidissement, et leur prospérité sans envie?

Oui, M. F., c'est auprès des Justes que les mondains vont se consoler tous les jours des perfidies du monde et des caprices de la fortune. C'est là qu'ils vont se délasser de l'ennui des plaisirs, de la gêne des assujettissemens et des bienséances, de l'agitation des espérances et des projets. C'est là qu'ils vont respirer cet air de candeur, de bonne foi, de vérité qu'on ne trouve pas dans le monde, C'est dans leur sein qu'ils vont verser les plus secrets mouvemens de leur cœur, les intérêts de leur fortune, les mesures cachées de leurs projets, les mystères de leurs espérances, et qu'ils avouent après cela que les hommes sont bien insensés de tant s'agiter, et que le monde est bien peu de chose. C'est là qu'ils ne craignent point, comme on craint toujours ailleurs, de se confier à un ennemi, à un concurrent, à un traître. C'est là que leur cœur se répand, qu'il se repose, qu'il s'épargne la fatigue des précautions et des défiances, et qu'il a le plaisir de se montrer et de ne point craindre.

Et voilà d'où viennent en dernier lieu les honneurs publics que le monde lui-même rend à la vertu. On y voit tous les jours des personnes d'une destinée obscure, mais anoblies des dons de la grace, s'y attirer des égards et des distinctions que la naissance et les dignités ne donnent point. On y a vu des serviteurs de J. C., vils selon le siècle, devenir les arbitres des Princes et des peuples, et s'attirer, par la seule réputation de leur vertu, des hommages où la

vanité la plus emportée n'osa jamais prétendre. L'Orient vit autrefois le solitaire Antoine, à peine connu dans sa patrie, remplir tout l'Univers du bruit de son nom; et les Césars s'estimer plus glorieux d'avoir reçu une lettre de l'homme de Dieu, que d'avoir conquis tout l'Empire. Jéhu, roi d'Israël, en une cérémonie solennelle, fait monter dans son char le saint homme Jonadab; et la majesté royale ne rougit point de voir à ses côtés la simplicité d'un Prophète. Daniel, un des enfans de la captivité, reçoit pourtant dans le palais d'un roi infidèle, et, dans un empire où il étoit captif, les honneurs de la pourpre et de l'anneau d'or. La cour la plus dissolue de la Palestine, ne put refuser des honneurs publics à l'austérité de Jean-Baptiste, et Hérode souffrit avec respect la sainte liberté du précurseur, avant que sa foiblesse en eût fait un martyr. O homme! vous rougissez de la vertu; mais c'est elle, dit l'Esprit de Dieu, qui vous rendra illustre parmi les peuples, qui vous fera honorer des sages et des vieillards, qui vous attirera de la considération en la présence des princes, et qui, de plus, rendra la mémoire de votre nom immortelle dans le souvenir de la postérité: *Habebo propter hanc, claritatem ad turbas, et honorem apud seniores; ... et in conspectu potentium admirabilis ero; ... et memoriam æternam, his qui post me futuri sunt, relinquam* (*Sap.* 8; 11, 13).

Prenez garde seulement de ne rien mêler de foible et d'humain à la piété; ne portez pas à la vertu les restes de l'humeur, des passions et des foiblesses de l'homme; car voilà ce qui lui attire d'ordinaire, de la part du monde, des dérisions et des censures. Et après cela, si vous avez quelque chose à craindre, craignez plutôt qu'on ne donne à de légères démarches de conversion tous les éloges d'une parfaite pénitence. Craignez plutôt que le monde ne vous couronne, avant que vous ayez légitimement combattu; craignez plutôt que l'erreur publique ne vous fasse oublier la vérité de votre misère, et qu'à force d'entendre louer de foibles commencemens de piété, vous ne rappelliez plus des crimes qu'une vie entière de larmes pourroit à peine effacer: voilà où est le danger. Tremblez que l'estime injuste des hommes ne soit une punition de Dieu sur vous, lequel ménage peut-être cette récompense vaine à quelques vertus naturelles que vous avez, pour punir plus à loisir, quand il viendra juger les justices, l'orgueil secret qui les corrompt. Il est tant de faux Justes qui reçoivent ainsi leur récompense sur la terre! Tout est à craindre pour une vertu foible et naissante, quand elle est trop applaudie; on croit être au bout de la carrière, qu'on n'y a pas encore fait le premier pas; et le monde qui nous avoit séduits autrefois, en diminuant à nos yeux nos vices, nous séduit encore en nous exagérant nos vertus.

Pour éviter ce malheur, regardez les hommes comme s'ils n'étoient pas; agissez sous les yeux de Dieu seul, laissez entre ses mains les intérêts de la vertu, remettez-vous-en à lui sur les suites que votre changement de vie aura dans le monde. S'il permet que

cette démarche vous attire des louanges et des applaudissemens, il saura bien, au milieu de ces vaines acclamations, vous faire sentir votre néant et votre profonde misère. Paul, dans le temps même que tout un peuple, frappé de sa vertu, le prend pour une divinité, et veut lui offrir des sacrifices; Paul, reçu des Fidèles comme un Ange de Dieu; Paul, au milieu de tant de gloire, sent au-dedans l'aiguillon honteux de Satan qui l'humilie : et la main de Dieu qui l'élève, prend plaisir, ce semble, de l'abattre, de peur qu'il ne s'élève lui-même, et d'écrire sur son cœur sa propre foiblesse. Mais s'il permet que les dérisions et les censures soient le partage de votre vertu, ah! il saura bien vous dédommager par des consolations secrètes de toutes ces amertumes humaines, et soutenir son ouvrage contre le déchaînement et les vains efforts d'un monde profane. On nous méprise, disoit autrefois l'Apôtre, nous sommes foulés aux pieds comme de la boue; mais nous ne sommes point abattus. On nous regarde comme le rebut du monde; mais nous nous réjouissons dans ces tribulations et dans ces opprobres; parce que nous sentons au-dedans de nous les consolations ineffables de celui qui ne manque jamais de consoler ceux qui souffrent pour son nom. Remettez-vous-en donc à sa sagesse, encore une fois, pour les suites de votre nouvelle vie; mais commencez toujours à le servir. Rompez enfin des chaînes dont vous ne pouvez plus traîner le poids honteux; secouez un joug qui vous accable. Osez mépriser les jugemens d'un monde dont vous méprisez déjà les plaisirs, et ne faites pas à la grandeur de Dieu l'outrage de le craindre moins que le monde; à votre propre raison, celui de compter pour beaucoup les jugemens du monde; et enfin à la vertu, l'injustice de la croire toujours méprisée dans le monde. Et vous, ô mon Dieu! achevez d'éclairer ces ames foibles qui commencent à vous connoître; fortifiez leurs volontés timides et chancelantes; vainquez encore une fois le monde dans leur cœur; apprenez-leur que vos jugemens seuls sont à craindre; que les mépris et les censures des hommes ne font que donner un nouvel éclat, et ajouter un nouveau mérite aux actions que votre sagesse approuve; et que les œuvres de la piété étant vos dons, ne peuvent avoir de récompense digne d'elle que vous-même. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

SUR LA VOCATION.

Tunc accessit ad Jesum mater filiorum Zebedæi cum filiis suis, et ait illi : Dic ut sedeant hi duo filii mei, unus ad dexteram tuam, et unus ad sinistram, in regno tuo.

Alors la mère des enfans de Zébédée s'approcha de Jésus avec ses deux fils, et lui dit : Ordonnez que mes deux fils que voici, soient assis dans votre royaume, l'un à votre droite, et l'autre à votre gauche. MATTH. 20; 20, 21.

QU'IL est rare, M. F., que la nature s'accorde avec la grace, et que les vues de la foi servent de règle aux projets et aux désirs d'une tendresse toute humaine! Cette mère ne demande pour ses enfans qu'une gloire et une grandeur temporelle : elle ne paroît ravie de les voir attachés à J. C., que dans l'espérance de les voir un jour assis dans les premières places d'un royaume terrestre : elle leur fait une destinée au gré de ses souhaits, sans consulter si les conseils éternels s'ajustent avec la témérité de ses espérances : elle ne consulte que l'excès d'une tendresse maternelle; et sans se mettre en peine si l'élévation où elle veut placer ses enfans, est la situation que J. C. leur destine, elle les élève et les fait asseoir de ses propres mains, sur des trônes imaginaires, et usurpe les droits de Dieu, seul arbitre de la destinée des hommes. Oui, M. F., Dieu seul qui voit nos cœurs, et qui a marqué dès le commencement la voie par où il vouloit nous conduire, peut nous en inspirer le choix : à lui seul il appartient de nous appeler à l'état où il nous a préparés dans ses conseils éternels des moyens de salut : lui seul doit être consulté dans une affaire où lui seul peut nous éclairer et nous conduire. Les usages, les passions, les circonstances du bien, du rang, de la naissance, qui ont d'ordinaire la meilleure part au choix d'un état de vie, sont des guides trompeurs qui nous font presque toujours prendre le change. Or, comme se tromper ici, est de toutes les méprises la plus irréparable, je veux aujourd'hui vous exposer les règles de la foi sur un point si important de la doctrine chrétienne.

Il est vrai que la plupart de ceux qui m'écoutent sont déjà entrés dans des engagemens qui ne leur permettent plus de choisir; mais il ne sera pas inutile de leur découvrir dans le défaut de vocation, la première source de leurs infidélités aux devoirs de leur état, ou afin qu'ils rectifient par des larmes abondantes l'imprudence de leur choix, ou que respectant l'ordre de Dieu dans la diversité des voies qu'il a marquées aux hommes, ils ne s'érigent pas en arbitres de la destinée de ceux à qui ils ont donné la vie, mais dont le sort n'en est pas moins entre les mains du Seigneur.

Voici donc tout le sujet de ce Discours. Le choix d'un état est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus ordinaire : le choix d'un état est de toutes les circonstances de la vie, celle où la méprise est plus à craindre. La rareté d'une vocation véritable; les périls d'une fausse vocation : c'est sur quoi j'ai à vous instruire. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

La sainteté est la vocation générale de tous les Fidèles; et le Seigneur nous a tous appelés, pour parler avec l'Apôtre, afin que nous soyons saints et purs en sa présence. Néanmoins la voie pour arriver à ce terme heureux, n'est pas la même pour tous les hommes : cette vie est une terre étrangère, où se sont formées des routes différentes et infinies, par lesquelles, comme des voyageurs, nous marchons tous vers la céleste patrie, mais par lesquelles nous ne marchons sûrement que lorsque la main de Dieu elle-même nous y a placés. En effet, M. F., la raison et la foi nous défendent également de penser que le Seigneur, après nous avoir appelés à la lumière de l'Evangile, en nous faisant naître de parens fidèles, n'ait plus voulu se mêler, pour ainsi dire, de notre sort; et que sans rien déterminer sur le genre de vie, et sur l'état dans lequel il vouloit que nous opérassions notre salut, il nous ait tellement laissés entre les mains de notre conseil, qu'il s'en soit remis à notre seul caprice, sur un choix si décisif pour notre éternité.

Je dis la raison; car ce seroit se figurer, comme ces philosophes insensés, une divinité indolente, qui laisse au hasard et à l'aventure le soin des choses d'ici-bas; qui ne tient plus entre ses mains les destinées des hommes; qui suit le cours des révolutions humaines, sans leur donner elle-même le mouvement; qui est entraînée par l'impulsion bisarre et fortuite qui fait mouvoir ce grand Univers, sans la former ni la conduire, et qui est l'esclave plutôt que la modératrice des événemens : ce seroit lui ôter cette providence attentive, et cette sagesse universelle, qui dispose de tout depuis une extrémité de la terre jusqu'à l'autre, avec poids, avec nombre, avec mesure; qui forme cette harmonie et cet arrangement admirable, où l'on est forcé de reconnoître un Etre-Suprême et intelligent, lequel par des voies inexplicables, conduit tous les autres êtres à leur fin; ce seroit, en

un mot, ou nous donner un Univers et des hommes sans Dieu, ou nous donner un Dieu plus foible et plus méprisable que l'homme.

Je dis, la foi : car si l'élection des Justes n'est que la préparation éternelle des moyens qui doivent infailliblement les délivrer, le choix d'un état de vie étant sans doute le principal, il a dû être renfermé dans cette volonté miséricordieuse, qui leur a préparé des voies sûres de salut ; et d'un autre côté, la destinée des méchans devant servir aussi dans les desseins de Dieu, par mille rapports secrets, au salut des Justes, elle a dû entrer dans le plan éternel de leur justification, et n'être pas moins arrêtée dès le commencement, que la condition même des Elus. Il demeure donc établi, qu'avant que nous fussions nés, le Seigneur avoit tracé à chacun de nous, le plan de nos destinées, et, pour ainsi dire, le chemin de notre éternité ; et que parmi cette multiplicité de voies, qui forment les diverses conditions de la société, il n'en est qu'une qui soit la nôtre, et par où Dieu ait voulu nous conduire au salut.

Il n'est que trop certain cependant que la voie que nous nous choisissons la plupart, n'est point celle que Dieu nous avoit d'abord choisie, et que de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire. Vous en conviendrez aisément, M. F., si vous voulez faire attention à la nature de ce choix et aux circonstances essentielles qui doivent l'accompagner. Premièrement, les passions et les préjugés y rendent les méprises très-ordinaires : on ne peut donc s'y conduire avec trop de circonspection et de maturité. Secondement, ce choix dépend des desseins de Dieu sur nous : ce n'est donc pas l'ordre de la nature qui doit en décider. Troisièmement, le bonheur et le repos même de notre vie y est attaché : il faut donc y consulter plus son goût que celui des autres, et n'y faire entrer pour rien le respect humain. Enfin, c'est la voie unique de salut pour nous : il faut donc être sur-tout attentif en la choisissant, aux facilités et aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à nos intérêts éternels. Or, M. F., où sont ceux qui, dans le choix d'un état de vie, observent toutes ces conditions ? et delà, concluez si les méprises n'y sont pas ordinaires. L'imprudence, la coutume, le respect humain, la cupidité, sont les grands ressorts qui donnent le premier branle aux diverses destinées des hommes ; et si nous voulons remonter jusqu'aux premières vues qui présidèrent à notre vocation, il n'est peut-être personne ici qui n'en trouvât le principe dans quelqu'une de ces sources empoisonnées.

Et premièrement, M. F., est-il de circonstance dans toute la vie où la maturité, le conseil, les attentions fussent plus nécessaires que dans le choix dont nous parlons ? Quelle connoissance n'y faudroit-il pas avoir de soi-même, de peur que nos inclinations ne vinssent ensuite à désavouer notre démarche ? Quelles prières ferventes et continuelles ne devroient pas précéder cette grande action, afin que le Seigneur daignât nous découvrir ses voies ? Quelle innocence de mœurs ne devroit pas nous y préparer, pour disposer le Ciel, par

ces saintes prémices de notre vie, à nous placer lui-même dans la route qui seule peut terminer heureusement le reste de notre carrière?

Cependant on se détermine d'ordinaire dans un âge où à peine la raison peut connoître, loin qu'elle soit capable de choisir. Une démarche où la circonspection la plus attentive devroit encore craindre de se méprendre, est toujours l'ouvrage des amusemens et des goûts puérils de l'enfance: à peine commence-t-on à bégayer, qu'on décide déjà de l'affaire la plus sérieuse de la vie; et ces paroles irrévocables qui prononcent sur notre destinée, sont les premières qu'on nous apprend à former, avant même qu'on nous ait appris à les entendre. On accoutume de loin notre esprit naissant à ces images suggérées; le choix d'un état n'est plus qu'une impression portée dès l'enfance: ainsi, avant que nos penchans soient développés, et que nous sachions ce que nous sommes, nous nous formons des engagemens éternels, et arrêtons ce que nous devons être pour toujours.

Si l'on attend un âge plus avancé pour se choisir un état, les attentions n'en sont pas pour cela plus sérieuses: c'est le hasard et l'occasion qui en décident d'ordinaire. Une dignité sacrée, à laquelle on ne s'attendoit point, nous dépouille à l'instant de l'ignominie du siècle, et nous place dans le lieu saint. La mort d'un aîné change nos vues, nous rengage dans le monde d'où nous venions de sortir, et notre vocation à l'autel expire à mesure que nous voyons revivre de nouvelles espérances pour la terre. Un simple dépit est souvent toute la raison qui nous arrache brusquement au siècle, et nous précipite dans la retraite. Une liaison d'amitié nous fait suivre la fortune et la destinée d'un ami; enfin, de tous les choix, il n'en est point où la prudence chrétienne ait moins de part qu'à celui d'un état de vie; et voilà pourquoi il n'en est pas où la méprise soit plus ordinaire: car comment voulez-vous ne point vous méprendre dans un choix si grave et si décisif pour vous, auquel vous apportez moins de précautions qu'à toutes les démarches les moins importantes de votre vie? Et comment connoîtrez-vous les desseins de Dieu sur votre destinée, si vous ne daignez pas même le consulter, et si vous ne le mettez pour rien dans celle que vous vous formez à vous-même?

Et c'est ici où vous êtes inexcusables, vous, M. F., que la Providence a placés à la tête d'une famille. Accoutumez-vous vos enfans dans un âge tendre à faire tous les jours au Seigneur cette prière du Prophète: *Seigneur, montrez-nous vos voies, et découvrez-nous les sentiers par où vous voulez nous conduire* (*Ps.* 24; 4)? Priez-vous sans cesse vous-mêmes, afin que le Ciel s'explique sur leur destinée? Et lui dites-vous, comme autrefois les Apôtres: Seigneur, vous qui connoissez le cœur de tous les hommes, apprenez-nous lequel de ces enfans vous avez choisi: *Ostende quem elegeris* (*Act.* 1; 24)? Occupez-vous leur raison naissante de l'importance de ce choix? Leur faites-vous assez entendre que delà dépend le nœud de leur salut éternel; et que les précautions ne sauroient être excessives dans une

démarche où les fautes sont irréparables? Leur apprenez-vous à juger de la vocation du Ciel, non par les usages insensés du monde, mais par les règles de la foi; par un goût qu'on a porté, comme en naissant, pour un état, et qui semble ne pouvoir venir que du maître de la nature; par les talens qui semblent nous y destiner, par les impressions de la grace qui ne cessent de nous y convier en secret; par la pureté des motifs qui nous y déterminent; par le caractère de nos penchans qui nous en diminuent les dangers, et enfin par le conseil de ceux à qui nous confions notre conscience, et qui, connoissant le fond de notre ame, sont plus à portée de connoître les routes qui nous sont propres? Où sont les parens que des soins si chrétiens et si indispensables occupent? Hélas! on n'a garde de donner à des enfans des instructions dont on seroit fâché qu'ils fissent usage; on les éloigne même des personnes et des lieux où ils pourroient les recevoir; on leur exagère tous les jours les inconvéniens d'un état où l'intérêt d'une maison ne les demande pas; on leur enfle les avantages et les agrémens de celui auquel on les destine; et l'on ne se sert que de leurs passions pour leur inspirer un choix qui doit les conduire à les combattre.

Seconde source de nos méprises dans le choix d'un état de vie: ce choix, qui dépend uniquement des desseins de Dieu sur nous, c'est l'ordre de la nature tout seul qui d'ordinaire en décide. On n'attend point d'autre marque de vocation que le rang de la naissance, ou la situation de la fortune. On se persuade que Dieu a tracé dans ces événemens purement humains le plan de nos destinées éternelles; qu'être né le premier dans une famille, c'est être choisi du Ciel pour succéder aux titres et aux dignités de nos ancêtres; que n'avoir que le second rang dans la maison de son père, c'est un droit qui nous ouvre la porte de la maison du Seigneur; qu'un grand nom et une fortune médiocre est un engagement inévitable à choisir J. C. pour son époux.

J'avoue que la sagesse de Dieu se sert quelquefois de ces signes humains pour nous montrer de loin et accomplir en nous ses desseins de miséricorde; que les circonstances de la naissance, du nom, de la fortune, peuvent être des ménagemens adorables que sa bonté nous préparoit depuis le commencement des siècles, pour nous faciliter le choix de l'état auquel il nous destinoit; et que souvent notre situation temporelle est la première grace qui nous prépare l'éternité; mais cette règle n'est ni sûre, ni universelle. Souvent un Jacob est appelé aux bénédictions d'un premier-né, tandis qu'Esaü n'a que le moindre partage. Souvent un David, le dernier de sa famille, est oint de l'onction sainte et établi roi d'Israël, tandis que ses frères, avec des qualités plus estimables aux yeux du monde, sont laissés dans une condition obscure et privée. Souvent un Aaron, malgré son aînesse, est appelé au sacerdoce; et Moïse, son cadet, est établi du Ciel chef des armées du Seigneur. Eh! qu'a de commun la vocation toute gratuite du Ciel avec le cours inévitable d'une descen-

dance charnelle? quel rapport entre les intérêts de la cupidité et les mystères incompréhensibles de la grace? Dieu a-t-il assujetti ses desseins éternels de miséricorde à la bizarrerie des arrangemens humains? Les talens propres d'un état sont-ils toujours attachés à un certain rang dans les familles? Le goût qui nous en inspire le choix, vient-il avec l'ordre de la naissance; et la nature a-t-elle formé le cœur d'un puiné, plus pur, plus disposé à remplir les devoirs saints et sublimes du sacerdoce que celui de ses frères? Vous n'êtes pas, ô mon Dieu! dans vos choix le fauteur ou l'esclave des vues et des cupidités humaines, un Dieu de chair et de sang, et vous n'agissez pas comme l'homme.

Mais on ne peut pas, direz-vous, en une famille nombreuse, tout établir dans le monde. Eh quoi! M. F., pour ne pas partager vos biens, vous sacrifiez vos enfans et le fruit de vos entrailles! Mais, ajoutez-vous, il seroit désagréable de les voir traîner leur nom, et prendre des partis peu convenables à leur naissance. Mais faut-il qu'ils soient ou Grands selon le monde, ou réprouvés devant Dieu? n'y a-t-il pour eux que ces deux destinées? et une fortune médiocre paroît-elle plus affreuse à vos yeux que leur infortune éternelle? Mais ils seroient malheureux dans le monde: vous ne comptez donc pour rien qu'ils le soient dans l'éternité! on n'est malheureux que lorsqu'on n'est point à sa place. Mais c'est ainsi que les maisons tombent: vous vous trompez, M. F., c'est ainsi qu'elles prospèrent; Dieu regarde avec des yeux bien plus favorables ces familles heureuses où chacun est à la place que lui-même avoit marquée. Le vieillard Jacob voit en mourant la grandeur future de ses enfans, parce qu'en leur prédisant des destinées différentes, il ne leur prédit que les desseins de Dieu sur eux. La prospérité des maisons n'est pas toujours dans la fortune, mais dans le caractère et dans la vertu de ceux qui les soutiennent: *Si le Seigneur n'édifie lui-même la maison, en vain travaille celui qui s'efforce de l'élever* (*Ps.* 126; 1). Aussi leur décadence, leurs calamités sont comme une malédiction que Dieu a toujours attachée au crime des vocations forcées. On sacrifie des cadets infortunés à la grandeur d'un aîné: les débauches l'épuisent; il meurt sans postérité; et son nom s'éteint avec lui, et avec le sacerdoce forcé de ses frères. Que de maisons illustres, tombées dans l'oubli, subsisteroient encore aujourd'hui, si ces sacrifices de l'ambition et de la cupidité n'en avoient sappé les fondemens, et enseveli leur nom et toute leur grandeur sous leurs ruines! Laissez vos enfans sous la main de Dieu, M. F.: il n'est pour nous de situation sûre, et pour le monde et pour l'éternité, que celle où il nous a placés lui-même.

Et voici la troisième source de nos méprises dans le choix d'un état de vie: le choix d'un état est pour nous l'unique voie du salut que Dieu nous a préparée: on ne doit donc, en choisissant, être principalement attentif qu'aux avantages qui peuvent nous en revenir par rapport à notre salut éternel; c'est-à-dire, que de toutes les

voies, la religion et la raison veulent que nous choisissions celle qui, eu égard au caractère de nos penchans et de nos foiblesses, nous fournira plus de moyens de salut. Ce n'est pas qu'il faille se retirer dans des solitudes, se dérober à ces emplois qui maintiennent la tranquillité des peuples et le bonheur des empires, se refuser aux besoins de l'Etat, négliger ces professions publiques, qui fournissent aux besoins de la société, et qui en font l'ordre et l'harmonie; fuir, comme un écueil, le lien sacré du mariage, que la religion appelle saint et honorable, sous prétexte qu'il y a des états plus sûrs pour le salut; le silence, la retraite, l'austérité même des cloîtres, n'est pas la profession la plus sûre pour tous les hommes; vous y trouverez plus d'écueils qu'au milieu du monde, si vous n'y êtes point appelé : ce n'est pas l'état, c'est la vocation du Ciel qui fait la sûreté. Loth est fidèle au milieu de Sodome, où le Seigneur l'avoit placé pour confondre, par l'exemple d'un Juste, les déréglemens d'une ville criminelle; et il tombe sur la montagne où il s'étoit arrêté contre l'ordre de l'Ange qui vouloit le mener plus loin. La retraite sera pour vous un écueil, si l'Esprit de Dieu ne vous y a pas conduit; et la Cour, un lieu de grace et de sanctification, si l'ordre du Ciel vous y appelle.

Ce que je veux donc dire ici, c'est que l'affaire principale étant d'arriver au terme heureux, il seroit insensé de ne donner la préférence au sentier qu'on choisit, que par ce qu'il peut offrir de plus brillant et de plus agréable, plutôt que par les secours et les facilités que nous y trouverons de fournir heureusement la carrière. Or, sur ce principe, que de vocations défectueuses! Car, remontons à la source : d'où vient que cet homme est entré dans la robe? c'est qu'il a cru mieux faire son chemin par la voie de la magistrature, que par celle des emplois militaires. D'où vient qu'un autre a suivi la route des armes? c'est que son nom et les services de ses ancêtres lui permettoient d'aspirer à tout; au lieu qu'un autre parti l'eût laissé dans l'obscurité d'une vie privée. Pourquoi celui-ci paye-t-il de tous ses biens une charge qui l'approche de la personne du prince? c'est que sous les yeux du maître, on est plus près de la source des graces. Quels sont les motifs qui conduisent cet autre à l'autel saint? que vient-il chercher dans l'Eglise? ses trésors, ou ses fonctions? ses honneurs ou ses ministères? l'éclat du Sanctuaire, ou le Dieu qu'on y adore? Il apporte pour toute marque de vocation à un ministère d'humilité, des vues d'élévation et de gloire; à un ministère de travail et de sollicitude, des espérances de repos et de mollesse; à un ministère de désintéressement, de modestie et de charité, des projets de luxe, de profusion et d'abondance; et comme cet infidèle Héliodore, il ne vient dans le Temple, que parce qu'il a toujours ouï dire qu'il y trouveroit des richesses immenses, et les dépouilles saintes des peuples.

C'est la cupidité toute seule qui fait d'ordinaire la diversité de nos destinées : car outre que l'Esprit de Dieu ne peut être auteur

de ces motifs humains; un choix qui est l'ouvrage de la cupidité ne peut qu'être favorable à la cupidité. Ce sont des vues de fortune, d'élévation, de plaisir, qui vous ont frayé la route par où vous marchez; vous y trouverez donc des occasions d'orgueil, d'ambition, de mollesse, de volupté, d'autant plus inévitables pour vous, que votre choix déclare vos penchans infortunés pour ces vices. Vous serez donc un mondain voluptueux, un courtisan ambitieux, un homme de guerre impie, un magistrat injuste, un ministre corrompu, puisque vous n'avez choisi le monde que pour ses plaisirs; la Cour, que pour la faveur; les armes que pour la licence; la robe, que pour une vaine distinction; l'autel, que pour les honneurs et les richesses du Sanctuaire. Dieu punira même le dérèglement de votre choix, en y favorisant les passions qui vous l'ont inspiré: vous serez placé sur les premiers tribunaux de la Justice; vous parviendrez à la faveur du Prince; vous serez distingué par tous les honneurs militaires; vous serez élevé sur le trône du Sanctuaire. Mais ces faveurs temporelles seront des dons que Dieu vous fera dans sa colère; et comme elles ont été l'ouvrage de votre cupidité, elles en seront les instrumens et la plus juste peine.

Mais, si ce n'est pas un goût déréglé qui doit décider du choix d'un état, ce n'est pas aussi un respect humain qui force le goût et les inclinations les plus innocentes, les plus naturelles que nous avions portées en naissant, et qui ne pouvoient venir que du maître même de la nature; dernière source de nos méprises dans le choix d'un état de vie. En effet, comme de ce choix dépend tout le repos et le bonheur de notre vie, les complaisances qui coûtent au cœur y sont dangereuses; les déterminations où le respect et la crainte de ceux de qui nous dépendons, ont plus de part que nos propres penchans, traînent toujours après elles le repentir et l'amertume; et tout ce qui s'y décide sans nous et comme malgré nous, ne peut tarder d'être désavoué de nous-mêmes.

Or, n'est-ce pas ce funeste respect humain qui préside presque toujours à la décision de nos destinées, et qui nous force à des choix que tous nos penchans désavouent. Tel prend le parti des armes et suit une route, d'où mille raisons de tempérament, de goût, de conscience, d'intérêt même l'éloignent; parce que né avec un nom il n'oseroit se borner aux soins domestiques, et que le monde regarderoit ce repos comme une indigne lâcheté. Tel préfère un célibat dangereux à un établissement qui le dégraderoit dans le monde, et aime mieux s'exposer à toutes les suites de sa fragilité, que de déshonorer son nom par une alliance inégale. Tel sans aucun attrait pour la retraite, se consacre au Seigneur par pure fierté; parce que n'ayant pas de quoi soutenir son nom, et s'établir convenablement dans le monde, un asile saint lui paroît plus honorable aux yeux des hommes, qu'une fortune obscure et rampante.

Personne presque ne prend dans son propre cœur la décision de sa destinée. Si l'on est maître de son sort, c'est la crainte du monde et

de ses jugemens qui en décide : en un âge tendre, on regarde comme une loi, la volonté de ceux de qui l'on tient la vie ; on n'ose produire des désirs qui contrediroient leurs desseins ; on étouffe des répugnances qui deviendroient bientôt des crimes. Des parens barbares et inhumains, pour élever un seul de leurs enfans plus haut que ses ancêtres, et en faire l'idole de leur vanité, ne comptent pour rien de sacrifier tous les autres et de les précipiter dans l'abîme ; ils arrachent du monde des enfans à qui l'autorité seule tient lieu d'attrait et de vocation pour la retraite ; ils conduisent à l'autel des victimes infortunées qui vont s'y immoler à la cupidité de leurs pères, plutôt qu'à la grandeur du Dieu qu'on y adore ; ils donnent à l'Eglise des ministres que l'Eglise n'appelle point, et qui n'acceptent le saint ministère que comme un joug odieux qu'une injuste loi leur impose ; enfin, pourvu que ce qui paroît d'une famille, éclate, brille, et fasse honneur dans le monde, on ne se met point en peine que des ténèbres sacrées cachent les chagrins, les dégoûts, les larmes, le désespoir de ce qui ne paroît qu'aux yeux de Dieu. O mon Dieu ! que la présence de ces malheureuses victimes sera terrible au jour de vos vengeances pour ces parens dénaturés ; et que le malheur de leur destinée sollicitera puissamment votre justice à venger leur sang contre les auteurs de leur être et de leur éternelle infortune ! C'est ainsi que l'imprudence, l'ordre de la naissance, la cupidité, les égards humains, décident de la destinée de presque tous les hommes : et delà tant de mécontentemens dans tous les états, tant de regrets dans les mariages, tant de troubles et de divorces dans les familles, tant de murmures et de chagrins à la Cour, tant de dégoût dans le service, tant de révolte, d'ennui, d'amertume dans les cloîtres. Delà chacun se plaint de sa condition et envie celle d'autrui : la femme du monde regarde l'épouse de J. C. comme heureuse ; l'épouse de J. C. insensée ne forme des désirs que pour ressembler à la femme du monde ; le courtisan soupire après la tranquillité d'une vie privée ; l'homme privé ne voit de bonheur que dans la vie de la Cour. Delà enfin nul n'est heureux dans le monde, parce que nul presque n'y est à sa place : mais si, de toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est plus ordinaire, c'est aussi celle où la méprise est le plus à craindre.

SECONDE PARTIE.

De toutes les circonstances de la vie, le choix d'un état est celle où la méprise est le plus à craindre, soit que vous la considériez du côté de Dieu dont elle usurpe les droits, soit du côté des graces et des secours dont elle nous prive, ou enfin du côté des suites presque toujours irréparables qu'elle traîne après soi. Du côté de Dieu dont elle usurpe les droits : en effet, en nous donnant l'être et la liberté, il ne s'est pas departi des droits qu'il avoit sur son ouvrage. Ce n'est pas à nous à disposer de nous-mêmes ; c'est à lui seul à nous employer selon les vues qu'il s'est proposées en nous for-

mant, et à régler l'usage des talens que nous n'avons reçus que de lui : aussi à peine le premier homme fut-il sorti de ses mains, qu'il l'appliqua à la culture de ce lieu de délices, qui devoit être sa demeure; et il semble qu'en lui déterminant cette occupation, il voulut faire sentir à tous ses descendans que c'étoit à lui seul à nous marquer un emploi et une occupation dans cet Univers où il nous a placés.

Mais quand sa souveraineté ne lui donneroit pas ce droit sur la créature, sa sagesse devroit l'établir seul arbitre de nos destinées : car, connoissant tout seul les plus secrets penchans de nos cœurs; développant déjà dans les premières ébauches de nos passions, tout ce que nous devons être; jugeant de nous-mêmes par les rapports divers de vice ou de vertu, que les situations infinies où il pourroit nous placer, ont avec les qualités naturelles de notre ame; découvrant en nous mille dispositions cachées que nous ne connoissons pas, et qui n'attendent que l'occasion pour paroître; seul, lorsqu'il tira tout du néant, et qu'il donna à tous les êtres cet arrangement admirable et ce cours harmonieux que la durée des temps n'a jamais pu altérer, il put prévoir quelles étoient dans cet assemblage si bien assorti, les circonstances du siècle, de la nation, du pays, de la naissance, des talens, de l'état, les plus favorables à notre salut; et en les rassemblant par un pur effet de sa miséricorde, en former comme le fil et toute la suite de notre destinée. Aussi les apôtres ne s'adressent à lui, pour choisir un successeur au disciple infidèle, que parce qu'il connoît les cœurs : *Vous qui connoissez les cœurs de tous les hommes*, lui disent-ils, *montrez-nous celui que vous avez choisi* (*Act.* 1; 24).

En effet, M. F., Dieu seul nous connoît, et nous ne nous connoissons pas nous-mêmes : nos penchans nous séduisent; nos préjugés nous entraînent; le tumulte des sens fait que nous nous perdons de vue : tout ce qui nous environne, nous renvoie notre image ou adoucie ou changée; et il est vrai que nous ne pouvons nous choisir à nous-mêmes un état sans nous méprendre, parce que nous ne nous connoissons pas assez pour décider sur ce qui nous convient : nous sortons même des mains de la souveraineté et de la sagesse divine; nous devenons à nous-mêmes nos guides et nos soutiens; et, semblables au prodigue de l'Evangile, en forçant le père de famille de laisser à notre disposition et à notre caprice les dons et les talens dont il vouloit lui-même régler l'usage, nous rompons tous les liens de dépendance qui nous lioient encore à lui; et, au lieu de vivre sous la protection de son bras, il nous laisse errer loin de sa présence au gré de nos passions, dans des contrées étrangères.

Seconde raison. Si la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre, c'est principalement du côté des graces et des secours dont elle nous prive. Oui, M. F., comme les ministères sont différens dans le corps de J. C., les dons et les graces le sont aussi. Comme tous les états ont leurs dangers et leurs difficultés particu-

lières, il leur faut à tous des secours propres, pour vaincre ces obstacles, et pour éviter ces périls. Il est dans les trésors de la miséricorde divine, des graces de magistrature, pour ainsi dire, de sacerdoce, de commandement militaire, de père de famille, d'homme public, de personne privée; des graces de mariage, de célibat, de Cour et de retraite; et, comme Dieu ne destine jamais la fin, sans préparer en même-temps les moyens pour y arriver, en marquant dans ses conseils éternels, à chacun de nous, l'état où il vouloit que nous opérassions notre salut, il a attaché à ce choix des secours propres et singuliers pour en accomplir les devoirs.

Mais, M. F., pour participer aux graces d'un état, il faut que Dieu lui-même nous y ait appelés. Si vous vous êtes placés vous-mêmes, c'est à vous-mêmes à vous soutenir; s'il ne vous a pas préparé la voie où vous êtes entrés, il ne vous y donnera pas sa main secourable, et vous y marcherez tout seuls. Il ne doit pas déranger en votre faveur l'ordre immuable de ses conseils éternels : vous êtes sortis du plan de sa providence; ce n'est pas à lui à rétracter la stabilité de ses desseins pour s'accommoder à vos caprices, mais à vous livrer à votre propre malheur : vous n'avez pas choisi la situation et le ministère qu'il vous destinoit dans le corps mystique de son fils; il ne peut donc plus vous regarder que comme un membre monstrueux qui est hors de sa place, et qui ne sauroit plus recevoir les influences et l'esprit qui anime tout le reste du corps.

Ainsi le Seigneur, dans ses desseins de miséricorde sur vous, vous avoit préparé des graces de retraite, de mortification, de chasteté, de silence; il vouloit vous sanctifier dans le secret de sa face, loin du monde et de ses périls; il avoit résolu de vous attacher à lui par des liens sacrés, et de vous faire porter son joug dès une tendre jeunesse; il avoit même mis en vous des inclinations heureuses, et qui sembloient vous montrer de loin la voie qu'il vous préparoit; une ame simple et timide, un esprit paisible et naturellement éloigné des agitations éternelles que demande la vie du monde, des désirs secrets et continuels de vous consacrer à lui; mais, malgré tous ces attraits et tous ces signes heureux, où les desseins de Dieu sur vous paroissoient écrits en caractères si intelligibles, vous vous êtes engagé sous un joug différent. Ah! la sainteté du lit nuptial sera donc pour vous une occasion de luxure et d'incontinence; vous violerez la foi d'un Sacrement honorable; vos enfans trouveront dans vos exemples le modèle de leurs désordres; le monde où vous n'étiez pas appelé, vous séduira; les périls où l'ordre de Dieu ne vous avoit pas engagé, seront pour vous des occasions infaillibles de chute; tout deviendra tentation ou écueil à votre foiblesse; les plaisirs les plus innocens souilleront votre cœur; les objets les plus indifférens seront funestes à votre innocence; les devoirs les plus faciles trouveront en vous des répugnances invincibles; vous corromprez tout par d'injustes usages, et où vos frères, que le Seigneur lui-même a placés dans votre situation, seront en sûreté, vous n'y trouverez qu'un

triste naufrage. Ainsi la mer englontit autrefois un Prophète infidèle, malgré le secours d'un navire et l'habileté des pilotes, parce qu'il y étoit entré contre l'ordre de Dieu, tandis qu'elle respecte les seules traces, et qu'elle s'affermit sous les pieds du chef des Apôtres, à qui le Seigneur avoit ordonné de marcher sur les flots, et de venir à lui. Tout est danger à quiconque n'a pas le Seigneur pour guide, et le danger lui-même devient une sûreté à ceux qui marchent avec lui.

Mais, d'un autre côté, le Seigneur vouloit que vous opérassiez votre salut dans l'état de simple Fidèle; il vous avoit préparé les graces de cet état, et c'étoit la voie qui devoit vous conduire au terme heureux : les dissolutions mêmes du premier âge, des penchans tumultueux de gloire et d'ambition, un cœur trop vif et trop sensible au plaisir, tout cela vous marquoit assez qu'un ministère de travail, de modestie, de pureté angélique, de prière, d'étude, n'étoit pas votre place. Cependant vous avez usurpé cet honneur divin; vous vous êtes placé vous-même dans le lieu saint; vous êtes parvenu par des faveurs humaines, où la grace toute seule devoit vous élever; vous vous êtes ouvert par votre ambition la porte de la maison du Seigneur, qui n'est ouverte qu'à l'humilité et à l'innocence; vous avez obtenu en importunant, une dignité qu'on ne peut mériter qu'en fuyant : mais qu'avez-vous fait? tous vos ministères vont devenir pour vous des écueils; le tribunal sera le piége de votre innocence; la chaire, le théâtre de votre orgueil; l'autel, le lieu de vos crimes; le patrimoine des pauvres, l'occasion de vos profusions et de vos désordres; le commerce des choses saintes, la source de votre irréligion et de votre endurcissement. Si vous êtes pasteur, vous serez un mercenaire; si vous êtes élevé sur le trône sacerdotal, vous serez un homme de péché assis dans le Temple de Dieu; d'où viennent ces malheurs? votre vocation est l'ouvrage de l'homme; vous n'y ferez pas l'œuvre du Seigneur. Vous possédez le don de Dieu avec injustice, vous en userez avec profanation; vous avez souillé le Sanctuaire en y entrant, vous le déshonorerez en le gouvernant; vous n'êtes plus le médiateur entre Dieu et les hommes, entre la terre et le ciel, vous n'êtes que l'anathème du ciel, et le scandale de la terre.

Hélas! M. F., si tant d'ames périssent tous les jours avec les graces attachées à leur état; si le disciple perfide devient prévaricateur, et déchoit de la grace et du ministère de l'Apostolat où J. C. lui-même l'avoit appelé; si Salomon, établi roi par la volonté du Seigneur, et avec des marques si éclatantes et si singulières de sa protection et de sa bienveillance, trouve dans les périls de la royauté des écueils où toute sa foiblesse vient échouer; quelle pourroit être la destinée de ceux qui, privés des mêmes secours, sont exposés aux mêmes dangers? Si la foiblesse de l'homme ne peut se soutenir souvent dans des voies où la main de Dieu même la guide, fera-t-elle moins de chutes quand elle y marchera toute seule?

On est surpris après cela quelquefois, M. F., que les mœurs des Chrétiens aient si fort dégénéré. On se demande d'où vient que nos siècles sont si différens de ceux de nos pères; que tous les états ont corrompu leur voie; que la magistrature n'est presque plus qu'une honorable oisiveté, ou un art de faire servir les lois à dépouiller les peuples mêmes en faveur de qui elles ont été faites; que la voie des armes n'est plus qu'une profession déclarée d'irréligion et de licence; que la Cour est le théâtre de toutes les passions; que tous les arts inventés pour les besoins et pour les délassemens publics, ne fournissent plus qu'au luxe ou à la licence publique; que l'art des arts, l'honneur du Sanctuaire, n'est presque plus qu'un trafic honteux d'ambition et de cupidité; que la contagion n'a pas même épargné ces asiles saints et religieux élevés au milieu de nous; et que dans ces maisons de retraite, de prière, d'austérité, où il semble que le Seigneur devroit trouver cette foi qui n'est plus dans le reste de la terre, l'esprit du monde y règne quelquefois plus que dans le monde même. On en est, dis-je, surpris, et les Justes qui sont encore parmi nous en gémissent sans cesse devant le Seigneur, et lui demandent avec douleur d'où vient qu'il a abandonné son peuple.

Mais la raison n'en est pas difficile à trouver: tout est corrompu, parce que nul presque n'est à la place où il devroit être. Delà le magistrat devenu l'arbitre des passions humaines, sans ces graces de lumière, d'intégrité, de fermeté, de zèle du bien public, si nécessaires pour remplir ses fonctions, n'est plus qu'un fantôme revêtu d'une robe de justice et de dignité, qui tourne à tout vent, et qui fait presque autant de chutes que de démarches. Delà le courtisan engagé dans une vie de mollesse, d'ambition, de dissimulation, de plaisirs, et privé de cette droiture de cœur, de cette crainte de Dieu, de cette persuasion vive des vérités éternelles qui conserva purs et sans tache les Daniel et les Esther au milieu même d'une cour infidèle, devient bientôt le triste jouet de toutes les cupidités humaines, et ne connoît plus d'autre maître qu'un maître mortel, et d'autre divinité que la fortune. Delà l'homme de guerre environné de tous les périls de son état, sans les secours de cette sagesse, de cette foi courageuse, qui seule a pu sanctifier les Josué, les Gédéon, les David et tous les conquérans chrétiens, au milieu de la licence des armes, ne se défend pas long-temps contre des dérèglemens dont il porte déjà toutes les dispositions dans son cœur. Delà le ministre de J. C., destiné à être le sel de la terre et à guérir la corruption des peuples, en est bientôt lui-même infecté, parce qu'il n'a pas reçu cette vertu sacerdotale qui sanctifie tout, et que rien ne peut souiller. Delà enfin le solitaire, ou la vierge consacrée à J. C., s'étant chargés d'un fardeau pesant, et n'ayant pas reçu l'onction sainte qui l'adoucit, traînent indolemment et même avec murmure le joug, loin de le porter avec allégresse; rendent au monde un cœur qu'ils n'avoient jamais bien donné au Seigneur; cachent sous les dehors de la mortification mille désirs profanes; retrouvent dans le silence

de la retraite les images dangereuses des plaisirs, mille fois plus à craindre pour le cœur que les plaisirs mêmes; aiment ce qu'ils ne peuvent plus posséder, tombent loin des périls, et d'un lieu de sûreté se font une occasion de chute.

Voilà, mes Frères, la source de la dépravation de tous les états, le défaut de vocation; et de cette dépravation et de ce défaut de vocation, quelles suites irréparables! Dernière raison pourquoi la méprise dans le choix d'un état de vie est si fort à craindre. Car je ne vous dis pas, que n'étant point dans la voie qui doit vous conduire au salut, plus vous marchez, plus vous vous égarez, et que ce n'est pas ainsi qu'on arrive. Je ne vous dis pas que le défaut de votre vocation est une de ces fautes sur lesquelles on n'a presque jamais de remords; que loin de la réparer, parmi tant de personnes qui font tous les jours des choix téméraires, vous n'en voyez pas une seule qui s'avise même d'entrer là-dessus en scrupule; mais je vous dis, comprenez-vous les suites irréparables d'une vocation illégitime? Si vous êtes homme public, l'usage injuste de votre autorité, tous les maux que vous faites, et tous les biens que vous ne faites pas, les peuples défendus, édifiés par un autre que le Seigneur eût mis à votre place, opprimés, scandalisés sous votre ministère; les abus autorisés, les desseins utiles méprisés : réparez, si vous le pouvez, ces désordres que vous ne sauriez même connoître, et que votre exemple perpétuera peut-être jusqu'aux derniers âges de la monarchie.

Si vous êtes intrus dans le lieu saint, les instructions, ou négligées, ou rendues inutiles par les exemples; les lois avilies et sans vigueur, par l'affoiblissement et les transgressions du législateur; les ministres autorisés dans leurs prévarications, par l'infidélité du pasteur principal, les pécheurs confirmés dans le crime, les foibles sans secours, les Justes sans consolation, les Sacremens sans fruit, les prières de l'Eglise sans utilité; le ministère, sans respect et sans dignité, toutes les sources de la grace fermées aux Fidèles, par la corruption de ceux qui devoient les répandre, et en être les canaux sacrés; la perte de tant d'ames qui eussent trouvé dans le zèle et dans la piété d'un ministre fidèle, la grace et le salut : sondez, si vous le pouvez, cet abîme, et trouvez-y, si vous le pouvez encore, une ressource.

Si vous êtes entré dans une maison sainte, vos mœurs devenues un modèle de relâchement, la piété affoiblie dans vos frères par vos exemples, leur vocation ébranlée par vos dégoûts, leur docilité révoltée par vos murmures, les maximes du monde introduites dans le lieu saint par vos discours, la tiédeur et le désordre perpétués après votre mort par le seul souvenir de votre vie.

Voilà, vous, M. F., qui inspirez à des enfans infortunés des vocations injustes, les suites affreuses et les crimes infinis dont ce seul crime vous rend coupables devant Dieu. Aussi vous pouvez réparer, en affligeant votre chair, vos voluptés criminelles; vos in-

justices, par vos largesses; vos scandales, par des exemples de vertus; vos haines et vos vengeances, par des actions de charité et de miséricorde. Mais, versez des torrens de larmes, dédommagerez-vous jamais J. C. de la perte d'une infinité d'ames, qui auront trouvé l'écueil de leur salut dans le dérèglement, dans l'ignorance, dans le défaut de talens d'un ministre que votre cupidité, et non la vocation du Ciel, avoit élevé aux premières dignités de l'Eglise? Mais distribuez tout votre bien aux pauvres, remplacerez-vous jamais les maux qu'une vierge folle et mondaine, que votre crédit seul aura placée à la tête des épouses de J. C., fera dans la maison de Dieu; les relâchemens qu'elle y portera, les ames qu'elle y séduira, les graces qu'elle y anéantira, les biens qu'elle y empêchera, les passions qu'elle y introduira, les obstacles qu'elle y mettra pour toujours au renouvellement de l'esprit primitif, et au rétablissement des règles saintes? Ah! votre repentir et vos larmes n'effaceront jamais des crimes qu'elles ne sauroient plus réparer, ou, pour parler plus exactement, vous ne vous en repentirez jamais, et les larmes pour les pleurer ne vous seront jamais accordées.

Mais si les suites de cette méprise sont irréparables, mon cher Auditeur, pour des parens ambitieux qui vous l'ont inspirée, elles ne le sont pas moins pour vous, qui avez eu le malheur de vous méprendre; car je suppose même que vous en êtes touché de repentir; quels remèdes vous prescrire? quelles mesures prendre? Vous êtes revêtu d'une dignité sainte: faut-il découvrir votre ignominie en vous en dépouillant? faut-il dissimuler l'ignominie de l'Eglise en vous y souffrant? faut-il vous arracher de l'autel où vous avez paru devant l'assemblée des Fidèles? faut-il vous y laisser contre l'ordre de Dieu qui vous en rejette? Et d'ailleurs, votre repentir sera-t-il même assez héroïque pour en venir à ces dépouillemens d'éclat, à ces démarches extraordinaires, sans lesquels pourtant il n'est point de salut pour vous? Vous êtes entré dans des engagemens, ou de mariage ou de religion, d'où il n'est plus en votre pouvoir de sortir, êtes-vous obligé à l'impossible pour vous sauver? Mais, d'un autre côté, vous sauverez-vous dans un état qui, n'étant pas le vôtre, ne sauroit être la voie de votre salut?

O mon Dieu! vous qui tenez entre vos mains les destinées des hommes, quelles ressources inconnues peut-il rester à votre grace pour ces ames infortunées, et votre puissance elle-même peut-elle empêcher qu'elles ne périssent? Oui, M. F., et c'est une vérité de la foi: quelle que puisse être la situation de la créature, son sort n'est jamais désespéré sur la terre; il n'est point d'état où la pénitence ne soit possible. Le Seigneur n'est pas tellement assujetti aux lois de sa justice, qu'un excès de miséricorde ne puisse en tempérer la rigueur; et quoique la loi déclarât coupables de mort ceux qui entroient dans la chambre d'Assuérus, sans y être appelés, il restoit encore néanmoins une ressource aux téméraires qui l'avoient violée, et le grand roi pouvoit encore étendre sur eux le sceptre de sa dou-

ceur et de sa clémence. Mais que ces graces étoient rares! une Esther toute seule en a été favorisée; et qu'on est à plaindre, si, condamné à périr par la loi commune, tout l'espoir du salut ne roule plus que sur l'incertitude d'une exception dont un siècle entier fournit à peine un exemple!

Ce n'est pas que je veuille ici jeter de vaines alarmes dans les consciences : la vérité ne trouble que pour instruire et pour consoler. Ainsi, mon cher Auditeur, si vous n'avez pas encore fait ce choix important, évitez ces écueils; priez beaucoup; consultez vos talens, vos inclinations, vos forces, vos foiblesses, les intérêts de votre salut; bannissez toutes vues humaines; attirez sur vous la grace d'un bon choix par l'innocence de votre vie; tournez de ce côté-là toutes vos attentions, et mettez tellement le Seigneur dans les intérêts de votre sort, qu'il ne le laisse jamais entre vos mains. Si le choix est déjà fait, et que vous doutiez si les motifs humains n'y ont pas eu plus de part que les vues de la grace, rendez votre vocation certaine par vos bonnes œuvres; comprenez que la fidélité aux devoirs de votre état, est la plus sûre marque que vous y êtes appelé : remédiez à ce qui dépend de vous : faites-vous des remords utiles : changez cette tiédeur dangereuse où vous vivez, en une sainte vivacité; cette vie toute naturelle, en une vie de la foi; ces négligences coupables, en des attentions religieuses; ce mépris de vos obligations, en une fidélité qui vous fasse respecter ce que vous devez aimer; et ne vous calmez jamais sur la vérité de votre vocation, que lorsque vous en accomplirez tous les devoirs.

Mais s'il est clair que le Seigneur n'ait point du tout présidé à votre choix, si l'imprudence, le respect humain, les passions seules vous ont formé un état de vie, votre sort est à plaindre, je l'avoue, mais il n'est pas désespéré : vous êtes loin du royaume des cieux, il est vrai; mais vous pouvez encore y prétendre : tandis qu'on peut se repentir, on peut encore espérer. Dieu peut accorder à la douleur d'un choix injuste, les graces qu'il auroit accordées à un choix légitime : vous n'êtes pas extérieurement dans son ordre; mais le cœur y est toujours quand il se donne à lui : vous occupez une place qu'il ne vous avoit pas destinée; mais une foi vive, mais un amour ardent, mais un repentir sincère sanctifie tous les états; et l'on est toujours à sa place, quand on sert et qu'on aime le Seigneur. Vous vous êtes exposé sur une mer orageuse contre son ordre, comme le prophète Jonas; vous y êtes tombé comme lui au fond de l'abîme : il vous reste encore une ressource; élevez votre voix comme lui vers le Seigneur, lorsqu'il se vit enseveli dans le sein du monstre; et dites-lui : Seigneur, quoiqu'un choix injuste m'ait soustrait à la main adorable qui devoit me conduire, je crie encore vers vous du sein de l'abîme que vous avez ouvert pour me dévorer : *De ventre inferi clamavi* (*Jon.* 2, 3 *et seq*). Il est vrai que rien ne peut égaler l'extrémité du danger où je me trouve : un monstre énorme me tient captif et m'environne de toutes parts : *Abyssus vallavit me*. La

profondeur des eaux, comme celle de mes crimes, s'est élevée au-dessus de ma tête : *Pelagus operuit caput meum.* Il semble que la terre s'est creusé de nouveaux abîmes, pour m'y retenir éternellement : *Terræ vectes concluserunt me.* Cependant, ô Dieu de mes pères : vous qui les portâtes sur vos ailes à travers les flots de la mer, quelque désespérée que paroisse ma destinée, je ne laisse pas d'espérer encore en vous; vous saurez bien me retirer quand il vous plaira du fond du gouffre où je me suis jeté : l'abîme entend votre voix; il me rendra à vous dès que vous lui aurez commandé de me rendre; et il ne vous sera pas plus difficile de me délivrer dans la profondeur de la corruption où je me trouve, que si j'étois dans l'enceinte de Jérusalem : *Et sublevabis de corruptione vitam meam, Domine Deus meus.* Oui, grand Dieu! malgré l'extrémité de mon état, qui semble m'interdire tout espoir de retour, j'espère que j'aurai encore la consolation de revoir votre temple saint, de vous y offrir mes actions de graces, et de vous y apaiser, en mêlant au sang des victimes, les larmes d'un repentir sincère : *Verumtamen rursùs videbo templum sanctum tuum.* Ah! que ceux qui, après s'être éloignés de vous, s'obstinent à vous fuir encore, et se font par un désespoir orgueilleux, de l'excès de leur misère, une raison pour ne plus souhaiter leur délivrance, soient abandonnés de votre miséricorde, puisqu'ils l'abandonnent eux-mêmes : *Qui custodiunt vanitates frustrà, misericordiam suam derelinquunt.* Pour moi, Seigneur, quelque affreuses que soient les ténèbres de la mort où je suis enseveli, tandis qu'il me sera permis de vous invoquer, il me sera permis d'espérer : *Ego autem in voce laudis immolabo tibi.* Vous me verrez bien plus fidèle qu'autrefois à suivre vos voies saintes, si votre main secourable me délivre de ce péril; je ne rétracterai jamais les promesses que mon ame pénétrée de douleur, vous fait dans ce lieu d'horreur : *Quæcumque vovi reddam pro salute Domino.* Et le reste de ma vie ne sera plus qu'un regret amer de vous avoir offensé et de m'être soustrait à vos ordres, et une attention continuelle à mériter, par l'observance exacte de vos commandemens, la récompense que vous promettez à vos serviteurs fidèles.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE JEUDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

LE MAUVAIS RICHE.

Crucior in hâc flammâ.

Je suis tourmenté dans cette flamme. Luc. 16; 24.

Quels sont donc les crimes affreux, M. F., qui ont creusé à cet infortuné ce gouffre de tourmens où il est enseveli, et allumé le feu vengeur qui le dévore? Est-ce un profanateur de son propre corps? A-t-il trempé ses mains dans le sang innocent? A-t-il fait de la veuve et de l'orphelin la proie de ses injustices? Est-ce un homme sans foi, sans mœurs, sans caractère, un monstre d'iniquité?

Ecoutez-le, vous qui croyez qu'une vie douce et paisible, où l'on n'accorde rien aux passions extrêmes, mais où l'on accorde tout à l'amour-propre, est une vie chrétienne; et que ne pas faire le mal, c'est tout l'Evangile. Ce réprouvé qui sort aujourd'hui de l'abîme pour vous instruire, étoit riche, dit J. C.; il étoit vêtu de pourpre et de lin; il faisoit tous les jours bonne chère; du reste, moins attentif qu'il n'auroit dû, aux besoins de Lazare qui languissoit à sa porte: voilà tous ses crimes. En vain en voudrions-nous chercher d'autres dans la dissolution de ses mœurs; ce n'est pas ce qu'on lui reproche. Il avoit reçu de grands biens; il en goûtoit toutes les douceurs, Abraham ne cherche point ailleurs le sujet de sa condamnation: nous serions téméraires de lui prêter des désordres que son histoire taît, dont J. C. l'absout par son silence: nous contredirions même les intentions du Sauveur, en détournant le sens et l'esprit de cette histoire, et détruisant tout le fruit qu'il se propose d'en retirer.

Qu'eût-il été besoin en effet, M. F., que J. C. vînt nous ouvrir l'abîme, pour nous faire voir dans les tourmens un impudique, un sacrilége, un pécheur déclaré? On sait assez que les fornicateurs, les impies, les ravisseurs du bien d'autrui n'auront point de part dans son royaume; toute l'Ecriture est une prédiction continuelle

du malheur qui leur est préparé. S'il nous ouvre donc aujourd'hui le sein de l'enfer, c'est pour nous y montrer un réprouvé que nous n'y attendions point, et dont le plus grand vice a été de n'avoir point de vertu; c'est pour nous apprendre que la vie mondaine toute seule, quand vous en demeureriez là, et que vous ne tomberiez dans aucun excès, est une vie criminelle à ses yeux, digne de l'enfer et de ses flammes.

Voilà l'esprit et la fin de l'histoire que J. C. nous raconte aujourd'hui; et c'est à cette vérité, la plus importante peut-être qu'on puisse traiter dans la morale chrétienne, que je vais ramener par des réflexions édifiantes, toute la suite de notre Evangile. Dans le portrait que nous fait J. C. du mauvais riche, vous verrez la peinture d'une vie molle et mondaine, qui n'est accompagnée ni de vice ni de vertu; dans le récit de son supplice, vous en verrez la condamnation et la déplorable destinée; c'est-à-dire, l'innocence du monde exposée et condamnée. C'est le sujet de cette homélie. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Il importe peu à notre instruction, M. F., d'éclaircir si J. C. a voulu nous raconter ici une histoire véritable arrivée dans Jérusalem, ou seulement envelopper, selon sa coutume, sous des traits paraboliques, les vérités de sa doctrine. Qu'il se représente comme un pasteur tendre et empressé, courant à travers les montagnes après une brebis égarée, et, tout joyeux de l'avoir retrouvée, la mettant avec bonté sur ses épaules; ou qu'effectivement il aille jusque dans Samarie chercher une pécheresse pour la retirer de ses égaremens; la parabole ne réveille pas moins la conscience du pécheur que l'histoire : ainsi, que la condamnation de notre riche infortuné soit un fait ou une figure, la vérité qu'on prétend y établir, n'en est pas moins réelle, ni les motifs de notre terreur moins légitimes.

Il y avoit donc dans Jérusalem, dit J. C., un homme riche : *Homo quidam erat dives* (*Luc.* 16; 19). Il semble que ce soit ici son premier crime : il étoit né heureux, *erat dives*. J. C. n'ajoute rien d'odieux à cette circonstance. On ne nous dit pas que, né dans la poussière, descendu d'une tribu obscure, et sorti d'une des moindres villes de Juda, il fût d'abord venu à Jérusalem, pauvre et dépourvu de tout; et que, par les emplois les plus bas, par les trafics les plus vils, par des voies inconnues et toujours suspectes, il se fût élevé à ce point d'abondance et de prospérité, où il avoit depuis paru dans le monde, et qu'il eût joui avec insolence d'un bien qu'il avoit acquis avec bassesse. Ce n'étoit pas ici un autre Zachée qui, sur la misère publique, eût élevé une fortune monstrueuse; qui eût exigé pour lui-même les tributs dus à César, et qui ensuite, à prix d'argent, eût acheté un nom, et exhaussé sa bassesse par l'éclat des dignités et la distinction des titres. On ne nous laisse pas soupçonner,

que, descendu d'un père avare et ravisseur, il n'eût recueilli qu'une succession d'iniquité : le silence de J. C. le justifie sur tous ces reproches. Il étoit riche, *erat dives ;* il jouissoit paisiblement du patrimoine de ses pères, libre d'ambition, exempt de souci, environné de plaisirs tranquilles et domestiques, et ne goûtant que les douceurs d'un bien qui étoit à lui. Est-il quelqu'un parmi vous, M. F., qui possède des richesses dans des circonstances plus innocentes? Cependant voilà le premier degré de sa réprobation : il étoit riche, *erat dives.*

En second lieu, il étoit vêtu de pourpre et de lin : *Induebatur purpurâ et bysso.* La pourpre, à la vérité, étoit une étoffe précieuse; mais nous dit-on qu'en cela il passât les bornes que l'usage prescrivoit à son rang et à sa naissance; que ses biens ne pouvant suffire à ses profusions, l'ouvrier et le marchand souffrissent de ses vanités et de sa magnificence, et qu'enfin, comme dit le Prophète, son orgueil et son ostentation surpassassent ses forces? *Superbia ejus et arrogantia ejus,.....plusquàm fortitudo ejus* (*Is.* 16; 6). Son siècle ne connoissoit pas encore des désordres si communs dans le nôtre, où le luxe confond tous les états; où un peu de prospérité fait disputer de faste le Publicain avec les Princes du peuple; où les misères publiques, en augmentant les murmures, semblent augmenter les profusions; où l'on ne connoît plus ni les hommes à leur nom, ni les femmes à leur visage, et où l'on est modeste quand on n'outre pas le luxe établi, et qu'on ne fait que se conformer à la folie et à l'excès de l'usage. On ne reproche point à notre riche infortuné que, dans les soins de sa parure, il entrât des desseins de passions et de crime, ni cette prétendue simplicité d'intention, toujours alléguée et toujours fausse, sur laquelle, femmes du monde, vous excusez tant l'indécence et l'artifice de vos ajustemens. En un mot, ce riche étoit vêtu superbement; il aimoit la splendeur et la magnificence, et dans la synagogue, où le culte étoit encore sensible et grossier; où l'on croyoit que la magnificence du temple toute seule et l'appareil des sacrifices honoroient le Seigneur; où l'éclat extérieur des cérémonies en faisoit toute la majesté; où Dieu même ne s'étoit montré que sous des symboles de grandeur et de gloire, il semble que cet excès étoit plus pardonnable que sous l'Evangile, où J. C., pauvre et humilié, est devenu une leçon, et un devoir en même temps de modestie et de simplicité à tous les Fidèles.

En troisième lieu, il se traitoit tous les jours magnifiquement : *Epulabatur quotidiè splendidè ;* mais la loi de Moïse ne défendoit que les excès ; elle n'ordonnoit pas encore cette rigoureuse attention sur les sens, que la loi de l'Evangile nous a depuis prescrite. Le lait et le miel étoient renfermés dans les promesses faites aux enfans d'Abraham, et il semble qu'on étoit autorisé à goûter les douceurs d'une abondance qui avoit été proposée comme la récompense de la fidélité. D'ailleurs, il est accusé de s'être traité magnifiquement; mais est-il repris d'avoir usé des viandes défendues par la loi, ou

manqué à l'observauce des jeûnes, et de tant d'abstinences qu'elle prescrivoit? Il ne se faisoit pas de sa naissanee, de ses grands biens, et de sa mollesse, un prétexte pour se dispenser de ces lois rigoureuses. Observateur fidèle des traditions de ses pères, il distinguoit les temps et les jours; et quoiqu'il vécût dans les délices, il savoit, quand il le falloit, s'affliger avec son peuple, et expier du moins en quelque sorte, en observant les abstinences de la loi, les plaisirs journaliers de sa table.

A la vérité, il faisoit tous les jours bonne chère, *quotidiè ;* mais son revenu pouvoit soutenir cette dépense. Ce n'est pas assez de la bonne chère; elle étoit encore somptueuse et magnifique, *splendidè :* mais on n'ajoute pas qu'il y eût de l'excès et de la débauche; que les libertins et les impies fussent ses convives; que des discours dissolus fissent l'assaisonnement de ses repas : il n'est point marqué qu'au sortir delà, il courût à un spectacle profane, pour occuper son loisir, et se délasser des fatigues de la bonne chère; que saisi de la fureur du jeu, il en fît son occupation ordinaire, et risquât quelquefois en un seul coup la fortune de ses enfans, et l'héritage de ses ancêtres; ou qu'enfin, des entretiens dangereux et des commerces de passion remplissent le reste de ses journées. Sur la religion et la foi de ses pères, on ne trouve rien à redire en lui; il ne faisoit pas l'esprit fort, et ne croyoit pas s'honorer, en montrant des doutes scandaleux sur les merveilles que Dieu avoit autrefois opérées en faveur de son peuple, et sur ses manifestations aux Patriarches; il ne regardoit pas la croyance commune, comme un préjugé vulgaire; les superstitions des Pharisiens, les erreurs des Saducéens, les disputes et les animosités de ces deux sectes, qui déchiroient la synagogue, ne lui faisoient pas conclure, que la synagogue elle-même n'avoit rien de certain dans ses lois et dans son culte, et que la religion étoit une invention humaine : il offroit les sacrifices ordonnés, il pratiquoit les ablutions prescrites; en un mot, il n'est pas appelé maître cruel, ami perfide, ennemi irréconciliable, époux infidéle, fier, injuste, déloyal. Il ne se servoit pas de ses biens pour corrompre l'innocence : le lit de son prochain étoit pour lui inviolable : la réputation et la prospérité d'autrui ne l'avoient jamais trouvé ni envieux, ni mordant; et de la manière dont on nous parle de lui, c'étoit un homme de bonne chère, faisant de la dépense dans Jérusalem, menant une vie douce et tranquille; d'ailleurs, essentiel sur la probité, réglé dans ses mœurs, vivant sans reproche, et selon que le monde veut qu'on vive quand on a du bien; recevant à sa table les citoyens et les étrangers; enfin, un de ces hommes que le siècle loue, que la voie publique exalte, qu'on propose pour modèle, et que la piété elle-même n'oseroit souvent condamner.

Or, M. F., tel que je viens de vous le dépeindre, et tel qu'il étoit en effet, vous paroît-il fort coupable; et si quelqu'un avant J. C. avoit prononcé que cette voie est la voie qui mène à la perdition, et

que cet homme est digne de l'enfer, ne vous seriez-vous pas récriés contre l'indiscrétion et la dureté du zèle? n'auriez-vous pas dit avec indignation, comme autrefois toute l'armée d'Israël, lorsque Saül eut condamné son fils Jonathas : Qu'a-t-il donc fait? et faut-il qu'il meure pour avoir goûté un peu de miel? *Ergòne Jonathas morietur* (*I. Reg.* 14; 45)? Les préjugés de l'enfance vous ont laissé une idée si affreuse de ce mauvais riche; cependant de quoi s'agit-il? venons au fond; n'ajoutez rien à ce qu'en dit l'Evangile. Il étoit riche; il étoit vêtu magnifiquement; il faisoit bonne chère : que trouvez-vous là de si énorme et de si criant? Si je n'en juge que par vos mœurs et vos maximes, non-seulement il ne paroît pas si coupable, mais je le trouve vertueux; et dans la dépravation où l'on vit aujourd'hui, si je parlois ici comme un sage mondain, ce seroit un modèle que je vous proposerois à suivre.

Que dites-vous tous les jours vous-mêmes de ceux qui lui ressemblent? Un tel vit noblement; il mange son bien avec honneur; sa table est servie avec propreté et magnificence : du reste, il est homme essentiel, ami solide, et plein de cette probité qui fait la véritable religion et la solide vertu. C'est peu de le louer; on fait, ô mon Dieu! des parallèles injurieux à la piété de vos serviteurs : on dit que voilà comme il faudroit vivre dans le monde, et non pas comme tels et telles, à qui la dévotion a gâté l'esprit, et qui décrient la véritable piété par des façons sauvages et des singularités indiscrètes. Voilà le monde, M. F.; et ce qui me fait trembler, c'est que le seul réprouvé que J. C. nous fasse paroître dans l'Evangile, se trouveroit presque aujourd'hui le plus homme de bien parmi nous.

Peut-être m'opposerez-vous ici sa dureté envers Lazare; et du moins en cela, vous prétendrez avoir quelque avantage au-dessus de lui. A ce motif de confiance, je n'aurois d'abord qu'à répondre avec S. Paul, qu'en vain vous donneriez tout votre bien aux pauvres, si vous n'avez pas dans le cœur cette charité qui croit tout, qui espère tout, qui souffre tout, qui pardonne tout, qui n'est ni vaine, ni envieuse, ni intéressée, ni voluptueuse; si la sainteté de vos mœurs ne soutient l'abondance de vos largesses, vous ne faites rien, et vous n'êtes rien vous-mêmes devant Dieu, *nihil sum* (*I. Cor.* 13; 2). L'aumône aide à expier les péchés dont on se repent, mais elle ne justifie pas ceux dans lesquels on vit; c'est un devoir, mais ce n'est pas l'unique; et quoiqu'y manquer ce soit être coupable de tout le reste, l'observer pourtant n'est pas toute la loi.

Mais d'ailleurs, voyons quel est là-dessus le crime de notre riche voluptueux et peut-être vous trouverez-vous encore plus coupables que lui. *Il y avoit*, continue J. C., *un pauvre appelé Lazare, tout couvert d'ulcères, couché à la porte de ce riche, qui eût bien voulu se rassasier des miettes qui tomboient de sa table; mais personne ne lui en donnoit* (*Luc.* 16; 20, 21). Il y a, je l'avoue, dans cette conduite, je ne sais quoi qui blesse tous les sentimens même de l'huma-

nité : le spectacle d'un voluptueux assis autour d'une table chargée de mets exquis, et insensible aux souffrances d'un malheureux qu'il a sous les yeux, couvert de plaies, et réduit à souhaiter des miettes, pour apaiser la faim qui le dévore, forme d'abord une opposition monstrueuse; et la seule vertu mondaine s'indigne de cette barbarie. Mais rapprochons-en toutes les circonstances, et vous verrez que J. C. n'a pas tant voulu nous représenter ce riche, comme un monstre d'inhumanité, que comme un homme indolent, trop occupé de ses plaisirs, et manquant d'attention seulement pour les misères de Lazare : vous verrez que le trait qui regarde ce pauvre, n'est qu'un incident, pour ainsi dire, de l'histoire; et que la vie molle et voluptueuse du riche, en fait comme le fond et le sujet principal.

Premièrement, Lazare étoit un mendiant public, *Mendicus ;* or, on est naturellement moins attentif aux misères de ces indigens déclarés, qui ont toute une ville pour témoin et pour ressource de leur indigence : on peut toujours se persuader que leurs importunités éternelles sont de purs artifices; et que l'oisiveté, bien plus que le besoin, forme leurs plaintes et leur misère : en un mot, les prétextes dont vous vous servez tous les jours pour rebuter ces pauvres errans, notre riche pouvoit s'en servir envers Lazare. Peut-être que des besoins secrets, que des œuvres publiques de miséricorde, qui eussent plus flatté sa vanité, l'eussent aussi trouvé plus miséricordieux et plus sensible.

Secondement, Lazare tout couvert de plaies, il est vrai, étoit couché à la porte de ce riche : *Ulceribus plenus, jacebat ad januam divitis.* Un objet si digne de pitié auroit dû l'attendrir sans doute ; mais du moins c'est quelque chose qu'un spectacle aussi horrible à voir que le devoit être Lazare, fût souffert à la porte sans qu'on le rebutât; que rien d'aigre ni de dur ne fût jamais sorti de la bouche de ce riche, blessé d'avoir sans cesse le même objet devant les yeux; et qu'il eût permis que cet infortuné eût fait de l'entrée de sa maison, son asile ordinaire. Vous vous seriez peut-être hâté, vous, mon cher Auditeur, de faire quelque largesse; mais l'empressement d'éloigner de vos yeux un objet si dégoûtant, y eût eu plus de part, que le désir de soulager un membre de J. C. : peut-être même, pour épargner à votre délicatesse un seul instant de dégoût, n'auriez-vous pas cru votre frère affligé, digne de recevoir ce bienfait de vos propres mains, et qu'un domestique eût été chargé de votre part d'en être le distributeur, au lieu de reconnoître alors dans une chair toute ulcérée, l'image des plaies honteuses que votre ame étale aux yeux de Dieu, et d'expier tous les crimes de vos regards, en les laissant reposer sur un objet désagréable : ainsi vous auriez été peut-être plus coupable devant Dieu, par un excès de délicatesse, que le réprouvé de notre Evangile, par son indifférence et par son oubli.

Enfin, on ne lui donnoit pas même les miettes qui tomboient de la table ; mais on ne dit pas que Lazare les eût demandées ; on se

contente de remarquer qu'il les souhaitoit, *cupiens ;* on n'accuse pas le riche de les lui avoir refusées ; mais seulement que personne ne les lui donnoit : *Nemo illi dabat.* Il n'est point marqué que Lazare lui parle, qu'il l'importune, qu'il lui expose sa faim et ses misères. Lazare se tait, et laisse parler ses plaies en sa faveur. Cette retenue sembloit solliciter encore plus vivement la pitié de cet homme riche ; mais son rang, sa dissipation, ses plaisirs ne lui permettent guère de descendre dans ce détail et d'entrer dans ces attentions. Peut-être avoit-il ordonné négligemment à des domestiques infidèles, de secourir ce mendiant ; car voilà où se borne tous les jours la libéralité de ses semblables. En un mot, on ne nous le représente pas tant ici comme coupable de dureté, que d'indolence et de défaut d'attention.

Aussi lorsqu'Abraham, du haut de la demeure céleste, lui apprend le sujet de sa condamnation, il ne lui dit pas, comme J. C. le dira au grand jour aux réprouvés : Lazare étoit nu, et vous ne l'avez pas revêtu ; il avoit faim, et vous ne l'avez pas rassasié ; il étoit malade, et vous ne l'avez pas soulagé : il se contente de lui dire : Mon fils, souvenez-vous que vous avez reçu des biens pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ* (*ibid.* 25). Souvenez-vous que vous n'avez rien souffert sur la terre : ce n'est pas ainsi qu'on arrive au repos promis à ma postérité. Vos pères avoient toujours été errans, fugitifs, étrangers dans le monde ; ils n'y possédoient rien : ils jouissent maintenant dans mon sein de cet héritage promis, après lequel ils avoient tant soupiré. Vous avez cherché, vous, votre consolation sur la terre ; vous n'appartenez donc plus au peuple de Dieu ; vous n'êtes plus un enfant de la promesse ; vous n'avez pas été béni en moi, et votre sort est avec les infidèles. Vous avez fait du lieu de votre pélerinage, le lieu de vos délices : cette injuste félicité ne pouvoit pas durer ; ici tout change de face : les larmes de Lazare sont essuyées, ses afflictions consolées ; mais vos ris et vos joies se changent en grincemens de dents, et vos plaisirs d'un instant, en des tourmens qui ne finissent plus : *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ, Lazarus autem mala ; hic consolatur, tu verò cruciaris* (*Ibid.*). Voilà son grand crime ; une vie passée dans les plaisirs de l'abondance et dans la mollesse : voilà ce qui l'a damné ; et nous serions téméraires d'en chercher d'autres raisons que celles que l'Esprit de Dieu lui-même nous a marquées dans l'Evangile.

Vous en êtes surpris, M. F. ? Vous ignorez donc que c'est un crime pour des Chrétiens, de n'avoir point de vertu ? Vous croyez donc que l'enfer n'est ouvert qu'aux adultères, aux fornicateurs, aux injustes ? Ah ! si un disciple de Moïse, vivant sous une loi encore imparfaite et charnelle, où les vertus qu'on exigeoit étoient moins sublimes, le détachement moins rigoureux, l'usage des sens moins sévère, est réprouvé pour avoir mené une vie molle, délicieuse, sans vices ni vertu ; un membre de J. C. crucifié, un enfant de la loi nouvelle, un disciple de l'Evangile, où les vertus ordonnées sont si par-

faites, la violence si continuelle, les plaisirs si interdits, les souffrances si nécessaires; où l'usage des sens est environné de tant de préceptes et de conseils rigoureux; où la croix est le sceau de ceux qui sont prédestinés; vous croiriez qu'il seroit traité plus favorablement, en ne refusant rien à ses sens, et s'abstenant seulement, comme ce riche, des excès crians, et des plaisirs injustes et honteux!

Mais, M. F., c'est une vérité de salut qu'un Chrétien ne peut être prédestiné que pour être rendu ici-bas conforme à l'image de J. C. Si vos mœurs ne sont pas une expression des siennes; si le Père ne retrouve pas en vous la ressemblance de son Fils; si le membre porte des traits différens du chef, et que ce soit une alliance monstrueuse de les unir ensemble, vous serez rejeté comme une image infidèle, comme une pierre de rebut, qui n'a pas été taillée par la main de l'ouvrier, et qui ne peut entrer dans l'édifice, comme un membre difforme, et qu'on ne sauroit assortir au reste du corps.

Or, je vous demande, M. F., pour ressembler à J. C., suffit-il de n'être ni fornicateur, ni impie, ni sacrilége, ni injuste? J. C. s'est-il contenté de ne faire tort à personne; de ne point soulever les peuples; de rendre à César ce qui est dû à César; de n'être pas un buveur et un homme de bonne chère; de ne pouvoir être repris par ses ennemis mêmes d'aucun péché grossier; en un mot, de n'avoir pas été un Samaritain et un ennemi de la loi? A-t-il borné là toutes ses vertus? N'a-t-il pas été doux et humble de cœur? N'a-t-il pas prié pour ses ennemis? A-t-il aimé le monde, lui qui l'a réprouvé? S'est-il conformé au monde, lui qui n'étoit venu que pour le corriger et pour le reprendre? A-t-il cru que le salut fût pour le monde, lui qui n'a pas prié pour le monde? A-t-il couru après les plaisirs, lui qui les a maudits, et qui a déclaré que le monde se réjouiroit, mais que ses disciples ne prendroient aucune part à ces vaines joies, et seroient dans la tristesse? A-t-il cherché les honneurs et les distinctions humaines, lui qui n'a jamais cherché sa gloire, mais la gloire de son Père, et qui s'est caché lorsqu'on a voulu le faire Roi? A-t-il mené une vie douce et agréable, lui qui a porté sa croix dès le premier instant de sa vie mortelle, et qui a consommé sa course par la consommation de ses souffrances? Voilà votre modèle: soyez du monde, soyez solitaire; à la Cour, ou dans le cloître; consacré à Dieu, ou partagé entre le Seigneur et les soins du mariage, si vous ne portez pas l'image de J. C., vous êtes perdu.

Cependant vous ne craignez rien pour votre destinée, pourvu que vous viviez dans une régularité que le monde approuve, et que la conscience ne vous reproche pas de vice grossier et criant. Et il est si vrai que cet état ne vous laisse point d'alarmes sur le salut, que, lorsque nous vous proposons d'imiter l'exemple de ceux qui, après avoir mené une vie semblable à la vôtre, en ont connu le danger, se sont retirés des plaisirs et des dissipations du monde, et leur ont fait succéder la prière, la retraite, la mortification, la pratique des œuvres

saintes, vous répondez qu'il est dangereux de le prendre si haut; vous vous croyez plus sages en évitant ces prétendus excès, et vous ne voyez rien à changer à votre conduite. S. Augustin se plaignoit autrefois que certains païens de son temps refusoient de se convertir à la foi, parce qu'ils menoient une vie réglée, selon le monde. Lorsqu'on les exhortoit, dit ce Père, à passer du côté des Chrétiens, il est question de bien vivre, répondoient-ils : *Benè vivere opus est.* Que m'ordonnera J. C. que vous me prêchez ? *Quid mihi præcepturus est Christus ?* que je mène une vie exempte de blâme, *ut benè vivam ?* Je la mène depuis long-temps : je ne fais tort à personne, je ne souille pas le lit de mon prochain, je ne lui ravis pas son bien par des voies injustes : *Jam benè vivo, nullo adulterio contaminor, nullam rapinam facio.* Qu'est-il besoin de changer, et d'embrasser une religion nouvelle ? Si ma vie étoit criminelle, vous auriez raison de me proposer une loi qui règle les mœurs, et qui défend les excès; mais si, sans la loi de J. C., je les évite, J. C. ne m'est donc plus nécessaire : *Quid mihi necessarius est Christus ?*

Voilà précisément, M. F., la situation de ces Chrétiens voluptueux et indolens, de ces vertueux du siècle, de ces personnes irréprochables selon le monde, dont je parle. Lorsque nous les exhortons à une vie plus chrétienne, plus conforme aux maximes de l'Evangile, aux exemples des Saints et de J. C.; que nous leur annonçons qu'on ne peut pas être son disciple sans renoncer au monde et à ses plaisirs, comme nous l'avons promis sur les fonts sacrés, ils nous répondent qu'il ne s'agit pas d'être de certains plaisirs, ou de n'en être point; d'aller se délasser à un spectacle, ou de s'en faire un scrupule; de se conformer aux usages sur la dépense, sur la parure, sur le genre de vie, ou d'affecter d'être singulier; qu'il s'agit de bien vivre : *Benè vivere opus est;* d'être bon citoyen, époux fidèle, maître généreux, juste, désintéressé, sincère; que voilà l'essentiel; qu'avec ces vertus on se sauve par-tout, et que tout ce qu'on met de plus dans la dévotion, n'est pas nécessaire : *Jam benè vivo; quid mihi necessarius est Christus* (*S. Aug. in Joan.* 45)?

Mais écoutez ce qu'ajoute ce Père sur le même sujet dans un autre endroit : leur conduite est irréprochable selon le monde; ils sont hommes de probité, femmes régulières; ils honorent leurs parens, ils ne trompent pas leurs frères, ils sont fidèles dans leurs promesses, ils ne font point d'injustices; mais ils ne sont pas Chrétiens : *Christiani non sunt.* Pourquoi cela ? Les Chrétiens ont crucifié leur chair avec ses désirs, et vous nourrissez, et vous flattez sans cesse ces ennemis domestiques; les Chrétiens ne sont pas de ce monde, et vous en êtes l'esclave, le partisan et l'apologiste; les Chrétiens gémissent sans cesse au fond du cœur sur les périls des sens et des objets de la vanité qui les environnent, et vous les aimez; les Chrétiens se font une violence continuelle, et vous vivez dans une indolence et dans une paix profonde avec vous-même; les Chrétiens sont des voyageurs sur la terre, qui ne s'attachent point, et méprisent même tout ce qui

se trouve sur leur route, et soupirent sans cesse après leur patrie; et vous voudriez pouvoir établir ici-bas une cité permanente, et vous éterniser dans cette vallée de larmes et de douleur; les Chrétiens rachètent le temps qui est court, et tous leurs jours sont pleins devant le Seigneur, et toute votre vie n'est qu'un grand vide, et l'inutilité en est même la portion la plus innocente; les Chrétiens regardent les richesses comme des embarras, les dignités comme des écueils, la grandeur comme le haut d'un précipice, les afflictions comme des graces, les prospérités comme des malheurs, la figure du monde comme un songe : voyez-vous les choses des mêmes yeux ? en un mot, les Chrétiens sont spirituels, et vous êtes encore tout terrestre : *Christiani non sunt.*

Ah! si, pour être Chrétien, il suffisoit de ne pas donner dans les excès, le paganisme ne nous a-t-il pas fourni des hommes sages, réglés, tempérans; des femmes fortes, d'une vertu austère, d'une conduite héroïque, attachées au devoir par des principes de gloire et d'honneur; et tout ce que nous voyons de plus vertueux dans le siècle, approche-t-il de la rigidité de ces anciens modèles? Ce ne sont donc pas les désordres évités qui font les Chrétiens, ce sont les vertus de l'Evangile pratiquées; ce ne sont pas des mœurs irréprochables aux yeux des hommes, c'est l'Esprit de J. C. crucifié; ce ne sont pas les qualités que le monde admire, l'honneur, la probité, la bonne foi, la générosité, la droiture, la modération, l'humanité; c'est une foi vive, une conscience pure, une charité non feinte. Toute vie qui ne peut pas mériter le Ciel, est une vie de péché; toute vie qui n'est pas digne d'un Saint, est indigne d'un Chrétien : l'arbre qui n'a que des feuilles est frappé de malédiction, comme l'arbre mort et déraciné; et l'Evangile condamne aux mêmes ténèbres éternelles et aux mêmes supplices, et le serviteur infidèle, et le serviteur inutile. Aussi, après vous avoir exposé dans les mœurs de notre Riche réprouvé, l'image d'une vie voluptueuse et mondaine, exempte même de crime et de débauche, il faut, dans sa punition, vous apprendre quelle en est la fin et la destinée.

SECONDE PARTIE.

Or, *il arriva*, continue J. C., *que ce Pauvre mourut, et fut porté par les Anges dans le sein d'Abraham : le Riche mourut aussi, et il fut enseveli dans l'enfer.* Quel nouvel ordre de destinées, M. F.! Lazare meurt le premier, car le Seigneur se hâte de visiter ses Elus, et d'abréger leurs jours avec leurs souffrances : le Riche lui survit; le Seigneur, au contraire, n'ouvre que lentement les portes de la mort aux pécheurs, pour les attendre plus long-temps à pénitence; mais enfin le Riche meurt, car les grands biens nous attachent à la vie, mais ils ne nous rendent pas immortels; il est enseveli, *sepultus*; circonstance qu'on ne remarque pas dans la mort de Lazare : des honneurs funèbres sont sans doute rendus à sa mémoire, la pompe et la vanité paroissent jusques sur son tombeau : on rehausse par

des monumens superbes son néant et ses cendres; mais son ame toute seule précipitée sous le poids de ses iniquités, s'est déjà creusé un lieu profond dans l'abîme éternel, *sepultus est in inferno.* Lazare meurt; son corps abandonné trouve à peine un peu de terre qui lui serve de sépulture : sa fin est sans honneur devant les hommes; mais son ame glorieuse est menée en triomphe par tous les Esprits célestes dans le sein d'Abraham : *Factum est autem ut moreretur mendicus, et portaretur ab Angelis in sinum Abrahæ.* Le riche meurt; tout Jérusalem en parle. On loue ses vertus, on vante sa magnificence, ses amis le pleurent; ses proches, pour se consoler de sa perte, cherchent à éterniser sa mémoire par des titres et des inscriptions. Soins inutiles des hommes! son nom même n'est pas venu jusqu'à nous : nous ne le connoissons que par ses malheurs : nous savons seulement de lui qu'il étoit riche, et qu'il est réprouvé; sa naissance, sa tribu, sa famille, tout cela est anéanti avec lui; car les impies, dit l'Esprit-Saint, ont péri comme ceux qui n'ont jamais été : ils sont nés comme s'ils ne l'étoient pas : *Perierunt, quasi qui non fuerint; et nati sunt, quasi non nati* (*Eccl.* 44; 9). Lazare meurt, on ignore même dans Jérusalem s'il a vécu; sa mort est obscure comme sa vie; le monde qui ne l'avoit pas même connu, n'a pas de peine à l'oublier; mais son nom écrit dans le livre de vie, a mérité d'être conservé aussi dans nos livres saints, et de retentir tous les jours dans ces chaires chrétiennes : *Car le corps des Justes est enseveli dans la paix; et leur nom vivra dans tous les siècles* (*Eccl.* v. 14). En un mot, Lazare meurt, et il est porté par les Anges dans le sein d'Abraham; le Riche meurt, et il est enseveli dans l'enfer : voilà un partage qui ne changera plus. Insensés que nous sommes! que nous importe dans quelle situation la main de Dieu nous place pour l'instant rapide que nous paroissons sur la terre; pourquoi n'être pas plus occupés de ce que nous serons pour toujours dans l'éternité? Or, M. F., continuons l'histoire de notre Evangile, et examinons toutes les circonstances du supplice que souffre cet infortuné dans le lieu des tourmens.

Premièrement, à peine se fut-il trouvé, dit J. C., dans le lieu de son supplice, qu'il leva les yeux en haut et vit Abraham, et Lazare dans son sein, *elevans oculos.* Il commence d'abord par lever les yeux : quelle surprise! c'est-à-dire, que pendant toute sa vie, il ne les avoit pas ouverts une seule fois sur le danger de son état; c'est-à-dire, qu'il ne s'étoit même jamais avisé de se défier que la voie où il marchoit, si sûre en apparence, et si approuvée du monde, pût le conduire à la perdition; car les pécheurs déclarés, les ames entièrement livrées au crime, sentent bien que leur vie est une vie de réprobation, et ne se calment que dans l'espérance d'en sortir un jour, et de mieux vivre; mais ces ames indolentes, molles, voluptueuses, dont je parle, qui se défendent des excès et des désordres, elles meurent d'ordinaire sans avoir su qu'elles ont vécu coupables. Le Riche réprouvé voit de loin Lazare dans le sein d'Abraham, revêtu de gloire et d'immortalité : première circonstance de son supplice.

Ce mendiant couvert d'ulcères, qu'il n'avoit pas même daigné autrefois honorer d'un seul de ses regards, est dans le lieu de paix et de rafraîchissement; tandis que lui-même se sent dévoré par les ardeurs éternelles. Quel parallèle alors! quels désirs de lui avoir ressemblé! quelle secrète rage de ne lui ressembler pas! Il voit en même-temps toute l'étendue des biens qu'il a perdus, et les maux irréparables qu'il s'est préparés. Il regarde cette paix, cette sérénité, ces délices toujours nouvelles, dont jouit Lazare. Il retombe d'une manière affreuse sur lui-même, et d'un coup d'œil s'offrent à lui tous ses malheurs. Plus déchiré par l'image toujours présente du bonheur dont il est déchu, que par l'horreur des peines qu'il endure; le ciel, dit un Père, le brûle plus que l'enfer (*Chrysol*).

Oui, M. F., c'est ainsi que Dieu ouvrira pendant toute l'éternité le sein de sa gloire; qu'il dépliera les cieux devant ces millions de réprouvés que sa vengeance aura précipités dans l'abîme, et que là il exposera sans cesse à chaque damné, l'objet le plus propre à nourrir sa fureur, et à augmenter ses peines.

Du fond de ce gouffre, vous lèverez peut-être les yeux comme le réprouvé de notre Evangile, vous qui m'écoutez, et durant toute la durée des siècles, vous verrez dans le sein d'Abraham ce père sage et pieux, dont la foi et la piété vous avoient toujours paru une simplicité d'esprit et une foiblesse de l'âge : vous rappellerez les dernières instructions dont il tâcha de redresser vos mauvais penchans au lit de la mort, les marques de tendresse qu'il vous donna, les vœux mourans qu'il fit pour la conduite de votre vie, en ce dernier moment où sa religion et son amour pour vous sembloient se ranimer; et vos dissolutions, vos biens depuis dissipés, vos affaires ruinées, votre malheur présent, ne s'offriront à vous qu'avec ses remontrances paternelles et les exemples de piété qu'il vous avoit donnés.

Vous lèverez encore les yeux, vous qui, dans un état de veuvage et de désolation, vivez dans les délices et êtes morte devant Dieu; et, du milieu des flammes, vous verrez éternellement dans le séjour de la gloire cet époux avec qui vous ne formiez autrefois qu'un même cœur et une même ame, sur les cendres duquel vous répandîtes tant de larmes, et qui, touché de votre fidélité, vous laissa dépositaire de ses biens et de ses enfans comme de sa tendresse; et cet objet, autrefois si cher, vous reprochera sans cesse les infidélités que vous avez depuis faites à sa mémoire, la honte de votre conduite, les biens qu'il vous avoit laissés, pour consoler votre affliction; employés à le déshonorer, et ses enfans mêmes, les gages précieux de son souvenir et de sa tendresse, négligés et sacrifiés à des amours injustes.

Oui, M. F., du milieu des flammes, ces enfans de colère verront dans le sein d'Abraham, pendant tous les siècles, leurs frères, leurs amis, leurs proches, avec qui ils avoient vécu, jouir de la gloire des Saints, heureux par la possession du Dieu même qu'ils avoient servi.

Ce spectacle tout seul sera la plus désespérante de leurs peines : ils sentiront qu'ils étoient nés pour le même bonheur ; que leur cœur étoit fait pour jouir du même Dieu; car la présence d'un bien auquel on n'a jamais eu de droit, ou qu'on n'aime plus, touche moins des malheureux qui en sont privés ; mais ici un mouvement plus rapide que celui d'un trait décoché par une main puissante, portera leur cœur vers le Dieu pour qui seul il étoit créé, et une main invisible le repoussera loin de lui : ils se sentiront éternellement déchirés, et par les efforts violens que tout leur être fera pour se réunir à leur Créateur, à leur fin, au centre de tous leurs désirs, et par les chaînes de la justice divine qui les en arrachera, et qui les liera aux flammes éternelles.

Le Dieu de gloire même, pour augmenter leur désespoir, se montrera à eux, plus grand, plus magnifique, s'il étoit possible, qu'il ne paroît à ses Elus. Il étalera à leurs yeux toute sa majesté pour réveiller dans leur cœur tous les mouvemens les plus vifs d'un amour inséparable de leur être; et sa clémence, sa bonté, sa munificence les tourmentera plus cruellement que sa fureur et sa justice. Nous ne sentons pas ici-bas, M. F., la violence de l'amour naturel que notre ame a pour son Dieu; parce que les faux biens qui nous environnent, et que nous prenons pour le bien véritable, ou l'occupent, ou la partagent. Mais l'ame une fois séparée du corps, ah! tous ces fantômes qui l'abusoient, s'évanouiront; tous ces attachemens étrangers périront; elle ne pourra plus aimer que son Dieu, parce qu'elle ne connoîtra plus que lui d'aimable. Tous ses penchans, toutes ses lumières, tous ses désirs, tous ses mouvemens, tout son être se réunira dans ce seul amour; tout l'emportera, tout la précipitera, si je l'ose dire, dans le sein de son Dieu, et le poids de son iniquité la fera sans cesse retomber sur elle-même : éternellement forcée de prendre l'essor vers le ciel, éternellement repoussée vers l'abîme, et plus malheureuse de ne pouvoir cesser d'aimer, que de sentir les effets terribles de la justice et de la vengeance de ce qu'elle aime!

Quelle affreuse destinée ! le sein de la gloire sera toujours ouvert aux yeux de ces infortunés; sans cesse ils se diront à eux-mêmes : Voilà le royaume qui nous étoit préparé, voilà le sort qui nous attendoit, voilà les promesses qui nous étoient faites; voilà le Seigneur seul aimable, seul puissant, seul miséricordieux, seul immortel, pour qui nous étions créés. Nous y avons renoncé pour un songe, pour des plaisirs qui n'ont duré qu'un instant ! Eh! quand nous n'aurions rien à souffrir dans ce séjour d'horreur et de désespoir, cette perte toute seule pourroit-elle être assez pleurée ? Première circonstance que nous rapporte J. C. des tourmens du Riche réprouvé : il est malheureux par l'image toujours présente de la félicité qu'il a perdue.

Mais il est encore malheureux par le souvenir des biens qu'il avoit reçus pendant sa vie, seconde circonstance de son supplice. Mon fils, lui dit Abraham, souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie : *Fili, recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.*

Or, quelle foule de pensées désespérantes Abraham ne réveille-t-il pas dans son esprit avec ce souvenir? l'avantage d'être descendu d'un peuple saint et d'une race bénie, méprisé; les promesses faites à la postérité d'Abraham, inutiles pour lui; le Temple, l'Autel, les sacrifices, la loi, les instructions des Prophètes, les exemples des Justes de la synagogue, tout cela sans fruit pour son salut; les biens même temporels dont il auroit pu se servir pour acheter une couronne immortelle, employés à flatter un corps destiné à brûler éternellement : *Recordare quia recepisti bona in vitâ tuâ.* Ainsi l'ame réprouvée entendra pendant toute l'éternité, au milieu de ses tourmens, cette voix amère : *Souvenez-vous des biens que vous avez reçus pendant votre vie.* Rappelez ces jours passés dans l'abondance; cette foule d'esclaves attentifs à prévenir même vos souhaits; les distinctions publiques qui vous avoient fait passer des momens si doux et si agréables, ces talens éclatans qui vous avoient attiré l'estime et l'admiration des peuples, *recordare*; souvenez-vous-en. Quel supplice alors pour cette ame, que le parallèle de ce qu'elle avoit été avec ce qu'elle est! Plus l'image de sa félicité passée sera agréable, plus affreuse sera l'amertume de sa condition présente; car telle est la destinée de l'adversité, de nous grossir et nous mettre sans cesse sous les yeux les plaisirs de notre première situation, et les malheurs attachés à notre condition présente.

Ce n'est pas assez : on lui rappellera encore tous les biens de la grace dont elle a abusé : *Recordare quia recepisti bona.* Souvenez-vous que vous étiez enfant des Saints, et né au milieu d'un peuple fidèle; vous aviez reçu tous les secours d'une éducation chrétienne, je vous avois donné en partage une ame bonne, un cœur défendu par d'heureuses inclinations; tous vos momens presque avoient été marqués, ou par quelque inspiration secrète, ou par quelque événement public qui vous rappeloit aux voies du salut. Je vous avois fait naître dans des circonstances si favorables à la piété; je vous avois environné de tant d'obstacles contre vos passions, de tant de facilités pour la vertu, qu'il vous en a plus coûté pour vous perdre, qu'il ne vous en eût coûté pour vous sauver, *recordare*; souvenez-vous-en. Rappelez toutes les graces dont vous avez abusé avec tant d'ingratitude, et combien il vous étoit aisé d'éviter le malheur où vous êtes tombé.

Ah! c'est ici que l'ame réprouvée, repassant sur toutes les facilités de salut que la bonté de Dieu lui avoit ménagées, entre en fureur contre elle-même. Plus elle approfondit son aveuglement, plus son malheur l'aigrit et la dévore, plus sa rage croît et augmente, et la plus douce occupation de son désespoir est de se haïr éternellement elle-même. O Dieu! que vous êtes juste en punissant le pécheur, puisque vous le rendez lui-même l'instrument le plus affreux de son supplice! Seconde circonstance des tourmens de notre infortuné : il est malheureux par le souvenir du passé.

Il est encore malheureux par les peines présentes qu'il endure : *Cru-*

cior in hâc flammâ, je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme; troisième circonstance de son supplice, la conformité de ses tourmens avec ses fautes. Des flammes éternelles s'attachent à sa langue voluptueuse, une soif ardente le dévore ; il demande une goutte d'eau, non pour éteindre, mais pour adoucir l'ardeur vengeresse qui le brûle; et elle lui est refusée. Au lieu de la pourpre et du lin qui couvroient autrefois son corps, il est aujourd'hui environné d'un vêtement de feu ; en un mot, autant avoit-il été dans les plaisirs, autant lui rend-on de tourmens. Nous ne savons pas ce qu'il souffre, M. F., et je ne prétends pas aussi vous l'expliquer, ni affoiblir par des peintures vulgaires une image si effrayante ; mais nous savons qu'il crie depuis deux mille ans du milieu des flammes : Je souffre d'extrêmes tourmens dans cette flamme, *Crucior in hâc flammâ.* Nous savons qu'il souffre ce que l'œil n'a jamais vu, ce que l'oreille n'a jamais entendu, ce que l'esprit de l'homme ne peut comprendre. Nous savons que des flammes éternelles, allumées par la Justice divine, sont attachées à son corps, et qu'il souffre tout ce que Dieu lui-même peut faire souffrir à un coupable qu'il est intéressé de punir. Nous savons que dans le séjour de l'horreur et du désespoir, la victime sera salée avec un feu éternel, sans cesse consumée, et renaissant sans cesse de ses cendres. Nous savons qu'un ver secret et dévorant, placé de la main de Dieu au milieu de son cœur, la déchirera durant tous les siècles. Nous savons que ses pleurs n'éteindront jamais les flammes qui la consumeront, et que ne pouvant se dévorer elle-même, les grincemens de dents suppléeront à ce désir affreux. Nous savons que, lassée de blasphémer en vain contre l'Auteur de son être, sa langue deviendra la pâture de sa propre fureur, et que son corps, comme un tison noir et fumant, dit le Prophète, sera le jouet des esprits immondes, dont il avoit été l'asile sur la terre. Nous savons enfin que dans l'ardeur de sa peine, elle maudira éternellement le jour qui la vit naître, et le sein qui la porta ; qu'elle invoquera la mort, et que la mort ne viendra point, et que le désir d'un anéantissement éternel deviendra la plus douce de ses pensées. Nous le savons, et ce ne sont là que les expressions des livres saints.

Vous nous dites tous les jours, M. F., avec un air déplorable de sécurité, disoit autrefois S. Chrysostôme aux Grands de la Cour de Constantinople (*Chrys. Conf.* 3 *de Laps.*), pour vous calmer sur les terreurs d'un avenir, que vous voudriez voir quelqu'un revenu de l'autre vie, pour vous redire ce qui s'y passe. Eh bien! continuoit cet éloquent Evêque, contentez aujourd'hui votre curiosité; écoutez cet infortuné que J. C. en rappelle, et qui vous raconte le détail affreux de ses malheurs et de sa destinée ; c'est un prédicateur que l'enfer lui-même vous fournit. Quand nous vous parlons, nous, des tourmens de l'autre vie, hélas! il faut adoucir nos expressions, de peur de blesser votre fausse délicatesse. Une vérité qui a épouvanté les Césars, converti les tyrans, changé l'Univers, n'est presque plus destinée aujourd'hui qu'à toucher les ames simples et vul-

gaires ; ces images, dans nos bouches, sont écoutées avec dédain, et renvoyées au peuple. Mais ici vous devez en croire un infortuné, qui ne vous redit que sa propre infortune, et qui vous en dit plus par ses cris et par son désespoir, que par ses paroles Vous écoutez avec tant d'attention ceux qui, revenus des îles les plus éloignées, vous racontent les mœurs et les usages des pays où vous n'irez jamais ; pourquoi n'entendriez-vous pas avec plus d'intérêt un malheureux qui vient vous apprendre ce qui se passe dans un lieu d'où lui seul est revenu, et qui sera peut-être votre demeure éternelle ?

Mais ses souffrances sont d'autant plus affreuses, qu'on lui fait connoître qu'elles ne finiront point ; quatrième circonstance de son supplice. *De plus*, lui répond Abraham, *il y a un grand abîme entre vous et nous ; de sorte que ceux qui voudroient passer d'ici vers vous, ne le peuvent, comme on ne peut plus venir ici du lieu où vous êtes.*

Ainsi l'ame réprouvée perce dans toute la durée des siècles, et elle n'y voit point le terme de ses malheurs. Des peines qui doivent finir ne sont jamais sans consolation, et l'espérance est une douce occupation pour les malheureux. Mais ici l'avenir est la plus affreuse de ses pensées. Plus elle avance en esprit dans ces espaces infinis qu'elle voit devant elle, plus il lui reste de chemin à faire : l'éternité toute seule est la mesure de ses tourmens. Elle voudroit pouvoir du moins se dérober à la pensée de cet avenir terrible ; mais la justice de Dieu lui présente sans cesse cette affreuse image, la force de l'envisager, de l'examiner, de s'en occuper, d'en faire le plus cruel de ses supplices. Chaque instant est pour elle un tourment éternel, parce que chaque instant n'est que le commencement de ses peines, et que chaque tourment est pour elle sans espérance. Souffrir des tourmens affreux, souffrir une éternité à chaque moment, souffrir sans ressource, et recommencer tous les jours son supplice ; telle est la destinée de l'ame malheureuse. Je passe rapidement sur toutes ces circonstances : il est des vérités qu'il suffit d'avoir montrées, qui sont elles-mêmes de grandes sources de réflexions, et qu'il faut laisser développer à ceux qui les écoutent.

Enfin, le dérèglement de ses frères qui vivoient encore, et auxquels l'exemple de sa vie molle et volupteuse avoit paru un modèle à suivre, et par conséquent étoit une occasion de chute et de scandale fait la dernière circonstance de ses peines : *Père Abraham*, s'écrie-t-il, *envoyez du moins Lazare dans la maison de mon père, afin qu'il avertisse les cinq frères que j'y ai laissés, de peur qu'ils ne viennent eux-mêmes dans ce lieu de tourmens : car si quelqu'un ne ressuscite d'entre les morts, ils ne croiront pas.* Il souffre pour les péchés d'autrui : tous les crimes où ses frères tombent encore, augmentent la fureur de ses flammes, parce qu'ils sont une suite de ses scandales ; et il demande leur conversion comme un adoucissement à ses peines.

Ah ! M. F., combien croyez-vous qu'il y ait d'ames réprouvées

dans l'enfer, avec lesquelles vous avez vécu autrefois, et qui sont tourmentées pour les fautes où vous tombez tous les jours encore? Peut-être que la personne infortunée, qui corrompit la première votre innocence, crie actuellement dans le lieu de son supplice, et fait des instances de rage auprès de son Juge, afin qu'il lui soit permis de venir vous montrer ce spectre affreux, qui alluma autrefois dedans votre ame encore pudique des désirs impurs, dont la licence de vos mœurs n'a été depuis qu'une suite funeste. Peut-être que cet impie qui vous avoit appris à douter de la foi de vos pères, et qui avoit gâté votre esprit et votre cœur par des maximes d'irréligion et de libertinage, lève sa voix dans le séjour de l'horreur et du désespoir, et détrompé trop tard, demande de venir vous détromper lui-même, et adoucir ses tourmens en corrigeant votre incrédulité. Peut-être que cet écrivain profane et lascif, dont les œuvres fatales à la pudeur font tous les jours sur votre innocence des impressions si dangereuses, pousse dans les flammes des cris affreux, et sollicite en vain que quelque compagnon de son supplice vienne vous informer des malheurs de sa destinée. Peut-être que l'inventeur de ces spectacles criminels, où vous courez avec tant de fureur, sentant croître la rigueur de ses peines, à mesure que les fruits dangereux et irréparables de son art portent un nouveau poison dans vos ames, peut-être qu'il fait monter ses rugissemens jusqu'au sein d'Abraham, pour obtenir qu'il puisse lui-même, avec son cadavre hideux et dévoré des feux éternels, venir paroître sur ces théâtres infames que sa main éleva autrefois, et corriger par l'effroi de ce nouveau spectacle, le danger de ceux qui lui doivent leur naissance, et auxquels il doit lui-même son éternelle infortune.

Mais quelle réponse fait-on du sein d'Abraham à toutes ces ames réprouvées? que vous avez Moïse et les Prophètes, et de plus les préceptes de J. C.; et que, si les vérités des Ecritures ne vous corrigent pas, en vain un mort ressusciteroit pour vous convertir, et que ce spectacle vous laisseroit encore incrédules : *Habent Moïsen et Prophetas. Si Moïsen et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.* Vous croyez qu'un miracle, qu'un mort ressuscité, qu'un Ange qui viendroit vous parler de la part de Dieu, vous feroit renoncer au monde et changer de vie? vous le dites tous les jours; vous vous trompez, M. F. : vous trouveriez encore des raisons de douter; votre cœur corrompu trouveroit encore des prétextes pour se défendre contre l'évidence de la vérité. Les miracles de J. C. ne corrigeoient pas l'hypocrisie des Pharisiens, ni l'incrédulité des Saducéens. Ils en devenoient plus inexcusables; mais ils n'en étoient pas plus fidèles. Le plus grand miracle de la religion, c'est la sublimité de sa doctrine, c'est la sainteté de sa morale, c'est la magnificence et la divinité de nos Ecritures : si vous n'en êtes pas touchés, éclairés, changés, tout le reste seroit inutile : *Habent Moïsen et Prophetas. Si Moïsen et Prophetas non audiunt, neque si quis ex mortuis resurrexerit, credent.*

Lisez-les donc ces livres saints, M. F.; commencez par-là toutes vos journées, et par-là finissez-les toutes, puisque c'est le seul expédient que nous propose aujourd'hui J. C., pour éviter la destinée du réprouvé de notre Evangile. Hélas! M. F., si vous méditiez ces livres divins, nous n'aurions pas besoin de venir prouver qu'une vie mondaine, voluptueuse, exempte même de désordres, est une vie criminelle et digne de l'enfer: nous ne serions pas obligés de vous apprendre que le royaume du ciel souffre violence; que ne pas se renoncer sans cesse soi-même, chercher sa consolation en ce monde, n'en pas user comme si l'on n'en usoit point, ne vivre que pour son corps, c'est perdre son ame et n'être pas disciple de J. C.: ce sont là les vérités les plus simples et les plus familières de l'Evangile, les premiers fondemens de la doctrine du salut.

Et, au fond, dans quelque état d'opulence et de prospérité que vous soyez nés, comme notre Riche réprouvé, les jours de notre pélerinage, sont-ils assez longs, ou pour vous livrer tranquillement aux plaisirs qui vous environnent, ou pour vous laisser alarmer par les devoirs pénibles qui vous assurent une meilleure destinée? Nous paroissons un instant sur la terre, et en un clin d'œil tout s'évanouit devant nous, et nous rentrons dans les abîmes de l'éternité. Quelle impression peuvent donc faire sur nos cœurs des plaisirs qui vont finir demain, et qui ne nous laissent rien de plus réel que le regret d'en avoir joui? Quoi! si, pendant une longue vie, vous ne deviez avoir d'agréable qu'un seul songe, et que tout le reste de vos jours fût destiné à expier par des tourmens indicibles, le plaisir de cette courte rêverie, votre sort vous paroîtroit-il si digne d'envie? Telle est cependant votre destinée, dit S. Chrysostôme, vous qui vivez dans les délices et dans l'oubli de Dieu; vous ressemblez à un homme qui songe qu'il est malheureux, et qui, après le plaisir de cette courte rêverie, s'éveille au son d'une voix terrible, voit avec surprise s'évanouir ce vain fantôme de félicité qui amusoit ses sens assoupis, tout s'anéantir autour de lui, tout disparoître à ses yeux, et un abîme éternel s'ouvrir, où des flammes vengeresses vont punir durant l'éternité l'erreur fugitive d'un songe agréable. Méditez ces vérités saintes, M. F.; apprenez quelle est l'espérance et quels sont les devoirs de votre vocation, afin que méprisant tout ce qui doit passer, vous ne perdiez jamais de vue les biens immuables. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE VENDREDI

DE LA SECONDE SEMAINE DE CARÊME.

SUR L'ENFANT PRODIGUE.

Peregrè profectus est in regionem longinquam, et ibi dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.

Il s'en alla dans un pays étranger, fort éloigné, où il dissipa tout son bien en excès et en débauches. Luc, 15; 13.

La parabole du Prodigue pénitent est un des traits de toute l'Ecriture des plus consolans pour les pécheurs; et, comme je me propose aujourd'hui de vous en exposer toutes les circonstances, il me paroît nécessaire de vous en rapporter d'abord l'occasion.

Un grand nombre de Publicains et de gens de mauvaise vie, touchés des paroles de grace et de salut qui sortoient de la bouche du Sauveur, avoient renoncé à leurs déréglemens, et paroissoient à sa suite parmi ses disciples. Ce Médecin céleste, qui n'étoit venu que pour ceux qui avoient besoin d'être guéris, honoroit leurs maisons de ses visites, leurs personnes de sa familiarité, leurs tables même de sa présence. Tant de bonté ne tarda pas de scandaliser l'orgueil des Scribes et des Pharisiens (car la fausse piété est toujours cruelle); ils trouvent à redire à l'étroite liaison qu'a J. C. avec des pécheurs, et ne manquent pas de chercher dans une ressemblance de mœurs la raison de cette conduite; ils le décrient dans l'esprit du peuple par l'endroit même qui auroit dû lui attirer davantage l'amour et le respect, et le font passer lui-même pour un pécheur, et pour un homme de bonne chère.

A des reproches que l'envie toute seule formoit, à une dureté si indigne de ceux qui se disoient les pasteurs du troupeau, et dont la fonction principale étoit d'offrir des sacrifices pour les pécheurs, J. C. ne répond que par trois paraboles, qui toutes, sous des images différentes, renferment le même sens, et conduisent à la même vérité.

Tantôt il se représente sous l'image d'un pasteur qui laisse là quatre-vingt-dix-neuf brebis, et court après une seule qui s'est égarée; tantôt, sous la figure d'une femme qui semble faire peu de cas des neuf pièces d'argent qui lui restent, et cherche la dixième qu'elle a perdue, avec des soins et des inquiétudes que rien ne peut égaler; enfin, sous le symbole d'un père de famille, lequel, ayant comme perdu le plus jeune de ses fils que la licence et les égaremens de l'âge avoient fait errer long-temps dans des contrées étrangères, est transporté de joie à son retour, et lui donne des marques de tendresse qu'il n'avoit jamais données à son aîné, jusque-là demeuré fidèle. Le but de toutes ses paraboles est de faire comprendre aux Pharisiens que la conversion d'un seul pécheur cause plus de joie dans le ciel, que la persévérance d'un très-grand nombre de Justes; et que les mêmes désordres qui avoient irrité Dieu contre nous, excitent sa clémence et sa pitié, dès qu'il en voit un repentir sincère dans nos cœurs.

Or, pour nous laisser dans cette dernière parabole une idée plus vive de sa bonté envers les pécheurs, J. C. nous y rapporte en détail les excès et les égaremens où l'âge et les passions avoient jeté l'enfant prodigue. Il nous le dépeint lié des chaînes d'un vice honteux, et, sur tous les autres vices, il choisit celui qui semble mettre de plus grands obstacles à sa grace, et laisser à l'ame criminelle moins d'espérance de retour.

Pour entrer donc aujourd'hui dans les intentions du Sauveur, et animer les pécheurs qui m'écoutent à une sincère pénitence, par ces images vives et consolantes de la miséricorde de Dieu, je vous exposerai dans la première partie de cette Homélie toutes les circonstances des égaremens du Prodigue, et vous y verrez jusqu'où va la force d'une passion honteuse dans le pécheur qui s'égare. Dans la dernière, je vous ferai remarquer toutes les démarches du père de famille en faveur de son fils retrouvé, et vous y admirerez avec consolation, jusqu'où va la bonté de Dieu envers un pécheur qui revient.

L'excès de la passion dans les égaremens de l'enfant prodigue. L'excès de la miséricorde de Dieu dans les démarches du père de famille.

Purifiez mes lèvres, ô mon Dieu! et tandis que je raconterai les excès d'un pécheur voluptueux, fournissez-moi des expressions, qui ne blessent pas une vertu, dont je viens aujourd'hui inspirer l'amour à ceux qui m'écoutent; car le monde qui ne connoît plus de retenue sur ce vice, en exige pourtant beaucoup de nous dans le langage qui le condamne. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Le vice dont j'entreprends aujourd'hui d'exposer les suites funestes; ce vice si universellement répandu sur la terre, et qui désole avec tant de fureur l'héritage de J. C.; ce vice dont la religion

chrétienne avoit purgé l'Univers, et qui aujourd'hui a prévalu sur la religion même, est marqué à certains caractères propres que je trouve tous dans l'histoire des égaremens de l'enfant prodigue.

Premièrement, il n'est point de vice qui éloigne plus le pécheur de Dieu ; secondement, il n'est point de vice qui, après l'avoir éloigné de Dieu, lui laisse moins de ressources pour revenir à lui ; troisièmement, il n'est point de vice qui rende le pécheur plus insupportable à lui-même; enfin, il n'en est point qui le rende plus méprisable aux yeux mêmes des autres hommes. Remarquez, je vous prie, tous ces caractères dans l'histoire du pécheur de notre Evangile.

Le premier caractère du vice dont nous parlons, est de mettre comme un abîme entre Dieu et l'ame voluptueuse, et de ne laisser presque plus au pécheur d'espérance de retour. Voilà pourquoi le Prodigue de notre Evangile s'en alla d'abord en un pays fort éloigné, et qui ne laissoit plus rien de commun entre lui et le père de famille : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* En effet, il semble que dans tous les autres vices, le pécheur tient encore à Dieu par de foibles liens. Il est des vices qui respectent du moins la sainteté du corps et n'en fortifient pas les penchans déréglés : il en est d'autres qui ne répandent pas sur l'esprit de si profondes ténèbres, et qui laissent du moins faire encore quelque usage des lumières de la raison : enfin, il en est qui n'occupent pas le cœur à un tel point, qu'ils lui ôtent absolument le goût de tout ce qui pourroit le ramener à Dieu. Mais la passion honteuse, dont je parle, déshonore le corps, éteint la raison, rend insipides toutes les choses du Ciel, et élève un mur de séparation entre Dieu et le pécheur, qui semble ôter tout espoir de réunion : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Et premièrement, elle déshonore le corps du Chrétien; elle profane le temple de Dieu en nous; elle fait servir à l'ignominie les membres de J. C.; elle souille une chair nourrie de son corps et de son sang, consacrée par la grace du baptême; une chair qui doit recevoir l'immortalité, et être conforme à la ressemblance glorieuse de J. C. ressuscité; une chair qui reposera dans le lieu saint, et dont les cendres attendront sous l'autel de l'Agneau le jour de la révélation, mêlées avec les cendres des vierges et des martyrs; une chair plus sainte que ces temples augustes, où la gloire du Seigneur repose; plus digne d'être possédée avec honneur et avec respect, que les vases mêmes du Sanctuaire, consacrés par les mystères terribles qu'ils renferment. Or, quelle barrière l'opprobre de ce vice ne met-il pas au retour de Dieu en nous? Un Dieu saint devant qui les esprits célestes mêmes sont impurs, peut-il assez s'éloigner d'une chair couverte de honte et d'ignominie? Quand la créature ne seroit que cendre et poussière, la sainteté de Dieu souffriroit toujours de s'abaisser jusqu'à elle : eh! que peut donc se promettre le pécheur qui joint à son néant et à sa bassesse, les indignités d'un corps honteusement déshonoré? *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

En second lieu, non-seulement ce vice déshonore le corps, il éteint même dans l'ame toutes ses lumières, et le pécheur n'est plus capable de ces réflexions salutaires qui ramènent souvent une ame infidèle. Le prodigue de notre Evangile, déjà aveuglé par sa passion, ne voit point le tort qu'il se fait en s'éloignant de la maison paternelle; l'ingratitude dont il se rend coupable envers le père de famille, les dangers auxquels il s'expose en voulant être le seul arbitre de sa destinée; les bienséances mêmes qu'il viole en partant pour un pays fort éloigné, sans le conseil et l'aveu de celui à qui il devoit du moins les sentimens de respect et de déférence, que la nature toute seule inspire. Il part, et ne voit plus que par les yeux de sa passion: *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Tel est le caractère de cette passion infortunée: elle répand un nuage épais sur la raison; des hommes sages, habiles, éclairés, perdent ici tout d'un coup toute leur habileté et toute leur sagesse; tous les principes de conduite sont effacés en un instant; on se fait une nouvelle manière de penser, où toutes les idées communes sont proscrites; ce n'est plus la lumière et le conseil, c'est un penchant impétueux qui décide et qui règle toutes les démarches: on oublie ce qu'on doit aux autres et ce qu'on se doit à soi-même; on s'aveugle sur sa fortune, sur son devoir, sur sa réputation, sur ses intérêts, sur les bienséances mêmes dont les autres passions sont si jalouses; et tandis qu'on se donne en spectacle au public, seul on ne se voit pas soi-même. On s'aveugle sur sa fortune; et Amnon perd la vie et la couronne pour n'avoir pu vaincre son injuste foiblesse. On s'aveugle sur le devoir; et l'emportée femme de Putiphar ne se souvient plus que Joseph est un esclave; elle oublie sa naissance, sa gloire, sa fierté, et ne voit plus dans cet hébreu que l'objet de sa passion honteuse. On s'aveugle sur la reconnoissance; et David n'a plus d'yeux, ni pour la fidélité d'Urie, ni pour l'ingratitude dont il va se rendre coupable envers un Dieu, qui l'avoit tiré de la poussière, pour le placer sur le trône de Juda; depuis que son cœur est blessé, toutes ses lumières sont éteintes. On s'aveugle sur les périls; et le fils du roi de Sichem ne voit plus la maison de son père exposée aux justes ressentimens des enfans de Jacob; il enlève Dina; et ne voit plus que sa passion. On s'aveugle sur les bienséances; et les deux vieillards de Susanne ne sont plus touchés, ni de la dignité de leur âge, ni de la gravité de leur caractère, ni du rang qu'ils tiennent en Israël: emportés par leur déplorable fragilité, ils n'en connoissent plus l'indécence, et ne rougissent pas de leur confusion même. On s'aveugle sur les discours publics; et Hérodias ne rougit plus d'avoir tout un royaume pour témoin de sa honte et de sa foiblesse. Enfin, on s'aveugle sur l'indignité même de l'objet qui nous captive; et Samson, malgré l'expérience déjà faite de la perfidie de Dalila, ne laisse pas de lui confier encore son secret et sa tendresse. C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les passions de la chair par les ténèbres de l'esprit; que votre lumière ne luit plus sur les ames adul-

tères et corrompues, et que leur cœur insensé s'obscurcit : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Enfin, cette déplorable passion met dans le cœur un dégoût invincible pour les choses du Ciel : on n'est plus touché de rien. Lassé de ses propres misères, on voudroit bien quelquefois revenir à Dieu, et tout nous en éloigne ; et le cœur tout entier se révolte contre nous-mêmes ; et un dégoût affreux nous saisit, et nous lie à nos propres foiblesses ; et le cœur accoutumé à ne plus sentir que des plaisirs vifs et injustes, languit, et ne trouve en lui aucun sentiment pour la piété.

Bien plus, tout ce qui n'est pas marqué par le caractère honteux de la volupté, n'intéresse plus. Les devoirs mêmes de la société, les fonctions d'une charge, les bienséances d'une dignité, les soins domestiques, tout lasse, tout devient insipide, hors la passion. Baltasar n'est plus appliqué au gouvernement de ses peuples, et ne sait pas même que l'ennemi, déjà à la porte de sa capitale, va lui enlever le lendemain la vie et la couronne. Salomon est plus attentif à bâtir des temples profanes aux dieux des femmes étrangères, qu'à soulager son peuple que ses profusions font gémir sous le poids des charges publiques. Les enfans d'Héli négligent les fonctions du sacerdoce. La femme de Babylone, toute plongée dans les délices, dit dans son cœur : Je ne veux plus que me faire adorer ; il n'y aura plus ni soins, ni embarras, ni chagrins qui m'occupent : *Sedeo regina ;... et luctum non videbo* (*Apoc.* 18 ; 7). La femme dont il est parlé dans les Proverbes, ne peut se souffrir dans l'enceinte d'une famille ; le sérieux d'un domestique lui devient insupportable : *Nec valens in domo consistere pedibus suis* (*Prov.* 7 ; 11). Delà on se fait des occupations qui toutes ne tendent qu'à nourrir la volupté, des spectacles profanes, des lectures pernicieuses, des harmonies lascives, des peintures obscènes. Hérode ne trouve plus de plaisirs que dans les danses et dans les festins. Salomon multiplie les concerts, et son palais retentit de toutes parts de chants de volupté et de réjouissance. Manassès met dans le temple même du Seigneur les images de ses infames plaisirs. C'est le caractère de cette passion, de remplir le cœur tout entier : on ne peut plus s'occuper que d'elle ; on en est possédé, enivré ; on la retrouve par-tout ; tout en retrace les funestes images, tout en réveille les injustes désirs ; le monde, la solitude, la présence, l'éloignement, les objets les plus indifférens, les occupations les plus sérieuses, le temple saint lui-même, les autels sacrés, les mystères terribles en rappellent le souvenir ; et tout devient impur, comme dit l'Apôtre, à celui qui est déjà impur lui-même : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.* Regardez derrière vous, ame infidèle ; rappelez ces premiers sentimens de pudeur et de vertu avec lesquels vous étiez née, et voyez tout le chemin que vous avez fait dans la voie de l'iniquité, depuis le jour fatal que ce vice honteux souilla votre cœur ; et combien depuis vous vous

êtes éloignée de votre Dieu : *Peregrè profectus est in regionem longinquam.*

Mais, s'il n'est point de vice qui éloigne plus une ame de Dieu, il n'en est point en second lieu qui laisse moins de ressources pour revenir à lui, quand une fois on s'en est éloigné : second caractère de cette passion, et seconde circonstance des égaremens du Prodigue. *Il dissipa tout son bien en débauches*, dit J. C.; et après qu'il eut tout dissipé, il arriva une grande famine en ce pays-là : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* Il dissipa tous ses biens; les biens de la grace, les biens de la nature.

La perte de la grace est le fruit ordinaire de tout péché qui tue l'ame; mais celui-ci va plus loin : non-seulement il prive le pécheur de cette justice qui le rendoit agréable à Dieu, il va tarir les dons de l'Esprit-Saint jusques dans leur source. La foi, ce fondement de tous les dons, cette base de l'être chrétien, ne tarde pas d'être renversée dans le cœur du pécheur impudique. Il n'y a pas loin de la dissolution à l'impiété. Pour se calmer sur les suites d'une vie déréglée, on s'est bientôt persuadé que tout meurt avec le corps; on a bientôt secoué le joug de la croyance commune si gênant pour la volupté; on s'est bientôt fait des maximes dans le libertinage : on n'étoit d'abord dissolu que par foiblesse; on le devient par réflexion et par principes : les plaisirs qui se font acheter par des remords, coûtent trop; on veut jouir tranquillement de ses crimes; on cherche dans les livres les plus monstrueux, et dans les sociétés les plus impies, de quoi se rassurer contre les préjugés de l'éducation; on invente de nouvelles impiétés pour achever de s'endurcir : comme on ne se propose plus d'autre félicité que celle des bêtes, on n'attend plus aussi d'autre fin au-delà du tombeau; et le même plaisir qui corrompt le cœur, a bientôt corrompu jusqu'aux premiers principes de la foi : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Non-seulement les biens de la grace sont dissipés, mais encore les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant une ame si pudique, un goût si tendre et si retenu sur la pudeur, une délicatesse si noble sur la gloire; le Ciel avoit pris plaisir, ce semble, de vous former pour la vertu, et de mettre en vous mille ressources et mille liens, pour vous attacher au devoir : et ces barrières heureuses que la nature elle-même avoit opposées à vos déréglemens, une injuste passion les a franchies; et cette pudeur que la naissance vous avoit donnée, n'est plus qu'une foiblesse indigne que nul frein ne sauroit arrêter; et tout le fruit que vous en avez retiré a été d'aller plus loin, et de garder moins de mesures qu'un autre, dès que cette première digue a été ôtée : *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Les biens de la nature. Vous étiez né doux, égal, accessible; vous aviez eu pour partage un cœur simple et sincère, une candeur d'ame, une sérénité d'humeur qui offroit mille dispositions favorables à la sincérité chrétienne et à la paix d'une conscience pure : et depuis

que cette passion funeste a corrompu votre cœur, depuis que ce feu impur est entré dans votre ame, on ne vous reconnoît plus; vous êtes semblable, dit S. Jude, à une mer toujours agitée des flots les plus violens; on vous trouve sombre, bizarre, inquiet, dissimulé; cette sérénité qui venoit de l'innocence, est éteinte; cette égalité, qui prenoit sa source dans le calme des passions, n'est plus qu'un fonds inépuisable d'humeur et de caprices; cette candeur, qui montroit votre ame toute entière, ne laisse plus voir que des pensées noires et cachées. Vous avez perdu tout ce qui vous rendoit aimable devant les hommes, et qui pouvoit vous rendre agréable aux yeux de Dieu : et l'on cherche tous les jours vous-même dans vous-même: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Enfin, les biens de la nature. Vous aviez reçu en naissant des talens heureux: votre jeunesse annonçoit de grandes espéranees; on croyoit que vous alliez marcher sur les traces de vos ancêtres, et faire revivre avec leur nom, leurs dignités et leur gloire. Ces premières lueurs de tout ce qui fait les grands hommes, formoient déjà mille présages flatteurs, et ouvroient à vos proches des vues éloignées d'élévation et de fortune: et ces talens, la volupté les a engloutis; et ces grandes espérances, un vice honteux les a ensevelies; et cette gloire naissante a fini par la honte et par l'ignominie; et cet esprit si élevé, si capable des plus grandes choses, vous l'avez abruti, vous l'avez employé au succès de vos passions, et à raffiner sur des plaisirs infames; vous qui, avec des inclinations différentes, auriez pu servir l'Etat, devenir une des ressources de la patrie; que sais-je? honorer votre siècle, et embellir peut-être nos histoires; vous voilà traînant, au milieu de vos citoyens, les restes d'un mérite éteint, et ne retirant point d'autre fruit de tous les avantages que la nature avoit pris plaisir de vous prodiguer, que de faire dire de vous: Il auroit pu parvenir, s'il avoit su se vaincre. O Cité fidèle! s'écrie un Prophète, née avec tant de droiture et d'équité, comment êtes-vous devenue une effrontée? La justice habitoit en vous, et il n'y a maintenant que des crimes; la beauté de votre argent s'est changée en boue, et la force de votre vin a dégénéré en la foiblesse de l'eau: *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.*

Je ne parle pas ici des biens de la fortune qui viennent s'abîmer dans ce gouffre. Hélas, si nous approfondissions l'histoire des familles; si nous allions jusqu'à la source de leur décadence; si nous voulions fouiller dans les cendres de ces grands noms, dont les titres et les biens ont passé en des mains étrangères; si nous remontions jusqu'à celui de leurs ancêtres qui donna le premier branle à l'infortune de sa postérité, nous en trouverions l'origine dans la passion dont je parle; nous verrions les excès d'un voluptueux à la tête de cette longue suite de malheurs qui ont affligé ses descendans. Et, sans en chercher des exemples dans les temps qui nous ont précédés, combien de grands noms tombés presque dans l'oubli, expient aujourd'hui à nos yeux les égaremens de ce vice? combien de mai-

sons à demi-éteintes voient tous les jours finir dans les débauches et dans la santé ruinée d'un emporté, toute l'espérance de leur postérité, et toute la gloire des titres qu'une longue suite de siècles avoit amassés sur leur tête, et qui avoient coûté tant de sang et de travaux à la vertu de leurs ancêtres! *Dissipavit substantiam suam vivendo luxuriosè.* C'est ainsi, ô mon Dieu! que vous punissez les pécheurs par leurs passions mêmes, et que vous tracez dans la décadence des choses humaines, et dans les malheurs et les révolutions sensibles des noms et des fortunes, les supplices éternels que vous préparez aux ames impures!

Mais, en troisième lieu, ce n'est pas seulement par la dissipation des biens de la nature et de la grace que ce vice honteux devient le supplice du pécheur impudique; c'est principalement par les troubles, les remords, les agitations qu'il laisse au fond de son ame: troisième caractère du vice dont nous parlons, et troisième circonstance des égaremens du Prodigue. *Après qu'il eut tout dissipé*, continue J. C., *il arriva une grande famine en ce pays-là, et il commença lui-même à tomber en nécessité: Et ipse cœpit egere.*

Voilà comme ce vice rend le pécheur insupportable à lui-même, insupportable par le fonds d'inquiétude qu'il laisse dans la conscience impure. Je sais que le trouble intérieur est la peine de tout péché qui tue l'ame; que le crime n'est jamais tranquille, et que la région de l'iniquité est toujours un triste théâtre de la faim et de la plus affreuse indigence: *Facta est fames valida in regione illâ.* Mais il y a dans le vice dont je parle, je ne sais quoi de si opposé à l'excellence de la raison, à la dignité de notre nature, qui fait que le pécheur se reproche sans cesse à lui-même sa propre foiblesse, et qu'il rougit en secret de ne pouvoir secouer le joug qui l'accable. Tel est le caractère de ce vice, de laisser dans le cœur un fonds de tristesse qui le mine, qui le suit par-tout, qui répand une amertume secrète sur tous ses plaisirs: le charme fuit et s'envole; la conscience impure ne peut plus se fuir elle-même; on se lasse de ses troubles, et l'on n'a pas la force de les finir; on se dégoûte de soi-même, et on n'ose changer; on voudroit pouvoir fuir son propre cœur, et on se retrouve par-tout; on envie la destinée de ces pécheurs endurcis qu'on voit tranquilles dans le crime: et on ne peut parvenir à cette affreuse tranquillité; on essaie de secouer le joug de la foi, et on a d'abord plus d'horreur de cet essai, que du crime même; enfin, les plaisirs que l'on goûte, ne sont que des instans rapides et fugitifs; les remords cruels forment comme l'état durable et le fond de toute la vie criminelle: *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, secondement, par les dégoûts, les jalousies, les fureurs, les contraintes, les frayeurs, les tristes événemens inséparables de cette passion: on a tout à craindre du côté de la réputation et de la gloire; il faut acheter le plaisir injuste au prix des mesures les plus gênantes, où, si une seule vient à manquer, tout est perdu; il faut soutenir les discours publics et les murmures domestiques;

soutenir les caprices, les inégalités, les mépris, la perfidie peut être de l'objet qui vous captive; soutenir vos devoirs, vos bienséances, vos intérêts toujours incompatibles avec vos plaisirs; se soutenir soi-même contre soi-même. Ah! les commencemens de la passion n'offrent rien que de riant et d'agréable; les premiers pas que l'on fait dans la voie de l'iniquité, on ne marche que sur des fleurs; les premières fureurs de ce vice sur-tout enivrent la raison, et ne lui laissent pas le loisir de sentir toute sa misère; les idées qu'on se fait alors de la passion sont encore nobles et flatteuses; le langage répond aux idées; on ne l'annonce mutuellement que par l'élévation des sentimens, la bonté du cœur, la discrétion, l'honneur, la bonne foi, la distinction du mérite, la destinée des penchans: tout flatte encore alors la vanité; mais les suites, dit l'Esprit de Dieu, en sont toujours amères comme l'absinthe; mais la passion un peu refroidie, mais le plaisir injuste approfondi, mais les premiers égards affoiblis par la familiarité et le long usage, mais la vanité détrompée par tout ce que la passion a de plus honteux, ah! viennent les bruits désagréables, les murmures publics, les dissentions domestiques, des affaires ruinées, des établissemens manqués, les soupçons, les jalousies, les dégoûts, les infidélités, les fureurs. Que vous reste-t-il alors, ame infidèle, que des retours affreux sur vous-même; qu'un poids d'amertume sur votre cœur; qu'une honte secrète de votre foiblesse; que des regrets de n'avoir pas suivi des conseils plus sages; que des réflexions tristes sur tout ce que vous pouviez vous promettre de repos, de gloire, de bonheur dans le devoir et dans l'innocence; et avez-vous pu réussir jusqu'ici à vous calmer, et à vous faire une conscience tranquille dans le crime? *Et ipse cœpit egere.*

Insupportable, troisièmement, par les nouveaux désirs que ce vice allume sans cesse dans le cœur. Une passion naît des cendres d'une autre passion; un désir satisfait fait naître un nouveau désir; on est dégoûté et on n'est pas rassasié. C'est le caractère de cette infortunée passion, dit l'Apôtre, d'être insatiable: *Insatiabilis delicti.* On ne sait plus se prescrire de bornes dans la honteuse volupté; les emportemens les plus monstrueux ne peuvent encore satisfaire la fureur d'une ame impure; la débauche la plus immodérée laisse encore quelque chose à désirer au déréglement des sens; on cherche avidement de nouveaux crimes dans le crime même; on forme, comme le Prodigue, des désirs plus honteux, et qui vont encore plus loin que les actions mêmes: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Toute sorte de joug révolte et devient insupportable: la seule gêne des réflexions inséparables de la condition humaine déplaît et fatigue; on va jusqu'à envier la condition des bêtes: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant*; on trouve leur sort plus heureux que celui de l'homme, parce que rien ne traverse leur instinct brutal; que l'honneur, le devoir, les réflexions, les bienséances ne troublent jamais leurs plaisirs; et qu'un penchant aveugle est le seul devoir qui les conduit, et la seule loi qui les guide: *Cupiebat implere ventrem de siliquis quas porci manducabant.* Mon

Dieu! et un souhait si impie, si extravagant, si honteux à toute la nature; si sacrilége dans la bouche du Chrétien sur-tout, qui a l'honneur d'êtremembre de votre Fils, retentit tous les jours sur des théâtres infames; et embellit même les expressions d'une poésie lascive. O mon peuple! dit le Seigneur, qui vous a donc enivré de ce vin de fornication? Qui a changé mon héritage en la retraite des esprits immondes; et livré Jérusalem à tous les excès des nations?

Insupportable, en quatrième lieu, si j'osois le dire ici, par les tristes suites du déréglement, qui font presque toujours expier dans un corps chargé de douleurs, la honte des passions du premier âge, traîner des jours languissans et malheureux, et sentir à tous les momens de la vie l'usage indigne qu'on en a fait: *Et ipse cœpit egere.*

Enfin, il n'est pas de vice qui rende le pécheur plus vil et plus méprisable aux yeux des autres hommes: dernière circonstance des excès du Prodigue, et dernier caractère de cette passion. Il tomba dans un avilissement qu'on ne peut lire sans horreur: il se mit au service d'un des habitans du pays: il fut envoyé à sa maison des champs pour garder des pourceaux; et là il eût souhaité de se rassasier des glands que ces sales animaux mangeoient, et personne ne lui en donnoit. Quelles images! et qu'elles sont propres à peindre toute la honte et toute l'indignité du vice dont nous parlons!

Oui, M. F., en vain le monde a donné des noms spécieux à cette passion honteuse; en vain un usage insensé et déplorable a taché de l'ennoblir, par la pompe des théâtres, par l'appareil des spectacles, par la délicatesse des sentimens, et par tout l'art d'une poésie lascive; en vain des écrivains profanes prostituent leurs plumes, leurs talens à des apologies criminelles de ce vice: les louanges qu'on lui donne, n'ont rien de plus réel que les scènes elles-mêmes où on les débite: sur des théâtres fabuleux, c'est la passion des héros, c'est la foiblesse des grandes ames: au sortir delà, c'est-à-dire, dans la vérité et la réalité des choses, dans la conduite ordinaire de la vie, c'est un avilissement qui déshonore l'homme et le Chrétien; c'est une tache qui flétrit les plus grandes actions, et qui jette un nuage sur la plus belle vie du monde; c'est une bassesse, qui, loin de nous approcher des héros, nous confond avec les bêtes. Et en effet, vous qui vous en faites, ce semble, honneur devant les hommes, voudriez-vous qu'on mît au grand jour toutes les foiblesses secrètes, toutes les indignités, toutes les démarches, tous les sentimens insensés, toutes les situations puériles où cette passion vous a conduit, que l'œil de Dieu a éclairées, et que sa justice manifestera au jour de ses vengeances? seriez-vous fort content de vous-même, si cette partie de votre vie si cachée, si honteuse, si différente de celle qui paroît aux yeux des hommes, étoit publiée sur les toits, aussi connue que certaines actions d'éclat qui vous ont peut-être attiré l'estime publique, et passoit avec elles jusqu'à la dernière postérité. O homme! telle est votre destinée dans vos passions, de n'être ja-

mais de bonne foi avec vous-même. Non, M. F., le monde lui-même, ce monde si corrompu, respecte la pudeur; il couvre d'une confusion éternelle ceux qui s'en écartent; il en fait le sujet de ses dérisions et de ses censures; il leur fait sentir, par des distinctions d'oubli et de mépris, l'indignité de leur conduite; c'est-à-dire, que malgré le rang que vous tenez dans le monde, chacun vous dégrade dans son esprit: on vous dépouille de cette naissance, de ces titres, de cet éclat qui vous environne; on ne voit de vous que vous-même, c'est-à-dire, la honte de vos penchans; plus vous êtes élevé, plus on vous rabaisse, plus vos foiblesses passent de bouche en bouche, et peut-être de siècle en siècle dans les annales publiques; et votre ignominie croît à proportion de votre gloire: *Secundùm gloriam ejus multiplicata est ignominia ejus* (*I. Mach.* 1; 42.).

Mais l'ame désordonnée ne sent plus cette confusion: elle ne sait plus rougir, dit l'Esprit-Saint; la naissance, le caractère, la dignité, le sexe, il n'est plus de frein pour une ame asservie à cette passion déplorable; il faut se prêter aux suites de sa destinée. Mais on est d'un caractère sacré; n'importe: mais on est d'un rang où tout est remarqué; on ne peut pas: mais on porte un habit qui annonce la vertu et qui inspire la retenue; on ne se voit plus soi-même: mais on est d'un sexe où le seul soupçon est une tache et où tout le mérite est attaché à la pudeur; on s'en fait un de l'impudence: mais le public en murmure; la passion parle encore plus haut: mais un époux éclate, et cette dissention domestique va bientôt devenir la nouvelle publique; il n'y a plus dans le monde pour une personne prévenue de cette malheureuse passion, que l'objet criminel qui l'inspire; tout le reste de la terre n'est compté pour rien; tout ce qui se passe dans le reste du monde, on ne le voit plus; on ne voit plus, on ne vit plus que pour sa passion, et comme s'il n'y avoit sur la terre que l'objet infortuné tout seul qui l'allume. Ouvrez les yeux, ame infidèle! voyez tous les regards attentifs sur vous; vos passions devenues la fable publique; votre nom réveillant par-tout l'image de votre opprobre: voyez un instant le monde tel qu'il est à votre égard et dans quelle situation vous êtes parmi les hommes: *Et misit illum in villam ut pasceret porcos.*

Voilà, M. F., dans les égaremens du Pécheur de notre parabole, les suites funestes d'un vice que S. Paul défendoit même autrefois aux Chrétiens de nommer, et dont nous ne devrions jamais, à plus forte raison, venir vous entretenir dans le lieu saint, où l'Agneau sans tache s'immole sans cesse, et dans des chaires chrétiennes destinées à vous annoncer la loi chaste du Seigneur, et les paroles de la vie éternelle.

Hélas! dans ces temps heureux où la chasteté avoit encore ses martyrs; où les tyrans croyoient punir plus rigoureusement les vierges chrétiennes par la perte de cette vertu que par la perte même de leur vie; la chaire chrétienne n'étoit destinée qu'à faire des éloges

de la pudeur. Les premiers pasteurs, les Cyprien, les Ambroise, les Augustin n'étoient occupés qu'à encourager devant l'assemblée des Fidèles, les vierges innocentes, en leur exposant l'excellence et les avantages de leur état ; et dans les monumens précieux de leur zèle et de leur science, qui sont venus jusqu'à nous, nous y trouvons bien plus d'éloges de la sainte virginité, que d'invectives contre les impudiques, les fornicateurs, les adultères, si rares alors parmi les Fidèles.

Mais aujourd'hui, où ce vice a infecté tous les âges, tous les sexes et toutes les conditions ; aujourd'hui, où il a effacé du Christianisme ces premiers traits de pudeur qui distinguoient nos pères des nations corrompues et perverses ; aujourd'hui, enfin, où la licence publique et la force des exemples entreprend de lui ôter même ce qui lui reste encore de honteux, ah ! il faut que nous élevions la voix, que nous ne rougissions plus de vous interdire ce que vous faites presque gloire de vous permettre, et que nous vous disions avec la liberté sainte, de notre ministère, que si quelqu'un souille et profane le Temple de Dieu dans son propre corps, Dieu le perdra.

Telles sont les amertumes, l'indignité, la servitude, l'opprobre les fureurs et les troubles que cette passion traîne après elle-même dès cette vie. Je ne dis rien des ardeurs éternelles qui lui sont destinées ; j'aime bien mieux vous en exposer les remèdes que les châtimens, et vous montrer dans le retour du Prodigue vers le père de famille, les moyens, les motifs, et l'image de votre pénitence.

SECONDE PARTIE.

Ce ne seroit pas assez de vous avoir exposé dans les excès de l'Enfant Prodigue, l'image des déréglemens et des malheurs d'un pécheur voluptueux ; il faut vous proposer dans sa conversion le modèle et les consolations de sa pénitence. En effet, M. F., il trouve en revenant à la maison du père de famille, tout ce qu'il avoit perdu dans ses égaremens : son repentir répare toutes les suites de ses désordres ; et les mêmes démarches qu'il avoit faites pour suivre des voies injustes, deviennent comme le modèle de celles qu'il fait pour en sortir. Suivons l'histoire de notre Evangile, et nous allons remarquer toutes ces circonstances.

Le premier caractère de sa passion déplorable avoit été de mettre comme un abîme entre lui et la grace, par les ténèbres qu'elle avoit répandues sur son esprit, par un dégoût affreux des choses du Ciel, par l'asservissement des sens à l'empire de la volupté : *Peregrè profectus est in regionem longinquam*. Or, la première démarche de sa pénitence éloigne tous ces obstacles.

Premièrement, elle lui ouvre les yeux sur l'état honteux où la passion l'avoit réduit ; elle le fait rentrer en lui-même : *In se autem reversus*. Le charme qui le fascinoit, tombe tout d'un coup ; il est

effrayé de se trouver lui-même tel qui est, couvert d'opprobre, confondu avec les plus vils animaux, partageant avec eux leurs plaisirs et leur nourriture : ah ! c'est alors que toutes les idées fausses et flatteuses, sous lesquelles il s'étoit jusques-là représenté sa passion, s'évanouissent. Cette prétendue constance, cette bonté de cœur, cette noblesse de sentimens, cette tendresse née avec nous, cette destinée des penchans, vaines expressions dont la corruption tâche de couvrir la honte du vice, c'est alors que tout cela change de nom à ses yeux : il n'y voit plus qu'un emportement honteux ; que la dépravation d'un cœur livré par la justice de Dieu à ses propres désirs ; qu'un avilissement qui le couvre de confusion : il ne se regarde plus que comme le rebut de son peuple, la honte de sa religion, l'opprobre de l'humanité, un monstre sur qui le Père céleste ne devroit plus jeter les yeux que pour le frapper, et ensevelir dans l'abîme sa personne et son ignominie : *In se autem reversus.*

Et c'est ici où ce pécheur, touché et déjà éclairé, rappelle avec des larmes de componction, qui commencent à couler de ses yeux, cette première saison de sa vie où il vivoit encore dans l'innocence, où élevé sous les yeux du père de famille, il goûtoit encore les douceurs et l'abondance de sa maison ; il compare la candeur et la tranquillité de ses premières mœurs, avec les chagrins et les amertumes des passions qui leur ont succédé : il voit qu'il n'y a eu d'heureux dans toute sa vie que ses premières années, où son cœur encore calme et innocent, n'avoit pas éprouvé les troubles et les inquiétudes cruelles des engagemens profanes ; que ses joies alors étoient pures, ses désirs réglés et tranquilles, ses mœurs ordonnées et douces ; que tous les malheurs ont fondu sur lui avec les étincelles impures qui allumèrent son cœur ; et que depuis ce moment fatal, ses jours n'ont plus été marqués que par de noirs chagrins ; sa vie toujours agitée et inquiète ; ses plaisirs mêmes tristes et sombres : *In se autem reversus.*

Mais, en second lieu, si ses ténèbres se dissipent, son dégoût affreux pour les choses du Ciel se change en un saint désir de la vertu et de la justice : *Combien de serviteurs dans la maison de mon père ont du pain en abondance, et je suis ici à mourir de faim !* au lieu qu'autrefois la seule idée de la règle et de la vertu le faisoit frémir, la seule présence des gens de bien le fatiguoit, la seule vue de la maison du père de famille lui étoit insupportable ; il commence à envier la destinée de ses serviteurs, de ces ames fidèles qui lui sont attachées : il la compare à la sienne ; leur abondance, à la faim qui le dévore ; la décence de leur situation, à l'opprobre de son état ; leur tranquillité, à ses inquiétudes ; l'estime où ils vivent parmi les hommes, au mépris honteux où il est tombé. Plus il examine la condition des gens de bien, plus son état lui paroît insupportable. Quoi ! se dit-il alors à lui-même, tandis que tant d'ames fidèles jouissent des avantages de la maison paternelle, des secours de la religion, des consolations secrètes de la grace, de l'estime même des

hommes; qu'elles mangent le pain des enfans, et espèrent de n'être pas exclues de l'héritage; je me vois ici en proie à des passions honteuses, dégoûté, déchiré, tyrannisé par mon propre cœur, vivant sans consolation, sans honneur même devant les hommes! Eh! jusques à quand une injuste foiblesse prévaudra-t-elle sur mon repos, sur mes lumières, sur mes véritables intérêts, et sur ma destinée éternelle? *Quanti mercenarii in domo patris mei abundant panibus, ego autem hìc fame pereo!*

Aussi, M. F., notre heureux pénitent veut à l'instant entrer dans la société des Justes, et grossir le nombre des serviteurs du père de famille : *Fac me sicut unum de mercenariis tuis.* Il ne s'en tient pas à de simples souhaits d'imitation, comme on fait tous les jours dans le monde envers les personnes dont on est forcé de respecter la vertu. Il ne se contente pas de dire qu'elles ont pris le bon parti; qu'il n'y a que cela de solide; qu'on est heureux quand on peut leur ressembler; que tout le reste est bien peu de chose, et qu'on ne désespère pas de suivre un jour leur exemple. Vains discours, ô mon Dieu! dont on s'abuse soi-même, et qu'on ne tient que pour calmer les reproches secrets d'une conscience criminelle!

Notre Prodigue touché ne renvoie pas à l'avenir : il ne loue pas la vertu dans la vaine espérance d'en suivre un jour les règles saintes; il n'exagère pas les malheurs d'une vie criminelle, pour se persuader à lui-même qu'un jour il en sortira : la véritable douleur parle moins, et agit plus promptement; il sent que ce moment est pour lui le moment du salut. Combattu par ces agitations infinies, qui partagent le cœur sur le point d'un changement, par cette vicissitude de pensées qui se défendent et qui s'accusent; cherchant les ténèbres et la solitude, pour s'y entretenir plus librement avec lui-même, laissant couler des torrens de larmes sur son visage, n'étant plus maître de sa douleur, baissant les yeux de confusion, et n'osant plus les lever vers le ciel, d'où il attend néanmoins son salut et sa délivrance; que tardé-je donc encore, dit-il d'une voix qui ne sort plus qu'avec des soupirs? qui me retient encore dans les liens honteux que je respecte? Les plaisirs? ah! depuis long-temps il n'en est plus pour moi, et mes jours ne sont plus qu'ennui et qu'amertume. Les engagemens profanes, et la constance mille fois promise? mais mon cœur m'appartenoit-il pour le promettre, et de quelle fidélité vais-je me piquer envers des créatures qui n'en ont jamais eu pour moi? Le bruit que mon changement va faire dans le monde? mais pourvu que Dieu l'approuve, qu'importe ce qu'en penseront les hommes? ne faut-il pas que ma pénitence ait pour témoin tous ceux qui l'ont été de mes scandales; et d'ailleurs que puis-je craindre du public, après le mépris et la honte que m'ont attiré mes désordres? L'incertitude du pardon? Ah! j'ai un père tendre et miséricordieux; il ne demande que le retour de son enfant, et ma présence seule réveillera toute sa tendresse.

Je me lèverai donc, *surgam* : je ferai un effort sur la honte qui

me retient et sur ma propre foiblesse : j'irai dans sa maison sainte, où il est toujours prêt à recevoir et à écouter les pécheurs : *Ibo ad patrem.* Je suis un enfant ingrat, rebelle, dénaturé, indigne de porter son nom, il est vrai ; mais il est encore mon père : *Ibo ad patrem.* J'irai répandre à ses pieds toute l'amertume de mon ame ; et là, ne faisant plus parler que ma douleur, je lui dirai : *Mon père, j'ai péché contre le Ciel, et devant vous ;* contre le Ciel, par le scandale et le dérèglement public de ma conduite; contre le Ciel, par les discours d'impiété et de libertinage que je tenois, pour me calmer et m'affermir dans le crime; contre le Ciel, parce que, comme un vil animal, je n'ai jamais levé les yeux en haut pour le regarder, et me souvenir que c'étoit là ma patrie et mon origine; contre le Ciel, par l'abus honteux que j'ai fait de sa lumière, et de tous les jours qui ont composé le cours de ma vie triste et criminelle : *Peccavi in cœlum.* Mais ce qui a paru de mes désordres à la face du soleil, n'en est que le côté le plus supportable ; les crimes qui n'ont eu que vous seul pour témoin, sont bien plus dignes de votre colère ; j'ai péché encore devant vous : *Peccavi in Cœlum et coram te ;* devant vous, par tant d'œuvres de ténèbres, que votre œil invisible a éclairées en secret ; devant vous, par des circonstances les plus honteuses, et dont le seul souvenir me trouble et me confond ; devant vous, par l'usage indigne des dons et des talens dont vous m'aviez favorisé ; devant vous enfin, par tant d'invitations secrètes toujours rejetées, vous qui m'aviez secouru dès mon enfance, et qui aviez été pour moi le meilleur de tous les pères ; j'ai été le plus ingrat et le plus dénaturé de tous les enfans : *Peccavi in Cœlum et coram te.*

Quel changement, et quel exemple plein de consolation pour les pécheurs ! la grace abonde où le péché avoit abondé. Il semble, ô mon Dieu ! que vous voulez être particulièrement le Père des ingrats, le Bienfaiteur des coupables, le Dieu des pécheurs, le Consolateur des pénitens. Aussi comme si tous les titres pompeux qui expriment votre grandeur et votre puissance, n'étoient pas dignes de vous, vous voulez qu'on vous appelle, *le Père des miséricordes et le Dieu de toute consolation* (*II. Cor.* 1 ; 3). Non, mon cher Auditeur, que l'abondance de vos iniquités n'alarme pas votre confiance : le Médecin céleste se plaît à guérir les maux les plus désespérés : les plus grands pécheurs sont les plus dignes de sa pitié et de sa miséricorde : sans doute il n'a permis que vous tombassiez dans ce gouffre, et qu'il ne manquât plus rien à vos malheurs, que pour faire éclater davantage en vous les richesses et la puissance de sa grace. Et n'est-il pas plus grand en effet, lorsqu'il retire Jonas du fond de l'abîme, que lorsqu'il ne fait que soutenir Pierre qui commençoit seulement à enfoncer sur les eaux ? Si vos péchés sont montés au plus haut point, ah ! voilà peut-être le moment de sa grace : peut-être la miséricorde de Dieu a marqué le premier signal de ses faveurs par le dernier degré de vos crimes : tout ce qu'il y a de plus à craindre dans nos maux, c'est la défiance du remède. Mais si le

pardon accordé par le Père de famille à notre Prodigue ne vous touche pas assez, du moins, que les consolations qui accompagnent sa pénitence, achèvent de vaincre vos résistances.

Oui, M. F., c'est ici la troisième circonstance du retour de notre heureux pénitent. Les fruits de l'iniquité avoient été pour lui amers comme de l'absinthe, les premières démarches de sa pénitence sont suivies de mille consolations.

Premièrement, consolation du côté des facilités qu'il trouve dans la sainte entreprise de son changement. Le père de famille aperçoit son fils de loin; et, le voyant foible, exténué, agité, et hors d'état presque de se soutenir, il court au-devant de lui. Il court, dit saint Ambroise, il se hâte d'aller au-devant pour le soutenir, de peur qu'il ne trouve sur son chemin quelque obstacle qui l'arrête: *Accurrit ne quis impediat.* Il faut si peu de chose pour ébranler un pécheur dans ce commencement de sa carrière! c'est un homme qui a été battu long-temps des flots et de l'orage, et qui, en se relevant, voit encore tout tourner autour de lui, et est hors d'état de se soutenir, si une main secourable ne l'empêche de retomber. Une occasion, un dégoût, un obstacle, tout est capable alors d'éteindre dans une ame les premières opérations de la grace. Le démon même, plus attentif alors que jamais à ne pas se laisser enlever des mains une proie qui lui échappe, répand mille nuages sur l'esprit, et n'offre à une ame touchée que des difficultés insurmontables dans sa nouvelle entreprise: difficultés du côté du monde, qu'elle voudroit encore ménager; difficultés du côté de ses prétentions et de ses espérances humaines, qu'elle craint de perdre ou de reculer; difficultés du côté de ses liaisons, de ses proches, de ses amis, de son rang, de sa naissance, de ses emplois, autant de fantômes que le démon réalise, qu'il grossit, qu'il peint vivement dans l'imagination, qu'il présente sans cesse à l'ame timide et irrésolue; de sorte que suspendue souvent entre ses frayeurs et ses bons désirs, entre ses résolutions et ses défiances, entre ses anciennes erreurs et ses nouvelles lumières, elle s'arrête quelquefois, elle délibère, elle se décourage, elle recule; et après avoir supputé long-temps sa dépense et ses forces, selon le mot de l'Evangile, elle en demeure là, et ne jette pas même les premiers fondemens de l'édifice.

Mais que fait alors l'amour toujours attentif du père de famille? il court vers son enfant, il se hâte de le soutenir; il le rassure contre ses frayeurs et contre sa propre foiblesse, il calme ses agitations, il dissipe ses nuages: *Accurrit ne quis impediat.* Ce n'est pas assez: il rassemble mille circonstances qui lui facilitent toutes ses démarches; il éloigne des occasions où sa foiblesse auroit pu échouer, il renverse des projets qui l'auroient exposé à de nouveaux périls, il ménage des événemens qui lui deviennent de nouvelles facilités de rompre ses chaînes: *Accurrit ne quis impediat.* Tout semble aider cette ame touchée, tout la soutient, tout la favorise: ces montagnes

où vous ne traînez plus que le poids de vos dégoûts et de vos crimes; qu'attendez-vous pour finir vos peines et vos malheurs avec vos désordres? Les mystères saints qui approchent; le temps de propitiation où nous sommes entrés; toute l'Eglise occupée de la conversion des pécheurs; la voix de ses ministres qui vous exhortent de toutes parts à la pénitence; vous-même ému, ébranlé de tout cet appareil de religion, qu'attendez-vous? Porterez-vous jusqu'au festin Pascal, jusqu'à la solennité de la Résurrection, vos impuretés et votre ignominie? Serez-vous un anathème au milieu de vos frères, séparé de l'autel et des sacrifices, tandis qu'ils participeront tous à l'Azyme sacré, et qu'ils célébreront le jour du Seigneur?

Quelle joie pour vous, mon cher Auditeur, si entrant aujourjourd'hui dans des sentimens de componction; si prenant au sortir d'ici des mesures solides de pénitence; si vous adressant à quelque homme de Dieu aux pieds duquel vous alliez mettre ce poids d'iniquité qui vous accable, nous vous voyons assis à la table du Père céleste aux jours solennels que nous attendons! Quelle joie, si nous lui entendons dire : *Mon fils étoit mort, et il est ressuscité; il étoit perdu, et il est retrouvé.* Que de divines consolations vont se répandre alors dans votre ame! Les cantiques célestes des Esprits qui sont autour du trône de Dieu, solenniseront ce jour heureux : les Saints qui sont sur la terre, en béniront les richesses de la miséricorde divine : les hommes pécheurs eux-mêmes admireront votre changement, et seront ébranlés par l'exemple de votre pénitence. Puissiez-vous, mon cher Auditeur, vous laisser toucher à des motifs si pressans; et vous, ô mon Dieu! faire que mes souhaits ne soient pas vains; écouter la préparation de mon cœur, et mes vœux ardens pour le salut de mes frères; et répandre un esprit de componction sur les pécheurs qui m'écoutent, afin que revenus de leurs voies égarées, ils vous trouvent prêt à les recevoir dans le sein de votre gloire et de votre immortalité. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR

LE TROISIÈME DIMANCHE DE CARÊME.

SUR L'INCONSTANCE DANS LES VOIES DU SALUT.

Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.

Et le dernier état de cet homme devient pire que le premier. Luc, 11; 26.

La parabole de l'esprit impur, qui retourne dans le corps de l'homme d'où on l'avoit chassé, et rend son dernier état pire que le premier, n'est, selon S. Chrysostôme, qu'une prédiction enveloppée que fait J. C. aux Juifs, des malheurs qui alloient arriver à Jérusalem. Sous ces traits mystérieux, le Sauveur du monde prétend leur rappeler l'état déplorable où les iniquités de leurs pères avoient tant de fois réduit cette ville ingrate, et l'excès de sa miséricorde, toujours attentive à la délivrer; et delà il leur laisse conclure que Jérusalem retombera si souvent dans ses infidélités, qu'enfin le Seigneur va se retirer tout-à-fait d'elle, et que son dernier état deviendra pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Ainsi c'est comme s'il leur tenoit ce langage : Jérusalem étoit possédée d'un démon, lorsqu'autrefois elle imitoit toutes les impiétés des nations, qu'elle multiplioit ses autels, qu'elle oublioit le Seigneur qui l'avoit retirée de l'Egypte, et que ses princes eux-mêmes alloient sacrifier sur les hauts lieux, et faisoient mourir mes Prophètes : cependant je ne l'abandonnai point en cet état; je suscitai d'autres Prophètes mes serviteurs, qui lui annoncèrent ma volonté; je rompis les liens qui la retenoient captive à Babylone; je lui rendis le Temple et l'autel saint, et je chassai le démon impur qui s'étoit emparé de mon héritage : mais puisque ses crimes recommencent sans cesse, que toutes mes miséricordes sur elle se terminent à de nouvelles ingratitudes, et qu'après avoir fait mourir les autres Prophètes, elle va encore combler la mesure de ses péchés par le sang du Fils et de l'Héritier; je vais la livrer aussi à des calamités qu'elle

n'avoit jamais éprouvées; ses murs vont être démolis pour toujours; son Temple et son autel en qui elle mettoit sa confiance, ne seront plus que de tristes ruines : plus de sacrifice, plus de Tabernacle, plus de Prêtre, plus de Prophète : *Universa arma ejus auferet, in quibus confidebat, et spolia ejus distribuet* (*Luc.* 11; 22) : elle va devenir la proie d'un peuple incirconcis, qui se partagera ses dépouilles, qui rassemblera les aigles profanes autour de son cadavre, qui la changera à jamais en une affreuse solitude, et son dernier état deviendra de beaucoup pire que le premier : *Et fiunt novissima hominis illius pejora prioribus.*

Appliquons-nous, M. F., cette étonnante parabole : notre ame, comme l'infidèle Jérusalem, a été souvent délivrée du démon, et souvent nous l'avons rappelé au dedans de nous : mille fois nous nous sommes repentis, autant de fois nous sommes retombés : nous avons pleuré nos plaisirs injustes, et de nouveaux plaisirs ont un moment après essuyé nos larmes : dégoûtés du monde et de nous-mêmes, nous nous sommes souvent retournés vers le Seigneur, et le lendemain, dégoûtés du Seigneur, le cœur que nous venions de lui rendre, nous l'avons encore redonné au monde qui nous offroit de nouveaux charmes : nos mœurs jusqu'ici n'ont peut-être roulé que sur ces tristes alternatives de repentir et de crimes. Tant de démarches de conversion, et tant de pas en arrière; tant de Sacremens, et tant de rechutes : ah ! craignons enfin que le Seigneur ne se retire tout-à-fait de nous, et que notre dernier état ne devienne pire que le premier ! Pourquoi cela, M. F. ? c'est que toutes les ressources de salut, utiles à la conversion des autres pécheurs, deviennent inutiles à l'ame inconstante et légère; c'est-à-dire, que l'inconstance dans les voies de Dieu, est de tous les caractères, celui qui laisse le moins d'espérance de salut. Cette vérité est assez importante pour faire toute seule le sujet de cette instruction. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE REFLEXION.

Quoique la grace ait des ressources infinies pour ramener un cœur rebelle, et qu'elle change souvent les inclinations les plus opposées au devoir, en des préparations mêmes de pénitence; néanmoins il est des ames qui par leur propre caractère, offrent bien moins d'espérance de salut, et semblent ne laisser plus de voie à la grace pour les ramener à la vérité et à la justice.

Or, tel est le caractère d'une ame légère et inconstante qui tantôt touchée de ses misères, revient à Dieu : tantôt oubliant Dieu, se laisse rentraîner à ses misères; tantôt se dégoûte du monde, tantôt de la vertu; paroît aujourd'hui toute de zèle pour les devoirs, et demain plus vive que jamais pour les plaisirs, et n'a de fixe qu'une variation éternelle de résolutions, que ni la grace ni le péché ne sauroient fixer. Etat assez ordinaire dans le monde, où tout est plein de ces ames foibles et légères, en qui la grace opère encore de saints

désirs et des démarches même de salut; mais en qui les passions démentent bientôt ces démarches, et prévalent toujours sur la grace.

En effet, il est impossible, dit l'Apôtre, que ceux qui ont été une fois éclairés; qui ont goûté le don du Ciel, et les vertus du siècle à venir; qui ont été rendus participans de l'Esprit-Saint, et qui après cela sont retombés, se renouvellent par la pénitence: c'est-à-dire, pour renfermer cette vérité dans les bornes de la foi et de la doctrine sainte, et expliquer l'Apôtre par lui-même, que les ressources ordinaires dont Dieu se sert pour ramener les autres pécheurs, sont premièrement, les nouvelles lumières dont il les favorise: *Semel sunt illuminati* (*Hebr.* 6; 4); secondement, le nouveau goût de la justice et de la vérité, qui accompagne toujours les commencemens de la pénitence: *Gustaverunt etiam donum cœleste* (*Ibid.*); troisièmement enfin, la participation de l'Esprit de Dieu dans les saints mystères, lesquels par la grace de la justification mettent, pour ainsi dire, le dernier sceau à la pénitence: *Participes facti sunt Spiritûs Sancti* (*Ibid.*). Or, toutes ces ressources deviennent inutiles à l'ame inconstante dont je parle; de sorte que l'Apôtre désespérant presque pour elle d'un retour constant et durable à la vertu, semble dire que ce retour est impossible; c'est-à-dire, si difficile, qu'on ne voit presque plus de ressource pour les ames de ce caractère: établissons cette vérité.

La première ressource utile pour ramener une ame de l'égarement, c'est la connoissance de la vérité: *Semel sunt illuminati.* Comme le monde entier est dans l'erreur et dans les ténèbres sur les devoirs de la foi; que les maximes y sont fausses, les préjugés injustes, les règles dangereuses, les vérités mêmes affoiblies et corrompues, et que l'aveuglement y fait toute la sécurité des pécheurs; le premier moyen que la grace emploie pour la conversion d'une ame mondaine, c'est de lui montrer le monde et l'éternité tels qu'ils sont en effet, et tels qu'elle ne les avoit jamais vus. Alors le voile qu'elle avoit sur les yeux tombe tout d'un coup; de quelque côté que cette ame jette la vue, elle voit ce qu'elle n'avoit jamais vu, ses devoirs, ses espérances, ses égaremens passés, ses sujets de craindre pour l'avenir, le vide de toutes les créatures, l'abus de tous les plaisirs, l'erreur de toutes les fortunes, le néant de tout ce qui n'est pas Dieu. Alors cette ame réveillée comme d'un profond sommeil par l'éclat soudain de ces divines lumières, est surprise d'avoir si long-temps ignoré les seules vérités qu'il lui importoit de connoître; est effrayée d'avoir jusque-là dormi sur le bord du précipice sans l'avoir su; est humiliée de s'être toujours piquée de raison, de conduite, de force d'esprit, de discernement, et d'en avoir manqué pour le seul point essentiel, et d'avoir pris si grossièrement le change sur ses intérêts éternels; et la nouveauté donnant comme une nouvelle force aux impressions que fait la vérité sur elle, elle s'applaudit d'avoir enfin ouvert les yeux; elle dit, comme Augustin: Je vous ai connue et aimée trop tard, ô vérité ancienne et toujours nouvelle! et ré-

glant ses penchans, ses mœurs, ses devoirs, ses regrets sur ses nouvelles lumières, elle ne voit plus qu'avec mépris les erreurs qui l'avoient autrefois si tristement abusée. Ainsi rappelez-vous tous les jours des voies de l'égarement, ô mon Dieu ! des ames heureuses; et en ouvrant tout d'un coup leurs yeux à cette lumière qui fait connoître la vérité, vous ouvrez leur cœur à l'attrait qui la fait aimer.

Mais cette ressource de salut si infaillible pour les autres pécheurs, n'est plus d'aucun usage pour vous, qui tant de fois éclairé, et tant de fois infidèle, si souvent détrompé des erreurs et des abus du monde, et si souvent rendu à leur séduction, n'avez presque plus rien à espérer de ces divines lumières. Car quelle impression pourront faire désormais sur vous les vérités de la foi montrées? que vous découvriront-elles que vous n'ayez déjà vu? Vous avez vu clair, et dans la vanité de toutes les choses humaines, et dans les grandes vérités de l'éternité; ce ne seront plus là pour vous de nouvelles lumières; vous n'en serez plus ébloui, frappé, renversé; et du moins elles ont perdu à votre égard la surprise et l'attrait de la nouveauté si heureux pour les autres pécheurs. La première fois que les Israélites dans le désert virent durant la nuit la colonne lumineuse qui devoit les précéder, la nouveauté du spectacle les frappa; ils craignirent la majesté de Dieu qui se rendoit visible aux milieu d'eux; la surprise, la terreur, l'admiration, le respect les rendit dociles aux ordres de Moïse: mais quand ils furent une fois retombés dans leurs murmures, cette lumière céleste eut beau reparoître, ce ne fut plus pour eux qu'un spectacle ordinaire qui ne fit plus d'impression, et ne changea rien à leurs mœurs.

Dans cette figure, mon cher Auditeur, lisez l'histoire de vos malheurs. La première fois que Dieu vous montra sa lumière, et qu'il vous éclaira sur les misères, et sur les plaies de votre ame, effrayé de votre état vous fîtes des efforts pour en sortir; frappé des nouvelles lumières qui vous découvroient ce que vous n'aviez pas encore vu, vous rompîtes à l'instant avec un certain monde, et avec ce que vos passions avoient de plus grossier et de plus marqué; vous fûtes quelque temps fidèle à la grace et à la vérité qui s'étoit montrée à vous; mais depuis, rentraîné par votre foiblesse, vous avez fait à la vérité de nouveaux efforts pour rompre des chaînes si promptement renouées; mais, si vous vous en souvenez, ces efforts ont été plus languissans; votre componction a été moins vive; déjà familiarisé avec les vérités les plus terribles, l'horreur de votre état a fait moins d'impression sur votre cœur; et cette démarche de pénitence ne vous a pas mené si loin, et a eu encore moins de suite que la première: de sorte que depuis, toujours éclairé et toujours infidèle, toujours rappelé par la vérité, toujours rentraîné par vos injustes penchans; votre vie n'a plus été qu'une triste vicissitude de lumières et de ténèbres, un état où la vérité ne se montre que pour s'éclipser l'instant qui suit; et où elle ne reparoît encore, que pour céder encore aux passions qui viennent substituer à sa place l'erreur et le mensonge.

Ame infidèle! quelle ressource peut-il donc vous rester encore dans la connoissance de la vérité? que vous apprendra-t-elle de nouveau? que le monde est un abus? ah! vous l'avez dit vous-même mille fois dans vos momens de pénitence: que les plaisirs ne laissent qu'une satiété et un vide affreux dans le cœur? vous vous l'êtes avoué à vous-même autant de fois qu'il vous est arrivé d'en goûter les fausses douceurs: qu'il est affreux de sacrifier une éternité toute entière à un instant d'ivresse et de volupté? c'est la première réflexion qui vous a toujours frappé au sortir même du crime: qu'un clin d'œil peut décider de notre vie; que la pénitence dans ce dernier moment n'est plus, ou qu'un désespoir sans confiance, ou qu'une frayeur sans mérite, et qu'enfin on meurt tel qu'on a vécu? c'est de l'impression de cette vérité, que vous sont venus tous ces intervalles de repentir qui ont partagé toute votre vie. . . . . .

Qu'a donc de nouveau Dieu même à vous apprendre, de quelles lumières peut-il encore vous favoriser, que vous n'ayez mille fois et suivies et abandonnées? quelle vérité peut-il encore vous montrer, que vous n'ayez déjà et goûtée et méprisée, et sur laquelle vous ne vous soyez et alarmé et calmé presque dans le même instant? Il peut encore vous éclairer, je le sais; mais ce sera plutôt pour vous une nouvelle occasion de résister à la vérité, qu'un nouvel attrait pour la suivre; vous vous êtes familiarisé et avec elle et avec vos passions; vous avez réconcilié dans votre cœur la lumière et les ténèbres; vous vous êtes accoutumé à soutenir la vue des maximes saintes, et celle de vos foiblesses injustes. Ah! plût à Dieu, dit un Apôtre, que vous fussiez encore dans les ténèbres de votre première ignorance! plût à Dieu que la lumière du Ciel n'eût jamais lui sur vous, et qu'aveuglé jusqu'ici par l'emportement des passions, vous n'eussiez jamais connu la vérité! Pourquoi vous avons-nous nous-mêmes ouvert les yeux dans ces chaires chrétiennes sur la honte de vos passions, et sur les vérités de la vie éternelle; pourquoi avons-nous dissipé vos ténèbres, et porté la lumière jusque dans votre cœur par la force de la parole sainte? Nous avons rendu, sans le vouloir, vos maux pires et désespérés; notre ministère si heureux encore envers tant de pécheurs, vous est devenu désormais inutile; nous ne sommes plus pour vous qu'un airain sonnant. En vous développant *la loi de Dieu qui convertit les ames* (*Ps.* 18; 8), nous vous avons ôté la ressource de salut, et le moyen de conversion que nous venions vous offrir: *Meliùs erat illis non cognoscere viam justitiæ, quàm post agnitionem, retrorsùm converti* (*II. Pet.* 2; 21). Les Juifs, de retour de la captivité, ignorant tous le livre de la loi, perdu pour eux depuis longtemps, et tombé presque dans l'oubli, fondent en larmes à la première lecture que leur en fait le pieux Esdras; ils se frappent la poitrine; ils renvoient les femmes étrangères; ils reviennent des égaremens où les avoit jetés le commerce des nations; ils règlent leurs mœurs sur la loi: telle est la première force de la vérité montrée; mais la lecture journalière de cette même loi, déjà connue, les en-

durcit dans la suite, loin de les corriger. Les pécheurs les plus éclairés sont d'ordinaire les plus incorrigibles : nous n'avons plus rien à leur dire de nouveau pour les ramener; ils savent tout, ils parlent plus éloquemment que nous des abus du monde et de la nécessité du salut; nos instructions ne sont plus pour eux que des redites qui les ennuient; ils ne rappellent les premières impressions que fit sur eux la vérité, et qui furent bientôt effacées, que pour s'en faire un rempart contre la vérité même; ils sont bien moins sensibles à des terreurs qu'ils ont pu déjà vaincre et étouffer. Ce sont des cœurs aguerris, si j'ose parler ainsi, contre Dieu même; ils repoussent les armes de la lumière, avec les armes de la lumière même; la connoissance du péril les rend, ce semble, plus tranquilles; et comptant toujours qu'il leur sera aussi aisé d'aimer un jour la vérité, qu'il leur est aisé de la connoître, ils se livrent sans remords à leurs passions, et vont paroître devant Dieu, chargés non-seulement de leurs crimes, mais encore de la vérité qui devoit les délivrer, et qui va les condamner. Non, M. F., tout est à craindre quand on n'a plus rien de nouveau à connoître sur les voies du salut, et qu'on n'a pas encore commencé d'y entrer. Première ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la connoissance de la vérité : *Impossibile est eos qui semel sunt illuminati, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam* (*Hebr.* 6; 4, 6).

SECONDE RÉFLEXION.

Une seconde ressource de salut, favorable aux autres pécheurs, c'est un nouveau goût, qui accompagne toujours les commencemens de la justice : *Gustaverunt etiam donum cœleste*; une consolation sensible que la grace répand sur les premières démarches d'un changement de vie; une douceur qu'on trouve à porter un cœur libre depuis peu de ses passions et de ses remords; une joie qui sort du fond de la conscience déchargée enfin du poids qui l'accabloit, et qui n'avoit pas encore goûté la paix et la tranquillité de l'innocence. Oui, M. F., rien n'est plus doux que ces premiers sentimens qu'a le cœur de son retour et de sa délivrance; que ce premier témoignage que la conscience se rend à elle-même de sa paix et de sa pureté; que ces premiers momens où, nos chaînes enfin tombées, nous commençons à respirer et à jouir d'une douce et sainte liberté. Vous avez brisé mes liens, Seigneur, disoit un roi pénitent dans ces premiers momens de sa délivrance, *Dirupisti vincula mea* (*Ps.* 115; 7) : aussi, dans l'excès de la joie et du saint plaisir qui me transporte, votre calice n'a plus rien d'amer pour moi; les devoirs les plus pénibles de votre loi sainte, loin de me paroître onéreux, font toute ma consolation et mes plus chères délices : *Calicem salutaris accipiam* (*Ibid.* v. 4); les discours des hommes, au lieu d'ébranler ma résolution, animent ma foi, et ne me paroissent plus que des discours vains et puérils : *Ego dixi in excessu meo : Omnis homo mendax* (*Ibid.* v. 2).

O Seigneur! qu'il est consolant d'être au nombre de vos serviteurs, et qu'il me paroît bien plus glorieux de compter parmi ses ancêtres une seule ame qui ait su vous plaire, qu'une longue suite de princes et de conquérans! *Ego servus tuus, et filius ancillæ tuæ* (*Ibid.* v. 7).

Tels sont les premiers attraits de la grace, et ce qu'elle peut d'abord sur un cœur pas encore accoutumé à la force et à la douceur de ses divines impressions. Mais vous qui les avez tant de fois éprouvées, et qui avez dit si souvent à Dieu, dans ces premières agitations d'un cœur touché: Seigneur! le monde au fond ne m'a jamais plu; les plaisirs mêmes, dans le temps que je les poursuivois avec le plus de fureur, m'ont toujours laissé vide, triste, inquiet; et il est vrai que les consolations seules que j'ai trouvées dans la fidélité à votre loi sainte, ont mis une joie véritable au fond de mon ame: *Consolationes tuæ lætificaverunt animam meam* (*Ps.* 93; 19). Vous qui passez sans cesse du goût de la vertu au goût du monde et des plaisirs, ame inconstante et légère, que pourra vous offrir de doux et de consolant une nouvelle et sainte vie, que vous n'ayez déjà mille fois goûté? Un seul sentiment tendre de salut triomphe souvent de la dureté d'une ame jusques-là insensible; mais pour vous, vous vous êtes fait un cœur accoutumé à sentir, à soupirer, à gémir, et après cela à retomber; vous avez une de ces ames tendres, nées avec quelques sentimens de religion, qui sont touchées de tout, et qui ne le sont jamais comme il faut. Ce n'est pas l'endurcissement qui vous damnera, c'est une sensibilité de conscience qui vous amuse et qui ne vous corrige point; ce n'est pas un cœur sec et incapable de s'attendrir, c'est un caractère susceptible des premières impressions, et qui, laissant au monde le même empire qu'à J. C. sur votre cœur, fait que vous n'êtes plus propre ni à l'un ni à l'autre.

Ah! si vous aviez un cœur de pierre, comme ces pécheurs insensibles, un coup de la grace pourroit du moins le frapper, le briser, l'amollir; mais vous avez un cœur tout de cire, dit le Prophète, sur lequel les dernières impressions sont toujours les plus vives: facile à émouvoir, difficile à fixer; vif dans un moment de grace, plus vif encore dans un moment de plaisir; ne trouvant que Dieu seul aimable dans vos sentimens de componction, n'ayant plus de goût que pour le monde, dès que ces sentimens sont effacés. A peine avez-vous chassé l'esprit impur de votre ame, dit notre Evangile, que loin de goûter la paix de ce nouvel état, vous n'y trouvez plus de repos: *Quærens requiem et non invenit.* Il semble que tout va vous manquer avec le monde que vous venez de quitter; votre cœur, désoccupé de ses passions, ne peut plus se suffire à lui-même; toute votre vie n'est plus qu'un grand vide que vous ne sauriez soutenir; vous cherchez par-tout dans vos nouvelles mœurs de quoi remplacer les plaisirs qui possédoient votre cœur, et rien ne vous en dédommage: *Quærens requiem et non invenit.* Vous voudriez, ce semble, trouver dans la vertu le même goût, la même vivacité, les mêmes amusemens, l'ivresse elle-même du crime; vous vous tournez de tous les côtés pour

placer un cœur qui vous embarrasse, et qui vous est à charge; et ne trouvant rien, vous vous ennuyez de votre liberté : *Quœrens requiem et non invenit.* Et alors vous vous dites à vous-même en secret, continue l'Evangile : Je retournerai dans la maison d'où j'étois sorti, je rentrerai dans mes premières voies : *Revertar in domum meam undè exivi.* J'essayerai si les plaisirs, dont j'étois si fort dégoûté, ne m'offriront pas cette fois-ci de nouveaux charmes : et en voilà jusqu'à ce qu'un nouveau dégoût vous rappelle encore de l'ivresse des passions, pour vous faire encore rentrer dans les voies de la justice.

Ah! mon cher Auditeur, si vous saviez quel est le danger de votre état, et combien il y a peu à espérer pour votre salut, vous frémiriez. Je ne veux pas ici vous jeter dans de vaines terreurs; mais je vous dis, en tremblant moi-même, que les conversions des ames qui vous ressemblent, sont très-rares : l'arrêt de J. C. là-dessus est décisif et terrible : *Celui*, dit-il, *qui après avoir mis la main à la charrue regarde derrière lui, n'est pas propre au royaume de Dieu : Non est aptus regno Dei* (*Luc.* 9; 62). J. C. ne dit pas : Il perd le droit qu'il avoit au royaume de Dieu; il se met en danger d'en être exclu pour toujours : non; mais, il n'est pas propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei;* c'est-à-dire, ses inclinations, son fond, le caractère particulier de son esprit et de son cœur, le rend inhabile au salut. Quand on dit qu'un homme n'est point propre aux sciences, à l'épée, à la robe, c'est dire, qu'il a apporté en naissant des défauts incompatibles avec les fonctions de ces états, et que certainement il n'y réussiroit pas : et voilà ce que dit J. C. de l'ame inconstante par rapport au salut; que de tous les caractères, il n'en est pas de moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Ah! un impudique peut être touché; et David fit pénitence de son adultère : un impie peut être frappé de Dieu, et sentir le poids de la majesté qu'il avoit blasphémée; et Manassès dans les chaînes, adore le Dieu de ses pères dont il avoit renversé les autels : un Publicain peut renoncer à ses injustices; et Zachée après avoir restitué ce qu'il avoit ravi, répand libéralement son propre bien dans le sein des pauvres : une ame prostituée aux plaisirs et aux passions les plus honteuses, peut être tout d'un coup éclairée; et la pécheresse aux pieds de J. C., pleure des péchés que son amour efface encore plus heureusement que ses larmes. Mais un Achab, qui averti par Elie, tantôt se couvre de cendre et de cilice, puis retourne à ses idoles; et revient encore, et au Prophète et à ses faux dieux : mais un Sédécias, qui touché des remontrances de Jérémie, l'envoie chercher en secret, le consulte sur la volonté du Seigneur, et au sortir delà retombe dans son aveuglement, fait jeter le Prophète dans une fosse, et le rappelle ensuite pour le consulter encore, et l'outrager encore le lendemain : mais cette reine d'Israël, qui dans son affliction, prend des ornemens modestes pour aller consulter l'homme de Dieu, paroit respecter la puissance et la majesté du Dieu véritable en la personne de son Prophète, et de retour à Samarie, sacrifie à ses

veaux d'or comme auparavant; ah! on ne lit nulle part qu'ils aient fait pénitence; et les livres saints nous les représentent par-tout comme des princes réprouvés et haïs de Dieu.

D'où vient cela? c'est que l'inconstance et la légèreté, est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.* D'où vient cela? c'est que la piété chrétienne suppose un esprit mûr, capable d'une résolution, qui sait prendre son parti, et qui, la droite voie une fois connue, y entre, et ne s'en détourne pas aisément : elle suppose une ame forte, qui sait être au-dessus d'un dégoût, d'un obstacle, d'un péril, de sa propre foiblesse; une ame sensée, qui ne se conduit, ni par goût, ni par sentiment, mais par des règles de foi et de prudence. D'où vient cela? c'est que pour former une ame chrétienne, il faut quelque chose de grand, d'élevé, de solide, et qui soit au-dessus des préjugés et des foiblesses vulgaires; c'est que la religion elle-même n'est qu'une lumière et une raison divine, la perfection de la raison humaine; c'est que la vertu nous est toujours représentée dans les livres saints sous l'idée de la sagesse, le Juste, sous celle d'un homme sensé et prudent, qui éprouve tout, qui juge sainement de tout, qui prend des mesures solides, et ne commence pas à bâtir pour laisser là l'édifice imparfait; c'est que dans le monde même, un esprit frivole et léger n'est capable de rien, et que tout ce qu'il entreprend, on le compte déjà pour échoué; c'est, en un mot, que l'inconstance est de tous les caractères le moins propre au royaume de Dieu : *Non est aptus regno Dei.*

Or, vos inégalités de conduite ne viennent que d'une légèreté de nature, pour qui la nouveauté a des charmes inévitables, et qui s'ennuie bientôt d'un même parti; elles ne viennent que d'une incertitude et d'une inconstance de cœur qui ne peut pas répondre de soi-même pour l'instant qui suit; qui ne met la raison à rien; qui sur toutes choses ne consulte et ne suit que le goût, et n'a rien de fixe que ses variations éternelles.

Je ne parle pas ici de votre conduite extérieure, et telle qu'elle paroît aux yeux des hommes : l'orgueil qui vous tient lieu de raison, fait peut-être que les mœurs au dehors paroissent égales et uniformes; que vous évitez ces extrémités et ces inconstances d'éclat, qui d'une piété extrême font passer une ame insensée et légère, à un égarement encore plus excessif; et accoutument les yeux du public à censurer, tantôt les excès de sa vertu, et tantôt ceux de ses vices. Vous ne donnez pas de ces spectacles à la dérision des hommes : mais jugez de vous-même, par ce que vous êtes devant Dieu; par votre conduite intérieure; par vos sentimens secrets; par cette légèreté de cœur, qui fait que le premier objet décide toujours de vous-même, par ces promesses tant de fois renouvelées, autant de fois violées; par ces démarches de pénitence, si facilement commencées et si facilement rétractées. Vous êtes la plus légère et la plus inconstante de toutes les ames, le cœur le plus incertain et le plus variable; vous êtes une de ces nuées sans eau, dit un Apôtre, que les vents agitent à leur

gré; un de ces astres errans, qui n'ont jamais de route assurée; une mer inconstante et orageuse, qui, après avoir jeté les cadavres hors de son sein, s'enfle encore, et va les reprendre sur les mêmes bords où elle venoit de les laisser: *Fluctus feri maris despumantes suas confusiones* (*Ep. Jud.* 13), c'est-à-dire, que vous pouvez avoir des qualités propres au monde; mais que vous n'êtes point propre au royaume de Dieu: *Non est aptus regno Dei.* Seconde ressource de salut inutile à l'ame inconstante, le goût de la vérité: *Impossibile est eos qui gustaverunt donum cœleste, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

TROISIEME RÉFLEXION.

Mais ce qu'il y a ici de plus terrible, et de plus capable d'alarmer les ames dont je parle, c'est en dernier lieu, que la ressource des Sacremens, si utiles aux autres pécheurs, devient un écueil à l'ame inconstante: *Participes facti sunt Spiritûs Sancti.*

Un écueil, premièrement par l'usage toujours inutile de ces divins remèdes. Car une ame qui a vécu long-temps éloignée de l'autel, et qui a caché durant plusieurs années dans le trésor de son cœur ses iniquités anciennes et nouvelles, sans venir les découvrir au tribunal sacré, porte en venant enfin se jeter aux pieds d'un homme de Dieu, des terreurs et des agitations de pénitence qu'elle n'avoit pas encore senties. La majesté du lieu, la sainte sévérité du Juge, l'importance du remède, la honte seule et la confusion de ses crimes; tout cela fait sur son cœur des impressions si nouvelles et si profondes, qu'il n'est pas aisé de les effacer. Mais pour vous, vous ne portez plus au tribunal qu'une ame familiarisée avec sa confusion: le récit de vos foiblesses, tant de fois répété, ne fait presque plus d'impression sur votre cœur: les plaies les plus honteuses ne sont plus pour vous que des redites familières qui ne vous frappent plus. Vous allez au tribunal, rassuré contre vous-même; vous ne rougissez plus de vos aveux, et comme la honte qui découvre les misères de votre conscience, n'est presque plus sensible, la douleur aussi qui les déteste, n'a jamais de suite.

Secondement, un écueil, par la dissimulation inséparable des rechutes. On traîne le poids de ses crimes de tribunal en tribunal: à chaque nouvelle chute, on cherche un nouveau confesseur, pour s'épargner la honte qui accompagneroit l'aveu des mêmes foiblesses: on lui laisse ignorer toutes les inconstances passées; et on fait gémir les ministres de J. C., qu'on n'est venu, ce semble, instruire de ses honteuses fragilités, que pour leur laisser plus de loisir, en les abandonnant ensuite, de s'en affliger, et d'en répandre des larmes devant Dieu.

Troisièmement, un écueil, par le sacrilége inévitable dans les rechutes. Car se repentir sans cesse, et retomber sans cesse; ne venir se purifier, que pour se souiller encore; ne dire: *J'ai péché*, que

pour pécher de nouveau : ce n'est pas être un pénitent, dit un Père, c'est être un moqueur, et un profanateur des choses saintes.

Je sais que la grace du Sacrement ne fixe pas l'instabilité du cœur humain, n'établit pas l'homme dans un état constant et invariable de justice; et je ne prétends pas dire absolument qu'on ait profané le Sacrement, dès qu'on redevient pécheur après avoir été pénitent. Hélas ! il faudroit pour cela ne pas connoître la misérable condition de la nature humaine, et ignorer même sa propre foiblesse. Mais je dis que lorsqu'on est sorti véritablement justifié des pieds du prêtre, si l'on est assez malheureux que de retomber, les rechutes du moins ne sont pas si promptes : il faut que le temps et les occasions aient insensiblement affoibli la grace ; que mille infidélités secrètes aient peu à peu préparé l'ame à une nouvelle chute ; que des périls mille fois méprisés nous aient poussé, comme par autant de démarches insensibles, vers le moment fatal qui nous a vu retomber : on ne passe pas en un instant d'un état de justice, à un état de péché.

L'ouvrage de la conversion n'est pas l'ouvrage d'un moment, c'est un ouvrage difficile ; il faut que des larmes abondantes, de longues prières, des violences douloureuses, des œuvres persévérantes nous y établissent : or, on ne perd pas en un moment ce qu'on n'avoit acquis qu'avec des peines et des travaux infinis ; ce qui étoit le prix des larmes, des violences, des confusions, des déchiremens de tout le cœur : quand il en a tant coûté pour se relever, on ne retombe pas si aisément ; les difficultés d'une véritable conversion en font, pour ainsi dire, la sûreté.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage solide ; elle forme en nous une nouvelle créature ; elle change nos penchans, elle nous donne un cœur nouveau ; elle bâtit le nouvel édifice sur le roc : or, le premier mouvement ne renverse pas ce qui devoit tenir contre les vents et les orages, et défier la durée même des siècles ; ce qui s'écroule en un instant, n'étoit bâti que sur le sable mouvant ; rien n'étoit changé, quand la vertu nous trouve aussi foibles que nous l'avions été dans le crime.

L'ouvrage de la conversion est un ouvrage sérieux : on délibère long-temps avant que de faire cette grande démarche ; on se la refuse long-temps à soi-même ; on balance, on recule, on n'ose commencer ; on veut, et on ne veut plus ; on s'épuise en réflexions sur les obstacles et sur les suites ; les incertitudes et les lenteurs ne finissent pas : or, une entreprise si long-temps méditée, on ne l'abandonne pas le même jour presque qu'on venoit de la finir.

C'est-à-dire, que lorsque l'on sort absous devant Dieu du tribunal, on en sort changé : et cependant au sortir delà, vous vous retrouvez toujours le même ; on voit dans les mêmes circonstances les mêmes chutes : la présence d'un objet triomphoit de votre foiblesse ; elle en triomphe encore : une complaisance vous rendoit infidèle au devoir ; elle vous le rend encore : on ne voit pas que vous

évitiez ces entretiens, ces lieux, ces plaisirs qui sont pourtant de toutes vos confessions; vous n'en cultivez pas moins des liaisons toujours fatales à votre innocence; vous n'en rabattez rien d'un jeu, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie : vous n'en retranchez rien à des profusions dont des créanciers, des domestiques, et les pauvres eux-mêmes souffrent; rien à un sommeil où dans la mollesse d'un lit, et dans l'oisiveté de vos pensées, vous laissez reposer votre esprit sur des images toujours dangereuses à votre ame, rien à une vie inutile qui vous damne; on ne voit ni précautions pour l'avenir, ni mesures pour satisfaire au passé : les jeûnes, les veilles, les larmes, les macérations, et tout cet appareil de la pénitence, vous ne le connoissez même pas : la prière, le recueillement, la retraite, et tous ces secours si nécessaires à la piété, vous les négligez; en un mot, vous êtes encore le même, et le pénitent en vous ressemble parfaitement au pécheur : ah! ce n'est donc pas le doigt de Dieu qui avoit chassé le démon de votre ame. Lorsque vous avez guéri une ame, ô mon Dieu! il paroît que votre main toute-puissante s'en est mêlée : vos miracles et les transformations de votre grace sont durables, et ne ressemblent point à ces prestiges des imposteurs, qui s'évanouissent et échappent à la vue un moment après qu'on venoit de les voir paroître.

Aussi les Saints ont tous regardé la pénitence de ces ames infidèles, comme des dérisions publiques des Sacremens, et des outrages faits à la sainteté de nos mystères. On les éloignoit de l'autel sacré; on les regardoit comme des animaux immondes, cent fois revenus à leurs vomissemens, et devant lesquels il ne falloit plus jeter les choses saintes : on se défioit même d'une pénitence, qui avoit pu être suivie d'une seconde infidélité. Jugez, mon cher Auditeur, ce que les Saints auroient pensé des vôtres, et ce que l'Eglise en pense encore aujourd'hui : jugez des plaintes que vous faites quelquefois contre les ministres de la pénitence, lesquels vous retrouvant toujours retombant dans les mêmes égaremens, toujours renouvelant et vos promesses et vos rechutes, n'osent plus enfin vous délier qu'après de longues épreuves, de peur de jeter le Saint aux chiens.

Je sais que nous ne devons pas aggraver le joug; qu'on ne décrie et ne déshonore pas moins la religion, lorsqu'on ajoute un seul iota à la loi par un excès de sévérité, que lorsqu'on l'en retranche par une lâcheté criminelle; et qu'il ne faut pas fournir aux pécheurs, par une vaine ostentation de zèle et de rigueur, des prétextes de s'éloigner des choses saintes. Mais aussi faut-il confier à l'instant le sang de J. C. à des profanes qui l'ont mille fois souillé? faut-il ajouter foi à des promesses si souvent violées? faut-il accorder à la persévérance dans l'occasion et dans l'habitude du crime, c'est-à-dire, à tous les signes les moins équivoques de l'impénitence, les graces qu'on ne peut accorder qu'à un sincère repentir? Ne devons-nous pas, comme le prophète Elisée, savoir arrêter l'huile de la

grace, et suspendre la vertu des Sacremens, lorsqu'on ne nous présente que des vases pleins; je veux dire, des cœurs toujours prévenus des mêmes passions?

Eh! que ferions-nous, en vous accordant un pardon que Dieu vous refuse, que multiplier vos crimes, et vous charger d'une nouvelle malédiction? Ah! plût au Ciel, ame infidèle qui m'écoutez, que vous eussiez trouvé tous les tribunaux fermés à vos inconstances honteuses, et que vos fragilités tant de fois confessées, et autant de fois renouvelées, n'eussent pas rencontré un asile dans l'indulgence même du sanctuaire! On ne vous verroit plus dans les mêmes foiblesses et dans les mêmes misères, depuis tant d'années que vous venez vous en accuser: vous ne seriez plus couverte de cette lèpre, que vous avez presque portée dès l'enfance, si, comme la sœur de Moïse, vous aviez trouvé un législateur sage et sévère, qui, sans avoir égard au rang que vous tenez dans votre peuple, sans acquiescer à la chair et au sang, vous eût séparée du tabernacle saint, et du camp du Seigneur, jusqu'à ce que votre humiliation et votre douleur vous eussent disposée à recevoir la guérison, et à venir présenter vos offrandes avec le reste des Fidèles. Une seule confession faite à un ministre saint et éclairé, vous auroit renouvelée, et vous voilà encore la même, après tant de Sacremens et de démarches inutiles de pénitence!

Mais, que dis-je, la même! non-seulement tous vos crimes passés, tant de fois inutilement confessés, subsistent encore, mais vous êtes de plus coupable d'une infinité de Sacremens mille fois profanés: vous avez ajouté à des désordres qui n'ont jamais été pardonnés, parce que vous ne vous en êtes jamais repentie comme il faut; vous y avez, dis-je, ajouté la circonstance affreuse d'un grand nombre de sacriléges. Mais il eût donc mieux valu, me direz-vous, demeurer endurcie dans mon habitude, et ne faire jamais d'effort pour en sortir? C'est-à-dire, que pour éviter d'être profanateur, vous voulez devenir impie. Ah! sans doute il eût mieux valu demeurer pécheur, que venir profaner le sang de J. C. Mais n'aviez-vous point d'autre moyen d'éviter le sacrilége? ne pouviez-vous pas vous disposer par une sincère pénitence à approcher dignement de l'autel? Est-ce une alternative inévitable, ou d'abuser des choses saintes, ou de s'en éloigner? Ah! ce ne sont pas ces remèdes divins, qu'il faut fuir; ce sont les passions, qu'il faut vaincre: ce n'est pas en secouant le joug, qu'il faut éviter les profanations; c'est en usant avec piété des graces de l'Église. Ce n'est pas en disant avec l'impie: Puisque la loi m'est une occasion de chute, pourquoi me blâme-t-on, lorsque je ne l'observe pas? mais c'est en disant avec une ame touchée: J'ai lavé mes pieds, comment les salirois-je encore? vous avez brisé mes liens, ô mon Dieu! on ne me verra plus en resserrer les funestes nœuds: vous avez chassé le démon impur de mon ame, qui devoit être le temple de l'Esprit-Saint; ah! je ne permettrai plus

qu'il y rentre, de peur qu'il n'y habite pour toujours, et que mon dernier état ne devienne pire que le premier.

Je dis pire : car quelle ressource de salut peut-il vous rester encore? La connoissance de la vérité? personne n'en est plus instruit et ne la connoît mieux que vous. Le goût de la piété, et les sentimens de la grace? jamais cœur n'y fut plus sensible que le vôtre. Le secours des Sacremens? mais ces divins remèdes eux-mêmes sont devenus vos maux les plus désespérés, et vos plus grands crimes. Grand Dieu! vous seul connoissez ceux qui vous appartiennent, et vous les avez marqués sur le front d'un sceau ineffaçable de salut; c'est un secret éternel sur lequel l'homme ne peut jeter les yeux sans témérité; mais quand vous tirerez un jour le voile, trouverons-nous dans ce nombre beaucoup de ces ames légères dont je parle? Dernière ressource de salut inutile à l'ame inconstante, la ressource des Sacremens : *Impossibile est eos qui participes facti sunt Spiritûs Sancti, et prolapsi sunt, rursùs renovari ad pœnitentiam.*

J'avois donc raison de vous dire, M. F., que de tous les caractères, l'inconstance dans les voies du salut, étoit le moins propre au royaume de Dieu. Il est des ressources pour les autres pécheurs; pour celui-ci il n'en est plus : ou du moins il n'en paroît plus : il faut sortir, pour en trouver, des voies ordinaires de la Providence sur le salut des hommes. Cependant le pécheur inconstant est de tous les pécheurs le moins frappé du danger de son état : les sentimens de religion, qui le conduisent de temps en temps au tribunal et à l'autel saint, l'endorment et le rassurent; le libertinage de tant de pécheurs endurcis, qui vivent comme des impies sans Dieu, sans culte, sans Sacremens, donne à ses yeux un nouveau mérite à la différence de sa conduite; il se sait bon gré de n'en être pas encore venu à ce point d'endurcissement et d'irréligion; il s'applaudit de conserver encore du moins dans ses foiblesses, et dans ses inconstances éternelles, la force de recourir de temps en temps au remède; il se dit tout bas à lui-même comme le Pharisien : *Je ne suis pas fait comme les autres hommes* (*Luc*, 18; 11). Ce parallèle nourrit et flatte en secret sa sécurité : il se croit plus religieux; et il ne voit pas que la profanation des choses saintes, est la seule marque de religion qui lui reste encore.

Mais ce n'est pas tout; ces vains dehors mêmes, ces foibles restes ne se soutiennent pas long-temps, et disparoissent enfin : on peut flotter quelques années entre les Sacremens et les rechutes; cet abus des choses saintes mène toujours à l'endurcissement : Dieu si long-temps méprisé, méprise à son tour; le cœur se lasse de ses inconstances : comme les vérités à force d'être connues ne font plus d'impression; que le goût de la vertu, pour avoir été trop souvent senti est émoussé; que les Sacremens ne sont plus qu'une gêne inutile et incommode, on s'en épargne la cérémonie; on trouve plus doux de se reposer dans le désordre; tous les efforts qu'on a faits pour en sortir, qui n'ayant jamais été sincères, ont toujours été sans succès,

nous dégoûtent d'en faire de nouveaux, nous accoutument à nous laisser aller tranquillement à nous-mêmes : comme les démarches qu'on faisoit pour le salut, étoient d'autant plus pénibles, qu'elles n'étoient ni soutenues ni adoucies par un repentir véritable, on ne demande pas mieux que de les cesser et d'en être quitte. Ainsi l'inconstance elle-même nous conduit à ce funeste repos ; les inspirations cessent ; les remords s'apaisent ; la conscience se calme ; les alternatives de vice et de vertu finissent enfin par un état fixe et tranquille de crime ; les esprits impurs rentrent en plus grand nombre dans l'ame, et y établissent enfin une demeure constante et perpétuelle : *Et ingressi habitant ibi.*

Et c'est alors que le retour est comme désespéré, et l'iniquité consommée. Vous étiez touché autrefois à l'approche de la solennité pascale ; vous ne l'êtes plus : les discours de piété vous trouvoient encore sensible ; ils n'excitent plus que vos dégoûts ou vos censures : le seul spectacle d'un homme de bien réveilloit en vous des désirs secrets de vertu ; vous serez le premier à parler avec dérision de la sainteté de ses exemples : vous aviez encore retenu certaines pratiques de piété ; vous faisiez encore de temps en temps certaines prières à Dieu pour lui demander qu'il vous délivrât de vos misères : mais depuis que le Seigneur s'est retiré de vous, ah ! vous vivrez sans joug et sans règle ; vous entasserez monstre sur monstre ; pas le plus petit retour sur vous-même ; plus d'autre trouble que ceux qui naîtront de vos passions traversées ; plus d'autre crainte que de manquer d'occasion de plaisirs et de crime ; plus d'autre vicissitude dans le cœur que la naissance de quelque nouvelle passion ; plus de sentiment que pour la volupté ; plus de dégoût que pour la piété et la justice.

Eh ! ne voyons-nous pas aussi tous les jours qu'il n'est pas de pécheurs plus extrêmes dans leurs désordres que ceux qui, après avoir suivi quelque temps le parti de la vertu, se rengagent dans les plaisirs, et se rendent au monde qu'ils avoient abandonné ? Il semble que Dieu, indigné de leur apostasie, maudit ces ames inconstantes et légères : qu'il les frappe d'aveuglement, les livre à un sens réprouvé et à toute la corruption de leurs désirs : ce ne sont plus des pécheurs ordinaires, ce sont des monstres sans foi, sans pudeur, sans aucun frein qui les retienne, et leur dernier état devient infiniment pire que le premier. Le monde ne nous fournit que trop tous les jours de ces tristes spectacles ; et l'inconstance des pécheurs dans les voies de la piété, et leur retour plus vif et plus extrême qu'auparavant dans le vice, ne lui donne que trop d'occasions de faire des dérisions injustes de la piété même. Non, M. F., la vertu ne dégénère jamais en vice médiocre. La manne, cette viande formée dans le Ciel, lorsqu'elle venoit à se corrompre sur la terre, dit l'Ecriture, elle n'étoit plus qu'un amas de vers et de pourriture : *Scatere cœpit vermibus, atque computruit.* (*Exod.* 16 ; 20). Tel est le sort d'une ame qui, élevée jusque dans le ciel par une conversion sincère,

retombe encore, pour ainsi dire, et vient de nouveau se corrompre sur la terre; ce n'est plus qu'un spectacle d'horreur; elle n'exhale plus qu'une odeur de mort; ses scandales répandent par-tout l'infection du vice; et il n'est pas de corruption, dit un Prophète, pire que la sienne : *Corrumpetur putredine pessimâ* (*Mich.* 2; 10).

Vivrez-vous donc encore, mon cher Auditeur, dans ces alternatives de grace et de péché? Déclarez-vous enfin; c'est assez balancer entre le ciel et la terre, comme le disoit autrefois un Prophète à des pécheurs semblables à vous : *Usquequò claudicatis in duas partes* (*III. Reg.* 18; 21)? Si Baal est votre dieu, adorez-le tout seul, à la bonne heure; mais si le Seigneur est le Dieu véritable, n'adorez plus que lui seul aussi : *Si Dominus est Deus, sequimini eum; si autem Baal, sequimini illum* (*Ibid.*). Pourquoi ces efforts pour revenir au Seigneur, et ces foiblesses qui vous en séparent? pourquoi ces vicissitudes puériles et éternelles de crime et de vertu? pourquoi ces plaisirs et ces larmes? Ah! ou essuyez vos larmes pour toujours, et recevez votre consolation en ce monde; ou n'y cherchez plus d'autres consolations, ni d'autres plaisirs que ceux de la grace et de l'innocence. Fixez-vous enfin : je ne parle ici que pour l'intérêt même de votre repos. Quelle vie pénible que ces révolutions perpétuelles de crime et de repentir! vous le savez : éternellement combattu, et par ces troubles secrets qui vous rappellent à l'innocence, et par ces penchans infortunés qui vous rentraînent dans le vice; toujours occupé ou à pleurer vos foiblesses ou à surmonter vos remords; jamais heureux, soit dans le crime où vous ne trouvez point de paix; soit dans la vertu où vous ne pouvez vous faire une situation durable. Ayez donc pitié de votre ame; fixez-vous enfin: établissez une paix solide dans votre conscience, mettez à profit ces derniers traits de miséricorde que la bonté de Dieu laisse encore tomber sur votre cœur. Peut-être touchez-vous à cette dernière inconstance qui va terminer par l'endurcissement toutes les inégalités de votre vie; et que, comme un arbre plus d'une fois mort et déraciné, selon l'expression d'un Apôtre, vous allez rester pour toujours sur le côté que vous tomberez : fixez donc dans le devoir toutes les agitations de votre ame, afin que fondé et enraciné dans la charité vous ne soyez plus un de ces hommes temporels, dont parle J. C., qui ne croient en lui que pour un peu de temps; et que vous puissiez un jour aller recevoir dans le ciel la couronne du salut et de l'immortalité promise à ceux qui auront persévéré jusqu'à la fin.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE LUNDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE PETIT NOMBRE DES ÉLUS.

Multi leprosi erant in Israël sub Elisæo prophetâ; et nemo eorum mundatus est nisi Naaman Syrus.

Il y avoit beaucoup de lépreux en Israël du temps du prophète Elisée, et aucun d'eux ne fut guéri que le seul Naaman le Syrien. Luc. 4; 27.

Vous nous demandez tous les jours, M. F., s'il est vrai que le chemin du Ciel soit si difficile, et si le nombre de ceux qui se sauvent est aussi petit que nous le disons. A une question si souvent proposée, et encore plus souvent éclaircie, J. C. vous répond aujourd'hui, qu'il y avoit beaucoup de veuves en Israël affligées de la famine, et que la seule veuve de Sarepta mérita d'être secourue par le Prophète Elie; que le nombre des lépreux étoit grand en Israël du temps du Prophète Elisée, et que cependant Naaman tout seul fut guéri par l'homme de Dieu.

Pour moi, M. F., si je venois ici vous alarmer plutôt que vous instruire, il me suffiroit de vous exposer simplement ce qu'on lit de plus terrible dans les livres saints sur cette grande vérité; et parcourant de siècle en siècle l'histoire des Justes, vous montrer que dans tous les temps les Elus ont été fort rares. La famille de Noé, seule sur la terre sauvée de l'inondation générale; Abraham, seul discerné de tout le reste des hommes, et devenu le dépositaire de l'alliance; Josué et Caleb, seuls de six cent mille Hébreux, introduits dans la terre de promesse; un Job, seul juste dans la terre de Hus; Loth, dans Sodome; les trois enfans Juifs, dans Babylone.

A des figures si effrayantes auroient succédé les expressions des Prophètes; vous auriez vu dans Isaïe les Elus aussi rares que ces grappes de raisin qu'on trouve encore après la vendange, et qui ont échappé à la diligence du vendangeur; aussi rares que ces épis qui restent par hasard après la moisson, et que la faux du moissonneur a épargnés.

L'Evangile auroit encore ajouté de nouveaux traits à la terreur de ces images: je vous aurois parlé de deux voies, dont l'une est étroite, rude, et la voie d'un très-petit nombre; l'autre, large, spacieuse, semée de fleurs, et qui est comme la voie publique de tous les hommes; enfin, en vous faisant remarquer que par-tout dans les livres saints la multitude est toujours le parti des réprouvés; et que les Elus, comparés au reste des hommes, ne forment qu'un petit troupeau qui échappe presqu'à la vue, je vous aurois laissés, sur votre salut, dans des alarmes toujours cruelles à quiconque n'a pas encore renoncé à la foi, et à l'espérance de sa vocation.

Mais que ferois-je en bornant tout le fruit de cette instruction à vous prouver seulement que très-peu de personnes se sauvent? hélas! je découvrirois le danger sans apprendre à l'éviter; je vous montrerois, avec le Prophète, le glaive de la colère de Dieu levé sur vos têtes, et je ne vous aiderois pas à vous dérober au coup qui vous menace; je troublerois les consciences, et je n'instruirois pas les pécheurs.

Mon dessein donc aujourd'hui est de chercher dans nos mœurs les raisons de ce petit nombre. Comme chacun se flatte qu'il n'en sera pas exclu, il importe d'examiner si sa confiance est bien fondée. Je veux, en vous marquant les causes qui rendent le salut si rare, non pas vous faire conclure en général que peu seront sauvés, mais vous réduire à vous demander à vous-mêmes si, vivant comme vous vivez, vous pouvez espérer de l'être: qui suis-je? que fais-je pour le Ciel? et quelles peuvent être mes espérances éternelles?

Je ne me propose point d'autre ordre dans une matière aussi importante. Quelles sont les causes qui rendent le salut si rare? je vais en marquer trois principales, et voilà le seul plan de ce Discours: l'art et les recherches seroient ici mal placés. Appliquez-vous, qui que vous soyez: le sujet ne sauroit être plus digne de votre attention, puisqu'il s'agit d'apprendre quelles peuvent être les espérances de votre destinée éternelle. Implorons, etc. *Ave, Maria, etc.*

PREMIERE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce qu'on ne peut comprendre dans ce nombre que deux sortes de personnes, ou celles qui ont été assez heureuses pour conserver leur innocence pure et entière, ou celles qui, après l'avoir perdue, l'ont retrouvée dans les travaux de la pénitence: première cause. Il n'y a que ces deux voies de salut; et le ciel n'est ouvert ou qu'aux innocens ou qu'aux pénitens. Or, de quel côté êtes-vous? êtes-vous innocent? êtes-vous pénitent? Rien de souillé n'entrera dans le royaume de Dieu: il faut donc y porter ou une innocence conservée ou une innocence recouvrée. Or, mourir innocent est un privilége où peu d'ames peuvent aspirer; vivre pénitent est une grâce que les adoucissemens de la discipline, et le relâchement de nos mœurs rendent presque encore plus rare.

En effet, qui peut prétendre aujourd'hui au salut par un titre d'innocence? Où sont ces ames pures en qui le péché n'ait jamais habité, et qui aient conservé jusqu'à la fin le trésor sacré de la première grace que l'Eglise leur avoit confiée dans le baptême, et que J. C. leur redemandera au jour terrible des vengeances?

Dans ces temps heureux où toute l'Eglise n'étoit encore qu'une assemblée de Saints, il étoit rare de trouver des Fidèles qui, après avoir reçu les dons de l'Esprit-Saint, et confessé J. C. dans le Sacrement qui nous régénère, retombassent dans le dérèglement de leurs premières mœurs. Ananie et Saphire furent les seuls prévaricateurs de l'Eglise de Jérusalem; celle de Corinthe ne vit qu'un incestueux; la pénitence canonique étoit alors un remède rare, et à peine parmi ces vrais Israélites, se trouvoit-il un seul lépreux qu'on fût obligé d'éloigner de l'autel saint, et de séparer de la communion de ses frères.

Mais depuis, la foi s'affoiblissant en commençant à s'étendre, le nombre des Justes diminuant à mesure que celui des Fidèles augmentoit, le progrès de l'Evangile a, ce semble, arrêté celui de la piété; et le monde entier, devenu Chrétien, a porté enfin avec lui dans l'Eglise sa corruption et ses maximes. Hélas! nous nous égarons presque tous dès le sein de nos mères: le premier usage que nous faisons de notre cœur est un crime; nos premiers penchans sont des passions, et notre raison ne se développe et ne croît que sur les débris de notre innocence. La terre, dit un Prophète, est infectée par la corruption de ceux qui l'habitent; tous ont violé les lois, changé les ordonnances, rompu l'alliance qui devoit durer éternellement; tous opèrent l'iniquité, et à peine s'en trouve-t-il un seul qui fasse le bien; l'injustice, la calomnie, le mensonge, la perfidie, l'adultère, les crimes les plus noirs ont inondé la terre: *Mendacium, et furtum, et adulterium inundaverunt* (*Osée*. 4). Le frère dresse des embûches au frère; le père est séparé de ses enfans, l'époux de son épouse; il n'est point de lien qu'un vil intérêt ne divise; la bonne foi n'est plus que la vertu des simples; les haines sont éternelles; les réconciliations sont des feintes; et jamais on ne regarde un ennemi comme un frère: on se déchire, on se dévore les uns les autres; les assemblées ne sont plus que des censures publiques; la vertu la plus entière n'est plus à couvert de la contradiction des langues; les jeux sont devenus ou des trafics, ou des fraudes, ou des fureurs; les repas, ces liens innocens de la société, des excès dont on n'oseroit parler; les plaisirs publics, des écoles de lubricité: notre siècle voit des horreurs que nos pères ne connoissoient même pas; la ville est une Ninive pécheresse; la Cour est le centre de toutes les passions humaines; et la vertu autorisée par l'exemple du Souverain, honorée de sa bienveillance, animée par ses bienfaits, y rend le crime plus circonspect, mais ne l'y rend pas peut-être plus rare: tous les états, toutes les conditions ont corrompu leurs voies; les pauvres murmurent contre la main qui les frappe; les riches oublient l'Auteur de leur abondance; les Grands ne semblent être nés que pour eux-mêmes:

et la licence paroît le seul privilége de leur élévation; le sel même de la terre s'est affadi; les lampes de Jacob se sont éteintes; les pierres du sanctuaire se traînent indignement dans la boue des places publiques, et le prêtre est devenu semblable au peuple. O Dieu! est-ce donc là votre Eglise et l'assemblée des Saints? Est-ce là cet héritage si chéri, cette vigne bien-aimée, l'objet de vos soins et de vos tendresses? et qu'offroit de plus coupable à vos yeux Jérusalem, lorsque vous la frappâtes d'une malédiction éternelle? Voilà donc déjà une voie de salut fermée presque à tous les hommes: tous se sont égarés. Qui que vous soyez qui m'écoutez ici, il a été un temps où le péché régnoit en vous: l'âge a peut-être calmé vos passions, mais quelle a été votre jeunesse? Des infirmités habituelles vous ont peut-être dégoûté du monde; mais quel usage faisiez-vous avant cela de la santé? un coup de la grace a peut-être changé votre cœur; mais tout le temps qui a précédé ce changement, ne priiez-vous pas sans cesse le Seigneur qu'il l'efface de son souvenir?

Mais à quoi m'amusai-je? Nous sommes tous pécheurs, ô mon Dieu! et vous nous connoissez. Ce que nous voyons même de nos égaremens, n'en est peut-être à vos yeux que l'endroit le plus supportable; et du côté de l'innocence, chacun de nous convient assez qu'il n'a plus rien à prétendre au salut. Il ne reste donc plus qu'une ressource: c'est la pénitence. Après le naufrage, disent les Saints, c'est la planche heureuse qui seule peut encore nous mener au port; il n'y a plus d'autre voie de salut pour nous. Qui que vous soyez qui avez été pécheur, Prince, sujet, Grand, peuple, la pénitence seule peut vous sauver.

Or, souffrez que je vous demande où sont les pénitens parmi nous? où sont-ils? forment-ils dans l'Eglise un peuple nombreux? Vous en trouverez plus, disoit autrefois un Père, qui ne soient jamais tombés, que vous n'en trouverez qui, après leur chute, se soient relevés par une véritable pénitence: cette parole est terrible. Mais je veux que ce soit là une de ces expressions qu'il ne faut pas trop presser, quoique les paroles des Saints soient toujours respectables. Ne portons pas les choses si loin; la vérité est assez terrible, sans y ajouter de nouvelles terreurs par de vaines déclamations. Examinons seulement si du côté de la pénitence nous sommes en droit, la plupart, de prétendre au salut. Qu'est-ce qu'un pénitent? Un pénitent, disoit autrefois Tertullien, est un Fidèle qui sent, tous les momens de la vie, le malheur qu'il a eu de perdre et d'oublier autrefois son Dieu; qui a sans cesse son péché devant les yeux; qui en retrouve par-tout le souvenir et les tristes images: un pénitent, c'est un homme chargé des intérêts de la justice de Dieu contre lui-même; qui s'interdit les plaisirs les plus innocens, parce qu'il s'en est permis de criminels; qui ne souffre les plus nécessaires qu'avec peine; qui ne regarde plus son corps que comme un ennemi qu'il faut affoiblir, comme un rebelle qu'il faut châtier, comme un coupable à qui désormais il faut presque tout refuser, comme un vase souillé qu'il faut purifier,

comme un débiteur infidèle, dont il faut exiger jusqu'au dernier denier ; un pénitent, c'est un criminel qui s'envisage comme un homme destiné à la mort, parce qu'il ne mérite plus de vivre; ses mœurs par conséquent, sa parure, ses plaisirs mêmes, doivent avoir je ne sais quoi de triste et d'austère, et il ne doit plus vivre que pour souffrir; un pénitent ne voit dans la perte de ses biens et de sa santé, que la privation des faveurs dont il a abusé; dans les humiliations qui lui arrivent, que la peine de son péché; dans les douleurs qui le déchirent, que le commencement des supplices qu'il a mérités; dans les calamités publiques qui affligent ses frères, que le châtiment peut-être de ses crimes particuliers: voilà ce que c'est qu'un pénitent. Mais je vous demande encore, où sont parmi nous les pénitens de ce caractère? où sont-ils?

Ah! les siècles de nos pères en voyoient encore aux portes de nos temples: c'étoient des pécheurs moins coupables que nous sans doute, de tout rang, de tout âge, de tout état; prosternés devant le vestibule du temple; couverts de cendre et de cilice; conjurant leurs frères qui entroient dans la maison du Seigneur, d'obtenir de sa clémence le pardon de leurs fautes; exclus de la participation à l'autel, et de l'assistance même aux mystères sacrés; passant les années entières dans l'exercice des jeûnes, des macérations, des prières, et dans des épreuves si laborieuses, que les pécheurs les plus scandaleux ne voudroient pas les soutenir aujourd'hui un seul jour; privés non-seulement des plaisirs publics, mais encore des douceurs de la société, de la communication avec leurs frères, de la joie commune des solennités; vivant comme des anathèmes, séparés de l'assemblée sainte; dépouillés même pour un temps de toutes les marques de leur grandeur selon le siècle, et n'ayant plus d'autre consolation, que celle de leurs larmes et de leur pénitence.

Tels étoient autrefois les pénitens dans l'Eglise: si l'on y voyoit encore des pécheurs, le spectacle de leur pénitence édifioit bien plus l'assemblée des Fidèles, que leurs chutes ne l'avoient scandalisée; c'étoient de ces fautes heureuses, qui devenoient plus utiles que l'innocence même. Je sais qu'une sage dispensation a obligé l'Eglise de se relâcher des épreuves publiques de la pénitence; et si j'en rappelle ici l'histoire, ce n'est pas pour blâmer la prudence des Pasteurs qui en ont aboli l'usage, mais pour déplorer la corruption générale des Fidèles qui les y a forcés. Le changement des mœurs et des siècles entraîne nécessairement avec eux les variations de la discipline. La police extérieure, fondée sur les lois des hommes a pu changer; la loi de la pénitence, établie sur l'Evangile et sur la parole de Dieu, est toujours la même. Les degrés publics de la pénitence ne subsistent plus, il est vrai; mais les rigueurs et l'esprit de la pénitence sont encore les mêmes, et ne sauroient jamais prescrire. On peut satisfaire à l'Eglise sans subir les peines publiques qu'elle imposoit autrefois; on ne peut satisfaire à Dieu sans lui en offrir de particulières qui les égalent, et qui en soient une juste compensation.

Or, regardez autour de vous : je ne dis pas que vous jugiez vos frères ; mais examinez quels sont les mœurs de tous ceux qui vous environnent : je ne parle pas même ici de ces pécheurs déclarés qui ont secoué le joug, et qui ne gardent plus de mesures dans le crime ; je ne parle que de ceux qui vous ressemblent, qui sont dans des mœurs communes, et dont la vie n'offre rien de scandaleux ni de criant : ils sont pécheurs, ils en conviendront ; vous n'êtes pas innocent, et vous en convenez vous-même : or, sont-ils pénitens, et l'êtes-vous ? L'âge, les emplois, des soins plus sérieux vous ont fait peut-être revenir des emportemens d'une première jeunesse ; peut-être même les amertumes que la bonté de Dieu a pris plaisir de répandre sur vos passions, les perfidies, les bruits désagréables, une fortune reculée, la santé ruinée, des affaires en décadence, tout cela a refroidi et retenu les penchans déréglés de votre cœur : le crime vous a dégoûté du crime même ; les passions d'elles-mêmes se sont peu à peu éteintes ; le temps et la seule inconstance du cœur a rompu vos liens. Cependant, dégoûté des créatures, vous n'en êtes pas plus vif pour votre Dieu : vous êtes devenu plus prudent, plus régulier, selon le monde, plus homme de probité, plus exact à remplir vos devoirs publics et particuliers ; mais vous n'êtes pas pénitent ; vous avez cessé vos désordres, mais vous ne les avez pas expiés, mais vous ne vous êtes pas converti, mais ce grand coup qui change le cœur et qui renouvelle tout l'homme, vous ne l'avez pas encore senti.

Cependant cet état si dangereux n'a rien qui vous alarme : des péchés qui n'ont jamais été purifiés par une sincère pénitence, ni par conséquent remis devant Dieu, sont à vos yeux comme s'ils n'étoient plus ; et vous mourrez tranquille dans une impénitence d'autant plus dangereuse, que vous mourrez sans la connoître. Ce n'est pas ici une simple expression et un mouvement de zèle ; rien n'est plus réel et plus exactement vrai ; c'est la situation de presque tous les hommes, et même des plus sages et des plus approuvés dans le monde : les premières mœurs sont toujours licencieuses ; l'âge, les dégoûts, un établissement fixent le cœur, retirent du désordre, réconcilient même avec les saints mystères : mais où sont ceux qui se convertissent ? où sont ceux qui expient leurs crimes par des larmes et des macérations ? où sont ceux qui, après avoir commencé comme des pécheurs, finissent comme des pénitens ? où sont-ils ? je vous le demande.

Montrez-moi seulement dans vos mœurs des traces légères de pénitence. Quoi ? les lois de l'Eglise ? mais elles ne regardent plus les personnes d'un certain rang, et l'usage en a presque fait des devoirs obscurs et populaires. Quoi ? les soins de la fortune, les inquiétudes de la faveur et de la prospérité, les fatigues du service, les dégoûts et les gênes de la Cour, les assujettissemens des emplois et des bienséances ? mais voudriez-vous mettre vos crimes au nombre de vos vertus ; que Dieu vous tînt compte des travaux que vous n'endurez pas pour lui ; que votre ambition, votre orgueil, votre cupidité vous

déchargeassent d'une obligation qu'elles-mêmes vous imposent ? vous êtes pénitent du monde ; mais vous ne l'êtes pas de J. C. Quoi enfin ? les infirmités dont Dieu vous afflige ? les ennemis qu'il vous suscite ? les disgraces et les pertes qu'il vous ménage ? mais recevez-vous ces coups avec soumission seulement ? et loin d'y trouver des occasions de pénitence, n'en faites-vous pas la matière de nouveaux crimes ? Mais quand vous seriez fidèle sur tous ces points, seriez-vous pénitent ? Ce sont les obligations d'une ame innocente, de recevoir avec soumission les coups dont Dieu la frappe ; de remplir avec courage les devoirs pénibles de son état ; d'être fidele aux lois de l'Eglise : mais vous, qui êtes pécheur, ne devez-vous rien au-delà ? Et cependant vous prétendez au salut ; mais sur quel titre ? Dire que vous êtes innocent devant Dieu, votre conscience rendroit témoignage contre vous-même : vouloir nous persuader que vous êtes pénitent, vous n'oseriez, et vous vous condamneriez par votre propre bouche : sur quoi donc pouvez-vous compter, ô homme qui vivez si tranquille : *Ubi est ergò gloriatio tua* (*Rom.* 3 ; 27).

Et ce qu'il y a ici de terrible, c'est qu'en cela vous ne faites que suivre le torrent : vos mœurs sont les mœurs de presque tous les hommes. Vous en connoissez peut-être de plus coupables que vous (car je suppose qu'il vous reste encore des sentimens de religion, et quelque soin de votre salut) ; mais de véritables pénitens, en connoissez-vous ? Il faut les aller chercher dans les cloîtres et dans les solitudes : vous comptez à peine parmi les personnes de votre rang et de votre état, un petit nombre d'ames dont les mœurs plus austères que celles du commun, s'attirent les regards, et peut-être aussi la censure du public ; tout le reste marche dans la même voie. Je vois que chacun se rassure sur son voisin ; que les enfans succèdent là-dessus à la fausse sécurité de leurs pères ; que nul ne vit innocent ; que nul ne meurt pénitent : je le vois et je m'écrie : O Dieu ! si vous ne nous avez pas trompés ; si tout ce que vous nous avez dit sur la voie qui conduit à la vie, doit s'accomplir jusqu'à un point ; si le nombre de ceux qu'il faudroit perdre, ne vous fait rien rabattre de la sévérité de vos lois, où va donc se rendre cette multitude infinie de créatures qui disparoissent tous les jours à nos yeux ? Où sont nos amis, nos proches, nos maîtres, nos sujets qui nous ont précédés ; et quelle est leur destinée dans la région éternelle des morts ? Que serons-nous un jour nous-mêmes ?

Lorsqu'autrefois un Prophète se plaignoit au Seigneur, que tous avoient abandonné son alliance dans Israël, il répondit qu'il s'étoit encore réservé sept mille hommes qui n'avoient pas fléchi le genou devant Baal : c'est tout ce qu'un royaume entier renfermoit alors d'ames pures et fidèles. Mais pourriez-vous encore aujourd'hui, ô mon Dieu ! consoler les gémissemens de vos serviteurs par la même assurance ? Je sais que votre œil discerne encore des Justes au milieu de nous ; que le sacerdoce a encore ses Phinée ; la magistrature ses Samuel ; l'épée ses Josué ; la Cour ses Daniel, ses Esther et ses

David; car le monde ne subsiste que pour vos Elus, et tout seroit détruit si leur nombre étoit accompli : mais ces restes heureux des enfans d'Israël qui se sauveront, que sont-ils, comparés aux grains de sable de la mer; je veux dire à cette multitude infinie qui se damne? Venez nous demander après cela, M.F., s'il est vrai que peu seront sauvés. Vous l'avez dit, ô mon Dieu? et par-là c'est une vérité qui demeure éternellement. Mais quand Dieu ne l'auroit pas dit, je ne voudrois en second lieu, que voir un instant ce qui se passe parmi les hommes; les lois sur lesquelles ils se gouvernent, les maximes qui sont devenues les règles de la multitude : et c'est ici la seconde cause de la rareté des Elus, qui n'est proprement qu'un développement de la première; la force des coutumes et des usages.

SECONDE PARTIE.

Peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues dans tous les états, et sur lesquelles roulent les mœurs de la multitude, sont des maximes incompatibles avec le salut : sur l'usage des biens, sur l'amour de la gloire, sur la modération chrétienne, sur les devoirs des charges et des conditions, sur le détail des œuvres prescrites, les règles reçues, approuvées, autorisées dans le monde, contredisent celles de l'Evangile; et dès-là elles ne peuvent que conduire à la mort.

Je n'entrerai pas ici dans un détail trop vaste pour un discours, et trop peu sérieux même pour la chaire chrétienne. Je ne vous dis pas que c'est un usage établi dans le monde, qu'on peut mesurer sa dépense sur son bien et sur son rang; et que pourvu que ce soit du patrimoine de ses pères, on peut s'en faire honneur, ne mettre point des bornes à son luxe, et ne consulter dans ses profusions, que son orgueil et ses caprices. Mais la modération chrétienne a ses règles; mais vous n'êtes pas le maître absolu de vos biens; et tandis sur-tout que mille malheureux souffrent, tout ce que vous employez au-delà des besoins et des bienséances de votre état, est une inhumanité et un vol que vous faites aux pauvres. Ce sont là, dit-on, des raffinemens de dévotion, et en matière de dépense et de profusion, rien n'est blâmable et excessif selon le monde, que ce qui peut aboutir à déranger la fortune et altérer les affaires. Je ne vous dis pas que c'est un usage reçu, que l'ordre de la naissance, ou les intérêts de la fortune décident toujours de nos destinées, et règlent le choix du siècle ou de l'Eglise, de la retraite ou du mariage. Mais la vocation du Ciel, ô mon Dieu! prend-elle sa source dans les lois humaines d'une naissance charnelle? On ne peut pas tout établir dans le monde, et il seroit triste de voir prendre à des enfans des partis peu dignes de leur rang et de leur naissance. Je ne vous dis pas que l'usage veut que les jeunes personnes du sexe, qu'on élève pour le monde, soient instruites de bonne heure de tous les arts propres à réussir et à plaire, et exercées avec soin dans une

science funeste, sur laquelle nos cœurs ne naissent que trop instruits. Mais l'éducation chrétienne est une éducation de retraite, de pudeur, de modestie, de haine du monde. On a beau dire; il faut vivre comme on vit : et des mères, d'ailleurs chrétiennes et timorées, ne s'avisent pas même d'entrer en scrupule sur cet article.

Ainsi vous êtes jeune encore; c'est la saison des plaisirs : il ne seroit pas juste de vous interdire à cet âge, ce que tous les autres se sont permis : des années plus mûres amèneront des mœurs plus sérieuses. Vous êtes né avec un nom; il faut parvenir à force d'intrigues, de bassesses, de dépense; faire votre idole de votre fortune : l'ambition, si condamnée par les règles de la foi, n'est plus qu'un sentiment digne de votre nom et de votre naissance. Vous êtes d'un sexe et d'un rang qui vous met dans les bienséances du monde; vous ne pouvez pas vous faire des mœurs à part : il faut vous trouver aux réjouissances publiques, aux lieux où celles de votre rang et de votre âge s'assemblent, être des mêmes plaisirs, passer les jours dans les mêmes inutilités, vous exposer aux mêmes périls : ce sont des manières reçues, et vous n'êtes pas pour les réformer. Voilà la doctrine du monde.

Or, souffrez que je vous demande ici, qui vous rassure dans ces voies? Quelle est la règle qui les justifie dans votre esprit, qui vous autorise, vous, à ce faste, qui ne convient ni au titre que vous avez reçu dans votre baptême, ni peut-être à ceux que vous tenez de vos ancêtres? Vous, à ces plaisirs publics, que vous ne croyez innocens que parce que votre ame trop familiarisée avec le crime n'en sent plus les dangereuses impressions? Vous, à ce jeu éternel, qui est devenu la plus importante occupation de votre vie? Vous, à vous dispenser de toutes les lois de l'Eglise; à mener une vie molle, sensuelle, sans vertu, sans souffrance, sans aucun exercice pénible de religion? Vous, à solliciter le poids formidable des honneurs du Sanctuaire, qu'il suffit d'avoir désiré pour en être indigne devant Dieu? Vous, à vivre comme étranger au milieu de votre propre maison, à ne pas daigner vous informer des mœurs de ce peuple de domestiques qui dépend de vous, à ignorer par grandeur s'ils croient au Dieu que vous adorez, et s'ils remplissent les devoirs de la religion que vous professez? Qui vous autorise à des maximes si peu chrétiennes? Est-ce l'Evangile de J. C.? Est-ce la doctrine des Saints? Sont-ce les lois de l'Eglise? Car il faut une règle pour être en sûreté; quelle est la vôtre? L'usage; voilà tout ce que vous avez à nous opposer; on ne voit personne autour de soi qui ne se conduise sur les mêmes règles; entrant dans le monde, on y a trouvé ces mœurs établies; nos pères avoient ainsi vécu, et c'est d'eux que nous les tenons; les plus sensés du siècle s'y conforment; on n'est pas plus sage tout seul que tous les hommes ensemble; il faut s'en tenir à ce qui s'est toujours pratiqué, et ne vouloir pas être tout seul de son côté.

Voilà ce qui vous rassure contre toutes les terreurs de la religion;

personne ne remonte jusqu'à la loi ; l'exemple public est le seul garant de nos mœurs ; on ne fait pas attention que les lois des peuples sont vaines, comme dit l'Esprit-Saint : *Quia leges populorum vanæ sunt* (*Jerem.* 10 ; 3) ; que J. C. nous a laissé des règles auxquelles ni les temps, ni les siècles, ni les mœurs ne sauroient jamais rien changer ; que le ciel et la terre passeront ; que les mœurs et les usages changeront ; mais que ces règles divines seront toujours les mêmes.

On se contente de regarder autour de soi : on ne pense pas que ce qu'on appelle aujourd'hui usage, étoit des singularités monstrueuses avant que les mœurs des Chrétiens eussent dégénéré ; et que si la corruption a depuis gagné, les déréglemens, pour avoir perdu leur singularité, n'ont pas pour cela perdu leur malice : on ne voit pas que nous serons jugés sur l'Evangile, et non sur l'usage ; sur les exemples des Saints, et non sur les opinions des hommes ; que les coutumes qui ne se sont établies parmi les Fidèles qu'avec l'affoiblissement de la foi, sont des abus dont il faut gémir, et non des modèles à suivre ; qu'en changeant les mœurs, elles n'ont pas changé les devoirs ; que l'exemple commun qui les autorise, prouve seulement que la vertu est rare, mais non pas que le désordre est permis : en un mot, que la piété et la vie chrétienne sont trop amères à la nature, pour être jamais le parti du plus grand nombre.

Venez nous dire maintenant que vous ne faites que ce que font tous les autres ; c'est justement pour cela que vous vous damnez. Quoi ! le plus terrible préjugé de votre condamnation deviendroit le seul motif de votre confiance ! Quelle est dans l'Ecriture la voie qui conduit à la mort ? N'est-ce pas celle où marche le grand nombre ? Quel est le parti des réprouvés ? N'est-ce pas la multitude ? Vous ne faites que ce que font les autres ? mais ainsi périrent du temps de Noé tous ceux qui furent ensevelis sous les eaux du déluge ; du temps de Nabuchodonosor, tous ceux qui se prosternèrent devant la statue sacrilége ; du temps d'Elie, tous ceux qui fléchirent le genou devant Baal ; du temps d'Eléasar tous ceux qui abandonnèrent la loi de leurs pères. Vous ne faites que ce que font les autres, mais c'est ce que l'Ecriture vous défend : *Ne vous conformez point à ce siècle corrompu* (*Rom.* 12 ; 2), nous dit-elle : or, le siècle corrompu n'est pas le petit nombre de Justes que vous n'imitez point ; c'est la multitude que vous suivez. Vous ne faites que ce que font les autres ! vous aurez donc le même sort qu'eux. Or, malheur à toi, s'écrioit autrefois S. Augustin, torrent fatal des coutumes humaines ! ne suspendras-tu jamais ton cours ? entraîneras-tu jusqu'à la fin les enfans d'Adam dans l'abîme immense et terrible ? *Vœ tibi, flumen moris humani ! quousque volves Evæ filios in mare magnum et formidolosum* (*S. Aug. in Conf. l.* 1. *ch.* 16. *n.* 25).

Au lieu de se dire à soi-même : Quelles sont mes espérances ? Il y a dans l'Église deux voies : l'une large, où passe presque tout le monde, et qui aboutit à la mort ; l'autre étroite, où très-peu de gens entrent, et qui conduit à la vie. De quel côté suis-je ? mes mœurs,

sont-ce les mœurs ordinaires de ceux de mon rang, de mon âge, de mon état ; suis-je avec le grand nombre? je ne suis donc pas dans la bonne voie ; je me perds ; le grand nombre dans chaque état n'est pas le parti de ceux qui se sauvent. Loin de raisonner de la sorte, on se dit à soi-même : Je ne suis pas de pire condition que les autres ; ceux de mon rang et de mon âge vivent ainsi, pourquoi ne vivrois-je pas comme eux? Pourquoi, mon cher Auditeur? pour cela même : la vie commune ne sauroit être une vie chrétienne ; les Saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers ; ils ont eu leurs mœurs à part ; et ils n'ont été saints, que parce qu'ils n'ont pas ressemblé au reste des hommes.

L'usage avoit prévalu au siècle d'Esdras, qu'on s'alliât, malgré la défense, avec des femmes étrangères ; l'abus étoit universel ; les prêtres et le peuple n'en faisoient plus de scrupule. Mais que fit ce saint restaurateur de la loi ? suivit-il l'exemple de ses frères ? Crut-il qu'une transgression commune fût devenue plus légitime ? Il en appela de l'abus à la règle ; il prit le livre de la loi entre les mains ; il l'expliqua au peuple consterné, et corrigea l'usage par la vérité.

Suivez de siècle en siècle l'histoire des Justes, et voyez si Loth se conformoit aux voies de Sodome, et si rien ne le distinguoit de ses citoyens ; si Abraham vivoit comme ceux de son siècle ; si Job étoit semblable aux autres princes de sa nation ; si Esther, dans la Cour d'Assuérus, se conduisoit comme les autres femmes de ce prince ; s'il y avoit beaucoup de veuves à Béthulie et dans Israël, qui ressemblassent à Judith ; si parmi les enfans de la captivité, il n'est pas dit de Tobie seul qu'il n'imitoit pas la conduite de ses frères, et qu'il fuyoit même le danger de leur société et de leur commerce : voyez si dans ces siècles heureux, où les Chrétiens étoient encore saints, ils ne brilloient pas comme des astres au milieu des nations corrompues, et s'ils ne servoient pas de spectacle aux Anges et aux hommes, par la singularité de leurs mœurs ; si les Païens ne leur reprochoient pas leur retraite, leur éloignement des théâtres, des cirques, et des autres plaisirs publics ; s'ils ne se plaignoient pas que les Chrétiens affectoient de se distinguer sur toutes choses de leurs citoyens ; de former comme un peuple à part au milieu de leur peuple ; d'avoir leurs lois et leurs usages particuliers ; et si, dès-là qu'un homme avoit passé du côté des Chrétiens, ils ne le comptoient pas comme un homme perdu pour leurs plaisirs, pour leurs assemblées et pour leurs coutumes : enfin, voyez si dans tous les siècles, les Saints, dont la vie et les actions sont venues jusqu'à nous, ont ressemblé au reste des hommes.

Vous nous direz peut-être que ce sont là des singularités et des exceptions, plutôt que des règles que tout le monde soit obligé de suivre : ce sont des exceptions, il est vrai ; mais c'est que la règle générale est de se perdre ; c'est qu'une ame fidèle au milieu du monde, est toujours une singularité qui tient du prodige. Tout le monde, dites-vous, n'est pas obligé de suivre ces exemples : mais est-ce que

la sainteté n'est pas la vocation générale de tous les Fidèles ? Est-ce que pour être sauvé il ne faut pas être saint ? Est-ce que le Ciel doit beaucoup coûter à quelques-uns, et rien du tout aux autres ? Est-ce que vous avez un autre Evangile à suivre, d'autres devoirs à remplir, et d'autres promesses à espérer que les Saints ? Ah ! puisqu'il y avoit une voie plus commode pour arriver au salut, pieux Fidèles qui jouissez dans le Ciel d'un royaume que vous n'avez emporté que par la violence, et qui a été le prix de votre sang et de vos travaux, pourquoi nous laissiez-vous des exemples si dangereux et si inutiles? Pourquoi nous avez-vous frayé un chemin âpre, désagréable, et tout propre à rebuter notre foiblesse, puisqu'il y en avoit un autre plus doux et plus battu, que vous auriez pu nous montrer pour nous encourager et nous attirer, en nous facilitant notre carrière ! Grand Dieu ! que les hommes consultent peu la raison dans l'affaire de leur salut éternel !

Rassurez-vous après cela sur la multitude ; comme si le grand nombre pouvoit rendre le crime impuni, et que Dieu n'osât perdre tous les hommes qui vivent comme vous. Mais que sont tous les hommes ensemble devant Dieu ? La multitude des coupables l'empêcha-t-elle d'exterminer toute chair au temps du déluge ; de faire descendre le feu du ciel sur cinq villes infames ; d'engloutir Pharaon et toute son armée sous les eaux ; de frapper de mort tous les murmurateurs dans le désert ? Ah ! les rois de la terre peuvent avoir égard au grand nombre de coupables, parce que la punition devient impossible, ou du moins dangereuse, dès que la faute est trop générale. Mais Dieu qui secoue les impies de dessus la terre, dit Job, comme on secoue la poussière qui s'est attachée au vêtement ; Dieu devant qui les peuples et les nations sont comme si elles n'étoient pas, il ne compte pas les coupables, il ne regarde que les crimes : et tout ce que peut présumer la foible créature des complices de sa transgression, c'est de les avoir pour compagnons de son infortune.

Mais si peu de gens se sauvent, parce que les maximes les plus universellement reçues, sont des maximes de péché ; peu de gens se sauvent, parce que les maximes et les obligations les plus universellement ignorées ou rejetées, sont les plus indispensable au salut. Dernière réflexion qui n'est encore que la preuve et l'éclaircissement des précédentes.

TROISIEME PARTIE.

Quels sont les engagemens de la vocation sainte à laquelle nous avons été tous appelés ? les promesses solennelles du baptême. Qu'avons-nous promis au baptême ? de renoncer au monde, à la chair, à Satan, et à ses œuvres ; voilà nos vœux, voilà l'état du Chrétien, voilà les conditions essentielles du traité saint conclu entre Dieu et nous, par lequel la vie éternelle nous a été promise. Ces vérités paroissent familières et destinées au simple peuple ; mais c'est un abus :

il n'en est pas de plus sublimes, et il n'en est pas aussi de plus ignorées : c'est à la Cour des rois, c'est aux Grands de la terre, qu'il faut sans cesse les annoncer : *Regibus et principibus terræ.* Hélas ! ils sont des enfans de lumière pour les affaires du siècle; et les premiers principes de la morale chrétienne leur sont quelquefois plus inconnus qu'aux ames simples et vulgaires : ils auroient besoin de lait, et ils exigent de nous une nourriture solide, et que nous parlions le langage de la sagesse, comme si nous parlions parmi les parfaits.

Vous avez donc premièrement renoncé au monde dans votre baptême : c'est une promesse que vous avez faite à Dieu à la face des autels saints; l'Église en a été le garant et la dépositaire; et vous n'avez été admis au nombre des Fidèles et marqué du sceau ineffaçable du salut, que sur la foi que vous avez jurée au Seigneur de n'aimer ni le monde, ni tout ce que le monde aime. Si vous eussiez répondu alors sur les fonts sacrés, ce que vous dites tous les jours, que vous ne trouvez pas le monde si noir et si pernicieux que nous le disons; qu'au fond on peut l'aimer innocemment; qu'on ne le décrie tant dans la chaire, que parce qu'on ne le connoît pas; et puisque vous avez à vivre dans le monde, vous voulez vivre comme le monde; si vous eussiez ainsi répondu, ah ! l'Eglise eût refusé de vous recevoir dans son sein, de vous associer à l'espérance des Chrétiens, à la communion de ceux qui ont vaincu le monde; elle vous eût conseillé d'aller vivre parmi ces infidèles qui ne connoissent pas J. C., et où le prince du monde se faisant adorer, il est permis d'aimer ce qui lui appartient. Et voilà pourquoi dans les premiers temps, ceux des Catéchumènes qui ne pouvoient encore se résoudre de renoncer au monde et à ses plaisirs, différoient leur baptême jusqu'à la mort, et n'osoient venir contracter aux pieds des autels dans le Sacrement qui nous régénère, des engagemens dont ils connoissoient l'étendue et la sainteté, et auxquels ils ne se sentoient pas encore en état de satisfaire. Vous êtes donc obligé, par le plus saint de tous les sermens, de haïr le monde, c'est-à-dire, de ne pas vous conformer à lui : si vous l'aimez, si vous suivez ses plaisirs et ses usages, non-seulement vous êtes ennemi de Dieu, comme dit S. Jean; mais de plus vous renoncez à la foi donnée dans le baptême; vous abjurez l'Evangile de J. C.; vous êtes un apostat dans la religion, et foulez aux pieds les vœux les plus saints et les plus irrévocables que l'homme puisse faire.

Or, quel est ce monde que vous devez haïr? je n'aurois qu'à vous répondre que c'est celui que vous aimez : vous ne vous tromperez jamais à cette marque : ce monde, c'est une société de pécheurs dont les désirs, les craintes, les espérances, les soins, les projets, les joies, les chagrins ne roulent plus que sur les biens ou sur les maux de cette vie : ce monde, c'est un assemblage de gens qui regardent la terre comme leur patrie; le siècle à venir, comme un exil; les promesses de la foi, comme un songe; la mort comme le plus grand de tous les malheurs : ce monde, c'est un royaume temporel, où l'on

ne connoît pas J. C.; où ceux qui le connoissent, ne le glorifient pas comme leur Seigneur, le haïssent dans ses maximes, le méprisent dans ses serviteurs, le persécutent dans ses œuvres, le négligent ou l'outragent dans ses Sacremens et dans son culte : enfin le monde, pour laisser à ce mot une idée plus marquée, c'est le grand nombre. Voilà ce monde que vous devez éviter, haïr, combattre par vos exemples; être ravi qu'il vous haïsse à son tour; qu'il contredise vos mœurs par les siennes : c'est ce monde qui doit être pour vous un crucifié, c'est-à-dire, un anathème et un objet d'horreur, et à qui vous devez vous-même paroître tel.

Or, est-ce là votre situation par rapport au monde ? ses plaisirs vous sont-ils à charge? ses scandales affligent-ils votre foi ? y gémissez-vous sur la durée de votre pélerinage? n'avez-vous plus rien de commun avec le monde? n'en êtes-vous pas vous-même un des principaux acteurs ? ses lois ne sont-elles pas les vôtres ? ses maximes, vos maximes ? ce qu'il condamne, ne le condamnez-vous pas? n'approuvez-vous pas ce qu'il approuve ? et quand vous resteriez seul sur la terre, ne peut-on pas dire que ce monde corrompu revivroit en vous, et que vous en laisseriez un modèle à vos descendans? Et quand je dis, vous; je m'adresse presqu'à tous les hommes. Où sont ceux qui renoncent de bonne foi aux plaisirs, aux usages, aux maximes, aux espérances du monde ? tous l'ont promis; qui le tient? On voit bien des gens qui se plaignent du monde; qui l'accusent d'injustice, d'ingratitude, de caprice; qui se déchaînent contre lui, qui parlent vivement de ses abus et de ses erreurs, mais en le décriant ils l'aiment, ils le suivent, ils ne peuvent se passer de lui : en se plaignant de ses injustices, ils sont piqués, ils ne sont pas désabusés; ils sentent ses mauvais traitemens, ils ne connoissent pas ses dangers ; ils le censurent, mais où sont ceux qui le haïssent ? Et delà jugez, si bien des gens peuvent prétendre au salut.

En second lieu, vous avez renoncé à la chair dans votre baptême; c'est-à-dire, vous vous êtes engagé à ne pas vivre selon les sens, à regarder l'indolence même et la mollesse comme un crime, à ne pas flatter les désirs corrompus de votre chair, à la châtier, à la dompter, à la crucifier; ce n'est pas ici une perfection, c'est un vœu; c'est le premier de tous vos devoirs, c'est le caractère le plus inséparable de la foi : or, où sont les Chrétiens qui là-dessus soient plus fidèles que vous? Enfin, vous avez dit anathème à Satan et à ses œuvres; et quelles sont ses œuvres ? celles qui composent presque le fil, et comme toute la suite de votre vie ; les pompes, les jeux, les plaisirs, les spectacles, le mensonge dont il est le père, l'orgueil dont il est le modèle, les jalousies et les contentions dont il est l'artisan. Mais je vous demande, où sont ceux qui n'ont pas levé l'anathème qu'ils avoient prononcé là-dessus contre Satan ?

Et delà, pour le dire ici en passant, voilà bien des questions résolues. Vous nous demandez sans cesse si les spectacles et les autres plaisirs publics sont innocens pour des Chrétiens ? Je n'ai, à mon

tour, qu'une demande à vous faire. Sont-ce des œuvres de Satan, ou des œuvres de J. C.? car, dans la religion, il n'est point de milieu : ce n'est pas qu'il n'y ait des délassemens et des plaisirs qu'on peut appeler indifférens; mais les plaisirs les plus indifférens que la religion permet, et que la foiblesse de la nature rend même nécessaires, appartiennent, en un sens, à J. C., par la facilité qui doit nous en revenir de nous appliquer à des devoirs plus saints et plus serieux : tout ce que nous faisons, que nous pleurions, que nous nous réjouissions, il doit-être d'une telle nature, que nous puissions du moins le rapporter à J. C., et le faire pour sa gloire.

Or, sur ce principe le plus incontestable, le plus universellement reçu de la morale chrétienne, vous n'avez qu'à décider. Pouvez-vous rapporter à la gloire de J. C. les plaisirs des théâtres? J. C. peut-il entrer pour quelque chose dans ces sortes de délassemens? et avant que d'y entrer, pourriez-vous lui dire que vous ne vous proposez dans cette action que sa gloire et le désir de lui plaire? Quoi! les spectacles, tels que nous les voyons aujourd'hui, plus criminels encore par la débauche publique des créatures infortunées qui montent sur le théâtre, que par les scènes impures ou passionnées qu'elles débitent, les spectacles seroient des œuvres de J. C.? J. C. animeroit une bouche d'où sortent des airs profanes et lascifs? J. C. formeroit lui-même les sons d'une voix qui corrompt les cœurs? J. C. paroîtroit sur les théâtres en la personne d'un acteur, d'une actrice effrontée, gens infames même selon les lois des hommes? Mais ces blasphèmes me font horreur; J. C. présideroit à des assemblées de péché, où tout ce qu'on entend, anéantit sa doctrine, où le poison entre par tous les sens dans l'ame, où tout l'art se réduit à inspirer, à réveiller, à justifier les passions qu'il condamne? Or, si ce ne sont pas des œuvres de J. C. dans le sens déjà expliqué, c'est-à-dire, des œuvres qui puissent du moins être rapportées à J. C., ce sont donc des œuvres de Satan, dit Tertullien : *Nihil enim non diaboli est, quidquid non Dei est.....hoc ergò erit pompa diaboli.* Donc, tout Chrétien doit s'en abstenir; donc, il viole les vœux de son baptême lorsqu'il y participe; donc, de quelque innocence dont il puisse se flatter, en reportant de ces lieux son cœur exempt d'impression, il en sort souillé; puisque par sa seule présence, il a participé aux œuvres de Satan auxquelles il avoit renoncé dans son baptême, et violé les promesses les plus sacrées qu'il avoit faites à J. C. et à son Église.

Voilà les vœux de notre baptême, M. F. : ce ne sont point ici des conseils et des pratiques pieuses, je vous l'ai déjà dit; ce sont nos obligations les plus essentielles : il ne s'agit pas d'être plus ou moins parfait en les négligeant ou en les observant; il s'agit d'être Chrétien ou de ne l'être pas. Cependant qui les observe? qui les connoît seulement? qui s'avise de venir s'accuser au tribunal d'y avoir été infidèle? On est souvent en peine pour trouver de quoi fournir à une confession; et après une vie toute mondaine, on n'a presque

rien à dire au prêtre. Hélas ! M. F., si vous saviez à quoi vous engage le titre de Chrétien que vous portez ; si vous compreniez la sainteté de votre état, le détachement de toutes les créatures, qu'il vous impose ; la haine du monde, de vous-même, et de tout ce qui n'est pas Dieu, qu'il vous ordonne ; la vie de la foi, la vigilance continuelle, la garde des sens, en un mot, la conformité avec J. C. crucifié, qu'il exige de vous ; si vous le compreniez ; si vous faisiez attention que devant aimer Dieu de tout votre cœur et de toutes vos forces, un seul désir qui ne peut se rapporter à lui, vous souille ; si vous le compreniez, vous vous trouveriez un monstre devant ses yeux. Quoi ! diriez-vous, des obligations si saintes, et des mœurs si profanes ? une vigilance si continuelle, et une vie si peu attentive et si dissipée ? un amour de Dieu si pur, si plein, si universel, et un cœur toujours en proie à mille affections ou étrangères, ou criminelles ? Si cela est ainsi, ô mon Dieu ! qui pourra donc se sauver ? *Quis poterit salvus esse* (*Matth.* 19 ; 25) ? peu de gens, mon cher Auditeur : ce ne sera pas vous, du moins si vous ne changez ; ce ne seront pas ceux qui vous ressemblent ; ce ne sera pas la multitude.

Qui pourra se sauver ? Voulez-vous le savoir ? ce seront ceux qui opèrent leur salut avec tremblement ; qui vivent au milieu du monde, mais qui ne vivent pas comme le monde. Qui pourra se sauver ? cette femme chrétienne, qui renfermée dans l'enceinte de ses devoirs domestiques, élève ses enfans dans la foi et dans la piété ; laisse au Seigneur la décision de leur destinée ; ne partage son cœur qu'entre J. C. et son époux ; est ornée de pudeur et de modestie ; ne s'assied pas dans les assemblées de vanité ; ne se fait point une loi des usages insensés du monde, mais corrige les usages par la loi de Dieu, et donne du crédit à la vertu par son rang et par ses exemples. Qui pourra se sauver ? ce Fidèle, qui, dans le relâchement de ces derniers temps, imite les premières mœurs des Chrétiens ; qui a les mains innocentes et le cœur pur : vigilant, *qui n'a pas reçu son ame en vain* (*Ps.* 23 ; 4), mais qui, au milieu même des périls du grand monde, s'applique sans cesse à la purifier ; juste, *qui ne jure pas frauduleusement à son prochain* (*Ibid.*), et ne doit pas à des voies douteuses l'innocent accroissement de sa fortune ; généreux, qui comble de bienfaits l'ennemi qui a voulu le perdre, et ne nuit à ses concurrens que par son mérite ; sincère, qui ne sacrifie pas la vérité à un vil intérêt, et ne sait point plaire en trahissant sa conscience ; charitable, qui fait de sa maison et de son crédit, l'asile de ses frères ; de sa personne, la consolation des affligés ; de son bien, le bien des pauvres ; soumis dans les afflictions, Chrétien dans les injures, pénitent même dans la prospérité. Qui pourra se sauver ? vous, mon cher Auditeur, si vous voulez suivre ces exemples : voilà les gens qui se sauveront. Or, ces gens-là ne forment pas assurément le plus grand nombre ; donc, tandis que vous vivrez comme la multitude, il est de foi que vous ne devez pas prétendre au salut : car si, en vivant ainsi, vous pouviez vous sauver, tous les hommes presque se sauveroient ; puisqu'à un petit nombre d'impies près qui

se livrent à des excès monstrueux, tous les autres hommes ne font que ce que vous faites : or, que tous les hommes presque se sauvent, la foi nous défend de le croire : il est donc de foi, que vous ne devez rien prétendre au salut, tandis que vous ne pourrez vous sauver si le grand nombre ne se sauve.

Voilà des vérités qui font trembler; et ce ne sont pas ici de ces vérités vagues qui se disent à tous les hommes, et que nul ne prend pour soi, et ne se dit à soi-même. Il n'est peut-être personne ici qui ne puisse dire de soi : Je vis comme le grand nombre, comme ceux de mon rang, de mon âge, de mon état; je suis perdu, si je meurs dans cette voie. Or, quoi de plus propre à effrayer une ame à qui il reste encore quelque soin de son salut? Cependant c'est la multitude qui ne tremble point; il n'est qu'un petit nombre de Justes, qui opèrent à l'écart leur salut avec crainte; tout le reste est calme : on sait en général que le grand nombre se damne; mais on se flatte qu'après avoir vécu avec la multitude, on en sera discerné à la mort; chacun se met dans le cas d'une exception chimérique; chacun augure favorablement pour soi.

Et c'est pour cela que je m'arrête à vous, M. F., qui êtes ici assemblés. Je ne parle plus du reste des hommes, je vous regarde comme si vous étiez seuls sur la terre, et voici la pensée qui m'occupe et qui m'épouvante. Je suppose que c'est ici votre dernière heure et la fin de l'Univers; que les cieux vont s'ouvrir sur vos têtes, J. C. paroître dans sa gloire au milieu de ce temple, et que vous n'y êtes assemblés que pour l'attendre, et comme des criminels tremblans, à qui l'on va prononcer, ou une sentence de grace, ou un arrêt de mort éternelle : car vous avez beau vous flatter, vous mourrez tels que vous êtes aujourd'hui; tous ces désirs de changement qui vous amusent, vous amuseront jusqu'au lit de la mort; c'est l'expérience de tous les siècles; tout ce que vous trouverez alors en vous de nouveau, sera peut-être un compte un peu plus grand que celui que vous auriez aujourd'hui à rendre; et sur ce que vous seriez, si l'on venoit vous juger dans le moment, vous pouvez presque décider de ce qui vous arrivera au sortir de la vie.

Or, je vous demande, et je vous le demande frappé de terreur, ne séparant pas en ce point mon sort du vôtre, et me mettant dans la même disposition où je souhaite que vous entriez; je vous demande donc : si J. C. paroissoit dans ce Temple, au milieu de cette assemblée, la plus auguste de l'Univers, pour nous juger, pour faire le terrible discernement des boucs et des brebis, croyez-vous que le plus grand nombre de tout ce que nous sommes ici fût placé à la droite? croyez-vous que les choses du moins fussent égales? croyez-vous qu'il s'y trouvât seulement dix Justes que le Seigneur ne put trouver autrefois en cinq villes toutes entières? Je vous le demande, vous l'ignorez, et je l'ignore moi-même; vous seul, ô mon Dieu! connoissez ceux qui vous appartiennent, mais si nous ne connoissons pas ceux qui lui appartiennent, nous savons du moins

que les pécheurs ne lui appartiennent pas. Or, qui sont les Fidèles ici assemblés? les titres et les dignités ne doivent être comptés pour rien; vous en serez dépouillés devant J. C. : qui sont-ils? beaucoup de pécheurs qui ne veulent pas se convertir : encore plus qui le voudroient, mais qui diffèrent leur conversion; plusieurs autres qui ne se convertissent jamais que pour retomber; enfin un grand nombre qui croient n'avoir pas besoin de conversion : voilà le parti des réprouvés. Retranchez ces quatre sortes de pécheurs de cette assemblée sainte; car ils en seront retranchés au grand jour : paroissez maintenant, Justes; où êtes-vous? restes d'Israël, passez à la droite : froment de J. C., démêlez-vous de cette paille destinée au feu : ô Dieu! où sont vos Elus? et que reste-t-il pour votre partage?

M. F., notre perte est presque assurée, et nous n'y pensons pas. Quand même dans cette terrible séparation, qui se fera un jour, il ne devroit y avoir qu'un seul pécheur de cette assemblée du côté des réprouvés, et qu'une voix du ciel viendroit nous en assurer dans ce Temple, sans le désigner; qui de nous ne craindroit d'être le malheureux? qui de nous ne retomberoit d'abord sur sa conscience, pour examiner si ses crimes n'ont pas mérité ce châtiment? qui de nous saisi de frayeur ne demanderoit pas à J. C., comme autrefois les Apôtres : Seigneur, ne seroit-ce pas moi? *Numquid ego sum, Domine* (*Matth.* 26; 22)? et si l'on laissoit quelque délai, qui ne se mettroit en état de détourner de lui cette infortune, par les larmes et les gémissemens d'une sincère pénitence?

Sommes-nous sages, mes chers Auditeurs? Peut-être que parmi tous ceux qui m'entendent, il ne se trouvera pas dix Justes; peut-être s'en trouvera-t-il encore moins; que sais-je? ô mon Dieu! je n'ose regarder d'un œil fixe les abîmes de vos jugemens et de votre justice; peut-être ne s'en trouvera-t-il qu'un seul; et ce danger ne vous touche point, mon cher Auditeur? et vous croyez être ce seul heureux dans le grand nombre qui périra, vous qui avez moins sujet de le croire que tout autre; vous sur qui seul la sentence de mort devroit tomber, quand elle ne tomberoit que sur un seul des pécheurs qui m'écoutent?

Grand Dieu! que l'on connoît peu dans le monde les terreurs de votre loi! Les Justes de tous les siècles ont séché de frayeur, en méditant la sévérité et la profondeur de vos jugemens sur la destinée des hommes : on a vu de saints solitaires, après une vie entière de pénitence, frappés de la vérité que je prêche, entrer au lit de la mort dans des terreurs qu'on ne pouvoit presque calmer, faire trembler d'effroi leur couche pauvre et austère, demander sans cesse d'une voix mourante à leurs frères : Croyez-vous que le Seigneur me fasse miséricorde? et être presque sur le point de tomber dans le désespoir, si votre présence, ô mon Dieu! n'eût à l'instant apaisé l'orage, et commandé encore une fois aux vents et à la mer de se calmer : et aujourd'hui, après une vie commune, mondaine, sensuelle, profane, chacun meurt tranquille; et le ministre de J. C.

appelé, est obligé de nourrir la fausse paix du mourant, de ne lui parler que des trésors infinis des miséricordes divines, et de l'aider, pour ainsi dire, à se séduire lui-même. O Dieu! que prépare donc aux enfans d'Adam la sévérité de votre justice ?

Mais que conclure de ces grandes vérités ? qu'il faut désespérer de son salut ? à Dieu ne plaise ! Il n'y a que l'impie qui, pour se calmer sur ses désordres, tâche ici de conclure en secret que tous les hommes périront comme lui : ce ne doit pas être là le fruit de ce discours; mais de vous détromper de cette erreur si universelle, qu'on peut faire ce que tous les autres font, et que l'usage est une voie sûre; mais de vous convaincre que pour se sauver il faut se distinguer des autres, être singulier, vivre à part au milieu du monde, et ne pas ressembler à la foule.

Lorsque les Juifs emmenés en servitude, furent sur le point de quitter la Judée et de partir pour Babylone, le prophète Jérémie, à qui le Seigneur avoit ordonné de ne pas abandonner Jérusalem, leur parla de la sorte : Enfans d'Israël, lorsque vous serez arrivés à Babylone, vous verrez les habitans de ce pays-là qui porteront sur leurs épaules des dieux d'or et d'argent; tout le peuple se prosternera devant eux pour les adorer; mais pour vous alors, loin de vous laisser entraîner à l'impiété de ces exemples, dites en secret : C'est vous seul, Seigneur, qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine* (*Baruch.* 6; 5).

Souffrez que je finisse en vous adressant les mêmes paroles. Au sortir de ce Temple et de cette autre sainte Sion, vous allez rentrer dans Babylone; vous allez revoir ces idoles d'or et d'argent, devant lesquelles tous les hommes se prosternent; vous allez retrouver les vains objets des passions humaines ; les biens, la gloire, les plaisirs qui sont les dieux de ce monde, et que presque tous les hommes adorent; vous verrez ces abus que tout le monde se permet, ces erreurs que l'usage autorise; ces désordres dont une coutume impie a presque fait des lois. Alors, mon cher Auditeur, si vous voulez être du petit nombre des vrais Israélites, dites dans le secret de votre cœur : C'est vous seul, ô mon Dieu ! qu'il faut adorer : *Te oportet adorari, Domine ;* je ne veux point avoir de part avec un peuple qui ne vous connoît pas ; je n'aurai jamais d'autre loi que votre loi sainte : les dieux que cette multitude insensée adore, ne sont pas des dieux, ils sont l'ouvrage de la main des hommes ; ils périront avec eux : vous seul êtes l'immortel, ô mon Dieu ! et vous seul méritez qu'on vous adore : *Te oportet adorari, Domine.* Les coutumes de Babylone n'ont rien de commun avec les saintes lois de Jérusalem ; je vous adorerai avec ce petit nombre d'enfans d'Abraham, qui composent encore votre peuple au milieu d'une nation infidèle; je tournerai avec eux tous mes désirs vers la sainte Sion : on traitera de foiblesse la singularité de mes mœurs; mais heureuse foiblesse, Seigneur, qui me donnera la force de résister au torrent et à la séduction des exemples ! et vous serez mon Dieu, au milieu de Babylone, comme vous le serez un jour dans la sainte Jérusalem :

Te oportet adorari, Domine. Ah! le temps de la captivité finira enfin; vous vous souviendrez d'Abraham et de David, vous délivrerez votre peuple, vous nous transporterez dans la sainte Cité; et alors vous règnerez seul sur Israël, et sur les nations qui ne vous connoissent pas : alors tout étant détruit, tous les Empires, tous les sceptres, tous les monumens de l'orgueil humain étant anéantis, et vous seul demeurant éternellement, on connoîtra que vous seul devez être adoré : *Te oportet adorari, Domine.*

Voilà le fruit que vous devez retirer de ce discours : vivez à part; pensez sans cesse que le grand nombre se damne; ne comptez pour rien les usages, si la loi de Dieu ne les autorise; et souvenez-vous que les Saints ont été dans tous les siècles des hommes singuliers. C'est ainsi qu'après vous être distingués des pécheurs sur la terre, vous en serez séparés glorieusement dans l'éternité.

Ainsi soit-il.

SERMON

POUR LE MARDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

SUR LE MÉLANGE DES BONS ET DES MÉCHANS.

Si peccaverit in te frater tuus, vade, et corripe eum inter te et ipsum solum : si te audierit, lucratus eris fratrem tuum.

Si votre frère vous a offensé, allez, et reprenez-le en particulier : s'il vous écoute, vous aurez gagné votre frère. MATTH. 18; 15.

UN des devoirs les plus essentiels et les plus ignorés de la vie chrétienne, c'est l'usage que nous devons faire des vices ou des vertus des hommes au milieu desquels nous sommes obligés de vivre. Aussi la sagesse de Dieu n'a permis le mélange de l'ivraie et du bon grain, des bons et des méchans dans l'Eglise, que pour ménager aux uns et aux autres des moyens de conversion, ou des occasions de mérite; et lorsque les serviteurs du père de famille, touchés des scandales qui déshonorent son royaume, lui demandent qu'il leur permette d'aller arracher l'ivraie que l'homme ennemi a sursemé dans

ce champ divin, il condamne leur zèle, et leur fait entendre que ce mélange, qui paroît si injurieux à sa gloire, a néanmoins ses raisons et ses usages dans l'ordre adorable de sa providence.

Cependant ce mélange établi pour corriger le vice et pour purifier et éprouver la vertu, séduit ou décourage celle-ci, et ne fournit que des censures à l'autre : ce mélange, si utile à tous, est devenu pernicieux à tous; et encore aujourd'hui, dit S. Augustin, les Justes souffrent avec peine les pécheurs, les pécheurs ne peuvent pas même supporter la présence des Justes, et ils sont à charge les uns aux autres : *Oneri enim sibi sunt.* Il importe donc de développer les raisons éternelles et les utilités de cette conduite de Dieu sur son Eglise; et cette matière paroît d'autant plus importante, que tous les autres devoirs de la vie chrétienne semblent s'y rapporter. En effet, le vice et la vertu se trouvant toujours nécessairement mêlés sur la terre, rien n'est plus digne d'être éclairci, que les règles de la foi, qui apprennent aux pécheurs quelle utilité ils doivent retirer de la société des Justes avec lesquels ils vivent, et aux Justes, celle qui doit leur revenir du commerce des pécheurs, inévitable pour eux sur la terre.

Or, pour établir ces vérités sur une doctrine solide, il n'y a qu'à remonter jusqu'au premier dessein de la Providence, et exposer qu'elles ont pu être les raisons éternelles de sa sagesse dans le mélange des bons et des méchans sur la terre. En voici deux principales, et d'elles nous allons tirer toutes les règles que nous devons prescrire.

Les bons, dans les desseins de Dieu, doivent servir, ou au salut, ou à la condamnation des méchans : c'est la première.

Les méchans sont soufferts pour l'instruction, ou pour le mérite des Justes : c'est la dernière.

De l'exposition de ces deux principes vont naître toutes les grandes vérités que renferme cette matière, et qui règlent, ou la conduite des pécheurs envers les gens de bien, ou les dispositions des gens de bien à l'égard des pécheurs. Implorons, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Ne semble-t-il pas, M. F., qu'il eût été plus glorieux à J. C. de s'être formé sur la terre une Eglise uniquement composée d'Elus, sans tache dans les mœurs comme dans la foi, et l'image naturelle et anticipée de la Jérusalem céleste, et de cette Eglise des premiers nés dont les noms sont écrits dans le Ciel? Un champ arrosé de son sang divin, devroit-il encore produire l'ivraie avec le bon grain? Un bercail dont il est le Pasteur, peut-il renfermer des animaux immondes confondus avec les brebis? Un corps dont il est le chef, peut-il encore souffrir des membres qui servent à l'ignominie? Et l'Eglise ne seroit-elle pas plus digne de son Epoux, si refusant ici-bas aux pécheurs les signes extérieurs de la paix et de l'unité, elle ne reconnoissoit pour siens sur la terre, que ceux qui lui appartiendront

dans le Ciel ? Il est vrai, M. F., que les Justes en forment ici-bas la partie la plus essentielle et la plus inséparable : c'est eux proprement qui la représentent toute devant J. C.; c'est eux qui sont le principal lien de son union avec elle; c'est à eux qu'elle doit le mérite de ses prières, le fruit de ses Sacremens, la vertu de sa parole; c'est pour eux enfin qu'elle subsiste encore; et toutes choses seroient consommées, si leur nombre étoit accompli.

Cependant, quoique les pécheurs ne soient que comme les taches de ce corps divin, ils ne lui appartiennent pas moins : l'Eglise les regarde comme ses enfans; elle les souffre comme ses membres, gâtés à la vérité, mais qui tiennent encore au reste du corps, non-seulement par les symboles extérieurs des Sacremens et de l'unité, mais encore par les liens intérieurs de la foi et de la grace, et qui peuvent même trouver dans leur société avec les Justes, ou mille ressources heureuses de salut qui leur manqueroient, s'ils vivoient séparés d'eux comme des anathèmes, ou un sujet terrible de condamnation qui justifiera la sévérité des jugemens de Dieu à leur égard.

Je dis premièrement mille ressources heureuses de salut, puisqu'ils trouvent dans leur mélange avec les Justes, les secours des instructions, des exemples et des prières, c'est-à-dire, les moyens les plus efficaces de leur conversion. Le secours des instructions est la première utilité que les pécheurs retirent de la société des gens de bien; et ces instructions font d'autant plus d'effet sur les ames les plus mondaines, que la vérité, l'autorité, la charité en sont les caractères inséparables. La vérité. Les Justes ont l'œil trop simple et les lèvres trop innocentes, pour louer le pécheur dans les désirs de son cœur; ils ignorent ce langage éternel de feinte, d'adulation, d'intérêt, dont les hommes se servent pour se séduire les uns les autres; ils appellent avec une noble simplicité le bien un bien, et le mal un mal; ils savent qu'ils ne sont redevables qu'à la vérité; que le Chrétien en est un témoin public; qu'il seroit honteux de sacrifier à de légères complaisances, ou à un vil intérêt, une vérité à laquelle tant de Fidèles ont autrefois sacrifié leur propre vie; qu'ils ont dans le Ciel le témoin invisible de leurs pensées; qu'on peut bien cacher aux hommes les basses dissimulations d'un cœur double, mais qu'on ne peut les cacher au Scrutateur des cœurs; et que la religion toute seule forme des hommes véritables et sincères. Ainsi ils aiment trop leurs frères pour les tromper; ils sont trop touchés de leurs égaremens pour y applaudir; ils désirent trop vivement leur salut pour devenir par des conseils flatteurs, les complices de leur perte : ils peuvent bien se taire, car il n'est pas toujours temps de parler; mais ils ne sauroient parler que pour rendre gloire à la vérité; et le vice ne trouve jamais auprès d'eux, ni ces basses adulations qui l'admirent, ni ces adoucissemens artificieux qui le justifient.

Vous apprenez de leur bouche, vous sur-tout que votre rang et votre naissance élève au-dessus des autres hommes, vous apprenez ce que cette foule d'adulateurs, qui vous environne, vous laisse igno-

rer : eux seuls vous parlent dans la sincérité de Dieu ; parce qu'eux seuls ne cherchent pas à vous plaire, mais à vous gagner à J. C. : eux seuls osent vous contredire, et prendre le parti de la vérité, contre vous-même ; parce qu'eux seuls ne craignent pas de se rendre moins agréables, pourvu qu'ils se rendent plus utiles : eux seuls n'étudient pas vos penchans pour y accommoder lâchement leurs suffrages, mais ils étudient vos devoirs pour y ramener vos penchans ; parce qu'eux seuls aiment plus votre personne, que votre élévation, et sont plus touchés de votre salut, que de vos bienfaits. Tout le reste des hommes, ou vous séduit, ou se tait, ou vous flatte ; plus même vous êtes élevé, plus vos passions vous sont cachées sous l'artifice des louanges ; moins la vérité vous approche, plus on se déguise à vos yeux pour vous déguiser vous-même aux vôtres ; plus vous êtes à plaindre, parce que tout ce qui vous environne n'est attentif qu'à vous surprendre, qu'à vous inspirer ses passions, ou qu'à s'accommoder aux vôtres : c'est le malheur des Cours, et la triste destinée des Grands. L'innocent plaisir de la sincérité, sans lequel il n'est plus rien de doux dans le commerce des hommes, vous est refusé : vous n'avez plus d'ami, parce qu'il est trop utile de l'être : vous vivez au milieu des hommes que vous ne connoissez pas, qui mettent tous le masque en vous approchant, et dont vous ne voyez jamais que l'art et la surface : les Justes seuls se montrent à vous tels qu'ils sont ; et en eux seuls, vous retrouvez la vérité qui vous fuit, et que votre puissance qui vous donne tout, vous ôte elle-même et vous cache. Voyez comme, tandis que tous les officiers de l'armée d'Holopherne lui promettent la conquête de Béthulie, et que tout flatte son orgueil et son ambition, Achior tout seul ose parler sans artifice, prendre les intérêts du Dieu de Juda, et faire souvenir ce chef orgueilleux, que toutes ses forces viendront échouer contre cette ville comme les flots de la mer contre un grain de sable, si le Seigneur lui-même daigne la garder et la défendre. Aussi, un saint roi de Juda comptoit autrefois, comme un des plus grands avantages de son règne, de voir assis auprès de lui des hommes justes et fidèles : parmi toutes les faveurs qu'il avoit reçues du Dieu de ses pères, ce n'étoient pas ses victoires et ses prospérités dont il étoit le plus touché ; c'étoit la vertu et la justice des sujets qui présidoient à ses conseils et qui environnoient son trône ; et la piété des Nathan et des Chusaï, lui parut une marque plus sensible de la protection du Seigneur sur lui, que la conquête de Jérusalem, et les dépouilles des nations ennemies de sa gloire : *Misericordiam et judicium cantabo tibi, Domine..... Oculi mei ad fideles terræ, ut sedeant mecum : ambulans in viâ immaculatâ, hic mihi ministrabat* (*Ps.* 100 ; 1, 6). Un homme juste est un présent du Ciel, et les Grands sur-tout ne sauroient trop honorer la vertu, parce que la puissance ne peut leur donner que des sujets, et que la vertu toute seule leur donne des amis fidèles et sincères.

Mais non-seulement les Justes seuls conservent encore la vérité

parmi les hommes, leurs paroles tirent même d'une certaine autorité que la vertu seule donne, un poids et une force qui ne se trouvent pas dans les discours des hommes ordinaires. En effet, le pécheur, quelque élevé qu'il soit, perd, par ses égaremens, le droit de reprendre ceux qui s'égarent : ses vices affoiblissent ses instructions; les foiblesses de sa conduite décrient l'utilité de ses conseils, et ses mœurs ne laissent plus de crédit à ses paroles. Mais le Juste peut avec confiance condamner dans les autres, ce qu'il a commencé par s'interdire à lui-même; ses instructions ne rougissent pas de sa conduite; son innocence rend ses censures respectables, et tout ce qu'il dit trouve dans ses mœurs une nouvelle autorité dont on ne peut se défendre. Aussi nous donnons, comme sans y penser, aux véritables Justes, une espèce d'empire sur nous-mêmes, quelque élevés que nous soyons d'ailleurs. La vertu se forme comme un tribunal à part, auquel nous soumettons avec plaisir notre élévation et notre puissance; et il semble que les Justes, qui jugeront un jour les Anges, ont droit d'être dès à présent les juges des hommes.

Un Jean-Baptiste, accompagné de sa seule vertu, devient le censeur d'une Cour voluptueuse; et Hérode ne peut s'empêcher de craindre ses censures et de respecter sa vertu. Un Michée s'oppose seul aux vains projets de deux rois et de deux armées; et tout est ébranlé à la seule voix de l'homme de Dieu. Un Prophète inconnu vient de la part de Dieu reprocher au roi d'Israël assemblé à Béthel avec tout son peuple pour sacrifier à Baal, l'impiété de ses sacrifices; et les mystères profanes sont suspendus. Elie tout seul vient au milieu de Samarie menacer Achab de la vengeance divine; et le Prince tremblant s'humilie, et conjure le Prophète d'obtenir sa grace auprès du Seigneur. Enfin, un Samuel, armé de la seule dignité de son âge et de son ministère, vient reprocher à Saül, vainqueur d'Amalec et encore environné de ses troupes victorieuses, son ingratitude et sa désobéissance; et ce Prince, si intrépide devant ses ennemis, sent toute sa fierté tomber devant le Prophète, et met tout en usage pour l'apaiser. Ô sainte autorité de la vertu! qu'elle porte avec éclat les caractères augustes de sa céleste origine!

Il est vrai, M. F., qu'à cette autorité inséparable de la vertu, les Justes ajoutent les saints artifices et les sages circonspections d'une charité tendre et prudente. Ils ont appris qu'il faut reprendre à temps et à contre-temps, il est vrai; mais ils savent aussi que si tout leur est permis, tout n'est pas expédient; que les plaies qui sont dans le cœur demandent de grandes précautions, et qu'il faut lui faire aimer les remèdes, si l'on veut qu'ils soient utiles. Ils savent que la vérité ne doit d'ordinaire ses victoires qu'aux ménagemens de la prudence et de la charité qui les lui préparent; qu'il y a un temps de gémir en secret, et un temps de parler; que la même charité qui hait le péché, tolère le pécheur pour le corriger; et que la vertu n'a d'autorité, qu'autant qu'elle a de discrétion et de prudence.

Ainsi la vertu est aimable lors même qu'elle reprend : ce n'est pas

la connoître de se la représenter sous l'idée d'un zèle amer et imprudent, qui condamne sans indulgence, et qui corrige sans discernement. La charité n'est ni téméraire ni inhumaine: elle sait choisir ses momens et ménager ses conseils; elle sait se rendre utile sans se rendre odieuse; et quand on aime sincèrement, la douceur et les précautions sont naturelles. Si ces caractères manquent, ce n'est plus la charité qui reprend et qui édifie, c'est l'humeur qui censure et qui scandalise: la charité est douce et prudente, et l'humeur est toujours piquante et téméraire. Nathan ne vient pas reprocher aigrement à David le scandale de sa conduite: il s'insinue avant que de reprendre; il fait aimer la vérité avant de la dire; il fait haïr le crime avant de blâmer le coupable; et, par les ménagemens innocens d'une parabole ingénieuse, il trouve le secret de corriger le vice sans offenser le pécheur, et de faire prononcer David contre lui-même.

Un ami saint et vertueux, et qui joint à la vertu cette douceur tendre et cette discrétion que la charité inspire, ne trouve presque point de cœur, quelque livré qu'il soit aux passions, insensible à ses sages remontrances. Car ce n'est pas ici un anachorète austère, qui, par les suites de sa profession, ne pouvant vous tenir que des discours saints, vous trouve moins disposé à l'écouter: c'est un Juste de votre état, de votre âge, de votre rang, le complice peut-être autrefois de vos plaisirs et de vos débauches, qui vous fait sentir le vide des amusemens dont il a été lui-même l'adorateur insensé; qui vous inspire l'horreur d'un monde dont il a été lui-même autrefois follement enchanté; qui vous exhorte à un genre de vie sage et chrétien, qu'il a lui-même autrefois décrié; qui vous promet dans la pratique de la vertu, des douceurs, et une paix du cœur qu'il a lui-même cru autrefois puérile et chimérique: tout ce qu'il dit tire une nouvelle force de cette ressemblance; il vous ébranle, il vous enlève presque malgré vous à vous-même; et la simplicité de ses discours est mille fois plus puissante pour persuader, que toute l'éloquence des chaires chrétiennes.

J'en appelle ici à vous-même, combien de fois, dans le temps que vous suiviez avec plus de fureur les égaremens du monde et des passions, un ami chrétien a rappelé l'ivresse de votre cœur aux lumières d'une raison plus tranquille, vous a fait convenir de l'injustice de vos voies, des amertumes secrètes de votre état, de l'abus du monde et de la vanité de ses espérances, et a laissé au fond de votre ame un trait de lumière et de vérité, qui depuis ne s'est jamais effacé, et vous a toujours rappelé en secret à la vertu et à l'innocence? Augustin sentit ses irrésolutions s'affermir dans les entretiens d'Ambroise; Alipe, sa foiblesse se ranimer dans la sainte familiarité d'Augustin. Non, la vérité semble avoir un nouveau droit sur nos cœurs, quand elle est aidée des persuasions douces et sincères d'une tendresse chrétienne.

Et ici je ne puis m'empêcher de le dire à vous, M. F., que la grace a retirés des égaremens du monde: souvent, contens, ce semble,

d'avoir échappé vous-mêmes au naufrage, vous voyez périr vos frères sans douleur; vous auriez honte de leur tendre la main; vos nouvelles mœurs n'ont pas éloigné de vous les amis que le monde et les plaisirs vous avoient donnés; vous conservez encore avec eux ces liaisons de soins, de tendresse, de confiance, que la piété ne condamne pas, mais qu'elle rend seulement plus sincères et plus chrétiennes; cependant vous les laissez perdre sans les avertir; sous prétexte d'éviter l'indiscrétion et ce zèle importun qui rend la piété odieuse, vous manquez aux règles de la charité et aux devoirs d'une amitié sainte. Il n'est jamais question de salut entre vos amis et vous; vous affectez même, par une fausse délicatesse, d'éviter ces sortes d'entretiens; vous souffrez qu'ils vous parlent de leurs plaisirs, de la folie de leurs amusemens et de la vanité de leurs espérances, et vous vous observez pour ne pas leur parler du bonheur et des avantages d'une vie chrétienne, et des richesses de la miséricorde de Dieu sur les pécheurs qui veulent revenir à lui. Mais qu'est-ce qu'une liaison dont le Seigneur n'est pas le principe, dont la charité n'est pas le nœud, dont le salut n'est pas le fruit?

Déjà, c'est une erreur de croire qu'il n'y ait pas ici une obligation de conscience: l'Evangile vous prescrit aujourd'hui d'aller même chercher votre frère, et de lui donner en particulier des avis tendres et charitables; d'ailleurs, il vous est ordonné, à vous qui êtes convertis, comme autrefois à Pierre, de rappeler et de soutenir vos frères. Mais quand la Religion ne vous en feroit pas un devoir, pouvez-vous voir des hommes que l'espérance d'une même vocation vous unit, et que les liens de l'amitié doivent vous rendre encore plus chers; pouvez-vous les voir ennemis de J. C., esclaves du démon, destinés par le déréglement de leur vie, à des malheurs éternels, sans oser leur dire quelquefois que vous les plaignez? Sans profiter de quelques-uns de ces momens heureux où ils viennent vous confier leurs chagrins et leurs dégoûts, pour leur apprendre à chercher en Dieu seul une paix que le monde ne peut donner; pour placer à propos une seule parole de salut; pour leur dire avec ces témoignages touchans de tendresse dont le cœur a tant de peine à se défendre, ce qu'autrefois Augustin, déjà converti, disoit à un de ses amis qu'il vouloit retirer de l'égarement: Est-ce que nous aurons des destinées si différentes dans l'avenir, tandis que nous n'avons ici-bas qu'un même cœur? Les nœuds de notre amitié sont donc fragiles et périssables, puisque la charité, qui seule demeure éternellement, n'en est pas le lien commun; la mort va donc nous séparer à jamais, car c'est dans le Seigneur tout seul que l'union des cœurs peut être immortelle; vous n'êtes donc qu'un ami temporel, et une haine éternelle succédera à cette amitié rapide et passagère qui nous unit sur la terre! Mais que sont les liaisons les plus tendres que la piété n'a pas formées; et peut-on aimer un seul moment ce qu'on ne doit pas aimer toujours?

Mais ce qui donne, en second lieu, une nouvelle force aux instruc-

tions des Justes, c'est qu'elles sont soutenues de leurs exemples : second moyen de salut que leur société fournit aux pécheurs. Et certes, mon cher Auditeur, si vous viviez au milieu d'un monde où Dieu ne fût pas connu; si tous les hommes vous ressembloient, et que vos yeux ne rencontrassent de toutes parts que des exemples de dissolution, la vertu inconnue ne vous paroîtroit jamais désirable; le crime seroit toujours tranquille, parce que son opposition avec la piété n'en troubleroit jamais les fausses douceurs; vous ne sentiriez jamais s'élever au-dedans de vous ces troubles secrets qui vous reprochent votre propre foiblesse; et vous croiriez la vie chrétienne impossible, parce que vous la verriez sans exemple. Mais dans quelque situation que la Providence vous ait fait naître, vous trouvez des Justes de votre âge et de votre état, qui observent la loi du Seigneur, et qui marchent devant lui dans la sainteté et dans l'innocence; leur exemple seul est une voix puissante qui vous parle sans cesse au fond du cœur, et qui vous rappelle malgré vous à la vérité et à la justice. Nous vous annonçons la piété du haut de ces chaires chrétiennes; mais leur exemple vous la persuade : nous vous montrons la voie de loin; mais ils y marchent à vos yeux pour vous frayer le chemin et vous animer à les suivre : nous vous prescrivons les règles; ils vous fournissent le modèle. Aussi combien de fois, mon cher Auditeur, touché des exemples d'un Juste de votre rang et de votre état, vous êtes-vous reproché à vous-même les penchans infortunés qui ne vous permettoient pas de lui ressembler? Combien de fois le souvenir de son innocence vous a couvert de confusion, arraché des soupirs à votre foiblesse, et fait balancer quelque temps entre le devoir et la passion? combien de fois sa présence seule a réveillé en vous des désirs de salut, et vous a fait promettre en secret à vous-même, qu'un jour vous marcheriez sur ses traces? Non, M. F., nous ne voyons point de conversion dans le monde, qui n'ait trouvé sa source et son motif dans les exemples des gens de bien : je ne parle pas même ici du mérite de leurs œuvres; l'union de la foi, et la société d'un même esprit, établit entre eux et vous une espèce de commerce saint, qui vous rend propres les fruits immortels de leurs vertus : le trésor qu'ils amassent, la mesure surabondante qu'ils comblent par des violences qui vont au-delà de leurs dettes, sont des biens qui vous appartiennent, et que vous pouvez offrir au Seigneur comme vos propres justices. Ce n'est pas que des satisfactions étrangères puissent suffire pour effacer des offenses qui vous sont propres; il faut que les mêmes membres qui ont servi à l'iniquité, servent à la justice, et que le péché se répare où il a été commis; mais les œuvres des Justes offrent sans cesse au Seigneur, ou le prix de votre conversion, ou l'heureux supplément de votre pénitence. Cependant le monde, toujours ingénieux à s'ôter à lui-même les ressources de salut que la bonté de Dieu lui ménage, ne semble attentif qu'à obscurcir l'éclat, ou diminuer le mérite des œuvres des gens de bien : il attaque la sainteté des motifs, quand les dehors sont à couvert de la malignité de ses censures. Les courtisans du

roi Sédécias accusoient les larmes et les tristes prédictions de Jérémie sur la ruine prochaine de Jérusalem, d'un secret désir de plaire au roi de Babylone qui assiégeoit cette ville infortunée. Il semble, ô mon Dieu, que vous ne soyez pas assez aimable pour être servi dans la seule vue de vous-même, et que vos promesses toutes seules ne soient pas capables de dédommager vos serviteurs des peines qu'ils endurent ; il faut que le monde cherche toujours dans les plus saintes démarches de leur piété, d'autres desseins que celui de vous honorer, et un autre intérêt que celui de vous plaire ! Mais que faites-vous, M. F., en diminuant par des soupçons téméraires le mérite des œuvres des Justes ? Vous diminuez les ressources heureuses de votre salut : vous vous ôtez à vous-mêmes les motifs les plus consolans de votre espérance : ce sont vos propres vertus que vous déshonorez, et vos censures insensées retombent sur vous-mêmes.

Enfin les Justes servent encore à votre salut par leurs gémissemens et par leurs prières; et c'est dans ce dernier avantage, que vous allez connoître combien la vertu est respectable dans ceux qui la pratiquent.

La prière continuelle du Juste, dit un Apôtre, *est d'un grand poids auprès du Seigneur* (*Jac.* 5; 16). Oui, M. F., si Dieu jette encore des regards de miséricorde sur la terre, s'il répand encore ses faveurs sur les Empires et sur les Royaumes, ce sont les prières et les gémissemens secrets des gens de bien, qui nous les attirent; ce sont ceux qui composent cette partie pure de l'Eglise, qui n'a point d'autre voix pour demander que celle du Christ, dont les clameurs ont toujours accès auprès du Père; c'est là cette colombe qui gémit sans cesse, et qui ne gémit jamais en vain; c'est par eux que toutes les graces se répandent dans l'Eglise; c'est à eux que les siècles doivent les princes religieux, les pasteurs fidèles, la paix des Eglises, les victoires de la foi, ces hommes célèbres par leurs lumières que Dieu suscite dans les besoins de son Eglise, pour s'opposer aux entreprises de l'erreur, au relâchement des mœurs, aux affoiblissemens de la discipline. Que dirai-je encore? c'est à eux que le monde doit les ressources inespérées dans les calamités publiques, la tranquillité des peuples, le bonheur des siècles; tout vient delà : car tout se fait pour les Elus. Nous en faisons honneur, nous qui ne jugeons que par les sens, à la sagesse des Souverains, à la puissance ou à l'habileté de ceux qui gouvernent : mais si nous voyons les événemens dans leurs causes, nous les trouverions dans les gémissemens secrets des gens de bien; dans les prières quelquefois d'une ame simple et obscure, qui, cachée aux yeux des hommes, décide bien plus auprès de Dieu des événemens publics, que les Césars et leurs ministres, qui paroissent à la tête des affaires, et qui semblent tenir entre leurs mains la destinée des peuples et des Empires.

Comparez, disoit autrefois Tertullien aux Païens, les malheurs passés de l'Empire à la tranquillité dont il jouit aujourd'hui; d'où vient ce changement? n'est ce pas depuis que Dieu a donné des

Chrétiens au monde? *Ex quo Chistianos à Deo orbis accepit.* C'est depuis que l'Evangile a montré à la terre des hommes justes, qui offrent au Seigneur des prières ferventes pour les princes et pour les rois, que les Césars sont plus heureux, l'Empire plus florissant les peuples plus tranquilles: c'est nous seuls, qui levant des mains pures au Ciel, le fléchissons par nos clameurs; et cependant, lorsque nous en avons obtenu des graces pour la terre, Jupiter en a tout l'honneur dans votre esprit: *Et cùm misericordiam extorserimus, Jupiter honoratur.* Quel don, M. F., la miséricorde de Dieu fait à la terre, lorsqu'elle s'y forme un Elu! Quel trésor pour un peuple, pour un Empire, pour le monde entier! Quelle ressource pour les hommes d'avoir encore au milieu d'eux des serviteurs de J. C.!

Vous regardez quelquefois, M. F., la vertu comme une foiblesse; et la piété des Justes ne trouve souvent auprès de vous que des dérisions et des censures. Mais quand les gens de bien ne seroient pas si utiles à la terre; quand ce ne seroit pas eux qui maintiennent encore parmi nous les restes de la sûreté publique, la bonne foi dans le commerce, le secret dans les conseils, la fidélité dans les affaires, la religion dans les promesses, l'intégrité dans les soins publics, l'amour des peuples dans l'autorité; qu'y a-t-il de plus grand et de plus respectable dans le monde, que la vertu?

Mais elle est rare, dites-vous: je le veux, et c'est en cela même qu'elle est plus digne de vos hommages. Mais enfin, laissons là les discours puérils du libertinage; il est encore sur la terre des ames pures et fidèles; vous en connoissez dans votre rang et dans votre état, auxquelles vous ne pouvez refuser le titre respectable de la vertu: or, c'est par-là, en dernier lieu, que les bons servent à la condamnation des méchans; ils ôtent à l'iniquité toutes ses excuses. Car que pourrez-vous répondre devant le tribunal de J. C., que leur exemple, ou n'affoiblisse, ou ne confonde? direz-vous que vous n'avez fait que suivre des usages établis, et qu'il eût fallu se retirer dans les déserts pour s'en dispenser? mais les Justes qui sont parmi vous s'y conforment-ils? vous excuserez-vous sur les suites inséparables d'une naissance illustre? vous en connoissez qui, avec un nom encore plus distingué que le vôtre, en sanctifient l'éclat, et trouvent le secret de le faire servir au salut. Quoi? la vivacité de l'age? la délicatesse du sexe? on vous en montre tous les jours qui, dans une jeunesse florissante, et avec tous les talens propres au monde, regardent tous ces vains avantages comme de la boue, et n'ont de pensée que pour le Ciel. Quoi? la dissipation des emplois? vous en voyez chargés des mêmes soins que vous, et qui cependant font du salut la principale affaire. Votre goût pour le plaisir? l'amour du plaisir est le premier penchant de tous les hommes; et il est des Justes en qui il est encore plus violent, et qui sont nés avec des dispositions moins favorables à la vertu que vous. Vos afflictions? il y a des gens de bien, malheureux. Votre prospérité? il s'en trouve qui se sanctifient dans l'abondance. Votre santé? on vous en montrera qui,

dans un corps infirme, portent une ame remplie d'une force divine.

Tournez-vous de tous les côtés : autant de Justes, autant de témoins qui déposent contre vous. Placez-vous en telle situation qu'il vous plaira ; encore aujourd'hui les femmes mondaines ont des Esther pour modèle ; les filles chrétiennes des Rébecca ; les hommes de guerre, des Josué ; les courtisans, des Néhémias ; ceux qui sont assis sur le trône, des Josias et des David ; les affligés, des Job ; les infirmes, des Thimothée ; ceux qui sentent l'aiguillon de la chair, des Paul : chaque situation a ses Saints ; chaque âge a ses exemples ; chaque état fournit ses modèles. C'est ainsi, ô mon Dieu ! que s'accomplissent sur les hommes vos desseins de justice et de miséricorde ; et que, si vous vous servez des Justes pour corriger ou pour confondre les pécheurs, vous vous servez aussi des pécheurs pour affermir la foi, ou pour éprouver la vertu des Justes.

SECONDE PARTIE.

Le corps des Justes, dit saint Augustin, répandu par tout le monde, trouve son accroissement et son utilité dans les chutes et dans les erreurs mêmes de ceux qui s'égarent : *Omnibus errantibus utitur ad profectus suos ;* et les livres saints ne semblent attribuer au Seigneur tous les maux et tous les désordres de la Cité, que parce que sa providence les permet pour les faire servir au salut de ceux qui lui appartiennent.

Car remarquez, je vous prie, M. F., que la négligence, le dégoût, l'oubli des graces, sont les écueils les plus ordinaires de la vertu des Justes, et que le mélange des méchans sert en premier lieu à leur instruction, en les préservant de ces écueils, et leur fournissant des leçons continuelles de vigilance, de fidélité et de reconnoissance.

De vigilance. En effet, les commencemens de la conversion et de la piété des Justes sont toujours timides et défians : le cœur, instruit alors par le souvenir encore tout nouveau de ses chutes passées, veille sur sa propre foiblesse, frémit à la seule présence des objets qui lui en retracent les funestes images : tout l'alarme, tout l'avertit, tout le rappelle à lui-même ; à peine à demi-essuyé du naufrage, il ne marche sur les eaux qu'en tremblant comme Pierre, et le moindre mouvement lui montre le sein de l'abîme prêt à l'engloutir. Mais ces pieuses frayeurs, si nécessaires à la vertu, ne se calment que trop dans les suites : à mesure que le souvenir de nos chutes s'éloigne, le sentiment de notre fragilité s'affoiblit ; les jours déjà passés dans la piété, semblent nous répondre de ceux qui suivent ; les frayeurs cessent, les précautions se négligent, et, comme le roi Ezéchias, depuis qu'on a triomphé de Sennachérib, et délivré Jérusalem des ennemis qui avoient juré sa perte, on en introduit d'autres dans la Cité sainte, et on ne craint plus même d'exposer avec complaisance à leurs yeux, des trésors qui ne sont en sûreté, que lorsqu'ils sont inconnus.

Or, contre un affoiblissement si dangereux, rien n'est plus utile aux Justes que le mélange des méchans : ils lisent sans cesse dans les chutes de leurs frères, les raisons de leur vigilance; ils voient dans une source commune les mêmes foiblesses à craindre, et que l'usage tout seul d'une foi toujours attentive fait ici le discernement; ils apprennent dans l'histoire des malheurs d'autrui, quels sont les degrés qui conduisent insensiblement au crime; que les commencemens en sont toujours légers; que, pour peu qu'on accorde à l'ennemi, les avantages qu'il en tire sont funestes à l'ame; et qu'il est plus à craindre lorsqu'il inspire des adoucissemens, que lors même qu'il propose des crimes; ils voient que parmi ceux qui tombent à leurs yeux, il en est plusieurs qui ont été autrefois plus fervens qu'eux dans les voies de Dieu, et qui s'attendoient encore moins qu'eux à décheoir par des chutes honteuses de cet état de ferveur et de justice. Ainsi ils apprennent tous les jours dans les égaremens de leurs frères, qu'il n'y a de sûreté pour la vertu que dans la vigilance, et qu'il n'y a jamais loin entre l'affoiblissement et la chute.

Le mélange des pécheurs soutient donc la vigilance des Justes contre la tentation du relâchement; mais il affermit encore leur fidélité contre celle du dégoût. Et certes, si, cachés au siècle, ils vivoient tous séparés des pécheurs, peut-être que dans ces momens où le cœur aride retombe sous son propre poids, où l'on se lasse de soi-même, où nul goût sensible ne soutient plus la vertu ; peut-être qu'alors ils pourroient se promettre dans le monde des plaisirs plus doux que ceux de la piété, et une destinée plus heureuse. Mais la seule présence des pécheurs dissipe cette illusion : le Juste n'a pas besoin de sa foi pour se détromper sur leur fausse félicité; il n'a qu'à ouvrir les yeux, il cherche des heureux dans le monde, et il n'en trouve point; il voit par-tout des agitations qu'on appelle plaisirs, et il ne voit nulle part de bonheur; il consulte les mondains eux-mêmes, et ils déposent tous contre le monde et sa prétendue félicité; il trouve parmi les pécheurs mille fois plus d'ennui, plus de dégoût pour la vie mondaine, qu'il n'en a jamais éprouvé pour la vertu; il voit que leurs passions font tous leurs malheurs et tous leurs chagrins, et que le cœur de l'homme de bien qui en est exempt, ne sauroit jamais avoir d'autre peine, que de ne pas sentir assez vivement son bonheur. Ainsi le mélange des pécheurs affermit la fidélité des Justes contre la tentation du dégoût; mais de plus, il réveille leur reconnoissance, et les défend contre la tentation de l'oubli des graces.

Troisième manière dont le mélange des méchans contribue à l'instruction des Justes. Ils voient que le Seigneur laisse périr dans le monde une infinité de pécheurs moins coupables qu'eux; nés avec un fonds de droiture, d'équité, de bonté, de pudeur même; incapables de rien de noir, d'inique, d'inhumain; qui aiment la vertu, qui révèrent les Justes, et qui ne trouvent que dans les molles foiblesses d'un cœur fragile, plus digne de la miséricorde que de la colère divine, l'écueil de leur innocence; tandis qu'eux-mêmes, après

des excès monstrueux, et qui ne pouvoient partir que d'un cœur profondément mauvais et corrompu, ont été choisis, arrachés au crime, et appelés à la connoissance de la vérité: ces objets toujours présens font sentir chaque instant au Juste le prix inestimable du bienfait qui a changé son cœur. Ce n'est pas assez: il connoît même des pécheurs qui gémissent sous le poids de leurs chaînes, qui désirent leur délivrance, qui flottent toute leur vie entre les désirs de la vertu et la tyrannie des passions, et qui cependant n'arrivent jamais au salut, soit parce qu'ils le désirent trop foiblement, soit parce que le Seigneur est maître de ses dons, et qu'il a pitié de qui bon lui semble. Il les connoît, et il se souvient que le Seigneur vint au-devant de lui pour le retirer du désordre, lorsque, loin de l'attendre et de l'appeler, il fuyoit encore sa présence; et il se souvient que lorsqu'il avoit encore les armes à la main contre sa gloire, et sans avoir apporté à la pénitence d'autre préparation que ses crimes, une lumière céleste le frappa soudain; une main invisible rompit tout d'un coup ses chaînes; le Maître des cœurs lui en donna un nouveau.

Mais le fruit de sa reconnoissance est un fonds de douceur, de tolérance, de charité pour ses frères qui s'égarent. Car souvent les gens de bien n'ont pour les pécheurs qu'un œil de mépris et de dureté: loin d'être touchés de leur malheur, et de demander à Dieu qu'il les convertisse, ils font souvent consister toute leur vertu, ou à les fuir comme des objets contagieux; ou à les plaindre, comme si leur malheur étoit sans ressource; ou à les censurer, comme si la charité, toujours inexorable envers le vice, n'étoit jamais indulgente pour le pécheur.

Mais qui êtes-vous pour prescrire ainsi des bornes à la miséricorde divine, et désespérer du salut de votre frère? Si la grace a pu triompher de toute la corruption de votre cœur, il n'est plus rien que vous ne deviez attendre d'elle pour les autres: le prodige de votre conversion doit vous préparer à voir sans surprise les changemens les moins attendus. Que savez-vous si ceux qui vous paroissent aujourd'hui les ennemis de la vertu; qui s'opposent au zèle et aux bonnes intentions des gens de bien; qui font de leur autorité un asile aux désordres publics, ne seront pas un jour à la tête de toutes les œuvres saintes, les protecteurs de la piété, les ressources de la miséricorde, les appuis du zèle et de la vérité? Qui se seroit jamais défié que Manassès, qui avoit introduit l'abomination dans le lieu saint, et effacé jusqu'aux traces du culte du Seigneur dans Jérusalem, dût devenir un jour le restaurateur du Temple et des sacrifices, et le protecteur du ministère des enfans d'Aaron? Je vais plus loin: que savez-vous si ce pécheur que vous regardez avec tant d'horreur, ne sera pas appelé, et si vous ne serez pas rejeté? s'il ne se relèvera pas, et si vous qui êtes debout ne tomberez pas pour ne plus vous relever? On n'eût pas cru, sans doute, que la pécheresse de la Cité dût devenir l'amante la plus illustre de J. C.; et que Judas, qui étoit son disciple et le vicaire de son amour, dût mourir traître et désespéré. Le Sei-

gneur ne tient-il pas entre ses mains les cœurs de tous les hommes? Adorez ses conseils éternels sur leurs destinées, et respectez toujours dans les pécheurs, ou les droits que la grace se réserve sur leur volonté pour les sanctifier, ou l'usage qu'elle en peut faire, non-seulement pour l'instruction, mais encore pour l'épreuve et pour le mérite des Justes.

En effet premièrement, quand les pécheurs ne feroient que donner un nouveau prix à la fidélité du Juste par la séduction de leurs exemples, ce seroit toujours une gloire immortelle pour la vertu de pouvoir y résister. Car outre qu'on a besoin de force pour se défendre des exemples qu'on a sans cesse devant les yeux, lors surtout qu'ils favorisent les inclinations corrompues de la nature; ce sont des exemples que l'amitié, le sang, l'intérêt, la complaisance, le respect, rendent encore plus puissans, et plus propres à séduire le Juste; ce sont ses maîtres, ses amis, ses proches, ses protecteurs, dont il a à se défendre: il faut qu'il puisse les aimer, les respecter, les cultiver, leur plaire, et qu'il ait le courage de ne pas les imiter: il faut que leurs volontés soient pour lui des lois, et que leurs actions ne soient pas des modèles. Enfin, des exemples autorisés par la multitude: ce sont les mœurs communes, qu'il faut éviter; les usages établis, qu'il ne faut pas suivre: il faut avoir la force d'être singulier, et de soutenir avec dignité le ridicule que le monde attache à la singularité: il faut oser condamner tout seul par sa conduite ce qu'il y a de plus autorisé parmi les hommes, passer pour un esprit foible et frappé, et ne compter pour rien leurs jugemens comme leurs exemples. C'est ici que la fidélité du Juste honore la grandeur du Maître qu'il sert, et qu'il devient au milieu du monde, un spectacle digne des Anges et de Dieu même.

Mais non-seulement les exemples des pécheurs donnent un nouveau prix à la fidélité du Juste, leur malignité ménage encore à sa vertu mille épreuves glorieuses. Car, M. F., si la vertu n'étoit contredite, opprimée, persécutée, les Justes pourroient avoir le mérite de l'innocence, mais ils n'auroient pas celui de la fidélité: si leur piété ne trouvoit ici-bas que des applaudissemens et des hommages, la voie seroit trop agréable pour être sûre: si tout applaudissoit à la vertu, la vertu se détruiroit bientôt elle-même; ce calme dangereux l'endormiroit; ces faveurs humaines l'amolliroient; ces suffrages publics, ou en corromproient le principe, ou deviendroient bientôt le dédommagement secret de ses peines. Son règne n'est pas de ce monde: les contradictions la soutiennent; les tempêtes l'affermissent; les persécutions l'éprouvent; les tribulations la purifient.

Or, voilà l'utilité, dit S. Augustin, que la sagesse de Dieu sait tirer de la malice des pécheurs. Il les souffre; que dis-je? il les favorise même à un point que ses serviteurs sont quelquefois scandalisés avec le Prophète de la prospérité des impies. Aussi la puissance, l'empire, l'autorité semblent être presque toujours ici-bas

leur partage : il semble qu'une main invisible ne les élève, ne les protége, ne les fait croître, qu'afin qu'ils deviennent plus propres à accomplir les desseins éternels de la Providence sur les Justes : ce sont des instrumens de justice destinés à exercer leur foi : inutiles à eux-mêmes, ils servent du moins par les ménagemens adorables de celui qui sait tirer le bien du mal, au salut de leurs frères. C'est ainsi que tout et les impies mêmes coopèrent au bien des Elus : en les opprimant, ils font éclater leur patience; en les chargeant de dérisions et d'opprobre, ils ménagent de nouveaux triomphes à leur charité; en les traitant de séducteurs et d'hypocrites, ils épargnent à leur piété la tentation des applaudissemens et des louanges; en les dépouillant de leurs biens, ils purifient leur détachement; en suscitant des obstacles et des contradictions à leur vertu, ils couronnent leur persévérance; et la fureur des tyrans a fait autrefois plus de Saints, que le zèle même des Apôtres.

Et c'est ici, M. F., vous qui servez le Seigneur et qui marchez dans la voie de ses commandemens, c'est ici où vous ne faites pas toujours usage de votre foi. Vous voudriez que la piété fût toujours protégée, favorisée, préférée même ici-bas dans la distribution des graces et des honneurs, au vice : vous ne regardez pas assez les pécheurs qui méprisent ou qui oppriment la vertu, vous ne les regardez pas assez dans la main de Dieu, et dans l'ordre de sa providence. Vous souhaiteriez que l'orgueil des impies fût humilié, et que le Seigneur soufflât sur ce colosse de grandeur et de puissance qui les élève, et dont ils se servent pour affliger les siens : vous voyez avec douleur les premières places occupées souvent par les protecteurs du vice, et les contempteurs de la vertu : vous désireriez, ce semble, que la piété reçût ici-bas sa récompense, et qu'au lieu des croix et des tribulations qui doivent être son partage, elle jouît des honneurs, de la puissance, des distinctions, qui ne lui ont pas été promises sur la terre. Mais vous n'apercevez pas que vos désirs injustes ôtent à la sagesse de Dieu le principal moyen de salut qu'elle a préparé dans tous les siècles à ses serviteurs, et que, pour ménager un vain triomphe à la vertu, vous lui ôtez l'occasion et le mérite de ses véritables victoires.

En effet, outre que la malice des pécheurs éprouve et purifie la foi des Justes, leurs scandales et leurs dérèglemens les affligent, et arrachent à leur piété des gémissemens de zèle et de compassion, qui leur font un nouveau mérite devant le Seigneur : dernier avantage que le mélange des méchans ménage aux gens de bien. Témoins de la corruption générale, et de ce déluge de crimes dont le monde semble être inondé, ils sèchent de douleur comme le Prophète : ils se sentent déchirés par les plus vives impressions de l'esprit de Dieu, comme Paul à la vue des désordres et des impiétés d'Athènes : *Incitabatur spiritus ejus in ipso* (*Act.* 17; 16) : ils veulent se laisser mourir de tristesse comme Elie au pied de la montagne, spectateur des prévarications d'Israël. Ils demandent, comme Jérémie, une

fontaine de larmes pour pleurer sur les excès et sur les iniquités de leur peuple : ils souhaitent, comme Moïse, d'être effacés du livre des vivans pour n'être plus témoins de l'incrédulité de leurs frères : ils désirent, comme Daniel, la fin de la captivité, la délivrance du peuple de Dieu, l'avènement du règne éternel.

Voilà le fruit qui revient à la piété des Justes, des déréglemens et des scandales dont ils sont témoins. Et certes, M. F., quand on a de la foi, et qu'on est touché de la gloire du Dieu qu'on sert et qu'on aime, peut-on voir ce qui se passe dans le monde d'un œil sec, tranquille, indifférent; les maximes de J. C anéanties, ses mystères déshonorés, ses serviteurs méprisés, ses promesses oubliées; la terreur même de ses menaces affoiblie par les blasphèmes de l'incrédulité; les haines éternelles, les vengeances honorables, les infidélités dans le mariage devenues le sujet, non pas de l'horreur, mais de la risée publique, et des chansons satiriques et profanes; les vices autorisés, les théâtres impurs devenus les plaisirs publics des Chrétiens, et l'art d'inspirer les passions les plus honteuses, placé parmi les arts qui sont utiles aux peuples, glorieux aux Royaumes, et qui font dresser des statues à leurs inventeurs?

Eh! vous vous persuadez quelquefois, vous, M. F., qui vivez dans la piété en ménageant encore le monde, que le commerce du monde et de ses plaisirs, pourvu qu'on s'en tienne à certaines bornes, n'est pas interdit à la vertu; et que les gens de bien doivent plus se distinguer des mondains par les dispositions du cœur, que par les mœurs extérieures et la fuite trop rigoureuse de leurs assemblées et de leurs plaisirs! Mais si les intérêts de J. C. vous touchent, pouvez-vous être capables de quelque joie au milieu du monde? Eh! qu'y verrez-vous qui ne doive vous percer le cœur de la plus vive douleur? Pourrez-vous sourire à une impiété; ouvrir les oreilles aux médisances les plus atroces; applaudir au langage profane des passions; louer les projets frivoles et insensés de la vanité; devenir l'approbateur des préjugés et des usages? Pourrez-vous voir crucifier sous vos yeux le Seigneur Jésus, et prendre part à la joie de ses ennemis, si vous n'en prenez point à leur crime? Pourrez-vous enfin voir tous les amateurs du monde courir en dansant comme des insensés, un bandeau sur les yeux, au précipice; et vous faire d'un spectacle si affligeant, un objet capable d'amuser votre loisir, ou d'égayer vos ennuis?

Je dis bien plus; pourrez-vous y retenir vos larmes? Quelle contrainte! quelle situation pénible que le commerce des mondains, pour une ame qui aime son Dieu, lors même que l'ordre et le devoir l'y engage! Vous cherchez le monde pour vous délasser? mais vous devriez l'éviter pour vous épargner les momens les plus amers d'une sainte tristesse : c'est au sortir du monde que vous devriez avoir besoin de délassement; que votre esprit fatigué de tant d'images affligeantes, devroit aller se consoler aux pieds de J. C. Ah! si

vous pouvez, je ne dis pas trouver encore quelque plaisir au milieu du monde, mais le voir encore sans douleur, sans gémir en secret sur les jugemens de colère que Dieu y exerce sur les hommes, peut-être ne haïssez-vous pas des abus qui vous laissent si tranquilles; peut-être portez-vous encore dans le cœur les mêmes passions, qui dans les autres n'ont rien qui vous alarme.

Passez au milieu de Jérusalem, disoit autrefois le Seigneur à l'Ange exterminateur; marquez sur le front, et épargnez les hommes qui gémissent et qui sont affligés des iniquités qui se commettent au milieu d'elle : *Transi per medium Jerusalem, et notabis signum super frontes virorum qui ingemunt et mœrent ob iniquitates quæ fiunt in medio ejus* (*Ezech.* 9; 4). C'est le caractère le plus essentiel des Justes, c'est la marque décisive à laquelle on les reconnoît. Tout le reste des habitans de Jérusalem est livré à la fureur du glaive et de la vengeance céleste : ce petit nombre tout seul de Justes qui gémissent, est épargné et marqué du sceau de salut : le Seigneur ne reconnoît pour siens que ces ames touchées du zèle de sa gloire, qui répandent sans cesse devant lui l'amertume de leur cœur sur les iniquités de son peuple, et qui lui disent tous les jours avec un Prophète : Regardez, Seigneur, du haut de la demeure de votre gloire, et voyez : *Attende, Domine, de cælo; et vide de habitaculo sancto gloriæ tuæ* (*Is.* 63; 15). Où est votre zèle? où est la force de votre bras? ou du moins, que sont devenues les entrailles de vos miséricordes anciennes sur votre peuple? *Ubi est zelus tuus? fortitudo tua? multitudo viscerum tuorum* (*Ibid*). Car, malgré nos iniquités, vous êtes encore notre Père; et Abraham, dont nous faisons gloire d'être les enfans, et tous les Saints protecteurs de cet Empire, en qui nous pourrions mettre notre confiance, semblent nous avoir abandonnés, si vous ne jetez sur nous quelque regard propice : *Tu enim Pater noster, et Abraham nescivit nos* (*Ibid.* 16). Pourquoi, Seigneur, avez-vous souffert que nous nous égarassions de vos voies saintes? *Quare errare nos fecisti, Domine, de viis tuis* (*Ibid.* 17). Pourquoi avez-vous laissé endurcir notre cœur, afin que nous ne vous craignissions plus? *Quare indurasti cor nostrum, ne timeremus te* (*Ibid*). Ah! revenez enfin à nous, Seigneur, à cause des serviteurs que vous vous réservez encore parmi les tribus de votre héritage : si nos infidélités allument dans vos mains la foudre prête à nous frapper encore, que la foi et la piété de tant d'ames saintes que vous voyez encore au milieu de nous, vous désarment : *Convertere propter servos tuos, tribus hæreditatis tuæ* (*Ibid*). Oui, Seigneur, toute la gloire de Juda est éteinte : ce royaume autrefois si illustre par la foi de nos pères, par la piété de ses souverains, par le sang de tant de martyrs, et par la sainteté et la science de vos ministres, imite toutes les mœurs des nations corrompues et perverses : l'incrédulité s'y élève insensiblement sur les débris de votre culte : nous aurions encore besoin que votre miséricorde nous suscitât de ces hommes apostoliques, qui les premiers vinrent annoncer

la foi à nos ancêtres encore assis dans les ténèbres de la mort et de l'idolâtrie; et nous sommes presque redevenus tels que nous étions avant que vous fussiez notre Seigneur, et que votre saint nom fût invoqué parmi nous : *Facti sumus quasi in principio, cùm non dominareris nostri, neque invocaretur nomen tuum super nos* (*Ibid.* 19).

Tels sont les gémissemens de la foi, et l'usage que les gens de bien doivent faire du mélange des méchans avec lesquels ils vivent. Et pour vous, M. F., qui êtes encore l'ivraie de ce champ divin, regardez les Justes qui sont parmi vous comme les plus heureuses ressources de votre salut : respectez-les, si vous ne pouvez pas les imiter encore : liez-vous avec eux, si vous ne pouvez encore les suivre : désirez de leur ressembler, si vous ne pouvez encore obtenir de votre foiblesse que des désirs : favorisez leurs œuvres saintes, si vous ne pouvez encore rien entreprendre pour vous-mêmes : et par votre respect pour la vertu, tâchez d'en mériter le don précieux de celui auprès de qui nul sentiment de foi et de piété ne demeure sans récompense. *Ainsi soit-il.*

SERMON

POUR LE MERCREDI

DE LA TROISIÈME SEMAINE DE CARÊME.

DU VÉRITABLE CULTE.

Populus hic labiis me honorat; cor autem eorum longè est à me.

Ce peuple m'honore des lèvres, et son cœur est loin de moi. Matth. 15; 8.

Voici, M. F., la nouvelle alliance, c'est-à-dire, la religion du cœur établie, le culte spirituel élevé sur les ruines de la superstition et de l'hypocrisie; l'obéissance et la miséricorde préférées aux offrandes et aux victimes; l'esprit qui vivifie, opposé à la lettre qui tue; la chair qui ne sert de rien, rejetée; la piété qui est utile à tout, annoncée; en un mot, les traditions humaines, les doctrines nouvelles, les erreurs populaires, la religion des sens, ou condamnée dans ses abus, ou réglée dans ses usages.

Je sais que l'hérésie trouva, le siècle passé, dans ces paroles de mon texte des occasions d'erreur et des prétextes de calomnie : elle accusa l'Eglise d'avoir succédé en ce point aux erreurs de la Synagogue. L'institution sainte de nos Sacremens ; les honneurs rendus aux Saints et à Marie ; les abstinences et les veilles ; la décoration des temples et des autels ; l'appareil extérieur et respectable du culte ; les pratiques les plus universelles et les plus anciennes ; celles dont l'origine cachée dans des temps reculés, fait de l'ignorance même où l'on est de leur établissement, la preuve la plus décisive de leur sainteté : tout cela ne fut plus dans la bouche du schisme que des traditions humaines contraires à la loi de Dieu, et les abus, où l'ignorance et la superstition avoient conduit les simples aux siècles précédens, nous furent imputés comme la croyance commune et la foi de toutes les Eglises.

Vous avez depuis, ô mon Dieu, réparé les ruines de votre maison : vous avez rassemblé les dispersions d'Israël. La terre heureuse que nous habitons, n'a plus que le même langage ; le mur funeste de séparation est détruit, et votre sanctuaire voit dans son enceinte, Samarie et Jérusalem ne former plus comme autrefois qu'un même peuple aux pieds de vos autels. C'est à vous maintenant, Seigneur, à changer le dedans, à ramener les cœurs, à éclairer des esprits qui peut-être n'ont plié que sous le bras de l'homme ; afin que non-seulement il n'y ait plus qu'un bercail et qu'un pasteur, mais même qu'un cœur et qu'une ame dans votre Eglise.

Mais à nos prières, M. F., il faut joindre vos exemples ; vos mœurs doivent achever de désabuser nos Frères revenus à nous, encore plus que nos instructions : et comment voulez-vous que nous leur inspirions du respect pour les saintes pratiques du culte, tandis que vous les autoriserez à les mépriser, en les méprisant vous-mêmes, ou à les regarder comme des superstitions par l'abus que vous en ferez ?

Dans le dessein donc que je me suis proposé de vous entretenir sur une matière si utile, c'est-à-dire, de vous expliquer les règles de la piété chrétienne, et l'esprit du véritable culte, je veux combattre deux erreurs opposées, et qui me paroissent ici également dangereuses. Il est des Fidèles parmi nous, qui se font honneur de mépriser toutes les pratiques extérieures de piété, qui les traitent de dévotions populaires, et nous disent sans cesse que Dieu ne regarde que le cœur, et que tout le reste est inutile ; première erreur qu'il importe de combattre. Il en est d'autres, qui, négligeant l'essentiel de la loi, mettent en ces vains dehors toute leur religion et toute leur confiance ; seconde erreur sur laquelle je tâcherai de vous instruire. Ne rejetez pas les pratiques extérieures du culte et de la piété ; ce seroit un orgueil et une singularité blâmable, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en vérité : ne comptez pas sur cet extérieur, jusqu'à croire, que sans vous appliquer à purifier votre cœur, et à régler vos mœurs, cet extérieur tout seul suffira pour vous rendre

agréables à Dieu ; ce seroit l'erreur des Pharisiens, et vous n'adoreriez pas le Seigneur en esprit. Ne méprisez pas l'extérieur du culte et de la piété ; n'en abusez pas : voilà tout le dessein de ce discours. Implorons les lumières, etc. *Ave, Maria.*

PREMIERE PARTIE.

Je suppose d'abord, M. F., que le véritable culte, si nous le considérons en lui-même, et sans aucun rapport à l'état présent de l'homme, est purement intérieur, et se consomme tout entier dans le cœur. Adorer l'Etre souverain, contempler ses divines perfections, s'unir à lui par les saints mouvemens d'un amour pur et parfait : la louange, la bénédiction, l'action de graces, c'est toute la religion des Esprits bienheureux ; c'est celle des justes qui nous ont précédés avec le signe de la foi. C'eût été la religion de l'homme innocent, dit S. Augustin, si, déchu de cet état de justice, où il avoit été d'abord créé, on ne l'eût pas condamné à ramper sur la terre, et à ne pouvoir plus s'élever à son Créateur, que par le ministère des mêmes créatures qui l'en avoient éloigné.

Successeurs de son infidélité, nous le sommes de sa peine ; enfans d'un père charnel, nous naissons charnels comme lui ; notre ame, enveloppée dans les sens, ne peut presque plus se passer de leur ministère. Il faut à notre culte des objets sensibles qui aident notre foi, qui réveillent notre amour, qui nourrissent notre espérance, qui facilitent notre attention, qui sanctifient l'usage de nos sens, qui nous unissent même à nos frères. Telle est la religion de la terre : ce sont des symboles, des ombres, des énigmes qui nous fixent, qui nous purifient, qui nous réunissent. Abel offrit des sacrifices, Enos invoqua le nom du Seigneur avec l'appareil des cérémonies sensibles, les patriarches dressèrent des autels, la loi vit multiplier à l'infini ses pratiques et ses observances ; l'Eglise plus spirituelle en eut moins, mais elle en eut. Un Dieu même manifesté en chair y devint visible, pour s'insinuer, à la faveur de nos sens, jusques dans nos cœurs ; et ce mystère continué sur nos autels sous des signes mystiques, doit servir jusqu'à la consommation des siècles, et d'exercice et de consolation à notre foi.

Les hommes ne peuvent donc se passer d'un culte extérieur qui les réunisse, qui les discerne des infidèles et des errans, qui édifie même leurs frères, qui soit une confession publique de leur foi. Voilà pourquoi J. C. a rassemblé ses disciples sous un chef et sous des pasteurs visibles, les a unis entre eux par la participation extérieure des mêmes Sacremens, les a assujettis aux mêmes signes sensibles, et a donné à son Eglise un caractère éclatant de visibilité, auquel on ne peut se méprendre, et qui lui a toujours servi de rempart contre toutes les sectes et les esprits d'erreur, qui, dans tous les temps, ont voulu s'élever contre elle.

Cependant, ce n'est pas l'hérésie seule qui a prétendu borner tout le culte à l'intérieur, et regarder toutes les pratiques sensibles comme des superstitions populaires ou des dévotions inutiles. On peut dire que cette orgueilleuse erreur a régné de tout temps dans le monde. Nous entendons dire tous les jours que la véritable piété est dans le cœur; qu'on peut être homme de bien, juste, sincère, humain, généreux, sans lever l'étendard, sans courir à toutes les dévotions, sans se faire un monstre d'un vain discernement de viandes dont la santé peut souffrir, parce que ce n'est pas ce qui entre par la bouche qui souille l'homme, mais ce qui sort du cœur; sans une exactitude puérile sur certaines pratiques que les cloîtres, plutôt que les Apôtres, ont introduites dans la religion; et que les devoirs du Christianisme sont plus spirituels, plus sublimes, plus dignes de la raison, que tout ce détail de dévotion, auquel on assujettit les simples. C'est-à-dire, que la sagesse du monde oppose trois prétextes pour autoriser une si dangereuse illusion : l'inutilité de l'extérieur, la foible simplicité de l'extérieur, l'abus de l'extérieur. Combattons ces prétextes, et établissons l'utilité, la sagesse et le véritable usage du culte extérieur.

Vous nous opposez, en premier lieu, que l'essentiel de la dévotion est dans le cœur, et que tous ces dehors sont inutiles. Mais je pourrois vous demander d'abord : En bannissant cet extérieur que vous croyez si inutile, êtes-vous du moins fidèle à cet essentiel auquel vous vous retranchez? En méprisant tout ce que vous croyez de surcroît dans la religion, accomplissez-vous du moins tout ce dont la loi de Dieu vous fait un devoir indispensable? En croyant qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, le lui donnez-vous du moins, tandis que tous les dehors sont encore au monde? J'en appelle ici à votre conscience. Glorifiez-vous Dieu dans votre corps, et ne le faites-vous pas servir à des passions injustes? Remplissez-vous tous vos devoirs de père, d'époux, de maître, d'homme public, de chrétien? N'avez-vous rien à vous reprocher sur l'usage de vos biens, sur les fonctions de vos charges, sur la nature de vos affaires, sur le bon ordre de vos familles? Portez-vous un cœur libre de toute haine, de toute jalousie, de toute animosité envers vos frères? leur innocence, leur réputation, leur fortune, ne perdent-elles jamais rien par vos intrigues ou par vos discours? Préférez-vous Dieu à tout? à vos intérêts, à votre fortune, à vos plaisirs, à vos penchans; et la perte de tout ne vous paroît-elle rien à l'égal de lui déplaire? Vous renoncez-vous sans cesse vous-même? Vivez-vous de la foi? Ne comptez-vous pour rien tout ce qui passe? Regardez-vous le monde comme l'ennemi de Dieu? Gémissez-vous sur les égaremens de vos mœurs passées? Portez-vous un cœur pénitent, humilié, brisé sous un extérieur encore mondain? Avez-vous horreur de la seule apparence du mal? en fuyez-vous les occasions? en cherchez-vous les remèdes? Voilà cet essentiel que vous nous vantez tant; y êtes-vous fidèle? Non, M. F., il n'est que les ames livrées au monde et à ses amusemens,

qui nous redisent sans cesse qu'il suffit de donner le cœur à Dieu, et que c'est là l'essentiel. C'est que comme il est visible qu'elles ne lui donnent pas les dehors, il faut, pour se calmer, qu'elles tâchent de se persuader que les dehors ne sont pas nécessaires, et qu'elles se retranchent sur le cœur, qui ne nous est jamais connu à nous-mêmes, et sur lequel il est bien plus aisé à chacun de se méprendre.

Mais, M. F., quand le cœur est enfin réglé, et qu'on a donné sincèrement à Dieu son amour et ses affections, ah ! on ne s'avise guère de lui disputer les dehors et la profession extérieure des sentimens de salut qu'il nous inspire. C'est le sacrifice du cœur et des passions qui coûte, et qui fait la grande difficulté de la vertu. Ainsi, quand une fois on en est venu là, tout le reste ne coûte plus rien, tout s'aplanit, tout devient facile; tous les attachemens extérieurs n'ayant plus de racine dans le cœur, tombent d'eux-mêmes, et ne tiennent plus à rien. Aussi, on voit bien tous les jours des personnes dans le monde, lesquelles avec un cœur encore mondain et déréglé, font des œuvres extérieures de piété, remplissent des devoirs publics de miséricorde, soutiennent des œuvres saintes. Les ames même les plus mondaines et les plus engagées dans les passions, mêlent d'ordinaire à leurs plaisirs et à leurs foiblesses honteuses, quelques œuvres extérieures de religion et de miséricorde, pour se calmer dans une vie toute criminelle, ou pour s'en diminuer à elles-mêmes l'horreur et l'infamie; mais on n'en voit point, qui, après avoir donné sincèrement leur cœur à Dieu, rompu tous les attachemens des passions, et éloigné toutes les occasions du crime, ne donnent aucune marque extérieure de leur changement, persévèrent dans les mêmes liaisons, les mêmes plaisirs, les mêmes inutilités, le même éloignement des choses saintes et des devoirs extérieurs de la piété, ne changent rien au dehors, et bornent toute leur conversion à un changement chimérique qui ne paroît point, tandis que tout ce qui paroît est encore le même. Ah! il en coûteroit trop pour ne pas donner des témoignages extérieurs de respect au Dieu qu'on aime et qu'on adore; on se reprocheroit de n'avoir pas assez d'empressement pour tout ce qui tend à l'honorer; à peine la religion fournit-elle assez de moyens et de pratiques, pour satisfaire à l'amour d'un cœur fidèle. En un mot, on peut bien, avec un cœur encore mondain, remplir quelques devoirs extérieurs de piété; mais quand le cœur est une fois chrétien, on ne sauroit plus se les interdire.

D'ailleurs, la même loi qui nous oblige de croire de cœur, nous ordonne de confesser de bouche, et de donner des marques publiques et éclatantes de notre foi et de notre piété. Premièrement, pour rendre gloire au Seigneur, à qui nous appartenons, et reconnoître devant tous les hommes, que lui seul mérite nos adorations et nos hommages. Secondement, pour ne pas cacher par une ingratitude criminelle, les faveurs secrètes dont il nous a comblés, et porter tous les témoins de ses miséricordes sur nous à joindre leurs actions de graces aux nôtres. Troisièmement, pour ne pas retenir la vérité

dans l'injustice par une timidité indigne de la grandeur du Maître que nous servons, et injurieuse à la bonté du Dieu qui nous a éclairés. Quatrièmement, pour édifier nos frères, et les animer à la vertu par nos exemples. Cinquièmement, pour encourager les foibles et les soutenir par notre fermeté contre les discours insensés du monde et les dérisions publiques qu'on y fait de la vertu. Sixièmement, pour réparer nos scandales, et devenir une odeur de vie, comme nous avions été une odeur de mort. Septièmement, pour consoler les Justes, et les porter par le spectacle de notre changement, à bénir les richesses de la miséricorde divine; que dirai-je enfin? pour confondre les impies et les ennemis de la religion, et les forcer de convenir en secret, qu'il y a encore de la vertu sur la terre.

Voilà cet extérieur que vous croyez si inutile. Cependant c'est ainsi que les Justes de tous les temps ont opéré leur salut, en se discernant du monde par leurs mœurs, par leurs maximes, par la décence et la modestie des parures, par la fuite des plaisirs publics, par un saint empressement pour tous les devoirs extérieurs du culte et de la piété. Vous-même, qui paroissez faire si peu de cas des dehors de la vertu, vous les exigez pourtant des Serviteurs de Dieu; et dès qu'ils imitent les mœurs et les manières du monde, et qu'ils n'ont rien au-dehors qui les distingue des autres hommes, vous devenez le premier censeur de leur piété : vous dites qu'on les canonise à bon marché; qu'il est aisé de servir Dieu et de gagner le ciel à ce prix-là; et que vous seriez bientôt un grand Saint, s'il n'en falloit pas davantage; et dès-là vous tombez en contradiction avec vous-même, et vous vous confondez par votre propre bouche.

Mais voici un nouveau prétexte que la fausse sagesse du monde oppose à l'extérieur du culte et de la piété; on y trouve de la simplicité et de la foiblesse. La fréquentation régulière des Sacremens, les devoirs de la paroisse, les prières communes et domestiques, la visite des lieux de miséricorde, le zèle pour les entreprises de piété, certaine régularité dans la parure, l'assistance journalière aux mystères saints, la sanctification des jours solennels, le respect pour les lois de l'Eglise, l'exactitude à observer certaines pratiques saintes; tout cela, on veut que ce soit la religion du peuple; on n'y trouve pas assez d'élévation et de force; on voudroit une religion qui fît des philosophes et non pas des Fidèles; on dit qu'il faut laisser ces petites dévotions à un tel et à une telle, dont l'esprit n'est pas capable d'aller plus haut; et on croit faire honneur à sa raison en déshonorant la religion même.

Mais, mon cher Auditeur, vous qui nous tenez ce langage, le dérèglement de vos mœurs, et la bassesse de vos passions ne dément-elle pas un peu cette prétendue élévation, et cette force qui vous fait tant regarder les pratiques extérieures de piété comme le partage des âmes foibles et vulgaires? C'est ici qu'il faudroit se piquer de raison, d'élévation, de grandeur et de force. Je vous trouve tous les défauts des ames les plus basses et les plus viles; emporté jusqu'à l'éclat,

vindicatif jusqu'à la fureur, vain jusqu'à la puérilité, envieux jusqu'à la foiblesse, voluptueux jusqu'à la dissolution; je vous trouve une ame toute de boue qu'un plaisir entraîne, qu'une affliction abat, qu'un vil intérêt corrompt, qu'une lueur de prospérité transporte, que le seul instinct des sens guide comme les animaux sans raison; je ne vois en vous rien de grand, rien d'élevé, rien de digne de la force et de la sublimité de la raison; et il vous sied bien après cela de nous venir dire qu'il faut laisser aux esprits foibles et aux ames vulgaires tout ce détail de dévotion extérieure.

La véritable force et la seule élévation de l'esprit et du cœur, M. F., consiste à maîtriser ses passions, à n'être pas esclave de ses sens et de ses désirs; à ne pas se laisser conduire par les caprices de l'humeur et les inégalités de l'imagination; à étouffer un ressentiment et une secrète jalousie; à se mettre au-dessus des événemens et des disgrâces: voilà ce qui fait les grandes ames, les esprits forts et élevés; et voilà où en sont les Justes que vous méprisez tant, que vous regardez comme des esprits foibles et vulgaires. Ce sont des ames fortes qui pardonnent les injures les plus sensibles; qui prient pour ceux qui les calomnient, qui les persécutent; qui ne sentent les mouvemens des passions, que pour avoir plus de mérite en les réprimant; qui ne se laissent pas corrompre par un vil intérêt; qui ne savent pas sacrifier le devoir, la vérité, la conscience à la fortune; qui rompent généreusement les liens les plus tendres et les plus chers, dès que la foi leur en a découvert le danger; qui se disputent les plaisirs les plus innocens; qui sont des héros contre tout ce qui a l'apparence du mal; mais qui dans la religion sont simples, humbles, dociles; et font gloire de leur docilité, et de leur simplicité prétendue; prudens pour le mal, et simples pour le bien: vous au contraire, vous êtes plus foible que les ames les plus viles et les plus vulgaires, quand il s'agit de modérer vos passions; votre raison, votre élévation, la force de votre esprit, votre prétendue philosophie, tout cela vous abandonne; vous n'êtes plus qu'un enfant, que le jouet des passions les plus basses et les plus puériles, qu'un foible roseau que les vents agitent à leur gré; mais sur les devoirs de la religion, vous vous piquez de singularité, d'élevation et de force: c'est-à-dire, vous voulez être fort contre Dieu, et vous êtes foible contre vous-même.

D'ailleurs, vous regardez les saints usages que la foi de tous les siècles, que la piété de tous les Justes, que les règles de la religion rendent si respectables, vous les regardez comme des pratiques populaires, et trop peu sérieuses pour des hommes d'un certain caractère: mais qu'y a-t-il dans vos occupations les plus grandes, les plus sérieuses, les plus éclatantes même selon le monde, qui soit plus digne de l'homme et du Chrétien, que les pratiques les plus populaires de la piété, accomplies avec un esprit de foi et de religion? Quoi! les soins de la fortune? ces bassesses pour parvenir, dont votre orgueil frémit en secret? ces lâchetés pour détruire un concurrent et vous élever sur ces ruines? cet art éternel de paroître

tout ce qu'on veut, et de n'être jamais ce qu'on paroît? ce théâtre puéril où il faut toujours jouer un personnage emprunté? ces complaisances et ces adulations fades pour des maîtres et des protecteurs que vous ne croyez dignes que du dernier mépris? Voilà le beau et le grand de la vie de la Cour : or, êtes-vous dans ces occasions plus content de vous-même, de votre raison, de la force et de la prétendue supériorité de votre esprit? tout cela vous paroît-il plus grand et plus sérieux que les exercices les plus familiers d'une piété simple et craintive? Grand Dieu! est-ce aux amateurs du monde à reprocher à vos serviteurs la bassesse et la simplicité de leurs occupations, eux dont toute la vie n'est qu'une révolution éternelle de puérilités de feintes, de foiblesses, de perfidies, de démarches rampantes, auxquelles il leur a plu de donner des noms honorables! Que sont même devant vous les entreprises les plus éclatantes des princes et des conquérans, que les travaux d'une araignée, comme dit votre Prophète, que le souffle le plus léger dissipe, et les œuvres les plus populaires de la religion qui tendent à vous honorer, n'ont-elles pas quelque chose de plus grand, de plus réel, de plus glorieux à la créature, que les royaumes du monde et toute leur gloire? Un David dansant devant votre Arche sainte, pour solenniser le jour heureux de sa translation, et confondu avec le reste de son peuple par les hommages les plus simples et les plus vulgaires de la piété, n'étoit-il pas plus grand à vos yeux, que David de retour de ses victoires et de ses conquêtes? Et l'orgueilleuse Michol qui traita sa piété de simplicité et de foiblesse, ne fut-elle pas couverte de l'opprobre d'une éternelle stérilité? La foi ne donne-t-elle pas du prix à tout? et tout ce qu'on fait pour vous n'est-il pas grand, puisqu'il est digne de l'immortalité?

Ce qui nous abuse, M. F., c'est que nous avons une grande idée du monde, de ses vanités, de ses pompes, de ses honneurs, de ses occupations; et que nous ne voyons pas des mêmes yeux les devoirs de la religion. Mais une ame fidèle que la foi place dans un point d'élévation, d'où le monde entier et toutes ses grandeurs ne lui paroissent plus qu'un atome, elle regarde tout ce qui se passe ici-bas, ces grands événemens qui semblent ébranler l'Univers, ces révolutions qui remuent tant de passions différentes parmi les hommes, ces victoires célébrées par tant de bouches, et qui changent la destinée de tant de peuples; elle les regarde comme des changemens de scène, qui ne surprennent et n'amusent des spectateurs oiseux et trompés, que parce qu'ils ne voient pas le foible artifice, et le ressort puéril et secret qui les fait mouvoir, et qui en cache le méprisable mystère; elle regarde les Princes, les Souverains, ces ames illustres qui font la destinée des peuples et des royaumes, et auxquels elle rend pourtant l'obéissance et le respect dus au caractère sacré dont ils sont revêtus; elle les regarde, dès qu'ils oublient Dieu de qui ils tiennent la puissance et l'autorité, comme ces rois que les enfans établissent entre eux, et dont les sceptres, les couronnes, la majesté,

l'empire imaginaire, n'ont rien de plus réel et de plus sérieux aux yeux de Dieu que les puérilités de ce bas âge. Voilà comme l'esprit de Dieu et l'esprit du monde jugent différemment, comme les Justes trouvent vain et puéril ce qui vous paroît si grand et si merveilleux, et comme vous traitez de médiocrité et de petitesse, ce qui leur paroît uniquement digne de la grandeur et de l'excellence de l'homme.

Et quand je dis les Justes, ne croyez pas, M. F., que je me borne à ceux qui vivent parmi nous, et dont vous méprisez si fort la fidélité extérieure, comme la suite d'un caractère foible et borné: je parle des Justes de tous les siècles, des plus grands hommes que la religion ait eus, des premiers disciples de la foi; de ces héros de la grace, que les Païens eux-mêmes étoient forcés de respecter, et qui ont poussé plus loin la grandeur d'ame, l'élévation, la véritable sagesse, que toute la philosophie de Rome ou d'Athènes.

Oui, M. F., ces hommes si généreux au milieu des tourmens, si intrépides devant les tyrans, si insensibles à la perte des biens, des honneurs, de la vie, étoient des hommes simples, religieux, fervens; un docteur et un Prophète répondoient parmi eux comme l'idiot aux bénédictions communes; un Paul et un Barnabé, ces hommes qu'on prenoit pour des Dieux, alloient rendre leurs vœux dans le temple, comme le simple peuple; les grands Apôtres eux-mêmes, pleins de cet esprit, qui est le Seigneur des sciences et la source des lumières, venoient à l'heure ordinaire adorer avec le reste des Juifs; et, pour être spirituel, il ne falloit pas alors avoir une autre foi que le peuple.

Non, M. F., plus je remonte vers la source, plus je trouve de simplicité dans le culte: vous y voyez une piété tendre, brûlante, unanime, qui cherchoit à se répandre sur des pratiques sensibles, et à se consoler par ces marques mutuelles de foi et de religion; les Fidèles assemblés offroient tous ensemble au Seigneur un sacrifice de louange dans des hymnes et des cantiques spirituels; ils célébroient avec une sainte ferveur ces repas communs de charité, qui précédoient les saints mystères, et où, dans la simplicité de la foi, chacun mangeoit avec action de grace; ils se donnoient le baiser de paix, en soupirant après cette paix inaltérable, qu'ils n'attendoient pas dans le monde, et cette union éternelle que la charité devoit consommer dans le ciel; ils lavoient les pieds de ceux qui évangélisoient les biens véritables, et les arrosoient de leurs larmes; ils traversoient les royaumes et les provinces, pour avoir la consolation de s'entretenir avec un disciple qui eût vu J. C.; ils recevoient dans leurs maisons les hommes apostoliques comme des Anges de Dieu, et leur offroient les effusions sincères de leur charité. Leurs familles étoient des Eglises domestiques, où les fonctions les plus communes devenoient des actes de religion; des prières pures et simples, mais pleines de foi; des mœurs innocentes; des enfans instruits à connoître, à adorer le Dieu du ciel et de la terre, à espérer en J. C., et à le confesser généreusement devant les tyrans; un détail de candeur, de

fidélité, de crainte du Seigneur : voilà les voies les plus sublimes, et tous les raffinemens de leur piété. Cependant ces hommes simples, c'étoient les fondateurs de la foi, les témoins la plupart de la résurrection de J. C.; les premiers martyrs de l'Eglise; des hommes à qui l'Esprit-Saint n'avoit pas été donné, ce semble, avec mesure, et qui, outre la charité avoient encore reçu la plénitude des dons miraculeux.

Les siècles suivans ne changèrent rien à cet esprit; on y vit les Fidèles s'assembler sur les tombeaux des martyrs, et y porter avec simplicité leurs vœux et leurs offrandes. Quel respect n'avoient-ils pas pour les lieux teints de leur sang, et où ces généreux confesseurs de la foi avoient consommé leur sacrifice! quel pieux empressement pour conserver les restes précieux de leurs corps, qui avoient échappé à la fureur des tyrans! Que dirai-je du bon zèle et de la piété de nos pères dans des temps plus avancés? Que de temples somptueux le respect pour Marie n'éleva-t-il pas dans nos villes! que de dons et de richesses consacrées à la majesté du culte! que de pieux établissemens pour aider à la foi des Chrétiens! que de voyages entrepris pour aller honorer les lieux saints, et respecter les traces encore vivantes des mystères et des miracles du Sauveur! Peut-être étoit-on allé trop loin, car je ne prétends pas tout justifier; mais que sais-je, ô mon Dieu! si ces pieux excès de zèle et de simplicité ne vous honoroient pas davantage que tous les vains raffinemens de notre siècle! du moins s'il y avoit des abus, ils ne déchiroient pas votre Eglise comme le schisme funeste qui a voulu les réformer; qui, sous prétexte de nous donner une religion plus pure, a mis des erreurs à la place des abus qui s'étoient glissés, a renversé le fondement de la loi en voulant ôter les décorations superflues de l'édifice, a substitué à l'excès de la crédulité un esprit de révolte et d'indépendance, qui ne connoît plus de joug, et qui, n'ayant plus de règle que l'orgueil de ses propres lumières, a vu multiplier ses égaremens avec ses disciples, et a enfanté presque autant d'inventeurs de nouvelles sectes, qu'elle a eu de docteurs de mensonges.

Mais nous avons beau dire, ajoutez-vous : il n'est que trop vrai qu'encore aujourd'hui une infinité de gens abusent de tout cet extérieur de dévotion; c'est un voile dont on se sert pour cacher plus sûrement ce qu'on a grand intérêt de dérober aux yeux du public; et on connoît bien des personnes à qui on seroit bien fâché de ressembler sur la probité, sur la sincérité, sur l'équité, sur le désintéressement, sur l'humanité, et peut-être aussi sur la régularité, et qui cependant courent à toutes les dévotions, fréquentent les Sacremens, s'imposent beaucoup de pratiques de piété, et sont presque de toutes les bonnes œuvres. A cela je n'ai qu'à vous répondre en un mot, que c'est ce qu'il faut éviter, comme nous le dirons au long dans la suite de ce discours; que les abus de la piété ne doivent jamais retomber sur la piété même; que l'usage injuste qu'on en fait tous les jours prouve seulement que la corruption des hommes abuse des choses les plus saintes; qu'ainsi vous devez y apporter des dispositions plus pures,

des motifs plus chrétiens, accompagner ces pieux dehors d'une vie sainte, d'une conscience sans reproche, d'une fidélité inviolable à tous vos devoirs; qu'au fond, mépriser la vertu, parce qu'il se trouve des personnes qui en abusent, c'est tomber dans une illusion plus dangereuse que celle que l'on blâme, et que la meilleure manière de condamner les abus, c'est de montrer dans ses exemples le véritable usage des choses dont on abuse.

Non, M.F., ce n'est pas que je veuille autoriser ici ce que je dois condamner dans la suite de ce discours; mais je ne voudrois pas que le zèle contre les abus de la vertu fût une satire éternelle de la vertu même: je voudrois qu'en laissant le jugement des cœurs à Dieu, on respectât des dehors qui lui rendent hommage. Hélas! le monde est déjà rempli de tant d'incrédules et de libertins; il y a aujourd'hui tant de ces impies qui attaquent par des discours de blasphème, non-seulement les pieuses pratiques du culte, mais encore la doctrine de la foi et la vérité de nos plus redoutables mystères, qu'il nous importe de respecter ce qu'on pourroit croire qu'un excès de piété a ajouté à l'extérieur de la religion, pourvu que la religion elle-même n'en soit pas blessée; c'est un reste de ce goût ancien, et de cette simplicité innocente, qu'il est à propos de maintenir; il faut le considérer comme une manière de réparation publique, que la religion des peuples fait à la grandeur de la foi contre les blasphèmes des impies qui la déshonorent; et être sobre à blâmer les abus, de peur d'autoriser le libertinage?

Il est vrai que ce n'est pas la différence des hommages extérieurs qui discerne devant Dieu les bons d'avec les méchans : les vierges folles et les vierges sages étoient toutes parées de même, portoient dans les mains les mêmes lampes, couroient au même festin, c'étoit l'huile de la charité qui les discernoit, et voilà la voie excellente que je vais vous montrer. Après avoir établi l'utilité des pratiques extérieures contre ceux qui les méprisent, il faut en combattre l'abus contre ceux qui font consister en ces dehors toute la piété chrétienne.

SECONDE PARTIE.

Ce que S. Paul disoit autrefois des observances de la loi de Moïse, nous pouvons le dire aujourd'hui des pratiques extérieures de la piété, elles sont utiles, elles sont saintes, elles sont justes : *Mandatum quidem bonum, et sanctum, et justum* (*Rom.* 7; 12) : mais l'abus qu'on en fait change en occasion de péché, ce qui n'avoit été d'abord établi que pour faciliter le salut. Elles sont utiles, *mandatum quidem bonum ;* et on les rend vaines en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien : elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum ;* et l'on en fait des obstacles de salut par l'orgueil et la vaine confiance qu'elles nous inspirent : enfin elles sont justes, *mandatum quidem*

justum; et on blesse la justice, en les préférant souvent aux obligations les plus essentielles.

En premier lieu, les pratiques extérieures de la piété sont utiles, *mandatum quidem bonum*; et on les rend infructueuses, en ne les accompagnant pas de cet esprit de foi et d'amour sans lequel la chair ne sert de rien. En effet, M. F., tout le culte extérieur se rapporte au renouvellement du cœur comme à sa fin principale. Toute action de piété qui ne tend pas à établir le règne de Dieu au dedans de nous, est vaine : toute pratique sainte qui subsiste toujours avec nos passions; qui laisse toujours dans notre cœur l'amour du monde et de ses plaisirs criminels; qui ne touche point à nos haines, à nos jalousies, à notre ambition, à nos attachemens, à notre paresse, est plutôt une dérision de la vertu, qu'une vertu même. Nous ne sommes devant Dieu que ce que nous sommes par notre cœur et par nos affections; il ne voit de nous que notre amour, il veut être l'objet de tous nos désirs, la fin de toutes nos actions, le principe de toutes nos affections, l'inclination dominante de notre ame; tout ce qui ne prend pas sa source dans ces dispositions, tout ce qui ne doit pas nous y affermir ou nous y conduire, quelque éclat qu'il puisse avoir devant les hommes, n'est rien devant lui, n'est qu'un airain sonnant, et une cymbale vide et retentissante.

Toute la religion en ce sens est dans le cœur : Dieu ne s'est manifesté aux hommes, il n'a formé une Eglise visible sur la terre; il n'a établi la majesté de ses cérémonies, la vertu de ses Sacremens, la magnificence de ses autels, la variété de ses pratiques, et tout l'appareil de son culte, que pour conduire les hommes aux devoirs intérieurs de l'amour et de l'action de graces, et pour se former un peuple saint, pur, innocent, spirituel, qui pût le glorifier dans tous les siècles.

Voilà la fin de tout culte établi de Dieu, et de tous les desseins de sa sagesse sur les hommes. Toute religion qui se borneroit à de purs dehors, et qui ne régleroit pas le cœur et les affections, seroit indigne de l'Etre-Suprême, ne lui rendroit pas la principale gloire et le seul hommage qu'il désire, et devroit être confondue avec ces vaines religions du Paganisme, dont les hommes furent les inventeurs, qui n'imposoient à la superstition des peuples que des hommages publics, et des cérémonies bizarres qui ne régloient point l'intérieur, et laissoient au cœur toute sa corruption, parce qu'elles ne pouvoient ni la guérir, ni même la connoître.

Cependant, M. F., on peut dire que c'est ici l'abus le plus universel, et la plaie la plus déplorable de l'Eglise. Hélas! toute la gloire de la fille du roi est, pour ainsi dire, en dehors : jamais la montre ne fut si belle; jamais les dehors du culte plus solennels : jamais les temples plus pompeux, les Sacremens plus fréquentés, les sacrifices plus communs, les œuvres de miséricorde plus recherchées : jamais tant d'extérieur de dévotion, et jamais peut être moins de piété, et jamais les véritables Chrétiens ne fu-

rent plus rares. Vous comprenez bien que je ne prétends pas ici justifier les vains discours du monde, et les préjugés du libertinage contre la vertu, que j'ai déjà confondus dans la première partie de ce discours. L'impie veut que tous les dehors de la piété cachent un cœur double et corrompu, et que toute vertu soit une feinte et une hypocrisie, parce que l'impie juge de tous les hommes par lui-même, et ne peut se persuader qu'il y ait encore de la probité, de l'innocence et de la vérité sur la terre. Laissons-le jouir de cette affreuse consolation, et se rassurer contre l'horreur que lui inspireroit l'état monstrueux de son ame, s'il ne croyoit voir par-tout des monstres qui lui ressemblent. Rendons plus de justice aux hommes, M. F., et jugeons-en à notre tour par nous-mêmes : ce n'est pas l'hypocrisie et la duplicité qui fait la grande plaie de la religion. Ce vice est trop noir et trop lâche pour être le vice du grand nombre ; et nous serions consolés, si nous pouvions compter qu'il n'y a pas plus d'impies parmi nous que d'hypocrites.

Ce n'est donc pas l'hypocrisie, et cette feinte indigne qui a recours aux pratiques extérieures de la vertu pour cacher ses crimes, que je me propose ici de combattre : c'est au contraire l'erreur de la bonne foi et l'excès de confiance que la plupart des ames mondaines mettent en ces devoirs extérieurs, lesquelles ne comptant pour rien la conversion du cœur et le changement de vie, vivant toujours dans les mêmes désordres, sont plus tranquilles dans cet état, parce qu'elles y mêlent quelques œuvres de piété, et se flattent d'une compensation qui déshonore la piété même, et qui leur faisant perdre tout le mérite de ces œuvres, leur laisse toujours toute l'impénitence, et toute l'énormité de leurs crimes. Or, voilà une illusion universellement répandue dans le monde.

Ainsi on soulage des malheureux ; on est touché de leur infortune ; on fait des aumônes réglées auxquelles on ne manque point : rien de plus louable sans doute, et de plus recommandé dans les livres saints que la miséricorde ; mais on croit que tout est fait quand on a rempli ce devoir ; mais après cela on vit avec moins de scrupule dans des habitudes criminelles, dans des engagemens profanes, dans des haines invétérées, on est abîmé dans le monde et dans la dissipation : ah ! Dieu n'a que faire de vos biens ; mais il demande votre cœur ; et votre argent périra donc avec vous. Ainsi on soutient des entreprises de piété ; on favorise les gens de bien ; on s'érige en protecteur d'une maison sainte ; on orne des temples et des autels : mais l'ambition est toujours démesurée ; mais l'envie ronge toujours le cœur ; mais les désirs de plaire sont toujours les mêmes ; mais la licence des entretiens n'a rien de plus innocent et de plus pudique ; mais en décorant les temples, on se croit dispensé d'orner son ame qui est le temple du Dieu vivant, des dons de la grace et de la sainteté : ah ! le Seigneur rejette vos présens : vos dons profanent ses autels ; et c'est comme si vous embellissiez un temple d'idoles. Ainsi on assiste régulièrement aux mystères saints : on se fait un point de ne pas manquer à un salut : il n'est point de solen-

nité qui ne nous voie approcher de l'autel pour participer aux choses saintes : mais il n'en est point qui voie finir nos passions criminelles; mais la vie va toujours même train ; mais les devoirs domestiques n'en sont pas mieux remplis; mais les plaisirs n'y perdent rien; mais l'on n'en est pas moins entêté de la parure, de la fortune, des amusemens : ah! vous participez donc à la table de Satan et non à celle de J. C.; et tout ce que vous avez par-dessus l'impie qui vit éloigné de l'autel, c'est la profanation des choses saintes. Ainsi, dès que la main du Seigneur s'appesantit sur nos enfans, sur nos protecteurs ou sur nos proches, et que la mort paroît les menacer, on a recours aux prières des gens de bien; on les voue à tous les lieux célèbres par les prodiges que Dieu y opère par l'entremise de ses Saints; il n'est presque point de temple ni d'autel où ne s'offrent des sacrifices pour le retour d'une santé si chère : on redouble les largesses; on multiplie les intercessions, et l'on ne pense point à fléchir le Seigneur par un changement de vie, où il vouloit nous conduire par cette affliction : on lui offre des victimes étrangères, et on ne lui offre pas les gémissemens d'un cœur touché; on met tout en œuvre pour l'apaiser, excepté le renouvellement des mœurs et une vie plus chrétienne, la seule chose capable de désarmer sa colère : ah! il regarde donc avec dédain les vœux qu'on lui offre pour vous; et sa bonté s'irrite que vous lui fassiez demander des grâces pour autrui, tandis que vous vous réservez le privilège de pouvoir l'outrager encore vous-même. Que dirai-je enfin? on porte sur son corps des marques pieuses de respect envers Marie : on a une sensibilité de dévotion pour tout ce qui regarde son culte; on récite chaque jour avec une exactitude scrupuleuse certaines prières saintes que l'Eglise lui a consacrées; et sous ces dehors religieux, on porte avec plus de sécurité un cœur toujours profane et corrompu : on court aux lieux où on l'honore, et au sortir de là on se croit plus autorisé de retourner à ceux où on l'offense: ah! vous déshonorez donc ses autels, puisque vous les regardez comme les asiles de votre impénitence et de vos crimes! vous profanez donc ces symboles de dévotion envers elle, que vous portez sur votre corps; puisque vous croyez qu'ils promettent l'impunité à vos désordres! et on peut lui mettre dans la bouche à votre égard, ce reproche terrible que le Seigneur dans son Prophète faisoit autrefois à des prêtres, lesquels, sous la sainteté de leurs vêtemens, et les marques augustes du sacerdoce, cachoient un cœur profane et souillé : Je m'élèverai au jour de mes vengeances contre ces serviteurs infidèles de mes autels : je leur arracherai ces signes inutiles de mon culte, qui cachoient un cœur plein d'iniquité et de souillure, et je délivrerai mon lin et ma laine qui couvroient leur ignominie : *Convertar, et liberabo lanam meam et linum quæ operiebant ignominiam ejus* (*Osée*, 2; 9).

C'est-à-dire, vous êtes un fantôme de Chrétien; vous avez l'apparence de la piété, mais vous n'en avez pas le fond et la vertu. *Vous* êtes ce sépulcre blanchi et pompeux, où paroissent au dehors des

ornemens saints, les figures de la foi, de la religion, de la justice, de la miséricorde, qui en font la vaine décoration, mais qui au dedans est plein d'infection et de pourriture. Vous ressemblez à cet autel du tabernacle, dont il est parlé dans l'Ecriture; il étoit revêtu d'or pur, les dehors en étoient brillans, mais le dedans étoit vide, et il n'étoit pas solide, dit l'Esprit de Dieu : *Non erat solidum, sed intùs vacuum* (*Exod.* 38; 7). En vain vous immolez dessus des victimes : ce sont des sacrifices de boucs et de taureaux, des dons et des offrandes, des victimes étrangères dont le Seigneur n'a pas besoin. Vos passions n'y paroissent jamais immolées devant la sainteté de Dieu; il n'y voit que de vaines apparences, et le dedans est toujours vide de foi et de piété : *Non erat solidum, sed intùs vacuum*.

Mais, M. F., comptons-nous pour beaucoup nous-mêmes les apparences d'amitié que le cœur dément? Les faux empressemens de ceux qui ne nous aiment pas, et que nous connoissons même pour nos ennemis, nous touchent-ils beaucoup, et ne nous sont-ils pas à charge? Nous n'estimons dans les hommes que les sentimens intimes et réels qu'ils ont pour nous; nous passons même sur l'irrégularité des manières, pourvu que nous soyons assurés du fonds. La vie même de la Cour nous accoutume à ne faire pas grand cas des dehors et des démonstrations extérieures d'amitié, à être en garde contre tous ces semblans si communs et si peu sincères; et parmi tous ceux qui nous parlent le même langage, à ne compter que sur un petit nombre d'amis véritables, dont nous savons que le cœur répond à tout le reste. Nous voulons qu'on nous aime, M. F.; nous ne comptons pour rien les dehors, nous ne nous payons que du cœur, nous ne pardonnons pas même le plus léger défaut de sincérité; et croyons-nous que Dieu, qui s'appelle un Dieu jaloux, soit moins sensible et moins délicat que l'homme? Croyons-nous que Dieu, qui s'appelle le Dieu du cœur, se paye d'un vain extérieur et de simples bienséances? Croyons-nous que Dieu qu'on ne peut honorer qu'en l'aimant, nous quitte pour quelques vains hommages que la bouche lui rend, et que le cœur lui refuse? Croyons-nous que Dieu soit de pire condition que l'homme, qu'il ne mérite pas d'être aimé, ou qu'il ne sente pas le faux de nos adorations et de nos hommages? Mon Dieu! les hommes sont si réels et si vrais dans leurs plaisirs et dans leurs passions, dans leurs projets de fortune, dans leurs haines, dans leurs animosités, dans leurs jalousies! c'est là que le cœur va toujours plus loin que l'action extérieure. Ils ne sont faux que dans la religion, c'est-à-dire, ils donnent à la figure du monde la vérité et la réalité de leurs affections, et ils n'en donnent que la figure à la vérité de votre loi, et à la réalité de vos promesses.

Cependant la vaine confiance est le caractère des ames dont je parle, et c'est ici le second abus des pratiques extérieures. Elles sont saintes, *mandatum quidem sanctum*; et elles deviennent des obstacles de salut par la fausse sécurité qu'elles nous inspirent. Oui, M. F., le désordre peut conduire au repentir : le libertinage des

mœurs ne se soutient que par une ivresse qui ne dure pas. Le cri de la conscience ne tarde pas de se faire entendre; on ne trouve au dedans de soi, pour se rassurer, que l'injustice ou l'infamie du dérèglement, ou ces maximes monstrueuses qui promettent à l'impie un anéantissement éternel, et qu'on a plus de peine à soutenir elles-mêmes que le crime sur lequel elles veulent nous calmer. Mais les pratiques extérieures de religion rassurent la conscience; elles font trouver au pécheur une ressource au dedans de lui-même : les aumônes, les Sacremens, les œuvres de miséricorde, la dévotion envers la Mère de Dieu, le culte des Saints, forment une espèce de nuage sur l'ame. On se pardonne plus facilement des fragilités et des chutes qui paroissent compensées par des œuvres saintes; on ne craint point cet endurcissement et cet abandon de Dieu où tombent d'ordinaire les pécheurs invétérés, parce qu'on se trouve encore sensible à certains devoirs extérieurs de la religion. On ne s'aperçoit pas que cette sensibilité est un artifice du démon, qui, comme l'endurcissement, conduit à l'impénitence. Si la grace quelquefois plus forte nous réveille et nous trouble sur la honte de nos désordres, on oppose à ces remords naissans cet amas d'œuvres mortes et inutiles; ce sont des signes de paix qui dissipent à l'instant nos alarmes. On s'endort sur ces tristes débris de religion, comme s'ils pouvoient nous sauver du naufrage, et on se fait des dehors de la piété un rempart contre la piété même.

Ainsi on taxe son jeu et ses plaisirs pour les pauvres, on les fait entrer en société de son gain; et la fureur du jeu, si opposée au sérieux et à la dignité de la vie chrétienne, n'a plus rien de criminel à nos yeux, depuis qu'on a trouvé le secret de mettre les pauvres de moitié dans cette passion effrénée. Ainsi, on ouvre sa maison à des serviteurs de Dieu, on cultive leur amitié, on conserve avec eux des liaisons d'estime et de confiance, on les intéresse à demander à Dieu notre conversion, et on est bien plus tranquille sur ses crimes, depuis qu'on a chargé des gens de bien d'obtenir pour nous la grace de la pénitence. Ainsi, enfin, on consacre certains jours à la séparation et à la retraite; on s'enferme dans une maison sainte, plutôt pour jouir quelques momens plus à loisir de la paresse, que pour fuir les plaisirs. On favorise tout ce qui peut être utile au bien, on se choisit un guide fameux et éclairé, on paroît plus souvent aux pieds du tribunal sacré, on est de toutes les assemblées de piété; on s'interdit même certains abus publics, dont on ne faisoit pas autrefois de scrupule. On passe dans le monde pour avoir pris le parti de la vertu; cependant, hors les grands crimes dont on est sorti, tout le reste est encore le même; le cœur toujours plein de jalousies, d'antipathies, de désirs d'élévation et de faveur; les entretiens également assaisonnés d'amertume, de satire, de malignité envers nos frères; la vie pas moins tiède, sensuelle, oisive, inutile; les soins du corps et de la figure pas moins vifs et empressés; l'humeur et la hauteur dans un domestique, point adoucies; la sensibilité pour le plus léger mépris ou pour un simple oubli, pas moins ex-

éessive. Malgré tout cela on se rassure, parce qu'on se voit environné de tous les signes de la piété; qu'on a pris tous les moyens extérieurs d'assurer son salut, et qu'on n'a oublié que celui de se changer soi-même.

Non, M. F., la confiance qui prend sa source dans les œuvres extérieures de la piété, met le cœur dans une fausse tranquillité, dont on ne revient guère. C'est par-là que le peuple juif, fidèle observateur des pratiques extérieures, persévéra jusqu'à la fin dans son aveuglement. Aussi les Prophètes que le Seigneur leur suscitoit de siècle en siècle, bornoient presque tout leur ministère à les détromper de cette erreur dangereuse, Ne comptez pas, leur disoient-ils, sur les victimes et sur les offrandes que vous venez présenter à l'autel; ne vous confiez pas sur la multitude de vos œuvres et de vos observances légales. Ce que le Seigneur demande de vous, c'est un cœur pur, c'est une pénitence sincère, c'est la cessation de vos crimes; c'est un amour sincère de ses commandemens, c'est une vie sainte et innocente; c'est de déchirer vos cœurs et non vos vêtemens; c'est d'ôter le mal qui est au milieu de vous. Cependant ces dehors religieux nourrissoient toujours leur injuste confiance. Quand ils étoient ouvertement tombés dans l'idolâtrie, et qu'oubliant tout-à-fait le Dieu de leurs pères, ils avoient élevé au milieu d'eux des autels étrangers, les Prophètes alors les rappeloient facilement de leurs égaremens. Ils leur faisoient répandre des larmes de componction et de pénitence, et Jérusalem se couvroit de cendre et de cilice. En un mot, quand ils étoient devenus idolâtres et ennemis déclarés du Seigneur, il n'étoit pas impossible d'en faire des pénitens. Mais tandis qu'ils persévéroient dans la fidélité extérieure aux observances de la loi : ah! les Prophètes avoient beau alors leur reprocher leurs injustices, leurs fornications et leurs souillures, le temple du Seigneur les rassuroit toujours. Les sacrifices, les offrandes, les observances dont ils s'acquittoient scrupuleusement, ôtoient aux vérités terribles qu'on leur annonçoit de la part de Dieu, toute leur terreur et toute leur force. Les grands pécheurs, les impies, les Publicains se convertissent; les Pharisiens, les demi-Chrétiens, les ames en même-temps religieuses et mondaines qui allient les devoirs extérieurs de la piété avec les plaisirs, les maximes, les passions, les abus du monde, ne se convertissent jamais, et meurent sans componction, comme elles avoient vécu sans défiance. Semblables à ces soldats, dont il est parlé dans l'histoire des Machabées, lesquels, sous les enseignes de Judas, combattoient, ce semble, pour la cause du Seigneur, et portoient en apparence les armes pour sa gloire; mais ayant été défaits et mis à mort, on trouva cachées sous leurs tuniques, dit l'Ecriture, des marques d'idolâtrie, et on découvrit que sous une fidélité extérieure à la religion de leurs pères, ils avoient toujours porté toutes les abominations des nations infidèles : *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.* (*II. Mach.* 12; 40). Et telle est la destinée des ames dont je parle : elles combattent sous les étendards de la piété; elles paroissent même confon-

dues par un extérieur de religion avec les véritables zélateurs de la loi ; elles croient pouvoir allier la pratique extérieure de ses observances avec des restes d'idolâtrie. Dans cette fausse sécurité, elles affrontent la mort avec confiance ; mais le combat fini, et le jour décisif arrivé, toutes ces vaines œuvres disparoîtront, et on découvrira sous ces dehors religieux des idoles cachées, c'est-à-dire, mille passions injustes, qui devant Dieu les avoient toujours confondues avec les ames mondaines et infidèles. *Invenerunt sub tunicis interfectorum de donariis idolorum, à quibus lex prohibebat Judæos.*

Hélas ! M. F., un ennemi des Chrétiens leur reprochoit autrefois, que les préceptes de l'Evangile étoient à la vérité admirables ; que rien n'approchoit de la perfection et de la sublimité des maximes de J. C. ; mais qu'elles étoient si peu à la portée de la foiblesse humaine, qu'il ne croyoit pas que personne pût les accomplir : *Vestra in Evangeliis præcepta, ita mirabilia magnaque scio, ut eis parere putem posse neminem.* Mais, M. F., qu'auroient les maximes de J. C. de si impraticable à la foiblesse humaine, selon l'expression outrée de ce Païen, si elles ne régloient que les dehors ? Qu'en coûte-t-il en effet, d'être fidèle à certaines pratiques pour honorer Marie, de répandre des largesses, de protéger la piété, d'orner des temples et des autels, de se mettre sous la protection d'un Saint, et d'avoir une dévotion particulière pour les lieux qui lui sont dédiés ? Ce qui coûte, c'est de mortifier un désir, c'est de rompre une passion, c'est de déraciner une habitude, c'est de refondre un naturel trop vif pour le plaisir. Ce qui coûte, c'est de s'arracher à une occasion où le cœur nous entraîne ; c'est de haïr un monde qui nous rit, et qui nous recherche ; c'est d'aimer ceux qui nous haïssent ; c'est de cacher les défauts et de dire du bien de ceux qui nous calomnient ; c'est d'être détaché de tout, lors même qu'on possède tout. Voilà proprement la vie chrétienne, et voilà ce qui coûte : voilà ce qui faisoit tant admirer aux Païens la sainteté, l'élévation, la sagesse de la morale de J. C. : voilà ce qui leur en faisoit si fort redouter, dit S. Léon, la sainte sévérité. Mais les œuvres extérieures souvent sont des fruits de l'amour-propre, loin de l'affoiblir et de le combattre ; voilà pourquoi, non-seulement on borne là toute la piété, mais on les préfère même aux devoirs les plus essentiels.

Dernier abus des pratiques extérieures : elles sont justes, *mandatum quidem justum ;* et on blesse la justice en leur donnant la préférence sur les obligations les plus indispensables. Abus assez ordinaire dans la vertu, où l'on voit tant de personnes zélées pour les œuvres de surcroît, et tranquilles sur l'oubli continuel de leurs obligations les plus essentielles.

Ainsi, souvent on est de toutes les bonnes œuvres, et l'on manque à celles que Dieu demande de nous, aux fonctions d'une charge, aux obligations principales de son état, à ces devoirs obscurs et domestiques, où rien ne dédommage l'amour-propre, et où l'on n'est animé à remplir le devoir, que par l'amour du devoir même. Ainsi on se prescrit des aumônes qui flattent la vanité ; et on se taxe sur

des restitutions infinies que la loi de Dieu nous prescrit : on fait des libéralités à des maisons saintes ; et l'on ne peut se résoudre à payer ses dettes : on prie lorsque le devoir obligeroit d'agir ; on agit lorsque nos besoins devroient nous engager à prier : on règle les affaires de la veuve et de l'orphelin ; et vos propres affaires dépérissent, et vous préparez à des enfans malheureux, ou à des créanciers frustrés, les fruits amers de votre injuste charité : on prend une inspection sur des maisons saintes ; et l'on ne veille point sur l'éducation de ses enfans, et sur la conduite de ses domestiques : on réconcilie les cœurs aigris et aliénés, on rétablit la paix et la bonne intelligence dans les familles ; et l'on entretient la division dans la sienne propre par son humeur ; et pour ne rien rabattre de ses aigreurs et de ses caprices, on aliène le cœur et l'esprit d'un époux, et on le précipite dans des amours étrangères : on s'abaisse jusqu'aux ministères les plus vils envers les membres affligés de J. C., et l'on ne voudroit pas faire une avance légère de réconciliation envers un ennemi, pour ménager sa foiblesse et le gagner au Seigneur ; on s'impose une multitude de prières saintes, et de la même bouche dont on vient de bénir le Seigneur, dit S. Cyprien, on déchire ses frères ; et nous faisons sentir par-là, selon l'expression d'un Apôtre, que *notre religion est vaine*, et que *nous nous séduisons nous-mêmes* (*Jac.* 1 ; 26).

Que dirai-je enfin ? on est peut-être de toutes les assemblées de dévotion ; et l'on ne vient pas entendre la voix du Pasteur que l'Eglise ordonne de suivre et d'écouter. Oui, M. F., la voix du Pasteur a une grace et une vertu particulière pour ses brebis : il parle avec l'autorité et avec la tendresse d'un père : les vérités les plus simples dans sa bouche, tirent de la grace de son ministère une bénédiction que nous ne saurions donner aux nôtres : nous sommes des étrangers, et il est le Pasteur : nous entrons dans ses travaux ; mais c'est à lui que la vigne appartient : l'assistance à votre paroisse est un devoir confirmé par la pratique de tous les siècles, par les lois de l'Eglise, par la doctrine des Saints, par l'exemple des gens de bien, par l'unité du ministère : c'est-là proprement l'assemblée des Fidèles, c'est le corps autour duquel les aigles doivent se réunir, c'est-là où est la source des Sacremens, l'autorité de la doctrine, la règle du culte, le lien commun de la foi ; c'est la maison de prière où vous devez venir confesser la foi que vous y avez reçue sur les fonts sacrés, et soupirer après l'immortalité que vos cendres y attendront : c'est une manière de schisme, de désobéissance, de séparation du corps des Fidèles, de s'en absenter ; et cependant on aura du goût pour aller se recueillir dans une maison sainte, où la singularité et la distinction flatte et soutient ; et on n'en aura point pour ce devoir essentiel, parce que le mélange du commun des Fidèles, qui devroit le rendre plus solennel et plus consolant, l'a rendu ou incommode ou méprisable.

Voici donc la règle, M. F. : tout ce qui combat une obligation essentielle, ne peut être une œuvre de la foi et de la piété. J. C.

n'est pas divisé contre lui-même; la charité ne détruit pas ce que la justice édifie : commencez par le devoir : tout ce que vous ne bâtirez pas sur ce fondement, ne sera qu'un amas de ruines, d'œuvres mortes, de pailles destinées au feu. Dieu ne compte point des œuvres qu'il ne nous demande point : la piété sincère et véritable n'est que la fidélité aux obligations de son état; quand ces devoirs seront remplis, faites-vous-en, à la bonne heure, de surcroît; mais ne préférez pas l'accessoire au principal, vos caprices à la loi de Dieu, et la perfection chimérique de la piété à la piété elle-même. On a beau dire : tel est le goût bizarre de l'homme; le joug du devoir n'a rien qui flatte l'orgueil; c'est un joug forcé et étranger qu'on ne s'est pas imposé soi-même, qui n'offre que le devoir tout seul toujours triste et dégoûtant, et sous lequel l'amour-propre a de la peine à plier : mais les œuvres de notre choix, nous nous y prêtons avec complaisance; c'est un joug de notre façon, qui ne nous blesse jamais; et ce qu'il pourroit avoir de pénible, est toujours adouci, ou par le goût qui nous y porte, ou par le plaisir secret que l'on sent de l'avoir soi-même choisi.

Evitez donc également, M. F., les deux écueils marqués dans ce discours : en voilà le fruit. La vertu prudente et solide tient toujours un milieu juste et équitable : c'est l'humeur toute seule, qui aime les extrémités. N'ajoutons rien du nôtre à la religion : elle est pleine d'une raison sublime, pourvu que nous la laissions telle qu'elle est; mais dès que nous voulons y mêler nos goûts et nos idées, ce n'est plus, ou qu'une philosophie sèche et orgueilleuse, qui donne tout à la raison, et qui ne fournit rien de tendre pour le cœur; ou qu'un zèle superstitieux et bizarre, que la saine raison méprise, et que la foi désavoue et condamne. Rendons par une vie soutenue, et par l'équité de toute notre conduite, la vertu respectable à ceux mêmes qui ne l'aiment pas : montrons au monde, en mettant chaque chose à sa place dans nos actions, que la piété n'est pas une humeur ou une foiblesse, mais la règle de tous les devoirs, l'ordre de la société, le bon sens de la raison, et la seule sagesse où l'homme doive aspirer sur la terre. Entrons dans l'élévation des maximes de la religion, et dans toute la dignité de ses préceptes, et forçons les ennemis de la vertu de convenir que la piété toute seule sait ennoblir le cœur, élever les sentimens, former des ames grandes et généreuses; et que rien n'est si petit et si puéril, qu'une ame que les passions guident et dominent. Mettons la vertu en honneur, en lui laissant tout ce qu'elle a de divin et d'aimable, sa douceur, son équité, sa noblesse, sa sagesse, son égalité, son désintéressement, son élévation : le monde tout injuste qu'il est, seroit bientôt réconcilié avec la piété, si nous en avions une fois séparé nos foiblesses. C'est ainsi que nous ferons bénir le nom du Seigneur par ceux qui ne le connoissent pas, et que nous pourrons espérer de les voir un jour réunis avec nous dans la bienheureuse immortalité. *Ainsi soit-il.*

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE

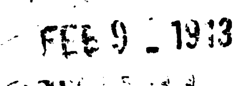
DES SERMONS

CONTENUS DANS CE VOLUME.

AVENT.

CARÊME. — I[re] PARTIE.

FIN DE LA TABLE.


FEB 9 1913

